This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

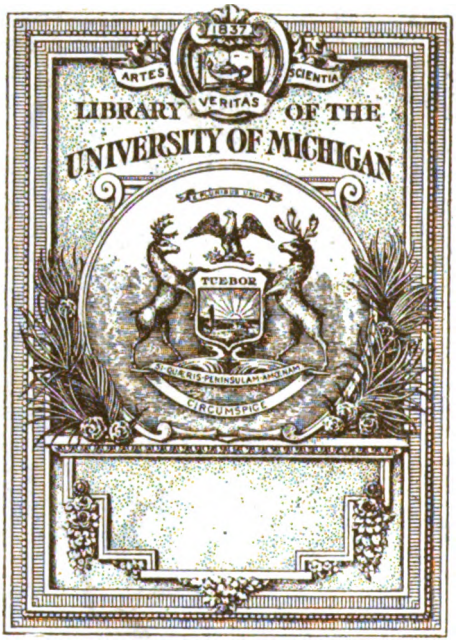
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Revue de géographie

Digitized by Google



Digitized by Google

G
R43

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Digitized by Google

4626. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

SEIZIÈME ANNÉE

TOME XXXII

Janvier — Juin 1893

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEIZIÈME ANNÉE

Septième livraison. — Janvier 1893

SOMMAIRE

L. SEVIN-DESPLACES : Le cardinal Lavigerie et l'Afrique.
M. DE L'ORZA DE REICHENBERG : Le Manding de Niagassola (*suite et fin*).
P. MEURIOT : La population de Berlin en 1890.
A. DE GÉRANDO : Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique. L'arrivée du commandant Monteil.
CH. LALLEMAND : Des progrès réalisés en France dans la mesure des altitudes et la détermination du niveau des mers, conférence faite au grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 13 novembre 1892, devant la Société de Topographie de France.
Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite*).
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et *des publications* récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Instruments servant aux opérations de nivellement.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

EXCURSION

DE

PARIS au LITTORAL de la MÉDITERRANÉE et en ITALIE

DU 9 AU 25 JANVIER 1893

PERMETTANT DE VISITER

Lyon, Avignon, Nîmes, Arles, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, Monaco, Monte-Carlo, Menton, Gênes, Turin

D'accord avec la Compagnie P.-L.-M., l'agence Duchemin fait émettre du 23 Décembre 1892 au 5 Janvier 1893 inclusivement des billets d'excursion combinés donnant droit :

1° Aux billets de chemins de fer en France et en Italie;
2° Au logement et aux repas dans les hôtels;
3° Aux bateaux, voitures et omnibus pour les excursions indiquées au programme;
4° Aux soins des guides-conducteurs de l'agence Duchemin.

PRIX DE L'EXCURSION COMPLÈTE

1re classe 441 fr. 10 — 2e classe 393 fr. 90

Franchise de 30 kilogr. de bagages sur tout le parcours, excepté en Italie.
Le nombre des places est limité.

Les billets (coupons de chemin de fer, de voiture, d'hôtel, etc...) sont délivrés dans les bureaux de l'agence Duchemin, 20, rue de Grammont.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés : à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les bureaux-succursales de la Compagnie : rue Saint-Lazare, 88 ; rue des Petites-Ecuries, 11 ; rue de Rambuteau, 6 ; rue du Louvre, 44 ; rue de Rennes, 45 ; rue Saint-Martin, 252 ; place de la République, 8 ; rue Sainte-Anne, 6 et rue Molière, 7 ; rue Etienne-Marcel, 18 ; au bureau général des billets de chemins de fer de l'Hôtel Terminus de la gare de Paris Saint-Lazare (General Ticket office) et aux bureaux des Indicateurs Duchemin, rue de Grammont, 20.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LE

CARDINAL LAVIGERIE ET L'AFRIQUE

A-t-on bien dit tout ce qu'on pouvait dire de l'Éminence qui vient de mourir et dont le jugement des générations futures fera très justement une des plus belles figures de son siècle ? Le cardinal Lavigerie se fixe-t-il dans nos souvenirs uniquement comme une grande personnalité ecclésiastique ? A-t-il bénéficié du cadre dans lequel il s'était placé pour subir les regards de ses contemporains ? N'était-il que « l'ambitieux en bonne part » favorisé du sort ? Est-il permis, enfin, de suspecter pour les lui reprocher, ou d'approuver pour l'en louer ce qu'on a appelé ses transactions faciles en faveur du régime de son temps ?

Les appréciations hâtives sont graves surtout lorsqu'il s'agit d'un homme qui, paraissant irrévocablement classé par les traditions et les préjugés, a rompu spontanément un jour avec les unes et a infligé aux autres un démenti imprévu. On peut appréhender qu'il ne soit victime du désaveu de ses pairs jusque dans la mort ; on peut considérer avec défiance des hommages contradictoires inspirés peut-être par l'amour-propre satisfait. De ces deux impressions différentes, la personnalité du cardinal Lavigerie doit cependant se dégager pure de tout alliage. En lui, la sérénité de l'apôtre domine toutes les hypothèses. La dignité universelle est engagée à la remorque d'un novateur en économie sociale ; et les consciences, dociles à l'écouter par respect humain, sinon par sincérité d'émotion, s'efforcent de rester équitables par crainte d'avoir à se condamner elles-mêmes. La question africaine, tant au point de vue français qu'en ce qui concerne l'abolition de l'esclavage, en serait encore aux termes indécis de ses origines si le cardinal Lavigerie n'avait assumé la tâche d'en donner une interprétation définitive. La prédication professionnelle du prélat attendrait peut-être encore la sanction fructueuse de l'opinion si la fougue du nationa-

391405

Digitized by Google

liste n'était venue à son aide, en donnant à des textes de charité la valeur d'arguments patriotiques. L'opinion française demeure suspendue à ce caractère particulier de l'œuvre et de l'éloquence de son cardinal. C'est ce qu'elle retiendra de lui avant même de connaître les efforts de détail qu'il a dû faire pour réaliser ses grandes conceptions.

On a dit quelque part : « C'est parce qu'il a tant fait parler de lui et de l'Afrique que l'Afrique est devenue populaire en Europe, que toutes les puissances européennes s'y intéressent, que des explorateurs parcourent le continent noir, que nous voulons tous avoir des colonies là-bas et que l'Afrique se présente désormais comme la terre promise. » Cela n'est pas exact. Les explorateurs avaient parcouru le continent noir et les puissances européennes s'y intéressaient déjà longtemps avant que les idées du cardinal Lavigerie fussent comprises ou même soupçonnées. C'est au contraire lorsqu'il vit les puissances témoigner pour l'Afrique un intérêt inquiétant qu'il accentua son programme en faveur des populations, et qu'il sollicita le concours des puissances pour le réaliser. On se rappelle sa campagne ardente, qui devait aboutir, après bien des déboires et des résistances jalouses, au Congrès anti-esclavagiste de Bruxelles, qui n'a jamais été qu'un leurre, parce que la grande voix du cardinal avait été méconnue, et parce que les puissances ne se souciaient pas de paraître céder à une initiative dont l'Angleterre et l'Allemagne avaient déjà pu apprécier les effets dans l'Est africain. Non, ce n'était même pas parce qu'il avait appliqué ses idées en Ouganda depuis 1877 que l'Afrique était devenue populaire chez certaines puissances de l'Europe. Celles-ci voulaient le sol immense réservé à leurs appétits. Aux pieuses conquêtes de Livingstone avait succédé l'irruption violente et désordonnée de Stanley !

Sut-on jamais à quel moment le cardinal Lavigerie conçut la pensée qu'il poursuivit pendant la seconde moitié de son existence ? Il était de ces athlètes qui naissent, vivent et meurent avec l'obsession de travaux incomparables à s'imposer. On aime à penser que si les circonstances ne l'avaient secondé comme elles l'ont fait, il eût été un missionnaire semblable à ceux qu'il envoyait en Afrique centrale, sauf à trouver la tâche au-dessous de ses rêves.

Il n'improvisait pas lorsque prenant possession de son siège archiépiscopal d'Alger il sollicitait la permission « d'établir en

Digitized by Google

Kabylie des écoles françaises, où l'on distribuerait aussi des remèdes aux malades, le tout à ses frais. » Il s'attendait au refus formel qu'on lui opposa, car il savait depuis longtemps que l'Algérie française était le seul pays du globe où le respect de la religion du vaincu était poussé jusqu'à la persécution de celle du vainqueur. Il connaissait l'étrange contradiction en vertu de laquelle la France, victorieuse des États barbaresques, réparait et construisait les mosquées du peuple conquis et faisait enseigner le Coran par des instituteurs payés sur le budget national. Il s'était rendu compte avec bien d'autres des résultats obtenus par les bienfaits officiels accordés à une religion politique pratiquée par des gens qui n'y puisaient que le sentiment de la révolte. Il n'ignorait pas, avec les coloniaux sages, qu'à ce foyer latent d'opposition intraitable on n'opposait aucune influence atténuante et qu'à l'indigène infléchi sous la terreur du sabre on n'offrait encore que le contraste pacifique du marchand de gouttes. Le refus par lequel on avait répondu à sa demande ne le découragea pas. Une famine horrible lui fournit l'occasion de recueillir dix-huit cents orphelins, dont on lui enjoignit de se débarrasser quand fut passée l'heure de la détresse. Il répondit par la négative, se souvenant d'un mot de Bugeaud prononcé dans une circonstance analogue : « On est le père des enfants abandonnés qu'on recueille. » Le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur de l'Algérie, en appela vainement au gouvernement impérial. Celui-ci donna raison à l'archevêque. Tel fut le point de départ des institutions Lavigerie. On sait l'essor qu'elles ont pris vers cette époque et plus encore depuis 1873.

M. Tirman disait avant de céder ses pouvoirs à M. Cambon : « La conquête morale de l'Algérie reste à faire ! » Cette parole d'un gouverneur général, le cardinal Lavigerie l'avait prononcée depuis longtemps, et il a eu la gloire d'en diminuer la gravité. En opposition à une idée religieuse qui symbolise une résistance de plus d'un demi-siècle il a édifié l'idée religieuse de la conquête, autrement dit la seule analogie rationnelle avec l'idéologie politique du vaincu. Pour qui connaît la valeur des préceptes chez le musulman et la rigueur de sa discipline en matière d'observance, c'était déjà le troubler dans ses présomptions que de lui témoigner une force identique à la sienne. C'était fixer l'attention respectueuse d'un monde irréconcilié avec lequel la meilleure et la plus loyale des transactions est celle qui s'appuie sur les livres saints.

Digitized by Google

Toutefois, il ne suffisait pas au cardinal Lavigerie de battre en brèche le facile crédit des sectes de l'Islam. Sa clairvoyance les lui montrait prenant leur revanche par une recrudescence de prosélytisme; et il sentait bien qu'au delà des limites de ses démonstrations éloquentes le continent noir avait en réserve des recrues innombrables. L'appoint de ces recrues serait-il à la France ou à ses adversaires ? Voilà la pensée dominante de l'œuvre du cardinal. En face des classifications futures que la politique africaine laisse entrevoir, son patriotisme lui suscita la perspective d'un nationalisme sans lequel la France ne serait jamais que l'hôte détesté des pays noirs, sans préjudice du manquement qu'elle infligerait à ses doctrines humanitaires. Il ne comprenait pas que la conquête n'eût point d'autre sanction que l'appareil militaire. Il ne comprenait pas qu'elle s'imposât sans le sentiment préalable des responsabilités morales, sans l'excuse d'une régénération qui, seule, peut faire oublier l'arbitraire des prises de possession. C'est pourquoi il imagina d'abord l'intervention internationale au profit des races noires; donnant ainsi à sa pensée première un caractère de désintéressement qui ne fut pas compris. Ce ne fut qu'après l'échec de sa croisade qu'il résolut de faire réaliser par la France toute seule et à son profit exclusif ce qu'on lui avait refusé d'autre part. Cette tactique peint bien le double tempérament du cardinal. Missionnaire, il avait fait appel à la chrétienté tout entière et sans distinction de nationalité pour résoudre à l'avantage de la civilisation universelle la question de l'esclavage et de la liberté des noirs. L'échec ne toucha que le missionnaire, auquel se substitua le patriote et le Français. Dès cet instant, sa responsabilité personnelle était sauve devant sa conscience de prêtre. Il ramassait son manteau de loyalisme et prenait à son compte, c'est-à-dire au compte de sa patrie profane, l'idée généreuse et sublime méconnue par l'étranger. Il la mettait sous la tutelle d'âmes françaises, et, dans son désir d'en crier la raison sociale à la face du monde, il empruntait au chant de la *Marseillaise* son appel à la fraternité des races et à la régénération des opprimés !

Homme selon son temps, il chercha quelque grande formule, quelque noble dérivatif à opposer à la tempête des intelligences. Prêtre socialiste, il ne se demanda pas si les moyens dont il disposait s'accordaient avec la tâche entrevue. Dans l'horizon noir et l'appel à la liberté de peuples en servitude il pressentait une des

Digitized by Google

voies de l'éternelle vérité, peut-être le chemin le plus facile aux générosités lasses ou infécondes, aux élans improductifs de tant d'âmes enchaînées par le doute ou égarées par l'inanité du but. C'est dans l'audacieux enfantement de son rêve et dans l'irrésistible labeur qu'il mit à le développer qu'apparaît la puissance créatrice de cet homme, adaptant son esprit aux besoins sensationnels de son époque pour le triomphe d'une idée ; greffant celle-ci sur les épaves philosophiques d'un siècle humanitaire en mal de théories, substituant l'action hardie, aventureuse et d'apparence presque paradoxale à l'indifférence ou aux timidités, à l'ignorance ou au scepticisme. Remueur d'individus et d'idées, il allait, immuable, à la poursuite de son but, donnant aux idées des ailes pour se répandre et communiquant aux individus le feu sacré pour comprendre ses idées.

Tel il fut lorsque, par une extravagance d'apôtre, il prit à sa charge en 1868 l'existence de dix-huit cents orphelins ; tel il fut lorsque, sous l'impulsion passionnée de son patriotisme, il délégua en 1888 Mgr Livinhac auprès de M. Spuller pour dire à celui-ci que la France pouvait à coup sûr offrir son protectorat au royaume d'Ouganda.

Dans l'échec ou dans la victoire, il est grand toujours, alors même que son âme fléchit un instant devant le spectacle des erreurs des autres, ou que ses yeux sont mouillés par les intenses tristesses que tout être a en soi, si rapproché qu'il se croie des regards de Dieu. Sa force est tout entière dans la connaissance du problème de tous les âges, celui qui exalte ou rabaisse l'humanité selon que sa notion s'accroît ou disparaît ; c'est la conscience que l'œuvre à réaliser grandira l'esprit, et que son accomplissement ne dépassera pas les moyens de l'artisan si celui-ci sait donner sa vie pour son triomphe. Le cardinal Lavigerie fut à cet égard un incomparable lutteur, car il est vraiment mort sur un champ de bataille qu'il avait préparé de ses mains.

L. Sevin-Desplaces.

Digitized by Google

LE MANDING DE NIAGASSOLA

(SUITE ET FIN)

Origine de Niagassola et de ses rois. — Filiation. — Liste des rois de Niagassola. — Le roi actuel du Manding est le mamby « Niamori », fils de « Nassita Mady » et frère du dernier mamby, mort le 8 mai 1887. Il réside à Niagossola. Il est d'une extrême vieillesse et tout à fait incapable d'administrer comme il faut la pauvre capitale qu'il habite. Ses successeurs ne sont guère mieux privilégiés et sont presque tous vieux et impotents. Les successeurs du mamby sont les suivants, dans l'ordre chronologique :

1° « Kené Makhan », chef du village de « Dalamban » frère de « Niamory »;

2° « Kinghé Makhan », chef de « Tamankrou » ; c'est le fils de « Nantene », frère du dernier mamby.

3° « Nakoréa Koumou » ; c'est le fils de « Nassira Mamady ». Ce « Nassira Mamady », le frère du mamby actuel, a construit le tata intérieur du village de Niagassola ; le père de « Nassira Mamady », nommé « Koumou Keïta », a fondé Niagassola. Nakoréa Koumou » et le mamby régnant sont donc tous les deux les fils de « Nassira Mamady »;

4° « Kanéba Mamady », chef de « Koudougou », petit village situé près de Niagassola »; c'est le fils de « Coulaba Mamby », frère, lui aussi, de « Nassira Mamady ». C'est le seul qui soit capable de faire quelque chose. Il est encore jeune et profite volontiers des conseils qu'on lui donne. Le capitaine Peroz en a parlé longuement dans son intéressant ouvrage « *Souvenirs de guerre et de mission* ».

5° « Marefi Koumou », résidant à Niagassola, fils de « Keuteia Coulaba Mamby », un des derniers rois de Niagassola.

D'après les renseignements recueillis auprès des griots[1] et des founenkés[1], la fondation de Niagassola remonterait à 1810. La

1. La plupart des renseignements historiques m'ont été fournis par un griot de Niagassola « Diali Makha » et un founenké « Fina-Mady » le même qui avait négocié les préliminaires de paix avec Samory.

Digitized by Google

résidence primitive des rois du Manding était le village de « Momou », situé à l'ouest de la route de Niagassola à Siguiri. A l'époque dont nous parlons, c'était un village des plus importants. Il ne comprend plus aujourd'hui qu'une dizaine de cases. Le roi du Manding, un nommé « Komou », était en guerre avec « Dibi », son frère, chef du « Naréna ». « Dibi », fut remplacé par son frère « Simbo ». Ce dernier avait la réputation d'être un des chefs les plus puissants du Manding. Il continua la lutte avec « Komou » et vint plusieurs fois assiéger sa résidence, mais toujours sans succès. A la mort de « Komou », son frère aîné, « Niagassola Mady », quitta « Momou » et vint fonder au nord du Kokoro le grand village de Niagassola, bien déchu aujourd'hui de son ancienne importance. C'est lui qui construisit le tata intérieur du village, dont on voit encore les vestiges imposants. Le temps n'a pas encore réussi à lui enlever sa ceinture extérieure. Chaque hivernage en emporte un peu, mais la base est toujours solide et témoigne du soin qui a été apporté à sa construction. L'endroit était des mieux choisis pour fonder un village. La plaine au milieu de laquelle s'élève Niagassola est de la plus grande fertilité. Fécondée par un petit marigot, elle se prête admirablement à la culture du riz, du mil et du maïs. Interceptant les routes du « Bouré » et du « Siéké », les rois de Niagassola pouvaient se livrer avec fruit à leurs instincts pillards. Les caravanes de « *diulas* » étaient impitoyablement rançonnées et d'une façon telle qu'elles préféraient souvent passer par « Bamako » pour se rendre à « Kita ». Aussi notre arrivée dans le pays a porté un rude coup à la richesse des chefs, qui ne vivaient que de rapines. Il leur a été dur de se mettre à travailler la terre. Maintenant l'habitude est prise. Mais les mambys sont loin d'être aussi riches et aussi renommés qu'autrefois.

Voici par ordre de date la liste des rois de Niagassola depuis sa fondation.

1° Nassira Mady, ou Niagassola Mady (fils de Komou régna vingt ans);

2° Fatouma Mamby (fils de Komou, trois ans);

3° Nassira Mady (fils de Koumou, dix ans);

4° Dioni Mory (fils de Komou, un an);

5° Séourou Coulaba Mamby (fils de Komou, dix ans);

6° Makané Mamby (fils de Komou, quatre ans);

7° Niamory, fils de Niagassola Mady, régnant actuellement depuis

Digitized by Google

1887. Ce dernier est d'une extrême vieillesse, sourd et se traîne péniblement vers la tombe. C'est un vieil avare têtu et rapace.

Histoire de Niagassola et de ses rois jusqu'en 1885. — 1° *Règne de Niagassola Mady.* — Niagassola Mady régna vingt ans. Il continua la lutte contre « Fili Dibi », chef du Naréna. Fili Dibi, frère de Niagassola Mady et son aîné, aurait voulu, d'après la loi du pays, occuper le pouvoir. Mais ses tentatives contre Niagassola n'eurent aucun résultat. Il revint dans le Naréna après avoir subi une série d'échecs. Il repartit peu après pour attaquer « Kamalé », village dépendant de Niagassola. Il avait avec lui 400 guerriers seulement. Sa troupe, partagée en trois colonnes, s'élança à l'assaut du village. Niagassola Mady le laissa approcher et fit à bout portant une décharge générale qui mit tout le monde en fuite. Fili Dibi trouva la mort dans cette affaire. Simbo lui succéda comme chef du Naréna.

Deux ans après Niagassola Mady organisa une expédition contre le village de « Tonko ». Ce village, réduit aujourd'hui à quelques cases et une quarantaine d'habitants, était à cette époque entouré d'un tata. Le chef de « Tonko » avait appelé Niagassola Mady à son aide, sous prétexte de s'allier avec lui contre le village de « Kakoura », dont il avait à se plaindre. Il partit avec 500 guerriers. Il n'y avait pas de cavaliers; quelques chefs, au nombre de cinq seulement, avaient des chevaux. Mais à son approche, avec la versatilité habituelle aux Malnikés, le chef de « Touko » prévint traîtreusement les habitants de « Kahoura ». Ceux-ci évacuèrent précipitamment leur village. Niagassola Mady mis au courant de cette trahison, alla attaquer « Touko ». Il y subit un échec et s'empressa de se retirer. Le chef de « Touko » était arrivé à ses fins, il était maître sans combat de « Gakoura ».

Niagassola Mady gardait dans son cœur un ressentiment profond de cette trahison. Aussi, pour s'en venger, il voulut organiser une deuxième expédition avec l'aide du mamby de Kangaba, Nakané Mamby Keïta. Le grand-père du mamby de Kangaba, Nanakoumakha Keïta, était marié avec une fille de « Komou », père du premier roi de Niagassola. Le mamby de Kangaba était donc le neveu de Niagassola Mady.

Mambys de Kangabau, origine Nanakoumaka Keïta :

1° Menamba Keïta, 1er Mamby;

2° Kamory Keïta, 2e Mamby;

Digitized by Google

3° Nakané Mamby, 3e et dernier Mamby (fils de Nenamba Keïta).

Pour revenir à notre récit, Nakané Mamby se porta au secours de son oncle avec 300 guerriers. Mais arrivés au pied du tata de Tonko, nos deux alliés, accueillis par une décharge meurtrière, furent refroidis dans leur ardeur belliqueuse. La perte de dix de leurs hommes suffit pour les décourager. Ce fut la dernière expédition de Niagassola Mady.

2° Le règne de Fatouma Mamby n'est signalé par aucun événement important. Simbo avait succédé à Fili Dibi dans le Naréna et était venu échouer dans une attaque contre « Momou ».

3° *Règne de Nassira Mamby.* — A peine en possession du pouvoir et désireux de se signaler, il alla guerroyer contre le village de « Dialiba ». Nakamessa Mory, simple chef de village, avait fait fi de l'autorité du Mamby. Ce dernier fut obligé de rentrer à Niagassola sans avoir pu châtier le révolté, qui s'était vigoureusement défendu.

Sa deuxième expédition fut dirigée contre le village de « Bougoulo ». Nassira Mamby s'était marié avec une femme de Bougoulo, fille du chef du village. Sur le point d'avoir un héritier, il envoya sa femme faire ses couches dans sa famille. Mais lorsque plus tard Nassira Mamby vint chercher sa femme et son enfant, on lui ferma au nez la porte du tata. Simbo, chef du Naréna, était l'instigateur de ces mesures. Fureur du souverain, qui résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Nassira Mady marcha donc contre Bougoulo, accompagné de nombreux guerriers et de son tamtam de guerre. Suivant la tactique malinkaise, il donna l'assaut[1] de trois côtés à la fois. Les guerriers s'élancèrent au son du « bolon[2] », pénétrèrent dans le village, et après un combat pied à pied, « Bougoulo » tomba au pouvoir de Nassira Mady. Le chef du village fut tué dans l'action. Un an plus tard le Mamby de Niagassola fut débarrassé sans combat de son ennemi « Simbo ». Alpha-Soumara, un des chefs de l'Hadj-Oumar, parcourait le Manding et brûlait tous les villages qui osaient lui résister. Il avait même engagé des pourparlers avec Simbo pour l'entraîner dans son alliance et faire avec

1. Les Malinkés donnent l'assaut de la façon suivante. Des hommes munis de pics accompagnent les guerriers. Dès qu'ils ont réussi à atteindre le pied du tata, ils se placent entre deux créneaux. Avec leur pic ils entament le pisé de la muraille, pendant qu'un guerrier placé à côté d'eux se tient prêt à passer son fusil dès que l'ouverture sera pratiquée. C'est par ces trous agrandis peu à peu que les assaillants pénètrent dans l'enceinte.

2. Voir les numéros de février et de mars 1892 : « De Kayes au Bambouk. »

Digitized by Google

lui une expédition contre le Mamby de Kangaba. Simbo n'accueillit pas favorablement ses ouvertures. Le lieutenant du prophète marcha contre lui et vint l'attaquer au village de « Samarofita, » dans lequel il s'était retranché. Il prit le village et s'empara de Simbo lui-même auquel il fit sur-le-champ trancher la tête. Alpha Soumara se dirigea ensuite sur « Bengassi » dans le « Fouladougou ». Il s'empara de ce village, qui appartenait au fama de Ségou, Ali-Diara.

Il arrive très souvent dans les attaques de villages que si les défenseurs sont résolus le combat se continue de case en case, et cette dernière période de la lutte n'est pas la moins meurtrière. Le procédé d'attaque indiqué explique les nombreux échecs subis généralement par les assaillants. S'ils ont à faire à un ennemi énergique, celui-ci attend de pied ferme derrière son tata et tire à bout partant sur les colonnes d'assaut. Cette première décharge décide presque toujours du gain de la journée. L'ennemi démoralisé se retire au plus vite, quitte à revenir une autre fois.

3° Le règne de Dioni Mory n'est marqué par aucun fait saillant.

4° *Règne de Séourou Coulaba Mamby.* — Ce souverain, malgré plusieurs échecs subis, a été considéré par les indigènes comme un des chefs les plus puissants du Manding. A peine maître du pouvoir il songea à se battre.

Le roi du Ouassoulou, Noumakhan Dia, était en guerre avec Owa Dian, chef du Diétoulou. Noumakhan Dia vint demander l'appui du roi de Niagassola et lui promit la moitié de toutes les prises qu'ils pourraient faire ensemble. Alléché par une perspective si agréable, Coulaba Mamby accepta et, suivi d'un petit nombre de ses guerriers, il rejoignit son allié au village de Diolanda. Ils s'emparèrent sans coup férir de Guimbala, Siégou, Moribala, Bankhoumana, Diarane[1]. Après cette marche victorieuse, Coulaba Mamby revint à Niagassola chargé de richesses et suivi de nombreux captifs. Un an après, deuxième expédition dans le Ouassoulou. Noumakhan Dia fait appel de nouveau au courage de Coulaba Mamby. Celui-ci n'a garde de refuser et quitte Niagassola avec 300 de ses meilleurs guerriers. Pour aller rejoindre son allié à « Dialanda » il traversa la plupart des villages qui jalonnent aujourd'hui la « route de France » : Kouroubala, Oudoula, Kolita, etc... Noumakhan Dia avait avec lui un millier d'hommes

1. Tous ces villages sont situés dans le Dictoulou, sur la rive droite du Niger.

Digitized by Google

dont une centaine de cavaliers. L'expédition, comme la précédente, n'avait d'autre but que le pillage. Mais elle fut loin d'être aussi fructueuse. Nos deux alliés voulurent enlever le village de « Yanfolla ». Mais celui-ci, solidement défendu, opposa une vive résistance. Les assaillants se retirèrent après avoir laissé sous les murs du tata une centaine d'hommes. Chacun rentra chez soi, Noumakhan Dia dans son village de *Lela* pour y mourir. Il fut remplacé par son fils Lamini Ba. Coulaba Mamby revint à Niagassola et se prépara à de nouvelles guerres.

Peu de temps après le chef du Founédougou (pays de Kégnéroba), Koundiaw-Keïta, appela à son aide le roi de Niagassola. Il voulait marcher contre le village de « Tomifara », mais ne se sentait pas assez fort pour tenter seul cette entreprise. L'origine de la querelle est la suivante. Des habitants de Kégnéroba et de Tomifara étaient à la pêche sur les bords du même marigot, le Sountoulo Ko. Comme il arrive souvent en pareille circonstance, les uns prennent du poisson et les autres ne prennent rien. La fortune favorisa les gens de Tomifara. Ceux-ci n'accédèrent pas à la demande qui leur fut faite par les habitants de Kégnéroba de partager avec eux. Il s'ensuivit une rixe assez vive dans laquelle ces derniers eurent le dessous. Coulaba Mamby partit donc avec une centaine de guerriers rejoindre son allié, qui n'en avait pas davantage. Mais, malgré les trois colonnes d'assaut traditionnelles, malgré les nombreux cris de « Soulou-fo! » (salut à toi, qui es déjà mort) que hurlent les assaillants pour terrifier leurs ennemis, ils sont obligés de battre en retraite et de renoncer à la lutte. Les guerriers de Tomifara, confiants dans l'épaisseur et la solidité de leurs murailles, firent subir aux alliés des pertes sérieuses, entre autres « Kénéba Koumou », fils de Coulaba Mamby. Kénéba Koumou était le frère de Kaneba Mamady, chef de Koudoujou, un des successeurs du mamby actuel.

Malgré ces échecs Coulaba Mamby ne se décourageait pas. Deux ans après il fit une autre expédition dans le Founédougou, contre le village de « Niamé ». Coulaba Mamby nourrissait contre ce village un ressentiment profond; il avait profité de sa retraite après l'échec de Tomifara pour l'attaquer et l'inquiéter dans sa marche. Il partit avec une troupe de 300 hommes et courut au-devant d'un nouvel échec. Il se retira de Niamé, après avoir perdu une quarantaine de ses meilleurs guerriers. Nouveau retour à Niagassola.

Digitized by Google

Néanmoins, quelques mois après, nouvelle guerre. Les gens de Fassouroula étaient en lutte avec le village de Diulala, dans le Badougou. Coulaba Mamby ne sut pas refuser son appui. La fortune lui sourit cette fois. Il put s'emparer du village sans perdre un seul homme. Le chef de Diulala fut tué dans l'action. Ce fut la dernière guerre de Coulaba Mamby. Il s'endormit sur cette victoire, qui faisait oublier ses défaites précédentes. Il mourut en 1883.

5° *Règne de Nakané Mamby.* — Il régna de 1883 à 1887. C'est en 1884 que commencèrent les guerres de Samory. Dans le courant de 1884, Samory avait envoyé un message à Nakané Mamby. Il lui demandait de s'allier avec lui contre les Français. Mais Nakané Mamby refusa. Avant l'arrivée dans le pays de la colonne française commandée par le commandant Combes, Samory était en guerre dans ses propres États. Depuis qu'il avait transporté de Sanankoro à Bissandougou sa résidence, le puissant village de « Guéna » voulait se séparer de lui. Samory organisa une expédition et vint l'attaquer à la tête de 10,000 guerriers dont 5 ou 600 cavaliers. Le village de Guéna était situé à mi-côte d'une colline élevée. Suivant la tactique habituelle, Samory partagea sa troupe en trois colonnes. Il eut soin avant l'attaque de parlementer encore. Mais les habitants de Guéna persistèrent dans leur résolution. Les « bolons » donnèrent le signal de l'assaut. Un des lieutenants du prophète, Noumori arriva le premier avec sa troupe. Une décharge meurtrière abattit une centaine d'hommes et força les assaillants à se retirer sans avoir pu entamer l'enceinte.

L'armée de Samory s'établit alors en blocus autour du village. Tous les guerriers de son armée allèrent couper de solides piquets et firent autour de Guéna une circonvallation hors de la portée de fusil des assiégés. Le lendemain, dans la matinée, les défenseurs de Guéna firent une sortie générale dans laquelle ils tuèrent à Samory plus de 50 hommes. Celui-ci, découragé, se reporta à quelques kilomètres plus loin. Il envoyait deux fois par jour des forts partis de cavaliers inquiéter les habitants de Guéna. Malgré les effectifs dont il disposait, il envoya chercher 400 hommes de renfort à Bissandougou. Dès que ceux-ci furent arrivés, il fit de nouveau des offres de paix aux habitants de Guéna. Mais ceux-ci, sachant ce que valait la parole de Samory, persistèrent dans leur refus, bien décidés à se défendre avec la plus grande énergie.

Samory résolut de tenter une attaque décisive. Un grand tamtam

Digitized by Google

de guerre précéda l'assaut. Les joueurs d'instruments, groupés par catégories, marchaient en cercle autour du faux prophète et de ses chefs rangés auprès de lui. Aidés par de nombreux griots, ils entonnèrent le chant de guerre de Samory dont voici la traduction :

1° *Chant des « bolons »*.

Samory est bon. C'est le fils de Lanvia.
Allah est fier de lui. Tous les ennemis
De Samory sont sûrs du trépas ·
Quand c'est lui qui s'avance.

2° *Chant des « balafons »*.

Quand Samory entreprend quelque chose
Il n'y renonce que lorsqu'il a réussi
Samory est un roi puissant,
Ses armées sont nombreuses.

3° *Chant des « tamos »*.

Si Samory tue son ennemi
Il prendra sa tête et la fera cuire.
Avec sa peau il fera un « tamo »;
Sur ce « tamo [1] » on chantera la puissance de Samory.

Le chant terminé, les guerriers, munis de longues échelles, s'élancent de tous côtés à l'assaut du tata. Assaillants et assiégés engagent une lutte acharnée. Le nombre finit par l'emporter. Les habitants de Guéna, malgré leur courage réel, faiblissent. Ils soutiennent la lutte pied à pied, de case en case et infligent à Samory des pertes cruelles. Le village est saccagé de fond en comble et devient la proie des flammes. Les habitants au nombre de 600 environ sont emmenés en captivité; 60 défenseurs avaient trouvé la mort dans cette journée.

Samory revient à Bissandougou. C'est là qu'il reçut un message de « Dimfo », roi du « Bouré ». Celui-ci demandait l'appui du prophète contre les Français. Samory accepta et à partir de ce moment ses bandes nombreuses envahirent le « Siéké » et le « Manding ».

C'est en ce moment que le commandant Combes partait de Kayes et entreprenait cette mémorable campagne relatée avec d'intéressants détails dans l'ouvrage du capitaine Peroz, *Souvenirs de guerre et de mission*, et dans le *Livre d'or de l'infanterie de marine* du capitaine Nicolas.

De l'Orza de Reichenberg.

1. « Tamo », petit tamtam de guerre qui se porte sous le bras. Les paroles et la traduction du chant de Samory m'ont été données par un griot qui se trouvait à la prise de « Guéna ».

Digitized by Google

LA POPULATION DE BERLIN EN 1890

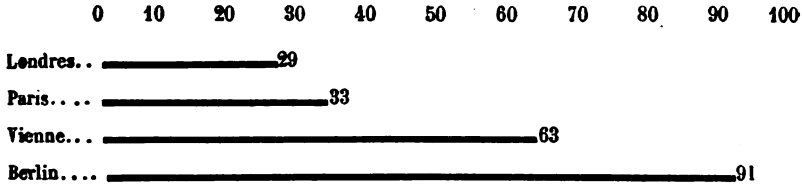
Peu de temps avant la France, l'Allemagne a procédé, le 31 décembre 1890, au recensement de sa population. L'Empire comptait, à cette dernière date, 49,421,000 habitants, au lieu de 46,855,000 en 1885. Il est superflu d'insister ici sur cette augmentation quinquennale de 2,566,000 habitants, en regard de laquelle nous ne pouvons mettre qu'un gain de 125,000 âmes à peine de 1886 à 1891. Mais, si différent que soit de part et d'autre cet accroissement, il est à remarquer qu'en France et en Allemagne il porte surtout sur les centres urbains, et en particulier sur la capitale. Berlin[1] est un exemple frappant de ce phénomène aujourd'hui presque général, et cela est d'autant plus intéressant que la capitale de l'Empire allemand[2] n'est pas, comme Londres, une agglomération indéfinie de *bourgs* distincts, mais une cité d'une délimitation très nette, quoique depuis 1867 elle n'ait plus, comme Paris, de mur d'enceinte.

Le premier fait qui se dégage du recensement de Berlin, c'est l'augmentation progressive de la population. Elle était, au 31 décembre 1890, de 1,579,000 habitants; elle doit donc être, en tenant compte de l'accroissement moyen annuel, de 1,650,000 environ à l'heure actuelle. Or, Berlin comptait 1,315,000 habitants en 1885, 1,122,000 en 1880, 826,000 en 1871, au lendemain de la guerre et de la fondation de l'Empire allemand. Cette population a donc doublé depuis vingt ans; son accroissement a de beaucoup dépassé celui de Londres et de Paris[3]; même Vienne, qui a cependant beaucoup gagné dans ces vingt dernières années, n'arrive pas au niveau de Berlin, et la capitale des Habsbourg, après avoir longtemps devancé celle des Hohenzollern, lui cède aujourd'hui le pas.

1. V. Die Berliner Volkszählung von 1890 veroffentlicht vom statistischen Amt der Stadt. — Berlin, 1891.
2. On a dit, du reste, avec beaucoup de raison de Londres qu'elle était moins une ville qu'une province couverte de maisons.
3. Si la population de Paris et Berlin suivait la même progression que pendant les dix dernières années, les deux villes auraient le même nombre d'habitants vers 1920.

Digitized by Google

Le graphique suivant peut donner une idée de l'augmentation proportionnelle des quatre grandes villes de l'Europe, le chiffre de la population en 1871 étant exprimé par 0 :



L'accroissement de Berlin ne paraît pas moindre si on le considère depuis le commencement du siècle. Dans toute la première partie du siècle, Berlin n'augmente pas sensiblement plus que les autres capitales; mais depuis trente ans il les dépasse toutes, et sa population a presque décuplé depuis 1801.

Voici, du reste, pour différentes périodes de 1801-1891, le tableau comparé de la progression de Paris, Londres, Vienne, Berlin, la population en 1801 étant également réduite à 100 :

	1801	1820	1841	1851	1861	1872	1881	1891
Paris....	100	130	170	192	273	338	415	447
Londres.	100	144	203	246	292	333	406	438
Vienne..	100	114	130	144	177	277	367	455
Berlin...	100	122	189	239	318	480	652	918

L'accroissement de Berlin n'est pas, du reste, un fait isolé dans l'Empire, puisqu'il correspond à celui des autres villes allemandes. Ainsi, en 1871 il y avait en Allemagne 83 villes de plus de 20,000 habitants, dont la population faisait presque le huitième de la population totale; aujourd'hui les villes de cette catégorie sont au nombre de 150 et contiennent plus du cinquième de la population de l'Empire.

Depuis 1885 Berlin a augmenté dans la proportion de 20 p. 100; c'est un gain annuel de 3.65 p. 100. A peu près dans le même temps (1886-91), Paris n'a augmenté que de 4.5 p. 100 à peine, c'est-à-dire de 0.9 p. 100 par année[1]. Dans le reste de l'Allemagne, les villes de plus de 100,000 habitants ont eu un accroissement annuel de 2.83 p. 100; celles de 50,000 à 100,000 ont augmenté de 3.21, et celles de 20,000 à 50,000, de 2.29 p. 100.

1. En France, l'accroissement des villes de plus de 100,000 habitants a été de 1886 à 1891 de 1 p. 100 par an. Il a été de 1.25 p. 100 pour les villes de 50,000 à 100,000.

Digitized by Google

Berlin tient donc la tête; cependant, dans l'ensemble, il est dépassé par quelques villes, comme Magdebourg, Dusseldorf, Halle, Essen, etc. Je laisse de côté Charlottenbourg, vrai faubourg de la capitale et dont, à ce titre, je parlerai plus loin.

Après l'augmentation de la population de Berlin, il nous faut voir son groupement et sa composition.

Pour l'administration de l'état civil, la capitale allemande est divisée en 16 districts ou *standesbezirke*. Il s'en faut de beaucoup que tous participent aux progrès de la population. A Berlin, comme à Paris et dans presque toutes les grandes villes, l'accroissement se produit surtout dans les quartiers excentriques, et ceux du centre ont une tendance marquée à diminuer.

Sur 16 districts, 3 ont diminué (I, II, VI A); ils appartiennent au centre. Le premier surtout, qui est la vieille Cité, a une décroissance sensible; il passe de 62,132 habitants à 57,990. Les deux premiers districts ont perdu, dans leur ensemble, plus de 27,000 habitants depuis 1871. Après les quartiers du centre vient une zone d'augmentation médiocre; mais les arrondissements excentriques progressent d'une façon extraordinaire. Si nous prenons, par exemple, cinq d'entre eux (Tempelhof Sud, Luisenstadt B, Rosenthaler-Vorstadt B, Thiergarten-Moabit, Wedding), nous voyons que leur population totale est passée, en cinq ans, de 366,770 habitants à 513,742; c'est donc une augmentation de 176,972, c'est-à-dire les 2/3 de l'augmentation de Berlin. A lui seul, le quartier de Moabit a gagné 94 p. 100, de 1885 à 1890; depuis 1871, sa population a presque quintuplé, passant de 19,000 habitants à 93,000. Le même fait se produit, d'ailleurs, à Paris; les arrondissements du centre diminuent ou n'augmentent que fort peu[1] : de 1881-86, les 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e arrondissements ont perdu, dans l'ensemble, 17,639 habitants, et de 1886-91 ils en ont encore perdu 3,322. Au contraire, ceux de la périphérie gagnent sensiblement[2]; les 14e, 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e arrondissements ont gagné plus de 71,000 habitants de 1886-91; ils entrent donc pour les 3/4 à peu près dans l'augmentation totale de Paris (103,000 habitants).

Bien entendu, le développement de la population de Berlin est

1. Il n'y a d'augmentation à noter que dans le sixième, et elle n'est que de 1,600 habitants.

2. Le 17e arrondissement donne, à lui seul, le 1/6 de l'accroissement total de Paris, avec un gain de 17,570 habitants.

Digitized by Google

loin d'être dû à l'excédent exclusif des naissances sur les décès. Cet excédent n'est point, sans doute, quantité négligeable; il dépasse à Berlin une moyenne annuelle de 13,000 têtes, tandis qu'à Paris cette même moyenne n'est pas de 6,000. Dans la période 1882-91, Paris a eu un excédent de naissances d'environ 52,000, Berlin de 125,000. C'est donc un surplus de 2.18 p. 100 à Paris et de 8 p. 100 à Berlin[1]. Mais, dans les deux villes, cet excédent n'est que la moindre part de l'augmentation de la population pendant le même espace de temps : cette part est à peine du 1/3 pour Paris (52,000 sur 178,000 d'augmentation totale) et de presque le 1/4 pour Berlin (125,000 sur 460,000. C'est donc par la population immigrée que Berlin, comme Paris et la plupart des grandes villes, s'accroît d'une manière si considérable.

Ce mode de développement a, de nécessité, ses conséquences tant sur le groupement de la population que sur sa composition.

Sur une superficie de 6,453 hectares, Berlin renferme 21,614 maisons bâties habitées. Mais l'accroissement des immeubles n'a pas été de pair avec la population; ainsi, en 1880, la moyenne pour chaque immeuble était de 60 habitants; elle passait en 1885 à 67; elle atteint 73.en 1890. Mais cette moyenne est de beaucoup dépassée dans les arrondissements populeux; elle va jusqu'à 112 habitants dans l'ensemble du 5e district. Elle s'abaisse cependant dans le quartier de Moabit, quoique fortement peuplé, en raison des terrains encore sans constructions; le même phénomène se produit à Paris pour les 19e et 20e arrondissements, dont la population, quoique beaucoup plus élevée, est moins dense que celle du 2e, par exemple.

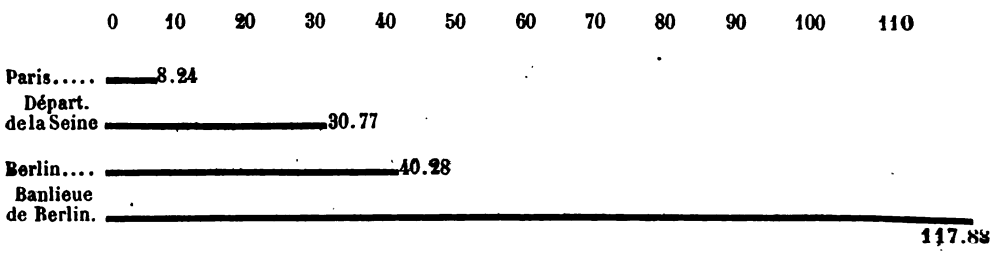
Dans l'ensemble — au moins jusqu'à présent — la population de Berlin est moins dense que celle de Paris. Notre capitale a 1 habitant par 32 mètres carrés, Berlin 1 habitant par 47 mètres carrés. Mais si l'on suppose à la capitale de l'Empire allemand la même population que Paris, il n'y aurait plus que 26 mètres carrés par personne. En attendant, l'entassement de la population a de funestes conséquences sur le logement et l'hygiène, à Berlin encore plus qu'ailleurs, à cause de l'augmentation si rapide de la population.

1. En général, la natalité est plus forte dans les grandes villes en Allemagne qu'en France.

Digitized by Google

En même temps que dans les quartiers excentriques, la population a une tendance à se grouper dans les communes suburbaines, ce qui est encore un trait commun à Paris et aux autres grandes cités. Sur la rive droite de la Sprée, dans le cercle de Nieder-Barnim, on compte quatorze localités; toutes sont en progrès, sauf une dont la diminution est insignifiante. Ce cercle passe de 57,062 habitants en 1885 à 88,724; c'est un gain de 55,49 p. 100. Le même fait se produit sur la rive gauche, dans le cercle de Teltow; ici, toutes les douze localités sont en progrès; l'ensemble augmente de plus de 60 p. 100, passant de 64,165 habitants à 103,195. Mais l'accroissement le plus remarquable est celui de Charlottenbourg; cette cité suburbaine monte de 42,371 habitants en 1885 à 76,873, en augmentation de 81,43 p. 100. Si l'on considère que cette ville n'avait que 12,000 âmes en 1871, on comprend que, sous le rapport du développement de la population, elle mérite le premier rang en Allemagne. C'est un progrès digne d'une cité américaine.

En résumé, la population de la banlieue de Berlin s'est élevée en cinq ans, de 163,598 habitants à 268,792, c'est-à-dire de 64,30 p. 100. L'augmentation du département de la Seine, moins Paris, est beaucoup moins sensible; elle n'a été que de 13 p. 100 de 1886 à 1891[1]. Il est juste d'ajouter que le département de Seine-et-Oise, malgré un excédent constant de décès, a gagné néanmoins plus de 10,000 habitants depuis 1886. Or, ce surplus n'est dû qu'au voisinage de Paris. En comparant l'augmentation respective de Paris et Berlin et de leurs banlieues, on arrive aux résultats suivants[2] :



Les influences exercées par le flux de l'immigration ne sont pas moindres sur la composition que sur le groupement de la popu-

1. La commune qui a le plus gagné est Levallois-Perret, avec un accroissement de 10,000 habitants.
2. Cette évaluation porte sur la période 1880-90.

Digitized by Google

lation. Le premier est le défaut de proportion dans la répartition des sexes. Il y a vingt-cinq ans, en 1867, il y avait presque équilibre entre les femmes et les hommes (502 hommes et 498 femmes sur 1,000 personnes). Mais depuis le proportion est renversée en faveur de la population féminine ; en 1880, on comptait 516 femmes et 484 hommes sur 1,000 ; en 1890, le nombre des femmes passe à 519, celui des hommes à 481. C'est peut-être la plus forte proportion de l'élément féminin de toutes les capitales de l'Europe. Un autre résultat de l'immigration est la répartition très inégale des divers éléments de population suivant les âges. Prenons par exemple la catégorie des adultes célibataires : sur 1,000 hommes, 817 ont de 15 à 30 ans ; sur 1,000 femmes, 774 sont dans la même série d'âge. Cette énorme disproportion en faveur des adultes est due surtout à l'immigration.

De plus, cette population qui se développe si vite renferme un grand nombre d'éléments étrangers à la ville. Le chiffre des Berlinois nés à Berlin diminue progressivement; il était en 1880 de 486,784 contre 635,546 individus nés hors Berlin; en 1890, il est de 642,663 contre 936,161. La différence, qui n'était, il y a dix ans, que de 150,000 à peu près est aujourd'hui de près de 300,000 unités en faveur de la population de naissance étrangère. Sur ces 936,000 personnes, les trois quarts environ (683,405) sont originaires des provinces de l'État prussien. Si l'on met de côté le Brandebourg, qui fournit plus de 250,000 habitants, les provinces qui apportent le plus gros contingent sont la Silésie (près de 100,000), les deux Prusses (86,000), la Poméranie (81,000), la Saxe prussienne (69,000), la Posnanie (58,000). Une portion beaucoup moindre est fournie par la Prusse Rhénane (11,000), le Hanovre (9,000), la Westphalie (6,500), la Hesse-Nassau (5,000), le Schleswig-Holstein (3,600). C'est qu'en général ces provinces offrent plus de ressources ou que leurs émigrants (c'est le cas des Hanovriens et Schleswigeois) se portent plutôt vers Hambourg [1].

A côté des provinces de la Prusse, les divers États de l'Empire sont aussi représentés dans la population de la capitale. Le royaume de Saxe tient le premier rang avec près de 13,000 nationaux à Berlin; viennent ensuite les deux Mecklembourgs, Anhalt, la Bavière, le Wurtemberg; mais les sujets des États du sud sont en

1. Dans le territoire de Hambourg la moitié de la population est de naissance étrangère.

Digitized by Google

nombre relativement restreint. Notons, en outre, 1,306 Alsaciens. Depuis 1871, le nombre des sujets de l'Empire non prussiens s'est beaucoup accru à Berlin; de 137,000 il y a vingt ans, il s'élève en 1890 à 235,000.

Quant à la population purement étrangère, elle compte pour peu à Berlin; elle a gagné, sans doute, depuis vingt ans; mais elle reste fort au-dessous de ce qu'elle représente à Vienne, à Londres et surtout à Paris. En 1871, elle n'atteignait pas 6,000 habitants; elle a augmenté jusqu'en 1885, époque où elle arrive à 17,465; mais, depuis, son accroissement est presque nul. Il n'y a même pas à Berlin 18,000 étrangers (au juste 17,886). Ce n'est vraiment rien près des 180,000 étrangers vivant à Paris. Et qu'est-ce que la colonie française de Berlin (à peine 400 personnes) auprès des 30,000 Allemands de Paris? Le groupe étranger le plus considérable à Berlin est celui des Austro-Hongrois, qui dépassent 8,000, presque la moitié de la population étrangère totale. On compte ensuite 2,400 Russes et Polonais, près de 1,200 Anglais; aucune des autres colonies européennes n'atteint 1,000 personnes. Mais parmi les pays extra-européens les États-Unis comptent près de 1,500 sujets à Berlin. En somme, si l'on considère le lieu d'origine, il y a à Berlin sur 1,000 habitants, 408 Berlinois, 434 Prussiens (nés hors Berlin), 147 Allemands non Prussiens et 11 étrangers.

L'influence étrangère se manifeste enfin dans la répartition religieuse. L'élément protestant a évidemment la supériorité; le dernier recensement a compté 1,356,000 protestants pour 135,000 catholiques et 79,000 juifs. Mais la population protestante s'accroît moins vite que celle des deux autres cultes. Les catholiques qui, il y a dix ans, étaient 71 sur 1,000 habitants passent à 86; les juifs, de 48 à 50, tandis que les protestants descendent de 876 à 859. Ce résultat doit être dû d'une part à l'immigration des juifs de Russie, de l'autre, à l'arrivée de catholiques polonais ou silésiens.

Tels sont, dans leur ensemble, les résultats principaux du dernier recensement de Berlin. Ils dénotent, comme on voit, la physionomie d'une des plus grandes agglomérations d'hommes de l'Europe, la troisième par l'importance numérique. Aussi, en raison même de ce fait et malgré le particularisme de certains États, la capitale est-elle destinée à peser d'un poids toujours plus grand sur les destinées de l'Empire.

P. Meuriot.

Digitized by Google

LE

DÉFILÉ DU BAS-DANUBE

DEPUIS BÁZIÁS JUSQU'A ORSOVA

(SUITE)

IX

HUITIÈME SECTION (V. CARTE 15)

Du rapide de Greben (exclusivement) au rapide de Jucz (inclusivement).

En aval du cap Greben, le défilé du Bas-Danube s'ouvre tout à coup largement [1] (c'est ce qui permet au Danube de s'élargir à son tour [2] de la manière que nous avons dite; t. XXX, p. 83, ll. 24-29).

Les montagnes — pittoresques, avec leur manteau de buissons et de taillis [3] — s'abaissent des deux côtés [4], et donnent au paysage quelque chose de plus doux [5].

RIVE GAUCHE

Sur la rive gauche, les pentes de la section précédente se continuent par trois ou quatre pentes plus unies, arrondies en croupes, qui se font suite, et se rejoignent par le haut de manière à former une espèce de terrasse commune. Couvertes de buissons et de taillis, ces pentes sont déchirées çà et là par des traces de torrents temporaires et par des ravins où le sol rouge se montre à nu. Des champs et des pâturages occupent la terrasse supérieure. Au delà bleuissent des forêts [6].

[1] Carte au 1/75000. — [2] Thouvenel, p. 140. — [3] Nagy, p. 242. — [4] Thouvenel, p. 140. — [5] Boleszny, p. 38. — [6] Notes personnelles.

Digitized by Google

Tout au bas [1] se blottit une maison, flanquée d'un mât, le long duquel se meut une sorte de grande [2] boule d'osier peinte en rouge. La maison avec son mât constitue un poste de signal [3] servi par des soldats [4], et destiné à prévenir les rencontres possibles de bateaux dans la passe de Greben [5] (V. t. XXX, p. 258, ll. 16-18). La boule hissée en haut indique aux bâtiments qui arrivent d'aval — et auxquels le cap Greben dérobe la vue de la passe [6] — que cette passe est libre, et qu'ils peuvent s'y engager sans crainte [7].

Les pentes que nous venons de décrire semblent une transition entre les dernières pentes de la section précédente et celle qui commence au delà du ruisseau de Csortok [8], à 1100 mètres en aval du cap Greben ou plutôt du point qui lui fait face sur la rive gauche [9]. La pente nouvelle, ardue [10], et bordant le Danube sur un espace considérable [11], 1500 mètres à peu près [12], croît d'abord, puis décroît, en hauteur, avec une régularité parfaite [13]. En aval surtout, la ligne droite que forme sa crête n'arrive au Danube que sous un angle des plus aigus [14]. De maigres taillis, interrompus par des espaces arides où le sol s'est éboulé, couvrent cette côte jusqu'en haut; un chemin rectiligne, tracé par le pied des bestiaux, la raye obliquement, et descend au Danube dans le sens du courant; entamée, en bas, sur plusieurs points, par la grande route, elle laisse voir à nu un sol rougeâtre [15].

En effet, toutes ces pentes du commencement de la section sont géologiquement identiques à celles qui les précèdent (V. t. XXX, p. 38, l. 3); elles sont calcaires, et le calcaire dont elles se composent est de deux sortes, appartenant, l'une à la série jurassique, l'autre à la série crétacée [16]. Ces deux espèces de calcaire sont superposées l'une à l'autre; c'est, naturellement, le calcaire jurassique qui est en bas [17].

Le calcaire de ces parages s'est déposé en couches dont l'épaisseur varie entre un pouce (0 m. 026...) et un pied (0 m. 31...). On pourrait en tirer des pierres plates pour parapets; il pourrait aussi servir à fabriquer du ciment hydraulique [18]. Une de ces couches calcaires a acquis une certaine célébrité dans le monde savant [19], grâce à sa

[1] Carte au 1/75000. — [2] Nagy, p. 241. — [3] Ibid. — Boleszny, p. 37. — [4] Nagy, p. 241. — [5] Ibid. — Boleszny, p. 37. — [6] Carte au 1/75000. — [7] Boleszny, p. 37. — [8] Notes personnelles. — [9] Carte au 1/25000. — Donauverein, table IV. — [10] Notes personnelles. — [11] Ibid. — [12] Carte au 1/75000. — [13] Notes personnelles. — [14] Ibid. — [15] Notes personnelles. — [16] Koch, p. 30. — [17] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [18] Vásárhelyi, p. 8. — [19] Szabó, p. 9.

Digitized by Google

richesse en ammonites. Proprement, elle est double, et se compose d'une première assise, rouge et fendillée [1], où l'on trouve des débris de crinoïdes [2], puis d'une assise supérieure [3] plus épaisse [4] (d'environ un pied = 0 m. 31.... d'épaisseur [5]), et d'un rouge plus sombre; elle contient beaucoup de fer, et possède des propriétés colorantes [6]. C'est là que gisent, en grand nombre [7], les ammonites de Szvinicza [8] (on leur a donné ce nom d'après un village voisin, V. plus bas l. 31).

La couche calcaire que nous venons de décrire fait partie des couches jurassiques de la pente, et spécialement doit être classée dans cet ensemble d'étages oolithiques que les Allemands appellent dogger : elle représente ici les couches de klauss [9]. Immédiatement au-dessus s'étend du calcaire tithonique, analogue à celui que renferment les Carpathes septentrionales [10]. Au-dessus, le calcaire cesse d'être rouge et prend une teinte claire : ce n'est plus du calcaire jurassique, c'est du calcaire néocomien, abondamment mêlé de cornéenne [11].

On a mis à découvert le banc d'ammonites dont il est question dans un pli de terrain faisant presque face au cap Greben, en exploitant la carrière de marbre qui a été ouverte sur ce point [12]. La fissure rouge qu'on aperçoit du bateau, sur la pente, est sans doute cette carrière de marbre [13]. De fait, les couches de calcaire rouge qui emprisonnent le banc d'ammonites sont bien réellement du marbre; c'est du moins l'opinion de M. Szabó. Seulement, M. Szabó les attribuait au système du lias. De plus, selon lui, à une hauteur d'environ 180 pieds (56 m. 89...) au-dessus du Danube, les couches de marbre seraient recouvertes par du loess s'étendant horizontalement sur une épaisseur de 20 pieds (6 m. 32...) et pénétrant même, par en bas, dans les interstices du marbre. Ce loess serait encore un débris de l'ancien fond du défilé [14] (V. t. XXVI, p. 12).

Le village de Szvinicza [15] (ou Szvinica [16], Szvinitza [17], Szwinyicza [18], Svinicza [19]), qui a donné son nom au banc d'ammonites, commence un peu avant le point où la longue pente limitée en amont par le ruisseau de Csortok (V. p. 22, ll. 9-22) se termine, en aval, de plus

[1] Koch, p. 29. — Boleszny, p. 38. — [2] Ibid. — [3] Koch, p. 29. — Boleszny, p. 38. — [4] Ibid. — [5] Koch, p. 29. — [6] Ibid. — Boleszny, p. 38. — [7] Ibid. — [8] Koch, p. 29. — Boleszny, p. 38. — [9] Boleszny, p. 38. — Koch, p. 29. — [10] Id., pp. 29-30. — [11] Id., p. 30. — [12] Id., p. 28. — Boleszny, p. 38. — [13] Notes personnelles. — [14] Szabó, p. 9. — [15] Vásárhelyi, p. 8. — Nagy, p. 242. — [16] Carte au 1/75000. — [17] Boleszny, p. 38. — [18] Gm., p. 337. — [19] Hunfalvy, II, p. 215. — Szabó, p. 9.

Digitized by Google

en plus basse, de plus en plus aride, — blanche, avec des touffes de gazon [1]. La majeure partie du village s'étend au delà, bordant le Danube; sa longueur totale est d'environ 1 kilom. 600 [2]. Ce n'est du reste qu'un petit village, avec de petites maisons couvertes de tuiles ou de bardeaux. Un poste de douane se dresse au milieu, à côté d'un joli jardin planté de fleurs [3]. Il y a une bonne auberge, tenue par un certain Despotovich [4]. — Les habitants de Szvinicza, qui sont aujourd'hui roumains, descendent d'ancêtres bulgares [5].

Après les premières maisons de Szvinicza, une pente nouvelle commence au-dessus du village, et s'étend bien au delà, en aval; raide et basse d'abord, puis s'élevant graduellement, avec une inclinaison de plus en plus douce, à mesure que sa crête s'éloigne, en montant, du Danube [6]. A son point de jonction avec la pente précédente (V. p. 23, l. 33), elle est encore plus aride que celle-ci [7], barbouillée de blanc et de rouge, avec des traces de pas se croisant en réseau, et des veines de roc nu [8], des bancs de marne de couleur gris clair, et quelquefois verdâtres [9]. On peut tirer de ce sol pierreux d'excellente pierre à bâtir : Vásárhelyi l'a employée pour des revêtements [10]. La composition géologique du sol est ici assez intéressante. On trouve d'abord du calcaire identique à celui des pentes précédentes (V. p. 22, ll. 25-29), puis du grès liasique, puis de la marne appartenant à l'étage néocomien, sans compter d'autres formations datant de l'époque aptienne [11].

En aval de cette première partie bigarrée de la pente, celle-ci se transforme en une surface lisse, nue, servant de pâturage. Une herbe chétive la tapisse comme une lèpre, sauf quelques taches d'un rouge vif, qui sont des crevasses ou des rochers. A droite de Szvinicza, le long du Danube, des terres cultivées remplacent ces pâturages, limités vers le haut de la pente par des bois que domine à son tour, oblique comme la crête même de la pente, une corniche rocheuse d'un ton gris, divisée en assises parallèles, et fort pittoresque [12]. Cette corniche est la tranche visible d'une assise de grès liasique [13]. Au-dessus apparaissent encore des buissons [14].

La pente que nous venons de décrire se continue en aval par une autre de moins en moins haute, de plus en plus courte, avec

[1] Notes personnelles. — [2] Carte au 1/75000. — [3] Nagy, p. 242. — [4] Notes personnelles. — [5] Nagy, p. 242. — [6] Notes personnelles. — [7] Boleszny, p. 38. — Nagy, p. 242. — Notes personnelles. — [8] Ibid. — [9] Boleszny, p. 38. — [10] Vásárhelyi, p. 8. — [11] Carte géologique de l'Inst. de Vienne. — [12] Notes personnelles. — [13] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — Koch, carte. — [14] Notes personnelles.

Digitized by Google

des renflements successifs parallèles entre eux et perpendiculaires au Danube. Cette pente nouvelle est en grande partie boisée, et de plus en plus à mesure qu'elle s'élève; des forêts et des bois en occupent tout le haut; plus bas, les bois alternent avec de maigres taillis, des pâturages et des cultures, notamment des champs de maïs. L'extrémité de cette région (en aval) n'est plus qu'un mélange de champs de maïs et de brousses; puis les brousses demeurent seules maîtresses du terrain, parsemées de blocs de rocher. En cet endroit, la grande route ébrèche le pied de la pente; la couleur du sol mis ainsi à nu est d'un jaune rougeâtre [1]. Ici de nouveau nous trouvons du grès liasique [2].

Au delà, un petit mont se dresse au bord du Danube [3], le Ciocar [4]. Sur le flanc du Ciocar, la route s'élève un peu, pour reprendre, une fois le mont franchi, son niveau habituel. Le sol, mis à nu par les entailles de la route, est toujours d'un ton rougeâtre [5] (toujours du grès liasique[6]).

Au Ciocar succèdent d'autres pentes, géologiquement de même nature, mais rendues agréables à l'œil par un mélange de bois, d'arbres isolés, de pâturages et de cultures [7]. Sur un point, à 3 kilomètres et quelque chose en aval de Szvinicza [8], ces pentes s'entr'ouvrent pour donner accès à une vallée d'où sort un torrent [9], le Borstica [10]. Cette vallée sert d'issue à un cirque peu éloigné, dont on aperçoit du bateau la paroi nord, boisée, ravinée, superbe [11].

A 500 mètres en aval du Borstica [12], dans l'étroit espace qui sépare le Danube du pied des montagnes [13], on remarque trois tours [14] carrées [15] et en ruines [16], disposées en triangle [17], l'une au bord du fleuve [18], les deux autres en arrière [19] et plus haut [20]. Elles s'élèvent en effet toutes les trois sur une berge en pente, proprement sur une partie rocheuse de cette berge, une sorte de terrasse naturelle, inclinée comme la berge, mais moins fort, et faisant par suite de plus en plus saillie jusqu'au Danube, où elle s'arrête,

[1] Notes personnelles. — [2] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [3] Notes personnelles. — Carte au 1/75000. — [4] Ibid. — [5] Notes personnelles. — [6] Carte géol. de l'Institut de Vienne. — [7] Notes personnelles. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Notes personnelles. — [10] Carte au 1/75000. — [11] Notes personnelles. — [12] Carte au 1/75000. — [13] Ibid. — Boleszny, p. 42. — Nagy, p. 251. — [14] Sazerac, p. 31. — Lancelot (dessin), p. 80. — Boleszny, p. 42. — Nagy, p. 242. — Donau, p. 15. — [15] Sazerac, p. 31. — Lancelot (dessin), p. 80. — [16] Boleszny, p. 42. — Donau, p. 15. — [17] Nagy, p. 242. — [18] Ibid. — Sazerac, p. 31. — Lancelot, p. 80 texte et dessin. — Carte au 1/75000. — Notes personnelles. — [19] Lancelot (dessin), p. 80. — Carte au 1/75000. — Notes personnelles. — [20] Ibid. — Sazerac, p. 31. — Lancelot (dessin), p. 80. — Nagy, p. 242.

Digitized by Google

coupée abruptement [1]. C'est ce que la Notice sur le Danube appelle, avec un peu d'exagération, un promontoire de rocher (Felsvorsprung) [2].

La grande route passe derrière les trois tours, entre celles-ci et la montagne [3], contrairement à l'indication de M. Lancelot, qui la fait passer entre les deux tours supérieures [4]. M. Lancelot représente en outre la troisième tour (M. Nagy de même [5]) comme environnée d'eau; c'est pourquoi, dit-il, elle est reliée à l'une des deux autres par un pont de bois [6]; un pont-levis, dit Sazerac [7]. (La berge, à sec en temps ordinaire, est probablement submergée en partie, lors des crues.) La tour la mieux conservée est celle du bord de l'eau [8]. Elle est flanquée, au sommet [9], sur une de ses faces, d'un petit balcon clos [10], en bois [11], et qui serait même pourvu de machicoulis, au dire de M. Lancelot [12]. Jusqu'à ces derniers temps la tour a servi de poste d'observation [13]. Elle est, ainsi que les deux autres, de construction ancienne [14]. Ce sont, dit M. Nagy, les ruines d'un château-fort [15]. C'étaient plutôt des tours isolées ayant pour destination de surveiller le Danube [16], et d'empêcher, au besoin, d'y passer [17]. Pierre Petrovics, qui commandait à cette époque dans une partie de la Hongrie limitrophe du défilé, les aurait fait construire au XVIe siècle [18]. On les appelle dans le pays : Trikule [19] (Sazerac dit à tort Tricula [20]) = trois tours, en roumain [21].

La pente au pied de laquelle s'adossent les ruines de Trikule forme l'extrémité conique d'une montagne dont la crête s'éloigne ensuite, en montant, du Danube [22], à peu près comme les crêtes qui dominent Szvinicza (V. p. 24, l. 12). Le versant de la montagne qui regarde en aval tombe brusquement [23], couronné par une corniche rocheuse parallèle à la crête [24], et d'un ton rougeâtre [25]; c'est du grès rouge de l'époque permienne [26]. Les pentes occidentales de la montagne, d'une inclinaison plus douce, se relient, un peu en arrière, aux parois du cirque où s'alimentent les sources du Borstica. — Ces pentes occidentales sont bizarrement acci-

[1] Notes personnelles. — [2] Donau, p. 15. — [3] Carte au 1/75000. — Notes personnelles. — [4] Lancelot, p. 80; texte et dessin. — [5] Nagy, p. 242. — [6] Lancelot, p. 80; texte et dessin. — [7] Sazerac, p. 31. — [8] Nagy, p. 242. — [9] Lancelot, p. 80. — [10] Lancelot, p. 80. — Nagy, p. 242. — [11] Ibid. — [12] Lancelot, p. 80. — [13] Hunfalvy, II, p. 215. — [14] Ibid. — Nagy, p. 242. — Donau, p. 15. — [15] Nagy, p. 242. — [16] Boleszny, p. 42. — [17] Donau, p. 15. — [18] Boleszny, p. 42. — [19] Hunfalvy, II, p. 215. — Carte au 1/75000. — Bolesny, p. 42. — Nagy, p. 242. — [20] Sazerac, p. 31. — [21] Nagy, p. 242. — [22] Carte au 1/75000. — Notes personnelles. — [23] Ibid. — [24] Koch, p. 30. — Boleszny, p. 30. — Notes personnelles. — [25] Ibid. — [26] Koch, p. 30.

Digitized by Google

dentées, arides et rougeâtres (de même ton que la corniche). La pente tournée vers Trikule est couverte, dans le bas, de cultures et de pâturages; dans le haut, de brousses. Enfin, les pentes orientales, au-dessous de la corniche (V. p. 26, l. 28), portent également des champs et des pâturages, coupés, ici, de ravins.

Elles se continuent par des pentes basses, qu'entr'ouvre, à moitié chemin, un vallon; ces pentes offrent un mélange assez agréable de champs et de beaux pâturages sans arbres ni buissons. A l'arrière-plan seulement bleuit une lisière de forêts. Ces pentes basses se prolongent ainsi le long du Danube jusqu'à une haute montagne en pain de sucre et couverte de bois[1]. Une seconde lui fait suite, toute pareille[2], et une troisième se dresse derrière les deux autres, séparée par elles du Danube[3]. Ces trois montagnes sont le Cioca Duvac, le Cioca Maslat et le Slatina[4]. Vues d'amont, elles forment un beau groupe, avec le Cioca Duvac au milieu. Le riche manteau de forêts qui les recouvre est le plus intact sur le Slatina, relativement éloigné du Danube, et le plus entamé sur les pentes du Cioca Duvac et du Cioca Maslat qui regardent le fleuve[5].

Entre le Cioca Duvac et le Cioca Maslat une étroite vallée s'ouvre dans le défilé, la vallée de Jucz[6], qu'arrose un cours d'eau de même nom[7]. Il a formé à son embouchure un petit delta où l'on cultive du maïs[8].

Les trois montagnes se composent de serpentine, roche qui commence à régner, sur la rive gauche, peu après Trikule. Elle est immédiatement précédée par du grès rouge de l'époque permienne, formation à laquelle appartient entre autres (nous l'avons vu, p. 26, l. 29) la corniche qui domine Trikule. Le grès rouge se prolonge de là sur un étroit espace, assez loin dans l'intérieur des montagnes. Il est lui-même précédé en amont par du grès liasique[9] (nous avons déjà signalé cette roche aux alentours du Borstica, V. p. 25, ll. 16-18. La corniche qui domine Szvinicza, p. 24, l. 30, est de même formation). Ce grès liasique se rattache d'une manière continue à celui qu'on remarque en aval du Staric[10] (V. t. XXX, p. 37, l. 34; p. 38, l. 2), seulement, au bord même du Danube[11], des couches en partie jurassiques et en partie crétacées[12] sont

[1] Notes personnelles. — [2] Ibid. — [3] Carte au 1/75000. — [4] Ibid. — [5] Notes personnelles. — [6] Vásárhelyi, p. 15. — [7] Carte au 1/75000. — [8] Notes personnelles. — [9] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [10] Ibid. — [11] Koch, p. 30. — [12] Ibid. — Boleszny, p. 38. — Carte géol. de l'Inst. de Vienne.

Digitized by Google

venues s'étendre par dessus[1], en deux masses isolées[2], dont la première, exclusivement calcaire, commence encore dans la section précédente (V. t. XXX, p. 38, l. 3), et s'arrête dans celle-ci à la hauteur des premières maisons de Szvinicza (nous l'avons déjà décrite, p. 24, l. 20). La seconde commence près de l'église de ce village, et se prolonge jusqu'aux approches du Ciocar[3]. Elle se compose d'abord de marnes[4] ou de schistes[5] néocomiens[6], et plus loin, en aval, de calcaire, en partie néocomien, en partie jurassique[7]. Le grès liasique ne reparaît au jour, entre ces deux régions de date plus récente, que sous forme d'une bande étroite (V. p. 24, ll. 21 et 32), séparée elle-même de la région limitrophe de droite par une enclave de sédiments aptiens (que nous avons déjà mentionnée à la page 24, l. 23). Cette enclave est située à quelque distance du Danube, sur les bords d'un ruisseau, le Bigerski[8].

Vásárhelyi (comme M. Boleszny d'ailleurs, qui le copie) ne parle pas des couches calcaires et schisteuses, qui, entre Szvinicza et Trikule, se sont déposées sur le grès liasique (V. p. 28, ll. 5-7). Il ne mentionne que ce grès, qu'il classe en deux espèces, d'après la grosseur du grain. Le grès à grain fin qu'on trouve dans le voisinage des ruines de Trikule est une pierre solide, excellente pour bâtir. Vásárhelyi s'en est beaucoup servi pour ses ponts et ses écluses; avant lui on l'avait déjà exploitée pour construire les fortifications d'Orsova-Neuf[9], à une quarantaine de kilomètres en aval[10].

Ces formations de la rive gauche en amont de la serpentine, et celles qui les précèdent dans les trois dernières sections (V. t. XXX, p. 37, l. 10; — t. XXVIII, p. 177, ll. 9-25; p. 178, ll. 17-20; — t. XXVII, p. 426, ll. 2-3; p. 427, l. 4) constituent au sein du gneiss environnant un territoire géologique particulier qu'il convient de caractériser en deux mots dans son ensemble. Le point de la rive gauche où il confine à la serpentine se trouve, d'après ce qu'on a vu (p. 7, ll. 23-24), aux environs de Trikule[11] et du ruisseau de Jucz[12], proprement entre les deux, à 2 kilom. 500 de Trikule, au premier pont qui vient après[13]. Sa limite supérieure, toujours le long du

[1] Boleszny, p. 38. — Koch, p. 31. — [2] Ibid. — [3] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [4] Koch, carte. — [5] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [6] Ibid. — Koch, carte. — [7] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [8] Ibid. — Koch, p. 30. — Id., carte. — [9] Vásárhelyi, p. 14. — [10] Carte au 1/75000. — [11] Koch, pp. 23 et 30. — Boleszny, pp. 39 et 44. — [12] Hunfalvy, II, p. 224. — [13] Carte géol. de l'Inst. de Vienne.

Digitized by Google

Danube, est aux environs de Berzászka[1] et de Drenkova[2], proprement un peu en avant de Drenkova, à la hauteur du rapide de Kozla[3]. Des bords du fleuve, entre ces deux points extrêmes, il pénètre, dans la direction du nord-est[4], ou plutôt du nord-nord-est[5], au milieu des montagnes de gneiss environnantes[6]. Dépassant Biger ou Schnellersruhe, colonie tchèque placée à égale distance de ses deux bords[7], il s'allonge le long de la frontière hongro-roumaine par Mehádia et Pecseneska, gagne Kornyareva, traverse le Bela-Réka[8], et va mourir au versant septentrional de la vallée du Hideg[9], au sud-est de Karánsebes[10]. Son étendue, dans la direction que nous venons d'indiquer, dépasse 80 kilomètres[11]; il est beaucoup moins développé en largeur[12], et se rétrécit de plus en plus à mesure qu'il s'éloigne du Danube; il finit en se bifurquant[13]. Du côté opposé, il se continue encore quelque temps (au delà du Danube, en Serbie[14]).

Dans cette région géologique, d'une structure aussi intéressante que variée[15], les formations dominantes sont de la période liasique[16] (Hunfalvy les datait de l'époque houillère[17]). Ce sont des grès appartenant au lias inférieur[18]. Du côté du sud-est, la région est bordée par une bande considérable de formations antérieures, permiennes[19], consistant en grès rouge[20] (plus abondant ici que ne le pensait Hunfalvy[21]). Nous avons mentionné la corniche en grès rouge qui domine Trikule (V. p. 26, l. 28). A ces formations permiennes s'en ajoutent çà et là d'autres, qui sont de l'époque houillère[22] (du grès liasique, dit Hunfalvy[23], qui prend comme on voit le grès liasique de cette région pour des couches de l'époque houillère, et réciproquement). Notons que ces formations plus anciennes n'ont pas leur pendant vers le bord septentrional de la région; il ne s'y montre que du lias[24]. On est donc en présence d'une faille[25] énorme produite dans le gneiss[26] et qui s'est remplie ensuite de sédiments appartenant à l'ère primaire et à l'ère secondaire (et non pas seulement à l'ère secondaire comme le dit Hunfalvy[27]). D'abord

[1] Hunfalvy, II, p. 224. — [2] Boleszny, pp. 34 et 44. — [3] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [4] Hunfalvy, II, p. 224. — Boleszny, p. 34. — [5] Koch, p. 23. — Boleszny, p. 44. — [6] Id., p. 34. — Koch, p. 23. — [7] Id., p. 30. — Boleszny, p. 44. — [8] Hunfalvy, II, p. 224. — [9] Ibid. — [10] Koch, p. 23. — Boleszny, p. 34. — [11] Carte au 1/300000, réduction de la carte au 1/75000. — [12] Hunfalvy, II, p. 224. — [13] Boleszny, p. 44. — [14] Koch, p. 23. — Boleszny, p. 44. — [15] Ibid. — Koch, p. 23. — [16] Koch, p. 30. — [17] Hunfalvy, II, p. 224. — [18] Koch, carte. — Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [19] Koch, p. 30. — [20] Hunfalvy, II, p. 224. — [21] Ibid. — [22] Koch, p. 30. — [23] Hunfalvy, II, p. 224. — [24] Koch, p. 30. — [25] Hunfalvy, II, p. 224. — Koch, p. 23. — Boleszny, p. 34. — [26] Koch, p. 23. — [27] Hunfalvy, II, p. 221.

Digitized by Google

se sont déposés au fond de la faille des sédiments de l'époque houillère; par-dessus, d'autres de l'époque permienne, enfin du lias. Mais avant l'apparition de ce dernier, après celle des couches permiennes, peut-être même après celle du grès bigarré, le bassin géologique en question a éprouvé un mouvement de bascule. Son bord septentrional s'est abaissé, l'autre au contraire est sorti de la mer qui couvrait alors ces lieux[1]. Voilà pourquoi le bassin manque de symétrie[2], pourquoi le dyas de Trikule n'a pas son pendant au nord (V. p. 29, ll. 27-29), pourquoi les couches liasiques ne sont point parallèles aux couches plus anciennes qu'elles recouvrent[3]. — Des éruptions de roches volcaniques ont bouleversé à plusieurs reprises la structure géologique du bassin, telle que nous venons de la décrire[4]. C'est ainsi qu'en un point situé sur la ligne médiane du bassin, et près duquel devait un jour passer le Danube, une nappe de porphyre jaillit[5] à la surface du lias, entraînant avec elle et ramenant au jour des roches liasiques et permiennes enfouies jusque-là dans les profondeurs du sol[6]. Rappelons à ce propos les pentes porphyriques que nous avons signalées au nord du Jeleseva (t. XXVIII, p. 177), celle du Glavina, également de porphyre, et la région permienne contiguë à cette dernière (V. t. XXX, p. 37). Après l'éruption du porphyre, et de nouvelles modifications survenues dans le relief du bassin[7], les dépressions les plus profondes se remplirent de sédiments jurassiques encore, en partie, et en partie se rattachant déjà à la série crétacée[8]. Ainsi se sont déposés sur le lias primitif le calcaire du Zlebura (V. t. XXVIII, p. 177), celui des pentes qui séparent le Povalina de Szvinicza (V. p. 22, ll. 23-25), enfin le schiste et le calcaire qui s'étendent au sud de ce village jusqu'aux approches du Ciocar (V. p. 25, l. 13). Ce sont sans doute les masses calcaires que Hunfalvy signale dans le bassin géologique que nous décrivons, et qu'il classe dans ce qu'il appelle le jura moyen. Il les montre bordant le Danube, d'abord aux environs d'Eibenthal, et plus loin aux environs de Goszla et de Schnellersruhe; franchissant même le fleuve, et, dans la direction opposée, s'étendant au nord-est jusqu'aux villages de Mehádia et de Teregova[9]. Remarquons toutefois que les formations liasiques et permiennes sont les seules qu'on rencontre dans la partie nord-nord-est du bassin[10]. —

[1] Koch, p. 31. — [2] Id., p. 30. — Boleszny, p. 44. — [3] Koch, p. 31. — Boleszny, p. 45. — [4] Hunfalvy, II, p. 224. — [5] Koch, p. 30. — Boleszny, p. 44. — [6] Koch, p. 30. — Boleszny, p. 45. — [7] Koch, p. 31. — [8] Ibid. — [9] Hunfalvy, II, p. 224. — [10] Koch, p. 30.

Digitized by Google

Nous avons parlé ailleurs de l'éruption subséquente de masses rhyolitiques à peu près dans les mêmes parages où avait eu lieu l'éruption du porphyre. Elles forment aujourd'hui le Treszkovácz et ses environs (V. t. XXVIII, p. 178, ll. 17-23, et t. XXX, p. 37, ll. 22-26).

(*A suivre.*) A. DE GÉRANDO.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

L'arrivée du commandant Monteil à Paris. — Les précurseurs français. Le capitaine Lugard.

I

En recevant le commandant Monteil à la gare de Lyon, M. Levasseur déclarait il y a quelques jours que désormais le nom du vaillant officier serait inscrit dans la mémoire des Français à côté de celui de René Caillié.

C'est en effet la seconde fois qu'un Français a accompli d'une mer à l'autre la traversée de cette partie de l'Afrique comprise entre la Méditerranée, l'Atlantique et le golfe de Guinée. Le voyage de Monteil a été accompli d'ailleurs dans une tout autre direction. Mais comme Caillié il a eu cette émotion, après avoir quitté l'Atlantique pour s'enfoncer au cœur de régions inconnues, de revoir, de longs mois après, les flots de la mer, ayant traversé le continent d'un océan à l'autre. Un souvenir est venu à la mémoire de tous quand on a appris l'impatience avec laquelle Monteil, approchant de Tripoli, s'était porté en avant pour voir la mer : celui des Grecs conduits par Xénophon, et après leur périlleuse retraite, apercevant, du haut d'une montagne, la mer qui devait leur livrer un passage facile pour rentrer en leur pays. Cette émotion, que d'autres voyageurs ont subie après avoir traversé l'Afrique entre l'Atlantique et l'océan Indien — Livingstone, Cameron, Stanley et leurs successeurs — et qui a été éprouvée dans l'Afrique septentrionale par Rohlfs, Nachtigal, Lenz, Massari et Matteucci, Monteil l'a eue à son tour. Clapperton a fait aussi la traversée de l'Afrique, mais en deux voyages successifs : une première fois, il a été de Tripoli à Kouka et à Sokoto ; dans un second voyage, il s'est rendu de Lagos à Sokoto ; la mort l'a empêché de poursuivre ce voyage.

L'itinéraire suivi par Monteil, de l'Atlantique au lac Tchad et de Kouko à Tripoli, a été pour la première fois parcouru en son entier par un seul explorateur. Ainsi qu'il est dit dans un remar-

Digitized by Google

quable article de la *Politique coloniale*, « une partie notable de la route qu'il a suivie était, il est vrai, connue au point de vue géographique; mais, quoique les progrès de l'influence européenne aient restreint la zone dangereuse, on peut compter encore les voyageurs qui ont pénétré dans les régions du Niger et du Tchad. C'est à deux longs intervalles seulement que les Européens ont traversé, au prix de périls et de difficultés sans nombre, les contrées mêmes dont les précurseurs de Monteil avaient tracé une carte à peu près exacte. Dans la boucle du Niger, il a revu des régions où Barth seul avait passé, il y a trente-neuf ans. L'itinéraire de Barth et celui que le capitaine Binger avait tracé en pays inconnu sont désormais reliés par une route qu'aucun Européen n'avait parcourue avant Monteil : voilà la plus importante des contributions absolument nouvelles qu'il apporte à la science par l'exploration de régions vierges; mais là où il a passé le second, les informations qu'il a recueillies auront presque la valeur de révélations au même titre que les découvertes dont nous lui sommes redevables. »

Monteil a rapporté un volumineux journal de route, dont la publication sera un grand événement géographique. Ce n'est pas seulement au nombre de kilomètres qu'il a parcourus, ni à la longueur de l'itinéraire tracé en partie inconnue qu'il faut mesurer l'importance de son voyage. De même que Barth, il a ressemblé des matériaux pour la connaissance non seulement des régions qu'il a visitées, mais encore de tous les pays voisins. Il a constaté les changements politiques survenus dans la situation des pays qui n'avaient pas été revus depuis le voyage de Barth. Il a complété, rectifié et coordonné les informations de ses prédécesseurs. Enfin il a pu, grâce à ses connaissances scientifiques, relever nombre de coordonnées géographiques; grâce à ses observations, c'est sur des données positives et précises que reposera la carte de ces régions, qui n'avait été tracée jusque-là que d'après des levés provisoires ou des indications. Pour l'importance des résultats scientifiques acquis, l'exploration de Monteil doit donc prendre place à côté de celles de Barth, de Rohlfs et de Binger, quoiqu'il ne convienne pas d'oublier que ceux-ci ont été des précurseurs. C'est un devoir pour tous de saisir une nouvelle occasion de rendre hommage à l'admirable voyageur qui, de 1850 à 1855, a parcouru tout le Soudan central et en a rapporté l'ouvrage le plus considérable que nous ayions sur ces régions jusque-là mystérieuses. Barth, on le sait,

Digitized by Google

avait pu indiquer par renseignements presque tous les itinéraires qui ont été suivis par ses successeurs ; et plus on relit son ouvrage, plus on éprouve pour lui de respect et de reconnaissance.

Les journaux quotidiens ont déjà donné des informations précises et des détails curieux sur la route de Monteil et sur les étapes de son voyage. En attendant la publication de sa relation, il suffira aujourd'hui de rappeler son itinéraire, en le comparant à ceux que ses prédécesseurs avaient suivis. La tâche nous est facilitée à cet égard par l'article cité plus haut, dont nous compléterons cependant les indications.

Parti de Bordeaux le 20 septembre 1890, avec le surveillant militaire Badaire, Monteil forma son escorte et compléta ses approvisionnements à Kayes, qu'il quitta le 28 octobre. Il se rendit à Ségou-Sikoro par Bafoulabé et Bamakou. Il était là dans un pays que les campagnes des commandants supérieurs du Soudan ont fait bien connaître.

De Ségou, il se rendit à San. Nous avons ici-même (juillet 1891) raconté cette partie de son voyage et nous avons donné sur San les renseignements qu'avait recueillis le lieutenant de vaisseau Caron lors de son voyage à Bandiagaro, capitale du Macina. San, dont Caillié avait entendu parler, figure sur la carte de Binger ; mais nous ne voyons pas qu'aucun Européen l'ait visité avant le lieutenant Spitzer (1890). Monteil, on le sait, signa un traité avec l'almamy de San.

Il alla de San à Oulenguena. A partir de ce point, il voulait marcher vers l'est de manière à gagner le Mossi par une route nouvelle, à travers une région qui reste dans une des taches blanches de la carte d'Afrique. L'impossibilité de trouver des guides et des interprètes le força à suivre, plus au sud, l'expédition de Binger et de Crozat. Il put ainsi utiliser le service des indigènes ramenés par celui-ci du Mossi et du Dafina.

Le 31 janvier, il rejoignait, à Kinian, le capitaine Quinquandon, le lieutenant Spitzer et le docteur Crozat. De Kinian il gagna la capitale de Tiéba, Sikasso, suivant une route parallèle à celle de René Caillié, qui alla de Tengrela à Ouattara. Cette région a été reconnue par les officiers français du corps expéditionnaire du Soudan ; elle figure, avec ses traits réels, sur les diverses cartes publiées par ordre du sous-secrétaire d'État des colonies. On n'a oublié ni la relation du séjour que le capitaine Quinquandon a fait près de

Digitized by Google

Tiéba, qu'il a suivi dans ses campagnes, ni les informations données dans le livre du capitaine Binger.

Monteil était à Sikasso le 13 février. Il prit la route explorée l'année précédente par le docteur Crozat. Nous n'avons pu jusqu'à présent parler ici autant que nous l'aurions voulu de l'explorateur Crozat, dont nous venons d'apprendre la mort prématurée, au cours du voyage qu'il avait entrépris pour recueillir les papiers du malheureux commandant Ménard. Nous voulons du moins rendre hommage à sa mémoire; il y a eu peu d'observateurs aussi consciencieux, d'explorateurs aussi méritants et aussi modestes. Sa modestie a empêché qu'il ne fût apprécié du grand public comme il aurait mérité de l'être; mais sa relation n'est pas moins remarquable par l'intérêt du récit que par la nouveauté des informations. La mission qu'il a remplie au Mossi a été féconde en résultats, et il a tracé vers ce pays une route nouvelle par le Dafina.

La route de Crozat, que Monteil suivit, passe par Samoraghan, Bobo-Dioulasou, Bassora, Bondoukoï, Ouakara, Lanfiera, Yako, au nord de celle du capitaine Binger. Celui-ci, au départ de Sikasso, a décrit vers le sud un grand coude qui l'a conduit jusqu'à Kong, d'où il a remonté au nord vers Bobo-Dioulasou. Les itinéraires de Binger, de Crozat et de Monteil se confondent seulement dans la partie comprise entre Bobo-Dioulasou et Ouakara.

A partir de ce point, Binger avait continué de marcher à l'est pour gagner Ouadagougou par Bangussi, Boromo, Bougamessa. Tandis qu'il avait, de Bassora à Boromo, coupé la boucle de la Volta noire de l'ouest à l'est, Crozat puis Monteil se dirigèrent vers le nord, de Ouakara à Lanfiéra.

Monteil put traverser ainsi la Volta noire dans une partie de son cours que Binger n'avait pas vu mais dont il avait tracé la direction par renseignements, relever la position de Lanfiéra, et dans sa traversée du Dafina et du Yatenga recueillir des informations nouvelles. Pour la première fois ces pays seront tracés avec exactitude sur une carte.

On sait que la Volta a été reconnue dans son cours inférieur par un Français, M. Bonnat, qui a découvert le grand marché de Salaga, si souvent visité depuis. Mais c'est le voyage de Binger qui a fait connaître le cours supérieur de ce fleuve. C'est lui aussi qui a révélé l'importance des fleuves de la côte d'Ivoire. Le voyage de Monteil a complété les indications de Binger sur les régions voi-

Digitized by Google

sines de la ligne de partage des eaux entre les fleuves et le Niger.

Le voyageur allemand aux allures quelque peu mystérieuses dont nous avons parlé plusieurs fois ici, le docteur Gottlob-Adolf Krause, avait avant Crozat et Monteil traversé le Yatenga; mais nous attendons toujours sa relation, qui aurait été si précieuse s'il l'avait publiée à son retour. C'est dans des pays tout à fait inconnus jusque-là qu'il a fait un des plus grands voyages accomplis dans la boucle du Niger, sur lequel nous n'avons que des informations bien incomplètes : parti d'Accra en avril 1886, il séjourna assez longtemps à Salaga; il entra dans le Mossi et visita Ouagadougou. Les Portugais avaient au XVIe siècle entendu parler du Mossi et reçu une ambassade du souverain de ce pays; Barth avait consacré aux renseignements qu'il avait recueillis sur cette contrée un chapitre de sa relation, et indiqué quelques routes conduisant du Niger à Ouagadougou, mais aucun Européen n'y avait pénétré avant Krause.

En octobre 1885, Krause était dans le Yatenga; il s'avança ensuite jusqu'à Douenza; après avoir été faire visite à Bandiagara (où M. Caron a séjourné depuis) au cheik du Macina, il était revenu à Douenza et avait pris la route de Tombouctou quand un ordre de Tidiani l'arrêta. Il dut rètourner sur ses pas sans avoir vu le Niger, et revint à Salaga par Ouadagoudou et Kintampo. Il avait parcouru dans la boucle du Niger un itinéraire intermédiaire entre ceux de Caillié et de Barth. Seul, il a vu les pays situés au nord de la route de Crozat et de Monteil, pays dont l'exploration dégagera une des inconnues de la carte d'Afrique. Mais, au point de vue scientifique, son voyage n'aura rien donné puisqu'il garde un silence inexplicable.

Crozat et Monteil sont donc les premiers qui nous aient fait connaître le Yatengo. Quant au Dafina, aucun Européen n'y était venu avant eux.

Dans la capitale du Mossi, Monteil avait été précédé par Krause (1886), Binger (juillet 1888) et Crozat (1890). Les deux voyageurs français nous ont révélé la curieuse organisation politique de ce pays. Le capitaine allemand von François n'a pu pénétrer que dans la partie méridionale du Mossi. Ayant suivi, au nord de Salaga, par Jendi et Gambaga, une route qui passe un peu à l'est de celle de Binger, il a été arrêté à Sourma, par 11° 28′ lat., près de la ligne de partage des eaux de la Volta et du Niger. Sa carte, publiée dans

Digitized by Google

les *Mittheilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, et qui est un document fort précieux, ne donne que la simple indication de son itinéraire pour les régions situées au-delà de Salaga.

« A partir d'Ouagadougou, Monteil entrait dans l'inconnu. Comme on l'a remarqué, jusque-là il avait pu utiliser soit la carte de Binger, soit les informations précieuses de Crozat. Sur les pays compris entre Ouagadougou et Dori, il n'avait comme indication que les on-dit recueillis par Barth. C'est une des parties neuves de son voyage, qui unit par là les itinéraires de Barth à ceux de Binger, c'est-à-dire les explorations faites dans le Soudan français à celle des pays haoussas. Le journal de Monteil nous fera connaître les résultats acquis par là sur la route du Mossi au Liptako, qu'aucun Européen n'avait suivie. »

Les renseignements que Barth a donnés sur cette région n'ont pas la précision de ceux qu'il a rassemblés sur d'autres régions.

A Dori, Monteil rejoignait l'itinéraire de Barth. Il le suivit de Dori à Say (juin-août). Il séjourna près d'un mois à Zebba, capitale du Yagha; il traversa le Torrodi et le Ouro Gueladzio. A Say il revit le Niger, qu'il avait quitté à Ségou dix mois auparavant. Le premier il avait suivi la corde de l'arc décrit par le moyen Niger.

Au sud de cette partie de l'itinéraire de Monteil s'étend l'une des taches blanches les plus considérables de la carte d'Afrique. Nous ne connaissons que par des renseignements verbaux reçus des indigènes — et combien vagues — les régions situées à l'est du Mossi. Des voyageurs allemands ont reconnu, on le sait, le Borgou central; nous avons résumé ici même les informations si nouvelles dues à Wolf, mort à Nikki en 1889. Entre les itinéraires de Wolf et de Kling d'une part, ceux de Barth et de Monteil de l'autre, il n'y a rien. Il sera intéressant de comparer les renseignements que Monteil a pu avoir sur ces régions avec ceux de Barth et de Wolf. On sait combien ceux de Duncan, dont Barth a eu tort d'ailleurs de soupçonner la véracité, sur l'*hinterland* du Dahomey et sur le Borgou ont peu de valeur scientifique. Sur les pays compris entre Nikki et Rabba, nous n'avons que les informations des frères Lander, celles de Rohfs, qui, venant du Tchad, s'est rendu de Rabba à Lagos, où s'est terminée sa tournée de l'Afrique septentrionale (1867), et celles de Flegel, qui a suivi le Niger jusqu'à Gomba, confluent du Gulbi N'gindi (1880).

Au nord de l'itinéraire de Monteil, nous en sommes toujours

Digitized by Google

réduits aux indications recueillies par Barth, qui s'est rendu de Say à Tombouctou, par l'Aribinda et est revenu par Gogo et Zinder (1853-1854).

Trois routes pouvaient conduire Monteil au Tchad. La première que Barth a suivie, passe par Temkala, Birni et Gando. Une autre, très longue aussi, fait un crochet vers le nord. La route intermédiaire passe au milieu de populations barbares; Monteil eut la hardiesse de la prendre. C'est un itinéraire entièrement nouveau qu'il suivit par le Guerma, le Maouri et le Kebbi; Barth l'avait tracé par renseignements. A Argoungou, qu'il visita le premier, Monteil atteignit le Mayo N'Kebbi, affluent du Niger, dont Barth et Tleyel n'ont vu qu'une partie.

Vers le milieu d'octobre, Monteil était à Sokoto. Il y avait été précédé par Clapperton, qui y est venu deux fois, arrivant la première fois de Kouka, la seconde fois de Lagos; par Baikie, venu de Rabba; Barth, venu de Kanon; Flegel, qui est allé en 1880 de Gomba à Birni N'Kebbi, Gandou et Sokoto; Thomson, qui s'est rendu en 1885 de Rabba à Koto-Kiro, Saria, Zagou, Mungodi, Jega, Gandou, Sokoto et Wurno; et par Hartert et Staudinger qui en 1886 ont été de Loko, par Saria, à Kaura, Wurno, Sokoto et Gandou. Les notes de Thomson ont été malheureusement perdues.

De Sokoto à Kano, Monteil a suivi une route un peu plus méridionale que celle de Barth. Son itinéraire se confond avec celui de Staudinger entre Gandi et Kaura. Il n'a pu se rendre à Katsena et à Zinder, comme il l'avait projeté, ni revoir la route de Zinder à Kouka, explorée par Overweg en 1851, puis par Barth.

Le 25 novembre 1891, il entrait à Kano, que Clapperton a visité le premier et qui a été revu depuis par plusieurs voyageurs européens : en dernier lieu, par Staudinger venu de Saria (1886).

Les routes de Kano à Kouka ont été parcourues par plusieurs Européens. Barth a fait trois fois ce trajet, par des itinéraires un peu différents. Monteil en a pris un qui est à peu près nouveau. Le premier il a traversé l'Hodeidja, au sud des routes de Barth. Il a passé ensuite par Bokousso, Nguelewa, Borsari : c'est la route qu'ont prise Barth, Massari et Matteucci. Le 9 avril, il était à Kouka.

Il a séjourné dans cette ville du 9 avril au 15 août et a pu recueillir d'intéressantes informations sur le Bornou.

De Kouka à Tripoli, la route est bien connue. Monteil a passé par

Digitized by Google

Barroua, Nguigui, l'oasis de Kaouar, Tedjerri, Mourzouk, Sokna. Son itinéraire se confond avec celui de Barth en 1856, de Beurmann, de Nachtigal. Mais il a pu faire des observations astronomiques qui ont leur intérêt scientifique.

La comparaison que nous avons faite du voyage de Monteil avec celui de ses prédécesseurs suffit à montrer l'intérêt des informations nouvelles qu'il a rapportées. Des régions qu'il a traversées les unes sont inconnues; les autres ont été si rarement parcourues que nous devons beaucoup attendre de la publication des documents qu'il a recueillis au cours d'un voyage qui le place au rang des plus illustres explorateurs.

II

Pendant qu'Emin explorait les régions situées à l'ouest des lacs Albert-Edouard et Albert[1], le capitaine Lugard, agent de la Compagnie anglaise de l'Afrique orientale, fondait plusieurs stations à l'est de ces lacs.

Au mois de mars 1891, il avait empêché Mouanga de faire la paix avec Kabba-Rega, roi de l'Ounyoro, qui avait prêté assistance aux mahométans de l'Ouganda et qui, à son avis, n'aurait pas tenu ses promesses si on avait écouté ses propositions. Le 8 avril, le capitaine se mettait en marche pour se joindre à l'armée qui se dirigeait contre l'Ounyoro; il avait avec lui le capitaine Williams, M. Grant, le docteur Macpherson, 3 officiers soudanais, 12 sous-officiers et 124 soldats soudanais, 13 sous-officiers et 140 soldats zanzibarites; la caravane contenait en outre 308 indigènes (porteurs, domestiques, etc.); il laissait à Kampala M. de Winton avec 66 hommes.

Il traversa un pays ondulé, parsemé de collines s'élevant de 300 pieds au-dessus de la plaine; il n'y avait pas d'eaux courantes, mais des marais où pousse le papyrus. Les seuls arbres sont les dattiers. Du territoire de Mugema, qui est presque inhabité jusqu'à la rivière Manzi, Lugard passa dans le Singo. La partie occidentale de ce pays est très boisée, mais c'est un sol pauvre; les éléphants y sont nombreux. Une plaine très fertile conduit ensuite jusqu'aux frontières de l'Ounyoro. Il serait facile de tracer une bonne route

1. Voir le Mouvement géographique de décembre 1892.

Digitized by Google

reliant les deux lacs. Dans le Singo, le lac Isolt a 7 milles de long sur 5 milles de large. Le Mouerango est un affluent du Mouanja, tributaire lui-même du Kafur, qui se jette dans le Nil un peu au-dessous du lac Ibrahim.

L'armée de l'Ouganda se composait de 4,700 fusils et de 12 à 20 mille hommes armés de piques. Elle se trouva d'abord en présence des mahométans, à qui M. Lugard proposa vainement la paix et une concession de terres dans la zone britannique; ils refusèrent de quitter l'Ounyoro et de livrer leur sultan (Mbogo).

Le général de l'armée de Mouanga franchit donc le fleuve Kamangoro, limite de l'Ounyoro; avec l'aide des Anglais, il délogea de leurs positions les mahométans, qui avaient reçu de Kabba Rega un renfort de 1,300 fusils (7 mai). La disette et la petite vérole empêchèrent les Bagandas de poursuivre ce succès; l'armée se dispersa.

Le capitaine Lugard renvoya à Mengo le capitaine Williams. Il se dirigea lui-même vers l'Ankole (ou Ankori) en vue de faire, conformément à ses instructions, un traité avec Mtali, roi de ce pays, et d'entrer en relations avec les Soudanais de Selim-bey, établi non loin de là : il se proposait de les enrôler au service de la Compagnie et de prévenir les efforts qu'Emin ne devait pas manquer de faire dans le même sens. L'établissement d'une station dans l'Ankole devait avoir pour résultat de détourner le commerce de l'Ankole, de l'Ounyoro et du Soudan méridional, de lui faire prendre la route du Karagoui et des possessions allemandes et de l'attirer plutôt vers l'Ouganda. Enfin, il semblait utile d'unir les lacs Victoria au lac Albert par une route traversant l'Ankole, afin d'éviter les marais de l'Ounyoro central, pays qui du reste est ravagé par la guerre, tandis que l'Ankole a une population moins hostile. L'occupation de l'Ankole pouvait permettre encore d'empêcher que des armes et de la poudre fussent introduites des possessions allemandes dans l'Ouganda et l'Ounyoro. Ce pays serait peut-être aussi une bonne base d'opérations contre l'Ounyoro en cas de guerre. Enfin la Compagnie aurait l'avantage d'acquérir les dépôts de sel voisins du lac Albert-Edouard.

M. Lugard se dirigea d'abord vers le Bouddou, où il comptait faire les approvisionnements nécessaires pour son expédition. Le 11 mai, il franchit le Kuzozi, et rentra dans l'Ouganda; le 16, il était au confluent des rivières Katonga et Kyogia; la première de

Digitized by Google

ces rivières n'est qu'un large marigot presque sans eau ; le Kyogia, dont les eaux sont stagnantes, a deux pieds et demi de profondeur et un demi-mille de large. Le 21 mai, le capitaine était à Bougajou, dans le Bouddou. Il consacra quelques jours à explorer ce pays; la côte du lac Victoria n'offre dans ce pays aucun bon mouillage et toute cette contrée est marécageuse et malsaine ; mais au sud de la Katamalanga il y a de riches pâturages et de magnifiques forêts.

Le 16 juin, M. Lugard quittait Bougajou, se dirigeant vers l'Ankole. La frontière de ce pays et du Bouddou se trouve à Marongo. Koli, un peu plus au sud, est un district tributaire de l'Ouganda : le chef Kamsouaga a sa résidence au sud du lac Kachera.

Le roi de l'Ankole envoya au capitaine Lugard son fils Bireni, qui, en son nom, conclut le 1er juillet un traité et fit « la fraternité du sang ». Il déclara qu'il préférait de beaucoup les Anglais aux Allemands. L'Ankole occidental est bien cultivé.

De Nabusozzi, où il avait signé le traité, M. Lugard se dirigea, au nord du mont Kibanga, vers Ibanda, village frontière de l'Ankole du côté du Kitagouenda et de l'Ounyoro ; il traversa le pays de Kaihura, vassal de Mtali, et celui de Kichouamba, qui était en guerre avec l'Ankole. La route de lac à lac devrait, d'après le capitaine, passer plus au nord, à travers le Torou. Il a rencontré le long de l'itinéraire qu'il a pris quatre grands lacs et plusieurs petits, qui paraissent avoir une énorme profondeur et occuper d'anciens cratères.

La résidence de Kaihura est indiquée sur la carte de Stuhlmann.

Le capitaine Lugard établit le fort George, sur l'étroite langue de terre qui sépare le lac Albert-Edouard du lac salé, dont l'exploitation paraît devoir être fort avantageuse pour la Compagnie anglaise. Ce fort peu contenir 40 hommes.

C'est là que le capitaine eut des nouvelles de l'expédition d'Emin. Il apprit que le pacha avait conclu un traité avec un chef de l'Ousongora nommé Karakouanzi, au nord du lac Albert-Edouard, et lui avait remis un drapeau allemand. Laissant le docteur Macpherson au fort George, M. Lugard traversa le Semliki ; il rencontra à Nivala un poste de Manyémas dépendant du chef Kilongo-Longa, occupés au commerce de l'ivoire ; il apprit d'eux qu'Emin avait hissé le drapeau allemand sur le mont Rouwenzori et y avait construit un poste, bien que cette montagne, située à l'est de 30e long., soit dans la sphère d'influence anglaise. M. Lugard laissa au pied

Digitized by Google

du Rouwenzori un sergent soudanais et quelques hommes, le chargeant, dans le cas où Emin passerait là, de lui remettre une protestation contre cette usurpation. Le 6 août, il était de retour au fort George.

Si on veut établir une route entre les deux lacs, il faudra, d'après lui, que la Compagnie annexe le Torou et l'Ousongora. Le Semliki formera une excellente frontière.

En vue de préparer l'exécution de ce plan, M. Lugard se dirigea le 8 août vers le Torou. Dans un défilé entre le lac et les montagnes, il rencontra 4 à 5,000 guerriers de l'Ounyoro et les mit en fuite. Il s'avança jusqu'au pied de la pente orientale du Rouwenzori, et y construisit le fort Edouard. Il investit alors du royaume de Torou Kasagama, fils de l'ancien roi dépossédé du trône par Kabba Rega, et conclut un traité avec lui.

Un troisième fort a été établi chez Karakouanzi, sur le Semliki; il a reçu le nom de son commandant, le capitaine Grant.

Grâce à l'intervention d'un ancien compagnon d'Emin, Choukri-Effendi, revenu avec lui à la côte et engagé au service de la Compagnie, une partie des gens de Selim-Bey ayant accepté les offres du capitaine Lugard, ils furent chargés de garder les forts Edouard et George, au nombre d'un millier de soldats, sous le commandement de M. de Winton. Les autres, au nombre de 7,200 (hommes, femmes, enfants) furent amenés par le capitaine dans l'Ouganda, où ils parvinrent à la fin de décembre 1891; un certain nombre demandèrent à rentrer en Égypte, et furent conduits à Mombaze par M. Martin, qui, parti de Kampala le 8 janvier, atteignit la côte le 10 mai.

Au rapport adressé par M. Lugard à la Compagnie se trouvait jointe une carte qui, malheureusement, n'a pas été publiée; il nous semble que le résumé de son récit, qui n'a pas encore été fait dans les publications françaises, donne une idée de l'intérêt qu'aura cette carte. Lorsque nous la posséderons et que nous pourrons la comparer à celle qu'enverra sans doute Emin-Pacha et à celle que rapportera le capitaine Van Kerckhove du voyage qui l'a conduit du Congo au pays des Mombouttous (sinon jusqu'au Nil), nous aurons entre les mains un ensemble de documents complétant heureusement les cartes de Junker et de Stanley, et comblant les lacunes de nos connaissances sur la région des lacs Albert-Edouard et Albert-Nyanza.

L. Delavaud.

Digitized by Google

LES PROGRÈS RÉALISÉS EN FRANCE

DANS LA

MESURE DES ALTITUDES

ET LA

DÉTERMINATION DU NIVEAU DES MERS

CONFÉRENCE FAITE A LA SORBONNE, LE 13 NOVEMBRE 1892,
DEVANT LA SOCIÉTÉ DE TOPOGRAPHIE DE FRANCE

Mesdames, Messieurs,

Lorsque votre éminent secrétaire général m'a demandé de venir, dans cette assemblée solennelle, vous entretenir des progrès que le service du nivellement général de la France a réalisés dans la mesure des altitudes et dans la détermination du niveau des mers, j'ai eu, je l'avoue, un instant d'hésitation. — D'une part, je sentais bien quel honneur ce serait pour moi de succéder à cette tribune, aux hommes illustres, aux explorateurs célèbres, qui, chaque année, sont venus vous dire leurs travaux ou leurs découvertes; mais je sentais plus vivement encore les difficultés écrasantes de la tâche que j'allais assumer. — C'est qu'il n'est guère, en effet, de sujet plus ingrat qu'un exposé de méthodes de nivellement.

Mais je me suis rappelé le but de votre société « l'étude de la carte d'état-major », et j'ai pensé qu'après avoir appris à lire, au travers de hachures et de courbes capricieuses, l'expression du relief du sol, vous ne seriez pas fâchés de savoir sur quelles bases s'appuient ces courbes et ces hachures, bref, de connaître ce que j'appellerai sans jeu de mots « le dessous des cartes ». Et mes craintes ont alors disparu. Mais je dois solliciter toute votre indulgence pour l'aridité du sujet et plus encore pour l'inexpérience de l'orateur.

DÉFINITIONS

Lorsqu'on examine une des cartes modernes à grande échelle, comme la carte d'état-major ou la carte d'Algérie au 50,000e, on y remarque soit des chiffres qui représentent des cotes d'*altitudes*, soit des faisceaux de lignes à peu près parallèles, appelées *courbes de niveau*, qui ont l'ambition de figurer le relief du sol.

Que représentent ces cotes et ces courbes? à quoi servent-elles au juste, et comment les obtient-on?

Voilà des questions qui n'embarrasseraient, certes, aucun membre de la Société de topographie, mais auxquelles cependant, avant d'aller plus loin,

Digitized by Google

je me crois obligé de répondre, tout au moins pour ceux de mes auditeurs qui ne sont pas comme vous, messieurs les topographes, familiarisés avec ces arides problèmes.

Je surprendrai peut-être quelques personnes en disant que l'indication des altitudes et le tracé des courbes de niveau sur les cartes ont pour but de permettre à l'ingénieur, à l'industriel, à l'agronome, voire au simple alpiniste, d'organiser ce que, d'une manière générale, j'appellerai l'*aménagement de la pesanteur* dans ses rapports avec le sol.

La pesanteur, cette force qui attire tous les corps vers le centre de la terre, je n'ai pas besoin de rappeler son rôle dans la formation des montagnes, dans la production de la pluie, dans l'écoulement des eaux. Elle tient une place de premier ordre parmi les préoccupations de l'ingénieur, soit qu'il veuille, par exemple, calculer la quantité d'énergie disponible dans un cours d'eau, ou bien faire gravir une rampe à une batterie d'artillerie ou à un train de chemin de fer. Mais serrons de plus près la question.

Un corps ne peut se déplacer à la surface du globe sans que la pesanteur entre en jeu, soit pour favoriser le mouvement, soit pour s'y opposer. Il y a cependant une exception, c'est lorsque le corps se déplace perpendiculairement à la direction du fil à plomb, autrement dit sur une *surface de niveau*, c'est-à-dire sur une surface perpendiculaire en tous ses points à la verticale. — Cette surface est la surface d'équilibre d'une nappe d'eau tranquille, comme celle d'un lac ou d'un bief de canal, ou encore comme la surface de la mer si celle-ci n'était animée d'aucun mouvement. — Un bateau allant, par exemple, de Marseille au Havre, n'a aucun effort à faire pour triompher de la pesanteur.

La surface de niveau formée par la mer supposée immobile rencontre la terre ferme suivant une ligne qui est, par définition, une *courbe de niveau*.

On donne à cette courbe la cote *zéro*.

Admettons, par la pensée, que le niveau général des mers s'élève brusquement de 1 mètre, on aura une nouvelle ligne de rivage située, par rapport à la première, dans l'intérieur des continents; ce sera la *courbe de niveau* cotée 1 *mètre*. Une nouvelle montée de 1 mètre des eaux donnerait la courbe cotée 2 mètres, et ainsi de suite de mètre en mètre.

Imaginons ainsi la série des surfaces de niveau équidistantes de 1 mètre, qui forment, autour de la terre, une suite d'enveloppes concentriques. Le nombre de ces surfaces qui sont comprises entre deux points s'appelle la *différence de niveau* de ces deux points; si le point inférieur se trouve sur la courbe de niveau *zéro*, la différence de niveau prend le nom d'*altitude*, ou de *hauteur au-dessus du niveau de la mer*.

Les courbes de niveau ont été imaginées, vers 1760, par un Français, Buache. On connaît les belles applications qu'en a faites le service géographique de l'armée, par exemple dans la carte des environs de Paris, au 20,000e.

Ces courbes jouissent d'une propriété précieuse: elles donnent le moyen de représenter sur un plan une surface à trois dimensions. — Elles fournissent ainsi à l'ingénieur une représentation géométrique exacte du relief du sol; de sorte que, sans sortir de son cabinet, et par conséquent avec une grande économie, il peut fixer, d'une manière certaine, le tracé d'un chemin de fer, d'une route, d'un canal, d'une rigole d'irrigation ou d'un aqueduc.

Digitized by Google

La détermination des altitudes et des courbes de niveau forme l'objet immédiat du *nivellement*.

La connaissance des courbes de niveau est tellement précieuse que, dans son rapport sur le budget des travaux publics, en 1890, M. Félix Faure, pouvait évaluer à plusieurs centaines de millions l'économie que la France

Carte du réseau fondamental du nivellement général de la France.

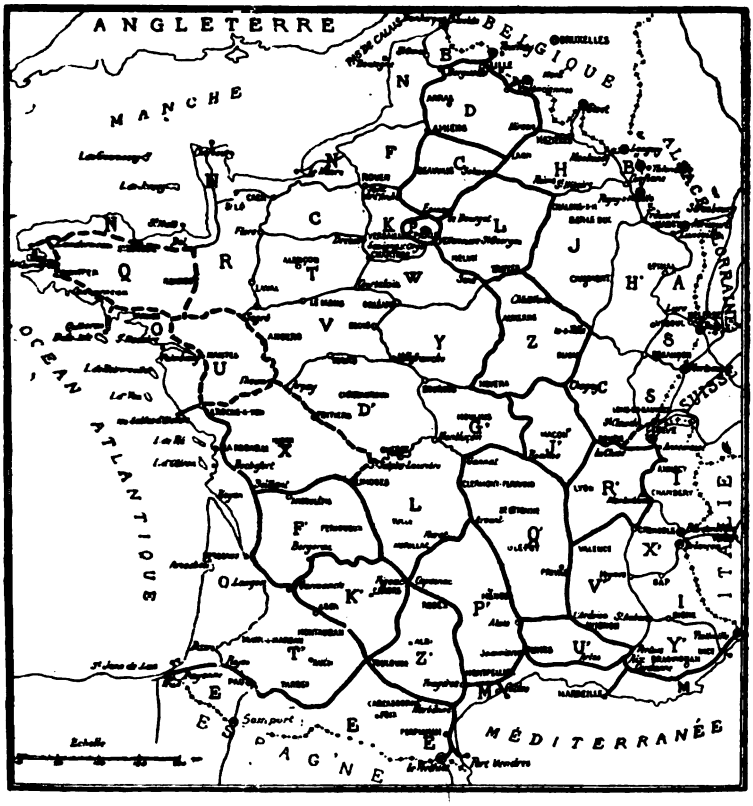


Figure 1.

SIGNES CONVENTIONNELS

	Kilomètres.
Lignes nivelées de 1884 à 1889..	6.350
Lignes nivelées en 1889.....	1.540
Lignes nivelées de 1890 à 1892..	4.410
Total.....	12.300

Marégraphes et médimarémètres.

Rattachements avec les nivellements étrangers.

aurait réalisée sur le coût d'établissement de ses 32,000 kilomètres de chemins de fer, si elle eût possédé en temps utile le nivellement général de son territoire.

Une personne du monde, peu familiarisée avec nos travaux, me demandait

Digitized by Google

un jour si nous voulions renverser les Alpes dans la vallée du Rhône pour la combler et transformer ce pays pittoresque en une plaine monotone. J'essayai en vain de lui faire comprendre que *nous nivelons sans niveler le sol.* Les explications qui précèdent et que vous avez peut-être trouvées un peu longues, n'auraient pas été superflues dans la circonstance.

Comment arrive-t-on à tracer, sur le territoire d'un grand pays comme la France, ces courbes de niveau dont la connaissance est si utile?

Pour plus de clarté, je vais encore recourir à une comparaison.

Vous avez déjà vu couvrir d'ardoises un toit. Les feuilles de schiste sont accrochées à des rangées de lattes horizontales, qui correspondent assez bien à nos courbes de niveau. Ces lattes sont clouées sur des chevrons un peu plus forts, s'appuyant eux-mêmes sur un réseau de poutres solides qui supportent toute la charpente.

En matière de nivellement, l'ensemble de ces poutres est représenté par une sorte de filet à très grandes mailles, ayant chacune 125 à 150 lieues de tour. Ce filet s'étend sur tout le pays; on l'appelle le *réseau fondamental.* Pour la France, ce réseau comprend 35 mailles et offre un développement total de 12,000 kilomètres environ. Il est destiné à relier entre elles les mers qui baignent nos côtes et les nivellements des pays qui nous avoisinent; aussi doit-il être nivelé avec le maximum de précision que les méthodes et les instruments modernes permettent d'atteindre.

Voici la carte de ce réseau (fig. 1). Les contours des mailles suivent, au fond des vallées, des voies de communication à pentes régulières, généralement des lignes de chemins de fer. En opérant de la manière que j'indiquerai dans un instant, on lève le profil de ces lignes. Chacune des mailles du réseau fondamental est ensuite découpée en cinq ou six mailles plus petites, dites de second ordre, au moyen de traverses dont le profil est également relevé, mais déjà avec une précision un peu moindre, chacune de ces traverses étant plus courte et s'appuyant à ses deux extrémités sur un support solide.

Les mailles de second ordre sont à leur tour subdivisées en mailles de troisième ordre, puis de quatrième, de cinquième et de sixième ordre. Ces dernières n'ont plus que quelques kilomètres de tour et les nivellements qui s'y rapportent sont exécutés par des procédés rapides et économiques.

C'est sur le réseau complexe ainsi constitué que s'appuient les courbes de niveau filées directement sur le sol.

L'ensemble de l'opération rappelle assez bien, comme on voit, la construction de ces rochers artificiels, au moyen de treillis de fil de fer, auquel on donne les formes voulues et que l'on recouvre ensuite d'une couche de ciment.

INSTRUMENTS ET MÉTHODES DE NIVELLEMENT

Voyons maintenant comment on fait le nivellement d'une ligne et le tracé d'une courbe de niveau.

Supposons que la ligne à niveler aille de Bordeaux à Cette, en suivant le canal latéral à la Garonne, puis le canal du Midi. Les différents biefs du canal appartiennent, comme nous l'avons dit, à autant de surfaces de niveau; d'autre

Digitized by Google

part, les écluses ont toutes, je suppose, une même hauteur de 1 mètre. Pour avoir l'altitude d'un bief quelconque, il nous suffira de suivre, dans le canal, un bateau partant de l'Océan, par exemple, et de compter le nombre des écluses respectivement franchies en montant ou en descendant. La différence des deux nombres est l'altitude cherchée.

Là où il n'y a pas de canal, sur une ligne de chemin de fer, par exemple, on se ménage, tous les 100 mètres, des points fixes, constitués soit par des piquets enfoncés à refus dans le sol, soit par des plaques en fonte, dont voici un spécimen (fig. 2), scellées dans les bâtiments et les ouvrages d'art.

Pour déterminer la différence de niveau entre deux points fixes consécutifs, on peut se servir d'un bief portatif de canal, réduit à sa plus simple expression : deux tubes verticaux comme celui-ci (fig. 3), réunis par un tuyau flexible en cuivre de 100 mètres de longueur ; le tout rempli d'eau. En vertu

Repère principal
(en bronze ou en fonte oxydée).

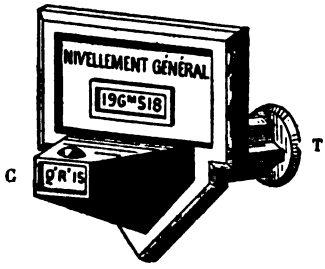


FIGURE 2. — Echelle de 1/3.
C, Console avec pastille. — T, Tige de scellement du repère. — Q'R' 15, Matricule du repère. — 196 m. 518, Altitude du sommet de la pastille.

du principe bien connu des vases communiquants, les ménisques liquides dans les deux tubes appartiennent à la même surface de niveau et si l'on pose les deux tubes respectivement sur les deux points fixes considérés, la différence des hauteurs de l'eau de part et d'autre, au-dessus des deux points, exprime la différence cherchée de niveau. J'ai donné à l'appareil ainsi constitué le nom de *niveau d'eau à longue portée*.

En réalité, pour les nivellements de haute précision, on ne se sert pas de cet appareil, mais du *niveau à lunette*, dont vous voyez un spécimen (fig. 4). Au fond, le principe est à peu près le même. La lunette a son axe optique disposé perpendiculairement à la direction du fil à plomb, de sorte qu'en tournant autour d'un axe vertical, la ligne de visée décrit un plan horizontal, lequel, d'après ce que nous avons dit, se confond sensiblement avec une surface de niveau dans une étendue d'une cinquantaine de mètres autour de l'instrument.

L'appareil étant mis en station vers le milieu de l'intervalle qui sépare les deux points considérés, on vise respectivement deux *mires* ou échelles divi-

Digitized by Google

sées, comme celle-ci (fig. 5), tenues verticalement sur les deux points. La différence des hauteurs lues est encore la différence de niveau cherchée.

Pour filer sur le sol une courbe de niveau, on ajuste sur la mire, à une

Niveau d'eau à longue portée.

I. Élévation d'un tube. II. Coupe verticale d'un tube.

III. Manchon de visée, vu de profil.

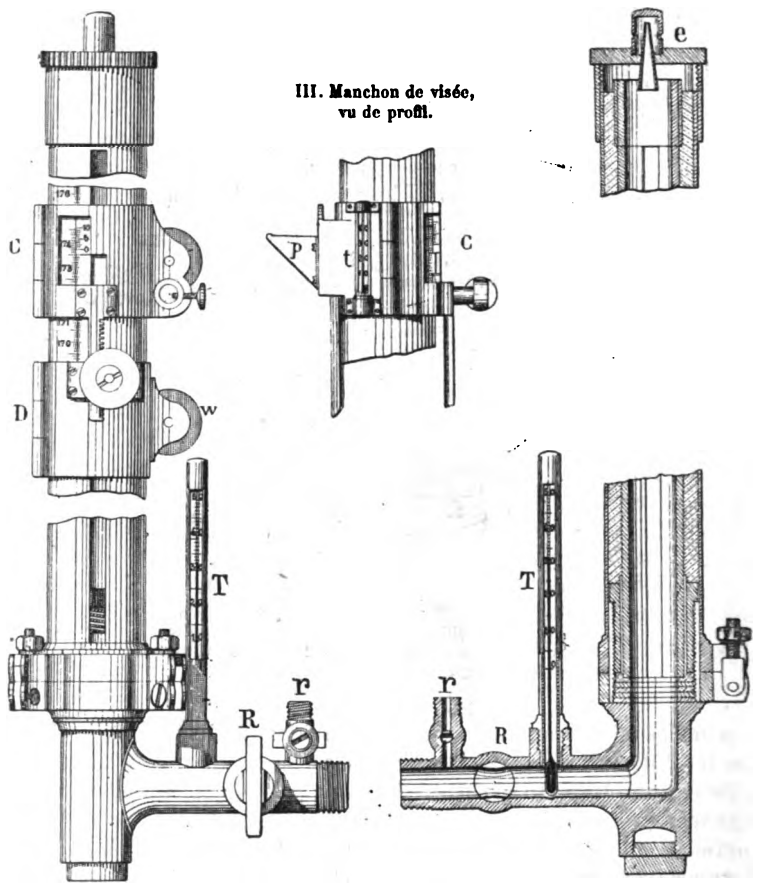


FIGURE 3. — Échelle de 3/10.

C, D, Manchon de visée divisé en deux parties, dont l'une avec crémaillère de rappel.
P, Prisme réflecteur.
r r, Robinets de remplissage de l'appareil.
R R, Robinets servant à régler la communication de l'eau entre les deux tubes.
T T, Thermomètres donnant la température de l'eau.
t, Thermomètre destiné à donner la température de l'enveloppe métallique portant l'échelle des hauteurs d'eau.
e, Event pour l'accès de l'air dans le tube.

hauteur égale à celle de la lunette au-dessus du sol, un signal appelé *voyant*, et l'on fait promener cette mire sur le terrain, en l'astreignant à la condition que le voyant reste dans le plan de visée de la lunette. Les positions succes-

Digitized by Google

sives occupées sur le sol par le talon de la mire appartiennent à une même courbe de niveau. On relève cette courbe par les procédés ordinaires de la planimétrie et on la reporte sur la carte.

Pour donner une idée des difficultés que présente l'exécution du réseau fondamental, il suffira d'énoncer le problème à résoudre :

Etant donnée une ligne de nivellement de 600 à 700 kilomètres de longueur, à conduire par exemple autour du plateau central, il faut relever les diffé-

Niveau à fiole indépendante et à prismes réflecteurs.

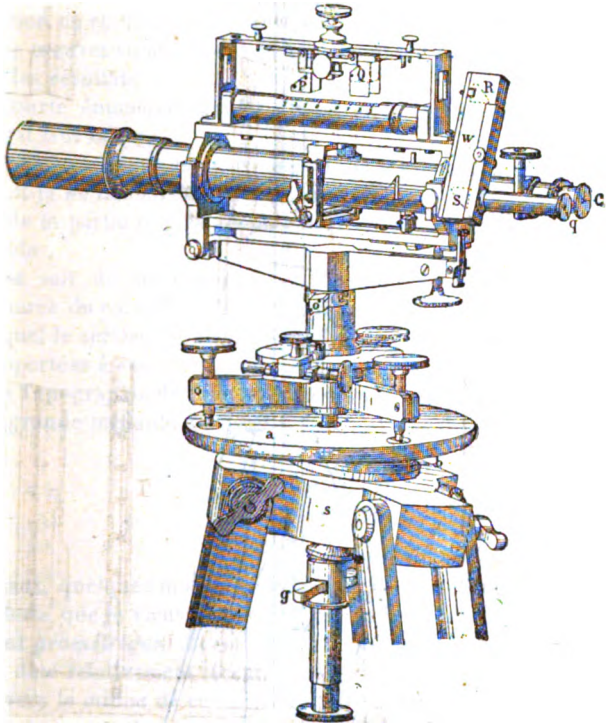


FIGURE 4. — Echelle 1/5.

a, Plateau mobile sur la calotte sphérique *b*. — n, Petite nivelle sphérique servant à contrôler la verticalité du niveau. — P, Q, R, S, Prismes réflecteurs renvoyant à l'œilleton *q* les images des extrémités de la bulle de la nivelle.

rences successives de niveau entre les points fixes, espacés en moyenne de 100 à 120 mètres les uns des autres, puis calculer les altitudes de tous ces points, et, quand on revient au point de départ, il faut retrouver immédiatement, sans correction arbitraire, l'altitude initiale, à 2 ou 3 centimètres près, preuve que le travail est exempt de faute et peut inspirer une pleine confiance.

Pour obtenir ce résultat, les soins et les précautions à prendre sont innom-

Digitized by Google

brables : ainsi, il faut se mettre en garde contre les erreurs occasionnées par la réfraction atmosphérique, qui infléchit les rayons de visée, et contre celles causées

Mire en station sur un piquet.

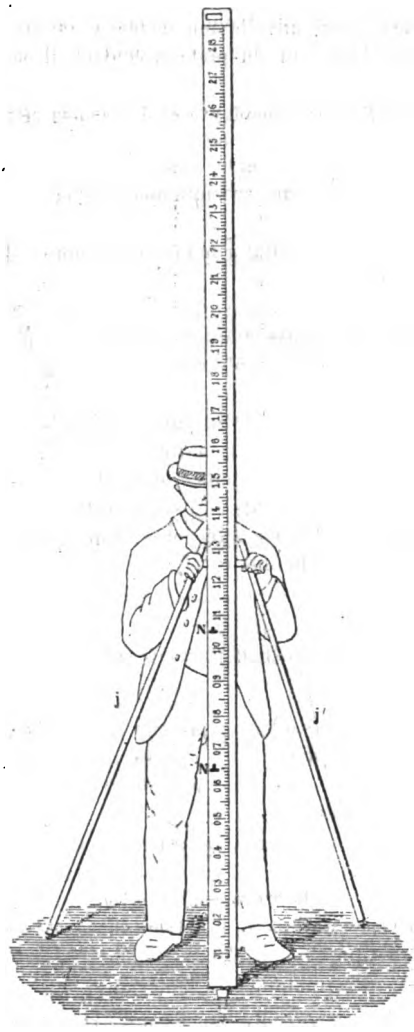


FIGURE 5. — Échelle de 1/10.

j j', Arcs-boutants tenus à la main, en même temps que les poignées, pour assurer l'immobilité de la mire en station. — N N, Nivelles sphériques servant à contrôler la verticalité de la mire.

par les ondulations, qui font danser l'image de la mire dans la lunette ; il faut donner aux opérateurs des moyens certains de reconnaître et de corriger im-

Digitized by Google

médiatement les inévitables fautes qu'ils commettent dans l'emploi des instruments; il faut munir les mires d'un dispositif automatique donnant à chaque instant les variations de leur longueur sous l'influence des changements de la température et de l'humidité; il faut combiner la division de ces mires de telle manière que les opérateurs soient tenus dans l'ignorance des véritables résultats qu'ils obtiennent, et, par suite, n'aient pas la tentation d'y apporter des améliorations arbitraires — vulgairement appelées *coups de pouce;* — il aut assurer le contrôle journalier du travail et réduire au minimum, par l'emploi de machines et de procédés graphiques spéciaux, une formidable manipulation de chiffres; il faut enfin ménager, dans les calculs, des combinaisons de preuves signalant automatiquement les fautes qui se seraient glissées dans les résultats.

Cette courte énumération suffit à montrer la somme des difficultés contre lesquelles il faut lutter.

Le temps me manque pour exposer, avec les détails nécessaires, ces procédés, dont je ne fais qu'esquisser le principe. Je tiens d'ailleurs à être discret vis-à-vis de la partie la plus aimable de mon auditoire, en lui épargnant des détails arides.

Qu'il me soit du moins permis, en passant, de rendre hommage à la mémoire vénérée du colonel Goulier, le maître incontesté de la topographie française, auquel le service du nivellement doit la plus grande partie des améliorations apportées à ses instruments et à ses méthodes, et auquel, du reste, la Société de Topographie de France a récemment décerné sa plus haute distinction, une grande médaille d'honneur.

APERÇU HISTORIQUE

Maintenant, quelques mots d'historique sur la question.

La méthode que je viens d'esquisser sommairement, et qui porte le nom de *nivellement géométrique*, est celle qui est adoptée aujourd'hui partout; mais elle est de date relativement récente.

Jusque vers le milieu de ce siècle, les altitudes inscrites sur les cartes — et c'est encore actuellement le cas pour notre carte d'état-major — étaient exclusivement fournies par le *nivellement géodésique*, c'est-à-dire qu'elles étaient obtenues comme résultats de la triangulation, concurremment avec la longitude et avec la latitude des points trigonométriques.

Mais, en raison de la réfraction atmosphérique, qui dévie d'une manière importante ces visées de 10 ou 20 kilomètres de longueur, et malgré tout le soin apporté aux opérations, le nivellement géodésique ne saurait comporter le même degré de précision que le nivellement à très courtes portées.

C'est Bourdalouë, conducteur des ponts et chaussées, qui eut, il y a une quarantaine d'années, le mérite de montrer le premier qu'en raccourcissant les visées à une centaine de mètres, on obtient des résultats dix fois plus précis.

Cet habile opérateur s'était distingué dans l'exécution de nivellements pour

Digitized by Google

des travaux de chemins de fer, sous les ordres de M. Talabot, devenu, depuis, directeur de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

Lors du percement de l'isthme de Suez, la notoriété qu'il s'était acquise dans ces travaux valut à Bourdalouë l'honneur d'être choisi pour vérifier la différence de niveau entre la mer Rouge et la Méditerranée.

D'après un nivellement exécuté pendant l'expédition d'Égypte, il devait exister entre les deux mers une dénivellation de 10 mètres. Contrairement à cette assertion célèbre, sur laquelle on vivait depuis plus d'un demi-siècle, Bourdalouë établit que les deux mers ont rigoureusement le même niveau; l'absence de courant régulier dans le canal, aujourd'hui creusé, a prouvé l'exactitude de ses opérations. Dès ce moment, sa réputation était consacrée, et le ministère des travaux publics n'hésita pas à lui confier l'exécution du premier réseau de lignes de base, connu sous le nom de *Nivellement Bourdalouë*. Cette opération arrivait à son heure, et se réclamait de besoins impérieux.

Les nivellements locaux étaient rapportés aux plans de comparaison les plus divers, passant, les uns sous le terrain à représenter, les autres à une grande hauteur au-dessus; de sorte que, pour une même inclinaison montante du terrain, les cotes d'altitude allaient en croissant dans le premier cas et en décroissant dans le second. C'est comme si, par exemple, pour indiquer le niveau relatif de ces gradins, on donnait leur hauteur au-dessus du plancher, ou leur distance au plafond. La dernière rangée aurait la plus forte cote dans le premier cas, et la plus faible dans le second.

Chaque nivellement local ou régional avait ainsi son point de départ, choisi plus ou moins arbitrairement. Ces divers points, d'ailleurs, n'étaient pas toujours reliés entre eux, et dans les cas fréquents où deux réseaux se pénétraient mutuellement sans que l'on connût le rapport de leurs zéros, il était impossible de connaître les hauteurs relatives des points de l'un des réseaux par rapport à ceux de l'autre. Souvent même on trouvait côte à côte, sur un bâtiment, des repères appartenant à des nivellements distincts, rapportés à des origines différentes, ce qui donnait lieu à d'incessantes confusions.

Cette diversité des niveaux de comparaison avait de graves inconvénients et empêchait fréquemment de tirer tout le parti possible des résultats des nivellements. Ces inconvénients devinrent surtout sensibles lorsque, vers 1855, la création des chemins de fer et l'extension des voies navigables eurent imprimé un puissant essor aux travaux publics. Souvent, un nivellement effectué en vue d'un travail se trouvait inutilisable pour une autre opération. On reconnut alors la nécessité de rapporter à un même horizon tous les nivellements et, dans ce but, l'Administration des travaux publics traita avec Bourdalouë, qui s'offrait à couvrir la France d'un réseau de nivellements de précision destinés à mettre partout à la disposition des ingénieurs, des repères avec altitudes comptées à partir d'une même origine.

Une décision ministérielle du 13 janvier 1860 fixa comme origine des altitudes du nivellement général de la France, le niveau moyen de la Méditerranée à Marseille.

Ce niveau de comparaison, aujourd'hui connu sous le nom de *zéro Bourdalouë*, est employé pour tous les plans dressés dans les services des travaux publics et de la topographie militaire.

Digitized by Google

Ainsi se trouve réalisée, en principe, depuis trente ans, l'unification des altitudes en France.

Le nivellement général de Bourdalouë, qui mesure 16,000 kilomètres de développement, fut le premier nivellement d'ensemble d'un grand territoire. Imitant notre exemple, la Suisse d'abord et, après elle, la plupart des autres pays d'Europe, exécutèrent à leur tour des opérations analogues. Aujourd'hui, les nivellements géométriques ont pris dans le monde une telle extension, que si l'on mettait bout à bout les longueurs nivelées depuis quarante ans, on obtiendrait une ligne faisant quatre fois le tour de la terre.

La méthode de Bourdalouë se distinguait par sa simplicité. Les chances d'erreur se trouvaient éliminées par l'organisation même des opérations et l'on n'avait à effectuer aucun calcul de correction.

Au lieu de s'inspirer de cette simplicité pratique, qui convient à des opé-

Image de la bulle entre ses repères,
vue dans l'œilleton des prismes.

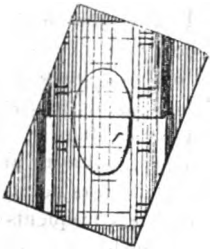


FIGURE 6. — Grandeur naturelle.

rations exécutées en plein champ, où opérateur et instruments sont exposés à toutes les intempéries, nos voisins crurent préférable et plus scientifique de compliquer les méthodes en y introduisant les habitudes et les calculs des observatoires.

Par suite de cette évolution, d'après nous regrettable, le nivellement de Bourdalouë était tombé dans un injuste discrédit.

Les choses en étaient là lorsqu'en 1878, M. de Freycinet, alors ministre des travaux publics, nomma, sous sa présidence, une commission composée de savants et de fonctionnaires de diverses administrations, avec la mission d'arrêter les bases d'un nouveau nivellement général de la France, qui servirait à rectifier et à compléter celui de Bourdalouë.

Le programme dressé par cette commission prévoyait l'exécution d'un nouveau réseau fondamental de 12,000 kilomètres de développement, sur lequel viendraient s'appuyer d'abord 800,000 kilomètres de nivellements secondaires empruntant la majeure partie des voies de communication du pays et, finalement, les courbes de niveau relevées directement sur le terrain.

La dépense totale était estimée à 20 millions et le travail devait être

Digitized by Google

Mire à compensation du colonel Goulier.

Élévation de la face antérieure. **Coupe verticale suivant I J.**

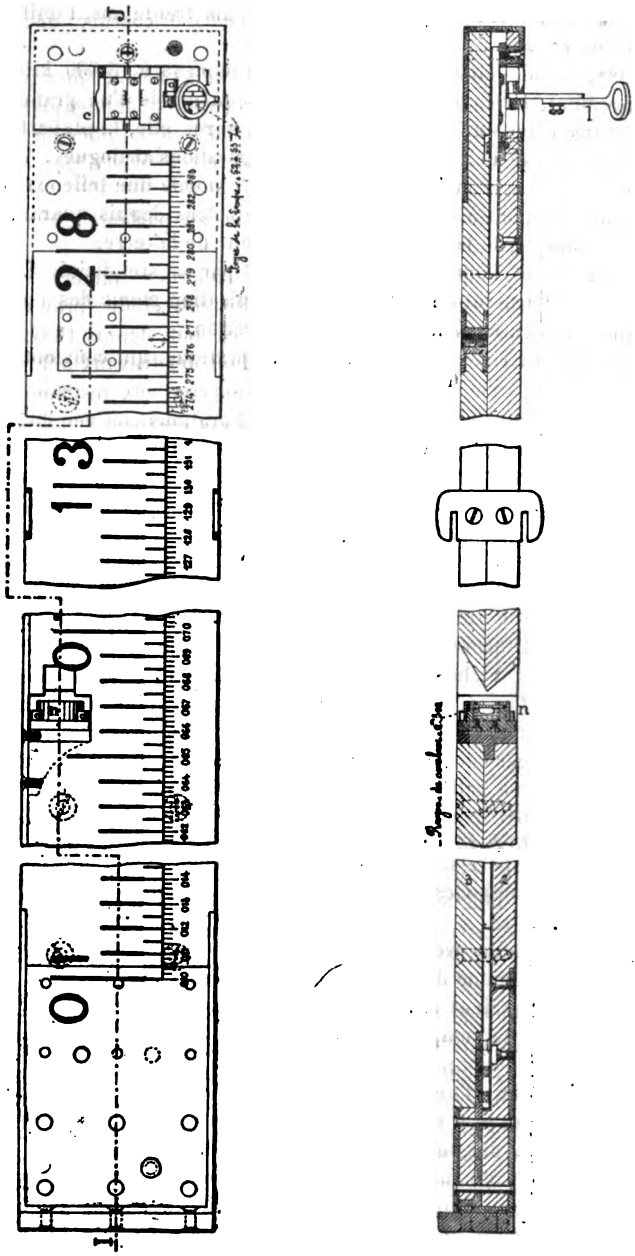


Figure 7. — Echelle de 1/3.

Règle métallique. — n, Nivelle sphérique servant à contrôler la verticalité de la mire. l, Loupe servant à faire les lectures sur les échelles de compensation.

Digitized by Google

effectué par le ministère des travaux publics, avec le concours des ministères de la guerre et de l'intérieur.

En 1881, ce programme fut converti par M. Sadi Carnot, alors ministre des travaux publics, en un projet de loi, à la préparation duquel prit une large part M. l'Inspecteur Général Cheysson, que j'ai, en ce moment, le plaisir de voir siéger au bureau et qui était alors directeur des cartes et plans au ministère des travaux publics.

Ce projet, soumis aux conseils généraux et au parlement, reçut partout l'accueil le plus favorable.

Mais la situation budgétaire ne permit pas d'aborder immédiatement l'entreprise dans toute son ampleur. On dut se restreindre provisoirement à l'exécution du réseau fondamental et, dans ce but, depuis 1884, un crédit d'attente de 50,000 francs a été inscrit au budget des travaux publics.

On a mis cette circonstance à profit pour apporter aux instruments et aux méthodes de nivellement d'importantes améliorations, en vue de dégager le travail de toutes les complications inutiles introduites à l'étranger et aux quelles je faisais tout à l'heure allusion.

Parmi les nombreux perfectionnements apportés aux instruments, je me contenterai d'en citer deux.

Avec les anciens niveaux, l'opérateur était obligé de tourner autour de l'instrument pour mettre la bulle entre ses repères et pour faire ensuite les lectures dans la lunette.

Pour éviter cet inconvénient, M. Klein, chef du dépôt des instruments à l'Ecole des ponts et chaussées, a eu l'ingénieuse idée de monter sur l'instrument (voir fig. 4) un système de prismes à réflexion totale formant miroirs, qui renvoient à l'œil de l'observateur, placé près de l'oculaire de la lunette, les images des extrémités de la bulle et lui permettent, sans se déranger, de mettre celle-ci entre ses repères (fig. 6).

Les mires, d'autre part, sont généralement construites en sapin; comme le coefficient de dilatation de ce bois ne figure pas dans les traités de physique, on a longtemps cru que cette substance jouissait du précieux privilège de conserver la même longueur, malgré les variations de la température.

Par de savantes expériences, M. le colonel Goulier a démontré qu'il n'en est rien et que, sous l'action combinée de la température et de l'humidité, la longueur d'une mire en sapin peut varier d'un demi-millimètre par mètre dans le courant d'une saison, ce qui est considérable, étant donnée l'exactitude que l'on réclame aujourd'hui des nivellements de précision.

Pour mettre en évidence ces variations de longueur, M. le colonel Goulier a eu l'ingénieuse idée de loger dans l'âme de la mire (fig. 7) une règle bimétallique — un thermomètre de Borda — qui permet de connaître à tout moment la longueur réelle de la mire et, par suite, la valeur rigoureusement exacte des lectures faites.

CH. LALLEMAND,
Ingénieur en chef
du Service du nivellement général de la France.

(A suivre.)

Digitized by Google

PREMIÈRE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

(SUITE)

PREMIÈRE DÉCADE, CHAPITRE SIXIÈME.

Au cardinal Louis d'Aragon.

Le troisième jour des calendes[1] de juin 1498, Colomb part de Barrameda, port situé à l'embouchure du Guadalquivir, non loin de Cadix. Il avait avec lui huit navires lourdement chargés[2]. Il se détourna de sa route habituelle[3] à travers les Canaries, à cause de certains pirates français qui l'attendaient au passage. Au sept cent vingtième mille à gauche des Fortunées, il rencontra Madère, située à quatre degrés plus au sud que Séville. A Séville, en effet, le pôle s'élève au trente-sixième degré, d'après le rapport des matelots, et à Madère seulement au trente-deuxième. La première station fut donc à Madère. C'est de cette île qu'il envoya directement à Hispaniola cinq[4] de ses navires chargés de vivres; il ne garda pour lui qu'un navire ponté, et deux caravelles marchandes. Ils se lança droit au midi, pour atteindre la ligne équinoxiale afin de la suivre dans la direction de l'ouest et de faire de nouvelles découvertes, en laissant à sa droite et au nord Hispaniola. On rencontra dans ce voyage les treize îles Hespérides[5], Elles appartiennent aux Portugais, et, sauf une, sont inhabitées. On les appelle les îles du Cap-Vert. Elles ne sont éloignées que de deux journées de navigation de la partie occidentale de l'Ethiopie intérieure. Les Portugais ont donné à l'une d'entre elles le nom de Bona[6] Vista. Chaque année de nombreux lépreux se guérissent de leur maladie en

1. 30 mai 1498. L'amiral avait avec lui six et non huit navires. Cf. HERRERA, ouvr. cit., I, 3, IX. — FERNANDO COLOMB, ouvr. cit., § 65.
2. Colomb avait eu grand'peine à recruter ses équipages. Il avait fallu l'autoriser à transporter des criminels pour remplacer les engagés volontaires qui ne se présentaient pas. Cf. NAVARRETE, II, 231, 233. 237.
3. L'amiral voulait ainsi se conformer aux indications de son ami, le négociant catalan Jayme Ferrer, qui lui conseillait de chercher le continent asiatique en prenant la direction du sud-ouest plutôt que celle de l'ouest. — Cf. NAVARRETE, II, 113.
4. Erreur de Martyr. L'amiral ne détacha que trois de ses navires, commandés par Pedro de Arana, Jean Antoine Colomb et Alonzo Sanchez de Carvajal.
5. L'escadre n'arriva aux îles du Cap Vert que le 22 jnin.
6. Bonavista, ou plus exactement Boa Vista, servait de refuge aux lépreux portugais.

Digitized by Google

mangeant les tortues de cette île. Comme la température y était fort mauvaise, l'amiral s'éloigna au plus vite de l'archipel, et poussé par l'africus, vent intermédiaire entre le vent du nord et celui de l'ouest, navigua quatre cent quatre-vingt mille pas. Les calmes plats et les ardeurs du soleil, car on était au mois de juin, le firent, d'après son rapport, tellement souffrir que peu s'en fallut que ses navires ne prissent feu. Les cercles[1] des tonneaux craquaient et se rompaient, l'eau s'écoulait. Les hommes ne pouvaient supporter cette chaleur. Le pôle n'était plus alors qu'à la hauteur de cinq degrés. Des huit jours pendant lesquels il eut à supporter ces souffrances, le premier seul fut serein, et les autres nuageux et pluvieux; mais ils n'en furent pas moins étouffants. Aussi se repentit-il plus d'une fois de s'être engagé dans cette région.

Après huit jours passés dans ces angoisses et ces souffrances s'éleva un vent du sud-ouest très propice. L'amiral se laissa porter par ce vent droit vers l'occident, et trouva sous ce parallèle d'autres étoiles dans le ciel, et une température plus agréable. Tous ses hommes, en effet, s'accordent à dire qu'après trois jours de marche dans cette direction l'air s'était rafraîchi. L'amiral affirme que dans la région des calmes plats et des chaleurs torrides son navire avait toujours gravi le dos de la mer, de même qu'en gravissant une haute montagne on semble se rapprocher du ciel; et pourtant il n'avait aperçu aucune terre à l'horizon.

Enfin, la veille des calendes de juillet[2], du haut de la hune du plus grand navire, un guetteur annonça, en poussant des cris de joie, qu'il venait de découvrir trois monts très élevés. Il les engage à ne pas perdre courage. Ils étaient, en effet, dans la tristesse, non seulement parce qu'ils avaient été brûlés par le soleil, mais aussi parce que l'eau leur manquait; les tonneaux qui, à cause de l'extrême chaleur, s'étaient rompus, avaient laissé échapper l'eau par leurs fissures. Pleins de joie, ils s'approchent; mais lorsqu'ils furent sur le point d'aborder, ils ne purent toucher terre, et pourtant ils apercevaient dans le voisinage un port qui paraissait d'ailleurs commode, mais la mer était parsemée[3] d'écueils. Du haut des navires, les Espagnols s'aperçurent que le pays était habité et bien cultivé, car ils découvraient des jardins très bien cultivés et des vergers ombragés. Les herbes et les arbres, imprégnés de la rosée du matin, leur envoyaient de suaves exhalaisons.

A vingt milles de là, l'amiral trouva un port assez bien disposé pour abriter les navires, mais aucun cours d'eau ne s'y jetait. Il s'avança donc plus loin et découvrit enfin un port très convenable pour la réparation des vaisseaux, et aussi pour le renouvellement des provisions d'eau et de bois. Il nomma cette

1. Relation de Colomb : « Y entre en tanto ardor y tan grande que crei que se me quemasen los navios y gente, que todo de un golpe vino a tan desordenado, que no habio persona que osasse descender debajo decubierta a remediar la vasija y mantenimientos. »

2. Ce fut le 31 juillet que le matelot Alonzo-Perez Nizzardo signala les trois montagnes de l'île qui fut nommée par Colomb la Trinité. NAVARRETE, I, 398. L'amiral avait fait vœu de donner ce nom à la première terre qu'on découvrirait. Les chroniqueurs contemporains ont été frappés de la coïncidence qui existait entre le vœu de l'amiral et les trois montagnes de l'île. Voir FERNANDO COLOMB, 565. — OVIEDO, III, 3. — HERRERA, I, 7.

3. Voir DAUXION-LAVAYSSE, *Voyage aux îles de Trinitad, Tabago, la Marguerite et diverses parties du Vénézuéla.*

Digitized by Google

terre Punta Arena[1]. Il n'y avait pas trace d'habitation dans les environs du port, mais on trouva de très nombreux vestiges d'animaux, semblables à ceux des chèvres. On trouva même le cadavre d'un de ces animaux, qui ressemblait beaucoup à une chèvre.

Le lendemain, on aperçut de loin un canot qui portait vingt-quatre hommes, tous jeunes, élégants, d'une haute stature. Ils étaient, sans parler d'arcs et de flèches, armés de boucliers, ce qui n'est point la coutume des autres insulaires. Leurs cheveux sont allongés, plats et séparés sur le front, comme à la mode espagnole. Ils couvraient leurs parties honteuses de bandelettes de coton, aux couleurs variées; pour le reste du corps, ils étaient nus.

L'amiral[2] fut d'avis que cette terre se rapprochait plus du ciel que les autres contrées situées sous le même parallèle, et elle s'éloigne des épaisses vapeurs que dégagent les vallées et les marais dans les mêmes proportions que les cimes élevées des hautes montagnes s'écartent des vallées profondes. Bien que Colomb affirme que, dans toute cette navigation, il ait, sans en dévier, suivi les parallèles de l'Éthiopie, il existe cependant entre les naturels des deux continents, à savoir l'Éthiopie et les îles, de grandes différences physiques. Les Éthiopiens, en effet, sont noirs; ils ont les cheveux crépus et laineux, et non pas épars. Ces indigènes sont, au contraire, blancs; ils ont les cheveux longs, allongés et blonds. Quelle est la cause de ces grandes différences, je l'ignore. C'est la disposition de la terre plutôt que l'état du ciel qui doit amener cette variété. Aussi bien ne savons-nous pas que la neige tombait et persistait dans les montagnes de la zone torride, et que, dans des contrées septentrionales très éloignées de cette zone, les habitants sont accablés par de grandes chaleurs ?

L'amiral, afin d'attirer les naturels qu'on avait rencontrés, leur fit présenter des miroirs, des vases d'airain polis et brillants, des sonnettes et autres bagatelles de ce genre; mais plus on les appelait, plus ils craignaient qu'on ne leur tendît un piège, et se retiraient. C'était pourtant avec une admiration sincère que, d'un œil fier, ils regardaient nos hommes, leurs instruments et les navires, mais ils ne quittaient pas leurs rames. L'amiral, voyant qu'il ne pouvait les attirer à lui par des cadeaux, ordonne alors de jouer du tambour et des flûtes dans la cale du plus grand navire, de chanter et de danser en chœur. Il espérait que la douceur des chants et de ces sons inconnus les adoucirait, mais les jeunes gens s'imaginaient que les nôtres chantaient ainsi dans la cale pour se préparer au combat. En un clin d'œil, ils laissent les rames, arment de flèches leurs arcs, protègent leurs bras avec des boucliers, et tout prêts à lancer leurs traits, qu'ils dirigent contre nous, attendent pour comprendre la signification de ces chants. Les nôtres, de leur côté, s'approchent peu à peu et tâchent de les entourer; mais les indigènes s'éloignèrent du vaisseau amiral, et, se fiant à leur adresse de rameurs, se rapprochèrent tellement d'un de nos plus petits navires, qu'on put de la poupe donner au pilote du canot un sayon et à un autre chef un bonnet. Ils font entendre par

1. D'après d'autres écrivains, l'amiral aurait nommé ce pays Tierra de Gracia.
2. L'amiral était en effet sur la voie d'une grande découverte cosmographique, le renflement de l'équateur; mais il ne sut pas dégager la formule scientifique et se perdit dans d'étranges hypothèses.

Digitized by Google

signes au capitaine du navire qu'il descende à terre, afin de pouvoir s'entendre avec lui plus commodément; mais quand ils voient que ce capitaine se rapproche du vaisseau amiral pour demander l'autorisation de débarquer, soupçonnant une ruse, ils sautent à la hâte dans leur canot, et s'enfuient plus rapides que le vent.

Non loin de cette île, et toujours à l'occident, l'amiral raconte qu'il a trouvé un courant impétueux [1] d'orient en occident. Ce courant était d'une telle force qu'il ne le cédait pas en violence à un vaste torrent tombant du haut d'une montagne. Il avoue n'avoir jamais couru un aussi grave danger, depuis qu'il a commencé à naviguer dans son jeune âge. S'avançant comme il le put à travers ces flots enragés, il découvrit un détroit long de huit milles. On aurait dit l'entrée d'un très grand port. Le courant se précipitait vers ce détroit. Il l'appela la Bouche du Dragon, et donna à l'île opposée à la Bouche du Dragon le nom de Margarita [2]. Du détroit sortait un autre courant aussi considérable, mais d'eaux douces qui entraient en lutte avec les eaux salées : en sorte que, entre les deux courants, s'élevait une sorte de combat terrible. L'amiral réussit pourtant à entrer dans un golfe, dont il reconnut que les eaux étaient potables et agréables. L'amiral m'a raconté quelque chose de plus singulier, qui m'a été confirmé par les compagnons de son voyage, tous dignes de foi, lorsque je les ai interrogés avec soin sur les détails de leur navigation; c'est qu'il a navigué pendant vingt-six lieues, c'est-à-dire pendant cent quatre-vingt mille pas, à travers des eaux toujours douces, et que, plus il s'avançait vers l'ouest, plus ces eaux devenaient douces [3]. Il arriva enfin en vue d'une très haute montagne, qui n'était habitée dans sa partie orientale que par une multitude de singes à longue queue. Tout ce côté de la montagne est âpre : c'est pour cela que les hommes ne l'habitent pas. Pourtant ceux qu'on envoya à terre en reconnaissance ont rapporté qu'ils avaient trouvé presque tout le pays cultivé, et les champs ensemencés; mais nulle part d'habitants ou de cabanes. C'est ainsi que nos paysans s'éloignent souvent des fermes ou des maisons qu'ils habitent pour aller faire des semailles. Sur le revers occidental de la montagne s'étalait une large plaine. Les Espagnols s'en approchent avec plaisir et jettent l'ancre dans un large fleuve [4].

1. Colomb se trouvait alors près de l'embouchure de l'Orénoque, pris entre le courant du fleuve et les vagues de la mer. Il écrit dans son journal : « Tout à coup je vis la mer sous la forme d'une colline aussi haute que le navire avancer lentement du sud vers les caravelles. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable. Je ne doutai point que nous ne fussions au moment d'être engloutis, et aujourd'hui encore j'éprouve à ce souvenir un grand saisissement douloureux. »

2. La Margarita est à 25 kil. N. de la côte de Vénézuéla prise à la péninsule d'Araya. Elle se compose de deux terres réunies par un isthme sablonneux. Elle appartient au Vénézuéla.

3. Les eaux de l'Orénoque adoucissent en effet les eaux de la mer à une distance considérable. Cf. GUMILLA, *Orinoco illustrado*, 1741. — MICHELENA Y ROJAS, *Exploracion oficial desde el norte de la America del Sur*, 1867. — ROBERT SCHOMBURGK, *Reisen in Guiana und am Orinoko*, 1835-1841. — Sur le nombre et la nomenclature des bouches de l'Orénoque, on peut consulter HUMBOLDT, *Relation historique*, VIII, 379, et CODAZZI, *Resumen de la geografia de Venezuela*.

4. Ce fut à cinq lieues au sud-ouest de la pointe Pena, que les compagnons de Colomb foulèrent pour la première fois le sol américain. L'amiral était malade et ne quitta point son bord. Il envoya son capitaine de pavillon, Pedro de Torreros, prendre

Digitized by Google

Dès que les indigènes connurent le débarquement, sur leurs côtes, d'une race inconnue, ils s'empressèrent autour des nôtres, sans la moindre crainte, et désireux de nous examiner. On apprit d'eux, par signes, que cette terre se nommait Paria[1], qu'elle était fort grande et que plus elle s'étendait à l'ouest, plus la population augmentait. L'amiral fit monter à son bord quatre indigènes et continua à suivre la direction de l'ouest. Par la douceur de la température, le charme du pays, le grand nombre des habitants qu'on rencontrait chaque jour en voyage, les Espagnols conjecturent que ce pays est fort important. En quoi ils ne se trompaient pas, comme nous le démontrerons, quand le moment sera venu.

Un jour que le soleil n'était pas encore levé, mais que l'aurore était proche, attirés par la suavité de la région, dont les bois leur envoyaient à bord de délicieuses odeurs, ils se rapprochent de terre. Ils y découvrent une multitude d'habitants plus considérable que partout ailleurs; et, comme nous nous rapprochions encore du rivage, des envoyés vinrent, au nom du cacique de cette terre, prier l'amiral de descendre à terre et de ne rien craindre. Colomb refusa, mais alors, dans le désir de nous voir, ils affluent autour de nos vaisseaux, montés sur leurs barques. La plupart d'entre eux portaient au cou et au bras des colliers et des bracelets d'or et de perles indiennes. Ils en avaient aussi communément que chez nous les femmes ont des bijoux en verre. Interrogés sur la provenance de ces perles, ils répondirent en montrant du doigt le rivage voisin. En tordant et en remuant leurs mains et leurs lèvres, ils paraissaient dire qu'on ne faisait point chez eux grand cas des perles. Ils semblaient même insinuer que, si les Espagnols restaient avec eux, ils leur donneraient des corbeilles pleines de perles. Mais les provisions que l'amiral destinait à Hispaniola commençaient à se gâter. L'amiral résolut de remettre à un autre moment plus favorable cette opération commerciale. Il envoya pourtant à terre deux barques de service, chargées de soldats, qui devaient, par voie d'échange, rapporter quelques rangs de perles, et en même temps examiner tout ce qu'ils pourraient apprendre sur les hommes et les choses.

Les indigènes accueillirent les Espagnols avec empressement et gaieté. Le nombre de ceux qui entouraient nos hommes comme s'ils examinaient une merveille était considérable. Les premiers qui s'avancèrent furent deux personnages importants, car ils étaient suivis par le reste de la foule. Le premier était âgé, le second plus jeune. On suppose que c'étaient le père et son futur successeur. Quand les saluts furent échangés de part et d'autre, les Espagnols furent amenés à une maison ronde, dont est voisine une grande place. On apporte de nombreux sièges en bois très noir, travaillés avec un art étonnant. Quand les chefs espagnols et indigènes se furent assis, s'approchèrent des serviteurs portant les uns des mets, les autres des boissons. Ils ne mangent que des fruits, mais ils sont d'une grande variété et diffèrent tout à fait des nôtres. Quant aux boissons, il y en a de blanches et de rouges. On ne les

possession en son nom. Voir les dépositions de cinq témoins oculaires lors du procès de 1515. NAVARRETE, III, 569.

1. D'après Crevaux « le mot *paria* désigne l'arc des sauvages et le bois très dur dont il est formé (*amanoa guianensis*). La côte du Paria doit son nom à ce que les indigènes y trouvaient le bois qui sert à la fabrication des arcs ».

Digitized by Google

extrait pas de raisins, mais de divers fruits que l'on comprime. Elles ne sont point désagréables. Quand les Espagnols eurent pris un repas près du vieux chef, le plus jeune les conduisit dans son habitation privée. Hommes et femmes s'y pressaient en grand nombre, mais toujours séparés les uns des autres.

Les indigènes des deux sexes ont le corps blanc, comme nous l'avons nous-même, sauf pourtant ceux qui passent leur vie au soleil. Ils sont doux et hospitaliers, et n'ont pas de vêtements; mais ils couvrent pourtant leurs parties honteuses de bandelettes de coton de diverses couleurs. Ils avaient tous soit un collier, soit des bracelets d'or et de perles, plusieurs portaient à la fois des colliers et des bracelets, comme nos paysans portent des bijoux de verre. Quand on leur demandait d'où provenait l'or qu'ils portaient, ils indiquaient du doigt que c'était dans un pays de montagnes, mais ils paraissaient dissuader nos hommes de s'y rendre, car ils faisaient comprendre par leurs gestes et leurs signes que les habitants de ces montagnes étaient anthropophages. On n'a pas bien compris s'ils voulaient parler de cannibales ou de bêtes sauvages. Ils étaient fort ennuyés de voir que nous ne pouvions pas les comprendre et qu'ils ne se faisaient pas comprendre de nous. Quand revinrent à bord, à trois heures de l'après-midi, avec quelques rangs de perles, ceux qu'on avait envoyés à terre, on leva l'ancre. L'amiral ne put prolonger son séjour à cause des provisions dont il était chargé, mais il a l'intention, après avoir arrangé les affaires à Hispaniola, de revenir sous peu de jours. Ce fut un autre qui eut tout le bénéfice de cette belle découverte.

En effet, à la marche de l'amiral s'opposèrent le peu de profondeur de cette mer et les nombreux courants qui, dans leurs assauts répétés, toutes les fois que se levait le vent, endommageaient les vaisseaux un peu grands. Aussi, pour éviter les dangers de ces hauts-fonds, l'amiral envoyait-il en avant, et en quelque sorte en reconnaissance, la plus légère de ses caravelles. Elle n'avait besoin que de peu de fond, et elle essayait le chemin grâce à des coups de sonde répétés. Les autres vaisseaux suivaient. On se trouvait alors dans le Cumana et le Manacapana : ce sont des provinces de la vaste région de Paria. On suivit la côte de ces provinces pendant deux cents milles. Plus loin, à une distance de soixante lieues, commence un autre pays, le Curiana. Comme l'amiral avait déjà parcouru de grands espaces, il conjectura qu'il avait en face de lui une île, et que, s'il continuait à suivre la direction de l'ouest, il ne pourrait jamais reprendre celle du nord pour rejoindre Hispaniola. Ce fut alors qu'il arriva à l'embouchure d'un fleuve qui avait trente coudées de profondeur, et une largeur inusitée : vingt-huit lieues, à ce qu'il prétend. Un peu plus loin, toujours dans la direction de l'occident, mais un peu plus au midi, car il se conformait à la disposition du littoral qu'il longeait, l'amiral pénétra dans une mer d'herbes. Les graines qui surnageaient ressemblaient aux baies du lentisque. L'épaisseur de ces herbes empêchait les navires d'avancer.

L'amiral prétend que, dans toute cette région, le jour a constamment une longueur égale à celle de la nuit. Le pôle Arctique s'y élève, comme dans le Paria, à cinq degrés au-dessus de l'horizon, et tous les rivages de la contrée découverte sont sur le même parallèle. Il donne également sur les différences que présente le ciel des détails qui me semblent tellement en contradiction

Digitized by Google

avec les théories astronomiques que je veux en dire quelques mots. Il est prouvé, très illustre prince, que cette étoile polaire que nous appelons Tramontane, n'est pas exactement le point de la voûte céleste par lequel passe l'axe terrestre. Pour s'en rendre facilement compte, on n'a, lorsque se lèvent les étoiles, qu'à fixer par une étroite ouverture l'étoile polaire elle-même. Si on la fixe de nouveau par la même ouverture à la dernière veille, lorsque l'aurore chasse les étoiles, on verra qu'elle a changé de place. Mais comment peut-il se faire que, dans ces pays nouvellement découverts, elle s'élève au premier crépuscule de la nuit, et au mois de juin, seulement de cinq degrés au dessus de l'horizon, et que, lorsque les étoiles disparaissent et que se lève le soleil, elle soit, pour le même observateur, au quinzième degré? Je n'y comprends rien, et j'avoue que les raisons que donne l'amiral ne me plaisent nullement et en aucune façon. D'après ses conjectures, en effet, le globe terrestre n'est pas absolument sphérique, mais, quand il fut créé, une sorte d'éminence se dressa sur sa partie convexe[1], en sorte qu'il ne ressembla pas à une balle à jouer ou à une pomme, mais plutôt à une poire, et le Paria serait justement cette partie élevée qui se rapproche le plus du ciel. Aussi n'a-t-il cessé d'affirmer que le paradis terrestre est situé au faite de ces trois montagnes que le guetteur du haut de la hune découvrit de si loin, comme nous l'avons raconté. Quand à cette masse impétueuse d'eaux douces, qui lutte contre le flux de la mer pour sortir du golfe et du détroit dont nous avons parlé, il prétend[2] que ce courant est formé par les eaux qui roulent en cascades du haut de ces mêmes montagnes. Mais tout ceci est bien hypothétique. En voilà assez. Revenons à l'histoire, dont nous nous sommes écartés.

Se voyant arrêté, contre toute attente, dans ce vaste golfe, et craignant de ne pas trouver de sortie au nord qui lui permit de se diriger vers Hispaniola, l'amiral retourne[3] par le même chemin qu'il avait déjà suivi, et se dirige au nord de cette terre et à l'est vers Hispaniola. Ceux des navigateurs qui, plus tard, ont exploré ce pays avec plus de soin, veulent que ce soit le continent indien[4], et non Cuba comme le pensait l'amiral. Car il ne manque pas de marins[5] qui prétendent avoir fait le tour de Cuba. Sont-ils dans le vrai, ou

1. Telle est en effet la singulière hypothèse de Colomb. Il attribuait à cette prétendue forme les variations de l'aiguille aimantée et la déviation de l'étoile polaire, qui semblait décrire dans les cieux un cercle plus considérable quand on la regardait de plus haut et moins obliquement. NAVARRETE, I, 302, 4, 7, 8, 10. Remarquons néanmoins que s'il comparait le monde à une poire, c'était à une poire ronde (pelota muy redonda), excepté dans la partie adhérente au pédicule (salvo alli dunde tiene el pezon), et il ajoutait que ce renflement du sol procédait de loin et était amené par une progression insensible : ce qui est la vérité.

2. Remarquer que Colomb n'a jamais émis qu'une hypothèse au sujet de l'emplacement du Paradis terrestre. Il a grand soin de dire que « adonde no puede llegar nadie, salvo por voluntad divina ». D'ailleurs tous les contemporains ont pensé de même. Vespucci écrivait que le paradis, s'il existe quelque part dans le monde, doit se trouver dans ces parages : « Se nel mundo è alcun paradiso terrestre. »

3. Dans son voyage de retour, il signala les îles de Tabago, Grenade, Margarita, Cubagua, où il fit une ample provision de perles.

4. Colomb avait pourtant la vague intuition de la découverte d'un continent. N'écrivait-il pas aux rois d'Espagne : « Y creo esta tierra ques agora mandaron descubrir Vuestras Altezas sea grandissima. »

5. On a trop oublié les voyageurs contemporains de Colomb. Bon nombre d'entre eux avaient fait d'importantes découvertes. C'est ainsi que, très probablement, on avait déjà reconnu que Cuba était une île. La phrase de Martyr est caractéristique : « Neque

Digitized by Google

bien ne cherchent-ils que l'occasion de satisfaire leur jalousie contre l'auteur d'une si grande découverte, je n'ai pas à me prononcer à ce sujet. Le temps décidera, c'est le seul juge en qui réside la vérité. Aussi bien l'amiral ne discute pas sur la question de savoir si oui ou non le Paria est un continent. Pour lui, il pense que oui. Paria est situé au sud d'Hispaniola à huit cent quatre-vingt-deux mille pas. Tel est le compte de Colomb. Ce fut le troisième jour des calendes de septembre de l'année 1498 qu'il aborda dans cette île, très désireux de revoir ses soldats et son frère qu'il y avait laissés. Mais, ainsi qu'il arrive d'habitude dans les affaires humaines, à toutes ces circonstances favorables, douces, joyeuses, la fortune mêla un germe d'amertume; et ce sont les discordes intestines qui vinrent gâter tout son bonheur.

(*A suivre.*)

enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. » Un de ces découvreurs fut sans doute Amerigo Vespucci, qui, de concert avec Yanez Pinzon et Juan Dias de Solis, aurait, dès l'année 1497, visité et par conséquent découvert les côtes du Honduras, du Yucatan, du Mexique, du Texas et de la Floride. Cf. VARNHAGEN, *Vespucci, son caractère, ses écrits, sa vie et ses navigations*, 1865. — ID., *Vespucci et son premier voyage* (1858). — ID., *Le premier voyage de Vespucci définitivement expliqué dans ses détails*, 1862.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 2 décembre 1892.

Cette séance a été consacrée à une conférence très intéressante de M. Boutroue sur la mission archéologique dont il a été chargé en Algérie par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. M. Boutroue a rappelé brièvement l'histoire du pays qui est devenu notre colonie et a comparé l'Algérie ancienne avec l'Algérie actuelle. Le rapprochement avait d'autant plus sa raison d'être que certains des moyens employés par les Romains pour coloniser la Mauritanie pourraient être utilement imités de nos jours. Il a montré les Phéniciens occupant le littoral dès la plus haute antiquité; puis les Romains conquérant lentement le pays sur les dynasties maures. C'est du Ier au IVe siècle de notre ère, pendant la domination romaine, que le pays a traversé la période la plus prospère de son histoire; il était alors bien plus peuplé qu'aujourd'hui.

Les Romains avaient divisé l'Afrique du nord en quatre provinces : la province proconsulaire d'Afrique, correspondant à la Tunisie; la Numidie, qu'on retrouve à peu près dans la province de Constantine; la Mauritanie Césarienne, comprenant les départements d'Alger et d'Oran ; et la Mauritanie Tingitane, qui se confond avec une partie du Maroc.

Aux Romains succèdent les Vandales, qui ruinent le territoire. Puis une courte accalmie apparaît avec les Byzantins, et le pays est envahi, aux VIIe et XIe siècles, par les Arabes, qui lui imposent leur religion, leur costume, leurs usages, mais laissent aux habitants leur langue nationale, qu'on retrouve dans le berbère tel qu'il est encore parlé de nos jours. Nous ferons tout à l'heure une réserve au sujet de la religion.

Pendant trois siècles brille la dynastie des rois berbères à Tlemcen, que renversent au XVIe siècle les corsaires Barberousse et Khier-el-Din, qui placent leurs conquêtes sous la suzeraineté du sultan de Constantinople.

La domination turque, le gouvernement des deys, les actes de piraterie, qui ont terrorisé l'Europe jusqu'au jour où nous sommes entrés dans Alger (5 juillet 1830), comptent parmi les plus sombres jours de ce malheureux pays, qui a fait plus de progrès depuis soixante ans que pendant les quatorze siècles qui ont précédé.

Malgré les fautes commises, a dit M. Boutroue, l'Algérie est actuellement une des plus belles colonies, la plus proche de sa métropole et une des plus salubres. Les monuments qu'on y rencontre ne peuvent pas rivaliser avec

Digitized by Google

ceux de l'Egypte, de la Grèce, de l'Orient et de l'Italie. Mais, elle offre cependant de belles ruines romaines, quelques importantes constructions byzantines; et on trouve à Tlemcen une gracieuse réunion de monuments arabes, ou plutôt mauresques, élevés dans le style de l'Alhambra de Grenade et appartenant à l'école andalouse. Les rois de Tlemcen recevaient, en effet, leurs savants, leurs saints personnages et leurs artistes de chez les Maures établis en Espagne.

Nous avons dit que nous avions une réserve à faire au sujet de la religion, que M. Boutroue prétend avoir été imposée aux Berbères par les Arabes. C'est, au contraire, un fait historique indéniable qu'en ce qui concerne l'élément berbère, c'est-à-dire antérieur aux invasions barbares, l'Islam n'a jamais pu s'imposer complètement. Le Berbère devenu musulman ne l'est qu'à demi; autrement dit, il l'est à sa manière, avec des caractères qui ne sont rien moins qu'orthodoxes. Il est non moins indéniable que la religion musulmane n'a jamais fait autant de progrès dans l'élément berbère que depuis l'occupation française. C'est seulement depuis 1839 que les maitres chargés de l'enseignement religieux se sont d'autant plus multipliés qu'ils sont payés sur notre budget national, alors que jusqu'à la conquête leur zèle avait dû se contenter des promesses du Coran.

LE CAPITAINE CAMERON A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Le capitaine L.-V. Cameron, dont on connaît la belle exploration africaine de 1873-1875, a fait, le 16 décembre, à la Société de géographie commerciale, une très intéressante conférence sur les voies navigables du continent africain.

Les grands fleuves, le Nil, le Zambèze, le Congo et le Niger, constituent, à son avis, d'excellentes routes de pénétration dans le centre du continent. Les grands lacs de l'Afrique centrale, vastes nappes d'eau profonde, sont des traits d'union naturels entre les bassins hydrographiques.

Et le capitaine Cameron a indiqué comme grande ligne de pénétration celle qui est constituée par le Nil, les lacs Albert, Albert-Edouard, Tanganyka, Nyassa, par la rivière Chiré et le Zambèze. Avec 350 milles de chemins de fer et en utilisant es fleuves et les lacs, on aurait une route économique d'au moins 6,000 kilomètres.

Le capitaine Cameron ne pense pas que les rapides et les chutes d'eau constituent des difficultés invincibles. Il estime que les progrès de l'industrie et de la science permettront d'utiliser la force qu'ils recèlent. Les travaux effectués près des chutes du Niagara font espérer qu'on pourra transformer en aide précieuse ce qui autrefois pouvait être considéré comme un obstacle.

L'orateur a exposé le programme de la compagnie anglaise qui s'est formée pour l'exploitation de la ligne comprise entre le Zambèze et le Tanganyka de manière à ouvrir à la civilisation l'Afrique centrale.

Cette œuvre de la pénétration africaine, aujourd'hui que les sphères d'influence sont diplomatiquement délimitées, ne peut susciter aucune difficulté

Digitized by Google

politique entre les puissances européennes qui l'ont entreprise. Il n'y a place désormais que pour les luttes pacifiques et commerciales,

Le capitaine Cameron a été très applaudi quand il a rendu hommage à nos explorateurs, et notamment au commandant Monteil. Il s'est félicité du succès de nos troupes au Dahomey :

« Là, vous avez combattu non seulement pour la France, mais pour le monde civilisé. Partout vous avez montré qu'en servant sa patrie on peut servir la cause de l'humanité. »

M. le prince d'Arenberg et M. Levasseur ont remercié le capitaine Cameron de sa conférence, qui avait attiré une nombreuse et brillante assistance dans laquelle on a remarqué la présence de MM. Jules Ferry, de Vogüé, etc.

SOCIÉTÉ ETHNOGRAPHIQUE

Séance du 7 novembre 1892

L'origine des routes. — M. Hansen-Blangsted, archiviste de la Société, donne la primeur de ses recherches sur l'origine des routes en Scandinavie et leur influence sur les populations au point de vue ethnographique.

Les premières routes sont celles que la nature a formées. Les premiers et seuls moyens de communication étaient les cours d'eau. En effet, l'homme à son origine, sans vêtements, sans demeure, sans armes, habitant soit les branches d'un arbre, soit un accident de terrain, ne possédait pas d'autres moyens de communication. Il longeait les cours d'eau.

Plus tard, il utilisa les cours d'eau en se servant soit de simples troncs d'arbres, soit de branches réunies; son intelligence inventa bientôt le premier canot.

Obligé de se défendre contre les bêtes fauves, il en trouva les moyens, qu'il employa immédiatement contre ses semblables. Son courage le poussa en avant, et il pénétra plus ou moins dans l'intérieur des terres. C'est alors que parut la deuxième espèce de routes ou communications employées par les hommes. Avant que l'idée vînt de faire des routes, il fallait que l'imagination inventât les outils; jusque-là l'homme s'était borné à suivre les sentiers naturels tracés par les bêtes fauves, communications employées encore aujourd'hui par les explorateurs lorsque ceux-ci ne peuvent pas employer les routes fluviales.

Mais bientôt, s'écartant des chemins tracés par les bêtes fauves, l'homme traça lui-même ses routes. Ce fut la troisième espèce de voies de communication employées par nos ancêtres.

Naturellement, le mot de « route » ne doit pas être pris dans le sens que nous y attachons aujourd'hui. Ces routes étaient des pistes à peine indiquées par le passage d'un homme. Ces pistes devinrent bientôt des sentiers, comme chez les anciens Indiens, et atteignirent graduellement, sous les Romains, il y a deux mille ans, une splendeur que n'ont même plus nos routes d'aujourd'hui.

Digitized by Google

M. Hansen-Blangsted signale les caractères particuliers des routes suivant la contrée où elles se rencontrent, notamment la différence qui caractérise celles qui mettent en communication un pays continental et celles qui sont propres à un pays insulaire. Il fait ressortir l'importance ethnographique des lois des différents pays concernant les voies de communication et signale plusieurs lois danoises qui remontent à l'ère chrétienne.

C'est ainsi qu'il était permis à cette époque, en Danemark, de prendre les rames d'autrui pour passer un cours d'eau ou un lac. Un voyageur avait le droit de s'emparer du premier cheval qu'il rencontrait pour passer un marais, cours d'eau, etc.; mais s'il ne voulait pas être pris pour un voleur et subir la peine capitale, il devait lâcher la bête dès qu'il touchait la terre opposée. Un voyageur pouvait aussi entrer dans une maison, qui, suivant les lois, ne devait pas être fermée, et emporter la nourriture suffisante pour un repas. S'il prenait davantage, il était très sévèrement puni comme voleur.

CERCLE D'ÉTUDES COMMERCIALES DE LIMOGES

Le dimanche 31 octobre 1892 a eu lieu la distribution des prix aux élèves du Cercle d'études commerciales.

La vaste salle de la Société philharmonique était à peine suffisante pour contenir la nombreuse assistance.

M. le docteur Chénieux, maire de Limoges, présidait, ayant à ses côtés M. Ardant, président du conseil de perfectionnement; M. Coiffard, président du Cercle d'études commerciales; M. Dantony, adjoint; M. Patapy, conseiller général.

Sur l'estrade on remarquait: MM. Subé, proviseur du lycée; Istria, inspecteur d'Académie; Berger, Benoist, professeurs au lycée; Grenaud, professeur à l'Ecole nationale d'art décoratif; Chaminade, directeur de l'Ecole primaire supérieure; Jeannot, directeur de l'Ecole normale; M. Edouard Malaud, adjoint; MM. les docteurs Boudet et Bosset; M. le docteur Raymondaud, directeur de l'École de médecine et de pharmacie de Limoges; M. Barry, chef de division honoraire à la préfecture; M. Gignoux, percepteur; M. Raynaud, vice-consul du Portugal; les professeurs du cercle; MM. Dubois, Émile Malaud et Brisset-Desisles, membres du conseil de perfectionnement du cercle; M. Rochette, membre de la chambre de commerce, etc., etc.

Après l'allocution de M. le maire de Limoges, M. Ardant a prononcé un discours que nous donnons ici *in extenso*, comme s'inspirant des plus sûres données de la géographie.

Mesdames, Messieurs,

Lorsqu'en 1886, mes collègues et moi avons fondé le Cercle d'études commerciales, nous n'avions qu'un but: créer des cours où, chaque soir, les jeunes employés déjà pourvus de leur certificat d'études pourraient gratuitement compléter leur instruction primaire en s'initiant à la comptabilité, au

Digitized by Google

droit commercial, à la géographie commerciale, à la connaissance des langues vivantes : anglais, espagnol, allemand.

Aujourd'hui nos désirs se sont accomplis, et malgré de nombreuses difficultés, nos cours se sont faits régulièrement, notre œuvre philanthropique a acquis le droit de cité, et nous nous préparons courageusement à commencer une nouvelle et laborieuse année.

Nos commerçants, nos industriels ne doivent plus ignorer l'importance qu'il y a à répandre l'instruction technique.

M'inspirant du remarquable rapport fait au Congrès de 1889 par l'honorable M. Paul Jacquemart, inspecteur général de l'enseignement technique, je viens, avec ce haut fonctionnaire, vous initier au danger qui menace l'industrie et le commerce de la France.

En 1862 eut lieu l'Exposition universelle de Londres; elle montra dans son Palais de Cristal les progrès considérables accomplis depuis quelques années par les nations étrangères.

Le sénateur Prosper Mérimée écrivait dans un des rapports faits à la section française du jury international :

« Depuis l'Exposition universelle de 1851, et même depuis celle de 1855, des progrès immenses ont eu lieu dans toute l'Europe, et, bien que la France ne soit pas demeurée stationnaire, nous ne pouvons nous dissimuler que l'avance que nous avions prise a diminué, qu'elle tend à s'effacer, c'est un devoir pour nous de rappeler qu'une défaite est possible, qu'elle serait même à prévoir dans un avenir peu éloigné, si, dès à présent, nos fabricants ne faisaient pas tous leurs efforts pour conserver une supériorité qu'on ne garde qu'à la condition de perfectionner sans cesse. »

Ce cri d'alarme fut entendu, le ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics en fut ému et institua en 1863 une commission d'enquête sur l'enseignement technique.

La commission, composée d'hommes éminents, commença immédiatement ses travaux, et en 1865 l'honoroble général Morin, directeur du Conservatoire des arts et métiers, déposa son rapport. Comme conclusion, la commission engageait le gouvernement à ne pas chercher à organiser lui-même, d'une manière générale, l'enseignement technique en France, mais bien à encourager par des subventions les efforts tentés un peu partout par les départements, par les communes, par les chambres de commerce et par les simples particuliers.

En 1878, l'Exposition universelle de Paris vint montrer une fois de plus combien était devenue faible, pour ne pas dire plus, notre avance sur les nations étrangères. Comme en 1842, comme en 1867, les rapports des jurys signalèrent non seulement le rapprochement des distances entre nos industries nationales et leurs rivales de l'extérieur, mais encore souvent l'infériorité des premières par rapport à celles de l'étranger.

Après les événements de la guerre, un vif mouvement se manifesta en faveur de la création d'écoles de commerce, que l'on considérait à bon droit comme devant contribuer dans une large mesure, à assurer le relèvement économique du pays.

En 1871 furent fondées les écoles commerciales du Havre et de Rouen ; en

Digitized by Google

1872 furent ouvertes celles de Lyon et de Marseille; 1874 vit naître celle de Bordeaux. En 1875 M. Pigier fils, poursuivant l'idée de son père, organisa à Paris l'École pratique de commerce et de comptabilité; en 1881, la Chambre de commerce de Paris compléta son œuvre par la création de l'École des hautes études commerciales; en 1884, un groupe de négociants fonda à Paris l'Institut commercial, dont le conseil d'administration est présidé par un de nos compatriotes, l'honorable M. Jules Maumy, manufacturier et inspecteur régional de l'enseignement de la cinquième circonscription, comprenant cinq départements du nord, qui n'a pu, à son grand regret, se rendre aujourd'hui près de nous, mais que nous avons l'honneur de compter à partir d'aujourd'hui parmi nos membres honoraires.

L'heure viendra bientôt, nous l'espérons, où Limoges, qui est la ville la plus importante du centre de la France, par sa population, son industrie, son commerce, pourra solliciter et obtenir la fondation d'une école supérieure de commerce, où les jeunes gens de notre département et des départements voisins viendront compléter leurs études commerciales et travailler à devenir d'habiles négociants.

Notre honorable ami, M. Jules Siegfried, député du Havre, disait dans le rapport qu'il présenta à la commission du budget de 1890 (ministère du commerce et de l'industrie) :

« La clientèle des écoles de commerce de tous les degrés n'atteint pas en France le chiffre de 2,000 élèves, tandis que 59 écoles commerciales fréquentées par 7,778 élèves fonctionnent en Allemagne; en Autriche 62 établissements analogues réunissent 8,118 auditeurs.

« Le nombre si restreint des élèves de nos écoles de commerce est plus que tout autre de nature à éveiller l'attention, 2,000 élèves seulement dans ces écoles, alors que tous les ans plus de 400,000 employés entrent dans les affaires, avec l'intention de devenir des négociants, commerçants ou industriels! »

Cependant, Mesdames et Messieurs, nos écoles sont excellentes; elles forment des employés fort recherchés des négociants? La cause de notre défaillance, j'aurai le courage de le dire, est en nous-mêmes, dans nos tendances héréditaires, dans l'esprit qui anime nos classes dirigeantes.

Le commerce, l'unique source de richesse et de bien-être des nations, n'est pas apprécié chez nous comme il le mérite; si on ne le considère pas comme déshonorant, il en est qui le croient indigne d'un homme intelligent, oubliant qu'aujourd'hui, en notre siècle de chemins de fer, de bateaux à vapeur, d'électricité, les gens travailleurs, entreprenants et instruits peuvent seuls y réussir. Cependant, le préjugé est toujours vivace; par vanité, par orgueil, au lieu de diriger leurs enfants vers ces études industrielles ou commerciales qui devraient être le lot de la grande majorité, les parents sont invinciblement entraînés vers l'enseignement secondaire classique, non pas qu'ils regardent l'étude du grec et du latin comme devant beaucoup servir à leurs fils; mais c'est affaire de mode, d'amour-propre, plutôt que de choix libre et de conviction raisonnée, que cette tendance des parents à détourner leurs enfants des études industrielles ou commerciales pour les diriger vers des professions beaucoup moins lucratives où les atteint trop souvent, et pour la plupart, la terrible misère du déclassé.

Digitized by Google

Habituons-nous à cette idée, Messieurs, que notre siècle est avant tout celui de l'industrie et du commerce. Le revenu brut industriel de la France, qui n'atteignait pas au commencement de notre siècle un milliard et demi, dépasse aujourd'hui 12 milliards. Sa population industrielle, commerciale, agricole, comprend les 90 centièmes de ses habitants, qui devraient suivre les études agricoles, industrielles ou commerciales, ou tout au moins un enseignement secondaire français mieux approprié que l'enseignement classique à leurs besoins ultérieurs. Or, c'est précisément l'inverse qui se produit. De là, pénurie d'agriculteurs, d'industriels, de négociants; pléthore et encombrement de candidats dans les carrières dites *libérales* et en particulier pour les places officielles, si médiocrement payées par l'Etat. Permettez-moi, Messieurs, de vous en citer un exemple mis en lumière, il y a quelques jours, par un honorable journal de notre localité. La préfecture de la Seine vient de constater que le nombre des places d'instituteurs et d'institutrices à disposer pour son département est de 1,071. Quant à celui des demandes qui lui ont été adressées, elles s'élèvent au chiffre énorme de 46,000! Cette abondance d'aspirants fonctionnaires est générale. Elle existe partout du haut en bas de l'échelle administrative; et chose encore plus grave, cette armée de solliciteurs va chaque jour grossissant! Ce qui est certain, c'est que la situation est telle que les esprits clairvoyants s'en alarment, et à juste titre.

Les dangers de cette situation très grave n'ont pas échappé à la sagacité du gouvernement, qui a déjà fait de si grands efforts pour la conjurer; ayons confiance, Messieurs, dans les mesures qui seront prises, mais disons hautement que le travail manuel, au lieu de rabaisser l'homme, le relève et l'honore.

L'illustre et savant Chaptal disait en 1830 : « Le commerce est une science et une science très étendue. Elle embrasse une infinité de connaissances qui, seules, peuvent diriger le commerçant. Or, ces principes enseignés, il ne faut ensuite au commerçant, pour réussir, que des mœurs, de l'activité et des qualités personnelles qui le recommandent à la confiance publique. »

Il n'y a pas bien longtemps, Messieurs, pour s'instruire, on faisait le tour de la France; aujourd'hui c'est le tour du monde qu'il faut faire pour être de son époque. Généralement, on s'imagine qu'un tel voyage demande un courage héroïque, beaucoup de temps et surtout beaucoup d'argent; c'est une erreur. Il fallait plus de fatigue, de temps et d'argent pour faire le tour de la France, il y a soixante ans, qu'il n'en faut aujourd'hui pour faire le tour du monde.

Si nous partons du Havre pour New-York, la traversée de l'Atlantique se fait en huit jours, et la Compagnie générale transatlantique coûte en première classe 500 francs; celle du continent de l'Amérique du Nord se fait par chemin de fer en sept jours pour 700 francs; la traversée du Pacifique s'exécute en quinze jours, moyennant 1,200 francs; enfin du Japon on vient à Marseille par la voie de Suez en 35 ou 40 jours pour 1,200 francs (tarif de la Compagnie des Messageries maritimes). En totalité, 65 à 70 jours de route pour 4 à 4,500 francs, pour franchir quarante-cinq mille kilomètres.

Les dangers de la mer ou des populations plus ou moins barbares ne sont pas redoutables. La statistique nous dit qu'il meurt moins de voyageurs par les accidents de mer que par ceux de chemin de fer, et nos savants explo-

Digitized by Google

rateurs nous affirment que les populations sauvages ne sont dangereuses que pour les imprudents qui les maltraitent.

Le Français, en général, réduit encore le monde au bassin de la Méditerranée ou à l'ancien continent; il ignore les ressources inexplorées qui, sur les divers points du globe, peuvent donner l'aisance et la richesse à de nombreuses familles.

Les enfants savent que le père et la mère ne sont que des usufruitiers, et qu'ils peuvent compter sur leur part de bien. Plus tard, ils font des calculs. J'aurai tant de milliers de francs de ma mère; ce n'est pas assez : il me faut un emploi qui produise tant. Et il brigue sans cesse la faveur de tel député ou de tel ministre pour obtenir une modique fonction salariée, qui pourra lui assurer, après trente ans de service, une modeste retraite de deux à trois mille francs.

Si ce jeune homme, ou son père avant lui, avait connu le globe, il aurait fait comme les Anglais, comme les Allemands et les Hollandais; il aurait trouvé dans l'industrie et le commerce une occupation honorable qui lui eût donné non l'aisance et la contrainte d'un fonctionnaire, mais la richesse et la liberté.

Il est temps pour nous, messieurs, de voir notre infériorité et d'y porter un prompt et efficace remède. Lorsqu'on parcourt la surface du globe et qu'on voit partout l'Anglais, l'Américain et l'Allemand prendre pied à notre exclusion; lorsqu'on voit que, même dans plusieurs de nos colonies, les affaires et le commerce sont en d'autres mains que les nôtres. notre chauvinisme baisse pour faire place à de tristes réflexions; les illusions disparaissent, et on s'applique à l'étude des causes qui ont produit notre abaissement pour les paralyser et les détruire; en un mot, on sonde nos plaies sociales pour les guérir; c'est la triste et pénible corvée que j'accomplis devant vous!

Après cet exposé, qui ne dépasse pas les limites de l'impitoyable réalité, je me crois autorisé à faire un pressant appel à tous les pères de famille et à les inviter à nous envoyer leurs enfants employés dans le commerce, et qu'il me soit permis de leur dire : Surveillez-les vous-mêmes et assurez-vous qu'ils suivent exactement les cours pour lesquels vous les avez fait inscrire; vous savez que, pour toute rétribution, nous ne réclamons que de la bonne volonté et de l'assiduité. Je n'ai pas à faire l'éloge des professeurs distingués qui s'imposent la noble tâche d'en faire des hommes capables de lutter contre les déceptions de la vie : la plupart vous sont connus, et je suis heureux de dire que leur dévouement, à tous, est à la hauteur de leur mission.

Et vous, Messieurs les négociants et industriels, qui applaudissez, j'en suis sûr, au but que poursuit le Cercle d'études commerciales, sortez de votre indifférence, venez avec nous, apportez-nous votre concours et n'oubliez pas que nous travaillons tous pour la prospérité de notre commerce national.

Avant de terminer ce discours déjà trop long, je ne puis mieux faire que de répéter ici ce que disait, il y a quelques jours, à la distribution des prix de l'Institut commercial de Paris, l'honorable M. Favette, directeur de l'enseignement industriel et commercial au ministère du commerce et de l'industrie:

« Messieurs, l'avenir de notre chère France ne dépend pas, heureusement, du sort des batailles. Certes, à l'heure du danger, la Patrie doit compter sur

Digitized by Google

tous ses enfants, et je suis convaincu que si l'appel sonnait, pas un de vous n'y manquerait; mais les guerres, ces grands cataclysmes, sont heureusement très rares; les luttes sur le terrain économique sont de tous les jours, luttes pacifiques et d'autant plus fécondes. La grandeur du pays se mesure aujourd'hui à sa puissance industrielle, à son expansion commerciale. Maintenir, augmenter surtout cette puissance, tel est le devoir que nous vous imposons, telle est la mission que nous vous confions.

« Allez par le monde, jeunes élèves de l'Institut commercial, allez assurer à notre commerce la première place; conservez toujours dans vos relations commerciales la probité, la loyauté qui sont l'apanage de notre race. Faites respecter et faites aimer la France, et, soldats quand même, n'oubliez jamais que la devise du drapeau est : *Honneur et Patrie!* »

Les applaudissements de l'auditoire saluent la fin de l'allocution du dévoué président.

LIVRES

Die französischen Ortsnamen keltischer Abkunft, von WILLIAMS (Les noms de lieu français d'origine celtique). Strasbourg, Trubner, 1891; in-8°, 88 pages. — Cette thèse de doctorat se termine par une table relative à la diffusion géographique des noms de lieu français d'origine celtique et dont le chapitre VII comprend la Lorraine (Meuse, Meurthe-et-Moselle, Vosges); il ne s'y trouve pas de chapitre sur l'Alsace, et cependant des noms de lieu alsaciens figurent dans le cours de la dissertation même. Nous ignorons le motif qui a guidé l'auteur, mais nous allons essayer de suppléer à son silence et ajouter quelques observations.

Dès l'abord nous tombons sur la racine ARG, *argent.*, qui a produit: *Argentomagus* (Argenton, *Indre*) *Argentovaria* (Horbourg, *Haut-Rhin*), *Argentoratum*, Strasbourg.

ARGENTO est une forme augmentative d'*arg*. La racine *arg* apparaît aussi dans le nom du cours d'eau *Argita*, Irlande du nord (Ptolémée). L'auteur aurait pu ajouter: *Argenza*, l'Ergers, dont les eaux se mêlent à celles de l'Ill à 7 kilomètres au sud de Strasbourg et qui aurait donné son nom à *Argentoratum*, suivant Keller (*Lateinische Volksetymologie*), ce qui n'est pas. Cf. *Revue celtique*, 1892, page 284.

ARGENTOS, suivant l'auteur, signifie blanc, blanchâtre, brillant. Dans les langues néo-celtiques on trouve: irl. *arggat;* kymr. *argant;* corn. *argans;* armor. *argant*. Quant à *rat*, sa signification n'est pas déterminée. L'auteur hésite entre l'irlandais *ráth*, *arx* et le gaulois *ratis*, *filix*, fougère. Nous penchons naturellement pour le premier. *Argentoratum* serait la citadelle blanche et l'équivalent de Weissenburg.

BEL. L'auteur se demande s'il faut ramener à cette racine le nom de *ballon*, par lequel on désigne certains sommets des Vosges. L'opinion commune est favorable à ce rapprochement et M. Williams aurait pu renvoyer à la brochure du Dr Fournier (Nancy, Berger-Levrault, 1882, extr. du *Bulletin de la*

Digitized by Google

Soc. de Géographie de l'Est). Belenos est le nom divin du soleil, qui a été rattaché à la racine indo-européenne *gval*, brûler, éclairer; voy. *Revue celtique*, II, 424.

BIBER signifie *castor*, *bièvre*. L'auteur cite, comme nom allemand, Bevern, en Brunswick. Mais Fœrstemann, qui lui sert de garant, dit fort bien : « Il est invraisemblable que toute l'armée des mots commençant par *biber* conserve le souvenir du castor. Je préfère formuler la conjecture que, dans la plupart des cas, nous sommes en présence d'un mot hors d'usage qui a signifié *eau*. »

Fœrstemann cite d'ailleurs pour l'Alsace : 1° *Biberesheimo marca* (Trad. Wizenb. a. 781) qu'il a tort de vouloir identifier avec Wiwersheim, primitivement Wiufridesheim ; 2° *Biberesthorf* (Trad. Wizenb. a. 774), village disparu qui se trouvait sur les bords du Bibersbach près de Gunstett. Batt (*Das Eigenthum zu Hagenau*, Colmar, 1876) lui assigne l'emplacement de Wœrth actuel, Schricker (*Aelteste Grenzen und Gaue im Elsass*, Strasb., 1884) l'identifie avec Biblisheim.

Le Bibersbach, appelé Biberenbach en 1106 (Grandidier, *Pièces justificatives*, II, 208) se détache du Sauerbach au lieu dit Bruch, près de Gunstett, passe à gauche de Durrenbach et de Walbourg, entre dans la forêt de Haguenau, prend le nom de Hochmühlbach au canton de Wolfswinckel et se jette dans la Sauer au canton Eichelparten. Mentionnons enfin le Biberlächel, dans la banlieue de Schlestadt.

CAMB, *cambos*, signifie *courbe*, *courbé*. Irl. *cam* (*m*), kymr. et corn. *cam*, armor. *kamm*. Les noms de lieu formés avec cette racine sont situés à la *courbure* d'un cours d'eau. « *Cambete* (aujourd'hui Kembs, Haut-Rhin); *Cambonum* (Le Bègue, Hautes-Alpes), *Cambo* (Saint-Just, Cher). » Kembs, rive gauche du Rhin, s'appelle aussi Grand-Kembs par opposition au Petit-Kembs, situé sur la rive droite.

GABR signifie bouc. M. Williams rappelle qu'il y a des noms allemands formés avec la racine *gaiz*, du goth. *gaitéi* et cite Geisweiler, canton de Hochfelden. Il aurait pu ajouter : Geisbach, Geishausen, Geisselbronn, Geiswasser, etc. Mais ici nous ne pouvons nous empêcher de reprendre à notre compte l'observation précitée de Fœrstemann : il est invraisemblable que le bouc ou la chèvre aient présidé à la formation de tant de noms de lieu, et il est plus naturel d'attacher à *gais* la signification d'*eau*. En effet l'irlandais a *gais*, torrent (O'Reilly, page 268); le kymrique a *gwisg*, stream (Evans, page 886); l'armoricain a *gwâz* (Legonidec, page 358).

MAG a la signification de champ. Irl. *mag*, kymr. *mas*, corn. *maes*, armor. *maez*. M. Williams cite l'inévitable *Brocomagus*, Brumath, mais n'explique par *Broco*. M. Houzé (*Etude sur la signification des noms de lieu en France*, page 89), dit que *Brocomagus* signifie « l'endroit du marécage ». Oui, si l'on voit dans *broco* le v. allemand, *bruoch*, *palus*; mais Fœrstemann déclare que *Brocmagad* n'a rien d'allemand et Zeuss, page 90, traduit *broch* par « *taxo* vel *meles* »; Brumath serait donc le « le champ du blaireau. »

MAR, *maros*, veut dire grand. Irl. *mâr*, kymr. *mawr*, armor. *mor*. M. Williams ne mentionne pas *Marilegium*, VIe siècle, dans Grég. de Tours, IX, 38 (Marlenheim). Nous l'avons décomposé autrefois en *mar*, grand,

Digitized by Google

et *lle*, lieu. Nous ne voyons pas de raison pour renoncer à cette étymologie, à moins de tenir compte de la remarque suivante de M. Longnon (*Rev. celtique*, XIII, page 365) : « Le nom de *Maroialum*, dont la plus ancienne mention connue remonte au IVe siècle, aurait pour racine une expression qui servait à désigner une masse d'eau et à laquelle notre langue doit les mots mare et marais. »

Nous en avons fini avec les noms de lieu qui pouvaient former le chapitre Alsace dans la table de M. Williams. Quant aux noms d'homme, ils ont été l'objet de quelques réserves de la part de M. d'Arbois de Jubainville, *Rev. critique*, 1892, page 515; nous n'ajouterons que ceci : L'équivalent du nom d'homme moderne Pommier, le nom d'homme gaulois Aballos, nous l'avons trouvé vivant sous la forme Abalo.

P. RISTELHUBER.

CAPITAINE GIUSEPPE ROGGERO. *Il primo anno di geografia; Il secondo anno di geografia*. — Antonio Vallardi, editore, Roma-Milano-Napoli. — A propos du congrès géographique de Gênes, nous aurons à parler de M. le capitaine Roggero, le savant professeur du collège militaire de Milan, le collaborateur de M. Ghisleri dans la si utile revue *La Geografia per tutti*. Ici nous signalons au public français sa « première et sa seconde année de géographie », conformes au programme du 25 septembre 1888. Il s'agit, bien entendu, un programme italien. Mais comment ne pas constater avec plaisir que programme ministériel et traités élémentaires de géographie ont assuré aux élèves le bénéfice de la méthode topographique? Sans doute la France, ici, a devancé l'Italie, mais celle-ci l'atteint aujourd'hui, si nous en jugeons d'après les opuscules si méthodiques de M. Roggero.

LUDOVIC DRAPEYRON.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1892, XI.

S. WICHMANN. *Les missions allemandes dans la région du Nyassa* (avec carte au 1/600,000). — Depuis 1884, date de l'apparition de l'Allemagne au rang des puissances coloniales, le système des missions allemandes à l'étranger s'est considérablement développé. Les missions se sont étendues non seulement aux colonies allemandes, mais au Groenland, au Labrador, à l'Alaska, aux Indes occidentales, à l'Afrique australe, à l'Australie et aux Indes orientales.

En 1891, des missionnaires débarqués à Quilimane ont gagné le Nyassa, et après deux mois d'exploration au nord-ouest de ce lac, ont créé une station chez le chef Makapalilé, sur les pentes méridionales des monts Roungoué, par 1,600 mètres d'altitude, à l'abri des vents du nord-ouest, et dans une contrée salubre (juin-août 1891).

C'est aussi par Quilimane et le Nyassa que s'est dirigé M. Merensky, de la Société berlinoise des missions. L'expédition traversa le *Kondé*, parsemé de

Digitized by Google

villages propres qu'environnent de belles cultures. La population se livre aussi avec succès à l'élevage, et son bétail est des mieux soignés. Les Kondé sont établis depuis plusieurs siècles dans leur pays. C'est un peuple de coloration foncée, de constitution vigoureuse, peu enclin à l'ivrognerie. Un emplacement pour une station fut choisi à 800 mètres d'altitude (300 mètres au-dessus du Nyassa), en un point qu'on appela « hauteur de Wangemann », en l'honneur du directeur des missions. Les bâtiments de la station furent rapidement construits, et l'on fit des excursions dans les alentours. On découvrit ainsi toute une région volcanique (le mont Kiedyo). Ce mont, haut de 1,800 mètres, est un ancien volcan, dont un lac occupe le cratère. Tout auprès jaillit une abondante source sulfureuse.

M. Merensky fait le récit d'un assez long voyage qu'il commença à la fin de 1891, allant rendre visite à Méréré, le chef redouté de l'Ousangou, qu'il vit le 4 janvier 1892. Méréré est musulman; ses principaux conseillers sont des Arabes. Il a reconnu le protectorat allemand.

P. Langhans. *La question des langues dans le Schlesvig* (avec carte au 1/400,000). — La langue allemande fait des progrès sensibles dans le Schlesvig. Elle le doit à la présence du personnel des chemins de fer, à l'immigration d'ouvriers allemands dans les tuileries; la saison des bains de mer amène aussi de nombreux Allemands; enfin, la grande propriété tend de plus en plus à passer entre les mains d'Allemands.

Sophus Tromholt. *Détails provisoires sur deux ouvrages relatifs aux aurores boréales.* — Le 11e fascicule des *Petermann's Mitteilungen* contient la fin du laborieux travail de M. Tromholt, que les lecteurs de cette revue attendaient avec impatience, pour lui voir succéder des publications d'une portée plus géographique.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ANGLAISES

Proceedings of the Royal Geographical Society of London, 1892, XI.

James Siree. *La province d'Imérina et Antananarivo* (avec carte au 1/1,000,000). — C'est à Tamatave, aujourd'hui encore comme il y a trois cents ans, que l'on débarque pour se rendre dans l'Imérina. Les routes font défaut, et l'on est obligé de se faire transporter en palanquin ou *filanjana*. Le chemin que l'on suit généralement passe le long de la côte, entre la côte proprement dite et les lagunes qui la bordent, à travers des bois. A Andovoranto, on s'engage en canot sur l'Iharoka et l'un de ses tributaires; puis, il faut revenir au palanquin, pour traverser une région accidentée, couverte de bambous et de palmiers; il n'y a de sentier que celui qu'ont frayé peu à peu les voyageurs. Traversant les coteaux d'Ankay, on franchit une rivière, le Mangaro; puis vient une nouvelle montée, et l'on entre dans la province d'Imérina.

Digitized by Google

Cette province porte quelquefois le nom d'*Ankova* (pays des Hova). Elle forme un parallélogramme irrégulier, long de 100 milles, large de 70. C'est une contrée montagneuse, entrecoupée de quelques parties planes; l'une d'elles, ancien lac desséché, est le *Betsimitatatra*, avec de riches cultures de riz, grenier de la capitale. La province est dominée par la masse centrale de l'Ankaratra, dont les pics sont les plus hauts sommets de l'île, bien qu'ils n'atteignent pas tout à fait 9,000 pieds. La province elle-même a une altitude de 4,000 à 4,500 pieds, qui lui vaut un climat tempéré, accompagné d'un air pur et d'une atmosphère très claire.

La région est dépourvue de bois en dehors des vallées. Le sol consiste surtout en granit et en gneiss, qui forment les sommets. Le fer abonde, et l'or a été découvert en plusieurs endroits. Sur les confins de la province, à l'ouest et au sud-ouest, on trouve deux groupes de volcans éteints. En fait de lacs, le seul de quelque grandeur est celui d'Itasy.

La population peut être évaluée à 1,100,000 individus. La principale ville de la province et de toute l'île est Antananarivo. Des autres villes, anciennes capitales des petits Etats entre lesquels se morcelait jadis l'Imérina, il y a peu à dire; la plupart sont aujourd'hui sans importance, ou ont disparu. On trouve également, disséminés dans l'intérieur de la province, les anciens tombeaux des Vazimba, les habitants antérieurs du pays.

Antananarivo est entourée de belles cultures de riz, de plantations, de nombreux villages. Elle est placée dans une situation très pittoresque, sur le flancs d'un coteau. Les constructions en bambou y font place de plus en plus aux constructions en briques cuites. A deux milles à l'est de la ville est un observatoire français, administré par un père jésuite. La population de la ville semble dépasser fortement 100,000 habitants. C'est le cœur de l'île, le siège du gouvernement, et le centre de la civilisation hova.

W. M. Conway. *Mon expédition au Karakoram.* — M. Conway, envoyé par la Société de Géographie de Londres, a fait dans le Karakoram une expédition commencée le 31 juin 1892. Après avoir suivi pendant quatre jours le glacier de Baltoro, l'expédition gravit le « Crystal Peak » (6,008 mètres). A l'extrémité supérieure du glacier de Baltoro est une montagne restée sans nom jusqu'alors. M. Conway l'appelle le « Trône d'Or », et il en essaya l'ascension. Le 25 août, on s'éleva à une hauteur de 7,000 mètres; on s'aperçut alors que la cime proprement dite du Trône d'Or est plus haute de 600 mètres. Le sommet qu'on venait de gravir reçut le nom de « Pionier Peak ». Le mauvais temps et le manque de vivres obligèrent M. Conway à rebrousser chemin. Si ces évaluations sont exactes, le Pionier Peak est le plus haut des sommets du globe qu'on ait encore escaladés. Schlagintweit, dans le Nepal, n'avait pas dépassé 6,735 mètres.

P. Camena d'Almeida.

Scottish Geographical Magazine, 1893. — N°s 2 et 3.

Lord Thring. *La confédération britannique. La consolidation de l'empire britannique.* — Nos voisins d'outre-Manche, sentant combien leur empire

Digitized by Google

pèche par son immensité même, cherchent un remède, et chacun d'eux imagine une confédération qui créerait un faisceau véritable des différents pays de langue anglaise, tout en laissant à chacun d'eux assez d'indépendance pour ne pas lui faire désirer sa liberté. Le *Scottish geographical Magazine*, où l'on trouve toujours des études de premier ordre, a voulu précisément recueillir les projets les plus divers sur cette matière si pleine d'intérêt pour les bons patriotes. L'auteur de l'article dont il s'agit, lord Thring, voit déjà l'empire britannique formant une immense union, non point pour conquérir, mais pour établir les échanges bienfaisants du commerce, pour répandre la paix et la civilisation sur le monde. Lord Thring fait du reste œuvre consciencieuse, et il s'efforce de mettre clairement en lumière les conditions présentes de l'existence de l'empire britannique et de rechercher quels moyens on pourrait employer pour resserrer les liens qui en unissent actuellement les différentes parties.

Nous recommandons vivement la lecture de cette étude, et notamment des renseignements qu'a réunis l'auteur sur le commerce des colonies britanniques avec la mère patrie, renseignements de même ordre que ceux que nous avons publiés l'année dernière dans le *Moniteur des Intérêts matériels* de Belgique. Le commerce du Canada avec le Royaume-Uni représente seulement les 2 3/4 p. 100 du commerce total du Royaume; pour l'Australie, la proportion s'élève à 5 3/4; elle est de 9 pour l'Inde. Elle tombe à 1 1/2 pour la colonie du Cap et à 1 3/4 pour la Nouvelle-Zélande. Toutes les autres colonies britanniques réunies forment les 4 3/4 de ce commerce total. Au contraire, les 74 1/2 p. 100 du commerce britannique ont lieu entre pays étrangers et Grande-Bretagne.

Lord Thring est convaincu que la communauté d'origine est la base sur laquelle est établie pour jamais l'union fédérative de l'empire britannique; nous n'avons pas à donner notre opinion dans un compte rendu, mais nous nous permettrons de rappeler l'article que nous avons publié ici-même sur la *Fédération australienne*.

J. Graham Kerr. *Le Grand Chaco.* — L'étude de M. Kerr est très complète. Il ne veut pas se borner, en effet, à citer ce qu'il a vu par lui-même; il a voulu donner un exposé complet de la situation de cette immense plaine septentrionale des Pampas, sillonnée et partagée en trois régions par le rio Bermejo et par le rio Pilcomayo, que tant de voyageurs ont traversée depuis quelques années, qui arrête pour ainsi dire les communications entre les deux rives de l'Amérique du Sud, et dont le nom est attaché à la mort du tant regretté Crevaux. On sait que le Chaco, qui peut se partager physiquement en trois régions, Chaco austral, Chaco central et Chaco boréal, appartient à trois pays : l'Argentine, le Paraguay et la Bolivie. M. Kerr a eu soin de résumer très heureusement toutes les informations qu'on possède sur cette région, toutes les explorations qui l'ont abordée; et, comme la question du chemin qui doit traverser ce pays est toujours pendante, il a eu soin de donner son opinion à ce sujet. Une voie le long du Pilcomayo, tel qu'il est actuellement, lui semble impossible à cause des inondations : ou bien cette voie doit passer sur la frontière nord du Chaco, ou bien il faudra détourner le Pilcomayo de son cours

Digitized by Google

et lui creuser un canal, pour établir le chemin de fer sur les rives mises ainsi à l'abri des inondations.

HUGH ROBERT MILL. *Les principes de la géographie.* — M. Mill réagit, lui aussi, comme on l'a fait tant de fois, contre les fausses interprétations qu'on donne au mot *géographie* et les erreurs que l'on commet sur son domaine. L'article est fort intéressant; mais nous ne pouvons y insister, nos lecteurs étant déjà fort au courant de la matière.

VICTOR DINGELSTEDT. *Les petits commerces du Caucase.* — Le Caucase possède des ressources naturelles considérables, et il a, dans les temps primitifs, attiré l'attention particulière des nations de l'ancien monde; c'est ainsi que les colonies grecques ont visité les rives orientales de la mer Noire; et la légende des Argonautes, si elle n'est qu'une légende, prouve l'importance qui s'attachait à ces contrées. M. Dingelstedt montre comment, après une longue période de troubles sanglants, le Caucase est aujourd'hui appelé au plus brillant avenir. Ce pays admirable est propre à tous les usages agricoles, nourrissant ou pouvant nourrir d'excellents troupeaux, propre aux cultures de toutes sortes, depuis le blé et le coton jusqu'à la vigne et à toutes les plantes industrielles. L'auteur étudie par le menu toutes les industries existantes, et aussi celles qui pourront aisément naître et se développer, en insistant plus particulièrement sur les petites industries et les associations d'ouvriers ou *artel.*

HENRY GANNETT. *La cartographie des États-Unis.* — Comme le fait remarquer M. Gannett lui-même, pendant bien longtemps les États-Unis ont été fort en retard au point de vue de la cartographie, et il était bien difficile de se procurer de bonnes cartes des diverses parties de leur territoire. Il est vrai que, depuis le commencement du siècle, bien des explorations ont été faites, bien des levés menés à bien; mais il n'y avait pas de méthode générale d'opétion, pas de plan d'ensemble. M. Gannett, qui est aujourd'hui *chef topographe* au United States Geological Survey, raconte dans cette étude comment s'est créé peu à peu l'ensemble des cartes topographiques de la confédération, et il explique brièvement quelle est aujourd'hui l'organisation du service.

PROFESSEUR C. G. KNOTT. *Le caractère japonais.* — M. Knott fait remarquer avec beaucoup de raison que rien n'est plus difficile que de pénétrer le caractère d'une race étrangère : rien ne semble plus aisé pour l'observateur de surface, pour le voyageur qui ne fait que passer dans ce pays. Mais il en est tout différemment quand on réside vraiment dans le pays ; plus on vit au milieu des Japonais notamment, moins on se trouve sûr d'avoir bien pénétré leur caractère, leurs pensées, leur façon d'être. L'auteur a vécu huit années au Japon, et il a essayé de pénétrer le Japonais, non point en surface, mais au fond. Il a repris, du reste, l'étude au point de vue historique. Cet article est fort intéressant, au moment où le Japon a subi une transformation aussi capitale, et quand depuis quelques années, par la volonté de quelques-uns, la civilisation occidentale y a été introduite sous toutes ses formes.

COLONEL JAMES SCONCE. *Les progrès des levés cartographiques dans l'Inde de* 1875 *à* 1890. — Cette étude est plutôt un résumé d'une notice publiée tout

Digitized by Google

récemment par M. Charles Black; il sera préférable de se reporter si possible à l'original, qui a pour titre *A memoir on the Indian Surveys*. L'Inde est un territoire particulièrement intéressant au point de vue des levés, et le mémoire de M. Black contient les renseignements les plus précieux.

HENRY DE CADELL. *La région du parc de Yellowstone et ses geysers.* — Nous l'avons dit maintes fois, le *Scott. Geograph. Magazine* n'épargne rien pour rendre ses fascicules intéressants : cartes et photographies abondent, et c'est le cas en particulier du numéro de mai 1892. — Cette admirable région des États-Unis qu'on nomme « Yellowstone Park », à l'est de l'état d'Idaho, au nord du Wyoming, est, pour M. Cadell, le sujet d'un article fort intéressant, appuyé de différentes vues et d'une excellente carte : cette dernière donne notamment un excellent exposé de la composition géologique des territoires du parc. L'auteur a visité ce pays lors du congrès géologique international qui s'est tenu aux État-Unis en 1891 ; il a bien profité de son voyage, et il nous fournit des renseignements des plus intéressants.

H.-N. DICKSON. *La météorologie de l'Inde et les mers environnantes.* — Voici certainement un article du plus haut intérêt, d'autant qu'il est accompagné d'une série de cartes qui, sous un très petit format, fournissent pourtant des indications multiples et très précises : on trouve par exemple, dans ces cartes, les hauteurs moyennes de pluie dans l'Inde, soit pendant la saison sèche, soit pendant la saison des pluies; puis une comparaison des températures, et enfin des vents dans chacune de ces deux périodes. On sait qu'actuellement même une famine sévit aux Indes ; il est donc tout à fait intéressant de noter avec précision quelles peuvent être les conditions climatologiques du pays.

RÉVÉR. JAS. H. LAWRIE. *Les habitants des Nouvelles-Hébrides.* — On sait que la Grande-Bretagne s'intéresse aux Nouvelles-Hébrides au moins autant que nous-mêmes, puisque nous n'avons pas eu l'habileté de nous attribuer complètement la possession de ces îles et que nous en partageons la souveraineté avec le Royaume-Uni. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir un clergyman anglais étudier les habitants de ce groupe. M. Lawrie fournit un travail de valeur. Il étudie les langues si diverses parlées par les indigènes des Nouvelle-Hébrides, et il met précisément en lumière cette diversité si étrange entre différences tribus qui devraient pourtant avoir une commune origine.

DANIEL BELLET.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le Commandant Monteil et l'adjudant Badaire sont arrivés à Paris le 20 décembre, à 9 heures du matin, et ont été accueillis sur le quai de la gare de Lyon par M. Jamais, sous-secrétaire d'État aux Colonies, entouré des représentants de toutes les Sociétés de géographie. M. Jamais a souhaité la bienvenue aux deux vaillants compagnons et a félicité le commandant Monteil d'avoir accompli si heureusement son long voyage pour les intérêts et la gloire de la France. Le docteur Hamy, membre de l'Institut, a ajouté au nom de la Société de géographie de Paris que celle-ci attendrait avec impatience le moment où le commandant pourrait venir au milieu d'elle exposer les résultats scientifiques de son magnifique voyage. La *Revue de géographie* se fera un devoir d'apprécier longuement et comme il convient la mission considérable que notre compatriote vient de terminer avec tant d'éclat.

— Notre collaborateur M. B. Auerbach a été nommé professeur de « géographie » à la Faculté des lettres de Nancy.

— Dans la seconde assemblée générale de 1892, du 16 décembre, présidée par M. Antoine d'Abbadie, de l'Institut, M. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie, a donné connaissance d'un important extrait de son Rapport annuel, concernant « les voyageurs français en Afrique ». M. Marcel Monnier a retracé avec le plus vif intérêt la mission du capitaine Binger à la côte d'Ivoire et au pays de Khong.

— La Société de géographie commerciale de Paris, dans sa séance du jeudi 15 décembre, a entendu « Quelques mots sur l'œuvre de la France au Soudan depuis 1890 » par M. Etienne, vice-président de la Chambre, député d'Oran.

— La Société historique de Compiègne avait adressé au congrès d'Huelva, sous ce titre : *Quatrième Centenaire de la découverte de l'Amérique* (1892), une brochure, où son savant secrétaire, M. le comte de Marsy, met en lumière « l'influence des œuvres de Pierre d'Ailly sur les projets de Christophe Colomb », et où M. l'abbé Emile Morel fait revivre Jean-François de la Rocque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada.

— Parmi les ouvrages récemment parus intéressant la colonisation nous signalerons : *la France en Algérie*, par Louis Vignon (Paris, Hachette, 1892) ; *les Grandes Compagnies de commerce, étude pour servir à l'histoire de la colonisation*, par Pierre Bonnassieux (Plon) ; *Manuel pratique des cultures tropicales et des plantations des pays chauds*, par P. Sagot et Raoul (Challamel). Nous reviendrons sur ces trois livres.

— M. Théo Zobrist nous adresse son travail paru il y a quelques années : *les Dunes*, refutation des théories de M. Bouthillier de Beaumont.

Erratum de la précédente livraison.

Page 452, ligne 15, *Lisez :* au contrôleur général Martinie.
Page 454, ligne 23, *lisez :* Prévot, Cunin, Poinot.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

4566. — L.-Imprimeries réunies, 8, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEIZIÈME ANNÉE

Huitième livraison. — Février 1893

SOMMAIRE

L. DRAPEYRON : Évolution comparée des études géographiques en France et en Italie durant les quinze dernières années. Paroles prononcées à la section didactique du premier congrès italien de géographie (19-24 septembre 1892).

A. THALAMAS : Les colonies françaises et la géographie.

A. DE GÉRANDO : Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*).

L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.

CH. LALLEMAND : Des progrès réalisés en France dans la mesure des altitudes et la détermination du niveau des mers, conférence faite au grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 13 novembre 1892, devant la Société de Topographie de France (*suite et fin*).

Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite*).

Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.

Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Instruments servant aux opérations de nivellement (*suite*).

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente et un volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de **387** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

ÉVOLUTION COMPARÉE

DES

ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

EN FRANCE ET EN ITALIE

DURANT LES QUINZE DERNIÈRES ANNÉES

PAROLES PRONONCÉES A LA SECTION DIDACTIQUE

DU PREMIER CONGRÈS ITALIEN DE GÉOGRAPHIE[1]

(19-24 septembre 1892)[2]

Plusieurs d'entre vous déjà, Messieurs, et à la minute même M. le major Porro, avec une aimable insistance, ont bien voulu me demander d'exposer ici ce qui a été fait chez nous, librement ou officiellement, dans les Sociétés comme dans l'Etat, en faveur des études géographiques, au cours de ces dernières années. Votre désir secret est peut-être que, dans la mesure de ce que je savais déjà de la France et de ce que j'ai appris de l'Italie dans cette enceinte, j'institue une sorte de parallèle entre les deux nations en ce qui concerne le développement de ces études.

Ce parallèle, auquel je viendrai tout à l'heure, j'aurais été dans l'impossibilité de l'effleurer avant de vous avoir entendus, Messieurs. Mais j'ai eu la bonne fortune de trouver ici groupés les plus célèbres professeurs de géographie de la péninsule. J'ai lu les remarquables rapports, distribués ici même, de MM. Dalla Vedova, Porena,

1. Sur la demande de M. le marquis Doria, président du congrès, M. le docteur Vinciguerra, l'un des distingués secrétaires, qui accompagna Bove à la Terre de Feu, a prié M. Drapeyron de reconstituer les paroles, un peu éparses, tout improvisées, qu'il a prononcées aux dernières séances de la troisième section. On les a condensées en une seule allocution.

2. Le *Diario del primo Congresso geografico italiano* s'exprime ainsi :

N° 4, p. 6. Parlà su tale argomento (*Insegnamento della geografia nelle Università*) il prof. Drapeyron, che espone brevemente e con somma chiarezza lo stato attuale dell' insegnamento della geografia in Francia.

N° 6, p. 10. Il signor Drapeyron espone quanto si è fatto in Francia per promuovere anche là lo studio del suolo patrio, e mostra come il procedimento là tenuto non sia diverso sostanzialmente da quello che propone oggi il magg. Porro.

Digitized by Google

Bertacchi, Canevello ; j'ai entendu celui, si applaudi, de M. Morchio. Tous ces rapports m'ont mis au courant de votre enseignement primaire, secondaire, supérieur, militaire, commercial de la géographie. De plus, j'ai assisté aux discussions, si intéressantes, si instructives, engagées entre MM. Marinelli, Guido Cora, Bellio, Pennesi, Buffa, Ghisleri, Roggero, Olivati, Trabucco, Gambino, Ricchieri, Romano, Spinetta, Annoni.

Dans tous vos discours, il a été reconnu avec une haute équité que la France avait précédé l'Italie dans cette renaissance de la géographie. Permettez-moi à mon tour de vous rappeler qu'en France même la Société de géographie de Paris possède un droit d'aînesse qu'elle n'a pas laissé prescrire. Membre depuis dix-sept ans de cette grande association géographique, la plus ancienne de l'Europe, j'aurais peut-être l'autorité nécessaire pour la glorifier ; mais je ne saurais oublier qu'elle est spécialement et éminemment représentée à Gênes par mes collègues, MM. Levasseur, Hamy et Cordier. Je me contenterai donc de dire que ma piété filiale envers elle s'est exprimée par l'insertion régulière dans la *Revue de géographie*, depuis sa fondation, du compte rendu de ses séances.

Je devrais être plus explicite à l'égard de la Société de géographie commerciale, qu'une circonstance imprévue a empêchée d'être représentée au Congrès. Je suis du Conseil de cette si utile, si prospère association depuis plus de douze ans. J'ai donc pu suivre de près ses progrès ininterrompus sous la sage présidence de M. Meurand, ministre plénipotentiaire et ancien directeur des affaires commerciales au ministère des affaires étrangères. et sous l'énergique impulsion de M. Gauthiot, son infatigable secrétaire général. Mais on peut dire qu'à cette heure la Société de géographie commerciale de Paris vous est aussi connue que la Société de géographie de Paris elle-même. L'excellent Bulletin qu'elle publie se trouve certainement non loin de la *Revue de géographie*[1], dans la bibliothèque de de l'École commerciale de Gênes.

Messieurs, je suis ici tout particulièrement pour représenter et pour faire connaître la Société de topographie de France. De *France* et non pas de *Paris :* vous remarquerez la différence. C'est bien en effet sur la France entière que, depuis son organisation en 1876, elle

1. Nous y avons rencontré, en effet, la *Revue de géographie.*

Digitized by Google

se propose d'agir à un double point de vue, scientifique et patriotique, civil et militaire. Divisée en neuf sections, elle embrasse la science géographique tout entière. Je préciserai à l'instant non ce qu'elle a voulu faire, mais ce qu'elle a fait[1].

Notons dès maintenant que, s'il ne s'agit que de géographie au sens général du mot, la France est amplement pourvue de Sociétés *ad hoc*, nées depuis la guerre franco-allemande et surtout depuis le Congrès international de Paris (1870-1875). La Société de Lyon est l'aînée de toutes nos Sociétés provinciales de géographie ; elle est représentée à Gênes par son président, M. Cambefort. Je pourrais vous retracer l'activité de la plupart ; membre d'honneur ou correspondant d'un grand nombre de ces associations, je reçois en effet régulièrement leurs publications.

Remarquez que la Société de géographie de Paris, si telle eût été sa volonté, aurait pu, en instituant à temps des sections en nombre suffisant, se charger des destinées de la topographie comme de celles de la géographie commerciale ; elle aurait pu créer, restant maîtresse du mouvement qui s'accentuait, des « succursales » dans toutes les grandes villes. Tant de Sociétés géographiques hétérogènes n'auraient pas vu le jour. La propagande géographique, sous cette impulsion unique, n'aurait pas été moins féconde. La géographie aurait été, si j'ose dire, mieux canalisée. Il y aurait eu moins de doubles, de triples emplois, moins de papier, moins d'argent perdu peut-être. Par contre, on se serait peut-être privé de certains avantages. Constatons, et c'est la chose essentielle à noter, que, par suite des circonstances, la France, ce pays de grande centralisation politique traditionnelle, est en même temps un pays de grande décentralisation géographique.

L'Italie nous donnera un tout autre spectacle — cette Italie qui il y a trente-trois ans était morcelée en un grand nombre d'États, — si on suit les vœux de M. le major Porro[2]. Il veut que cette

1. Ses tendances se marquent par ce fait qu'elle a décerné le titre de membre d'honneur aux hommes les plus éminents de la Société de géographie de Paris, MM. Maunoir, Duveyrier, Levasseur, Daubrée, de Quatrefages, etc.

2. Voici le texte de la proposition Porro, tel qu'il a été adopté dans la séance générale du 25 septembre (*Diario*, n° 8, p. 11) :

« La Società ha una sede centrale e comprende un numero indeterminato di Sezioni regionali. Tali sezioni hanno l'incarico di provvedere nella rispettiva regione agli scopi di cui ai comma *c*) e *d*) dell' art. 2 »

Digitized by Google

noble Société de géographie de Rome qui nous prouve, en ce moment même, par la forte organisation de ce congrès, loin de chez elle, à Gênes, ce qu'elle a de puissance et de vitalité[1], couvre de sections, de succursales l'Italie entière, au profit de l'étude sur place de chaque région et de la diffusion de la science géographique tout entière.

Je remarquerai que cette proposition vient à son heure, ni trop tôt, ni trop tard. Il n'existe pas encore de Société de géographie proprement dite dans la péninsule, en dehors de celle de Rome elle-même[2].

Je n'ai pas, Messieurs, à m'immiscer dans les affaires d'Italie, même à un point de vue purement scientifique; mais j'oserai dire que, par l'action de cette association unique, vous atteindrez des résultats analogues à ceux que nous avons obtenus d'une tout autre façon.

Je reviens à la Société de topographie de France. Sans doute, elle peut, comme toutes les autres associations françaises, revendiquer l'honneur d'avoir développé le goût des études géographiques; mais son œuvre personnelle, qui n'est partagée avec aucune autre, peut se résumer ainsi :

1° Elle a constitué la nouvelle méthode, de plus en plus victorieuse, d'enseignement géographique;

2° Elle a provoqué la fondation d'institutions géographiques, écloses sous nos yeux.

Hâtons-nous d'ajouter que cette œuvre, après seize années d'efforts, est encore inachevée.

Dès 1875, dans notre *Nouvelle Méthode d'enseignement géographique* (Paris, Dumaine, 1876), nous affirmions, le premier parmi les professeurs civils et militaires de géographie, la méthode

1. La *Società geografica italiana*, fondée à Florence le 15 mai 1867 et ultérieurement transférée à Rome, a un effectif de 1146 sociétaires. Sa publication mensuelle, le *Bollettino della Società geografica italiana*, qui en est à son trentième volume, a pour rédacteur M. Dalla Vedova; c'est l'une des meilleures que nous connaissions. La Société a publié, en outre, des mémoires formant jusqu'à ce jour quatre volumes.

2. Nous devons dire qu'il y a à Gênes une *Società ligustica di scienze naturali e geografiche*, fondée en 1889. Elle est présidée par M. A. Issel. Son effectif actuel est de 85 sociétaires. — D'autre part, Naples est le siège d'une *Società africana d'Italia*, fondée en 1880 (287 sociétaires), avec une section à Florence (285 membres actifs), et une autre à Chieti. Elle a fondé une école coloniale. Enfin Milan est le siège d'une *Società d'esplorazione commerciale in Africa*, fondée en 1874 (427 sociétaires), avec une section à Crémone. La *Società alpina friulana* a reçu, à Gênes, en 1892, une médaille de première classe.

Digitized by Google

topographique. Nous lui sommes restés fidèle, mais en appelant à son aide une géologie élémentaire et sûre, sans nomenclature scientifique. L'exemple de Humboldt, de Ritter, d'Élisée Reclus ne nous aurait pas permis d'exclure un seul instant la « physique du globe », et dès 1880 (numéro de janvier de la *Revue de géographie*), nous arrivions à cette formule que nous voyons de plus en plus triomphante :

1° Donner pour base à l'enseignement géographique l'étude élémentaire des phénomènes de la vie du globe; 2° apprendre aux élèves à observer la structure et la nature du sol et à en déduire les conséquences, — à représenter les diverses formes du sol et à les *lire* sur la carte; 3° passer ensuite à la géographie physique, politique et économique; commencer par l'étude consciencieuse et raisonnée de la structure des divers pays, en s'établissant d'abord dans une région centrale d'où la corrélation des parties puisse être facilement saisie; rejeter après l'orographie la description des côtes, placée au début de tous les programmes[1]; subordonner l'hydrographie elle-même à l'orographie, toujours contrairement aux programmes qui font, pour ainsi dire, de l'hydrographie le tout de la géographie; montrer le lien de la géographie politique et économique et de la géographie physique de chaque État[2]. »

Nous ne pouvions pas aspirer à la gloire d'être novateur ni en ce qui concerne la physique du globe, ni en ce qui concerne la géologie. Nous pouvions du moins donner à la méthode topographique tout le développement qu'elle comporte. Pour le reste, nous sommes resté aux écoutes, et nous n'avons rien perdu de ce pouvaient nous apprendre des géologues ayant le sens géographique, tels que les Daubrée, les Suess, les de Lapparent.

Le 8 mai 1887, nous fîmes à la Sorbonne une communication

1. Dès le premier numéro de la *Revue de géographie* (janvier 1877), page 30, nous disions : « La description des côtes doit être rejetée après l'étude de l'orographie ». Quinze ans après, en 1892, nous avons eu le plaisir de lire, dans la conférence de M. Marcel Dubois à l'Association générale des étudiants (juin-novembre 1892, p. 89) : « Très souvent dans les livres d'enseignement, vous voyez les côtes d'un pays décrites en premier lieu... Un lecteur profane pourrait s'étonner que l'on ne commence pas aussi bien et en même temps par la description des frontières continentales. Il est vrai que plusieurs géographes se donnent aussi ce luxe, ce qui est une aggravation du désordre, non une excuse... C'est bel et bien mettre la charrue avant les bœufs, les effets avant les causes. »

2. M. Niox se sert de cette expression « bassin de la Garonne », concurremment avec cette autre « bassin de Paris ». On peut dire que *ceci* tuera *cela*. Nous continuerons de dire « bassin de la Méditerranée »; mais nous nous contenterons pour le fleuve lui-même du mot « vallée » ; pour l'ensemble des eaux qu'il recueille, de celui de « réseau ». M. Schrader (*France*, 1893) emploie encore de loin en loin le mot *bassin* en l'ap-

Digitized by Google

sur *les Deux Buache, ou l'origine de la géographie par versants et par bassins*. Il nous a suffi de retracer l'historique des bassins fluviaux pour les entamer fortement, sinon pour les ruiner. Ils n'ont pas disparu encore, mais on peut prédire que notre génération scellera leur tombeau. Nés le 15 novembre 1752, ils auront, après une période d'adolescence, de vigueur, de décrépitude, duré juste un siècle et demi.

Dès le mois de novembre 1887, sous la présidence de M. l'amiral Jurien de la Gravière, qui voulut bien nous en féliciter, nous nous efforçâmes de lier fortement, dans une nouvelle communication, la cause de la topographie et celle de la toponymie. C'est à partir de ce moment, croyons-nous, que bien des géographes, à commencer par nous-même, cessèrent d'employer *ad libitum* le terme de *massif* et celui de *plateau*, d'user uniformément de l'appellation de *chaînes* de montagnes, qu'il s'agisse des Alpes ou de l'Atlas.

Plus récemment (1891), nous crûmes apercevoir un grand danger : la géologie, à laquelle nous avions fait appel dès 1877 avec tant de sympathie, menaçait de recouvrir de ses scories la géographie. Celle-ci, non délivrée encore d'une nomenclature abusive, la sienne, allait être écrasée sous le faix de la nomenclature géologique. Nous fîmes campagne non contre la géologie, mais contre quelques-uns de ses disciples trop fervents. Nous croyons avoir obtenu gain de cause[1].

Par institutions géographiques, nous entendons un ensemble de voies et moyens sans lequel une science aussi complexe que la nôtre — la plus complexe, puisqu'elle est le rendez-vous, le carrefour de la plupart des autres — ne saurait être mise en valeur.

Dès avant le congrès de Paris, je demandais une licence « d'histoire et de géographie », créée assez longtemps après ; presque

pliquant au réseau entier d'un fleuve, mais M. Marcel Dubois (*France et Colonies*, 1892), l'évite, croyons-nous, absolument, et nous l'en louons fort. Dans les programmes officiels de 1890, nous nous étonnons de rencontrer encore cette expression « bassin fluvial » dont M. Jalliffier s'était affranchi, croyons-nous, dans son excellent exposé des motifs.

1. « A la base de toute étude géographique, dit M. le colonel Niox dans son *Résumé de géographie physique et historique* (1893), on doit placer la *géologie* ; mais il ne faut pas donner à ce mot une extension scientifique qu'il ne doit pas avoir ici ; *il faut se servir de la géologie pour éclairer et non pour compliquer l'étude de la géographie.* » Ces dernières paroles du plus notable coryphée de la géologie en géographie doivent être retenues. De son côté, M. Marcel Dubois (Conférence à l'Association générale des étudiants, n° de décembre 1892, p. 108), a dit : « Nos gens d'avant-garde ont fait mainte irruption inutile chez les géologues, dont le métier ne se confond pas avec le nôtre. »

Digitized by Google

aussitôt je réclamai une agrégation de géographie, distincte de celle d'histoire, et dont j'ai exposé l'économie en 1880 : elle n'est pas encore instituée.

C'est en 1877, dans le premier numéro de la *Revue de géographie*, que je sollicitai l'institution d'une section de géographie près du Comité des sociétés savantes; c'est en 1886 que j'ai vu mes vœux exaucés.

En 1882-1884, j'ai été plus hardi. M'appuyant sur des essais antérieurs de la Convention et du Consulat, j'ai voulu qu'on nous donnât ou plutôt qu'on nous rendît l'*Ecole de géographie*. C'est à l'Etat que je m'adressais.

J'étais venu, paraît-il, trop tôt dans une Université trop vieille. Celle-ci refusait de rien faire. Mais on me disait : « Attendez la création des Universités. » Les Universités ne venant pas, l'Université rajeunie, — car vous le savez, nous n'avons depuis le Consulat qu'une seule *Université de France*, — l'Université, dis-je, se décida à faire un pas. Elle a annexé à la Sorbonne (faculté des lettres) une véritable école de géographie, où se préparent d'excellents élèves[1].

Sic vos non vobis, me dit-on souvent. Mais, Messieurs, la géographie, qui est « la science du monde », doit nous apprendre bien des choses, même une abnégation complète de notre personne. Je me garderais bien d'ailleurs de faire entendre au delà des Alpes des récriminations dont je me suis toujours scrupuleusement abstenu en deçà.

Messieurs, j'ai assisté dans cette salle du palais de l'Université de Gênes au triomphe de la méthode topographique. Ce triomphe, qui ne saurait être une défaite, pour moi, je le retracerai bientôt dans le compte rendu des travaux de notre section. Mais, c'est surtout votre triomphe à vous, mes chers collègues italiens, qui avez conduit à maturité avec une résolution toute romaine ce que moi et tant d'autres, avant ou après moi, avions entrepris.

D'autre part, je vous ai vus vous engager à votre tour dans la voie des « institutions géographiques nécessaires ». Je vous ai entendus demander l'organisation de cours de géographie dont l'ensemble formera une véritable école.

1. On lira plus loin l'étude de M. Thalamas, ancien élève de cette école, reçu, au mois de septembre dernier, le premier au concours d'agrégation d'histoire et de géographie.

Digitized by Google

J'ignore et je ne veux pas vous demander de me dire au pied levé ce que vous pensez de la création d'une école spéciale; mais je sais que vous voulez un enseignement géographique complet et concerté[1], vous voulez des excursions « graduées », vous voulez des musées géographiques dans les écoles normales[2].

L'École de géographie, telle que je l'avais conçue, visait, outre la pédagogie, un but pratique, qu'atteint notre École coloniale.

Ainsi, vous le voyez, tout ce que m'a suggéré mon amour de la géographie, renforcé de mon amour de la patrie, se réalise peu à peu.

Vous êtes bien près de vouloir pour votre pays ce que j'ai voulu moi-même pour le mien.

Il y a peu de temps encore, on pouvait estimer à une quinzaine d'années l'avance que nous avions sur vous au point de vue du développement des études géographiques. Mais vous vous êtes singulièrement rapprochés du but que nous n'avons pas nous-mêmes encore atteint. Je n'en veux pour preuve que ce congrès si bien ordonné, cette belle exposition cartographique, ces conférences magistrales sur l'Italie géologique et préhistorique[3], les travaux de l'Institut géographique militaire, de l'Institut cartographique italien, de la Direction générale de la statistique sous M. Bodio, les remarquables explorations scientifiques de MM. l'abbé Beltrame, Casati, d'Amezaga, d'Albertis, Modigliani, Sommier, les efforts d'éditeurs qui sont parfois des savants éminents, les Guido Cora[4], les Vallardi, les Paravia, les Hœpli, répondant à ceux des Marinelli, qui élèvent si haut en Italie le concept de la géographie, des Ghisleri, qui la vulgarisent sans cesser un instant de la préciser.

On peut espérer qu'en 1895 votre second congrès national de géographie, qui doit, me dit-on, se tenir à Rome, constatera la réalisation de tous mes vœux concernant l'enseignement de la géographie à tous les degrés.

1. *Diario*, n° 8, p. 12. Che nella Scuola magistrale debba curarsi il più stretto raccordo dell' insegnamento geografico con quello della geometria, del disegno, della fisica, della geologia, delle botanica, dell' agraria et della meteorologia, in modo sufficiente a dare al criterio del futuro maestro l'indirizzo necessario a poter studiare e far studiare con metodo razionalmente analitico qualunque paese in cui si troverà per avventura ad insegnare.

2. *Id. ibid.*

3. Par MM. les professeurs Taramelli et Pigorini.

4. Ce n'est pas ici qu'il est nécessaire de rappeler les titres de l'éditeur et directeur du *Cosmos*, professeur de géographie à l'université de Turin. Le *Cosmos* a été fondé un peu avant la *Revue de géographie*.

Digitized by Google

Nous n'entendons pas dire que la France ait été la seule à exercer sur l'Italie, pour les études géographiques, une influence considérable. Si le sujet que je traite ne me l'interdisait, j'aurais à faire la part, la grande part, de l'Allemagne, qui a précédé de beaucoup la France elle-même, et par son Atlas de Stieler et par ses *Geographische Mittheilungen* de Petermann. Mais ce sont deux des grandes nations néo-latines que je confronte exclusivement ici.

D'une manière générale, on peut dire que chez nous la géographie est en mue. Une partie de ses anciennes plumes est tombée; une autre partie semble encore tenir solidement, mais ce n'est là qu'une vaine apparence. Dans maints endroits apparaissent les plumes nouvelles, bien lustrées. C'est celles-ci, que dans trois ans nous vous montrerons seulement, je l'espère, à Rome, si vous nous y conviez, mais mieux fournies et plus brillantes encore.

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. Dans la troisième section, nous avons remarqué la présence de M. Hermann Wagner, professeur à l'université de Gœttingen, directeur du *Geographisches Jahrbuch*; de M. le colonel Segui y Sala, qui a exposé ce qui avait été fait en Espagne sous l'impulsion française; de madame la comtesse Ouvaroff, M. lady Cust. M. Levasseur a pris, le dernier jour, la parole pour exposer l'organisation des études géographiques dans nos écoles normales primaires.

Digitized by Google

LES COLONIES FRANÇAISES

ET

LA GÉOGRAPHIE

INTRODUCTION

Tout le monde aujourd'hui parle colonies; cette étude serait donc inutile si l'on ne cherchait à parler autrement que tout le monde. On voudrait étudier notre empire colonial non en enthousiaste, mais en géographe : on essaye ici d'établir, par une classification scientifique, les raisons d'être de chacune de nos possessions. C'est un travail qui s'impose, puisque nous entrons dans la période d'organisation de nos conquêtes: le sous-secrétaire des colonies, M. Jamais, le rapporteur du budget des colonies, M. Chautemps[1], en ont clairement indiqué la nécessité ; mais la question ne peut être résolue que par la science seule.

Cette vérité tout élémentaire a pourtant besoin d'être démontrée.

D'abord parce qu'en matière coloniale nous sommes plus habitués à nous passionner qu'à raisonner. Nous avons en effet une tendance fâcheuse à confondre politique coloniale et patriotisme; lorsque sous les arguments et même sous les reproches ne perce pas une émotion doucement admirative, beaucoup éprouvent un désappointement dont l'auteur pâtit. — Ensuite parce que l'on se fait de la science géographique une idée fausse. On croit que nul ne saurait connaître une colonie s'il n'y a pas voyagé. Aussi nos colonies sont domaine réservé aux explorateurs; pour les géographes de profession la porte est close.

Or ce sont là idées dangereuses pour la science géographique,

1. Son rapport vient d'être distribué à la Chambre. Cet article était composé avant la démission de M. Jamais.

Digitized by Google

pour les colonies, et surtout pour la France. — On ne refuse pas au géologue le droit de parler de l'époque jurassique parce qu'il n'a pas chassé le plésiosaure dans les mers du lias, ni au botaniste le droit de parler de la flore tibétaine parce qu'il n'a herborisé qu'aux environs de Paris. Tout savant en effet opère à l'aide d'une méthode fixe sur des documents de nature diverse dont il centralise et classe les données; les renseignements ne sont que les matériaux de la science : les meilleures explorations géographiques ne sont pas des promenades en pays perdus, mais de longues observations faites en un point par un savant. Aussi un géographe de cabinet qui aura combiné et systématisé les documents fournis sur une colonie par les explorateurs en saura aussi long que le plus célèbre voyageur. Il saura surtout mieux que lui. En effet il aura contrôlé les renseignements les uns par les autres et dominera les faits, tandis qu'il sera très difficile à l'explorateur de s'élever au-dessus des réalités particulières et immédiates qui empêchent de voir l'ensemble. Bien plus, la connaissance d'une colonie ne sera jamais pour le géographe qu'une partie de la connaissance générale du globe : aussi évitera-t-il la passion locale et l'exclusivisme colonial dont nul explorateur ne peut se défendre et qui trompent trop souvent le public. Le géographe remettra d'autant mieux toutes choses à leur place qu'il a une culture scientifique générale et complète[1]. Or, comme la meilleure manière de servir la France c'est encore de ne la compromettre qu'à bon escient, en matière coloniale le patriotisme doit être éclairé par la géographie.

Ce sont là les raisons qui ont inspiré cette étude.

Notre empire colonial forme un ensemble de colonies inégales dont on ignore la valeur relative et qui n'intéressent pas le public tant qu'une action militaire n'y est pas engagée. Aussi faisons-nous, au hasard des occasions, des entreprises dans tous les sens, et gaspillons-nous sans bénéfice un argent qui rapporterait gros s'il était mieux réparti et concentré sur les points dignes de valeur.

Ce travail est fait d'abord pour exposer la cause profonde de cet état fâcheux, puis pour indiquer le remède. On verra que ce

1. En veut-on un frappant exemple? Les géographes n'ont pas dû attendre Stanley pour connaître les cataractes du Congo, le climat et la végétation de l'Afrique équatoriale, les sources du Nil, le nom même de Makoko; tout cela est dans le voyage du Portugais Lopez, publié en 1598 !

Digitized by Google

désarroi avoué provient de ce que les fondateurs de notre empire colonial ont agi en vertu de théories générales d'où la géographie était absente; on verra que nous pouvons sortir d'embarras par une classification méthodique des colonies françaises, basée sur la géographie.

I

LA POLITIQUE COLONIALE.

Quoi qu'on ait dit, l'ancien régime en France n'a pas eu de politique coloniale, à proprement parler. Jamais en effet, sauf peut-être au début du ministère de Colbert, et pour peu de temps, le gouvernement royal n'a cherché à susciter une émigration ni surtout à faire par lui-même des expéditions de conquête coloniale[1]. L'envoi de condamnés et de filles à la Louisiane est un épisode de l'histoire de la Compagnie des Indes; l'envoi analogue à la Guyane est dû à des ambitions très personnelles de Choiseul (Rambaud, *France coloniale*, p. 653). De même les seules colonies où nos rois aient fait quelque effort sont celles qui pouvaient servir aux opérations contre l'Angleterre : le Canada et les Indes. Jamais on n'a envoyé un secours aux Antilles, sauf en 1778, ou la flotte expédiée a servi à la guerre d'indépendance des États-Unis. — D'ailleurs cette abstention s'explique. Pour nos rois, en effet, colonies et commerce extérieur se confondaient presque : le Canada avait moins d'importance que les Échelles du Levant. On se bornait à « protéger les sujets du roi commerçant à l'étranger » à assurer aux compagnies ou aux ports privilégiés le libre exercice de leur monopole exclusif d'achat et de vente sur des territoires acquis sans l'aide réelle et directe de l'État. — Ce qui a pu faire illusion, c'est l'initiative, nullement encouragée, de quelques gouverneurs, comme M. de Frontenac ou Labourdonnais, ou de certains agents mal soutenus, de compagnies, comme Dupleix ou André Brue. Mais qu'on se rappelle que nos colonies les meilleures furent toujours sacrifiées à des

1. « Si nous regrettons aujourd'hui la perte de nos colonies, c'est que nous considérons que ces régions pouvaient être peuplées de millions d'hommes parlant français... Notre langue ne serait donc pas limitée à nos frontières et *nous ne serions pas celui des grands peuples européens qui occupe le moins d'espace sur le globe*. Cette façon d'apprécier les colonies n'a pas toujours été en faveur... La grande idée de l'expansion de la race française n'a guère été comprise que par Coligny (? *idée religieuse d'une France huguenote*) et par Colbert... quand il chargeait le régiment de Carignan de coloniser le Canada. » Rambaud. *Civilisation française*, t. II, p. 251.

Digitized by Google

considérations même secondaires de la politique européenne; qu'on se rappelle les mots de d'Argenson, de Voltaire, de Bernis, de Choiseul même[1] et l'on verra combien certains livres récents ont exagéré à plaisir les tendances coloniales de l'ancien régime[2]; nous dirons pourquoi.

Ce dédain pour les colonies a été accru encore par les théories des économistes orthodoxes, qui assimilaient toute émigration à une perte pour l'État; puis par les guerres de la Révolution et de l'Empire qui ont tout subordonné aux questions continentales[3]. Après 1815 même on attendit plusieurs années pour prendre possession de certains territoires rendus (naufrage de la *Méduse*).

C'est après 1830 qu'on voit apparaître une première ébauche d'une politique coloniale systématique, c'est-à-dire d'une doctrine affirmant la nécessité pour l'État de conquérir des colonies. Cette doctrine était inspirée déjà par un patriotisme inquiet de la puissance de l'Angleterre sur mer, et par une idée humanitaire, l'anti-esclavagisme; cette politique a amené des occupations et conquêtes, notamment en Algérie et en Océanie (projets sur la Nouvelle-Zélande, occupation de la Nouvelle-Calédonie), mais ce mouvement a avorté, d'abord parce que l'opinion se préoccupait surtout des affaires d'Europe et aussi parce que les idées d'expansion coloniale n'avaient en somme pénétré ni chez la masse ni chez les gouvernants. Jusqu'en 1870 on ne peut signaler qu'une action intermittente consistant presque exclusivement en opérations militaires sans plan d'ensemble et dues à des considérations religieuses, comme en Cochinchine, et de politique locale, comme en Algérie et au Sénégal.

C'est donc après 1870 que la France s'est lancée dans la voie des conquêtes.

Or, cette expansion a été la conséquence directe de notre défaite, qui nous a interdit en Europe tout espoir de prépondérance ou d'agrandissement. La politique coloniale a correspondu beaucoup moins à un besoin matériel ou à un courant commercial qu'à un désir de relèvement patriotique, de compensation à nos pertes territoriales et à la diminution de notre influence[4]. La France étant

1. Rambaud, *Civilisation française*, t. II, p. 252.
2. Voir dans Rambaud, *France coloniale*, introduction, p. XIII, un texte cité comme projets coloniaux de Richelieu, et où il n'est pas question de colonies.
3. Cf. Discours de Kersaint, 1er janvier 1793.
4. Cf. le passage en italique du texte de M. Rambaud cité plus haut.

Digitized by Google

amoindrie en Europe, les Français doivent-ils s'agrandir hors l'Europe? Telle est la question qui résume la politique coloniale. Naturellement cette idée ne s'est fait jour qu'après qu'un gouvernement régulier fut définitivement constitué en France, c'est-à-dire après le Seize Mai. La grande époque de conquête coloniale a coïncidé avec l'arrivée au pouvoir du parti opportuniste et de M. Ferry, mais il y a eu des « coloniaux » ailleurs que dans ce parti. Citons MM. Freppel et de Mun. M. Ferry n'a pas même été le plus fougueux partisan des conquêtes; ses discours, très pratiques, sont souvent consacrés à modérer les enthousiastes; la gauche est seule en général restée hostile. Enfin la politique coloniale, d'abord très mal vue des électeurs, est peu à peu entrée dans les mœurs, presque uniquement parce que l'amour-propre national y a vu une compensation en gloire et en possessions à nos défaites.

Aujourd'hui il n'est personne en France qui veuille renoncer à la moindre colonie, mais il n'est aussi à peu près personne qui sache à quoi peuvent servir nos colonies. Cette ignorance provient de la nature de la doctrine qui a présidé à la politique coloniale: on la trouve bien exposée dans différents discours de la Chambre (notamment ceux du 31 octobre 1883 et suivants, des 24 et 27 mars 1884, de juillet 1885) et dans une masse de livres parus depuis quinze ans sur cette question. Examinons ces deux genres d'écrits, successivement, car la littérature coloniale est au fond le résultat de l'importance donnée aux colonies par le gouvernement.

A la Chambre on trouve deux partis: celui de l'expansion, et celui de l'abstention; l'un voulant relever la France en augmentant son importance dans le monde, l'autre voulant la relever en la concentrant sur les affaires d'Europe. Les deux partent de principes abstraits et tant soit peu métaphysiques ou mystiques.

Voici la doctrine coloniale. La France est par nature l'éducatrice des peuples; il faut, pour recouvrer sa grandeur, qu'elle continue sa « mission civilisatrice », qui est la tendance correspondant à la « sympathie et au prosélytisme qui sont l'âme de notre pays[1] ». Elle doit répandre les lumières chez les peuples sauvages ou opprimés, puisque l'Europe lui est fermée. *C'est une vraie croisade.* Qu'on nous permette quelques citations.

« Quand une nation va planter son drapeau dans quelque terre

1. Voir Foncin, *Annales de géographie*, 1er numéro, p. 5 et 7.

Digitized by Google

lointaine, elle n'y vient pas seulement au nom de ses intérêts et pour y conquérir des droits avantageux; elle y vient aussi, elle y doit venir pour y porter la civilisation, pour en répandre les bienfaits sur les peuples qu'elle domine, sur la terre dont elle exploite les ressources. C'est la gloire, c'est l'honneur des nations civilisées d'être fidèles à cette mission.

« Si le sentiment de notre *mission civilisatrice*, si le souci de notre honneur national nous appellent sur cette terre qui fut autrefois la France orientale, pourquoi n'irions-nous pas y remplir notre devoir?... Vous êtes les protecteurs naturels de Madagascar (*sic*). Vous n'avez pas le droit d'abandonner à l'oppression les peuples qui l'habitent; vous leur devez l'affranchissement et la civilisation.

« *Voilà votre premier devoir; votre second, qui est non moins sacré, c'est de protéger vos nationaux*[1]. » (De Mun, Discours du 24 mars 1884.)

Cette dernière phrase est très significative. M. Jules Ferry, moins enthousiaste, mais tout aussi convaincu, a loué les paroles de M. de Mun et a même repris « sa belle définition : la politique coloniale est un legs du passé et une réserve pour l'avenir ». Il avait déjà dit lui-même, le 31 octobre 1883, entre autres choses:

« La monarchie avait laissé à la République une France mutilée, amoindrie... aussi toutes les parcelles du domaine colonial, ses moindres épaves, doivent être sacrées pour nous... Il ne s'agit pas de l'avenir de demain, mais de l'avenir de cinquante ou de cent ans... Nous faisons en quelque sorte *pour les générations futures* un placement de bon père de famille. Il faut seulement ménager l'esprit public, car il n'a pas toujours eu le véritable sentiment des *nécessités supérieures que nous avons le devoir et la mission d'apercevoir* ».

Nous n'avons pas à indiquer ici en détail la doctrine anti-coloniale. Il suffit à notre sujet de constater que les partisans de la politique coloniale eurent le dessus[2].

1. M. de Mun a même été jusqu'à parler « du jour où Richelieu aperçut, d'un regard de son génie, la nécessité de préparer un contre-poids à la puissance coloniale de l'Angleterre ». C'eût été voir de loin.

2. Voici l'analyse du discours de M. Clémenceau, du 31 octobre 1883. La politique coloniale est une survivance de la doctrine de l'équilibre européen et du système des compensations; c'est aussi une atteinte au principe des nationalités et aux droits de l'homme. Annexer les peuples inférieurs sous prétexte de civilisation, c'est agir comme ceux qui ont annexé l'Alsace; c'est de plus compromettre notre situation en Europe en excitant l'envie autour de nous : sans la conquête tunisienne, l'Angleterre n'aurait pas eu l'Egypte. Plutôt que de « flatter le chauvinisme national » il faut

Digitized by Google

Cette victoire a eu un double résultat.

En premier lieu elle a favorisé le développement de toute une littérature coloniale, littérature volumineuse et enthousiaste, grâce à laquelle la doctrine s'est précisée, enrichie, codifiée. Citons, entre autres, les livres de MM. Gaffarel, puis Rambaud[1], et en dernier lieu le résumé de M. Foncin dans les *Annales de géographie.*

Voici le sommaire du système.

« Il faut coloniser à tout prix » pour créer des « Frances nouvelles » dans le monde, en changeant les indigènes en citoyens français. Le but est non pas de conquérir les colonies dont la France peut avoir besoin, mais de conquérir au plus vite le plus possible de colonies.

Les raisons de cette conquête sont :

1° Le désir d'augmenter notre force offensive et défensive : défensive en donnant à nos navires des points de relâche sur tout le globe; offensive en rendant plus faciles à la fois les expéditions d'outre-mer (côte des Antilles dans la guerre du Mexique) et la guerre continentale, en grossissant nos troupes de toute une armée de volontaires coloniaux et d'indigènes assimilés, de « Français de couleur » (Rambaud).

2° Le désir de porter remède à nos misères sociales : les colonies devaient arrêter la dépopulation et éteindre le paupérisme.

3° Accessoirement le désir d'étendre notre commerce.

4° Enfin la dernière raison était une raison historique, qui semblait légitimer la doctrine. Cette raison historique n'était qu'une théorie historique. C'est elle qui faisait de la politique coloniale le pivot de toute la diplomatie de nos rois. On croyait reprendre une « tradition nationale permanente » que seules les guerres continentales avaient jadis empêché tous les régimes de maintenir. De là dérivent toutes les récriminations sur nos colonies perdues, toutes les dissertations édifiantes sur les Français du Canada ou de Maurice, sur les sympathies vraies ou fausses de ces gens-là pour leur patrie d'origine.

Les conséquences pratiques de cette littérature coloniale ont été un engouement excessif pour les explorateurs, qui ont fait trop ou-

« reprendre la politique des mains nettes ». C'est, au fond, en Europe que se perdent et se gagnent les colonies. « *La politique actuelle nous ôte l'estime de l'Europe parce qu'elle viole le droit et la justice.* »

1. Ancien chef de cabinet de M. Ferry.

Digitized by Google

blier les géographes, et une série de projets grandioses qui ont à peu près tous échoué; faute d'avoir été précédés d'une étude assez approfondie du terrain (mer intérieure du commandant Roudaire, transsaharien, exploitation des prétendues richesses du Soudan ou de Tombouctou, etc.).

Ainsi le triomphe de la politique coloniale a amené une très grande activité théorique dont il est resté peu de chose, en somme. En effet les grands projets ont avorté, et l'on a même renoncé à croire aux trésors du Soudan[1]; les historiens reconnaissent que la prétendue tradition coloniale est une généralisation très hardie, basée sur quelques faits disparates ou superficiellement analysés. Les sociologues pensent qu'on avait pris l'effet pour la cause, et qu'un pays n'émigre pas parce qu'il colonise, mais qu'il a une tendance à faire des colonies de peuplement lorsque, par suite d'un certain état intérieur et dans un certain milieu international, il tend à émigrer. Le paupérisme ne peut être éteint que par un changement dans les principes de répartition de la richesse; or la colonisation ne peut contribuer qu'indirectement à ce changement et seulement si elle est faite pour les pauvres par l'Etat, ce qui n'est pas le cas. Enfin tout le monde voit que l'armée des Français de couleur, en admettant qu'elle pût exister, n'aurait guère le temps ni les moyens d'arriver; tout le monde voit qu'en cas de guerre, les flottes frapperaient les grands coups non sur toutes les mers, mais dans les deux Méditerranées du nord et du sud de l'Europe; ailleurs, il ne faut guère que des ports de refuge et de ravitaillement. Mais, par contre, les préoccupations commerciales ont repris une grosse importance en matière coloniale.

En second lieu la victoire de la politique coloniale a eu de très grandes conséquences matérielles; d'abord elle nous a donné des domaines très considérables quoique peu cohérents (Tunisie, Tonkin, Madagascar, Soudan, Congo, etc.). De plus elle a attiré au premier plan les colonies où l'on se bat, parce que le patriotisme s'est vivement intéressé à ces luttes où il s'agissait de l'honneur du drapeau et qui relevaient la gloire de notre armée. Enfin, la victoire de la politique coloniale a amené en Afrique des actes diplo-

1. Cf. Bayol, *Revue bleue* du 19 octobre 1892: « J'estime qu'il faut se garder de nous avancer dans l'intérieur vers les pays compris dans l'intérieur de la boucle du Niger. Il serait prudent de nous contenter d'une victoire morale. » M. Jamais a une attitude conforme à cette opinion, avec raison, croyons-nous.

Digitized by Google

matiques grandioses (conférence de Berlin 1884-85) consacrant le partage et la liberté de commerce de l'Afrique. Ces actes deviennent de plus en plus des actes sur le papier; d'abord parce que chaque puissance ferme ses territoires : la liberté du Niger et du Congo n'est plus qu'un mot ; ensuite, parce que les puissances renoncent peu à peu aux territoires de l'intérieur, reconnus trop peu productifs [1] (dissolution de la Société anglaise de l'Est africain, non occupation du Sokoto par les Anglais, arrêt volontaire des conquêtes françaises au Soudan). Les expéditions bruyantes de M. de Brazza ne semblent pas devoir arrêter ce mouvement.

Voilà où nous en sommes. Toute cette étude historique, trop brève cependant, était nécessaire pour montrer comment on entend changer le point de vue en matière coloniale.

En dernière analyse, la question a toujours été posée abstraitement et d'une manière vague. On s'est prononcé pour ou contre la politique coloniale en soi; on a discuté pour savoir si un Etat devait ou ne devait pas coloniser; pour savoir si les nations supérieures avaient le devoir de civiliser les peuples inférieurs, si les annexions coloniales étaient contraires aux droits de l'homme. En somme, on s'est toujours appuyé sur des théories de haute métaphysique politique très nobles, mais trop vagues [2].

En bonne science, la question est plus complexe. Il faut : 1° définir ce que c'est qu'une colonie et quels sont les États qui ont besoin de colonies; 2° pour la France en particulier, déterminer quelles sont celles de ses colonies actuelles qui correspondent à des besoins réels.

C'est à ces questions que nous allons répondre maintenant.

A. Thalamas,
Professeur agrégé au lycée de Saint-Quentin.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LE

DÉFILÉ DU BAS-DANUBE

DEPUIS BÁZIÁS JUSQU'A ORSOVA

(SUITE)

RIVE DROITE

Nous avons dit qu'en aval le roc nu du cap Greben se couvre peu à peu de buissons, de taillis, de bois et de pâturages (V. t. XXX, p. 40). Bientôt commence une pente[1] qui se développe le long du Danube jusqu'à une distance de 4 kilom. 800 mesurée (en ligne droite) du cap Greben[2]. La crête de la pente s'élève graduellement, des deux extrémités de cette longue base, jusqu'à un point culminant central, l'Oman Vrch, élevé de 435 m. au dessus du Danube (altitude : 485 m.)[3]; de haut en bas descendent des arêtes parallèles flanquées de vallons intermédiaires; un manteau ininterrompu de forêts achève la belle uniformité de cet ensemble si régulier déjà par son relief[4].

Un ravin rocheux qui s'ouvre en face des dernières maisons de Szvinicza sépare ces pentes d'autres pentes plus basses[5] qui les continuent le long du Danube jusqu'à une distance d'environ 6 kilomètres, mesurés sur l'axe du fleuve[6]. Les premières d'entre elles, raides, arides, rougeâtres par places, et coupées en zig-zag, sur la gauche, par les lacets d'une grande route, appartiennent à une colline peu élevée, au-dessus de laquelle une chaîne de montagnes se profile dans le lointain[7]. La colline, longue d'environ 2200 mètres[8], a pour limite, en aval, un vallon, qui découvre jusqu'à leur base les sommets boisés de l'arrière-plan. Devant elle, s'arrondit, au bord du fleuve, un grand delta, caillouteux dans sa partie médiane[9], et qui porte, à l'issue même du vallon[10], une ville minuscule[11], avec ses maisons coquettes d'aspect, à

[1] Notes personnelles. — [2] Carte au 1/75000. — [3] Ibid. — [4] Notes personnelles. — [5] Ibid. — [6] Carte au 1/75000. — [7] Notes personnelles. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Notes personnelles. — [10] Carte au 1/75000. — Thouvenel, p. 140. — [11] Boleszny, p. 43. — Donau, p. 16.

Digitized by Google

couvertures de tuiles[1], et son clocher[2] élevé, de ton clair[3], de belle forme[4], et visible de loin[5], dès le cap Greben. C'est un aimable tableau[6]. Il y a là 1200 habitants, qui s'occupent de pêche et de la fabrication du caviar. C'est ici un lieu d'exportation pour le bétail serbe et le débouché naturel de la riche région minière qui s'étend au sud[7], et vers laquelle conduit la route montante que nous avons signalée dans le voisinage (p. 21, l. 17). La ville a un débarcadère au bord du Danube; mais les vapeurs serbes y font seuls escale[8]. Elle possède encore, outre son église, une école, un bureau de poste et de télégraphe[9], etc. Elle a été fondée en 1832, pour remplacer la ville de Porec (sur l'île de ce nom), menacée par les inondations[10]. Baptisée Milanovac[11], en l'honneur de Milan, fils aîné de Milos, le prince règnant d'alors[12], on l'appelle quelquefois Dolnia Milanovac, pour la distinguer d'un homonyme[13]. Thouvenel l'a vue en 1840. Il en parle comme d'un joli village, avec les élégants clochers de son église, au pied de sa colline, qu'arrose un filet d'eau : scène gracieuse, dit-il[14].

En aval de Milanovac, les pentes basses qui font suite à l'Oman Vrch se continuent encore, coupées de vallons[15], sur une longueur de 4 kil. 200[16]; boisées ici, avec des pâturages çà et là, et de beaux arbres isolés; en somme, fort belles, fort pittoresques. Elles commencent par les escarpements d'une montagne assez basse, et massive; arides comme les précédentes, au-dessus même de Milanovac, elles se couvrent bientôt d'arbres d'abord disséminés, puis formant masse, avec des clairières. Vient ensuite une petite côte en pyramide, boisée, un peu en retraite, et que dominent au loin de vastes forêts en pente. La vallée d'après s'ouvre sur une perspective du même genre. — Les hauteurs que nous décrivons se terminent à un autre vallon où l'on aperçoit également, à l'arrière-plan, des bois touffus, dominés par des pâturages en terrasse. Du côté du Danube, le vallon débouche sur un large delta couvert de maïs, qui se relie à celui de Milanovac par une plage continue[17].

A l'autre bord du vallon se dresse une montagne boisée[18] de forme pyramidale[19]. Sa base, baignée par le Danube, mesure environ 1 kil. 250. Sa hauteur est de 241 mètres au-dessus du zéro du

[1] Nagy, p. 242. — [2] Ibid. — Boleszny, p. 43. — [3] Ibid. — [4] Nagy, p. 242. — [5] Boleszny, p. 43. — [6] Boleszny, p. 43. — [7] Ibid. — [8] Ibid. — Donau, p. 16. — [9] Ibid. — [10] Id., p. 15. — [11] Boleszny, p. 43. — Nagy, p. 242. — [12] Boleszny, p. 43. — [13] Donau, p. 15. — [14] Thouvenel, p. 140. — [15] Notes personnelles. — [16] Carte au 1/75000. — [17] Notes personnelles. — [18] Ibid. — [19] Ibid. — Carte au 1/75000.

Digitized by Google

fleuve (altitude : 289 mètres)[1]. Elle est formée de serpentine[2] comme les montagnes qui lui font face sur la rive gauche (V. p. 27, l. 23). Son nom est Glavica[3].

La ligne des hauteurs qui bordent le Danube s'interrompt ici sur une longueur de 400 mètres[4] pour donner accès à une importante vallée latérale[5], qui s'enfonce au loin vers le sud[6]. Le cours d'eau qui l'arrose a nom Porečka[7] (la Commission de 1879 l'appelle Perecska[8]).

Au delà commence la section XI du défilé.

DANUBE

Entre la vallée de Porečka et celle de Jucz, qui lui fait vis-à-vis[9] (V. p. 27, l. 20), c'est-à-dire à l'extrémité même de la section que nous étudions, le Danube forme un nouveau rapide[10], appelé Jucz[11] comme la vallée et le cours d'eau voisins. Mais avant de le décrire, jetons un coup d'œil sur la partie antérieure du Danube, depuis le commencement de la section jusqu'au rapide.

Nous avons vu qu'en aval du cap Greben le Danube prend une largeur considérable, qui augmente progressivement jusqu'à l'extrémité du rapide de ce nom, où elle atteint 1300 mètres (V. t. XXX, p. 83, l. 24). Au delà du rapide, le Danube continue à s'élargir, pour se partager bientôt en deux autour d'un groupe d'îles et d'îlots. Sur la première de ces îles[12], faussement appellée presqu'île par M. Boleszny[13], se dresse, isolée dans la campagne, une église abandonnée[14], en ruines[15]. Plus loin, on remarque les vestiges[16] d'une ville[17]. C'était cette ville de Porec[18] (l'île elle-même est l'île de Porec[19]), dont nous avons fait mention à propos de Milanovac (V. p. 100, l. 12). On écrit aussi Porecs[20], Poreč[21]. L'église fut détruite en 1813[22], pendant la guerre d'indépendance, lors de l'attaque dirigée par les Turcs contre Porec, où s'était réfugiée, après plusieurs revers, une partie des forces insurrectionnelles de la Serbie. Mis en déroute, les Serbes se sauvèrent à grand'peine sur la rive

[1] Ibid. — [2] Zujovic, carte. — [3] Carte au 1/75000. — [4] Ibid. — [5] Notes personnelles. — [6] Carte au 1/300000. — [7] Carte au 1/75000. — [8] Commission de 1879, p. 110. — [9] Boleszny, p. 44. — [10] Carte au 1/75000. — Boleszny, p. 43. — Nagy, p. 242. — Donau, p. 15. — Donauverein, table VI. — [11] Carte au 1/75000. — Vásárhelyi, p. 14. — Boleszny, p. 43. — Nagy, p. 242. — Donau, p. 15. — Donauverein, table VI. — Gm., p. 338. — [12] Carte au 1/25000. — [13] Boleszny, p. 42. — [14] Ibid. — [15] Nagy, p. 242. — [16] Boleszny, p. 42. — [17] Ibid. — Nagy, p. 242. — [18] Boleszny, p. 42. — Nagy, p. 242. — [19] Boleszny, p. 42. — [20] Nagy, p. 242. — [21] Carte au 1/25000. — [22] Nagy, p. 242.

Digitized by Google

hongroise du Danube, laissant entre les mains de l'ennemi leur chef Hadji Nikola, qui fut décapité[1].

Entre le rapide de Greben et l'île de Porec, le Danube, qui va toujours s'élargissant, nous l'avons dit (V. p. 101, l. 18), atteint son maximum de largeur à la pointe même de l'île. Ce maximum, évalué à 700 toises[2] (1 kil. 327..) et plus[3], à 1400 mètres[4], à 800 toises[5] (1 kil. 517..), est en réalité de 1500 mètres à peu peu près[6]. En aval de cette ligne, la largeur des deux bras du fleuve, avec les îles qu'ils enserrent, augmente encore. A son point maximum, par le travers de l'île de Porec, elle est de 2200 mètres et quelque chose[7] (selon d'autres, de 2100[8], de 2114 mètres[9]). Nulle part ailleurs, dans le défilé, l'écartement n'est aussi fort entre les deux rives du Danube[10]. Plus bas, devant Szvinicza, Vásárhelyi évalue la largeur du fleuve à 700 toises[11] (1 kil. 327..). Il ne s'agit évidemment que du gros bras du Danube, à son point de jonction avec l'autre; les deux ensemble, en cet endroit, mesurent environ 1600 mètres de large[12]. Sazerac dit à peu près de même, qu'entre Szvinicza et Trikule, la nappe liquide mesure 5000 pieds d'un bord à l'autre[13]. Elle se rétrécit au delà de Trikule[14], moins pourtant que ne le représente Hunfalvy[15], qui signale en outre, sur ses bords, en cet endroit, des falaises imaginaires aux assises diversement colorées en jaune, en rouge[16]. Les rochers qui dominent Trikule (V. p. 26, l. 28) ont donné lieu, peut-être, à cette méprise. Quoi qu'il en soit, la largeur moyenne du Danube, entre Szvinicza et le rapide de Jucz, se réduit à 650 toises (1 kil. 232..) d'après Vásárhelyi[17], à 700 toises (1 kil. 327..) d'après M. Boleszny, qui restreint le chiffre de 650 toises à une partie plus petite du fleuve, immédiatement voisine du rapide[18]. C'est donc en amont de Trikule, entre ce point et Szvinicza, que le Danube s'étale avec le plus d'ampleur : Sazerac le compare, à cet endroit de son cours, à un vaste lac, dont il a presque l'immobilité[19]. En effet, la pente des eaux est ici très faible. C'est ce qu'indiquent les chiffres suivants :

D'après M. Boleszny, entre le rapide de Jucz et un point du fleuve situé 4150 toises (7 kil. 870..) plus haut, en face de Szvi-

[1] Boleszny, p. 42. — [2] Id., p. 37. — [3] Vásárhelyi, p. 13. — Hunfalvy, II, p. 216. — [4] Gm., p. 337. — [5] Hunfalvy, III, p. 203. — [6] Carte au 1/25000. — [7] Ibid. — [8] Donau, p. 16. — [9] Communication verbale de M. Wallant. — [10] Donau, p. 16. — [11] Vásárhelyi, p. 14. — [12] Carte au 1/25000. — [13] Sazerac, p. 32. — [14] Carte au 1/75000. — [15] Hunfalvy, II, p. 215. — [16] Id., p. 216. — [17] Vásárhelyi, p. 14. — [18] Boleszny, p. 43. — [19] Sazerac, p. 32.

Digitized by Google

nicza [1] (à peu près à la hauteur de l'église [2]), la différence de niveau est égale à 3 pieds 0 pouce 1 ligne (0 m. 95036), avec une pente moyenne de 10 lignes 43 par 100 toises [3] (pente relative correspondante : 0,000120). — Voilà encore une donnée contredite par les cotes d'altitude relatives au Danube qui figurent sur les cartes de l'Institut géographique militaire (mais nous avons dit qu'il faut s'en défier, V. t. XXX, p. 174, l. 24). En effet, la section du Danube comprise entre les deux points du fleuve cotés par la carte l'un 50 mètres et l'autre 48 mètres, section d'environ 8500 mètres, et coïncidant à peu près avec celle qui figure dans la donnée de M. Boleszny, sauf qu'elle commence un peu plus tôt (d'environ 1180 mètres) et finit aussi plus tôt (d'environ 550 mètres) : cette section du fleuve, disons-nous, présente, comme on voit, d'après la carte, une chute totale de 2 mètres [4] (pente relative correspondante : 0,000235). Pour que cette donnée concordât avec celle de M. Boleszny, il faudrait admettre, entre les points initiaux des deux sections dont il s'agit, une différence de niveau dans tous les cas supérieure à 2 m.-0 m. 95 036 (Cf. ll. 14 et 2) = 1 m. 04964, et par suite une pente relative dans tous les cas supérieure à 0,000889. Or, une pente aussi rapide est invraisemblable en cet endroit, bien que la pente des eaux soit effectivement plus forte en amont qu'en aval de Szvinicza. A ce sujet, Vásárhelyi et M. Boleszny fournissent les chiffres suivants :

1° Du cap Greben à 1000 toises (1 kil. 896..) en aval (dans la direction de Szvinicza) le Danube tombe de 5 pieds 6 pouces [5] = 1 m. 73.. (pente relative correspondante : 0,000916).

2° Du cap Greben à 1350 toises (2 kil. 560..) en aval [6] (jusqu'aux premières maisons de Szvinicza, environ [7]), le Danube tombe de 6 pieds 7 pouces [8] = 2 m. 08.. (pente relative correspondante : 0,000812).

N'oublions pas l'influence, sur ces chiffres, du rapide de Greben, qui figure dans les deux données. La pente des eaux, au-dessus de Szvinicza, est beaucoup moins forte, si l'on décompte ce rapide. En effet,

3° Entre ce même point du fleuve que nous venons d'indiquer à 1350 toises (2 kil 560..) du cap Greben (vers les premières maisons

[1] Boleszny, p. 43. — [2] Carte au 1/75000. — [3] Boleszny, p. 43. — [4] Carte au 1/75000. — [5] Vásárhelyi, p. 13. — [6] Boleszny, p. 37. — [7] Ibid. — Carte au 1/75000. — [8] Boleszny, p. 37.

Digitized by Google

de Szvinicza) et un autre point du fleuve situé en amont, non plus à la hauteur du cap Greben, mais 300 mètres (0 kil. 568..) plus bas, en aval du rapide, la différence de niveau se réduit, toujours d'après M. Boleszny, à 3 pieds 5 pouces (1 m. 07..) pour cette longueur de 1050 toises[1] (1 kil. 991..), ce qui donne une pente de 3 pouces 10 lignes 8 — et non de 3 pouces 0 ligne 5[2] — pour 100 toises (pente relative correspondante : 0,000 542. — Elle reste néanmoins de beaucoup supérieure, comme on voit, à la pente relative des eaux en aval de Szvinicza, V. p. 103, l. 15).

Dans cette même partie antérieure de la section (entre le rapide de Greben et Szvinicza[3], où à peu près[4]), la profondeur du Danube est des plus faibles[5]. Au sortir du gouffre que domine le cap Greben (V. t. XXX, p. 88, ll. 2-4), le lit du fleuve remonte aussitôt jusqu'à 5 ou 6 pieds (1 m. 58...-1 m. 89...) de la surface, puis s'exhausse encore, si bien qu'en maint endroit l'épaisseur de la nappe liquide ne dépasse pas 3 pieds[6] (0 m. 94...), et les a même à peine, d'après M. Boleszny[7]. La Commission de 1874 va plus loin, en affirmant que dans cette partie du Danube la profondeur moyenne n'atteint pas 0 m. 7[8]. Cet exhaussement du lit fluvial dure, selon la même Commission, jusqu'à une distance de 2600 mètres en aval du cap Greben[9] (c'est-à-dire jusqu'aux premières maisons de Szvinicza[10], et non, comme le dit la Commission[11], jusqu'aux approches, seulement, de ce village). M. Mac Alpine lui donne une longueur encore plus grande (12000 pieds), et pour point de départ le cap Greben lui-même[12], ce qui serait une erreur, comme on a vu (V. l. 11). Sur ce point, les termes employés par la Commission prêtent aussi à l'équivoque[13]; heureusement qu'ailleurs elle place nettement en aval du cap Greben (à 1230 mètres) la limite supérieure du haut fond dont il s'agit[14].

Ce haut fond[15] ou banc[16], qui mesure donc en longueur 1300 mètres et davantage (V. 27-28, ll. 18-21), va en largeur d'une rive à l'autre du Danube[17]. Il présente une surface aplatie[18] : M. Mac Alpine l'appelle « a flat table[19] », et la Commission de 1879 « une

[1] Boleszny, p. 36. — [2] Ibid. — [3] Vásárhelyi, p. 14. — Gm., p. 337. — Mac Alpine, p. 51. — [4] Commission de 1874, p. 73. — [5] Ibid. — Vásárhelyi, p. 13. — Mac Alpine p. 51. — Gm., p. 337. — [6] Vásárhelyi, p. 13. — [7] Boleszny, p. 37. — [8] Commission de 1874, p. 73. — Gm., p. 337. — [9] Commission de 1874, p. 73. — [10] Carte au 1/25000. — [11] Commission de 1874, p. 79. — [12] Mac Alpine, p. 51. — [13] Commission de 1874, p. 73. — [14] Id., p. 79. — Donauverein, table IV. — [15] Commission de 1879, p. 102. — [16] Vásárhelyi, p. 13. — [17] Mac Alpine, p. 51. — [18] Notes personnelles. — [19] Mac Alpine, p. 51.

Digitized by Google

plate-forme[1] ». Il consiste en du roc[2] coupé çà et là de gravier, notamment sur ses bords[3]. On le désigne sous un nom spécial : les hauts fonds de Szvinicza[4]. C'est le prolongement, en quelque sorte, du banc de Greben (V. t. XXX, p. 86, l. 32), élargi de manière à occuper tout le lit du Danube[5].

Le haut fond de Szvinicza est un obstacle à la navigation : le tirant d'eau y est trop faible[6] (au-dessous du niveau d'étiage); de 5 à 8 pieds (de 1 m. 58... à 2 m. 52...), sur la ligne que suivent les bateaux pour le franchir[7]. Cette ligne, à son extrémité supérieure, est une courbe fortement accusée. Continuant, comme de raison, la ligne de navigation de la passe de Greben (V. t. XXX, pp. 257-258), à l'autre bout, à la hauteur de Szvinicza, elle serre de près la rive gauche, après s'être infléchie dans l'intervalle vers l'île de Porec[8] (V. t. XXX, p. 258, ll. 6-7). On voit combien la marche des bateaux est sinueuse, que de fois ils doivent tourner brusquement[9] dans cette partie du défilé qui s'étend du rapide d'Izlás jusqu'à Szvinicza (rapprocher nos indications sur la passe de Greben, t. XXX, pp. 257-258). Comme obstacles à la navigation, le haut fond de Szvinicza et la passe de Greben se complètent l'un l'autre[10], et constituent un même tout[11], auquel il faut étendre l'observation que nous avons déjà faite à propos de la passe de Greben (V. t. XXX, p. 255, ll. 18-20), à savoir qu'en aucun autre endroit du défilé, si ce n'est aux Portes de Fer, le Danube n'est d'un parcours aussi difficile pour les bateaux[12]. Il y a ici une suite d'obstacles[13], sur une longueur que la Commission de 1874 n'estime pas à moins de 7 kilomètres[14] (chiffre qu'il faut réduire à 6300 m. s'il est vrai, ce qu'affirme la Commission [V. p. 104, ll. 18-20], que le haut fond de Szvinicza s'arrête à 2600 mètres du cap Greben. — De ce cap au commencement de la passe, la distance est d'environ 3700 mètres; cf. t. XXX, p. 81, l. 3, p. 83, l. 5 et p. 87, l. 21). Et ils s'enchaînent si bien les uns aux autres[15] qu'on ne saurait en modifier un sans les modifier tous[16]. Les meilleurs d'entre les projets conçus pour les faire disparaître se gardent bien de les traiter isolément, mais les embrassent au contraire dans leur ensemble[17].

[1] Commission de 1879, p. 107. — [2] Vásárhelyi, p. 13. — Mac Alpine, p. 51. — Commission de 1874, p. 73. — Commission de 1879, p. 107. — Notes personnelles. — [3] Vásárhelyi, p. 14. — [4] Commission de 1879, p. 102. — [5] Vásárhelyi, p. 13. — [6] Gm., p. 337. — [7] Vásárhelyi, p. 13. — [8] Ibid. — [9] Mac Alpine, p. 51. — [10] Commission de 1874, p. 73. — Gm., p. 337. — [11] Ibid. — [12] Vásárhelyi, p. 8. — [13] Commission de 1874, p. 73. — [14] Ibid. — Commission de 1879, p. 103. — [15] Gm., p. 337. — [16] Ibid. — Commission de 1874, p. 73. — [17] Ibid. — Gm., p. 338.

Digitized by Google

Le problème dont ces projets offrent la solution est autrement compliqué que l'amélioration du lit fluvial nécessitée aussi, nous l'avons vu, aux rapides de Sztenka et de Kozla-Dojke. 1° Assurer au-dessus des hauts fonds un tirant d'eau suffisant même aux époques d'étiage; 2° diminuer la pente des rapides, toujours trop forte; 3° diminuer leur vitesse aux hautes eaux: telles sont ici les trois conditions à remplir[1].

Entre autres expédients, la Commission de 1874 a proposé de construire dans le fleuve, à 500 mètres de la rive gauche et parallèlement à cette rive, une digue insubmersible allant du cap Greben à Milanovac. Une telle digue aurait pour effet d'exhausser le niveau de l'eau en aval du cap Greben[2]; par suite, de rendre plus profond, d'une part, le chenal de navigation à travers le haut fond de Szvinicza[3], et moins forte, d'autre part, la pente et la vitesse des eaux dans la passe de Greben[4]. Toutefois, le chenal exigerait encore quelques creusages en aval du cap[5]; il faudrait aussi le creuser d'avantage, corriger quelque peu ses détours et le baliser, en amont[6]. Tout cela coûterait fort cher. La Commission de 1874 a donc imaginé un second projet, d'après lequel la digue à construire ne serait pas insubmersible, ce qui permettrait de l'établir plus près de la rive gauche[7], à 350 mètres de distance seulement[8]; par suite d'exhausser d'avantage, aux basses eaux, le niveau du fleuve[9], au point de rendre l'approfondissement du chenal plus facile en amont du cap Greben, et totalement superflu en aval[10]. La Commission de 1879 a adopté ce second projet[11], avec cette modification qu'au lieu de laisser libre au milieu des eaux l'extrémité inférieure de la digue, comme l'indiquait le projet primitif, elle l'a rattachée par une courbe complémentaire à la rive droite, supprimant ainsi une grave difficulté technique[12] qui avait porté la Commission de 1874 à rejeter finalement son second projet comme le premier. D'ailleurs, cette fois encore, elle jugeait les frais excessifs[13]. Le gouvernement n'a pas été de cet avis, et c'est au projet en question qu'il s'est arrêté, en tenant compte des amendements de la Commission de 1879, qui conseillait aussi de raser le cap Greben et d'en employer les débris à la construction même de la digue. Dans

[1] Commission de 1879, p. 103. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — Id., pp. 105, 107. — [4] Id., pp. 103, 105. — [5] Id., p. 103. — [6] Commission de 1874, p. 81. — [7] Commission de 1879, p. 103. — [8] Gm., p. 338. — [9] Commission de 1879, p. 103. — [10] Ibid. — Id., p. 105. — [11] Ibid. — [12] Commission de 1879, p. 104. — [13] Ibid.

Digitized by Google

la passe de Greben, le chenal sera reporté un peu plus vers le milieu du fleuve[1].

Pour citer encore quelques-uns des projets repoussés, la Commission de 1874 avait conseillé en définitive de construire, le long de la rive gauche, deux digues insubmersibles, l'une en amont, l'autre en aval du cap Greben[2]. Elle trouvait moins cher et plus pratique[3] de scinder ainsi les travaux en deux groupes sans connexion entre eux[4]; idée qui avait été aussi celle de Vásárhelyi. Celui-ci proposait, en amont du cap Greben, un canal éclusé longeant la rive gauche et séparé du fleuve par une digue[5]; en aval du cap, toujours le long de la rive gauche, on aurait creusé un chenal artificiel[6]. M. Mac Alpine s'est rangé au contraire parmi les partisans d'un système d'ensemble. Il voulait qu'on approfondît le chenal actuel en lui donnant des courbes plus douces. Et pour diminuer la pente et la vitesse des rapides, il proposait d'égaliser la pente des eaux dans toute la passe de Greben en les resserrant, aux rapides, entre la rive droite et des jetées (stone wall) latérales reliées par chaque bout à la rive gauche[7].

De Szvinicza jusqu'au rapide de Jucz, la profondeur du Danube redevient normale[8] (de 12 pieds = 3 m. 79..., en moyenne[9], à l'étiage[10]. Profondeur maximum : 18 pieds 6 pouces = 5 m. 84...[11]) Vers la rive gauche[12], seulement, au-dessous de Milanovac et en amont de Trikule[13], le lit du fleuve se relève et se hérisse même, çà et là[14], de pointes rocheuses[15]. La profondeur minimum ne dépasse pas ici 2 pieds = 0 m. 63...[16] (M. Mac Alpine rattache évidemment cet archipel de petits hauts fonds au grand haut fond de Szvinicza, et voilà pourquoi il fixe la limite inférieure de ce dernier, comme nous avons dit p. 104, ll. 22-24, au delà de Szvinicza, à 12000 pieds en aval du cap Greben). Ce manque de tirant d'eau en amont de Trikule ne gêne pas, d'ailleurs, la navigation[17]. Les bateaux n'ont qu'à décrire une forte courbe vers l'embarcadère de Milanovac[18]. Toutefois le halage est souvent impossible le long de la rive hongroise. Il l'était plus souvent encore avant les déro-

[1] Communication verbale de M. Wallant. — [2] Commission de 1879, pp. 105 et 106. — [3] Commission de 1874, p. 81. — [4] Commission de 1879, p. 105. — [5] Vásárhelyi, p. 12. — [6] Id., p. 13. — [7] Mac Alpine, p. 51. — [8] Vásárhelyi, p. 14. — Boleszny, p. 43. — [9] Vásárhelyi, p. 14. — Boleszny, p. 43. — [10] Ibid. — [11] Id., p. 44. — [12] Vásárhelyi, p. 14. — Notes personnelles. — [13] Ibid. — [14] Vásárhelyi, p. 14. — [15] Ibid. — Boleszny, p. 43. — Notes personnelles. — [16] Vásárhelyi, p. 15. — [17] Ibid. — Boleszny, p. 43. — [18] Notes personnelles.

Digitized by Google

chements assez considérables qui ont donné à ce passage, en 1834, sa profondeur actuelle[1].

Venons au rapide de Jucz. Hunfalvy le place à 5400 toises (10 kil. 240..), en aval du cap Greben[2] (chiffre trop faible d'environ 500 mètres[3]). Il est dû à la présence d'un banc de rocher[4] (felsbank[5], sziklapad[6], kőpad[7]), qui s'étend de l'embouchure du Jucz à celui du Porečka[8], à travers tout le Danube[9], large ici, non de 420 toises[10] (0 kil. 796..), de 830 mètres[11], comme on a dit, mais en réalité de 1100 mètres[12]. Dans le sens du courant, le banc mesure 330 toises[13] (0 kil. 625..). Accidenté[14] de la manière la plus capricieuse[15], il constitue proprement une chaîne de rocs[16], un ensemble de rochers massifs aux pointes bizarres[17], acérées et très dures[18]. La substance dont il est formé a été traitée par Vásárhelyi de diabase stratifié (Flötzgrünstein[19]), comme certaines roches qu'il avait observées sur la rive gauche adjacente[20]. Pour d'autres, c'est de la diorite[21], ou une espèce de serpentine (gneis-serpentin[22]).

Le banc surgit çà et là[23] au-dessus du niveau d'étiage[24]. Quant à ses creux, leur profondeur est très diverse[25]: en moyenne[26], elle est supérieure à 2 pieds (0 m. 63..), inférieure à 5 (1 m. 58..)[27]. Dans le chenal, le long de la rive serbe, la profondeur minimum est d'au moins 3 pieds[28] (0 m. 94..) — de 3 pieds 9 pouces[29] (1 m. 18...), dit Hunfalvy — et la profondeur maximum de 5 pieds 9 pouces[30] (1 m. 81..).

A l'embouchure même du Porečka (V. p. 101, l. 6) le banc disparaît sous une couche de sable[31] et de gravier[32], et sous une couche de lourdes pierres (de gravier également, dit M. Boleszny[33]) à l'embouchure du Jucz[34]. Les deux cours d'eau ont formé ces amas[35], qu'on a souvent pris, mais à tort, pour la cause même à laquelle il faudrait attribuer l'existence du rapide de Jucz[36].

[1] Vásárhelyi, p. 14. — [2] Hunfalvy, III, p. 204. — [3] Carte au 1/75000. — [4] Commission de 1874. — [5] Boleszny, p. 44. — [6] Gm., p. 325. — [7] Hunfalvy, III, p. 204. — [8] Boleszny, p. 44. — [9] Vásárhelyi, p. 15. — Hunfalvy, III, p. 204. — Mac Alpine, p. 51. — [10] Vásárhelyi, p. 14. — Hunfalvy, III, p. 204. — Boleszny, p. 43. — [11] Donau, p. 15. — [12] Carte au 1/75000. — Donauverein, table VI. — [13] Hunfalvy, III, p. 204. — [14] Vásárhelyi, p. 15. — [15] Hunfalvy, III, p. 204. — [16] Mac Alpine, p. 51. — [17] Vásárhelyi, p. 15. — [18] Notes personnelles. — [19] Vásárhelyi, p. 15. — [20] Id., p. 14. — Boleszny, p. 43. — [21] Commission de 1874, p. 83. — [22] Gm., p. 338. — [23] Vásárhelyi, p. 15. — Hunfalvy, III, p. 204. — [24] Vásárhelyi, p. 15. — [25] Ibid. — [26] Id., p. 14. — [27] Ibid. — Hunfalvy, III, 204. — [28] Vásárhelyi, p. 15. — [29] Hunfalvy, III, p. 206. — [30] Ibid. — [31] Vásárhelyi, p. 15. — [32] Ibid. — Boleszny, p. 44. — [33] Ibid. — [34] Vásárhelyi, p. 15. — [35] Ibid. — Boleszny, p. 44. — [36] Vásárhelyi, p. 15.

Digitized by Google

Le banc, cause réelle du rapide, porte aussi le nom du Jucz[1]. C'est le septième des huit seuils du défilé (V. t. XXVI, p. 105).

Aux eaux basses[2], le Danube y présente une pente assez forte[3]. Vásárhelyi indique une différence de niveau égale à 7 pieds 2 pouces (2 m. 265..) entre deux points du fleuve situés des deux côtés du seuil, à 500 toises (0 kil. 948..) l'un de l'autre[4] (pente relative correspondante : 0,002388. — Hunfalvy[5] et M. Boleszny[6] reproduisent la même donnée, ce dernier en l'altérant un peu : par erreur, probablement, il augmente de 6 lignes la différence des niveaux, ce qui porterait la pente relative à 0,002402).

La Commission de 1874 fournit d'autres chiffres; les voici :

Longueur de la section observée: 740 mètres.

Différence de niveau entre les deux extrémités : 1 m. 768.

Pente relative: 0,002310[7].

Mais il doit y avoir ici une erreur: les chiffres ne concordent pas. Il résulte en effet des deux premiers une pente relative, non de 0,002310, mais de 0,002389, chiffre presque identique à celui de Vásárhelyi (V. l. 7). Cette coïncidence n'est-elle que fortuite, et, pour justifier le chiffre de 0,002310, la différence de niveau doit-elle être estimée à 1 m. 708 seulement (on aurait mis dans ce cas un 6 pour un 0)? Les chiffres de la Commission de 1879 sont la répétition des précédents, à cela près que la section observée est de 730 mètres, ici, non de 740[8]. (La pente relative devrait alors s'élever à 0,002504). C'est peut-être une faute d'impression.

Quoi qu'il en soit, ces indications suffisent pour donner une idée de la pente moyenne du rapide, aux basses eaux. Sur certains points la pente est beaucoup plus forte[9], étant très inégalement répartie. Il existe même une section de 110 mètres (la Commission de 1874 en précise l'emplacement) où l'abaissement de la nappe fluviale n'est pas inférieur à 0 m. 767[10], où par conséquent la pente relative atteint le chiffre énorme de 0,006972, — du moins le long des rives[11], où ces mesures on été relevées[12]. Car, vers l'axe de la section, la pente s'adoucit[13], ainsi que la Com-

[1] Commission de 1874, p. 83. — Gm., p. 325. — Boleszny, p. 44. — [2] Vásárhelyi, p. 14. — [3] Ibid. — Commission de 1874, p. 83. — [4] Vásárhelyi, p. 14. — [5] Hunfalvy, III, p. 204. — [6] Boleszny, p. 43. — [7] Commission de 1874, p. 83. — Gm., p. 338. — [8] Commission de 1879, p. 109. — [9] Commission de 1874, p. 83. — [10] Ibid. — Commission de 1879, p. 109. — [11] Commission de 1874, p. 83. — Gm., p. 338. — [12] Commission de 1874, p. 84. — [13] Id., p. 83. — Gm., p. 338.

Digitized by Google

mission de 1874 s'en est convaincue[1]. Cela s'explique. Au rapide de Jucz, les bords du Danube se rapprochant d'amont en aval, refoulent, dans leur voisinage, l'eau du fleuve, et en font monter le niveau au-dessus de ce qu'il est loin du bord, où, par suite, la pente est nécessairement moins brusque[2].

Dans tout ce qui précède, cela va sans dire, nous supposions le Danube à l'étiage[3]. A mesure qu'il grossit, la pente diminue dans le rapide[4]; le même phénomène a lieu que nous avons observé au Sztenka (t. XXVI, p. 428) et au Kozla-Dojke (t. XXVII, p. 16). Le rétrécissement du Danube dans la passe de Kazán[5], en aval du rapide de Jucz, fait qu'entre ces deux points l'eau monte plus vite qu'en amont du rapide[6], dont la limite inférieure et la limite supérieure tendent ainsi à se mettre au même niveau.

La vitesse du rapide suit naturellement les modifications de lapente. Aux eaux basses[7] elle est considérable[8] (de 9 à 11 pieds = 2 m. 84..-3 m. 47.. à la seconde[9]); pas autant toutefois que l'intensité de la pente pourrait le faire présumer[10]: ici, comme au rapide d'Izlás-Tachtalia (V. p. t. XXX, 255, ll. 6-7), les pointes rocheuses qui se dressent du fond tiennent tête au courant et modèrent sa violence[11].— En temps de crue la vitesse du rapide n'est plus que de 4 à 5 pieds[12] (1 m. 26..-1. m. 58..); de 6 pieds (1 m. 89..), par endroits, le long de la rive gauche[13].

Le rapide de Jucz disparaît donc entièrement aux grandes eaux[14]. Même quand l'eau est moyenne, il ne se trahit que par une certaine accélération du courant. Aux basses eaux seulement, c'est un rapide; mais un puissant rapide, alors[15]. M. Nagy — qui ne l'a vu qu'au mois de juillet, époque de l'année où la baisse n'est pas encore bien forte (V. t. XXVI, p. 107, ll. 1-7) — s'extasie[16] pourtant sur le tumulte de ses flots[17], et trouve le bruit qu'il fait supérieur à celui de tous les rapides antérieurs du défilé[18].

Nous sommes ici en présence d'un nouvel obstacle[19], d'un nouveau danger[20] pour la navigation; aux basses eaux[21], s'entend. L'obstacle tient, ici aussi, comme aux autres rapides, au manque

[1] Commission de 1874, p. 84. — Gm., p. 338. — [2] Commission de 1874, p. 84. — [3] Boleszny, p. 43. — [4] Vásárhelyi, pp. 14 et 15. — Commission de 1874, p. 84. — [5] Vásárhelyi, p. 15. — Gm., p. 338. — [6] Vásárhelyi, pp. 14 et 15. — Commission de 1874, p. 84. — [7] Vásárhelyi, p. 14. — Gm., p. 338. — [8] Vásárhelyi, p. 15. — Gm., p. 338. — [9] Vásárhelyi, p. 14. — Hunfalvy, III, p. 204. — Donau, p. 15. — [10] Vásárhelyi, p. 15. — [11] Vásárhelyi, p. 15. — [12] Id., p. 14. — [13] Id., p. 15. — [14] Id., pp. 14 et 15. — [15] Id., p. 14. — [16] Nagy, p. 242. — [17] Ibid. — Vásárhelyi, p. 15. — [18] Nagy, p. 242. — [19] Vásárhelyi, p. 15. — [20] Nagy, p. 242. — [21] Vásárhelyi, p. 15.

Digitized by Google

de profondeur et à la vitesse du courant[1]. L'eau, en montant, remédie, il est vrai, à ces difficultés[2]; rien ne gêne, en temps de crue, la circulation des bateaux[3]; néanmoins, le rapide de Jucz compte parmi les huit points les plus dangereux du défilé[4]; parmi les quatre points les plus dangereux, dit Hunfalvy (en exceptant les Portes de Fer). Les trois autres, on s'en souvient, sont les rapides d'Izlás, de Tachtalia et de Greben[5] (V. t. XXX, p. 255, l. 17), plus importants tous les trois au point de vue qui nous occupe, s'il faut en croire M. Boleszny[6]. D'après Vásárhelyi, au contraire, le rapide de Jucz passe avant celui de Greben, immédiatement après celui d'Izlás-Tachtalia, et même, aux basses eaux, il égale ce dernier en fait d'inconvénients; seulement, les embarras du passage y durent moins longtemps[7].

Le chenal des basses eaux longe la rive serbe[8], où la profondeur minimum est égale, comme on a vu (p. 16, ll. 14-15), à 3 pieds[9] (0 m. 94..). Pour que le rapide soit praticable aux steamers, il est donc nécessaire, dit M. Hunfalvy, que le niveau du Danube marque plus de 5 pieds (1 m. 58..) à l'échelle d'Orsova[10]. (Il ne s'agit pas ici, évidemment, des petits vapeurs de troisième classe, qui franchissent le rapide par des niveaux encore plus bas, V. t. XXVI, p. 110).

Le chenal de halage n'a que 2 pieds de profondeur minimum (0 m. 63..). Il est situé du côté de la rive gauche, à une certaine distance toutefois de cette rive[11], dont, du reste, un banc de sable et de gravier, situé en aval du rapide, empêche les bâtiments qu'on hale de trop s'approcher, même en temps de crue[12]. Le halage, dans le rapide de Jucz, est toujours difficile[13] et nécessite un surcroît d'attelages, grâce à la courbure de la rive[14] (Voyez dans Vásárhelyi[15] l'effet de cette circonstance sur la traction), grâce aussi au courant, toujours fort du côté de la rive hongroise[16] (on l'a vu p. 110, ll. 21-22 : même aux hautes eaux il ne mesure pas moins de 6 pieds = 1 m. 89.. à la seconde, par endroits).

Pour améliorer la navigation dans le rapide de Jucz, M. Mac Alpine croyait suffisant de donner au chenal actuel un peu plus de profondeur[17]. Perfectionner de la sorte le chenal, — le rendre en

[1] Gm., p. 325. — [2] Vásárhelyi, p. 15. — [3] Commission de 1874, p. 84. — [4] Gm., p. 325. — [5] Hunfalvy, II, p. 215. — [6] Boleszny, p. 21. — [7] Vásárhelyi, p. 15. — [8] Ibid. — Mac Alpine, p. 51. — [9] Vásárhelyi, p. 15. — [10] Hunfalvy, III, p. 204. — [11] Vásárhelyi, p. 15. — [12] Ibid. — Boleszny, p. 44. — [13] Vásárhelyi, p. 15. — Boleszny, p. 44. — [14] Vásárhelyi, p. 15. — [15] Ibid. — [16] Vásárhelyi, p. 15. — [17] Mac Alpine, p. 51.

Digitized by Google

outre plus large et plus droit, — c'est aussi tout ce que conseillait la Commission de 1874[1]. La Commission de 1879 a trouvé qu'on laisserait ainsi subsister de trop fortes pentes et de trop grandes vitesses. Il était nécessaire, à son avis, de relever le plan des basses eaux en aval du rapide, et pour cela de resserrer le lit, dans cette partie du fleuve, sur une longueur d'environ 4 kilomètres (à partir du Porečka) au moyen d'une digue submersible rappelant celle de Greben et passant à 350 mètres environ de la rive gauche. Au cas où le tracé de cette digue rencontrerait de trop grandes profondeurs, la Commission conseillait l'établissement d'un canal éclusé[2]; Vásárhelyi, le premier, avait indiqué cette solution, en proposant au rapide de Jucz, et le long de la rive gauche, un canal analogue à celui qu'il avait imaginé pour le rapide d'Izlás-Tachtalia[3] (V. p. 107, ll. 9-10). C'est au projet d'une digue submersible que le gouvernement s'est finalement rallié[4].

De cette succession de rapides qui commence en aval de Drenkova par le Kozla-Dojke, celui de Jucz est le dernier[5]. L'espace où se groupent tous ces rapides constitue pour Hunfalvy la seconde[6] des trois parties principales (V. t. XXVII, p. 28, l. 5) qu'il distingue dans le défilé (en amont d'Orsova[7], et sans compter une quatrième partie occupée par les Portes de Fer[8]). Il la marque, cette région des rapides, d'un nom spécial: Greben[9] (dont on a vu précédemment les diverses autres applications), et donne aux sommets qui la bordent une altitude variant de 645 pieds (203 mètres), à 1083 pieds (342 mètres) sur la rive gauche (hauteur au-dessus du Danube: 510-948 pieds = 161-299 mètres) et une altitude maximum de 1521 pieds (480 mètres) sur la rive droite (hauteur au-dessus du Danube: 1386 pieds = 438 mètres)[10]. Cependant, on se le rappelle, parmi les sommets de la rive gauche, le Treszkovácz et le Crni Vrch ne mesurent pas moins, le premier, de 670, le second, de 747 mètres; et sur la rive droite, en face de Petra lunga, nous avons noté des altitudes allant jusqu'à 667 et 676 mètres (V. t. XXVIII, p. 178, l. 10; p. 177, l. 27; p. 179, ll. 8 et 16).

A. DE GÉRANDO.

(*A suivre.*)

[1] Commission de 1874, p. 84. — Gm., p. 338. — [2] Commission de 1879, p. 110. — [3] Vásárhelyi, p. 15. — [4] Communication verbale de M. Wallant. — [5] Hunfalvy, II, p. 215. — [6] Ibid. — [7] Ibid. — [8] Id., p. 216. — [9] Id., p. 215. — [10] Id., p. 216.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Mort du général Thoumas. — L'avenir politique du Dahomey. — Les îles Saint-Paul et Amsterdam. — Exploration du Juba par le capitaine Dundas. — Exploration dans l'Afrique anglaise. — Ethnographie de l'Indo-Chine. — Annexions britanniques en Océanie.

I

C'est à un « allié », au double sens du mot, que nous rendons hommage ici dans la personne de M. le général Thoumas, né le 19 juillet 1820, décédé le 8 janvier 1893.

Bien souvent, de 1850 à 1877, du vivant de mon grand-oncle, le frère de son père, — M. Jean-Baptiste Thoumas-Lalande [1], — j'ai visité et habité, durant les vacances, sa maison natale [2], à Laurière, maison située sur l'un des côtés d'une vaste place, d'où on aperçoit, en face, l'église paroissiale. Un excellent et assez grand jardin est attenant, dominé par un vaste et délicieux bosquet de charmilles.

Disons que Laurière, quoique chef-lieu de canton de la Haute-Vienne, et malgré sa superficie territoriale (2,077 hectares), ne compte, d'après le recensement de 1891, que 1,434 habitants; c'est qu'elle participe à la nature de cette Marche peu fertile, et où l'émigration est considérable [3]. Elle a, depuis quelque temps, cédé le pas à Saint-Sulpice-Laurière, si importante par sa gare, où se croisent de nombreuses voies ferrées, et qui, après lui avoir enlevé sa gendarmerie cantonale, l'atteint presque comme population (1,424 habitants, répartis sur 1,430 hectares).

Malgré ces déconvenues du temps présent, Laurière est dans un état bien plus prospère que sous l'ancien régime, qu'en 1686, par

1. Qui avait épousé Mlle Navières de Laboissière, sœur de mon grand-père maternel. Il a été longtemps conseiller général du canton de Laurière.
2. Actuellement possédée par M. Louis Mosnier-Thoumas, mon cousin, un des fondateurs de la *Revue*, qui habite Saint-Méard, canton de Chateauneuf, où nous le visitons chaque année.
3. Du fait des maçons dits à Paris « Limousins », au lieu de « Marchois », appellation qui leur conviendrait mieux, car la partie même de la Haute-Vienne qui en fournit un grand nombre dépendait de la Marche.

Digitized by Google

exemple, où elle ne comptait que 185 feux. « M. le marquis de Laurière en est le seigneur, écrivait-on à cette date. Elle est située dans la montagne. C'est un pays de bois. Il y a quelques prairies, il s'y recueille du bled et quelque peu de chasteignes et s'y nourrit quelques bestiaux [1]. »

M. Thoumas était resté profondément attaché à Laurière, qui l'élut conseiller général. Dans ses dernières années, il s'y était bâti une belle résidence, où il passait ses vacances. C'est à Laurière qu'il a été inhumé.

Nous ne retracerons pas ici sa longue et belle carrière militaire, depuis son entrée à l'Ecole polytechnique (1839), jusqu'à sa retraite (1885). On connaît la part, la grande part, qu'il eut, comme directeur de l'artillerie, à l'organisation de la défense nationale, du mois d'octobre 1870 au mois de février 1871. Le livre auquel il mettait la dernière main au moment de sa mort, sous ce titre *Paris-Tours-Bordeaux*, sera certainement une précieuse contribution à notre histoire contemporaine.

On s'est étonné de sa grande et « subite » production littéraire de ces huit dernières années. Mais on peut dire qu'il avait, toute sa vie durant, amassé, par un travail persévérant, les riches matériaux que sa retraite lui a permis enfin de mettre si bien en œuvre.

Ai-je besoin d'ajouter que son œuvre « militaire » est en même temps une œuvre « géographique » ? Nous renvoyons à ses *Transformations de l'armée francaise* et à ses *Grands Cavaliers du premier Empire.*

Nous n'oublions pas que, dans une circonstance assez récente (mars 1890), M. le général Thoumas rendit de la *Revue de géographie* un témoignage des plus flatteurs. La cause de l'armée lui apparaissait comme liée à celle de la science que nous cultivons et telle que nous la cultivons.

Nous adressons à son fils, M. Henri Thoumas, inspecteur des chemins de fer de l'Est, l'expression de nos vifs regrets.

LUDOVIC DRAPEYRON

1. Voir *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à* 1790, rédigé par MM. Camille Rivain et Alfred Leroux, archivistes. Haute-Vienne, série C, fonds de l'intendance de Limoges. Limoges; imprimerie F. Plainemaison, 1891; Appendice: état des paroisses de la généralité de Limoges (1680-1686), page 169, sous ce titre : *Saint-Michel-de-Laurière.* Laurière possédait autrefois une église de Saint-Michel, distincte de l'église paroissiale actuelle, et aujourd'hui détruite.

Digitized by Google

II

Nous enregistrons ici rétrospectivement quelques faits que la *Revue de géographie* ne saurait passer sous silence.

Ayant précédemment fait connaître le Dahomey, nous n'y sommes pas revenus au cours de l'expédition vigoureuse et prompte du général Dodds. Cana et Abomey ont été pris, Behanzin mis en fuite, l'organisation politique et militaire de son royaume brisée. Mais que va devenir notre conquête ?

Une proclamation du général Dodds a placé « le royaume du Dahomey sous le protectorat exclusif de la France, à l'exception des territoires de Wyddah, Savy, Avrékété, Godomey et Abomey-Kalavi, qui constituent les anciens royaumes d'Ajuda et de Jacquin, lesquels sont annexés aux possessions de la République française. »

Au parlement et au gouvernement de prendre les dernières dispositions.

Au mois d'octobre 1892, le *La Bourdonnais* a pris possession, au nom de la France, des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam.

Peu distantes l'une de l'autre, situées par 38° environ latitude S. et 75° environ longitude E.), elles sont à plus de 1,800 milles de la Réunion. L'opération ne s'est pas faite sans difficulté, à cause d'une violente tempête. Elles ont été autrefois revendiquées par l'Australie. Leur position au milieu de l'océan Indien en constitue tout le prix. Amsterdam a de l'eau courante et quelque verdure. Saint-Paul, d'origine volcanique, peu élevée au-dessus du niveau de la mer (maximum d'altitude, 263 mètres), a pour habitants des lapins, importés de la Réunion, qui ont pullulé dans un lichen mousseux et touffu.

Rappelons que Saint-Paul et Amsterdam furent découvertes en 1696, par un navigateur hollandais, Van Flaming.

C'est à Saint-Paul que l'amiral Mouchez observa le passage de Vénus sur le soleil, en 1878.

III

Le capitaine Dundas a fait dernièrement à la Société de géographie de Londres le récit de son exploration de la rivière Juba.

Digitized by Google

Nous avons ici même, en août 1891 (p. 51), fait l'histoire de l'exploration de ce fleuve, qui sert de limite aux zones d'influence de l'Angleterre et de l'Italie.

L'an dernier, le capitaine Dundas, commandant le navire *Kenia*, appartenant à la Compagnie britannique de l'Afrique orientale, a remonté le Juba (23 juillet-20 septembre). Le Juba paraît offrir cette particularité de s'écouler dans la mer par deux embouchures : le cours supérieur se divise en deux bras à plus de 100 milles de la mer : l'un est le fleuve connu sous le nom de Juba, l'autre, qui se dirige vers le sud-ouest, paraît être le Cheri, qui débouche à Port-Durnford.

Le 10 août, M. Dundas arrivait à Barderah. La ville est située sur une colline, à gauche du fleuve. Les rives étaient couvertes d'indigènes, qui paraissaient très excités. Ils menaçaient l'interprète que le capitaine voulait envoyer au cheikh et qui ne put débarquer. Pendant la nuit, ils tentèrent une attaque contre le navire, mais s'enfuirent en désordre au premier coup de canon tiré par le capitaine. Le lendemain, celui-ci débarqua sans armes et, au milieu d'une foule menaçante, alla droit au cheikh. Confondu de son audace, le chef écouta ses propositions d'amitié, le laissa retourner à bord, lui envoya des présents quelques heures plus tard, et eut avec lui ensuite plusieurs entretiens amicaux.

Trois chefs de la ville consentirent à venir à bord du navire et à remonter le fleuve avec le capitaine Dundas, jusqu'aux rapides, près de l'endroit où fit naufrage le *Guelphe*, monté par Von der Decken, navire qui, depuis vingt-sept ans, est resté échoué en ce point. Un des chefs raconta à M. Dundas qu'à quatre heures au-dessus des rapides se trouve une chute considérable. Le capitaine ne disposait pas du temps nécessaire pour se rendre par terre jusqu'à cette chute. Les eaux commençaient en effet à baisser, et il redescendit le fleuve.

C'est par Barderah que passe la route de Boran à Brava, route où se fait un certain commerce d'ivoire.

Les Somalis forment une belle race. Les femmes sont jolies et ont des yeux noirs magnifiques; elles sont jalousement gardées par leurs maris.

Ces indigènes sont des musulmans très stricts. Ils sont très orgueilleux et s'efforcent de ne manifester jamais aucun étonnement; même lorsqu'ils virent pour la première fois un canon

Digitized by Google

Maxim et des revolvers, ils ne donnèrent aucune marque de surprise. Ils sont armés d'une lance, d'une courte épée et d'un bouclier en peau de rhinocéros.

Le pays paraît admirablement propre aux cultures. Le climat est excellent.

IV

L'Afrique orientale anglaise a été, cette année, le théâtre d'explorations dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler. Les capitaines Macdonald et Pringle ont étudié le tracé du futur chemin de fer de Mombaze au lac Victoria; le capitaine Pringle a récemment rapporté en Angleterre une série de cartes établies avec soin.

Le lieutenant Villiers et M. Gregory, attachés au département géologique du *British Museum*, viennent de commencer une exploration de la vallée du Juba.

Le lieutenant de Hohnel, dont on connaît le beau voyage, a entrepris une nouvelle expédition, avec un Américain, M. Chanler; ils se proposent de gagner le lac Rodolphe, dont la découverte est un des faits géographiques les plus notables de ces dernières années, et de parcourir les régions voisines du mont Kenia.

Dans la Zambézie anglaise, nous devons citer comme le résultat le plus important des recherches géographiques en 1892 les études topographiques poursuivies dans le district du lac Nyassa par le capitaine Sclater, attaché à la mission de M. H. H. Johnston. C'est tout récemment seulement que nous avons eu le récit du voyage accompli en 1890 du Nyassa au Katanga par M. Joseph Thomson. M. Bent a étudié les mystérieuses ruines de Zimbaboué. Le pionnier bien connu M. Selous a rapporté en Angleterre il y a peu de temps une carte du Machoualand, dont il a sillonné le territoire de ses nombreux itinéraires. Le topographe en chef de la Compagnie anglaise de l'Afrique centrale, M. Duncan, vient aussi de rapporter d'utiles documents géographiques.

V

Mon collègue et ami M. Pierre Lefèvre-Pontalis, qui a brillamment collaboré aux travaux de la mission de M. Pavie, a publié

Digitized by Google

récemment dans le *Journal asiatique* des *notes sur quelques populations du nord de l'Indo-Chine*, accompagnées de quatorze vocabulaires recueillis par lui au cours de son voyage.

Ainsi qu'il le dit, « l'étude philologique des dialectes aborigènes de l'Indo-Chine et du sud de la Chine présente d'autant plus d'intérêt que l'on ne connaît pas encore d'une façon précise l'origine des populations qui les parlent. »

Toutes les populations de la région montagneuse où coulent la rivière Noire, le Song-Ma et le Song-Ca, chassés de la plaine par les conquérants annamites, sont désignés, à tort, sous le nom de *Muong*, qui, signifiant en langue thaï une agglomération d'individus obéissant à un chef, n'a, au point de vue ethnographique, aucun sens. Les Annamites donnent aussi le nom de *Moïs*, depuis la Cochinchine jusqu'au Tonkin, aux populations les plus différentes de mœurs et de langage qu'ils ont trouvées établies sur le sol envahi par eux et contre lesquelles ils se sont heurtés.

Les études d'ethnographie et de linguistique qui se poursuivent en Indo-Chine permettront sans doute un jour de classer par degré de parenté toutes les populations non annamites de nos possessions. Le mémoire de M. Lefèvre-Portalis fournit sur ce sujet d'intéressantes indications.

Nous signalerons particulièrement les informations qu'il donne sur l'écriture et les livres des Lolos. M. Vacle a trouvé près de Fou-Fang, à l'extrémité occidentale du territoire de Laï-Chau, onze manuscrits lolos, dont l'écriture, d'après M. Lefèvre-Portalis, est dérivée ou tout au moins inspirée du chinois.

Les Lolos se contentaient sans doute autrefois de ces planchettes à échancrures dont ils se servent encore pour leurs contrats dans le Ssu-Tchuen méridional; cette façon primitive et concise d'exprimer sa pensée par écrit a été signalée par le docteur Harmand chez les Khas du Laos central, et par M. Lefèvre-Portalis chez les Khas du Luang-Prabang. C'est sans doute en prenant contact avec les envahisseurs plus civilisés venant de l'est que les Lolos ont éprouvé le besoin d'avoir une écriture : l'exemple des populations de race thaï, leurs voisines du sud, leur fit peut-être aussi entrevoir que la propriété d'une écriture n'est pas négligeable de la part d'une race qui tient à son indépendance.

« Pour des cerveaux peu cultivés, dit M. Lefèvre-Portalis, l'adoption de caractères alphabétiques eût exigé beaucoup d'efforts. Il

Digitized by Google

était d'ailleurs naturel qu'ils tirassent leurs inspirations de ceux-là même auxquels ils avaient emprunté l'idée d'une écriture. Aussi nous paraît-il vraisemblable qu'ils aient cherché à imiter les Chinois. »

VI

L'Angleterre a prononcé en juin 1892 l'annexion des îles Gilbert, de l'île Gardner qui font partie du groupe du Phénix, de l'archipel Danger et de l'île Nassau. Le groupe des Danger se compose des trois îles Pukapula, Koko et Raton; la première seule est peuplée; elle a environ 500 habitants. Il y en a une vingtaine seulement à Gardner, qui n'a d'autre richesse que des gisements de guano sans grande importance. On cultive un peu de coton à Nassau.

C'est, dit-on, en vue de l'établissement d'un câble transpacifique que le gouvernement britannique a fait procéder à ces annexions.

Le trafic des armes et des spiritueux a été interdit dans les îles Gilbert et Cook. Il est question de nommer un président aux Gilbert. Il y en a un dans l'archipel Cook depuis 1891.

L'Angleterre a déjà annexé, en 1888, les îles Christmas (par 1° 57′ lat. et 1° 55′ long.), Fanning, Penrhyn et Echiquier; une autre île Christmas (au S.-O. de Java); et l'archipel Cook; en 1889, les îles Souvarow, Humphrey, Rokahouga et Union.

VII

Le moment est venu pour le commandant Monteil des conférences et des banquets[1]. C'est le 29 janvier qu'il a été reçu dans le grand amphithéâtre de la Nouvelle Sorbonne par la Société de géographie. La Société de géographie commerciale le reçoit à son tour le 1er février. Dans une prochaine livraison nous dirons ce qui se dégage de neuf et de concluant et de ses discours et des manifestations dont il est l'objet.

L. Delavaud.

1. Le 26 janvier, banquet offert par le groupe colonial de la Chambre, la Société de géographie commerciale, le Comité de l'Afrique française, la Société d'Economie industrielle et commerciale et la Société africaine; le 30, second banquet offert par la Société de géographie.

Digitized by Google

LES PROGRÈS RÉALISÉS EN FRANCE

DANS LA

MESURE DES ALTITUDES

ET LA

DÉTERMINATION DU NIVEAU DES MERS

CONFÉRENCE FAITE A LA SORBONNE, LE 13 NOVEMBRE 1892,

DEVANT LA SOCIÉTÉ DE TOPOGRAPHIE DE FRANCE

NIVEAU MOYEN DE LA MER.

Il me reste maintenant à dire un mot de l'origine à partir de laquelle sont comptées les altitudes.

J'ai dit que pour la France cette origine était le niveau moyen de la Méditerranée à Marseille. La plupart des pays de l'Europe ont également choisi pour origine de leurs nivellements le niveau moyen de la mer en un point de leurs côtes. — Mais, d'une manière générale, qu'est-ce que le *niveau moyen* d'une nappe maritime?

Le niveau de la mer, on le sait, varie à chaque instant. Sous la double attraction de la lune et du soleil, combinée avec la rotation de la terre sur elle-même, les eaux de la mer sont soumises à des oscillations périodiques complexes : marées journalière, mensuelle, annuelle, séculaire.

A ces oscillations viennent s'ajouter les mouvements plus ou moins irréguliers produits par le vent ou causés par les variations de la pression barométrique, les courants provoqués par les différences de température et de salure de l'eau entre les diverses régions du globe, notamment entre le pôle et l'équateur, enfin, les perturbations apportées par la configuration même des côtes à la propagation de ces diverses ondes. La connaissance de ces mouvements — dont nous observons seulement la résultante — est d'une importance capitale pour la navigation et pour les travaux maritimes. Mais ce qui intéresse plus particulièrement les géodésiens, c'est le niveau moyen, c'est-à-dire la moyenne des hauteurs successives de l'eau en un point donné, par rapport à un repère fixe.

C'est au niveau moyen de la mer, ai-je dit, que sont rapportés la plupart des nivellements; mais là ne se borne pas l'utilité de sa détermination. En effet, la variation lente, avec le temps, de ce niveau moyen, dans un même lieu, mettra en évidence les déplacements relatifs du sol et des eaux dans la suite des années, et fournira de précieuses indications touchant l'avenir réservé aux continents actuels. D'autre part, en rattachant au réseau général

Digitized by Google

des nivellements les cotes obtenues, on en déduira les hauteurs relatives des différentes mers les unes par rapport aux autres, et, par suite, la direction et la vitesse des courants marins.

En raison de l'intérêt qu'elles présentent, ces questions sont étudiées, depuis longtemps, dans un grand nombre de stations échelonnées sur toutes les mers.

Le plus ancien des procédés en usage pour la recherche du niveau moyen consiste à faire directement, et à des intervalles réguliers, sur une échelle de port d'une stabilité assurée, des lectures dont on prend ensuite la moyenne. Mais ces lectures, toujours incertaines, sont souvent erronées par suite de la négligence de l'observateur; en tout cas, ce procédé ne donne de résultats exacts qu'à la condition de prolonger l'expérience pendant une très longue suite d'années.

On obtient plus de précision en se servant d'un *marégraphe*, appareil constitué, comme on sait, par un flotteur placé dans un puits communiquant avec la mer, dont les mouvements dans le sens vertical viennent s'inscrire, convenablement réduits, sur un cylindre mû par une horloge. La cote du niveau moyen est donnée par la hauteur d'un rectangle d'aire équivalente à celle du diagramme tracé par l'appareil. On calcule cette aire, soit au moyen d'une formule géométrique, soit plus simplement à l'aide d'un planimètre. Mais c'est encore là une opération longue et délicate.

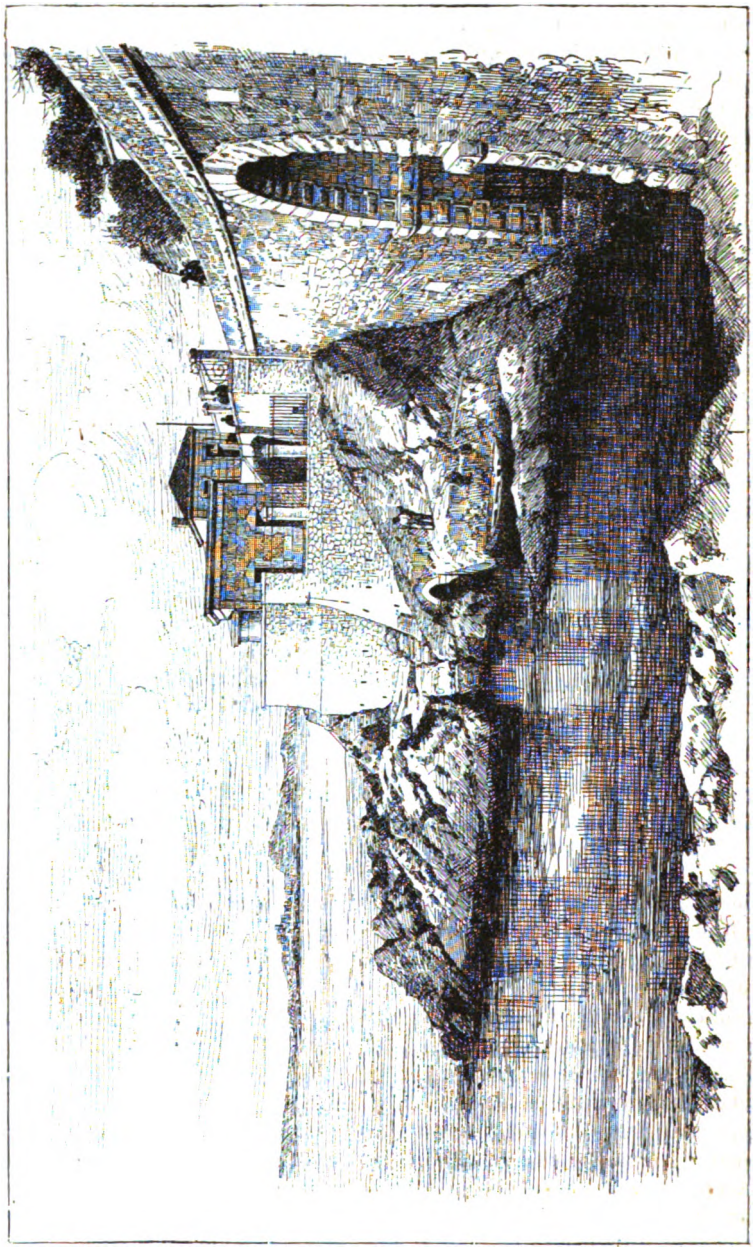
En somme, pour ce qui regarde spécialement le niveau moyen, il est peu de stations ne laissant à désirer sous quelque rapport. Ici, c'est un fleuve qui déverse à la surface de la mer des eaux douces plus légères, créant une surélévation anormale de niveau. Ailleurs, c'est le mode même d'observation qui n'offre pas toute l'exactitude désirable. Aussi, pour fournir une base précise au nivellement de haute précision du nouveau réseau fondamental, le comité du nivellement général de la France a-t-il proposé de créer à Marseille, sur un point dégagé de la côte et à l'abri des eaux douces, une nouvelle station marégraphique, où l'on mettrait à profit les moyens les plus perfectionnés pour l'enregistrement des mouvements de la mer et pour la détermination du niveau moyen. L'administration des travaux publics ayant adhéré à ces vues, le projet a reçu son exécution, et la France possède aujourd'hui un établissement modèle, supérieur à toutes les installations du même genre existant à l'étranger.

Les bâtiments (fig. 8) ont été construits en 1884 par les ingénieurs du port de Marseille.

L'installation des instruments a été faite sous ma direction. L'appareil principal est un *marégraphe totalisateur*[1], système Reitz, modifié sur mes indications (fig. 9). Il présente cette particularité essentielle — d'où il tire d'ailleurs son nom — de faire lui-même, à l'aide d'un planimètre[2], le calcul de l'aire des diagrammes au fur et à mesure de leur production, ce qui simplifie énormément le travail tout en augmentant beaucoup les garanties d'exactitude.

1. Deux autres appareils du même genre existent en Europe, l'un à Cadix (Espagne), l'autre dans l'île d'Helgoland (à l'embouchure de l'Elbe).
2. En réalité ce planimètre est double, les deux roulettes se contrôlant mutuellement.

Digitized by Google



Vue de l'observatoire marégraphique de Marseille.

FIGURE 8.

Digitized by Google

Les courbes de marée sont tracées sur une bande de papier recouvert d'une très légère couche d'un vernis noir à l'encre de Chine. Une pointe de diamant portée sur une crémaillère actionnée par le flotteur écorne légèrement la pellicule de vernis et grave ainsi sur le papier un sillon blanc d'une netteté et d'une finesse extrêmes (fig. 10).

Enfin l'installation est complétée par un baromètre et par un thermomètre enregistreurs. Les indications relatives au vent et à la pluie tombée sont prises à l'observatoire de Marseille, mieux situé pour ce genre d'observations.

Cette installation est très complète et le marégraphe totalisateur est, sans conteste, un appareil des plus ingénieux. Mais, par lui-même et par l'installa-

Croquis schématique du marégraphe totalisateur.

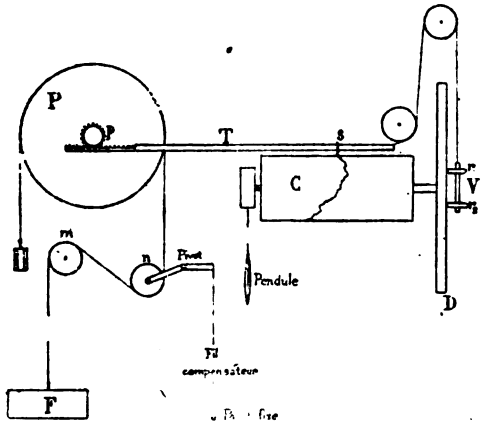


FIGURE 9.

F, Flotteur.
P, Poulie motrice.
T, Tige porte-style.
S, Style enregistreur.
C, Cylindre d'enregistrement.
D, Disque tournant, en verre dépoli.
r_1, r_2, Roulettes totalisatrices, portées par le chariot V.

tion qu'il exige, cet instrument est fort coûteux et, par suite, n'aurait pu être multiplié autant qu'il était nécessaire.

Il fallait trouver un moyen de résoudre le problème à moins de frais. En procédant au réglage du marégraphe de Marseille, j'observai que plus on diminuait la section du canal qui met la mer en communication avec le puits du flotteur de l'appareil, moins les petites oscillations dues à la houle apparaissaient sur la courbe enregistrée. Je fus ainsi amené à penser qu'en réduisant davantage encore le diamètre du canal — en employant, par exemple, un canal capillaire — on supprimerait, dans le tracé de la courbe, l'influence de la marée journalière elle-même, qui, après tout, n'est qu'une houle particulière ayant une période d'une demi-journée au lieu de quelques secondes. On obtiendrait ainsi le niveau de la mer supposé affranchi de toutes les causes qui le font varier, autrement dit on aurait directement le *niveau moyen de la mer*.

Pour réaliser cette conception, j'ajustai à la base d'un tube de cuivre un

Digitized by Google

Spécimen des diagrammes fournis par le marégraphe totalisateur.

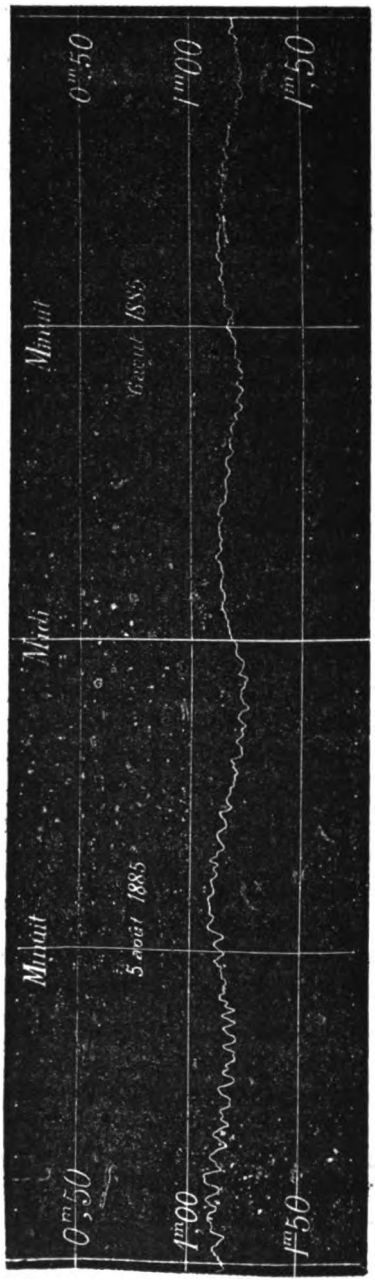


FIGURE 10. — Échelle de 2/7.

Digitized by Google

vase poreux de pile Bunsen et je fixai cet appareil rustique dans le puits même du marégraphe totalisateur. L'expérience ne tarda pas à montrer que le niveau moyen de l'eau dans le tube coïncidait rigoureusement avec le niveau moyen laborieusement déduit des indications du totalisateur. Le problème était résolu. Je donnai le nom de *médimarémètre* (mesure de la mer moyenne) à ce nouvel appareil, qui allait permettre de déterminer, sans le secours d'aucun mécanisme et avec une dépense insignifiante, le niveau moyen de la mer le long de nos côtes.

L'économie obtenue était importante. Pour la faire apprécier, il me suffira de rappeler que l'installation de l'observatoire marégraphique de Marseille n'a pas coûté moins d'une quarantaine de mille francs, tandis qu'un médimarémètre, mis en place, revient rarement à plus de deux à trois cents francs avec les accessoires.

Appareil démonstratif du principe fondamental du médimarémètre.

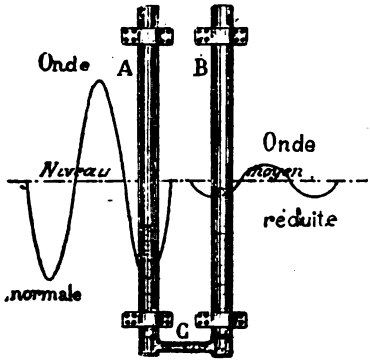


FIGURE 11.
C, Canal capillaire.

En somme, le médimarémètre est basé sur ce fait qu'une onde liquide se transmettant par un canal capillaire, ou mieux à travers une paroi poreuse, diminue d'amplitude et se trouve retardée dans ses phases, *sans que le niveau moyen éprouve de changement.*

Ce fait, que la théorie explique, se trouve expérimentalement mis en évidence dans l'appareil que voici (fig. 11). Cet appareil se compose de deux tubes communiquant ensemble par un canal capillaire. Par un mécanisme spécial, le niveau du liquide dans le tube de gauche est animé d'une oscillation régulière de 30 centimètres environ d'amplitude (c'est la dénivellation moyenne de la marée à Marseille); dans l'autre tube, on voit l'eau se déplacer de 10 à 15 millimètres seulement de part et d'autre du niveau moyen, avec un retard de près d'un quart de période dans les phases. Une réduction plus forte de l'amplitude eût été obtenue facilement, mais elle aurait eu l'inconvénient de masquer la relation existant entre les mouvements de l'eau dans les deux tubes.

Digitized by Google

Quant au médimarémètre, dans sa forme définitive, il se compose (fig. 12) d'un tube étanche que l'on fixe verticalement dans un puits communiquant avec la mer, ou contre un mur de quai. Ce tube est en relation, par un tuyau, avec un plongeur immergé au-dessous du niveau des plus basses mers. Ce

Médimarémètre.

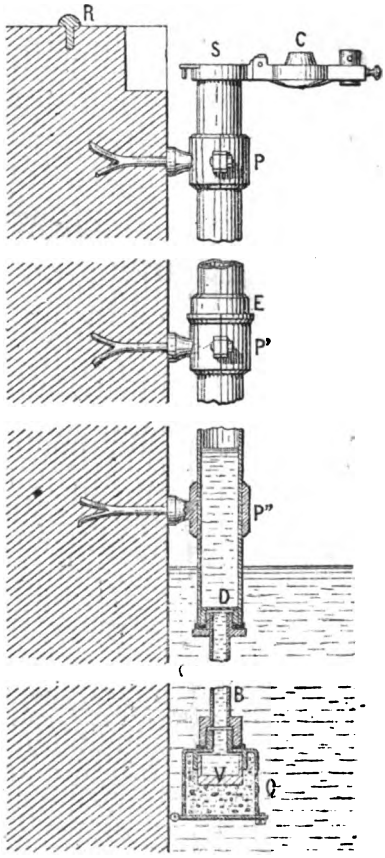


FIGURE 12. — Échelle de 1/5.

C, Couvercle servant à empêcher la chute d'eau de pluie ou de corps étrangers dans le tube S. — E, Epaulement servant à arrêter la position du tube. — D, Diaphragme. — B, Tuyau de communication. — Q, Plongeur contenant la cloison poreuse V.

plongeur est divisé en deux parties par une cloison poreuse en porcelaine dégourdie. Le compartiment inférieur est rempli de sable et son enveloppe percée latéralement de trous pour l'accès de l'eau. La surface poreuse est réglée de manière que, dans le tube, la marée journalière soit réduite à une

Digitized by Google

Sonde du médimarémètre.

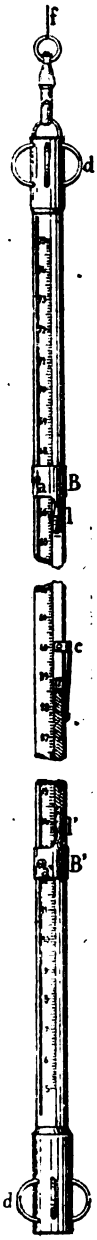


FIGURE 13. — Échelle de 2/5.
B, B', Bagues servant à fixer le papier sensible. c, Poinçon de repérage.

Digitized by Google

oscillation insignifiante. Une observation par jour suffit, dès lors, pour déterminer la variation lente du niveau intérieur avec le temps.

La mesure de la hauteur de l'eau s'effectue au moyen d'une sonde divisée (fig. 13), sur laquelle on fixe latéralement, au moyen de bagues mobiles, une bande de papier sensibilisé au sulfate de fer et à la noix de galle. On descend à fond cette sonde dans le tube, jusqu'à ce qu'elle vienne buter contre la base; une ou deux secondes après, on la remonte; la partie mouillée du papier est devenue noire, ce qui permet de lire facilement la cote de l'eau. En rapprochant les bandes et en alignant les points de repère marqués dans le papier par le poinçon de la sonde, on constitue un diagramme (fig. 14), qu'il suffit de réduire au dixième, par exemple, et de mesurer ensuite avec un planimètre, pour en déduire la cote cherchée du niveau moyen.

Médimarémètre de Marseille. — Variation du niveau moyen diurne.

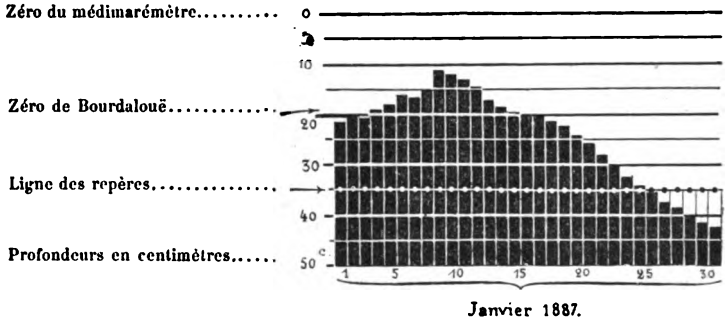


FIGURE 14.

Diagramme obtenu par juxtaposition des bandes impressionnées et réduction du tout à l'échelle de 1/15.

Nota. — Dans le médimarémètre de Marseille, le premier qui ait été construit, le zéro de l'échelle se trouve à l'extrémité supérieure de la sonde.

J'ai dit que dès 1885 un médimarémètre avait été installé à Marseille, dans le puits même du marégraphe totalisateur. Depuis cette époque, le niveau moyen calculé à la fin de chaque mois, d'après les indications de cet appareil, n'a cessé de concorder avec le niveau moyen donné par le marégraphe totalisateur. Ce résultat, obtenu sans que le médimarémètre ait encore subi aucun nettoyage, prouve que l'engorgement du filtre par les végétaux et les animalcules marins n'est ni aussi rapide ni aussi dangereux qu'on aurait pu le craindre *a priori*.

Quatorze médimarémètres, établis par le service du nivellement général de la France, fonctionnent aujourd'hui sur les côtes de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée. Quatre autres de ces appareils ont été installés sur le littoral de l'Algérie et de la Tunisie, les uns par le service géographique de l'armée, les autres par le service du nivellement. La Belgique en a également établi un à Ostende. Enfin le Danemark et l'Italie en ont mis plusieurs à l'essai sur les côtes de la mer du Nord, de l'Adriatique et de la Méditerranée.

Digitized by Google

Tous ces postes se trouvent reliés au réseau général des nivellements de précision dans les différents pays, de telle sorte que les hauteurs du niveau moyen dans les divers ports peuvent être rapportées à une même origine et facilement comparées entre elles. A ce point de vue, d'intéressants résultats ont déjà été obtenus. Ainsi, j'ai réussi à prouver que la plupart des mers qui baignent l'Europe ont le même niveau, *à quelques centimètres près*. Cette constatation est venue détruire une croyance qui, jusque-là, paraissait solidement établie. D'après l'ancien nivellement de Bourdalouë, en effet, il existait, entre la Méditerranée et l'Océan, une dénivellation de $0^m,80$ à 1 mètre; plus tard, les nivellements espagnols avaient donné un résultat à peu près analogue entre Alicante et Santander. Ce fait paraissait d'ailleurs s'expliquer tout naturellement par la comparaison des densités de l'eau de mer de part et d'autre du détroit de Gibraltar. J'ai pu montrer que ces résultats illusoires étaient dus, les uns à des erreurs systématiques des nivellements, les autres au caractère superficiel des observations faites sur la salure de la mer.

Ainsi, comme au canal de Suez, s'est trouvée de nouveau vérifiée la vieille hypothèse de l'uniformité du niveau des mers, un instant abandonnée sur la foi de mesures inexactes.

Résumé et conclusions

Il me reste à récapituler en quelques mots les résultats obtenus et l'œuvre accomplie par le service du nivellement général de la France.

A la fin de cette année, le réseau fondamental sera terminé et, dès l'année prochaine, les repères principaux recevront les plaquettes altitudinales destinées à mettre à la disposition du public les résultats de l'opération.

En outre, on a commencé la publication d'un Répertoire graphique des repères, qui désigne, à l'aide d'une carte et d'un dessin, l'emplacement de tous les repères, de manière à permettre de les retrouver sans difficulté. Ce répertoire, dont les deux premières livraisons ont déjà paru, remplacera avantageusement le catalogue numérique de Bourdalouë.

Au point de vue de la précision obtenue, les nouvelles opérations ne le cèdent en rien aux meilleurs nivellements faits à l'étranger. L'exactitude est environ triple de celle de Bourdalouë. En d'autres termes, pour deux points distants de un kilomètre, la différence des altitudes n'est pas affectée, en moyenne, d'une erreur probable supérieure à neuf dixièmes de millimètre, alors que cette erreur était de 2 à 3 millimètres environ pour les opérations de Bourdalouë. En tenant compte des erreurs systématiques, l'erreur probable de la différence de niveau trouvée entre Marseille et Lille ne dépasse pas 5 centimètres.

Ce supplément de précision n'a été acheté par aucun sacrifice; au contraire, tandis que le nivellement de Bourdalouë avait été payé à forfait à raison de 55 francs le kilomètre, les nouvelles opérations coûtent moins de 35 francs.

Ce résultat est dû, sans doute, aux perfectionnements apportés dans les instruments et les méthodes d'opération et de calcul; mais il est attribuable aussi, pour une bonne part, au système de rémunération du personnel des

Digitized by Google

brigades. En dehors du salaire journalier, nos agents perçoivent, en effet, une prime importante, qui croît avec la longueur nivelée par eux. Cette prime diminue quand les opérations ne sont pas suffisamment correctes, le travail, dans ce cas, devant être recommencé sans que, la seconde fois, il en soit tenu compte dans le calcul du salaire. Les opérateurs sont donc également intéressés à faire bien et à faire vite.

Les procédés du nivellement général de la France ont été adoptés, chez nous, par le service géographique de l'armée, pour le nivellement de précision de l'Algérie et de la Tunisie, actuellement en cours d'exécution. Dans plusieurs pays voisins, notamment en Belgique et en Italie, nos instruments et nos méthodes se sont substitués, en tout ou en partie, aux procédés suisses et allemands.

Le service du nivellement général de la France a, en outre, recueilli de précieux témoignages d'estime pour ses travaux.

Le jury de l'Exposition de 1889 lui a décerné un Grand Prix. Le Bureau des longitudes et l'Association géodésique internationale lui ont ouvert leurs portes. Les services publics font appel à son concours; ainsi le département du Pas-de-Calais lui a demandé de faire le nivellement complet de ses 6,000 kilomètres de voies de communication et le service maritime de la Gironde nourrit en ce moment le projet de lui confier le nivellement de précision des deux rives du fleuve, en vue de l'amélioration de son estuaire maritime.

Mais l'heure presse et j'abuse de votre patience; il est temps que je m'arrête! Je n'ai cependant fait qu'effleurer très légèrement les nombreux et difficiles problèmes que soulève ce mot en apparence si simple: le *nivellement*. Mais j'en aurai dit assez, j'espère, pour montrer que si la France a laissé quelque temps dans l'oubli cette branche importante de la topographie, créée par un de ses enfants, Bourdaloue, elle a du moins aujourd'hui largement reconquis le rang que lui assignaient, en Europe, à ce point de vue, son passé et son renom scientifique.

Je remercie le bureau de la Société de topographie de m'avoir fourni l'occasion d'affirmer cet important résultat; je vous remercie également, mesdames et messieurs, de la bienveillance avec laquelle vous m'avez écouté.

CH. LALLEMAND,
Ingénieur en chef
du Service du nivellement général de la France.

Digitized by Google

PREMIÈRE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

(SUITE)

PREMIÈRE DÉCADE. CHAPITRE SEPTIÈME.

Au cardinal Louis d'Aragon.

A peine débarqué à Hispaniola, l'amiral trouva tout en désordre, au delà de ce qu'on aurait pu craindre, et la situation fort compromise. Roldan, qui avait profité de son absence pour se séparer de son frère, et qu'enorgueillissait la multitude qui s'était déclarée en sa faveur, non seulement résolut de ne pas se rendre auprès du chef qui jadis avait été son maître et l'avait élevé de ses propres mains, mais encore commença à l'accabler d'injures et écrivit aux rois des horreurs contre les deux frères. L'amiral, de son côté, dépêcha des messages aux rois pour les informer de la révolte et les prier en même temps de vouloir bien lui envoyer des soldats qui l'aideraient à comprimer la révolte et à punir les coupables en proportion de leurs délits. Roldan et ses complices se plaignaient gravement de Colomb et de l'adelantado. C'étaient, d'après eux, des hommes injustes, des impies, des ennemis du sang espagnol, qu'ils répandaient à profusion. Ils se plaisaient, sous de futiles prétextes, à torturer, à étrangler, à décapiter, à faire mourir de diverses façons ; c'étaient des ambitieux, des envieux, des orgueilleux, des tyrans intolérables. Aussi les avaient-ils évités comme on fuit des bêtes sauvages qui aiment le sang, et comme on fuit également des ennemis de la royauté. On avait en effet découvert que les deux frères ne pensaient et ne songeaient à rien autre chose qu'à usurper le gouvernement des îles[1]. On s'en était aperçu en bien des circonstances, mais surtout par ce fait qu'ils ne permettaient à personne, sinon à leurs familiers, d'aller ramasser de l'or dans les mines. L'amiral, de son côté, en demandant aux rois des renforts qui lui permettraient de traiter ces révoltés selon leurs mérites, ajoutait que ces hommes, qui osaient le charger ainsi, étaient couverts de méfaits et de crimes, débauchés, voleurs, séducteurs, ravisseurs, vagabonds. Ils ne respectaient rien, ne tenaient compte de rien, étaient parjures, menteurs, déjà condamnés par les tribunaux ou redoutant d'y comparaître

1. Cf. Las Casas, *passim*.

Digitized by Google

pour leurs nombreux délits. Ils avaient fait bande à part, et mêlant le viol aux rapines, paresseux, gourmands, ne songeant qu'à dormir ou qu'à faire la fête. Ils n'épargnaient personne. Eux qui avaient été menés à Hispaniola pour y faire l'office de mineurs ou de goujats, maintenant ils ne s'éloigneraient pas d'un stade de leur maison en marchant à pied. Ils se font transporter à travers toute l'île comme s'ils étaient des édiles curules, sur les épaules des malheureux indigènes. En manière de jeu et pour ne pas perdre l'habitude de verser le sang, voici comment ils exercent la force de leurs bras. Ils tirent leurs épées et s'amusent à trancher d'un seul coup la tête d'innocentes victimes. Celui qui avait réussi à jeter à terre le plus rapidement, et d'un seul coup, la tête d'un misérable insulaire était proclamé le plus brave et était le plus honoré. Telles étaient les accusations réciproques qui séparaient l'amiral et les partisans de Roldan, sans parler de beaucoup d'autres imputations.

Pendant ce temps l'amiral, qui voulait arrêter les dangereuses attaques des tribus de Ciguana, révoltées sous le commandement de Guarionex, envoya contre elles son frère l'adelantado avec quatre-vingt-dix fantassins et quelques cavaliers. Il est vrai de dire que près de trois mille insulaires qui avaient eu à souffrir des incursions des gens de Ciguana et étaient leur ennemis jurés, s'étaient joints aux Espagnols. L'adelantado conduisit sa troupe jusqu'à la rive d'un grand fleuve qui arrose la plaine située entre la mer et les deux extrémités des monts de Ciguana. Nous en avons déjà parlé. On surprit deux espions des ennemis cachés dans les broussailles. L'un d'eux se jeta à la mer, et, traversant le fleuve à son embouchure, parvint à s'enfuir auprès des siens. L'autre fut pris. On sut par lui que six mille naturels de Ciguana étaient cachés dans la forêt au delà du fleuve, et qu'ils se disposaient à attaquer les Espagnols quand ils franchiraient le fleuve. C'est pour cela que l'adelantado monta sur la rive opposée, cherchant un gué pour le passage. Il le trouva bientôt dans la grande plaine. Les Espagnols s'apprêtaient à franchir le fleuve lorsque les gens de Ciguana, poussant tous ensemble d'horribles cris, sortent de la forêt en épais bataillons. Leur aspect était redoutable et repoussant. C'est ainsi que marchent au combat les Thraces et les Agathyrses peints et tachetés. Ces indigènes en effet se teignent depuis le front jusqu'aux genoux avec des couleurs noires et écarlates, qu'ils tirent de certains fruits semblables à des poires, et qu'ils entretiennent avec grand soin dans leurs jardins. Leur chevelure se hérisse en mille coiffures étranges, car leurs cheveux sont longs et noirs, et, si la nature s'y refuse, ils recourent à l'art. On aurait dit des fantômes qui sortaient des cavernes infernales. Ils s'avancent au devant de nos hommes qui s'efforcent de passer le fleuve, et s'opposent à leur passage en leur jetant des flèches et des bâtons pointus. Telle était la multitude des projectiles qu'elle cachait presque la lumière du soleil, et, si les nôtres n'avaient reçu les coup sur leurs boucliers, l'affaire aurait mal tourné pour eux. Plusieurs hommes furent blessés dans ce premier engagement, mais l'adelantado réussit à franchir le fleuve. Les ennemis prennent la fuite. Les nôtres les poursuivent mais ils n'en tuent qu'un petit nombre, car les insulaires sont très légers à la course. Une fois à l'abri dans la forêt, ils se servaient de leurs arcs pour arrêter aisément nos hommes, car ils sont habitués aux bois et courent nus à travers les broussailles, les buissons et les arbres, comme des sangliers, sans se lais-

Digitized by Google

ser arrêter par aucun obstacle. Les Espagnols au contraire étaient gênés dans ces taillis par leurs boucliers, leurs vêtements, leurs longues lances et leur ignorance des lieux. Après une nuit passée inutilement dons la forêt, l'adelantado, comprenant le lendemain qu'on n'y rencontrerait aucun indigène, suivit le conseil des insulaires, qui étaient les ennemis séculaires des gens de Ciguana, et, sur leur direction, marcha sur les montagnes où le roi Maiobomexios avait sa résidence de Capronus. Au douzième mille, arrivé au village d'un autre cacique, que, dans leur terreur, tous ses habitants avaient évacué, il établit son camp. On surprend deux indigènes, et on apprend d'eux que le roi Maiobomexios et dix caciques sont rassemblés à Capronus, et qu'ils ont sous leurs ordres huit mille soldats.

Pendant deux jours il n'y eut entre les deux partis que de légères escarmouches. L'adelantado n'osait pas s'avancer plus loin, avant d'avoir fait une reconnaissance plus complète du pays. Au milieu de la nuit suivante, des éclaireurs furent envoyés sous la conduite des insulaires qui connaissaient le pays. Les gens de Ciguana, du haut de leurs montagnes, découvrirent nos hommes. Ils se préparent au combat en poussant des cris, suivant leur habitude, mais ils n'osent pas sortir de leurs forêts, car ils croient que l'adelatando est là avec toute son armée. Lorsque le lendemain l'adelantado mit son armée en marche, ils tentèrent à deux reprises la fortune des combats. Ils s'élancent avec impétuosité contre les nôtres et en blessent plusieurs avant qu'ils aient pu se couvrir de leurs boucliers ; mais les Espagnols reprennent le dessus, les poursuivent, les taillent en pièces et en prennent un grand nombre. Ils cherchent un refuge dans les forêts, d'où ils ne sortirent plus. Parmi ces captifs l'adelantado en choisit un, lui donna pour compagnon un des insulaires, nos auxiliaires, et les envoya tous deux à Maiobomexios avec ce message :

« Ce n'est pas pour te faire la guerre à toi et à tes sujets, ô Maiobomexios, que l'adelantado est entré en campagne : au contraire, il désire ton amitié, mais il demande avec insistance que Guarionex, qui a cherché un refuge auprès de toi et t'a excité, au grand dommage des tiens, à prendre les armes contre nous, soit livré et puni comme il le mérite. Il t'engage donc et te conseille d'abandonner ce cacique. Si tu y consens, l'amiral son frère te rangera au nombre de ses amis, il respectera et protègera ton territoire tout entier. Si tu refuses, il songera à t'en faire repentir. Tout ton royaume sera dévasté par le fer et par le feu. Tout ce que tu possèdes sera détruit. » Maiobomexios, après avoir pris connaissance du message, répondit en ces termes : « Guarionex est un héros orné de toutes les vertus. Tout le monde le sait : c'est pour cela que je trouve bon de le secourir et de le protéger. Quant à vous, vous êtes des hommes violents et perfides, qui ne cherchez qu'à verser le sang des innocents. Je ne veux pas entrer en relations ni contracter d'alliance avec des scélérats. »

Quand on lui eut transmis cette réponse, l'adelantado fit brûler le village où il avait établi son camp, et plusieurs autres villages aux environs. Il se rapprocha de Maiobomexios et lui dépêcha de nouveaux messages pour l'inviter à déléguer auprès de lui un de ses conseillers intimes, avec lequel on pourrait s'entendre sur les conditions de la paix. Maiobomexios consent à envoyer un de ses confidents les plus dévoués, en compagnie de deux autres chefs. L'adelantado s'entend avec lui et l'engage vivement à ne pas laisser ravager le royaume

Digitized by Google

de Maiobomexios uniquement dans l'intérêt de Guarionex. Il lui conseille de le livrer, à moins qu'il ne préfère perdre lui et les siens et veuille que ses sujets soient traités en ennemis. Au retour du messager, Maiobomexios convoque le peuple et lui expose les négociations. « Il faut livrer Guarionex, s'écrie-t-on. Que maudit et détesté soit le jour où il est venu troubler notre tranquillité ! » Mais le cacique fait observer que Guarionex est un héros, qu'il lui a rendu service, attendu qu'en venant chercher un refuge près de lui il lui a porté des présents royaux : en outre n'a-t-il pas appris à la femme du cacique et à lui-même à danser et à former des chœurs, ce qui n'est pas un médiocre mérite. Aussi Maiobomexios est-il résolu à ne jamais abandonner le prince qui a fait appel à sa protection, et auquel il a promis de le défendre. Il aime mieux s'exposer aux plus graves dangers avec lui que de mériter le reproche d'avoir trahi son hôte.

Malgré les plaintes du peuple, l'assemblée est dissoute, et le cacique appelle à lui Guarionex, lui promet pour la seconde fois de le secourir et de tenter avec lui la fortune tant qu'il vivra. Il se détermine également à n'informer de rien l'adelantado. Bien plus, il ordonne à son premier envoyé de se porter au chemin par où avaient l'habitude de passer les messagers de l'adelantado, lui confie des soldats dont il est sûr, avec ordre de tuer tous ceux qui viendront, et de ne plus accepter de conférence avec personne.

L'adelantado venait d'expédier deux messagers : un captif de Ciguana et un des indigènes auxiliaires. On les décapite tous les deux. Barthélemy suivait, escorté seulement par dix fantassins et par quatre cavaliers. Il trouva sur le chemin les cadavres de ses messagers. Aussi dans sa colère résolut-il à ne plus épargner Maiobomexios. Il envahit avec son armée la résidence royale de Capronus. Les caciques fuient de divers côtés et abandonnent leur chef suprême, qui se retire avec toute sa famille dans de sauvages montagnes. D'autres gens de Ciguana cherchèrent à s'emparer de Guarionex pour le livrer, puisqu'il était l'auteur de la catastrophe, mais il parvint à s'enfuir, et se cacha presque seul au milieu des rochers dans des montagnes désertes. Cette longue guerre (elle durait en effet depuis trois mois), les veillées et les fatigues, ainsi que la pénurie des vivres, avaient fatigué les soldats de l'adelantado. Plusieurs d'entre eux demandèrent l'autorisation de retourner à la Conception, où ils possédaient de superbes plantations à la mode indigène. On leur donne congé et ils se retirent.

L'adelantado ne garda auprès de lui que trente compagnons. Ces trois mois de guerre les avaient tous rudement éprouvés. Ils n'avaient pendant tout ce temps rien mangé d'autre que du cazabi, c'est-à-dire du pain de racines, et encore n'étaient-elles pas toujours à maturité. Ils avaient aussi mangé des utias, c'est-à dire des lapins, qu'ils prenaient à la chasse avec leurs chiens. Pour boisson ils n'avaient que de l'eau, tantôt d'une fraîcheur exquise, tantôt boueuse et marécageuse. En outre ils étaient presque toujours restés au grand air et dans une sorte de mouvement perpétuel. C'est là nature de la guerre qui l'exigeait ainsi.

Avec sa petite troupe l'adelantado résolut de parcourir à fond les montagnes et de chercher les cachettes où étaient réfugiés Maiobomexios et Guarionex. Par hasard, quelques chasseurs espagnols que la faim avait poussés, faute de

Digitized by Google

mieux, à la poursuite des utias, rencontrent deux des serviteurs de Maiobomexios qui avaient été envoyés par lui dans les villages de son territoire et qui rapportaient du pain donné par les indigènes. On les force à indiquer la retraite de leur maître. Sous leur direction, douze de nos soldats, après s'être teint le corps à la mode des gens de Ciguana, s'emparent par ruse de Maiobomexios, de sa femme, de ses fils, et les conduisent à la Conception, près de l'amiral. Quant à Guarionex quelques jours plus tard la faim le chassa des cavernes où il se cachait. Les insulaires, par peur de l'amiral, le dénoncèrent aux chasseurs. Aussitôt informé du lieu de sa retraite, l'amiral envoie pour le prendre, au moment où il essayera de quitter la plaine et de se jeter dans la montagne, une troupe de fantassins. Ils partent, le trouvent et le ramènent. Alors seulement fut pacifiée la région, et tout rentra dans le repos.

Une parente de Maiobomexios, femme d'un cacique dont le territoire était encore intact, avait partagé la mauvaise fortune de Maiobomexios. Tout le monde s'accordait à dire que c'était la plus belle de toutes les femmes que la nature avait créées dans Hispaniola. Son mari en était fort amoureux, comme d'ailleurs elle méritait d'être aimée. Quand elle fut prise par les Espagnols, il fut comme privé de raison et errait à l'aventure dans les déserts, ne sachant à quelle résolution s'arrêter. Il alla enfin trouver l'amiral, s'engagea à se soumettre sans conditions, lui et les siens, pourvu qu'on lui rendît sa femme. On la lui rend, et en même temps qu'elle sont délivrés plusieurs des principaux captifs. C'est alors que ce même cacique, avec cinq mille indigènes portant au lieu d'armes des instruments de culture, alla de lui-même labourer et faire les semailles dans une des plus larges vallées de son territoire. L'amiral le remercia par des cadeaux, et le cacique s'en revint tout joyeux. Cette nouvelle se répandit dans le Ciguana, et les caciques se prirent à espérer qu'on userait de clémence à leur égard. Ils vinrent d'eux-mêmes, et promirent d'obéir dorénavant aux ordres qu'ils recevraient. Ils demandaient qu'on épargnât leur chef et sa famille. En effet, sur la demande des caciques, la femme et les enfants de Maiobomexios sont délivrés, mais on le garde prisonnier.

Pendant que l'amiral[1] administrait ainsi Hispaniola, il ne savait pas ce que ses adversaires machinaient contre lui à la cour d'Espagne. Les souverains, fatigués de toutes ces querelles, ennuyés surtout de ne recevoir, à cause de ces dissensions et de ces révoltes, qu'une petite quantité d'or et de matières précieuses, désignent un autre gouverneur[2] qui fera une enquête sérieuse,

1. Les ennemis de l'amiral étaient nombreux. Il faut citer au premier rang parmi eux l'ordonnateur général de la marine, l'archidiacre, bientôt évêque, Fonseca, et tous les colons qui n'avaient pas réussi au nouveau monde et en revenaient malades, et « plus jaunes que l'or qu'ils avaient cru trouver : » Cf. OVIEDO, ouvr. cit., 11, 13. Quando tomaban a España algunos de los que venian en esta demanda del oro, si alla volvian era con la misma color del. »

2. Ce gouverneur fut le fameux Francisco de Bobadilla, commandant de Calatrava. Il existe à son sujet quatre lettres royales, mais qui paraissent contradictoires. La première (21 mars 1499) est dirigée contre les rebelles, la seconde (21 mai) notifie à tous les fonctionnaires d'Hispaniola la nomination du gouverneur, la troisième (21 mai) enjoint à Colomb et à son frère de lui remettre tout ce qui appartient au roi; la quatrième (26 mai) est une lettre de créance (NAVARRETE, II, 262, 263, 266, 267). Il est probable que la deuxième et la troisième lettres n'étaient que conditionnelles, mais le gouverneur, endoctriné par les ennemis de l'amiral, était résolu à sévir.

Digitized by Google

punira les coupables ou les renverra en Espagne. Je ne sais pas trop ce qu'on a découvert, soit contre l'amiral et son frère, soit contre leurs ennemis. Cela seul est certain que Colomb et l'adelantado furent pris, jetés dans les fers, privés de tous leurs biens et ramenés en Espagne. Vous ne l'ignorez pas, très illustre prince. Il est vrai que, lorsque les souverains apprennent que les deux Colomb venaient d'arriver à Cadix chargés de fers [1], ils envoient à la hâte des secrétaires avec ordre de les détacher, permettent à leurs enfants d'aller les visiter, et ne cachent pas qu'ils n'approuvent en aucun point ce mauvais traitement[2]. On prétend que le nouveau gouverneur a envoyé aux rois des lettres écrites de la main de l'amiral, mais chiffrées, par lesquelles il rappelait en toute hâte son frère l'adelantado, alors absent, ainsi que ses soldats, et l'engageait à repousser la force par la force, au cas où le gouverneur voudrait user de violence. L'adelantado précéda ses soldats, et le gouverneur mit la main sur lui ainsi que sur son frère avant que leurs partisans ne les eussent rejoints. Ce qu'il adviendra de tout ceci, le temps nous l'apprendra, cet arbitre suprême des événements. Portez-vous bien.

(*A suivre.*)

1. Tous les détails relatifs à l'arrestation se trouvent dans les historiens contemporains, et spécialement dans la lettre de Colomb à la nourrice de l'infant don Juan. NAVARRETE, III, 413-423.

2. Les souverains espagnols lui écrivirent en outre une lettre affectueuse, lui firent donner la somme relativement considérable de deux mille ducats, et le convoquèrent à une entrevue qui eut lieu le 17 décembre.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

A Monsieur le professeur Ludovic Drapeyron.

CASA DI S. A. R.
IL
DUCA DI GENOVA

Turin, le 8 janvier 1893.

Monsieur le Professeur,

L'absence de S. A. R. Monseigneur le duc de Gênes a empêché S. A. de vous remercier plus tôt de votre estimable lettre.

En rentrant à Turin, S. A. R. m'a chargé de vous exprimer en son nom ses plus vifs remerciements pour votre aimable pensée de lui envoyer l'intéressante et savante Commémoration sur Christophe Colomb faite par vous, Monsieur, à la Sorbonne, et qui certainement aura été appréciée par cette éminente Assemblée.

Le Prince vous en exprime toute sa reconnaissance en vous assurant de ses meilleurs sentiments, avec l'espoir qu'une circonstance se présente, aussitôt que possible, pour vous en remercier personnellement.

Tandis que j'ai l'honneur de m'acquitter de l'agréable mission que l'Auguste Prince a bien voulu me confier, je vous prie, Monsieur le Professeur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le grand maître,
MARQUIS DE BOYL.

Rome, le 20 décembre.

Monsieur le Professeur,

Je vous prie de vouloir bien agréer les remerciements les plus empressés que j'ai l'honneur de vous faire au nom du Conseil d'organisation du Congrès de géographie de Gênes pour l'hommage que vous avez bien voulu lui faire de plusieurs livraisons de votre *Revue de géographie* [1].

Je suis heureux de vous remercier encore une fois de l'honneur que vous venez de nous faire en assistant à notre Congrès, et en prenant part d'une manière si active à nos travaux.

1. Nous avons principalement offert aux Congrès de Gênes et d'Huelva, les livraisons de la *Revue* contenant la traduction de la première décade des lettres de Pierre Martyr d'Anghiera, relatives aux découvertes de Christophe Colomb, traduction due à M. Paul Gaffarel. (*Note de la Direction.*)

Digitized by Google

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Président,
Marquis G. DORIA.
Sénateur du Royaume,
Président de la Société de géographie de Rome
et du premier Congrès italien de géographie.

Gênes, le 2 décembre 1892.

Mon cher Monsieur,

Je viens de recevoir la livraison de novembre de la belle *Revue de géographie*, dirigée par vous avec tant de soin.

En vous remerciant de votre bon souvenir, je dois vous dire qu'au plaisir et à l'honneur d'avoir fait, le 25 septembre dernier, votre connaissance personnelle je joins aujourd'hui des sentiments de véritable gratitude. Aussi me permettrai-je de vous écrire que vous ne vous êtes pas trompé dans votre opinion sur l'Italie.

Dans les fêtes retracées par vous, il ne faudrait pas voir seulement le bonheur et l'orgueil des Génois d'admirer dans leur port la splendide flotte française et de serrer la main à ces vaillants fils de France, mais les sentiments analogues de tous les Italiens.

Et puis, si mes compatriotes sont jaloux et fiers de leur indépendance, s'ils sont résolus à la défendre avec une irrésistible ardeur, ils regardent du côté de la France avec une confiance absolue et avec une véritable affection; pour eux, les Français sont des frères.

Bon patriote, vous savez être impartial dans vos jugements, et vous me donnerez certainement raison, vous qui avez vu de près ce qui s'est passé ici en septembre.

Veuillez me pardonner si j'ai joint un peu de politique aux remerciements que je vous dois et si, employant votre belle langue, je commets quelques incorrections de style.

Je sais que je parle à un savant et que je puis attendre de vous une complète indulgence. La profonde bonté qu'on lit sur votre physionomie, si sympathique, vous fera certainement agréer les sentiments que cette lettre exprime.

Je vous prie, cher Monsieur, de croire au dévouement affectueux de votre obligé.

G. BOMBRINI,
Sénateur du Royaume,
Membre de la municipalité de Gênes[1].

Rome, le 12 décembre.

Mon cher professeur, mon ami,

Car je ne doute point que vous ne me permettiez de vous appeler de ce doux nom.

1. M. le sénateur Bombrini, à la suite de l'envoi de notre *Commémoration de Colomb*, nous a écrit le 1er janvier 1893, une nouvelle lettre trop flatteuse ou trop indulgente pour que nous la reproduisions, malgré son haut intérêt.

Digitized by Google

La sympathie que vous m'exprimez est largement partagée par moi. J'honore et j'aime l'homme qui depuis quelques dizaines d'années travaille avec l'ardeur d'un apôtre à propager les connaissances utiles de la géographie, non seulement dans son pays, mais aussi dans toute l'Europe, par le véhicule de la langue française universellement répandue.

Tout à vous

L. Bodio
Directeur général de la Statistique
au ministère du Commerce.

Ces lettres d'hommes éminents tant par leur intelligence que par leur situation dans l'Etat italien, montrent non seulement l'estime qu'ils veulent bien accorder à la *Revue de géographie* et à son Directeur, qui a eu l'honneur de faire leur connaissance sous les heureux auspices de Christophe Colomb, mais leur sympathie franche et profonde pour la France : car c'est sur les lèvres des géographes, plus que sur celles des diplomates, qu'il faut chercher des paroles d'une sincérité absolue.

M. EDMOND LE COINTE.

Le 24 août 1892, un télégramme de Tébriz, signalait la mort de M. Edmond Le Cointe, notre collaborateur, emporté par le choléra. Nous ne l'annonçâmes pas à nos lecteurs, espérant qu'il y avait eu peut-être erreur. Nous venions en effet de recevoir de lui la lettre suivante :

« Tébriz, 20 juillet 1892.

« Cher Monsieur,

« J'ai reçu dimanche les épreuves de l'article « Tébriz ». Je les ai réexpédiées hier corrigées. Je vous remercie sincèrement de l'obligeance que vous avez eue de me les envoyer à une si grande distance et je vous prierai de vouloir bien me faire parvenir celles des articles « Kourdes » et « Voies de communication en Perse » le plus tôt qu'il vous sera possible; je vais en effet partir prochainement pour le Kara-Dagh; à mon retour j'irai à Tiflis, et mon temps sera bien employé. J'espère que vous voudrez bien consentir, du reste, à me permettre de faire profiter la *Revue* de ces deux petits voyages où je compte récolter quelques notes curieuses.

« Dans l'espoir d'avoir bientôt une lettre de vous, je vous prie d'agréer Monsieur, l'assurance de mon dévouement et tous mes remerciements.

Edmond Le Cointe.

(Consulat de France, Tauris.)

« *P.-S.* — Si vous désirez avoir pour la *Revue* des renseignements sur un sujet déterminé, je suis à votre complète disposition. »

Nous publiâmes en tête du numéro de septembre l'article de M. Le Cointe

Digitized by Google

sur Tébriz. Nous lui adressâmes la livraison, mais son silence même nous a confirmé sa mort, dont a été avisée directement la Société de géographie de Marseille, à laquelle il adressait d'intéressantes « Lettres de Tébriz ».

C'est comme précepteur des enfants du consul de France qu'il résidait à Tauris. Il était aussi correspondant de l'*Indépendance belge*. M. Paul Armand nous apprend que son frère, M. Paul Le Cointe, explore en ce moment les frontières de la Guyane brésilienne. Nos regrets sont profonds.

Nous rendrons hommage à sa mémoire et à sa science en publiant les deux études qu'il nous a adressées quelques jours avant de mourir.

L'HIVER DE 1892-1893 EN RUSSIE.

L'hiver de 1812 a été clément en Russie, quand on le compare à celui de 1892. C'est ce qui ressort d'une lettre adressée de Doukovschina, gouvernement de Smolensk, le 2/14 janvier 1893. Des environs de cette petite ville, de la résidence du prince Potemkine, le correspondant du directeur de la *Revue de géographie* mande que c'est par troupes que l'on voit les loups parcourir les campagnes. Les deux mois qui viennent de s'écouler ont été terribles. En 1875, le thermomètre était descendu à 30°; cet hiver, il en a marqué 34. Il s'est maintenu pendant plusieurs semaines à 34°, à Pétersbourg; à 28, à Moscou. Les vieillards de 80 ans ne se souviennent pas d'avoir enduré tant de froid. Le bois, ordinairement bon marché, est devenu subitement très cher; c'est une épreuve bien cruelle pour les petits employés, les ouvriers et les gens du peuple. Mais le gouvernement s'est montré prévoyant et généreux. Il a fait des distributions gratuites de combustible. C'est à grand'peine qu'en en brûlant beaucoup, on entretenait à l'intérieur des maisons une température de 10 à 12°. Aussi bien les plus petites boutiques, les plus minces réduits devaient être chauffés. Les cochers allumaient des feux autour de leurs stations pour eux et pour leurs chevaux.

LA CÉLÉBRATION DU TROISIÈME CENTENAIRE DE L'AMÉRIQUE (1792)[1].

D'après les renseignements fournis assez récemment par certains journaux américains, et qu'a recueillis M. D. Bellet, le troisième centenaire de la découverte de l'Amérique a été fêté à Londres au siècle dernier. En 1788, M. Elhanan Winchester, originaire des États-Unis, qui avait acquis une réelle réputation de prédicateur en Angleterre et dans la Confédération, se mit en tête d'organiser une cérémonie pour célébrer le tri-centenaire de la découverte du Nouveau-Monde. Le 12 octobre 1792, devant une assemblée de vingt mille per-

1. Communication adressée à la Société de géographie par M. Bellet.

Digitized by Google

sonnes peut-être, il fit un discours très écouté sur « Colomb et ses découvertes » ; ce discours ayant eu un vrai succès, l'auteur le livra bientôt à l'impression. A coup sûr, il en est resté aujourd'hui fort peu d'exemplaires; et il paraîtrait même que M. James T. Ouderdouk, de Chicago, est seul à en posséder un.

L'orateur prit surtout comme thème le développement futur et l'avenir de l'Amérique. « A lui seul, le siècle qui vient, disait-il, transformera pour l'Amérique (ce) que les trois siècles qui se sont écoulés (ont déjà fait) depuis la découverte. L'avenir s'entre-ouvre; je vois des déserts se peupler. Je plonge mes regards jusqu'à l'époque où ce vaste continent sera complètement peuplé d'êtres civilisés ». Il s'étendait en phrases mystiques et pompeuses qu'il n'est pas très intéressant de relever, car elles péchaient peut-être par la forme, mais au fond elles prouvent que M. Winchester comprenait dès lors l'avenir merveilleux qui s'ouvrait pour la Confédération. Nous ne pouvons le suivre dans ce discours d'une phraséologie pompeuse. Mais il faut se rappeler que la proclamation de l'indépendance des États-Unis était encore de date récente et lorsque l'orateur fit imprimer et publier son discours il y ajouta un appendice dans lequel il donnait la description de la ville nouvelle qui allait s'appeler Washington, ville située « à la jonction de la rivière Pawtomak et de l'Eastern Branch ».

Il y avait joint également un extrait du premier resensement, qui venait précisément d'être terminé; cet extrait était certifié conforme par T. Jefferson, secrétaire d'État.

« Transporté à l'idée du magnifique développement de l'Amérique, je vois, s'écriait-il un peu pompeusement, par delà les années ! A mes regards étonnés, les États-Unis apparaissent dans toute leur gloire. Je jette les yeux sur toutes ces régions, aujourd'hui privées encore d'habitants et de vie ! Là où pour l'instant il n'existe que des régions sauvages, plongées dans les ténèbres, je vois, dans un avenir brillant, s'élever des États et des Empires; je vois s'édifier des églises, des temples de la science et de la sagesse. Dans ces lieux qui aujourd'hui ne sont visités que par des bêtes sauvages ou des hommes aussi sauvages qu'elles, j'entends le bruit du travail, je vois surgir des magnifiques cités. Le nouveau continent tout entier se montre à moi cultivé, civilisé, couvert de villes et de villages. Voyez l'or et l'argent de l'Amérique se répandre sur la terre pour la gloire de Dieu; l'esclavage aboli avec tout son cortège de malheurs, et communications ouvertes du nord au sud, de l'est à l'ouest à travers le pays le plus fertile ! »

Cette vue prophétique sur la période qui s'ouvrait est digne d'attention.

M. Winchester retourna aux États-Unis en 1794 et mourut en 1797 à Hartford.

L'EXPLORATION DE M. J. DE BRETTES.

Les derniers courriers de Colombie nous apportent d'excellentes nouvelles de notre compatriote J. de Brettes, chargé d'une mission économique et commerciale dans l'Amérique centrale (arrêté ministériel du 9 janvier 1892).

Pour l'accomplissement de sa mission, circonscrite à la Colombie, le voya-

Digitized by Google

geur a trouvé auprès de Don Ramon Goenaga, gouverneur de la province du Magdalena, l'appui le plus généreux et le plus éclairé. Grâce à l'aide de ce puissant collaborateur, grâce à ses recommandations pour les alcades et les chefs de village, M. de Brettes a pu effectuer d'avril à septembre 1892 un voyage de plus de 2,000 kilomètres, dont 900 à cheval, dans la province de Magdalena.

Atteint par les fièvres pernicieuses pendant le cours de cette pénible exploration, notre énergique compatriote a pu échapper à l'épidémie qui ravageait alors Cucuta, comme aux flèches empoisonnées des Indiens motilones et gagner Maracaïbo, puis Rio Hacha et Santa Marta.

Les résultats généraux de l'exploration de M. de Brettes ont été consignés par Don Ramon Goenaga, Gouverneur de Magdalena, dans un procès-verbal inséré au *Registro* du 18 octobre 1892, journal officiel de la province.

Voici la traduction de ce document, qui établit en faveur de notre compatriote *la priorité* des découvertes géographiques qu'il a faites dans la partie occidentale de la sierra nevada de Santa Marta :

RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE

GOUVERNEMENT DU DÉPARTEMENT DU MAGDALENA

Santa Marta, le 26 septembre 1892.

M. le vicomte J. de Brettes, explorateur français, ayant rempli d'une manière satisfaisante pour le Gouvernement la mission d'exploration géographique et économique dont il avait été chargé dans le Magdalena (territoire civilisé et région des Indiens Goagires, Motilones et Arhuaques), il en est établi la constatation officielle.

Plus spécialement encore il est constaté :

Que ledit M. de Brettes a pratiqué quatre-vingt-deux observations astronomiques et trigonométriques pour déterminer la position de cours d'eau et lieux importants inconnus jusqu'à ce jour dans la géographie du Magdalena ;

Que, durant l'exploration qu'il vient d'accomplir, ayant à franchir un contrefort de la Sierra Nevada à cinq mille deux cent dix mètres (5210 mètres) au-dessus du niveau de la mer, partie nord-ouest de la Nevada de Nuaméji (Palomino) à Rio Frio, région dans laquelle aucun autre civilisé, *pas même les conquérants espagnols*, n'avait pénétré avant lui et il a découvert : 5 lacs, 37 cours d'eau et 8 noyaux de populations indigènes Arhuaques : *Maniji*, *Guéka*, *Uluéji*, *Uluéjissac*, sur le versant septentrional, et *Nounoukouamalaméka*, *Nounoualakalak*, *Eviek'lak* et *Akka-Arloughinka*, sur le versant occidental.

RAMON GOENAGA.

Le secrétaire d'hacienda,
RAFAEL TRAVECEDO.

M. de Brettes pense pouvoir rentrer en France au mois d'avril prochain.

M. B.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 6 janvier 1893.

PRÉSIDENCE DE M. CHEYSSON.

La Société de géographie de Paris a reçu de M. Lionel Décle, explorateur en Afrique australe, des nouvelles datées du Mashouoland, le 16 octobre 1892. Parti de Fort-Salisbury, le jeune voyageur se dirigeait vers le Zambèze, à l'endroit appelé Zumbo, pour essayer d'atteindre ensuite le lac Nyassa.

On a également des nouvelles satisfaisantes de M. Dutreuil de Rhins et de son compagnon, M. Grenard, qui sont depuis plusieurs mois à Khotan (Asie centrale) et se proposent d'en partir en mars prochain. M. Dutreuil de Rhins à déjà expédié en France 8 colis de collections comprenant 544 articles.

M. le président présente à la Société, M. Léontieff, officier de cavalerie de la garde du tzar, qui, en compagnie d'un de ses compatriotes, M. Patrine, vient d'accomplir un voyage aussi périlleux qu'original en allant à cheval de Tiflis aux Indes, par la Perse et le Béloutchistan. Le but de M. Léontieff était de refaire la route suivie par Alexandre le Grand au retour de son expédition d'Asie. D'après le voyageur, les conditions climatériques et biologiques du Béloutchistan se sont certainement modifiées depuis le passage d'Alexandre.

« Aujourd'hui, non seulement une armée, mais un escadron de cavalerie ne trouverait pas assez de munitions et d'eau pour pouvoir y subsister. Le grand nombre d'anciens canaux obstrués et de petits fleuves desséchés confirme cette opinion et démontre l'existence de la culture dans les temps reculés. En général ce pays doit être considéré comme une demeure fort ancienne de l'humanité, à en juger par les rochers qui se trouvent près de Toump, où se sont parfaitement conservées des cavernes servant d'habitations. »

M. Dybowski a développé certaines observations qu'il a recueillies dans son voyage au Chari et sur la Kémo, ainsi que dans les deux explorations qu'il avait accomplies antérieurement dans le Sahara algérien. Les différences entre ces latitudes prêtent, en effet, à comparaison; et ce n'est pas chose commune que de trouver des voyageurs qui soient en état, par expérience, de raisonner sur des corrélations géographiques entre pays de zones différentes. M. Dybowski a également insisté sur la différence de caractère qui existe entre les populations du littoral et celles de l'intérieur. Cette remarque avait d'ailleurs été faite maintes fois par Denham, plus tard par Livingstone, et depuis par tous les voyageurs de bonne foi. Les populations du littoral qui sont immédiatement en contact avec la civilisation européenne perdent leurs qualités pour ne garder que leurs vices, accrus de tous ceux que nous leur enseignons généreusement.

M. Gabriel Marcel communique quelques documents peu connus relatifs à l'Amérique; au tome III des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, par de Guignes, il est parlé, d'après un auteur arabe, d'une tentative faite par les Musulmans, alors qu'ils possédaient encore Lisbonne,

Digitized by Google

c'est-à-dire antérieure à 1147, dans la direction de l'Amérique, sur la *mer ténébreuse*.

Il rappelle aussi qu'un prêtre, D. Baldomero de Lorenzo y Leal, vient de consacrer au légendaire Sanchez de Huelva un livre de 310 pages (*Cristobal Colon y Alonso Sanchez;* Jerez, 1892, in-8°).

Au sujet des navigations antérieures à celles de Colomb, nous renvoyons d'ailleurs à une étude de M. Fernandez Duro, parue dans la livraison de juillet-septembre 1892 du *Bulletin* de l'Académie royale d'histoire de Madrid : *La tradición de Alonso Sanchez de Huelva, descubridor de tierras incognitas.*

Séance du 20 janvier.

M. Caspari, qui préside, annonce que la commission centrale a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé : président : le général Derrécagaix; vice-présidents : MM. Caspari, ingénieur hydrographe, et Schlumberger; secrétaire général : M. Charles Maunoir; secrétaire adjoint : M. Jules Girard.

La commission centrale a également voté à l'unanimité que la grande médaille d'or, la plus haute récompense dont la Société puisse disposer, serait attribuée au commandant Monteil, pour son remarquable voyage en Afrique. Cette récompense lui sera remise à la première assemblée générale de 1893, au mois d'avril.

Le président annonce en outre que la séance extraordinaire que la Société aurait tenue au moins d'octobre 1892, en l'honneur de Christophe Colomb, si à cette époque elle n'eût pas été en vacances, sera reportée au 4 mars. Le mois de mars a été choisi parce que c'est à cette date (mars 1498) que l'illustre navigateur revint en Espagne et que la nouvelle de sa découverte se répandit en Europe. Ce jour-là on entendra à la Société MM. E. Levasseur et le docteur Hamy, tous deux membres de l'Institut et qui avaient été délégués par le bureau aux fêtes de Gênes et de Huelva.

M. le secrétaire général présente et analyse le récent travail de M. Ludovic Drapeyron : *Commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne* (septembre-octobre 1892), suivie du *Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire d'Amérique* (Paris, Charles Delagrave, 1893).

Comme on le sait, M. Drapeyron a célébré du même coup le centenaire de Montaigne (mort le 13 septembre 1592) en attirant l'attention sur les pages que le grand écrivain a consacrées au Nouveau-Monde. « Il les a, comme dit M. Guillaume Depping dans le *Journal officiel*, commentées d'une façon très originale, » au moyen d'un parallèle entre l'Amérique du XVIe siècle et celle du XIXe siècle.

En ce qui concerne le récit de la Commémoration de Colomb, il est le premier à l'avoir, comme témoin oculaire, retracée avec cette ampleur; il sera certainement le seul à l'avoir fait sur des impressions aussi fraîches, *sur le vif*, peut-on dire.

Mais nous croyons que le principal mérite de ce travail est d'avoir suggéré et même institué une curieuse confrontation de l'Italie et de l'Espagne con-

Digitized by Google

temporaines, d'après la manière même dont elles ont célébré Christophe Colomb.

Les Italiens et les Espagnols se sont reconnus dans les lignes que leur a consacrées M. Drapeyron. Cette livraison et les suivantes en fourniront la preuve.

M. Héliodore Candelier, chargé de mission par le ministère de l'instruction publique, fait une communication accompagnée de projections sur son voyage et son long séjour chez les Indiens sauvages de la péninsule Goajire. L'explorateur a rapporté pour le musée ethnographique du Trocadéro toute une collection d'objets à l'usage de ces Indiens : arcs, flèches, vêtements, hamacs, ceintures tissées, vases de différentes formes, etc., et pour le Muséum d'histoire naturelle du Jardin des plantes une vingtaine au moins d'animaux et d'oiseaux de ce pays, lesquels n'existaient pas jusqu'ici à l'état vivant dans les collections zoologiques : des singes rares, des pécaris, des cerfs cariacou, des agoutis, des hoccos, etc., M. Alphonse Milne-Edwards, directeur du Muséum, a, tant en son nom qu'au nom de l'assemblée des professeurs, adressé des remerciements au voyageur, en lui exprimant l'intérêt qu'offrait cette petite collection au point de vue de la nouveauté. Dans la première partie de sa communication M. Candelier a parlé de la ville de Rio-Hacha, capitale de la péninsule Goajire, siège de l'administration colombienne, puis des mœurs de ses habitants, et de leurs rapports avec les sauvages Goajires. Puis il a donné quelques détails géographiques d'ensemble sur la péninsule, au point de vue du relief du sol, du climat, du régime des vents et de la saison des pluies, puis enfin des premiers habitants de ce pays, lesquels devaient être les Indiens Arnaques. Il a fait voir les erreurs des anciens écrivains espagnols sur cette presqu'île. Ensuite, il a fait le récit de ses deux itinéraires, du sud-ouest au nord-est, et de l'ouest à l'est, avec les diverses aventures qui lui sont arrivées. Enfin, il a tracé l'ethnographie aussi complète que possible de ces sauvages, et fait connaître leurs lois et leurs mœurs bizarres[1].

CARTES

Il mappamondo di Torino, riprodotto e descritto da Giuseppe Ottino, bibliotecario della Nazionale di Torino, édité par Carlo Clausen (Torino, Palermo, 1892). Dédiée à S. A. R. le duc de Savoie, cette carte n'a été tirée qu'à 250 exemplaires numérotés; c'est le numéro 40 qui nous a été adressé. Elle a fait partie intégrante d'un manuscrit sur parchemin de la bibliothèque nationale de Turin dont l'objet est ainsi désigné : *Iste liber... est expositio Apocalypsis a variis auctoribus...* Parmi ces auteurs il en est un qui vivait en l'an du Christ 787, c'est-à-dire à l'époque de Charlemagne. Le manuscrit lui-même est du XIIe siècle; quant à la mappemonde, elle est certainement antérieure, quoi qu'en pense Lelewel, si elle ne remonte pas au VIIIe siècle. Comme l'a

1. Voir plus haut les lignes consacrées à M. de Brettes, explorateur de la même région.

Digitized by Google

écrit Branca, elle est si ancienne que malgré toutes ses difformités géographique, elle est digne de toute la vénération des géographes. Outre les deux écrivains que nous venons de citer, elle a été l'objet des commentaires d'Amari, de Cantù, de Sprengel, de Desborough Cooley, de Malte-Brun. Elle a même été reproduite d'une manière plus ou moins imparfaite ou réduite par Parini, Santarem, Lelewel, Jomard, Marinelli et Nordenskiöld. Seule l'édition actuelle offre un vrai facsimilé de ce si important document.

Suivons en l'abrégeant la description si exacte de M. Ottino. Le monde est divisé en trois parties distinctes : l'Asie occupe le haut, le bas est partagé entre l'Europe à gauche et l'Afrique à droite. Au sommet de l'Asie, par delà le paradis deux îles sur l'Océan dont les noms ont été lus ainsi : *Tabrobana* (Tabropane) *insula; — Crisa et Argure* (Argyre) *insula.* Le paradis est figuré par Adam et Ève tentée par le serpent.

Asie. — A droite d'Adam : *Mons caucasus, Arenosa, Deserta, Flumen Eusis, Armenia, Capadocia, Calcedonia, Frigia, Pamphilia, Asia minore.* Aux pieds d'Adam et Ève : *Mons carmelus, Mons Synaï, Ihrlm* (Jherusalem); *Ascalones, India, Babilonia.* A gauche d'Ève : *Mons Libanus, Jordan, Sydon, Mesopotamìa, Antiochia, Mons arabie;* le Tigre, sans nom, se perd dans une mer sans nom, à sa rencontre avec la mer Rouge. Au delà du Tigre : *Abicusia,* et près de l'Océan, au pied d'une montagne, on lit d'un côté : *Timisci fici campi deserti*[1]. *In hac regione gens Amazona fertur habitasse;* de l'autre : *Deserta et Arenosa India.*

L'*Europe* commence avec *hic caput Garope* (lisez *Europæ*). *Sarmati, Tacia ubi et Goti, Mesica, Retiacum canoricum* (*Retia et Noricum*), *Germania, Ren* (le Rhin), qui se confond avec *flumen Danubi, Dardanìa, Stolie* (pour Étolie), *Macedonia, Thessalonia, Constantinopoli, flumen Eusis, Aquileia, Epirum.* En se reportant aux sources du Danube, on rencontre *Suebi, Francia, Gallia Belgia, Gallia lugdunensi, montes Galliarum, Aquitania, Tolosa,* les îles de l'Océan : *Tile insula, Tantutes insula, Bitania* (lisez *Britannia*) *insula, Scotia insula.* — Au centre de l'Europe, que nous regagnons : *Epirum, Apolin, Spolite, Niauraria*[2], *Ravenna, Dalmacia, Salerna, Beneabenti, Roma, Tascia* (Tuscia), *Narbona, Cesar augusta, fluvius Tauus, Betica, Asturias, Gallecia, Sancti Jacobi apostoli.* Dans la Méditerranée, rangées sur deux files, quatorze îles, dont six seulement pourvues d'un nom, à savoir : *Coer insula, Samo insula, Tarsis insula, Sicin* (Sicilia), *Cree* (Crète), *Corsico insula.*

L'*Afrique* est bien pauvre de noms : *Duo Alpes contraara sibi* (peut-être, d'après Lelewel, *contra aras philenorum*); *Garamantes, Baggi Getuli, lacus* (sans nom); puis, *Tingi, Abentania, Gens* (sans nom), *Montes atlanni,* et trois îles dont deux innommées, et la troisième *Canariarum insula,* d'après la lecture de M. Ottino. Vers l'Asie, le Nil; au dessous de ses sources, on lit : *Fluuius Nilus quem alii auctores feruntur procul habitante montes habentes et continuo aureis arenis inmergi. Inde in augusto inmergi brevi spacium vastatissimo loco, deserta et arenosa* et *ethiopia.*

1. Non interprété d'une façon satisfaisante.
2. *Locus desperatus.*

Digitized by Google

La mappemonde est, à droite, coupée perpendiculairement d'une mer, l'Océan indien, au delà duquel un espace laissé en blanc représente le continent transocéanique avec cette légende : *Extra tres autem partes orbis, quarta pars trans oceanum interior est, qui solis ardore incognita nobis est cujus finibus antipodes fabulose inhabitare produntur.*

A la carte vraiment originale, avec ses couleurs criardes[1], que nous donne M. Ottino est jointe la reproduction « incolore » de Pasini, qui remonte à l'année 1749.

Tout autour sont représentés les vents, sous les espèces d'hommes nus à cheval sur des outres et soufflant dans des cornes bleues ou vertes. M. Ottino remarque que ce ne sont pas les vents « cardinaux », mais des vents intermédiaires, qu'il désigne ainsi : *maestro, libeccio, scirocco* et *greco*.

La mappemonde de Strasbourg, plus ancienne peut-être que celle de Turin, n'offre pas la rose des vents ; celle-ci est de plus la première qui fasse entrevoir un continent transocéanique.

Nous dirons peut-être ultérieurement les inductions que nous a suggérées l'étude de cette carte, mais nous avions hâte de remercier MM. Ottino et Clausen.

LUDOVIC DRAPEYRON.

LIVRES

Cristoforo Colombo come uomo del Rinascimento, par M. le professeur VITTORIO BELLIO (Pavie, 1892). — M. Bellio, un des historiens et des géographes les plus distingués de l'Italie, dont nous avons fait connaissance au récent congrès de Gênes, a prononcé le 2 décembre 1892 le discours inaugural de la présente année académique à l'université royale de Pavie, où il enseigne. La première question qu'il a eu à se poser est celle-ci : Colomb a-t-il bien étudié, comme on l'a prétendu, à Pavie? Il y répond avec une parfaite sincérité : « On ne peut nier que le Génois, étant très jeune, ne soit venu dans cette ville ; mais *je crois* qu'à cet âge aucune école ne peut avoir exercé la moindre influence sur l'esprit d'un homme. » En note il nous avertit que Sillacio, qui fut professeur à Pavie de 1490 à 1494, racontant en 1494 même, dans une lettre au duc de Milan, la découverte de Colomb (*Opusculum de insulis nuper inventis*), ne songe pas à dire que Colomb eût étudié à Pavie. M. le Dr Bellio s'attache surtout à montrer que Christophe Colomb est un Italien non du moyen âge, mais de la Renaissance. Il appartient *tout entier* à la Renaissance, comme Léonard de Vinci. C'est un esprit éminemment cultivé et orné, primesautier et inventif. Il est facile à M. Bellio de montrer que, dans la seconde moitié du XVe siècle, l'Italie seule pouvait produire un tel homme : il y fallait la science positive et l'originalité intellectuelle, qu'on eût vainement cherchées ailleurs. Ce qu'il établit fortement et au grand profit de l'intelligence du sujet, c'est que Gênes, dont on n'a jamais contesté la supériorité nautique[2], n'était pas,

1. Bleue, rouge, jaune, verte, et nuances diverses.
2. M. Bellio rappelle que c'est à Gênes que les Florentins venaient chercher Andalon di Negro pour leur enseigner la cosmographie ; qu'en l'année 1300 florissait à Gênes

Digitized by Google

comme on l'a dit à tort de la Ligurie entière, un pays étranger à la culture italienne. Et il cite de nombreux Mécènes, de nombreux écrivains (page 17). Fait à noter, « à Gênes la corporation des tisserands prenait soin de l'éducation de tous les enfants de la corporation même; elle leur faisait donner une instruction de beaucoup supérieure à l'instruction élémentaire d'aujourd'hui ; nous possédons encore des contrats où les cardeurs de laine de Gênes engagent des maîtres en vue de l'établissement d'écoles spéciales; on y constate la plus vive sollicitude pour l'éducation de leurs fils. » Le travail de M. Bellio se termine par une comparaison des résultats des conquêtes d'Alexandre le Grand et des découvertes de Colomb. C'est à ce dernier qu'il donne avec raison l'avantage. Il en reste sur ces paroles enthousiastes de Cardan : « *Et nunc quibus te laudibus efferam, Christofore Columbe, non familiæ tantum, non Genuensis urbis, non Italiæ provinciæ, non Europæ, partis orbis solum, sed humani generis decus ?* »

LUDOVIC DRAPEYRON.

L'île de Noirmoutier, péril et défense, par M. A. CHARIER-FILLON; nouvelle édition; — Niort, Clouzot, libraire-éditeur, 1892. — Déjà en 1887, M. Charier-Fillon, architecte, avait publié : *L'Ile de Noirmoutier, étude de ses transformations*, ouvrage que nous avions signalé à nos lecteurs. Telle qu'elle est, après une refonte complète, la nouvelle édition comprend quatre grands chapitres : *les mouvements du sol, les sables, les argiles, la défense des côtes*. Les cartes sont nombreuses et aident beaucoup à l'intelligence du texte : A, soulèvement de 15 mètres; B, de 9 mètres; C, de 7 mètres; D, séparation en groupe d'îles; E, direction sud-ouest des sables, dunes de la Tranche, d'Arçay, de l'Aiguillon; F, accumulation des sables à l'entrée de Fromentine; H, partie méridionale du territoire des Raciatenses : M, nouvelle réunion à la terre ferme, après les endiguements; L, l'île de Noirmoutier à basse mer; indication des travaux nécessaires.

C'est une excellente étude de géographie physique, à la fois terrestre et sous-marine. On y constate des connaissances géologiques très précises. On y reconnaît aussi l'architecte qui voit et sait élever des digues et qui pourrait, si on voulait bien l'y autoriser, préserver l'île, si menacée, de Noirmoutier. Il nous montre cette question de salut en suspens depuis un siècle, car c'est bien le 7 juin 1792 que l'Assemblée législative reçut le rapport et le projet de décret présentés par le député C. Malus concernant cet objet. Le décret de la Convention du 21 septembre 1792 suivit de près. En somme, presque rien n'a été fait en cent ans! M. Charier-Fillon adjure le gouvernement de sauver Noirmoutier au moyen de travaux d'ensemble. Qu'on s'empresse de lire son livre et aussi de faire ce qu'il demande.

M. Charier-Fillon explique très bien comment aux transformations topographiques de l'île de Noirmoutier sont liées ses transformations économiques :

« Placé à son origine sur la limite des terrains granitiques, sur le bord des

le cartographe Pietro Vesconte, dont le haut mérite même prouve qu'il devait avoir eu de nombreux précurseurs. Au siècle de Colomb, Becario, Noli, Bartolomeo Pareto avaient formé à Gênes une excellente école, et Grazioso Bonincasa d'Ancône dessinait à Gênes la splendide carte de 1467.

Digitized by Google

calcaires qui joignaient Bouin au plateau de l'île, Noirmoutier fut nécessairement le point intermédiaire où affluaient les populations qui couvraient le sol depuis le cap des Pictes jusqu'à Bouin. Lorsque l'affaissement du sol eut constitué Noirmoutier en groupe d'îles, il fut encore le centre d'action de tout ce qui s'agitait à la surface de ce groupe. L'affaissement continuant, son périmètre se rétrécissant, les îles granitiques disparurent; il put donner accès à quelques barques. Plus tard il put recevoir dans son port des navires de quelque tonnage. Aujourd'hui, situé au fond d'un étier, ce port est dans la situation la plus précaire : l'envahissement des sables, l'afflux des vases lui interdisent tout mouvement maritime sérieux. Placé loin du continent, Noirmoutier échappe au progrès industriel et commercial; il est désormais réduit au mouvement produit par la population qui constitue sa propre commune. »

M. Charier-Fillon ne désespère pas pourtant :

« Il est facile de prévoir que quand le comblement à l'est sera un fait accompli, deux localités se partageront l'action locale : Barbâtre, à proximité des centres populeux du continent, en recevra les premières impressions, tant au point de vue agricole qu'au point de vue général; l'Herbaudière, qui recueillera le mouvement maritime, en prendra une extrême importance. C'est à l'Herbaudière que déjà se porte l'attention de tous ceux qui se préoccupent de conserver à ce pays quelque mouvement maritime. »

Nous applaudissons à l'excellent diagnostic de notre savant collègue.

LUDOVIC DRAPEYRON.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1892, XII.

Dr HENRY LANGE. *Notes sur l'État de São Paulo* (*Brésil*) (avec deux cartes). — M. Lange analyse quelques-uns des derniers travaux de la *Commissio geografica e geologica* dans l'État de São Paulo. Le principal est une monographie de la vallée du Paranapanema, qui se jette dans le Parana.

La moitié de la région que traverse le Paranapanema est encore très mal connue, en dehors des lignes des cours d'eau. La superficie totale en est de 109,000 kilomètres carrés, dont 27,400 appartiennent à l'État de São Paulo. Cet État en embrasse toute la partie comprise depuis les sources jusqu'au confluent avec l'Itarare, puis la limite suit la rive droite du Paranapanema, laissant la rive gauche à l'État de Parana. Près de la moitié de ce terrain consiste en *campos ;* la partie moyenne, le long du cours d'eau, est occupée par des forêts; enfin, le reste forme des ondulations dans la région des sources (Serra Espirito Santo, Serra Fartura, Serra Botucatu, Serra Agudos, etc.). L'altitude moyenne de la vallée est de 600 mètres; celle de l'embouchure est de 258, tandis que la région des sources dépasse 1,000.

Le climat de la région du Paranapanema est le suivant : une température douce, un air relativement sec, avec peu de variations brusques. Il gèle assez

Digitized by Google

fréquemment en hiver; l'été est accompagné d'orages, et la grêle n'est pas rare.

Le sol de la zone forestière est très fertile et se compose d'une terre rougeâtre avec une épaisse couche d'humus. L'altitude est trop faible pour permettre la culture du café, mais en revanche l'on pourrait obtenir des légumes, du riz, du maïs, du manioc, du tabac, du coton, de la canne à sucre et du vin. Mais jusqu'ici les propriétaires persistent à s'adonner à la culture presque exclusive du café, qui réussit mal, et en sont réduits à importer des produits alimentaires que leur sol pourrait abondamment fournir. La zone des campos comprend près de la moitié de la région considérée. Les campos ont un sol tantôt sablonneux, tantôt argileux. Les campos sablonneux (*campos sujos* ou *cerrados*) ont une végétation très variée. Ce sont des terrains auxquels l'irrigation artificielle pourra donner une vraie valeur.

La population pauliste de la vallée était de 57,406 habitants en 1872; en 1886, elle montait à 89,840, ce qui ne représente encore cependant que 3 habitants au kilomètre carré. Les centres de population évitent le cours du Paranapanema. Le principal est *Campos-Novos*. La population immigrante vient presque toute du sud de Minas Geraes. Elle se compose d'éleveurs et de cultivateurs, est vaillante, sobre, et lutte avec énergie contre les incursions des *Bugres* ou Indiens insoumis. C'est la présence de ces derniers qui cause le plus de difficultés à la colonisation du pays; les massacres de familles entières de colons n'y sont pas rares.

Dr Schlichter. *Les ruines de Zimbabyé.* — Curieux complément aux intéressantes recherches de Karl Mauch et de M. Bent. Le Dr Schlichter tire des conclusions aussi ingénieuses que probantes de la disposition qu'affectent dans la partie sud-est de l'enceinte de longues bandes ornementales : cette partie de la ville était spécialement affectée au culte du soleil, dont on pouvait suivre la marche dans le cours de toutes les saisons.

Mittheilungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien. 1892. XI et XII.

Dr Prochnik. *Esquisses des Indés Orientales néerlandaises.* — L'auteur, qui a séjourné assez longtemps dans l'archipel malais, a rassemblé quelques souvenirs, sans préoccupations scientifiques d'ailleurs, C'est ainsi qu'il décrit en particulier les îles d'Amboine et de Céram, très peu visitées.

Le fond de la population appartient à la race malaise, bien que ce qu'on est convenu d'appeler le type malais y soit très rare. Les habitants d'Amboine et de la côte méridionale de Céram sont protestants; le reste de Céram est païen. Les Moluques sont d'ailleurs la seule partie des possessions néerlandaises où les indigènes aient embrassé le christianisme. Très braves, les indigènes d'Amboine ont pu être formés en corps spéciaux lors de la guerre d'Atchin, et le drapeau de leur 3e bataillon y a été décoré.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ANGLAISES

Proceedings of the Royal Geographical Society of London, 1899, XII.

Capitaine LUGARD. *Voyages de la côte orientale d'Afrique vers l'Ouganda, les lacs Albert-Édouard et Albert.* — Le capitaine Lugard, que les tristes événements de l'Ouganda ont fait connaître à l'Europe, faisait le 3 novembre dernier, devant la Société de géographie de Londres, le récit de ses voyages dans l'Afrique orientale et la région des lacs.

Le voyage du capitaine Lugard commença à Mombas. De là, la route longea le Sabaki et l'Athi, atteignit le lac Naïvacha, puis, par Kavirondo et la côte septentrionale du lac Victoria, aboutit à l'Ouganda. De l'Ouganda, le capitaine visita la région du Rouvenzori et du lac Albert-Édouard, pour arriver ensuite à Kavalli sur le lac Albert, point le plus septentrional du voyage, et retourner enfin à la côte. Les résultats géographiques de ce voyage sont considérables.

Nous voyons tout d'abord que le dessin du lac Albert-Édouard est totalement modifié. Le lac se compose de deux bassins réunis par un étroit chenal : le Mvoutan-Nzigé et le Rousango ; ce dernier peut même être considéré comme un lac à part, car le chenal de jonction n'a que 450 mètres de large. Son orientation est du sud-ouest au nord-est. Sur son rebord nord-est il est environné de jungles où l'éléphant abonde. Il s'alimente par les rivières Mpanga et Vouama, qui descendent du Rouvenzori.

Le capitaine Lugard donne des détails abondants sur les Vouahouma, population dominante dans l'Ouganda et l'Ounyoro, qui a soumis les Bantou de cette partie de l'Afrique. Ce sont de beaux hommes, à l'aspect agréable, au nez souvent aquilin, aux lèvres minces. Ce qu'il y a de curieux dans ce pays, c'est une sorte de peste qui s'est attaquée au bétail. La contagion semble être venue du pays des Gallas, faisant d'énormes ravages; le capitaine Lugard craint même que l'exportation de peaux de bœufs en Angleterre ne puisse être funeste au bétail anglais. Les bêtes non domestiques elles-mêmes ont été atteintes ; quelques antilopes seules ont résisté, mais les girafes ont succombé.

A Miala, sur le Semliki, le capitaine Lugard vit des marchands d'esclaves ; c'était la bande la plus méridionale de Kilonga-Longa.

Vient ensuite la question de l'alimentation du lac Victoria. Ses tributaires ne sauraient rendre compte de sa masse d'eau. Le Katanga, marqué sur les cartes comme une grande rivière, est un simple marais rempli de papyrus, que Lugard put franchir à pied sec, même à la saison des hautes eaux. Le Kagera et les affluents de la côte sud et de la côte est ne sont pas moins insignifiants. Or, le lac Victoria subit une forte évaporation, et envoie un fleuve considérable vers le nord, le Nil Somerset. Il est vrai que les pluies lui apportent un large tribut, mais ce tribut semble insuffisant au capitaine Lugard, qui est disposé à admettre que le lac Victoria doit s'alimenter surtout par des sources souterraines. Il ne donne d'ailleurs cette hypothèse que sous toutes réserves.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

Digitized by Google

Scottish Geographical Magazine, 1892. — N° 3.

Dr Henry Schlichter. *Les tribus de pygmées de l'Afrique.* — L'auteur fait remarquer que, jusqu'à ces derniers temps, personne ne croyait à l'existence de tribus de pygmées, et que cependant voilà bien longtemps que les explorateurs en avaient parlé. Il fallait une autorité comme celle du Dr Schweinfurth pour prouver que des pygmées existent actuellement en Afrique. Depuis sa découverte en 1870, bien des voyageurs pénétrant dans les forêts de l'Afrique équatoriale ont rapporté des documents de toutes sortes sur diverses tribus de pygmées, et le Dr Schlichter, estimant qu'on possède aujourd'hui une moisson suffisante d'indications sur ces tribus bizarres, en a établi une monographie des plus curieuses. Il reprend du reste la question *ab ovo*, puisqu'il rappelle que, immédiatement après la découverte du Dr Scheweinfurth, on se rappela tout à coup que, dès l'année 1868, Du Chaillu avait trouvé des nains en Afrique, dans l'ouest, entre le Congo et l'Ogooué, et que les docteurs Bastiau et Falkenstein avaient photographié et décrit des représentants de ces tribus vivant sur la côte de Loango. Nous ne pouvons insister sur l'étude vraiment intéressante du Dr Schlichter; disons qu'elle est du plus grand intérêt et rédigée avec une clarté précieuse.

Daniel Bellet.

REVUES RUSSES

Izviestiia (Mémoires) de la Société impériale russe de géographie. 1891, VI.

Colonel Pievtzov. *Voyage à travers la Kachgarie vers le nord-ouest du Tibet* (avec carte au 3,360,000e, soit 80 verstes au pouce). — Après la mort de Prjévalskiy, à la fin de 1888, l'expédition dont il avait pris le commandement fut confiée au colonel Pievtzov, qu'accompagnèrent les lieutenants Koborovskiy et Kozlov, et l'ingénieur des mines Bogdanovitch. Le but principal de cette expédition était l'étude du Kouen-Loun, surtout des sources du Kéria-Daria au méridien du Lob-Nor.

Le colonel Pievtzov, partant de Prjévalsk (l'ancienne Karakol) auprès du lac Issyk-Koul, eut à traverser les chaînons du Tian-Chan, pour parvenir dans la Kachgarie, escaladant toute une série de cols que la neige encombrait encore au mois de juin.

La Kachgarie, ou Turkestan oriental, est un vaste bassin, d'une altitude moyenne de 3,500 pieds; les montagnes l'entourent presque de toutes parts. Au sud et au sud-ouest, ce sont les puissantes masses du Kouen-Loun et des chaînes du Tibet; au nord et au nord-ouest, le Tian-Chan; enfin vers le nord-est, le Tian-Chan envoie un rameau, le Kourouk-Tag, qui isole à peu près la Kachgarie du désert de Khami, car entre ce chaînon et l'Altyn-Tag, il n'y a que deux journées de marche.

Digitized by Google

C'est cette ceinture montagneuse qui, abritant la Kachgarie des vents d'ouest et du nord-ouest, lui vaut son climat sec, la pauvreté de sa faune et de sa flore. La vie se concentre au pied des montagnes, d'où sortent quelques rivières et quelques ruisseaux, fertilisant un sol de löss. Le reste du pays est occupé par le désert, long de 800 verstes et large de 350, presque dépourvu de vie organique en dehors des vallées des cours d'eau, composé en partie de sable, en partie de roches saillantes, de décombres et de cailloux. Un trait caractéristique de la Kachgarie, c'est la présence d'une large ceinture de peupliers (le *tograk* des indigènes), courant ininterrompue au pied des montagnes.

La population de la Kachgarie peut être estimée à 2 millions d'individus, cultivateurs sédentaires vivant dans les oasis, mélange d'Iraniens et de Turco-Mongols, musulmans sunnites, hospitaliers envers l'étranger, en particulier envers les Russes, qu'ils connaissent par les marchands du Fergana.

En longeant le Yarkend-Daria, l'expédition arriva à l'oasis de Yarkend. *Yarkend* est composée de deux villes, entourées chacune d'un mur d'argile : la ville musulmane avec 32,000 habitants, la ville chinoise avec 1,500. Le reste de l'oasis renferme 150,000 habitants. Du Yarkend-Daria, qui passe à 12 verstes, sont dérivés des canaux d'irrigation. La principale culture de l'oasis est le riz, qu'on exporte dans le reste de la Kachgarie.

De là, l'expédition longea le pied septentrional des montagnes du Tibet, par *Khotan*, dont l'oasis renferme 120,000 habitants, *Kéria* et *Niia*. De Niia, on franchit les montagnes dans la direction du Tibet, mais sans pouvoir pénétrer bien loin, à cause de la présence d'une vallée fortement encaissée qu'on ne put franchir.

Visitant ensuite la « Vallée des Vents » de Prjévalskiy, on atteignit le Lob-Nor, et l'on rentra par Karachar, Ouroumtchi et Zaïssan. L'expédition avait parcouru 9,600 verstes, fixé la position mathématique de cinquante points, et rapporté de riches collections zoologiques et botaniques.

K.-J. Bogdanovitch. *Le Tibet nord-ouest.* — Nos lecteurs connaissent déjà la part prise par M. Bogdanovitch à l'expédition Pievtzov. M. Bogdanovitch a communiqué les résultats de ses excursions aux *Petermann's Mitteilungen* (mars 1892). Cf. *Revue de géographie*, 1892, 1er semestre, p. 389-390.

P. Camena d'Almeida.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Australie.

A Colonial Tramp. Travels and adventures in Australia and New Guinea, par Hume Nisbet. — Récit d'aventures; description des mœurs. D'après l'auteur, le climat de la Nouvelle-Guinée, ainsi que de l'Australie du Nord, serait nuisible à l'homme blanc.

Vicissitudes of bush life in Australia and New Zealand, par Dugald

Digitized by Google

FERGUSON. — Description de la vie menée par l'auteur dans les forêts, avec des aventures plus ou moins périlleuses.

Guy Fife Angus, father and founder of South Australia, par EDWIN HODDER. — Biographie détaillée de ce grand financier et industriel auquel est due la prospérité de l'Australie méridionale.

Statistical Account of the Colony of Victoria. — Statistique officielle de la colonie.

The Government of Australia. Victoria, par EDWARD JENKS. Prof. Dean of Faculty of Law, Melbourne University. Etudes et esquisses socio-politico-légales, tirées du cours de droit donné par l'auteur, décrivant l'état de cette colonie. Aujourd'hui que l'idée de fédération est à l'ordre du jour, ces renseignements deviennent précieux.

The federal geography of British Australia, par GEORGE RANKEN. — Statistique australienne.

Shall I try Australia?, par GEORGE L. JAMES. — Renseignements pratiques sur le mode de vie, les dépenses et les mœurs, par un nouveau colon, à l'usage de colons futurs, dont la lecture est indispensable avant de former aucun projet. Nous en conseillons vivement l'étude, afin d'éviter des surprises désagréables et des mécomptes funestes.

MISSING FRIENDS. *Adventures in Queensland*, 1871-80, edited by a Danish emigrant. Péripéties et aventures d'un émigrant danois.

The Coming Colony. Practical notes an Western Australia, par PHILIP MENNELL, F. R. G. S. — Portraits and Maps.

L'Australie Occidentale fut fondée en 1829. D'abord colonie pénitentiaire, ce n'est que fort tard qu'on s'est aperçu de ses richesses. Des gisements aurifères à Yilgarn ont aidé considérablement au développement de villes à l'intérieur, ainsi qu'un chemin de fer reliant Newcastle à Bunbury. On vient de décider d'accorder 160 acres gratis à tout colon qui voudrait s'y établir, afin d'attirer des colons solides. Il est bon de se rappeler que cette colonie comprend cent milles du nord au sud, et huit cents de l'est à l'ouest. Située et se tenant à l'écart des autres colonies, c'est à l'avenir de nous éclairer au sujet de son développement et de sa prospérité.

Australasie.

RAROTONGA. Le Révérend Dr Wyatt dans un discours lu devant *l'Australasian Association for the advancement of science*, à Melbourne, affirme que la plus haute montagne de cette île est de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer; qu'elle se nomme « Brouillard », étant toujours enveloppée de nuages. Il donne la généalogie de vingt-neuf rois, dont le premier, Kanha y serait venu de l'île Hawaï en 1207.

Cartographie

Afghanistan. — Quatre feuilles, vingt-quatre milles par pouce.

PHILIPS. — *Imperial Atlas of Australasia.*

W. A. K. JOHNSTON. — *Historical Atlas.*

Digitized by Google

STANFORD. — *Handy Atlas of modern geography*. Trente cartes reproduites du *London Atlas* du même éditeur célèbre, avec de belles couleurs.

Map of North Irawadi, par MAJOR J. R. HOBEDAY, avec un article du général J. J. Walker, sur les Kachins qui auraient bloqué les communications avec la Chine.

LE CANADA. *Visit of the tenant farmers' Delegates to Canada in* 1890, Published by Canadian agricultural Department. Etude agronomique à l'usage des émigrants, avec indications utiles au sujet des prix du terrain.

Canada and the Canadian Question, par GOLDWIN SMITH, D. C. L. With Maps. Étude passionnée du problème socio-international, préconisant l'annexion aux Etat-Unis et remplie de prévention contre les Canadiens français.

My canadian Leaves : the Account of a visit to Canada in 1884-86, par FRANCES E. O. MARSH. — Voyage anecdotique.

My Canadian Journal 1870-78, par LADY DUFFERIN ET AVA. — Impressions de résidence : détails au sujet des fêtes et receptions données par son mari, lord Dufferin, qui était gouverneur. Ouvrage qui offre de l'intérêt aujourd'hui, à cause des relations officielles de lord Dufferin avec la France comme ambassadeur britannique à Paris.

Canadian Guide Book, par CHARLES G. D. ROBERTS. — Guide à l'usage des touristes et des émigrants.

J. W. HAY.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Europe

Le mouvement de la rade de Constantinople — Pendant l'année 1305 de l'Hégire, autrement dit du 1er mars 1889 au 28 février 1890, 37,280 navires ont fréquenté la rade de Constantinople. Bien entendu, il s'agit, non seulement de ceux qui ont fait, à proprement parler, des opérations dans le port, mais de tous ceux qui n'ont que passé par les détroits allant dans la mer Noire ou en venant, sans acquitter d'autres droits que les droits de phare à Constantinople, sans y effectuer aucun chargement ou déchargement. Dans ce total de 37,280 navires, on compte 10,302 vapeurs et 26,978 voiliers; mais, si les voiliers l'emportent de beaucoup, quant au nombre absolu, ils ne sont plus qu'une infime minorité en ce qui concerne le tonnage. Le mouvement de la rade a été en effet de 10,588,807 tonneaux, dont 9,594,314 pour les vapeurs, ce qui n'en laisse que 944,493 pour les voiliers. Sur les 10,302 vapeurs, la grande majorité appartient aux Anglais, comme d'ordinaire : 6,156 jaugeant 6,487,563 tonneaux battaient pavillon de Grande-Bretagne; 1,280, pavillon ottoman (représentant 406,563 tonneaux); 795, pavillon hellène, avec 479,319 tonneaux; 445, pavillon italien, avec 390,052 tonneaux; 382, pavillon austro-hongrois, jaugeant 399,747 tonneaux. La France ne vient qu'au sixième rang avec un tonnage de 894,266 tonneaux, correspondant à 316 navires; vient ensuite le pavillon russe, 352 navires et 412,826 tonneaux. Nous citerons encore 259 navires suédois et norvégiens jaugeant 282,758 tonneaux, et

Digitized by Google

200 allemands, avec une jauge totale de 213,134 tonneaux. Nous négligerons les autres pavillons, qui sont sans importance.

Parmi les nombreux, mais généralement tout petits voiliers qui fréquentent la rade de Constantinople, on constate l'absence des pavillons allemand, belge, danois, espagnol, français, hollandais, suédois et norvégiens, ce qui s'explique du reste par le mouvement actuel qui se produit dans la marine marchande, disparition des voiliers au profit des vapeurs. La grande majorité des 26,978 voiliers dont nous avons parlé sont turcs : 24,627 jaugeant 487,438 tonneaux sont sous pavillon ottoman. Ajoutons à cela 2,032 navires sous pavillon hellène (425,000 tonneaux); ce sont, comme les premiers, de petits caboteurs. Nous relèverons enfin 163 navires italiens (58,717 tonneaux); 42 austro-hongrois (14,918 tonneaux); 26 anglais (2,888 tonneaux) et 84 russes (4,320 tonneaux).

Asie.

Les bois de Cochinchine. — On commence à importer en France les bois de Cochinchine; il en est arrivé récemment en France plusieurs centaines de tonnes, importées par la « Compagnie commerciale des colonies françaises ». Il est à souhaiter qu'on se décide à importer en France ces diverses essences, susceptibles d'une foule d'applications, et qui doivent être appelées à supplanter aussitôt que possible les essences étrangères. A signaler surtout, comme la plus précieuse de toutes les productions forestières de l'Indo-Chine, le daû, qui est identique à l'acajou, et qui peut se prêter à tous les travaux de menuiserie et d'ébénisterie, comme à la construction de la grosse carrosserie et des wagons de chemin de fer.

Le port de Wladivostock. — Les Russes ne perdent point de vue les travaux qui ont été menés à bien par l'Angleterre au port militaire d'Esquimault, dans la Colombie britannique, et eux-mêmes se hâtent de mettre en état leur port de Wladivostock. Les travaux entrepris avancent rapidement; la cale sèche, qui coûtera plus de 2 millions de roubles, va être bientôt terminée. Wladivostock va devenir le plus puissant port de guerre de tout l'océan Pacifique, et une tête de ligne merveilleuse pour le chemin de fer transsibérien. Tout cela sera pour répondre à une attaque, fort improbable d'ailleurs, des Anglais du côté de la Sibérie.

Le port de Shanghaï. — Pendant l'année 1890, le port de Shanghaï a vu entrer 2,670 navires. Dans cet ensemble, c'est malheureusement, comme toujours, le pavillon anglais qui tient la tête : on compte en effet 1,455 navires, c'est-à-dire plus de la moitié, sous le pavillon britannique; puis 662 sous pavillon chinois, 219 sous pavillon allemand, 214 sous pavillon japonais. Nous ne venons qu'au quatrième rang, avec le chiffre dérisoire de 59 navires; enfin on en a relevé 26 sous pavillon américain, 12 sous pavillon norvégien, 9 sous pavillon autrichien, 8 sous pavillon russe et 5 sous pavillon siamois.

Digitized by Google

Afrique.

Le partage du territoire africain. — D'après des chiffres anglais très récents, voici à peu près comment se partage, au point de vue de la surface, le territoire africain, entre les diverses puissances européennes qui ont pris pied sur le continent noir. La France vient au premier rang, avec une superficie de 2,300,247 milles carrés; puis l'Angleterre, avec 1,900,445. Les autres ne suivent que d'assez loin : l'Allemagne et l'Etat prétendu libre du Congo possèdent à peu près la même surface, 1,035,720 pour la première, 1,000,000 pour le second. Enfin l'Italie prétend asseoir son autorité sur 360,000 milles; le Portugal en compte 774,993 et l'Espagne 210,000. Pour arriver au total de 11 millions de milles carrés composant la superficie totale de l'Afrique, il faut ajouter à ces chiffres 2,500,000 milles qui sont encore entre les mains des indigènes, mais qui n'y resteront sans doute pas longtemps.

Commerce de l'île Maurice. — Parmi toutes les colonies anglaises, Maurice, qui a gardé, on peut le dire, des sentiments français, doit nous intéresser tout particulièrement; en outre elle est sous le même climat, dans la même situation géographique et économique que notre île de la Réunion, et les lois de son développement doivent être pour nous d'un enseignement précieux. Or le commerce de Maurice, tant avec les pays étrangers qu'avec le Royaume-Uni et les autres possessions britanniques, s'est élevé à 61 millions de roupies, entrées et sorties réunies, c'est-à-dire sensiblement 150 millions de francs. Ce chiffre dépasse de plus de 2 millions de roupies ou 5 millions de francs, la valeur moyenne des transactions de la colonie pendant les cinq années qui ont précédé. Les importations, de 25,759,130 roupies, en 1888, se sont élevées à 27,969,095, en 1889. L'Angleterre a été à peu près seule à bénéficier de cette augmentation. Ce qui est triste à noter c'est qu'au contraire les arrivages de Madagascar n'ont guère été en 1889 que la moitié de ce qu'ils avaient été en 1888; et cependant, pour l'instant du moins, Maurice est le principal client des productions agricoles de cette grande île. Quant aux transactions avec la France, triste symptôme, elles semblent, elles aussi, diminuer d'année en année. Le saindoux, par exemple, provenait autrefois en majeure partie de France, de Marseille, de Bordeaux et surtout de Nantes. Ces produits sont encore estimés, mais ils ne sont introduits qu'en très faible quantité, étant supplantés par les graisses à bas prix de l'Inde, de Singapour et de Hong-Kong. Nos marques sont encore préférées pour les beurres et les conserves; enfin le vin est le principal article d'importation de provenance française.

Amérique.

La production de la Californie. — La Californie est considérée à juste titre comme un véritable El Dorado. La richesse par tête d'habitant y est plus grande que dans aucune autre partie des États-Unis. Sa production, de toutes sources, peut être évaluée, pour 1890, à une somme d'environ un milliard et demi, et, dans ce total, la seule production minérale entre pour 119

Digitized by Google

millions et demi. Depuis 1848, il a été extrait de ses mines d'or ou d'argent pour une valeur de 6 milliards 837 millions 1/4. La valeur fiscale des propriétés est de 5 milliards 302 millions, présentant une augmentation de 1 milliard 1/2 depuis dix ans.

Pittsburg. — La ville de Pittsburg a su prendre un développement vraiment extraordinaire. Au commencement de ce siècle, elle ne comptait tout au plus que 1,500 habitants ; aujourd'hui sa population peut être évaluée à 300,000 âmes au moins. Elle a absorbé le faubourg d'Alleghany, qui ne forme plus maintenant avec elle qu'une seule agglomération. Elle tient une des premières places parmi les villes manufacturières de l'Union : elle doit d'ailleurs en partie ce rôle à sa situation au centre du grand bassin houiller des Apalaches, qui s'étend de la Pensylvanie jusque dans l'Alabama ; elle possède en outre un grand port de commerce fluvial. Le mouvemement annuel des entrées et des sorties totalisées de ce port monte à plus de 17,000 bateaux, chalands ou vapeurs, représentant plus de 3 millions de tonneaux de jauge. Enfin on compte douze lignes de chemins de fer aboutissant en ce point. Pittsburg contient 400 usines, qui n'enfument plus la ville, alimentées qu'elles sont maintenant par le gaz naturel. Ce gaz est capté dans 107 puits, et il est aujourd'hui distribué par une seule compagnie ayant un monopole, « la Philadelphia natural Gaz Cy », qui possède pour cette distribution une canalisation de tuyaux de 703 milles de 1,618 mètres.

Océanie.

Le commerce des fruits en Australie. — L'Australie, comme toutes les colonies britanniques, est habile à tirer parti de son sol et à lui demander toutes les cultures qu'il est en état de fournir. C'est ainsi que, mettant à profit son climat, elle se livre en grand, comme l'Amérique du Nord, et en particulier la Californie, à la culture et à l'exportation des fruits. Cette exportation sur l'Angleterre commence à prendre une réelle importance. On attend prochainement à Londres l'arrivée de 180,000 caisses de pommes et de poires, ce qui représente un poids de 4,500 kilogrammes de ces fruits. Des arrangements auraient été conclus avec la « Peninsular and Oriental Company ». Cette compagnie prendrait ce nouveau fret sur ses steamers. Il y a certainement là une tentative qui réussira régulièrement; on aura ainsi deux récoltes de fruits par an en Europe.

DANIEL BELLET.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le 15 décembre 1892 est mort M. Georges Hachette, qui, de concert avec M. Templier, précédemment décédé, avait, comme chef d'une grande librairie, donné une vive impulsion aux études géographiques. Nous renvoyons à la notice que lui ont consacrée les *Nouvelles géographiques* de janvier 1893.

— Signalons aussi le décès de M. le conseiller d'Etat Colonna Ceccaldi, président du conseil d'administration de l'*Alliance française*, à laquelle il apportait un concours aussi intelligent que dévoué.

— Notre collaborateur M. Paul Gaffarel a été nommé récemment doyen de la Faculté des lettres de Dijon.

— Parmi les distinctions dans la Légion d'honneur conférées récemment, nous mentionnerons celles qu'ont obtenues nos collaborateurs : M. P. Foncin, inspecteur général de l'instruction publique, promu officier; MM. Dybowsky, explorateur du Congo; La Martinière, explorateur du Maroc; Ruelle, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont nos lecteurs connaissent les savants travaux, nommés chevaliers.

— M. H. Mager a publié à la fin de l'année qui vient de s'achever un fort utile *Annuaire de la presse française des colonies et de l'étranger* (1892).

— Le *Bulletin de la Société de géographie de Lyon* du 1er janvier 1893 contient d'intéressants comptes rendus des congrès géographiques de Gênes, d'Huelva et de Lille, dus respectivement à MM. Cambefort, Dr Chappet et Gallois.

— M. Henri Bourgery, suppléant du juge de paix à Nogent-le-Rotrou, que nous avons rencontré à Huelva, vient de publier un intéressant opuscule : *A propos des terriers fonciers*, souvenir de la deuxième session du congrès international de la propriété foncière tenu à Paris du 17 au 21 octobre 1892.

— Signalons dans la *Revue scientifique* (numéro du 24 décembre 1892) *la Vie moyenne en France*, par M. V. Turquan (avec carte). Il résulte des recherches méthodiques du savant statisticien que c'est dans la Corse et le Finistère que la vie moyenne est le moins élevée, et le plus élevée dans le Gers et le Lot-et-Garonne. L'auteur établit « la survie des femmes », qui est de trois ans en moyenne dans presque tous les départements.

— M. Désiré Ligneau a prononcé le 21 juillet 1892, à la distribution des prix du lycée Corneille de Rouen, un intéressant discours sur les exercices physiques.

— La librairie F.-A. Brockhaus, de Leipzig, nous adresse un très bel ouvrage illustré (1893) : *Die Insel Haïti*, par L. Gentil Tippenhauer, sur lequel nous aurons à revenir.

— M. Bodio, directeur général de la statistique à Rome (ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce), nous adresse de précieux documents officiels : *Annuario statistico italiano* (1889-1890). — *Cause di morte, statistica dell'anno* 1890 *e notizie sommarie del* 1891. *Introduzione.* — *Studi preparatorii pel il IVe censimento decennale della popolazione del regno. Studi e proposte* (1892).

Digitized by Google

— Dans son numéro du 16 décembre 1892, la *Geografia per tutti* annonce qu'à partir de janvier 1893 elle sera transférée de Bergame à Milan, où elle aura désormais pour éditeur le Dr Francesco Vallardi, auquel on est déjà redevable de la *Terra* de Marinelli, ce qui lui présage une nouvelle extension. Rappelons que le jury de l'Exposition géographique de Gênes a décerné à cette revue, dès sa première année d'existence, une médaille de première classe. Le même recueil, dans son numéro du 31 décembre, donne la traduction du discours de M. Levasseur au centenaire de Colomb, d'après le texte qu'en a donné notre Revue.

— C'est aussi par la *Geografia per tutti* que nous apprenons que le Dr Fr.-A. Pasanisi va faire paraître à Rome une *Rivista geografica*, organe mensuel, dont chaque fascicule contiendra de 64 à 80 pages.

— M. Henri Stein poursuit ses recherches sur la topographie gatinaise (A. Picard, éditeur); il traite de la dédicace de l'église de Chailly en Bière en 888, et du prieuré de Bréon.

— Nous avons reçu : *Congrès colonial national*, Paris 1889-1890, tome III. Assemblées générales, résolutions adoptées par le congrès (Paris, Bibliothèque des *Annales économiques*, 1892).

— Nous avons reçu d'excellents ouvrages destinés à l'enseignement de la géographie : *Résumé de géographie* et *la France* (2 volumes), par M. le colonel Niox; librairie Delagrave; — *Géographie physique, politique et économique de l'Europe*, par M. Louis Bougier, librairie Alcan; — *Géographie générale du monde et géographie du bassin de la Méditerranée*, par M. P. Foncin, librairie Colin; — la *Terre*, *l'Amérique*, par M. P. Camena d'Almeida; id.; — *Géographie de la France et de ses colonies*, par MM. F. Schrader et L. Gallouedec, Hachette; — *Géographie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie*, par les mêmes.

— MM. Basevi et Fritzsche ont présenté au premier congrès géographique italien : *La Rappresentazione orografica a luce doppia nella cartografia moderna* (avec une carte), publication de l'Institut cartographique italien.

— M. le lieutenant Emile Coache, membre de la Société de topographie de France, a publié à Abbeville : *la Carte de l'état-major français*, conférence faite à Abbeville le 11 mai 1891; travail accompagné de gravures.

— Vient de paraître à la librairie Delagrave : *A travers la Russie*, par C. Sibille, médecin major; c'est « la relation d'un excursionniste en caravane ».

— L'*Annamite, mère des langues* (Hachette); dans cet ouvrage le colonel Frey cherche à établir la communauté d'origine des races celtiques, sémitiques, soudanaises et de l'Indo-Chine.

— M. J. Girard vient de réunir en un tirage à part ses remarquables *Notes de géographie littorale*, parues ici même.

— De Palerme, M. Salvatore Romano nous adresse : *Una nuova congettura relativa allo scoglio detto del Mal Consiglio* (à l'entrée du port de Trapani).

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

4580. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEIZIÈME ANNÉE

Neuvième livraison. — Mars 1893

SOMMAIRE

E. HANSEN-BLANGSTED : La récente expédition de l'*Hekla* au Groënland.
H. MEYNERS D'ESTREY (Le Dr Cte) : Le sultanat de Bouton (Malaisie).
A. THALAMAS : Les colonies françaises et la géographie (*suite et fin*).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
J. REGNAULT (Le Dr) : Influence des chaînes de montagnes sur la distribution des races humaines.
Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite*).
Le commandant Monteil à la Sorbonne, le 29 janvier 1893.
Réception de MM. Monteil et Binger à l'Hôtel de ville, le 3 février 1893. Discours de MM. Poubelle, préfet de la Seine, et Sauton, président du Conseil municipal de Paris.
Le *Generale Testo-Atlante* du professeur Archangelo Ghisleri.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES

Carte de la côte orientale du Groenland entre 65° et 79° lat. N., dressée et complétée en décembre 1892 pour la *Revue de géographie*, par M. O. Irminger, commandant de la marine danoise, secrétaire général de la Société royale de géographie de Copenhague.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente et un volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de **387** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à **M. CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à **M. L. Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LA RÉCENTE EXPÉDITION DE L'*HEKLA*

AU GROENLAND

I[1]

L'expédition de Ryder, après son séjour sur la côte orientale du Groënland, est heureusement arrivée à Copenhague le 12 octobre 1892.

Dans notre numéro de novembre 1891, nous avons résumé les commencements de cette exploration, et signalé les résultats déjà acquis dans celui de novembre 1892. Nous pensons que la suite de nos renseignements peut présenter quelque intérêt. Nous les éclaircirons par une carte due à la bienveillance du commandant O. Irminger, secrétaire général de la Société royale de géographie à Copenhague, qui a complété celle de Ryder pour en faciliter la lecture.

L'expédition de Ryder quitta Copenhague le 7 juin 1891 sur le steamer *Hekla;* le 8, il doubla le cap Skagen, passa près des îles Shetland le 14, et le 20, soit quatorze jours après son départ, se trouvait déjà, par 68° 12′ de latitude N. et 13° 5′ de longitude O., au nord de l'Islande, à la lisière des glaces. Ne pouvant les forcer, l'*Hekla* en longea les bords en mettant le cap vers l'île *Jean Mayen* qui fut en vue, dans la soirée du 25 juin, à une distance d'environ 200 kilomètres. Contrairement aux espérances que l'on avait conçues, cette île était entourée de champs de glaces à près de 100 kilomètres de ses bords. On dut la contourner et remonter vers l'est.

1. Les sources où nous avons puisé, pour cette étude, et celles que nous avons données précédemment sur le même sujet, sont : *les lettres du lieutenant Ryder; les communications du commandant O. Irminger à la société royale de géographie de Copenhague; les communications du capitaine G. Holm et du lieutenant de vaisseau Garde de la même Société; enfin les actes officiels du ministre danois dans le Folketing.*

Digitized by Google

Le 2 juillet, Ryder put communiquer avec le baleinier norvégien *Polarstjernen*, de *Sandefjord*, capitaine *Evensen*, et lui remettre sa correspondance. C'est par mégarde que Ryder indique le *Fridthjof* de *Tönsberg*, dans sa correspondance remise au *Polarstjernen*.

Du 9 au 18 juillet, l'*Hekla* longea la lisière des glaces sans trouver une ouverture qui lui permît de se diriger vers l'ouest. Il avait dû rester immobile, à cause des brouillards, pendant deux cent trente-six heures.

Le 17 juillet, on put observer le mont *Sattel*, au sud des îles *Pendulum*, par 74° de latitude N., et à une distance de 170 kilomètres. Le 18, cette distance n'était que de 100 kilomètres. Enfin, le lendemain vers midi on trouva une ouverture étroite que les Anglais appellent « lane » et les Danois « en gade », permettant de s'approcher des îles *Pendulum*. On se dirigea vers le cap *Hold with Hope*, vu pour la première fois par Hudson en 1607. Par un curieux hasard, on se trouvait presque à la même date, à l'endroit où passa l'expédition allemande du *Germania* en 1869, pour se rendre à son port d'hivernage des îles *Pendulum*.

En 1889, le capitaine Kundsen avait observé de nombreux bœufs musqués dans ces parages de la côte groënlandaise. Ryder voulut vérifier l'exactitude de ce fait. L'*Hekla* fut amarré au sud de l'île de *Hollande*, à environ 12 kilomètres de la terre ferme. Vers midi, on quitta le navire avec des traîneaux. On s'était aussi muni de trois *kayaks* pour le cas où l'on rencontrerait l'eau libre avant d'aborder.

La côte de cette partie du Groënland, absolument déserte, présente un aspect morne et triste. Mais à peu de distance du littoral le pays est riant. On rencontre alors plusieurs espèces de fleurs. Sur une certaine étendue de terrain, des broussailles de saules y forment une espèce de forêt minuscule. Placés à environ un mètre l'un de l'autre, les arbres ne dépassent guère 6 à 8 centimètres de hauteur et leur tronc est de la grosseur d'un porte-plume. Toutefois la verdeur de cette forêt liliputienne reposait agréablement les yeux des explorateurs, fatigués par la vue constante des neiges et des glaces.

Dans la soirée le désir de Ryder fut réalisé. A 16 kilomètres de la mer, on rencontra des bœufs musqués. On en tua trois dont un taureau. Cet animal tient du bœuf et du mouton, se rapprochant cependant davantage de ce dernier. Il a la grandeur d'une vache.

Digitized by Google

Son aspect est sauvage, et forme un contraste frappant avec son caractère qui est doux et pacifique.

L'endroit où furent tués ces trois bœufs était le plus agréable que l'on ait encore rencontré. Le sol, très spongieux, était couvert d'herbes, de fleurs et de saules. L'estomac des animaux, très développé, prouvait qu'ils ne souffraient point par privation de nourriture. Le retour de l'expédition, chargée de la peau et de la chair des bêtes tuées, ne se fit pas sans peine dans un terrain où l'on enfonçait profondément. Partie à 9 heures du soir, elle ne parvint au bord de la mer que vers 4 heures du matin le 21 juillet, et ne put s'embarquer qu'à 7 heures, après avoir mis dix-neuf heures pour franchir une distance de 56 kilomètres environ. Mais cette courte exploration n'était pas demeurée sans succès : on emportait une belle collection de plantes, des échantillons d'une cinquantaine d'espèces d'insectes, des pierres, etc. L'existence des bœufs musqués était certaine, et l'on avait relevé des traces de rennes, de renards, de lièvres, etc. Tout prouvait que la faune et la flore y étaient plus riches qu'on ne l'avait supposé.

Dans l'après-midi l'*Hekla* se dirigea vers le sud, mais les brouillards l'obligèrent bientôt d'amarrer à un champ de glaces, et ce ne fut que le matin du 23 juillet qu'il put se diriger vers l'embouchure du fiord de l'*Empereur Franz-Joseph*. Il était barré par les glaces. Ryder dut renoncer au projet qu'il avait conçu d'y établir sa station d'hivernage, et se rabattit vers le sud.

Les journées des 24 et 25 juillet furent très mouvementées. Il ventait très fort, et cette tempête était d'autant plus dangereuse que le navire était entouré de tous les côtés par les glaces. Un naufrage était à craindre. On s'y prépara. Les bateaux et les traîneaux furent équipés. Ils reçurent des provisions pour deux à trois mois. Le 25, dans l'après-midi, heureusement, le temps se calma, mais le brouillard reparut, et avec lui les dangers de la navigation. Enfin le 30 juillet, une tempête de nord-ouest, accompagnée de neige, dispersait les glaces et les chassait vers l'est, et l'*Hekla* se trouvait dans une mer à peu près libre.

Le 31 juillet, Ryder passa du côté de *Liverpool* et se trouva vers midi devant l'entrée du *Sund de Scoresby*.

C'est le 20 juin que, pour la première fois l'*Hekla* avait rencontré des glaces, par 68° 12′ 13″ de latitude N. et 13° 5′ de longitude O., à environ 440 kilomètres du cap *Brewster*. Pour y arriver

Digitized by Google

il aurait fallu faire un détour de près de 2,300 kilomètres en remontant vers le nord jusqu'à 78° 13'. La largeur des champs de glaces rencontrés dans ce long voyage varie entre 550 et 700 kilomètres, et, fait curieux, ces espaces immenses étaient presque unis et s'élevaient peu au-dessus du niveau de la mer.

Le 2 août, l'*Hekla* entra dans le *Sund de Scoresby*, et se dirigea vers le cap Steward, point sud-est de la *Terre de Jameson* (Jamesons Land). Les glaces l'empêchèrent d'entrer dans *Harrys Inlet* avant le 5. On observa, dans les environs du cap *Steward* un grand nombre d'animaux, des bœufs musqués, des rennes, etc. On peut se rendre compte que la description qu'en a donnée Scoresby, il y a soixante-dix ans, est complètement exacte. Mais on n'y trouva aucun endroit favorable pour l'hivernage. Pendant deux jours on chercha cette place qui fut découverte, le 8 au soir, au sud de la *Terre de Milne* (Milnes Land), à 150 kilomètres environ de la pleine mer.

D'après le plan de l'expédition, l'*Hekla* devait être renvoyé, laissant le personnel sur la côte orientale du Groënland. Mais Ryder en décida autrement. La saison était très avancée, et pour se rendre à *Angmagsalik*, à près de 1,100 kilomètres vers le sud, il fallait longer une côte complètement inconnue, dans une mer peu favorable à des expéditions en bateaux. Ryder préféra garder le navire à sa disposition, malgré les inquiétudes que sa décision pourrait causer en Danemark.

La machine de l'*Hekla*, continuellement chauffée depuis le 20 juin, avait besoin d'être vérifiée. On profita des quelques jours que demandait ce travail pour faire, soit en bateau, soit avec la chaloupe à vapeur quelques petites explorations.

Le 21 août l'*Hekla* fut disponible et se dirigea vers le cap *Steward*. On y arriva le 22 au matin, et dans la journée au cap *Brewster*. On y établit un dépôt en vue de l'expédition projetée pour l'année suivante, vers *Angmagsalik*. Il était prudent, pour le cas où l'on serait forcé de battre en retraite, de s'assurer des provisions pour un second hivernage dans le *Sund de Scoresby*. Le 5 septembre, on était de retour au port de l'hivernage qui fut appelé *Port de l'Hekla* (Hekla's Havn). La petite île où ce port se trouve, vis-à-vis de la côte S. de Milnes Land, fut appelée l'île de *Danemark*.

Le port de l'Hekla se trouve par 70° 27' de latitude N. et 26° 11' de longitude O.

Digitized by Google

II

Nous réserverons pour un prochain article la description de la contrée et l'indication des résultats scientifiques de l'expédition. Disons seulement ici que la partie méridionale de la *terre de Jameson* (Jamesons Land) présente exactement l'aspect de la côte occidentale du Jutland (Danemark). Les falaises, formées de sable, de gravier et d'argile, y sont peu élevées; la plage, de largeur variable, est basse et unie. Ryder y trouva le sol couvert d'herbe et de fleurs sur lesquelles voltigeaient les papillons, tandis que les airs résonnaient du chant des oiseaux.

L'équipage fut employé à monter les maisons apportées du Danemark. Il y en avait quatre : une d'habitation, une pour les provisions, une pour les observations astronomiques, une pour les observations magnétiques. Pendant le temps que dura ce travail, les savants firent des explorations, surtout en bateaux. Le 15 septembre fut consacré au déménagement, et on installa les neuf membres de l'expédition dans les maisons. La dernière grande exploration de 1891 fut faite du 23 au 25. La saison était très avancée, et la neige qui recouvrait alors le sol empêcha toute excursion dans l'intérieur, en terre ferme.

Pendant son séjour dans le *Sund de Scoresby* l'expédition de Ryder ne vit aucun indigène, mais elle trouva des maisons d'hiver en sept endroits différents et de nombreuses places pour les tentes d'été.

Les observations scientifiques commencèrent le 18 septembre. Le temps fut très variable durant l'hiver. Le baromètre varia entre 723.6 et 793, et la température, entre 6° centigrades au-dessus de zéro et 46°8 au-dessous, présentant un écart de 52°8. Nous donnons le relevé des indications du thermomètre pendant l'hiver 1891-1892.

	Moyenne.	Maximum.	Minimum.
Septembre 1891.....	— 2°95 C.	+0°1 C.	— 7°4 C.
Octobre —	— 7°	+1°	—18°
Novembre —	—20°28	—6°1	—33°
Décembre —	—20°29	—8°6	—38°6
Janvier 1892.....	—18°57	+6°	—33°8
Février —	—24°24	+8°5	—42°
Mars —	—25°49	—4°	—46°8
Avril —	—17°14	—1°	—31°5
Mai —	— 5°8	+8°5	—18°2

Digitized by Google

Le 10 octobre 1891, les glaces, dans le port d'hivernage et dans le fiord de Scoresby, étaient assez fortes pour porter les traîneaux. Après plusieurs courtes explorations en février et en mars, trois plus importantes furent entreprises, l'une du 27 mars au 21 avril, une autre du 1er au 19 mai, et la troisième du 27 mai au 7 juin. On reconnut toute la contrée située autour du *Sund de Scoresby*, entre le 70° et le 71°30′ de latitude N. On put en établir la carte, ainsi que celle du Sund et de ses ramifications.

Le 14 novembre 1891, le soleil, montrant seulement pendant quinze minutes la partie supérieure de son disque, faisait ses adieux à ces régions désolées. Sa disparition n'amène pas cependant l'absence complète de lumière : les jours les plus courts sont de deux ou trois heures.

L'hivernage, d'après les prévisions de Ryder, devait prendre fin dans les premiers jours de juin 1892. Dès le mois de mai les phoques avaient fait leur apparition sur les glaces dont l'épaisseur diminuait. Au mois de juin les oiseaux de passage se montrèrent : la mouette, les oies sauvages, et successivement tous les oiseaux de la région polaire. Le passereau (moineau des neiges) avait visité l'expédition dès le mois d'avril. Les mois de juin et de juillet furent calmes, avec de la pluie et du brouillard, mais sans les tempêtes de l'ouest qui chassent les glaçons de la côte. Peu à peu la neige disparut, et tout à coup, comme sous le coup d'une baguette magique, la végétation surgit, mais apportant avec elle le fléau du pays, les cousins. Cependant, dans les premiers jours de juillet seulement, les glaces fondirent dans le port. Le 15, on pouvait y naviguer avec un bateau à fond plat. Le 20 juillet, enfin, se produisaient, avec un vent de nord-est, les premières ouvertures dans les glaces du fiord à l'embouchure du port. Le narval se montra le jour suivant.

Les travaux scientifiques furent suspendus le 31 juillet et les savants s'embarquèrent le 1er août. Le 2, on essaya de se frayer un passage, mais après avoir fait 4 kilomètres, il fallut retourner au port. Cependant l'heure de la délivrance approchait : le 8 août l'*Hekla* quitta cette fois son port d'hivernage, doubla le cap *Stevenson* vers midi et se dirigea vers la *Terre de Jameson* (Jamesons Land), où il n'arrivait que le 10, les brouillards l'ayant obligé, pendant le trajet, de s'amarrer à la glace. En vue des côtes, on observa des troupeaux de rennes et de bœufs musqués. Dans

Digitized by Google

l'après-midi on doubla le cap *Hooker*, et la partie nord du *Sund de Scoresby* présenta une mer libre. Mais au sud les glaces s'étendaient sur une largeur de près de 8 kilomètres. Le 11 août l'*Hekla* dut rester immobile dans le brouillard et ne se trouva que le 12 devant le cap Steward. La journée fut employée à restaurer et à consolider le dépôt qu'on y avait établi l'année précédente. Les ours l'avaient visité et avaient dispersé sur le sol les biscuits de marine qu'ils n'avaient pas trouvés à leur goût. Pendant ce temps, la mission collectionnait des plantes et le steamer manœuvrait dans le *Sund de Hurry*. Tout le monde étant rembarqué vers 2 heures du soir, l'*Hekla* se dirigea vers le cap *Brewster*. Le 13, vers midi, le navire quittait définitivement le *Sund de Scoresby*. Il se dirigeait vers le sud pour acheminer la mission scientifique vers *Angmagsalik*. Cela fait, l'*Hekla* devait retourner en Danemark.

Mais le 14, le temps devint mauvais. Les glaces se présentaient de plus en plus compactes, et vers 9 heures toute navigation vers le sud fut arrêtée. Jusqu'à midi, on tenta infructueusement de contourner les glaces. Il fallut y renoncer et se diriger vers le nord. La saison ne permettait plus de s'aventurer sur des bateaux découverts jusqu'à *Angmagsalik*. On prit la résolution de retourner en Islande, d'y embarquer du charbon et des provisions, et de tenter ensuite un retour au Groënland.

L'*Hekla* s'était avancé vers le sud jusqu'au 69e degré de latitude N. et avait pu relever la côte jusqu'à cette hauteur. Pour trouver des glaces moins compactes et pouvoir se diriger vers l'est, il faut remonter au nord jusqu'au 70e parallèle. C'est ce que fit l'*Hekla*. Les 16 et 17 août furent des journées perdues à cause du brouillard : il fallut rester en place. Pendant cet arrêt involontaire on tua le derniers ours, le trentième. Le 18, les vapeurs s'étant un peu dissipées, on navigua vers l'est, et à 9 heures du soir on se trouva en eau libre par 69°12′ de latitude N. et par 17°57′ de longitude O. On longea la lisière des glaces jusqu'à 68°30′ de latitude N. Dans les conditions où l'on se trouvait, le *Dyrefjord*, sur la côte nord-ouest de l'Islande, fut jugé le point le plus facile à atteindre et l'on mit le cap dans sa direction. Disons en passant que c'est une erreur typographique qui, dans un de nos précédents articles, a fait placer ce fiord sur la côte orientale de l'île. On rencontra bientôt des baleiniers et de légers bateaux de pêche sur lesquels les Islandais s'aventurent imprudemment au loin dans ces mers dangereuses. A

Digitized by Google

2 heures du soir on observa la pointe nord-ouest de l'Islande, et dans la soirée on jeta l'ancre dans le *Dyrefjord*. Le croiseur danois *Diana*, capitaine *Suenson*, y arrivait le 21 août. MM. Hartz et Deichmann s'y embarquèrent, avec leurs collections, pour Copenhague. L'*Hekla*, ayant fait ses provisions de vivres et de charbon, quitta le *Dyrefjord* le 29 août et reprit sa route vers Angmagsalik.

Déjà le 30 août, par 67°23′ de latitude N. et 24°56′ de longitude O., on rencontrait des glaces. Leur épaisseur et aussi l'agitation de la mer obligèrent le steamer de se diriger vers l'est dans l'eau libre. Le 31 août commença une série de tempêtes. A trois reprises, on essaya de se frayer un chemin. Tout le résultat, pour le navire, fut d'être ramené par le courant vers le sud jusqu'à 64°45′ de latitude N.

Douze jours après avoir quitté l'Islande, le 10 septembre, Ryder se trouva à 8 kilomètres au large du cap *Dan*, à l'embouchure du fiord d'*Angmagsalik*. Une barrière de glaces l'empêcha d'entrer directement dans le fiord. Il lui fallut faire un tour vers l'ouest, pour ensuite se diriger vers *Tassiussak*, port que Nordenskiöld avait baptisé en 1883 du nom de *Havre du roi Oscar*. En entrant dans ce port, non sans quelque peine, on rencontra plusieurs *kajaks* qui acclamèrent l'arrivée de l'expédition. Les Esquimaux, en effet, avaient attendu Ryder tout l'été, et ils avaient perdu, avec l'hiver, l'espérance de le voir. Des glaces les avaient empêchés d'aller avec leurs bateaux vers le nord au devant de l'*Hekla*.

III

Ryder utilisait immédiatement le temps qu'il devait rester à *Angmagsalik*. Le 12, deux bateaux se détachèrent de l'*Hekla* pour une expédition qui devait durer jusqu'au 24. Mais dès le 21, Ryder, vu l'état des glaces, était de retour, après s'être dirigé vers le nord et avoir visité l'ancienne station d'hivernage du capitaine Holm en 1884-1885. Pendant ce temps plusieurs indigènes étaient restés à bord de l'*Hekla*. On remarqua la vivacité de leur intelligence. Ils touchaient avec étonnement les objets qu'ils ne connaissaient pas, mais comprenaient très vite. Dès qu'on leur eut expliqué l'usage du gouvernail, ils purent s'en servir et le manœuvrer.

Digitized by Google

On fit le recensement de la population. Depuis celui du capitaine Holm en 1884-1885, elle avait diminué de 114 personnes. De 413, elle était tombée à 294 : 87 étaient mortes; 82 avaient émigré à *Söndre-Umivik;* les autres s'étaient fixées à *Igdloluarsuk* ou à *Orkua*, se rapprochant des colonies danoises de la côte occidentale.

Il est bon de signaler ici les dangers de cette émigration, qui va chaque année en augmentant, des populations de la côte orientale du Groënland vers la côte occidentale. C'est le capitaine Holm qui la provoqua, en 1884-1885, en apportant aux indigènes des armes à feu, du tabac, du café, etc. Ceux-ci s'exposent à tous les périls du voyage pour se procurer les marchandises européennes qui font leur bonheur. Il en résulte, pour les colonies danoises déjà surchargées, une augmentation de la population indigène qui a besoin d'être secourue toute une partie de l'année.

L'intérêt du gouvernement danois est donc engagé ; mais il y a aussi là une question d'humanité. Chaque année, de nombreux baleiniers viennent chercher une pêche productive vis-à-vis de la côte occidentale. Souvent ils se trouvent pris dans les glaces et dérivent vers le sud, le long de la côte. Si elle est complètement dépeuplée, il leur faudra renoncer, en cas d'accident, à tout espoir de secours.

MM. Holm et Garde ont déjà signalé, à plusieurs reprises, ces dangers. Ils ont demandé que l'on prît des mesures énergiques et qu'une station de mission et de commerce fût établie à *Angmagsalik*. Le gouvernement danois semble entrer dans leurs vues. Le budget de 1892-1893 porte un crédit, bien minime, de 4,000 francs pour l'instruction d'un missionnaire. Le Danemark, s'il entre résolument dans cette voie, sauvegardera ses intérêts et rendra service à l'humanité.

Dans le *Bulletin de la Société royale de géographie de Copenhague*, MM. Holm et Garde ont signalé à plusieurs reprises des visites d'indigènes d'*Angmagsalik* sur la côte occidentale. Nous les indiquerons, d'après eux, à notre tour.

Le 30 juin 1866, un *oumiak* (bateau de femme), venant de la côte orientale, arriva à *Pamiagdluk*, sur la côte sud-ouest du Groënland, pour y faire du commerce. Il venait d'*Umivik* et y retournait le 4 juillet. Son équipage se composait de 15 personnes, 2 hommes, 3 femmes et 10 enfants. Un homme était mort pendant la traversée.

Digitized by Google

Un autre bateau avait passé, durant l'hiver 1889-1890, à *Nanusck*, à environ 120 kilomètres au nord-est de la colonie, en compagnie d'un autre bateau d'*Angmagsalik* qui se dirigeait également vers la côte occidentale. Mais ce dernier, près de toucher au but, découragé par la mort de son chef, retournait à son point de départ. Une épidémie, analogue au rhume qui règne souvent parmi les Esquimaux de la côte occidentale, avait sévi parmi ceux de la côte orientale durant l'été de 1889, et avait fait de nombreuses victimes.

Ce sont les deux bateaux dont nous parlons qu'avait rencontrés *Nansen*, près du cap *Bille*, le 31 juillet 1888, au moment où le célèbre Norvégien se préparait à traverser le Groënland. Vingt-trois mois après seulement, le 30 juin 1890, le premier de ces bateaux atteignait la colonie danoise. Les maladies et les morts lui avaient fait mettre deux années pour effectuer le voyage. Mais ce n'est pas sans un sentiment de jalousie que son équipage vit les indigènes de la colonie, au milieu des Européens, jouissant du bien-être que ceux-ci leur procuraient. Dans le bateau se trouvait *Umerinck*, l'ancienne connaissance du capitaine Holm. Il tenait de ce dernier la première arme à feu qu'eût possédée un indigène de la côte orientale, et c'est le besoin de plomb qui l'attirait vers les colonies danoises. Il avait déjà fait tous ses efforts pour en obtenir de Holm et de Nansen. Sachant que Nansen avait laissé son bateau à *Umivik*, il promettait au chef de station de *Pamiagdluk* de le ramener à cette colonie.

Y arrivaient encore, le 23 juillet, venant d'*Angmagsalik*, deux bateaux de femme, qui repartaient le 26 du même mois. Ils avaient mis deux étés pour effectuer le trajet.

En 1891, la station recevait la visite d'un des bateaux qui y étaient venus l'année précédente. Les indigènes qui le montaient avaient promis de retourner à *Angmagsalik* pour prévenir de la prochaine arrivée de Ryder. Mais ils se trouvèrent si bien à *Lindenovsfjord*, à 158 kilomètres à peine de la station danoise, qu'ils oublièrent de retourner chez eux. De son côté le chef du bateau *Napardlukok* promettait de revenir en 1892 avec cinq autres bateaux d'*Angmagsalik*, déjà arrivés dans le *Lindenovsfjord* où les équipages s'étaient installés pour passer l'hiver. Toujours la cause de ces voyages est le besoin d'armes à feu, de poudre, de plomb. Mais après chacun d'eux on s'installe de plus en plus près

Digitized by Google

de la colonie danoise. C'est l'annonce faite, en 1885, par Holm, à la population d'*Angmagsalik*, d'une prochaine et nouvelle expédition, qui seule avait empêché une émigration complète.

Si l'on n'arrive pas dès maintenant à établir une station de commerce à *Angmagsalik*, il faut suivre les conseils de Garde et la placer à *Kernertok*, à 70 kilomètres au nord-est de *Pamiagdluk*. Cet endroit était fort peuplé il y a cinquante ans et peut reprendre son ancienne prospérité. Disons aussi que déjà les indigènes de *Kernertok* ont envoyé une pétition aux autorités danoises pour demander l'établissement chez eux d'une station de commerce.

Le 23 septembre l'*Hekla* était prêt à quitter *Tassiussak*, mais le mauvais temps le retint encore jusqu'au 26. Ce jour-là, dans la matinée, il quitta définitivement la côte orientale du Groënland. Le 7, il doublait le cap *Dennis Head*, et atteignait Copenhague le 12.

Le succès impose des devoirs. Celui des expéditions de Holm et de Ryder ne peut qu'encourager le gouvernement danois à continuer l'œuvre commencée. Tout n'est pas dit. Il y a encore des taches blanches à faire disparaître de la carte du Groënland. Il y a des stations commerciales à établir, des mesures à prendre pour empêcher le désert complet de se faire sur la côte orientale au détriment des stations de l'ouest, pour ne pas laisser les navigateurs, dans ces dangereux parages, privés de toute chance de secours. C'est le devoir du gouvernement danois. Il n'en laissera pas l'honneur à d'autres.

EMILE-HANSEN BLANGSTED.

Digitized by Google

LE SULTANAT DE BOUTON[1]

(MALAISIE)

Le sultanat de Bouton, appelé Bolijo dans la langue du pays, Boutoun en malais et Bountoung en makassar et boughis, comprend :

1° L'île de Bouton, au sud-est de Célèbes;

2° L'île de Mouna, Ouna ou Wouna, appelée aussi jadis par les Hollandais, Pangasane, Pantjana ou Pantjano, située à l'ouest de Bouton;

3° L'île appelée Koubeina par les habitants de Bouton, Kambaena par les Makassars et Kabeina, Kambeina ou Kambouna par les Hollandais;

4° Une quantité de petites îles peu éloignées des côtes de Bouton et de Mouna et dont les principales sont : Tikola et la grande et la petite Tobeja, situées dans le détroit de Tijoro; Poulo, Mangkasar, dans le détroit de Bouton; Bata-Oga, Kadatoecwang, Masirieng et Sijompo au sud-ouest de Bouton et Talaga au sud de Koubeina;

5° Les îles de Toukang-Besi, dont les principales sont Wangi-wangi ou Wantji-wantji; Kaledoupa, Kadoupa ou Caydoupa; Tomeja, Kapota, Langkesi et Binongko;

6° Polejang et Koumbija, deux pays situés en face de Mouna, dans la presqu'île sud-est de Célèbes, et qui ont pour limites, à l'ouest, le territoire de Louwou, et au nord celui de Laïwouï.

Il est probable que le sultan de Bouton comprend aussi dans son empire l'île de Wawoni, appelée Wawonijo par les Makassars; mais le gouvernement hollandais considère cette île comme une dépendance de Ternate.

Les détroits de Bouton et de Tijoro sont navigables pour les plus grands navires, mais, comme il y a beaucoup de petites îles dans le dernier, le premier est préférable. *Labouan Bolanda*

1. Extrait du voyage de M. A. Ligtvoet.

Digitized by Google

(mouillage hollandais) est un endroit près des côtes de l'île de Bouton, où les navires jettent l'ancre pour passer la nuit, l'absence de tout phare ne permettant la navigation qu'en plein jour.

Toutes les îles de cet archipel sont très montagneuses; on aperçoit le pic de Koubeina à une grande distance de l'île. Les rivières sont naturellement très courtes; celle qui se jette à la mer près de Baoubaou, qui porte le nom de rivière de Bouton, est la plus importante, quoiqu'elle ne soit navigable qu'à proximité de son embouchure, pour de grands prahos, appelés *padewakangs*. Dans le haut elle n'est même pas assez profonde pour porter de petits *sampans*. Les rivières de Polejang et de Roumbija sont encore entièrement inexplorées.

La mousson pluvieuse commence à Bouton vers la fin de mai, et ne dure que quatre mois. Le temps est donc sec à Bouton lorsqu'il pleut à Makassar. La plupart des îles de cet archipel sont rocheuses et par conséquent peu propres à l'agriculture; celle de Mouna semble cependant faire exception et être plus fertile. On n'y cultive pas de riz. Cet article est importé principalement des baies de Kandari et de Mouramou de l'île de Célèbes.

Mais ce riz est roux, tandis que le riz blanc n'est importé que par les négociants étrangers de Baoubaou, qui le font venir de Makassar pour leur usage particulier, de sorte qu'on trouve rarement à en acheter. En place de riz, on cultive beaucoup de tubercules, tels que l'*obi Boutoung*, qui constitue la principale nourriture d'une grande partie de la population. Ces îles produisent aussi beaucoup de *kapok*, espèce de coton qu'on exporte. Dans l'île de Mouna, on cultive du café depuis quelques années. La culture du tabac est très limitée.

Les forêts, surtout celles de Mouna, renferment beaucoup de belles essences, mais on ne les exploite que pour la construction des maisons et des navires. Il y a aussi plusieurs sortes de bois de teinture.

Il y a beaucoup de chevaux à Mouna, mais à Bouton cet animal est assez rare. On ne rencontre pas de buffles aux environs de la capitale et du kampong de Baoubaou, seuls endroits visités par des Européens, et, cependant, on exporte des peaux et des cornes de buffles. Les chèvres et les poules abondent, mais les canards sont plus rares. On y rencontre aussi beaucoup de porcs sauvages, mais les îles de cet archipel, de même que l'île de Célèbes, sont

Digitized by Google

exemptes de bêtes fauves. Les mers, autour de Bouton, produisent du poisson, du tripang, de l'écaille, des perles, de la nacre, etc. Les deux derniers articles se trouvent surtout dans le détroit de Tijoro.

La capitale de l'île de Bouton, qui porte le même nom, est située dans le sud de l'île, à peu de distance de la côte ouest, sur une colline presque inaccessible du côté de la mer. Elle est entourée de vieilles fortifications, mais on peut la bombarder facilement. Les Hollandais ont occupé cet endroit jadis militairement; cela a dû être de 1612 à 1616.

Baoubaou, le plus rapproché de la capitale, situé dans une baie de la côte ouest et sur la rive droite de la rivière de Bouton, est la première ville commerciale du pays, la rivière y formant en quelque sorte un port naturel et la baie une rade des plus sûres. C'est d'ailleurs le seul endroit où il est permis aux étrangers de s'établir. Il y a là des quartiers qui portent les noms des nationalités des habitants, tels que Mangkassar, Wadjo, Badjo, etc. Sur une petite colline, près du rivage, à l'est de Baoubaou, on aperçoit deux dépôts de charbons établis par le gouvernement hollandais en 1876. Dans la même baie, un peu plus à l'est, on trouve un autre grand kampong, appelé Batoulo ou Batou-Oulo, et ensuite, plus au nord, sur la côte ouest, plusieurs autres.

Dans la même baie de Baoubaou, sur la rive gauche de la rivière, on voit Mejong-Mejong, où il reste davantage de vestiges des vieilles fortifications. Ce serait plutôt là que les Hollandais auraient eu le port en question au XVIIe siècle.

Talloki, dans le nord de Tili, est probablement situé dans l'intérieur, on y cultive beaucoup de tabac.

Près de Badija, sur le bord d'un sentier conduisant de Baoubaou à la capitale, se trouvent des hangars à charbons établis jadis sur les bords de la rivière, à l'usage du gouvernement, et les habitations du détachement militaire servant de garde d'honneur au sultan de Bouton et qui est relevé tous les ans.

L'île de Mouna compte au moins une douzaine de kampongs.

Dans l'île de Koubeina, comme dans toutes les autres petites îles de cet archipel, les principaux kampongs portent les noms des îles dans lesquelles ils se trouvent.

Il n'existe pas de routes dans Bouton, les communications dans l'intérieur sont entretenues au moyen de sentiers, celles entre les

Digitized by Google

villes situées sur la côte se font le long des côtes, soit par terre, soit par mer, au moyen de *sampans*. Il n'y a pas de ponts.

La population de cet archipel, dont les langues diffèrent assez sensiblement d'une île à une autre, ne forme cependant qu'une seule race, qui tient probablement plus des Alfours, de la presqu'île sud-est de Célèbes, que des Makassars et des Boughis. A Polejang et Roumtya, on trouve encore de vrais Alfours, connus sous le nom de Nedeboar.

Les habitants de Bouton sont de même taille et de même structure que les Makassars et les Boughis, mais ils ont le teint plus foncé. Par contre, il y a aussi plus d'albinos à Bouton que dans n'importe quel autre pays du sud de Célèbes.

A l'exception des Alfours de Polejang et de Roum-Tya, qui sont encore païens, la population est généralement mahométane. Pour ce qui est de leur caractère, les naturels de Bouton sont rancuneux, sanguinaires et trompeurs. Surtout ceux de Binongkore, qui jouissent de la plus mauvaise réputation. Ils ont ceci de commun avec les Boughis que, de même que ces derniers, ils placent souvent devant les noms d'hommes, la syllabe ou le mot *La*, par exemple : *La Ounggou*. Les classes inférieures de cette société gardent toute leur vie uniquement le nom qu'on leur a donné en naissant et qui est généralement un nom du pays, tandis que les enfants des familles riches reçoivent un nom arabe dès qu'ils atteignent un certain âge.

Les noms des nobles du sexe masculin sont précédés des mots : *La-ode*, tant qu'ils ne sont pas investis d'une autorité quelconque, par exemple : La-ode Samade, La-ode Ismaël. Les noms des femmes nobles sont précédés du mot *Ode* seul, par exemple : Ode Oga. Le titre de *Daeng* semble appartenir seulement aux individus qui ont une mère Makassar ou Boughis, et ne sont par conséquent pas originaires de Bouton.

Les principaux moyens d'existence des habitants de Bouton sont le commerce et la navigation, pour lesquels ils fabriquent eux-mêmes les prahos dans le pays. L'île de Binongko surtout est connue pour la construction des prahos.

A l'ouest les prahos de Bouton viennent jusqu'à Singapore ; mais dans la partie orientale de l'archipel Indien, on les rencontre en grand nombre, faisant la plupart du temps le service des transports.

Les articles d'exportation de Bouton sont du tripang, de l'écaille,

Digitized by Google

du café, de la cire, de l'agar, de la racine de bingkourou, du sagou, du caroro, du balasari, des perles, des cuirs et des cornes de buffles et du coton. Les principaux articles d'importation sont du riz, de l'opium, des articles en fonte et en terre cuite, des fils et des toiles ou des cotonnades de l'Europe.

La seule monnaie qu'on trouve dans cet empire, ce sont les pièces d'argent dites *dubbeltjes* et *stuivertjes* des Indes-Néerlandaises, valant quatre sous et deux sous français. La monnaie de cuivre est complètement inconnue, on y substitue de petits morceaux d'étoffe carrés, qu'émet le gouvernement de Bouton et dont quarante ont la valeur d'un dubbeltje. Ces morceaux d'étoffe s'appellent *beda* ou *kampouwa* et sont échangés tous les ans contre des morceaux neufs. On brûle alors les vieux. Comme cette espèce de monnaie de chiffons n'a pas cours au dehors de Bouton, les marchands étrangers ne l'acceptent point et l'ont remplacée par du gambir et du sel, de sorte que vingt morceaux de gambir ou dix petites noix de coco remplies de sel valent un dubbeltje.

Parmi les pêcheurs de Bouton se trouvent de très habiles plongeurs. C'est pour cette raison que les capitaines des navires anglais, qui ont entrepris depuis quelques années la pêche des perles le long des côtes nord-ouest de l'Australie, ont souvent essayé d'avoir avec eux des plongeurs de Bouton. Un des premiers navires équipés dans ce but, le schooner *Gift*, commandé par George H. Roe, avait réussi en effet à embarquer à Makassar, parmi ses plongeurs, plusieurs naturels de Binongkose et de Bouton, mais, quelques jours après le commencement de la pêche sur les côtes australiennes, les plongeurs se révoltèrent pendant la nuit et les cinq Européens qui se trouvaient à bord, presque tous blessés, furent obligés de se sauver dans une chaloupe. Depuis cette époque, les efforts des Anglais pour obtenir des plongeurs de Bouton ont toujours été vains.

Les cultures dans les îles de Bouton sont limitées exclusivement au caféier, au citronnier, au bananier et aux tubercules, et l'industrie se borne à la construction de prahos, à la fabrication de karoro et autres ouvrages tressés et au tissage de très gros sarongs. Ce dernier travail est fait par les femmes. Les prix des produits du pays sont très bas. Ainsi une poule ne coûte que quatre sous, et pour le même prix on peut obtenir seize œufs. Seulement, lorsqu'un bâtiment de guerre se trouve en rade, ces prix montent su-

Digitized by Google

bitement, parce que les marins européens, habitués à la cherté des vivres à Makassar, ne marchandent pas à Bouton.

Les maisons sont bâties sur pilotis, surtout celles des kampongs situés sur les bords de la mer, où le flux et le reflux entraînent constamment les immondices, qui, autrement, s'amasseraient sous les maisons. Dans l'intérieur de ces habitations règne une malpropreté extrême.

Les habitants se vêtissent à peu près comme ceux du sud de Célèbes, les hommes portent un sarong et un pantalon court, les femmes un sarong et un kabaya; ce dernier vêtement presque toujours d'une étoffe blanche. Pour les classes plus élevées, ce costume ne diffère guère que par la couleur. Ainsi ils aiment beaucoup les couleurs éclatantes, jaune ou rouge, tandis que les Makassars et les Boughis ne s'en parent que rarement ou jamais.

En fait d'armes, ils possèdent des lances, des kriss, une sorte de long couperet appelé *hantjou*, orné souvent d'une touffe de cheveux. Les personnages de distinction ne sortent jamais sans être suivis de quelques individus armés de cette espèce de couperet qui remplace ici le *poke bourangong*, ou la lance ornée de crins de Célèbes. Les prahos sont toujours armés de petits canons (*lelas*) et de quelques fusils.

Les langues qu'on parle dans l'île de Mouna et dans les îles Toukang Besi diffèrent beaucoup de celle parlée dans l'île de Bouton. De cette dernière, M. Ligtvoet donne un petit vocabulaire, très incomplet il est vrai, mais qui montre que la langue de Bouton possède beaucoup de mots qu'on ne trouve pas dans le malais, le javanais, le makassar et le boughis.

Il paraît que les habitants de Bouton n'ont point d'écriture à eux et se servent plutôt de l'écriture arabe que de celle des Makassars.

On ignore complètement s'ils ont une littérature. On n'a également aucune idée du chiffre de la population. Cependant, comme dans aucune des autres principautés de Célèbes, la population est aussi dense que dans les provinces soumises au gouvernement hollandais, il est probable que ceci est également le cas à Bouton. Dans cette hypothèse on peut l'évaluer à environ 100,000 âmes.

M. Ligtvoet nous donne un excellent chapitre concernant l'histoire de Bouton, malheureusement trop long pour que nous puissions en parler ici.

Dr Cte MEYNERS D'ESTREY.

Digitized by Google

LES COLONIES FRANÇAISES

ET

LA GÉOGRAPHIE

(SUITE ET FIN)

II

LA COLONISATION SCIENTIFIQUE

L'utilité du travail que j'ébauche ici a déjà frappé les hommes de gouvernement : j'ai entendu dire à M. Jamais, au cours d'une visite à la Sorbonne, ces paroles significatives : « Il ne suffit pas de conquérir des colonies, il faut encore savoir en tirer parti. Notre tâche maintenant est d'organiser et de réfléchir, et c'est peut-être par là qu'on aurait dû commencer. » C'est un langage qui fait le plus grand honneur à notre sous-secrétaire d'Etat, au futur ministre des colonies. C'est sans doute à la suite de ses premières réflexions qu'il a laissé M. de Brazza agir à ses risques et périls, remplacé les colonnes et les guerres sur le Niger par des explorations méthodiques (missions Mizon, Monteil, Ménard), qu'il a renoncé à occuper et annexer le Dahomey, qu'il a demandé enfin la création d'une chaire de géographie coloniale à la Sorbonne. Peut-être même est-ce à son influence qu'on doit la nouvelle politique de M. d'Aubigny au Maroc, politique non plus de conquête, mais de collaboration au relèvement indigène de ce pays. Si nous ne nous trompons pas, il a fait preuve ainsi d'une haute sagesse.

Déjà la colonisation sort de la période militaire et sentimentale, et c'est par la géographie que le gouvernement espère, avec raison, arriver à organiser un empire colonial maniable et approprié à nos besoins. J'essaye d'apporter une pierre à cette œuvre.

Qu'est-ce qu'une colonie?

Digitized by Google

Pour résoudre cette question, il est bon de rappeler qu'il est nécessaire de se placer au point de vue des intérêts de la métropole. On a dit que la France devait coloniser pour répandre la civilisation chez les peuples primitifs; c'est une très belle idée, nullement méprisable, mais de telles colonies seront toujours un luxe, et la métropole doit commencer non par celles-là, mais par celles dont elle peut tirer profit direct et immédiat. C'est, du reste, au fond le meilleur moyen de répandre la civilisation, en concentrant les efforts sur des pays bien choisis qui agissent puissamment sur les voisins, par l'exemple et par les besoins nouveaux que leur seule présence crée autour de colonies vraiment civilisées.

Une colonie, c'est un territoire qu'un Etat se réserve pour être sûr de pouvoir toujours y échanger ce qu'il n'a pas contre ce qu'il a. On va voir que tous les termes de cette définition sont indispensables.

Il en résulte que, pour qu'un Etat colonise, il faut deux espèces de conditions : des conditions géographiques et des conditions historiques, c'est-à-dire sociales et internationales. Voyons d'abord les conditions géographiques.

Un Etat n'a pas besoin de colonies s'il a un territoire assez étendu et riche pour récolter chez lui des productions de toutes les zones et de toute nature. Or, il y a à la surface du globe des Etats semblables. Les Etats-Unis, par exemple, n'avaient guère besoin que de pêcheries polaires (Alaska) et d'un léger surplus de contrées tropicales (de là les vues sur Haïti). La Chine, de même, riche en productions minières de toutes sortes, allant de la Mandchourie à Formose, a peu besoin de colonies. Le Japon est dans des conditions analogues, comme le Chili, à cause de leur extension en latitude et de leur relief. L'Australie même, qui s'étend de la zone tropicale aux pays tempérés et qui a encore une annexe au Sud en Nouvelle-Zélande, tend peu à coloniser.

Tous ces Etats ne deviendraient colonisateurs que pour des raisons historiques. Ces raisons sont, du reste, de beaucoup les plus importantes en matière de colonisation; en effet, la nécessité des colonies dérive surtout d'un certain état social du pays colonisateur et d'un certain état international. Examinons ces conditions historiques.

D'abord les conditions sociales de l'Etat colonisateur.

Un Etat ne commence à désirer des colonies que lorsqu'il est

Digitized by Google

parvenu à une civilisation assez avancée pour avoir des besoins très complexes, impossibles à satisfaire avec les produits de son sol. — Les peuples primitifs n'ont pas à coloniser, parce qu'ils vivent entièrement de produits locaux. La Suède, la Norvège, la Russie même aujourd'hui encore[1], la Turquie, la Perse, la Grèce, l'Egypte sont à peu près dans ce cas. On peut dire, d'une manière générale. qu'un pays qui est exclusivement ou surtout un centre de productions agricoles n'a pas besoin de colonies; l'Italie en est un exemple frappant; malgré les efforts d'un gouvernement ambitieux, ses habitants émigrent, si le pays est pauvre, mais ne colonisent pas. Au contraire, un pays qui est centre industriel et surtout centre d'industrie moderne faite par machines éprouve fatalement le besoin de s'assurer des débouchés infaillibles, et c'est précisément pour cela que les deux pays les plus âpres à la lutte coloniale sont l'Angleterre et l'Allemagne. C'est pour cela aussi que l'Espagne et le Portugal tirent si peu parti de leurs colonies.

Toutefois, il ne suffit pas qu'un Etat soit industriel pour qu'il colonise, il faut encore qu'il soit une nation centralisée. L'Irlande émigre, mais ne colonise pas; l'Allemagne colonise tard parce qu'elle a été unifiée tard. — En effet, toute entreprise coloniale est une entreprise très générale qui ne saurait être faite par des pouvoirs petits, trop absorbés par les questions locales. Dans un Etat non centralisé, il peut y avoir des Compagnies de commerce, des Compagnies des Indes, mais, pas de colonies. Une fédération sans centre réel ne colonise pas, sauf dans le cas où, comme la Hollande, et à la fois en raison de circonstances historiques et de sa configuration physique, elle se trouve avoir possédé une très forte marine, à un moment où les grandes puissances n'en avaient pas encore. Elle a acquis ainsi un empire colonial, très spécialisé d'ailleurs, et qui se maintient comme reste du passé, comme fossile historique.

Il ne nous reste qu'à indiquer la dernière condition nécessaire pour qu'il y ait colonies. Le besoin de colonies dérive enfin et surtout d'un certain état international : c'est la conséquence du développement de nationalités fermées et exclusives. — Si nous

1. La conquête de l'Asie russe n'est pas une colonisation à proprement parler; c'est à la fois une conquête d'ancien régime, une extension des domaines d'un prince puissant et une résultante de la géographie physique, qui a facilité cette extension vers l'Est.

Digitized by Google

vivions en pleine période libre-échangiste et que ce libre-échange international fût garanti pour longtemps, le besoin colonial n'existerait pas. On serait assuré de trouver partout à échanger ses produits pour ceux qu'on désirerait, et tout au plus aurait-on à faire des expéditions en commun pour forcer les pays fermés à s'ouvrir, des expéditions comme la campagne de Chine ou la guerre de l'opium. — Au contraire nous vivons dans un temps où les nations se ferment et s'isolent. Il y a donc nécessité pour un Etat d'avoir des marchés à lui, des débouchés à lui, et naturellement les meilleurs seront dans les pays les plus riches : la fièvre d'Afrique n'a commencé que le jour où il n'y eut plus rien à glaner en extrême Orient.

Qu'on applique ce raisonnement aux Etats sans colonies, et l'on comprendra le sens profond de la Triple-Alliance : l'inquiétude de l'Italie, de l'Autriche, de la Prusse, les amène fatalement à resserrer leur union, malgré leur désir de renouer avec nous des relations commerciales. On comprendra mieux aussi les tendances germanophiles du gouvernement belge, qui voit ses nationaux chassés de chez nous et qui n'a, pour un pays de surproduction industrielle intense, qu'un débouché chez des nègres sans besoins, l'État du Congo. On comprendra enfin l'importance énorme pour la Suisse du traité de commerce avec la France, bien que cette Suisse compense son manque de colonies par sa situation, puisqu'elle est un carrefour, un point de passage nécessaire pour toute l'Europe. Au fond protectionnisme et politique coloniale sont intimement liés.

La formation de nationalités fermées et armées même en temps de paix, où les frontières sont des brèches fortifiées, impose enfin à tout Etat de recueillir le sang national jusqu'à la dernière goutte et de canaliser l'émigration à son profit, par suite de la diriger sur des territoires dépendant de la métropole. De plus, la paix armée oblige tout Etat maritime à posséder des ports sur tout le globe, quand ce ne serait que pour éviter de se trouver au dépourvu par la fermeture malveillante des ports neutres.

En résumé, étant donné un Etat géographiquement pauvre, fortement civilisé, centralisé; étant donnée, d'autre part, une situation internationale basée sur une paix armée maintenue par des nationalités closes, il y aura colonisation. Le sens et l'importance de cette colonisation dérivera des divers besoins géographiques, industriels, politiques et militaires de cet Etat.

Digitized by Google

Appliquons maintenant ces observations à la France.

D'abord notre pays doit-il avoir des colonies? Evidemment oui, puisqu'il est un Etat centralisé, une nation unie; que sa civilisation lui donne des besoins agricoles, industriels très complexes, enfin que son territoire ne peut fournir tous les produits nécessaires ni à son luxe, ni à son industrie, ni même à son alimentation.

Seulement quelles colonies devons-nous chercher? Il faut pour répondre analyser les divers besoins de la France, et aussi les pays où elle peut les satisfaire. Or, nos besoins dérivent de trois causes :

1° Nous désirons voir s'accroître notre population et utiliser notre émigration ; de là des colonies de peuplement.

2° Nous avons besoin de matières premières soit pour notre alimentation, soit pour notre industrie, et besoin de débouchés commerciaux ; de là des colonies d'exploitation.

3° La position géographique de la France au centre du monde continental et son rôle historique dans la politique générale l'obligent à assurer à sa marine des points de relâche sur tout le globe ; de là des colonies militaires.

Entrons maintenant dans le détail, à la fois en précisant chacun de ces trois besoins généraux et en voyant quelles sont celles de nos colonies actuelles qui peuvent les satisfaire.

1° *Colonies de peuplement.*

Les Français sont un des peuples les mieux doués pour le peuplement à l'étranger. En effet la variété de notre climat donne pour ainsi dire à chaque région une spécialité pour l'émigration : habitants de pays secs et tièdes au Midi, de pays humides à température constante dans l'ouest, de pays froids dans nos montagnes et au nord, de pays à contrastes vifs, à variations brusques dans l'est, nous pouvons envoyer à peu près partout des gens déjà à demi acclimatés par nature. Les seuls points où les Français ne puissent guère prospérer sont les régions humides et chaudes de la zone équatoriale, et encore obtiendrait-on peut-être quelques résultats si l'on y envoyait des colons venus d'un climat analogue, comme les Bretons, au lieu de les expédier dans un pays sec comme la Tunisie. — D'autre part, la race, très mêlée chez nous, résultant plus encore qu'ailleurs de croisements multiples avec l'étranger, acquiert par là même une souplesse très grande. Les Français seuls reproduisent par mariage avec les jaunes (au Japon notamment) ; les créoles sont presque aussi Français qu'Espagnols.

Digitized by Google

En revanche, la France n'a qu'un besoin médiocre de colonies de peuplement. En effet tout pays, dans un certain état économique, tend à ne nourrir qu'un nombre d'habitants donné. Or, il semble que la France, comme l'Angleterre, ne doive plus guère s'accroître. Elle ne se dépeuple pas, mais elle n'augmente plus que très faiblement : la race pullule peu et émigre peu. L'émigration ne pourrait s'accentuer que si les procédés de culture étaient améliorés et si l'État dirigeait systématiquement le surplus de population vers les colonies. Or c'est une œuvre à faire.

Nous avons donc bien assez de colonies de peuplement.

Nos colonies de peuplement forment quatre groupes : les colonies méditerranéennes, les Antilles, la Réunion, la Nouvelle-Calédonie. Dans toutes, les Français peuvent non seulement vivre, mais travailler et multiplier.

Mais les deux premiers groupes sont de beaucoup les plus importants. Les colonies méditerranéennes (Corse, Algérie, Tunisie) valent à elles seules tout le reste. « C'est une situation coloniale unique au monde, et c'est peut-être le fait le plus original de toute l'histoire de l'expansion européenne » (lord Salisbury). Par leur position aux portes de la France et en deux étapes (Corse, Afrique), par leur climat, leur isolement même du reste de l'Afrique (sauf à l'ouest), ces colonies sont telles que nous ne saurions trop faire pour elles : c'est, à vrai dire, un prolongement de la métropole. Un service d'État qui aurait pour mission spéciale de les peupler de Français ne perdrait pas son temps. — Les Antilles viennent au second rang. En effet, ce sont terres déjà peuplées de colons français, antiquement liées à la métropole et situées au milieu du grand trafic entre les deux mondes, trafic qui s'accroîtra encore si le canal de Panama s'achève. C'est une colonie francisée et pour laquelle on aurait bien dû dépenser ce qu'on a perdu en guerres au Soudan. Encore s'agit-il là plutôt de maintenir la population, déjà nombreuse, que de l'accroître.

Au contraire, les deux autres groupes sont moins favorablement situés. D'abord parce qu'ils sont très loin et hors des grandes routes commerciales ; ensuite, parce que chacun d'eux fait partie d'un monde géographique spécial avec lequel il est en relations beaucoup plus intimes qu'avec la France. La Réunion est un morceau de la Lémurie, du monde de Maurice et de Madagascar ; on peut dire sans aucune exagération que c'est pour la Réunion seule

Digitized by Google

et pour Maurice qu'a été faite la conquête du protectorat malgache. La joie causée à Maurice par notre expédition a été assez significative[1]. — La Nouvelle-Calédonie est un pays riche, beaucoup trop négligé; mais ce n'est qu'une partie du monde océanien. Son activité est tournée vers la Polynésie et contre l'Australie beaucoup plus que vers la France; les Nouvelles-Hébrides sont là le pendant de Madagascar.

En résumé, la France a peu besoin de colonies de peuplement; elle en a deux groupes excellents, l'un surtout, car les Antilles ne nourriraient plus d'hommes que si l'exploitation s'améliorait. Les autres colonies ne doivent venir que tout à fait en seconde ligne. Dans aucune le gouvernement n'a suffisamment attiré les Français. *Ces colonies, d'ailleurs, sont à notre avis, les seules que l'on puisse songer à assimiler à la France;* et encore faudrait-il mettre des nuances dans l'assimilation, nuances accentuées surtout pour la Réunion et la Nouvelle-Calédonie. Ailleurs, il est permis de croire que la différence trop grande des milieux ou des races, l'existence de civilisations antérieures trop dissemblables opposeraient à une assimilation des obstacles indestructibles.

2° *Colonies d'exploitation.*

La question des colonies d'exploitation est beaucoup plus complexe encore.

Examinons d'abord nos besoins agricoles.

En vertu de la constitution même de la France, du relief du sol, du climat, de la position du pays par rapport à l'Océan, notre patrie est, au point de vue agricole, véritablement privilégiée. C'est, comme on l'a dit, un « jardin d'acclimatation naturel pour les animaux et les plantes ». A ce point de vue, la France est même supérieure au Japon. Elle a de plus, dans le Magreb, et la Corse une annexe qui compense largement le peu d'étendue de ses régions méditerranéennes.

Par suite, la première colonisation d'exploitation agricole, c'est la mise en valeur du sol français par une culture scientifique; c'est surtout l'acclimatation d'espèces nouvelles sur notre territoire même. Or on sait qu'à ce point de vue tout est faire. Nos rivières sont dépeuplées, en grande partie à cause de l'épandage des eaux industrielles, mais aussi à cause d'essais intempestifs de repeuple-

1. Cf. Rambaud, *France coloniale*, p. 325.

Digitized by Google

ment[1]. Le braconnage y est pour beaucoup moins qu'on ne pense. De même le gibier disparaît en France ; or, en augmentant de dix francs le permis, on aurait de quoi assurer tous les ans le repeuplement. Nos races de bétail sont en partie à faire. Nos vignes sont entièrement à reconstituer en cépages nouveaux : qu'on songe au danger qui menace la Champagne, en pensant qu'on n'a pas encore de bons cépages américains pour pays calcaires. Nos céréales même sont à renouveler par l'étude scientifique d'espèces nouvelles, etc.

Bref, la première colonisation à faire, c'est l'organisation d'un service d'acclimatation d'État, et peut-être aussi la reconstitution de la propriété d'État, sous forme de fermes nationales données au concours. En effet, jamais un particulier ne pourra exécuter à ses frais les expériences nécessaires et jamais une association de particuliers n'aura la cohésion ou l'autorité d'un service gouvernemental.

Précisons davantage. En raison même de cette faculté d'acclimatation, la France a surtout besoin de colonies extrêmes en latitude, de pays polaires pour la pêche et les fourrures et de pays tropicaux pour la culture du café, de la canne à sucre, du cacao, des épices. Or la France n'a pour ainsi dire pas de colonies polaires. Elle a, au sud, les îles Kerguelen, stériles et inutilisées; au nord, Saint-Pierre et Miquelon, qui ne valent que par le droit de pêche à Terre-Neuve. De là l'importance énorme de ces deux îlots dont le commerce égale celui de la Martinique, trente millions à peu près. De ce côté-là il y aurait à acquérir : l'Islande vaudrait dix fois le Gabon.

Au contraire, la France a un excès de colonies tropicales. Pour les cultures tropicales, il y a déjà concurrence indirecte entre la Réunion et les Antilles. Que sera-ce si nous continuons à acquérir au Gabon et en Guinée, à Assinie notamment (plantations de café), des terrains qui ne pourront qu'augmenter l'encombrement? Bien mieux, l'extension de la culture de la canne à sucre est une atteinte directe portée aux intérêts d'une partie de la métropole (sucre de betterave). S'étendre en Guinée, c'est vouloir nuire à de vieilles

1. En veut-on un exemple? On a cru réempoissonner la Seine en y jetant 50,000 saumons. Or, le saumon est un poisson carnassier. Il fallait donc commencer par assurer la vie des espèces inférieures et pour cela étudier jusqu'à la végétation fluviale. On a agi comme si on avait lancé 50,000 renards dans un pays sans y mettre une tête de gibier. Etonnez-vous donc de l'insuccès! — Qu'on se rappelle aussi l'épuisement de nos côtes!

Digitized by Google

colonies, toutes françaises et mieux situées, comme les Antilles[1]. L'Indo-Chine, par contre, est dans une situation spéciale et heureuse, à cause de l'originalité de sa flore et de sa faune, et bonne à garder par là même. Nous avons du reste d'autres raisons meilleures encore de tenir à cette colonie-là. Enfin et surtout la Guyane offre des ressources de premier ordre : avant-pays de rizières suivi de savanes propres à l'élevage; en arrière, des forêts qui, comme toutes les *selvas* de l'Amérique du Sud, sont bien plus riches que les selvas africaines en essences précieuses; enfin des mines de métaux précieux; le tout avec une situation qui fait de ce pays l'annexe naturelle du commerce des Antilles et qui augmentera de valeur après le percement des isthmes de l'Amérique centrale. Que l'on compare cette facilité relative de transports avec les fleuves non navigables de cette Afrique occidentale, plus pauvre et plus isolée des grandes voies commerciales, et que l'on juge !

Nous arrivons maintenant aux besoins industriels de la France. Ici, autres considérations. Il faut surtout chercher des matières premières et des débouchés.

La France manque surtout de houille, de bois, de matières textiles (coton, soie, laines), et de matières grasses ou résineuses (huiles, gommes, laques, caoutchouc). Le problème consiste donc à trouver ces matières le plus près possible.

Or, on pourrait peut-être acclimater le coton dans les oasis sahariennes, qui sont dans des conditions climatériques analogues à l'Égypte. En tout cas la sériciculture, l'élevage des moutons prospéreraient dans nos colonies méditerranéennes, Corse et Magreb.

Quant aux essences résineuses ou aux gommes, les colonies productrices sont avant tout la Guyane et l'Indo-Chine, puis le Sénégal, mais seulement à condition de n'y voir qu'un débouché français de l'Afrique intérieure. La Nouvelle-Calédonie et les îlots polynésiens donnent les cocos séchés, la copra, qui est très peu de chose. La Guinée, le Congo donnent la même chose que le Sénégal et la Guyane, avec cette différence que les produits viennent de plus loin et coûtent plus cher[2]. — Quant au bois, il nous manque surtout les

1. Au lieu de railler les Hollandais qui spécialisent dans des îles différentes les diverses épices, nous ferions bien de les imiter avec intelligence.

2. Il n'y a peut-être pas dix Français qui aient commercé en Guinée ou au Congo. A part les maisons Fabre et Régis qui ne vivent que par leur monopole et par l'appui du gouvernement, il n'y a rien.

Digitized by Google

essences forestières du nord, qu'une replantation intelligente pourrait nous donner chez nous. La grande infériorité de notre empire, c'est l'absence de houille et de grandes mines, sauf au Tonkin, c'est-à-dire trop loin.

Il ne reste qu'à considérer quelles sont celles de nos colonies qui peuvent servir de débouchés à notre industrie. Les meilleures colonies à ce point de vue, *outre les colonies de peuplement*, sont évidemment les pays d'extrême Orient, surpeuplés et très en retard au point de vue industriel. L'Indo-Chine et surtout le Tonkin sont des établissements de premier ordre, car, outre les produits agricoles et miniers, nous avons là 25 millions de clients et une porte qui peut s'ouvrir vers la Chine. De plus, le commerce est facilité là encore par l'existence de la grande ligne internationale de navigation vers l'extrême Orient, qui permet même de partir à demi-chargement, à cause des nombreuses escales intermédiaires.

Au contraire, les comptoirs de l'Inde Française ne nous servent à rien. Yanaon fait 15,000 francs de commerce avec nous, pas même le prix des traitements de nos fonctionnaires. Pondichéry seul a une certaine activité, mais une très grande partie de son trafic a lieu avec l'Afrique (étoffes dites guinées) et ne nous profite pas. N'est-il pas regrettable que, pour des souvenirs historiques, ce soit là qu'on ait créé une école de médecine, une cour d'appel, tandis qu'au Tonkin on ne donne même pas les moyens de réprimer la piraterie?

Enfin il est clair qu'il serait heureux pour nous d'avoir un entrepôt au voisinage des républiques de l'Amérique du Sud, encore sans industrie locale.

Bref, en matière de colonies d'exploitation, il faut d'abord développer l'acclimatation des espèces en France même; puis chercher à acquérir des colonies polaires; enfin restreindre nos colonies tropicales en nous attachant surtout à l'Indo-Chine, aux Antilles, à la Guyane, et accessoirement au Sénégal.

Donner toute la Guinée et le Congo pour l'Islande serait agir en bon Français.

3° *Colonies militaires.*

J'arrive enfin à la dernière espèce de colonies, les colonies militaires. La nécessité en a déjà été démontrée expérimentalement. Pendant nos guerres au Tonkin, les Anglais nous fermèrent leurs ports sous prétexte de neutralité : on dut installer à Obock et à Mahé des dépôts de charbon.

Digitized by Google

Ici la tâche est plus aisée. En effet, il suffit d'avoir des ports bien approvisionés et faciles à défendre, pouvant servir d'abri et de ravitaillement; la difficulté consiste à choisir convenablement ces points.

Or, la circulation sur mer suit deux grandes voies : 1° la route d'extrême Orient, par la Méditerranée, Suez, l'Inde avec ses deux annexes de Madagascar et d'Océanie; 2° la route transatlantique. C'est sur ces voies que nous devons nous ménager des stations navales : en Europe la chose n'est plus possible.

Sur la route d'extrême Orient nous avons la Tunisie, puis rien jusqu'à Obock. Nous expions ici l'abandon de l'Egypte et de Suez; le seul moyen de compenser cette perte, c'est le renforcement de nos colonies de la mer Rouge, Obock et Cheïk-Saïd, et leur ravitaillement *assuré d'avance*. — Ensuite Mahé forme une excellente relâche entre mer Rouge et Indo-Chine : c'est un comptoir à garder en Inde pour cette raison. Au delà nous n'avons plus en mer que les Poulo-Condore, mais la Cochinchine et le Tonkin peuvent suppléer. La grosse lacune, c'est l'absence de colonies dans la direction du Japon : c'est la raison touchante des regrets profondément justes de l'amiral Courbet, lors de l'évacuation de Formose et des Pescadores.

Sur les routes annexes nous avons des stations à peu près suffisantes. Les Comores et Diego Suarez (la baie seule bien entendu), la Réunion sont une série d'abris successifs très sûrs. — Par contre la Nouvelle-Calédonie est un peu loin et d'un abord difficile. Les îlots océaniens, Taïti, Rapa, Nouka-Hiva en particulier, constituent de bons mouillages. Mais, depuis l'abandon de l'île de Pâques au Chili, il y a une lacune entre l'Océanie et l'Amérique, lacune qui deviendrait grave après le percement du Panama.

Bien entendu tous ceux de ces pays qui ne sont que stations navales devraient être occupés seulement pour les ports.

Bref, un îlot du Japon ou des Moluques, un port au centre de la mer Rouge, une des îles Galapagos vaudraient nos comptoirs de l'Inde, sauf Mahé.

Sur la route transatlantique il y a peu de points à occuper, puisque le centre de l'Océan est sans îles. Sur les deux côtes nous avons des ports : Saint-Pierre et Miquelon au nord, les Antilles et la Guyane au sud, voilà pour l'Amérique : il manque là, comme au

Digitized by Google

point de vue des débouchés industriels, un port à portée du Brésil méridional et de la Plata.

Sur la côte d'Afrique nous avons Gorée et Dakar, excellents, mais rien au nord, entre le Sénégal et la France, et rien au sud, sauf l'estuaire du Gabon, qui est hors de la grande voie transatlantique. Les Anglais ont l'Ascension et Sainte-Hélène.

Là est notre partie faible. Mais c'est aussi la région la moins importante, et où il y a le moins de chances possibles de rencontre.

Donc la France possède presque ce qu'il lui faut en colonies militaires : seuls les Anglais sont mieux pourvus.

III

CONCLUSION

On serait heureux si cet article soulevait des objections, surtout si elles permettaient de rectifier tel ou tel point. On prie seulement de ne pas oublier que, dans cette revue trop sommaire de nos possessions, on n'a pu que poser les questions, qu'indiquer le point de vue nouveau duquel on croit qu'il faut examiner la question coloniale. On a voulu plutôt donner une impression générale juste qu'une règle de conduite détaillée.

En tout cas, de notre développement on peut conclure que la France a un empire colonial qui serait presque conforme à ses besoins si elle l'exploitait intelligemment. Cet empire est peut-être même le meilleur du monde, à cause de l'existence de nos colonies méditerranéennes.

Remercions donc les enthousiastes, les Girondins qui nous ont donné cet empire, mais agissons autrement qu'eux. Je croirais avoir agi en bon Français si la lecture de cet article éveillait quelques doutes sur la valeur de certaines colonies, et quelques regrets sur le sort fait à certaines autres.

A. THALAMAS,
Professeur agrégé au lycée de Saint-Quentin.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Exploration polaire anglaise. — Expédition de M. Conway dans les monts Karakoroum. — Voyage du docteur Diener dans l'Himalaya central. — Cartographie de l'Afrique orientale allemande. — Une île disparue.

I

On a formé en Angleterre le projet d'une nouvelle exploration polaire. Lorsque M. Markham disait à l'occasion des tentatives faites par les Norvégiens et les Américains pour atteindre le pôle nord : « Cela peut être fait, et c'est l'Angleterre qui doit le faire », il exprimait le sentiment de tous ceux qui, dans son pays, s'intéressent aux recherches scientifiques.

M. Frédéric Jackson, qui doit diriger l'expédition proposée, adresse à ce sujet une longue lettre au *Times*. D'après lui, on ne doit avoir aucun espoir d'atteindre le pôle par la route du détroit de Smith, comme l'a démontré sir G. Nares ; la route la plus sûre, la plus accessible et la plus praticable serait celle qui passerait par une terre s'étendant au nord du 80° lat. N. La terre de François-Joseph est précisément, seule, dans ces conditions. Weyprecht et Payer ont atteint, par le détroit d'Autriche, le cap Fligely (82°9′), et ont aperçu une haute terre au nord du 83° N. Leigh Smith a trouvé, pour atteindre la terre François-Joseph, une route assez débarrassée d'obstacles ; il a hiverné au cap Flora en 1881. L'hiver était relativement doux ; la mer offrait des parties libres, et les animaux étaient nombreux. D'après sir Allen Young et d'autres autorités, cette terre serait facilement accessible dans une année ordinaire, et ce serait le seul point de départ favorable pour une marche au nord ; on aurait en adoptant cette route l'avantage d'une retraite sûre.

M. Jackson compte partir cet été pour la côte méridionale de la terre François-Joseph. Il y arrivera à temps pour faire une rapide reconnaissance au nord et essayera de parvenir plus loin que n'a fait l'expédition autrichienne. Il hivernera ensuite. L'année pro-

Digitized by Google

chaine, il se mettra en marche avec des provisions considérables et établira un second dépôt, probablement vers 84° ou 85°. Si la terre s'étend plus au nord, il s'avancera encore et établira un troisième dépôt, à 200 milles du pôle. Il y passera l'hiver. Il aura tout l'été suivant pour atteindre le but final de l'expédition.

Si la terre ne s'étend pas au delà de 84°, l'expédition hivernera en ce point, et s'efforcera de terminer son voyage l'été suivant. Mais il est vraisemblable que la terre de François-Joseph s'étend jusqu'au pôle. En ce cas, un été suffirait, à condition que le temps soit beau pour qu'un petit nombre d'hommes résolus, une dizaine, puissent réussir.

L'établissement de dépôts sucecssifs permettra d'éviter de charger les hommes de trop lourds équipements.

Alors même que M. Jackson ne dépasserait pas le 84°, ce serait déjà un résultat satisfaisant : on n'a pas encore atteint un point aussi septentrional. Il pourra, en tous cas, faire d'importantes découvertes géographiques.

Pour choisir la route de la terre François-Joseph, il s'appuie sur l'autorité des amiraux sir Érasmes, Ommanney, sir Georges Nares et Albert Markham. D'après eux, ce serait une admirable position. « Un bon vapeur, destiné spécialement à la navigation des mers arctiques, pourrait, dit l'amiral Markham, atteindre chaque année le port Eira ou même le détroit d'Autriche. Il faudrait ensuite hiverner dans cette terre peu connue, qui est probablement aussi vaste que le Groënland. »

II

M. Conway a fait cet été, dans les montagnes de l'Asie centrale, une exploration qui doit rendre jaloux tous les alpinistes. Il a atteint, sans trop souffrir de la raréfaction de l'air, une altitude de 23,000 pieds, une fois et demie le Mont Blanc.

Au point de vue géographique, il a reconnu une chaîne qui n'était tracée jusqu'ici sur les cartes que d'une manière fantaisiste.

Par la passe d'Hispar, qui contient le plus grand glacier du monde (cinq fois la longueur de celui d'Aletsch), il s'est rendu de Nagar à Askoley, dans le Kachmir. Il a exploré ensuite le glacier

Digitized by Google

de Baltoro, se dirigeant à l'est du côté des Karakoroum. En quatre jours (31 juillet-3 août), il s'est rendu d'Askoley au pied du glacier, puis a fait l'ascension de montagnes considérables qu'il a nommées le pic de Cristal (20,000 pieds) et le pic du Pionnier (23,000 pieds). De là, il contemplait un horizon immense, admirable spectacle de montagnes géantes : la plus élevée reçut le nom de Trône d'Or. La vue s'étendait, au nord-ouest, dans la direction de Hunza, jusqu'à 200 milles.

Tous ceux qui ont fait des ascensions comprendront les difficultés de l'exploration de M. Conway. Il avait dû emporter avec lui tout ce qui devait lui être nécessaire pendant des semaines. Le mauvais temps survenu le 27 août et l'épuisement de ses provisions le forcèrent de revenir en arrière deux mois après son départ de Nagar. Il était accompagné de MM. Bruce et Mac-Cormick, d'un guide des Alpes nommé Zurbriggen, de quatre cipayes, de 70 coolies et d'un certain nombre de serviteurs.

La surface du glacier de Baltoro est entièrement couverte, sur les deux tiers de sa longueur, de débris de pierre qui rendent la glace invisible partout où il n'y pas de crevasses. La surface offre d'énormes monticules : l'un d'eux a 200 pieds de haut; il faut les tourner ou en faire péniblement l'ascension. Il faut aussi éviter les lacs très nombreux.

Le 6 septembre, M. Conway revenait à Askoley. Il a gagné Leh par Shoro et Skardo, ayant traversé le Skorola, le Shigar et l'Indus.

Cette intéressante exploration ne doit pas faire oublier le grand voyage qui, en 1860 et 1861, fut accompli dans la même région par le lieutenant-colonel Godwin-Austen, au prix de plus grandes difficultés encore. M. Godwin-Austen n'avait pas les ressources qu'eut l'expédition de 1892 et il s'aventurait sur un terrain absolument inconnu. Il a le premier dressé la carte de 3,000 milles carrés où se trouvent tous les glaciers tributaires du Chigar. Il a découvert le glacier de Baltoro et s'est avancé jusqu'au Nuchik-La, à la frontière du pays des Hunza.

Avant lui, M. Vigne avait remonté l'une des branches du Chigar, le Bacha, jusqu'à Aroundo; le docteur Thomson avait exploré l'autre branche, le Braldoh, jusqu'à Askoley. Plus tard, Adolphe Schlagintweit s'avança par Askoley et le glacier Punmah, jusqu'au pied de la passe Mustagh. Enfin, en 1880, M. Lydekker a exploré

Digitized by Google

le glacier Baltoro, dont il a donné une excellente description géologique.

D'après le colonel Godwin-Austen, le mont appelé Trône d'Or par M. Conway serait le pic K^2 que les indigènes nomment Gusherbruun, c'est-à-dire le beau pic doré. Il a trois sommets; le plus oriental a 26,378 pieds.

Quant au pic K^2, il a reçu, dans la séance de la Société de géographie de Londres du 14 mai 1888, sur la proposition du général Walker, le nom de Godwin Austen. Il rappelle ainsi le nom d'un de ceux qui ont le plus fait pour la connaissance géographique de ces contrées.

III

Le professeur autrichien Karl Diener a exploré, dans l'été de 1892, l'Himalaya central. Après avoir reconnu la passe Utadurrha, il a parcouru le territoire de Rinkin Paier, avec l'autorisation des fonctionnaires tibétains, s'est avancé jusqu'au pays de Niti et est revenu par la vallée d'Alaknanda. Pendant un mois, il n'a jamais campé au-dessous d'une altitude 14,500 pieds. Il a atteint le pic de Kungribingri, haut de plus de 19,000 pieds.

Ces régions frontières du Tibet ne sont parcourues que par des bergers.

De terribles tempêtes et des pluies torrentielles ont forcé le Dr Diener de revenir plus tôt qu'il ne voulait; mais son expédition a néanmoins obtenu d'importants résultats scientifiques.

IV

Les *Mittheilungen aus den deutschen Schutzgebieten* publient l'itinéraire du baron de Fischer, de Tabora au lac Victoria-Nyanza (14 avril - 6 mai 1892). Cet explorateur avait suivi une route nouvelle, différente de celle que prirent Emin-Pacha et Stuhlmann, et qui est portée également sur la carte du recueil allemand.

Ce document complète nos indications sur les fleuves Gombe, Manyenga, Ousoure, et sur les monts Tindo. De Mantini à Boukoumbi, l'itinéraire se confond presque avec celui du missionnaire Wilson. La détermination de la latitude de Nyegesi (lac Victoria)

Digitized by Google

concorde avec les calculs de Stulhmann. Mais on ne s'explique pas certaines divergences entre les informations de M. de Fischer et celles qu'ont données le Dr Stuhlmann et le P. Schynze.

L'itinéraire de ce voyageur avait été communiqué à M. Richard Kiepert qui l'a indiqué sur la belle carte de l'Afrique orientale qui fait partie de l'Atlas colonial allemand récemment paru et qui a enregistré tous les résultats connus jusqu'au 15 novembre dernier (Berlin, chez Reimer).

C'est cette carte de Kiepert qui nous donne le dernier état de nos connaissances sur l'Afrique orientale allemande.

L'auteur a utilisé les informations de Bauminus, de Stuhlmann et du capitaine Lugard. Ni la carte d'Afrique de Luddecke qui fait partie de la dernière édition de l'atlas de Stieler, ni la troisième édition de la grande carte d'Afrique d'Hassenstein et Luddecke (huitième section), publiée chez Justus Perthes il y a si peu de temps, ne sont plus au courant des récentes découvertes.

La carte de la région comprise entre Tabora et le lac Victoria-Nyanza repose actuellement sur les documents suivants : tout d'abord, la relation de Speke : *What led to the discovery of the source of the Nile* (Londres, 1864) ; c'est la réimpression du journal publié en 1859, dans *Blackwood's Magazine*, de l'excursion de Tabora au Nyanza faite en juillet-août 1858 par le capitaine Speke. Speke passa par Ukamba, Ukumi, Senagongo, Nindo et arriva à Kageyi.

Burton a, sous le titre de *The lake regions of Central Equatorial Africa*, dans le tome XXIX du *Journal de la Société de géographie de Londres*, donné la relation scientifique de l'expédition, dont il a écrit aussi un journal plus pittoresque, *The lake regions of Central Afrika* (1860), traduit en français par Mme Loreau (1862). Mais Burton, comme on le sait, était retenu par la maladie à Tabora pendant le voyage de Speke au Victoria-Nyanza.

Dans son *Journal of the discovery of the source of the Nile* (Londres, 1863), dont M. Forgues a publié une traduction française (1864), Speke a fait le récit du voyage qu'il accomplit avec Grant. Ils séjournèrent huit mois à Tabora et atteignirent le Victoria-Nyanza en octobre 1861. Le capitaine Grant a publié sa relation en 1864 sous le titre de *A Walk across Africa ;* elle est destinée surtout au grand public.

Speke avait suivi une route plus occidentale qu'à son premier

Digitized by Google

voyage ; il reconnut la rive ouest du lac. Grant a exposé les résultats scientifiques de l'expédition dans un mémoire au *Journal* de la Société de géographie de Londres (tome XLII, 1872).

L'ouvrage de Stanley, *Through the dark continent* (1878), est accompagné d'une carte à l'échelle de 1/2,900,195. Stanley est allé de Mpouapoua au lac Victoria-Nyanza par l'Ougogo, l'Ourimi, l'Ousoukouma, sans passer par Tabora. Il arriva à Kagehyi le 1er mars 1875. Son itinéraire était tout à fait nouveau ; mais ses travaux n'ont pas la précision géographique qui rend si précieux ceux des autres explorateurs.

L'expédition de la *Church Missionary Society* a suivi à peu près la même route de novembre 1876 à février 1877. Elle se composait du lieutenant Smith, de MM. Wilson, O'Neill, etc. Leurs travaux ont été résumés en 1877 et en 1878 dans les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres. On a publié leurs lettres dans *The Church Missionnary intelligencer*. Les lettres de M. O'Neill ont été réimprimées sous le titre : *Sketches of African scenery from Zanzibar to the Victoria-Nyanza* (Londres, 1878).

La route du Dr Fischer se tient un peu plus à l'est ; elle aboutit aussi à Kagehyi (1885). Les *Mittheilungen* de Petermann ont publié sa carte à 1/4,000,000e, en 1886.

C'est dans le *Church Missionary intelligencer* (1887) qu'il faut chercher des renseignements sur les voyages accomplis par les missionnaires anglais, notamment par l'évêque Parker et dans les *Missions catholiques* le récit du voyage des Pères blancs. Mgr Livinhac a d'ailleurs réuni les relations de ses confrères dans le livre intitulé : *A l'assaut des pays nègres*. La Société anglaise a publié : *The story of the Uganda mission* (1889), court résumé des travaux de la mission, sans intérêt géographique.

Lors de son voyage à la recherche d'Emin-Pacha, Stanley a réuni les éléments de la carte parue dans son livre : *In darkest Africa*. Elle n'ajoute, pour la région qui nous occupe, guère de détails nouveaux que dans la partie voisine de la pointe sud-ouest du lac Victoria.

Une carte de la route du Victoria-Nyanza par Tabora à Bagamoyo (août-novembre 1886) a été dressée par Hassenstein pour le troisième volume de la relation du Dr Junker, elle a été publiée d'abord dans les *Mittheilungen* de Petermann (1891).

Le Dr Stuhlmann et le Père Schynze ont publié une *Carte de l'iti-*

Digitized by Google

néraire de Tabora au Victoria-Nyanza, suivi en 1890 par l'expédition d'Emin (*Mittheilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, 1892).

Chacun d'eux a publié, le premier dans les *Mittheilungen aus den deutshen Schutzgebieten* en 1892, le second dans les *Mittheilungen* de Petermann, une carte de la région limitrophe de la pointe sud-ouest du Victoria-Nyanza.

Pendant son voyage de retour, Stuhlmann a suivi un itinéraire différent de celui qu'il avait pris à l'aller. Ses informations ont été utilisées dans la carte de Kiepert que nous avons mentionnée plus haut.

Cette même carte a profité aussi des découvertes faites par le Dr Baumann dans la région située au sud-est du Victoria-Nyanza. Elle a pu, notamment, donner le tracé du lac Eiassi. Une esquisse de l'itinéraire de Baumann a été donnée dans le *Koloniales Jahrbuch* de Meinecke (Ve année).

V

En 1867, le navire anglais *Falcon* rencontrait un banc de sable dans l'archipel Tonga, en un point où les cartes n'indiquaient aucun accident de ce genre. En 1881, au même point, un autre navire constatait l'existence d'une île volcanique à laquelle fut donné le nom d'île Falcon. En 1889, elle fut reconnue par le navire anglais *Egeria* et par le *Duchaffault* qui constatèrent qu'elle avait diminué de moitié depuis 1881. Composée de laves, elle s'élevait à 51 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les *Annales allemandes d'hydrographie* annoncent maintenant que cette île intermittente est menacée de disparition : elle s'enfonce peu à peu ; son point le plus élevé n'est plus qu'à 7 m. 50 au-dessus de la mer.

L. Delavaud.

Digitized by Google

INFLUENCE DES CHAINES DE MONTAGNES,

SUR LA DISTRIBUTION DES RACES HUMAINES[1]

Pendant mon voyage aux Indes, me rendant à Darjiling, en plein Himalaya, je fus frappé de la différence qui existe, à partir du pied même de la montagne, entre les races indienne et mongole.

Dans la plaine unie, horizontale, parsemée de marais, le Téraï, comme on l'appelle, vit le Bengali.

Mais sitôt qu'on arrive au pied de l'Himalaya, dont le versant rapide domine la plaine comme les Alpes le Piémont, le spectacle change. Aux plaines alluviales succèdent les monts granitiques; à la chaleur, la fraîcheur, puis le froid; a la végétation des pays tropicaux, une autre dont les espèces sont celles des pays tempérés.

L'homme, pour s'adapter au milieu, devait se modifier lui aussi, et nous avons affaire à la race mongole.

Ce spectacle m'a suggéré l'idée de rechercher si, dans les pays de montagnes, les races humaines ne se différenciaient pas de même façon.

J'ai réuni un grand nombre d'exemples dont je crois pouvoir déduire les lois suivantes :

Prolégomène. — Une chaîne de montagnes, considérée au point de vue géologique, n'est pas une simple arête comme le dessinaient encore il y a quelque quinze ans nos cartographes.

Un soulèvement de terrain s'opère suivant une loi invariable amenant la formation d'un versant à pentes douces et d'un autre à pentes rapides.

Comme exemple, je citerai les Alpes, dont la pente, en France, est douce, entrecoupée de nombreux plissements secondaires, parallèles au plissement principal (Alpes de Savoie, Alpes du Dauphiné, Alpes de Provence). Cette pente va mourir dans le Rhône. Tout autre est le versant italien, rapide, abrupt, sans contreforts, dominant la plaine unie.

Loi I. — Quand une chaîne de montagnes sépare deux nations, telles les Alpes, les Pyrénées..., on pense généralement que la crête, ligne de partage des eaux, sépare deux races, chacune habitant son versant respectif jusqu'au sommet. Il n'en est rien et on peut dire que « jamais la crête d'une chaîne montagneuse ne sépare deux races ».

1. Lecture faite d'abord à la section d'ethnographie de la Société de géographie, puis à la Société d'anthropologie de Paris. Nous avons en main ce texte depuis sa communication à la première de ces sociétés.

Digitized by Google

Si on pense souvent le contraire, cette erreur est due à ce que la crête sert ordinairement de frontière aux deux États constitués voisins. Et cela se comprend bien si on considère que la possession d'un versant est nécessaire à l'état pour assurer sa défense vis-à-vis de son voisin.

Supposez les deux versants entre les mains d'un État, comme les Alpes entre les mains de la France : possédant tous les défilés, rien ne lui serait plus facile que de descendre dans les fertiles plaines du Pô, qui seraient à sa merci.

Loi II. — D'ordinaire la race du pays vers lequel s'incline la pente douce non seulement habite cette pente, mais franchit la crête et colonise la pente rapide, jusqu'à la plaine qu'elle surplombe. C'est à la ligne limite entre la pente rapide et la plaine que s'établit le contact des deux races.

Postulatum I. — Il faut, pour que cette loi se vérifie, que la chaîne de montagnes soit suffisamment élevée pour réellement séparer deux races (telles les Alpes, les Pyrénées), qu'elle ne soit pas entrecoupée de nombreuses dépressions, bien qu'ayant quelques sommets élevés, telles les Carpathes orientales, qui, avec un massif élevé comme le Tatra, présentent au sud de ce massif une large dépression.

La chaîne de montagnes doit donc être élevée et assez étendue.

Postulatum II. — J'ai dit que « d'ordinaire » les faits se passaient ainsi, car s'ils étaient autres, en quelques cas rares, il faut penser que les lois de distribution des races sont multiples, qu'elles tiennent à la fois et à la géologie du sol, et au climat et à l'hypsométrie..., tous faits qui amènent une flore et une faune spéciales.

Nous n'examinons ici qu'une cause, ne prenant pas les autres en considération. Elles agissent néanmoins et peuvent modifier le résultat, comme dans tout effet qui est fonction de plusieurs causes.

Nous allons examiner successivement les divers faits qui permettent de poser ces conclusions.

Europe. — Les Alpes séparent la Suisse et la France des plaines du Pô, les peuples français et allemand de l'italien. Leur convexité, tournée vers le nord et l'ouest, est en pente douce; leur concavité est un cirque abrupt entourant les plaines lombardes.

Les frontières des États suivent généralement la crête, à part le Trentin et le Tessin.

Mais partout, les races de la pente douce empiètent sur le versant italien. Les Français habitent partout ce dernier.

Toute la haute vallée d'Aoste, arrosée par la Doire Baltée, et les vallées supérieure de la Doire Ripaire, du Cluson, du Pellice et de la Varoche sont habitées par des populations de langue française et de même origine que les Savoyards et les Dauphinois; il subsiste encore à Pignerol et Saluces des descendants de ces Vaudois si connus dans l'histoire des religions.

En tout se trouvent en Italie environ 120,000 habitants ayant la langue et les mœurs françaises.

L'ancien Dauphiné français comprenait le versant italien, et (dit Élisée Reclus, auquel nous ferons de nombreux emprunts), le dernier défilé où se glisse le torrent avant de s'étaler dans la plaine était sa limite; du reste,

Digitized by Google

la dernière roche des chaînons avancés porte encore les ruines de nos châteaux de défense.

Il n'en est pas autrement, quoique moins accentué, du côté germanique.

Les vallées rayonnantes, au sud du mont Rose, à la naissance de la Toce (haut val du Pommat) sont encore allemandes aujourd'hui, ainsi que la commune de Bosio, dans le Tessin.

Et cependant il existe deux communes parlant italien au nord du col de Julier, sur un tributaire du Rhin : celles de Stalla et de Marmels. Mais c'est là un fait isolé, probablement dû à ce que les Italiens sont ici en contact non avec les Germains, mais avec les Roumanches, peuple en voie de disparition et qui persiste encore dans quelques vallées des Grisons.

Il ne suffit donc pas pour enlever toute valeur au grand nombre de faits opposés.

Dans le Trentin, au XIIIe siècle, la langue allemande se parlait jusqu'aux derniers contreforts des Alpes, jusqu'au lac de Garde ; puis, l'allemand recula, et au temps de Gœthe, vers 1785, la limite passait déjà au nord de Roveredo; mais il subsistait des îlots de race allemande. Telles les treize communes au nord de Vérone, aujourd'hui italianisées, mais dont les vieillards comprennent encore l'allemand; telles les sept communes au nord de Bassano (Vénétie), sur les derniers chaînons des Alpes.

De nos jours, l'Allemagne ne cesse de reculer. Trente parle italien; cependant la haute vallée de l'Adige, les villes de Botzen et Brixen sont toujours allemandes.

Et si les routes, les chemins de fer ont diminué la valeur des obstacles naturels et permis à l'Italie, aujourd'hui unifiée, de revendiquer le versant des Alpes qui la regarde, il n'en est pas moins douteux que la crête devienne jamais la frontière des deux races.

Aux Pyrénées, le fait n'est pas moins saisissant. Cette chaîne, véritable rempart, avec des cols peu nombreux et difficiles à traverser, n'est facilement franchissable qu'à ses deux extrémités, en pays basque et en Roussillon. Le versant doux est en Espagne, l'abrupt regarde les plaines de Gascogne.

Aussi est-ce la race espagnole qui empiète sur le versant français; de ce côté, plusieurs villages offrent l'aspect des bourgades de la Navarre, de la Catalogne ou de l'Aragon; tandis que du côté opposé rien ne rappelle le voisinage de la France.

Pour les Pyrénées comme pour les Alpes, les géographes ont recherché la cause de ces faits ethniques.

Reclus, pour les Pyrénées, en donne trois : la richesse du versant français, qui constitue une attraction pour les peuples pauvres d'Espagne; la profession plus spéciale des Espagnols, qui sont pasteurs, c'est-à-dire nomades, tandis que les Français sont agriculteurs et sédentaires[1]; enfin la difficulté pour les Français à escalader un versant abrupt, opposée à la facilité à descendre pour les Espagnols.

1. Ces professions dérivent de la nature même du sol : les Espagnols sont pasteurs, parce qu'ils habitent la montagne; les Français agriculteurs, parce qu'ils vivent dans la plaine de Gascogne.

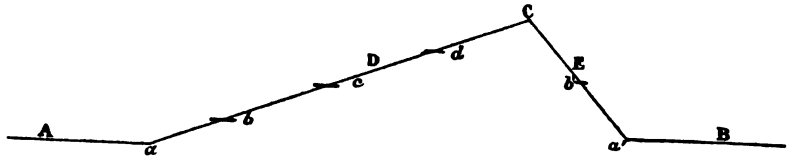
Digitized by Google

Schrœder, pour les Alpes, n'y voit que l'attrait exercé par les régions tièdes et fertiles du Pô.

Certes la richesse des plaines est un attrait pour l'invasion et entraîne la guerre, mais si là était la vraie cause, les peuples pauvres de la montagne se seraient établis dans la plaine, au lieu de se borner au versant abrupt de la montagne, qui n'est pas plus riche que l'autre.

A mon avis, il faut trouver la raison dans une cause plus générale, l'influence même du milieu et de la race.

Soient deux plaines, A et B, séparées par une chaîne C.



La pente douce de cette chaîne D regarde la plaine A; la pente abrupte, la plaine B.

Soient 4 points, a, b, c, d, séparant la pente D en des distances ab, bc, cd, dC égales, et deux points a', b', séparant la pente E en deux distances a'b', b'C égales aux précédentes. Le peuple de la région A, montant vers la crête C, trouvera une transition mieux ménagée, et, colonisant successivement les espaces ab, bc, cd, dC, pourra s'adapter insensiblement au climat des montagnes.

Que le peuple de la région B veuille au contraire remonter le versant E, en deux étapes a'b', b'c, il sera arrivé à la crête que l'autre peuple a mis quatre étapes à franchir. Le passage d'un climat chaud à un froid sera trop brusque, la transition entre deux genres de vie absolument différents, celui de la plaine et celui de la montagne, ne sera pas ménagée. Adapté aux maladies de la plaine, il succombera à celles de la montagne.

Ni l'alimentation ni le mode de travail ne lui conviendront. Au contraire le peuple A, arrivé en C, sera parfaitement adapté à la montagne, et, redescendant le versant E, il ne trouvera pas un pays sensiblement différent de celui qu'il vient de quitter[1].

Nous trouverons par la suite d'autres faits à l'appui de notre théorie.

Le Jura est une montagne de hauteur trop faible pour être un exemple probant. C'est un rempart de 1,400 à 1,600 mètres, à versant doux en France et brusque en Suisse. On voit que la race française habite ces deux versants et, jusqu'à Fribourg, s'est répandue dans la plaine suisse, où elle lutte avec succès contre l'élément germanique.

De même, en Orient, les Balkans sont une montagne peu élevée, à versant

1. Il est un cas, celui de guerre désastreuse, où le peuple B peut être forcé de se réfugier dans la montagne, abandonnant ses fertiles plaines au vainqueur. Mais il n'en trouve pas moins ces monts occupés par une race mieux adaptée à cette vie et qui, même si elle lui permet de subsister à son côté, n'en luttera pas moins plus avantageusement pour l'existence.

Digitized by Google

septentrional si doux qu'on arrive au faîte sans voir de montagne, et à versant méridional abrupt. Les Bulgares, envahisseurs venus du nord, occupent non seulement ces deux versants, mais encore la plaine de Roumélie.

De même les Carpathes, dont le versant nord forme le plateau de Transylvanie, et qui au sud dominent de leurs pentes abruptes la plaine moldo-valaque. Les Roumains occupent non seulement le plateau de Transylvanie, mais sont descendus dans la plaine et jusqu'en Bessarabie.

Dans ces trois chaînes, Jura, Balkans, Carpathes, la séparation des deux peuples n'est pas la crête des monts, et si celui de la pente douce a non seulement colonisé la pente rapide, mais débordé dans la plaine, c'est probablement que la faible altitude de ces montagnes n'amenait pas une différence assez tranchée entre le pays de plaine et celui de montagne.

Les Carpathes orientales ont, il est vrai, leur versant rapide en Galicie, et cependant les Ruthènes de Galicie occupent leur deux versants jusqu'à la plaine hongroise. Il y aurait donc infraction à la loi posée. Mais il faut considérer avec Vivien de Saint-Martin (*Dictionnaire géographique*) que ce n'est pas une chaîne régulière et continue comme les Pyrénées. Même en ne s'attachant qu'à la ligne de partage des eaux, on ne trouve qu'une série alternative de pics, de dépressions, de hauteurs à pentes douces et parfois de plaines ouvertes dont les versants opposés sont à peine sensibles. A l'est du massif du Tatra, les Carpathes s'abaissent rapidement à un millier de mètres. Elles n'ont donc plus la même valeur qu'une chaîne élevée et continue comme limite ethnologique.

La Bohême, par contre, fournit une excellente preuve.

Entourée de tous côtés par les montagnes, elle semble être une forteresse quadrangulaire, un plateau dont les pentes abruptes seraient naturellement tournées au dehors. En réalité, il n'en est rien, et tandis que le Bœhmer-Wald, à l'O., bien que peu élevé, constitue une excellente frontière stratégique (ses pentes abruptes étant tournées en dehors, vers la Bavière), l'Erz-Gebirge, au contraire, au N.-O., est doucement incliné vers la Saxe, et c'est vers la Bohême, au dessus des vallées de la Biéla et de l'Eger, qu'il se dresse en murailles.

A l'est de la percée de l'Elbe, les Sudètes forment le pendant géologique de l'Erz-Gebirge.

Aussi les deux versants de l'Erz-Gebirge et des Sudètes sont-ils habités par des Allemands; les Tchèques ont été refoulés dans la plaine et ne dépassent pas l'Eger. Ce fait date de longtemps, car les dénominations des villages slaves manquent complètement dans la montagne, et les terminaisons de villages en *grün* ou en *reüte* séparent aujourd'hui encore les deux races.

Par une généralisation osée, on s'est appuyé sur ce fait pour dire que les Slaves sont exclusivement une race de plaine, les Slaves du Monténégro démentent cette assertion, et ce fait admet une explication plus naturelle et plus générale dans la loi que nous avons posée.

Autrefois cependant la Saxe était habitée par des Slaves et c'est par centaines que l'on compte les noms de ruisseaux, villages, villes ayant souche wende. Tchèques et Wendes devaient se donner la main par-dessus la montagne; mais quand vint l'envahisseur germain, non seulement il occupa la Saxe, mais

Digitized by Google

franchit la pente douce des monts, pour ne s'arrêter qu'à la base de la pente abrupte.

Dans le sud du Böhmer-Wald, au contraire, les Slaves arrivent jusqu'au voisinage de la Bavière. Les Bavarois n'ont pu remonter la pente abrupte. Et près du passage de Domazlia se trouvent les Chodes, de race polonaise.

Quant au quatrième côté du quadrilatère, ce n'est qu'un large renflement du sol que recouvrent les villages et les cultures des Tchèques.

Si nous passons à l'Asie, les difficultés d'interprétation deviennent grandes.

Ainsi pour le Caucase, Elisée Reclus dit : « Les déclivités qui regardent vers le sud sont plus brusques en moyenne que la pente septentrionale. De l'arête maîtresse à la plaine basse qu'arrose la Koura, la distance est deux fois moindre que de cette même arête au Térek. »

Et Vivien de Saint-Martin : « C'est par la face septentrionale que la chaîne continue, dépassant les basses plaines d'une hauteur de 4,000 à 5,000 mètres et s'abaissant en un talus rapide, éveille l'idée d'une muraille gigantesque. Du côté sud, le plateau qui s'appuie à la chaîne étant à une hauteur moyenne de 2,000 mètres, les crêtes paraissent moins élevées et leur descente est moins rapide. »

Quel que soit le versant rapide, on peut dire que nulle part la crête ne sert de limite aux races. Certes la race dite caucasienne est bien variée et les classifications n'ont pas manqué. On trouve des Caucasiens occidentaux : Tcherkesses, Abkhases, Kabardes, Osses, peuples très différents des Caucasiens orientaux, Tchetchènes et Lesghiens, et de ceux de la plaine : Mingréliens, Géorgiens, Svanes.

En tout cas, ces peuples diffèrent grandement des Turcmènes de la plaine du Kour et du Terek, ou des Slaves de la province de Stavropol, et ils occupent les deux versants.

Les Russes mêmes qui se sont violemment substitués aux Tcherkesses dans le Caucase occidental, ne se sont pas arrêtés à la crête, mais occupent les deux versants.

L'Arménie est un plateau d'une altitude de 1,500 à 1,600 mètres. Sauf quelques points de son pourtour — à l'ouest en venant de l'Anatolie par Erzeroun, — au nord-ouest, en venant de Géorgie par Akhaltzikhé, — au sud-est, de Perse par Tauris, où on monte des pentes peu sensibles de tout autre côté, le voyageur franchit des pentes escarpées.

Or, les Arméniens ont dépassé le plateau et ont pénétré, à l'ouest, les plaines de la Cappadoce; au nord, le bassin de Tchorokl; à l'est, la province de Karabagh (angle intérieur du Kour et de l'Atrax); au sud, Aderbaidja, le pourtour occidental du lac d'Ourmiah et ils ont descendu les pentes qui dominent le haut Tigre.

Le plateau de l'Iran semble avoir ses pentes rapides au dehors, bien que la description de Schröder indique le contraire. Il compare les monts d'enceinte à un escalier venant de la Caspienne et du golfe Persique : le plateau horizontal ayant enterré la base des montagnes, celles-ci émergent du sol horizontal comme d'une mer. Il n'y a pas de transition entre la plaine et la montagne.

Quoi qu'il en soit, les Kourdes habitent les deux versants des monts. Comme

Digitized by Google

voisins, sur le plateau ils ont les Tadjiks, leurs proches parents, et dans la plaine les Arabes de Mésopotamie, de race très différente et qui s'arrêtent aux pieds des monts.

La limite est donc ici à la base même de la chaîne.

De même, au nord, le bassin et les monts de l'Atrek, fertiles et bien arrosés, sont habités par des Tadjiks, et plus à l'est, à Meched, par des Kourdes.

De tous temps, les Turcmènes Tekkés de la plaine aride ont fait des incursions dans les monts. Pillant en vainqueurs, ils auraient pu s'y établir. Or, ils ne l'ont jamais fait. C'est que leurs mœurs y répugnaient; ils préféraient la vie nomade sous la tente dans le désert.

Mais le plateau d'Afghanistan est un exemple excellent : c'est un plan qui s'incline au sud-ouest avec deux rebords élevés. L'Hindou-Kouch et le Paropamisades au nord, le Soleiman-Dagh à l'est.

Or la plaine que domine l'Hindou-Kouch, bien que surnommée Turkestan afghan et regardée par les traités comme possession de l'émir de Caboul, est peuplée de Turcmènes et de Tadjiks, comme ceux de Bokhara, et ennemis des Afghans.

Comme on le voit sur la carte du nouvel atlas (*Physicalische Atlas*, Gótha) de Berghaus, la ligne limite des races est donnée par le pied même des monts, et si Meïmene et Balk sont de race turcomane, les montagnes sont afghanes.

Mais la frontière indienne est encore plus intéressante; les monts afghans tombent à pente brusque sur l'immense plaine de l'Indus. Et partout la race afghane empiète sur la frontière, habitant jusqu'aux derniers contreforts de la montagne.

Peichaver est afghan (voir Berghaus), et au nord de la vallée de Caboul habite la tribu des Yousoufsaïs, au sud, les Afridis et les Sagris qui arrivent jusqu'à l'Indus; plus au sud enfin, tous les Soleiman-Daghs sont occupés par les Waziris.

Nous voici arrivés à l'Himalaya, cet immense rempart qui domine la plaine du Gange. Son versant septentrional, en pente douce, s'adosse au plateau du Tibet. Le méridional, au contraire, est abrupt et les vallées y sont perpendiculaires au grand axe de la chaîne. Partout les Tibétains ont franchi la crête et habitent le versant méridional, souvent jusqu'aux derniers contreforts, jusqu'à la plaine.

Le fait est évident pour le voyageur qui se rend de Calcutta au sanatorium de Darjiling, dans le Sikkim. Pendant de longues heures, il traverse la vaste et monotone plaine du Bengale. Il voit à l'horizon s'élever l'immense muraille himalayenne, et pourtant le terrain reste plan. Et le contraste est grand entre la plaine aride et la montagne, quand il arrive à sa base. A tel point que l'eau, descendant rapide des vallées, ne trouve plus, arrivée à la plaine, une pente suffisante pour s'écouler. Elle s'épand en marécages, et cette région de fièvres et de joncs, au pied de l'Himalaya, s'appelle le Téraï. Or le Téraï est habité par des Bengalis, et à peine commence-t-on à monter, qu'on trouve un peuple mongol à peau jaune, à yeux bridés, à face aplatie.

Il se divise en nombreux groupes, mais ce ne sont que des sous-races, comme on peut s'en rendre compte au riche musée d'ethnographie de Calcutta, où toutes sont figurées. Absolument nets, absolument différenciés des

Digitized by Google

Indiens de la plaine, tous dérivent de souche mongole. Et quand on a vu cette différence subite occasionnée par un non moins rapide changement dans la nature du terrain, on demeure convaincu de la vérité du transformisme, à savoir que le milieu fait l'homme.

Prenons l'Himalaya oriental avec l'Assam, le Bouthan et le Sikkim.

L'Assam comprend, du nord au sud, la chaîne de l'Himalaya, un large fossé dans lequel coule le Brahmapoutre du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Puis le terrain se relève pour former les monts d'Assam, parallèles à l'Himalaya et se terminant au coude du Brahmapoutre

Or l'Himalaya est habité, en allant de l'est à l'ouest, par les Mishmis, Abors, Miris, Dophlas, Takpus, Lhokpas, Bhoutias.

Tous peuples d'origine tibétaine.

La vallée du Brahmapoutre est habitée par des Bengalis (voir Berghaus, *Physicalische Atlas*), et les monts d'Assam par d'autres peuples, frères de ceux de l'Himalaya, à savoir, en allant de l'est à l'ouest, les Mikirs, Singhphos, Nagas, Koukis, Khassias, Garos.

2. Dans l'Himalaya central, qui comprend le Sikim et le Neypaul, nous trouvons, habitant la montagne, les Lepchas, Limbus, Kirantis, Murmi, Ghorkhas, Khas, Gouroungs.

On a voulu trouver un mélange de sang indien et montagnard chez les Népalais, car les Indiens se seraient emparés de la contrée au dernier siècle et la langue est d'origine aryenne, avec des mots aborigènes. En tous cas, leur sang s'est fondu dans celui de la race dominante et actuellement il n'en reste plus trace. Ce sont bien réellement des peuples de race mongole, par la tête, la figure, les yeux, la couleur de peau, l'attitude et les mœurs, comme j'ai pu m'en assurer.

3. L'Himalaya occidental présente un intérêt particulier : c'est là qu'il s'attache au plateau central ; il s'étale, il forme plusieurs chaînes, dont les vallées intermédiaires sont parallèles à la crête. Ainsi, au Cachemir se trouvent : 1° une première chaîne avec altitudes de 2,200 à 3,400 mètres ; 2° au nord, la vallée de Cachemir, ancien bassin lacustre, arrosé par le Djhilam, où est bâtie la capitale du pays, Srinagar, à 1,595 mètres d'altitude; 3° puis une nouvelle chaîne avec des hauteurs de 4 à 7 mille mètres; 4° le plateau de Leh, où coule l'Indus, avec la ville de Leh à 3,452 mètres d'altitude ; 5° enfin le Karakorum, la chaîne dominante, avec des hauteurs de 8,600 mètres. — De plus, le nord-ouest du Pendjab, compris entre l'Himalaya et le Soleiman-Dagh, est occupé par des plateaux peu élevés, de 300 à 500 mètres. Il est facile aux Afghans septentrionaux (Kafiristan et Dardistan) de passer dans le Cachemir, qui est ici la limite des races aryenne et mongole. Aussi les Mongols ne sont-ils pas descendus jusqu'à la plaine. Mais encore occupent-ils une bonne partie de ce versant, la partie la plus élevée, où la culture est impossible et où la vie de pasteur existe seule : c'est la haute vallée de l'Indus, et le plateau de Leh. A l'est sous le nom de Ladaki, et à l'ouest sous celui de Balti, ce sont de vrais Tibétains.

Au contraire, la fertile plaine du Cachemir resserrée entre les deux montagnes, est habitée par les Cachemiriens qui ont le type aryen. De même les Pahari, plus au sud-est, intermédiaires aux Indiens et aux Cachemiriens ;

Digitized by Google

tandis qu'à l'ouest, les Dardi au coude de l'Indus, sont de vrais Afghans (Voir Reclus, *Géographie universelle*, l'Inde, et Berghaus, *Physicalische Atlas*, Justus Perthes, Gotha, dernière édition).

Reclus dit du reste (p. 96) que « presque toutes les populations du Cachemir contrastent par leur origine avec les habitants des campagnes unies du Penjab. Au pied des montagnes, dans les premiers âges historiques, s'arrêtait de ce côté le pays des Aryens, et souvent le Cachemir a suivi des destinées politiques différentes du pays des cinq rivières. Encore en 1819 il se trouvait sous la domination des Afghans. »

Ainsi donc, les habitants de la plaine diffèrent encore ici de ceux des montagnes et la crête la plus élevée ne forme pas séparation des races. Nous devrions, pour compléter ce travail, visiter l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Mais les documents ne sont pas encore assez abondants, les pays ont été trop peu explorés.

Tout au plus pourrait-on en Afrique citer l'exemple de l'Abyssinie et du pays des Afars. Ce dernier est une plaine horizontale entre la mer Rouge et la limite du plateau abyssin. Les habitants, les Danakils, se disent Arabes et sont musulmans. Quand le voyageur débarqué sur le littoral traverse cette plaine nue, samhar ou moundoun, il voit au loin se superposer en dômes et pyramides les gradins extérieurs du plateau. A peine est-il arrivé à ces premiers gradins, qu'il se trouve en contact avec les Abyssins chrétiens et de race spéciale.

Donc, pour terminer, nous devons signaler des lacunes très nombreuses, car les voyageurs n'ont jamais fait de recherches en se plaçant à ce point de vue.

Il serait intéressant d'en faire, et pas seulement en ce qui concerne l'homme, car il est probable que certaines espèces, peut-être en botanique, mais surtout en zoologie sont soumises également à ces lois.

Dr J. Regnault,
Ancien interne de Paris.

Digitized by Google

PREMIÈRE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

(SUITE)

PREMIÈRE DÉCADE, CHAPITRE HUITIÈME.

Au cardinal Louis d'Aragon.

Cet immense océan jusqu'alors inconnu que découvrit l'amiral Christophe Colomb, sous les auspices de nos souverains, j'en ai fait comme un collier d'or, et bien que ce collier soit mal exécuté, à cause de la maladresse de l'artiste, je l'ai jugé digne de votre splendeur, très illustre prince. Recevez maintenant un collier de perles qui, suspendu au précédent, tombera droit sur votre poitrine.

Parmi les capitaines des vaisseaux de l'amiral, il s'en trouvait qui avaient soigneusement étudié la direction des vents. Ils demandèrent au roi la permission de continuer à leurs frais les découvertes[1], tout en s'engageant à lui abandonner la part qui lui revient, c'est-à-dire le cinquième des produits. Le plus heureux de ces navigateurs fut un certain Pedro Alonso Nuñez[2], qui se dirigea vers le midi. Je commencerai par lui le récit de ces expéditions. Pour arriver tout de suite à la partie essentielle du voyage, ce Nuñez n'avait avec lui qu'un seul vaisseau armé à ses frais[3]. D'autres[4] pourtant ont prétendu qu'il avait été aidé. Un édit royal lui interdisait de jeter l'ancre à moins de cinquante lieues de tout endroit où aurait abordé l'amiral. Il se dirigea vers

1. Voir la cédule royale du 10 avril 1495, « Real provision preveniendo la que se debia observar en cuanto à los que querian ir a establecerse en las Indias, y en lo tocante a los que deseaban ir a descubrir nuevas tierras. » Cf. NAVARRETE, II, 1867. A la suite du décret de nombreux voyages furent entrepris. D'après GOMARA (*Historia geral.*, éd. 1553, fol 50) : « Entendiendo cuan grandissimas tierras eran las que Cristobal Colon descubriá, fueron muchos a continuar el descubrimiento de todas. »

2. On peut rapprocher du récit de Martyr celui d'OVIEDO, ouvr. cit., XIX, 1.

3. Nunez ou Nino, compagnon de Colomb dans ses deux premiers voyages, était pauvre. Il trouva pourtant des bailleurs de fonds, mais à des conditions onéreuses, parmi les négociants de Séville. L'un d'eux, Luis Guerro, lui promit d'équiper une caravelle, mais à condition qu'elle serait commandée par son frère Cristobal. Nino fut obligé d'accepter. Le vaisseau ne jaugeait que cinquante tonneaux et portait trente-trois hommes d'équipage.

4. Les Espagnols partis de Palos au commencement de juin 1499 emportaient avec eux les cartes de Colomb, que l'évêque Fonseca leur avait communiquées.

Digitized by Google

le Paria, où, comme nous l'avons dit plus haut, Colomb avait trouvé les naturels, hommes ou femmes, ornés de colliers ou de bracelets en perles. Pour obéir au décret royal, il longea cette côte, laissa derrière lui les provinces de Cumana et de Manacapana, et arriva dans une contrée que ses habitants appellent Curiana. Il y découvrit un port tout à fait semblable à celui de Cadix. Il y pénétra et trouva quelques cases éparses sur le rivage. Il y entra. Ce n'était qu'une agglomération de huit maisons; mais une cinquantaine d'hommes venus avec leur chef d'un village populeux, éloigné seulement de trois milles, accoururent en toute hâte. Ils étaient nus. Ils demandent à Alonzo Nuñez de débarquer sur leur plage. Nuñez y consent. Il leur distribue des sonnettes, des aiguilles, des bracelets, des anneaux, des perles de verre et autres brimborions de colporteur dont il avait fait provision. En moins d'une heure il obtient d'eux, par voie d'échange quinze onces de perles, de celles qu'ils portaient au cou et aux bras. Les naturels, embrassant Nuñez avec affection, insistèrent de plus en plus pour qu'il se dirigeât vers leur pays. Ils promettaient de lui donner telle quantité de perles qu'il désirerait.

Le lendemain, au lever de l'aurore, les Espagnols s'approchent du village et jettent l'ancre. La population tout entière était accourue et les suppliait de débarquer. Nuñez, voyant qu'ils étaient fort nombreux, et qu'il n'avait que trente hommes d'équipage, n'osa pas se fier à eux : il leur fit comprendre par signes et par gestes qu'ils eussent à s'approcher du navire avec leurs barques. Ces barques sont creusées dans un seul tronc de bois, comme les autres, mais plus informes et plus difficiles à manier que celles des Cannibales ou des insulaires d'Hispaniola. On les nomme des Gallitas. Ils apportaient tous des guirlandes de perles, et se montraient avides de nos marchandises. Ils donnent aux perles le nom de *tenoras*. Ce sont des hommes doux, simples, innocents, hospitaliers. On s'en aperçut bien après vingt jours de relations. Bientôt les Espagnols ne craignirent plus de s'introduire dans leurs maisons. Ce sont des maisons de bois, couvertes en feuilles de palmier. Ils mangent surtout des coquillages, ceux-là même d'où l'on extrait la perle. Leurs côtes en sont remplies. Ils se nourrissent aussi de la chair des animaux sauvages : car on trouve fréquemment dans le pays des cerfs, des sangliers, des lapins qui par le poil et la couleur ressemblent à nos lièvres, des palombes et des tourterelles. Les femmes élèvent, comme les nôtres, des oies et des canards dans l'intérieur des maisons. Des paons volaient dans les bois, mais ils ne sont pas revêtus comme les nôtres de couleurs riches et variées, et le mâle diffère peu de la femelle. Sur les arbustes des marécages se levaient de loin en loin des faisans. Les gens de Curiana sont d'habiles chasseurs. Ils tuent avec leurs flèches et presque à coup sûr toutes les bêtes et tous les oiseaux qu'ils visent.

Les Espagnols passèrent en ce pays quelques jours dans l'abondance. Ils donnaient à qui leur apportait un paon quatre aiguilles ou quatre pointes, deux seulement à qui leur apportait un faisan, et une pour une palombe ou une tourterelle, autant pour une oie, ou bien un grain de verre. Avec leurs répliques, leurs arguments, et leurs offres, les indigènes, dans leurs relations commerciales, n'agissaient pas autrement que chez nous les femmes quand elles discutent avec des colporteurs. Comme ils n'avaient pas de vêtements,

Digitized by Google

les indigènes se demandaient à quoi pouvaient servir les aiguilles, mais les Espagnols satisfirent leur ingénieuse curiosité, car ils leur montrèrent par signes que les aiguilles servent à arracher les épines qui souvent pénètrent dans leur peau, ou bien à nettoyer les dents; aussi commencèrent-ils à en faire grand cas. La couleur et le son des clochettes les attirait davantage. Ils donnaient beaucoup pour se procurer une clochette.

Dans les forêts, qui sont très épaisses et composées d'arbres variés de grande hauteur, on entendait des maisons indigènes les rauques hurlements de très grands animaux [1], mais qui ne sont pas féroces, car les naturels vaguent constamment dans les forêts sans autre défense que leurs arcs et leurs flèches, et on ne se souvient pas que l'un d'eux ait été tué par une de ces bêtes. Autant les Espagnols désiraient de cerfs ou de sangliers, autant ils en perçaient de leurs flèches et les leur apportaient. Ils n'ont ni bœufs, ni chèvres, ni brebis. Ils mangent, ainsi que les insulaires d'Hispaniola, du pain de racines et du pain de grains. Ils ont les cheveux noirs, épais, à demi frisés, mais longs. Ils cherchent à enlever aux dents leur blancheur, car ils ont presque toute la journée dans la bouche une herbe qui les noircit, et quand ils la crachent, il se lavent la bouche. Les femmes, plus que les hommes, s'occupent des travaux de la terre, les hommes passant leur temps à chasser, à faire la guerre, à conduire des danses et à jouer. Cruches, coupes à anse, marmites et autres ustensiles de divers genres, fabriqués en terre, ils s'en procurent, mais hors de chez eux. Ils tiennent en effet assez souvent des marchés, auxquels prennent part tous les proches voisins, apportant chacun les produits de son pays afin de les échanger contre les objets qu'ils ne possèdent pas. Il n'est en effet personne qui ne soit enchanté d'acquérir ce qu'il ne trouve pas chez lui, et c'est un sentiment inné dans la nature humaine que d'aimer la nouveauté et de s'y laisser prendre. Ils attachaient à leurs perles de petits oiseaux ou d'autres animaux artistement fabriqués en or, mais pas en or pur[2]. Ils les obtenaient par voie d'échange. Cet or ressemble à l'or allemand avec lequel on frappe les florins. Les hommes enferment leur membre viril et leurs testicules dans une petite courge, qui est fendue comme la partie antérieure de nos hauts-de-chausses, ou bien encore ils se servent d'une coquille marine. La courge est supendue à une corde attachée sur les reins. On a encore observé dans ce voyage des indigènes qui ramenaient entre leurs jambes le membre viril et liaient le prépuce à la corde.

Les animaux dont nous avons fait mention plus haut, et bien d'autres indices qu'on ne rencontre dans aucune des îles, démontrent que cette terre est un continent. La preuve la plus concluante [3] paraît être que les Espagnols ont longé les côtes du Paria pendant trois mille milles environ, et toujours dans la direction de l'ouest, sans les voir jamais se terminer devant eux. Quand on demanda aux gens de Curiana d'où ils se procuraient leur or, ils répondirent que c'était dans un pays nommé Cauchieta, situé droit à l'occident, à une distance de six soleils, c'est-à-dire de six jours. C'étaient les

1. Sans doute les lapins, que les Espagnols ne connaissaient encore pas.
2. Les Espagnols, d'après les indigènes, donnaient à cet or le nom de *guanin*.
3. Voir NAVARRETE, III, 14.

Digitized by Google

ouvriers de la région qui donnaient à cet or les formes qu'on avait sous les yeux. Les Espagnols se dirigent vers le Cauchieta, le trouvent et jettent l'ancre près du rivage aux calendes de novembre de l'an 1500. Les indigènes accourent sans la moindre peur et apportent de l'or, qui chez eux est à l'état natif. Ils portaient aussi des perles au cou, mais ces perles venaient de Curiana, et ils les avaient obtenues en les échangeant contre de l'or. Aucun d'eux ne voulut céder aux Espagnols ce qui leur appartenait par voie d'échange; c'est-à-dire que les gens de Curiana gardaient leur or et ceux de Cauchieta leurs perles. Aussi bien on trouva peu d'or dans le Cauchieta. Les Espagnols ont rapporté de ce pays de très jolis singes et une quantité de perroquets aux couleurs variées. Au mois de novembre la température était délicieuse. On ne ressentait aucun froid. Chaque soir disparaissaient dans les deux pays, tellement ils sont rapprochés de l'équateur, les étoiles qui indiquent le pôle nord. On n'a pas pu donner une indication plus précise sur les degrés polaires.

Les naturels ont du bon sens. Ils ne sont pas soupçonneux. Ils passaient presque toute la nuit, de même que les gens de Curiana, en compagnie de nos hommes, qu'ils allaient trouver avec leurs barques. Ils donnent aux perles le nom de *corixas*. Ils sont jaloux. Si quelque étranger vient leur rendre visite, ils font retirer leurs femmes sur les derrières de leurs habitations, d'où elles les examinent comme des prodiges. Le coton est abondant et pousse naturellement dans le Cauchieta, de même que chez nous les arbustes de la forêt. Ils en font des caleçons, dont ils se couvrent les parties honteuses. Les Espagnols ayant continué leurs courses le long du même rivage, rencontrèrent tout à coup environ deux mille hommes armés à la mode du pays et qui les empêchèrent de débarquer. Ils se montrèrent tellement barbares et si féroces qu'il fut impossible d'entamer avec eux la moindre relation, le moindre échange. Nos hommes, satisfaits de leurs acquisitions de perles, revinrent par le même chemin. Ils passèrent de nouveau une vingtaine de jours dans le Curiana, et y vécurent dans l'abondance.

Il ne me paraît ni déplacé ni inutile à l'histoire de raconter ici ce qui leur arriva quand ils étaient déjà en vue des côtes du Paria. Ils tombèrent par hasard sur une escadre de dix-huit canots chargés de Cannibales, qui étaient en chasse de l'homme. C'était près de la bouche du Dragon et du détroit qui conduit au golfe de Paria, dont j'ai parlé plus haut. Les Cannibales sans se troubler s'approchèrent de notre navire, l'entourèrent et accablèrent nos hommes à coups de flèches et de javelots. Les Espagnols leur répondirent à coups de canon, ce qui les dispersa aussitôt. On se mit à leur poursuite. La barque de service atteignit un de leurs canots, mais ne réussit à prendre qu'un Cannibale, car tous les autres s'étaient enfuis à la nage, et un prisonnier chargé de liens. Cet homme, qu'ils retenaient ainsi en leur pouvoir, éclata en sanglots et fit comprendre par des gestes, des roulements d'yeux et de tête, que six de ses compagnons avaient été cruellement vidés, coupés en morceaux et dévorés par ces scélérats. Le même sort lui était réservé pour le lendemain. On lui fit cadeau du Cannibale. Aussitôt, se jetant sur lui et grinçant des dents, il l'accabla de coups de bâton, de soufflets et de coups de pied. Il croyait que la mort de ses compagnons ne serait suffisamment vengée que lorsqu'il le

Digitized by Google

verrait privé de sentiment et comme marbré de coups de bâton et de coups de poing. Lorsqu'on l'interrogea sur les usages et les mœurs des Cannibales, alors qu'ils sont en expédition dans les territoires étrangers, il répondit que les Cannibales portent toujours avec eux, quel que soit l'endroit où ils aillent, des palissades disposées à l'avance, qu'ils fichent en terre à l'endroit même où ils campent, et à l'abri desquelles ils passent la nuit. Les Espagnols trouvèrent dans le Curiana la tête d'un Cannibale pendue à la porte d'un des principaux du pays, en guise d'étendard ou de casque enlevé à l'ennemi, et c'était pour ce chef un grand honneur.

Sur la côte du Paria est un canton remarquable par des salines d'un genre tout à fait particulier. On le nomme le canton d'Haraia. C'est une vaste plaine où la mer agitée par la tempête apporte au loin ses flots. Quand revient le soleil et que les vagues s'apaisent, ces flots se condensent en masses de sel très blanc. Si les indigènes pouvaient y arriver avant qu'il ne pleuve, ils chargeraient aisément de sel tous les navires que contient la mer. Mais lorsque tombe la pluie, le sel se dissout et le sable l'absorbe, et il retourne, par les fissures de la terre, à la mer qui l'avait produit. D'autres personnes prétendent que cette plaine n'est pas inondée par la mer, mais par des sources salées, plus amères que l'eau de mer, qui font jaillir leurs eaux quand mugit la tempête. Les indigènes font grand cas de ces salines. Ils ne se contentent pas de consacrer le sel qui en provient aux même usages que chez nous; ils le moulent en forme de briques et le vendent aux étrangers contre divers objets qu'ils ne possèdent pas.

Les cadavres des principaux[1] du pays sont étendus sur des claies au-dessous desquelles on allume un feu lent, en sorte que les chairs se consument peu à peu, mais les os et la peau restent intacts. On conserve pieusement ces cadavres desséchés. Ils tiennent lieu de Pénates. Les Espagnols racontent qu'ils ont vu là-bas un homme, et dans un autre canton une femme, qu'on desséchait ainsi pour les conserver.

Lorsque les Espagnols se décidèrent à quitter le Curiana pour rentrer en Espagne, le huitième jour des ides de février, ils reconnurent qu'ils avaient acquis quatre-vingt-seize livres de perles, à huit onces la livre, et au prix moyen de cinq sous. Leur voyage de retour, bien qu'il fût plus court que s'ils étaient revenus d'Hispaniola, dura soixante et un jours. La cause en fut aux courants continuels d'orient en occident, qui non seulement retardaient, mais parfois arrêtaient la marche des navires. Ils arrivèrent enfin chargés de perles comme d'autres le sont de paille. Le chef de l'expédition, Pedro Alonzo Nuñez, avait dissimulé une importante quantité de perles précieuses et fait tort aux revenus du roi, qui sont de la cinquième partie de toutes les marchandises[2]. Ses compagnons le dénoncèrent. Fernand de Véga, un savant et un homme d'État, qui était gouverneur de la Galice, où ils venaient d'aborder, l'arrêta. Il fut longtemps retenu en prison et enfin délivré. Mais, même à l'heure

1. C'était l'usage dans toute l'Amérique méridionale.
2. Cf. NAVARRETE, III, 78 : « Real cedula para procedar contra los que defraudando del quinto impuesto para S. S. A. A. habian hecho ocultationes de sus rescates en los descubrimientos de Cristobal Guerro, vecino de Sevilla. »

Digitized by Google

actuelle, il prétend qu'on l'a dépouillé de la part de perles[1] qui lui revenait, Plusieurs de ces perles sont grosses comme des noisettes et ressemblent aux perles d'Orient, mais, comme elles sont mal percées, elles ont moins de prix. Un jour que je déjeunais à Séville, chez l'illustre duc de Médina-Sidonia qui m'avait invité, je vis une de ces perles qu'on lui présenta. Elle pesait plus de cent onces. Sa beauté et son éclat me firent grand plaisir.

Diverses personnes ont prétendu que Nuñez n'avait pas trouvé ces perles dans le Curiana, éloigné de plus de cent vingt lieues de la bouche du Dragon, mais dans les petits cantons de Cumana et de Manacapana, voisins de la bouche du Dragon et de l'île Margarita. Ils affirment que le Curiana n'est pas riche en perles. La question n'est pas encore tranchée. Quant à nous, abordons un autre sujet. Vous savez maintenant quelle peut être pour des séries d'années l'utilité de ces terres nouvellement découvertes et de ces côtes occidentales, puisque, après un examen superficiel, elles ont donné tant de témoignages d'opulence.

(*A suivre.*)

1. Ces perles furent vendues le 2 août 1501, et les trésoriers Moralès et Bribiesca répartirent le produit de la vente, 9,438 marcs, entre les matelots. Cf. NAVARRETE, III, 101. « Apunte de una real cedula en que se manda pagar el valor de perlas tomadas para S. S. A. A. a algunas personas de la nau de Cristobal Guerro. »

Digitized by Google

LE COMMANDANT MONTEIL

A LA SORBONNE

Le 29 janvier 1893

Le président de la séance, M. le Dr Hamy, de l'Institut, vice-président de la Société de Géographie, entre dans la salle, précédé du commandant Monteil et suivi d'un brillant cortège.

Le grand amphithéâtre était comble.

M. le colonel Dalstein représentait le Président de la République; M. le général Derrécagaix, le ministre de la guerre; M. le commandant Marchal[1], le ministre de la marine; M. Maurice Ordinaire, le sous-secrétaire d'État des colonies; M. Xavier Charmes, le ministre de l'instruction publique; M. Georges Benoît, le ministre des affaires étrangères; MM. Daubrée, Grandidier, Janssen, Milne-Edwards, de l'Académie des sciences, MM. Henri Wallon et Michel Bréal, de l'Académie des Inscriptions, MM. Levasseur et Himly, de l'Académie des sciences morales et politiques, représentaient l'Institut; MM. Cheysson, Caspari, le prince Roland Bonaparte, J.-B. Paquier, de Marsy, William Huber, Marcel et Cordier, la Commission centrale de la Société de Géographie ; le prince d'Arenberg, le Comité de l'Afrique française ; M. Gauthiot, la Société de géographie commerciale; MM. le capitaine Guyot et Thiéblemont, la Société de Topographie de France; MM. Drapeyron, directeur de la *Revue de géographie*, Schrader, directeur des *Nouvelles géographiques*, Depping, rédacteur du *Journal officiel*, Paul Combes, rédacteur de *la Politique coloniale*, représentaient la presse scientifique. Parmi les explorateurs, MM. le général Venukoff, le capitaine Binger, Vélain, Chaffanjon.

Le commandant Monteil, jeune, alerte, de taille moyenne, est admirablement doué pour les explorations de longue haleine. Ajoutez que le Soudan lui était déjà parfaitement connu avant sa grande entreprise. Il s'exprime sans prétention, cherche parfois ses mots, mais finit toujours par rencontrer les termes les plus propres, les plus heureux, les plus empoignants.

Notre collaborateur, M. Delavaud, dans le *Mouvement géographique* de janvier, a retracé de la façon la plus exacte, en le comparant à ceux de ses devanciers, l'itinéraire du hardi voyageur.

L'expédition de M. le commandant Monteil a été, en tout, la contrepartie de

1. Nous avions rencontré M. Marchal, commandant de l'*Amiral-Baudin*, à bord de l'*Antonio-Lopez*, en rade d'Huelva, le 13 octobre 1892.

Digitized by Google

celle où périt l'infortuné colonel Flatters. Ce n'est pas qu'il n'ait eu au début ce qu'il appelle « sa série noire ». Mais le chef Ibrahima se déclara en sa faveur : « C'est un homme loyal auquel on n'a rien à reprocher, dit-il de Monteil aux membres de son conseil. Je sais d'autre part que mon père a reçu Abd-el-Kérim (Barth) autrefois, et il ne s'en est pas mal trouvé. » Comme l'a dit l'explorateur, c'était la rupture de l'ostracisme dont il avait été l'objet jusqu'alors de la part des chefs. Or, il atteignait alors Say, et achevait ainsi « la traversée de la boucle du Niger, qui n'avait jamais été tentée jusque-là. » Il avait résolu un premier grand problème. Le fleuve lui apparaissait tout autre que dans le Haut-Soudan. « Son lit est régulier, sa largeur de trois à quatre cents mètres et sa profondeur de cinq à six mètres. »

Il fut bien, de temps à autre, obligé de payer des prix exorbitants de passage. Il lui arriva aussi d'être volé. « Pendant mon séjour, on m'a pris tout mon linge de corps et mon appareil photographique, malgré la présence, à côté de ma tente, de Badaire, de mon domestique et d'une sentinelle veillant jour et nuit. Le vol est tellement dans les mœurs qu'il ne faudrait pas s'aviser d'aller se plaindre au chef du village; il vous regarderait comme un sot. Si vous tenez à vous faire restituer l'objet volé, vous n'avez qu'à aller trouver le voleur et convenir avec lui du prix de rachat. Un jour, un indigène me vola ma canne; c'était un bâton qui n'avait d'autre valeur que celle de venir de France. En causant, il me dit tout à coup « Et ta canne? — Tiens, répondis-je, je ne sais ce qu'elle est devenue. — Ne fais pas attention, c'est moi qui te l'ai empruntée, — et en disant cela, il me la montrait. — Rends-la moi. — Combien me donnes-tu? — Je lui offris dix sous; il en voulait vingt et je lui laissai ma canne. Il n'était pas content. »

De Sokoto, on va à Kano, de Kano à Kouka, sans grands incidents.

L'entrée à Kouka mérite d'être rapportée :

« Dès l'aurore je vois arriver une foule de cavaliers revêtus d'armures les plus bizarres, depuis la cotte de mailles du moyen âge jusqu'à des caparaçons ouatés recouvrant complètement l'homme et le cheval. Nous nous mîmes en route, accompagnés de ces cavaliers. A peine avions-nous fait quelques pas qu'une troupe de 120 à 130 cavaliers survint en sens inverse et nous barra le chemin. Les cavaliers qui m'accompagnaient se joignirent à eux, et, m'entourant, tous me présentèrent la pointe de leur lance en faisant des mines farouches. Tout cela avait simplement pour but de voir si j'étais courageux. On appelle cette manœuvre le *salut des lances*, et c'est un grand honneur pour celui qui en est l'objet. Cependant je n'entrai pas encore ce jour-là à Kouka. Mon entrée solennelle n'eut lieu que le lendemain. Elle fut remarquable. Après le salut des sabres, moins désagréable que celui des lances, nous nous mîmes en marche pour traverser les deux villes dont Kouka est composée : la ville de l'est et la ville de l'ouest. Le cortège, formé des cavaliers du pays, de moi-même, flanqué à droite et à gauche de Badaire et de Makora, suivi de nos hommes, s'avança dans la ville, au milieu d'un concours de population de 40,000 à 50,000 personnes. Le spectacle ne manquait pas d'une certaine originalité, et mon compagnon Badaire ne put s'empêcher de s'écrier : « On payerait cher pour voir cela sur le boulevard. » Arrivés devant le palais du Cheik, les cavaliers se formèrent en bataille et se mirent à charger

Digitized by Google

contre les murailles. Après m'avoir présenté aux grands personnages de la cour et aux frères du Cheik, on me désigna un endroit pour installer mon camp. Le surlendemain de mon arrivée eut lieu ma réception solennelle par le Cheik, au bruit du canon, un petit canon monté sur un affût en bois construit par un charpentier de la mission anglaise, en 1823. »

La meilleure étape ultérieure fut celle de Kaouar :

« Vingt-cinq jours après notre départ de Kouka, nous atteignîmes enfin notre seul point de station dans le Sahara, l'oasis de Kaouar. C'est un immense rocher à l'abri duquel quelque végétation préservée des vents régnants du nord-est a pu se développer. Cette oasis a 80 kilomètres de longueur et 8 à 10 kilomètres de largeur. Elle est habitée par une population spéciale, les Toubous, qui est assez peu sociable et qui ne respecte les caravanes qu'en raison de leur force. Pour moi, je n'ai eu qu'à me louer de leurs procédés, mais par la seule raison que j'avais été conduit par le fils du personnage le plus influent de l'oasis, Maï, fils de Maïna Adam. »

Mais voici qu'il se rapproche de la civilisation :

« En arrivant à Gatroun (au sud de Mourzouk), j'eus le bonheur de trouver dans le percepteur de l'endroit l'ancien ami dévoué de Nachtigal. Ce voyageur allemand a laissé dans la région un souvenir impérissable. A la place des nomades que je redoutais, je rencontrai donc à Gatroun le concours le plus dévoué et, plus tard, je reçus dans la famille de ce percepteur l'hospitalité la plus cordiale. Je tiens à donner le nom de ce brave homme ; il s'appelle Ben-Alloua. »

Enfin le voici à Tripoli :

Le 10 décembre, à une heure et demie de l'après-midi, aux environs de Tripoli, à Aïn-Zara, nous rencontrâmes le consul général accompagné de son premier dogman, le sympathique M. Piat, de son personnel et d'une grande partie des colonies française et étrangères. L'accueil que j'ai reçu ce jour-là restera gravé dans mon cœur, car je le considérerai toujours comme un des plus heureux moments de ma vie. Personnellement, je garde à notre consul général, M. Destrées, à l'homme éminent qui a su créer à la France en Tripolitaine une situation respectée, je lui garde une profonde reconnaissance de son accueil et de son hospitalité qui ont été comme un pressentiment de la réception qui m'attendait sur la terre de France. Comme je manifestais mon étonnement de l'enthousiasme qui se révélait dans toutes les correspondances que je recevais, M. Destrées me dit : « Ce n'est rien auprès de ce qui vous attend en France. » Ce qui m'attendait en France, vous venez de m'en donner la plus éclatante manifestation, je vous en remercie du fond du cœur. »

Les applaudissements les plus chaleureux ont accueilli la communication de M. Monteil et l'allocution que lui a adressée avant de lever de la séance M. le Dr Hamy.

Avant de clore ce compte rendu, nous mettrons en relief l'hommage rendu par M. Monteil à ses précurseurs, car cet hommage ne l'honore pas moins que ceux qui en sont l'objet :

« Les explorateurs qui m'ont précédé ne sont pas tous Français, mais je suis heureux de déclarer qu'au cours de ma longue route, quand je me suis

Digitized by Google

recommandé d'un voyageur européen, quel qu'il soit, Binger, Crozat, Barth, Nachtigal, partout j'ai trouvé, auprès des populations indigènes, une aide à laquelle j'étais loin de m'attendre. »

Nous montrerons aussi dans Monteil, à côté du héros, l'esprit éminement réfléchi et progressif :

« Instruit aujourd'hui par l'expérience, je reconnais que c'est une faute de vouloir organiser une caravane avec des noirs ; cela ne m'arrivera plus, et si jamais j'ai d'autres entreprises à tenter, je m'adresserai à l'élément arabe plus résistant pour ces pénibles routes du Sahara. »

Digitized by Google

RÉCEPTION DE MM. MONTEIL ET BINGER

A L'HOTEL DE VILLE, LE 3 FÉVRIER 1893

DISCOURS DE M. POUBELLE, PRÉFET DE LA SEINE ET DE M. SAUTON, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

C'est le 2 février, à neuf heures du soir qu'a eu lieu, à l'Hôtel de ville, la réception des deux vaillants explorateurs africains. Nous reproduisons les paroles qui ont été prononcées au lunch servi dans le salon du bord de l'eau.

La Ville de Paris est tout à fait favorable aux explorateurs, et, en général, à la géographie. Nous en avons pour preuve les discours prononcés dans cette circonstance, et dans d'autres encore, par M. Poubelle, préfet de la Seine, et par M. Sauton, président du conseil municipal. De leur côté, le directeur de l'enseignement, M. Carriot, et ses collaborateurs, par leur dévouement à cette cause vraiment nationale, donnent l'exemple au nombreux et vaillant corps d'instituteurs du premier de nos départements.

LUDOVIC DRAPEYRON.

DISCOURS DE M. POUBELLE

Préfet de la Seine.

Messieurs, les noms de Binger et de Monteil resteront pour nous inséparables dans l'histoire de la conquête pacifique du monde africain, comme ils sont en ce moment réunis dans la fête que vous avez tenu à honneur de leur offrir.

Si l'un a le mérite d'avoir le premier tracé la voie, l'autre a l'avantage de rentrer à peine de son surprenant voyage et de nous tenir encore suspendus par l'intérêt de ses émouvants récits. Tous deux sont pour nous un sujet de légitime fierté et il est tout simple que les représentants de cette ville de Paris, où l'on ressent si vivement les douleurs et les joies de la patrie, aient tenu à témoigner à Monteil ainsi qu'à Binger et à Badaire, fidèle auxiliaire, leur admiration et leur sympathie.

M. le commandant, c'est vraiment une merveilleuse traversée que vous venez d'accomplir sain et sauf, presque sans escorte et sans armes, durant vingt-sept mois, de l'embouchure du Sénégal à la Méditerranée par le Tchad, en butte à l'hostilité des hommes et de la nature, en face des terreurs de

Digitized by Google

l'inconnu, exposé chaque jour à devenir la victime de la défiance, de la cupidité et du fanatisme! Et pourtant vous voilà de retour au milieu de nous! Quel miracle et quel triomphe! Quelle joie aussi!

Durant cette mémorable expédition on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de votre habileté et de votre courage, de votre initiative ou de votre patience, de votre audace ou de votre circonspection. Vous avez su agir, vous avez su temporiser. Tour à tour vous avez pu vous imposer et vous faire agréer. Votre tête, votre cœur et vos forces vous ont partout et toujours également bien servi et vous avez montré, non pas un jour, mais durant deux années, cet ensemble de qualités qui fait les héros. La France et Paris sont fiers de vous.

Grâce à l'initiative et à la ténacité de ses hommes d'Etat, au persévérant et solide courage de ses officiers, à l'audace entreprenante et pacifique de ses explorateurs, la France républicaine est en train de reprendre sur de nouveaux territoires le domaine colonial qui lui a été enlevé.

Nous n'avons que trop tardé à nous assurer notre part et il nous reste encore à réparer le temps perdu.

La convention anglo-française de 1890, qui réservait à notre influence la vaste région en partie désolée du Sahara algérien, ne pouvait avoir pour résultat de paralyser notre initiative et de nous interdire de nouer des relations commerciales sur les territoires encore libres de toute occupation européenne. Nous gardons évidemment notre liberté d'action partout où elle ne se heurte pas à des droits reconnus et acquis.

Aussi M. Etienne, alors sous-secrétaire d'Etat aux colonies, proposa-t-il d'organiser et de subventionner une série de missions chargées de parcourir la boucle du Niger et les abords du lac Tchad.

Cette prévoyante initiative a été l'origine des missions Bideau, Brosselard-Faidherbe, Ménard, Mizon, Dybowski et Maistre, et enfin de la mission Monteil, dont nous sommes heureux d'acclamer le nom à côté de celui de Binger.

Ce sont deux héros de la même cause : celle du triomphe de la civilisation sur la barbarie.

Il y a pour les nations comme pour les individus un patrimoine moral qu'elles ne peuvent sans déchoir se dispenser d'entretenir et d'accroître.

Vous avez l'un et l'autre porté au loin le bon renom de la France. Par le caractère pacifique de vos entreprises vous avez fait comprendre à ces peuples, qui ne savent rien de nous, que nous venons à eux en initiateurs et en bienfaiteurs et que si la France sait mettre au besoin la force au service du droit et de l'humanité, elle se félicite avant tout de ne devoir ses progrès dans le monde qu'à la puissance et à la diffusion des grandes idées d'humanité et d'affranchissement dont la République travaille autant qu'il est en elle à assurer le triomphe.

DISCOURS DE M. SAUTON.

Président du Conseil municipal de Paris.

Messieurs, les événements qui se déroulent sous nos yeux depuis quelques années sont là pour démontrer qu'un grand peuple comme la France ne sau-

Digitized by Google

rait se désintéresser du mouvement d'expansion qui pousse notre vieille Europe à rechercher les débouchés commerciaux dans les régions du monde encore inexplorées.

Le nouveau monde mis en valeur aujourd'hui refuse, en effet, ses produits et lui apporte les siens. La situation deviendrait périlleuse si d'autres régions ne venaient pas se substituer à celles qui se ferment de ce côté.

En vain chaque peuple s'entourerait de barrières douanières infranchissables; élevées au détriment des classes laborieuses, celles-ci susciteraient bientôt des dissensions intestines. La misère générale irait grandissant et conduirait à une série de crises impossibles à dénouer, parce que les mesures propres à les conjurer n'auraient pas été prises en temps utile.

Sans doute, l'ouverture de nouveaux débouchés commerciaux serait un remède insuffisant si le rajeunissement de notre outillage national n'arrivait pas à permettre, sans léser les intérêts des travailleurs, de produire dans les mêmes conditions de bon marché que les nations concurrentes; mais on n'arrivera à provoquer la transformation de cet outillage qu'autant que notre industrie sera assurée d'avoir le placement des produits de sa fabrication.

C'est là ce que comprend le peuple de Paris, qui sait apprécier la portée des missions pacifiques qui vous ont été confiées et dont vous vous êtes acquittés, Messieurs, avec un si grand honneur. Aussi, le Conseil municipal s'est-il montré unanime quand il a décidé qu'une médaille d'or serait remise à chacun de vous, en séance solennelle, pour perpétuer dans nos annales le souvenir de vos brillantes explorations et celui de l'accueil que vous avez reçu de toutes parts à votre retour dans notre capitale.

Vos deux missions, Messieurs, entreprises sous les auspices de M. le député Etienne, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, semblent procéder d'une idée commune : celle d'établir par voie de terre des relations directes et continues entre nos diverses possessions africaines.

Au capitaine Binger nous devons, comme résultat de son exploration de 1887 à 1889, l'établissement du protectorat français sur la région inexplorée jusque-là de la boucle du Niger et la démonstration géographique de la possibilité de relier nos postes du Niger avec nos postes situés sur le golfe de Guinée.

Le commandant Monteil, par son récent voyage, a préparé la jonction de nos établissements du Soudan à nos départements algériens et nous apporte des renseignements précieux pour l'établissement de la ligne de délimitation des zones d'influence française et d'influence anglaise dans le Soudan central entre Say et Barroua sur le Tchad. S'il est permis d'exprimer un regret, c'est celui que cette belle exploration n'ait pas été faite plus tôt; les négociateurs français de la convention de 1890 auraient eu alors des arguments probants à opposer aux indications fournies par les négociateurs anglais sur la nature des engagements contractés par le royaume de Sokoto vis-à-vis de la Compagnie royale du Niger.

Il vous appartenait, Messieurs, de poursuivre, chacun d'un côté différent, le plan indiqué par le glorieux général Faidherbe, à la suite de son long séjour au Sénégal : l'extension de l'influence française dans la boucle du Niger avec le Soudan central pour but, complétée par la jonction avec l'Algérie du Soudan sénégalais.

Digitized by Google

Ancien officier d'ordonnance du général Faidherbe, élevé à son école et comme lui linguiste distingué, vous étiez indiqué, monsieur le capitaine Binger, pour aider à l'accomplissement de ce programme. Vaillant enfant de Strasbourg, esprit généreux, vous avez été des premiers à applaudir au succès presque inespéré de votre supérieur hiérarchique, qui venait de préparer la réalisation des idées de votre maître dans leur partie la plus difficile.

Vous aussi, monsieur le commandant Monteil, qui venez de vous placer au rang des grands explorateurs, vous vous plaisez à rendre justice à votre camarade, dont vous avez pu apprécier personnellement les qualités alors qu'il était votre lieutenant dans une mission topographique dont vous aviez été chargé dans le haut Sénégal. Nous sommes, croyez-le, particulièrement heureux de célébrer dans notre Hôtel de ville votre brillant succès qui honore notre cité, puisque, comme Mizon que nous recevions il y a quelques mois, vous êtes un enfant de Paris.

Nous nous félicitons que des circonstances presque fortuites nous aient permis d'admettre à l'honneur d'une même séance solennelle de notre assemblée communale un enfant de Paris et un enfant de notre chère Alsace, unis par les liens d'une amitié sincère et se dévouant tout entiers l'un et l'autre à la plus belle des causes : la grandeur de leur patrie commune.

RÉPONSE DE M. LE COMMANDANT MONTEIL.

Messieurs, c'est aujourd'hui un grand honneur pour mon compagnon d'armes, mon ami Binger, et pour moi de recevoir de la ville de Paris le témoignage de haute sympathie qu'elle veut bien nous donner.

Je vous en remercie.

Comme vous l'avez fort bien dit, monsieur le Président, l'heure est venue où la France et la ville de Paris, qui est à la tête du progrès, ne sauraient se désintéresser de notre avenir colonial.

En nous honorant aujourd'hui, vous avez voulu montrer à ceux qui désireront suivre notre trace que vous leur serez reconnaissants des efforts tentés.

Mais ce n'est pas seulement aux heureux qu'a été votre sympathie. Permettez-moi de vous remercier d'avoir pensé à ceux qui, conscients de leur devoir, ont pu succomber à la tâche, d'avoir pensé à notre regretté ami et compagnon d'armes, le capitaine Ménard, et d'avoir voulu immortaliser son nom en le gravant au coin d'une des rues de la capitale.

Ce témoignage que vous avez bien voulu nous donner aujourd'hui restera comme un grand encouragement dans la carrière qui nous reste à parcourir. Pour ma part, je n'oublierai jamais que je dois à la ville de Paris la plus haute marque d'estime dont elle puisse honorer un de ses enfants.

RÉPONSE DE M. LE CAPITAINE BINGER.

Messieurs, je vous sais particulièrement gré de la délicate attention que vous avez eue en choisissant pour me remettre cette médaille le jour où vous fêtez le retour du commandant Monteil, mon ami.

Digitized by Google

Vous ajoutez à cette solennité le plaisir immense, la joie de retrouver celui que j'ai tant aimé et auquel j'ai voué une si grande affection.

En nous honorant, messieurs, vous avez non seulement honoré ceux qui ont été à la peine, ceux qui ont directement travaillé à cette grande œuvre, mais vous avez également honoré ceux qui l'ont préparée, qui nous ont aidés par leurs encouragements et qui nous ont fourni les moyens de poursuivre avec succès l'expansion coloniale pacifique.

C'est avec le plus grand plaisir, messieurs, que je vois le Conseil municipal de Paris s'associer à l'extension de notre marché colonial extérieur; je vous en remercie de tout mon cœur et je vous prie d'agréer l'expression de toute ma gratitude, en même temps que je vous prie de croire que cette soirée restera inoubliable dans mon cœur et dans mon esprit.

M. Deschamps, président du Conseil général de la Seine, porte ensuite, au nom du département, un toast aux explorateurs.

Digitized by Google

LE « GENERALE TESTO-ATLANTE »

DU

Professeur Archangelo GHISLERI[1]

J'ai eu fréquemment sous les yeux, depuis mon retour d'Italie, un livre qui, relié, revêtu d'une brillante toile rouge, doré sur tranches, très bien imprimé en très beaux caractères sur un papier glacé, tout constellé de cartes d'une rare clarté, plait infiniment à la vue, et, à l'usage, ne plait pas moins à l'esprit. Ce livre, c'est l'auteur lui-même qui m'en a fait hommage, et, pour montrer à nos lecteurs l'excessive indulgence qui l'inspire à l'égard d'un collègue français qui n'a sur lui que l'avantage, peu enviable, hélas ! d'être de beaucoup son aîné, nous citerons les termes mêmes de sa dédicace : *Al direttore della Revue de Géographie, cotanto benemerito del rinnovamento geografico, per omaggio e ricordo. L'autore. Genova, 24 sett.* 92. Cet exemplaire m'a suivi sur l'*Alphonse XIII* et sur l'*Antonio Lopez* et je ne m'en séparerai pas. C'est sans doute pour moi un précieux témoignage d'amitié ; mais c'est aussi un secours de tous les instants. Car dans M. A. Ghisleri coexistent un professeur d'histoire et un professeur de géographie également instruits, également méthodiques. Tout dans son œuvre est précis, net, concluant. On comprend que c'est surtout en ce qui concerne l'Italie qu'il m'est profitable, car il la possède comme on peut et comme on doit posséder son pays natal, quand on est chargé de l'enseigner et que, comme lui, on l'enseigne avec amour.

C'est un grand honneur pour Bergame, ville qui, d'ailleurs, a toujours eu une légitime renommée intellectuelle, d'avoir donné naissance au *Testo-Atlante*. Naguère, M. Ghisleri y professait et il a eu la bonne fortune d'y rencontrer des éditeurs grands amis du progrès, les frères Cattaneo, dans la maison desquels a été aussi fondée, la pédagogie italienne ne l'oubliera pas, la revue si vivante la *Geografica per tutti*. En les quittant, il leur exprima récemment, dans son journal (n° du 31 décembre 1892), sa vive reconnaissance.

De Crémone, où il a été récemment transféré, M. Ghisleri nous écrivait le 22 décembre dernier, à propos de son atlas : « In Italia esso fu una battaglia vinta contro l'uso degli atlanti tedeschi, ed io confesso che sono debitore della prima idea ai vostri Texte-Atlas, cosi chiari e cosi ben fatti. »

1. *Geografia storica generale e d'Italia in particolare*, Testo-Atlante, opera completa in-4 parti, 69 tavole colorate, 340 carte e cartine con relativo testo e indici. Stabilimento degli editori Fratelli Cattaneo successori Gaffuri e Gatti, Bergamo.

Digitized by Google

On ne pouvait être à la fois plus équitable et plus gracieux envers la France.

Le « generale Testo-Atlante » se divise en plusieurs fascicules :

1° *Oriente Antico.* — 46 pages ; 12 cartes en couleurs.

2° *Mondo Antico.* — 47 pages ; 24 cartes.

3° *Medio Evo.* — 65 pages ; 22 cartes.

4° *Evo Moderno.* — 80 pages ; 23 cartes.

Il n'est pour ainsi dire pas de carte à laquelle on n'ait adjoint plusieurs cartouches d'un haut intérêt.

Chaque fascicule est précédé d'une introduction d'un intérêt général, telle que la *Préhistoire ;* le *Concept de la Géographie historique et les rapports de la géographie physique et de l'histoire de l'homme*, etc. Dans ses préfaces, M. Ghisleri se met en rapport avec ses collègues de l'enseignement géographique et historique, fixe le véritable point de vue où ils doivent se placer.

Toutes les questions de géographie historique sont méthodiquement sériées. C'est un travail qui atteste les lectures les plus variées, les plus solides, une « assimilation » que nous estimons rare à ce degré, non seulement en Italie, mais en France. La table des matières qui suit chaque fascicule est des plus utiles.

M. Ghisleri a « monnayé », si je puis ainsi parler, son grand atlas en de petits atlas. Nous avons reçu récemment de MM. Cattaneo les trois, de cette catégorie, visant l'Italie en particulier : *Atlantino storico d'Italia.* 1° *Eta Romana ;* 2° *Medio Evo ;* 3° *Eta moderna.* Comme le grand atlas lui-même, ces « atlantini » visent les écoles secondaires classiques, techniques, normales et militaires, et toute personne cultivée, *ogni persone culte.*

Nous les recommandons à ceux de nos compatriotes qui veulent avoir un résumé commode, *éclairé de cartes*, d'une histoire qui nous touche de si près que celle d'Italie.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Señor Ludovic Drapeyron.

Paris.

Madrid, 24 de diciembre de 1892.

Muy Señor mio y de mi consideracion. Mucho me complace saber que, tanto su Señora Madre como V., quedaron satisfechos del alojamiento recibido á bordo de los vapores de la Compañia Transatlantica *Alfonso XIII* y *Antonio Lopez*, con motivo de la reunion del Congreso Americanista de Huelva para celebrar el Cuarto Centenario del Descubrimiento de America.

No deben agradecer las atenciones de que hayan podido ser objeto por nuestra parte, pues á ello estabamos obligados y bien pequeñas fueron para lo que debiamos à quien con su visita nos honoraba. Quedo muy reconocido à los elogios que dedica a los Capitanes de esta Compañia, Sres Jaureguizar y Moret, y enviando a V. por ello y por las atentas palabras de su carta, gracias expresivas, tengo el honor de ofrecer á su Señora Madre y á V. las seguridades de mi consideracion más distinguida.

EL MARQUÈS DE COMILLAS,
Président de la Compagnie Transatlantique de Barcelone.

ALCALDIA CONSTITUCIONAL
DE BARCELONA.

Barcelone, le 16 janvier 1893.

Cher Monsieur, je vous demande très humblement pardon pour mon retard à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 8 décembre dernier; je ne vous ai pas oublié un seul moment. Mais, à partir du 15 novembre, est tombé sur moi le lourd fardeau de la mairie de Barcelone, par suite de la démission de M. Porcar y Tió : ce qui ne m'a laissé aucun moment de repos. J'ai profité de la retraite du ministère Canovas, qui indiquait un changement de politique, pour donner à mon tour, le 3 décembre, ma démission, qui n'a pas encore été acceptée. Pour me remplacer on attend d'un moment à l'autre la désignation du Marquis d'Alella qui se trouvait également à Huelva durant notre séjour.

Je suis très flatté de la mention que vous faites de ma personne dans votre « Commémoration de Colomb ». Recevez mes remerciements ainsi que ceux de MM. Porcar y Tió et Mascaro y Gauran.

J'ai l'honneur de vous envoyer le *Catalogo del Museo Provincial de Anti-*

Digitized by Google

guedades de Barcelona[1], *publicado por la comision provincial de monumentos históricos y artisticos y redactado por D. Antonio Elias de Molins* (1888).

Vous savez bien que je reste ici à vos ordres pour tous renseignements ultérieurs.

Recevez, cher monsieur, le témoignage d'amitié et de respect de votre très humble serviteur.

DOMINGO MARTI GOFAU,
Alcalde constitutionnel de Barcelona.

Rome, 19 janvier 1893.

Monsieur,

Je viens de recevoir et de relire avec le plus vif plaisir votre « Commémoration de Christophe Colomb », que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je dis « relire », car je l'avais déjà lue lorsqu'elle parut dans le numéro de décembre de la *Revue de géographie*. Elle a éveillé en moi un souvenir des jours passés à bord de l'*Alphonse XIII* et de l'*Antonio Lopez*, pendant que la côte d'Espagne se déroulait devant nous et que nous contemplions les basses collines d'Huelva, auxquelles l'histoire et la renommée du grand navigateur donnaient un charme particulier.

Je dois vous remercier vivement de la sympathie que vous témoignez à mon pays et de l'honorable mention que vous avez voulu faire de moi. Soyez sûr, monsieur, qu'en Italie on est toujours sensible aux preuves d'amitié et aux paroles sincères qui nous viennent de France, surtout lorsqu'elles émanent de personnes qui, comme vous, jouissent d'une si juste renommée dans la science.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués, votre

Dr AUGUSTO BOSCO,
Secrétaire de la direction générale de la Statistique au ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Florence, le 17 janvier 1893.

Cher monsieur Drapeyron,

Permettez-moi de vous remercier pour l'aimable souvenir que je viens de recevoir et pour les bienveillantes expressions que vous avez eues à mon égard. Votre « Commémoration de Colomb » est faite d'une façon magistrale. J'espère qu'une nouvelle occasion nous permettra de passer encore ensemble de belles journées comme celles d'Espagne.

Je vous prie d'agréer les expressions de haute estime de votre dévoué.

E. MODIGLIANI,
Explorateur de Sumatra.

---

1. Ce musée, créé par décret royal le 28 novembre 1879 a été visité le 1er octobre 1892 par les passagers de l'*Alfonso XIII*, sous la conduite de M. Porcar y Tió. Il dépend de la direction générale de l'Instruction publique (*Note du directeur.*)

Digitized by Google

Gênes, le 22 janvier 1893.

Très honoré Monsieur,

Je viens de lire la Commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne, que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, et je vous en fais mes félicitations et mes remerciements. Vous avez rendu d'une manière tout à fait exacte ce qui se rapporte à notre ville, laquelle a eu le bonheur de recevoir les plus illustres géographes contemporains. Seulement je remarque que vous m'avez traité d'une manière trop flatteuse; je ne m'en plains pas, bien au contraire, et je n'y vois qu'une exagération de votre amabilité envers moi. J'attendrai avec une juste impatience votre étude sur l'Ecole supérieure de Commerce, pour profiter de vos bons conseils, de votre expérience, de votre autorité scientifique.

Permettez-moi de vous dire encore une fois merci. Votre tout dévoué.

DANIEL MORCHIO,
Directeur de l'Ecole royale supérieure de Commerce de Gênes.

Genova, li 31 Gennajo 1893.

Carissimo Professore ed Amico,

A suo tempo ho ricevuto la sua bella « brochure » sulla Commemorazione Colombiana in Italia e Spagna. — Se ho tardato un po' a mandarle i miei ringraziamenti, si fù perchè di questi giorni son stato sopraffatto dal lavoro stante l'urgenza di alcune cause che dovea discutere presso la Cassazione di Torino, e d'altre parte desiderava leggerla prima di manifestarle la mia impressione.

Effettivamente la sua narrazione richiama tante cose alla memoria che par di nuovo di trovarci in viaggio, in mezzo alla cortese e dotta compagnia, alla presenza delle feste di Huelva, in modo tale che dopo la lettura ho esclamato : *l'amico Drapeyron è il nostro storico!*

Una sua frase poi scolpisce i nostri sentimenti : « La famille *Antonio Lopez*, nous l'espérons, restera unie d'esprit et de cœur. »

Si, caro professore, Lei poteva benissimo aggiungere un *toujours*. — Se breve fu il tempo, il ricordo è indimenticabile. — Altre occasioni non mancheranno per riunirci e spero di vederci presto a Chicago. — Là v'è pure un altro campo aperto alla scienza, alla cultura, alle indagini, al complemento della solenne Commemorazione ed il nostro ritrovo su quel suolo fomentarà sempre piu i nostri legami nel supremo interesse del progresso intellettuale ed umanitario.

A rivederci dunque. Lei riceva una cordiale stretta di mano.

dal suo aff^mo^,

AVVOCATO PIETRO LAURA,
Rédacteur en chef du journal le *Giurista*.

Digitized by Google

PRÉSENTATION DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

AU CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE ITALIEN

Le 23 septembre 1892

PAR M. LUDOVIC DRAPEYRON

J'ai l'honneur de vous présenter les livraisons de la *Revue de Géographie*, parues depuis le mois de janvier 1892.

Mes collaborateurs et moi, en cette année du Centenaire de la découverte de l'Amérique, nous avons cru que nous ne pouvions mieux faire que de placer notre œuvre sous les auspices, — disons mieux, — sous l'invocation du découvreur, de Christophe Colomb, Dès le premier jour de cette « neuvaine scientifique », nous indiquions ce que nous nous proposions de faire pour honorer votre compatriote. Au mois d'avril, avec le printemps, nous commencions résolument. Nous reproduisions la version française, par M. Harrisse, de ce que nous avons appelé « l'acte de naissance du Nouveau Monde, dressé par Colomb lui-même », et nous essayions une interprétation psychologique de son caractère. Puis, M. Paul Gaffarel, l'américaniste bien connu, qui, peu de temps auparavant, avait suivi *Colomb en Portugal*, nous donnait la traduction de la première décade du *De Orbe novo de Pierre Martyr d'Anghiera*, dont, dès 1884-1885, il a publié, dans ces colonnes mêmes, les *Lettres relatives aux découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais*.

Mais nous comprenons que l'érudition rétrospective la plus consciencieuse ne suffirait pas pour honorer dignement cet anniversaire. Il faut aussi, sous peine de manquement grave, assister, de corps comme d'esprit, à sa célébration dans les pays où Christophe Colomb a étudié, médité et agi. C'est cette partie de notre tâche commune, la plus attrayante, la plus facile, qui m'est échue, comme directeur de la *Revue de Géographie*. Si vous me permettez cette comparaison astronomique, je suis venu observer « le passage », l' « ombre » de la présente année 1892, sur la lointaine année 1492. A Gênes, comme à la Rabida, je serai un témoin aussi attentif que sympathique. De retour en France, je retracerai ce que j'aurai vu, ce que j'aurai senti, et je compléterai la série des livraisons que j'ai l'honneur de vous offrir en ce moment.

Puisse, dans cent ans encore, la *Revue de Géographie* rappeler ce que, dans les pays néo-latins, notre siècle ressentait de touchante curiosité, de noble passion à l'égard de celui qui aurait pu prendre pour devise ces mots :

Per mare liberum terra liberata.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 3 février 1893.

La séance est présidée par le général Derrécagaix, directeur du service géographique de l'armée, qui rend hommage à M. Cheysson, son prédécesseur.

Digitized by Google

Le docteur Carton, médecin militaire et membre correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, expose des considérations sur le parti qu'on peut tirer des vestiges de l'occupation romaine, en Afrique du Nord, surtout en Tunisie. Il insiste sur « les avantages dont profiteraient nos colons en consultant pour le choix d'une propriété, pour son aménagement, pour la construction de leurs demeures, les documents trouvés ou élaborés par les archéologues ».

Le docteur Carton a découvert, entre autres, à Aïn-Ouassel, une inscription curieuse datant de la fin du règne de Septime Sévère et qui est un commentaire de la loi d'Adrien (*Lex adriana*), laquelle avait pour but d'encourager la colonisation en Afrique et ailleurs. Le commentaire en question n'avait pas été sans produire de bons résultats puisque la région d'Aïn-Ouassel témoigne par les ruines qui la couvrent que la colonisation y avait été particulièrement active et féconde.

Le docteur Carton conclut de là que nos colons actuels feraient peut-être bien de s'inspirer des textes anciens.

M. Léopold Hugo fait tenir à la Société une note dans laquelle il fait remarquer que Julien l'Apostat est le premier qui ait parlé du régime hydrologique de la Seine. Cet empereur a aussi parlé des glaces charriées par le fleuve parisien. Il les comparait à des marbres de Phrygie ou à des dalles de marbre blanchâtre.

M. Gault envoie une description avec carte de la vallée arrosée par le Zérafchane, affluent de l'Amou-Daria, et dont les eaux fertilisent les territoires de Samarcande et Bokhara.

Enfin, M. Janssen, de l'Académie des sciences, directeur de l'observatoire de Meudon, fait une intéressante conférence sur l'observatoire en cours d'édification au sommet du Mont-Blanc. M. Janssen est convaincu de la nécessité de faire désormais des observations à des altitudes considérables, pour utiliser les nouveaux instruments et appliquer les nouvelles méthodes. En ce qui concerne le Mont-Blanc, M. Janssen, basant tout simplement sur la neige elle-même la stabilité de son futur observatoire, fait connaître combien est considérable la force de résistance de cette neige. « Douze disques de plomb, pesant ensemble 360 kilogrammes, posés sur la neige, s'y sont à peine enfoncés. Lors des derniers froids, l'expérience a été renouvelée, non pas avec douze disques, mais avec trente et un pesant ensemble 900 kilogrammes, et l'on a constaté le même résultat ! »

Séance du 17 février.

M. le général Derrécagaix, président, annonce que les groupes d'études ouvriront leurs séances à partir du 20 février, et formeront comme l'année dernière, les trois sections suivantes :

1° Géographie physique et mathématique.

2° Géographie anthropologique, ethnologique, zoologique, géologique et botanique.

3° Géographie historique et politique.

Digitized by Google

Le président invite ceux qui voudraient se faire inscrire, soit comme auteurs, soit comme auditeurs, à adresser leurs demandes et leurs communications aux secrétaires de ces groupes.

Il annonce ensuite que la prochaine séance qui devait avoir lieu le vendredi 3 mars est remise au samedi 4, qui est un des anniversaires de Christophe Colomb. MM. Levasseur et Hamy prendront la parole à cette occasion.

M. le général Venukof fait connaître que le docteur Piassilew présentera prochainement à la Société un relevé photographique du tracé du chemin de fer transcaspien. D'autre part, M. Bolchef a envoyé à Chicago, pour y être exposée, une carte d'Asie où sont figurés les itinéraires de tous les voyageurs russes.

M. Georges Rolland fait connaître que les sondages entrepris pour amener l'eau à notre nouveau poste avancé d'Hassi-Inifel (à 350 kilomètres au sud-est d'El Goléa) ont atteint 35 mètres de profondeur sans rencontrer la moindre nappe d'eau. M. Rolland croit qu'on n'obtiendrait à Hassi-Inifel un débit d'eau suffisant qu'à la condition de pousser les sondages jusqu'à 200 et même 300 mètres de profondeur.

M. Lucien Fournereau rend compte de la mission archéologique au Siam dont le ministère de l'Instruction publique l'a chargé en 1891. Cette mission avait pour principal objet la continuation des études commencées en 1887-1888 sur les monuments cambodgiens-siamois. Aux documents considérables qu'il a rapportés et dont bon nombre figureront dans la section d'architecture du prochain Salon, M. Fournereau en a joint quantité d'autres, d'ordre moins spécial, et s'est longuement étendu sur l'état social et l'avenir des territoires qu'il a parcourus. Cette conférence avait d'autant plus d'intérêt que des incidents auxquels nous serons sans aucun doute obligés de nous mêler ont lieu depuis quelque temps sur la frontière qui sépare nos possessions indo-chinoises du royaume de Siam et appellent forcément l'attention sur ce dernier pays.

GROUPES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Le groupe d'étude d'anthropologie s'est réuni lundi 20 février à cinq heures, M. Léon Diguet a fait une communication sur les Indiens de la basse Californie.

En 1697, ces Indiens étaient encore au nombre de vingt mille, mais ils ont été décimés par la guerre, les épidémies, principalement la petite vérole et l'alcoolisme. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un millier appartenant aux groupes des Cochinis et des Yaquis. Ils ont adopté les mœurs des Mexicains et la religion chrétienne. Ils ont à peu près abandonné l'usage des arcs et flèches, pour se servir d'armes à feu européennes. Mais ils continuent à parler entre eux leur ancienne langue. Ils travaillent principalement dans les mines, au compte des Mexicains, mais ils ne se marient qu'entre eux, étant considérés comme des sortes de parias. Un dictionnaire de la langue yaqui a été publié par les missionnaires jésuites; cette langue est très différente de celle des Indiens du nord de l'Amérique.

Digitized by Google

M. Diguet a rapporté des armes, des ornements et des masques de danse qu'il a donnés au musée ethnographique du Trocadéro.

M. J. Vallot a parlé des traces de l'existence de l'homme de la pierre polie dans le nord de l'Hérault. Une hache de pierre polie a été trouvée à Lodève, dans une fouille à cinq mètres au-dessous du sol. Dans l'exploration de la grotte de Labeil, après une navigation sur une rivière souterraine, M. Vallot a trouvé une quantité d'ossements humains qu'un anthropologiste, M. de Lapouge, n'a pas hésité à attribuer à l'époque néolithique. Ces ossements, provenant d'une nécropole préhistorique, ont dû être amenés à cet endroit par la rivière souterraine, par suite de l'écoulement subit d'un de ces lacs temporaires dont la formation est assez fréquente dans les dépressions sans écoulement des Causses.

Le secrétaire général des groupes,
J. VALLOT.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Séance du 22 février 1893.

M. Paul Boell a fait une conférence des plus intéressantes sur le voyage qu'il a accompli l'année dernière à travers la Chine et le Tonkin, et dont le récit paraîtra dans le *Temps*, dont il est le collaborateur.

M. Boell a quitté Shanghaï dans les premiers jours de janvier 1892 pour remonter le Yang-tse en bateau jusqu'à Itchang, et gagner de là en jonque le haut fleuve jusqu'à Tchoung-king, qui se trouve à trente jours dans l'intérieur. Là, M. Boell a abandonné la route fluviale pour gagner par terre Kouei-yang et Yunnan-fou, d'où il s'est dirigé sur Mong-ste et Man-hao. De ce dernier point, où commence la navigation du fleuve Rouge, il est descendu à Lao-kaï et finalement à Hanoï et Haïphong, où il arrivait à la fin de mai. Dans ce voyage de cinq mois à travers des régions peu sûres et fort peu connues, M. Boell a réuni une quantité de documents intéressants et variés, des photographies nombreuses, des vocabulaires des peuplades aborigènes du sud de la Chine (Lolo, Miao-tse, etc.), dont nous attendons la publication avec impatience. Après une revue rapide de son itinéraire, semé d'anecdotes caractéristiques, M. Boell a surtout insisté sur l'intérêt commercial, économique, des régions qu'il a traversées. Il a signalé l'état d'infériorité où nous nous trouvons vis-à-vis de nos rivaux, les Anglais et les Allemands, sur les marchés de l'Extrême-Orient. Il en a donné des exemples frappants. M. Boell attribue cette situation à l'apathie de nos armateurs et de nos négociants, au défaut d'entreprise de nos financiers, à une représentation consulaire insuffisante et à la négligence des pouvoirs publics. Amené à parler de nos possessions indochinoises, M. Boell se déclare très énergiquement partisan de la politique de protectorat et adversaire non moins énergique de la politique d'administration directe.

Digitized by Google

LIVRES

Amerriques, Amerigho Vespucci et Amérique, par M. Jules Marcou, Paris, Ernest Leroux, 1892. — *Quelques Observations sur l'origine du mot America*, communiquées au VIIIe congrès des Américanistes, par M. E.-T. Hamy, de l'Institut, Paris, Ernest Leroux, 1892.

Voici deux opuscules parus la même année, chez le même éditeur, et sur le même sujet, mais dont la méthode et les conclusions sont fort différentes.

Disons d'abord quelques mots des exemplaires qui sont en notre possession. M. le Dr Hamy venait de me remettre, à bord de l'*Antonio Lopez*, son étude, lorsque je reçus, à terre, au Congrès d'Huelva, une lettre de M. Marcou, m'annonçant, d'Amérique[1], l'envoi de sa brochure, à lui, brochure qui ne fut en ma possession qu'à mon retour à Paris.

Entre temps, j'avais assisté, à l'hôtel Colon, chef-lieu du Congrès, à l'« agonie », ou peu s'en faut, de la question de l'étymologie du mot *Amérique*, question qui va, pour un long temps, disparaître du programme des Américanistes.

Mlle Lecocq, un de nos plus appréciés professeurs de dessin dans les écoles de jeunes filles de la ville de Paris, qui se livre, à ses moments de loisir, aux travaux de l'érudition, l'avait remise sur le tapis. Elle l'exposa d'une manière tronquée, peu intelligible pour les profanes, et elle m'exprimait ses regrets à ce sujet dans le train qui nous ramena de Madrid à Bordeaux. Toujours est-il que M. Oppert, membre de l'Institut, a donné de toutes ses forces contre toutes les étymologies américaines d'*Amérique*. Personne ne réclama. Il n'y avait là, notons ce détail, que bien peu d'Américains.

Cela contristera peut-être M. Marcou, auquel, pour bien des raisons, j'aurais tenu à être agréable. D'abord, c'est un savant éminent, connu comme géologue dans l'ancien monde, auquel il appartient par sa naissance (il est Franc-Comtois, comme M. Pasteur), et dans le nouveau (il est professeur émérite à l'Université de Cambridge, Massachusetts). Puis il est si convaincu! J'ajouterai que j'ai eu pour élève, à Paris, il y a quelque vingt-cinq ans, un de ses fils, esprit des plus distingués, aujourd'hui professeur de littérature française à Cambridge même.

Dès 1875, M. Marcou a saisi la Société de géographie de Paris du problème qu'il n'a cessé d'agiter et de préciser depuis lors. La même association a inséré ses « Nouvelles recherches » dans son bulletin (1888). En 1890, il nous adressait : *Derivation of the name America*, extrait du *Smithsonian report for* 1888 (Washington), que nous avons annoncé en son temps. *Amerriques, Amerigho Vespucci et Amérique* est la traduction, quelque peu amplifiée, de la précédente ; c'est une communication faite au Congrès des Américanistes, tenu à Paris, il y a trois ans.

Jusqu'au dernier quart du présent siècle, il était universellement admis, d'après les recherches de Humboldt, que c'est à Saint-Dié, en l'an 1507, que l'Amérique a été « baptisée » du prénom de Vespucci, *Améric*.

1. 25 septembre 1892.

Digitized by Google

Mais, en 1872, le géologue anglais Thomas Belt[1], un « naturaliste de génie », dit M. Marcou, constata qu'une chaîne de montagnes de l'Etat de Nicaragua s'appelait de temps immémorial « monts d'Amerriques ». « Elle est formée de grandes falaises perpendiculaires et d'énormes rochers en forme de pics ou aiguilles », ce qu'exprime précisément la terminaison *rique* « montagneux ». Là où M. Belt n'avait vu qu'une « coïncidence », M. Marcou crut trouver la véritable origine de l'appellation définitive du nouveau monde. M. Belt étant mort, les monts d'Amerrique semblaient s'être égarés. Mais M. Rodriguez, sénateur du Nicaragua, en a confirmé l'existence avec une autorité indiscutable; il y a même, dans ces sierras, une tribu des « Amerriques », réduite (en 1887) à un petit nombre de représentants. La page que leur consacre M. Marcou est des plus instructives.

Le professeur de Cambridge résume ainsi son système : « Le nom n'a pas été accidentellement inventé dans les Vosges, comme Humboldt le pensait; mais l'appellation erronée du nom aborigène Amerrique à Vespucci a été faite là. Le nom n'est pas une création ou invention du gymnase vosgien, mais bien seulement une assimilation erronée au prénom d'un homme qui en avait un ayant certaines ressemblances, et cela contre toutes les règles de priorité de découvertes, et de donner à une vaste contrée le prénom d'un pilote au lieu de son nom de famille, ainsi qu'en étant obligé de faire une entorse à ce prénom. Une fois ces erreurs commises, Vespucci a pris soin de les rendre valables, altérant l'orthographe de son prénom et changeant sa signature de 1492 d'*Amerigho*[2] en *Amerrigo* après 1507 et jusqu'à sa mort (1512). »

A toutes ces conclusions. M. Hamy s'oppose résolument.

MM. Hamy et Marcou usent de deux méthodes bien différentes. Le premier est un véritable érudit. S'agit-il d'une étymologie, il la serre de près dans le temps et dans l'espace; il a d'ailleurs été singulièrement heureux lorsque, grâce à M. Eugène Tastu, il mit la main sur une mappemonde « chef-d'œuvre du plus célèbre entre les cartographes majorcains du xve siècle, Gabriel de Valsequa », exécutée à Majorque en 1439, et dont Vespucci devint l'acquéreur vers 1480. Or Vespucci lui-même y a écrit de sa main son nom et aussi, fait décisif, son prénom, *Amerigo*. M. Hamy ne dit rien que de très vraisemblable quand il ajoute : « Je tiens pour certain que l'harmonie de ces appellations *Afrique* et *Amérique*, l'une ancienne, l'autre naissante, a eu une part énorme dans le foudroyant succès du Terme géographique, imaginé par Waltzmüller. »

M. Marcou est un savant et il apporte, dans l'érudition pure, ses habitudes de savant. Il raisonne ainsi : « Le nom d'un continent, qui occupe à lui seul un hémisphère, ne peut avoir poussé comme une génération spontanée, car, comme le dit Pasteur, les générations spontanées n'existent pas dans la nature, et elles n'*existent pas davantage en philologie*[3]. » En philologie, soit; mais, pour une appellation, que ne peut l'ignorance d'un géographe, écrivant

1. Mort d'un accident de chemin de fer, à Kansas City, le 21 septembre 1878.
2. Et même antérieurement, toujours d'après M. Marcou, *Alberico*, que l'on rencontre à Florence et dans toute l'Italie (on n'y rencontre pas celui d'Americo).
3. D'après M. Marcou, c'est Christophe Colomb lui-même qui aurait, lors de son quatrième voyage (1502), rapporté le nom d'*Amerrique* du littoral de Mosquitos, où il avait abordé.

Digitized by Google

dans les Vosges au XVIe siècle, méconnaissant Christophe Colomb, mais en correspondance avec Américi Vespuce, et à la recherche d'une désignation commode ? Il me semble qu'ici nous touchons *presque* à la génération spontanée. Au fond, toute fantaisie est une sorte de génération spontanée.

Il ne faut pas voir seulement dans le travail de M. Marcou la « thèse », mais l'intéressante étude du caractère de Vespucci, dont il conteste le « premier voyage » et dont il reconstitue consciencieusement la carrière.

Le succès même de la thèse de M. Marcou dans l'autre hémisphère[1] est significatif. Il n'est guère possible de nier qu'il ne se lie à la doctrine de Monroe (l'Amérique aux Américains), qui doit ici se traduire de la façon suivante : « Le nom de l'Amérique à l'Amérique. » Sans doute, on est heureux, par delà l'Atlantique de venger Colomb de ce « mauvais larron » de Vespucci, mais on l'est davantage encore de ne devoir rien à l'Europe, pas même un nom, que dis-je ? pas même un prénom !

D'autre part, M. Marcou a parfaitement raison de dire : « *Peu à peu* le nom d'*America* a pris possession, d'abord des cartes et après cela de toutes les chancelleries et des ministères des affaires étrangères de toute Europe, l'Espagne comprise, *malgré sa longue résistance.* »

C'est là pour nous l'exacte vérité. Le succès n'a pas été si *foudroyant* que le pense M. Hamy. Schöner a beau avoir dit que, dès 1515, le nom d'Amérique était devenu *populaire.* Nous ne saurions l'admettre. Ah ! que ce nom se trouvât dès lors sur la plupart des globes et des cartes, nous n'y contredirons pas[2]. Mais l'appellation d'Indes occidentales primait toutes les autres. Montaigne, qui composait ses *Essais* un peu avant le premier siècle révolu de la découverte de Colomb, Montaigne qui ne parlait pas comme les seuls géographes[3], mais bien comme tous les Français, n'use pas du mot Amérique. Nous croyons que l'Espagne tout au moins *résista* jusque vers le milieu du XVIIe siècle et que c'est alors seulement qu'*Amérique* fut vraiment une appellation populaire en Europe.

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. M. Marcou écrit, page 47 de sa brochure : « Presque tous les Américains et tous les Espagnols (sans doute M. Marcou a en vue les républiques espagnoles) ont accepté avec joie l'idée que le nouveau monde n'a pas été nommé à cause de Vespucci. » Nous venons de recevoir de Lima un n° de la *Gaceta cientifica* (juillet-août-septembre-1892, page 254), où il lui est fait bon accueil.

2. Le plus ancien des deux globes attribués à Schöner et qui se trouve à la Bibliothèque nationale porte le nom d'Amérique inscrit en cinq endroits différents. Il est fâcheux qu'il n'y soit pas inscrit *une seule fois*, parce qu'on pourrait ainsi conjecturer la partie du nouveau monde à laquelle ce nom d'Amérique avait été donné tout d'abord, à l'Amérique méridionale, par exemple, ou à l'Amérique centrale, ou à l'Amérique septentrionale. Mais M. Marcou ne nous semble pas errer dans ce passage : « Le nom d'Amérique a continué d'être employé par les gens du peuple exactement comme les noms de Chrysé, d'El Dorado, de Quivira, etc., et les cartographes ont écrit le nom America où cela leur plaisait, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, sans suivre en rien la proposition du gymnase vosgien de s'en servir pour tout le nouveau monde. »

3. Ce doit être un principe pour les géographes, dans de telles questions, de ne pas considérer seulement leurs devanciers géographes, mais *Herr omnes*, comme disait Luther.

Digitized by Google

Revue internationale de Sociologie, publiée par M. René Worms, agrégé de philosophie, docteur en droit, A. Girard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot. — Cette nouvelle Revue nous intéresse vivement, tant à cause de son objet même, que de la personne de son savant directeur, M. René Worms, qui, après avoir, comme élève, fait grand honneur au lycée Charlemagne et à tous ses professeurs, est déjà bien connu pour avoir conquis, comme maître, les grades universitaires les plus élevés dans les sciences, dans les lettres, dans le droit, et les lauriers académiques les plus enviés. Il s'est déclaré philosophe, mais il aurait pu être aussi bien historien ou géographe. C'est surtout en philosophe qu'il traite de la sociologie, c'est-à-dire de la « science des sociétés », mais, dans son remarquable programme, il fait appel à toutes les sciences, et Dieu sait si elles sont nombreuses, qui peuvent et doivent prêter à la sociologie leur concours.

Parmi ses collaborateurs, nous trouvons M. Gabriel Monod, directeur de la *Revue historique*, M. Charles Richet, directeur de la *Revue scientifique*, M. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*, M. Franz Schrader, professeur à l'École d'anthropologie, M. Édouard Perrier, de l'Institut, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, M. Gide, professeur d'économie politique à la Faculté de Montpellier, M. Cheysson, inspecteur général des ponts et chaussées, professeur d'économie politique à l'École des mines et à l'École des sciences politiques, M. Albert Babeau, correspondant de l'Institut, M. Jacques Bertillon, chef des travaux statistiques de la ville de Paris. M. Worms s'est aussi assuré le concours de savants étrangers, tels que M. Luigi Bodio, directeur général de la statistique du royaume d'Italie, secrétaire général de l'Institut international de statistique. Des hommes éminents que nous venons de citer, il n'en est aucun qui ne soit connu de nos lecteurs; car, ou ils ont pris la parole dans la *Revue de géographie*, ou il y a été rendu compte de leurs travaux. C'est M. Franz Schrader qui semble appelé à représenter plus spécialement, sinon exclusivement, la géographie dans la *Revue internationale de Sociologie*, et pour notre part nous lirons avec un vif intérêt l'étude de lui annoncée : *L'activité de l'homme et les conditions du milieu*.

Ludovic Drapeyron.

REVUES ANGLAISES

Geographical Journal, 1893, I.

Les *Proceedings* de la Société royale de géographie de Londres prennent, à partir de 1893, le titre de *Geographical Journal*. Mais ce changement de titre n'amène que peu de modifications dans le contenu de la revue. Nous retrouverons toujours les reproductions des conférences faites devant la Société par les explorateurs; mais les notes géographiques seront désormais distribuées dans un ordre plus apparent, la bibliographie comprendra des résumés d'ouvrages et des appréciations, enfin, l'on y trouvera une liste des articles importants parus dans les revues, soit anglaises, soit étrangères.

Digitized by Google

Dr Fridtjof Nansen. *Comment traverser la région du pôle nord?* (avec carte). — Le Dr Nansen, connu par sa traversée du Groënland en 1888, développe son plan d'exploration de la région du pôle nord.

Le Smith Sound a été une des routes les plus suivies dans la direction du pôle; mais toutes les expéditions se sont heurtées à l'obstacle de glaces, de banquises, entraînées par des courants venant du nord; s'aventurer sur ces banquises était difficile et sans grandes chances de succès. Les points les plus septentrionaux ont été atteints par Markham (83°20′), et par Lockwood, de l'expédition Greely (83°24′), en 1876 et en 1882. Le long de la côte orientale du Groënland passe un courant de même direction; aussi la deuxième expédition polaire allemande (1869-1870) n'a-t-elle pas dépassé les environs du 77e degré. Au nord du Spitzberg, Parry, en 1827, s'étant aventuré sur la banquise, ne put dépasser 82°45′; le courant entraînait en effet vers le sud cette banquise, avec une vitesse excédant celle dont l'exploration se mouvait en sens contraire.

Dans la direction de la terre de François-Joseph, au contraire, le navire autrichien *Tegetthoff* fut entraîné par les glaces vers le nord, le nord-est et le nord-ouest. De même, la *Jeannette*, prise dans les glaces dès 71°, fut entraînée par elles jusqu'à 77°15′; il y a donc là des courants tendant vers le pôle, alors que les autres s'en éloignent. Malheureusement, nos connaissances en fait de météorologie des régions circumpolaires sont encore trop imparfaites pour que nous puissions juger sûrement de l'alimentation de ces courants, et de l'influence qu'exercent les vents sur eux.

Toutefois, l'expérience a révélé un fait curieux : le 18 juin 1884, on trouvait près de Julianshaab, sur la côte sud-ouest du Groënland, 58 objets provenant de la *Jeannette* sombrée trois ans auparavant au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie. De plus, tous les ans, des bois venant de Sibérie atterrissent sur les côtes du Groënland, et les Eskimos en font usage pour leurs armes, leurs bateaux, leurs traîneaux, leurs tentes. Enfin, sur la côte nord du Spitzberg arrivent aussi de ces bois de Sibérie, charriés par ce courant venant du nord, contre lequel Parry s'était en vain efforcé de lutter. Tout cela indique l'existence d'un courant venant de la mer de Behring et passant près du pôle.

C'est de ce courant que le Dr Nansen compte se servir pour atteindre le pôle. Il donne quelques détails sur le navire qu'il fait construire pour l'exécution de ce projet, ainsi que sur les bateaux destinés à le remplacer s'il est brisé par les glaces.

A. P. Harper. *Exploration et caractère des principaux glaciers de la Nouvelle-Zélande* (avec carte). — M. Harper rappelle les principales phases de l'exploration des glaciers de la Nouvelle-Zélande, en insistant surtout sur la région qui avoisine le mont Cook, et en rappelant les beaux travaux de von Haast et de von Lendenfeldt. Le plus haut sommet des Alpes néo-zélandaises est le *mont Cook* (12,349 pieds), par 43°30′ de lat. sud; il est ainsi plus voisin de l'équateur que ne le sont les Alpes suisses, et, néanmoins, la limite inférieure des neiges y est plus basse d'environ 3,000 pieds. Le glacier Tasman se termine à 2,354 pieds seulement au-dessus du niveau de la mer; le glacier Hooker, à 2,882; le glacier Müller, à 2,500. Quelques-uns finissent même

Digitized by Google

beaucoup plus bas : le glacier Fox, par exemple, à 700 pieds, au milieu des fougères. Dans certains cas, on assiste à ce curieux spectacle, de sources thermales qui jaillissent tout auprès de la moraine terminale.

A tous ces faits déjà connus, M. Harper ajoute le résultat d'observations faites sur la marche des glaciers néo-zélandais, sur leurs variations. Ils semblent être en général en voie de décroissance; cela est surtout sensible pour le glacier de la Clyde, pour lequel les observations remontent à 1866.

***. *L'expédition du lieutenant Ryder sur la côte est du Groënland.* — L'*Hekla*, de la marine danoise, commandé par le lieutenant Ryder, a passé les étés de 1891 et 1892 sur la côte orientale du Groënland, et y a hiverné dans l'intervalle. La latitude extrême atteinte vers le nord a été 76°13′. L'expédition a visité surtout le Scoresby Sound, vaste fjord aux nombreuses ramifications. Ces ramifications se prolongent jusqu'à la grande carapace de glace qui couvre le Groënland. Sur les bords du Scoresby Sound, l'on remarque avec étonnement une exubérance inattendue de la vie animale et de la vie végétale : des rennes, des bœufs musqués, des traces de renards, de lièvres, d'ours, d'hermines, de lemmings, plus de 150 espèces de plantes portant fleurs. L'homme ne s'y rencontre plus, mais sa disparition est de date récente, ainsi que l'attestent de nombreuses habitations d'hiver, des excavations, etc., aujourd'hui abandonnées.

Au retour, l'expédition visita Angmagsalik (65°40′), lieu d'hivernage du capitaine Holm en 1884. La population avait diminué dans l'intervalle, tombant de 400 à 300 individus.

P. Camena d'Almeida.

Bulletin of the American Geographical Society, N°s 3 et 4, 1891, 1 et 2, 1892.

La ville de Saint-Domingue. — L'étude de M. Appleton, est, à certains points de vue, de circonstance, au moment où va se célébrer le centenaire de Colomb, et où, par conséquent, tous les yeux doivent se tourner vers Saint-Domingue. C'est en somme la plus ancienne cité européenne des Indes occidentales. L'auteur connaît le pays, et il fait une description pittoresque et charmante de l'arrivée au port de Saint-Domingue, à l'embouchure de la rivière Ozama, avec la vue splendide de la ville, entourée en partie de ses vieilles murailles tombant en ruines, que dominent les têtes gracieuses des palmiers et la masse énorme de la citadelle et de la tour de la prison. Saint-Domingue est particulièrement intéressant pour l'archéologue, et aussi pour l'architecte qui admire la solidité avec laquelle ont été édifiés ses remparts, depuis si longtemps debout. Puis le touriste aurait aussi à visiter les couvents et les églises, les premiers, du reste, étant aujourd'hui désaffectés. La communication de M. Appleton est précisément accompagnée d'une série d'illustrations, dont l'une représente l'intérieur en ruines du couvent des Franciscains, et l'autre la cathédrale. L'hôtel où est descendu notre voyageur, l'hôtel français de Philippot, « où la cuisine est faite comme un Français seul peut la faire », est l'ancien prieuré du couvent des Franciscains.

Digitized by Google

M. Nathan est un observateur, et un observateur plein d'humour. Il fait remarquer plaisamment que, comme dans les républiques sud-américaines, les jours de fête et de repos forment une caractéristique particulière de la vie à Saint-Domingue : il y a les fêtes patriotiques, puis les fêtes religieuses, si bien qu'il n'y a pas 200 jours de travail dans l'année. C'est une préoccupation pour les négociants et les industriels, de savoir si tel ou tel jour ils pourront compter sur des travailleurs, ou si au contraire ceux-ci ne seront pas en fête.

Les touristes et voyageurs trouveront les renseignements les plus complets sur Saint-Domingue dans l'étude de M. Appleton. Pour nous, nous y remarquerons qu'il conseille à son gouvernement d'y installer un dépôt de charbon, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un jour la Confédération prétendît englober Saint-Domingue dans la doctrine de Monroë... et dans les Etats-Unis.

H. G. Prout. *Un chemin de fer central africain.* — C'est là une courte étude, mais qui est intéressante parce qu'elle met en lumière un projet de chemin de fer annoncé et publié dans le journal technique anglais, l'*Engineer*, par un ingénieur civil, M. W. Wiseman. Il ne s'agit de rien moins que de construire un chemin de fer allant de Lagos à Berberah à travers toute l'Afrique, en passant par le Bornou et le Haut-Nil. Cette voie drainerait tous les territoires qui nous appartiennent. Ce qui est bien joli, c'est que ledit M. Wiseman a dressé une carte où il supprime notamment *tout le Congo français*, et où il indique comme sous l'influence italienne toute la côte africaine à l'est de Tripoli jusqu'à l'Egypte et jusqu'au Tchad. C'est une carte à méditer.

R. Birdsall. *Les Cliff divellers des Cañons de la Mesa Verde.* — C'est une longue étude où M. Birdsall étudie ces populations primitives si curieuses, qui se creusaient des habitations sur la paroi de falaises abruptes dans les défilés de l'Amérique du Nord, du Mexique, et notamment dans les Cañons de la Mesa Verde, dans le Colorado et le Nouveau-Mexique. Nous ne pourrons que renvoyer le lecteur à cette étude fort complète.

Austin Cary. *Exploration de la Grande-Rivière, dans le Labrador.* — Comme le dit très bien M. Austin en commençant, les idées qui courent au sujet du Labrador sont toutes tirées des relations de voyage sur la côte ; au fait, l'intérieur du pays est fort peu connu ; on sait tout au plus que c'est un grand plateau, semé de nombreux lacs, sillonné de cours d'eau. On ne peut guère trouver de renseignements que dans le compte rendu d'un voyage fait en 1861 par le professeur Hind, qui, parti du golfe de Saint-Laurent, pénétra dans le pays, en suivant le cours de la rivière Moisie sur une longueur de 100 milles. L'altitude générale du pays est d'environ 2,200 pieds au-dessus de la mer.

C'est précisément cette indigence de renseignements qui décida, au printemps de 1891, le professeur Leslie Alee à projeter une expédition le long de la Grande-Rivière. Cette rivière est oubliée sur bien des cartes de la région ; et cependant on dit que c'est le plus grand fleuve du Labrador et les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson l'ont connue de tout temps. L'expédition qui a été l'explorer en 1891 était composée de MM. Cole, Smith, Young

Digitized by Google

et de l'auteur de l'article que nous indiquons, M. Austin Cary. On comprend donc quels renseignements pleins d'intérêt on peut trouver dans cette étude. Elle est du reste accompagnée d'une bonne carte.

DALY. *Qui a découvert les Pygmées?* — Nous n'insisterons guère sur cette notice; cependant nous noterons que M. Daly a bien raison de reprocher un peu trop de personnalité à son compatriote Stanley; l'explorateur anglo-américain oublie facilement ceux qui l'ont précédé dans les voies qu'il parcourt, et il s'attribue volontiers à lui seul l'honneur d'une découverte qui est le résultat de découvertes successives et le fait d'explorateurs nombreux. Nous ne pouvons qu'adopter complètement l'avis de M. Daly, et rappeler que, bien avant Stanley, Du Chaillu (entre autres) avait parlé des Pygmées.

ALBERT P. BRIGHAM. *Les Rivières et l'évolution des formes géographiques.* — C'est là un sujet fait pour intéresser les lecteurs de la *Revue de Géographie*, et tous ceux qui comprennent l'alliance nécessaire de la géographie et de la géologie. Comme le dit l'auteur, l'étude de la géologie ouvre les yeux du géographe à certains phénomènes pour lesquels il était aveugle. Mais c'est là une remarquable étude que nous ne pouvons guère résumer, et qui demande à être lue dans le texte, avec les excellentes photogravures qui l'accompagnent.

LYSANDER DICKERMAN. *Le Fayoum.* — Cet article est le récit d'une excursion faite par l'auteur dans le Fayoum égyptien : on sait qu'il s'agit de l'ancien *Ta schet* des Égyptiens d'autrefois, autrement dit de la « Province du Lac », à 95 kilomètres au sud de la grande pyramide de Gizeh. Cette vallée, où l'on pénètre à travers la chaîne des monts Lybiens, semble étroite d'abord, mais elle s'élargit bientôt, et, en somme, elle forme un amphithéâtre de plus de 160 kilomètres de long sur 65 de large. Au centre s'élève un plateau qui est au niveau des plaines irriguées de l'Égypte.

M. Dickerman insiste sur cette contrée qui constitue certainement la partie la mieux cultivée de l'Égypte, et qui autrefois était une portion du désert. Son climat est délicieux, la malaria y est inconnue, c'est le pays des roses, et une population de 200,000 âmes y vit largement, et tout cela grâce à des travaux d'art, à des canaux, à des lacs artificiels. Nous n'avons pas, du reste, besoin de rappeler que ce n'est pas d'aujourd'hui que les eaux y ont été si bien aménagées, et qu'en la matière, les anciens Egyptiens auraient pu nous donner des leçons. L'auteur donne des renseignements fort curieux sur les cultures de cette vallée, où poussent grenades et mandarines, pêches, figues et raisins excellents, non moins que coton très apprécié.

DANIEL BELLET.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, I.

Dr KARL SAPPER. *Contribution à l'ethnographie du Guatemala* (avec carte au 2,000,000e). — Les études du genre de celle du Dr Sapper sont d'autant

Digitized by Google

plus utiles, que l'ethnographie de l'Amérique se modifie rapidement par le contact des Européens et le métissage. Pour le Guatemala, nous avions déjà les travaux du Dr Stoll, auxquels il convient d'ajouter ceux de M. Edwin-Rockstroh et du Dr Calderon. Mais il reste encore beaucoup à faire.

Diverses circonstances rendent ces études très difficiles : le mélange constant des races voisines, l'impossibilité de prendre des mesures anthropologiques et d'obtenir des renseignements linguistiques complets, vu la méfiance des indigènes, la mobilité de nombreuses tribus qui veulent se soustraire au travail forcé, et émigrent dans le Honduras britannique et le Mexique.

L'espagnol est la langue qui occupe la plus grande partie du Guatemala; il domine surtout dans le sud, et l'on s'en sert même partout ailleurs, même à côté des langues indiennes; les nègres de langue caraïbe le parlent aussi. Outre l'espagnol, on rencontre, au Guatemala, vingt langues indiennes, la plupart encore en usage : le *maya* est la plus connue.

D'une façon générale, la conquête espagnole a supprimé la plupart des traits particuliers de la vie et de la civilisation indigènes. Leur originalité ne s'est maintenue que là où ont survécu des races indiennes à l'abri de tout mélange, par exemple dans les Altas et l'Alta Verapaz. Néanmoins, les emprunts à la civilisation européenne sont manifestes : les Indiens des plateaux ont adopté des cultures d'Europe; ceux de la plaine et de la région tempérée se servent de la charrue; mais l'élevage du mulet et des bêtes de somme est peu répandu. Ce sont les peuples maya qui ont été les plus réfractaires à l'influence étrangère.

A. Supan. *La statistique des tremblements de terre au Japon* (1885-1889, avec carte au 7,500,000e et diagrammes). — En 1885, les observations séismométriques ont été étendues à tout le Japon; en 1887, plus de 650 stations étaient organisées. Aussi peut-on déjà se faire une idée de la répartition et de la fréquence ainsi que de l'intensité des secousses.

Les résultats acquis peuvent se résumer ainsi : les tremblements de terre sont tout à fait indépendants des saisons; la répartition des volcans n'a aucune influence notable sur celle des tremblements de terre, car c'est le long du Pacifique que les secousses sont les plus fréquentes et les plus fortes. Les parties les plus éprouvées sont à l'ouest et au nord de Tokio; ce sont les provinces de Mousachi, Chimotsouké et Hitatchi.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Dans une circulaire à ses collègues (janvier 1893), M. Gourraigne, représentant des agrégés d'histoire au Conseil supérieur de l'instruction publique, annonce que le vœu, émis par lui, tendant à accorder une heure et demie dans la division supérieure à l'enseignement de la géographie, a été repoussé. « J'ai déposé les vœux suivants, continue notre collègue : 1° augmentation du temps attribué à l'enseignement de la géographie, notamment en troisième et en seconde (les demandes pressantes d'un certain nombre de mes collègues m'ont décidé à revenir sur cette question) ; 2° nécessité de donner une sanction à l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les mêmes classes (que les programmes du baccalauréat ès lettres (1re partie) fassent mention que des questions générales pourront être posées aux candidats traitant les cours de troisième et de seconde). » L'enseignement primaire supérieur a été l'objet d'une vive attention dans la dernière session du conseil supérieur. « On s'est efforcé de bannir les procédés de nomenclature et de chronologie jadis en honneur dans l'enseignement primaire. »

— M. le professeur Michaud, recteur de l'Université de Berne, a consacré à la *Revue de Géographie* dans le *Confédéré de Fribourg* (n° du 1er février 1893) un très sympathique article dont nous le remercions ici.

— M. Arthur de Claparède nous adresse son *Rapport sur la marche et l'activité de la Société de géographie de Genève pendant l'année* 1891-1892 (séance de rentrée, 25 novembre 1892). Le nombre des membres effectifs est maintenant de 122 ; ce chiffre n'avait jamais été atteint jusqu'ici.

— La Société de géographie de Rochefort a renouvelé récemment son bureau. C'est M. le docteur Barthélemy-Benoît, médecin en chef de la marine en retraite, qui remplace feu M. l'amiral Juin à la présidence ; M. le docteur Bourru, secrétaire général, dont on sait les services éminents rendus à la science, a pour successeur M. Silvestre, ancien chef de bataillon d'infanterie de marine.

— Les numéros des 24 décembre 1892 et 28 janvier 1893 de la *Nature* contiennent deux articles intéressants de notre confrère et collaborateur M. Daniel Bellet sur le port de Bilbao et les travaux qu'on y exécute pour y créer un port en eau profonde. — A signaler du même auteur, dans le numéro du 28 janvier 1893 de la *Nature*, une étude, avec curieuse carte, sur les tarifs de chemins de fer en France et à l'Étranger. C'est un commentaire de l'intéressant album de statistique graphique de M. Cheysson. Enfin M. Bellet vient de publier dans un des derniers numéros du *Journal de l'Agriculture* une étude sur la « culture de la vigne au Canada ».

— Vient de paraître, à la librairie Delagrave, l'excellente carte de M. le colonel Niox « Afrique Centrale et Australe », au 1/8,000,000e, avec de nombreux cartouches, qui, entoilée, est devenue portative et rendra à tous les géographes de grands services.

— M. D. Lièvre, aide-commissaire de la marine, nous adresse deux brochures : *En Tasmanie ; — Promenades en Californie* (le Havre, 1892).

Digitized by Google

— Nous avons reçu de M. Béla de Gonda, conseiller technique au ministère royal hongrois du commerce, professeur agrégé à l'École polytecnique de Budapest (Imprimerie générale Lahure, 1892), son important rapport au cinquième Congrès international de navigation intérieure, tenu récemment à Paris, sur la *Régularisation des Portes de fer et des autres Cataractes du Bas-Danube*. De nombreuses coupes et des gravures accompagnent le texte.

— M. le marquis de Surgères vient de publier à Nantes (Imprimerie Bourgeois, 1893), son *Rapport sur les travaux et opérations du Comité de la Seine-Inférieure, de l'Ile-et-Vilaine, du Maine-et-Loire, de la Mayenne et du Morbihan*, dont il était le président, et qui avait pour objet le « quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ». Grâce à ce Comité et à M. le marquis de Surgères, les cinq départements ci-dessus désignés (bretons ou angevins), n'ont pas fourni moins de 224 adhérents au Congrès des Américanistes d'Huelva.

— Notre confrère M. Louis Henrique, qui a déjà publié les *Colonies illustrées* en 1889, à l'occasion de l'Exposition coloniale, nous donne maintenant un *Guide du Colon* rempli de renseignements précis, officiels, d'un caractère de certitude absolue. Tout y est indiqué : ce que l'on peut faire dans chaque colonie au point de vue agricole, comment on s'y rend, ce qu'il en coûte, comment il y faut vivre pour se bien porter ; hygiène, alimentation, costumes, habitation, prix des passages, lignes de paquebots, tous ces détails sont donnés par l'*Almanach-Guide*, la première publication de ce genre qui ait jamais paru. Un chapitre spécial est consacré à l'Algérie et à la Tunisie. L'ouvrage contient de nombreuses gravures et un portrait de M. Etienne, ancien sous-secrétaire d'Etat.

— *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, par Victor Bérard, vient de paraître chez Félix Alcan. Durant un séjour de trois années dans le Levant, M. Bérard a visité les pays grecs et la majeure partie des pays turcs. Il a pu ainsi étudier la question d'Orient sur place et en particulier l'hellénisme. Quelles sont exactement les frontières actuelles de l'hellénisme, ses forces en Europe et en Asie, ses ressources, ses moyens de propagande, son influence et ses ennemis? Telles sont les questions qu'il traite avec une grande compétence; il s'appuie sur les travaux que M. Xénopol a publiés dans la *Revue historique* et dans la *Revue de géographie*.

— M. Jean-François Bladé, correspondant de l'Institut, nous donne la *Fin du premier duché d'Aquitaine* (Le Puy, Marchessou fils, 1892). Il retrace après M. Drapeyron (*Lutte de l'Aquitaine et de l'Austrasie*, 1877), la campagne de Pépin contre Waïffre. Il distingue deux Hunald : l'un, père de Waïffre; l'autre, qui était ou non son parent, et qui voulut le venger.

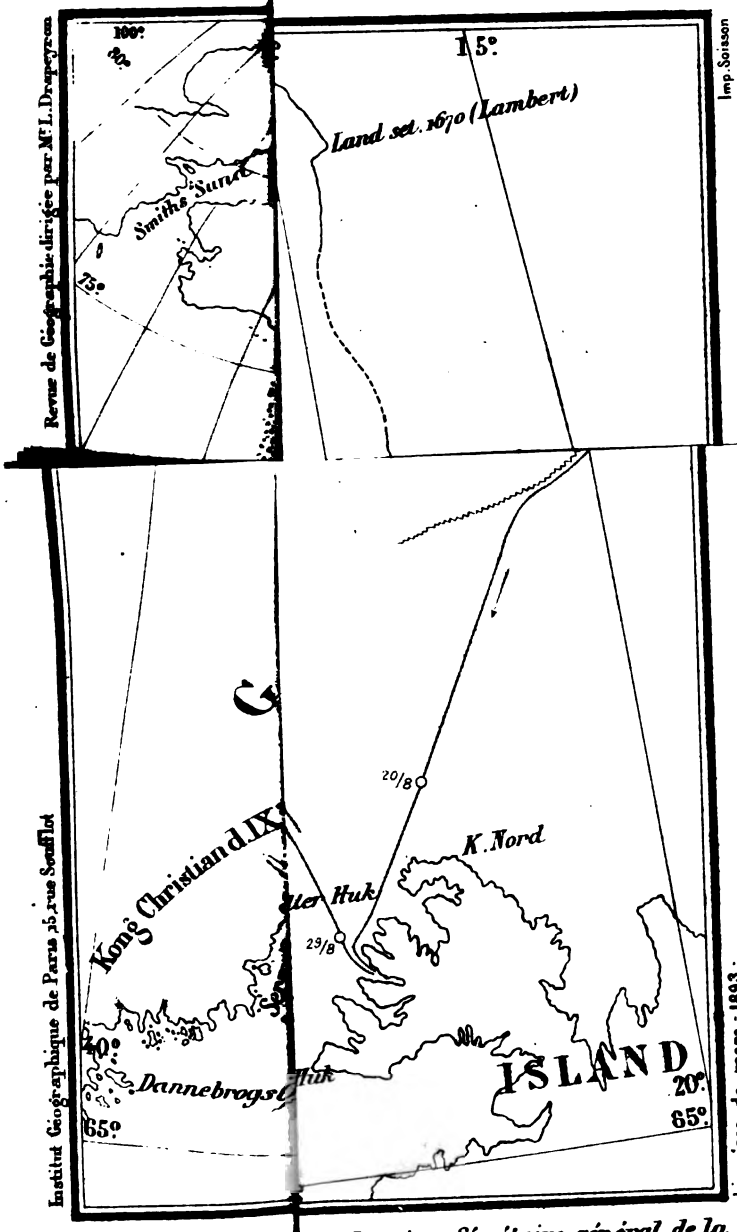
Erratum de la précédente livraison.

Page 88, note, ligne 3, lisez *merciologia*, au lieu de *meteorologia*.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

4501. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google



Dressée et complétée par une danoise; Sécrétaire général de la.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEIZIÈME ANNÉE

Dixième livraison. — Avril 1893

SOMMAIRE

A propos de l'Exposition universelle de Chicago (1893). La colonisation française dans l'Amérique du Nord, d'après l'exposition cartographique de la Bibliothèque nationale organisée par M. Gabriel Marcel.
P. MOUILLEFERT : Aperçu sur la végétation et l'agriculture de la région orientale de la Méditerranée.
A. PETTIT : Océanographie. Sur le Plankton. La couleur des eaux et les courants.
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
A. CHAMBERLAND : Le commerce d'importation en France au milieu du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*suite*).
Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite*).
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

New-York vers 1640 et en 1769. — La Nouvelle-Orléans en 1740. — Pittsburg en 1796.
Neuf figures relatives au Plankton et aux appareils océanographiques.
Planche hors texte (page 281) : Fac-similé des instructions rédigées par S. A. le prince de Monaco et M. Pouchet (du Muséum d'histoire naturelle)

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente et un volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de 387 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

A PROPOS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE CHICAGO (1893)

LA COLONISATION FRANÇAISE

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

D'APRÈS

L'EXPOSITION CARTOGRAPHIQUE DE LA BILIOTHÈQUE NATIONALE

ORGANISÉE PAR M. Gabriel MARCEL

Il s'agissait l'an dernier de fêter le départ de Christophe Colomb et la grande découverte qu'il allait accomplir ! Les États-Unis ont fixé à 1893 la célébration du centenaire de l'entrée dans l'histoire d'un monde nouveau.

Sur l'initiative de notre collaborateur, M. Gabriel Marcel, le Ministère de l'Instruction publique avait organisé, l'an dernier, à la Bibliothèque nationale, dans les locaux de la Section de géographie, une exposition de documents cartographiques empruntés à différents ministères, ayant tous trait à l'Amérique et qui sont venus s'ajouter aux nombreuses pièces que la Section possédait.

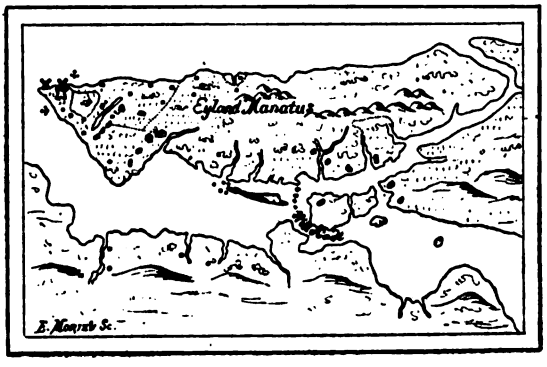
A cette époque, la presse s'est très vivement intéressée à la réunion de ces vieux portulans, de ces cartes pour la plupart absolument ignorés même des érudits et dont l'intérêt pour l'histoire, comme pour la cartographie, est considérable. Nos confrères ont alors particulièrement insisté sur les cartes qui nous représentaient les diverses étapes de la découverte du nouveau continent[1], rien n'était en effet plus curieux que de suivre sur les cartes de Jean de la Cosa, l'anonyme portugais de 1502, le portulan de Canerio, les globes vert et doré ainsi que sur tant d'autres pièces non moins

1. Cette Exposition a été annoncée dans le numéro d'octobre de la *Revue de Géographie*, qui s'exprimait ainsi (p. 242) : « Nous ne saurions trop engager l'administration de la Bibliothèque à maintenir ouverte durant l'année 1893 cette magnifique exposition cartographique, qui coïnciderait ainsi très opportunément avec l'exposition universelle de Chicago. »

Digitized by Google

précieuses les progrès accomplis par les explorateurs, de relever leurs erreurs ou de constater leurs trouvailles inattendues.

On a jadis très longuement et très disertement discuté sur la réalité du premier voyage d'Americ Vespuce; Varnhagen et d'Avezac [1] se sont escrimés comme deux érudits qu'ils étaient, mais la victoire était restée indécise et le procès était encore pendant, bien que la plupart des savants français et étrangers se fussent ralliés aux vues de notre compatriote. L'exhumation relativement récente des belles et grandes cartes de Cantino et de Canerio a remis la question sur le tapis, du moins pour nous, et nous ne pouvons qu'adopter les conclusions de l'historien Fiske qui admet



NEW-YORK, VERS 1640

l'authenticité du premier voyage de Vespuce par cette excellente raison que, si on ne l'admet pas, il devient impossible d'expliquer, autrement que par des voyages anonymes et clandestins, les tracés de la Floride et du golfe du Mexique qu'on voit indiqués sur les cartes de Cantino et de Canerio.

Mais nous ne voulons pas insister maintenant sur l'intérêt historique que présentent les anciennes cartes réunies par M. G. Marcel, nous ne pourrions que répéter, d'ailleurs et sans l'attrait de l'actualité, ce qu'ont dit les *Débats*, le *Temps*, l'*Officiel*, le *Figaro* et tant d'autres journaux ou revues qui se sont occupés de l'exposition réunie à la Bibliothèque nationale.

Nous voulons plutôt nous étendre sur les documents qui ont un

1. *Bulletin de la Société de géographie*, passim et notamment IVe série, tome XVI, pp. 135 et suiv.

Digitized by Google

intérêt particulier pour la grande république américaine, et cette tâche nous sera d'autant plus agréable que nous aurons plus particulièrement à traiter de notre ancienne colonie de la Nouvelle-France et des découvertes effectuées par des compatriotes.

Sur le globe doré est enregistré le voyage d'exploration réalisé, sur les ordres de François Ier, par l'italien Verrazzano. On ne saurait penser à tout, mais M. Marcel a eu tort de ne pas exposer à côté de ce globe la très curieuse carte de Vesconte de Maggiolo datée de 1527 qui a été reproduite par le savant archiviste génois M. Desimoni; sur cette pièce figurent, si nos souvenirs sont exacts, quantité de rivières aux noms français, nombre de localités qui portent les noms de nos grandes villes, Saint-Germain, Angoulême, Dieppe, Honfleur, etc.

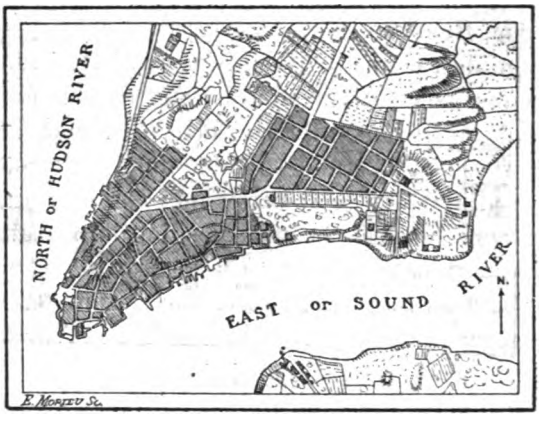
Du voyage de Jacques Cartier, il ne subsiste, à notre connaissance, aucune carte originale; les textes en ont été établis par MM. d'Avezac, Michelant et Ramée; mais les dénominations imposées par le voyageur à certaines indentations de la côte se retrouvent sur un grand nombre de cartes ou de globes du XVIe siècle. Nous regrettons l'absence à cette exposition d'une maîtresse pièce : un magnifique globe appartenant à M. Le Provost de Launay, sphère que nous avons eu récemment l'occasion d'examiner en détail, qui est incontestablement du milieu du XVIe siècle et sur laquelle nous trouvons, sur la côte du Labrador, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, le nom de Brest imposé par le Breton Jacques Cartier à un point de cette côte.

Si l'on doit regretter l'absence d'un document aussi intéressant pour l'histoire, aussi luxueusement exécuté, la Bibliothèque nationale peut, du moins, s'enorgueillir de posséder le globe de cuivre connu sous le nom de Lécuy [1]. Cette sphère daterait, d'après M. Marcel, de la fin du XVIe siècle, car il est fait allusion aux voyages exécutés sous le règne d'Elisabeth par l'Anglais Frobisher. Mais ce qui en fait l'intérêt tout particulier, c'est que, contrairement au globe de bois et à de très nombreuses cartes du XVIe siècle, le Rouennais qui en est l'auteur fait de l'Asie et de l'Amérique deux continents distincts et qu'il les sépare par un large détroit sur lequel se lit cette curieuse inscription : *Hoc loco secuti sumus recentiores hanc partem verius a continenti separantes.*

1. M. G. Marcel a consacré à cet intéressant monument une importante monographie dans le *Bulletin de la Société normande de géographie*, 1891.

Digitized by Google

Des voyages de Champlain, outre les cartes qui ont été publiées dans les différentes éditions de sa relation, une épave autographe est parvenue jusqu'à nous. C'est une carte dont M. G. Marcel a reconnu le premier toute la valeur et qu'il a cédée à M. Henry Harrisse, l'auteur d'innombrables ouvrages sur l'histoire, la bibliographie et la cartographie du nouveau monde. Cette pièce intéressante, qui était exposée sous vitrine dans la première salle de l'exposition, nous montre toute l'Acadie et Port-Royal, le siège de la colonie établie par Poutrincourt et dont Lescarbot fut l'historien. Une carte non moins précieuse, et qui appartient également à M. Harrisse, représente l'embouchure de l'Hudson, l'île des États



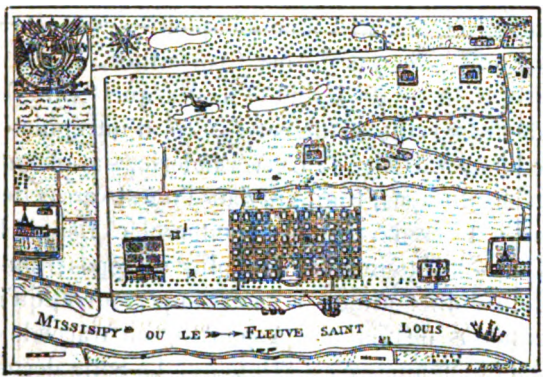
NEW-YORK (1769)

et Manathe, la future New-York. Nous sommes, au moment où fut dessiné ce précieux plan pour la compagnie des Indes occidentales d'Amsterdam, vers 1640. Aux premiers colons hainuyers et flamands se sont joints un certain nombre de Hollandais dont les noms figurent au bas du dessin ; ce sont les ancêtres de quelques-unes des puissantes familles de New-York. La ville n'est encore figurée que par un fort, quelques moulins et un certains nombre de fermes et de métairies éparses dans l'île de Manathe. Il est difficile de se figurer que l'embryon de cité qu'on a sous les yeux deviendra cent trente ans plus tard ce que nous la fait voir le plan de 1769, ce qu'elle sera en 1893, quatre cents ans après la découverte de Christophe Colomb[1].

1. Les quatre gravures qui accompagnent le présent article sont extraites du journal l'*Illustration*, du 2 juillet 1892, qui les a mises obligeamment à notre disposition.

Digitized by Google

Sous ce rapport, l'exhibition de la Bibliothèque nationale est éminemment suggestive. Ici, c'est la Nouvelle-Orléans en 1720, qui nous est représentée au lendemain de sa fondation sous la forme de quelques maisons, vingt ans plus tard, elle a déjà pris figure de ville américaine avec ses blocs carrés et ses avenues perpendiculaires; plus loin, c'est Annapolis ou Halifax, Boston, Baston, comme dit la carte de Franquelin, avec Charleston et une grande baie aujourd'hui comblée et sur laquelle s'élèvent d'innombrables habitations. Puis, ce sont les plans de Villemarie ou Montréal et de Québec à différentes époques et toute une série de vues de cette dernière ville plus habilement, plus artistement dessinées



LA NOUVELLE-ORLÉANS (1740)

les unes que les autres. Ils sont pittoresques, ce sont là des documents bien faits pour séduire la plupart des visiteurs qui ont fréquenté l'an dernier à la Section de géographie, car c'étaient en grande partie, il faut en convenir, bien plutôt des curieux que des érudits. Dans le nombre cependant, on a, paraît-il, remarqué des Américains qui s'intéressaient tout particulièrement aux plans dont nous venons de parler, ainsi qu'à ceux de Saint-Louis, de Marietta ou de Pittsburg en 1796. C'est qu'en effet pour un pays neuf comme l'est l'Amérique, les documents qui étaient exposés faisaient toucher du doigt les transformations successives et souvent si rapides des principales villes des États-Unis ou du Canada depuis le lendemain de leur fondation.

Qu'ils sont précieux ces documents qui nous fournissent en 1640 les noms des premiers colons et l'emplacement ainsi que l'étendue

Digitized by Google

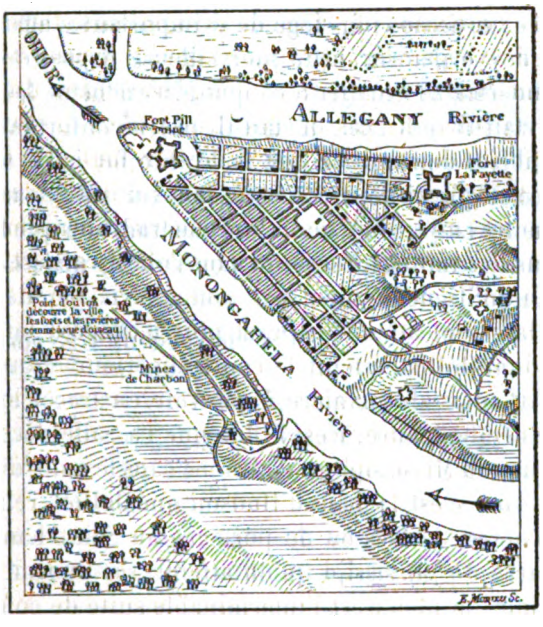
de leurs concessions sur les rives du Saint-Laurent! Ce sont incontestablement des documents d'archives, des titres de propriété, des pièces historiques au premier titre. Aussi comprend-on que, quand, par hasard, une pièce de cette espèce figure dans une vente publique, elle atteigne des prix fabuleux, de ces prix fantastiques que, seuls, peuvent payer des Américains.

En somme, depuis le jour où Champlain fonda Québec jusqu'aux premières années du XIXe siècle, nous voyons défiler sous nos yeux une interminable théorie de pièces sur lesquelles sont relatées les découvertes de nos trappeurs, de nos coureurs des bois, de nos missionnaires et de nos plus fameux explorateurs. Depuis le temps où l'intrépide Nicolet s'avança si loin dans l'intérieur du continent qu'il fut peut-être le premier à contempler les eaux du Mississipi, nous pouvons suivre les pas de des Groiseilliez, de Du Lhut, des pères Dolier et Galinée, de Jolliet et de Marquette, de Cavelier de la Salle et de d'Iberville et de cette série d'intrépides pionniers qui, comme les La Varenne de La Véranderie, s'avancent, alléchés par les récits des Indiens, toujours dans l'ouest vers cette mer salée et cet océan qu'ils ne devaient pas contempler. Depuis le jour où les grands lacs sont atteints, il n'est plus de repos; tantôt c'est le Mississipi dont Jolliet atteint le cours supérieur et qu'il descend jusqu'à l'Arkansas de manière à pouvoir en tracer le cours et à en déduire l'embouchure, c'est l'Ohio que La Salle découvre, c'est l'embouchure du Mississipi qu'il cherche dans le golfe du Mexique; d'un autre côté c'est la baie d'Hudson que Jolliet relie par une série de rivières, de lacs ou de portages au Saint-Laurent, enfin c'est la source du Mississipi qu'on atteint, ses énormes affluents qu'on remonte, ou bien c'est l'interminable suite de cours d'eau et de lacs, qui mettent la mer polaire en communication avec l'intérieur du pays, qu'on descend petit à petit et sur lesquels nos compatriotes fondent des établissements de traite ou d'échange, des postes ou des forts.

C'est qu'ils ont parcouru la plus grande partie des États-Unis, les Français, c'est que, s'ils n'ont pas su conserver l'admirable colonie qu'ils ont fondée, c'est du moins à leur esprit d'entreprise et d'initiative individuelle, parfois mais trop rarement secondé par des gouverneurs intelligents, qu'est due la reconnaissance de cet immense territoire. Et les liens qui nous rattachent à la grande république ne s'expliquent pas seulement par l'aide que nous lui

Digitized by Google

avons généreusement fournie dans sa lutte contre l'Angleterre, par le sang que nous avons alors versé, par la ressemblance des gouvernements des deux pays, mais surtout parce que nous avons parcouru, reconnu en tous sens les États-Unis et que nous y avons semé les germes de cet amour de l'indépendance qui fait la force des Américains. De la mer polaire au golfe du Mexique, de l'Océan aux Montagnes Rocheuses, on peut encore suivre nos traces; combien de villes, comme Du Lhut, Détroit, La Fayette, Louisville, la Nouvelle-Orléans, etc., combien de stations de chemins de fer



PITTSBURG (1796)

portent des noms français qu'on peut encore reconnaître malgré les déformations amenées par l'usage séculaire d'une langue si différente du français. Et ce Canada, encore si français, si vivace et qui nous est si sympathique!

Nous sommes en France nos propres détracteurs. Faut-il, après cela, nous étonner que les étrangers ne nous rendent pas justice? Qui donc a fondé Chicago, cette immense cité où se prépare cette merveilleuse exposition qui promet d'être la plus étonnante du siècle? Chicago, la reine de l'Ouest, dont le nom apparaît pour la

Digitized by Google

première fois sur les cartes en 1684 comme celui d'un fort sur la rive du lac Michigan, n'eut longtemps qu'une existence sans gloire. Sa première maison de brique ne date que de 1834, mais les progrès, grâce à son admirable situation, furent vraiment miraculeux. Des 4,000 habitants accusés par le recensement de 1837, la population a monté, malgré les effroyables incendies de 1871 et de 1874, à 1,100,000 habitants. Ses 100 kilomètres de quais, ses entrepôts immenses, ses élévateurs, ses abattoirs, ses fabriques de conserves sont uniques au monde et l'on peut déjà prévoir que sa population aura bientôt dépassé celle de New-York. Aussi ne faut-il pas s'étonner que cette immense cité, siège de si importantes affaires, ait été choisie pour y organiser cette merveilleuse exposition dont les journaux américains enregistrent quotidiennement les nouveaux attraits. N'était-il pas bon, n'était-il pas réconfortant, en cette époque troublée, de rappeler que la France fut jadis une grande colonisatrice et que si nous assistons, au XIXe siècle, au développement de notre empire colonial, c'est une tradition que le malheur des temps nous avait empêchés de poursuivre, mais ce n'est pas une nouvelle politique?

UN VISITEUR DE L'EXPOSITION.

Digitized by Google

APERÇU

SUR

LA VÉGÉTATION ET L'AGRICULTURE

DE LA RÉGION ORIENTALE DE LA MÉDITERRANÉE

L'archipel Eolien. — La Sicile. — L'Etna.
Athènes. — Salonique. — Khio. — Smyrne. — Beïrouth. — Jaffa.
Alexandrie.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne ayant demandé à la République française un délégué pour aller à Chypre étudier les maladies de la vigne, M. le ministre de l'agriculture a bien voulu me faire l'honneur de me désigner pour accomplir cette importante mission. Suivant les instructions reçues, je m'embarquai le 9 juillet dernier à Marseille, sur le *Djemnah*, un des paquebots des messageries maritimes qui font le service des Échelles du Levant, et après des intéressantes escales à Athènes, Salonique et Smyrne, j'arrivai le 19 juillet à Larnaca, port d'arrêt des paquebots pour Chypre; le lendemain je me rendais, par la nouvelle route longeant la mer, à Limassol, entrepôt de la plus grande partie des vins de l'île destinés à l'exportation et où commençait ma mission d'étude.

Le 16 août, ayant terminé, je me rembarquai à Larnaca et rentrai par le sud à Marseille le 1er septembre, après avoir fait escale à Mersina, Alexandrette, Latakieh, Tripoli, Beïrouth, Jaffa, Port-Saïd et Alexandrie.

Sur tout mon parcours je me suis efforcé de recueillir, *de visu* ou par informations, les notes les plus circonstanciées sur la culture des pays visités, et ce sont ces notes que je voudrais confier à la *Revue de Géographie*, qui, tout en se préoccupant des questions de géographie pure, sait aussi qu'il est très important de connaître les richesses naturelles et les ressources agricoles des États, ce que négligent souvent beaucoup de traités de géographie.

Digitized by Google

Dans cet aperçu je suivrai l'ordre de marche des paquebots.

Nous étions partis le 9 juillet à quatre heures du soir de Marseille, par un temps magnifique et une très grande chaleur ; le lendemain à dix heures nous apercevions les côtes de Corse et à midi nous traversions le détroit de Bonifacio, dont la largeur se réduit à 11 kilomètres. On passe devant la ville de Bonifacio (3,600 habitants), bâtie sur une presqu'île calcaire, à environ 100 mètres au-dessus du niveau de la mer; la plus grande fraction, située en arrière, dans une vallée, ne se voit pas. La partie de la Corse, vue de la mer, est très accidentée et peu fertile; les montagnes sont nues et on ne voit que très peu de champs cultivés. De l'autre côté du détroit les côtes de la Sardaigne présentent à peu près le même aspect au point de vue de la végétation.

Le 11 juillet, vers neuf heures du matin, on commence à apercevoir les îles de l'archipel Eolien ou îles Lipari, comprenant 15 îles dont 7 seulement sont habitées. La première que l'on rencontre est l'île *Alicudi* (300 habitants), qui forme une sorte de cône rougeâtre ferrugineux; le côté septentrional est inculte, sur la côte sud on voit un peu de verdure. Après avoir passé un rocher en forme d'aiguille, on arrive devant *Filicudi*, plus grande que la précédente (800 habitants), et formée d'un grand volcan éteint; on y remarque des champs de céréales et quelques vignobles. Viennent ensuite les deux *Salina* (4,500 habitants), sol volcanique ferrugineux. On y remarque d'importantes cultures de vignes, disposées en gradins et à souches tenues basses, sans échalas, comme aux environs de Banyuls-sur-Mer. On voit aussi des cultures d'oliviers, et sur les hauteurs, des pins maritimes.

L'île de *Lipari*, qui fait suite, est la plus importante de l'Archipel (32 kilomètres carrés et 14,500 habitants). Son sol, d'une manière générale, gris rouilleux, est noir sur le *Monte della Castagna*, entièrement formé d'obsidienne, et blanc sur le *Monte* ou *Campo Blanco*, formé de pierre ponce qui constitue de longues coulées blanches remplissant les ravins jusqu'à la Méditerranée, d'où les débris arrivent parfois en flottant sur les eaux jusqu'en Corse. C'est de Lipari et de l'île suivante que se tire la plus grande partie de la ponce usitée en Europe. La capitale, située au fond d'une grande baie, paraît bien bâtie et dans un site gai. Parmi les principales cultures on remarque la vigne, disposée en gradins ou terrasses retenus par des murs en pierre. Les olivettes et les oran-

Digitized by Google

geries sont aussi abondantes; enfin, près des sommets se trouvent des forêts de pins maritimes. En somme, île fertile et d'un séjour paraissant très agréable. Après Lipari vient *Vulcano*, presque aussi grande que sa voisine (25 kilomètres carrés), mais bien moins peuplée, presque inhabitée (100 habitants). Son sol, profondément bouleversé et formé de scories, est tantôt rouge ferrugineux ou jaunâtre, tantôt même noir. On remarque aussi des parties blanches, constituées par des pierres ponce comme à Lipari. L'île est presque inculte; à peine si l'on remarque quelques oliviers et quelques petites surfaces en vigne. On passe devant *Panaria* et ses îlots (20 kilomètres carrés et 200 habitants), qui possèdent aussi quelques cultures de vignes et çà et là de très maigres pâturages. Enfin, plus loin, *Stromboli* (20 kilomètres carrés et 500 habitants), qui se présente à nous comme un gigantesque pain de sucre rougeâtre ou rouilleux, à peu près inculte, sauf sur le versant nord où l'on voit quelques vignes. Son volcan est encore en activité et l'on aperçoit souvent de la fumée sortir de son sommet. Au fond, à droite, derrière ces îles, s'élèvent les hautes montagnes de la Sicile; on voit notamment très bien l'Etna, qui dépasse de beaucoup en hauteur les autres pics et se présente comme une grosse masse conique assez régulière. Sa végétation paraît faible et vers le sommet; dans les ravins, on distingue des coulées de neige avec du vert sombre, c'est-à-dire des forêts.

Vers midi nous approchons du détroit de Messine dont l'entrée est tout à fait cachée par un pli de terrain, il nous faut faire pour y pénétrer un grand détour au nord. A son entrée, à la pointe du *Cap Faro*, sa largeur est très faible (3,140 mètres), mais elle s'élargit peu à peu jusqu'à avoir 18 kilomètres. On aperçoit à droite Messine (76,000 habitants), et à gauche Reggio (24,000 habitants) ainsi que de nombreux villages le long des deux rives. Les terrains bordant le détroit sont très accidentés et très ravinés, rougeâtres et d'origine volcanique; les cultures sont disposées en gradins, elles comprennent des vignobles, très ravagés par le phylloxera, des olivettes et des plantations d'orangers ou de citronniers. Le versant sicilien est plus fertile que le versant calabrais, exposé au sud et par conséquent plus sec. Les vins que l'on produit dans le voisinage du détroit sont surtout des vins blancs secs, genre Marsala, Xerès (Sherry des Anglais) et des vins muscats; la production des citrons ou limons est considérable. On remarque aussi sur la

Digitized by Google

rive calabraise un immense rocher arrondi, sorte d'écueil, désigné par les anciens sous le nom de *Scylla* sur lequel venaient se briser les navires qui avaient échappé au tourbillon très violent, appelé *Charybde*, dû au confluent des deux courants marins.

Longtemps après être sorti du détroit on continue à voir la Sicile et l'Etna, et pendant plusieurs heures on longe les côtes calabraises qui sont toujours très accidentées et présentent de vastes surfaces incultes.

Le 12 juillet, traversée de la mer Ionienne; journée très chaude; à dix heures du matin le thermomètre marque 30° sur le pont, à deux heures 32°8, et l'atmosphère est très humide. Vers quatre heures on commence à apercevoir les côtes de Grèce, le cap Matapan. Ces côtes deviennent de plus en plus nettes et vers cinq heures on les voit distinctement. La configuration est très accidentée, formée de grosses montagnes rondes, peu élevées, alternant avec des ravines profondes. Le sol, grisâtre ou roussâtre par suite de sa maigre végétation, desséchée et roussie, offre le plus triste aspect. Cependant, on voit d'assez nombreux villages, autour desquels se remarque un peu de verdure, due à des oliviers et à quelques arbres fruitiers; aucune trace de culture. Les troupeaux de moutons et des chèvres constituent la principale branche de production du pays. On passe ensuite devant *Cerigo* (ancienne Cythère), d'un aspect aussi désolé et dont rien ne rappelle le culte à Vénus, symbole de la fécondité, auquel elle était autrefois consacrée. Cependant on y récolte un peu de vin et on fait des raisins secs, on retire des olives et une quantité insuffisante de grains pour les besoins de la population. On longe ensuite, mais pendant la nuit, les côtes du Péloponèse.

Le 13, au matin, on arrive dans le golfe d'Athènes et vers cinq heures on entre dans le port du Pirée, où se trouvent de nombreux navires de toutes les nations. Le Pirée (22,000 habitants) est une ville tout à fait moderne, aux grandes rues larges, bien alignées. On y remarque plusieurs grandes usines, des filatures de soie et de coton, des distilleries, des ateliers de construction et un assez joli jardin public, le jardin Tinan, mais les rues sont poussiéreuses, mal pavées et malpropres. En fait de verdure, en dehors du jardin public, on voit çà et là sur l'avenue quelques maigres faux poivriers (*Schinus molle*), des acacias Lebbeck, des lauriers roses (*Nerium oleander*).

Digitized by Google

En vingt minutes, par le chemin de fer, on se rend à Athènes, éloignée de 9 kilomètres ; on suit la plaine de l'*Ilissus*, cultivée en beaux vignobles et où s'élèvent de jour en jour de nombreuses villas tendant à unir les deux villes. De nos jours Athènes, qui compte à présent plus de 100,000 habitants, est percée de rues régulières et assez bien bâties. On remarque comme monuments modernes le Palais-Royal, l'Académie des beaux-arts, le palais de l'Exposition de 1888, la Bibliothèque et le Musée des antiquités grecques. Mais ce qui frappe le plus, c'est l'Acropole située sur un rocher isolé, dominant la ville et où se trouvent, comme on sait, les plus belles ruines de la Grèce antique, notamment le Parthénon, le temple d'Erechtée, encore relativement bien conservé, le théâtre Dionysius et les Propylées; dans la ville moderne les ruines du temple de la Victoire, de l'arc d'Adrien, du temple de Jupiter Olympien, du temple de Thésée et de la tour de Diogène. Toutes ces merveilles d'art étaient construites avec le plus beau marbre tiré du Pentélique, de l'Hymète et aussi de l'île de Paros; elles se sont sans doute détériorées sous l'action du temps, mais les actes de vandalisme ont plus fait que les injures des siècles, notamment le bombardement de 1687, par le doge de Venise, Morosini.

Les principaux arbres que l'on remarque sur les avenues et dans les squares sont le *Schinus molle* ou faux poivrier, différentes espèces d'acacia, le *Mimosa julibrissin*, des *Eucalyptus*, des *Casuarina*, des lauriers-roses et des *Pittosporum*.

Tous les environs d'Athènes, sauf la vallée de l'Ilissus, sont déboisés, incultes ou ne présentent qu'une végétation grillée par le soleil, et, on est, en songeant au passé, saisi d'un sentiment de tristesse en voyant cette désolation. Mais, dans la plaine réunissant le Pirée à Athènes, où l'on trouve l'eau à une faible profondeur, il existe de beaux vignobles, bien tenus et irrigués, des plantations d'oliviers, d'arbres fruitiers et même des jardins potagers. D'ailleurs, la température en été est très élevée; à neuf heures du matin nous avons constaté 35 et 36° à l'ombre des ruines de l'Acropole.

A deux heures le paquebot reprend sa marche. On suit les côtes de l'Attique, tout aussi nues et aussi désolées que celles du Péloponèse. On laisse à droite l'île Zéa et plus loin l'île d'Andros, basse et marécageuse avec des parties boisées au centre. Puis on longe

Digitized by Google

l'île d'Eubée, d'une manière générale boisée, fertile et bien cultivée. Un peu avant d'arriver dans le golfe de Salonique on passe devant le mont Pélion, 1,618 mètres de hauteur, puis plus au nord l'Olympe, 2,992 mètres d'altitude, avec de nombreuses plaques de neige à son sommet.

Le 14 juillet, à huit heures du matin, nous arrivions devant Salonique, au fond du golfe du même nom ; à gauche on remarque les marécages et les vertes vallées des fleuves le Vardar et la Vistritza. La ville, en partie bâtie en amphithéâtre sur les flancs du mont Kortiach et en partie dans la plaine d'alluvion, est grandiose ; c'est la ville la plus importante de la Turquie d'Europe après Constantinople. Ce qui frappe au premier abord, c'est le grand nombre de mosquées, près d'une trentaine. Le mouvement principal est sur le quai, de construction assez récente et bordé de belles maisons à véranda au deuxième étage. Les plus belles rues sont pavées avec de grandes dalles en laves, mais la plus grande partie est mal bâtie, mal pavée et d'une saleté repoussante.

Quant à la population elle est très mélangée ; sur 160,000 habitants, près de la moitié sont des juifs, descendants de ceux chassés de l'Espagne à l'époque de l'Inquisition ; c'est la plus grande colonie, en même temps que la plus prospère, du monde israélite en Orient. Ce sont eux qui sont à la tête du grand commerce et de l'industrie de la ville et qui ont fait sa prospérité. Le reste de la population est composé de Turcs, de Grecs, d'Italiens, de Bulgares et de Serbes. La colonie française peut s'élever à plusieurs centaines d'individus. Les juifs et les Turcs portent le costume oriental, c'est-à-dire culotte à la zouave avec ceinture, et le fez rouge, tandis que les Grecs sont généralement habillés à l'européenne.

La ville possède des ateliers de tissage pour tapis, des minoteries à vapeur, des fabriques de savon, et deux ou trois grandes filatures pourvues d'un outillage moderne. La température à Salonique est en été très élevée ; elle était à une heure, sur le pont du navire, de 35°.

En fait de végétation, elle est peu abondante ; les environs de la ville sont dénudés et roussis, sauf çà et là quelques oliviers et quelques chênes plus ou moins rabougris. Dans la ville même, on remarque sur les avenues des mimosas julibrissin, des robiniers, des ailantes, des platanes, des lauriers-roses et beaucoup de cyprès dans les cimetières.

Digitized by Google

Quant à la culture des environs, elle consiste surtout en blé, seigle, orge, avoine, sarrasin, maïs, millet. Puis viennent le tabac et la vigne qui donne çà et là d'excellents vins, notamment à Niagousta (70 kil. O.-S.-O. de Salonique) et à Kumendji. Le coton prospère aussi dans les parties les plus chaudes. Les nombreux troupeaux de moutons nourris sur les montagnes plus ou moins dénudées, produisent une grande quantité de laine.

Le soir, à huit heures et demie, la colonie française, grossie des passagers français du *Djemnah*, que l'on avait invités, se réunissait à l'hôtel du Consulat, dont le chef est M. de Lacretelle, pour célébrer en un grand banquet la fête du 14 juillet. Cent quarante convives prenaient place autour des tables dressées dans le jardin, dont les illuminations étaient véritablement féeriques et faisaient, au son de la *Marseillaise* et d'autres airs nationaux, honneur au riche menu ainsi qu'au défilé des vins aussi bons que variés et parmi lesquels j'ai remarqué un excellent vin blanc de la Crimée ayant beaucoup de rapport avec notre chablis, et un bon vin rouge de la localité. Au champagne, versé à flots, on a bu, il va sans dire, à la mère patrie, à la République et au président Carnot. Bref, la plus grande gaieté n'a cessé de régner parmi les convives qui se sentaient comme en famille. Cette agréable soirée s'est terminée par un bal qui s'est prolongé jusqu'au lever du soleil.

Le 15, à huit heures du matin, notre paquebot quitte le port de Salonique pour se diriger sur Smyrne. On longe la côte S.-O. de la Chalcidique, très irrégulière, très découpée. Toute cette partie de l'empire ottoman est également peu fertile ; les montagnes et les collines sont généralement dénudées, on ne voit guère de verdure que dans les ravins. Arrivé vers deux heures de l'après-midi à la pointe sud de la presqu'île de Kassandra, on aperçoit distinctement au N.-E., à l'extrémité de la langue de terre appelée *Hagion Oros*, le mont Athos, célèbre dans tout l'Orient pour le nombre de ses couvents grecs et leur richesse. Ce mont apparaît comme un immense cône dénudé, sauf à la base où l'on remarque une végétation chétive. La température est comme les jours précédents très élevée; à une heure de l'après-midi le thermomètre marque 33° à l'ombre.

Le 16 juillet, au petit jour, on passe devant Lesbos ou Mytilène dont on voit la partie sud-ouest. Cette île est hérissée de montagnes dénudées; cependant, quelques-unes sont boisées de pins

Digitized by Google

d'Alep, de chênes ægilops, de lentisques et de myrtes; le figuier et le mûrier abondent dans les vallées.

Les principales productions sont : l'huile d'olive, la soie, les vins, qui, sans avoir la réputation de ceux de l'ancienne Lesbos, sont encore très estimés sur le marché de Constantinople. Les raisins secs se font aussi en grandes quantités, les figues fraîches et sèches, le coton, dont la culture s'étend beaucoup. Comme animaux, des innombrables troupeaux de moutons donnent une viande estimée et des peaux exportées toutes tannées, grâce à l'abondance de la vallonée dans l'île. On élève aussi beaucoup de mulets très appréciés. Le climat chaud et doux de l'île est particulièrement favorable à la culture. A six heures du matin on entre dans le port de Smyrne.

Smyrne est la ville la plus importante de l'Anatolie, et la deuxième par sa population, de tout l'empire ottoman. Sa population dépasse actuellement 200,000 habitants, dont plus de la moitié est grecque; on y compte 40 à 50,000 Turcs, 15 à 20,000 juifs, et le surplus appartient à différentes nationalités. La colonie française est particulièrement importante. La ville est bâtie en amphithéâtre tout le long du port ; ses quais ont près de 8 kilomètres de longueur tandis que sa plus grande largeur dépasse à peine 2 kilomètres; elle est desservie par des tramways qui suivent le quai, par des bateaux à vapeur pour les points les plus éloignés, et par de nombreux fiacres découverts, à deux chevaux. La ville est divisée en quartiers correspondant aux principales nationalités et à la situation de fortune. Le quartier français ou « franc » se distingue par sa plus grande propreté, le quartier turc par l'absence de femmes dans les rues et par le type, et celui des juifs par des nombreux bazars. Les quartiers riches sont aux extrémités de la ville, le long et au bout des quais. Les plus belles rues sont pavées de larges dalles en lave, provenant, dit-on, du Vésuve. Un des caractères de la ville est aussi le grand nombre de cafés, chaque nationalité ayant les siens. On sert dans les hôtels un vin blanc du pays, mais il est très capiteux et peu agréable, beaucoup trop chaud pour le climat. On trouve aussi beaucoup de vins blancs autrichiens, notamment le Vaslaüer de Voslaü, près de Vienne, assez léger mais d'un haut prix. Chez les marchands fruitiers, à l'époque de mon passage, on voyait des pastèques, des aubergines, des tomates, des concombres, des poires d'assez mauvaise qualité, des

Digitized by Google

prunes de mauvaises espèces et enfin des raisins appartenant aux variétés dites *Rosaki*, rouges, croquants, assez bons, et en moins grande quantité, le *Sultanieh*. Comme principales curiosités, je citerai la grande mosquée, la cathédrale grecque orthodoxe, l'hôtel du Gouverneur, et les restes d'un ancien fort bâti par les Génois sur le Pagus, montagne de 185 mètres d'altitude, dominant la cité. Au sud-ouest de la ville, le long de la mer, se trouvent de belles villas bâties sur le flanc de la côte, au milieu des rochers ou sur des amas d'énormes cailloux roulés. Les terrains sont dénudés et roussis ou ne sont couverts que de broussailles, chênes kermès, chênes verts, lentisques, cistes, etc.; çà et là, dans les vallées ou près de la mer quelques champs à céréales. Les vignobles abondent surtout au sud-ouest, dans la direction de Vourla. Les modes de plantation et de taille ont les plus grandes analogies avec ceux suivis dans le midi de la France. Les cépages cultivés sont : les *Rosaki blanc* et *rouge*, le *Sultanieh* et le *Corinthe*. On ne fait que peu de vin; les raisins sont, ou desséchés pour l'exportation, ou vendus à l'état frais aux habitants de la ville.

Les environs de Smyrne (vilajet d'Aïdin) comptent plus de 50,000 hectares de vignes produisant de 60 à 75 millions de kilogrammes de raisins secs[1]. On peut dire que les vallées du Méandre, du Ghédiz Tchaï et du Caïstre ne sont que de vastes vignobles.

Au nord de Smyrne, de la mer à Bournabat, se trouve une grande plaine basse où les vignes sont aussi très nombreuses et très bien tenues. On voit aussi dans cette même plaine de belles plantations d'orangers et de citronniers. Dans les jardins on remarque, en outre, comme arbres fruitiers : des pêchers, des abricotiers, des poiriers, des figuiers, des grenadiers, des pistachiers vrais, et dans les champs, des oliviers; des pistachiers térébinthes atteignant souvent 10 à 12 mètres de hauteur sur 2 mètres à 2 m. 50 de circonférence. Quant à Bournabat, où l'on se rend par chemin de fer en une demi-heure, c'est là que se trouvent les belles villas de la haute société de Smyrne qui y vient passer la période des grandes chaleurs à l'abri des frais ombrages de parcs vraiment grandioses.

Au bourg de Cordélio, à l'ouest de la ville, localité surtout habitée par la petite bourgeoisie, il existe aussi de belles cultures de vigne, ainsi qu'à Boudja.

1. Lettre du consul de France, à Smyrne (C. R. du service phylloxérique, 1884).

Digitized by Google

Plusieurs chemins de fer partant de Smyrne, et dont j'ai pu profiter, permettent de visiter facilement les environs, notamment la vallée de Ghédiz jusqu'à Alachehr en passant par Magnésie, et la vallée du Méandre jusqu'à Seraikoï en passant par Boudja, Ayasoulouk (Ephèse) et Aïdin, avec embranchement pour la vallée du Caïstre par Bandir et Tyra, grands centres viticoles.

Le coton et le tabac sont aussi cultivés dans les environs de Smyrne, et le figuier est l'objet d'une culture importante dans certaines localités pour figues vertes et desséchées.

Le matin du 17 juillet nous quittons Smyrne. On remarque en longeant la côte sud du golfe, l'ensemble des beaux vignobles de Vourla, s'étendant depuis ce village jusqu'à la mer, dans une plaine en pente douce. Dans toute la presqu'île de Tchesmeh jusqu'au cap Karabouroun, ainsi que dans la presqu'île de Fotcha, les vignobles continuent à couvrir des étendues considérables. On passe ensuite tout près de Khio. Cette île, seulement séparée du continent par un bras de mer de 18 kilomètres, est longue d'environ 55 kilomètres, et large d'une vingtaine; elle présente plusieurs chaînes de montagnes dans le sens de sa plus grande longueur, dont les sommets les plus élevés ne dépassent guère 1,500 mètres. Sa superficie est d'environ 82,000 hectares et sa population évaluée à 70,000 habitants, presque entièrement grecs. Le sol de l'île, rougeâtre dans les parties basses, grisâtre sur le haut des montagnes, repose le plus souvent sur des calcaires cristallins, mais les roches d'éruption se montrent aussi çà et là.

Malgré la nature ingrate du sol, où les rochers dénudés abondent et où les plaines et les vallées sont même peu fertiles, Khio, grâce à l'énergie et à l'amour du travail de ses habitants, est généralement bien cultivée. La production des oranges, des citrons et des cédrats est très étendue; l'olivier occupe aussi une large place. La culture de la vigne, si importante autrefois, et d'où, suivant les anciens auteurs, on retirait le vrai *nectar des dieux*, est aujourd'hui très réduite et n'existe plus guère que dans le nord; on y fait encore des vins sirupeux estimés et des raisins secs. L'île produit aussi des figues et des amandes.

Comme le terrain est très escarpé, il est disposé en gradins, après défoncement, et nul ne sait mieux tirer parti de la terre que le paysan khiote. Enfin, une des productions les plus lucratives de l'île est le *mastic de Khio*, que l'on retire au moyen d'incisions du

Digitized by Google

pistachier térébinthe et dont la quantité exportée dépasse annuellement 60,000 kilogrammes. Cette substance est mâchée par les femmes orientales pour entretenir leur haleine fraîche, leurs dents bien blanches et pour éviter les maux d'estomac; elle sert aussi à fabriquer une boisson prise par les orientaux en guise d'absinthe et désignée sous le nom de *mastic* ou *raki*.

Après Khio on arrive dans la passe de Fourni. A droite on a l'île de Nikaria et à gauche l'île de Samos, séparées de 18 à 20 kilomètres. Nikaria est une terre montueuse, plus ou moins boisée et inculte. Ses habitants (8,000), grossiers, vivent des produits de leurs forêts et souvent de piraterie.

Samos, d'une superficie d'environ 468 kilomètres carrés (46,000 habitants), présente deux groupes de montagnes, de 1125 à 1440 mètres d'altitude, relativement bien boisées dans leur région moyenne; les vallées sont fertiles. Les essences qui forment les forêts sont les cyprès et le pin Laricio. L'agriculture de cette île, grâce à l'activité de ses habitants, s'étend sur environ 7,000 hectares de culture pour la production des céréales et autres plantes; les olivettes occupent plus de 5,000 hectares. Les vignobles, surtout situés à l'est, aux environs de Vathy, la capitale, et de Tigani, occupent près de 3,000 hectares qui fournissent à l'exportation environ 90,000 hectolitres de vin, au prix moyen de 22 francs. Les vins produits sont surtout des muscats, d'une chaude couleur dorée et très estimés; les meilleurs s'obtiennent sur les coteaux des environs de Vathy. On tire aussi des vignobles des quantités importantes de raisins secs, dont 8,367 tonnes (en 1889) livrées à l'exportation pour une somme de 1,750,000 francs. Les caroubiers sont aussi d'une grande importance dans l'île. Dans les vergers, qui sont nombreux, se trouvent surtout des orangers.

On passe ensuite devant les îles Léros, peu fertiles et peu cultivées; leur principale production est le miel, et on arrive devant Kos (300 kilomètres carrés et 25,000 habitants), traversée par une chaîne allant du nord-est au sud-ouest dont le point culminant atteint 930 mètres. Cette chaîne, formée de calcaires cristallins et de schistes, est, d'une manière générale, dénudée. La capitale Kos (11,000 habitants), bâtie à la pointe est, près de la mer, s'étend dans une plaine ondulée. Le sol, dans les vallées et dans les plaines, est bien cultivé. La vigne y couvre plusieurs milliers d'hectares, sur-

Digitized by Google

tout dans la région est. On fait des vins, déjà très renommés dans l'antiquité, et des raisins secs et frais qui s'exportent dans les îles voisines, à Smyrne, en Égypte, et jusqu'à Trieste. Les orangers et les citronniers constituaient autrefois une des principales branches de production, mais la maladie a presque entièrement détruit ces arbres. Dans la partie ouest c'est la culture des céréales qui domine; dans les plus riches vallées on cultive le coton; l'île élève aussi de nombreux animaux domestiques. Enfin, signalons le grand nombre de moulins à vent que l'on aperçoit aux environs de la capitale.

La longue presqu'île de Cnide, devant laquelle on passe, est peu ou pas cultivée, et il en est de même des îles Nisyros et Tilos.

Vers la fin de la journée on arrive devant Rhodes, une des plus grandes îles de l'Anatolie (1,460 kilomètres carrés et 27,000 habitants); elle est traversée dans le sens de sa longueur par une série de massifs montagneux, de formation crétacée, dont le point culminant atteint environ 1,240 mètres; son climat est particulièrement doux et régulier. Bien que ses montagnes soient presque toutes dénudées vers le sommet, Rhodes est néanmoins une des îles de l'archipel qui renferme les plus belles et les plus vastes forêts. Les essences dominantes sont le pin d'Italie, le sapin de Céphalonie, le cyprès, le chêne vert, le lentisque, l'arbousier et le myrte. Les principales plantes cultivées sont : l'olivier, la vigne, qui donne des vins blancs et rouge de bonne qualité, le figuier, le grenadier, l'oranger et le citronnier. Les productions des céréales (blé et orge) ne produisent pas suffisamment pour les besoins des habitants, d'ailleurs très ignorants et très routiniers. Du 17 au soir jusqu'au 19, au matin, voyage en pleine mer jusqu'à Larnaca (Chypre). La journée du 18 a été particulièrement chaude, 33 à 34° sur le pont, et la mer, jusque-là très calme, était après Rhodes assez houleuse.

Laissant de côté pour le moment Chypre, but de ma mission, qui fera l'objet d'un travail plus complet, je continue l'itinéraire suivi sur les côtes de l'Asie.

Le 16 août, départ de Larnaca par le paquebot *le Sénégal*. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous arrivions à Mersina (6,000 habitants), ville récente, ne présentant rien de remarquable, et tirant son importance de ce qu'elle sert de débouché sur la mer, aux régions du centre de l'Anatolie, et particulièrement

Digitized by Google

des vallées du Djihoun, du Seikoun et de la plaine de Tarse, où il existe de belles cultures de coton. Les montagnes des environs sont couvertes de broussailles; mais on voit aussi çà et là des champs de céréales. Les abords immédiats de la ville sont marécageux et le pays est très malsain. Le jour de notre passage, la température était de 34° à l'ombre. Le commerce d'exportation consiste surtout en laine, céréales et coton, apportés de l'intérieur des terres à dos de chameaux.

Le 18 et le 19 août se sont passés à Alexandrette, au fond du golfe du même nom, tout à fait à l'extrémité nord-est de la Méditerranée. C'est une ville d'environ 18,000 habitants, mal bâtie, sur une plage formée par les atterrissements d'une petite rivière descendant de l'Alma-Dagh (Amanus des anciens). Les marais, situés à l'ouest, provenant d'une autre petite rivière particulièrement riche en tortues et en grenouilles, que les marins des paquebots ne manquent jamais d'aller pêcher, rendent la ville très malsaine; tous les habitants dont les moyens ou les occupations le permettent vont, à partir du mois de mai, habiter Reïlan, joli village au pied des montagnes, à 500 mètres d'altitude. Alexandrette doit son importance à ce que c'est là qu'aboutissent les produits de la contrée et le transit des marchandises pour Alep. Ses montagnes sont couvertes de broussailles et les principales productions sont des céréales et des animaux domestiques.

Le 20 août, vers cinq heures du matin, on arrive dans le port de Latakieh (ancienne Laodicée), 12,000 habitants, ville assez bien bâtie et un des débouchés d'Alep. Autrefois, paraît-il, les environs étaient bien cultivés; aujourd'hui ils le sont beaucoup moins; les vignobles qui étaient assez importants, ont fait place à la culture du tabac et du coton; il existe encore des olivettes, mais mal entretenues. Dans les jardins on trouve des abricotiers, des poiriers, des pêchers, des grenadiers, quelques orangers, des figuiers communs, et autour de la ville des figuiers de Barbarie énormes.

En quittant Latakieh on longe les côtes qui forment la base des monts Ansarieh; ces côtes sont peu fertiles et à peu près dénudées. On passe devant Tortose (Antaradus des anciens) et devant Ruad (Arad), deux très anciennes villes, la dernière, remontant à plus de 4,000 ans, capitale d'un royaume qui s'étendait par delà les montagnes jusqu'à l'Oronte et autrefois réunie à Antaradus par une jetée longue de plusieurs kilomètres.

Digitized by Google

Vers quatre heures du soir on arrive dans le port de Tripoli, formant une grande baie limitée à droite par des rochers émergeant par place. Tripoli (25,000 habitants) comprend deux villes; l'une, la plus petite, qui est le quartier de la marine, et l'autre, à 2 kilomètres au nord, plus importante, reliée à la première par un tramway. Tandis que tout est dénudé autour de la ville, près de la mer, grâce à une petite rivière qui descend du Liban et à l'infiltration de ses eaux, on est frappé de l'épaisse verdure de ses jardins, plantés de figuiers, d'oliviers, d'orangers, de cédratiers, de différents arbres fruitiers et de palmiers. En arrière de la ville commencent les premiers contreforts de la chaîne du Liban, curieux, non seulement par leur dénudation, mais aussi par leur formation géologique où l'on voit d'épais bancs de calcaire alternant avec des bancs de roches plus ou moins dures, rouges, et ces assises sont profondément bouleversées. C'est à Tripoli que l'on pêche les éponges les plus fines de toute la côte de Syrie.

Au fur et à mesure que l'on avance dans la direction de Beïrouth, on aperçoit de plus en plus nettement le Liban, également dénudé. On passe successivement devant Batroun, Djebaïl et de nombreux villages situés le long de la côte; la roche est souvent nue et les quelques champs cultivés que l'on aperçoit sont en gradins et ne portent le plus souvent que des céréales. Cependant, dans les deltas des rivières et dans les vallées on voit çà et là des champs d'oliviers, des orangeraies, des vignobles, et les cultures deviennent tout à fait importantes dans le Kesrouan, situé au nord-est de Beïrouth, en face la large baie du même nom, et habité par des Maronites. C'est un pays montagneux, disposé en gradins et cultivé en céréales, en vigne et en mûriers pour l'élevage des vers à soie; c'est là que l'on récolte le meilleur « *vin d'or* » du Liban.

A deux heures de l'après midi on arrive à Beïrouth où l'on doit rester trois jours. Cette ville est située près de l'embouchure du Nahr-Beïrouth, sur une langue de terre, s'avançant de 4 à 5 kilomètres dans la mer, et dont la base s'appuie au Liban. Sa population est aujourd'hui d'environ 100,000 habitants, comprenant, comme toutes les principales villes du Levant, une population très mélangée. Elle se divise en deux parties assez distinctes; celle du nord avec ses ravissantes maisons ou villas entourées de beaux jardins, puis la partie centrale, assez mal bâtie et percée de rues étroites, sales et mal pavées. On y remarque cependant quelques belles

Digitized by Google

habitations appartenant à de riches commerçants, à des banquiers, ainsi que les établissements des dames Lazaristes, des frères Lazaristes, des Jésuites et de la Banque ottomane. Il existe aussi dans la ville quelques belles filatures de soie et de nombreux métiers à tisser. Beïrouth possède également un beau jardin public où j'ai noté comme arbres remarquables des *Ficus elastica* et *ferruginosa* pourvus de nombreuses racines adventives pendantes, un *Phytolacca dioïca* (Belsombra), 10 à 12 mètres de hauteur sur 1 mètre 80 de circonférence, de beaux *Acacias Farmesiana*, des *Carica papaya*, des *Solanum macrophyllum* de 6 à 8 mètres, des *Populus boleana* à formes étalées et pyramidales, tirés des hautes vallées du Liban où ils paraissent être indigènes. Les dattiers sont communs dans la ville et dans la banlieue; ils s'élèvent jusqu'à près de 20 mètres de hauteur et mûrissent bien leurs fruits. Le long de la rivière j'ai aussi constaté la présence de l'*Alnus orientalis*. Le *Schinus molle* et le *Melia Azedarach* sont communs le long de la route de Damas, dans les squares et dans les parcs. Le *Ficus sycomorus* ou *Figuier de Pharaon* se voit aussi dans les parcs; il en existe un individu sur une place dans la ville ne mesurant pas moins de 18 mètres de hauteur sur 2 m. 50 de circonférence.

Dans les jardins, qui s'étendent au nord-est de la ville sur plus de 5 kilomètres, dans toute la vallée du Nahr-Beïrouth, on remarque comme légumes, des tomates, des pastèques, des melons et autres cucurbitacées des pays chauds, des pommes de terre, haricots, gombauts (*Hibiscus esculentus*), etc., et comme arbres fruitiers : des figuiers, pêchers, amandiers, abricotiers, pruniers, grenadiers et orangers. Dans les champs, la principale culture est le mûrier pour l'élevage des vers à soie. Cette culture est très importante et très bien entendue. Les arbres sont plantés en lignes à 2 mètres et taillés à 1 m. 50, en tête de saule et fréquemment irrigués. Ces grandes plantations de mûriers sont un indice de l'importance de la sériciculture à Beïrouth. On établit des magnaneries volantes au milieu des mûriers, dans des cabanes en fascines. Les cocons obtenus sont, pour une partie, vendus à l'étranger et, pour une autre, manufacturés à Beïrouth même. Quant à la vigne, elle est cultivée dans la plupart des jardins pour la production des raisins de table; les principaux raisins que l'on trouve sont : le *Chaouch blanc*, le *Muscat d'Alexandrie*, la *Panse musquée*, le *Sultanieh*, la *Syrah* et le *Rosika*. On laisse le plus souvent les ceps grimper sur les arbres, mais dans le Liban,

Digitized by Google

sur la route de Damas, aux environs de Zahleh et de Stora, la vigne est spécialement cultivée pour la production du vin. On la fait ramper sur le sol en la soutenant par de petites fourches, comme dans le système désigné en France sous le nom de *Chaintre*. On fait des vins rouges ordinaires qui, à en juger par ceux que j'ai pu me procurer, sont très agréables, et des vins jaune rougeâtre appelés « *Vin d'or* », très estimés; on en fait du sec, rappelant les marsalas, et du doux rappelant les muscats. Ces vins sont consommés dans le pays et s'expédient en grande quantité en Egypte.

Beïrouth tire aussi son importance en ce qu'elle est le principal débouché de Damas.

Le 24, à six heures du matin, on arrive à Jaffa, ville de 12 à 15,000 habitants, bâtie en amphithéâtre sur un monticule dominant la mer et d'un aspect très pittoresque. Le port est petit et d'un abord difficile pour les gros navires, qui sont obligés de se tenir à plus d'un kilomètre de distance. La ville ancienne est mal bâtie, sauf la rue de Jérusalem ; il existe de nombreuses maisons européennes, ou villas, avec de beaux jardins, ainsi que des hôtels confortables où viennent demeurer de riches pèlerins que le voisinage de la ville sainte attire. D'ailleurs, l'importance de Jaffa provient surtout de ce qu'elle est le débouché de cette dernière, sur la mer, importance qui va encore augmenter, grâce au chemin de fer récemment inauguré, reliant les deux villes. Dans les jardins on remarque comme arbres et arbrisseaux d'ornement : l'*Acacia Farnesiana*, le *Budleia madagascariensis*, le *Garrya macrophylla*, les *Ficus elastica*, *macrophylla* et *ferruginosa*, le *Quercus calliprinos*, le *Jasminum officinale*, le *Sparmania africana*, etc. Sur les avenues, notamment sur la route de Jérusalem, on voit de beaux *Ficus sycomorus* (Djoumez des Turcs), dont les enfants et les mendiants se disputent les fruits, à chair rouge et assez bonne; plusieurs de ces arbres ont de 3-4 mètres de circonférence à 1 mètre du sol, et une hauteur de 15 à 17 mètres, avec une cime énorme. Ce qui est particulièrement intéressant à Jaffa ce sont les jardins qui s'étendent sur plusieurs kilomètres autour de la ville tirant leur fertilité de nappes d'eau souterraines provenant des infiltrations de la petite rivière située au nord de la ville. Ces eaux, qui sont facilement extraites par des norias, servent aux irrigations. Le sol est siliceux, plus ou moins ferrugineux. Les jardins sont surtout plantés en orangers, produisant d'énormes oranges ellipsoïdales,

Digitized by Google

qui, sans être de première qualité, sont cependant bonnes. On y trouve des citronniers, figuiers, grenadiers, abricotiers, pêchers et dattiers. La vigne y est aussi cultivée pour la production des raisins de table; le cépage principal, celui que l'on trouvait le plus sur les marchés, lors de ma visite, est le *Chaouch*, gros raisin blanc, à peau épaisse, croquante, mais de bonne qualité.

Il existe aussi dans les environs de Jaffa plusieurs centres viticoles, surtout créés par l'alliance israélite, notamment dans les colonies de Mikveh et de Richone le Sion, dans la plaine du Saron, fondées par Rothschild. Dans la première, les chais, creusés très profondément dans le sol, permettent une bonne fermentation; dans la seconde on a fait de riches installations, suivant les principes les plus modernes; les cuves à vinification sont pourvues d'appareils réfrigérants, grâce auxquels, malgré les 35 à 38° de chaleur ambiante, la fermentation peut se faire régulièrement et en quelques jours. Les vins que j'ai dégustés, faits dans cet établissement, sont excellents, très frais et se rapprochent de nos bons algériens. Les plants cultivés ont été surtout tirés du centre de la France. Les souches sont tenues sur fil de fer, tandis que les vignes arabes rampent, au contraire, sur le sol ou grimpent sur des arbres.

Dans les montagnes, l'orphelinat de Bethléem fait aussi, paraît-il, de bons vins rouges et blancs. Déjà dans l'antiquité le sud de la Palestine était très viticole; les vins du mont Carmel, de l'Hébron, de la région de l'Enghaddi, située entre Jéricho et Ségor, étaient très estimés. Aujourd'hui, dans son ensemble, tant par ce que nous avons vu, que par ce que nous avons appris, la Palestine est généralement aride, d'une végétation très maigre, dont cependant se contentent de nombreux troupeaux.

Parti le 24 août à sept heures du soir de Jaffa on arrive le lendemain à Port-Saïd (15-16,000 habitants), ville ne datant, pour ainsi dire, que depuis l'ouverture du canal de Suez qui fait son importance. Par elle-même elle ne présente rien de remarquable, son côté le plus intéressant réside dans le grand mouvement de son port, visité par les navires de toutes les nations.

Quant à la végétation des environs, elle est tout à fait maigre, ce qui tient non seulement à la nature sablonneuse du sol, mais aussi à la grande sécheresse du pays et à ce que l'on trouve l'eau salée à 1 m. 50 ou 2 mètres de profondeur. Les arbres que l'on voit le plus fréquemment dans les jardins et sur les promenades sont :

Digitized by Google

le *Mimosa julibrissin*, le *Schinus molle*, le *Casuarina tenuissima* et le *Melia azederach*.

Nous quittons à cinq heures du soir Port-Saïd pour nous diriger sur Alexandrie, où nous arrivons le lendemain matin à six heures, accompagnés d'un pilote du pays, pris à bord, à l'entrée du port, en raison des nombreux passages dangereux, ce port étant d'ailleurs grandiose et très sûr.

Alexandrie, qui compte aujourd'hui plus de 250,000 habitants, a beaucoup plus l'aspect d'une ville européenne que d'une ville orientale; ses rues sont généralement régulières, larges et bien pavées au moyen de grandes dalles en pierre. La rue des Anglais, la rue Française et la rue du Khédive sont bâties de maisons tout à fait somptueuses. On remarque aussi la place des Consuls où se trouvent le Palais de justice, la Bourse, la plupart des Consulats, de beaux magasins et la statue de Mehemet Ali. Cette partie de la ville, qui avait beaucoup souffert du bombardement des Anglais en 1882, a été depuis entièrement reconstruite. La ville se fait aussi remarquer par ses nombreux jardins, situés au sud-est le long du canal dérivé du Nil. Je citerai comme tout à fait intéressant le jardin Antoniadès, riche banquier grec et grand amateur de belles plantes, où j'ai trouvé réunis la plupart des arbres des pays chauds, notamment un *Ficus elastica* de 3 mètres de circonférence, 10 mètres de hauteur et une cime de 15 mètres de rayon.

Le long du canal on remarque des *Ficus sycomorus* ayant plus de 4 mètres de circonférence, des *Ficus elastica* de 4 mètres de tour et 17 mètres de hauteur, des *Tamarix africana* de 18 à 20 mètres de hauteur sur 2 m. 10 de circonférence, des *Mimosa julibrissin*, des *Acacia de Lebeck* de 18 à 19 mètres de hauteur sur 2 à 3 mètres de grosseur de tronc, et enfin des dattiers nombreux, cultivés pour leur fruit. La culture du dattier, qui se fait dans toute la vallée du Nil, est assez lucrative. Pour créer une plantation de cet arbre, ou *datteraie*, on choisit un terrain, avant tout, susceptible d'être irrigué. L'arbre étant dioïque, on ne plante que des drageons développés autour des pieds femelles; l'écartement entre les pieds est ordinairement de 7 mètres, ce qui fait environ 200 arbres à l'hectare. Les jeunes dattiers commencent à produire vers 5 ans, et la production, d'abord de 12 à 15 kilogrammes par pied, augmente chaque année, de manière à arriver vers 12 ans à son maximum, qui pourra être en moyenne de 40 ki-

Digitized by Google

logrammes, soit 8,000 kilogrammes par hectare, qui, à raison de 12 francs les 100 kilogrammes porte à 960 francs le produit brut de l'hectare. On compte environ 250 francs de frais de culture de toute sorte par an. Parmi ces frais, un des plus élevés, est la prime payée aux Arabes (environ 1/7 de la récolte) pour pratiquer la fécondation artificielle des pieds cultivés. Une plantation de dattiers peut durer soixante-dix à quatre-vingts ans. C'est donc, comme on le voit, une culture assez avantageuse.

On cultive aussi le coton aux environs d'Alexandrie, comme d'ailleurs dans toute la vallée du Nil. Ce sont les variétés ligneuses suivantes qui sont le plus exploitées : l'*Achemouni*, le *Bamiah*, le *Mitafili*, le *Coton blanc* et le *Ceylan*, mais on donne généralement la préférence aux deux premiers. On sème sur billons, à l'exposition nord, en février et mars, en poquets de 7 à 8 graines; le *Bamiah*, qui est à ramification resserrée, à 0 m. 50, et l'*Achemouni*, à port étalé, à 0 m. 80. Après la levée on éclaircit les poquets, on remplace les manquants, et par des binages on ramène peu à peu les plants sur le sommet du billon.

Pendant la période de végétation on irrigue tous les six ou huit jours, le *Bamiah* et les autres variétés tous les dix ou quinze jours. C'est surtout dans le courant de juillet qu'il importe de ne pas négliger cette opération. On commence à recueillir les premières capsules vers les premiers jours de septembre et la cueillette se continue jusqu'au mois d'octobre. Le rendement est d'environ 300 kilogrammes de coton par hectare avec des extrêmes de 150 et 600 kilogrammes. Cette culture était autrefois très avantageuse, mais actuellement les prix sont très bas; l'année dernière ce prix n'était que de 40 francs le *quintar* de 45 kilogrammes, soit 266 francs par hectare, auquel il convient d'ajouter la valeur de la graine, 30 francs par *quintar*, soit environ 180 francs et un total général de 446 francs.

Tous les principaux légumes des pays chauds sont aussi cultivés dans les jardins d'Alexandrie. On ne trouve pas de vignobles, mais seulement quelques pieds de vigne dans certains jardins; il faut aller jusqu'à Rosette pour trouver la culture de cette plante sur une étendue importante.

Le 28 août, à neuf heures du matin, nous quittons Alexandrie pour cingler directement sur Marseille où nous arrivons, après une traversée assez mauvaise jusqu'au détroit de Messine, le 1er septembre, au soir.

P. MOUILLEFERT.

Digitized by Google

OCÉANOGRAPHIE

SUR
LE PLANKTON

LA COULEUR DES EAUX ET LES COURANTS

Vers 1845, époque à laquelle l'usage du microscope commençait à se généraliser, le professeur Johannes Muller eut l'idée de rechercher des matériaux pour ses nouveaux travaux à la surface de la mer; il pratiqua autour de Heligoland au moyen de filets fins une série de pêches qui devaient être l'origine des études aujourd'hui si ardemment poursuivies sur le Plankton [1].

Cette méthode ne tarda pas à se répandre, grâce aux nombreux élèves et à la haute position du savant allemand. Les océanographes Wywille Thomson, John Murray et Agassiz en firent un usage presque constant au cours des célèbres expéditions du *Challenger* (1873-1876) et du *Blake* (1878).

Jusqu'en 1884 on s'était borné à pratiquer des pêches au filet fin dans le simple but de recueillir des spécimens zoologiques ou botaniques. C'est à cette époque que le professeur Georges Pouchet, directeur du laboratoire de zoologie maritime de Concarneau, comprit tout l'intérêt que pouvait présenter comme complément à ses observations sur le régime de la sardine l'étude du Plankton. Il entreprit alors une longue série de recherches sur le dosage du Plankton, c'est-à-dire sur la quantité de matière vivante par rap-

1. Sous le nom de Plankton, le professeur V. Hensen de Kiel (1887) a désigné l'ensemble des organismes animaux et végétaux qui nagent passivement (*willenlos*) à la surface des eaux; les poissons, les cétacés, etc., en sont donc exclus. Il distingue deux espèces de Plankton: le Limnoplankton des eaux douces et le Haliplankton des eaux salées, ou plus simplement le Plankton, dont nous nous occuperons uniquement dans ces quelques pages. D'après le professeur Hensen, Haliplankton aurait été formé des deux mots grecs ἅλς, eau salée, et πλανάω, je nage.

Digitized by Google

port au volume d'eau, tant à son laboratoire que pendant ses voyages dans les mers du Nord, où nous eûmes dernièrement l'honneur de l'accompagner. L'importance attribuée à cette étude n'a rien de surprenant. On sait les crises qu'ont traversées à maintes reprises, au cours des dernières années, les industries sardinière et harengère; il n'y a donc qu'à louer les savants qui se sont consacrés à l'étude de questions dont la solution se rattache à celle d'intérêts commerciaux et nationaux de premier ordre : la matière vivante répandue à la surface des mers représentant la nourriture des poissons, la réglementation rationnelle des pêches implique nécessairement une observation approfondie de la biologie du Plankton. Si l'on en connaissait la quantité et les variations, le *régime* en un mot, nul doute qu'on ne fût ainsi en mesure de fournir de précieuses indications sur l'abondance des poissons; on pourrait également indiquer les conditions dans lesquelles la pêche constituerait une industrie rémunératrice : les déceptions et les déboires dont les dernières années ne nous ont offert que trop souvent des exemples seraient certainement évités.

La connaissance approfondie du régime du Plankton, combinée avec celle de la température des couches d'eau, constituerait en somme la base de la réglementation rationnelle des pêches. L'avantage qu'on peut retirer de cette seconde espèce d'indications n'est plus à démontrer. Les études poursuivies en Norvège sous la savante direction de M. le professeur Mohn, l'éminent directeur de l'Institut météorologique de Christiania, avaient abouti, en effet, à un résultat pratique de la plus haute importance : on avait observé que la morue, aux îles Lofoten, ne quittait jamais la couche d'eau de température comprise entre $+5^{\circ}$ et $+6^{\circ}$; il suffisait donc d'un navire de la marine royale chargé de relever par des sondages thermométriques précis la position et la profondeur de cette couche d'eau pour assurer une ample récolte aux pêcheurs. Encouragé par l'exemple donné à l'étranger, M. le professeur Pouchet a insisté naguère sur les avantages que pourraient fournir de semblables études à nos populations côtières si intéressantes tant au point de vue économique qu'au point de vue du recrutement de notre marine. « Nul doute, disait le savant professeur, qu'on ne soit conduit à établir ainsi les conditions favorables de la pêche des diverses espèces de poissons sur nos côtes... Une semblable recherche ne nécessiterait qu'un matériel expérimental peu

Digitized by Google

coûteux... et conduirait certainement à des indications en tous cas précieuses pour l'avancement des sciences et dont la pratique, à son tour, apprendrait sans doute vite à profiter. »

L'appel du professeur Pouchet est resté sans réponse de la part du gouvernement; seule, une de nos plus petites colonies, Saint-Pierre-Miquelon est entrée résolument dans la voie tracée : sur l'initiative éclairée de son gouverneur, M. Feillet, et de sa Chambre de commerce, elle a pris les dispositions nécessaires pour assurer à nos *banquiers*, dans la mesure de ses moyens, les indications de nature à rendre leur pêche fructueuse.

Le matériel expérimental nécessaire pour l'étude du Plankton est des plus simples. Il consiste essentiellement en un filet dont le voile est constitué par de la soie à bluter à ouvertures extrêmement fines; le tissu, de fabrication allemande, d'après M. le professeur Thoulet, compterait 5,926 ouvertures par centimètre carré, chacune d'elles étant un carré de 5 dixièmes de millim. de côté; le tissu de fabrication française lui serait bien supérieur : par centimètre carré, il présenterait 6,288 ouvertures ayant en moyenne 0 millim. 0635 de côté. Il suffit de promener lentement ce filet dans l'eau; sa section est déterminée, la distance sur laquelle on le promène est facile à mesurer; on peut donc en conclure rapidement le rapport soit du nombre soit du volume des éléments du Plankton à la colonne d'eau qui a été ainsi filtrée.

Malheureusement, il est fort à craindre que nous ne soyions distancés dans ce nouveau champ de recherches par l'étranger, comme cela est arrivé pour l'étude des grands fonds. C'était pourtant un Français, le savant Henri Milne-Edwards, qui avait attiré, dès 1861, l'attention sur la faune abyssale; cependant, ce ne fut que trente ans plus tard que, grâce à l'infatigable dévouement de M. le professeur A. Milne-Edwards, une commission de savants fut nommée pour organiser les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*.

Dès 1884, un professeur de l'université de Kiel, bien connu par ses travaux d'anatomie et de physiologie, le Dr V. Hensen, avait accompli un voyage de neuf jours dans la mer du Nord et l'océan Atlantique dans le but d'étudier la faune et la flore pélagiques. Les résultats de cette campagne engagèrent le gouvernement à favoriser ces recherches; l'empereur d'Allemagne et l'Académie

Digitized by Google

des sciences de Berlin allouèrent une centaine de mille marks à une commission présidée par le professeur Hensen. Cinq autres savants s'embarquèrent avec ce dernier sur le *National* : deux zoologistes, les docteurs Dahl et Brandt; un botaniste, le

FIGURE 1.
Ceratium furca
en chaîne de huit individus
(Péridinien).

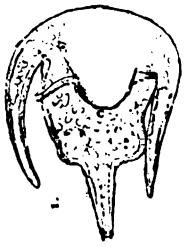


FIGURE 2.
Ceratium tripos
très grossi
(Péridinien).

FIGURE 3.
Ceratium furca
individu libre,
(Péridinien).

Dr Schütt ; un bactériologiste, le Dr Fischer, et un géographe, le Dr O. Krummel. Les résultats ont dépassé les espérances : la haute valeur des membres de l'expédition allemande était d'ailleurs un gage certain de succès. La durée de la campagne fut limitée à trois mois pendant lesquels on explora la mer d'Irminger, le courant du golfe, la mer des Sargasses, les parages des Bermudes,

Digitized by Google

les îles du Cap Vert, de l'Ascension, les côtes du Brésil et enfin les Açores[1].

La composition du Plankton est soumise à des variations si profondes qu'il est fort difficile de la fixer même d'une façon approximatixe; tout au plus pouvons-nous citer les éléments qu'on y rencontre le plus souvent : ce sont les méduses, les salpes (espèce de tuniciers), des vers auxquels leur forme a valu le nom de *Sagitta*, des annélides (*Alciope*), des mollusques de haute mer (ptéropodes), des œufs de poisson, des péridiniens (fig. 1, 2 et 3), singuliers êtres sur la nature desquels on hésite encore, des diatomées et enfin des crustacés.

Ce dernier groupe est surtout représenté dans les mers septentrionales par un petit copépode décrit par les zoologistes sous le

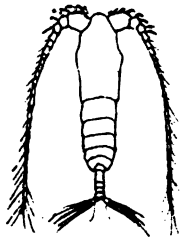


FIGURE 4. — *Calanus Finmarchicus*, grossi environ 12 fois. Petit crustacé appartenant au groupe des Copépodes.

nom de *Calanus finmarchicus* (fig. 4); au cours de la mission de la *Manche* qui, sous les ordres de M. le commandant Bienaimé, a visité l'année dernière l'océan Glacial, nous n'avons presque jamais manqué de l'observer dans l'énorme étendue de mer limitée par l'Écosse, le Groënland, le Spitzberg et la Norwège. Il y fourmille en bandes innombrables, et on peut, sans exagération, admettre, en nombre de points, l'existence de 300,000 individus par mètre superficiel. Parmi les diatomées, ces algues siliceuses qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire du globe, citons les *Rhizosolenia*, les *Chœtoceras* (fig. 5), auxquelles leurs cornes donnent un aspect si caractéristique, et enfin une algue pélagique que le professeur Pouchet avait découverte en 1881 au cours de sa mission en Laponie (fig. 6). Au cours du voyage de la

1. Les résultats de l'expédition sont consignés dans *Die Reisbeschreibung der Plankton Expedition*, qui comptera 5 volumes in-4°.

Digitized by Google

Manche, nous l'avons retrouvée aussi abondante : dans certains cas un mètre cube d'eau ne renfermait pas moins de 40,000 de ces *Tetrospora Poucheti*.

La richesse de la faune et de la flore pélagiques est surprenante : en certains points on peut compter jusqu'à 3,000,000 d'êtres par mètre cube. Le poids du Plankton répandu sur une étendue d'eau égale à la surface de la Manche peut, dans certains cas, atteindre 1,000,000 de tonnes. Aussi S. A. le prince de Monaco a-t-il insisté sur l'intérêt pratique que des naufragés pourraient retirer de ces indications : quelques filets fins suffiraient pour assurer leur nourri-

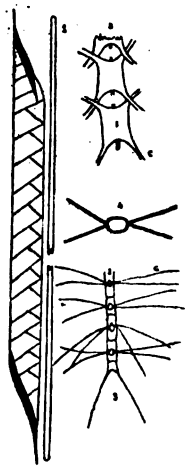


FIGURE 5. — 1, Deux espèces de *Rhizosolenia*. — 2 et 3, Chaînes de deux espèces de *Chætoceras*. — 4, Coupe transversale schématique d'un *Chætoceras* avec ses quatre *cornes*. — Toutes ces diatomées sont grossies considérablement.

ture dans l'Atlantique Nord, dans les mers septentrionales et peut-être même dans les mers chaudes.

Le Plankton est d'ailleurs soumis, dans sa quantité et dans sa qualité, à des variations considérables : d'un jour à l'autre comme d'un point à un autre peu éloigné, il diffère totalement. Les quelques chiffres suivants que nous empruntons aux travaux allemands sont concluants :

Mer d'Irminger.....	255 c.c.	de matière vivante par mètre carré superficiel.	
Parages des Bermudes....	40 c.c.	—	—
Mer des Sargasses.....	35 c.c.	—	—
Courant N.-E. de Guinée..	130 c.c.	—	—
Parages des Açores.....	83 c.c.	—	—

Digitized by Google

Pour un même point, nous n'avons qu'à renvoyer au schéma (fig. 7) établi d'après les observations de M. Biétrix.

Les océanographes se sont occupés d'expliquer ces variations sans y réussir pleinement, il faut bien le reconnaître. Le professeur Hensen croit devoir admettre que le Plankton existe en quantité constante mais que sa répartition seule est sujette à des modifi-

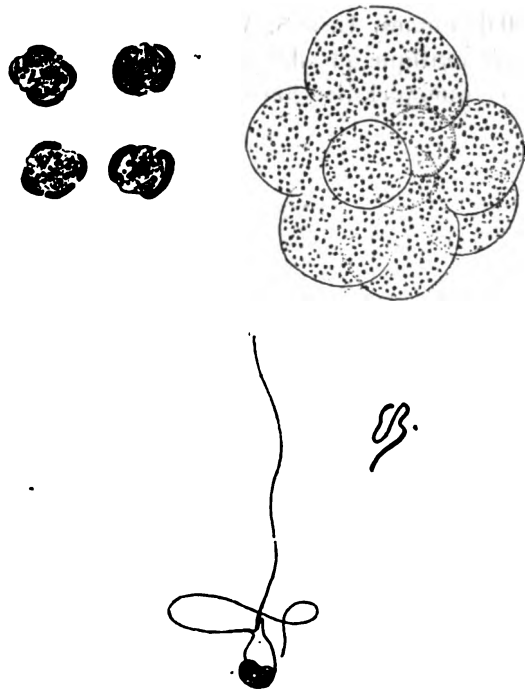


FIGURE 6[1]. — *Tetraspora Poucheti*, Hariot. A droite et en haut, l'algue à l'état frais. — A gauche et en haut, un groupe de cellules de la même algue fixées à l'alcool. — En bas, Zoospore fixée à l'acide osmique (Dessins de M. Biétrix).

cations profondes ; il n'est d'ailleurs pas limité à la surface mais s'étend en profondeur jusqu'à 400 et même 2,000 mètres et au delà.

Au premier abord on est tenté de considérer la mer des Sargasses comme la région où la densité de la faune et de la flore pélagiques atteint son maximum ; il n'en est rien cependant, car le Plankton y est assez pauvre : le cubage met ce fait nettement en

1. Nous devons ce cliché à l'amabilité de notre éminent maître M. le professeur Pouchet, qui nous a permis de puiser dans ses travaux avec une libéralité dont nous ne saurions trop le remercier.

Digitized by Google

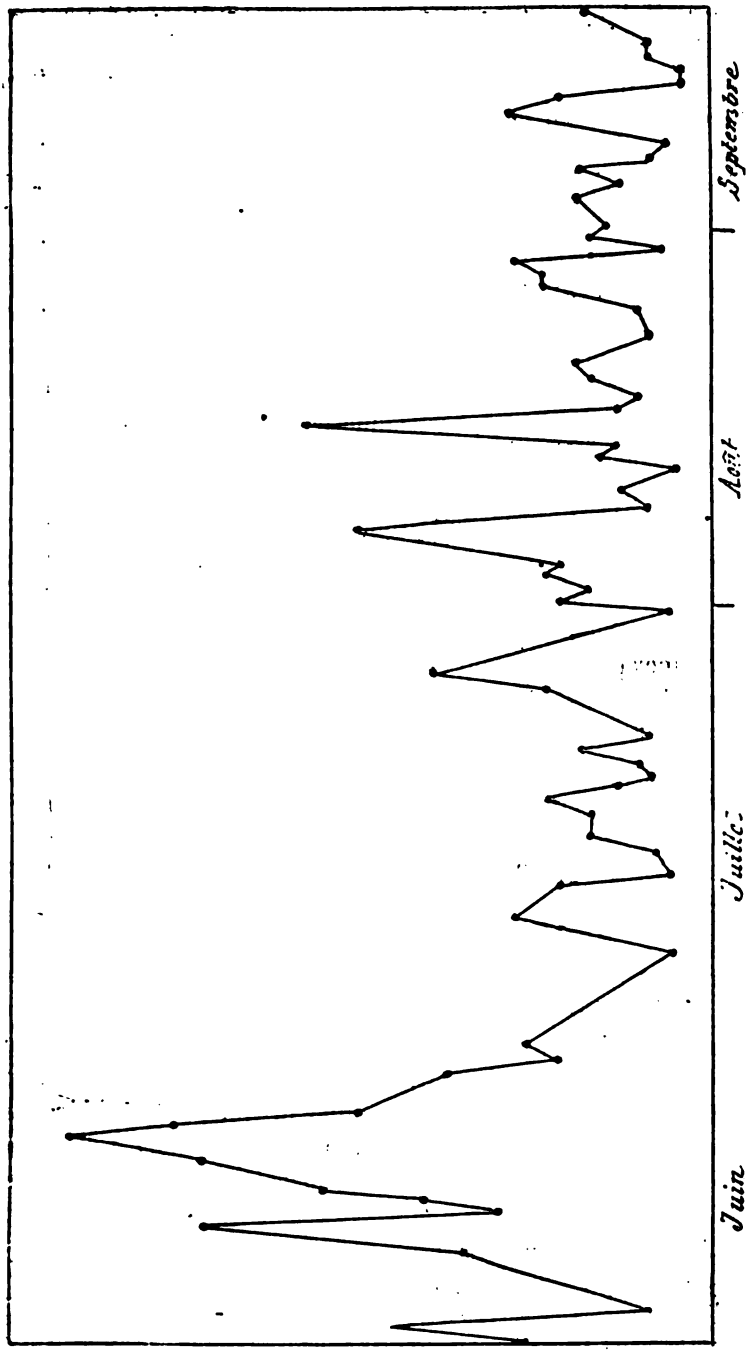


FIGURE 7. — Graphique de la proportion de Plankton observée dans la mer de la baie de Concarneau, pendant l'été de 1888, établi d'après les études de M. Blétrix.

Digitized by Google

lumière; il donne des chiffres en moyenne quinze fois plus faible que dans l'océan Glacial. D'ailleurs les algues des Sargasses (*Sargassum bacciferum* Ag.) ne présentent pas la propriété du Plankton de fournir pour un poids minime de matière sèche un volume relativement considérable. La masse de ces minuscules organismes dépassse également de beaucoup celle des cétacés pourtant si nombreux dans les mers septentrionales : le Plankton dans ces régions occuperait en moyenne 1 décimètre cube par mètre superficiel, les cétacés 30 cent. cubes seulement.

Dans les eaux froides, les formes végétales dominent en général : à la suite de nombreuses observations poursuivies depuis une quinzaine d'années dans l'Atlantique, dans les parages des Açores, à Concarneau, aux Féroë, en Islande et enfin au cours du voyage de la *Manche*, M. le professeur Pouchet a cru pouvoir trouver dans le fait précédent l'explication de la localisation des eaux vertes au nord, des eaux bleues au sud. Nous ne voulons pas entrer personnellement dans la critique de cette question; nous nous bornerons simplement à exposer la théorie de notre savant maître. D'après quelques expériences, le promoteur de cette idée a pu s'assurer que l'eau de mer préalablement filtrée et observée dans des conditions convenables est bleue. Dans les eaux chaudes où normalement le Plankton est animal, cette couleur naturelle ne serait pas altérée; dans les mers froides, au contraire, la phycophaéine[1] serait abandonnée par les organismes végétaux en quantité suffisante pour verdir l'eau. D'ailleurs, laissée au contact du noir animal qui, comme on le sait, est un décolorant énergique, l'eau verte redevient bleue[2].

Il résulte de ce qui précède que l'histoire des courants n'intéresse pas seulement la navigation; ils ont aussi une importance capitale au point de vue biologique en contribuant à l'extension des espèces, et, par conséquent, leur étude peut aboutir à la solution de questions économiques de premier ordre. Ces considérations expliquent comment un biologiste a pu être amené à s'occuper de cette question. M. le professeur Pouchet en a abordé, en effet,

1. La phycophaéine (Millardet) est un principe colorant vert des algues, soluble dans l'eau.
2. Voy. Pouchet, *Sur la couleur des eaux de la mer* (Assoc. française, Pau, 1893). On y trouvera la bibliographie de la question.

Digitized by Google

l'étude par le procédé expérimental; il a conçu un grand essai de flottage, d'ailleurs resté sans imitateur jusqu'à ce jour, dont les moyens de réalisation lui ont été fournis par le conseil municipal de Paris, qui n'a d'ailleurs jamais cessé de se faire remarquer par la générosité et la bienveillante attention qu'il porte aux recherches scientifiques.

Il s'agissait de jeter un nombre considérable de flotteurs au milieu de l'Atlantique aux environs des Açores; S. A. le prince de Monaco voulut bien se charger du soin d'aller les lancer dans les endroits fixés. Sa haute situation devait assurer le succès de l'expérience par la complicité du monde diplomatique[1].

Les flotteurs employés appartiennent à différents types mais tous renferment un document semblable dont nous reproduisons ici un fac-similé. La condition essentielle (pour ces pièces) était de porter un numéro extérieur qui permît de constater le lieu exact où chacun avait été lancé et qui permît de faire connaître ultérieurement son lieu d'atterrissage. Le document, en plus, devait être polyglotte, et, pour le mettre complètement à l'abri de l'action de l'eau de mer, il fut placé dans un tube de verre scellé à la lampe; une durée presque indéfinie lui était ainsi assurée. La rédaction n'avait d'autre but à se proposer que la simplicité.

La partie importante des instructions, où est reproduite l'invitation à retourner le document, est répétée en russe, norvégien, danois, anglais, allemand, hollandais, espagnol, portugais et maugrabin, c'est-à-dire dans toutes les langues parlées sur le rivage oriental de l'Atlantique. Des talons permettent d'ailleurs d'en constater l'authenticité; la collection en a été remise à l'Académie des sciences pour permettre d'utiliser les indications qui viendraient à être fournies dans un avenir éloigné[2] (Voy. le fac-similé ci-joint page 281[3]).

Quatre espèces de flotteurs, représentant un total de 1,731 pièces ont été employées :

1° *Sphères métalliques.* — Elles sont construites en cuivre rouge et se composent de deux hémisphères réunis par 10 boulons;

1. Voy. Pouchet, *Expériences sur les courants*, Paris, 1889.
2. Au moment où nous corrigeons les épreuves, M. le professeur Pouchet veut bien nous communiquer l'avis que lui transmet le *Meteorological Office* de Londres de l'atterrissage du flotteur 11 aux îles Watling. Ce tonneau avait été lancé il y a huit ans.
3. La planche hors texte, que nous a obligeamment communiquée M. le directeur de l'Imprimerie nationale.

Digitized by Google

une bande de caoutchouc contribue à rendre la fermeture hermétique. Le tube de verre renfermant les indications, est serré dans

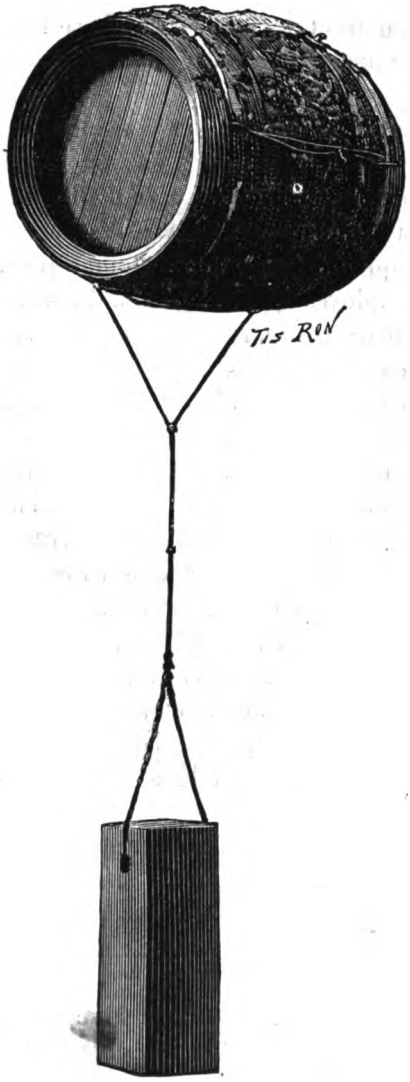


FIGURE 8. — Tonneau-flotteur muni de son lest temporaire.

une gaine en carton, entourée à son tour d'un morceau de toile de coton, qui le garantit ainsi contre les chocs que lui font subir les vagues à l'intérieur du flotteur.

Digitized by Google

2° *Fûts.* — Les fûts (fig. 8) sont des tonneaux à bière ordinaires dont la contenance est de 20 litres environ; ils sont goudronnés à l'intérieur et pour introduire le tube de verre enveloppé comme précédemment, il suffit de le faire entrer par la bonde. Les douves de chêne sont très épaisses et maintenues par 4 cerceaux de fer. Pour fermer l'orifice, on cloue par dessus la bonde deux plaques, une en caoutchouc et une seconde en cuivre. Mais comme

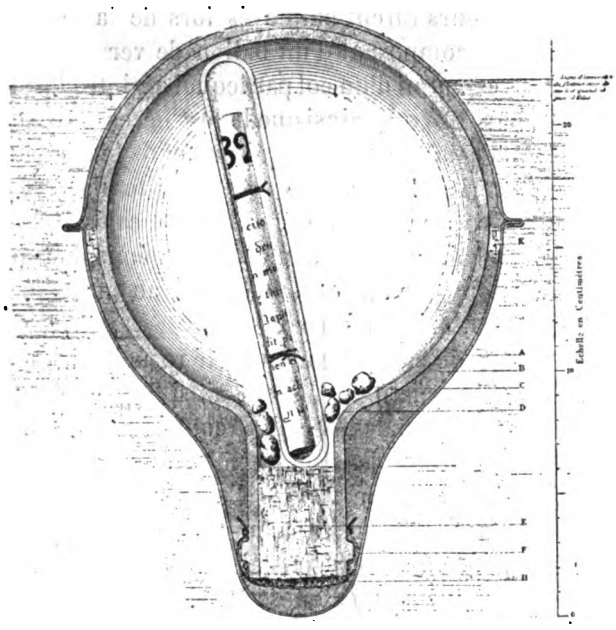


FIGURE 9. — Coupe d'un flotteur employé par M. le professeur Pouchet dans sa troisième expérience (1887). Le système est représenté dans sa position d'équilibre dans l'eau.

A — Chemise de cuivre sertie.
B — Poix de Bastein.
C — Verre.
D — Petits galets.
E — Bouchon.
F — Capuchon d'étoffe.
H — Glu marine.
K — Cale de liège.

ces tonneaux dépassent sensiblement le niveau de l'eau et offrent ainsi prise aux vents, on y attache en guise de lest temporaire une gueuse au moyen d'un fil de fer qui se rompt à peu près au moment où leur force ascensionnelle a diminué d'une quantité à peu près égale.

3° *Bouteilles.* — Les bouteilles étaient fournies par l'office du bord et on se contentait de les fermer avec d'excellents bouchons

Digitized by Google

recouverts par un délot de caoutchouc. Le tube y est disposé avec les précautions habituelles.

4° *Flotteurs.* — Les flotteurs précédents offraient plusieurs inconvénients graves : fragilité, défectuosité de fermeture, frais excessifs, etc.

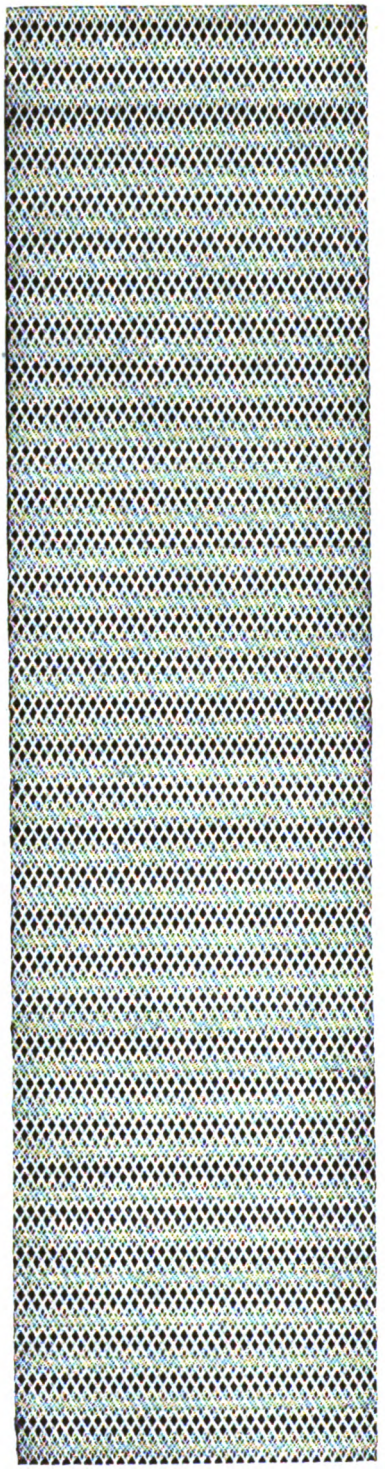
Le professeur Pouchet, après divers tâtonnements, s'arrêta au dispositif suivant (fig. 9) comme remplissant les meilleures conditions de dureté et de résistance et aussi les conditions d'économie désirables. Ces flotteurs furent employés lors de la seconde campagne (1887). Ils se composent d'un ballon de verre d'une contenance de 2 à 3 litres, muni d'un col par lequel on introduit le document renfermé dans son tube ainsi que le lest nécessaire; on ajoute quelques gouttes d'acide phénique qui préserve le bouchon fermant le globe de verre. Les ballons sont ensuite placés dans une chemise de cuivre rouge de forme semblable et calés au moyen du brai élastique de Bastein. Les deux pièces hémisphériques qui composent l'enveloppe externe sont serties au marteau; l'inférieure porte l'indication du numéro.

Un grand nombre de ces flotteurs ont été recueillis et retournés conformément aux instructions; ils ont ainsi fourni d'importants documents pour la connaissance des courants superficiels de l'Atlantique Nord. D'après l'auteur même de ces expériences, il faut « envisager, au point de vue de l'origine des courants de l'Atlantique Nord, une région de celui-ci qu'on peut se figurer comme une sorte de réservoir central ou de « château d'eau » s'emplissant par le nord et par l'ouest, se vidant par le nord-est et le sud-est. Cette région — notre zone indifférente — aurait son centre vers le 43° long. O. de Paris et le 42° lat. N. De là on dirait qu'une nappe d'eau s'écoule en éventail du Spitzberg aux Canaries, avec une vitesse maximum sur différents points de 6 milles en vingt-quatre heures environ; cette vitesse existant d'ailleurs aussi bien dans ce qu'on a appelé les branches du courant européen, qu'entre elles pour des eaux qui semblent privées de tout courant de compensation telles que les eaux qui pénètrent dans le golfe de Gascogne.

« Notre expérience de 1885 nous montre la branche sud-est du courant européen déjà établie par 43° 50′ lat. N. au niveau du 35° long. O.; l'expérience de 1887 nous permet de remonter encore plus loin vers son origine, jusqu'au 42° long. O. par le 41° 50′ lat. N.

Digitized by Google

Digitized by Google



N°

Нашедшаго

Den, som finn

Den Person, s

Any one findi

Jeder der diese

De vinder vane

Se ruega á qu

Roga se a que

دولة الفرنساوية

Digitized by Google

« L'expérience de 1886 a ceci de particulièrement intéressant qu'elle a porté sur le secteur nettement intermédiaire aux deux branches du courant européen. Aussi nous a-t-elle offert un mouvement des eaux plus voisin de la direction ouest-est. Elle ne nous permet pas de remonter jusqu'à la source occidentale des courants qui viennent ainsi en suivant à peu près un parallèle baigner la côte de France; mais les cas de flottage connus, particulièrement les faits de Hatton Lagaînière et du *Herder*, nous montrent les origines de ce mouvement reculées vers l'est, jusqu'au 35° méridien. Leur point de départ, en conséquence, paraît le même que pour la branche sud-est.

« Quant à l'expérience de 1887, elle n'a pas encore donné tous les résultats qu'on en peut attendre. Comme nous croyons avoir assuré à nos flotteurs une durée de plusieurs années, on peut espérer que le nombre de ceux qui seront découverts augmentant avec le temps permettra une analyse de plus en plus précise des routes suivies par eux.

« Notre ambition ne pouvait être d'ailleurs que d'apporter par des expériences de flottage combinées et entreprises sur une plus vaste échelle qu'on ne l'avait fait jusqu'ici une précision plus grande, nous n'osons pas dire définitive, dans la connaissance du déplacement superficiel des eaux de l'Atlantique Nord.

« Elles établissent déjà en tout cas et d'une manière péremptoire que nos côtes françaises ne reçoivent, au moins en été, aucun courant de surface venant du sud-ouest, mais au contraire un courant descendant de l'ouest-nord-ouest. » Ce qui ne tend, remarquons-le, à rien moins qu'à détruire ce préjugé remontant aux travaux de Humboldt et de Maury : que la côte française est échauffée par une portion du courant du golfe.

Quelle que soit la valeur définitive que l'avenir attribue à ces travaux, il restera toujours au professeur Pouchet le mérite d'avoir le premier introduit la méthode expérimentale dans l'étude de questions géographiques et celui d'avoir tenté le premier de déterminer exactement la direction des courants dont la connaissance a un intérêt spéculatif et pratique de première importance.

A. Pettit,
Assistant à l'École des Hautes-Études.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Exploration du docteur Baumann. — L'Afrique orientale allemande. — Exploration du Katanga. — La Nouvelle-Guinée allemande. — Succès de la mission Maistre, Brunache et Clozel.

I

La dernière partie de l'exploration du Dr Baumann, qui vient de terminer à Bagamoyo le long voyage commencé en 1891 dans l'Afrique orientale, n'a pas été moins intéressante que la première. Il a quitté le 8 août 1892 la station de Mouansa. Ayant suivi à peu près la route du Père Schynze, il a atteint Boukome, à la pointe méridionale du golfe Emin (lac Victoria-Nyanza). De là, il se dirigea droit vers l'ouest; le 23 août, il croisa la route de Speke, près du village de Kasoufoura, chef de l'Ousoui oriental.

Il entra ensuite dans une contrée inexplorée, l'Ouyagoma ou Ousoui occidental, pays montagneux et bien arrosé.

Le 5 septembre, Baumann traversa le Kagera, appelé en ce pays Rouvouvou. Il entra dans l'Ouroundi, où il fut bien accueilli : la population s'imagina trouver en lui un descendant de ses anciens rois. Il arriva, plus à l'ouest, à l'Akanyarou, qui n'est pas un lac, comme on le croyait d'après les renseignements de Stanley, mais un affluent du Kagera, et forme la limite orientale du Rouanda.

Il n'y aurait aucun lac important dans le Rouanda; il faudrait donc effacer des cartes le lac Alexandra. L'erreur proviendrait de ce que les Ouaroundi donnent à tout grand cours d'eau le nom de « Nyanza ».

Baumann ne crut pas devoir pénétrer dans le Rouanda. Il suivit la rive droite de l'Akanyarou, et, marchant au sud-ouest, atteignit le 19 septembre la chaîne qui forme la ligne de partage des eaux entre le Kagera, affluent du Victoria-Nyanza et le Rousisi, affluent du Tanganyika, c'est-à-dire entre les bassins du Nil et du Congo.

Baumann avait ainsi atteint la source du Nil la plus éloignée de son embouchure : c'est sur un espace de 35° que s'étend le bassin de ce fleuve.

Digitized by Google

Le 25 septembre Baumann, ayant franchi une chaîne de 2,000 mètres, atteignit le Tanganyika près d'Ousige. Se dirigeant vers le sud-est, il traversa le 8 octobre le Mlagarasi, poussa par Ourambo et, au commencement de novembre, arriva à Tabora.

Il est facile de comprendre quelle importante contribution apportera à la science la publication de la relation de ce voyage et de la carte d'une exploration accomplie dans des régions sur lesquelles nous n'avions que de vagues renseignements.

II

M. Herrmann, chef d'une des compagnies des troupes de protectorat de l'Afrique orientale, a publié dans le *Kolonialblatt* une note sur les routes des caravanes conduisant au lac Victoria-Nyanza.

La principale route, que les porteurs parcourent chaque année par centaines de milles, est celle de Bagamoyo-Mpouapoua-Mahalala-Tabora-Mouansa. Cette route est suivie chaque mois par la poste allemande dont le service a été organisé par la maison Schülcke et Meyr et qui atteint le lac en trente à quarante jours. Le service organisé par MM. Bousted, Ridley et Cie pour les missions anglaises passe par Saadani, Mpouapoua, Mahalala, Ousongo, Boukoumbi. Les lettres sont portées, en canot, de Mouansa à Boukoba et de là à Kampalla (Ouganda).

Kampalla est reliée à la côte par une route qui, par le lac Baringo, atteint Mombaze, mais qui ne remplit pas toutes les conditions jugées nécessaires : aussi la mission anglaise préfère-t-elle faire suivre à ses correspondances la route qui traverse l'Afrique allemande.

Les caravanes commerciales venant de l'Ouganda et de l'Ounyoro suivent la rive occidentale du lac Victoria et gagnent Tabora par Ouchirombo.

Les caravanes de l'Ousoukouma passent rarement par Tabora. D'Ousongo elles gagnent, d'ordinaire, Mouhalala.

Deux routes unissent Tabora au Tanganyika : l'une aboutit à Oujiji, qui est en relation, par eau, avec la côte septentrionale du lac, résidence du fameux chef Roumaliza. L'autre conduit à Karema.

Les marchands d'esclaves se dirigent vers la côte par Tabora, Iramba, Irangi.

Digitized by Google

Un fait prouve l'amélioration des communications entre la côte et la région de l'intérieur : une lettre partie le 22 novembre de Nyegesi (lac Victoria-Nyanza) est arrivée le 22 décembre à Bagamoyo, et le 13 janvier à Coblenz. Il y a deux ans, ce trajet, au lieu de cinquante-trois jours, exigeait encore 3 à 5 mois.

III

Comme on le sait, plusieurs expéditions belges ont, au cours des années 1891 et 1892, exploré le Katanga. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler ici même. Mais il ne paraît pas inutile de compléter ces premières indications en faisant connaître d'une manière complète l'itinéraire des explorateurs.

Le capitaine Paul Le Marinel quitta Lousambo sur le Sankourou, le 23 décembre 1890. Remontant le cours du Loubi, à travers le pays jusqu'ici inexploré des Bamboue et des Calveh, qui ne connaissent aucun produit de l'industrie européenne, il atteignit Tchikounga, par 6°20′. Prenant alors la direction du sud-ouest, il traversa le district de Kanioka, habité par les Balounga, peuple d'agriculteurs. Le 26 janvier 1891, il arriva chez le chef Mousemba, qui le reçut amicalement. Le 17 février, il traversa le Sankourou près de la résidence de Moutambo-Moukoulou, chef de district de Kalounde ; les habitants du pays ont construit entre leurs villages de vraies routes bien entretenues.

Sur un plateau de 1,150 mètres qui s'étend entre 8° et 9° de latitude, Le Marinel découvrit les sources du Lomami, un des plus importants affluents du Congo. Le 27 mars, il traversa le Loualaba, qui formait la frontière du royaume de Msiri.

Sur la rive droite du Loualaba, le pays est montagneux. D'étroites vallées séparent des montagnes de 1,400 mètres. Les Beno-Kabamba, qui l'habitent, sont un peuple chasseur.

M. Le Marinel resta sept semaines dans le pays de Msiri. Il quitta Bounkeia le 11 juin et revint, par une route plus septentrionale, à Lousambo, où il rentra le 11 août.

Nous avons fait déjà le récit des événements qui ont marqué l'histoire de la mission du capitaine Stairs. Rappelons seulement que, parti de Bagamoyo en juillet 1891, il arrivait le 9 octobre à Karema, sur le lac Tanganyika, et le 14 décembre à Bounkeia. Après

Digitized by Google

la mort de Msiri et l'annexion du Katanga, il repartit pour la côte orientale par le Tanganyika, le Nyassa et le Chiré. Il succomba en route à la fièvre le 5 juin 1892, et le marquis de Bonchamps ramena l'expédition à Quelimane.

Le capitaine Bia partit de Lousambo le 16 novembre 1891 avec 450 soldats ou porteurs. En soixante-quatorze jours, il atteignit Bounkeia, ayant recueilli d'importantes informations sur le cours du Sankourou et du Lomami et sur la région des lacs du Haut-Loualaba. Il est malheureusement mort de la fièvre dans le Katanga, mais ses rapports sont parvenus en Europe.

L'expédition de M. Delcommune n'a pas été moins féconde en résultats géographiques. Le 18 mai 1891, il quittait la station de Gongo-Loutita. Par 7°30′ de latitude sud, il traversa le Lomami; il prit la direction du sud-ouest. A Kilema Mouskeia, il se dirigea vers le nord-est; il atteignit le Loualaba par 27° long. E.; il explora le lac Kassali, sorte de dilatation du Loualaba, vue autrefois par Cameron.

C'est dans cette région que le lieutenant Hakanson, commandant l'arrière-garde, fut tué dans une attaque des indigènes, avec 12 soldats. Après avoir livré de nombreux combats aux Balouba, Delcommune arriva le 6 octobre à Bounkeia, quatre mois après le départ de Le Marinel. Dès le 19, il reprenait sa marche vers le sud, sans attendre l'arrivée de Stairs.

Le 30 novembre, il était à Ntenke, à la frontière méridionale de l'Etat du Congo, près de la source du Loufira, une des branches maîtresses du Loualaba. Ntenke a été visité par Capello et Ivens.

Dans cette contrée inconnue, l'expédition a fait d'intéressantes découvertes, mais elle a eu beaucoup à souffrir de la famine. Un tiers des porteurs et de l'escorte a succombé. Revenant au nord-ouest, Delcommune a atteint le 20 décembre le Loualaba près de Masima; là, le fleuve n'a que 30 mètres de large. L'expédition le suivit pendant sept semaines jusqu'aux chutes de Nzilo, par 10° lat. E. Elle revint à Bounkeia le 8 juin 1892 et apprit les événements qui s'étaient accomplis depuis neuf mois : la mort de Msiri et le séjour de Stairs. Le capitaine Bia occupait la capitale.

Après un repos d'un mois, Delcommune prit la route du Tanganyika. Il traversa le Louapoula un peu au-dessous de sa sortie du lac Moero. Ce fleuve est beaucoup moins important que le Loualaba.

Digitized by Google

Le 20 août, l'explorateur était à Baudouinville, où il trouva le capitaine Joubert. Il aida cet officier et le capitaine Jacques, bloqué dans Albertville par les Manyémas, à faire quelques démonstrations heureuses contre les traitants. On sait que le capitaine Jacques, délégué de la Société antiesclavagiste belge, est arrivé au Tanganyika depuis la fin de septembre 1891, afin de secourir le capitaine Joubert qui lutte depuis le commencement de 1890 contre d'incessantes attaques; ils ont été rejoints en 1892 par le lieutenant Long, et le capitaine Descamps vient de partir pour la même région, qu'il atteindra par la route de Nyassa.

Après un mois de séjour, M. Delcommune se dirigea, le long de la Loukouga, vers Benakamba, d'où il a gagné Stanley-Pool. Dans cette dernière partie de son voyage, il a reconnu les relations de la Loukouga et du Loualaba; désormais, c'est un fait bien établi que la Loukouga porte au système hydrographique du Congo les eaux du Tanganyika.

IV

Le gouvernement allemand vient de publier sur les colonies allemandes, à l'appui des propositions soumises à la commission du budget du Reichstag, une série de rapports renfermant sur la situation et sur les ressources de ces territoires des données intéressantes.

Le rapport consacré à la Terre de l'Empereur Guillaume contient notamment des détails très complets sur les produits de ces pays et sur les essais de culture faits par la Compagnie de la Nouvelle-Guinée.

Le climat de cette île a une déplorable réputation, mais la température élevée et l'humidité constante développent merveilleusement la vie végétale; la flore est, au contraire, comme on sait, si pauvre en Australie! Parmi les végétaux utiles, on cite toutes les variétés de palmiers, l'arbre à pain, la canne à sucre. Le caoutchouc et la gomme pourraient être récoltés en abondance. D'après les recherches des chimistes de la station agronomique de Halle, il n'y aurait pas une culture tropicale qui ne dût être tentée avec succès en Nouvelle-Guinée; l'expérience a justifié cette appréciation : le café, le coton, le tabac, sont cultivés avec profit; les légumes

Digitized by Google

d'Europe poussent bien, et vous savez quelle joie c'est pour l'Européen résidant dans les régions tropicales que de réjouir ses yeux de la vue d'une salade de son pays!

La faune est assez pauvre. Il y a peu de serpents, heureusement. Les forêts pullulent d'oiseaux de toute espèce. La Compagnie a introduit les animaux domestiques européens qui, à l'exception de la race ovine, ont prospéré.

Au point de vue de l'exploitation du pays, le commerce avec les indigènes ne pouvait donner de profits notables : ils n'ont pas de besoins et se contentent des fruits naturels du sol. La Compagnie devait donc se préoccuper d'entreprises agricoles. Elle a cherché à déterminer la venue de colons blancs, et tout d'abord des Allemands établis en Australie, en leur offrant les mêmes avantages qui leur sont faits au Queensland et, aussi, à Bornéo. Elle n'a pu attirer que quelques manœuvres sans ressources propres et peu zélés; la presse australienne s'est efforcée d'ailleurs de discréditer la Nouvelle-Guinée allemande. On espère obtenir de meilleurs résultats le jour où une ligne de navigation entre l'Allemagne et ses possessions océaniennes déterminera un courant d'émigration direct.

Des plantations de tabac ont été commencées par les soins de la Compagnie à Stephansort et à Hatzfeldthafen en 1888, à Erima en 1890. Le tabac envoyé à Brême a obtenu les suffrages des connaisseurs. En 1891, la « Compagnie de l'Astrolabe » s'est fondée sous les auspices de la Compagnie de la Nouvelle-Guinée, en vue de continuer la culture du tabac sur une grande échelle. Au capital de 2,400,000 marks, cette compagnie a reçu la personnalité juridique par une décision du Bundesrath le 22 décembre 1891. La Compagnie de la Nouvelle-Guinée lui a cédé, en échange d'un certain nombre d'actions, non seulement ses plantations de Stephansort et Erima, mais aussi des terrains voisins de Friedrich Wilhelmshafen, où ont été créées deux plantations nouvelles à Jomba et Maraga. La crise traversée par les plantations de Sumatra ayant laissé sans emploi un grand nombre de coolies chinois et de planteurs européens, la Compagnie a pu facilement recruter un personnel expérimenté: 1,600 coolies chinois ou malais ont été introduits dans la colonie d'août 1891 à mars 1892.

On a exporté vers Brême, en 1888, 1,600 livres de tabac provenant d'Hatzfeldthafen; en 1889, 20,656 (dont la plus grande partie provenait de Stephansort); en 1890, 24,994 de cette plantation et

Digitized by Google

12,878 d'Hatzfeldthafen; et en 1891, 46,577, dont 11,334 d'Erima, 16,744 de Stephansort, et 18,499 de la troisième plantation. On affirme qu'il n'est pas de meilleur tabac, même à la Havane et à Sumatra.

La culture du coton a commencé en 1888 à Konstantinhafen. On l'a entreprise aussi à Herbertshöhe. Des cocotiers sont plantés régulièrement dans les plantations de coton, de sorte que l'exploitation du copra diminue les frais de culture. On a exporté en 1889-1890 1,059 livres de coton; en 1890-1891, 14,401. Il est de bonne qualité.

Les bois de la Nouvelle-Guinée ont été particulièrement appréciés aux expositions de Cologne en 1888 et de Brême en 1890, et à l'exposition du meuble à Berlin en 1891. On estime le *Calophyllum inophyllum*, la *Cordia subcordata* et l'*Afzelia bijuga*. La difficulté des transports rend encore peu avantageuses les conditions de l'exploitation.

On pourra aussi utiliser les fibres de diverses plantes.

Les phosphates du groupe des Purdy (au nord d'Hatzfeldthafen) sont très riches; les abords de ces îles sont malheureusement difficiles. Néanmoins on a commencé l'exploitation des dépôts, et on a récemment découvert sur l'île Barth un mouillage très sûr.

La pêche rapporte des perles, du trepang, de l'écaille de tortue.

Une question de premier ordre, c'était l'acquisition de la main-d'œuvre. La population indigène est peu propre à un travail régulier en Nouvelle-Guinée. Il en est autrement dans le Nouveau-Mecklembourg et dans les îles Salomon. Les indigènes des archipels Bismarck et Salomon sont habitués de longue date à s'engager pour aller travailler dans les plantations des Samra et du Queensland. En vue de prévenir les abus, le commissaire impérial a, dès le mois d'août 1885, interdit les engagements pour toutes les plantations non allemandes, et défendu la vente d'armes et de munitions et de spiritueux. Des ordonnances du 15 et du 16 août 1888 ont réglementé le recrutement des engagés. Des dépôts de travailleurs ont été établis par la Compagnie à Herbertshöhe et à Friedrickwilhelmshafen. La Compagnie des plantations des mers du Sud a un dépôt particulier.

D'août 1888 à août 1892, 3,930 indigènes ont été engagés dans l'archipel Bismarck : 1,905 pour la Nouvelle-Guinée. Les contrats sont faits pour un, deux ou trois ans.

Digitized by Google

L'administration de la Nouvelle-Guinée a subi des transformations fréquentes. La Compagnie avait tout d'abord confié le soin de ses intérêts, la direction des entreprises économiques et l'administration du pays à un gouverneur (Landeshauptmann) assisté de chefs de stations. Le 23 mai 1889, un accord fut conclu entre la Compagnie et l'Office des affaires étrangères en vue de modifier cette organisation : un commissaire impérial fut chargé de l'administration; deux juges, dont l'un dans l'archipel Bismarck, et un certain nombre de fonctionnaires pris parmi les employés de la Compagnie, furent désignés. La Compagnie dut d'ailleurs payer au gouvernement impérial une somme représentant le traitement de ces agents. Au mois de septembre 1892, on est revenu à l'ancien état de choses : les pouvoirs ont été concentrés entre les mains d'un gouverneur nommé par la Compagnie avec l'assentiment de la chancellerie impériale. Ces fonctions ont été confiées à M. de Schmiele.

L. Delavaud.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, la nouvelle suivante nous est communiquée :

M. Delcassé, sous-secrétaire d'État aux colonies, vient de recevoir de M. Maistre le télégramme suivant :

Brass (Bouche du Niger), 25 mars.

« J'arrive à Akassa avec Brunache, Clozel, de Behagle, Bonnel de Maizières et Briquez, en santé parfaite. Nous avons traversé pacifiquement le sud du Baghirmi, reliant ainsi à l'Oubangui l'itinéraire de Nachtigal. Après avoir passé des traités sur le Chari et sur le Logoué, nous avons gagné l'Adamaoua par une route inexplorée, au prix de nombreuses difficultés et en livrant des combats où nous avons eu plusieurs tués. »

Maistre.

Nous nous réjouissons vivement du succès d'une mission si importante dans laquelle figure un de nos plus vaillants collaborateurs, M. Clozel.

Ludovic Drapeyron.

Digitized by Google

LE

COMMERCE D'IMPORTATION EN FRANCE

AU MILIEU DU XVIe SIÈCLE

D'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale

(SUITE)

[PORTUGAL]

Il me semble avoir assez parlé des marchandises qui sont amenées d'Angleterre; maintenant, parleray de celles chargées et amenées de Portugal en France, ainsi qu'il a esté faict des aultres pays. Et premièrement:

Espiceries de toutes sortes, drogueries de toutes sortes.

Lesquelles sont moins regrattées que celles amenées de la ville d'Anvers; et on les descend à Bayonne, Bordeaux, La Rochelle, Bretaigne et Normandie et, quelque fois, à Marseille, combien que, en plusieurs lieux, la descente d'icelles soit deffendue[1]; toutesfois, les marchans qui les conduisent ne laissent à les faire descendre où ilz en trouvent commodité et depesche. Et, pour les causes susdictes, ne sont necessaires audict royaume, ains de grands coustz et peu de prouffict. Et en est amené dudict Portugal, tous les ans, pour plus de trois cens mil livres.

Aultres riches denrées, assavoir : pierres precieuses et perfuns, regrattées audict Portugal, venant des Yndes et aultres pays de Levant et Midy, apportées en France.

Esmerauldes, dyamens, rubys, perles et aultres espèces de pierreries, qui sont semblables à celles amenées d'Anvers, et en plus grande quantité; muscq, ambre gris, sivettes et aultres espèces de senteurs et perfuns, qui sont pareillement superflues et dommageables oudict royaume, pour les mesmes causes de celles jà dictes venans d'Anvers. Et se montent bien par an, en temps de paix, trois ou quatre cens mil livres.

1. Par l'ordonnance du 10 septembre 1549 (a. 3), les épices ne devaient entrer que par Rouen, Marseille et Lyon (Fontanon, *Edits et ordonnances*, Paris, 1611, in-f°, t. II, p. 509.)

Digitized by Google

Plus, est chargé et amené de Portugal en France :

Sucres de toutes sortes, miel de toutes sortes, et quelque nombre de cires. Lesquelles choses sont commodes en France et non necessaires : toutesfois la quantité qu'il en est amené est si grande qu'elle se monte bien par an deux cens cinquante mil livres.

Semblablement, y est chargé et amené audict royaume :

Alluns de plusieurs espèces, boys de Bresil et aultres servans à taincture. Qui sont denrées bien requises. Il est vray qu'il seroit plus prouffictable d'aller és lieux où se prennent telles choses, assavoir : lesdictz boys au pays de Bresil, et lesdictz alluns à Cite Vialle ou Civita Vechia, parce que l'on en auroit meilleur compte, mesmes desdictz alluns. Desquelles choses en est bien amené, par an, pour six vingtz mil livres.

Plus, y sont chargées les choses cy après declairées, et amenées comme dessus :

Confitures liquides, confitures seiches, mirabolans, capes en conserve, olives en conserve, cristemarine en conserve. Qui sont choses superflues et dont l'on se pourroit passer. Et se peuvent lesdictes confitures facilement faire en France, mesmes en Provence et Languedoc, où les oranges, cedras, citrons et olives croissent en grande habondance. Et le pris desdictes choses estranges est si excessif que, tous les ans, on en vend audict royaume, pour la somme de cinquante mil livres.

Aultres marchandises amenées dudict pays en France :

Figues et raisins, dattes, oranges, cytrons, limons, amandes, pynons, noisettes et aultres fruicts. Desquelles choses, actendu la grande abondance qui croissent oudict royaume, mesmes ausdictz pays de Languedoc et Provence, l'on s'en pourroit aussi facillement passer; toutesfois, d'aultant qu'elles sont à bon marché, elles sont plus prouffictables que dommageables, et servent grandement au menu peuple. Et en peult estre amené, tous les ans, pour la somme de quarente à cinquante mil livres.

Il vient aussi dudict pays de Portugal grande quantité d'huille d'olif et de poisson, dont l'on se pourroit bien passer, actendu la grande quantité qui en est en iceulx pays de Provence et Languedoc, et de l'huille de poisson que l'on faict en Guyenne. Mais, pource aussi qu'ilz sont à meilleur marché que les aultres, pour la grande quantité, et commodité de les amener par la mer, ilz prouffictent audict royaume. Et, par commune estimation, en est bien amené, par an, pour quarente mil livres tournois.

Digitized by Google

Est aussi chargé et amené dudict pays en France :

Vins bastardz, vin de Taige, vin de rosette et aultres fortz vins blancz et clairetz. Qui sont aussi superfluz et de hault pris, non necessaires et ne servans que de folle despence; dont en est amené, par an, pour vingt ou trente mil livres.

Plus est apporté de Portugal, en grande quantité, en France :

Ducatz à la petite croix [1], doubles ducatz à la petite croix [2], lesquelz sont bons et prouffictables; ducatz à la grande croix ou potence [3], qui ne sont si bons que les aultres à la petite croix, [doubles ducatz à la grande croix] [4] qui ne sont aussi si bons [que les aultres à la petite croix] et sont forgez de bas alloy. Lesquelz ducatz à la potence peuvent porter, à ceulx qui ne les congnoissent, plus de dommaige que de prouffict [5]. Et en est amené quelque fois, pour une année, pour plus de huict cens mil livres tournois.

[ESPAIGNES]

Pource que cy devant a esté parlé des espèces des denrées et marchandises chargées en Portugal pour France, à present, feray mention de celles chargées des Espaignes pour y amener, tant par terre que mer, comme s'ensuit :

Soyes creues du pays de plusieurs contrées du royaume d'Espaigne :

Qui ne sont requises ne necessaires en ce royaume. Toutesfois, du temps que l'on [en] amenoit grande quantité, elles estoient de grand prouffict, à cause de la grand manufacture, que l'on faict, à Tours et aultres villes de ce royaume, des draps de soyes, soyes tainctes et aultres tissures et ouvraiges

1. Titre : 22 car. 26/32 ou 951 mil.; poids : 2 den. 17 gr. ou 3 gram. 45; valeur légale : 47 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 132, 138.)
2. Titre : 22 car. 26/32 ou 951 mil.; poids : 5 den. 10 gr. ou 6 gram. 90; valeur légale : 94 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 132, 138.)
3. Titre : 21 car 25/32 ou 908 mil.; poids.: 2 den.' 17 gr. ou 3 gram. 45; valeur proportionnelle : 45 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 132, 138.)
4. Titre : 21 car. 25/32 ou 908 mil.; poids : 5 den. 10 gr. ou 6 gram. 90; valeur proportionnelle : 90 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 132, 138.)
5 Dans la pratique, on ne tenait pas compte de l'alloy ou titre, mais seulement du poids des monnaies : aussi les ducats à la potence couraient-ils pour le même prix que les autres; et cela, malgré le décri, motivé sur la « variation et incertitude de leur loy » (Ordonnance du 23 janvier 1549, art. 3). Pour expliquer en partie cet abus, il faut noter que nos écus, qui servaient de point de comparaison, avaient une valeur réelle inférieure à leur valeur légale. Ils étaient censés à 23 carats ou 958 mill.; mais des essais officiels faits, en 1560, prouvèrent que les écus d'avant 1540 étaient à 22 car. 1/2 ou 938 m., et ceux d'après 1540 à 22 car. 3/4 ou 948 m. (Bibl. nat., ms. fr. 18505, f° 28). Au reste, notre auteur n'est pas favorable au décri, qu'il juge plus ruineux encore que le cours des mauvaises espèces. Il recommande, pour entraver l'entrée des monnaies étrangères, bonnes comme mauvaises, l'emploi sévère des moyens préventifs en usage chez nos voisins, et parfois chez nous : essai préalable et fixation de la valeur légale à la valeur du métal fin contenu dans la pièce, sans tenir compte du brassage et du seigneuriage (ms. fr. 2085, f° 68).

Digitized by Google

de soye, en manière qu'il a esté telle année que l'on en a amené desdictes Espaignes pour plus de deux milions de livres. Mais, à présent que l'Empereur[1] y a faict mectre quinze pour cent plus que de coustume à payer le cent pesant, avec quelque deffence, en vient bien peu en ce royaume.

Plus, apportent desdictz pays l'or et argent qui ensuit :

Ducatz vieulx[2] à deux testes; ducatz nouveaulx[3] à deux testes; doubles ducatz vieilz[4] et nouveaulz[5], pistolletz[6], et quelque or en lingotz; realles[7] d'argent de plusieurs espèces, argent en masse.

Toutes lesquelles espèces d'or et d'argent ne sont seullement duisibles, ains prouffictables et necessaires oudict royaume, excepté lesdictz pistolletz, qui peuvent porter grand dommaige audict royaume, s'il est vray, comme l'on dict, qu'ilz soient forgez de foible alloy et faictz des escuz et aultres espèces d'or du coing d'iceluy royaume de France, qu'ilz trouvent moyen d'assembler et difformer pour en faire lesdictz pistolletz, tirant du fort le foible : chose que l'on afferme estre vray; qui porteroit grand préjudice de la république dudict royaume. Et ce qui faict juger estre vray est que l'on ne trouve plus guères desdictz escuz audict royaume, ains grande quantité desdictz pistolletz y avoir cours.

Et, quoy que ce soit, l'on estime que desdictz doubles ducatz, lingotz et pistolletz en est amené pour plus de trois milions de livres, tous les ans, en France.

Chevaulx amenez d'Espaigne, nonobstant les deffences, audict royaume de France :

Genetz[8] d'Espaigne, villains[9] d'Espaigne et aultres chevaulx.

Lesquelz sont bien requis au faict de guerre et non necessaires, parce que l'on s'en peult passer : et les choses desquelles les hommes se peuvent passer, ne doibvent estre jugées necessaires. Et d'iceulx en est amené, tous les ans, pour plus de cinquante mil livres tournois.

1. Charles Quint.
2. Titre : 23 car. 3/4 ou 989 mil.; poids ; 2 den. 17 grains (3 gr. 45); valeur légale : 49 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 129, 132, 138.)
3. Titre : 23 car. ou 958 mil.; poids : 2 den. 17 grains (3 gr. 45); valeur légale : 48 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 129, 132, 138.)
4. Titre : 23 car. 3/4 ou 989 mil.; poids : 5 den. 10 grains (6 gr. 90); valeur légale : 98 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 129, 132, 138.)
5. Titre; 23 car. ou 958 mil.; poids : 5 den. 10 grains (6 gr. 90); valeur légale : 96 sols. (Voir Fontanon, t. II, p. 129, 132, 138.)
6. Du même poids que notre écu de 2 den. 15 grains (3 grammes 34), le pistolet était à un titre inférieur : en 1545, à 21 car. 3/4 ou 907 mil. (valeur légale : 41 s. 6 d., l'écu valant 44 s. 3 d.); en 1550, à 22 car. ou 917 mil. (valeur légale : 44 s., l'écu valant 46 s.). Dans la pratique, on le prenait pour un écu.
7. Elles étaient au titre de 11 den. 2 gr. ou 924 mill. Il y en avait de *quadruples*, *doubles*, *simples* et *demies*, qui pesaient respectivement 10 den. 16 gr. ou 13 gram. 60, 5 d. 8 g. ou 6 gr. 80, 2 d. 16 g. ou 3 gr. 40, 1 d. 8 g. ou 1 gr. 70, et valaient 16, 8, 4 et 2 sols.
8. Jauncts, jonets, chevaux de petite taille, mais bien proportionnés.
9. Chevaux non dressés (?).

Digitized by Google

Il est aussi amené desdictz pays audict royaume grande quantité d'alluns de diverses sortes, qui est duisiblé et peult monter, tous les ans, cent mil livres tournois. Car les alluns, qui sont mis en besongne tous les ans, à cause de la taincture de drapperie, montent ung merveilleux argent et beaucoup plus que l'on ne pense. Et ce seroit ung grand bien si (comme je pense) lesdictes mynes et sources d'allun estoient audict royaume, et qu'elles feussent cherchées et descouvertes. Et certainement je croy, comme il a esté dict, que la grande habondance des biens d'iceluy empesche les chercher.

Les espèces des armeures amenées desdictz pays audict royaume, monobstant les deffences, sont :

Allemelles d'espées, de poignardz, de dagues; boucliers de Catholongne ou Barzellonne, et aultres boucliers qui sont duisibles et non necessaires, parce que l'on s'en peult passer. Et n'en est amené grand nombre à cause des deffences; et ce qui en est amené peult monter de trois à quatre mil livres, par an.

Aussi est amené desdictz pays sucre de toutes sortes, en grande quantité, qui est bien duisible et non necessaire audict royaume, parce que c'est marchandise de hault pris, et de laquelle l'on en consomme grande quantité, comme a esté dict. Et est estimé que, desdictz pays seullement, en est amené pour cinquante mil livres ou plus, tous les ans.

Le saffran, qui est amené tous les ans desdictz pays, se monte ung merveilleux argent; toutesfois n'en demeure guères oudict royaume, pource qu'il en croist, non seullement pour sa fourniture, ains, comme a esté dict, les estrangers en transportent grande quantité dehors, et mesmes les Allemans, qui enlievent tout celuy qui est emmené desdictes Espaignes. Et croit l'on fermement que ledict saffran, qui vient desdictz pays, se monte bien, tous les ans, à trois ou quatre cens mil livres.

Aultres marchandises emmenées desdictz pays :

Veloux et aultres petitz draps de soye; soyes tainctes et retorces, laynes, draps frizez fins, draps d'escarlate de Valence, draps de Parpignan et aultres draps, crespes de soye entremeslez d'or et d'argent, crespes sans or et argent, toilles de soye tissue avec or et argent, toilles de soye seullement, ouvraige de lingerie d'or et d'argent, ouvraiges en lingerie de fil blanc seullement, gans d'ocquaigne[1], gans perfumez, loups serviers, genettes noires, genettes grises, lubernes, rampais[2], esmerauldes, dyamens, rubys, perles, et aultres espèces de bagues et pierreries et toutes sortes.

Toutes lesquelles choses, reservé les pierreries, bagues et fourrures, qui sont pour les princes et grandz seigneurs seullement, ne sont que bifferies, choses vaynes, superflues et pernicieuses, mesmes lesdictz crespes, perfuns

1. Ou *aucaigne* (?), sorte de lama.
2. Ou *rampaus*, fourrures à doubler.

Digitized by Google

et ouvraiges de lingerie. Quant ausdictz draps de soye et lesdictes laynes et drapperie de laynes, les causes et raisons pourquoy telles marchandises sont dommageables, par cidevant, ont esté assez declairées.

Et, pour le regard desdictz crespes, toilles de soye et gans perfumez, l'on ne scauroit estimer le dommaige que telles choses portent, tous les ans, en iceluy royaume, à l'occasion de la grande somme d'argent qui y est employée, car il n'y a si petit compaignon qui n'ayt la hardiesse de mectre deux, trois et quatre escuz en une paire de gans, ne si petite dame ou femme de bas estat, qui ne vueille bien employer, en ung collet de crespe ou faict en ouvraige de lingerie, piquerie ou broderie, telle et semblable somme, encores que ce que dict est ne scauroit servir quinze jours qu'il ne soit gasté, et ne peult de riens proufficter : chose qui apaouvrist grandement les habitans dudict royaume et enrichist les estrangers, conducteurs et porteurs desdictes bifferies et drogueries inutilles.

Et sont toutes lesdictes choses estimées, par commune oppinion, monter, tous les ans, venans d'Espaigne seullement, plus de deux cens mil livres, qui est ung grand argent employé, et la plus grande partie sans prouffict.

Aultres marchandises qui sont amenées desdictz pays audict royaume :

Confitures liquides, confitures seiches, pynons en pommes et hors pommes, vin bastard, vin de Romanie[1], vin d'Allican[2] et aultres sortes de vins estranges.

Lesquelles marchandises sont du tout inutilles et dommageables audict royaume, et peuvent monter, tous les ans, de vingt à vingt cinq mil livres tournois.

Et tout ce qui vient desdictes Espaignes par la mer descend à Bayonne, Bordeaulx et La Rochelle, Nantes, Basse Bretaigne, Havre de Grace, Rouen, Dieppe, Boulongne; et celles venant par la mer de Levant, à Narbonne, Aiguemorte et Marceille; et par terre, à Bayonne, Tholouze et Narbonne, tirant à Parpignan.

(*A suivre.*) A. CHAMBERLAND.

1. Grèce.
2. Alicante.

Digitized by Google

PREMIÈRE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

(SUITE)

PREMIÈRE DÉCADE, NEUVIÈME CHAPITRE.

Au cardinal Louis d'Aragon.

Vincent Yanez Pinzon et son neveu Arias Pinzon, compagnons de l'amiral Colomb dans sa première navigation, et engagés par lui à titre de capitaines pour conduire les deux plus petits navires, ceux que plus haut nous avons nommé caravelles, désireux de faire de nouvelles expéditions et de découvrir des terres nouvelles, construisirent à leurs frais quatre caravelles dans leur port natal, Palos, ainsi que l'appellent les Espagnols. Palos[1] se trouve sur le bord de l'Océan occidental. Ils demandent l'autorisation du roi, et, vers les calendes de décembre de l'année 1499, sortent du port. Or Palos[2] est à soixante et douze mille pas de Cadix, et à soixante-quatre milles du port de Séville en Andalousie. Tous les habitants de Palos, sans exception, sont adonnés aux choses de la mer et occupés à de continuelles navigations.

Ils longent les îles Fortunées et se dirigent tout d'abord vers les Hespérides, autrement nommées les îles du Cap Vert, ou bien encore les Gorgades Méduséennes[3]. Ils cinglent droit au midi. A partir de celle des Hespérides que les Portugais, ses possesseurs, nomment île de Saint-Jean[4], aux ides de janvier, ils sont poussés vent debout par l'africus, ou vent du sud-est, qui tient le milieu entre le vent du midi et celui de l'est. Après avoir parcouru, en se laissant pousser par ce vent, environ trois cents lieues, ils perdirent de vue le pôle arctique. Dès qu'il eut disparu ils furent assaillis par des vents, des courants, des tourbillons et des tempêtes continuels; pourtant, bien qu'avec beaucoup

1. Sur ce voyage de Pinzon consulter NAVARRETE, III, 82, 102, 113. — WASHINGTON IRVING, *les Compagnons de Colomb*.
2. Palos de la Frontera, à 6 kil. E.-S.-E. de Huelva (Andalousie), district de Moguer, sur la rive gauche du Tinto, qui va se jeter dans le golfe de Cadix par le même estuaire que l'Odiel.
3. Sur les îles du Cap-Vert voir LOPES DE LIMA, *Ensaios sobre a statistica das possessoes portuguezas*, t. I (1844).
4. Aucune des îles de l'archipel ne porte aujourd'hui le nom de Saint-Jean. Martyr a sans doute confondu avec Saint-Jacques, la plus importante du groupe.

Digitized by Google

de dangers, ils firent avec ce même vent deux cent quarante lieues. Le pôle nord continuait à ne plus se montrer. Eux et les anciens poètes, philosophes et cosmographes sont en dissentiment sur la question de savoir si la partie du monde au delà de la ligne équinoxiale est ou n'est pas déserte et inaccessible. Les Espagnols affirment[1] qu'elle est habitée par des peuples nombreux; les auteurs anciens prétendent qu'elle est inhabitable, à cause de la perpendicularité des rayons du soleil. Je dois pourtant reconnaître que même parmi les anciens[2] il s'est rencontré des auteurs qui ont cherché à démontrer que cette partie du monde était habitable. Quand je leur ai demandé s'ils avaient vu une étoile polaire au sud, les matelots des Pinzon m'ont répondu qu'ils n'avaient aperçu aucune étoile semblable à l'étoile polaire de notre hémisphère; mais ils ont aperçu des étoiles toutes différentes[3], et à l'horizon une sorte de vapeur obscure et épaisse qui arrêtait presque la vue. Ils croient que le milieu du globe terrestre se renfle[4] en éminence et qu'on ne peut apercevoir le pôle antarctique qu'après avoir dépassé cette éminence. En tout cas ils ont vu des constellations entièrement différentes des constellations de notre hémisphère. Tel est leur récit. Recevez-le comme ils me l'ont donné. Ce sont des Daves et non point des Œdipes.

Le septième jour des calendes de février, on aperçoit enfin la terre[5] à l'horizon. Comme l'eau de la mer paraissait trouble, on jette la sonde, et on trouve le fond seulement à seize aunes, ce qu'on nomme communément des brasses. On s'approche, on débarque, et on s'arrête au même endroit deux jours entiers sans découvrir un seul habitant. On trouve pourtant des traces humaines sur le rivage. Les Espagnols, après avoir inscrit sur les arbres et les rochers voisins du rivage leurs noms, celui du roi, et quelques détails sur le débarquement, s'éloignèrent. Non loin de cette première station, guidés par des feux qu'ils virent pendant la nuit, ils découvrirent une tribu campée qui dormait en plein air. Ils résolurent de ne pas troubler son repos, jusqu'à ce qu'il fît jour. Quand le soleil se leva, quarante des nôtres prennent les armes et marchent vers les indigènes. A notre rencontre s'avancent trente-deux barbares, armés d'arcs et de javelots. Ils étaient suivis par le reste de la troupe, armé de même. Nos hommes ont raconté que ces indigènes étaient plus grands que des Allemands ou des Hongrois. L'œil de travers et la menace au front, ils examinaient nos compatriotes. Ceux-ci pensèrent qu'ils ne devaient point faire usage de leur armes. Agissaient-ils ainsi par peur ou pour les empêcher de s'enfuir, je l'ignore. En tous cas ils s'efforcèrent de les attirer par des pa-

1. Ils avaient raison de l'affirmer, et le savaient déjà par expérience, puisque la côte du continent avait été visitée par plusieurs explorateurs.

2. Anaxagore, Pythagore, Philolaüs, Platon, Aristote, Cicéron, Macrobe, Mela, etc., croyaient à l'existence des antipodes. Voir les passages réunis par GAFFAREL, *les Précurseurs de Colomb*, 144-147.

3. On savait déjà qu'il existait des constellations en dehors de celles qui brillent dans l'hémisphère boréal. Ainsi la Croix du Sud paraît avoir été connue, sans doute sur le rapport des géographes arabes, par Dante (*Purgatoire*, I, 22). Aristote avait déjà écrit (*De Cœlo*, II, 14) qu'on voyait en Egypte des étoiles qui ne brillaient pas dans notre hémisphère.

4. Le renflement de la terre à l'équateur avait été pour la première fois signalé par Colomb.

5. La terre fut signalée le 28 janvier 1500. On la nommait Santa Maria de Consolacion : c'est aujourd'hui le cap Saint-Augustin.

Digitized by Google

roles caressantes et en leur présentant des cadeaux; mais les indigènes, en hommes déterminés à ne pas entrer en relations avec les nôtres, repoussent tout conciliabule, et sont toujours prêts au combat. Ils se contentent de nous écouter parler et de nous voir gesticuler. Les deux partis s'en retournent chacun de leur côté; mais au milieu de la nuit suivante, les indigènes s'enfuient et abandonnent les lieux qu'ils occupaient.

Les Espagnols ont raconté que c'était une race vagabonde, semblable à ces Scythes qui, sans domiciles fixes, vont, avec leurs femmes et leurs enfants, de pays en pays au moment des récoltes. Nos hommes ont affirmé sous serment que la trace de leurs pas observée sur le sable dénotait des pieds deux fois plus grands que les pieds d'un homme de taille moyenne[1]. Continuant leur navigation, ils arrivent à l'embouchure d'un autre fleuve, mais qui n'était pas assez profond pour pouvoir être remonté par les caravelles. On envoie donc à terre, en reconnaissance, quatre chaloupes montées par des soldats. Sur une éminence voisine du rivage, ils aperçoivent une troupe d'indigènes. Nos hommes les invitent à entrer en relations d'échange en envoyant l'un d'entre eux à leur rencontre. On crut que les indigènes cherchaient à prendre et à emmener avec eux un des nôtres; car ils jettent de loin à notre émissaire un pieu doré long d'une coudée, en échange d'une clochette qu'il leur avait présentée pour les attirer. Au moment où l'Espagnol se baissait pour ramasser ce pieu doré, les indigènes l'entourent en moins de temps qu'il en faut pour le dire et s'efforcent de l'entraîner; mais il se défend contre les assaillants avec son épée et son bouclier et donne à ses compagnons, encore dans les barques, le temps de le secourir. Pour en finir en peu de mots, puisque vous me parlez avec tant d'insistance de votre prochain départ, avec leurs flèches et leurs javelots ils tuèrent huit des nôtres et en blessèrent plusieurs. Ils vinrent attaquer nos barques avec hardiesse jusque sur les rives du fleuve, et du haut de la berge tirèrent à eux le corps même des barques. On les tue à coups de lances et d'épées, comme des brebis, car ils sont nus, mais ils ne cèdent pas pour autant. Ils réussirent même à enlever une de nos barques. Il est vrai qu'elle était vide, et que le pilote avait été transpercé par une flèche et tué. Les autres barques réussirent à s'échapper. Aussi laissa-t-on ces barbares indigènes.

On longea ensuite le même rivage, en prenant la direction du nord-ouest. La perte de leurs compagnons avait attristé les Espagnols. Ils avaient parcouru à peu près quarante lieues, quand ils arrivèrent dans une mer[2] dont les eaux étaient si douces qu'on put renouveler les provisions d'eau fraîche. Comme ils cherchaient la cause de ce phénomène, ils découvrirent que des fleuves rapides sortis de hautes montagnes se réunissaient dans cet endroit pour se jeter à la mer. Sur cette mer s'étalent plusieurs îles. Elles sont, dit-on, remarquables par leur fertilité et très peuplées. Les indigènes sont doux et sociables, mais ces qualités ne leur servent à rien, puisqu'ils n'ont aucune des produc-

1. Exagération commune à tous les voyageurs. Qu'on se rappelle les contes fantastiques sur la prétendue taille des Patagons.
2. Était-ce l'embouchure de l'Amazone? On en douterait, puisque plus loin Martyr parle spécialement du Maragnon.

Digitized by Google

tions que recherchent les Espagnols, de l'or et des pierres précieuses. On en retint comme prisonniers trente-six. Les indigènes donnent à la région tout entière le nom de Mariatambal. Le pays à l'est de ce grand fleuve se nomme Canomorus et à l'ouest Paricora. Les indigènes faisaient comprendre par signes qu'à l'intérieur on trouverait une quantité d'or non médiocre. Les Espagnols continuant leur marche droit au nord, en suivant toutefois les sinuosités du littoral, retrouvèrent l'étoile polaire. Tout ce littoral fait partie du Paria, cette contrée si riche en perles que Colomb découvrit en personne, comme nous l'avons raconté, Colomb, le véritable[1] auteur de ces découvertes. Le littoral reconnu par les Pinzon se continue par la bouche du Dragon, déjà décrite, et par les côtes de Cumana, de Manacapana, de Curiana, de Cauchieta, de Cauchibachoà. Aussi croit-on être arrivé au continent de l'Inde Gangétique[2]. Ces côtes, en effet, se prolongent trop longtemps pour appartenir à une île, et pourtant, quand on le prend dans son ensemble, l'univers entier peut passer pour une île.

A partir de cette extrémité de la terre où les Espagnols perdirent de vue l'étoile polaire jusqu'au Paria, les Espagnols racontent qu'ils ont suivi la direction de l'occident pendant environ trois cents lieues d'un seul trait. Au milieu de cet espace, ils trouvèrent un grand fleuve nommé Maragnon, tellement large que je les soupçonne d'exagération. Lorsque je leur demandai après leur voyage si le fleuve n'était pas plutôt une mer séparant deux continents, ils me répondirent que l'eau à l'embouchure de ce fleuve était douce, et que cette douceur augmentait à mesure qu'on remontait plus haut dans le fleuve. Il est plein d'îles et très poissonneux. N'ont-il pas osé dire qu'ils avait plus de trente lieues de large[3], et que la masse de ses eaux était telle que la mer cédait à leur impétuosité! Si pourtant nous nous rappelons ce qu'on raconte des bouches septentrionale et méridionale du Danube, qui, sur une si grande étendue, triomphent des eaux de la mer et peuvent être bues par les matelots, nous cesserons de nous étonner, bien que le fleuve découvert soit représenté comme encore plus grand. Aussi bien, qui empêche la nature d'avoir créé un fleuve plus grand que le Danube, et ne serait-elle pas capable d'en créer un plus grand encore que le Maragnon[4]? Je pense que c'est le fleuve déjà mentionné par Colomb, lorsqu'il longeait les côtes du Paria. Tous ces problèmes seront plus tard éclaircis. Revenons maintenant aux produits naturels.

Dans la plupart des îles du Paria, les Espagnols trouvèrent des forêts de bois de teinture écarlate. Ils en ont rapporté trois mille livres. C'est le bois que les négociants italiens nomment *verzzino* et les négociants espagnols *brazil*. Ils prétendent que les arbres de teinture d'Hispaniola sont de beaucoup

1. L'expression est d'autant plus remarquable, « hujus tanti inventi authorem », que la plupart des contemporains 'ont pas rendu justice à Colomb.
2. Ruysch, le savant géographe, en était si persuadé que dans sa carte des régions inconnues aux anciens (Rome 1516), il continue le dessin de la côte américaine par le dessin de l'Asie transgangétique
3. Le Maragnon a en réalité soixante lieues de large à son embouchure, et ses eaux adoucissent les eaux salées de la mer jusqu'à la distance de 200 kilomètres (observation du capitaine Sabine).
4. Grosse erreur de Martyr. Il s'agit de l'Orénoque et nullement du Maragnon.

Digitized by Google

supérieurs pour la coloration des laines. Se laissant pousser par l'aquilon, que les matelots espagnols nomment vent du nord-ouest, et les Italiens vent de Grèce, ils naviguent à travers de nombreuses îles désertes à cause des ravages des Cannibales, mais pourtant fertiles, car il débarquèrent à plusieurs reprises et trouvèrent de nombreuses traces de villages détruits. Çà et là ils aperçurent des indigènes, mais tremblants de peur et fuyant vers les rochers des montagnes et l'épaisseur des forêts dès qu'ils voyaient apparaître un de nos navires. Ils n'avaient plus de domicile et erraient au hasard, parce qu'ils redoutaient les Cannibales. Ils remarquèrent de très grands arbres qui produisaient d'eux-mêmes ce qu'on nomme communément l'écorce de cannelle. On prétend qu'elle a tout autant de force que la cannelle que les pharmaciens vendent pour chasser la fièvre, mais, au moment du voyage, cette cannelle n'avait pas encore mûri. J'aime mieux m'en rapporter à eux et à tous ceux qui ont fait de semblables relations que de me donner du mal pour discuter ce problème. Le gens de Pinzon ont encore prétendu qu'ils avaient trouvé là-bas des arbres si gigantesques que seize hommes se tenant par la main et formant un cercle peuvent à peine les entourer avec leurs bras.

Au milieu de ces arbres vit un animal extraordinaire qui rappelle le renard par son museau, le cercopithèque par sa queue, la chauve-souris par ses oreilles, l'homme par ses mains, le singe par ses pieds. Partout où il va, il emporte avec lui ses petits déjà nés, dans un estomac extérieur, en forme de grande poche. Vous avez vu en même temps que moi un de ces animaux. Il était mort, mais vous l'avez mesuré et vous avez admiré cette poche, ce nouvel estomac, ce remède inventé par la nature pour que ce nouvel animal, en emportant ses petits, réussisse à les protéger soit contre les chasseurs, soit contre d'autres bêtes féroces et rapaces. L'observation a démontré que cet animal ne se sépare jamais de ses petits que lorsqu'ils jouent ou s'allaitent, jusqu'au moment où ils savent trouver leur nourriture. Les Espagnols avaient pris cet animal avec ses petits. Les petits, une fois dans le navire, périrent les uns après les autres. La mère leur survécut quelques mois, mais elle ne put s'habituer au changement de climat et de régime. En voilà assez sur cet animal. Revenons aux auteurs de la découverte.

Les deux Pinzon, l'oncle et le neveu, ont supporté de rudes épreuves pendant ce voyage. Ils avaient déjà parcouru six cents lieues le long du rivage de Paria, et se croyaient au delà du Cathay et des côtes indiennes, plus loin même que le Gange, lorsque, au mois de juillet, ils furent assaillis dans ces parages par une tempête soudaine et si violente que, des quatre caravelles qui composaient l'escadre, deux furent englouties sous leurs yeux. La troisième fut comme arrachée à ses ancres et disparut; la quatrième tint bon, mais fut tellement secouée que toute la membrure fut comme brisée. L'équipage de ce quatrième navire descendit à terre, ayant à peu près perdu tout espoir de conserver le navire. Ils ne savaient à quel parti s'arrêter, et songeaient tantôt à se bâtir une résidence dans le pays, tantôt à égorger toutes les peuplades voisines, pour ne pas être quelque jour massacrés par ces mêmes voisins unis contre eux. Heureusement la chance tourna. La tempête s'apaisa, la caravelle qu'avait éloignée la fureur des éléments revint avec quatre-vingts hommes d'équipage; celle qui se tenait encore debout

Digitized by Google

sur ses ancres, à leur vue, fut sauvée. C'est avec ces deux vaisseaux qu'ils prirent le chemin d'Espagne et revinrent à Palos, leur ville natale, près de leurs femmes et de leurs enfants, ballottés par les flots et après avoir perdu bien des amis. C'était la veille des calendes d'octobre.

Les compagnons[1] de Pinzon ont rapporté plusieurs échantillons de bois qu'ils croient être du cinnamome et du gingembre; mais, disent-ils pour s'excuser de ne rien avoir d'autre qui soit précieux, ces épices n'ont pas été confites et ne sont pas bonnes. Baptiste Élysée, philosophe remarquable et médecin distingué, a remarqué entre leurs mains de petites pierres ramassées sur les rivages de la région et pense que ce sont des topazes. Il vous l'a dit en ma présence. Après les Pinzon, et par esprit d'imitation, d'autres Espagnols ont fait d'énormes trajets dans la direction du midi; mais ils suivaient les traces de leurs devanciers, celles de l'amiral Colomb, et longeaient, à ce que je crois, la côte de Paria. Ces derniers explorateurs y ont récolté de l'écorce de cannelle, et cette substance si précieuse pour faire disparaître, quand on l'enflamme, les lourdeurs de tête, que les Espagnols nomment[2] du blanc d'âme. Je n'ai rien appris d'autre digne de vous intéresser; aussi finirai-je ce récit, puisque vous m'importunez encore par l'annonce de votre départ. Cependant, pour terminer ma décade, recevez encore ces détails sur les ridicules superstitions d'Hispaniola. Si ce n'est pas une décade à la Tite-Live, la seule cause en est que l'auteur, votre Martyr, n'a pas reçu, comme il aurait dû la recevoir, d'après la théorie de Pythagore, l'inspiration de Tite-Live. Aussi bien vous saurez ce que vont enfanter ces montagnes en mal d'enfant. Ce ne sont que des rêveries d'insulaires. Elles sont pourtant plus intéressantes, bien que pénibles, que les Histoires Vraies de Lucien, car elles existent réellement à l'état de croyances, tandis que les Histoires ont été inventées par manière de jeu; on peut se moquer de ceux qui y ajouteraient foi.

(*A suivre*).

1. Les commanditaires de Pinzon saisirent les caravelles et la cargaison. Le capitaine fut obligé de demander l'autorisation de vendre lui-même 350 quintaux de brésil pour payer ses dettes. L'autorisation lui fut accordée (5 décembre 1500). Il n'en fut pas plus riche, puisque le 15 octobre 1501 une ordonnance royale l'autorisait à exporter une certaine quantité de grains, à raison de services rendus et de pertes subies. (NAVARRETE, III, 82, 102.)

2. Impossible de traduire autrement « quod Hispani animæ album vocant ».

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

A Monsieur Ludovic Drapeyron.

SOCIETA GEOGRAFICA ITALIANA.

Roma, 7 febbrajo 1893.

Ill^e Sig. Professore,

Le scrivo in italiano, perchè ho veduto col fatto ch'Ella lo intende perfettamente anche *parlato*, e d'altra parte non voglio profanare la elegante e spiritosa lingua francese.

M'importa di ringraziarla cordialmente del suo cortese dono, e del modo amabilissimo col quale Ella parlò delle cose nostre, e di me in particolare.

Del resto Ella fu sempre uno de' nostri amici più fedeli e noi Le ne serbiamo la memoria più riconescente.

Desideroso di poterle dimostrare coi fatti questi nostri sinceri sentimenti, mi confermo con tutto il rispetto

Suo dev^me
G. Dalla Vedova,
Secrétaire général.

Moscou, 3 mars 1893.

Recevez, monsieur, tous mes remerciements pour le compte rendu des congrès de Gênes et de Huelva, que je viens de recevoir. Tout ce que vous dites évoque dans mon esprit une foule de souvenirs charmants et un voyage qui a été aussi agréable qu'instructif.

Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

Comtesse Ouvaroff.

Parmi les personnes qui nous ont remercié dans les termes les plus aimables de notre *Commémoration de Colomb en Italie et en Espagne*, nous devons encore mentionner : à Gênes, M. le sénateur baron Podestà, syndic de la ville; MM. Charpentier, consul général de France; Issel, professeur à l'Université; Paronelli, directeur du *Secolo XIX ;* à Florence, M. Sommier; à Rome, M. Salvatori; à Genève, M. de Claparède; à Porentruy, M. Zobrist; à Baltimore, M. Nuttall; ces cinq derniers nos « témoins » de Huelva. M. l'avocat Panizzardi, lui aussi l'un de nos compagnons, a fait mieux encore : il a traduit en italien et publié dans le *Caffaro*, le journal le plus répandu de Gênes, une partie de notre récit (n° du 22 février 1893). Enfin, nous devons exprimer ici

Digitized by Google

notre gratitude à l'Académie royale d'histoire de Madrid, à la Société de Géographie de Paris, à notre Académie des sciences morales et politiques[1], pour le bon accueil fait à ces pages qui ont atteint pleinement le but qu'elles se proposaient : glorifier Christophe Colomb et ceux qui l'ont glorifié sous nos yeux en 1892.

Bologne, 9 février 1893.

Monsieur le Professeur,

Je vous exprime mes remerciements les plus empressés pour l'aimable pensée que vous avez eue de m'envoyer la dernière livraison de la *Revue de Géographie* avec votre belle allocution sur l'*Évolution comparée des Études géographiques* en France et en Italie. Surtout je vous suis bien reconnaissant de l'appui que vous avez bien voulu donner à ma proposition de former des sections régionales au sein de notre grande Société italienne de Géographie dont le siège est à Rome. Cette proposition vient d'être portée à l'assemblée générale qui a décidé de soumettre au suffrage des sociétaires une modification dans ce sens au statut social. J'ai donc bon espoir de voir se réaliser ce projet au profit de l'étude de notre sol et de la diffusion des connaissances géographiques dans notre pays.

Vous serez pour beaucoup dans ce succès, car l'opinion d'une personne qui a joué un si grand rôle dans la renaissance des études géographiques de son pays doit nécessairement influer sur nos décisions.

Je vous remercie également pour la brochure que vous m'avez adressée l'an passé (*La Société de Topographie de France*, notice historique par M. le capitaine J. Colette). Dès que j'aurai un peu de temps, j'ai l'intention d'écrire un petit mémoire sur cette belle association, que je désire faire connaître et apprécier dans toute sa valeur en Italie.

Votre tout dévoué
Major CHARLES PORRO.

Du Commissariat général de l'Exposition internationale de Chicago (ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies), nous recevons la lettre suivante :

Commission des congrès de Chicago.

Paris, avenue de la Bourdonnais, 22,
le 27 février 1893.

Monsieur le Directeur,

En vous transmettant la note ci-jointe relative aux Congrès de l'Exposition de Chicago, note qui peut intéresser les lecteurs de votre intéressante publi-

1. La présentation y a été faite le 28 janvier par M. Emile Levasseur, de l'Institut.

Digitized by Google

cation, je viens vous prier de vouloir bien l'insérer dans un de vos plus prochains numéros.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Le secrétaire de la commission,
GARIEL.

CONGRÈS

Pendant la durée de l'Exposition universelle de Chicago, en 1893, des Congrès internationaux (*World's Congres*) seront organisés, se rapportant à toutes les branches de l'activité humaine. Sur la demande qui lui en a été faite par l'administration de l'Exposition, M. le ministre du commerce a nommé une commission chargée de dresser une liste de personnes qui seront accréditées auprès de ces congrès.

Les personnes qui, se proposant d'aller à Chicago en 1893, voudraient figurer sur cette liste, sont priées d'adresser leur demande à M. le Président de la commission des congrès de Chicago, avenue de la Bourdonnais, 22.

Le commissariat général, n'ayant été avisé de l'organisation de ces congrès que longtemps après le vote des crédits qui lui ont été affectés, ne pourra allouer aucune subvention aux personnes qui se rendront à Chicago après avoir été agréées par la commission.

Pour les renseignements sur la nature et la date des congrès, s'adresser à M. Gariel, secrétaire de la commission, rue Jouffroy, 39, les jeudis et dimanches, de 9 heures à 11 heures du matin.

Les congrès prévus sont groupés dans les grandes divisions suivantes, pour lesquelles les dates ci-après ont été indiquées :

Du rôle social de la femme	15 mai.
La presse	22 mai.
Médecine et chirurgie	29 mai.
Tempérance	5 juin.
La morale et les réformes sociales	8 juin.
Commerce, industrie, crédit, monnaie, assurances, etc	19 juin.
Musique	3 juillet.
Littérature, bibliographie, philologie, histoire, propriété littéraire.	10 juillet.
Éducation	17 juillet.
L'art de l'ingénieur	31 juillet.
Beaux-arts	31 juillet.
Sciences économiques, politiques et juridiques	7 août.
Congrès divers non classés	14 août.
Sciences mathématiques, physiques et naturelles, philosophie.	21 août.
Questions relatives au travail	4 septembre.
Religion (église, missions, œuvres religieuses	5 septembre.
Repos du dimanche	octobre.
Hygiène publique	octobre.
Agriculture	16 octobre.

Digitized by Google

A l'exposition universelle de Chicago, la *Revue de Géographie* figurera dans l'Exposition du ministère de l'instruction publique (enseignement supérieur et enseignement secondaire).

L'intention du directeur de la *Revue de Géographie* est de se rendre à Chicago. Qu'elle se réalise, ou non, la *Revue* sera représentée en Amérique, pendant la durée de l'Exposition, par M. George Nestler Tricoche, fils de M. le général Tricoche, député des Vosges, président de la Société de Topographie de France.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Séance du 21 *mars* 1893

La huitième assemblée générale de 1892-1893 s'est tenue sous la présidence d'honneur de M. E. Me de Vogué, de l'Académie française.

M. L. Raveneau, professeur d'histoire et de géographie, a présenté le rapport sur les lauréats, qui sont aussi nombreux que distingués, à savoir : M. le commandant Monteil, M. E. Levasseur, M. G. Capus, M. le Dr Mizon, M. C. de Varigny, M. le prince Henri d'Orléans, M. J. Dybowski, M. A. Burdeau, M. Bonnassieux. La soirée s'est terminée par un exposé fort intéressant de M. L. Vignon sur l'Algérie (avec projections). Il a insisté sur les cultures, la main-d'œuvre, les capitaux.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Commémoration du retour de Colomb, 4 *mars* 1893.

La Société de Géographie avait choisi pour faire la commémoration de Colomb l'anniversaire du jour où il aborda à l'embouchure du Tage (Cascaes), en revenant du nouveau monde.

M. le Dr Hamy, de l'Institut, a dit avec autorité son avis sur les questions les plus intéressantes relatives à Colomb : ses portraits, son lieu de naissance, ses parents, ses premières occupations, comme cardeur de laine et comme marin, ses courses sur mer avant et depuis son arrivée en Portugal, son mariage, ses travaux cartographiques, l'influence exercée sur lui par la lecture de Pierre d'Ailly et les avis de Toscanelli; ses sollicitations auprès des rois de la Péninsule, sa venue à la Rabida, la décision de la reine Isabelle en sa faveur, les vaisseaux qui furent mis à sa disposition, la première terre où il aborda, etc.

M. Emile Levasseur, de l'Institut, nous a, à son tour, montré l'Amérique telle qu'elle était lors de l'arrivée de Colomb et telle qu'elle est devenue en quatre cents ans. C'est surtout au cours du XIXe siècle que l'évolution a été vertigineuse, si j'ose dire. En l'année 1800, il n'y avait encore, dans tout le nouveau monde, que 9 millions et demi d'Européens d'origine ou de

Digitized by Google

métis civilisés; en 1890, nous sommes en présence d'un total de 83 millions de descendants d'Européens, sur un total général de 91 millions pour le monde extra-européen. Les seuls Etats-Unis, peuplés, en 1790, de 3,900,000 habitants, en comptaient 63 millions, lors du dernier recensement! Malgré un ralentissement récemment constaté, leur population s'accroît d'un tiers environ tous les trente ans.

Si l'Europe a véritablement *créé* l'Amérique, il ne faudrait pas croire qu'elle ne doive rien elle-même à celle-ci. Ce serait là une énorme erreur et une source de raisonnements aussi fâcheux que faux. Croit-on que, sans l'Amérique, l'Europe compterait aujourd'hui une population si considérable, qui excède de tant de dizaines de millions celle que l'on constatait il y a quatre-vingt-dix ans environ? Qu'il nous suffise de rappeler qu'elle consomme annuellement 468 millions d'hectolitres de blé dont 100 millions importés de contrées extra-européennes et dont 60 millions sont de provenance américaine.

M. Levasseur a montré, d'autre part, les lacunes que présente encore la colonisation de l'Amérique et il a insisté sur le Brésil qui n'est véritablement occupé que sur la périphérie.

Ces deux conférences ont captivé pendant près de trois heures la nombreuse assistance. Nous renvoyons au compte rendu *in extenso* qu'en donne le *Bulletin* n° 6 de la Société.

Séance du 17 *mars* 1893.

Dans un exposé rapide, contenant son voyage de Téhéran à la frontière de Chine, M. Diamanti a tracé l'itinéraire qu'il a suivi par les monts Elbrouz, la Caspienne, le chemin de fer transcaspien, — Boukhara, Samarkand et Taschent. L'objet principal de sa communication était de montrer le progrès, réalisé depuis ces trente dernières années sous l'influence russe, dans ces immenses contrées de l'Asie centrale. Tout en esquissant un tableau du fonctionnement administratif des nouvelles provinces conquises, M. Diamanti nous a relevé quelques côtés pittoresques de l'existence sociale dans ces contrées presque inconnues de l'Europe avant leur conquête. La question sur laquelle M. Diamanti a terminé son entretien est celle du Pamir et des événements qui s'y sont produits dans le courant de 1892, événements qui, à cette époque, ont été si diversement interprétés par les principaux organes de la presse européenne.

De nombreuses projections accompagnaient cette intéressante communication.

GROUPES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

A la Société de Géographie, le groupe d'étude de géologie s'est réuni le lundi 20 mars à 5 heures du soir. Séance des plus intéressantes.

M. Emm. de Margerie fait une communication sur les grands traits de la *Structure géologique des Pyrénées*. Après avoir rappelé les principales théo-

Digitized by Google

ries qui ont été émises depuis un siècle sur le plan général de la chaîne, il insiste sur l'existence et les caractères particuliers d'un certain nombre de zones longitudinales, analogues à celles qui ont été signalées dans les Alpes occidentales par Lory et M. Diener, les zones des *Corbières*, des *Petites Pyrénées* et de l'*Ariège*, sur le versant français, celles du *Mont-Perdu*, de l'*Aragon* et des *Sierras*, en Espagne, avec la *zone centrale* comprenant les hauts massifs granitiques entre les deux séries. Au point de vue de la coupe, le fait principal est la symétrie ou plutôt l'homologie des deux versants, où l'on observe des plis qui tendent à se déverser de part et d'autre vers l'extérieur, produisant ainsi la *structure en éventail composé*. Les effondrements qui viennent troubler la régularité des zones vers l'est et l'adjonction dans la même direction du massif ancien de la Catalogne doivent être également signalés, ainsi que l'allure sinueuse des directrices autour du noyau cristallin du pays basque.

Ensuite M. Schrader expose les résultats auxquels l'a conduit *l'étude topographique et hypsométrique du massif pyrénéen*. Il résume d'abord à grands traits la suite des actions physiques par lesquelles surgissent et se désagrègent les montagnes, en rapprochant cet exposé général des cas particuliers qui se sont surtout présentés dans les Pyrénées et qui permettent de se rendre compte des rapports entre l'architecture primitive et l'état actuel de la région montagneuse. Il étudie ensuite le relief de la chaîne en s'élevant successivement des plaines aux sommets, et en décrivant par équidistances de 500 mètres les formes que présente chaque zone d'altitude. Il termine en évaluant la surface et la masse des Pyrénées, telles qu'elles peuvent être conclues des derniers travaux : d'après les estimations de M. Schrader, les Pyrénées occupent une superficie d'environ 55,000 kilomètres carrés, bien plus considérable, par conséquent, que celle qu'on leur attribuait jusqu'à ces derniers temps. La surface du versant septentrional serait d'environ 16,500 kilomètres carrés, contre 38,500 pour le versant sud. Enfin l'altitude moyenne de la chaîne peut être évaluée à 1,195 mètres.

Le secrétaire général,
J. VALLOT.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, II.

JOSEPH THOMSON. *Au lac Bangouéolo et dans la région inexplorée de l'Afrique centrale britannique* (avec carte au 2,000,000e). — M. Thomson, déjà bien connu par son voyage dans l'Afrique Orientale, au pays des Massaï, fut chargé en 1890 par la Compagnie Sud-Africaine et son chef, M. Cecil Rhodes, de visiter le lac Bangouéolo et la région voisine. C'est de cette nouvelle exploration que M. Thomson a fait le récit devant la Société de géographie de Londres, le 28 novembre dernier.

Accompagné de M. James Grant, fils du colonel Grant, l'explorateur du haut

Digitized by Google

Nil, M. Thomson arriva à Quilimane le 15 juin 1890. De là, il remonta le Zambèze, le Chiré, non sans de vives difficultés avec les autorités portugaises. Prenant ensuite la voie de terre, il visita Blantyre, mission écossaise des plus florissantes, dans un pays riche et bien cultivé, où la paix recommence à régner. Reprenant ensuite le Chiré, l'on parvint au lac Nyassa, pour débarquer à Kotakota, sur la rive occidentale.

De là, l'on traversa une région très accidentée, le pays de Marimba, à végétation pauvre, habité par une population très clairsemée, qui a eu souvent à souffrir des incursions des Zoulous du Mpeseni. Puis vinrent les plaines alluviales de la vallée de la Loangoua, fertiles et bien arrosées; enfin, on eut à escalader les monts Mouchinga, atteignant là une hauteur de 2,200 à 4,500 pieds au-dessus de la vallée.

Là commençait une épaisse forêt, d'un parcours difficile, à peu près inhabitée; l'expédition eut à souffrir des privations et des fatigues inouïes, et, pour comble de malheur, la petite vérole se mit à sévir parmi les porteurs de M. Thomson. C'est ainsi que l'on arriva à l'endroit où l'on pensait trouver le lac Bangouéolo. Mais c'était la saison sèche, et les eaux du lac s'étaient retirées fort loin dans le nord, laissant à découvert la contrée appelée Lounga, si bien que l'expédition ne vit pas le lac. Elle put seulement apprendre par voie d'informations que, en cette saison, le Tchambézi cesse d'apporter ses eaux au Bangouéolo.

M. Thomson parvint à Tchitambo, pensant être à l'endroit où reposait Livingstone. Mais il eut à constater un fait qui n'est pas rare dans cette partie de l'Afrique, le déplacement de la localité. En effet, à la mort du chef Tchitambo, ses fils avaient transporté leur capitale à 20 milles à l'ouest. M. Thomson fit reconnaître l'emplacement de l'ancienne Tchitambo, et l'on put voir que le tombeau de Livingstone est encore en parfait état de conservation.

Partie de Tchitambo, l'expédition reconnut une portion du cours du Louapoula et de ses affluents; mais un peu plus loin, les guides vinrent à faire défaut, l'escorte était très affaiblie et très diminuée; il fallut tourner vers le sud, en longeant la lisière d'une épaisse forêt, à travers l'Iramba. De là, M. Thomson pensait pouvoir arriver à la rivière Kafoué, et, par le Manica, au pays des Machoukouloumbé visité par Holub, mais ses porteurs, aspirant au retour, menaçaient de déserter. Il fallut donc revenir au lac Nyassa, par une route plus méridionale que celle de l'aller. Le 18 février 1891, après sept mois d'absence, on était de retour à Blantyre.

Ce voyage nous vaut de précieuses informations sur une région à peine connue. M. Thomson a noté la latitude de 54 points, et fait de nombreuses observations géologiques et météorologiques. La région comprise entre le Nyassa et la Loangoua est habitée par le rameau de populations bantou qu'on appelle les Vouanyassa, et gouvernée presque entièrement par des chefs zoulou. A l'ouest de la Loangoua, jusqu'au Louapoula et au Kafoué, vivent des tribus alliées entre elles, peu différentes des Vouanyassa. Ce sont les Ba-bisa, à l'est et au sud-est du Bangouéolo; les Ba-ousi à l'ouest du lac; les Ba-oulala au sud; les Ba-iramba au sud du grand coude du Louapoula.

H. L. Gallwey. *Voyages dans le Bénin.* — Le capitaine Gallwey, vice-consul

Digitized by Google

du protectorat des Rivières à huile (Oilrivers) dans l'Afrique Occidentale, donne une courte et substantielle géographie du Bénin. Il décrit l'embouchure du Bénin, les principales factoreries, les centres commerciaux tels que Sapélé. Dans la population, les Jakri, parents des tribus de l'Yorouba par la race et la langue, sont les intermédiaires du trafic entre les blancs et les producteurs d'huile de palme. Parmi eux sont quelques Ijo, cannibales à l'occasion. Enfin, les Sobo et les tribus dites du Bénin.

*** *Ascension du mont Demavend.* — Une lettre de M. Evelyn Grant Duff, secrétaire à la légation anglaise de Téhéran, donne des détails sur sa récente ascension du Demavend (août 1892). L'ascension est rendue difficile par la nature des matériaux meubles qui constituent la montagne, tels que des laves et de petites pierres. De plus, par 16,000 pieds d'altitude, le froid devient intense, et la fatigue se fait rapidement sentir. Le sommet semble être une masse de soufre pur; le cratère est beaucoup plus petit que celui de l'Etna, et complètement rempli de neige.

P. Camena d'Almeida.

Bulletin of the American Geographical Society, N° 2, 1893.

Baron H. Arnous de Rivière. *Explorations dans la province de Beni.* — Cette notice, assez intéressante, est consacrée à la recherche des gisements aurifères du Rio Mapiri en Bolivie. L'auteur était venu en Bolivie dès 1866 et le directeur de l'Ecole des Mines de Bolivie, le comte de la Ribbete, lui avait montré des documents de toute sorte sur les trésors légendaires et les pépites d'or que roulait la rivière Beni; il avait particulièrement insisté sur les richesses de la rivière Tripuani. Pendant vingt années, M. Arnous de Rivière garda ces renseignements par devers lui, mais fut empêché de faire l'exploration de la région dont il s'agit. Enfin il revint en 1886 en Bolivie, et il a parcouru tout le pays des gisements aurifères. Son article contient des renseignements précieux pour ceux qu'intéresserait cette exploitation.

Daniel Bellet.

REVUES ALLEMANDES

Mitthellungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien. 1893. I.

F. Blumentritt. *Les Boubi de Fernando-Po.* — Les *Boubi* habitent dans l'île de Fernando-Po ce qu'on appelle le Besé, c'est-à-dire une zone comprise entre les altitudes de 300 et 500 mètres. C'est une population à l'extérieur agréable, au visage régulier, de couleur noir clair, à la forte musculature.

Les Boubi habitent des villages de 50 à 200 huttes. Ils se livrent à l'agriculture, cultivant surtout l'igname, et, de plus, la canne à sucre, les bananes et les citrouilles. Ils pratiquent aussi la chasse; le gibier consiste principalement en antilopes, en singes, en oiseaux et en écureuils. Comme animaux

Digitized by Google

domestiques, ils ont des poulets, des moutons et des chèvres, qu'ils vendent au port espagnol de Santa-Isabel.

HAUS. *Les voyages du* POLA *en* 1890, 1891 *et* 1892 (carte). — En 1889, l'Académie impériale autrichienne des Sciences décida de faire exécuter des sondages dans la partie orientale de la Méditerranée, et la marine mit à la disposition de l'expédition le transport *Pola*. En 1890, 1891, 1892, ce navire fit trois campagnes d'une durée de six à dix semaines chacune. Le réseau de ses itinéraires rejoint vers l'ouest celui du navire italien *Washington*.

Les données que nous possédions sur les profondeurs de la partie comprise entre la Sicile et Candie, l'Italie et l'Afrique, sont quelque peu modifiées. Déjà en 1887 le *Washington* avait mesuré des profondeurs de 4,055 à 4,067 mètres, c'est-à-dire supérieures d'une centaine de mètres aux profondeurs jusqu'alors connues dans la Méditerranée. Aujourd'hui, après les campagnes du *Pola*, on sait qu'il y a une région plus profonde encore, à 180 milles plus à l'est, à 54 milles au sud-ouest du cap Matapan; la sonde y atteint 4,400 mètres. Entre ces deux grands creux explorés par les sondes du *Pola* et du *Washington*, le fond se relève d'un millier de mètres, et forme un dos sous-marin qui semble continuer le plateau de Barka.

Petermann's Mitteilungen, 1893, II.

Dr MIERISCH. *Voyage dans les districts aurifères de l'est du Nicaragua* (carte au 700,000e). — En décembre 1891, le Dr Mierisch fut chargé par le gouvernement du Nicaragua d'explorer la côte orientale du pays, et d'étudier spécialement la région où l'on venait de découvrir des mines d'or. Ce voyage a été riche en observations géographiques.

La région étudiée forme d'abord, le long de la côte, une grande plaine basse, bordée sur le rivage par des forêts de mangliers et des marais, sillonnées par d'innombrables creeks qui s'épanouissent parfois en lacs. En s'éloignant de la côte, on voit succéder brusquement à cette plaine une région montagneuse dont le nœud semble être le massif de *Pis-Pis*, élevé de 500 mètres, d'où rayonnent les principaux cours d'eau.

Le principal de ces cours d'eau est le *Prinzapolca*. Tous se font remarquer par leurs fortes variations de débit et leurs inondations.

La population se divise en deux tribus : sur la côte habitent les Indiens *Mosquitos;* dans l'intérieur, les Indiens *Soumou*, contrastant avec les précédents par leur petite taille et leur laideur.

Suivent des détails techniques sur l'exploitation et l'extraction de l'or, à laquelle le Dr Mierisch promet d'assez belles perspectives.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Le Ceylan

Fifty Years in Ceylon. An autobiography by the late major THOMAS SKINNER *C. M. G., edited by Anne Skinner. Preface by sir* MONIER WILLIAMS. Progrès accomplis dans ce pays de 1800-1860. Curieux tableaux de mœurs.

Two happy Years in Ceylon, par Miss C. F. GORDON CUMMING. — Etude animée du pays et du peuple.

Palms and Pearls or Scenes in Ceylon, par ALAN WALTERS. — Voyage anecdotique avec description de la flore, de la faune de l'île. Récit d'une ascension à l'Adam's Peak.

Chine

New China and Old. Personal recollections and observations of thirty years, par VEN. ARTHUR E. MOULE. — Ouvrage très favorable aux Chinois dont l'auteur admire l'esprit d'union, qu'il estime peu hostiles aux étrangers. Les événements des dernières années prouveraient tout le contraire.

With Gordon in China. Letters from THOMAS LYSTER, Lieut' *R. A.* — Ces lettres, écrites de 1855 à 1860, sont très hostiles aux Chinois et méritent d'être comparées avec l'ouvrage précédent.

Chinese characteristics, par MERTON FULLERTON. — Etude consciencieuse des Chinois. L'auteur constate leur amour du travail, leur insensibilité, ce que l'abbé Huc avait aussi observé, la conservation chez eux de trois cultes opposés; mais la question de leur ténacité, du maintien de leur civilisation à travers les siècles, n'y est point résolue.

The Land of the Lamas : Notes of a journey through China, Mongolia and Tibet, with map and illustrations, par WILLIAM ROCKHILL. — Étude intéressante et sérieuse des peuples visités : aperçus curieux sur la vie religieuse des lamas.

Climatologie

The cause of an Ice age, par Sir ROBERT HALL LL. D. — Ce savant soutient que l'époque glaciaire aurait eu une cause astronomique, et serait imputable à l'action exercée sur notre planète par Jupiter et Vénus. Ceux-ci modifient l'orbite de la terre, et font qu'elle décrit une ellipse, au lieu d'un cercle. Lorsque la terre décrit une ellipse, il y a une époque glaciaire; mais lorsqu'elle décrit un cercle, la température est très chaude.

Colonies

Colonial Year-Book for 1891, *compiled by Trendell, with an introduction by* SCOTT KELTIE. — Ouvrage de statistique à consulter.

Essay on the Government of Dependencies. Sir GEORGE CORNWALL LEWIS. — Etude sérieuse d'actualité brûlante.

The new Empire, par O. A. HOWLAND OF OSGOOD HALL. *Toronto. Barrister at Law.* — Cet auteur favorise la fédération de l'empire; il voudrait que le conseil judiciaire du conseil privé eût des fonctions analogues à celles de la

Digitized by Google

Cour suprême de Washington, que les rapports diplomatiques avec les États-Unis fussent traités par le gouverneur général à Ottawa, et critique sévèrement les opinions émises par M. Goldwin Smith.

Hard Life in the colonies and other experiments; par C. CARLYON JENKINS. — L'auteur débuta comme pasteur protestant en Irlande, mais il quitta l'Église pour entrer dans la marine marchande. Il alla ensuite en Chine, aux Indes, en Australie. Ses épreuves en Australie ont été des plus dures, ainsi que ses déceptions, qui ne font pas précisément honneur au pays. Enfin il s'établit en Californie, où il paraît heureux. C'est un livre à étudier surtout pour ceux qui, fatigués de l'Europe, se lancent dans l'inconnu, sans plan arrêté, croyant trouver fortune sous un autre ciel. Nous ne médisons pas de la colonisation, mais du colon *au cœur léger !*

Écosse

Craigmillar and its environs, with notice of the topography, natural history and antiquities of the district, par TOM SHEEDY, *with numerous illustrations.* — Le château et la propriété de Craigmillar sont au sud-est d'Edimbourg, s'élevant au milieu de bois ombreux sur une petite hauteur derrière l'Arthur Seat, le lac Duddingston et le beau parc du même nom. Le château se compose d'un grand corps de bâtiment, une cour avec rideau crénelé; et du haut des remparts la vue embrasse, au nord Edimbourg, Arthur Seat, le Firth of Forth, ses ports, et ses îles étincelantes comme des perles sur un fond de turquoise; à l'ouest, le Forth jusqu'à Ben Lomond et les Grampians, les riants coteaux de Corstorphine, les pics alpins des Pentland; au S. les houillères du comté, le littoral de l'East Lothian et les monts Lammermoor, limites du comté, le volcan éteint de North Berwick Law, au milieu du terrain plat de l'East Lothian, la hauteur isolée de Traprain, l'îlot du Bass célébré par Walter Scott, et les hameaux du Mid-Lothian. Au sud-est du château une petite ferme, nommée *Petite France*, occupée par les Français. La propriété a une carrière de pierres blanches, qui servent à construire les maisons de la capitale. C'est dans ce château que les assassins de Darnley s'abouchèrent avec Marie Stuart, qui, selon Hosack, leur fit mauvais accueil; mois cette question a été embrouillée à dessein par les historiens anglais et par leurs partisans en Écosse; ne citons que le fameux romancier Froude, l'apologiste du « sultan » anglais Henri VIII, la solution de cette malencontreuse affaire, honteuse pour l'Ecosse, et peu glorieuse pour l'Angleterre, sa complice, est des moins faciles. Le château est très bien conservé, ainsi qu'une chapelle. Nous ne pouvons compter les longues heures charmantes que nous y avons passées, tantôt admirant le beau panorama, tantôt songeant aux souvenirs historiques de ce site enchanteur.

Place names of Scotland, par JAMES B. JOHNSTON B. D. — Étude sérieuse sur les premiers noms donnés aux traits physiques de l'Écosse, dont la prononciation est des plus importantes, car elle est significative; mais il y a des mots mixtes. L'auteur croit que les Pictes étaient Celtes et rejette l'origine non aryenne chère au professeur Rhys. L'auteur indique les traces des Celtes, des Norvégiens et des Saxons.

Digitized by Google

Place names in Strathbogie, par JAMES MAC DONALD F. S. A. *Scot.* — Étude sérieuse du même genre. Ces deux ouvrages sont d'une grande valeur scientifique.

Ben Nevis

Sir A. Buchan, dans le tome XXXIV des *Transactions de la Royal Society d'Édimbourg*, résume les observations météorologiques faites sur cette montagne. Pour les continuer encore cinq ans, il faudrait 50,000 francs. A cause de l'importance de cette station, espérons que cette somme pourra être réalisée.

Tours in Scotland. Edited by P. HUME BROWN. — Voyage en 1667 de Thomas Kirk à Kirkwall, de Ralph Thrale en 1681, voyages dont l'intérêt se trouve surtout dans le tableau des mœurs et la description des moyens de voyager à cette époque.

A Vertebrate fauna of the Orkney Islands, par THOMAS E. BUCKLEY *and* J. A. HARVIE-BROWN. — Savant ouvrage avec illustrations, une carte de l'archipel des Orcades et une bibliographie précieuse.

Égypte

The Ruin of the Soudan. Cause, effect and remedy, par W. RUSSELL. — Le Mahdisme provient de l'ineptie du gouvernement égyptien. L'auteur pousse l'Angleterre à s'annexer le Soudan. M. Russell compte sans l'Europe qui a le droit de s'opposer aux annexions anglaises.

J. W. HAY.

LIVRES

Mémoires de Luc Geizkofler, tyrolien (1550-1620), traduits par Ed. FICK. Genève, Fick, 1892. — Ces mémoires, publiés par Adam Wolf, de Graz (Vienne, Braumuller, 1873), ont été traduits par M. Ed. Fick, qui est mort avant d'avoir achevé son œuvre, laissant la réputation d'un fin lettré et d'un bon imprimeur.

Les Geizkofler, originaires de Stertzing, ont fait une carrière honorable soit dans les armes, soit au service de l'empereur, des autres princes ou des Fugger. Ce fut Zacharie, le neveu emmené par Luc en Italie, qui eut la destinée la plus brillante : intendant général de l'armée de Hongrie, puis trésorier de l'empire, il entretint des rapports avec tous les princes d'Allemagne.

Jean, père de Luc, étudia à Bologne. Il s'y lia avec le Bolonais Eusèbe Salarino qui défendit la doctrine du Vénitien Jean Galathæus, moine franciscain qui fut mis au cachot pour des opinions hérétiques et y mourut de faiblesse en 1541.

Un frère de Luc, Michel, séjourna longtemps à Wittenberg et y suivit, outre les cours de droit, les leçons de Luther, de Mélanchthon et de Bugenhagen. Quant à Luc, au sortir du gymnase de Sainte-Anne d'Augsbourg, il fut envoyé à l'université de Strasbourg. Il y reçut aide et conseil non seulement de son maître de pension et précepteur Laurent Tuppius, jurisconsulte poméranien

Digitized by Google

et professeur à Strasbourg, mais encore de Jean Sturm, recteur de l'Académie. Sturm lui ménagea bon accueil auprès des principaux jurisconsultes et avocats de Strasbourg; il eut chez eux entrée libre et ils lui prêtaient toute sorte d'écrits juridiques.

Parmi ces avocats on comptait le Dr Louis Gremp, le Dr Bernard Botzheim et le Dr Jean Nervius. Marc Fugger et ses frères leur avaient soumis les pièces relatives à vingt griefs soulevés dans un procès important qu'ils soutenaient contre leur parent Jean-Jacques Fugger. Luc s'entremit et l'avis de droit se trouva, sur les vingt points, favorable à MM. Fugger. Durant le séjour de Geizkofler à Strasbourg, une diète fut convoquée à Spire par l'empereur Maximilien II. Luc y alla rendre visite à son frère Gaspard, conseiller impérial, avec plusieurs professeurs de Strasbourg, entre autres le Dr Giphanius, le Dr Hugues Plotius, jurisconsulte, le Dr Jean-Louis Havenreuter, médecin, et Michel Beuther, historien.

Luc continua ses études à Strasbourg jusqu'au mois de mai 1572. En ce temps eut lieu la fameuse bataille de Lépante. Luc, aussitôt informé par ses frères de l'heureuse nouvelle, courut la communiquer au comte Erhard du Manderscheidt qui avait beaucoup connu en Espagne un autre de ses frères; le comte récompensa le messager par le don d'un cheval.

Luc chevaucha vers la France en compagnie de vingt-six autres gentilshommes, la plupart de Misnie ou de Silésie, qui avaient aussi étudié à Strasbourg.

Il entendit à Paris Pierre Ramus à qui, de Strasbourg, on l'avait particulièrement recommandé; Charpentier et Lambin, le jurisconsulte Pierre Suger, enfin Bossulus et Riolanus, c'est-à-dire Matthieu Bossu et Jean Riolan le père. Riolan nourrissait contre son collègue une ardente inimitié, uniquement parce que Bossu comptait plus d'auditeurs. « Pour les lui enlever, Riolanus alla jusqu'à dire, en pleine leçon, que Bossulus était certes un déclamateur réputé, mais un secret huguenot, il fallait se méfier de lui : il avait été précepteur du fils du roi d'Espagne Philippe II et l'élève, mal dirigé, n'avait conçu pour le pape qu'une médiocre estime; aussi le roi, soupçonnant à juste titre son fils de pencher du côté des luthériens, soit huguenots des Pays-Bas, s'était-il résolu, sur le conseil de la sainte Inquisition (comme l'appelait Riolanus) à le faire passer sans bruit de vie à trépas au moyen d'une saignée abondante. Ces paroles eurent un tel retentissement que les recteurs, les professeurs et le Parlement défendirent à Bossulus et à Riolanus, sous les peines les plus diverses, de se livrer à des personnalités, encore moins de faire une allusion quelconque au fils du roi d'Espagne. »

Geizkofler logea d'abord chez André Wechel, l'imprimeur, puis chez le prêtre Blandis, propriétaire d'une haute maison près de l'église Saint-Hilaire. Le 8 juillet, le roi Henri de Navarre fit son entrée. Ce fut dans cette circonstance que le plus jeune frère du roi, le duc d'Alençon, aperçut à une fenêtre une fort jolie femme à côté d'un homme; il dit à un de ses laquais de noter la maison et, le soir, il y envoya des Italiens qui égorgèrent l'homme, enlevèrent la femme dans un carrosse et la livrèrent au duc.

Le 4 août 1572, les fêtes du mariage du roi de Navarre commencèrent. Le 24 fut le jour de la Saint-Barthélemy.

Digitized by Google

La déposition de Geizkofler complète et rectifie sur certains points celle des autres. Nous n'irons cependant pas jusqu'à croire avec M. Debrit, l'auteur de la préface, que l'effroyable tuerie à laquelle Geizkofler eut l'occasion d'assister, contribua à lui inspirer « l'horreur du papisme et de ses prêtres sanguinaires ». Les huguenots n'ont-ils pas versé de sang au XVIe siècle ?

Le 11 septembre, il y eut procession du roi, de ses frères, de sa mère, de sa sœur et du Parlement. A la Saint-Michel, le roi créa des chevaliers de son ordre à la cathédrale. Bientôt après le roi se rendit avec son frère au couvent des franciscains qui l'avaient invité; ils étaient environ cinq cents religieux. Le roi se livra aux farces les plus singulières, que nous ne pouvons relater ici.

A ce moment, plusieurs Augsbourgeois se disposaient à regagner leur ville, ils acceptèrent la compagnie de Geizkofler. On s'arrêta à Troyes, à Gray, à Besançon. Geizkofler ayant reçu une lettre de change de cent couronnes des Brechter de Strasbourg, partit pour Dôle. Il y rencontra Christophe Pirckheimer grâce auquel il fut mis en pension chez un avocat, le Dr Pierre Alix, qui lui donnait des actes à lire et l'emmenait aux audiences criminelles du Parlement.

Le duc d'Albe venait d'interdire les *valentiniana* et autres abus de la gent scolaire. Les étudiants avaient en effet l'habitude de passer une heure ou deux chaque jour auprès des filles d'habitants, sous prétexte d'apprendre le français; de nombreux exemples avaient montré les inconvénients de cette coutume. La défense, toutefois, ne fut pas absolue; le président et le recteur autorisèrent les étudiants à faire après dîner une visite d'une petite heure aux filles des conseillers et officiers, en présence de la mère, pour un entretien honnête et courtois. Les jeunes filles s'appelaient *magistræ*, chacune recevait de l'étudiant allemand une livre de sucre par mois comme rétribution de la leçon, et tous les trimestres il y avait danse.

Parmi les compagnons de Geizkofler il y avait Jean-Georges de Ferrette, fils du plus influent conseiller de l'archiduc Ferdinand, et Jean-Jacques Botzheim, *consiliarii marchionis Badensis filius*. Geizkofler ayant éprouvé une indisposition, fit appeler le meilleur médecin de Dôle, M. Casenat, qui lui administra des eaux et drogues réconfortantes. Au souvenir des scènes dont il avait été témoin, la mélancolie le prenait; son médecin lui prescrivit alors des *remedia contra melancholiam* et lui conseilla de retourner en Allemagne.

Geizkofler prit donc le chemin de Strasbourg, passa par Clerval, où un meunier lui tendit un guet-apens, Florimont près Montbéliard, où il fut hébergé par un messager du seigneur de Bollwiller, et Bâle, où les marchands de fromage qui étaient venus à la foire, le forcèrent à manger de leur produit jusqu'à en avoir une indigestion.

A Strasbourg il retrouva son ancien hôte le Dr Tuppius qui donna un grand repas en son honneur. Les convives étaient Jean Sturm, Gunther d'Andernach, médecin, Jean Rumel, jurisconsulte, le docteur en droit Jean Lubetius, Matthieu de Gottesheim, *Reip. Argentinensis tredecemvir*.

A ce repas, Gunther d'Andernach raconta une cure merveilleuse qu'il avait opérée sur la personne de la fille d'un gentilhomme du Wurtemberg en lui prescrivant de manger de la choucroute toute crue.

Geizkofler reçut un jour une lettre cachetée où on lui disait de conseiller à

Digitized by Google

son hôte de retirer au plus tôt plusieurs milliers de florins qu'il avait placés, pour le compte de sa femme, chez les célèbres marchands de Strasbourg, Ingolt et Mesinger. Sur l'avis de Geizkofler, Tuppius retira les capitaux de sa femme (mariée en premières noces à Nicolas Gerbel[1]); la faillite ne lui fit perdre qu'un solde insignifiant.

Tuppius éprouva une si grande reconnaissance de ce service d'ami, qu'il songea à marier Geizkofler avec sa belle-sœur; en même temps le conseiller Streit, de Haguenau, méditait une union entre sa fille Apollonie et Geizkofler.

Ces propositions jetèrent Luc dans la perplexité; à la fin il résolut de ne se lier par aucun engagement avant d'avoir fait le voyage d'Italie et terminé ses études.

En attendant, pour se fortifier, il entreprit un voyage d'agrément à pied. Il traversa le pays de Bade et le Wurtemberg, visitant toutes les sources minérales et les bains chauds les plus connus. A Bade il trouva l'hôtelier de l'Ange plongé dans le chagrin : quelques jours auparavant, sa femme avait été brûlée avec des sorcières et des magiciens. A Herrenalb le duc de Wurtemberg faisait étudier vingt jeunes garçons qui remplaçaient les anciens moines. Après Herrenalb le voyageur atteignit Wildbad. « Il y a des pièces distinctes pour les gens du commun et pour les personnes de condition, pour les hommes et pour les femmes, quoiqu'ils s'y baignent ensemble assez souvent. » Luc vit encore Tainach, Zell, puis il atteignit Tubingue. Le jour même de l'arrivée de Geizkofler, les principaux savants de la ville étaient invités à son hôtellerie par le préfet de Montbéliard, nommé Tham, homme aimable et cultivé, né et élevé à Strasbourg. Les convives témoignèrent le désir de lier bonne amitié avec Geizkofler et l'accompagnèrent jusqu'à Reutlingen. Poursuivant sa route, Geizkofler atteignit Blaubenern et enfin il fit sa joyeuse rentrée à Augsbourg.

Luc ne resta pas longtemps dans cette ville, il prit la route de Stertzing, ce *dulce solum natale* dont il était absent depuis près de dix ans et y reçut le plus tendre accueil de son frère et de toute sa famille. Au bout de quelque temps, il partit pour Venise et Padoue. A Padoue les étudiants allemands avaient fondé une société d'études juridiques; la peste les dispersa, car à Venise et à Padoue elle enleva des milliers de personnes (1576). Après des quarantaines et autres mésaventures, Geizkofler revint à Stertzing auprès de ses frères et consacra ses loisirs à la composition d'un traité *De miseriis studiosorum*. Au mois de janvier 1577 il partit pour Augsbourg où les Fugger lui conseillèrent de se faire immatriculer à la Chambre impériale de Spire, pour se former à la pratique et à la procédure. Il suivit ce conseil et alla aussi entendre à Heidelberg le cours public de Hugues Doneau venu de France. Comme on lui proposait un poste d'assesseur de la maison d'Autriche, il résolut de prendre le bonnet de docteur à Dôle et se soumit aux épreuves et cérémonies usitées en pareille circonstance.

Il partit de Dôle le 14 juin et le 5 juillet il rentrait à Spire après une absence de six semaines. Sur ces entrefaites les Fugger le prirent à leur service, ce qui lui occasionna des voyages en Autriche, en Moravie, en Bohême, en Misnie et ailleurs. Le moment de contracter une honorable union semblait

1. Et non Geibel, comme porte l'imprimé.

Digitized by Google

venu. MM. Fugger lui proposèrent la nièce de leur agent principal pour les affaires d'Espagne, la fille de Hörmann de Guettenberg, une jeune personne de sens et de bonne éducation. Le mariage fut célébré le 5 mars 1590, à Augsbourg. et il en sortit six enfants.

Geizkofler est un voyageur qui n'a vu qu'un coin de l'Europe, mais ces sortes de voyages nous semblent aussi intéressants que ceux des explorateurs qui vont chez des peuplades sauvages ; d'ailleurs le sauvage reparaît quelquefois dans le civilisé du XVIe siècle, et le moindre des tableaux qui concourent à nous donner l'image de ce grand siècle, nous paraît digne d'attention. A ce titre nous n'avons pas jugé inutile d'analyser rapidement les mémoires de Luc Geizkofler.

P. RISTELHUBER.

Le Toscanelli. — Sous ce titre, le savant M. Uzielli a fondé, en janvier 1893, une nouvelle Revue, que publient les libraires Loescher et Seeber, à Florence. Elle est rédigée en français. Elle renferme des notes et documents concernant les rapports entre l'Amérique et l'Italie. La première livraison, que nous avons sous les yeux, nous donne déjà une étude de M. Uzielli sur *les Historiens de Paolo dal Pozzo Toscanelli et sa carte maritime envoyée à Christophe Colomb ; Nouveaux Documents sur Améric Vespuce et sa famille*, entre autres un *manuscrit autographe inconnu d'Améric Vespuce* (avec fac-similé), de *nouveaux Manuscrits d'Améric Vespuce, attaché d'ambassade à Paris en* 1478-1480, etc., etc.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le 15 avril 1893, à 8 heures 1/2 du soir, dans la salle des fêtes de la mairie du Panthéon, sous la présidence de M. Ludovic Drapeyron, la section de Géographie appliquée à l'étude de l'histoire de la Société de Topographie de France, célébrera le Quatrième centenaire de la réception solennelle, dans la ville de Barcelone, de Christophe Colomb, à son retour d'Amérique, par les « rois » Ferdinand et Isabelle. A cette occasion, M. Drapeyron résumera les récentes enquêtes et communications faites sur les diverses phases de la vie de l'immortel Génois et s'efforcera d'élucider quelques points restés un peu dans l'ombre.

— Le Congrès des Sociétés savantes se réunira à la Sorbonne, les 4, 5, 6, 7 et 8 avril 1893.

— Du mardi 4 avril au lundi 10 avril (vacances de Pâques), MM. Richard et Rosenzweig, professeurs au lycée Charlemagne, dirigeront, comme chefs de caravanes, les excursions scolaires organisées par la section de Paris du Club Alpin français. Le rendez-vous est à la gare de Lyon le 4, à 11 heures; on visitera successivement Dijon, Privas, Aubenas, Montpellier, Nîmes, etc.

—Le dixième Congrès allemand de Géographie (*der deutsche Geographentag*) se réunira à Stuttgart les 5, 6 et 7 avril 1893. Parmi les sujets mis à l'étude, signalons « le lac de Constance (Bodensee) ».

— Lundi, 6 mars, à la section de colonisation de la Société de Topographie de France (mairie du Panthéon), M. Gustave Pérès, président, a exposé les droits historiques de la France en Égypte, l'œuvre de Mariette-Bey, le créateur du musée de Boulak, et enfin le but patriotique poursuivi par l'*Alliance française*, par l'*Œuvre des Écoles d'Orient* et par la *Société française des Écoles coptes* pour faire revivre et prospérer en Égypte notre prestige moral et nos intérêts commerciaux. Le R. P. Le Menant des Chesnais, procureur des missions coptes d'Égypte, a fait ensuite une conférence des plus intéressantes et toute vibrante de patriotisme sur l'*Œuvre française des Écoles coptes* dont il est le véritable apôtre. Une assistance nombreuse et choisie a chaleureusement applaudi la parole éloquente et entraînante du R. P. Le Menant des Chesnais.

— Un Congrès concernant l'Afrique se tiendra à Chicago; nous avons reçu à ce sujet le rapport du président du Comité général, M. Joseph E. Roy. Dans la liste des membres, la France est représentée par MM. le sous-secrétaire d'État et des colonies, Dubuisson, Engelhardt, Dr Ballay, Raindre, colonel Chaillé-Leroy, Cogordan, Maspero, Révillout (Eugène), Levasseur, Fernand Foureau, Rolland, capitaine Binger, commandant Monteil, colonel Humbert, de Foucauld, Trivier, V. Giraud, H. Michel.

— M. M. Venukoff nous apprend qu'il existe à Moscou une *Section de Géographie* dans la « Société d'anthropologie, de géographie et des sciences naturelles ». Cette section est présidée par M. le professeur Anoutchine.

— Le tirage à part de l'article *Europe*, par M. Levasseur, de l'Institut, avec la collaboration de MM. Hahn, Trouessart et Deniker, extrait de la *Grande Encyclopédie*, tome XVI, forme un fascicule de 67 pages, que l'on consultera avec le plus grand fruit.

— M. F. de Saintignon, maître de forges, inspecteur adjoint des forêts en

Digitized by Google

disponibilité, vient de faire paraître chez Berger-Levrault (Paris et Nancy) : *Le Mouvement différentiel. — Loi des marées; eau, air, feu.*

— La *France album*, publication mensuelle, a donné, dans son n° 1, les Alpes-Maritimes, arrondissement de Nice.

— M. Édouard Sayous, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, a publié une savante étude sur *Arany, poète national hongrois* (Extrait de la *Revue chrétienne*), Dôle, 1893.

— M. le Dr Albrecht Penck, professeur à l'université de Vienne, a fait au Congrès de Berne une proposition sur l'établissement et la publication d'une *Carte de la Terre au millionième*, proposition aujourd'hui développée par lui dans une brochure extraite du XIe bulletin de la Société de Géographie de Berne.

— Nous avons reçu les extraits suivants des *Mitteilungen de Petermann* (1re livraison de 1893) : *Die geographische Verteilung von Grund und Boden*, et *Die Vorderseite der Erde in der Fortbewegung des Sonnensystems im Raume*, tous les deux dus à M. le Dr A. v. Tillo, general-major.

— M. le Dr Bertholon (de Tunis), correspondant du ministère de l'instruction publique, nous adresse *Documents anthropologiques sur les Phéniciens* (Société d'anthropologie de Lyon, séance du 3 juillet 1892).

— Le *Bulletin de la Société des études indo-chinoises de Saïgon*, 2e semestre 1892, 1er fascicule, contient un *Petit Vocabulaire laotien*, par J. Taupin, dont la publication est très opportune.

— M. J. de la Vallée-Poussin nous adresse un intéressant travail : *Les Voyages d'exploration sur l'Inlandsis du Groenland*, extrait de la *Revue des questions scientifiques*, janvier 1893 (Bruxelles).

— De Bruxelles également nous arrive l'*Abraham Verhœven*, moniteur officiel de l'Exposition internationale de la Presse ancienne et de la Presse moderne, qui doit s'ouvrir, en cette ville, au mois d'avril actuellement en cours. On sait que le *Nieuwe Tijdingen*, la première gazette de l'Europe, parut à Anvers en 1605 et que Abraham Verhœven (né en 1580) en fut le propriétaire-rédacteur. Ce journal a vécu jusqu'en 1827, soit deux cent vingt-deux ans.

— De Rome nous parvient *Ritocchi ed aggiunte ai descrittori italiani dell'Egitto e di Alexandria*, mémoire de M. Giacomo Lombroso (*Reale accademia dei Lincei*, anno CCLXXXIX, 1892).

— Dans leur *Histoire de l'art dans l'antiquité* (Phénicie, Égypte, Assyrie, Judée, Asie Mineure, Perse et Grèce), MM. Georges Perrot, de l'Institut, et Charles Chipiez (Hachette), viennent d'aborder la *Grèce primitive* (281e livraison).

— Notre collaborateur, M. James Jackson, vient de nous adresser une nouvelle édition, augmentée et précisée, de son *Tableau de diverses vitesses exprimées en mètres par seconde*. On sait l'importance que la *Revue de Géographie* attache à cette question.

— Nous avons reçu de M. le sous-secrétaire des colonies trente cartes relatives au Tonkin, récemment dressées par les officiers du Bureau topographique des troupes de l'Indo-Chine : vingt-cinq d'entre elles sont des cartes administratives des diverses provinces, quatre concernent le Tonkin tout entier (postes militaires, communications intérieures, etc.).

— La revue le *Monde latin*, dont le fondateur a été M. le baron Ch. de Tourtoulon et qui a pour directeur M. le marquis de Barral-Montferrat, vient de

Digitized by Google

prendre le titre, plus compréhensif, de *Le Monde latin et le Monde slave.* Elle sera dirigée pour la partie slave par M. le baron A. d'Avril, qui, dans le numéro du 1er mars, a brillamment commencé son œuvre. « J'ai fait, dit-il, un choix des pièces les plus caractéristiques dans chacune des langues slaves; je les ai traduites : c'est ma *Slavicéra*, ma fille slave. » M. Paul Dubost, secrétaire de la rédaction a, dans le même numéro, rendu compte de l'important ouvrage de M. Albert Vandal : *Napoléon Ier et l'Alliance russe.*

— La librairie Armand Colin et Cie nous adresse la sixième édition, entièrement refondue, contenant 13 cartes en trois couleurs, de *la France Coloniale* (Histoire, Géographie, Commerce), par Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, avec la collaboration d'une Société de géographes et de voyageurs.

— Parmi les ouvrages qui nous ont été offerts au congrès de Gênes et que nous n'avons pas encore mentionnés, nous citerons : *Società geografica italiana : Pubblicazioni geografiche stampate in Italia fra il* 1800 *et il* 1890; *saggio di Catologo compilato da F. Cardon e pubblicato in occasione del primo Congresso geografico italiano* (Genova, 1892); Roma, 1892. — *Geografia antropologico-politica*, compendio del professore Gaspare Buffa (Genova, 1891). — G. Marinelli : *Il nome d' « Italia, attraverso i secoli*, nota di un geografo, Venezia, tipografia di G. Antonelli, 1892. — Elio Modigliani : *Fra i Batacchi indipendenti ;* Roma, Società geografica italiana, 1892. — *G.-B. Scala, capitano marittimo* (1817-1876), *exploratore ed introduttore d'industrie civili in Guinea*, par le prof. G.-B. Brignardello; Firenze, 1892.

— M. Ballay a été nommé gouverneur de la Guinée française et M. le capitaine Binger gouverneur de la Côte d'Ivoire.

— De Bordeaux (24 mars), notre collaborateur M. de Brettes nous annonce son retour d'Amérique.

— Nous avons rapporté d'Huelva *Plano de la Ciudad de Tenochtitlan en el año* 1519, essai de reconstitution par Léopold Batres, inspecteur et conservateur des monuments archéologiques de la République Mexicaine, et publié par la Société Mexicaine de géographie et de statistique. M. l'avocat Laura, notre compagnon de voyage, a consacré une étude à ce plan de l'ancien Mexico aztèque.

— Le *Bulletin de la Société de Géographie de l'Ain* publie dans son numéro de janvier et février 1893 « la carte du pays et souveraineté de Dombes », exécutée en 1617 par Jean Le Clerc et dont M. L. Drapeyron a parlé dans son *Evolution de notre premier atlas national sous Louis XIII.* Elle est accompagnée d'une notice de M. Frédéric Tardy, qui a eu l'heureuse idée de la reproduire.

— L'*Institut international de statistique* fondé à Londres le 24 juin 1885, présidé par MM. Rawson, Emile Levasseur et W. Lexis, et dont le secrétaire général est M. Luigi Bodio, directeur général de la statistique du royaume d'Italie, nous adresse de Rome (Imprimerie héritiers Botta), les deux livraisons du tome VI de ses publications (Compte rendu de la troisième session tenue à Vienne, 28 septembre-3 octobre 1891).

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

4603. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEIZIÈME ANNÉE

Onzième livraison. — Mai 1893

SOMMAIRE

Fête scientifique en l'honneur de Christophe Colomb, à la mairie du Panthéon, le 15 avril 1893, jour du quatrième centenaire de sa réception solennelle par les rois Ferdinand et Isabelle, à son retour du nouveau monde. Conférence de M. Ludovic Drapeyron, président. Lettres des municipalités de Gênes et de Barcelone, de S. Exc. M. l'ambassadeur du royaume d'Italie. Communication de M. le vicomte de Brettes, et allocutions de M. Francisco Coello, président de la Société de géographie de Madrid, de M. Gonzalo Mallarino, ministre de Colombie, et de M. le vice-consul d'Italie comte Lucchesi Palli.
D. LIÈVRE : Une île déserte du Pacifique. L'île des Cocos (Amérique).
H. MEYNERS D'ESTREY (Le Dr Comte). Un projet de colonisation en Asie antérieure.
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite*).
Un monument à Casimir de Thury (1714-1784), auteur de la première carte topographique de France.
L'Alliance française en 1893. Assemblée générale du 29 mars.
Enseignement spécial aux voyageurs organisé au Muséum d'histoire naturelle de Paris.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

L'île des Cocos. - Spécimen de la végétation.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente et un volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de 387 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

FÊTE SCIENTIFIQUE

EN

L'HONNEUR DE CHRISTOPHE COLOMB

A LA MAIRIE DU PANTHÉON

LE 15 AVRIL 1893

JOUR ANNIVERSAIRE DE SA RÉCEPTION SOLENNELLE A BARCELONE

PAR LES ROIS FERDINAND ET ISABELLE

(15 avril 1493)

CONFÉRENCE DE M. LUDOVIC DRAPEYRON

Plus grand par ce qu'il a fait que par ce qu'il a voulu faire et cru avoir fait.
La Rabida, 12 octobre 1892.

Messieurs les Délégués, Mesdames, Messieurs et chers Collègues,

La section de géographie appliquée à l'étude de l'histoire, que j'ai l'honneur de présider et dont M. Henri Dupont est le vaillant et dévoué secrétaire, a voulu célébrer le centenaire du retour de Christophe Colomb après la découverte du nouveau monde. Aussi a-t-elle demandé à M. le maire du Ve arrondissement, par l'organe du chef des services, M. Pauly, de vouloir bien nous accorder cette belle Salle des mariages, où il nous sera donné d'évoquer, avec le souvenir du grand navigateur, celui de ses illustres protecteurs, les deux époux royaux, « les rois » Ferdinand et Isabelle. M. Meurgé s'est empressé d'acquiescer à notre vœu[1]. Nous l'en remercions vivement.

N'oublions pas que nous sommes en face du plus glorieux monument de la capitale, au frontispice duquel on lit ces mots : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Par notre faible voix, ce sont les honneurs du Panthéon que Paris décerne ce soir à ce héros, Italien de naissance, Espagnol d'adoption, *un instant Fran-*

1. Par lettre datée du 20 mars 1893.

Digitized by Google

çais d'intention, en fait le plus cosmopolite de ceux qui ont rempli la terre de leur renommée.

Nous rendrons hommage, en même temps qu'à Christophe Colomb et à ses illustres souverains, à deux grandes villes, dont les noms demeurent inséparables de son histoire et auxquelles nous lie personnellement un reconnaissant souvenir.

C'est à Gênes que Christophe Colomb est né. Dès 1865, j'ai pu saluer le magnifique monument qui lui a été érigé par les rois Charles-Albert et Victor-Emmanuel. En 1892, nous avons été rappelés dans la capitale de la Ligurie par le premier Congrès italien de géographie et par la célébration du Centenaire de la découverte de l'Amérique, congrès et centenaire dont nous avons déjà parlé. La plus cordiale réception a été faite aux représentants de la Société de topographie de France.

A Barcelone, ce n'est pas durant quelques semaines d'un éclat presque inouï, c'est durant quatre années, que nous avons séjourné, de 1845 à 1849. Nous avons tenu à la revoir en 1880, au moment où allait s'opérer sa transformation, qui, lors de l'Exposition universelle, en 1888, nous apparut si merveilleuse, si décisive pour son avenir industriel et commercial, sous l'impulsion de l'alcalde Rius y Taulet. Enfin le 1er octobre 1892, venant de Gênes, avec les délégués de toutes nations, nous étions reçus par son successeur, D. Porcar y Tió, sur le port, à l'entrée de la Rambla, au pied de cet autre monument de Colomb, élevé cinq ans auparavant, qui, par delà les golfes du Lion et de Ligurie, fait pendant à celui de Gênes.

On comprend que nous ayons donné avis aux municipalités de Gênes et de Barcelone de notre désir d'honorer le mieux possible, intellectuellement, Christophe Colomb. C'est ce que nous avons fait le jour de Pâques (2 avril 1893).

Ce n'est pas un médiocre honneur pour nous, dans cette circonstance, d'être uni d'esprit avec la patrie de Colomb. Je viens, en effet, de recevoir une lettre des plus bienveillantes de la municipalité de Gênes, qui, par l'organe de son premier magistrat, M. le syndic baron Podestà, sénateur du royaume, nous remercie de la pensée que nous réalisons en ce moment même.

Digitized by Google

MUNICIPIO DI GENOVA

Illmo Sig. Dr Ludovico Drapeyron
direttore della REVUE DE GÉOGRAPHIE
Parigi.

Addì, 5 Aprile 1893.

Porgo anzitutto sincere azioni di grazie alla S. V. Illma, per le lusinghiere espressioni usate a mio rignardo nella sua lettera 2. corr. e molto più pel gentile pensiero con cui Le piacque invitar la rappresentanza di questa Civica Amministrazione a presenziare la Commemorazione del quarto Centenario del ricevimento trionfale en Barcellona di Cristoforo Colombo al suo ritorno dal nuovo mondo, fattogli dal re Ferdinando e dalla regina Isabella.

Questo invito non può che tornarci di sommo gradimento essendo bene onorifico per la Rappresentanza communale della Città che diede i natali al grande navigatore.

Senonchi prevedendo che nè io, nè alcuno dei Consiglieri miei Colleghi potranno intervenirvi, partecipo alla S. V. Illma che io scrivo all' Ambasciatore italiano costà residente pregandolo a volerci rappresentare o delegare persona che ci rappresenti a cotesto convegno di illustri cultori delle scienze storiche e topografiche.

Accolga, Illmo Signore, i sensi della mia particolare osservanza

Il sindaco
A. PODESTÀ

La piété filiale, ou maternelle, de l'Italie envers Christophe Colomb s'est exprimée de la façon la plus touchante. M. l'ambassadeur du royaume d'Italie a voulu nous annoncer lui-même que la ville de Gênes serait, grâce à sa bienveillante sollicitude, représentée parmi nous de la façon la plus flatteuse.

AMBASSADE D'ITALIE

Paris, le 13 avril 1893.

Monsieur Ludovic Drapeyron, directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

Monsieur le directeur,

Vous avez bien voulu inviter la municipalité de Gênes à prendre part, au moyen d'une délégation, à la Commémoration du quatrième centenaire de la réception de Christophe Colomb à son entrée à Barcelone de retour du nouveau monde, qui doit avoir lieu le 15 de ce mois dans la salle des fêtes de la mairie du Panthéon.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que M. le comte Lucchesi-

Digitized by Google

Palli, vice-consul de S. M. le roi d'Italie à Paris, interviendra à la cérémonie comme représentant de la ville de Gênes.

Veuillez agréer, monsieur, les assurances de ma considération très distinguée.

L'ambassadeur d'Italie,
RESSMANN.

Nos remerciements les plus vifs à Son Excellence M. Ressman et à son si distingué collaborateur.

Ce matin même nous est parvenue la réponse de « l'Excellentisimo Ayuntamiento de la Ciudad de Barcelona ». On peut dire qu'elle honore à la fois Colòmb et l'alcalde mayor qui l'a dictée.

AYUNTAMIENTO CONSTITUCIONAL
DE BARCELONA

Con la mas grata satisfacción se ha enterado esta Alcaldia de la muy atenta invitación dirigida por V. S. à esta Corporación municipal de mi presidencia á fin de que asista à la gran fiesta organizada por la Sociedad de Topográfia de Francia para el dia 15 del actual en la sala de fiestas de la Alcaldía del Panteon, de esa capital, en conmemoración del IV centenario de la triunfal recepción por los Reyes Catolicos de Cristobal Colón á su primer regreso del Nuevo Mundo.

Con todo corazon nos asociamos á una fiesta que además de estar destinada á recordar un hecho de los mas grandes de que ha sido testigo la humanidad y cuya trascendencia ha de llenar los siglos venideros, hace referencia á nuestra ciudad, sintiendose por ello enorguellicida, de que sea un hecho ocurrido en Barcelona objeto de atención por parte de esa Sociedad y de que lo recuerde en tan digna forma.

De buen grado tomaria parte este Ayuntamiento en la expresada fiesta, si los perentorios e imprescindibles servicios municipales de esta época del año lo consintieran, pero tenga V. S. la seguridad de que no por ello dejo yo como mis compañeros de consistorio de asociarnos á la fiesta, enviando à V. S. y à la Sociedad Topográfica la espresión de nuestra gratitud y reconocimiento.

Dios guarde à V. S. muchos años.

Barcelona, 11 de Abril de 1893.

El Alcalde Const^l P^te
MANUEL HERNIN.

Sor Doctor D. Ludovico Drapeyron, Director de la *Revista de geografia*.

L'Espagne entière ne pouvait être représentée ce soir d'une façon plus éclatante que par M. le colonel Francisco Coello, de l'Académie royale d'histoire, président de la Société de géographie de Madrid, membre d'honneur et grand lauréat de notre Associa-

Digitized by Google

tion (1888), que nous avons rencontré et avec qui nous avons collaboré dans tant de congrès internationaux, et que tous ici honorent comme un maître de la science. Infatigable, il était avec nous, il y a six mois, à la Rabida, et aujourd'hui il rend aimablement aux Français leur visite[1].

Un seul État autonome porte depuis soixante ans le nom glorieux de Colomb, qui aurait dû être celui du nouveau monde tout entier, d'un pôle à l'autre[2]. A ce titre, et comme nation néo-latine — car c'est aujourd'hui surtout la fête des peuples néo-latins des deux hémisphères, — à ce titre la Colombie devait être présente ici ce soir. A notre lettre d'invitation, M. le ministre a répondu de la façon on ne peut plus gracieuse :

LEGACION DE COLOMBIA

Paris, le 13 avril 1893.

Monsieur Ludovic Drapeyron, secrétaire général de la Société de topographie, Directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

Monsieur le secrétaire général,

J'ai l'honneur de vous faire connaître, en réponse à la lettre par laquelle vous avez bien voulu m'inviter à la fête scientifique que la Société de topographie de France donnera le 15 courant pour célébrer le quatrième centenaire de la réception de Christophe Colomb par les rois Ferdinand et Isabelle à son retour du nouveau monde, que je serai très heureux et très flatté d'y assister.

Veuillez agréer, monsieur le secrétaire général, avec mes plus vifs remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distiugués,

GONZALO MALLARINO.

La Société de topographie est heureuse de saluer M. Mallarino, qui a bien voulu rehausser de sa présence cette fête scientifique en l'honneur de Christophe Colomb.

M. Mallarino est un des membres les plus estimés et les plus

1. D. Francisco Coello est le frère du capitaine général de l'Andalousie et de l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège.

2. En 1819, le nom de Colombie fut donné au vaste territoire qui s'est fractionné, dès 1831, en trois républiques : le Vénézuela, l'Équateur et la Nouvelle-Grenade. C'est cette dernière qui, en 1861, adopta pour soi le glorieux nom de Colombie. On sait qu'il y a une « Colombie britannique » (nom attribué en 1858) dans le Dominion du Canada, que la capitale des États-Unis, Washington, fait partie du district fédéral de « Columbia ». C'est dans la République de Colombie qu'est située la ville de Colon, jointe à Panama par un chemin de fer. L'État est divisé en neuf départements et gouverné par un Sénat, une Chambre des représentants et un président élu pour six ans. Sa superficie est presque double de celle de la France; sa population est de 4 millions d'âmes. Sa capitale, Santa-Fé de Bogota, est peuplée de 100,000 habitants.

Digitized by Google

sympathiques du corps diplomatique. Depuis plusieurs années, il représente parmi nous la République de Colombie et a su faire apprécier les qualités de cette nation fière, paisible, amie de la France, de cette République sœur, qui possède un des plus beaux pays du monde — à la fois un Eden et un Eldorado — merveilleusement situé sur le Pacifique et sur l'Atlantique.

Nous remercions M. Mallarino d'avoir accepté notre invitation et en le saluant, nous adressons aussi nos vœux et nos salutations à la Colombie qui, depuis si longtemps, est un exemple pour toutes les républiques espagnoles d'Amérique, et à laquelle nous donnerions volontiers cette devise : *Labor improbus, vita proba.*

Félicitons-nous aussi de la présence de M. le vicomte de Brettes, un explorateur ami de notre Société, qui est doublement pour moi un compatriote, et qui, comme les Treich-Laplène, les Gorceix, les Monteil, etc., honore notre vieille et chère province du Limousin, et la France entière.

Il semble avoir voué sa vie à l'Amérique du Sud, celle où aborda Colomb, lors de son troisième voyage. Il l'a parcourue dans tous les sens, depuis neuf ans. Malgré les fatigues d'un brusque changement de climat, malgré les nombreuses occupations qui le réclament après dix-huit mois d'absence, M. de Brettes a bien voulu nous consacrer sa soirée — à Christophe Colomb encore plus qu'à nous — et nous l'en remercions cordialement.

Par son voyage de plus de 2,000 kilomètres dans le Magdalena, par ses études géographiques et économiques de l'immense région qu'il vient de visiter, M. de Brettes nous révèle, pour ainsi dire, une terre nouvelle, en faisant justice des erreurs de voyageurs trop superficiels et surtout en nous initiant aux richesses agricoles et minières de son sol, encore peu exploité.

Qu'il nous soit permis d'assurer à M. de Brettes que ses travaux n'intéressent pas seulement la science pure.

Depuis quelques années, un courant irrésistible porte nos explorateurs et nos sociétés de colonisation vers l'Afrique; mais avant peu un revirement se produira en faveur des pays découverts par Colomb.

Nos économistes et nos commerçants, tous ceux qui, trouvant les bornes de la patrie trop resserrées, cherchent au dehors un champ plus vaste pour leur initiative et leur activité, se tourneront vers l'Amérique du Sud, vers ce monde encore vierge qui apparaît

Digitized by Google

à nos yeux éblouis de sa splendeur, tel qu'il apparut jadis aux yeux de Christophe Colomb — et lui apporteront le concours de leurs forces et les ressources de leur énergie.

Ce jour-là, vous ne le verrez peut-être pas, mon cher de Brettes, mais du moins vous en aurez pressenti l'aurore; car vous aurez été un de ceux qui nous aurez le mieux appris à aimer ces pays que vous connaissez si bien et que vous savez aimer comme ils le méritent.

A côté de M. de Brettes, vous verriez tous M. Jean Dupuis, si sa modestie, aussi connue que son intrépidité, ne le retenait au beau milieu de votre brillante assemblée. M. Jean Dupuis, qui était des nôtres à Huelva et à la Rabida, suit assidûment les séances de notre section, quand il n'est pas dans l'Extrême-Orient. Explorateur du fleuve Rouge, il a vu de ses yeux et reconnu ces pays où Colomb aurait voulu aborder.

Mais oublierais-je que le Danemark, cet ami et fidèle allié de la France, — auquel se rattachent les pays du nouveau monde, le Groenland, par exemple, découverts et colonisés par les Northmans dès les IXe et Xe siècles, — est représenté ici par des hôtes de distinction?

Retraçons d'abord, d'après Washington Irving, l'événement du 15 avril 1493, c'est-à-dire la réception solennelle de Colomb à Barcelone par Isabelle la Grande, reine de Castille, et par Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon.

Ici M. Ludovic Drapeyron donne lecture de cette page brillante, qui est fondée sur le témoignage véridique de Las Casas[1].

Il n'est pas sans intérêt de savoir comment et pourquoi Ferdinand et Isabelle se trouvaient en ce moment-là à Barcelone.

En 1488, le roi Catholique avait fait contre la « deputacion », disons plus clairement contre les États de la Catalogne, ce qu'un historien espagnol contemporain a appelé « *un golpe de estado antès desconocido* », « un coup d'État oublié ». Jaloux de reconquérir les bonnes grâces des Catalans, et, fort du prestige que lui

1. Les lecteurs de la *Revue de Géographie* la trouveront *in extenso* dans l'article de M. Drapeyron : *Les Catalans à propos de l'Exposition universelle de Barcelone*, livraison de janvier 1888, p. 13-14. C'est par terre, et en traversant du sud-ouest au nord-est, d'abord les Etats d'Isabelle (Andalousie et Murcie), puis ceux de Ferdinand (Valence, Aragon et Catalogne), que Colomb gagna Barcelone. Gallo écrit : « Obviam illis miserunt clarissimos ex omni regno proceres, a quibus ad se honorificentissime deducuntur. »

Digitized by Google

donnaient ses récentes conquêtes sur les Maures, il était venu leur rendre la parole. Arrivé en ligne droite de Grenade, dès le 10 août 1492, il devait séjourner à Barcelone jusqu'aux dernières semaines de l'année 1493, près de dix-sept mois[1]. C'est qu'il avait entamé toute une série de négociations avec le nouveau pape Alexandre VI, un Aragonais, disons mieux un Valençais[2], avec Gênes, avec la France. C'est par le traité de Barcelone que le fils et successeur de Louis XI, désireux de marcher librement sur l'Italie, rendit à Ferdinand le Roussillon et la Cerdagne.

C'est donc de Barcelone que la nouvelle de la découverte du nouveau monde se répandit dans les États de l'Europe, autres que le Portugal et l'Espagne. Christophe Colomb n'était pas arrivé dans cette ville que le frère de l'ambassadeur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le More, Annibal Januarius, envoyait à Milan une missive datée de l'antique Barcino. C'est là vraisemblablement que fut faite par un Catalan, Léandre de Cosco, la traduction latine de la fameuse lettre de Colomb, écrite en mer à Gabriel Sanchez (avec postscriptum à Luis de Santangel) et destinée en réalité aux souverains. Et comme Barcelone était comprise dans les États de Ferdinand, il n'est point question dans cette version de la grande Isabelle, à qui revenait pourtant tout le mérite de l'expédition[3].

C'est également à Barcelone que Pierre Martyr d'Anghiera a rédigé sa belle missive au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade, Talavera, commençant ainsi:

« Elevez vos esprits, savants vieillards, apprenez une découverte extraordinaire[4]! »

Colomb demeura à Barcelone jusqu'au 25 mai 1493, quarante jours environ. C'est dans cette période que fut expédiée aux Rois la célèbre bulle pontificale d'Alexandre VI, datée du 4 de ce même

1. Voir Bibliotheca de autores españoles, Madrid, M. Rivadeneyra, 1878; Crónicas de los reyes de Castilla, tome III; apendice 2°., Anales breves de los Reyes Católicos (D. Lorenzo Galisdez Carvajal), p. 546-547. Carvajal rappelle que le 6 décembre Ferdinand fut blessé « por el famoso loco Juan de Cañamares, que es tierra que se llama de Remenza, natural de Cataluña ». Durant leur séjour à Barcelone, les Rois furent visités par de nombreux personnages : « Y estando los reyes en Barcelona fueron todos les grandes del reino à los visitar. » Ils édictèrent beaucoup d'ordonnances datées de cette ville.

2. Le pape Alexandre VI fut élu le 11 août 1492.

3. A Isabelle, l'expédition avait coûté 1,440,010 maravédis (336,500 fr. de notre monnaie), à Ferdinand pas un seul.

4. Voir la traduction des lettres de Pierre Martyr, par MM. Gaffarel et Louvot (*Revue de Géographie*, 1884-1885). Sur ce sujet, Pierre Martyr a écrit quatre lettres datées de Barcelone, les 14 mai, 13 septembre (deux le même jour), 1er octobre et 1er novembre 1493. L'historien Oviedo était aussi à Barcelone lorsque Colomb y vint.

Digitized by Google

mois, où le globe était pour ainsi dire partagé entre les Espagnols et les Portugais (*La ligne de démarcation*). C'est alors aussi — le 20 mai — pour être précis, que les souverains attribuèrent à Colomb des armoiries, où figuraient un château-fort et un lion, des îles, auxquels il joignit plus tard un continent (l'Asie sans aucun doute) et des ancres, et dont il modifia le fond pour les rapprocher plus complètement des armes de Castille[1].

Enfin, Colomb avait déjà quitté Barcelone, quand les ambassadeurs du doge de Gênes, Marchesi et Grimaldi, leurs négociations terminées, regagnèrent leur patrie et y apportèrent officiellement la grande nouvelle. Fait à noter, l'année 1493 avait mal débuté pour Gênes : pour la première et l'unique fois peut-être, son port avait été obstrué de glaces, et une peste terrible l'avait privée, rapporte Foglieta, des quatre cinquièmes de sa population[2] !

Entrons plus avant dans notre sujet, si beau et si difficile à la fois.

Malgré la perte d'un grand nombre de documents, les érudits ici ne sauraient être pris sans vert. Outre les écrits de Colomb lui-même et les Lettres, ainsi que les Décades de Pierre Martyr, nous disposons des écrits de Las Casas et d'Oviedo, qui l'ont connu[3]. Quelle abondante récolte de textes a été faite dans ce siècle par Navarrette ! L'Américain Washington Irving nous a donné de Colomb une magistrale histoire, rectifiée sur bien des points par la critique et les recherches sagaces de M. Henry Harrisse, son compatriote. Elle a été refaite, cette histoire, avec les secours de la science con-

1. Voir HARRISSE, *Christophe Colomb*, Leroux (1884).

2. FOGLIETA : *Historiæ Genuensium Libri XII* : Insequens annus, qui fuit ejus seculi nonagesimus tertius, duabus rebus insignis fuit : altera fuit hiems tam gelida, ut ominis et portenti loco habita sit. Mare enim (quod ex omnium sæculorum memoria nunquam auditum est) circa molem ac pontes ita alto gelu concretum est, ut nautæ scaphas, et cœtera navigia omni remorum vi connisi a terra propellere non possent. Ineunteque vero, pestilentia adeo gravis urbem invasit, ut ex capitibus, quæ Genuæ remanserunt, vix quintusquisque superstes fuerit. Alterum fuit ad omnem posteritatem memorabile, novus orbis a Christophoro Columbo Genuensi cive inventus. Quem certum nuntium Genuam attulerunt Franciscus Marchesius jurisconsultus, et Joannes Antonius Grimaldus, oratores Genuensium ex Hispania reversi, quo duabus de causis missi fuerant : et Ferdinando atque Isabellæ regibus gratulatum, ob regnum Granatæ, Mauris expulsis, tandem partum, et ad controversias nonnullas componendas, pacemque celsissimorum regum impetrandam. Quod utrumque ad effectum perduxerunt, et controversiis honorificis conditionibus compositis, et pace impetrata. Cœterum res a Columbo gestæ, quanquam infinitæ gloriæ civitati nostræ fuerunt..... — Le traité ne fut signé que le 5 août 1493. Alors seulement les ambassadeurs génois purent regagner leur patrie : le vieux père de Colomb, qui depuis la mort de sa femme, était revenu de Savone à Gênes, dut être enfin informé des découvertes et du triomphe de son fils Christophe.

3. Nous n'oublions pas la *Vie de Colomb* attribuée à son fils, Fernand Colomb.

Digitized by Google

temporaine, par notre collaborateur M. Gaffarel. Enfin nous ne saurions oublier que MM. Hamy et Levasseur[1], il y a un mois et demi à peine, ont traité le sujet que nous reprenons en sous-œuvre.

Tout ce qui concerne Christophe Colomb nous attire invinciblement. En un tel sujet, les plus minutieuses questions ne risquent pas d'être oiseuses. Néanmoins il faut bien les classer et reconnaître qu'elles peuvent être distribuées en plusieurs catégories d'une importance inégale. C'est aux points capitaux de cette histoire que nous devrons ce soir accorder surtout notre attention. Or, mérite exclusivement cette appellation ce qui nous explique *Christophe Colomb lui-même, son entreprise, son œuvre, les conséquences de cette entreprise et de cette œuvre.* Nous dirons ensuite brièvement notre avis sur les points de pure curiosité restés obscurs.

Touchant la première jeunesse de Colomb, après de longues incertitudes, de longs tâtonnements, nous avons enfin des notions précises, fondées sur des documents d'une authenticité et d'une véracité hors de conteste, car il s'agit de contrats de vente ou d'achat. Depuis une dizaine d'années, on connaît et nous avons nous-même vu à Gênes, tout récemment, la maison où se passa son enfance depuis l'âge de six ans[2]. Il n'y a que quelques semaines — la nouvelle nous en a été annoncée par M. Harrisse[3] — qu'on sait l'emplacement de la maison où il est né, vers la porte de l'Olivier non loin de l'autre demeure, précédemment signalée, à la porte Saint-André. Ces découvertes ont mis en déroute bien des prétentions, plus ou moins plausibles. Ainsi, nous nous souvenons que, lors de mon premier voyage en Italie, — c'était en 1865, — nous passions en diligence, mais au grand trot des chevaux de poste, à Cogoleto, localité de la banlieue de Gênes, devant une habitation, où nous lûmes les premiers mots d'une inscription :

Hospes, siste gradum

Nous ne nous y arrêtâmes point, et pour cause, malgré notre désir. Heureuse contrariété, car pendant un quart de siècle nous aurions

1. Pour la conférence de M. Levasseur, voir *les Comptes rendus des séances* (nos 6 et 7). Celle de M. Hamy est encore inédite.
2. Voir notre récit de la *Commémoration de Christophe Colomb en Italie et en Espagne* (sept.-oct. 1892), dans notre livraison de décembre dernier (tirage à part).
3. M. Harrisse a bien voulu nous promettre une communication sur ce sujet.

Digitized by Google

cru et enseigné que Colomb était né là. Il est aujourd'hui prouvé que s'il y a eu des Colomb un peu partout sur la rivière du levant et sur celle du ponant, et jusqu'en Corse; si les père et mère du grand Colomb sont nés hors de Gênes et ont habité avec leur fils la ville de Savone, l'insigne découvreur est bien un Génois de Gênes, ce qui est plus important à constater qu'on ne le croirait à première vue.

Il semblerait qu'en effet, pour expliquer cette sûreté de coup d'œil, qu'on remarque en lui non moins qu'en Napoléon, il suffise de constater qu'il était Ligurien, c'est-à-dire habitant d'un pays à la fois montagneux et maritime. On comprend, en tout cas, que sa nature de navigateur serait bien plus difficilement explicable, s'il avait vécu de longues années loin de la mer.

Il subsiste bien des incertitudes, bien des contradictions que la réflexion résoudra plus aisément que les recherches paperassières. Ainsi, ne sommes-nous pas, au premier abord, grandement étonnés d'apprendre que Christophe Colomb, cardeur de laine de son état, *lanarius de Janua*, se transforme en marin aventureux, en cartographe émérite, voire en érudit, en théologien profond, en prophète inspiré? N'oublions point trois choses : Christophe Colomb est un homme extraordinaire, sinon unique, et, circonstance qui contribua à le faire tel, il appartient à cette ville profondément originale et active, Gênes; il appartient à cette époque privilégiée entre toutes, la Renaissance italienne. De Gênes il a reçu cette audace, qui se retrouvait après lui, à un égal degré, dans l'amiral André Doria. Enfin de la Renaissance italienne, qui le pénétrait, malgré son origine obscure et son éducation sommaire, il tenait des lumières de toutes choses.

Dans une lecture récente de l'Université à Paris, M. le professeur Bellio a établi que les tisserands de Gênes avaient une école à eux, où tous les enfants de la corporation recevaient une instruction bien supérieure à l'enseignement élémentaire d'aujourd'hui [1].

Pour ce qui concerne la métamorphose, en apparence singulière, du tisserand en navigateur, elle n'est pas sans exemple dans un port de mer tel que celui de Gênes, où, alternativement, suivant l'époque de l'année et l'état des affaires industrielles et commerciales, les mêmes gens du peuple travaillaient à leurs métiers ou

1. Voir *Revue de Géographie*, livraison de février 1893, pp. 149-150.

Digitized by Google

prenaient service sur des bâtiments à voile[1], allant d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée. Non seulement l'art de la grande navigation mais celui de la cartographie étaient en honneur à Gênes, qui, après avoir possédé un cartographe du renom de Pietro Vesconte, — et cela dès l'an 1300 — se glorifiait, au temps même de Colomb, de ses dignes héritiers, les Beccario, les Noli, les Pareto. La magnifique carte de 1461 fut dessinée à Gênes par Grazioso Benincasa d'Ancône, lorsque le futur amiral y résidait encore.

Mais ce fut incontestablement son départ pour le Portugal qui donna à ses aptitudes de cartographe et de navigateur, disons mieux à son génie, tout leur essor.

Il y arriva, suivant toute apparence, quelques mois vers la fin de l'année 1473[2]. La cause de son exode de Gênes pour Lisbonne n'avait rien de mystérieux. Beaucoup de ses compatriotes avaient, avant lui, cherché fortune dans les divers royaumes maritimes de la péninsule hispanique, notamment en Portugal et en Castille[3]. Avec sa vive intelligence, étant donnée son option définitive pour la carrière maritime, il dut se mettre très rapidement au courant des travaux de cette grande école d'hydrographie du Cap Saint-Vincent, la promotrice des découvertes des Portugais. Son mariage avec la fille ou la nièce de Perestrello, Italien comme lui, mort depuis de longues années, mais dont l'héritage scientifique lui fut dévolu, le mit aussitôt en vue. Ses voyages maritimes, au nord et au sud, sur l'Atlantique, ses travaux cartographiques, lui acquirent une autorité personnelle, et il put entrer en relation avec les deux rois, Alphonse V et Jean II, qui se succédèrent, lui présent, sur le trône

1. Nul n'a mieux sinon expliqué, du moins pressenti ces transformations qu'Antonio Gallo, qui écrit dans son *De navigatione Columbi per inaccessum antea oceanum commentariolus* : « Christophorus et Bartholomæus Columbi fratres, natione Ligures, ac *Genuæ plebeiis orti parentibus*, et qui ex lanificii (nam textor pater, *carminatores filii aliquando fuerunt*) mercedibus victatarent, hoc tempore per totam Europam, audacissimo ausu, et in rebus humanis inenarrabili novitate, in magnam claritudinem evasere. Hi siquidem *intra pueriles annos parvis literulis imbuti*, et puberes dein facti, *de more gentis in navigationes exiverant*. Sed Bartholomæus minor natu in Lusitania demum Ulissipone constiterat, *ubi intentus quæstui tabellis pingendis operam dedit*, queis ad usum nauticum justis illineationibus et proportionibus servatis, maria, portus, littora, sinus, insulæ effinguntur... Bartholomæus *cum fratre rerum nauticarum peritiore...* » On le voit, Gallo semble réserver à Barthélemy la renommée de cartographe, à Christophe celle de navigateur. Celui-ci revendique ces deux genres de mérite. Car, d'une part, il dit « que Dieu l'avait doué d'ingéniosité et d'habileté manuelle pour dessiner des sphères et y inscrire, à leur propre place, les villes, rivières et montagnes, îles et ports » ; d'autre part, en 1501, il écrit : « Dès l'âge le plus tendre, je me mis à naviguer et j'ai continué jusqu'à ce jour. De cela il y a aujourd'hui plus de quarante ans. »

2. Il ressort du récit d'Antonio Gallo que son frère Barthélemy l'y avait précédé.

3. Nous renvoyons à l'intéressante conférence M. de Oliveira Martins, traduite et commentée par M. Alexandre Boutroue.

Digitized by Google

de Portugal, avant et depuis 1481. Bien que, comme nous venons de le constater, il eût navigué au nord, dans la direction de *l'impervia Thule*, c'est le sud qui le sollicitait le plus vivement. N'est-ce pas dans cette direction que les Portugais se portaient exclusivement? Ils s'avançaient par étapes calculées, avec plus de persévérance que d'audace, le long du rivage occidental de l'Afrique, vers l'Inde, leur suprême objectif. Or, à l'arrivée de Colomb à Lisbonne, ils venaient de franchir la ligne équatoriale (1471). Dans ses voyages, Colomb ne semble pas avoir été au delà. Des circonstances qui ne nous sont qu'imparfaitement connues le firent revenir et séjourner plus volontiers aux Canaries, à Madère, à Porto-Santo. N'est-il pas évident que c'est dans ces parages qu'il dut arrêter sa résolution de naviguer à l'Occident, suivant une latitude qui correspondait précisément à celle de la Chine méridionale et de l'Inde septentrionale? De vagues indices, recueillis sur les lieux, l'y poussaient sans doute. Mais Marco Polo et ses écrits, qui dataient déjà d'un siècle et demi, étaient pour lui des autorités irrécusables. Ils lui démontraient, d'une façon en apparence irréfragable, qu'il trouverait bien vite des terres en cinglant à l'ouest des Canaries.

Marco Polo était lui-même primé, mais non contredit par Aristote. Si son érudition n'allait pas jusqu'à l'interprétation directe des œuvres du philosophe de Stagyre, c'est à Pierre d'Ailly qu'il s'adressait, Pierre d'Ailly, dont l'*Imago mundi* a été couverte d'annotations de sa main. Qu'on examine l'exemplaire de la Bibliothèque colombienne à Séville.

« La Terre est sphérique, écrivait le cardinal[1], et l'océan occidental relativement petit. Aristote prétend, contre Ptolémée, que plus du quart de l'univers est habité, et Averrhoès soutient la même opinion. Le Stagyrite affirme encore que la mer est petite, entre la côte d'Espagne à l'Occident et les rivages de l'Inde à l'Orient... Il ne s'agit pas ici de l'Espagne actuelle, mais de l'Espagne ultérieure qui est l'Afrique. Sénèque assure que l'on peut traverser cette mer en peu de jours, si le vent est favorable. »

L'influence de Toscanelli sur Colomb, en qualité de contempo-

1. Voir l'abbé Salembier : *Petrus de Alliaco*, ex typis J. Lefort, 1886, in-8°, XLIX-386 pages. *Un Evêque de Cambrai et la découverte de l'Amérique*, Lille, imprimerie Ducoulombier 1892, in-8°, 24 pages; cité par M. de Marsy. Pierre d'Ailly naquit à Compiègne vers 1350 et mourut le 9 août 1420.

Digitized by Google

rain et d'Italien, n'a pas été moindre que celle de Pierre d'Ailly; d'ailleurs elle s'exerçait dans le même sens.

Ici M. Ludovic Drapeyron lit la lettre de Toscanelli à Fernan Martins, chanoine de Lisbonne, datée de Florence le 25 juin 1474, et la réponse du même à Colomb accompagnant le double de cette lettre (vers 1480). Il conclut :

Cursorem immotus movisti, Tusce, Columbum.

Que l'on confronte les dates 1486, 1492, 1498 : elles nous livrent en quelque sorte le secret des destinées maritimes et coloniales de l'Espagne et du Portugal et du même coup celui de la carrière si glorieuse et si tourmentée de Christophe Colomb.

En 1486, Barthélemy Diaz, un Portugais, atteint le « Cap de Bonne Espérance »; c'est ainsi, du moins, que le désignait le roi Jean II, amplement renseigné par Covilham, et qui, certain désormais d'atteindre l'Hindoustan par l'Orient, ne voulait plus voir, dans la route que lui proposait Colomb, qu'une utopie ou une superfluité. Colomb quitta alors le Portugal, où il était venu depuis quatorze ans. Et il a pu écrire plus tard à Ferdinand le Catholique (1505) :

« Très haut roi, Dieu notre seigneur m'envoya par miracle ici pour secourir votre Altesse. Je dis miracle, car j'avais abordé en Portugal, dont le roi s'entendait aux découvertes plus que tout autre ; mais il lui ferma les yeux, l'ouïe et tous les sens, au point qu'en quatorze années, je ne pus lui faire entendre ce que j'avançais. »

Mais les Portugais, bien que stimulés par leur roi, s'attardent. Christophe Colomb a ainsi le temps, en dépit de mille contrariétés, de persuader Isabelle « à qui le ciel, a-t-il dit, donna l'intelligence et la force pour surmonter l'incrédulité ». Il va, il le croit du moins, aux « Indes occidentales ».

C'est ce premier voyage de Colomb, immédiatement suivi d'un autre (1493-1496), qui triomphe des craintes irraisonnées des Portugais. Vasco de Gama, en 1498, défie le géant Adamastor, le redouté génie des Tempêtes, il double le cap de Bonne-Espérance, et atteint enfin l'Inde véritable. Le problème qu'agitaient concurremment le Portugal et la Castille est résolu. Il est résolu contre Christophe Colomb, qui se trouve avoir promis plus qu'il ne pouvait tenir, de l'or à foison, de prodigieuses richesses. Son prestige

Digitized by Google

tombe. Il ne le recouvrera que quinze ans après sa mort, quand on saura qu'il a trouvé plus et mieux que les Indes, si désirées, un nouveau monde, dont les « conquistadores » du Mexique et du Pérou révèlent les trésors, et font entrevoir mieux encore, le fantastique Eldorado. Colomb n'avait pas tant promis.

C'est aussi dans la confrontation de ces trois dates qu'éclatent le mérite hors de pair, l'initiative féconde, du navigateur génois.

On a beau dire que, sans lui, le nouveau monde aurait été découvert tôt ou tard, très rapidement d'après de légitimes conjectures. On allègue, par exemple, que le hasard, dès l'an 1500, aurait sous les traits du Portugais Alvarez Cabral, fait cette révélation. Logique assez pauvre au fond. Car c'est le doublement du Cap par Vasco de Gama, qui avait appelé Cabral dans l'Hindoustan, lorsque la tempête le jeta sur la côte du Brésil. Or, ne sommes-nous pas autorisés à penser que, sans l'exemple de Colomb, Vasco de Gama n'aurait pas affronté une navigation sur la mer des Indes? Car le génie de celui que nous célébrons aujourd'hui est surtout caractérisé par cette hardiesse, avant lui sans pareille, mais qui en a suscité tant d'autres par son succès même. C'est le diminuer beaucoup que d'oublier cette priorité.

On répète, il est vrai, qu'il ne croyait pas lui-même être si audacieux, et qu'il ne s'est mis en marche avec tant de résolution que parce qu'il estimait la terre beaucoup plus petite qu'elle n'est en réalité et que l'Inde ou le Cathay s'avançaient complaisamment à la rencontre de l'Europe. *Là sans doute est la vérité.* Mais la part faite à une si fortifiante illusion, il reste assez d'audace foncière dans le génie de Colomb. Nul, en tout cas, ne peut lui disputer l'honneur d'avoir inauguré la grande navigation; il ne saurait être attribué à Henri « le Navigateur ».

Il faut aussi renoncer à amoindrir la gloire de Colomb en rappelant les expéditions « non calculées » des Northmans dans l'Amérique du Nord dès le IXe et le Xe siècles de notre ère, cinq ou six cents ans auparavant! Les Northmans ont fait des établissements en Islande, dans le Groënland, peut-être même dans le Vinland et le Norembega, c'est-à-dire entre le Dominion du Canada et les Etats-Unis actuels. C'est dans cette direction qu'au XIVe siècle les frères Zeni, de Venise, cherchèrent peut-être un monde nouveau. Mais tous ces essais, quel qu'en ait été le succès, n'ont nullement préparé les voies à Colomb qui a cherché visiblement autre chose

Digitized by Google

et autrement[1]. On peut dire que ce sont les Northmans qui ont réalisé la prophétie de Sénèque : cela suffit amplement à leur juste renommée.

On a établi également qu'un autre Génois, devenu citoyen vénitien, Jean Cabotto, au service de l'Angleterre, aborda le continent du Nord en 1497, un an avant que Christophe Colomb eût abordé celui du midi. Jean Cabotto continua les Northmans. Christophe Colomb, lui, comme navigateur, innova.

Parmi les problèmes de la vie de Colomb celui de son séjour en Espagne est un des plus complexes et des plus attachants. Jusqu'à ces derniers temps, on le faisait venir tout droit de Portugal à la Rabida, dès 1486[2]. Des rectifications faites par M. Harrisse et par nous-même, nous croyons pouvoir induire que c'est à Cordoue qu'il se fixa tout d'abord et qu'il revint le plus souvent dans les premières années ; c'est à Cordoue qu'il connut Béatrice Enriquez, la mère de son fils Fernand Colomb, qui y naquit le 15 août 1488, il semble y avoir fait un commerce de librairie[3] ; c'est à Cordoue également que, partant pour son expédition, il laissa son fils aîné, Diego Colomb. Pendant longtemps, il suit la cour dans ses déplacements. C'est dans ces conditions que se produisit sa fameuse entrevue avec les théologiens de Salamanque, qui ne lui fut guère favorable. Il assista au siège de Malaga en 1489, à celui de Grenade en 1491. D'abord secouru, puis négligé par Ferdinand et Isabelle, il trouve asile à Puerta-Santa-Maria, près de Cadix, dans la demeure du duc de Medina-Celi, qui le recommande, mais sans suc-

1. Colomb a voulu prendre le vent, si j'ose dire, avant de se fixer dans une direction, la bonne. « J'ai navigué, dit-il, sur mer pendant vingt-trois ans sans aucune interruption notable ; j'ai vu tout le Levant et le Ponant, ce qu'on appelle le chemin de septentrion, qui est l'Angleterre, et j'ai voyagé en Guinée. » M. Harrisse établit que c'est en 1477, qu'il est allé en Angleterre et en Islande, et en 1481 (août) au fort de Saint-Georges de la Mina.

2. Nous adoptons les dates suivantes : 1446, naissance de Colomb; 1461, premier embarquement de Colomb; 1473, Colomb en Portugal; 1481, voyage en Guinée; 1486-1488, Colomb en Espagne, et séjour à Cordoue, sauf une courte apparition à Salamanque, à la suite des Rois; 1489, Colomb au siège de Malaga; 1488, court voyage en Portugal; 1489-1491, Colomb à Puerto Santa-Maria, près de Cadix, chez le duc de Medina Celi; octobre 1491, Colomb à la Rabida; décembre, à Santa-Fé; 25 avril 1492, traité avec Isabelle, reine de Castille. Pour déterminer ces dates, c'est à Colomb lui-même qu'il faut avoir recours. Il dit lui-même qu'il a « importuné » les rois de Portugal durant quatorze ans, les rois d'Espagne durant six ans. Dans son journal de bord, on lit, au 14 janvier 1493 : « Le 20e jour de janvier, ce mois même, il y aura sept années d'écoulées depuis que je suis venu servir leurs Altesses. »

3. Plutôt qu'à Séville. D'ailleurs Bernaldez, curé de Palacios, ne se prononce pas sur ce point : « Era hombre de tierra de Genova, *mercador de libros de estampa*, que trataba en esta tierra de Andalucia, que llamaban Cristobal Colon, hombre de muy alto ingenio, sin saber muchas letras. »

Digitized by Google

cès immédiat, à la reine de Castille. C'est alors qu'allant à Huelva avec Diego pour confier ce dernier à son beau-frère Moliar, et pour de là partir pour la France, il s'arrête au couvent de la Rabida. On sait le reste. Perez fait une démarche personnelle auprès d'Isabelle; celle-ci se laisse convaincre et remet à quelques semaines, c'est-à-dire à la reddition de Grenade, la solution définitive, qui n'intervint, bien et dûment parafée, que le 25 avril 1492.

Une louable préoccupation des historiens est de rendre justice aux amis et aux protecteurs de Colomb et de les distinguer formellement de ses adversaires et persécuteurs. Au premier rang de ceux-là, on devra placer le comte de Tendilla, son frère Mendoza, le grand cardinal d'Espagne, et le successeur de celui-ci sur le siège primatial de Tolède, le cardinal Ximenès; Deza, devenu plus tard archevêque de Séville; et même, quoi qu'on en ait dit, Talavera, premier archevêque de Grenade, et Antonio Rojas, premier patriarche des Indes. Fonseca lui-même, mort archevêque de Burgos, malgré certains actes d'une dureté évidente, ne doit pas être inscrit parmi les irréconciliables ennemis de Colomb, à côté de Bobadilla et d'Ovando, par exemple. En général, l'ordre ecclésiastique espagnol (surtout l'élément monacal) fut plus clément à Colomb que l'ordre civil. On sait combien décisive fut l'intervention du P. Perez, le prieur franciscain de la Rabida, en sa faveur. Et il a pu écrire lui-même que, pendant un temps, tout le monde se moquait de lui, excepté le frère Antonio de Marchena. Quant au roi Ferdinand, il a beaucoup varié sans doute; mais il est certain « qu'au début il favorisa Colomb lorsqu'il n'avait encore de lui que des paroles, et lui vint en aide aussitôt qu'il eut connaissance de ses projets ». La piété vraiment filiale de Las Casas, évêque de Chiapa, envers le grand explorateur, nous est connue.

Un point bien nettement établi — il le serait depuis longtemps si on avait lu attentivement Las Casas — c'est la distinction formelle de ces deux frères franciscains qui, à eux deux, ont mis pour ainsi dire Christophe Colomb à flot : Juan Perez, le *guardian* de la Rabida, et Antonio Marchena, l'*astrologo*. Et pourtant, il s'imprime encore au moment où je parle, des récits où il est question d'un JUAN PEREZ DE MARCHENA. Perez est un personnage; Marchena en est un autre. C'est ce dernier qui a suivi Colomb dans sa seconde expédition.

Invention d'érudits, que l'attribution à Martin Behaim de tout le

Digitized by Google

mérite de l'expédition de 1492. D'après eux, il aurait révélé le nouveau monde à Colomb, lors de leur rencontre (possible) à Lisbonne. Pourquoi alors Behaim, dans son célèbre globe de Nuremberg, qui est précisément daté de 1492, a-t-il omis ce nouveau monde qu'il connaissait si bien ou du moins pressentait? C'est évidemment d'après les données de Marco Polo et de Toscanelli qu'il travaillait. Quoiqu'il ait, d'après des légendes, inscrit les noms d'Antilia et de Brasil, auxquels on fit bientôt un sort, il n'en savait ni plus ni moins que Colomb, auquel reste le mérite entier d'avoir fait une navigation de mille lieues d'un tenant. Qui a marché? Colomb. Qui a lutté pendant quinze ans pour obtenir la permission de marcher? Colomb. Sa ténacité a égalé son audace.

On dit combien fâcheux avait été pour Colomb de n'avoir pas reconnu immédiatement le nouveau continent, — *de n'avoir rencontré d'abord que des îles*[1], — de n'avoir pas atterri au Mexique, par exemple. Sans doute; mais quelle n'eût pas été son infortune, si ce continent nouveau, auquel il n'a jamais cru, n'eût pas *limité* sa course aventureuse? Les légendaires « trois jours », réclamés par lui à ses matelots comme sursis, n'auraient pas suffi. Les trois faibles caravelles auraient certainement péri avant d'atteindre Cipangu, le Cathay où la Chersonèse d'Or.

Légende, pure légende, mais accréditée par Colomb lui-même, que celle de son oncle, « l'amiral Colomb », et de ses exploits maritimes au service du roi René[2], dans sa jeunesse.

Légende, pure légende, mais celle-là inventée par ses ennemis, celle de Sanchez de Huelva révélant à Christophe Colomb, avant que de mourir, la route du nouveau monde; et aussi celle des chaînes de Colomb, dont Bobadilla n'avait pas eu honte de le charger, ensevelies dans son cercueil et plus tard déposées dans je ne sais quel musée.

Très problématiques les restes de Colomb, transférés de Valladolid à Las Cuevas, puis à Saint-Domingue, et finalement, après trois siècles d'oubli peut-être, à la Havane.

Sujet à doute encore, mais vraisemblable, l'identification de l'île de Guanahani, le San Salvador, où aborda Colomb, avec l'île

1. C'est le grand grief des « naïfs » contre Colomb.
2. Colomb, étranger et pauvre, avait besoin de se grandir aux yeux de ceux qui le jalousaient. Il ne lui suffisait pour « surnager » que d'être lui-même un « ancêtre ». Aussi jugeait-il nécessaire d'apparaître aux Castillans comme un nouveau Boccanegra.

Digitized by Google

de Watling, située par 23° 55′ latitude nord et par 74° 28′ longitude ouest suivant la démonstration de Major.

Le vocable d'Amérique a donné lieu à de nombreuses controverses. Je ne doute pas pour ma part qu'il ne tire son origine du prénom de Vespucci, l'un des explorateurs du nouveau monde, Amerigo. C'est à Saint-Dié que cette appellation a été proposée pour la première fois en 1507. Un de nos compatriotes, fixé aux États-Unis, M. Jules Marcou, l'éminent géologue, professeur à l'Université de Cambridge dans le Massachusetts (États-Unis), y a vu l'application au continent tout entier du nom d'une chaîne de montagnes de la Nouvelle-Espagne. J'ai combattu cette théorie et j'ai eu la satisfaction de convaincre, ou à peu près, M. Marcou, car il m'écrit de Cambridge même, le 17 mars 1893 : « Je n'ai qu'à m'incliner et à peser sérieusement vos opinions. »

M. Saint-Bris, dès 1884, M. Pinart, en 1891, ont porté leur vue ailleurs, sur le vieil empire précolombien d'*Amaraca*. Nous n'aurons rien omis, si nous rappelons que, dès 1817, les docteurs Spix et Martins adressèrent leurs vœux au dieu brésilien *Maraca*.

Il a fallu longtemps pour que le nom d'Amérique prévalût partout et chez tous.

Pierre Martyr avait, dans ses premières lettres, usé presque simultanément de ces appellations « les îles », les « antipodes », « le nouveau monde ». C'est quand les véritables richesses de cet autre continent se révélèrent, c'est surtout depuis la conquête de Cortez, que la dénomination d'Indes se rencontre presque invariablement sous sa plume, et désormais les Espagnols n'en veulent, n'en connaissent pas d'autre.

Cependant les géographes et les cartographes du Nord, à commencer par Waldseemüller (1507), Schœner (1515), Mercator (1541) tendent à accréditer le nom d'Amérique. Ils ne sont suivis que d'un pas très lent par les écrivains classiques. Ceux-ci nous apparaissent comme conquis à leur tour quand La Fontaine dit, dans sa fable du *Vieillard et des Trois Jeunes Gens :*

> . . . . . L'un des trois jouvenceaux
> Se noya dès le port, partant pour l'Amérique.

Les Espagnols, froissés de voir ce nom prévaloir de plus en plus, ne cessèrent de protester, et à ceux qui repoussaient les *Indes*, ils

Digitized by Google

offraient *Colonia* ou *Colombiana*, et, pour rendre hommage aux deux inséparables rois catholiques, *Fer-Isabelica*.

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, il se trouvait des érudits, allemands en général, assez entêtés pour vouloir imposer *Behaimia*, « prétention absurde », a dit Humboldt.

Très dignes d'intérêt les hypothèses concernant les portraits de Colomb, celui de Côme et celui de Venise. Le premier semble décidément l'emporter; il est aujourd'hui reproduit partout, et la gravure que nous avons sous la main nous vient d'Helsingfors en Finlande[1]! Ce qui lui vaut tant de suffrages, c'est qu'il répond assez bien au signalement que nous a donné de son ancien chef le bon Las Casas:

« Il avait la taille élevée, au-dessus de la moyenne, le visage large et imposant, le nez aquilin, les yeux bleu clair, le teint blanc, tirant sur le rouge vif, la barbe et les cheveux blonds dans sa jeunesse, mais les soucis les blanchirent de bonne heure! »

Ses traits moraux sont plus intéressants encore que ses traits physiques.

« Il était, dit Las Casas, rude de caractère, peu aimable en paroles, affable cependant quand il le voulait, emporté lorsqu'il était irrité. »

Ici, M. Ludovic Drapeyron, traite de la psychologie de Christophe Colomb; il renvoie à une étude parue dans la *Revue de géographie* (mai 1892), et il conclut ainsi sur ce sujet :

Le caractère de Colomb nous apparaît à la fois comme génois, c'est dire très pratique, et comme castillan, c'est-à-dire très religieux[2]. S'il penche de plus en plus vers le mysticisme dans ses quinze dernières années, il ne faut pas l'attribuer seulement à ses épreuves imméritées, mais à la surprenante grandeur de son œuvre, dont il n'entrevoyait que partiellement les conséquences humaines, mais dont les conséquences religieuses l'obsédaient, faute d'une perspective suffisante des temps[3].

Quelle est l'importance des découvertes et de la colonisation provoquées par lui? Ecoutons M. Levasseur :

1. Geografiska föreningens Tidskrift, femte ärgangen 1893, redigerad af Dr R. Hult, n° 1. C'est ce portrait qui porte cette inscription : *Colombus lygur nov. orbis replo.*
2. Voir *Christophe Colomb*, par Rosselly de Lorgues (1856).
3. C'est ainsi qu'il croyait que la fin du monde arriverait environ un siècle et demi après lui.

Digitized by Google

« En 1492, le génie européen était confiné en Europe.

« A part les Portugais qui perçaient au loin dans l'inconnu sur la côte d'Afrique et les Italiens et autres riverains de la Méditerranée qui étaient en rapport avec l'Orient par les Échelles du Levant, il n'y avait ni commerce entre les parties du monde, ni colons européens hors d'Europe; la Russie orientale même était considérée comme une contrée extra-européenne et était presque inconnue.

« Aujourd'hui, 91 millions et demi d'Européens ou d'hommes rattachés par leur filiation à la race européenne (dont 83 millions en Amérique) représentent la civilisation dont ils sont originaires, et ont mis en valeur des millions d'hectares de territoire dans les deux zones tempérées; ils les ont sillonnées de voies ferrées; ils les ont reliées de toutes parts à l'Europe par la navigation à vapeur et par le télégraphe; ils y importent ou en exportent chaque année une valeur de près de 32 milliards[1].

« En Europe, la population était de 360 millions d'habitants en 1890 au lieu de 175 en 1800 (la statistique ne fournit pas le moyen de remonter plus haut avec une probabilité suffisante), et le commerce était de 63 milliards au lieu de 10 milliards en 1840, et de 6, dit un statisticien, en 1820.

« Si de tels résultats ont été obtenus, c'est qu'il existe des causes qui les ont produits. Ces causes forment une chaîne dont le premier et le plus important maillon est l'ouverture du nouveau monde à l'activité européenne. Nous ne faisons qu'une constatation historique en le démontrant et qu'un acte de justice en célébrant aujourd'hui la mémoire du grand homme dont le génie persévérant a ouvert la voie à cette prise de possession du globe entier et à l'exploitation d'immenses étendues de territoire par la civilisation occidentale[2]. »

Quelle était la renommée de Colomb à Gênes, un siècle après son départ? On va l'apprendre.

Uberto Foglieta dans son *Éloge des Ligures illustres*, range ceux-ci sous quatre dénominations : 1° ceux qui ont été mis au rang des saints, obtenant ainsi la plus haute récompense; 2° ceux qui se sont illustrés comme guerriers; 3° ceux qui ont marqué dans les arts et dans les lettres; 4° ceux qui ont acquis de grandes richesses.

Dans la première catégorie, il place, à côté des grands papes Innocent IV et Jules II, Christophe Colomb, tandis qu'André Doria n'appartient qu'à la seconde. Il le considère comme le premier des mor-

1. Valeur approximative du commerce de l'Europe avec les contrées de la terre (en millions de francs).

Afrique	2,173
Asie	9,673
Océanie	4,234
Amérique	15,700
Total	31,780

Digitized by Google

tels, s'il convient toutefois de lui donner ce nom; car, dit-il, plus qu'Hercule il mériterait d'être divinisé. L'antiquité ne lui aurait pas refusé cet honneur. Et n'était-il pas plus singulier de découvrir un nouveau monde que de civiliser un monde déjà découvert? D'ailleurs ce n'est pas d'un seul monde, mais en réalité de deux qu'il a été le révélateur, ayant fait connaître aussi le nôtre à des peuples qui l'ignoraient. Ces derniers, poursuit-il, ont été dotés par lui du christianisme et conséquemment de la béatitude éternelle. Il a procuré aux modernes plus de richesses que les Romains n'en avaient pu acquérir. Celles-ci, une fois le monde ancien subjugué, se dissipèrent promptement, tandis que les siècles ne sauraient épuiser la quantité immense d'or et d'argent que nous devons à Christophe Colomb.

Dans la première édition de cet éloge (Rome 1573), Foglieta disait :

« Rien ne manque à ta gloire, ton amour pour Gênes, ta patrie, ne s'est pas démenti jusqu'à ton dernier soupir! Comme le dit le célèbre historien Antonio Gallo, ton contemporain et ton biographe, tu léguas à la République le dixième de la fortune acquise par tes labeurs! Tu restes incomparable, car la renommée des autres hommes n'a pas dépassé les bornes du détroit d'Hercule; la tienne, ainsi que tes bienfaits, s'étend aux deux mondes et ne connaît aucune limite terrestre ou maritime! »

Dans une autre édition, publiée à Gênes (1579), Foglieta ajoute :

« Certes ta patrie a dignement répondu à tant de bienfaits! Elle qui souvent, pour des motifs bien futiles, a érigé des statues à tes concitoyens, n'a pas craint de te priver de cet honneur! Ton nom qui est de tous le plus prononcé et exalté, n'est oublié que dans ton pays natal! Ta mémoire, qui, au dehors, est vénérée presque à l'égal de la divinité, est frappée d'ostracisme! Mais, dans le cas présent, ce n'est pas toi, c'est ta patrie que je plains. Ta gloire est montée si haut qu'aucun honneur nouveau n'y peut rien ajouter. »

On sait que Gênes a magnifiquement réparé l'oubli dont se scandalisait Foglieta. C'est elle qui a érigé à Colomb le plus beau des monuments qui lui ont été consacrés. Quoique tardif, il est encore venu le premier, devançant ceux de Madrid, de Barcelone, de Lima, de Panama et de la Havane.

Pour que la France témoignât admiration et reconnaissance à la

Digitized by Google

mémoire de Christophe Colomb, il suffisait qu'elle pensât comme cet ancien dont nul mieux qu'elle n'a constamment pratiqué la maxime :

Homo sum; humani nil a me alienum puto.

Mais, en face du Panthéon national, notre patriotisme devait aussi être excité par cette considération que, comme nous l'avons dit au début, Colomb avait été un instant Français d'intention. Au témoignage de l'un de ses défenseurs, le duc de Medina-Celi, c'est à la France qu'il voulait, qu'il allait s'adresser, si l'Espagne, mieux inspirée que le Portugal, ne l'avait accueilli, presque désespéré, dans l'asile de la Rabida.

Le départ antérieur de son frère Barthélemy Colomb, le futur adelantado, qui, au moment même de la grande découverte, se trouvait encore auprès d'Anne de Beaujeu, duchesse de Bourbon, sœur de notre Charles VIII, nous confirme, sans vaine jactance, dans cette pensée, qu'ici encore la France aurait pu être le « soldat de Dieu », si cela eût été nécessaire. « J'irai trouver le roi de France[1] », avait dit le grand Colomb méconnu, comme auparavant Jeanne d'Arc ignorée.

Ce n'est pas seulement l'érudition française qui se plaît à rendre hommage à Colomb en recherchant les moindres faits qui le concernent. C'est aussi la poésie, témoin les beaux vers du *Christophe Colomb* de M. Gustave Zidler, professeur de l'Université, — poème héroïque en quatre actes (1890).

L'empressement des Français à venir célébrer, à la Rabida même, le quatrième centenaire, n'a été dépassé par aucune autre nation. Nous étions bien cinquante à fouler cette terre sacrée, le 12 octobre 1892.

La fête de ce soir est bien la fête commune de l'Italie, de l'Espagne et de la France, de tous les peuples néo-latins, de l'Europe et de l'Amérique, dont Christophe Colomb est le grand initiateur.

1. Lettre au cardinal de Mendoza (19 mars 1493) : « Y se queria ir al rey de Francia porque emprendiese de ir a buscar las Indias con su favor y ayuda. »

Digitized by Google

COMMUNICATION DE M. LE VICOMTE DE BRETTES
Explorateur français de la Colombie

Mesdames, messieurs,

J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas me rendre à l'aimable invitation de la Société de topographie et de son érudit secrétaire général, M. Ludovic Drapeyron, car je dois trop de reconnaissance à Christophe Colomb et au grand pays qui porte fièrement son nom pour ne pas m'unir à vous, messieurs, qui, dans cette réunion scientifique, célébrez également Colomb et la Colombie.

La présence de M. Mallarino, l'éminent diplomate, chargé d'affaires de la République de Colombie à Paris, et de M. le consul d'Italie, donne une importance particulière à cette solennité géographique et je vous sais gré, messieurs, de m'avoir convié à cette réunion où je me trouve entre les maîtres de la science française, qui ont droit à tous mes respects, et le représentant de cette grande nation colombienne à laquelle j'ai voué ma plus profonde sympathie.

J'aurais désiré vous parler longuement de ce riche pays, encore si peu connu ou plutôt encore si mal connu ; j'aurais désiré vous faire connaître ces populations affables, ayant conservé de la race castillane la noblesse du caractère et l'élégance suprême du langage et sachant y joindre l'esprit d'initiative et le patriotisme ardent qui sont l'apanage des nations d'avenir.

Mais dans cette simple réponse aux trop flatteuses paroles de bienvenue que vient de m'adresser M. Drapeyron, mon maître et mon ami, je n'ai pas l'intention de vous faire une conférence sur mon exploration géographique dans le Magdalena.

Je craindrais d'abuser de vos instants en vous entraînant avec moi et mon escorte indienne à travers les territoires civilisés et les territoires indiens, Goajires, Motilones et Arhuaques, que j'ai parcourus sur un itinéraire de 2,110 kilomètres, dans l'accomplissement des missions économiques et géographiques que m'avaient confiées le ministère du commerce de France et du gouvernement du Magdalena.

Passons tout de suite aux résultats intéressant la science topographique et consignés dans le rapport adressé au gouvernement de Bogota par M. Ramon Gœnega, gouverneur du Magdalena,

Digitized by Google

et transmis par voie diplomatique au ministère des affaires étrangères à Paris.

Les voici :

« Quatre-vingt-deux observations astronomiques et trigonomé-
« triques pour déterminer la position de cours d'eau et lieux im-
« portants inconnus jusqu'à ce jour dans la géographie du Mag-
« dalena et qui m'ont servi à dresser la carte de cette contrée.

« Dans la deuxième partie de mon voyage, ayant eu à franchir
« un contrefort de la partie nord-ouest de la Sierra-Nevada,
« à 5,210 mètres, région dans laquelle aucun civilisé, *pas même*
« *les conquérants espagnols*, n'avait pénétré avant moi, j'y ai
« découvert : 5 lacs, 37 cours d'eau et 8 centres de populations
« indigènes Arhuaques. »

Permettez-moi, messieurs, de faire remonter à Christophe Colomb le grand honneur que vous me faites aujourd'hui en mettant mes modestes travaux sous le patronage de sa gloire.

Le 12 octobre 1892, quatrième anniversaire de la découverte du nouveau monde, alors que les gouvernements et les sociétés savantes d'Europe et d'Amérique célébraient ce grand événement, le gouverneur du Magdalena ajoutait les articles suivants au décret fêtant l'anniversaire de la découverte de l'Amérique.

GOUVERNEMENT DU MAGDALENA

« DÉCRET *en date du* 5 *octobre* 1892 *au sujet de la* « COMMÉMORA-
« TION DU CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. »

ART. 6.

« Dans l'avenir figurera dans les cartes et plans officiels du
« Magdalena sous le nom de *Pic Christophe Colomb*, le sommet
« de la Sierra Nevada de Santà Martà, communément appelé
« *Picacho*, qui, d'après les observations de M. de Brettes, chef
« de la Commission géographique, est situé à 5,887 mètres au-
« dessus du niveau de la mer par 10°53′ de latitude nord et
« 76°2′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris.

ART. 7.

« La chute de plus de 200 mètres située par 11°4′ de latitude
« nord et 76°2 de longitude à l'ouest du méridien de Paris, dé-

Digitized by Google

« couverte cette année par le même explorateur non loin des « sources du Rio Mañyi et près des ruines d'une cité indigène « peut-être Pocigueïca, l'antique capitale Taïrona, dont on n'a « point encore retrouvé l'emplacement, portera par la suite le « nom historique de cascade de *Los Pinzones*, en souvenir « des protecteurs et vaillants compagnons de Christophe Colomb. »

Il me reste à remercier la Société de topographie de France de son cordial accueil et vous, mesdames et messieurs, de votre bienveillante attention.

Déjà lauréat de la Société en 1890 pour mes travaux dans l'Amérique du Sud, je suis heureux de devoir sa seconde et fort amicale réception à mes modestes travaux en Colombie et par conséquent à Christophe Colomb.

ALLOCUTION DE M. LE COLONEL COELLO

Président de la Société de géographie de Madrid.

Mesdames et messieurs,

Je remercie beaucoup mon vieil ami, M. Ludovic Drapeyron, des paroles de bienvenue qu'il vient de m'adresser au nom de la Société de topographie de France qui, il y a plusieurs années déjà, m'a nommé membre d'honneur et m'a décerné sa grande médaille. Je le remercie aussi de ce qu'il a dit de l'Espagne, de Barcelone, en particulier, à propos de Christophe Colomb. De retour à Madrid, je communiquerai à mes compatriotes sa conférence dès qu'elle sera imprimée.

ALLOCUTION DE M. LE COMTE LUCCHESI-PALLI

Délégué de la municipalité de Gênes.

Mesdames et messieurs,

Je suis très reconnaissant à M. Ludovic Drapeyron des paroles si sympathiques qu'il a bien voulu adresser à la ville de Gênes, que j'ai l'honneur de représenter, et à l'Italie, ma patrie. Au nom de la municipalité génoise, et en particulier de M. le sénateur André Podestà, l'éminent syndic, je suis très heureux de vous exprimer les plus sincères comme les plus vifs remerciements. Au nom de

Digitized by Google

S. Exc. M. l'ambassadeur d'Italie, je dois y joindre ceux de mon pays tout entier. Je suis sûr de me faire l'interprète des sentiments de la grande cité de Gênes en formant, pour votre savante association, les vœux les plus ardents. Aux dignes hommages qui ont été rendus dans cette salle à l'immortel explorateur, je répondrai, en l'honneur de votre pays, qui marche, dans l'ordre scientifique, littéraire et artistique, de révélation en révélation, par le cri de : *Vive la France !*

ANNEXE

Extrait des *Clarorum Ligurum elogia*

(Rome, 1573 et 1577; Gênes, 1579)

CHRISTOPHORUS COLOMBUS

Te quoque Ligurum et Genuæ patriæ sempiternum decus, Christophore Columbe, huic primæ classi inserunt cœleste ingenium et divina virtus tua, ac neutiquam comparabile in Christianam Ecclesiam promeritum. Quam tu in longe remotissimas regiones per immensa terrarum ac marium spatia protulisti, innumerabilibus populorum millibus ab immani ferarum vita execrandisque cacodœmonum superstitionibus ad veri numinis cognitionem, sacræque ac cœlo demissæ religionis cultum traductis. Tibique, tanto celsior locus gloriæ debetur, quam Libero, Herculi, Æsculapio, et cæteris, quos antiquitas accepta beneficia grata recordatione remunerans in cœlum extulit, quanto immensius ac divinius virtutis opus fuit, novum atque alterum orbem invenisse, quam inventum legibus, institutis, variisque artibus excoluisse. Quin etiam si quis vere rem existimare velit, non unius tantum orbis, sed duorum inventor fuisse dicendus es ; neque enim minus illi invento a te orbi nostrum orbem, quam nostro illum adjecisti ; nec minus illius incolis nostrum, quam nobis illorum orbem aperuisti, et in lucem protulisti. Cum iis quoque laudibus quibus veterum heroum nomen ac fama cœlum conscendit, tantum absit, ut careas, ut illos etiam longe superes, atque uterque orbis summa tibi beneficia sigillatim debeat; ille quod ad humanum cultum atque ad sacram, humanæque salutis præsidem religionem aditum, ut diximus, ipse primus patefeceris, quo beneficio nullum excogitari potest majus ; at noster, quod tantorum commerciorum, ac tantarum opum, quantas ne Romani quidem ipsi omnibus triumphis suis in Italiam congesserunt, nos compotes feceris ; eo etiam majore cum emolumento, quod opes a Romanis invectæ brevi finem invenerunt, cum orbe perdomito victoriarum ac triumphorum materies defuit. At quæ te auctore continenter importatur auri ac argenti immanis vis nullis seculis exhaurietur. Jam vero quantum Deus immortalis ingentium meritorum gratiam cumulat ea quæ in præclaro consilio exequendo pertulisti ? ad quæ ut mentem et cognitationem convertamus, cujus animus non horreat immensos a te exhaustos labores ? cœli injurias, atrocissimas tempestates, quibus sœpe pene es obrutus ?

Digitized by Google

assiduas vigilias, quibus usum luminum sæpe amisisti? quis non admiretur incredibilem audaciam, constantem patientiam, numquam infractum animi robur, secum ipse reputans prœlia cum barbaris et ignotis gentibus commissa? amicorum et sociorum infidelitates, quibus perpetuo conflictatus es? partim ab illis in mediis discriminibus satietate et tædio deficientibus desertus, partim insidiis et consceleratis conspirationibus appetitus? infidorum et obtrectatorum perpetuas calumnias, quæ te rerum gerandarum cursu interrupto ad causam dicendam tanto maris ac terrarum tractu in Hispaniam nonnumquam avocarunt? Adversus quæ omnia invicta stetit virtus tua, omnesque hominum et cœli injurias vivida vi sua prostravit ac perfregit. Quas res si quis animo circumspiciat, ac momentis suis ponderet, profecto statuat, cum sollertis ac divini ingenii acie constantem virtutem in te certasse. Ac ne quid tibi de summis laudibus deesset, Patriæ caritas, quam etiam extremo spiritu retinuisti, Divinarum virtutum gloriam comitatur, quippe qui amplissimarum opum tuis laboribus partarum decumam partem reipublicæ genuensi legavaris, id quod Antonius Gallus egregius historiarum scriptor, qui æqualis illorum temporum fuit, quique vitam tuam conscripsit, testatur. Præclaram vero gratiam tantis meritis Patria rettulit! Quæ quo statuæ honore complures cives levissimis sæpe de causis decorandos duxit, eo te fraudare non sit verita. Ut nomen tuum, quo nihil est omnium nationum sermonibus, scriptis, laudibus magis usurpatum aut celebre, in una patria tua turpis silentii oblivione comprimatur; memoriaque tua, quæ omnium mentibus insidens Numinis pœne venerationem apud exteros obtineat, nullum in patria inveniat locum; a qua sit veluti perpetuo exilio ablegata. Qua in re non ego tuam, sed patriæ ipsius vicem doleo, tua enim gloria ita alte ascendit, ut neque illi honor decretus ullus addere, neque negatus demere quidquam possit. Sed civium tuorum supina negligentia incredibili cæcitate conjuncta lugenda est, qui tantum ipsi sibi et patriæ honorem invideant, cum quibus ego consilia consociare nefas duxissem. Quare sanctissima mens e cœlestibus sedibus hujus civis tui accipe studium, qui cæteris tanto officio indormientibus, quam unam gratiam potest, tibi stilo atque hoc elogio persolvit. Cujus ea erit clausula, nullarum gentium, nullorumque temporum gloriam tuæ æquatum iri, quæ eo etiam est celebrior, quod cæterorum hominum nomen et merita augustis Herculei freti terminis includuntur, tua fama tuaque beneficia utrumque orbem complexa, nullisque coercita finibus omnes maris ac terrarum tractus, omniaque cœli climata magnitudine tua complerunt.

Digitized by Google

UNE ILE DÉSERTE DU PACIFIQUE

L'ILE DES COCOS

(AMÉRIQUE)

Une île déserte! Qui n'a jamais rêvé de s'y promener dans le calme repos des forêts solitaires? Ce rêve, j'ai eu récemment l'occasion de le réaliser. Allant de San Francisco à Panama, je me suis arrêté, par un hasard heureux, à l'île des Cocos, un point sur la carte, un bouquet de verdure au milieu des mers.

L'île des Cocos est située par 5° 32′ 57″ de lat. N. et 89° 18′ 31″ de long. O. de Paris, soit à environ 500 kilomètres au sud-ouest de Costa Rica, la terre la plus rapprochée, 700 kilomètres au nord-est des îles Galapagos et 180 lieues de Panama. Elle fait partie, avec le banc de Rivadeneira, qui se trouve plus au sud, d'un massif sous-marin que des dépressions profondes séparent des îles Galapagos et du continent.

Son isolement est sans doute la cause de l'obscurité qui enveloppe sa découverte et de l'ignorance où nous sommes, encore aujourd'hui, non seulement des montagnes et des vallées de l'intérieur, mais aussi de ses véritables contours et même de sa position absolument exacte[1].

Il est difficile de dire par qui elle fut aperçue pour la première fois. C'est peu de temps, sans doute, après que Vasco Nuñez Balboa, traversant le Darien, fût parvenu aux rivages de la mer du Sud. Cependant les premiers navigateurs du Pacifique, Gaspar de Morales, Pedrarias Davilá, Gil Gonzalez Davilá, le capitaine Espinosa (1514-1519) n'en parlent point et elle ne figure pas sur une

1. Vancouver et Vivien Saint Martin (*Dictionnaire de géographie*) donnent, comme position : 5° 35′ 12″ lat. N. - 273° 5′ 34″ long. E. Greenwich, et 270° 45′ 34″ long. E. Paris. — Le Sulphur et le Starling, 1838 : 5° 33′ lat. N. - 87° 2′ long. O. de Greenwich. — Bescherelle (*Dictionnaire de géographie*) : 5° 73′ 10″ lat. N. - 86° 59′ 30″ long. O. Paris.

Digitized by Google

carte portugaise exécutée, vers cette époque, à Munich. François Pizarre et ses compagnons, Morales, Almagro, qui voyagèrent pendant plusieurs années (1524-1530) entre Panama et le Pérou, ne la mentionnent pas davantage. Quelques navires, détachés de l'expédition de Loaisa, passèrent peut-être dans son voisinage, entre 1525 et 1527, mais sans en avoir connaissance.

Les navigateurs ne s'astreignaient cependant pas à suivre les côtes, puisque Malpelo, un autre îlot perdu dans les mêmes parages, figure déjà sur une carte du Pérou publiée, en 1530, par ordre de Charles-Quint. Le *Novus orbis* de Jehan Petit, qui parut à Paris, en 1531, garde le même silence.

Thomas de Berlanga, évêque de la Castille d'Or, allant de Panama au Pérou, en 1535, voyage pendant lequel il découvrit les Galapagos, dut en passer bien près, si même il ne la vit pas.

Quoi qu'il en soit, le premier document qui en fasse mention, sous le nom d'*ysle de Coques*, est la carte peinte sur parchemin, dite de Henri II, mais qui, en réalité, vit le jour sous le règne de François Ier, en 1542[1].

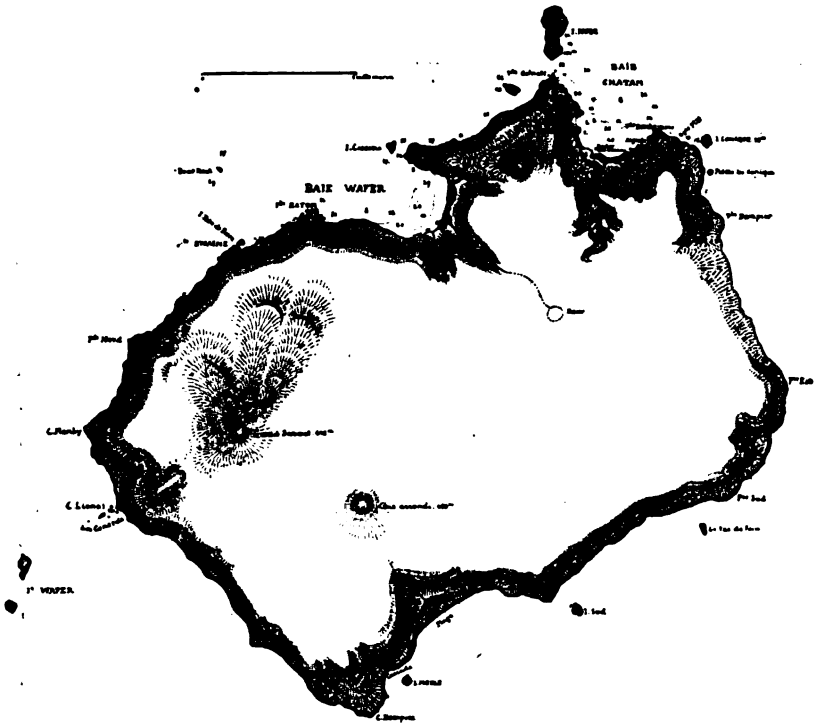
L'île des Cocos a donc été découverte entre 1514 et 1542, sans doute par un capitaine espagnol explorant son nouveau domaine, ou peut-être par quelque flibustier égaré loin des richesses du littoral. Les uns et les autres, du reste, entouraient leurs navigations d'un tel mystère, donnaient, à dessein, des indications si vagues sur leurs voyages que, longtemps après sa découverte, notre île se promène encore sur la ligne équinoxiale à la recherche d'une position précise, inclinant d'un côté ou de l'autre suivant le caprice du géographe et se dérobant parfois sous des travestissements qui la rendent méconnaissable. Souvent même elle disparaît de la carte, abandonnant la place à quelque monstre innommé qui prend ses ébats au milieu des fiers galions d'Espagne.

C'est ainsi que la mappemonde de Sébastien Cabot (1544) et celle de Desceliers (1546) la passent sous silence. Elle reparaît, en 1550, sur un portulan de D. Guttierez; dans l'atlas d'Andreas Homo (1559), l'*isle de Cocos* est flanquée, à l'ouest et à l'est, de deux satellites; le planisphère de Nicolas Desliens, exécuté sur parchemin, en

1. Mappemonde peinte sur parchemin par ordre de Henri II, roy de France, 4e partie. Cette carte, provenant du roi Henri II, a été reconnue, après examen, plus ancienne que le règne de ce prince et remonter à François Ier. Des indices certains constatent qu'elle a été exécutée en 1542. — Jomard, *les Monuments de la géographie*.

Digitized by Google

1566, à Dieppe, place l'*ysle de Coques* à un degré et demi environ au nord de la ligne équinoxiale. Gérard Mercator, dans sa mappemonde, de Duisburg (1569), indique, sous le nom d'*ysla de los Galopugos*, à quelques degrés au nord de l'équateur et un peu à l'est du 280e degré de longitude, un groupe d'une île et de deux îlots qui ne peut être que l'île des Cocos, d'autant que, plus au



ILE DES COCOS.

sud, presque sous la ligne, il mentionne, sous le même nom et à sa place, le véritable archipel des Galapagos.

L'île, petite, isolée, rarement entrevue sans doute, attire si peu l'attention que la plupart des géographes la négligent ou semblent l'ignorer, tandis qu'ils manquent rarement de signaler l'archipel des Galapagos à cause de son étendue, ou Malpelo, plus petite cependant, mais que viennent reconnaître la plupart des bâtiments qui naviguent dans ces parages. Elle ne figure ni sur la mappemonde du capitaine dieppois Jehan Cossin (1570), ni sur l'*Univer-*

Digitized by Google

sale descrittione di tutta la terra conosciuta, de la même date, ni sur un portulan de Domingos Teixeira, de 1573, ni dans le *Nouveau Monde* d'André Thevet, cosmographe du Roy (1575), ni sur les cartes de Th. de Bry (1593) et de Jean Dirckz Soon, ni sur un portulan de Levasseur (1601).

En 1600, le hollandais Olivier de Noort, à son départ du Pérou, se propose d'y relâcher pour prendre de l'eau et des cocos; mais, après l'avoir cherchée vainement pendant plusieurs jours, il reprend sa route vers les Philippines sans l'avoir trouvée.

Dans l'*Histoire universelle des Indes Orientales et Occidentales* de Cornille Wytfliet [1], publiée en 1605, elle reparaît accompagnée d'une autre île, *Santa Cruz*, indiquée dans le nord-est, à mi-chemin du continent. Cette nouvelle terre, dont rien ne justifie l'apparition dans cet océan désert, ne doit être considérée, il me semble, que comme un dédoublement de l'île des Cocos, revue sans doute par quelque navigateur qui crut l'avoir découverte et lui imposa un nouveau baptême.

Gerard Mercator, dans son *Atlas minor*, de 1607 [2], revient à la réalité : il supprime l'île des Cocos et la remplace par *Santa Crux*. Dès lors, sous l'un ou l'autre nom, quelquefois sous l'un et l'autre, elle a acquis droit de cité dans la cartographie, bien que l'on puisse constater encore quelques oublis dans des œuvres remarquables comme le planisphère de Harmen et de Ianss (1610), et le portulan de P. Devaulx (1613).

L'amiral hollandais Georges Spilberg [3], dans un voyage qu'il fit, en 1615, aux îles Moluques, par le détroit de Magellan, se propose de relâcher à l'île des Cocos, mais le mauvais temps et, peut-être, une erreur de route l'empêchèrent de la trouver : « Après le départ des îles Loubes (Lobos, sur la côte du Pérou), le 24 août 1615, il fut résolu qu'on irait en droiture à l'isle de Coques qui gît par 5° *de latitude Sud*, parce qu'elle est fort commode pour se rafraîchir et, pour cet effet, le vent ayant passé à l'ouest, nous fîmes voiles et courûmes au nord-nord-ouest; le 27, nous fûmes par 1° 30′ lat. S.;

1. *Histoire universelle des Indes Orientales et Occidentales*, divisée en deux livres, le premier par Cornille Wytfliet, le deuxième par Ant. M. et autres historiens. Douai, François Fabri, 1605.

2. *Atlas minor Gerardi Mercatoris a I. Hondio plurimis æneis tabulis auctus atque illustratus. Amsterodami excussum in ædibus Judoci Hondii*, 1607.

3. *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les provinces unies des Pays-Bas*. Amsterdam, Etienne Roger, 1716.

Digitized by Google

depuis le 2 de septembre 1615 que nous étions par les 4° 30′, jusqu'au 7 du même mois, nous cherchâmes toujours l'isle de Coques sans la trouver, à cause du gros temps... Le 14, il cessa et nous fûmes par la hauteur de 8° 10′. Le 17, nous découvrîmes la terre de la Nouvelle-Espagne. » Le 19 octobre, il arrivait à Acapulco; c'est donc, je pense, une erreur d'impression qui lui fait placer l'île des Cocos au sud de la ligne. Mais il ressort de son récit qu'elle était déjà connue des navigateurs et fréquentée comme une aiguade commode et une relâche précieuse.

Il est probable même que les flibustiers, qui parcoururent à cette époque les mers du sud, y venaient, comme à Juan Fernandez, s'y reposer des fatigues de leur vie errante. « Lorsqu'ils étaient fournis de vivres pour cinq ou six mois, ils choisissaient au large quelque isle déserte où ils passaient le temps dans une vie sensuelle; et leurs provisions n'étaient pas plus tôt épuisées qu'ils retournaient au pillage [1]. »

Certes, peu de retraites devaient leur convenir autant que l'île des Cocos. Ils y trouvaient un port suffisamment abrité, un isolement qui les garantissait contre un coup de main et surtout un repaire où ils pouvaient attendre au passage les riches flottes espagnoles qui, d'Acapulco, de Realejo, de Panama, ou de la côte du Pérou, se rendaient aux Iles des épices.

Les premiers renseignements sérieux que nous possédions nous sont du reste fournis par ces hardis aventuriers qui ne dédaignaient pas, à l'occasion, d'étudier les pays où les appelaient leur périlleux métier. Il suffit de citer Dampier et ses compagnons, Eaton, Wafer, Clipperton.

Guillaume Dampier faisait partie de la bande des capitaines Eaton, Cook et Cowley. Partis des Galapagos, le 12 juin 1684, pour aller attaquer Rialexa (Realejo), ils résolurent de s'arrêter à l'île des Cocos « où la grande abondance de ces fruits leur promettait un agréable rafraîchissement ». Mais, parvenus à 5° 40′ de lat. N., ils désespérèrent de la trouver et continuèrent leur route vers le continent. Dampier n'a donc pas eu connaissance de l'île; il n'en parle que sur le témoignage des Espagnols et sur celui du capitaine Jean Eaton, commandant du *Nicolas* de Londres, qui y relâcha dans la suite, sans doute pendant son voyage de la côte du

1. Prevost, *Histoire générale des voyages*. Paris, Didot, 1753, t. XI.

Digitized by Google

Pérou aux Indes orientales. La description qu'il nous en donne est assez exacte dans sa brièveté, bien qu'il la place un peu trop au sud[1].

« Les Espagnols ont nommé cette isle, Cocos, parce qu'il y a quantité d'arbres à *cacao*. Ce n'est pas seulement en deux ou trois lieux qu'ils croissent; mais il y en a de grands bois tout autour de l'isle, près de la mer. Cette isle n'est pas habitée. Elle a environ 7 à 8 lieues de circuit et est passablement élevée dans le milieu où il n'y a pas d'arbres; mais elle est fort verte et fort agréable par le moyen d'une herbe que les Espagnols appellent gramadal. Elle est basse près de la mer. Elle est à 5° 15′ du nord de la ligne et entourée de rochers qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a qu'un petit hâvre du côté du nord-est par où les vaisseaux peuvent entrer et mouiller seurement. Il y a dans ce hâvre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. »

Clipperton est également très bref dans les renseignements qu'il nous donne.

Lionel Wafer, le chirurgien des aventuriers, entre dans plus de détails. Venant de Panama, il arriva, vers la fin de 1685, à l'île des Cocos : « On l'appelle ainsi à cause des noix de cocos dont elle abonde. Ce n'est qu'une petite isle, mais fort agréable; il y a une montagne escarpée qui traverse le milieu, autour de laquelle on voit une plaine qui s'étend vers la mer. Cette plaine ou vallée, surtout à l'endroit où l'on aborde, est couverte de cocotiers qui fleurissent ici à merveille, à cause de la bonté du terroir. Il en croît aussi sur les bords de la montagne et l'on en découvre divers petits bocages qui font plaisir à la vue. Mais ce qui contribue le plus à l'agrément de cette isle, c'est la quantité de sources de bonne eau claire qu'il y a sur le sommet de la montagne et qui sont ramassées dans un grand bassin profond qui en occupe tout le dessus; l'eau qui en regorge et qui découle par plusieurs endroits, forme autant de petits ruisseaux. Ailleurs, où les rochers avancent sur la plaine et ne sont pas tout à fait perpendiculaires, on voit des cataractes qui forment une espèce d'arcade. Tout cela, joint à la beauté de la perspective, à la vue des cocotiers et à la fraîcheur

1. William Dampier, *Recueil de mes voyages autour du monde, depuis 1673, jusqu'en 1691*. Londres, 1699, 3 vol. in-8°. — *Nouveau Voyage autour du monde où l'on décrit en particulier l'isthme d'Amérique, plusieurs côtes et isles des Indes Occidentales, etc.* Rouen, J.-B. Machuel, 1723, 5 vol. in-12 (le IV° volume contient les voyages de Wafer).

Digitized by Google

de l'air qu'on y respire, ne peut que rendre un tel séjour délicieux et satisfaire plus d'un sens à la fois. Aussi nos matelots se plaisaient-ils beaucoup à goûter les agréments de cette isle où ils remplirent toutes leurs bariques de cette bonne eau douce qui découlait de la montagne et formait un petit ruisseau dans la plaine. Notre navire

VÉGÉTATION DE L'ILE DES COCOS.

était vis-à-vis de l'embouchure de ce ruisseau, dans un endroit où le mouillage était merveilleux et je ne crois pas d'avoir jamais trouvé de situation plus commode que celle-ci pour faire aiguade. Nous n'y épargnions pas les noix de cocos dont nous mangeâmes grande quantité et prîmes plusieurs centaines à bord. Tous les jours

Digitized by Google

quelques-uns de nos gens allaient à terre et, une fois entr'autres, disposés à se bien divertir, ils abatirent un grand nombre de cocotiers ; après en avoir cueilli et ouvert le fruit, ils en tirèrent quatre vingts pots, ou environ, de lait. Ils burent prodigieusement et, quoique cette boisson ne les enyvrât pas, leur sang en fut si glacé et leurs nerfs si engourdis, qu'ils ne pouvaient ni marcher, ni se tenir debout ; ils n'auraient pu même retourner à bord du vaisseau, si ceux de leurs camarades qui n'étaient pas de la fête, ne les eussent aidez ; et ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours. Enfin, nous partîmes de cette isle et, après avoir couru quelque temps au sud, nous découvrîmes les îles de Galapagos. »

Quelques années après, en 1687, le sieur Raveneau de Lussan [1], dans son voyage aux mers du Sud, se propose, à son départ de Guayaquil, de relâcher « *à l'isle de Cocos* qui est au nord et sud de Realeguo, à cent lieues au large ». Mais, à la hauteur de Malpelo, le vent contraire l'oblige à renoncer à son projet et il regagne la côte, sans essayer de pousser plus loin.

L'amiral George Anson, commandant en chef d'une escadre envoyée dans les mers du Sud par Sa Majesté Britannique, arriva, le 25 décembre 1742, en vue de l'île, mais il n'y aborda pas : « Elle n'est, suivant l'estime des pilotes anglais, qu'à cent lieues du continent et nous eûmes l'ennui mortel de ne la perdre de vue que cinq jours après. Nous trouvâmes que cette île est à 5°20′ de latitude septentrionale. Il y a un mondrain élevé dans sa partie occidentale qui s'abaisse et va se terminer à une pointe basse vers l'Est » [2].

George Vancouver, au cours de son voyage de découverte dans l'océan Pacifique du Nord [3], eut l'occasion de séjourner à l'île des Cocos et la description qu'il nous en a laissée, bien que très incomplète encore, est la seule que nous possédions du pays, de son aspect général, de sa végétation et de sa faune. Elle est accompagnée d'une carte et d'une vue de côtes.

1. Œxmelin, *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes, contenant le journal du voyage fait a la mer du Sud, en 1687, par le sieur Raveneau de Lussan*, 4 vol. Lyon, Bonolt, 1774.

2. *Voyage autour du monde fait dans les années* 1740 *à* 1744 *par George Anson, commandant en chef d'une escadre envoyée par S. M. Britannique dans les mers du Sud*, par Richard Walter, chapelain du Centurion dans cette expédition, livre II, chap. IX.

3. *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde, ordonné par le Roi d'Angleterre et exécuté en* 1790-1795 *par le capitaine George Vancouver*, traduit de l'anglais ; ouvrage enrichi de figures, avec un grand atlas. Paris, imprimerie de la République, an VIII, 3 vol. in-4° et un atlas in-plano.

Digitized by Google

Vancouver, faisant route de Monterey à Valparaiso, eut connaissance de l'île le 20 janvier 1795. Le 21, il envoya un de ses officiers, M. Whidbey, avec un canot, à la recherche d'un mouillage. Sur les renseignements qui lui furent apportés le lendemain, il se décida à mouiller dans la baie du nord-est qui prit le nom d'un de ses navires, le *Chatam*.

Pendant la durée de sa relâche, il envoie M. Whidbey lever le plan des côtes, M. Manby à la recherche du bois et des cocos qu'il trouve en abondance, pendant que lui-même et ses autres officiers font des excursions aux environs de la baie Chatam et de sa voisine, la baie Wafer.

Dans cette dernière, il trouve, suspendue à un arbre, une bouteille contenant une note signée Jacques Colnett. Cette note disait que le *Rattler*, armé à Londres pour la pêche de la baleine dans les mers du Sud, avait relâché dans l'île le 25 juillet 1793, y avait laissé des cochons et des chèvres et semé différentes graines de plantes potagères. Vancouver cherche vainement le lieu où les précieuses semences ont été déposées, Partout il trouve des marques non équivoques du passage des navires européens : ici, un cochon effarouché qui s'enfuit sous la forêt; là, des arbres abattus, sciés ou taillés à la hache; ailleurs, des inscriptions nombreuses gravées sur les rochers.

Pour perpétuer le souvenir de sa relâche, il y ajoute les noms de ses deux navires, *Chatam*, *Discovery*, et, dans le désir d'être utile aux navigateurs qui le suivront sur ces mers encore inconnues, le résultat de ses observations sur la position de l'île.

Le 26 janvier, dans la soirée, ayant terminé ses approvisionnements d'eau, de bois et de cocos, il appareille pour le sud.

Depuis Vancouver, rien, je crois, n'a été publié sur l'île des Cocos. En 1838, deux navires anglais, *le Sulphur* et *le Starling;* en 1847, un bâtiment français, *le Génie*, commandé par le capitaine de corvette de Gueydon, viennent ajouter leurs noms à l'inscription gravée par Vancouver. En 1854, un autre français, *l'Obligado*, au cours d'une reconnaissance hydrographique des côtes occidentales du Centre Amérique, passe devant l'île, en allant de Guatemala au Pérou, mais rien n'indique qu'il y ait relâché. En 1889, le *Duquesne;* en 1891, le *Dubourdieu* viennent y faire une courte apparition.

(*A suivre.*)

Dr LIÈVRE,
Aide commissaire de la Marine.

Digitized by Google

UN PROJET

DE

COLONISATION EN ASIE ANTÉRIEURE

M. A. Sprenger, professeur de l'École mahométane supérieure de Calcutta, a publié, il y a quelque temps, un opuscule traitant d'une idée grandiose. C'est un projet de colonisation du pays le plus riche de l'antiquité et le plus injustement délaissé des temps modernes. Il s'agit de l'Assyrie et de la Babylonie, actuellement le Kourdistan et la vaste contrée située entre la Mésopotamie et le golfe Persique.

Le pays en question est traversé par deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, dont les précieuses alluvions rendent le sol d'une fertilité incomparable. Un système de canalisation admirablement conçu répand les eaux de ces fleuves dans tout le pays et en fait une véritable terre promise. Malheureusement depuis la chute du califat de Bagdad, cette canalisation n'est plus entretenue. Le gouvernement turc est incapable de protéger la vie et la propriété de ses sujets. Quand la sécurité fait défaut, la culture devient impossible. Aujourd'hui les canaux auraient besoin d'être réparés en plusieurs endroits où, à défaut d'irrigation, le sol est desséché ou converti en de vastes marécages.

Il est triste de penser qu'une contrée aussi riche, l'une des plus belles et des plus fécondes de la zone tempérée, celle qui a probablement donné, en proportion de son étendue, le plus grand nombre de plantes alimentaires soit de nos jours si peu utilisée par l'homme. C'est au plus à 6 habitants par kilomètre carré que l'on peut évaluer la population et l'on a tout lieu de croire qu'elle diminue.

Quels éléments la Turquie pourrait trouver ici pour sa régénéra-

Digitized by Google

tion, plutôt que de la chercher dans les alliances, les retours de fortune militaire ou le concours des capitaux européens!

Les peuplades Kourdes qui désolent ce beau pays et dont l'ensemble de la physionomie rappelle, comme dit M. Duhousset, celui de l'animal carnassier, ne vivent absolument que de brigandage.

Baloutches ni Bédouins, Apanaches ni Patagons, ne dépassent les Kourdes des tribus guerrières par les instincts de pillage et l'art de les satisfaire. Le chef, dont le château-fort domine comme une aire d'aigle l'entrée des gorges, entretient une bande de voleurs qui courent les chemins des alentours et lui rapportent le butin. Le vol à main armée est considéré comme l'acte honorable par excellence; mais ils méprisent la contrebande, qu'il serait facile d'exercer dans ce pays montueux où se rencontrent les frontières de trois États; ce trafic interlope leur paraît au-dessous de leur dignité.

Néanmoins ils profitent de cette juxtaposition des limites pour organiser leurs expéditions, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, de manière à faire peser la responsabilité sur leurs voisins et à mettre la frontière entre eux et les troupes qui les poursuivent.

C'est pour éviter ces dangereux voisins que tant de districts se sont dépeuplés; en maintes régions des plateaux, les villes, les groupes de village sont comme assiégés par ces pillards; personne n'ose s'aventurer en dehors de la limite des jardins.

Les peines terribles appliquées aux brigands, même le bûcher et le pal, n'épouvantent point les Kourdes et souvent même les poussent à de terribles représailles; réprimées ici, les luttes recommencent ailleurs.

D'après le voyageur Polak, il existerait une secte Kourde chez laquelle le vol serait sévèrement défendu sur les vivants, mais permis sur les morts, et les sectaires se croiraient autorisés, par conséquent, à tuer ceux dont ils convoitent la fortune. En temps ordinaire, cependant, les voleurs Kourdes respectent la vie humaine; ils ne tuent point ceux qu'ils dépouillent et laissent même des vivres et des vêtements aux pauvres dans les villages qu'ils ont pillés. Toutefois, un consul anglais, Abott, ayant tenté de se défendre, fut bâtonné et laissé nu sur la route de Diyadin, au milieu de ses serviteurs épouvantés. Ils ne versent le sang que pour venger une insulte personnelle ou héréditaire; mais, pour accomplir ce devoir

Digitized by Google

sacré de la vendetta, on les a vus s'attaquer et s'entr'égorger jusque dans la mosquée.

Les chefs, auxquels les tribus obéissent aveuglément, tiennent table ouverte et rendent en festins les présents qu'ils ont reçus et les produits du pillage.

D'autres sectaires abhorrés sont ceux appelés les *Adorateurs du Diable*. Quoi que fort peu nombreux, cinquante mille au plus, ils sont épars sur un espace très considérable. Ils ont même des colonies en Transcaucasie et en Perse. Une de celles-ci s'était même avancée jusqu'au Bosphore, en face de Constantinople.

Voyons maintenant ce qu'était ce pays, aujourd'hui livré aux brigands, à une époque où la Babylonie était la rivale de l'Égypte, où l'Euphrate, quoique à un degré moindre, offrait des avantages analogues à ceux du Nil.

Il y a vingt-cinq siècles, Babylone était l'entrepôt des richesses de l'Inde et, pour avoir en sa possession tout le chemin du transit, le roi Nabuchodonosor, déjà maître du port de Térédon, sur le golfe Persique, s'empara de Tyr sur la Méditerranée. L'Euphrate, devenu alors la principale voie commerciale du monde, dépassa même en importance le chemin de la mer Rouge et du Nil.

Plus tard Alexandre, devenu maître de l'empire des Perses, aussi bien que des régions du Nil, et comprenant la valeur des deux grandes voies commerciales tombées en son pouvoir, fit construire des flottes et creuser à Babylone un bassin où pouvait se remiser jusqu'à mille bâtiments.

Sous les Califes, lorsque les Arabes avaient encore cette force du premier élan qui leur donna la moitié du monde connu, les marchés de Mésopotamie reprirent leur activité dans le trafic international.

Ensuite la solitude se fit dans cette région de l'empire turc.

Mais il est certain que les signes avant-coureurs d'un retour de fortune pour la Mésopotamie sont déjà visibles. De même qu'Athènes, Smyrne et Alexandrie ont surgi de nouveau, Babylone renaîtra.

Prise dans l'ensemble de son histoire, cette région de l'Asie antérieure est une de celles qui ont joui de la plus longue civilisation. Lorsque les Mèdes et les Perses héritèrent de la puissance assyrienne, il y avait déjà des milliers d'années que les dynasties des Chaldéens, des Elamites, des Babyloniens, des Ninivites, se

Digitized by Google

succédaient dans les plaines de la Mésopotamie et que leurs institutions, leur culte et leur idiome accomplissaient leur évolution.

Les riverains des deux fleuves dataient leur histoire mythique des temps où se fit la grande inondation qui donna naissance à la grande tradition du déluge, empruntée par la Bible presque textuellement à leurs récits, et leurs annales authentiques commencent à plus de quarante siècles en arrière.

Les recherches récentes ne tendent-elles pas aussi à prouver que la science des Chinois, si longtemps considérée comme ayant eu une origine spontanée sur le versant oriental de l'ancien monde, a pourtant une filiation chaldéenne et commence sur les bords de l'Euphrate ?

La magie de Babylone se retrouve jusque chez les Toungouses.

Tel fut l'ascendant de la civilisation des Chaldéens que, dans leurs légendes, les populations des alentours placèrent entre les deux fleuves ce lieu idéal où les premiers hommes auraient vécu dans l'innocence et dans la joie. Comme tous les peuples, ceux du bassin de l'Euphrate devaient reporter leur vénération particulière vers la contrée d'où leur étaient venus les arts et les sciences, et cette contrée se transformait à leurs yeux en une région de bonheur, un paradis, un Éden, où la mort ne régnait pas, où le serpent tentateur ne s'était pas glissé.

Nombreuses sont les théories des archéologues qui tentent d'identifier avec précision l'endroit où les livres juifs placent le jardin de félicité. Ne faut-il pas voir simplement la zone des cultures arrosées par les deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate et par leurs beaux canaux d'irrigation ?

Et ces belles contrées, pourra-t-on les laisser indéfiniment entre les mains d'un gouvernement qui ne sait pas les protéger contre les ravages de quelques bandes de pillards ? C'est impossible, inadmissible.

Aussi le docteur Sprenger, dans son opuscule déjà cité, propose la colonisation par les Européens de ce beau pays, si riche en souvenirs historiques (dont par parenthèse la mission Dieulafoy nous a fourni la preuve par les belles collections qu'elle a rapportées et qui ornent les salles du palais du Louvre); si riche aussi au point de vue des produits de la nature et enfin si sain comme climat et comme situation géographique.

Pour réaliser le projet du docteur Sprenger, il faudrait créer une

Digitized by Google

société spéciale appuyée sur un ou plusieurs grands établissements de crédit. Cette société s'entendrait avec le gouvernement turc pour obtenir une première concession qu'elle commencerait à exploiter et à laquelle elle donnerait successivement de l'extension au fur et à mesure de son développement.

Outre l'élément européen qui trouverait là des moyens d'existence, l'élément indigène se reformerait autour de la colonie où il retrouverait la sécurité qui n'existe plus aujourd'hui dans ce pays déshérité.

Il faudrait que la Compagnie qui exploiterait cette idée recrutât pour commencer un nombre d'ouvriers assez considérable pour pouvoir se défendre contre les pillards, ce qui ne serait pas difficile en armant les colons de fusils à tir rapide.

Par le temps qui court, en présence du manque de travail et de la misère toujours croissante en Europe, provenant surtout de l'agglomération constante des populations, il y a là une idée grandiose à réaliser.

Cette colonisation différerait complètement de celles qu'on cherche à encourager pour les pays chauds et fort éloignés de la mère-patrie, pays où l'Européen arrive difficilement à s'acclimater.

Le projet du chemin de fer de la Méditerranée à l'Euphrate et au golfe Persique, dont il était question il y a quelques années, ne tarderait pas non plus à se réaliser dans ces circonstances et cette ligne ferrée établie, l'ancienne Babylone se trouverait pour ainsi dire aux portes de Marseille.

Dr Cte Meyners d'Estrey.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Mort de M. Albert Liouville. — Expédition de Maistre. — Ses prédécesseurs. — Exploration de l'Adamaoua. — Le bassin de la Benoué. — Arrivée de M. de Brazza dans l'Adamaoua méridional.

I

Nulle perte ne pouvait être plus sensible à la *Revue de géographie* que celle de M. Albert Liouville. Fondée en 1877, la *Revue* dut, on le sait, après une année d'existence, modifier son organisation intérieure, sa « constitution ». Cette constitution, vieille de quinze ans aujourd'hui et par conséquent à l'épreuve du temps, c'est notre regretté collaborateur qui la lui donna, en nous adressant à M. Charles Delagrave, ancien barbiste comme lui, et à Me Lindet, son ami. C'est sur cette base, « ce roc et cet argile », que s'est fondée la prospérité, toujours croissante, de cet organe scientifique.

Rappelons que M. Albert Liouville, fils de l'illustre bâtonnier, membre lui-même de l'ordre des avocats, chevalier de la Légion d'honneur, occupait au Barreau de Paris une place éminente. Il avait, dans des circonstances critiques, donné au pays tout entier un large et précieux concours. Chef de cabinet de son beau-frère, M. Ernest Picard, ministre des finances, puis de l'intérieur, il a eu sa part dans l'organisation de la défense nationale. Il s'employa notamment à concilier le différend survenu entre le gouvernement de Paris et la délégation de Tours. Il se distingua dans l'action engagée en avant du plateau d'Avron. La population parisienne reconnut ses services en le nommant, quelques années plus tard, conseiller municipal. Il fut rapporteur du budget de la Ville.

Il a donné à la *Revue de géographie* une étude sur la *Société des voyages autour du monde* (tome I, p. 301 et suiv.).

Il comprenait admirablement toute l'importance scientifique et aussi toute l'importance politique de la géographie. Et ici, ce n'est pas seulement à lui, mais à tous les siens, que je crois devoir

Digitized by Google

rendre hommage : son frère, M. Henri Liouville, député de la Meuse, mort il y a six ans, et ses neveux, MM. André et Paul-Ernest Picard, ne nous ont pas ménagé leur sollicitude et leur aide.

En mourant, il a eu la satisfaction de savoir que son fils continuerait, au Barreau de Paris, la renommée déjà ancienne des Liouville.

C'est en terre lorraine, à Toul, d'où la famille Liouville est originaire, que repose notre ami.

Nos vives et respectueuses condoléances à Madame Albert Liouville et à Madame Ernest Picard.

LUDOVIC DRAPEYRON.

II

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ne connaissons encore que par le bref télégramme, dont nous avons parlé le mois dernier, le succès de l'expédition de Maistre. Il a atteint le Chari, reliant les itinéraires des explorations du bassin du Congo à ceux de Nachtigal; il a ensuite pénétré dans la vallée du Logon et a gagné la Benoué. Il n'a donc pas vu le lac Tchad; il a été forcé de se rabattre vers l'ouest après être remonté au nord jusqu'à un point encore indéterminé.

Nous ne tarderons pas à avoir des renseignements précis sur la route suivie par l'explorateur : les indications sommaires que nous avons suffisent à faire apprécier hautement l'importance des résultats géographiques qu'a vraisemblablement son voyage. Ainsi que le dit l'auteur d'un excellent article paru dans la *Politique coloniale*, « les renseignements que ses prédécesseurs avaient recueillis sur les bassins du Chari et du Logon auront été pour la première fois soumis à la critique d'un explorateur européen, dont les observations auront toute la valeur de l'inédit. La région comprise entre la côte de l'Atlantique, la Benoué, le Tchad, le bassin du Nil et le Congo était restée jusqu'à présent la plus mystérieuse de l'Afrique. La découverte des sources de la Benoué, la reconnaissance des affluents de la Sangha, l'exploration de l'*Hinterland* de Cameroun avaient permis de remplir les vides de la carte dans la partie occidentale de cette région. Le voyage de Maistre

Digitized by Google

fixe la configuration de la partie centrale, où passe la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Oubanghi, affluent du Congo, et celui de Chari. »

Nos lecteurs connaissent les conjectures faites par les anciens géographes sur la région dont il s'agit. Ces traditions recueillies par Ptolémée et dont les cartographes faisaient, sans critique, un mélange singulier avec les renseignements fournis par les voyageurs arabes, avaient parsemé de lacs le Soudan occidental. La jonction du lac Tchad, du Niger et du Sénégal était un article de foi qui a disparu depuis moins de soixante-dix ans du *credo* géographique. Le lac s'écoulait dans l'océan Atlantique par un fleuve qu'on formait en unissant le moyen Niger au Sénégal. Un autre fleuve joignait le Tchad au Nil. Enfin, il recevait du sud les eaux d'un grand fleuve, sorti d'un ou de plusieurs lacs : l'un de ces lacs portait le nom de Liba. On lui donnait parfois une existence indépendante; certains documents le confondaient avec une immense mer intérieure occupant presque tout le centre de l'Afrique, et d'où sortaient, dans des directions différentes, à la fois le Zambèze, le Zaïre, le Nil et l'affluent du Tchad. Ce lac s'étendrait jusqu'à *Vangue* (Nyangoué?).

Le Tchad fut mentionné tout d'abord par les Arabes sous le nom de mer de Ouangura. La carte catalane de 1375 indique un grand lac à l'est de *Tenbuctu*. En 1489, les cartes portugaises nomment le Bornou. Au XVIe siècle, Léon l'Africain fournit des renseignements précis sur le royaume qu'il avait visité. Dapper (1671) appelle le lac *Borno;* il en fait le réservoir d'un fleuve venant du lac *Niger* (Liba). D'Anville indique plusieurs lacs dans cette région.

Il faut remarquer d'ailleurs que les voyageurs qui interrogent les indigènes, ont rarement distingué la mention de *lacs* et celle de grands fleuves; les appellations désignant une vaste étendue d'eau pouvaient être les mêmes dans les langues africaines, qui n'offrent pas beaucoup de précision au point de vue du vocabulaire géographique.

Le voyage de Mungo Park fit connaître le cours supérieur du Niger et permit de distinguer ce fleuve du Sénégal, dont on lui attribuait jusque-là les embouchures. Il restait à découvrir les embouchures du Niger et à établir s'il avait des relations avec le Tchad.

Digitized by Google

En 1798, Rennell en faisait un affluent du lac Regheel. Il plaçait, au centre du Soudan, un réseau de lacs communiquant les uns avec les autres : lacs Regheel, de Libye, Nuba. Ce dernier serait dans le pays de *Begarmi;* il recevrait un fleuve venant du pays de Kawar, à travers le Kanem et le Bornou. De grandes montagnes sépareraient le bassin du Niger de la côte de Guinée.

Dès cette époque, les critiques avaient commencé à faire le départ entre les résultats des explorations et les informations vagues, Les cartes ne présentaient plus le même aspect bizarre qu'ont les documents du XVIe et du XVIIe siècle; le bassin du Nil d'Abyssinie, qu'on avait démesurément agrandi, avait été ramené à ses vraies dimensions. « La carte du continent présentait, au centre, une tache blanche; mais il s'y trouvait place pour des découvertes scientifiques, » comme dit l'auteur de l'article dont nous résumons les informations.

Le cours du Congo n'était connu que dans sa partie inférieure; les bouches du Niger étaient considérées comme des rivières côtières sans importance; au sud du Tchad subsistait, comme un débris des anciennes hypothèses, un lac plus ou moins considérable, le Liba : personne ne l'avait vu, mais dans tous les récits des indigènes, il était question soit d'un grand lac, soit d'un grand fleuve existant dans cette région. On en a fait tantôt un tributaire du Tchad, tantôt le réservoir du Niger; l'hypothèse qui rattachait, d'une manière ou d'une autre, le *Liba* au Niger, était en faveur : elle avait pour elle la ressemblance du nom de Liba avec le nom indigène donné au Niger dans une partie de son cours, bien éloigné de ce lac d'ailleurs, le *Djoliba.*

Mungo-Park inclinait à croire que le Niger se jetait dans l'Atlantique par l'embouchure du Congo : les explorateurs de ce dernier fleuve avaient, en effet, été arrêtés par les cataractes, et son cours supérieur était inconnu.

En 1808, Reichard émettait l'hypothèse que le Niger se jetait dans le golfe de Bénin. A cette supposition, dont les explorations ont justifié l'exactitude, il en joignait une autre, qui s'est trouvée erronée. Le Niger aurait traversé la mer de l'Ouangara (lac Tchad).

En vue de vérifier l'exactitude de l'hypothèse de Mungo-Park, deux expéditions furent organisées en Angleterre : Tuckey, remontant le Congo; Peddie et Campbell, descendant le Niger, espéraient

Digitized by Google

se rencontrer (1816). Les deux expéditions furent arrêtées après avoir accompli une faible partie de leur programme.

Mac-Queen, en 1821, traçait exactement le cours du Niger sur une carte contenue dans son livre : *A particular account of the course and termination of the great river Niger in the Atlantic Ocean*. C'est en 1830 seulement que les frères Lander descendirent le grand fleuve jusqu'à ses bouches.

D'autre part, le major Lyon, explorant le sud de la Tripolitaine, recevait des renseignements sur le lac *Tsad*, qui recevrait la rivière de Kanem ou Goulbi, et sur le pays de Baghirmi, qui serait arrosé par un affluent du Nil. « On voit, ainsi qu'il a été dit, combien les voyageurs qui recueillaient des renseignements exacts avaient peine à se débarrasser des traditions qui affirmaient la dépendance des divers bassins fluviaux, si bizarrement enchevêtrés, et on constatera que les théories sur les communications permanentes des divers fleuves africains entre eux, les hypothèses sur les lacs à double ou triple écoulement, legs de la géographie du moyen âge, ont laissé des traces dans des documents qui datent de quelques années à peine ! »

En 1823, Ondney, Denham et Clapperton arrivaient aux bords du Tchad. C'étaient les premiers explorateurs européens qui pénétrassent dans le Bornou. Denham s'avança jusqu'au pays de Mandara, au nord-est de l'Adamaoua. Il atteignit presque le 10e degré de latitude. Il découvrit la chaîne dont le mont Mindif est le point culminant. Entraîné dans la déroute de l'armée du Bornou qu'il accompagnait, il ne put regagner Kouka qu'après avoir couru mille dangers (avril 1823).

L'année suivante, avec Tool, qui était venu le rejoindre, il s'avança jusqu'au Logon, le traversa et atteignit le Chari un peu en amont de son embouchure. Tool mourut à Birni-Logon; Denham revint à Kouka, après avoir recueilli le bruit de l'existence d'un grand fleuve, qui se trouverait au sud-ouest. C'était la première mention de la Benoué.

Le 25 octobre 1830, Richard et John arrivaient, en descendant le Niger, au confluent du Niger et de la Benoué à laquelle ils donnaient le nom de Tchadda. Le cours de ce fleuve a été longtemps inconnu. Lander en faisait un affluent du Tchad; d'autres ont cru voir en lui le déversoir du lac Liba.

En 1833, Mac Gregor Laird le remonta jusqu'à Dagbo ; il croyait

Digitized by Google

qu'il recevait les eaux du lac Tchad. Huit ans plus tard, une colonie anglaise, destinée à une prompte disparition, était installée au confluent du Niger et de la Benoué.

En septembre 1854, l'expédition de la *Pléiade*, composée de Mac Gregor Laird, Baikie, May, Crowther (le fameux missionnaire noir), s'avançait au delà de Hamaraoua (Mouri), jusqu'à Doulti, dans l'Adamaoua.

S'ils avaient pu continuer leur voyage quelques jours encore, ils parvenaient à Yola, où, trois ans auparavant, Barth était arrivé par la route du nord.

Après avoir recueilli pendant son séjour à Kouka beaucoup de renseignements sur l'Adamaoua, Barth était parti pour explorer ce pays le 29 mai 1851. Le 10 juin, il traversa un faîte qui indiquait la ligne de partage des eaux entre le Tchad et un grand fleuve dont on lui avait parlé, la *Benuivé*. Il atteignit ce fleuve un peu en amont du confluent des Faro.

Par Ribags, il se dirigea sur Yola, capitale de l'Adamaoua, où il entra le 20 juin. Le sultan, l'accusant d'être un agent du sultan de Bornou, refusa ses présents et l'invita à quitter le pays. Il ne séjourna à Yola que quatre jours et dut regagner Kouka par une route presque identique à celle qu'il avait parcourue à l'aller. Il était de retour le 21 juillet dans la capitale du Bornou.

III

On nous pardonnera d'insister quelque peu ici sur les informations que Barth rapportait de l'Adamaoua. C'est sur ces données que reposait presque exclusivement, il y a huit ans à peine, la carte de ce pays. Il avait indiqué de nombreux itinéraires reliant Yola à des pays qui, trente ans plus tard, n'avaient encore été vus par aucun Européen; il avait fait connaître l'existence de hautes montagnes et la direction des fleuves, en même temps qu'il avait rassemblé des informations sur l'histoire et l'organisation politique de ces contrées. Ses renseignements s'appliquaient non seulement au bassin entier de la Benoué, mais à des pays dépendant du bassin de la Sangha, du Mbam ou Sannaga et du Logon.

Yola, dit-il, est une grande ville ouverte. Les maisons sont des huttes coniques, entourées de murs et de champs de blé. Les mai-

Digitized by Google

sons du sultan et de ses frères sont seules construites en briques. Le marché est insignifiant.

Le sultan était alors Mohammed Lowel, fils de Mallem Adama. Celui-ci a donné son nom au pays appelé Fombina par les indigènes. Les Foulbé ou Peulhs ont conquis ce pays vers 1810; ils n'y trouvèrent d'autres villes fortifiées que Ray-Buba et Tibati. Ils conquirent d'abord Gourin, capitale du pays. Yola fut fondée vers 1835.

Mohammed Lowel déclara qu'il n'était qu'un esclave du sultan de Sokoto; il promit de montrer à Barth tout le pays le jour où le voyageur reviendrait avec une lettre du sultan. Barth essaya en vain de lui soutenir qu'il était indépendant en fait du Sokoto.

Du sud-ouest au nord-est, l'Adamaoua a 320 kilomètres, 120 environ du nord-ouest au sud-est. Les musulmans n'y ont que des établissements détachés. La guerre est continuelle entre eux et les tribus païennes. Les gouverneurs de Chamba et de Koncha sont, en fait, plus puissants que le sultan de l'Adamaoua.

C'est, d'après Barth, une des plus belles contrées de l'Afrique. Il admira les champs bien cultivés de Segero, la belle vallée de Badanijo; les cultures de coton de Sarawel, où se tenaient deux marchés par semaine; les pâturages de Ribago. Le riz n'est cultivé que dans l'Adamaoua occidental. Le pays de Tibati est renommé pour sa fertilité.

« On pourrait, dit le voyageur, former avantageusement en ce pays une colonie des esclaves libérés de Sierra-Leone. » Ce sont les Foulbé qui, il y a deux ou trois cents ans, ont introduit le bétail dans cette région.

La domination peulh n'est effective que dans les villages.

Des tribus païennes indépendantes habitaient la rive septentrionale de la Benoué, entre Yola et Hamaraoua. Les tribus indigènes les plus puissantes de l'Adamaoua sont les Batta : Barth donne une longue liste de leurs villages. Ils occupent le cours moyen de la Benoué et le cours du Faro, et s'étendent jusqu'à la frontière méridionale du Bornou.

Les gouverneurs de Chamba et de Koncha envoient chaque année des présents au gouverneur de l'Adamaoua et l'assistent dans ses guerres. Le premier, Amba-Sambo, a dirigé, vers 1848, une grande expédition contre les Ibo et a étendu ainsi la domination foulah presque jusqu'au golfe de Bénin.

Buba, gouverneur du district de Ray-Buba ou Bubanjidda, est

Digitized by Google

presque indépendant. Les vassaux les plus puissants du sultan de l'Adamaoua sont les gouverneurs de Ribago, Holma, Song, Summo, Kilba, Maroua, Binder, Agurma, Mindif, Sabongi, Bogo, Pedde.

Les Foulbé ont la citadelle de Ngaundere, dans le pays des Mbum, tribu païenne en partie soumise. Au nord-est des Mbum sont les Fali ou Tufuri, occupant le pays compris entre la haute Benoué et le Baghirmi méridional. Au sud-est des Mbum se trouvent les Yaugere; au sud du mont Alantika, les Chamba. Les Tikar, les Yetem, les Dokaka, les Mbafou, sont en partie soumis aux Foulbé. Barth recueillit encore les noms de plusieurs tribus païennes, notamment de celles qui habitent au sud-ouest du mont Mindif.

Sur sa carte, il a tracé les montagnes qu'il aperçut : la chaîne qui termine le mont Mindif, et qui comprend plusieurs sommets importants, le Legga, le Magar, le Kamalle, le Metchika, sépare l'Adamaoua septentrional et le pays des Marghi (tribu dépendant du Bornou) du pays des Mandara.

Plus au sud, Barth eut à traverser une région très montagneuse, d'Uba à Sarewa; à droite et à gauche de sa route, il aperçut d'importantes montagnes.

Près de la Benoué, au nord-ouest de Ribago, se dresse la cime élevée du mont Bagele. C'est là qu'habitait autrefois une belliqueuse tribu païenne qui fut soumise par le sultan de l'Adamaoua en 1893. Le voyageur aperçut enfin, au sud-est d'Yola, la masse imposante du mont Alantika.

Les itinéraires recueillis par l'illustre explorateur ont été pendant longtemps les seuls documents qu'eussent les géographes sur la situation des provinces et des localités de l'Adamaoua. Il fit connaître ainsi les routes de Gourin à Ray-Buba; celle de Ribago à Demmo (par le Mayo-Kebbi, Lere et Dore); celle de Bifara (sur le Mayo-Kebbi) à Lere, sur le Mayo-Sarende; celle de Demmo à Laga (au sud), sur laquelle se trouve Daoua, près de montagnes habitées par les Fali; celle de Ray-Buba à Baya, au sud-ouest. Les habitants de Baya, les Bayong de Baikie, sont nus et tatoués; ils ont, comme animaux domestiques, des ânes, des moutons, de la volaille; ils chassent l'éléphant. En suivant cette route, on traverse, le troisième jour, la Benoué, qui vient d'une grande montagne au sud-sud-est

On va en onze jours de Gurin à Baya, par Lamorde et Ngaundere. De Gurin à Lamorde, on suit la rive orientale du Faro.

Digitized by Google

Ngaundere a un marché journalier; le gouverneur a cinq cents cavaliers.

De Yola à Chamba, place foulbé située près du mont Alantika, le trajet dure trois jours ; trois jours aussi de Chamba à Koncha ; six jours de Chamba à Ngaundere, au sud-est ; quatre jours de Ngaundere à Baya, cinq jours de Chamba à Tibati, ville fortifiée sur un affluent du Faro, à 16 kilomètres du Mayo-Beli qui vient de très loin dans le sud-ouest ; quatre jours de Tibati à Ngaundere ; seize jours de Geoué à Mora, capitale du Mandara ; six jours de Falaivel à Gider ; quatorze jours de Ngaundere chez les Bati. On va en vingt-sept jours de Ray-Buba à Mbafu par le Kotofo ; le quatrième jour, on traverse la Benoué. Le pays de Mbafu comprend de grandes villes ayant chaque jour des marchés ; les habitants sont de couleur cuivrée et ont la chevelure claire.

Barth reçut enfin des informations sur la route de Tibati au pays des Ibo (bas Niger) contre lesquels les Foulbé ont dirigé une expédition en 1848, et sur la route de Joro-Pangel à la contrée des Jetem, par le pays de Tikar. A trois jours, on trouve Hosere-Laboul, grande montagne d'où sort le Faro ; le dix-septième jour on arrive aux bords du Mayo-Ballewe, affluent du Njereng qui coule vers le sud ; Mbafu est à trois jours à l'ouest de ce point, et Toto à cinq jours au nord-ouest.

Les voyages ultérieurs ont permis de fixer la position de certains points dont Barth avait entendu parler ; il en est beaucoup qui n'ont encore été vus par aucun Européen.

Le pays de Baya dont parle Barth n'a été vu que par Mizon, dans son voyage de Ngaundere à Komasa. Il occupe la partie septentrionale du bassin de la Sangha. Flyel a suivi plusieurs des routes indiquées par Barth.

Le fleuve voisin de Tibati dont parle Barth n'est autre que le Sannaga, reconnu dans ces dernières années par les voyageurs allemands. Morgen a exploré le pays du Tikar mentionné ci-dessus. Le Njereng est sans doute le Mbam, affluent du Sannaga.

IV

Barth n'avait eu que peu de renseignements sur le cours supérieur de la Benoué ; il avait pu cependant tracer sommairement

Digitized by Google

la direction du haut fleuve et celle du Faro et de quelques-uns de leurs affluents, et il avait indiqué la situation exacte des sources de la Benoué, à trois jours au sud-ouest de Ray-Buba. D'autre part, la comparaison de sa carte avec celle de Baikie permettait de tracer le cours inférieur de la Benoué, de Ribago au confluent du Niger, quoiqu'il y eût une lacune entre leurs itinéraires.

Vogel, ayant rejoint Barth à Kouka, accomplit en 1854 un voyage au sud-est du Bornou. Il reconnut une partie des cours du Chari et du Logon. Il s'avança au sud jusqu'à 9°20 latitude, point où il fut arrêté par les marais de Toubouri, communiquant avec le Logon et qui paraissaient s'étendre assez loin vers l'ouest.

Quand Barth, de retour en Europe, connut les résultats de l'exploration de Vogel, il fut frappé de la proximité des marais de Toubouri et du cours supérieur du Mayo-Kebbi, affluent de la Benoué. Il crut pouvoir émettre l'hypothèse qu'il y aurait une communication entre eux, c'est-à-dire entre les bassins de la Benoué et du Tchad : « Il est très probable, dit-il, qu'il y a dans cette région une bifurcation entre les bassins du Niger et du Tchad. Si ce n'est pas là le cas, du moins les deux bassins ne sont-ils séparés que par une vingtaine de milles en terrain plat. » C'est en 1889 seulement qu'un voyageur européen remonta le Mayo-Kebbi.

Avant Vogel, Barth avait, le premier, exploré le Baghirmi. Quittant Kouka le 25 novembre 1851, il était arrivé le 5 janvier 1852 sur les bords du Serbewel ou Logon. De retour à Kouka, il en partit de nouveau le 5 mars. Traversant le Logon à Logon-Birni, et le Chari à Bugoman, il arriva le 27 avril à Masena, capitale du Baghirmi. Il y séjourna plusieurs mois et ne revint à Kouka que le 21 août, prenant une route plus septentrionale qu'à l'aller. Il put tracer, par renseignements, le cours du Chari et indiquer la situation des principales localités de Baghirmi, ainsi que les routes conduisant au Ouadaï.

C'est vingt ans après qu'un voyageur européen suivit le cours du Chari : Nachtigal le reconnut de Bugoman à Laffana ; inclinant ensuite au sud-ouest, il s'avança dans la région marécageuse comprise entre le Ba-Busso et le Ba-Bai jusqu'à Goundi, dans le pays de Tummok, s'arrêtant un peu au nord du 9° latitude. Les indications qu'il reçut sur le cours supérieur des fleuves paraissent s'étendre jusqu'au 6° latitude (27 février-7 septembre 1872).

Depuis lors, le Chari n'a été revu que dans sa partie inférieure

Digitized by Google

par Massari et Matteucci qui, allant de l'Ouadaï au Bornou, le traversèrent près de son embouchure.

L'étendue du bassin de ce fleuve et de celui de la Benoué restait inconnue. La découverte de l'Ouellé par Schweinfurth (1870), et celle du cours moyen du Congo par Stanley (1877) permirent de limiter le champ des hypothèses.

La découverte du Congo diminuait considérablement l'espace inconnu. D'autre part, il était reconnu que l'Ouellé devait drainer les eaux de la plus grande partie de la contrée partagée entre les bassins du Nil, du Chari, de la Benoué, du Congo et peut-être de l'Ogooué et des autres fleuves qui se jettent dans l'Atlantique entre les bouches du Niger et l'estuaire du Gabon.

On a cru tour à tour pouvoir rattacher l'Ouellé à l'Ogooué, à la Benoué, au bassin du Congo, au Chari. On a voulu aussi en faire un affluent du prétendu lac Liba.

En effet, à mesure que les découvertes ont restreint la partie inexplorée de cette région, les cartographes ont dû restreindre l'étendue du lac Liba, mais il y a peu d'années qu'ils se sont décidés à reconnaître que ce lac n'existait pas. Il figure encore sur des cartes datées de 1891 !

Dans son *Mémoire sur le Soudan*, le comte d'Escayrac de Lanture plaçait, par 18° longitude est, un lac Koei Dabo, à 60 journées de marche au sud-sud-est de Massena ; ce lac donnerait naissance au Chari et au Nil. Les frères Poncet avaient aussi entendu parler d'un lac, le Birka-Metouaset, recevant l'Ouellé et se déversant à la fois dans le Chari et dans la Benoué. Les indigènes, interrogés par Schveinfurth, déclarèrent aussi que l'Ouellé, à une grande distance du pays des Mombouttous, forme une nappe d'eau d'une étendue considérable.

La solution du problème de l'Ouellé a permis de fixer d'une manière approximative, en attendant la découverte des sources des fleuves de cette contrée, les limites du bassin du Congo au nord et au nord-est, et celles du bassin du Chari au sud. On sait aujourd'hui, après les voyages de Junker et ceux des explorateurs français et belges de l'Oubanghi que l'Ouellé est un affluent du bassin du Congo (1880-1891).

Junker a aussi recueilli sur les affluents du haut Ouellé des données suffisantes pour qu'on puisse tracer sur les cartes, assez approximativement, le cours des fleuves mentionnés par lui, par

Digitized by Google

Emin-Pacha, Lupton-Bey, Panagiotes, Potagos et par Nachtigal; mais il reste encore à fixer avec précision les lignes de partage des trois bassins du Chari, du Nil et de l'Ouellé, et la limite orientale de la région dépendant du Chari.

La limite occidentale de ce bassin était à peu près connue; mais il fallait vérifier l'exactitude de l'hypothèse de Barth sur la jonction de la Benoué avec les marais de Tuburi. C'est ce qu'a tenté le major Macdonald, commissaire de S. M. B. dans le protectorat des Rivières d'huile, chargé d'une mission spéciale dans les territoires du Niger.

Le 2 août 1889, il partit du confluent de la Benoué et du Niger. Le 17, il était à Yola ; le 20, à Garoua, Il passa près de l'embouchure du Faro, qui, au confluent, est plus étroit que la Benoué. Il échangea des présents avec l'émir de Ribago. Ce chef, vassal du sultan de l'Adamaoua, a souvent maille à partir avec les païens Battas; il a dirigé en 1886 et en 1889 deux expéditions inutiles contre les gens de Tengela; dans sa dernière campagne, il était accompagné d'un agent de la compagnie du Niger, M. Chaplin, qui fut blessé dans le combat.

Le 21 août, le major s'engageait dans le Kebbi, qui à cette époque n'avait que 3 à 4 mètres de profondeur. Les riverains ne consentirent à laisser passer les blancs qu'après s'être assurés qu'ils n'étaient pas mahométans. Le Kebbi sort du lac Nabarat, qui a peu de profondeur, et s'étend jusqu'à 2 kilomètres de Kakou, à 48 kilomètres de Daoua, vu en 1854 par Vogel. Une plaine ondulée le sépare des marais de Toubouri.

Après avoir ainsi constaté l'indépendance du Kebbi et des marais de Toubouri, Macdonald revint sur ses pas; le 24, il était à Garona, et trois jours plus tard à Yola.

La carte publiée dans le livre de son secrétaire, Mockler Ferrymann, est un croquis sommaire ; mais il a donné aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres une carte détaillée du cours du Kebbi.

V

Les voyages des agents de la Compagnie du Niger dans l'Adamaoua, ont rendu le nom de ce royaume familier aux oreilles européennes pendant ces dernières années; mais ils n'ont rien publié

Digitized by Google

du résultat de leurs observations. Le livre du capitaine Mockler Ferrymann, *Up the Niger*, indique les noms de ces agents : M. William Wallace, en 1883, fut reçu par le sultan d'Yola qui lui fit don d'un terrain ; l'année suivante le sultan empêcha M. Dangerfield de construire une station sur ce terrain et refusa les présents de la Compagnie. Celle-ci put installer en 1885 un ponton sur le fleuve en face d'Yola et y commença ses opérations commerciales.

La lettre de recommandation que M. Joseph Thomson reçut de l'émir de Sokoto ne réussit pas à changer les dispositions du sultan. La Compagnie dut suspendre ses opérations et transporter son navire à Bubanjidda, sur la haute Benoué. En 1887, elle fit remettre au sultan une nouvelle lettre de l'émir de Sokoto ; elle put s'installer à Garoua, près de Ribago. Le sultan refusa cependant de recevoir, en 1890, les agents de la *Church missionary Society* et, en 1892, le major Macdonald.

Les rapports des chefs de la station de Garoua et de celle de Bubanjidda pourraient avoir une grande valeur géographique, mais ils sont demeurés inédits.

Nous avons heureusement les documents recueillis sur le cours supérieur de la Benoué par le voyageur allemand Flegel, dont les itinéraires ont sillonné l'Adamaoua occidental. Ses cartes ont été publiées dans les *Mittheilungen* de la Société africaine allemande ; elles complètent heureusement celles de Barth.

Quittant Yola le 31 juillet 1882, Flegel se rendit à Gourin et à Bundang ; ayant traversé la ligne de partage des eaux du Faro et de la Benoué, il découvrit, le 17 et le 18 août, les sources de la Benoué. Il reconnut l'exactitude des renseignements recueillis par Barth sur l'origine de cette rivière. La Benoué et le Faro sortent d'un nœud de montagnes, qui affecte la forme des doigts de la main.

Le 20, il pénétrait dans le bassin du Logon, affluent du Chari ; le 22, il était à Ngaundere. Il y resta quatre mois, recueillant des informations sur de nombreuses routes. C'est le premier voyageur européen qui ait vu cette ville, qui n'a été visitée depuis que par M. Mizon. Au retour, il passa par Sarra, Chamba, Kontcha, Donga, Wakari, Keffi, Loko, où il arriva en février 1883.

En 1884, il entreprit un nouveau voyage dans les régions voisines de la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Benoué

Digitized by Google

et ceux de la rivière du Vieux-Calabar et des fleuves de Cameroun. Par Wakari, Donga, Bakoundi, Gachka, il atteignit la ville de Bagnio, marché considérable, qu'il visita le premier. L'état troublé du pays ne lui permit pas d'aller à Tibuti, qu'aucun Européen n'a encore vu, ni de déterminer *de visu* la ligne de partage des eaux au sud de la Benoué. Il entendit parler du Dzo, fleuve de Tibats, affluent du Ngeramo, dont la découverte était réservée aux voyageurs allemands : c'est le Sannaga. Il recueillit aussi les noms de la Nana et de la Kadei, que les explorateurs français de la Sanga ont reconnus en 1890.

En somme, Flegel avait fixé approximativement les limites du bassin de la Benoué au sud. La reconnaissance de l'Ogooué (1876-1880) et du cours supérieur des rivières Campo et Muni (1888-1889) par les voyageurs français, celle du Sannaga et de son affluent le Mbam par les officiers allemands (1887-1891) démontrèrent d'autre part que la région dont ces fleuves recueillaient les eaux ne s'étendait pas vers l'est autant qu'on l'avait cru. Nous avons déjà résumé ici le voyage de Morgen au camp de Sanserni, où l'émir de Tibati le reçut, et à Bagnio, et le voyage de Zintgraff à Bagnio et Yola. C'est Morgen qui a fait connaître le cours supérieur du Sannaga.

Après ces explorations, il était reconnu que la région située au sud de la Benoué et du Logon inclinait vers le Congo. L'exploration de la Sangha et de ses affluents (1890-1893), par Cholet, Fourneau, Brazza, a permis de tracer la carte de cette contrée et a limité au nord-ouest le bassin du Congo. Le voyage de Mizon, lorsque ces résultats scientifiques en auront été publiés, achèvera de nous faire connaître la région qu'il a parcourue d'Yola à Ngaundere et de là par Gaza, dont on ne connaissait jusqu'ici que le nom, au confluent des deux bras de la Sangha. Le premier, il a parcouru des régions sur lesquelles Barth avait fourni seulement quelques renseignements vagues, les contrées situées au sud du nœud de montagnes d'où partent à la fois la Benoué, le Faro, le Sannaga, la Sangha, le Logon. Les documents qu'il a rassemblés compléteront heureusement ceux de Flegel et de Morgen et des agents de M. de Brazza.

En comparant les observations de ces explorateurs à celles de Maistre et aux renseignements qu'il aura recueillis dans son exploration du Logon, qu'il paraît avoir suivi, nous pourrons sans doute

Digitized by Google

bientôt déterminer le relief de la région montagneuse d'où sort ce fleuve et qui paraît être un des plus importants centres de dispersion des eaux sur le continent africain. Peut-être Maistre nous fera-t-il connaître aussi les noms des affluents de la rive droite du Logon. Il nous reste, en effet, à faire le départ entre les régions drainées par l'Oubanghi et la Sangha, d'une part, et, d'autre part, le Logon.

Un problème qu'Elisée Reclus indiquait il y a cinq ans, comme la plus intéressante des questions de géographie africaine, reste encore posé, jusqu'à ce que nous connaissions les résultats du voyage de Maistre, qui complétera l'œuvre entamée par Crampel et Dybowski : c'est la détermination des limites méridionales du bassin du Chari. L'espace compris entre le cours moyen du Congo et celui du Chari avait été resserré en des limites assez étroites par les explorateurs précédents. Mais il y a, entre l'Oubanghi, la Nana, les points extrêmes atteints par Vogel et Nachtigal, et, enfin, les grands fleuves qui descendent du Dar-Fertit vers le haut Ouellé, un vaste territoire qu'aucun Européen n'avait encore parcouru.

VI

L'exploration de Maistre se combine avec celles de MM. Mizon et de Brazza. Le premier se trouvait, au mois de janvier dernier, dans le Mouri, en route pour Yola.

Quant à M. de Brazza, nous avons déjà dit qu'il s'était mis en rapport, du poste de Bania (fondé en janvier 1892, sur le Mambere, bras oriental de la Sangha), avec un chef musulman important nommé Abbou-ben-Aïssa, qui, d'après les renseignements recueillis, gouvernait un vaste territoire au nord-ouest de Bania. D'autre part, M. Gouzou avait établi un poste avancé à Gaza (sur le Boumbi, affluent de la Sangha), ville traversée par M. Mizon au mois de mars 1892.

Vers le 15 juillet, M. de Brazza quittait Bania pour se rendre à Gaza ; à mi-route, il rencontra M. Gouzou, accompagné du Serki N'Fada, maître des cérémonies d'Abbou-ben-Aïssa, dont il apportait une lettre. Le commissaire général sut ainsi que ce chef n'était autre que le sultan de Ngaundere, la grande ville de l'Adamaoua méridional, visitée par Flegel et par Mizon. On se rappelle que

Digitized by Google

celui-ci se loua beaucoup de l'accueil qui lui fut fait par le sultan, près duquel il resta vingt-huit jours (3-31 janvier).

Une route sûre unit Gaza à Ngaundere, et par conséquent à Yola.

M. de Brazza rentra à Bania, à la fin d'août, accompagné de l'envoyé du sultan. Quand celui-ci voulut retourner près de son maître, il partit avec M. Ponel, escorté de cinq Sénégalais. Ayant quitté Bania au commencement de janvier, M. Ponel a dû arriver à Ngaundere en février. Il doit se rendre ensuite à Yola, où il trouvera M. Mizon.

Le vapeur *le Courbet*, mouillé au pied des rapides de Bania, a été transporté au-dessus de ce barrage ; le 22 octobre, il a flotté sur le bief supérieur. M. de Brazza a remonté la rivière jusqu'aux rapides de Bouboua, par 5°7′30″ latitude nord et 13° 28′30″ longitude est Paris. Au-dessus de ces rapides, un nouveau bief navigable s'étend jusqu'au 6°. Des traités de protectorat ont été conclus avec les riverains de la Sangha, entre Bania et Bouboua.

L. Delavaud.

Digitized by Google

PREMIÈRE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

(SUITE)

Les Espagnols ont longtemps résidé à Hispaniola sans se douter que les insulaires adorassent autre chose que les astres et eussent une religion quelconque. J'ai en effet rapporté plus haut à diverses reprises que ces insulaires n'adoraient que les astres visibles au ciel. Mais, après une cohabitation de plusieurs années, quand les deux langues se furent rapprochées, plusieurs des nôtres commencèrent à observer chez eux diverses cérémonies et des rites différents. Un ermite, le frère Romain[1], qui, sur l'ordre de Colomb, s'était rendu chez les caciques pour les instruire des vérités du christianisme et qui résida longtemps auprès d'eux, a composé en langue espagnole un livre sur les rites des insulaires. J'ai entrepris de résumer ce travail, en laissant de côté quelques questions sans grande importance. Le voici; il vous est destiné en entier.

On sait par les idoles auxquelles les insulaires rendent un culte public que des fantômes leur apparaissent pendant la nuit, qui les poussent à de sottes erreurs. Avec du coton tissé et serré ils fabriquent des simulacres d'hommes assis qui ressemblent aux spectres entrevus pendant la nuit que nos peintres dessinent sur les murailles. Je vous ai envoyé quatre de ces simulacres. Vous avez pu les étudier et vous rendre compte de leur ressemblance avec les spectres. Vous saurez aussi les décrire au roi sérénissime votre oncle avec plus de fidélité que je ne pourrai le faire en lui écrivant. Les indigènes donnent à ces simulacres le nom de *zémès*. Quand ils sont sur le point de marcher à l'ennemi, ils attachent sur leur front les plus petits de ces simulacres, qui représentent de tout petits démons : aussi sont-ils entourés de ficelles, comme vous l'avez vu. Ils croient que les zémès accordent à leurs vœux la pluie quand ils en ont besoin, ou le soleil, si le soleil leur fait défaut. Ils pensent que les zémès sont les intermédiaires entre eux et le Dieu qu'ils se représentent comme unique, comme éternel, tout-puissant et invisible. Chaque cacique a son zémès, qu'il honore d'un culte particulier. Leurs ancêtres ont donné à l'Être suprême doué d'éternité deux noms :

1. Romain Pane a composé un ouvrage intitulé *Nuestra señora de Izamal*, traduit par BRASSEUR DE BOURBOURG dans sa traduction de Landa.

Digitized by Google

Socanna et Guamaonocon; mais cet Être suprême a été lui-même mis au monde par une mère qui a cinq noms : Attabeira, Mamona, Guacarapita, Iella, Guimazoa.

Écoutez maintenant leurs singulières croyances sur l'origine des hommes. Il existe à Hispaniola un canton nommé Caunana où les hommes ont pris naissance dans deux cavernes d'une certaine montagne. La plus grande partie des hommes est issue des ouvertures les plus larges, et la moins considérable, des moins larges de ces cavernes. Telles sont leurs rêveries. Le rocher dans les flancs duquel s'ouvrent les cavernes est le Cauta. La plus grande de ces cavernes s'appelle le Cazibaxagua et la plus petite l'Amaiauna. Avant que les hommes aient eu la permission d'en sortir, racontent-ils avec candeur, chaque nuit les ouvertures des cavernes étaient confiées à la garde d'un homme nommé Machochael. Ce Machochael s'étant écarté, par curiosité, des deux cavernes, fut surpris par le soleil, dont il ne pouvait supporter l'aspect, et changé en pierre. Ne racontent-ils pas, entre autres absurdités, que les hommes étant sortis de la caverne pendant la nuit, parce qu'ils désiraient pêcher, ne purent y rentrer avant le lever du soleil, qu'il leur était défendu de regarder; ils furent alors transformés en myrobolans; Hispaniola, en effet, produit en abondance et spontanément ces arbres.

Les indigènes racontent encore qu'un chef, Vagnoniona, fit sortir de la caverne où il tenait enfermée sa famille un serviteur qu'il envoyait à la pêche. Ce serviteur fut pour le même motif, c'est-à-dire parce qu'il fut surpris par le soleil, changé en rossignol. Chaque année, au moment même où il fut transformé en oiseau, il remplit la nuit de ses chants, se plaint de son malheur et implore le secours de son maître Vagnoniona. Telle est l'explication qu'ils donnent des chants du rossignol. Quant à Vagnoniona, qui regrettait et aimait tendrement son serviteur, il laissa tous les hommes dans la caverne, ne fit sortir avec lui que les femmes et les enfants qu'elles allaitaient, et, après avoir conduit les femmes dans une île de ces parages qu'on appelle Mathinio, les y abandonna; mais il revint avec les enfants. Ces malheureux souffraient de la faim. Arrivés sur la berge d'un fleuve, ils criaient : *toa, toa*, comme nos enfants qui disent : maman! maman! lorsqu'ils furent changés en grenouilles. C'est pour cela qu'au moment du printemps les grenouilles font encore entendre les mêmes sons. C'est encore pour cela que dans les cavernes, qu'on rencontre si fréquemment à Hispaniola, les hommes seuls, et non les femmes, cherchent un refuge. Les indigènes racontent que Vagnoniona erre encore à travers l'île, et que, par une grâce spéciale, il reste toujours le même. Il serait descendu vers une belle femme qu'il aurait aperçue au fond de la mer, et aurait obtenu d'elle des cailloux blancs que les insulaires nomment *cibas*, et des coquilles aux reflets fauves comme l'orichalque, qu'ils appellent *guaninos*. Ils en firent des colliers que, jusqu'à ce jour, les caciques ont respectés comme sacrés. Quant aux hommes que nous avons laissés sans femmes dans les cavernes, ils seraient sortis pendant la nuit pour se laver dans les creux remplis par les eaux de pluie. Pendant une de ces nuits, ils aperçurent de loin, rampant parmi les arbres de myrobolan, et aussi nombreux que des bataillons de fourmis, je ne sais quels animaux semblables à des femmes. Ils courent à ces animaux féminins et s'efforcent de les saisir, mais

Digitized by Google

ils leur échappent des mains comme des anguilles. Ils s'assemblent alors en conseil, et, sur l'avis des vieillards, tous ceux d'entre eux qui étaient galeux et lépreux et avaient les mains rudes et calleuses se chargent de retenir les animaux qu'ils auront capturés. Ces hommes reçoivent alors le nom de *caracaracoles*. Ils partent donc en chasse, mais ne gardent que quatre des animaux capturés; seulement, quand ils veulent s'en servir en guise de femmes, ils s'aperçoivent qu'ils sont dépourvus des organes sexuels. Ils recourent alors de nouveau à l'expérience des vieillards, et ceux-ci leur répondent de s'adresser à l'oiseau pivert, qui, de son bec acéré, saura ouvrir le chemin nécessaire, pourvu que les caracaracoles, pendant l'opération, maintiennent ces animaux féminins jambes ouvertes. N'admirez-vous pas avec quelle convenance est introduit le pivert! C'est néanmoins ce pivert qui donna un sexe aux animaux féminins. De la sorte, et par ce beau moyen, Hispaniola eut les femmes dont elle avait besoin et la population qui lui manquait. Pourquoi s'étonner? La Grèce, si véridique, n'a-t-elle pas écrit dans bien des volumes que les Myrmidons avaient ainsi été procréés par des fourmis? Tels sont, au milieu de beaucoup d'autres, les contes[1] que, d'un visage calme et serein, de prétendus sages débitent, du haut de leurs tribunes ou de leurs balcons, à une foule stupide et béante.

Voici une autre tradition plus sérieuse sur l'origine de la mer. Jadis vivait dans une île un puissant seigneur nommé Jaïa, qui ensevelit son fils unique, en guise de sépulture, dans une citrouille. Quelques mois plus tard, supportant avec peine la perte de son fils, le même Jaïa alla revoir la citrouille. Il l'entrouvrit et en vit sortir de grandes baleines et des monstres marins de taille gigantesque. Aussi raconta-t-il à quelques-uns de ses voisins que la mer était contenue dans cette citrouille. A cette nouvelle, quatre jeunes gens, nés d'une même couche, mais ayant perdu leur mère en venant au monde, veulent s'emparer de la citrouille pour avoir à leur disposition les poissons. Jaïa, qui souvent rendait visite aux dépouilles mortelles de son fils, survient à l'improviste au moment où les jeunes gens avaient en mains la citrouille. Convaincus de sacrilège et de vol, et très effrayés, ils prennent la fuite, mais laissent tomber la citrouille, qui se rompt sous le poids trop considérable. Par ses fentes se précipite la mer. La vallée se comble. L'immense plaine desséchée, qui formait l'univers, est submergée, et les montagnes seules se dressent au-dessus des eaux : ce sont les îles d'aujourd'hui, telles qu'elles existent encore. Voici, très illustre prince, l'origine de la mer, à laquelle vous ne trouverez rien à redire, et ne vous imaginez pas surtout que l'insulaire qui a transmis cette tradition ne soit pas chez eux entouré de beaucoup de considération. On raconte encore que, dans leur terreur de Jaïa, les quatre frères s'enfuirent de divers côtés et mouraient presque de faim parce qu'ils n'osaient s'arrêter nulle part. Pourtant, comme la faim les prenait, ils frappèrent à la porte d'un boulanger et lui demandèrent du cazabi, c'est-à-dire du pain. Le boulanger

1. Sur les traditions des indigènes relatives à l'origine de la mer et des îles, consulter Cogolludo, *Historia de Yucatan*, IV, 6. — Landa, trad. Brasseur de Bourbourg, p. 61, et lettre de Martyr à Pomponio Leti (13 juin 1497, let. 177) et au cardinal de Sainte-Croix, Bernard de Caravajal (27 juillet 1497, let. 180.

Digitized by Google

cracha avec tant de force sur le premier de ceux qui se présentèrent que sous la violence du choc se forma aussitôt une énorme tumeur dont il faillit mourir. Après avoir délibéré entre eux, ils ouvrirent la tumeur avec une pierre aiguisée. Il sortit de cette tumeur une femme qui, tour à tour, devint l'épouse des quatre frères et leur donna des fils et des filles.

Voici une autre histoire, très illustre prince, encore plus bizarre. Il existe une caverne[1], nommée Jouanaboina. Elle est située sur le territoire d'un cacique appelé Machinnech. Elle est de la part des insulaires l'objet de plus de respect et de vénération que ne le furent autrefois chez les Grecs les antres de Corinthe, de Cyrrha et de Nysa. Cette caverne est ornée de peintures variées. Aux portes se dressent deux zémès sculptés, nommés l'un Binthaitelles et l'autre Marohos. Lorsqu'on leur demande pourquoi cette caverne est ainsi vénérée par eux, ils répondent avec gravité et réflexion que c'est parce que le soleil et la lune sortirent de cette caverne pour répandre la lumière dans l'univers. Ils se rendent en pèlerinage vers cette caverne, comme nous allons à Rome et au Vatican, capitale de notre religion, ou à Compostelle, ou à Jérusalem, au Saint-Sépulcre.

(*A suivre.*)

1. Il existe encore des cavernes semblables à Haïti : Voir DESCOURTILZ, *Voyages d'un naturaliste*. Parmi ces grottes on remarque celle de Dubeda, près les Gonaïves, celle de la montagne de Selle, voisine de Port au Prince, celle de Doubou, non loin du Cap Français. Ce sont des excavations naturelles, éclairées par le sommet pour y laisser passer les premiers rayons du soleil. L'intérieur de ces grottes est tapissé d'idoles gravées et incrustées dans le roc sous des formes bizarres et grossières : crapauds ayant une tête au bout de chaque patte, figures humaines monstrueuses, au corps recourbé, se diminuant en cône, et terminées par un bouton sphérique, tortues, et autres animaux, surtout des serpents.

Digitized by Google

UN MONUMENT A CASSINI DE THURY

(1714 — 1784)

AUTEUR DE LA PREMIÈRE CARTE TOPOGRAPHIQUE DE FRANCE

Il appartenait à la Société de topographie de France d'honorer la mémoire de César-François-Casimir de Thury, l'auteur de la première grande carte topographique de la France. L'approbation de ses dignes descendants lui est acquise. Le concours des hautes personnalités du gouvernement et de la science, — des sociétés de géographie et de toutes les sociétés savantes, — de la France civile et militaire, ne lui fera pas défaut.

Aucun nom, dans l'histoire des sciences, dans celle de la science française en particulier, n'apparaît plus grand que celui de Cassini. C'est Louis XIV, noblement inspiré par Colbert, qui conquit à notre patrie cette famille, on pourrait dire cette dynastie de savants, dont Gênes, Sienne, Florence, Rome, Bologne gardent le souvenir, alors représentée par l'illustre astronome Jean Dominique Cassini, et qui, convoyant celle des Bourbons, compte, de père en fils, en un siècle et demi, cinq membres de l'Académie des sciences, dont quatre directeurs de l'Observatoire de Paris.

Après avoir scruté le ciel avec une méthode et une sûreté inconnues auparavant, il était dans leur destinée de déterminer la forme réelle de la terre, et, en s'appuyant sur une base précise, la méridienne même de l'Observatoire, par eux vérifiée à plusieurs reprises, d'embrasser et de décrire la France entière, d'en dégager la véritable image.

C'est ce dernier et grand dessein que conçut, il y a cent cinquante ans, et que réalisa presque complètement à la veille de la Révolution, le troisième d'entre eux, Cassini de Thury (1714-1784), petit-fils de Jean-Dominique.

Après avoir essayé ses forces dans cette glorieuse campagne de Flandre où il accompagnait le roi et qui aboutit à Fontenoy, il résolut de doter la France de sa première carte topographique : « Jamais, dit Condorcet, on n'avait formé en géographie une entreprise plus vaste et d'une utilité plus grande. C'était, en effet, un préliminaire absolument nécessaire pour parvenir à une connaissance approfondie de la France. »

Encouragé et d'abord subventionné par le gouvernement, il forma, dès 1756, une compagnie pour échapper aux caprices des contrôleurs généraux des finances. L'acte portait, dans son préambule, que « l'association n'avait d'autre objet que l'honneur et les avantages qui en reviendraient à la nation ». Il lui

Digitized by Google

fallut, en outre, faire, si on peut s'exprimer ainsi, la conscription des ingénieurs, des topographes, des dessinateurs, des graveurs. Pendant trente ans, il poursuivit son œuvre sans faiblir, malgré l'opposition de certains États provinciaux. Que de fatigues, même corporelles, il endura! L'année de sa mort, il publia sa *Description géométrique de la France*.

Son digne fils, le comte Jacques Dominique, « Cassini IV », qui devait mourir presque centenaire, termina promptement, d'après ses instructions, sa carte topographique. Il eut l'honneur de la présenter achevée au roi Louis XVI et à l'Assemblée constituante, qui, avec son concours, s'en servit, sans désemparer, pour la division de la France en départements.

Avoir assuré à la France le bénéfice et la gloire de la première entreprise de ce genre, avoir frayé les voies à la carte de l'État-major, avoir groupé toutes les forces vives, tous les coopérateurs nécessaires de cette science si complexe, la géographie, est pour Cassini de Thury un titre éminent à la reconnaissance publique, et c'est cette reconnaissance dont la Société de topographie de France provoque aujourd'hui l'expression. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que c'est du pays de Nice, — la patrie du grand Cassini, — que nous est venu le vœu auquel nous donnons satisfaction aujourd'hui.

Cassini aura sa statue. Ce monument s'élèvera dans la ville de Clermont-en-Beauvaisis (Oise), non loin de cette modeste commune de Thury, où la mémoire des Cassini est justement bénie, car ces grands observateurs du ciel ont été constamment mêlés à l'humble vie des paysans, qu'ils guidaient, conciliaient, comblaient de bienfaits.

N'omettons pas de rappeler que plusieurs de leurs frères sont morts en combattant pour la patrie, avant et depuis 1789.

M. Ludovic Drapeyron, secrétaire général de la Société de Topographie de France, a été chargé par le Comité d'initiative de rédiger une notice sur la vie et l'œuvre de Cassini de Thury, et de donner ainsi une suite à son *Image de la France sous les derniers Valois et les premiers Bourbons*.

Paris, 15 mars 1893.

COMITÉ D'INITIATIVE

MM.

TRICOCHE (le général de division), député des Vosges, président de la Société.
DRAPEYRON, secrétaire-général de la Société, directeur de la *Revue de Géographie*.
GUYOT, secrétaire de la Société.
HURLIMANN, trésorier de la Société.
TRIBOULET, vice-président de la Société.
SALÈS, membre du conseil de la Société.
COLETTE (le capitaine), membre de la Société de Topographie de France et de la Société de Géographie de Paris.
PICARD (Gustave), membre de la Société de Topographie de France et du club alpin français, à Nice.
PILLON-DUFRESNE, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

COMITÉ DE PATRONAGE[1]

Présidents d'honneur.

M. le Ministre de l'Intérieur, Président du Conseil.
M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.
M. le Ministre de la Guerre.
M. le Ministre de la Marine.

Membres d'honneur.

MM. TISSERAND, de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire de Paris.
JANSSEN, de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire d'astronomie physique de Paris.
BARDOUX, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-président du Sénat, ancien ministre de l'instruction publique.
BOURGEOIS (Léon), député de la Marne, ancien ministre de l'instruction publique.
BERTRAND (Alexandre), de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, président de la section de géographie au Congrès des sociétés savantes.
DELOCHE (Maximin), de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
HAMY, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur du musée du Trocadéro.
HIMLY, de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen et professeur de géographie à la Faculté des lettres de Paris.
LEVASSEUR (Emile), de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France.
MAUNOIR, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris.
PARMENTIER (le général de division), président de l'*Alliance française*.
FONCIN, inspecteur général de l'instruction publique, secrétaire général de l'*Alliance française*.
GRIMANELLI, préfet de l'Oise.
CHAUDEY (Georges), sous-préfet de Clermont-sur-Oise[2].
CUVINOT, sénateur et président du Conseil général de l'Oise.
CHOVET, sénateur de l'Oise.
HAINSSELIN, député de l'Oise.
FORTIN, maire de Clermont-sur-Oise.
DE VUILLEFROY-CASSINI, maire de Thury, artiste peintre.
MARTINIE, contrôleur général de l'armée de 1re classe, ancien président de la Société de Topographie.
HENNEQUIN (Frédéric), ancien graveur et dessinateur au dépôt de la guerre, président fondateur honoraire de la Société de Topographie.

1. Cette liste est encore incomplète.
2. Tout récemment élu député de la Haute-Saône.

Digitized by Google

L'ALLIANCE FRANÇAISE EN 1893

Assemblée générale du 29 mars

M. Charles Dupuy, alors ministre de l'instruction publique, aujourd'hui président du conseil, qui devait présider, étant empêché, avait délégué à sa place M. Élie Rabier[1], directeur au ministère de l'instruction publique, qui a prononcé une allocution des plus remarquables au point de vue littéraire, politique et philosophique sur la langue française. Le Bulletin de l'*Alliance* s'en est réservé la publication.

Du magistral rapport de M. Foncin, inspecteur général de l'instruction publique, secrétaire général de l'association, nous extrayons plusieurs passages du plus haut intérêt.

Citons d'abord ceux qui ont trait à l'organisation administrative et financière de l'*Alliance :*

« Notre regretté président, M. le comte Colonna Ceccaldi, a été remplacé à la tête du conseil d'administration par M. le général Parmentier dont l'extrême modestie cherche en vain à dissimuler tout ce qu'il y a de distinction dans son esprit et de délicatesse dans son cœur. La charge de vice-président a été confiée à M. le sénateur Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique, dont il appartient seulement à un universitaire, autrefois placé sous ses ordres, de prononcer respectueusement le nom ; et à M. le baron d'Avril, qui se repose de la carrière diplomatique dans le culte des lettres, l'étude du monde slave et la présidence de notre section du Levant, où sa compétence nous est particulièrement précieuse.

« L'un de nos vice-présidents, M. Le Myre de Vilers, qui se souvient toujours de sa vaillante activité de gouverneur colonial a voulu se tailler dans notre administration le plus ingrat des départements ; dans notre reconnaissance, le meilleur. Il s'est donné mission de quêter pour l'œuvre, de recueillir pour elle un peu partout des fonds supplémentaires, de s'ingénier à greffer sur son budget trop étroit de nouvelles branches productives. Nous lui devons en grande partie ces fondations de prix pour nos écoles qui furent saluées par vos applaudissements lorsqu'il a conseillé à l'*Alliance* de concourir pour le prix Audiffred à l'Académie des sciences morales et politiques. Les titres de l'*Alliance* ont été examinés par l'illustre compagnie dont M. Jules Simon est le secrétaire perpétuel, et ce n'est pas un mince honneur pour notre Association que d'avoir été trouvée digne de récompense. »

1. A côté et autour de M. Rabier, ou dans l'assistance, on remarquait MM. le général Parmentier, Le Myre de Vilers, député, Drapeyron, Louis Leger, Tranchant, Georges Morel, Puaux, Izoulet, Salomé, Gidel, Guillot, Risson, etc.

Digitized by Google

Du travail accompli par l'*Alliance* tant en France qu'à l'étranger, tout serait à citer. Détachons du moins ce qui concerne l'expansion de la langue française hors de France :

« Nous possédons actuellement hors de France quarante-neuf délégués et cinquante et un comités d'action. Notez, je vous prie, que ces cinquante et un comités d'action sont autonomes, qu'ils recueillent et qu'ils dépensent sur place, au profit de l'Œuvre, des sommes importantes, et que leur budget ne se confond pas avec le nôtre.

« Un des caractères de l'*Alliance française*, en effet, une de ses grandes forces, est la liberté de son expansion. Elle essaime de par le monde de petites Alliances françaises de toute origine et de toute nationalité qui se développent à leur tour et qui souvent donnent elles-mêmes naissance à de nouveaux groupes d'adhérents. Tantôt le phénomène est presque spontané et procède simplement de l'esprit d'imitation. C'est ainsi que la création d'un comité à Copenhague a servi d'exemple dans les pays scandinaves : Stockholm n'a pas voulu se laisser distancer par Copenhague, et bientôt Upsal, Lund et Göteborg ont eu leurs comités personnels semblables à celui de Stockholm ; tandis que dans une province voisine, en Finlande, Mlle Augusta Krook montrait à Vasa autant d'heureuse initiative que Mlle de Verneuil à Helsingfors. Ailleurs, la filiation d'un comité à l'autre est plus directe, elle ressemble à une véritable paternité. A Smyrne, existe depuis plusieurs années un de nos comités les plus actifs, dont le président est M. Guiffray, le secrétaire général M. Arlaud, le bienveillant patron M. Rougon, consul général. Or, notre comité smyrniote n'a pas borné son action aux limites de cette grande ville ; il a créé, dans le reste de l'Asie Mineure, les comités d'Aïvaly, de Mételin, de Rhodes, plus récemment celui d'Aïdin et même en Crète, celui de La Canée.

« A l'autre bout du monde, au Chili, notre délégué général, M. Maury, a été plus fécond encore : il a donné le jour à sept comités : ceux de Santiago, de Valparaiso, d'Ercilla, de Victoria, de Traiguen, de Lautaro et d'Iquique. Les nouvelles qui nous parviennent de cette lointaine république du Sud-Amérique sont de plus en plus satisfaisantes. Les colonies françaises, qui sont nombreuses, surtout dans les tièdes forêts et les fertiles clairières de l'Araucanie, ont pris conscience de leur vitalité. Aux Français du Chili appartient le plus jeune membre de l'*Alliance française ;* il n'a guère plus de six mois : son père étant mort, la veuve, une patriote, obéissant à une pensée touchante, a voulu que ce petit homme remplaçât le cher défunt parmi nous. L'entente entre les Chiliens et les Français est parfaite. Le 14 juillet dernier, 1,100 enfants des écoles primaires chiliennes sont venus, bannières en tête, chanter en excellent français la *Marseillaise* au banquet présidé par M. le ministre de France, M. de Bacourt. Les élèves du Collège français ont répondu en chantant à leur tour, en pur castillan des Andes, l'hymne national chilien. Vous voyez qu'en ces antipodes des rivages du Pacifique, l'*Alliance française* n'est pas un vain mot.

« La plupart de nos autres comités de l'étranger seraient dignes tout au moins d'une mention. Les *Pays-Bas*, où nous rencontrons tant de sympathies, méritent notre plus vive reconnaissance, ne serait-ce que pour avoir bien voulu nous céder ce soir un de leurs maîtres les plus savants à la fois

Digitized by Google

et les plus lettrés, M. Van Hamel, professeur de littérature française à l'université de Groningue.

« Notre Comité de *Zurich*, présidé par M. Cathelin, donne des conférences, organise des fêtes dramatiques et musicales suivies de bals, entretient, malgré les tarifs de douane, l'amitié helvétique. Celui de *Valence*, en Espagne, emploie toute son énergie au maintien et au développement de son collège où s'asseoient fraternellement côte à côte sur les mêmes bancs les fils des deux peuples. Celui du *Caire*, dont le président est M. Barois, lutte courageusement; il compte 509 adhérents. Notre Comité de *Tunis*, dirigé par M. Fabry, président du tribunal, redouble d'activité : conférences, fête de charité, bibliothèque populaire, sous-comités dans les divers villes de la Régence, Saint-Charlemagne, réception du commandant Monteil, autant de chapitres de son histoire que je n'ai point malheureusement le loisir de vous conter. Veuillez retenir seulement qu'il contribue de toutes ses forces au succès de l'œuvre entreprise par le directeur de l'enseignement public. D'après la dernière statistique, les écoles françaises de Tunisie étaient fréquentées par 12,157 enfants, soit 1,166 de plus qu'en 1891-1892. Ce progrès, qui s'accentue d'année en année, fait le plus grand honneur à notre ami M. Machuel et à ses collaborateurs distingués, notamment à M. Benjamin Buisson, directeur du collège Alaoni, le plus Français des cosmopolites et le plus cosmopolite des Français.

« Le Comité de l'*Alliance française* le plus florissant est aujourd'hui celui de *Constantinople*. Placé sous le haut patronage de l'un des fondateurs de notre association, de M. l'ambassadeur Paul Cambon, présidé par M. le baron de Vendeuvre, il compte 890 adhérents; il a réuni en 1892, 8,000 francs de cotisations, contre 3,222 francs, l'année précédente; il inspecte et encourage une vingtaine d'écoles. A lui la palme d'honneur de cette année!

« En prononçant le nom de M. Cambon, je ne saurais m'empêcher de penser à tant d'autres représentants officiels de la République française, qui prêtent à notre œuvre le concours de leurs lumières et de leur plus active sympathie. Il en est au moins trois, parmi eux, qui méritent de vous être signalés avec une particulière gratitude : M. Millet, ministre de France à Stockholm, qui a consenti, avec une parfaite bonne grâce, à se faire le conférencier et l'inspecteur des cours d'adultes de l'*Alliance française;* M. de Lacretelle, consul à Alexandrie d'Egypte, à qui nous devons le maintien et l'extension de notre beau Comité de Salonique; M. Pollio, consul à Valence, le créateur véritable du Comité et du collège franco-espagnol de cette opulente cité.

« En résumé, l'*Alliance française* compte, à ce jour, 23,047 adhérents, dont 3,000 à Paris, 12,047 dans les départements, et 8,000 à l'étranger. Or, il n'a pas dix ans encore qu'elle est fondée. Le nombre des écoles qu'a subventionnées notre conseil d'administration s'élève déjà au chiffre respectable de 200. »

M. Van Hamel a fait ensuite, dans la meilleure langue française, et avec autant d'esprit que d'éloquence, une communication des plus instructives sur la *Langue française aux Pays-Bas*.

Digitized by Google

ENSEIGNEMENT SPÉCIAL AUX VOYAGEURS

ORGANISÉ

AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS

L'assemblée des professeurs du Muséum a décidé, pour l'année 1893, la création d'un enseignement spécial aux voyageurs, dont le besoin se faisait d'ailleurs sentir depuis longtemps. L'utilité de cette institution n'avait pas échappé à l'administration de la marine qui, dès 1886, avait chargé M. le professeur Pouchet de rédiger une instruction pour *la Récolte des objets d'histoire naturelle à la mer*[1]. Au Muséum, cet enseignement s'était progressivement constitué longtemps avant de recevoir une consécration officielle. Depuis 1876, M. le professeur Hamy avait en effet inauguré une série de conférences, d'ailleurs ininterrompue jusqu'à ce jour, auxquelles se formèrent nombre de voyageurs parmi lesquels nous citerons MM. de Brazza, Harmand, etc... Aux instructions spéciales aux recherches anthropologiques, M. Hamy avait joint quelques leçons de photographie qu'il se propose de continuer cette année : le savant professeur comblera ainsi une lacune plus apparente que réelle dans le programme. L'exemple donné par le professeur d'anthropologie avait été d'ailleurs suivi par M. le professeur Bureau.

Le nouvel enseignement sera essentiellement pratique; les professeurs se feront un devoir constant de ne donner à leurs auditeurs que des instructions simples et à ne leur indiquer que des manipulations faciles à exécuter en dehors d'un laboratoire; ils se proposent uniquement d'enseigner aux voyageurs à savoir récolter, à conserver les collections et à ne pas s'encombrer d'objets sans valeur : bien des déboires seront ainsi évités.

Des démonstrations dans les laboratoires apprendront à mettre en pratique les indications fournies dans les leçons; la recherche des objets de collection sur le terrain sera également l'objet d'une attention spéciale : c'est ainsi que M. Ch. Brongniart conduira ses auditeurs aux environs de Paris récolter des insectes, que M. Ramond leur apprendra à relever une coupe géologique, etc.

Le but de ce cours peut se résumer ainsi : mettre le voyageur en mesure de récolter utilement pour la science. On ne saurait donc trop féliciter M. le professeur Milne-Edwards de l'organisation d'un enseignement qui, suivant les paroles mêmes du directeur de la *Revue de géographie*, « met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à

1. Voy. *Archives de médecine navale*, mars 1886.

Digitized by Google

celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible ». Après la création d'un « atelier » de géographie à la Sorbonne, il nous plaît de signaler cette nouvelle institution, qui n'est en quelque sorte que la consécration des doctrines si vaillamment défendues par M. Drapeyron. Espérons que cette tentative n'est qu'un acheminement à la création d'une véritable *École des voyageurs naturalistes*, pour lesquels la publication des leçons professées dans le cours de 1893, constituerait dès maintenant un guide précieux.

Programme du cours pour l'année 1893.

25 avril.	Leçon d'ouverture.....	M. MILNE-EDWARDS.
27 —	Anthropologie.....	HAMY.
29 —	Ethnographie.....	VERNEAU.
2 mai.	Mammifères.....	OUSTALET.
4 —	Oiseaux.....	OUSTALET.
6 —	Reptiles et poissons.....	VAILLANT.
9 —	Anatomie comparée.....	POUCHET.
13 —	Vers et Zoophytes.....	BERNARD.
16 —	Insectes et crustacés.....	CH. BRONGNIART.
18 —	Mollusques.....	PERRIER.
20 —	Botanique (phanérogames)....	E. BUREAU.
23 —	Botanique (bois, cryptogames).	VAN TIEGHEM.
25 —	Plantes vivantes.....	CORNU.
27 —	Paléontologie.....	Albert GAUDRY.
30 —	Géologie.....	Stanislas MEUNIER.
1er juin.	Météorologie.....	Daniel BERTHELOT.
3 —	Minéralogie.....	LACROIX.
6 —	Hygiène des voyageurs.....	GRÉHANT.

Ces leçons commenceront le mardi 25 avril, à dix heures du matin, dans l'amphithéâtre de la galerie de zoologie, et continueront les jeudis, samedis et mardis suivants, à la même heure.

Dans des *Conférences pratiques* faites dans les laboratoires ou sur le terrain, les auditeurs seront initiés à la récolte ou à la préparation des collections. Signalons entre autres l'excursion entomologique que M. Brongniart dirigera le 28 mai aux environs de Paris.

(Les jours et heures de ces conférences seront indiqués à la suite des Leçons).

A. P.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 7 avril 1893

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL DERRÉCAGAIX

La Société de géographie accepte la proposition qui lui est faite par M. Vuillot de mettre en vente son ouvrage au profit du *Fonds des voyages*, depuis longtemps épuisé.

M. le président accorde une attention particulière aux explorations françaises dont l'Afrique est le théâtre. La plus récente est celle de M. Méry, qui a repris contact avec les Touareg; depuis Flatters, aucun Français ne s'était avancé aussi loin. Il est revenu à Timassinin, après avoir poussé à plus de 250 kilomètres au sud-est. M. Mizon, après les difficultés éprouvées par lui sur la Bénoué, va atteindre Yola. M. Maistre, après avoir traversé les mêmes contrées que M. Dybowski, arriva sur le Chari, le descendit dans des pirogues. Vers le 90e degré latitude nord, il aurait eu maille à partir avec les populations musulmanes ; il a dû traverser Ngaourdéré ; enfin, il a atteint l'embouchure du Niger. M. Derrécagaix dément que M. Foa, l'explorateur du Zambèse, ait été dévoré par un lion.

M. Romanet du Caillaud souhaite et espère « obtenir enfin la solution de la question du contesté franco-brésilien et le doublement de notre colonie de la Guyane ». Tel est le motif de sa communication sur la rivière Japoc ou Vincent-Pinzon, limite de la Guyane française du côté du Brésil, suivant les traités d'Utrecht (1713) et de Vienne (1815).

M. de Nordling, ingénieur, annonce que l'*Unification de l'heure*, d'après le système proposé par lui (celui des fuseaux anglo-américains), est en train de s'effectuer. Dès à présent, l'heure de l'Europe occidentale (heure de Greenwich) est adoptée dans la Grande-Bretagne, en Hollande et en Belgique. Depuis le 1er avril, l'heure de l'Europe centrale, en avance d'une heure sur la précédente, prévaut en Suède, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Bosnie, en Serbie et en Macédoine; elle a été votée par la Suisse, l'Italie, le Danemark. L'heure de l'Europe orientale, en avance de deux heures sur celle de Greenwich, régit la Russie, la Roumanie, la Bulgarie et la Roumélie jusqu'à Constantinople. M. de Nordling estime que la France, qui a l'heure de Paris pour la vie civile, et celle de Rouen pour les chemins de fer, ne pourra guère tarder à suivre l'exemple des autres États.

Digitized by Google

M. Claine a fait ensuite une très intéressante conférence sur les Antilles espagnoles. A Porto-Rico, il a rencontré une colonie de 3,000 Corses voués à la culture du café. A la Havane, il constate l'influence croissante des États-Unis. Nous le voyons ensuite débarquer au Mexique et suivre la nouvelle voie ferrée, dite l'*International*, qui met New-York à cinq jours de Mexico. Là, il étudie nos émigrants français de Provence : les *Bacelonnettes*. Enfin, il a visité Chicago, au moment où se préparait la grande Exposition internationale de 1893.

GROUPES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Le groupe d'étude de géographie botanique s'est réuni le lundi 10 avril. M. Dybowski, le vaillant explorateur récemment revenu de l'Afrique centrale, a parlé des végétaux utiles et des plantes exploitables qu'il a rencontrées dans son voyage. La grande forêt équatoriale se termine au nord à l'Oubangui. Entre cette rivière et le Chari, on rencontre en grand nombre le baobab et le bombax, et de nombreux arbres de la famille des légumineuses, parmi lesquels un certain nombre d'espèces fournissent la gomme copal, qui pourrait donner lieu à une exploitation très lucrative. Les palmiers fournissant l'huile de palme croissent en grand nombre; ils produisent un des condiments les plus recherchés des nègres. Plus près du Chari, on trouve des cycadées appartenant au genre encephalartos et de véritables forêts de bambous, atteignant 18 mètres de haut. Ces bambous fleurissent tous la même année et meurent ensuite tous ensemble; une jeune végétation de la même espèce les remplace aussitôt. Sur les bords des rivières croît une épaisse broussaille, composée surtout de caféiers; le café produit ainsi à l'état sauvage est de bonne qualité; on peut donc être certain que la culture du café dans ces régions serait rémunératrice. Plusieurs espèces de cissus produisent de belles grappes de raisins qui pourraient peut-être servir à faire du vin. L'explorateur rappelle que les vignes du Soudan ne peuvent en aucun cas être cultivées en dehors de la zone tropicale humide; il n'y a donc pas à songer à cette culture pour l'Algérie. Enfin, à l'ouest de la rivière Kémo, M. Dybowski a trouvé des dattiers sauvages auxquels on peut certainement reporter l'origine, jusqu'ici inconnue, du dattier cultivé. En résumé, ce pays donnerait lieu à de fort belles exploitations si l'on créait des moyens de transport, qui manquent complètement jusqu'ici; tout s'y porte à dos d'homme. Il faudrait établir un chemin de fer ou un service de navigation au moins jusqu'à Brazzaville, pour tirer partie de cette colonie qui offre un grand avenir commercial. J. VALLOT.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Première section, présidence de M. L. de Leymarie

M. Gorceix a donné les détails les plus intéressants sur la province (aujourd'hui État) de Minas Geraes, au Brésil, sur ses mines, son industrie, son

Digitized by Google

agriculture et sur l'immigration européenne, italienne surtout, au Brésil, ainsi que sur l'introduction des travailleurs chinois. Puis, M. Noël Pardon, ancien gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, vice-président de la section, a parlé de la question siamoise à propos de l'occupation de Strung-Treng. Il a rappelé l'héroïsme de l'amiral La Réveillère, qui franchit le premier les passes de Préapatang, regardées comme infranchissables, et a fait un récit très pittoresque et très humoristique du voyage qu'il fit lui-même à Strung-Treng, alors qu'étant directeur de l'intérieur en Cochinchine, il voulut compléter l'œuvre de l'amiral La Réveillère en remontant en chaloupe le Mékong jusqu'aux passes de Khône, absolument infranchissables.

Deuxième section, présidence de M. C. Pra.

M. Teissonnière, qui est resté trois ans en Egypte, après une description rapide des principales villes, Alexandrie, Port-Saïd, Suez et le Caire, s'attache surtout à mettre en relief les progrès accomplis par l'influence anglaise, depuis l'occupation. Il montre les Anglais ayant la prépondérance dans les conseils et les tribunaux, et se partageant toutes les places; et il fait entrevoir un nouveau désastre financier pour l'épargne française, quand les Anglais, par suite du nombre considérable d'actions de Suez qu'ils possèdent, changeront le conseil de la Compagnie, qui deviendra anglais, et abaisseront les tarifs. A l'heure actuelle, la France a encore un prestige considérable sur les bords du Nil; et elle le doit en grande partie à l'influence de la langue française, qu'enseignent les jésuites et les frères des écoles chrétiennes. Cet enseignement, que soutient l'*Alliance française*, est très combattu par les Anglais. En résumé, l'Angleterre poursuit par tous les moyens l'établissement de son protectorat en Egypte. A nous de l'en empêcher; il en est encore temps.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, III.

E. G. Ravenstein. *Récentes Explorations dans la région sud-est du Congo.* (avec carte au 3,000,000e). — M. Ravenstein résume les données que l'on possédait, avant le retour de M. Delcommune, sur les explorations accomplies récemment dans le sud-est du Congo. En 1891, une partie de ces territoires avait été concédée à la compagnie de Katanga, et il importait de visiter au plus vite une région voisine des sphères d'influence anglaise et portugaise, exposée par suite aux convoitises d'autrui. On organisa donc une série d'expéditions.

La première de ces expéditions fut celle du lieutenant Le Marinel, qui partit de Lousambo, sur le Sankourou, à la fin de 1890. Suivant le Loubi, affluent du Sankourou, durant une centaine de milles, l'explorateur traversa une région très peuplée, que n'ont pas encore atteinte les Arabes chasseurs

Digitized by Google

d'esclaves ; les habitants élèvent du bétail, des chèvres, des cochons, des poulets et cultivent des bananes, du manioc, des patates douces ; leur vêtement est bizarre, leur coiffure surtout ; ils se peignent le visage et le corps ; ils ont pour armes de longs épieux. A Tchikounga, M. Le Marinel quitta le Loubi, traversa le Loubilach (Sankourou), longea les marais où naît le Lomami, et visita une région de petits lacs, située dans l'Ousamba, pays de riche végétation, aux beaux arbres, à l'herbe courte et abondante, où le gibier abonde. De là, le voyageur se mit en route pour Bounkeya, la capitale de Msidi, peuplée alors de 6,000 à 9,000 individus, construisit une station près de Bounkeya, à l'est du Loufira, et revint à Lousambo.

L'expédition Delcommune partit de la résidence de Gonga Loutété (mai 1891), au bord du Lomami, traversa cette rivière, coupa ensuite l'itinéraire de Cameron, visita la région des lacs de l'Ousamba, et constata ce fait important, que le Loualaba de l'ouest est bien moins volumineux que celui de l'est ou Louapoula, ce qui fait décidément de ce dernier la branche-mère du Congo. Visitant ensuite la résidence de Msidi, M. Delcommune revint au Loualaba de l'ouest, au prix de marches pénibles. Il trouva cette rivière encombrée de chutes et de rapides, ce qui l'empêcha de l'explorer complètement. Aussi revint-il à Bounkeya, pour rejoindre ensuite le capitaine Joubert à Mroumbi (Baudouinville) au bord du Tanganyka.

Une autre expédition fut celle du capitaine Stairs. Elle partit de Bagamoyo, suivant à peu près les routes de Reichard et de Sharpe, et arriva à Bounkeya, où M. Stairs tua le féroce Msidi en défendant sa propre vie. Peu après, le capitaine Stairs, gravement malade, succomba à Tchindé (juin 1892).

Le capitaine Bia partit de Pania Matoumba, résidence de Katchitch, sur le Sankourou. Longeant la rivière, l'expédition visita un pays épargné encore par les razzias des chasseurs d'esclaves, et peuplé de populations pacifiques. Le Sankourou, après avoir pris, comme on sait, plus en amont, le nom de Loubilach, prend celui de Louembé ; c'est une rivière généralement profonde mais encombrée de rapides. Un plateau de 4,000 pieds environ, coupé de ravins boisés, la sépare du Lomami. Du Lomami au Loualaba, règne la savane, avec des villages barricadés, masqués par des arbres, habités par des populations sans cesse en alerte, armées de flèches empoisonnées. Le capitaine Bia reconnut quelques-uns des lacs que traverse le Loualaba, ou qui se déversent en lui, et, en janvier 1892, il arriva, lui aussi à Bounkeya.

Toutes ces explorations, on le voit, ajoutent de nombreux détails à nos connaissances sur le sud-est du Congo ; aussi peut-on se promettre à l'avance un grand intérêt de la lecture d'une relation plus étendue.

*** *Voyage du Dr Baumann entre le Victoria Nyanza et le Tanganyka* (avec carton). — L'infatigable Dr Oscar Baumann poursuit la série de ses explorations dans l'Afrique orientale. Il vient d'accomplir un voyage qui enrichit beaucoup notre connaissance de la région comprise entre les lacs Victoria et Tanganyka. Quittant les bords du lac Victoria à Boukomé, le Dr Baumann traversa l'Ousoui, pays où l'ivoire abonde, mais où il ne se fait pas de commerce d'esclaves, entrecoupé de vallées encaissées que séparent de larges plateaux bien cultivés. Les eaux s'écoulent vers le lac Ourigi. De là, traver-

Digitized by Google

sant l'Ousoui occidental, pays sec, sans rivières permanentes, l'explorateur franchit le Kagera, qu'il regarde comme la source du Nil oriental, puis l'Akenyarou, qui en est un affluent, et n'est nullement un lac, comme l'avait cru Stanley. L'Akenyarou, rivière navigable, sépare l'Ouroundi du Rouanda. Le Dr Baumann reconnut ensuite les montagnes appelées *Misozi a Mouézi* ou « Monts de la Lune », qui forment la ligne de partage entre les tributaires du Nil et le Roufizi, tributaire du Tanganyka. Puis il traversa divers affluents du Kagera, et arriva à Tabora, en coupant le Mlagarazi, qui se jette dans le Tanganyka.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, III.

Dr von Siemiradzki. *Un Voyage d'exploration en Patagonie* (avec carte). — On attribue d'ordinaire trop de valeur scientifique, et l'on accorde trop de confiance aux publications officielles des États de l'Amérique du Sud. Beaucoup subissent d'importantes corrections lorsque le travail est revisé par des Européens. A cet égard, le voyage exécuté par le Dr von Siemiradzki, et le travail qui en a été le résultat, peuvent rendre d'utiles services pour la géographie d'une partie de la République Argentine.

La région visitée est celle de la Pampa Central, du Rio Negro et du Rio Neuquen, dans la Patagonie septentrionale; il y a douze ans à peine, le pays appartenait à des tribus indiennes belliqueuses; aujourd'hui, l'on peut y voyager sinon commodément, du moins avec sécurité. Les cartes que l'on possédait, même les plus récentes, étaient cependant très fautives; bien des parties, au lieu d'être relevées méthodiquement, étaient dessinées d'après de simples informations prises auprès des indigènes. Des chaînes de montagnes de plus de 150 kilomètres de longueur et d'environ 2,000 mètres de hauteur sont purement et simplement omises dans ces cartes; en revanche, on en voit figurer d'autres qui n'ont jamais existé, et l'arbitraire n'est pas moindre dans le tracé des cours d'eau.

Le Dr von Siemiradzki a pu rectifier un grand nombre de ces erreurs, et son article, outre ces améliorations apportées à la topographie de la Patagonie, contient des données intéressantes sur le climat du plateau patagon, aux variations diurnes intenses, sur la flore, la faune et la géologie du pays. Ses conclusions géologiques, qu'il ne limite nullement à la région traversée, peuvent se résumer ainsi : il y a, dans l'Amérique du Sud, deux grands systèmes montagneux; l'un, ancien, paléozoïque, avec des alignements dirigés du nord-ouest au sud-est, a formé les parties les plus anciennes des Andes, la Cordillère côtière, et toutes les ramifications des Andes dans la Pampa argentine, la Bolivie, le Paraguay et le Brésil; l'autre, plus récent, avec une direction nord-sud, s'est élaboré depuis l'époque triasique jusqu'à nos jours, avec trois phases successives d'éruptions.

Digitized by Google

Dr E. Wagner. *Les Résultats hypsométriques et météorologiques de la troisième expédition du Dr Hans Meyer dans l'Afrique orientale* (1889). — Simples listes d'observations, avec justification des corrections opérées et des données proposées. P. Camena d'Almeida.

LIVRES

La France et ses colonies (Géographie et statistique), par M. E. Levasseur, de l'Institut; Ch. Delagrave, éditeur, 3 vol. in-8°, 1893. — Depuis 1867, date à laquelle parut pour la première fois son manuel de la *France et ses colonies*, M. Levasseur a beaucoup écrit sur ce même sujet. A l'Institut de France, dans les revues françaises et étrangères, dans d'intéressantes brochures, il a traité, pour les approfondir, toutes les questions qui s'y rattachaient ; et l'œuvre qu'il nous donne aujourd'hui est le fruit ou le résultat de vingt-six années d'études, de recherches, d'améliorations constantes dans la clarté et la méthode. C'est dire qu'elle touche de bien près à cette perfection que l'éminent académicien a toujours en vue dans ses écrits. Qu'on en juge : son manuel de 1867 ne comprenait qu'un volume in-12; il est devenu en 1893 un ouvrage de trois volumes in-8°; ce qui n'était qu'un chapitre écourté dans le plan primitif, forme aujourd'hui un livre entier; le tout augmenté de 283 plans, cartons et gravures, d'un nombre considérable de tableaux, de statistique et de diagrammes, destinés à rendre plus saisissante l'idée maîtresse que l'auteur cherche à mettre en lumière. C'est bien ainsi, croyons-nous, que se composent les œuvres fortes et de longue durée, qui fixent, pendant un certain temps, l'état de la science, en attendant que le progrès des idées ou la découverte d'autres phénomènes exigent une nouvelle mise au point.

Au début de ses premiers travaux, M. E. Levasseur avait eu le rare mérite d'innover, de deux façons éclatantes, dans l'étude et l'enseignement de la géographie. Tout d'abord il avait donné à la connaissance du sol, ou *Géographie physique*, la première place, « car elle est, pour la connaissance même d'un pays entier, le fonds premier et essentiel; elle constitue la partie la plus importante de toute description géographique. » — En second lieu, il avait fait pénétrer dans notre enseignement, sous le nom de *Géographie économique*, les premières et indispensables notions sur la richesse agricole, industrielle et commerciale d'un pays, persuadé que seules, ou à peu près, elles nous expliquent la part qui revient à un peuple dans la « production générale du globe », et par cela même dans les progrès de la civilisation. C'était là toute une révolution, qui ne laissa pas que d'émouvoir vivement la routine. Elle suscita même de nombreuses et très vives critiques. L'auteur tint ferme pour défendre ces idées nouvelles, qu'il représentait avec tant de compétence et d'autorité. Il fit bien. A l'heure actuelle, la *Géographie physique* et la *Géographie économique* constituent, à tous les degrés, dans les écoles primaires et les écoles primaires supérieures, dans les lycées et les facultés, les deux bases essentielles sur lesquelles repose l'enseignement géographique tout entier.

Digitized by Google

Dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, M. Levasseur leur donne la place légitime qui leur est due, et que personne, désormais, ne pourra contester. Mais il fait plus. Il innove encore à deux autres points de vue, grâce auxquels la *France et ses colonies* nous apparaît, en quelque, sorte comme un travail à peu près neuf et original. Nous voulons dire : *la Statistique* et *l'Élément colonial*. — La statistique se montre bien déjà, quoique timidement, dans les premières éditions de son livre, mais sans s'affirmer avec cette ampleur, que l'auteur cherche du reste lui-même à justifier, en mettant comme sous-titre à son œuvre : *Géographie et Statistique*. Son but est de montrer les liens étroits qui doivent unir désormais ces deux sciences, jusque-là séparées. « L'alliance de la géographie et de la statistique, dit-il, date de loin. Dès le XVIe siècle, quelques écrivains avaient compris que, seule, elle pourrait procurer à la science les matériaux d'une description de l'état politique et des ressources des empires. Mais ils avaient tenté prématurément de sceller cette alliance, à une époque où la géographie physique était encore très peu avancée, où la statistique n'existait pour ainsi dire pas. » Or, *la Géographie physique*, nous savons ce que M. Levasseur en a fait, après les grands géographes allemands du commencement de ce siècle, et en même temps que notre Elisée Reclus[1]. Quant à la *statistique*, son ouvrage récent sur *la Population française* nous apprend ce qu'elle est devenue avec lui : une science bien établie, bien française surtout, car elle est faite d'ordre et de clarté, de logique et de choix; quoique un peu aride, avec elle pénètre dans notre enseignement, dans celui de la géographie économique surtout, une méthode nouvelle, destinée à le fortifier, à le préciser surtout. Savants et professeurs, tous nous applaudirons à son entrée en scène, à la condition toutefois que cette *éloquence des chiffres* ne fasse pas taire les autres, celles des faits et des idées générales qui pénètrent plus intimement notre être, qui agissent plus directement sur l'imagination, disciplinent au même degré l'esprit, en lui ouvrant des horizons nouveaux, dont s'éclaire l'avenir même du pays.

Pour ce qui concerne *l'Élément colonial*, les circonstances, dans lesquelles nous vivons présentement, nous montrent suffisamment la part que nous devons lui faire dans nos préoccupations et nos études. Depuis tantôt quinze ans, une phase nouvelle semble s'ouvrir dans l'histoire du monde civilisé, nous offrant un spectacle qui eût bien étonné nos pères, mais qui

1. Nous aurions quelques réserves à faire en ce qui concerne cette partie, et la géographie politique. — M. Levasseur, a-t-il raison de mettre les *monts de la Chartreuse* au nombre des massifs alpestres? Ils appartiennent bien, croyons-nous, au système jurassique, dont ils forment la partie méridionale. — Quant au *Jura*, lui-même, les divisions qu'il adopte nous paraissent fort contestables. Les différents étages de cette masse, qui s'abaissent de 1,500 à 900, 600 et 300 mètres, nous fourniraient une classification plus naturelle : *Crête*, Jura central ou *Chaumont*, Jura occidental ou *Revermont*. — Les *Causses* sont quelque peu sacrifiés. Leur physionomie, si caractéristique, disparaît au milieu des détails consacrés au massif central. — La *Description des côtes* est-elle bien à sa place? Elle devrait plutôt précéder l'étude du sol, car elle est comme la première leçon de la géographie physique. — Enfin, pourquoi donner une si grande place à l'*administration*? Les finances, les contributions, les cultes rentrent, il est vrai, dans l'étude détaillée de la statistique; mais ces matières n'appartiennent pas à la géographie proprement dite. — Ces critiques de détails ne touchent en rien au fond même de ce bel ouvrage. Mais elles nous sont imposées par le grand souci que nous avons toujours eu d'un enseignement rigoureusement méthodique et précis.

Digitized by Google

passionne profondément le grand public. C'est la lutte pour la vie, ardente, acharnée, qui s'impose désormais aux peuples comme aux individus; qui les pousse à chercher au loin d'autres théâtres, où se donnent libre carrière leur activité et leur ambition. Ils étouffent dans les limites étroites que leur ont faites, en Europe, l'histoire et la politique. C'est ailleurs, par delà les mers, qu'il leur faut chercher un air plus largement respirable, trouver les éléments d'une prospérité plus sûre et comme agrandie, travailler à l'expansion de leurs idées, de leur langue et de leur influence. Et chez nous *l'Alliance française* est venue, bien à son heure, pour diriger ce mouvement, l'ennoblir en quelque sorte, et lui imprimer ce caractère élevé qui est le propre des œuvres véritablement nationales et patriotiques.

Les résultats acquis sont déjà considérables. Il y a vingt ans à peine, notre empire colonial ne comprenait guère que 500 à 600 mille kilomètres carrés, peuplé de 4 ou 5 millions d'habitants. Aujourd'hui, M. Levasseur peut l'évaluer à plus de 8 millions de kilomètres carrés, soit 15 fois la France, que peuplent 33 millions et demi d'habitants. L'extrême Orient et l'Afrique sont devenus, après les Antilles, les deux grands marchés du monde, où tous les peuples maritimes de l'Europe se sont donné rendez-vous; la France, on le voit, n'a pas été la moins favorisée.

L'auteur a donc raison de consacrer tout un volume à l'histoire et à la description de ces colonies. Nous y retrouvons la même méthode, la même abondance de faits, la même sûreté d'informations que dans les volumes précédents, et aussi les mêmes tableaux de statistique et les mêmes diagrammes. Cette partie fait corps avec les autres, de même que les colonies constituent déjà une portion considérable de notre patrimoine. Notre honneur est engagé à les maintenir intactes et même à les augmenter: travailler pour elles, c'est travailler pour la grande patrie française. « Quand s'est produit un courant aussi puissant que celui qui, depuis une douzaine d'années, a poussé les États européens à ces agrandissements, il eût été impolitique de se tenir, par des motifs d'ordre philosophique, à l'écart du mouvement. La France ne l'a pas fait, et elle n'a pas à se plaindre de la part qu'elle s'est taillée dans le partage. Il appartient à ses colons, à ses industriels, à ses marchands, à son gouvernement, de tirer la meilleure part possible de ces possessions. » Ce sont là de sages paroles, et M. Levasseur ne pouvait mieux terminer le long et si intéressant plaidoyer qu'il consacré à la défense de nos intérêts coloniaux.

Telle est, dans son ensemble et ses grandes lignes, *la France et ses colonies*. — Elle vient s'ajouter au *Grand Atlas* et à la *Population française*, publiés depuis un peu moins d'un an; et le tout forme une œuvre de grande allure et de haute portée, dont la science française doit justement s'honorer. Et cependant, nous demanderions encore davantage. Nous voudrions quo M. Levasseur consentît à faire pour l'Europe et les autres continents ce qu'il a si bien fait pour la France. Il en avait eu l'intention autrefois. Il le doit à son nom, à son passé si grandement rempli déjà, il est vrai; mais « *noblesse oblige* » et « *science engage* ».

J. B. PAQUIER.

LE PLATEAU LORRAIN. *Essai de géographie régionale*, par M. B. AUERBACH, professeur de géographie à la faculté des lettres de Nancy. Berger-Levrault

Digitized by Google

et Cie, libraire éditeur, Paris et Nancy, 1893. — Notre savant collaborateur, M. B. Auerbach a commencé dans notre livraison de mars de 1890 sa belle étude : *la Lorraine, essai de chorographie*, dont la publication s'est achevée dans celle de janvier 1892. Aujourd'hui, elle forme un élégant volume, comprenant 24 croquis cartographiques, dus à M. J. V. Barbier, secrétaire général de la Société de Géographie de l'Est, et 21 vues photographiques pour lesquelles l'auteur a puisé dans les beaux albums de M. Garnier, professeur à la faculté de médecine de Nancy, et de M. Paul Didion. Ajoutons que pour lire avec tout le profit désirable l'ouvrage de M. Auerbach, il faut avoir constamment sous les yeux une carte topographique et une carte géologique à grande échelle. Nous ne pouvons analyser cette œuvre magistrale et dans une large mesure novatrice, parue ici-même. Nous pouvons du moins nous féliciter d'en avoir eu la primeur et faire d'une manière générale adhésion à la méthode qu'elle inaugure. M. Auerbach a eu certainement des initiateurs ; il a su lire, comprendre et suivre ce qu'avaient dit longtemps avant lui les Elie de Beaumont et les Cuvier, dont auraient dû s'inspirer plus tôt et d'une façon plus complète les géographes. Il rend également hommage à son éminent maître de l'Ecole normale, M. Vidal Lablache, et à un géologue contemporain qui possède à un haut degré le sens géographique, M. de Lapparent. L'Allemagne lui a aussi montré la voie, et il paye un juste tribut d'éloges à M. Penck (*Das deutsche Reich*, 1887). Notre collaborateur a été merveilleusement servi par cette circonstance que, professeur à la faculté des lettres de Nancy, il a pris « le Plateau lorrain » pour première application de sa méthode. Non seulement la Lorraine est intéressante géographiquement, elle l'est plus encore patriotiquement, et nous ne doutons pas qu'à ce double titre le livre qui lui est consacré ne soit lu en France et par les savants et par ceux qui n'ont pas la prétention de l'être.

Mais la méthode régionale elle-même est-elle légitime et sûre? Non, sans doute, si, comme on l'a dit, elle prétendait déterminer à l'avance et *à priori* une segmentation arbitraire. Il est clair qu'il ne faudrait pas, en géographie pas plus qu'ailleurs, diviser l'*individu*. Mais il y a bien des individualités géographiques, comme l'œuvre même de M. Auerbach le prouve. Individualiser n'est pas isoler. Les *pays*, ces unités géologiques et topographiques, « s'enchâssent et s'harmonisent ». A la méthode « régionale » de ne pas l'oublier.

Certes il ne faut pas faire à la géologie, dans le diagnostic topographique, une part trop exclusive. Nous avons fait il y a un mois à ce sujet au Congrès des Sociétés savantes une communication qui sera publiée ici même prochainement. Mais nous ne croyons pas que M. Auerbach ait dépassé ici la juste mesure. Il veut que la géographie « fraternise » non seulement avec la géologie, mais avec la météorologie, avec d'autres sciences encore. La géographie a de nombreuses sœurs. Elle ne doit en renier aucune.

M. Auerbach a rendu un juste hommage à la Société de Géographie de l'Est, dont nous nous honorons d'être l'un des membres correspondants. C'est elle, en effet, qui a provoqué la rédaction des monographies communales de la Lorraine par les instituteurs. Ce fait, dit-il fort bien, éclaire le rôle que peut prétendre, dans l'élaboration de la géographie régionale, une société qui embrasse les trois départements lorrains. LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

L'Avvenire educativo, Rivista di pedagogia e didattica, de Palerme, dans ses livraisons des 16 mars, 1er et 16 avril 1893, a donné la traduction des discours récemment prononcés à Gênes par M. Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de géographie* (*Evoluzione comparata degli studi geografici in Francia ed in Italia*). Cette traduction est due à M. Salvatore Romano, inspecteur des Écoles de la ville de Palerme, officier d'académie, auquel nous adressons nos vifs remerciements pour l'honneur qu'il nous a fait.

— La Société de Géographie, dans sa séance générale du 21 avril, tenue sous la présidence de M. le docteur Hamy, de l'Institut, a entendu la communication de M. Ch. Vélain, chargé du cours de géographie physique à la Sorbonne, sur les nouvelles possessions françaises dans l'océan Indien : *les îles Saint-Paul et Amsterdam, Kerguélen* (avec projections). Elle a décerné les récompenses suivantes : la *Grande médaille d'or* à M. le commandant Monteil, pour son exploration du Sénégal à Tripoli par le lac Tchad; à l'adjudant Badaire, sera remis un fusil ayant appartenu à l'illustre Duveyrier. Le *prix la Roquette* à M. Nansen, pour son voyage au Groenland. Le *prix Erhard* à MM. Cabrisy, Blanc et Petit, pour leur carte en relief de la France; le prix *Léon Dewez* à M. Dybowski, l'explorateur africain qui vengea la mort de Crampel. Le *prix Pierre-Félix Fournier*, qui consiste en une prime d'environ 1200 francs, à M. G. Capus pour ses études sur l'Asie centrale et notamment pour son livre *A travers le royaume de Tamerlan*. Autres médailles : le *prix Louise Bourbonnaud*, à M. de Teisserenc de Bort, pour son voyage au Sahara ; le *prix Conrad Malte-Brun*, à M. Lenthéric, pour son importante monographie du Rhône; le *prix Alphonse de Montherot*, à M. Fauvel, auteur d'une étude sur la Chine; le *prix Charles Grad*, à M. de Saint-Saud, pour sa description des Pyrénées espagnoles; le *prix Jomard*, à M. Marcel Dubois, pour ses recherches sur la géographie de Strabon. C'est M. William Huber qui a donné le résumé des rapports sur les prix décernés par la société.

— La même société a constitué son nouveau bureau de la façon suivante : président : M. Auguste Daubrée, membre de l'Institut; vice-présidents : MM. Emile Cheysson, inspecteur général des ponts et chaussées, et William Huber; scrutateurs : MM. Louis de Turenne et Etienne Hulot; secrétaire : M. le commandant Monteil; membre de la commission centrale : M. Edouard Anthoine, ingénieur.

— Dans son assemblée générale du 18 avril, la Société de Géographie commerciale a entendu M. Verschuur sur *les Trois Guyanes* (avec projections).

— A la Faculté des Lettres de Paris, M. le doyen Himly, de l'Institut, poursuit, le mardi à 3 h. 1/4 et le jeudi à 4 h. 1/4, l'étude de la géographie physique et historique de la France.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

4619. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEIZIÈME ANNÉE

Douzième livraison. — Juin 1893

SOMMAIRE

F. J. CLOZEL, de la mission Maistre : Le raccordement de l'itinéraire de la mission Maistre avec les itinéraires antérieurs, notamment avec celui de Nachtigall.
G. N. TRICOCHE : Les colonies chinoises aux États-Unis.
D. LIÉVRE : Une île déserte du Pacifique. L'île des Cocos (Amérique) (*suite*).
P. MOUILLEFERT : Chypre et ses principales productions en 1892.
L. DRAPEYRON : Le génie commercial figure au moyen âge et dans les temps modernes. Visite à l'Ecole supérieure de commerce de Gênes (22 septembre 1892).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
L. SEVIN-DESPLACES : L'orthographe des noms africains. Deux missions chez les Touaregs. MM. Méry et Fourcau.
Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite*).
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES ET PLANS

New-York et San Francisco (quartiers chinois).
Coupe de l'Ile de Chypre (*dans le texte*).

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Les abonnés de la Revue de Géographie, dont l'abonnement expire le 30 juin, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, pour éviter tout retard dans l'envoi du prochain numéro.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-deux volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de **400** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. **L. Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LE RACCORDEMENT

DE

L'ITINÉRAIRE DE LA MISSION MAISTRE

AVEC LES ITINÉRAIRES PRÉCÉDENTS

NOTAMMENT AVEC CELUI DE NACHTIGAL

Je n'aurais point osé donner à la *Revue de géographie* ces lignes, un peu hâtives, si mon respectable ami M. Ludovic Drapeyron ne me les avait demandées. Comme je ne saurais rien lui refuser, je vais essayer d'esquisser, pour les lecteurs de la *Revue*, les principaux résultats géographiques de notre voyage.

Le poste de la Kémo servit de point de concentration à la mission Maistre. Elle y séjourna une vingtaine de jours pour organiser le choix et la répartition des charges qu'elle devait emporter et achever l'éducation militaire des Sénégalais d'escorte.

Ce poste, établi sur la rive gauche de la rivière Kémo, à environ 70 kilomètres de son confluent avec l'Oubanghi, est une excellente base d'opérations pour la pénétration vers le nord, bien qu'il soit situé par 5° 23′ de latitude seulement, et non au delà du sixième parallèle, comme le portent certaines cartes.

En quittant la Kémo le 29 juin, la route suivie par la mission à travers les tribus Togbos et Ndris se dirigea presque directement au nord avec une très faible déviation vers l'ouest. Elle suivait à peu près le 17° long. E. du méridien de Paris à 100 kilomètres environ de l'itinéraire de la mission Dybowski lors de la marche vers Elkouti. Il est donc facile, jusqu'à 7° 26′ lat. N., point où s'est arrêtée celle-ci, d'établir une corrélation constante entre les deux itinéraires.

Les Togbos, riverains de la Kémo ont pour voisins, à l'est, les Dakouas, visités par les missions Crampel et Dybowski; les Ndris, que nous avons rencontrés au nord des Togbos, sont limités à l'est et au nord-est par les Mbris vus également par les précédentes missions.

Digitized by Google

J'ai appris depuis par M. de Cressac, l'un des compagnons de M. de Brazza dans la haute Shanga, que les Ndris ou Ndérès s'étendaient dans le sud-ouest jusque-là et formaient la population environnant le poste de Bania récemment créé par 4° 30′ lat. N. La tribu des Ndris occuperait donc une longue bande de terre large environ d'une centaine de kilomètres, du sud au nord, mais s'étendant de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est sur un espace d'environ quatre degrés entre les 14° et 18° méridiens.

La région déserte que nous avons traversée en quittant les Ndris pour nous rendre chez les Mandjias a été également rencontrée par l'explorateur Dybowski à peu près sous les mêmes latitudes. Comme lui, c'est dans cette région déserte, mais point infertile, que nous avons franchi la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo et de l'Oubanghi de celui de la Chari et du lac Tchad.

Cette ligne de faîte est du reste presque insensible et nous l'aurions franchie pour ainsi dire sans nous en apercevoir, si la direction nouvelle du cours d'eau ne nous avait avertis du changement de bassin. Les plus grandes altitudes atteintes par la mission en cheminant à travers les multiples chaînes de collines qui concourent à la formation de la ligne de partage des eaux, ne dépassent pas 650 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au delà de la brousse, la tribu des Mandjias, dans laquelle nous pénétrâmes, a pour voisins à l'est, les Kâs d'abord, les Ngapous ensuite. Ces derniers ont été visités par les missions Crampel et Dybowski. Au nord-est les voisins des Mandjias seraient les Angao-Ngapous qui me paraissent une fraction de la précédente tribu.

Le 2 septembre 1892, à 9 heures 20 du matin, la mission Maistre atteignait le Gribingui par 7° 42′ lat. N. environ. Je ne fais pas difficulté d'admettre que le Gribingui soit la même rivière rencontrée sous le nom de Koukouron chez les Ngapous de Mpoko par l'explorateur Dybowski et assimilée par lui à la Châri.

Ce qui me paraît certain, c'est que notre Gribingui n'est rien moins que le Bahar-el-Ardh des cartes et correspond ainsi à l'une des deux branches les plus importantes du cours oriental de la Châri. L'autre branche serait le Bamingui ou Bahar-el-Abiod des cartes. Ce n'est qu'après la jonction de ces deux rivières que le fleuve formé par elles prendrait le nom de Châri.

Je ferai remarquer que les noms de Gribingui et de Bamingui sont les seuls connus, non seulement des riverains des deux rivières,

Digitized by Google

mais encore des musulmans du Baghirmi avec lesquels nous avons pu causer. Le serviteur arabe de Nachtigal qui lui a donné les noms de Bahar-el-Ardh et de Bahar-el-Abiod lui a fourni deux sobriquets usités seulement sans doute chez les négociants musulmans du nord qui voyageaient dans ces parages. Bahar-el-Abiod veut dire fleuve blanc et Bahar-el-Ardh, dont la traduction littérale est fleuve *de terre*, peut se rendre par fleuve jaune.

Nous avons suivi le Gribingui pendant une centaine de kilomètres, mais comme le temps dont je dispose ne me permet pas de joindre un croquis à cet article, je n'insisterai pas sur les modifications que notre voyage permettra d'apporter au tracé de son cours. Mais je tiens à établir, dès à présent, l'un des principaux résultats géographiques obtenus par notre mission : la communication fluviale qui, par une bifurcation bizarre du Bahar-el-Ardh, unissait les cours supérieurs de la Châri et du Logoné, *n'existe pas*.

Nachtigal qui, le premier, l'avait tracée d'après les renseignements indigènes, l'avait donnée comme une douteuse hypothèse. Avec sa grande expérience des choses d'Afrique, il avait mis les géographes européens en garde contre la tendance des Africains à faire communiquer les cours d'eau entre eux. Nos constatations donnent entièrement raison à la perspicacité de l'illustre voyageur allemand.

L'erreur des indigènes en ce qui concerne la communication entre la Châri et le Logoné s'explique cependant. Le pays entre les deux rivières est absolument plat, et aux hautes eaux recouvert par une suite de marais pour ainsi dire ininterrompue. Mais, je le répète, la communication fluviale n'existe pas. Il reste désormais acquis que la Châri vient de l'est et prend ses sources au delà du 18° de longitude auprès duquel la mission Dybowski l'a traversée. Le Logoné vient du sud-sud-ouest et aurait ses sources auprès de Ngaoundéré, dans le sud de l'Adamaoua, d'après des renseignements qui ont été, je crois, déjà donnés au lieutenant Mizon et qui, en tout cas, nous ont été confirmés par d'autres indigènes.

Je passerai dans cet article, forcément très bref et très incomplet, sur bien des détails géographiques intéressants observés par nous entre la Châri et le Logoné; je ne parlerai ni des Saras, ni des Toummock, ni des Gabéris, ni des fonctionnaires baghirmiens du sud, si intéressants, cependant, à des points de vue divers.

Digitized by Google

Je ne veux retenir que notre passage à Palem, point où nous avons coupé l'itinéraire de Nachtigal. C'est là le couronnement géographique de notre œuvre. Nous sommes arrivés à Palem le 7 novembre 1892 dans l'après-midi. Le chef du village, un robuste vieillard de 50 à 60 ans, nous a déclaré qu'il se souvenait fort bien avoir vu un blanc comme nous avec le Mbang Mohammed Abou-Sekkin, lorsque celui-ci, venant de Broto, s'était arrêté une nuit à Palem, après le sac de Koli, avant de repartir s'installer à Goundi. Le Mbang et le blanc avaient même campé à l'endroit où nous venions de dresser nos tentes. Nous étions bien dans le Palem où Nachtigal avait couché dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1872. Les sveltes borassus qui nous distribuent une ombre précaire sont ces mêmes palmiers qu'il a trouvés insuffisants comme abris contre la tornade. Peu d'éloquents discours m'ont fait autant de plaisir que cette simple déclaration du vieux chef traduite en mauvais arabe par notre guide. Nous venions de tracer notre sillon au travers du dernier grand blanc de la carte d'Afrique, et la chaîne des itinéraires européens étendait désormais ses mailles ininterrompues de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance.

Le 23 novembre la mission Maistre traversait le Logoné à Laï, la ville noire la plus considérable de ces régions. Laï est plus d'un demi-degré au sud de Kar, point extrême où Barth avait reconnu le fleuve le 5 janvier 1852. A l'endroit où nous l'avons passé, le Logoné mesure 600 mètres de large dont la moitié recouverte par les eaux, même à la saison sèche, avec des profondeurs de 10 mètres.

De Palem à Laï et de Laï à Guéroua dans l'Adamaoua, le pays parcouru par la mission n'avait, lui non plus, jamais été visité par les voyageurs européens. Nous apportons donc bien des renseignements nouveaux que la place et le temps qui me manquent également ne me permettent pas de développer aujourd'hui. Je donne cependant, sous toutes réserves, n'y ayant pas été voir, un renseignement indigène d'après lequel le Mayo-Kebbi ne sortirait pas du Toubouri, comme on le figure généralement sur les cartes, mais prendrait sa source dans l'ouest de ce vaste marais. Il n'y aurait donc pas communication entre le bassin de la Benoué et celui du Tchad.

A Taépé ou Taéfé, entre Guéroua et Yola, la mission a coupé l'itinéraire de Barth lors de son voyage dans l'Adamaoua en 1851. A Guéroua, nous avions campé sur l'emplacement même occupé

Digitized by Google

l'année précédente par notre compatriote, le lieutenant de vaisseau Mizon.

Notre voyage de retour s'est effectué en suivant l'itinéraire de Flegel (1883), de Yola à Ibi. D'Ibi à la mer, nous avons navigué sur la Bénoué et sur le Niger, nous n'avons donc plus parcouru que des régions connues. Qu'il me suffise de dire que nous avons fait 1,320 kilomètres en pays complètement inexploré avant notre passage.

F. J. CLOZEL,
de la mission Maistre.

Digitized by Google

LES

COLONIES CHINOISES AUX ÉTATS-UNIS

De tous temps l'émigration a joué un rôle important dans l'histoire des peuples ; car si, dans son sens le plus restreint, elle n'éveille que l'idée de déplacements d'individualités ou de groupes isolés, dans son acception la plus large elle embrasse ces *migrations* de peuples entiers qui bouleversèrent si profondément la société dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Quoique aujourd'hui les Clovis et les Charles Martel ne soient plus nécessaires pour mettre un frein aux envahissements des immigrants, il n'en est pas moins vrai qu'en plein XIXe siècle on a pu voir une nation recourir à des mesures d'une sévérité toute draconienne pour défendre son sol contre les empiètements d'une nation voisine. Ces mesures étaient-elles vraiment nécessaires ou n'étaient-elles qu'une manœuvre électorale? C'est ce qu'il est permis de se demander. Toutefois les arguments invoqués par les anti-chinois des États-Unis sont de telle nature, soulèvent des problèmes économiques si complexes et des questions si variées, qu'ils valent la peine d'une étude approfondie.

Le cadre de ce petit travail ne nous permet pas d'entrer sur ce point dans de grands détails, qui seraient plutôt du ressort d'une publication économique. Nous nous bornerons à envisager le côté pittoresque, géographique de la question, en faisant suivre cet exposé d'une rapide analyse des arguments avancés pour et contre l'immigration chinoise et d'un résumé succinct de la législation en vigueur.

Historique de l'immigration. — C'est en 1849, au moment de la découverte des mines d'or en Californie, qu'on vit apparaître

Digitized by Google

aux États-Unis les premiers Chinois. Ce mouvement d'émigration fut favorisé singulièrement par l'insuccès d'une insurrection malheureuse contre la dynastie mandchoue : un grand nombre de rebelles jugèrent prudent de mettre le Pacifique entre eux et leurs vainqueurs.

Leur aptitude pour les ouvrages féminins et leur ingéniosité naturelle les amenèrent à se charger, dans les camps de mineurs d'où les femmes étaient exclues, de tout ce qui avait trait à la cuisine et au blanchissage : ce fut là l'origine de leur fortune en Amérique [1]. La construction du Central Pacific vint bientôt offrir un nouveau débouché à leur activité. Des milliers de Chinois débarquèrent aux États-Unis pour s'engager comme terrassiers : leur sobriété, leur patience et surtout les salaires presque dérisoires dont ils se contentaient, leur procurèrent pour l'établissement de cette immense voie ferrée une sorte de monopole de fait qu'ils conservèrent tant que durèrent les travaux.

Jusqu'en 1870 les Chinois n'eurent aucune colonie permanente dans les États de l'est; à vrai dire on n'avait guère vu à New-York ou à Boston d'autres Célestes que quelques matelots ou encore quelques cuisiniers ramenés du Far-West par des familles de San Francisco ou de Sacramento. En 1870-1871 un sieur Thomas, directeur des blanchisseries de Belleville, dans l'État de New-Jersey, engagea 50 Chinois. Ceux-ci ne tardèrent pas à comprendre quel profit ils pourraient réaliser en s'établissant à leur compte et en travaillant à bas prix, dans une région où la main-d'œuvre était si chère; à peine dressés, ils quittèrent Belleville et ouvrirent des blanchisseries à New-Jersey City, New-York City, Brooklyn; et de proche en proche eux ou leurs successeurs se répandirent au sud jusque dans la Louisiane, au nord jusqu'aux confins du Canada. Un recensement de 1881 accuse déjà la présence de 14 Chinois en New-Hampshire, 9 dans le Maine, 473 en Louisiane et 919 dans l'État de New-York [2]. Aujourd'hui une évaluation, dont il est impossible d'ailleurs de contrôler l'exactitude, fait monter à 7,000 le nombre des Chinois habitant New-York et Brooklyn !

1. En 1869, les Chinois pouvaient être considérés comme possédant le monopole exclusif de ce genre d'opérations dans toute l'étendue des districts miniers (Stewart Culin : *A study in the social life of the Chinese in the Eastern States of the United States*, Philadelphia, 1887).

2. A cette époque le total approximatif de la population chinoise aux Etats-Unis était de 105,448, dont 75,025 en Californie et 21,745 dans la seule ville de San Francisco (Census Bureau of the U. S.)

Digitized by Google

La plus grande partie des émigrants proviennent des départements de Kwangchau et de Shanking, dans la province de Kwantung. Ils se répartissent eux-mêmes en naturels de Sam Yup (district des 3 villes) et de Sz'Yup (district des 4 villes).

En somme ils sont tous originaires d'un territoire qui n'a guère plus de cent milles carrés ; mais c'est un territoire « très peuplé » : on comprendra le sens de cette expression si l'on veut bien remarquer que la *densité moyenne* de la population du Céleste Empire est de *trois cents habitants* par mille carré. Les émigrants de Sz'Yup, et plus particulièrement ceux de la subdivision de Sinning, se distinguent par leur esprit aventureux et leur caractère hardi.

Les Célestes, à de très rares exceptions près, n'amènent pas de femmes avec eux; la majorité d'entre eux, d'ailleurs, sont trop jeunes pour être mariés; mais ceux qui ont une « compagne » préfèrent laisser leur famille dans la mère-patrie : c'est un principe fondamental de la civilité puérile et honnête de l'Empire du Milieu, que l'épouse doit garder la maison.

L'idée de se réunir en corporations, de former des compagnies est en quelque sorte innée chez le Chinois, cet être sociable par excellence ; et c'est à cette disposition naturelle qu'il faut surtout attribuer le remarquable développement des colonies mongoles. Les membres d'une même famille, d'un même clan, se rencontrant à l'étranger, se groupent et s'organisent pour la défense des intérêts communs et le règlement à l'amiable des différends : c'est une franc-maçonnerie qui dans de vastes clans comme ceux des Lee ou des Chins, par exemple, prend une importance considérable.

En outre les membres d'une même branche d'industrie ou de commerce forment des *trade-unions* dont la sévérité et la minutie laissent bien loin celles des institutions analogues de la race caucasique.

Enfin, au-dessus de tout, plane la puissante organisation des six Compagnies, dont nous dirons quelques mots lorsque nous aborderons la partie économique de cette étude.

Création et développement des quartiers chinois dans les villes américaines. — Maintenant que nous avons un aperçu général des conditions dans lesquelles le Chinois débarque sur les côtes des États-Unis, voyons-le à l'œuvre, suivons-le dans l'accomplisse-

Digitized by Google

ment de ce que l'on a pittoresquement appelé son « travail de castor » au sein de la civilisation américaine.

Un *tenement house* — une de ces vastes maisons dont les chambres se louent à des familles d'ouvriers — vient à être vacant. Un Chinois se présente et, pour peu qu'il y ait compétition, n'hésite pas à offrir le double de la somme réclamée par le propriétaire. En outre, il a soin d'établir qu'il n'exige aucune réparation — quel que soit d'ailleurs l'état de délabrement de l'immeuble.

Le propriétaire est généralement trop heureux de tomber sur un locataire si accommodant, et l'affaire est conclue.

Aussitôt le Chinois se met à l'ouvrage. Toute chambre qui atteint dix pieds de haut est incontinent divisée en deux par une cloison parallèle au plancher, placée vers le milieu de la hauteur. Cette cloison commence à quelques pas de la porte, de façon à laisser entre celle-ci et l'échafaudage une sorte de couloir pour l'usage commun des habitants des deux demi-chambres.

Les « appartements » sont alors sous-loués à des journaliers chinois qui vivent là entassés comme les passagers d'entrepont à bord des paquebots. On se fait aisément une idée de ce que peut être l'atmosphère de ces taudis, dont les fenêtres se trouvent virtuellement condamnées par l'existence des faux planchers.

De plus, la majorité des tenants doivent faire la cuisine dans leurs chambres : or si, dans le compartiment inférieur, quelques-uns peuvent utiliser la cheminée, dans celui du dessus, on est dans l'obligation d'avoir recours à d'autres procédés. De louer un poêle, il ne saurait être question; les plus riches cuisent sur des lampes à kérosine, fumeuses et infectes; les autres se servent tout simplement de ces longues boîtes en fer-blanc, parallélipipèdes de la contenance de cinq gallons, qui en Amérique sont employées comme bonbonnes pour transporter l'huile : elles sont posées debout sur une de leurs petites bases, du charbon est introduit dans la partie inférieure et la casserole est placée sur la face opposée, préalablement défoncée. Dans un *tenement* de San Francisco on a découvert jusqu'à onze de ces engins dans un espace de 13 pieds carrés[1]. Les cuisiniers ne s'inquiètent en aucune façon des détériorations que le contact du combustible peut causer au plancher : quand celui-ci est par trop brûlé, on se borne à changer

1. *Report of the Fire Wardens of San Francisco*, 1876.

Digitized by Google

le fourneau de place. D'autre part, les heureux possesseurs de la cheminée ne sont pas plus soigneux : pour s'éviter la peine de couper leur bois à la longueur voulue, ils placent les morceaux perpendiculairement ou obliquement dans l'âtre, poussant ensuite — quand ils y pensent — les bûches dans le feu au fur et à mesure qu'elles se consument.

Bientôt, la maison devient un foyer d'infection et les habitants des immeubles voisins déménagent ; leur place est tout naturellement prise par des Chinois, attirés par le voisinage de leurs compatriotes. Peu à peu l'invasion gagne et les deux côtés de la rue sont en possession des immigrants.

Le locataire, avons-nous dit, ne demande pas de réparations : il y a plus, il se charge du soin d'embellir la maison qui lui a été confiée. Il ne s'occupe pas, il est vrai, des trous du toit par lesquels l'eau descend le long des murs, dessinant dans la couche de suie et de graisse qui les recouvre des sillons capricieux ; il ne s'inquiète pas davantage des brûlures du parquet ou de l'effondrement des cheminées. Mais il badigeonne l'extérieur d'une belle couleur verte, blanche ou vermillon, et entoure chaque étage d'un *balcon*. Le balcon est de la nature même de la maison chinoise : ici, toutefois, il est basé sur une idée de spéculation. Qu'on le munisse d'un toit, qu'on garnisse ensuite de planches l'intervalle entre le parquet et le toit, qu'on perce quelques meurtrières : et le balcon devient une nouvelle chambre où de nouveaux immigrants vont venir s'entasser. La même idée est venue, bien entendu, au locataire de l'immeuble d'en face, et, en dépit des règlements sanitaires, la rue se trouve tout à coup rétrécie *par le haut*, au point de n'avoir plus parfois que deux pieds de large.

La rapidité avec laquelle s'élèvent ces annexes défie l'imagination ; et ce n'est que lorsque qu'il est trop tard, qu'elles sont découvertes par la police municipale.

Les résultats d'un pareil état de choses sont faciles à entrevoir. Quand le bail expire, il est devenu tout à fait impossible de louer la maison à d'autres qu'à des Chinois. Et alors le locataire prend sa revanche : le propriétaire est à sa merci. Le prix de location tombe à rien et après l'expiration du second terme — souvent même avant — la maison est mise en vente et achetée par une compagnie de Chinois.

Il ne faudrait pas croire que ces villes mongoles s'élèvent et se

Digitized by Google

développent dans les quartiers écartés, dans les faubourgs ouvriers des cités : on n'a qu'à jeter les yeux sur les plans I et III pour apercevoir qu'à New-York, comme à San Francisco, « China-town » s'étale sans vergogne au centre des affaires[1].

A San Francisco notamment, le premier *settlement* d'immigrants chinois fut établi, sans doute pour des raisons de pure convenance personnelle de la part du premier locataire, dans Sacramento Street, un peu à l'ouest de Kearney Street (Voir plan II). California Street au sud, à l'est Kearney et Montgomery Streets qui sont les plus riches et les plus belles artères de la ville, s'opposaient à tout envahissement dans ces deux directions. *China-town* s'étendit vers le nord, englobant une partie de Washington Street, jadis la voie favorite des élégantes des quartiers de l'ouest lorsqu'elles se rendaient dans Montmorency Street pour faire leurs emplettes. Sur son chemin, l'invasion trouva un vaste et confortable hôtel, *The Globe Hôtel*. Les propriétaires de cet établissement se voyant entourés uniquement de Chinois, durent céder la place sous peine de perdre leur clientèle ; et les chambres, salons, salles à manger sont aujourd'hui bondés de Célestes, cuisant des fritures nauséabondes sur leurs bonbonnes de fer battu. Un peu plus loin, le flot toujours montant rencontra une église, *The First Baptist Church of San Francisco*[2]. Ici, nous avons regret de le dire, se place un fait qui est peu à l'honneur du clergé protestant de Californie et en particulier des Missions baptistes. Lorsque l'invasion eut gagné de toutes parts, l'église ne se trouvant plus à la portée de ses membres, il devint nécessaire pour le conseil de fabrique — les *trustees* — d'aviser; quelque regrettable qu'elle pût paraître, la proposition de transporter le siège du culte dans une autre partie de la ville était la seule raisonnable : elle fut adoptée, à la condition que l'on profiterait de la situation de l'immeuble au centre du quartier chinois pour en faire une mission importante, une citadelle du christianisme au sein même de l'idolâtrie. Des ouvertures dans ce sens furent faites à la *Baptist Missionnary Society*, à laquelle on offrit pour 25,000 dollars l'édifice,

1. « Au cœur de la cité, à moins d'un jet de pierre de l'Hôtel de ville — écrit un rédacteur du *San Francisco Call*, le 27 mars 1876 — la fumée du bois de sandal, les senteurs diverses exhalées par les prostituées, l'opium, la graisse de porc rôti avertissent nos organes olfactifs que nous sommes dans un quartier chinois. »

2. « L'une des plus vastes, des plus anciennes, des plus populaires basiliques des côtes du Pacifique. » (M. Gibson, *The Chinese in America*.)

Digitized by Google

dont la valeur réelle était de 35,000. Mais les missionnaires ne crurent pas devoir entrer dans cette combinaison et pour des raisons diverses traînèrent de telle sorte les négociations en longueur, qu'un jour l'église se trouva vendue à un spéculateur chinois. A en croire les feuilles locales — *The Evening Post* de San Francisco, entre autres — l'inaction des missionnaires doit être attribuée à leur désir de s'en tenir à la *lettre* de leur mandat. S'il en est ainsi, ils ont donné une des plus curieuses preuves du danger des interprétations de ce genre : il est piquant, en effet, de constater qu'une société qui se flatte d'entreprendre des conquêtes spirituelles *à l'étranger*, n'ait pas été capable de se défendre *sur son propre sol* contre l'invasion du paganisme !

Etant données les conséquences fâcheuses qu'a eues, neuf fois sur dix, l'occupation chinoise pour les propriétaires d'immeubles, il peut paraître étrange que ceux-ci aient toujours accepté si facilement les offres des immigrants. La raison en est que peu d'entre eux ont eu la force de résister à la tentation de retirer 9 et 12 pour 100 de maisons qui ne leur avaient rapporté jusqu'alors que de 5 à 7. C'est là une perspective, un appât qui les affole littéralement — jusqu'au jour où le bail expire et où les conditions changent comme nous l'avons vu plus haut. Quant au Chinois, c'est avec une tranquillité parfaite qu'il traite à ces prix élevés avec le propriétaire : il sait ce que l'avenir lui réserve et d'ailleurs il retire, tous frais payés, la bagatelle de 18 à 24 pour 100 de son argent, en sous-louant à ses compatriotes[1].

China-Town à San Francisco. — Parmi les diverses « China-town » du continent américain, celle de San Francisco, avec ses 30,000 habitants, mérite la première place. En jetant les yeux sur un plan de ce quartier (Voir plan II) une chose frappe tout d'abord les regards : la proportion considérable de maisons de jeu, débits d'opium et autres bouges de cette catégorie. Il est malheureusement à craindre que les indications fournies ici ne soient sur ce point au-dessous de la vérité. Nous n'avons pas compris parmi les *mauvais lieux* les établissements des prêteurs à gage, qui pullulent dans China-Town[2].

1. La police locale de San Francisco a signalé récemment un *tenement* de 34 pieds 1/2 sur 137 1/2, qui contenait plus de deux cents locataires.
2. Le Chinois engage le plus souvent ses effets dans l'ordre suivant : 1° son para-

Digitized by Google

Chaque maison du quartier semble renfermer un restaurant ou une épicerie-boucherie ou l'on tient à peu près toutes les denrées buvables et mangeables ; poisson séché, foie de requin, légumes à demi gâtés, filets de porc dans un état voisin de la décomposition : voilà ce qui attire ordinairement l'attention — et choque l'odorat — dans ces bazars alimentaires. Le sous-sol des maisons, quoique exigu, est divisé souvent par des cloisons de planches en compartiments à côté desquels les cabines de deuxième classe du dernier des steamers paraissent de vastes appartements, et qui sont répartis entre différents négociants. Dans un de ces taudis, par exemple, on peut voir côte à côte, un bar, un débit d'opium, une échoppe d'usurier, l'officine d'un diseur de bonne aventure, une boutique de barbier et quelques « chambres garnies » : le tout dans un espace de quelques pieds carrés.

Restaurants. — Le restaurant se compose presque toujours de deux établissements distincts : la première et la deuxième classe. Cette dernière est située dans les profondeurs de l'immeuble : on y débite à bas prix la seconde décoction, assez forte d'ailleurs, du thé dont la primeur est vendue, à l'étage supérieur, au prix raisonnable de 1 fr. 25 la tasse. Et quelle tasse ! quelque chose d'un peu plus large qu'un dé à coudre.

Le menu dont se contente la majorité des clients est assez peu varié. Une soupe au poulet, avec des pâtes ressemblant au macaroni ; du poulet aux trois quarts haché, servi dans un grand bol ; du canard apprêté de la même façon ; des cailles aux épinards ; du *saki* ou eau-de-vie de riz servi dans de petites coupes et d'excellent thé au dessert : voilà ce dont un ami obligeant vous régale dans un restaurant chinois. Si vous êtes seul, *væ soli :* vous avez de grandes chances de sortir sans avoir dîné, car il n'y a pas d'interprète attaché à l'établissement. Le mobilier de ces restaurants est primitif et peu original. Il se compose de petites tables rondes et massives — en palissandre chez les Chiboust et les Chevet de la localité — avec des chaises à dossier découpé et parfois assez bien travaillé. On voit dans quelques restaurants, rangés le long des murs, des sièges carrés, sans dossier : ils sont réservés pour les « dames » qui

pluie ; 2° son chapeau ; 3° ses montres ; 4° son couteau poignard (*China-town*, par Joseph Clifford).

Digitized by Google

dans les grandes occasions sont invitées à prendre place *derrière* leurs seigneurs et maîtres.

Maisons de jeu. — La maison de jeu est souvent rattachée à un débit d'opium. Dans ces tripots, les dés, les cartes, toutes espèces de jeux de hasard sont en vogue. L'un d'entre eux, le plus répandu, consiste à deviner le montant d'une poignée de monnaie déposée sur le tapis par le banquier, après que le croupier a ratissé sa part.

Débits d'opium. — Quant à l'*Opium den*, c'est une sorte de cabinet qui est divisé par de larges planches en six ou huit cages, accolées ou superposées. Dans chacune un Chinois est étendu, la tête sur une petite boîte de bois. Les Chinois fument *par paire;* c'est-à-dire que tandis que l'un fume et prépare la pipe de son camarade, ce dernier sommeille, plongé dans l'extase stupide qui fait la joie et la misère de ces malheureux; quand le numéro 2 s'éveille, le numéro 1 lui tend sa pipe prête, s'étend à son tour, les yeux fermés et la bouche ouverte, sur le grabat et s'endort. Et ainsi de suite. Le « truc » du fumeur consiste à conserver la fumée aussi longtemps que possible dans les poumons et à la rejeter ensuite par le nez.

Des volumes ont été écrits sur les désordres occasionnés par cette funeste habitude. Ce qu'il y a peut-être de plus curieux à relever, parmi les observations faites sur ce point à San Francisco et dans diverses autres localités, c'est qu'il y a une période de cette maladie où l'organisme ne peut plus se passer d'opium : c'est quand le maniaque est en proie à une soif continuelle avec une sensation de brûlure à la gorge. Si alors la pipe se fait trop attendre, les vertiges, la prostration, des décharges d'eau par le nez et par les yeux se succèdent rapidement; puis les extrémités se refroidissent; enfin viennent des crampes atroces dans tous les membres, des désordres d'entrailles et la mort.

Passons à quelque chose de plus gai.

Théâtres. — Un bâtiment à deux étages dans lequel on pénètre par un long, humide et sale passage : voilà le théâtre. Entrons.

Une odeur nauséabonde nous prend à la gorge, car tout le monde fume dans la salle. Celle-ci est assez vaste, et garnie d'une

Digitized by Google

galerie circulaire. La scène, formée par un tremplin de dix pieds de haut, est entourée sur toutes ses faces de guirlandes de papier fané et décoloré où des devises chinoises alternent avec des emblèmes cabalistiques. Tout ce qu'on a pu trouver de propre à frapper les yeux se trouve réuni là, fixé, drapé, ou pendu le long des murs : oiseaux empaillés, — et mal empaillés, — écharpes d'étoffes voyantes, voire même, imbriqués les uns sur les autres, des couvercles de boîtes de conserves où les mots *homard*, *pêches*, *saumon* se lisent encore sur des fragments de papier graisseux. Dans les coins : les accessoires, impudemment déployés devant les regards du spectateur — masques épouvantables, épées impossibles, manches à balai noircis à un bout pour ressembler à des lances, en un mot tout ce que peut produire l'imagination enfantine et tourmentée des Célestes.

A l'une des extrémités de la scène, un groupe d'êtres étranges, fumant d'un air mélancolique, tout en frappant à tour de bras, sans aucune mesure, sur une foule d'ustensiles baroques : c'est l'orchestre. L'orchestre ! voilà ce qui complique la question : sans lui, une pièce chinoise, grâce à sa mimique expressive, serait aux trois quarts compréhensible pour un spectateur *barbare*, comme nous ; mais la souffrance causée par cette soi-disant musique vous a bientôt fait perdre le fil de l'intrigue, quand par hasard vous l'avez trouvé... On y voit de tout, dans cet orchestre, depuis des grosses caisses semblables à des cuveaux à lessive jusqu'à des espèces de fers à cheval attachés le long d'un bâton d'un mètre de long et produisant, quand on les agite, un vacarne infernal. — Dans les galeries, des sièges sont réservés pour les dames qui viennent au spectacle avec un petit panier couvert renfermant, d'un côté un pot minuscule avec du thé tout préparé, de l'autre... une pipe d'opium : les gracieuses spectatrices boivent et fument alternativement pendant toute la représentation.

Enfin la ville chinoise de San Francisco renferme plusieurs *joss-houses* ou chapelles indigènes; mais comme on rencontre des institutions analogues sur la côte de l'Atlantique, nous nous bornerons à décrire celles de New-York, plus à la portée du touriste.

(*A suivre.*) GEORGES NESTLER TRICOCHE.

Digitized by Google

UNE ILE DÉSERTE DU PACIFIQUE

L'ILE DES COCOS

(AMÉRIQUE)

(SUITE)

Tel est l'historique du développement de nos connaissances sur l'île des Cocos, développement dont le premier terme, le nom du découvreur, nous fait encore défaut. Peut-être la découverte passa-t-elle inaperçue, l'île ne renfermant ni or à exploiter, ni indigènes à convertir; peut-être aussi, ce nom est-il resté enfoui dans quelque carton des Archives des Indes, à Séville. Les Espagnols mettaient autrefois un soin jaloux à laisser dans l'obscurité leurs découvertes à travers le monde, espérant être les seuls à en pouvoir profiter. La relâche n'était pas sans importance à une époque où leurs plus riches flottes sillonnaient ces parages et où le principal souci des navigateurs était de trouver, sur leur route, un abri et une aiguade.

Aujourd'hui, ces préoccupations sont devenues moins pressantes. Les nations maritimes ne cherchent plus qu'à s'assurer à travers les mers une chaîne ininterrompue de points où leurs navires de commerce et leurs bâtiments de guerre puissent trouver, en tous temps, le charbon qui leur est nécessaire; et, à ce point de vue, l'île des Cocos n'a rien perdu de son importance. Demain, comme autrefois, elle se trouvera sur une des grandes voies maritimes du monde et nous devons nous tenir prêts pour le jour, lointain sans doute, mais certain, où le canal de Panama sera ouvert au commerce.

Son occupation s'impose à un peuple qui possède aux Antilles, d'un côté, dans le Pacifique, de l'autre, de grands intérêts coloniaux. Les Anglais ont déjà un dépôt de charbon à Taboga, presqu'à l'entrée du futur canal. Le charbon se paye de 100 à 105 francs la

Digitized by Google

tonne, à Panama ; c'est un tribut dont nous pouvons, nous aussi, facilement nous affranchir.

La France, bien inspirée, songea un instant, croyons-nous, à créer un dépôt de charbon à l'île des Cocos, mais il ne fut pas donné suite à ce projet. Il en est temps encore : le pays est sans maître ; sa rade offre un abri aussi sûr qu'au temps des flibustiers et de Vancouver, et ses plages, au pied des montagnes, se prêteraient, sans grand travail, à toutes les installations nécessaires.

De quelque côté qu'on l'aborde, l'île se présente sous l'aspect d'un luxuriant massif de verdure qu'élève hors de l'atteinte des flots un socle de falaises abruptes. Ces falaises tantôt montent à des hauteurs énormes, tantôt s'abaissent en pentes escarpées sur lesquelles descendent des ruissellements de feuillage. Deux portes échancrent cette ceinture rocheuse : la baie Chatam au nord-est ; la baie Wafer au nord-ouest, à un mille l'une de l'autre.

C'est dans la baie Chatam que nous mouillons. Elle s'enfonce d'un demi-mille dans les terres, entre les pointes Pitt, à l'est, et Colnett, à l'ouest. Mais l'espace utilisable est beaucoup plus considérable, grâce à la présence de l'île Nuez (la noix) qui prolonge de 6 à 700 mètres vers le nord la pointe Colnett dont elle est séparée par une passe étroite et profonde. On peut y mouiller, par 11 mètres de fond, à moins d'un quart de mille de la plage ; mais le meilleur mouillage est, d'après les Instructions nautiques, par 26 mètres, à un demi-mille de terre.

La rade, largement ouverte vers le nord, ne se trouve exposée qu'aux grains du nord-est qui sont rares, de peu de durée et sans danger. L'île Nuez et la terre elle-même l'abritent des vents dominants du sud et du sud-ouest qui soufflent pendant la plus grande partie de l'année. Le fond, de sable et de gravier, est de bonne tenue et sans roches, ainsi que le constate Vancouver. Le mouillage peut donner abri à quatre ou cinq navires à la fois ; c'est plus que n'en compte toute notre division navale du Pacifique.

Vues de la baie, les collines qui l'entourent lui font un cadre d'une fraîcheur ravissante : à droite, l'île Nuez élève jusqu'à plus de 100 mètres sa masse rocheuse d'un gris uniforme ; des buissons d'un vert sombre s'accrochent désespérément aux saillies de ses parois à pic ; une grotte en échancre la base, vers le nord. A gauche, touchant terre, l'ilot Cônique (56 mètres) donne, lui aussi, asile, dans ses crevasses, à quelques arbustes auxquels il distribue

Digitized by Google

parcimonieusement la nourriture qu'y apportent les vents, les pluies et les oiseaux.

Entre les deux, se dresse la montagne couronnée de hautes futaies dont la silhouette se découpe en dentelle sur le ciel. Ici, la forêt descend jusqu'au bord de la mer, baignant son feuillage dans les flots ; là, les pentes déboisées se couvrent d'une herbe épaisse et partout, sous la verdure aux teintes d'une variété infinie, dégringolent des ruisseaux qui viennent mourir sur la plage, ou, arrivés au bas de leur course imprévoyante, se précipitent en cascade du haut des falaises. Autour du navire, des bandes de requins se promènent, attendant une proie. L'eau est si limpide qu'on voit leurs corps gris onduler sur le fond bleuté de la mer.

La rade est calme et sans houle ; la descente à terre se fait sans difficulté. On débarque à l'embouchure de la principale rivière dont la vallée, vue du large, dessine un sillon profond au sommet de la montagne. Sur la plage, pas de sable, mais de gros cailloux arrondis apportés par le torrent et roulés par le flot. De temps en temps surgissent quelques blocs plus gros parsemés d'inscriptions. Toute l'histoire de l'île est là, écrite sur la pierre ; celui qui aurait la patience de déchiffrer ces archives y trouverait peut-être le nom inconnu du découvreur. L'un d'eux nous transmet les observations faites par quelques navigateurs pendant leurs relâches.

C'est d'abord Vancouver avec le *Chatam* et la *Discovery* : Lat. N., 5° 35′ 12″ ; longit. O. Greenwich, 86° 54′.

Le Sulphur et *le Starling*, lat. N. 5° 33′. Longit. O. Greenwich 87° 02′ ; puis *le Génie*, lat. N. 5° 32′ 50″ ; longit. O. Paris 89° 22′.

Sur le même rocher se trouve une inscription sans date, à demi effacée par le temps. Les diverses interprétations qui en ont été données ne me paraissent guère satisfaisantes. Comme elle se présente avec des allures assez mystérieuses, au premier abord, on a été chercher bien loin une traduction que le bon sens seul devait, je crois, fournir.

« LOOK Y AS YOU GOE FOR YE S COCO ».

Vancouver, qui la mentionne, l'interprète ainsi : « Dirigez votre route au sud pour trouver l'île des Cocos. » Interprétation bien invraisemblable, il en convient lui-même, puisqu'on se trouve dans cette île. Ses officiers en donnent une autre toute aussi inadmissible : « Regardez bien quand vous venez dans l'île des Cocos que voici. » Pourquoi regarder? Est-il besoin, pour admirer le magni-

Digitized by Google

fique paysage qui se déroule sous vos yeux, qu'un Baedeker obligeant soit venu graver sur la pierre cet aimable avertissement ?

La traduction la plus libre, mais qui, à défaut d'autre mérite, a au moins celui d'une étrange originalité, est celle que j'ai entendu donner : « Regardez quand vous verrez l'arbre qui a cette forme Y ; c'est un cocotier. »

La véritable interprétation, il me semble, se présente d'elle-même à l'esprit si l'on songe que l'inscription se trouve sur la plage de la baie Chatam, dans la partie nord de l'île. Que venait-on chercher à l'île des Cocos ? — Des cocos, évidemment. Or il n'y a qu'un seul cocotier dans la baie Chatam, à l'embouchure même de la rivière. On comprend que les navigateurs étaient un peu déçus, en arrivant à terre, de n'y pas trouver « l'agréable rafraîchissement » qu'ils se promettaient et devaient se demander où poussait le fruit qui avait donné son nom au pays. L'inscription répondait aussitôt à cette question : « LOOK Y (*to the south*) AS YOU GOE, FOR YE S (*see*) COCO. » Allez au sud pour voir les cocos.

Le signe Y est la branche inférieure d'une croix dont chacune des quatre branches désigne un des points cardinaux. La lettre, très effacée, qui précède le mot coco se présente sous la forme d'une S dont les courbes sont assez peu accentuées. Le signe Y et l'abréviation S, pour *See*, sont encore employés en Angleterre.

Autrefois il y avait quelques cocotiers dans la baie Chatam, mais, les récits des voyageurs en font foi, ils ont toujours été beaucoup plus nombreux dans le voisinage de la baie Wafer qui est sensiblement au sud par rapport à la première. C'est donc là l'inscription d'un navigateur obligeant qui a voulu donner à ses successeurs un renseignement utile et leur épargner en même temps une déception que lui-même avait eue peut-être un instant en débarquant dans l'île.

La rivière, au pied des collines, se répand sur son lit de cailloux, au milieu d'une petite plaine très étroite et longue de quelques centaines de mètres. Sur la rive droite, derrière un entrelacement de bouraos (hibiscus) qui bordent la plage, la montagne s'élève en terrasses tantôt doucement ondulées, tantôt coupées d'un brusque escarpement. Un torrent limpide, accouru des hauteurs, jaillit hors du feuillage pour disparaître de nouveau derrière le voile de dentelle d'un bouquet de fougères arborescentes.

Au bout de la plage la falaise s'élève, haute à peine comme le

Digitized by Google

mur d'un parc. A la pointe Bonhomme, un jeune ruisselet, tout étourdi encore de sa course folle sur les flancs abrupts de la montagne, arrive sur le bord de la muraille et, sans réflexion, se précipite à la mer. Plus loin, sur la pointe Pitt, près de l'îlot Cônique, la falaise grandit et ses colonnes de basalte percent sous la frange de verdure qui tombe de la montagne.

Sur la rive gauche de la rivière, baignant presque ses racines dans l'eau claire du torrent, s'étale le seul cocotier de la baie. De ce côté, les collines, aux escarpements moins raides, ont été déboisées. En montant sur un des premiers contreforts qui dominent la plage, on trouve les restes d'un ancien établissement : deux maisons en ruines dont les toitures en tôle ondulée gisent, à demi rongées, sur le sol. Aux environs, quelques restes de cultures : des citronniers, des papayers, des piments, des citrouilles. Rien n'indique à quelle époque remonte cette tentative d'établissement; mais l'emploi de la tôle ondulée et l'âge des arbres montrent bien qu'elle est de date assez récente.

Près de là, sous une tombe fraîchement fermée, mais que déjà recouvre pieusement un manteau de verdure, repose un inconnu, un matelot, dont nul ne viendra de longtemps, sans doute, troubler le dernier sommeil.

A la pointe Colnett, la montagne reprend son aspect inaccessible et sauvage.

La baie Chatam étant le mouillage à la fois le plus sûr, le mieux abrité et le plus vaste de l'île, c'est sur ses bords que pourrait se créer un établissement. Quels travaux nécessiterait-il ? Un appontement de 150 à 200 mètres à jeter sur une mer autrement calme que celle de Cotonou.

Les arbres qui viennent rafraîchir leurs racines jusque sur la grève, montrent que les tempêtes y sont rares et peu violentes. A terre, l'espace plan est largement suffisant pour recevoir un dépôt de charbon et des magasins. Les collines des alentours sont loin d'être trop abruptes pour qu'on n'y puisse aisément construire quelques habitations; les ruines dont j'ai parlé en sont une preuve irréfutable.

J'essaie d'abord, pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de l'île, de faire l'ascension de l'une des collines qui entourent la baie. Mais j'ai à peine fait une centaine de mètres que je me vois contraint d'y renoncer. Le contrefort auquel je me suis attaqué est un des

Digitized by Google

plus escarpés : le pied glisse sur la terre, humide encore des dernières pluies, et je m'estime fort heureux de pouvoir revenir intact à mon point de départ en m'accrochant aux branches que me tendent complaisamment les arbres. Me voilà obligé de revenir à la voie naturelle de pénétration, la rivière. Vancouver cependant n'encourage guère à prendre ce deuxième chemin ; il raconte que ses officiers essayèrent de remonter le lit des eaux, mais qu'ils trouvèrent le chemin impraticable à raison des rochers et des précipices. Malgré ce fâcheux renseignement, les débuts s'annoncent bien : la rivière, débouchant dans la petite plaine que borde la plage, s'égare sur un lit de cailloux, au milieu des touffes en fleurs des convolvulacées et des légumineuses, formant un enchevêtrement d'îlots qu'ombrage une épaisse végétation. Sur les branches, les oiseaux jettent au visiteur un regard curieux, mais amical. Comme aux Galapagos, des espèces, partout ailleurs très sauvages, sont ici d'une étonnante familiarité. L'épervier, la frégate à gorge rouge, quittant leurs nids, viennent voleter sans défiance autour de vous; pour un peu, ils prendraient, comme perchoir, le canon de votre fusil. Une expérience de plusieurs siècles ne leur a pas suffi pour apprendre que la crainte de l'homme est le dernier mot de la sagesse. Les cochons, dont les ancêtres ont connu les nôtres, se gardent bien d'une telle familiarité.

D'oiseaux en oiseaux, j'arrive bientôt à l'endroit qui, sans doute, a rebuté les compagnons de Vancouver. Le lit de la rivière se resserre : les berges, surtout sur la rive gauche, deviennent tellement abruptes, que je suis obligé, pour continuer ma route, de suivre le milieu du torrent qu'obstruent des amoncellements de rocs énormes. L'eau me monte jusqu'à la ceinture, quelquefois même jusqu'au cou et, pendant les cinq heures que dure ma promenade, c'est à peine si je mets pied à terre quelques centaines de mètres. La position n'est guère commode pour prendre des croquis ; heureusement, je ne fais pas d'aquarelle et le crayon saura bien résister à un bain prolongé.

Le paysage est, sur chaque rive, d'une beauté exubérante. Cette végétation, qui me condamne à monter péniblement dans le chaos de rochers et de cascades, est d'une vigueur extraordinaire et d'une richesse de coloration qui éblouit. Partout c'est un fouillis de verdure étincelante, une orgie de dentelles gracieuses : ici, des fougères arborescentes aux légères découpures se blottissent à l'ombre

Digitized by Google

des grands arbres; là, une svelte palmiste se hausse sur ses racines pour déployer son panache au-dessus d'un massif épais de lauriers. De toutes les branches pendent des grappes de plantes parasites, des orchidées, des broméliacées que des guirlandes de lianes et de vignes vierges protègent de leur inextricable enchevêtrement.

Me voici arrivé au sommet, à cette grande découpure qu'on aperçoit de la baie. L'aspect du pays change brusquement: plus de ces gigantesques éboulements de rochers au milieu desquels l'eau tombe en cascades furieuses; le torrent prend une allure plus calme; c'est une modeste rivière qui coule paisiblement sur un fond uni de cendres et de terres compactes. Des poissons sillonnent son courant limpide; des palémons s'enfuient à mon approche.

Le lit est maintenant resserré entre des berges de terres et de cendres rouges ou grises taillées à pic et hautes de 2 ou 3 mètres. Dans ce sol profond la végétation devient plus exubérante encore et plus désordonnée. Un affluent, venu des collines de l'est, se précipite en cascade dans le lit même de la rivière. La chute est si fraîche que, malgré le bain prolongé que je viens de prendre, je ne résiste pas à la tentation et je me charge, pour un instant, de recevoir moi-même l'affluent sur la tête.

Plus loin, les berges s'abaissent, descendant, de chaque côté, en pentes douces. La rivière reçoit deux affluents encore, l'un à gauche, l'autre à droite, puis elle décrit vers l'ouest un grand crochet. Mes instants étant comptés, je n'ai pas pu remonter plus haut. En grimpant sur un sommet voisin j'ai vu, immédiatement au-dessous, une autre vallée peu profonde, couverte, elle aussi, d'une épaisse végétation.

On peut dire que la rivière, à partir de l'endroit où cessent les rochers, coule sur une espèce de plateau composé d'une série de petites vallées séparées entre elles par des ondulations peu élevées, aux pentes douces, éminemment propres à la culture.

(*A suivre.*) D. Lièvre.

Digitized by Google

CHYPRE

ET

SES PRINCIPALES PRODUCTIONS EN 1892[1]

I

Orographie, formation géologique. — Située sous le 35° de latitude nord, au fond de la Méditerranée, l'île de Chypre comprend une superficie d'environ 953,700 hectares, c'est-à-dire, à peu près celle de notre département des Landes, et une population, actuellement évaluée à 210,000 habitants. La configuration de l'île est, en général, très accidentée et creusée de profonds ravins servant de lits à de nombreux torrents. Néanmoins, on distingue deux principales chaînes de montagnes : l'une au nord, bordant la mer de Caramanie, appelée chaîne des Cérines, et dont le point le plus élevé ne dépasse pas 1,100 mètres d'altitude; l'autre au centre, constituant le *Troödos* ou *ancien Olympe*, dont les sommets les plus élevés dépassent 2,100 mètres d'altitude. Entre ces deux systèmes se trouve une large vallée, prenant à l'ouest le nom de *plaine de Morphou*, au centre, *plaine de Nicosie*, et à l'est, *plaine de la Messorée*.

La chaîne septentrionale, suivant M. A. Gaudry auquel nous empruntons les détails géologiques que nous donnons[2], est surtout formée d'un soulèvement de grandes masses de grès argili-

1. *Bibliographie.* — Nous ne dirons rien du côté historique de l'île, ce qui ne rentre pas dans notre cadre; mais, pour ceux qui voudraient des renseignements détaillés à ce sujet, nous ne saurions mieux faire que de les renvoyer à la remarquable étude de M. le marquis de Sassenay, publiée dans la *Revue de Géographie*, en novembre 1878, avec une carte que nos lecteurs peuvent se procurer à part à la librairie Ch. Delagrave, — et terminée par une notice bibliographique de l'île, très complète jusqu'à ce jour. Signalons aussi, depuis ce travail, l'article consacré dans le tome IX (l'Asie antérieure) d'Elisée Reclus; un important mémoire de M. P.-G. Madon, 1881, sur les forêts de l'île, et la belle carte en 15 feuilles de l'état-major anglais en 1882.

2. A. Gaudry, *Voyage en Orient*, Imprimerie nationale, 1854.

Digitized by Google

fère, très nettement stratifiées et présentant, à des niveaux rapprochés, des alternances de bancs tendres et de bancs endurcis, encadrant au centre une crête étroite, élégamment découpée, de calcaires compacts.

Le système du Troödos, formé de roches ignées (serpentines, euphotides, ophitones, duorites, gabro, etc.), s'étend à l'ouest jusque dans la mer, à l'est, jusqu'à près de la hauteur de Larnaca et se perd au sud sous les assises des marnes qui le recouvrent.

Les plaines situées entre ces deux systèmes sont formées de sable calcaire, meuble ou endurci, avec sous-sol de marne calcaire, très blanche, qui entoure même cette plaine sur différents points, notamment autour de Limbia, Katalaco, etc., où elle a été mise à nu à la suite de l'entraînement des sables qui la recouvraient.

Au sud du Troödos on retrouve cette même formation de marne calcaire blanche alternant avec les bancs de pierre, plus ou moins espacés, recouverts de sables calcaires vers le littoral. On trouve aussi çà et là des formations gypsifères. De sorte que nous pourrions représenter une coupe de l'île, du sud au nord, par le croquis suivant :

1 *Sable calcaire* 2 *marne calcaire* 3.4 *formation jurassique* 5 *sable argileux.*
6 *terrains d'éruption (système de Troödos)*

Climat. — Par sa position géographique, Chypre appartient à la zone des pays chauds et se trouve un peu au-dessous de la ligne isotherme de 20°, mais son climat est fortement influencé par son voisinage de la Caramanie, des côtes de la Syrie, par la mer qui l'entoure et par sa configuration générale, très accidentée, qui s'élève de 0° d'altitude à plus de 2,100 mètres, sur un espace seulement de 55 à 60 kilomètres en ligne droite, ce qui explique pourquoi les parties avoisinant le littoral jouissent d'un climat très chaud et marin, tandis que le centre montagneux de l'île possède un climat tempéré.

Voici d'ailleurs, la moyenne des températures relevées à la Scala (Larnaca), en 1862, par Unger et Kotschy, à 7 heures du matin, à

Digitized by Google

2 heures de l'après-midi et à 9 heures du soir, pendant les mois suivants :

Températures moyennes.

Mois.	à 7 h.	à 2 h.	à 9 h.	Moyenne.	Observations.
Mars.....				17°,00	
Avril.....				20°,00	
Mai.....	24°,14	29°,20	19°,69	22°,24	Max. 35°,7, le 20 à 7 h. matin.
Juin.....	26°,00	28°,20	23°,92	25°,86	— 35°,6, le 22 à 2 h. soir.
Juillet.....	30°,00	31°,50	28°,75	30°,00	— 38°,5, le 21 à —
Août.....	30°,92	33°,30	32°,13	32°,10	— 37°,7, le 16 à —
Septembre.	29°,70	31°,30	26°,25	29°,15	— 32°,5, le 27 à —
Octobre...	24°,68	25°,82	19°,00	23°,20	— 30°, le 3 à —
Novembre.	17°,80	19°,50	16°,00	17°,50	— 21°,2, le 5 à —

Pendant les mois d'été la température de 7 heures à 9 heures du matin est souvent plus élevée qu'aux autres heures de la journée où la brise de mer se fait sentir. Au soleil, j'ai très souvent noté, vers la fin de juillet, des températures de 52° et même 53° de 10 heures à midi (Péra, Dali, etc.).

Mais au fur et à mesure que l'on s'élève dans la chaîne du Troödos, la température baisse en moyenne de 1° par chaque 170 ou 200 mètres, suivant la nature du sol et les abris, de sorte qu'à 1,775 mètres d'altitude, à la résidence d'été du gouverneur, la température moyenne oscillait dans la première quinzaine d'août entre 19 et 20°, c'est-à-dire tout à fait tempérée, tandis qu'à Larnaca, elle était de 30 à 32°. Les nuits, au contraire, à Chypre sont toujours très fraîches; dans les localités où j'avais constaté dans le jour des températures de 32 à 37° à l'ombre, il n'était pas rare de n'avoir plus que 15 à 17° un peu avant le lever du soleil. Les hautes températures de l'île sont particulièrement pénibles à supporter dans le voisinage du littoral, où l'atmosphère est chargée de vapeur d'eau et, au contraire, bien plus supportables, quoique supérieures, dans les plaines de l'intérieur, comme par exemple à Nicosie où l'air est plus sec. Un autre caractère du climat de Chypre, c'est la grande sécheresse qu'il fait depuis le mois de mars jusqu'en octobre, c'est-à-dire pendant la période que l'on désigne sous le nom d'été; sauf sur les hauts sommets du massif central, où il survient quelques rares orages, il ne pleut généralement pas.

Comme conséquence, le débit des sources et des rivières diminue rapidement, la plupart même se dessèchent ou tarissent, sur-

Digitized by Google

tout dans les basses régions; les plantes annuelles disparaissent peu à peu et il ne reste plus que les plantes bulbeuses et quelques maigres arbustes épineux, mieux armés pour résister au manque d'eau.

Les cultures annuelles (coton, sésame, haricots, etc.), ne sont plus possibles que dans les situations où l'on peut irriguer, et les végétaux ligneux même souffrent plus ou moins. D'autre part, pendant la saison des pluies, de novembre à mars, la quantité d'eau qui tombe est considérable; il n'est pas rare de voir huit à quinze jours de pluie consécutifs, ce qui amène le débordement des rivières, la formation de nombreux lacs temporaires et le dépôt de terre ou limon plus ou moins riches sur les terres cultivées. Nulle part on ne constate de neige perpétuelle; cependant on la voit assez souvent séjourner plusieurs mois de l'hiver sur les hauts sommets du Troödos.

Les plages sont généralement malsaines, fiévreuses, même pour les indigènes, mais l'intérieur du pays est très sain.

II

Végétation. — Étant donnée la sécheresse du climat et du sol à Chypre, la végétation y est peu luxuriante; sauf sur le sommet du Troödos, à partir de 900 à 1,000 mètres d'altitude, il n'y a pas de véritables massifs forestiers. On ne trouve dans les parties incultes au-dessous de cette altitude, c'est-à-dire, dans les plaines et les basses vallées, que des arbustes épineux, tels que : l'*Ononis antiquorum*, le *Calicotome lanigera*, le *Poterium spinosum*, le *Jujuba-spina-Christi*, le *Paliurus aculeatus*, les *Cratægus azarolus* et *aronia*, les *Rosa canina* et *centifolia*, les *Rubus candicans* et *sanctus*, et parmi les arbrisseaux inermes le *Myrtus communis*, le *Punica granatum*, les *Pistacia terebenthus*, *lentiscus* et *palestina*, le *Nerium oleander*, les *Rhamnus alaternus*, *oleoïdes* et *græcus*, le *Cistus creticus* qui fournit le laudanum que l'on récolte sur la barbe des boucs, où il s'attache pendant qu'ils broutent l'arbuste, les *C. polymorphus*, *parviflorus*, *monspeliensis*, *salviæfolius* et *cyprius*, le *Styrax officinalis* et l'*Anagyris fœtida*. Comme arbre, le *Caroubier* couvre des étendues considérables sur le versant sud, depuis les bords de la mer jusqu'à 800 et 900 mètres d'altitude;

Digitized by Google

il forme parfois des massifs complets, mais le plus souvent il est disséminé; ses dimensions les plus ordinaires sont de 8 à 10 mètres de hauteur sur 1 m. 50 à 2 m. 50 de circonférence; c'est un arbre précieux pour la valeur de ses fruits, en grande partie exportés en Europe pour la nourriture des animaux. Comme arbre important, dans les basses régions, vient après le *Caroubier*, l'*Olivier*, qui atteint des dimensions énormes, fréquemment 6 à 9 mètres de circonférence; j'ai même vu à Dali et à Evrikou des individus de 15 et même 17 mètres de circonférence à la base et âgés de plus de mille ans. Cet arbre est partout cultivé pour son fruit, qui est petit et jusqu'ici peu amélioré.

Le *Pistacia terebenthus*, surtout répandu dans la zone moyenne, de 600 à 1,200 mètres d'altitude, devient parfois un arbre de 12 à 15 mètres de hauteur sur 1 m. 50 à 2 m. 50 de circonférence; on en retire un suc propre, ou sorte de térébenthine, autrefois très estimé par les Vénitiens.

Le *Pistacia lentiscus*, beaucoup plus commun, donne aussi un suc propre qui entre dans la composition de la boisson si recherchée des Orientaux et connue sous le nom de *mastic* ou *raki* [1].

Mais au nord du massif du Troödos, dans la région des grandes plaines, on parcourt des étendues considérables, de nombreux kilomètres, sans rencontrer le moindre végétal ligneux, seulement des herbes vivaces, épineuses, appartenant surtout à la famille des *Composées*.

Les véritables forêts de l'île n'existent que sur le massif du Troödos et présentent-elles encore de nombreux vides; elles commencent environ à 1,000 mètres d'altitude, pour atteindre le sommet le plus élevé de l'île, c'est-à-dire 2,134 mètres. Comme essences principales constituant ces forêts, on remarque, en allant de la base au sommet : le *Quercus calliprinos*, voisin de notre chêne kermès, que nous avons vu atteindre sur le chemin de Pérapedia à Pellendria (900-1,000 mètres d'altitude) 17-18 mètres de hauteur sur 2 mètres de circonférence; son bois très dur est recherché pour faire des socs de charrues et autres instruments aratoires; le *Quercus Pfœffingeri* Kotschy, arbre de taille moyenne, ne venant que sur les bonnes terres et toujours assez rare; le *Q. inermis*, très voisin du *Q. syriaca Kotschy*; le

1. Boisson un peu analogue à l'absinthe; il entre aussi, dans sa composition, de l'alcool et de l'anis.

Digitized by Google

Q. infectoria ou *chêne à galles*, très commun, atteignant parfois des dimensions de 17-18 mètres sur 2-3 mètres de circonférence; arbre précieux pour les constructions; on le trouve ordinairement entre 900 mètres et 1,400 mètres d'altitude. Enfin, le *Q. alnifolia* ou *Q. cypria*, de beaucoup le plus répandu et occupant une grande zone de 1,200 à 1,750 mètres d'altitude. Il forme des massifs purs, très serrés, où se trouve le plus souvent, en mélange avec l'*Arbutus andrachne*, l'*Erable de Crète* ou le *Pin d'Alep*. Ce chêne, qui dépasse rarement 8 à 10 mètres de hauteur, est remarquable par le tomentum doré qui recouvre ses feuilles en dessous; son bois très dur est recherché pour les instruments agricoles. De 1,100 à 1,500 mètres d'altitude se trouve l'*Arbutus andrachne* qui est un petit arbre de 7 à 8 mètres de hauteur sur 1 mètre à 1 m. 50 de circonférence et forme des massifs avec le *Q. alnifolia* et le *Pin d'Alep*. Dans les parties ouest du Troödos, entre 1,000 et 1,450 mètres d'altitude, l'*Acer creticum* entre dans la composition des forêts avec le *Q. alnifolia*. Dans les vallées, le long des rivières, entre 1,000 et 1,750 mètres d'altitude, se voient le *Platanus orientalis*, remarquable pour la découpure de ses feuilles, et l'*Alnus orientalis*. Le *Pinus Halepensis* est commun entre 1,100 et 1,400 mètres d'altitude. Le *P. laricio* var. *caramanica* apparaît vers cette dernière altitude et s'élève jusqu'aux plus hauts sommets de l'île; il se trouve en mélange, entre 1,800 et 2,100 mètres avec le *Juniperus rufescens* et le *Cupressus horizontalis*. Ce Laricio s'élève droit jusqu'à 20 à 25 mètres sur 1 m. 80 à 2 m. 50 et même 3 mètres de circonférence; c'est un arbre précieux par les produits qu'il donne et surtout pour le maintien des terres et l'entretien des sources, aussi ne l'exploite-t-on qu'avec les plus grands ménagements; malheureusement il est souvent résiné en fraude et découpé en copeaux étant encore debout, pour faire du goudron destiné à enduire les jarres à vin. Comme essence intéressante, signalons encore le *Rhus coriaria*, qui fait l'objet d'une exploitation assez importante par ses pousses, qui sont récoltées, mises à dessécher puis utilisées pour le tannage. Il est aussi souvent cultivé au milieu des vignes.

Les principaux arbres fruitiers que l'on trouve dans l'île sont, en partant de la mer, le *Dattier*, qui mûrit assez bien ses fruits sur le littoral; le *Bananier* qui réussit très bien; l'*Oranger* et le *Citronnier* à fruit souvent très bon; le *Figuier commun*, très

Digitized by Google

répandu dans tous les jardins et faisant même souvent l'objet d'une culture industrielle; il prospère jusqu'à 1,700 mètres d'altitude; le *Grenadier*, très commun et s'élevant jusqu'à 1,400 mètres d'altitude; le *Pistachier cultivé* est fréquent dans la zone comprise entre 400 et 1,200 mètres; l'*Amandier*, l'*Abricotier*, le *Pêcher* abondent entre 600 et 1,300 mètres d'altitude. Les amandes sont allongées, bonnes; les abricots sont généralement petits et de bon goût, mais à Dali j'ai trouvé une variété à très gros fruit, rappelant assez bien celui de l'*Abricotier-pêche*. Les Poiriers, les Pommiers, les Cerisiers, les Pruniers et les Noyers abondent de 800 à 1,700 mètres d'altitude; les fruits de ces derniers sont bons, mais les poires et les pommes sont ordinairement mauvaises; les cerises sont petites, et les prunes, rouges ou jaunes, de qualité inférieure.

En résumé, au point de vue de la végétation naturelle de Chypre, on y distingue cinq zones qui sont, en allant du littoral au sommet du Troödos, de 0 altitude à 2,134 mètres :

1° Une zone ou région subtropicale où prospèrent le Dattier, le Bananier, le Figuier de Barbarie et le Figuier de Pharaon (*sycomore*); cette zone atteint son plus grand développement à l'est, c'est-à-dire aux environs de Larnaca et Famagouste.

2° Une zone très chaude caractérisée par la culture de l'Oranger, du Citronnier et du Caroubier, qui va jusqu'à 800 ou 900 mètres d'altitude.

3° La région de l'Olivier pénétrant plus ou moins les précédentes et s'élevant jusqu'à 1,000 à 1,200 mètres d'altitude.

4° La région du Pin d'Alep, du Chêne à feuilles d'aune, de l'Arbousier andrachne qui arrive jusqu'à 1,400 à 1,500 mètres.

5° La zone des Pins laricio de Caramanie qui commence à environ 1,400 mètres et arrive jusqu'aux cimes les plus élevées, avec le *Berberis cretica*, le *Rubus sanctus* Schreb., comme arbustes de sous-bois.

Les principaux légumes sont : les melons, les pastèques, les concombres, les tomates, les aubergines, des oignons moins piquants et plus féculents que ceux de France, les haricots, les pois, les fèves, la pomme de terre, mais seulement dans la zone tempérée; elle est parfois attaquée par une sorte d'*orobanche* (le *Phelipœa racemosa*) qui diminue beaucoup la récolte; l'*Hibiscus esculentus* ou *Gombaut* est aussi cultivé, son fruit, qui prend la

Digitized by Google

forme d'une corne, se mange vert; le mûrier pour l'élevage du ver à soie, qui a une grande importance dans l'île; le blé, l'orge, le maïs, un peu d'avoine, le tabac, le sésame, la garance, le lin, les fèves et les vesces.

C'est dans les plaines de la Messorée, de Nicosie et de Morphou que se trouvent les plus belles et les plus importantes cultures. Mais les procédés culturaux usités dans l'île sont des plus primitifs. La charrue est simplement formée d'un soc en bois, ou d'un pieu aminci, grattant le sol à 5 centimètres de profondeur, sans le retourner[1], en un mot, le même instrument qu'au temps d'Homère!... Le battage des céréales est effectué par un procédé non moins primitif; la machine à battre se compose d'une sorte de traîneau à plancher, armé en dessous de fragments de silex disposés en ligne, attelé d'une bête de trait; le conducteur, assis sur une chaise, sur la plateforme de l'instrument, tourne en tous sens pendant plusieurs jours, sur la céréale étalée, jusqu'à ce que la paille soit dépouillée de son grain et réduite en poussière; le vannage se fait simplement ensuite en jetant dans l'espace, au moyen d'une pelle, le résidu; alors le grain plus lourd s'accumule au loin tandis que les débris de paille et les balles tombent au pied du vanneur.

P. Mouillefert,
Professeur à l'École nationale d'agriculture de Grignon.

(*A suivre.*)

1. Aujourd'hui, cependant, les charrues les plus modernes sont armées d'une pointe de fer.

Digitized by Google

VISITE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE GÊNES

(22 SEPTEMBRE 1892)

Genuensis, ergo mercator, disait-on au moyen âge. Il suffit de s'être rendu compte de la situation topographique de Gênes pour comprendre les aptitudes séculaires de ces hardis trafiquants, auxquels notre Bayard criait insolemment, méconnaissant à tort leur courage traditionnel : « Ores, marchands, défendez-vous avec vos aunes ! » *Genua*, ou, pour la mieux qualifier, *Janua*, était vraiment, dès l'Empire romain, la « porte commerciale » de l'Italie, porte ouverte à la fois sur la mer Tyrrhénienne et sur la riche Cisalpine, au point où l'Apennin, se substituant aux Alpes, annonce déjà la péninsule. A un port admirable, qui forme le rez-de-chaussée de la ville, succède, à mi-côte, la ville proprement dite, « Gênes la superbe », flanquée et dominée elle-même de ruelles tortueuses, que surplombent encore les fortifications occupant la crête de ce littoral escarpé. Ce sont ces fortifications dont j'apercevais un court ruban de la place de l'Annunziata, où j'étais domicilié, non loin de l'Université, laquelle possède, elle aussi, dans son jardin botanique, un magnifique « paradis », sorte d'Hélicon, presque au sommet de l'amphithéâtre génois, d'où l'on voit étinceler la mer.

Mais quand on veut se faire une idée à la fois grande et vraie de la Gênes d'autrefois, au double point de vue économique et politique, c'est en un quartier historiquement privilégié qu'il faut se transporter. Là, dans un espace assez restreint, on rencontre le palais dogal, la cathédrale de San Lorenzo, et la « maison » San Giorgio. Insistons sur ce dernier.

San Giorgio est, après le palais des doges de Venise, le plus bel

Digitized by Google

édifice civil, datant du moyen âge, qui existe en Italie. C'est le plus ancien à coup sûr, car il remonte à 1262. Il fut construit par le célèbre architecte Fratre Oliverio avec des pierres que les Génois avaient apportées d'Orient sur leurs galères victorieuses, et orné de colonnes provenant du Pantocrator de Byzance. C'est là que, en 1339, Simon Boccanegra, le premier doge de Gênes, établit le siège de la municipalité. Dans cette enceinte, les capitaines du peuple dirigèrent longtemps la ville avec sagesse. Là encore siégeaient les grands administrateurs de la République, qui assurèrent à Gênes, comme l'a dit M. le baron Podestà[1], l'empire de la Méditerranée et de l'Euxin, la prépondérance dans l'Hellespont, en Asie Mineure, en Syrie, sur la côte d'Afrique[2]. Vers l'an 1400, s'installa, dans cet édifice, une insigne corporation : la *Banque de Saint-Georges*, qui devançait de plusieurs siècles les futures compagnies anglaise et hollandaise de l'Hindoustan et de la Malaisie, non encore révélées. Elle était la véritable souveraine de la Corse et des colonies de la mer Noire; elle gouvernait et administrait des factoreries, vastes comme des cités, dans les parages du Levant. C'est grâce à elle que Gênes fit bonne figure devant les flottes de Louis XIV et les armées de Marie Thérèse. Au point de vue commercial, son rôle n'est pas moins éclatant. Dès le début du xve siècle, on la voit s'occuper de dépôts et de comptes courants, opérer des émissions d'emprunts, créer des fonds d'amortissement, des lettres de change, un papier monnaie, une comptabilité savante. En 1680, la banque de Saint-Georges, d'accord avec le gouvernement, procédait à l'établissement de docks ou magasins généraux, combien de temps avant Londres et Amsterdam! Ce palais vraiment unique a été de nos jours (1888) déclaré monument national et restauré par l'architecte Alfredo d'Andrade. La grande salle, d'un aspect imposant, est ornée des statues de Battista Grimaldi, de Manfredo Centurione, de Francesco Oncia, etc. On y avait appendu le portrait de Christophe Colomb, le jour de l'ouverture du Congrès historique (20 septembre 1892), à laquelle nous avons assisté, et où, à côté du duc de Gênes, siégeaient M. le syndic Podestà, MM. Boselli, l'ancien ministre, Belgrano, Barozzi, les érudits bien connus.

1. Voir l'intéressante brochure, à laquelle nous empruntons plus d'un détail, de M. Salvatore Romano : *Relazione sul quinto congresso storico italiano tenuto a Genova nel settembre* 1892. Palerme, 1893.

2. Voir W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, traduite de l'allemand par Furcy-Reinaud, Leipzig, 1886, 2 vol.

Digitized by Google

Le génie commercial et le génie politique semblaient avoir élu domicile dans la ville de Gênes. Politiquement, les Ligures nous rappellent les anciens Romains. Parmi ceux qui ont servi leur patrie, que l'on songe aux Doria, et surtout à l'incomparable André, « que la mer redoutait ». Parmi ceux qui gouvernèrent les Romains eux-mêmes et la chrétienté entière, comment oublier Innocent IV, Sinibaldi Fieschi, dont la ténacité à toute épreuve triompha de l'empereur Frédéric II et qui écrasa sous son talon « la race des vipères », et Jules II, le terrible « Papa Giulio », qui fut pour la France de Louis XII un si dangereux adversaire?

Quant au génie commercial des Ligures, qui doit nous occuper spécialement aujourd'hui, il suffit de résumer en quelques lignes les annales de Gênes. Bien que s'étant mise en marche plus tardivement que Venise, elle attire l'attention des chroniqueurs dès le début du xe siècle, où elle se donna des consuls. Dès la première croisade, elle a elle-même un chroniqueur original, doué de sens pratique et critique, le fameux Caffaro, dont le nom devait être donné plus tard à l'ancienne Théodosie. Sous ses podestats, créés en 1191, elle marcha à pas de géant. Si Venise avait profité de la destruction de l'Empire byzantin, Gênes profita de sa restauration. Durant un siècle, on la vit aller de guerre en guerre, de triomphe en triomphe : elle anéantit presque sa voisine, Pise, à la bataille de la Meloria (1284); elle fut victorieuse de Venise dans les parages lointains de la mer Noire (guerre de Caffa, 1350-1355) et dans les lagunes mêmes de l'Adriatique (guerre de Chiozza, 1378-1381).

Que n'a-t-elle pu échapper aux dissensions civiles qu'inspiraient les Adorni et les Fregosi ? Au cours des cent années qui suivirent ses triomphes, elle dut recourir, pour y mettre fin, à des souverains étrangers, tels que notre Charles VI, ou à des tyrans italiens, tels que Ludovic Sforza. Et on remarquera que c'est dans cette période que Christophe Colomb, le plus inconnu alors de ses enfants, dut chercher au dehors un appui qu'il ne pouvait demander à sa patrie.

Voilà les réflexions que nous faisions dans les courts instants de liberté que nous laissait le Congrès de géographie, lorsque, au congrès même, l'esprit commercial génois, que nous venons de caractériser brièvement, nous apparut, doublé de cet esprit scientifique qui n'appartient qu'au xixe siècle, sous les traits à la fois

Digitized by Google

aimables et sérieux de M. le commandeur Morchio, un Ligure bien avéré, qui donnait connaissance à ses collègues d'un court, mais substantiel rapport concernant la géographie commerciale. Nous sommes heureux d'être les premiers à publier ces lignes remarquables, où la géographie est si justement appréciée dans ses rapports avec le négoce.

Oggetto della Geografia commerciale determinare i luoghi di produzione e di consumo, le ragioni ed i modi di scambio. Quindi essa considera i prodotti naturali, siano minerali, agricoli, animali, la trasformazione delle materie prime, avvenga essa per forza meccanica, o chimica, o mista; studia le vie di comunicazione marittime e terrestri, con singolare attenzione al costo dei trasporti; nota i sistemi doganali, i principii economici regolatori dei traffici, le condizioni dei porti, sotto l'aspetto nautico, e più sotto l'aspetto della rapidità e della economia, nelle operazioni d'imbarco et di sbarco; indaga lo stato d'incivilimento, la densità delle popolazioni, le loro religioni, in quanto influiscano sulla produzione o sui consumi, esamina i loro sistemi finanziari, bancarî, monetarî, i pesi e le misure, e quanto altro stimo superfluo accennare ad uomini competenti quali voi siete.

Nello svolgimento del programma, che abbraccio in un corso triennale, i singoli stati di ogni paese del Globo, stimo utile far precedere alcune indicazioni generali sui limiti segnati dalla latitudine e dalla altitudine alle varie specie di vegetali, e di animali, nonché intorno alla varia densità delle popolazioni sulla superficie terrestre, valendomi delle tavole di Henfrey e di Emilio Levasseur, portate a dimensioni di carte murali, e senza tralasciare di notare le condizioni diverse d'incivilimento : in tal modo parmi di circoscrivere il campo delle indagini e di fissar sovr'esso l'attenzione degli allievi.

La Geografia commerciale ha stretta attinenza con altre discipline insegnate nella scuola, e singolarmente colla merciologia, colla statistica, ed anco colla economia. Pure tali insegnamenti possono procedere parallelamente senza mai intersecarsi. La quantità dei prodotti spettano alla Geografia, ma le qualità ed i loro caratteri differenziali sono nell'esclusivo dominio della merciologia: i dati numerici sulla potenzialità delle macchine sono raccolti e confrontati dalla Geografia, ma solo la Merciologia tratta dei metodi di produzione che esamina e paragona; i dati demografici sono comuni alla geografia ed alla statistica, ma la ricerca e la determinazione delle leggi demografiche è riservata alla statistica, la Geografia accenna il sistemo proibitivo, protettivo, libero scambista vigente in uno Stato, la pubblica Economia si compara e dimostra le conseguenze del loro prevalore; cosi gl'insegnamenti affini sotto certi aspetti si accostano senza urtarsi, si aiutano a vicenda senza intricarsi, rendono integra nella mente dei giovani la nozione dei fenomeni che sono materia allo studio.

Dans la belle Exposition cartographique, installée à l'école Carbone, nous avons étudié l'exposition didactique de l'École

Digitized by Google

commerciale. Comme elle ne figure pas au catalogue qui a été publié, nous en donnons la liste ci-après :

1. Planisphère démographique..... } d'après M. Levasseur.
2. L'Europe démographique..... }
3. L'Italie démographique.
4. Les chemins de fer du Mont-Cenis, du Saint-Gothard et du Simplon comparés au point de vue commercial de Gênes.
5. Carte de la Suisse et de l'Allemagne, pour fixer les limites où le port de Gênes rencontre la concurrence de Marseille, du Havre, de Hambourg, de Trieste et de Venise, avec brochure explicative.
6. Calendrier pour la moisson du blé sur la surface du globe.
7. La marine marchande italienne en 1886.
8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15. Agrandissements au microscope du chanvre, du lin, de la soie, du coton, de la laine, du mérinos, d'un grain de blé.
16. Les vivants classés par âge.
17. Le chemin de fer transibérien.
18. Itinéraires des voyageurs dans le nord de l'Afrique.
19. Massaua.
20. La colonie italienne de l'Erytrée.
21. Clearing-house, par M. le chevalier N. Romairone.
22. Comptabilité de la Banque de Gênes.
23. La caisse d'épargne de Coni, par M. le professeur H. Gagliadri. Les tables graphiques de cette administration vont jusqu'au n° 32 inclusivement.
33. Les farines commerciales. Etudes au microscope par M. le professeur Ant. de Negri.
34. L'Italie agricole en 1888.
35. Répartition géographique des plantes alimentaires d'après Henfrey.
36. Mappemonde muette.
Ajouter 85 œuvres, brochures des professeurs, cahiers d'élèves, etc.

Nous signalerons particulièrement à l'attention de nos lecteurs trois de ces cartes :

1° L'*Italie agricole*, avec les 69 provinces du royaume. Chaque division contient, en ce qui concerne la production de la soie, autant de cocons qu'il y a de fois 500,000 kil. de produits; un épi de froment ou de riz représente également 500,000 kil., un épi de maïs, 250,000 kil.; une grappe de raisin, 1,000,000; une olive, 50,000 kil.; une orange, 60,000,000 d'oranges; une feuille de tabac, 100,000 kil. Ainsi la production d'une province, d'une région agricole, du pays entier apparaît nettement aux yeux.

2° *La sphère de compétence du port de Gênes*, accompagnée d'un intéressant opuscule. On y constate notamment que Gênes est, par chemin de fer, à 529 kilomètres de Bâle (Anvers à 633; Marseille

Digitized by Google

à 729); à 554 de Mulhouse (Anvers à 600; Marseille à 762); à 522 de Berne (Marseille à 630; Anvers à 721); à 474 de Genève (Marseille à 471); à 705 de Munich (Venise à 519); à 1,188 de Leipsick (Venise à 1,000; Trieste à 1,252).

3° *Le port de Gênes*, à l'échelle du 8,000e, avec ses chemins de fer en exploitation ou projetés, ses magasins, etc., et une légende qui nous apprend que le tonnage des bâtiments entrés dans le port en 1889 a été de 6,598,451 tonneaux, que les marchandises effectivement embarquées et débarquées ont été de 4,102,523 tonneaux[1].

C'est en présence de ces intéressantes œuvres, que nous avons fait la connaissance personnelle de M. Morchio, lequel nous engagea, M. Emile Levasseur et moi, à visiter l'École commerciale dont il est le directeur : invitation à laquelle nous nous rendîmes le 22 septembre.

Retraçons d'abord l'historique de la fondation de cette grande École. L'idée première en est due à M. Giacomo Cohen, industriel et négociant distingué de la ville de Gênes. Sa proposition fut agréée par le conseil municipal le 3 avril 1883, ultérieurement par le conseil provincial, et par la Chambre de commerce et des arts. Le ministre de l'agriculture, de l'industrie et du commerce la fit revêtir de l'approbation royale, le 22 mars 1884.

Dès le 8 mai 1883, s'était constituée une commission ordinatrice où siégeaient les députés baron A. Podestà et Carlo Randaccio, représentant le ministre, le sénateur Gerolamo Boccardo, représentant la province, l'avocat Andrea Peirano, représentant la commune, et M. Giacomo Cohen, représentant la Chambre de commerce. M. le baron Podestà en fut le président, comme délégué du ministre, M. l'avocat Peirano, le secrétaire.

Le conseil directeur s'installa le 1er août 1884; les statuts, le règlement, les programmes d'enseignement furent élaborés en septembre.

1. De la *Notizia sulle condizioni industriali della provincia di Genova, con una carta stradale e industriale*, offerte en hommage au Congrès géographique italien, Rome, 1892, nous extrayons les renseignements suivants : « La province de Gênes a une superficie de 4,099 kilomètres carrés; elle confine aux provinces de Port Maurice, de Cuneo (Coni), d'Alexandrie, de Pavie, de Plaisance, de Parme et de Massa-Carrare. Au point de vue administratif, elle est divisée en cinq arrondissements : Albenga, Savona, Genova, Chiavari et Spezia. A la fin de l'année 1891, sa population, de 811,278 habitants, était donc de 198 par kilomètre carré. L'arrondissement de Gênes, qui comptait à lui seul 389,263 habitants par kilomètre carré, progresse sous ce rapport beaucoup plus rapidement que les autres; seul, celui de Chiavari est quelque peu en décroissance. La province entière donne un notable contingent à l'émigration, dont l'objectif est presque exclusivement l'Amérique. Ainsi en 1891, on a compté un total de 3,220 émigrants, dont 241 temporaires et 2,979 définitifs. »

Digitized by Google

C'est le 14 janvier 1885 que fut, nominalement, ouverte l'École. Un local fut arrêté et le concours pour le choix des premiers élèves se fit dans le courant de l'année suivante.

Le commandeur Jacopo Virgilio, professeur d'économie politique, fut nommé directeur, le 27 septembre 1886 [1].

M. Virgilio était un économiste de haute valeur, que son successeur, M. Morchio, nous a fait connaître et aimer dans une oraison fuuèbre éloquente et émue que nous avons sous les yeux : *Commemorazione di Jacopo Virgilio*, XIX Marzo MDCCCXCI. Car cet homme éminent est mort le 22 février 1891. On lui doit : *Principi di economia politica*, des discours *Sulla educazione economica*, *Sulla morale economica*, *Sulla evoluzione nel campo economico;* des livres : *Lo Stato e le ferrovie; Tasse maritime;* un mémoire concernant le commerce indo-européen et la marine marchande.

M. Morchio a comparé ingénieusement la mise en train de l'École commerciale, sous M. Virgilio, à la création de cette première flotte romaine, qui devait vaincre les Carthaginois, sous les ordres de Duilius. M. Virgilio faisait marcher de front la théorie et la pratique. Citons son biographe, son ami :

« Aggiungere l'esame minuto delle formalità doganali, lo studio delle assicurazioni, le visite frequente e ben dirette à scali del porto, a cantieri di costruzione, a stabilimenti meccanici, ad opifici, a fondachi, a pubblici uffici, per apprendere ogni congegnatura e rendersi ragione d'ogni cosa : ecco l'insignamento pratico quotidiano che sveglia, rafforza nell'animo dell' allievo la coscienza del proprio valore, ne raddoppia l'energia, avvezandalo ad orientarsi rapidamente ne' piu complessi negozî, e ad affrontare e superare le innumerevoli difficoltà che intralciano il cammino. »

L'État, la Province, la Municipalité, la Chambre de commerce contribuent pour une part annuelle égale (20,000 livres) à l'entretien de l'École. Elle est dirigée et administrée par un conseil de dix membres dont deux désignés par le ministre de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, deux par la députation provinciale, deux par le conseil municipal, et trois par la Chambre de commerce de Gênes, auxquels il faut joindre le directeur de l'école. Le directeur, les professeurs titulaires et les autres maîtres

1. Nous empruntons ces détails et d'autres encore à la brochure *R. scuola superiore di applicazione per gli studi commerciali in Genova. Cenni publicati in occasione dell'Esposizione nazionale di Palermo nel* 1891.

Digitized by Google

sont nommés par le conseil, d'accord avec le ministre du commerce.

Il y a trois années d'études et trois classes d'enseignement : 1° technologie commerciale ; 2° sciences économiques et philologiques ; 3° études littéraires et philologiques.

Sont admis sans examen à l'école les jeunes gens qui ont obtenu la licence de commerce et de comptabilité dans un institut technique. Quant à ceux qui ont obtenu d'autres licences, ils sont dispensés de certaines épreuves[1].

Le ministre fait inspecter l'école ; il est représenté aux examens de licence. Des bourses (2,500 francs par an) sont attribuées aux jeunes gens jugés dignes, à l'effet d'apprendre le commerce et la banque dans une des principales places commerciales d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, d'Asie et d'Australie.

Mais pénétrons dans l'École.

Le local s'ouvre sur une rue étroite, la rue David Chiossone, située, il est vrai, dans une position centrale, tout auprès du théâtre Carlo Felice. Elle comprend, au second étage, trois appartements, aujourd'hui réunis. Les chambres en sont fort belles ; mais, originairement destinées à tout autre chose que des classes, elles sont en général trop exiguës. L'établissement aurait besoin d'au moins trois autres grandes salles. Ajoutons que le loyer est un peu lourd : 10,500 livres par an.

Il y a bien, au total, vingt-six pièces, et sept passages, plus ou moins larges. On rencontre successivement : une salle spacieuse

1. Pour montrer la forte culture historique, à tendance commerciale, que l'on exige des candidats ; nous donnons ici un extrait des programmes d'examen d'entrée :

Tradizioni intorno ai popoli primitivi e prima industria. — Tracce di commercio nelle età piu remote. La Fenicia. — Navigazione e colonie die Fenici. — Cartageni. — L'Egitto. — La agricoltura e la industria degli Egiziani. — I viaggi d'Ercole. — Gli Argonauti. — Le colonie greche. — Gli Etruschi ; loro civiltà e commercio. — L'agricoltura romana. — I latifondi. — La finance dell'impero. — Carattere di barbari. — Loro influenza economica. — Gli Arabi viaggiatori. — L'agricoltura, il commercio e l'industria ai tempi del feodalismo. — La cavalleria e la sua influenza economica. — Gli Ebrei mercatanti. — La prima crociata. — Gli stati latini in Oriente. — Influenza commerciale delle crociate. — La IVe crociata. — L'impero latino di Costantinopoli. — Venezia. — Amalfi. — Pisa. — Ordinamento civile e politico dei Communi. — Loro importanze commerciale. — La battaglia della Meloria. — Importanza commerciale di Firenze. — San Luigi IX. — Suoi ordinamenti economici. — Jacques Cœur. — Venezia. — Ordinamento politico di quella Republica : sua potenza. — Guerre coloniali nel secolo XIII. — La guerra di Chioggia. — Vettor Pisani. — La pace di Torino. — Genova. — I capitani del popolo. — Simon Boccanegra. — La Corsica. — Le colonie Tauro-Liguri. — La casa di San Giorgio. — L'impero di Trebisonda. — Le colonie italiane nell'Arcipelago e nel mar nero. — Navigazioni dei Normanni. — Marco-Polo. — Ugolino Vivaldi. — Il principe Enrico di Portogallo. — Bartolomeo Diaz. — Vasco di Gama. — Cristoforo Colomb e le scoperte nel nuovo mondo. — Istituzioni e scoperte commerciali del medio evo. — La bussola nautica. — L'accomenda. — La cambiale. — L'assicurazione. — Le imprese coloniali degli Inglesi. — Le scoperte geografiche. — Magellano, Pizarro, Cortez, Verazzano, Cabotto.

Digitized by Google

pour les cours de première année, quatre de médiocre étendue pour ceux de seconde année et pour les leçons de merciologie, de géographie, de dessin cartographique. La Banque modèle en a réclamé quatre petites. Une salle est affectée au conseil directeur et à la direction elle-même, une au secrétariat, une aux professeurs et aux réunions du corps académique; deux à la bibliothèque et à la lecture des publications périodiques. Le cabinet de chimie et le musée commercial occupent dix pièces, grandes ou petites. Une petite chambre a été attribuée aux archives de l'école, trois sont dévolues au concierge.

La bibliothèque mérite une attention particulière. Elle est divisée en seize compartiments, auxquels il faut en joindre trois autres, qui ont trouvé place dans des salles voisines. Le nombre total des ouvrages qu'elle contient n'est pas inférieur à cinq mille; il s'en rencontre de rares et de précieux. Les périodiques sont au nombre de soixante, en partie acquis, comme les livres eux-mêmes, aux frais de l'école, en partie donnés ou prêtés.

La « Banque modèle » nous a frappé tout particulièrement. Il est vrai que, là, nous avions tout à apprendre, et si nous n'avons pas tout appris, nous savons du moins maintenant où nous pourrions nous adresser pour y parvenir.

L'Ecole supérieure de commerce comprend le personnel qui suit :

Un professeur de géographie commerciale (M. Morchio), un professeur de merciologie (M. de Negri), un professeur d'économie politique et de statistique (M. Ponsiglioni), un professeur de droit (M. Bensa), un professeur de comptabilité (M. Gagliardi), un professeur de banque modèle (M. Fasce), un professeur de mathématiques (M. Paci), un professeur de littérature italienne (M. Chinazzi), un professeur de langue française (M. Malan), espagnole (M. Esparza), allemande (M. Roncali), anglaise (M. Gambaro), arabe (M. l'abbé Valerga) [1]. Auxquels il faut joindre un assistant à la chaire de merciologie (M. Mela), et un assistant à la chaire de géographie pour les travaux cartographiques (M. Spinetta), enfin un secrétaire économe (M. Ario). En tout 16 maîtres.

On remarquera l'habile agencement de ces cours si propres à faire un commerçant éclairé.

1. Les langues française, anglaise et allemande sont obligatoires. Ceux qui étudient l'arabe sont dispensés, à leur choix, de l'étude de l'anglais ou de l'allemand.

Digitized by Google

De toutes ces dénominations de chaires, une seule peut réclamer une courte explication. *Merciologia* est un néologisme d'usage assez récent en Italie. « On s'en sert faute de mieux, nous écrit M. Morchio. Il n'est pas de très bon aloi, puisqu'il est tiré d'une racine latine et d'une racine grecque (*merx* et *logos*). On peut le traduire par *étude des produits mercantiles;* par *connaissance des marchandises*, et même par *analyse chimique des marchandises.* » On attache avec raison une grande importance à cette étude puisqu'elle a pour but de faire connaître à fond au futur commerçant tout ce dont il aura à trafiquer.

C'est le cours de géographie qui doit être le suprême moteur d'une telle école. C'est, comme on l'a vu, M. Morchio lui-même qui le professe.

Grâce à M. Virgilio et à lui, la géographie est dotée d'un abondant matériel; on y rencontre de grandes cartes murales, d'autres de moindre dimension, des atlas, de provenance allemande ou anglaise, pour la plupart. On remarque également un grand globe, œuvre de Reimer à Berlin.

M. Morchio attache justement un grand prix à la cartographie et il est assisté du très habile professeur M. Spinetta, qui, à la suite d'une intéressante discussion au Congrès géographique de Gênes [1], a fait adopter la proposition suivante :

« Il primo congresso geografico nazionale fa voti perchè tanto nelle scuole secundarie tecniche quanto nei ginuasi si facciano esercitazioni di disegno geografico. »

Un ordre admirable règne dans l'établissement, où l'espace restreint et la diversité comme le nombre des objets créeraient vite la confusion, si un esprit de méthode, qu'on ne saurait trop louer, cet esprit qu'il faut avant tout inspirer aux élèves d'une école commerciale, n'animait M. Daniele Morchio et ses dignes collaborateurs.

Une intéressante statistique nous montrera les succès croissants de l'enseignement. De 1889 à 1891, 20 élèves de troisième année ont obtenu leur diplôme, à la suite d'examens fort satisfaisants pour la plupart; ajoutons qu'ils occupent aujourd'hui d'excellents emplois.

« Parmi les premiers valeureux jeunes gens, sortis de l'Ecole,

1. Voir le *Diario* du Congrès auquel nous avons plusieurs fois renvoyé dans une étude précédente (février 1893).

Digitized by Google

et qui se rappellent avec une affection reconnaissante leur ancien maître, nous trouvons un inspecteur administrateur d'un des plus grands établissements mécaniques de l'Italie; d'autres ont des emplois considérables dans des administrations industrielles; l'un d'entre eux, présentement à Bombay dans une grande maison de commerce, vient d'adresser sur l'Inde un travail digne de l'impression; un autre est à Buenos-Ayres, où il lutte courageusement contre la crise argentine. *Aucun n'attend la manne du ciel.* »

Tel est bien d'ailleurs, en général, le caractère des commerçants génois, infatigables, faisant presque tout par eux-mêmes, comme en témoignait devant nous l'éminent consul général de France, M. Charpentier.

L'idéal de l'École est noble et élevé, ainsi que le prouvent ces belles et fières paroles de M. Daniele Morchio :

« Soyez des marchands comme les Hollandais et les Anglais d'aujourd'hui, des marchands comme le furent nos aïeux, qui, en sortant de leurs banques, gouvernaient les destinées de la République et cette maison de Saint-Georges, reine de lointaines colonies, abandonnaient leurs boutiques du Rialto, pour dicter des lois à la Morée, à Candie et à Chypre, veillaient de Florence sur leurs établissements de l'Egypte et de l'Inde transgangétique, comme sur ceux de la Flandre. Rappelez-vous toujours qu'ils furent grands parce que libres, et libres parce que laborieux [1] .»

L'élève Spinucci, le jour de la commémoration de M. Virgilio, s'exprimait ainsi :

« Je me rappelle que l'an passé, il nous mena visiter l'intérieur du palais de Saint-Georges. En parcourant les vastes salles et les corridors obscurs, et en contemplant les images des chefs glorieux du gouvernement populaire, il nous parla, en s'animant du visage et du geste, de l'opportunité de transporter le siège de notre école dans ces salles si bien restaurées. »

C'est cette idée, si noblement conçue et si justement caressée, qu'il serait temps de réaliser.

En inscrivant nos noms sur le grand registre que nous a présenté M. le Directeur, M. Emile Levasseur et moi nous nous réjouissions à la pensée qu'on songerait quelquefois à nous dans cette ruche laborieuse de la via David Chiossone.

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. Ricordatevi sempre ch'essi furono grandi perche liberi, e liberi perche operosi.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Arrivée de MM. Maistre, Clozel, etc. — Explorations du Dr Baumann. — Afrique orientale. — Le capitaine Bia. — Nouvelles africaines. — Le partage de l'Amérique.

I

Pour la première fois nous avons assisté à l'arrivée en gare de Paris de l'un de nos vaillants explorateurs. Si nous ne l'avions pas fait plus tôt, c'est que l'« heure » des explorateurs n'est pas toujours celle des professeurs. Mais ce jour-là, — c'était le 13 mai, excellent quantième quoi qu'on en pense, — nous avions voulu tenter un effort décisif, car nous désirions serrer la main le plus tôt possible à notre vaillant collaborateur et ami M. Clozel.

Nous avons donc pu voir ce qu'était une « première » d'explorateur, l'« entrevue » avant la « vue », si j'ose dire, le quai de la gare avant l'amphithéâtre de la Sorbonne. On nous a dit que, pour le nombre des assistants, comme pour celui des discours, cette réception n'avait pas été moindre, loin de là, de celle des Mizon, des Dybowski, des Monteil.

Quoique la géographie soit, comme la France, en république, et qu'on n'y distingue plus de « classes », formons-en rationnellement et équitablement quelques-unes pour la clarté du récit.

Voici d'abord les maréchaux de la science : nous appelons ainsi les géographes membres de l'Institut, à leur tête le vénéré M. Antoine d'Abbadie, explorateur de l'Éthiopie, M. Grandidier, explorateur de Madagascar, deux Africains qui viennent saluer d'autres Africains; MM. Milne-Edwards, Levasseur, marquis de Vogué, Hamy. Ils sont six, ma foi! Nous ne les séparerons pas d'autres explorateurs, qui ont fait leurs preuves en Afrique ou en Asie, MM. Monteil, Dolisie, Jean Dupuis, Henri Cordier. Le Parlement, qui ne saurait être oublié, car c'est lui qui tient les cordons du budget des explorations, se glorifie de la présence du prince d'Arenberg, de MM. Félix Faure et Étienne, qui furent sous-secrétaires d'État des colonies, de M. François Deloncle. La Société de géographie de Paris est là avec son état-major et ses

Digitized by Google

membres les plus actifs, MM. le général Derrécagaix, Maunoir, Schrader, Schlumberger, W. Huber, Aubry; la Société de géographie commerciale, avec MM. Gauthiot, Castonnet Des Fosses, Pra; le comité de l'Afrique française, avec M. Templier; la Société de topographie de France, avec M. Pères, président de la section coloniale; la Société des études coloniales, avec M. le baron de Cambourg; la Société d'économie industrielle et commerciale, avec M. Thorel. J'en passe, car je n'ai pu, comme les reporters des journaux, dévisager et noter au passage tous les survenants. L'attente, assez longue, à cause du retard du train, nous a permis de faire connaissance avec plusieurs amis fervents de la géographie, tels que M. Douarche, conseiller à la Cour d'appel de Paris[1], à côté duquel, d'après l'ordre alphabétique, je me trouve sur la liste de maintes sociétés savantes. On fait fête à un tout jeune nègre, venu, je crois, des bords de la Kémo, et qui est décoré de la croix de « la Légion des bons élèves », car il étudie présentement dans une école de l'une des deux rives de la Seine.

Cependant le convoi arrive, et on se dirige vers la voiture où on a aperçu M. Maistre, en compagnie de M. Dybowski, qui s'est rendu jusqu'à Bordeaux pour le recevoir.

J'avoue que je n'ai d'yeux, en ce moment, que pour M. Clozel : j'ai le bonheur de l'embrasser à sa descente du wagon.

Tumultueusement nous nous rendons à la grande salle de la Douane, et c'est là que M. Maistre est rejoint par sa mission un instant dispersée[2]. Un cercle compact se forme autour de lui et de ses compagnons, au bord intérieur duquel prennent place les orateurs, MM. le prince d'Arenberg, général Derrécagaix, Beck, représentant le sous-secrétaire d'État des colonies[3], Étienne, Milne-Edwards, Gauthiot et Douarche. Sept discours, c'est beaucoup, me direz-vous; mais ceux-ci n'ont pas été longs. Comme empreints d'une simple et touchante cordialité, nous signalons tout particulièrement les deux derniers, dont l'un saluait la gloire naissante d'un « filleul » de la Société de géographie commerciale, l'autre celle d'un « pays » du département de l'Hérault.

Quant à nous, nous représentions, modestement, sur l'asphalte de la gare d'Orléans, la plupart des sociétés nommées ci-dessus,

1. Auprès de lui était M. Esparcel, notre collègue du lycée Charlemagne.
2. MM. Clozel, Brunache, Briquez, de Béhagle, Bonnel de Maizières.
3. Avec MM. Hausmann et J. Deloncle.

Digitized by Google

auxquelles nous avons l'honneur d'appartenir, mais avant tout la *Revue de géographie*, qui se réjouit toutes les fois qu'elle peut honorer un explorateur, jeune ou vieux, vivant ou mort.

LUDOVIC DRAPEYRON.

II

Le Dr Baumann a fait le 6 mai à la Société de géographie de Berlin une conférence sur son voyage d'exploration en Afrique. Nous avons déjà fait connaître ici même quelques-uns des résultats de ce voyage, mais il ne paraît pas inutile de jeter un coup d'œil général sur l'ensemble des travaux dus à M. Baumann.

Il partit le 15 janvier 1892 de Tanga dans la direction du nord-ouest. Il contourna le massif de l'Ousambara et les monts du Paré et atteignit Aroucha, sur le cours supérieur du Pangani. Tournant à l'ouest-sud-ouest, il traversa les steppes des Massaïs, alors déserts ; laissant au nord le mont Kisele, il arriva dans le pays d'Oumbougué. Les indigènes, qui essayaient d'arrêter sa marche, furent dispersés par une salve de coups de fusil.

Le docteur explora le lac Manyara, dont il suivit toute la rive occidentale. C'est un lac très poissonneux et dont les bords sont couverts de cygnes et de flamants. Se dirigeant, à partir de la pointe septentrionale du Manyara, vers le nord-ouest, Baumann découvrit le lac Eiassi, puis, arriva, le 12 avril, à Katoto, sur le golfe de Speke, aux bords du lac Victoria. Il se rendit, par eau, à Mouansa (golfe de Smyth). Une autre excursion le conduisit jusqu'au Simbiti, fleuve qui se jette dans la partie sud-ouest du lac Eiassi. Baumann a pu déterminer non seulement la forme approximative de ce lac, mais le système hydrographique de cette région. Le bassin du lac s'étend très loin vers le sud-ouest; c'est de lui que dépendent plusieurs fleuves importants dont le cours était presque totalement inconnu.

Après avoir reconnu les contrées situées au nord du golfe de Speke, Baumann suivit la rive méridionale du lac Victoria Nyanza. Il explora l'Ouzindja et l'Oussoui (août) et, remontant au nord, parvint sur les bords de la Kadjera, en amont du point atteint par Stanley, vers 2° 30′ lat. Les indigènes l'accueillirent bien, le prenant pour un descendant des « rois Mouezi », c'est-à-dire des « rois de la Lune » qui ont régné autrefois sur le pays.

Digitized by Google

L'explorateur se dirigeant vers le sud-ouest, put parvenir aux sources de la Kadjera vers 3° 30′, dans les monts Mouezi (montagnes de la Lune). Il n'était plus qu'à une faible distance de la pointe septentrionale du Tanganyika et se rendit dans l'Ousige. De là, il gagna, au sud-est, Ourambo (dans l'Ounyamouezi), Ousouri, le Tourou, Ounyangani, Irangi (29 décembre), et, à travers le pays Massaï (par une route que Fischer a suivie), Oumbougoué, Mgera, l'Ousegouha, Pangani (21 février 1893).

Cet itinéraire est un des plus nouveaux qui aient été tracés dans l'Afrique orientale.

III

Le lieutenant Langheld, du comité antiesclavagiste dans la région du Victoria Nyanza, est arrivé dans l'Irangi. Il en est parti le 16 avril pour l'Oumbougoué. Là, il rejoindra l'itinéraire de Baumann.

L'Irangi a déjà été visité par Fischer et par Stuhlmann (par 36° long. Gr. et 5° lat.). Les Arabes y ont une station importante.

Le major Wissmann a conduit le navire qui porte son nom de l'embouchure du Zambèze jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac Nyassa; il a fondé une station près de la baie Roumvira, dans le pays du chef Ouagouangouara (janvier).

L'expédition de M. Descamps qui est chargé de porter secours au capitaine Jacques, vient d'arriver à l'embouchure du Zambèze. Elle remontera ce fleuve, puis gagnera la pointe septentrionale du lac Nyassa, d'où elle se rendra par terre au Tanganyika.

IV

L'expédition du capitaine Bia complète celle de M. Delcommune dont nous avons fait connaître les résultats géographiques.

Parti le 19 décembre 1891 de Loupongo, sur le Lomami, il arriva en mars 1892 à Bunkeia, capitale du Katanga. Il explora ensuite la région des lacs Moero et Baugouelo, puis se dirigea vers la frontière méridionale de l'Etat; le 5 août il arrivait à Mtenoka, où il mourut de la fièvre le 30 du même mois. Ses compagnons sont revenus à Lousambo à la fin de décembre 1892.

Les territoires anglais du Nyassaland devront désormais, aux termes d'une décision officielle, être désignés sous le nom de

Digitized by Google

« Afrique centrale britannique », et le territoire des Rivières d'huile sous le nom de « protectorat des côtes du Niger ».

L'un et l'autre sont administrés par des commissaires et consuls généraux. La Compagnie britannique de l'Afrique méridionale paye, dit-on, les frais de l'occupation du Nyassaland.

Une petite exposition africaine a été organisée à Londres par le capitaine Edward Hore qui a passé dix ans au bord du Tanganyika et qui y a lancé un vapeur. Il a exposé un grand nombre d'objets de nature à faire connaître les mœurs des indigènes : vêtements, cartes, dessins et tableaux, et surtout une série de modèles sculptés représentant des personnages et des scènes variées.

Le lieutenant Doring est parti pour le Togo. Il doit prendre le commandement de la station de Bismarckburg et diriger une exploration au nord de la station.

MM. Madrolle et Baillot viennent de rentrer en France, après avoir exploré le Compony ou Cogon et le Rio Grande. De Mahmadou-Guimi, sur le Compony, ils ont, par une route qu'aucun Européen n'avait parcourue, gagné Kadé, à travers une région bien arrosée. Le principal affluent du Rio Grande est le Téfiné, dont la carte de M. Brosselard trace le cours de l'est à l'ouest tandis qu'il se dirige du sud au nord.

De Kadé, les voyageurs ont été à Kembera; puis ils ont suivi une route sur laquelle Hecquart avait, en 1850, donné peu de renseignements. Ils ont passé par Medina, Guemi et Bembaya, et sont rentrés par les pays soussous, à Konakry.

Le capitaine Briquelot est arrivé à Konakry avec la colonne qui a pourchassé dans le haut Niger les bandes de Karamoko-Biraly, lieutenant de Samory.

On sait, d'autre part, les succès remportés sur les bandes de Samory par le colonel Combes.

Le colonel Archinard a occupé Bandiagara, capitale du Macina, et a installé comme souverain de cette province notre allié Aguibou, roi de Dinguiray, l'un des frères d'Ahmadou.

Au point de vue politique, citons les traités conclus par le gouverneur du Lagos, M. Carter, avec les Jebus, les Egbas et les Ilorins.

La Compagnie britannique de l'Afrique méridionale va faire commencer incessamment les travaux du chemin de fer qui continuera la ligne de Vrybourg à Mafeking jusqu'à Fort-Salisbury.

Digitized by Google

Elle recevra dans le Bechuanaland, en compensation, un territoire de 20,000 kilomètres carrés.

Le capitaine von François, commandant les troupes allemandes dans le sud-ouest africain, vient d'occuper Hoorakranz, résidence du fameux chef namaque Hendrick Witbooi, dont les incursions troublaient depuis si longtemps la tranquillité de la colonie.

Le capitaine Williams, qui représente dans l'Ouganda la Compagnie britannique de l'Afrique orientale, a occupé les îles Ouvouma sur le Victoria Nyanza, près du point où le Nil Somerset sort du lac. Les anciens soldats d'Emin-Pacha, entrés au service de la Compagnie, occupent plusieurs forts au sud de l'Ounyoro, et sur les bords du lac Albert-Edouard.

La nouvelle de la mort d'Emin-Pacha a encore couru, mais rien n'est venu la confirmer; il aurait été tué au mois d'août 1892 sur les bords de l'Itouri. On n'a reçu aucune lettre de lui depuis celle qu'il écrivait au docteur Stuhlmann en janvier 1892.

L. Delavaud.

V

La République Argentine et le Chili viennent de terminer, théoriquement du moins, une question de délimitation qui risquait de troubler la paix de l'Amérique du Sud.

Le traité de 1881 n'avait pas tranché toutes les difficultés pendantes entre les deux pays. Cette convention fut le résultat de cinq ans de laborieuses négociations, dans lesquelles les représentants des États-Unis intervinrent à titre de médiateurs officieux.

D'après l'article 1er, la limite des deux républiques est, du nord au sud, jusqu'au 52e degré de latitude, la Cordillère des Andes; la frontière doit suivre la ligne des cimes les plus élevées qui divisent les eaux.

Dans la Patagonie, aux termes de l'article 2, la frontière part du cap Dungeness, rejoint le point où le 70e long. coupe le 52e lat. et se confond avec ce dernier jusqu'au point où il rencontre la ligne des cimes les plus élevées des Andes.

Dans la Terre de Feu et les îles du détroit de Magellan, la frontière est formée par une ligne partant du cap Saint-Esprit et suivant le 60° 34′ long. O. Gr. jusqu'au canal du *Beagle* (art. 3).

L'article 5 établit la liberté de navigation dans le détroit de Magellan qui est déclaré neutre.

Digitized by Google

Les articles 1er et 4 prévoyaient la nomination de commissaires chargés de faire sur le terrain la délimitation. La convention additionnelle du 20 août 1888 régla le fonctionnement de la commission de délimitation qui se réunit en 1890. On discuta sur la question de savoir si on commencerait les travaux au nord ou au sud.

La guerre civile interrompit les travaux des commissaires. Ils furent repris en 1892. Une nouvelle difficulté s'éleva : dans le cas où la ligne des plus hautes cimes ne se confondrait pas avec la ligne de partage des eaux, laquelle faudrait-il adopter comme limite ? Le commissaire chilien, M. Barros Arana, se prononça pour la ligne de partage des eaux ; le délégué argentin, M. Pico, pour la ligne des plus hautes cimes. Cependant, M. Pico mourut. Son successeur M. Virasoro se rendit au mois de janvier dernier à Santiago.

L'importance du débat se comprend : en suivant l'interprétation donnée par les Argentins, la frontière suivrait dans la Patagonie méridionale la chaîne Sarmiento, et la Confédération annexerait ainsi une partie notable de territoires appartenant au versant de l'océan Pacifique. L'interprétation contraire forçait les Argentins à abandonner une partie de la région actuellement occupée par eux.

La convention qui vient d'être signée à Santiago par M. Errazuriz, ministre des affaires étrangères du Chili, et par M. Costa, ministre de la République Argentine, mais en apportant à la règle adoptée un tempérament : chacune des deux républiques a stipulé qu'en certains points elle renonçait aux avantages de l'application du principe. On ne connaît pas encore les concessions qu'elles se sont faites en conséquence en certaines régions. Le texte de la convention est encore tenu secret.

On ne connaît pas non plus le texte du traité signé en 1892 à Buenos-Ayres par le ministre des relations extérieures de la République Argentine avec M. Baptista, alors plénipotentiaire de la Bolivie où il a été élu depuis président de la République. La Bolivie aurait obtenu, paraît-il, la cession du territoire conquis entre les 22° et 24° de lat., 62° et 64° long., en échange d'autres avantages qu'elle aurait faits à la République Argentine.

VI

Nous avons fait connaître le résultat de l'arbitrage confié à l'Espagne par le Venezuela et la Colombie. Le Venezuela n'a pas encore

Digitized by Google

exécuté la sentence arbitrale de 1891 qui le condamne à la perte d'un vaste territoire où il exerçait la souveraineté.

La Colombie fait valoir aussi des prétentions sur une partie des vallées du Rio Negro, du Yapura et de l'Ica, actuellement au pouvoir du Brésil.

Le territoire situé entre l'Ica et le Napo lui est réclamé par l'Équateur, qui revendique une partie du territoire péruvien dans la haute vallée des Amazones.

Entre le Venezuela et le Brésil, la frontière a été fixée par le traité du 5 mai 1859 et par les travaux d'une commission de délimitation en 1883. L'Angleterre occupe les territoires situés à l'ouest de l'Essequibo, que réclame vainement le Venezuela.

Les frontières des Guyanes hollandaise et française ont été déterminées par une sentence arbitrale de l'empereur de Russie en 1891; mais, depuis le traité d'Utrecht, la question des limites du Brésil et de la Guyane française est toujours pendante.

Le Brésil n'a pas fixé ses frontières du côté de la Colombie. Le traité de Saint-Ildefonse (1777) et celui du 27 mars 1867 et la délimitation de 1875 les ont déterminées du côté de la Bolivie. Le traité de 1890, rectifiant et complétant celui du 14 décembre 1857, lui a assuré, du côté de la République Argentine, une partie des territoires des « missions occidentales ».

Les traités signés à la suite de la guerre du Pacifique ont fixé les limites du Pérou, de la Bolivie et du Chili. Le Pérou a cédé pour dix ans au Chili la province de Tacna dont un plébiscite doit déterminer la situation en 1894; et, à titre définitif, la province de Tarapaca. La Bolivie a abandonné au Chili l'administration de la province d'Antofagasta par la trêve de 1883.

La Bolivie et le Paraguay n'ont pas fait encore la délimitation de leurs territoires respectifs.

Entre le Brésil et l'Uruguay, la frontière est tracée par les traités du 13 octobre 1851, du 15 mai 1852 et du 4 septembre 1857; entre le Brésil et le Paraguay, par le traité du 9 janvier 1872; entre le Brésil et le Pérou, par les traités du 23 octobre 1851 et du 22 octobre 1868, entre le Brésil et la Guyane anglaise, par l'arrangement provisoire de 1842; entre le Paraguay et la République Argentine, par le traité de 1872.

La République Argentine n'a cessé de protester contre l'occupation des îles Malouïnes ou Falkland par l'Angleterre. X.

Digitized by Google

L'ORTHOGRAPHE DES NOMS AFRICAINS

Quelques géographes de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie se sont mis d'accord pour écrire et dire désormais *Tombouctou* au lieu de *Timbouctou*[1].

Nous souhaitons que ce ne soit là qu'un commencement, et qu'une détermination du même genre soit prise une bonne fois à l'égard de tous les noms africains. Voici un nombre incalculable d'années qu'ils sont écrits ou prononcés de manières différentes par les nations européennes et par les indigènes eux-mêmes. Ne serait-il pas temps d'adopter pour chacun d'eux une forme définitive, ou, ce qui serait plus simple, de les nationaliser, en les orthographiant conformément à la langue et à la prononciation de chaque peuple de race blanche établi en Afrique? Je crois que nous ne faisons pas autre chose en Europe. Nous laissons parfaitement les Allemands, les Anglais, les Italiens et les Portugais écrire et prononcer à leur manière *Frankfürt, Cöln, London, Firenza, Lisboä,* et nous écrivons de notre côté, comme nous prononçons, *Francfort, Cologne, Londres, Florence* et *Lisbonne*. Tel qui prétendrait que nous devons écrire et dire autrement ne rencontrerait pas plus de crédit que celui qui voudrait nous imposer de ne plus dire *du* macaroni, sous prétexte que ce mot est un pluriel italien, celui de *maccherone*.

Il y a un usage qui prévaut et qui est sans doute le meilleur, puisqu'il l'a toujours emporté sur les autres; c'est celui en vertu duquel on adapte un mot étranger à une langue en l'assouplissant à la prononciation de cette langue. Il faut, d'ailleurs, observer que cette adaptation, malgré ses exigences et sa fantaisie de défiguration, a toujours respecté les noms d'individus. Un scrupule universel a constamment protégé ceux-ci; et il y a peu d'exemples, dans les temps modernes, d'hommes appelés dans les pays étrangers différemment que dans leur pays.

Combien il en est autrement en ce qui concerne les autres noms!

Prenons, par exemple, Tombouctou. Lorsque, à la fin du XIe siècle, les Touaregs fondent cette ville, ils laissent les noirs du Sonrhaï la baptiser *Toumboutou*, ce qui signifie une dépression du sol. Mais eux-mêmes disent bientôt *Toumbutcou* pour Toumboutou et, plus tard, disent enfin *Toumbouctou* pour Toumbutcou. Mais les Arabes, à leur tour, écrivent *Tin-Bouctou* et prononcent *Timebouctou;* c'est cette dernière orthographe qui finit par l'emporter. Récapitulons : Toumboutou au Ve siècle, puis Toumbutcou presque

1. *Dictionnaire de géographie*. Volume 6.

Digitized by Google

dans le même temps, puis Toumbouctou immédiatement après; Tenbuch, d'après une carte en bois du milieu du XVIe siècle; Tombuto, d'après Léon l'Africain (XVIe siècle); Temboctou, d'après Caillié (1828); Timebouctou, d'après les Arabes; Timbouctou ou Tinbouctou, d'après l'orthographe généralement observée dans ces derniers temps; Tombouctou d'après la décision d'hier. Espérons qu'on s'en tiendra là!

Pourtant, on ne peut pas dire que la façon d'orthographier Tombouctou a jamais constitué un embarras sérieux. Dans l'espèce, les géographes avaient au moins un point de repère certain. Ils pouvaient s'autoriser à la fois de la langue sonrhaï, de celle des Touaregs et de la langue arabe, sauf à se donner tort mutuellement tout en ayant chacun raison; car, en somme, si l'adoption d'une orthographe par un peuple n'est pas pour plaire à tous les autres, elle a du moins le mérite de répondre à un besoin de nationalisme dont la nécessité est d'autant plus appréciable lorsqu'il s'agit de désignations cataloguées politiquement. C'est en quoi le géographe allemand Kiepert faisait preuve, il y a quelques années, de tact et d'intelligence sociale lorsqu'il orthographiait les noms à la française sur sa carte des territoires du Congo.

En ce qui concerne certains mots, d'ailleurs, l'usage est impitoyable au point de résister à toutes les tentatives étrangères d'assimilation. Les Grecs ont beau continuer à dire *Joppé* en parlant de Jaffa, nous disons *Jaffa* et les étrangers comprennent mieux Jaffa que Joppé. Laissons donc aller l'usage avec les altérations qu'il entraîne et réglons-nous sur lui. Mais, ayons soin de l'appeler à notre aide lorsqu'il n'existe pas; et quand un intérêt de nationalisation, ou, pour mieux dire, quand un devoir d'assimilation locale nous y pousse, n'hésitons pas à favoriser l'usage d'une orthographe française de préférence à une orthographe étrangère. Il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour l'indigène. Ne vaut-il pas mieux, en effet, indiquer à celui que le hasard des événements associe à nos destinées une orthographe unique, française, que de le laisser rêver devant deux ou trois orthographes différentes, selon qu'il aura devant lui des individus soucieux de prononcer à l'anglaise, à l'allemande ou à la portugaise? Et puis, le plus souvent, il est d'autant plus indispensable de fixer ses idées qu'il donne à ce qui l'entoure des désignations qui ne ressemblent en rien aux nôtres. Ainsi, les gens de Porto-Novo appellent leur ville *Adjashé*. De l'Atlantique au Niger, sur la rive gauche comme sur la rive droite du Sénégal, les noirs appellent Saint-Louis *N'dar*. Nous avons donc appris et imposé les désignations de Porto-Novo et Saint-Louis. Ici, l'œuvre a été méthodique, administrative et nationale. Au contraire, l'usage a rejeté le nom de Boulombel que nos marins de Dieppe donnaient au XIVe siècle à ce qui est devenu Sierra Leone par la volonté des Portugais; et ce même usage a consacré ce nom de Sierra Leone au détriment de Freetown, en substituant communément, même dans les bouches anglaises, une désignation de territoire à une désignation de capitale.

Mais il y a d'autres considérations qui nous obligent à nous inquiéter de l'orthographe des noms africains. Le jour où chacune des parties de l'Afrique sera assujettie à une influence européenne quelconque, il est vraisemblable que celle-ci s'exercera sur l'orthographe locale et consacrera officiellement la désignation définitive des choses. En attendant, et dans l'intérêt de tout le

Digitized by Google

monde, il ne serait peut-être pas mauvais de mettre un peu d'ordre dans la nomenclature de celles-ci [1].

Tout d'abord, je commence par exprimer cette opinion, qui n'a que les apparences du paradoxe, qu'on doit se montrer absolument indépendant à l'égard des règles exprimées par les voyageurs; à moins qu'on ne veuille considérer ceux-ci comme des grammairiens, auquel cas il sera bon de commencer par ne point négliger leurs avis. Pourtant, le traducteur français de Barth écrit *le* Be Nouë alors que Barth se donne la peine d'expliquer que le mot est essentiellement féminin.

Be Nouë ou Be Noe, « ce fut ainsi, dit-il, que j'entendis prononcer le nom du fleuve; mais, plus loin, on dit Bi Nouë. Cette appellation appartient à la langue batta, dans laquelle le mot bee ou be signifie « de l'eau », tandis que, dans les dialectes voisins, on dit bi. Nouë signifie « mère »; les deux mots réunis se traduisent donc par « la mère des eaux », et le nom est essentiellement féminin ».

C'est clair; il y a lieu d'être surpris qu'on persiste sur certaines cartes à écrire le Bénoué, malgré une démonstration aussi concluante. Mais il y a des exemples plus graves, en ce sens qu'ils justifient la perplexité du géographe. Livingstone, s'en rapportant à la prononciation indigène, écrit : Loussizé, Louannda, Lougoufou (fleuves), Sazzi (village sur le Tanganika) et Mosima (île sur le Tanganika). Stanley, s'en rapportant à la prononciation arabe, écrit les mêmes noms : Roussizé, Roussizi, Rouannda, Rougoufou, Zassi, Mouzimou. Donc, il faut choisir. Adopterons-nous la prononciation arabe ou la prononciation indigène? Mais cette dernière est sujette à caution, nous le prouverons tout à l'heure, et la première n'a jamais été pour nous, jusqu'à ce jour, un guide absolu, précisément à cause de ses contradictions avec les langues indigènes et des confusions auxquelles elle nous entraînerait.

Nachtigal, dans son voyage de Tripoli à Mourzouk, signale, par exemple, deux montagnes, les deux Tarfout. Or, son traducteur, Jules Gourdault, observe à ce sujet avec beaucoup de bon sens que, selon la langue arabe, Tarfut, au pluriel, fait Terâfit. Mais, ajoute-t-il, « disons une fois pour toutes que, pour

1. Dans le numéro du 20 mars du *Mouvement géographique* de Bruxelles, M. Wauters, à propos de l'orthographe des noms géographiques au Congo, constatait ce qu'il appelle « un désordre » et présentait quelques observations pour en atténuer les effets.

Les observations de M. Wauters tendent tout simplement à adopter un système préconisé par la Société de géographie de Londres en 1885, système qui a du bon en ce sens qu'il est basé sur la représentation phonétique des sons indigènes au mieux des intérêts des alphabets européens, mais qui ne nous satisfait pas complètement, en ce sens qu'il laisse subsister des conventions contradictoires avec notre langue. Ce doit être tout l'un ou tout l'autre. Nous n'admettons pas qu'on impose à la langue française l'orthographe *zuulu* si l'on doit prononcer en français *zoulou*. D'ailleurs, la Société de géographie de Londres elle-même donnait raison d'avance à la réserve que j'exprime puisque, tout en déclarant que « aucun changement n'est apporté dans l'orthographe des noms étrangers des pays où les lettres latines sont en usage », elle prenait soin de bien spécifier les limites d'extension que l'emploi de ces lettres latines ne devait pas dépasser. « Pour les noms de l'Inde anglaise, on suivra, disait-elle, la transcription adoptée par la *Hunter's Gazzette of India.* » C'est précisément le point de vue auquel je me place. En ce qui concerne les pays africains appartenant à des peuples européens, on adopterait scrupuleusement l'orthographe déterminée par chacun de ces peuples; ce qui revient à dire que chacun de ces peuples userait sur le territoire en sa possession d'une orthographe de son choix, et réciproquement.

Digitized by Google

plus de clarté, nous ne suivrons pas rigoureusement la langue arabe dans ses variations normales ». Et M. Gourdault écrit constamment : le Touareg, les Touaregs ; et jamais le Targui, les Touareg ; ce en quoi il nous paraît être absolument dans le vrai. Nous n'adoptons pas, chez nous, l'orthographe provençale, bretonne ou basque. Nous imposons une orthographe commune à tous et pour tous. D'ailleurs, n'avons-nous pas déjà changé tous les noms primitifs des villes arabes que nous occupons? Les Arabes écrivent : Kaïrouwan, El Keff, Susa, Sfakès, Kābès. Nous écrivons : Kerouan, le Keff, Souss, Sfax, Gabès. Les Arabes écrivent : Wâdi (dépression du sol, cours d'eau de pluie). Nous écrivons : Oued. Les Arabes écrivent Dar-For et nous écrivons Darfour. On a écrit Ouady, pour Ouadaï et Wadaï ; Touareks pour Touaregs ; Sah'ra pour Sahara et même Zaarha, comme l'écrivait Xavier Golberry en 1802. Barth a écrit : Saouya pour Zaouia ; Taouat pour Touât ; Tarki ou Targi pour Targui ; Aïr ou Asben indifféremment, mot que Nachtigal orthographie Ahir ; Ouelad, pour Oulad, Ouled. On a écrit longtemps Oualet pour Oualata, que Léon l'Africain écrivait Gualata. Mollien disait : Fouta-Dhialon, et avait raison, malgré qu'on écrive encore Fouta-Djalon et quelques-uns Foutah-Djallon. Dira-t-on Erg ou Terg, puisque dans le Sahara septentrional on dit Erg et que les Maures du Sahara occcidental[1] disent Terg et écrivent Targ ? Sokoto semble se substituer définitivement à Saccatou ; comme Sansanding a triomphé du Sousundou de Watt et Winterbottom (1794) ; comme Eli-Oud-Amar l'a emporté sur le Ludamar de Mungo-Park ; comme Kabara a remplacé le Cabra de Caillié, et ainsi de suite.

Tous ces exemples tendent à prouver que les influences des langues locales n'ont pas été immuables et qu'en nous soumettant nous-mêmes à ces influences, à différentes époques, nous n'avons pas trouvé le dernier mot de la vérité. Or, la situation est aujourd'hui tout à fait identique. Nous avons donc intérêt à fixer des désignations, non pas parce que celles-ci ont été employées par des voyageurs qui n'ont fait que respecter des usages locaux, ni parce que ces désignations nous semblent plus accréditées chez les Arabes que chez les indigènes, mais surtout parce qu'il convient que nous sortions de l'incohérence de l'orthographe africaine ; parce qu'il est de toute nécessité que nous adoptions des termes définitifs sur nos cartes et dans nos travaux ; parce qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que nous imposions notre orthographe, comme nous l'avons déjà fait, en ce qui concerne les territoires dont la destinée appartient à la nationalisation française ; parce que toutes les puissances africaines, enfin, sont intéressées à suivre notre exemple, autant pour en obtenir les mêmes résultats que pour la simplification intelligente de la géographie[2].

Ne discutons plus pour savoir ou prouver comment on doit écrire tel nom.

1. Exploration Léon Fabert.

2. Déjà le Congrès de géographie d'Anvers, en 1871, s'est occupé de la question et a émis le vœu qu'on tînt compte de deux orthographes, celle locale et celle du pays européen possesseur du territoire indigène. C'est le meilleur moyen de ne rien résoudre.

En 1875, le Congrès de Paris a émis le vœu « que les noms fussent écrits sur les cartes et dans les livres selon l'orthographe du pays auquel ils appartiennent, sauf à indiquer par des instructions séparées la valeur phonétique des lettres latines en rap-

Digitized by Google

Nous n'en finirions plus ; car, pièces en mains, il serait facile d'établir qu'on doit dire Azgueurs pour Azdjers, Camaroes pour Cameroons, Moassina pour Massina, Macina ou Massena, Mellakoré (de *ré*-voilà-*ko*-le ruisseau-*mella*-du mella-arbre) pour Mellakorée ou Mellacorée, etc., etc. D'ailleurs pourquoi deux poids et deux mesures ? A quoi sert de démontrer qu'on doit prononcer de telle manière en vertu de la langue indigène si on n'observe pas partout la même règle ? Pourquoi, si nous nous résolvons à écrire Mellakoré, n'écrivons-nous pas Kolenten et Kaba pour désigner la grande et la petite Scarcies ? Pourquoi écrivons-nous Zanzibar (de l'arabe *zang*-nègre et *barr*-côte) et non pas Unguja, comme les indigènes, qui n'appellent pas Zanzibar autrement ? Et pourquoi ceux qui sont si respectueux d'une grammaire plutôt que d'une autre n'écrivent-ils pas *un* Amoscharh, qui est le singulier d'Imoscharh ?

En somme, nous avons déjà subi bon nombre d'erreurs, d'altérations et de coutumes. Nous nous sommes conformés aux derniers usages ou aux anciens selon que les uns nous semblaient exacts et que les autres ne l'étaient plus. Mais le choix qui nous guidait n'était pas toujours exempt de caprice et de fantaisie. Faudrait-il donc reprendre chaque mot africain, remonter à ses origines et reconstituer une orthographe officielle ? Quel trouble rien que d'y songer ! Le mieux nous paraît, tout en tenant compte le plus possible des usages locaux, d'adopter une forme quelconque et de n'en plus changer en ce qui concerne l'adaptation à la langue française dans les régions où notre langue est destinée à être apprise ; de nous soumettre à l'orthographe étrangère seulement dans les régions où une langue européenne autre que la nôtre imposera sa forme. En un mot, les langues africaines subiront les influences des langues européennes et les formes imposées par ces influences seront celles auxquelles il faudra se soumettre, sous la responsabilité des derniers venus.

Déjà la langue française a commencé cette œuvre d'assimilation relative en simplifiant, dans la sphère de son rayonnement, ce qui constitue une des plus étranges et une des plus graves anomalies africaines, c'est-à-dire la multiplicité des noms donnés à une même chose.

Prenons, par exemple, la grande famille ethnique dont les groupes s'étendent du Soudan occidental au Soudan central et au Soudan oriental. Je veux parler des Peuls, dont la race porte le nom collectif de So.

port avec la langue du pays duquel il s'agissait ». Cette solution ne résoud pas davantage la difficulté.

En 1881, le Congrès de Venise a émis le vœu que les sociétés de géographie s'entendissent « pour fixer au moins d'une manière permanente, logique et rationnelle, la valeur des caractères latins usités dans l'écriture des noms géographiques ». Ce n'est encore là qu'une solution temporaire, par opposition à l'indépendance des langues étrangères les unes envers les autres.

En 1886, enfin, la Société de géographie de Paris a, dans le même but, nommé une commission dont les conclusions, présentées dans la séance du 17 avril, ont offert jusqu'à présent la solution la plus précise, quoique incomplète, dans les termes suivants : « Les noms géographiques des nations qui emploient dans leur écriture des caractères latins seront écrits d'après l'orthographe de leur pays d'origine. » Voilà bien une conclusion sur laquelle on pourrait peut-être s'entendre. Mais, pourquoi des restrictions comme celles-ci : « Le son *ou* français sera représenté par un *u* comme en italien » ; « l'articulation représentée en France par *ch* s'écrira *sh*. Exemple : *scherif*. » Pourquoi donc cela ? Il serait tout aussi logique de nous forcer à écrire *schal* ce que nous avons pris l'habitude d'écrire *châle* !

Digitized by Google

Or, sans entrer dans des considérations scientifiques, inutiles pour ce que nous voulons dire, bornons-nous à constater que les Peuls sont appelés successivement : Foulbe (pluriel de Poulo); Foulan (par les Arabes); Foula (Mandingues); Fellani (pluriel de Bafellantschi; — Haoussa); Fellata (Kanori); Foulfoude, Foulfoulde, Foulani, etc.

La langue française a tendance à ne plus guère les désigner que sous le nom de Peuls ou Peulhs, et c'est sans doute la meilleure manière de conclure, alors que pas un voyageur ne désigne les Peuls par le même nom. Comment pourrait-il en être autrement?

Autre exemple : Les nains, que l'on rencontre à l'est et à l'ouest de l'Afrique, sont appelés Akkas par les Mombouttons, Tikitikis par les Niams-Niams (qu'on devrait appeler au pluriel les Niamah-Niams), Obongos par du Chaillu, Matimbo et Dingo par Battel, etc.

Dans le Soudan oriental, dit Schweinfurth, « chaque peuplade a, pour désigner ses voisins, une appellation différente de celle que lesdits voisins se donnent à eux-mêmes. Il en est ainsi pour les rivières, qui ont autant de noms qu'il y a de tribus sur les territoires qu'elles arrosent ».

Ce que dit Schweinfurth pour le Soudan oriental peut s'appliquer à toute l'Afrique, mosaïque de familles et de langues.

Livingstone a cru être dans la vérité stricte lorsqu'il a parfois appelé le Zambèze le Lyambie. Quels sont, par exemple, les noms du Niger?

Il s'appelle alternativement : Eghirroï (en Touareg), d'où est venu peut-être Nigir par l'adjonction de la lettre N, puis Niger; Issa ou Saï (en Sonrhaï); Mayo (Peul); Kouara (Kombori); Beki N'Roua (Haoussa); Djoliba, Dioliba, Dhiouliba, Youliba, Zolibib (grand fleuve-Mandingue).

Enfin, le docteur Lenz l'a entendu désigner à Tombouctou sous le nom de El Fehal.

« L'idée que les populations appellent tout simplement « le fleuve » le cours d'eau qui arrose leur pays est vraisemblable [1]. C'est ainsi que Châry signifie le fleuve. La même remarque s'applique au Ba des Mandingues, à l'Isa des Sonrays, à l'Eghirrenn des Imocharhs, au Mayo des Foulbès, au Goulbi des Haoussas, au Kouarra des Yorubas, au Bénoué des Battas, etc. Du reste, Tsad et Châry sont proprement un seul mot, prononcé de deux manières différentes. La forme primitive semble être Saré ou Saghé. »

Tout en laissant la responsabilité de l'opinion ci-dessus à son auteur, il n'en est pas moins vrai que les appellations d'un fleuve africain peuvent varier à l'infini, que ce soit pour une raison ou pour une autre, que ces appellations traduisent tout simplement le mot fleuve ou autre chose. « Chose curieuse, dit Stanley, on ne rencontre pas un indigène qui désigne le Congo par une appellation spéciale. Tandis qu'on donne ici [2] un nom au plus petit comme au plus grand des tributaires du fleuve, on n'en a point pour distinguer le Congo des autres cours d'eau. On l'appelle « la rivière ». Qu'importe que cette désignation « la rivière » s'applique à tout le cours d'un fleuve si elle n'est pas exprimée en vingt langues différentes. Mais, c'est précisément dans le con-

1. Charles Grad.
2. De Vivi à Isangila.

Digitized by Google

traire qu'est la difficulté. Nous l'avons déjà dit et nous pourrions multiplier les exemples à l'infini. Celui de l'Ouellé est trop connu et a été la cause de trop d'erreurs pour que nous y insistions. Mais, signalons cette particularité curieuse du Semliki, qui s'appelle Malembé à sa sortie du Rouitan, Nguézi sur le territoire des Vouanga et qui reprend le nom de Semliki à son entrée dans le lac Albert. Qui peut dire si ces désignations sont encore les mêmes à l'heure où nous écrivons? Un simple fait montrera la promptitude avec laquelle les indigènes baptisent un point quelconque. En septembre 1876, notre compatriote Marche, dans son exploration de l'Ogooué, se trouve en présence d'un rapide à l'embouchure de la rivière Ecabo. Un de ses laptots glisse et prend un bain forcé. Vite, les indigènes de Marche appellent le rapide: *Malincomba*, méchant lieu.

Aussi bien, les indigènes s'accommodent des confusions qu'ils créent comme à plaisir. Seuls, les voyageurs et les géographes en ont été ou en sont encore victimes. C'est ainsi que M. Wauters écrit que le 12 avril 1889 l'expédition Stanley-Emin campa à Mazamboui; pendant que le voyageur Casati écrit de son côté qu'on campa à Niangabo, résidence de Madjamboui. Un nom d'homme a été pris pour un nom de ville, ou un nom de ville pour un nom d'homme; c'est ce que je ne me chargerai pas d'éclaircir.

Qui souffre de tout cela? Tout le monde. C'est pourquoi il ne serait peut-être pas sans intérêt d'y apporter remède, en prenant des dispositions cartographiques d'abord, dont le moindre résultat sera de fixer les idées des lecteurs français; de même que celles prises par les autres puissances fixeront les idées des lecteurs étrangers. Et nous nous habituerons ainsi à une orthographe stable et claire en ce qui nous concerne, comme nous nous habituerons à celles adoptées par les peuples étrangers dans les régions africaines qui sont sous leur influence.

Enfin, l'assimilation des indigènes y trouvera profit puisque l'unité dans les procédés de désignations aura pour conséquence l'unité dans le sentiment politique.

L. Sevin-Desplaces.

Digitized by Google

DEUX MISSIONS CHEZ LES TOUAREGS[1]

MISSION DE M. MÉRY

Le but de la mission confiée à l'explorateur par le Syndicat de Ouargla au Soudan, dont M. Georges Rolland est le président, était de s'entendre directement avec la confédération des Azdjers, et d'obtenir le libre passage sur son territoire de nos futures caravanes à destination du Soudan central. C'est là, en effet, logiquement, la première étape du programme de pénétration pacifique de l'Afrique française par le nord, tel que l'avaient compris, avec une rare perspicacité, les signataires du traité commercial de Ghadamès, en 1862.

Au préalable, dès le mois d'août de l'année dernière, le Syndicat avait envoyé M. Méry à Tripoli, pour qu'il s'y renseignât sur le mouvement d'échanges existant entre ce port et le Soudan, ainsi que sur la nature des marchandises échangées. M. Méry était revenu de Tripoli avec des renseignements précis, puisés aux meilleures sources, et ne laissant aucun doute sur la réelle importance du courant commercial qui se fait entre la Méditerranée et le Soudan central par l'intermédiaire des Azdjers et des Kel Oui, les deux confédérations touaregs dont les territoires confinent précisément à l'Algérie.

Le 31 décembre 1892, l'explorateur quittait El Oued avec une forte escorte, nécessitée par la traversée de la zone dangereuse qui sépare notre extrême-sud algérien du pays des Touaregs.

M. le gouverneur général Cambon, dont l'appui et les précieux encouragements ont puissamment aidé les efforts du Syndicat de Ouargla au Soudan, avait bien voulu donner des ordres à l'autorité militaire pour l'organisation de la caravane, qui comptait, au départ, 65 chameaux et 66 hommes.

Le 4 janvier 1893, on était à Hassy Mey, où un bordj, récemment construit, marque le point extrême de notre occupation militaire de ce côté. Le 12, dans le gassi Sjert Brahim, la mission fit la rencontre fortuite du Miad targui, revenant d'Alger, qui consentit à faire route avec elle. Le soir du même jour, Miad et sa mission campaient côte à côte à Bel Heïran.

A partir de Bel Heïran, M. Méry, se dirigeant droit au sud, remonta directement le lit de l'Igharghar, conformément aux instructions qu'il avait reçues. Le premier, il a ainsi constaté, *de visu*, que l'Igharghar est une voie naturelle, absolument libre de sables, ouverte à notre activité.

« Ce fleuve majestueux, aujourd'hui à sec, témoin de ce qu'a dû être le continent africain à l'époque préhistorique, a conservé l'aspect grandiose de

1. Communications faites à la Société de géographie, les 5 et 19 mai 1893.

Digitized by Google

l'époque où il roulait des volumes d'eau considérables. Mais les berges verdoyantes d'antan ont disparu, et de chaque côté les sables se sont amoncelés, formant une imposante ceinture de dunes qui semblent respecter le lit du fleuve, parsemé de graviers brillants et variés. »

Pour bien déterminer le lit de l'Igharghar, M. Méry le suivit, pendant neuf jours consécutifs, jusqu'à sa sortie dans la *Hamada* (plateau rocheux), où il est encaissé entre de hautes falaises crétacées.

Prenant alors les pistes de Ghadamès à In Salah, la mission vint faire de l'eau à Mouilet, et le 22 janvier elle atteignait Temassinin.

Temassinin est un point peu connu, qui a pourtant une grande importance, en raison de sa situation géographique. Il est à cheval sur les pistes suivies par les rares caravanes qui vont d'In Salah à Ghadamès ou à Rhat, et sert de lieu d'étape à tous les Touaregs, Hoggars ou Azdjers, allant à l'est ou à l'ouest. L'oasis compte environ 200 palmiers, arrosés par une eau jaillissante très limpide. Aux environs, sur une étendue de plus de 50 kilomètres, se succèdent de nombreuses sebkhas, tantôt à fond marneux, couvert de végétation, tantôt à croûte saline, et dominées par de hautes falaises dont les couches géologiques, des plus variées, sont nettement accusées. Les fossiles qui jonchent ces sebkhas, attestent l'époque peu éloignée où elles étaient de véritables lacs.

De Temassinin, M. Méry envoya en avant un émissaire sûr et dévoué pour prévenir de son arrivée les chefs Azdjers et leur donner rendez-vous au lac Menkhough. On se rappelle que le lac Menkhough est le point extrême atteint par la première mission Flatters.

Après avoir franchi, entre Temassinin et le mont Khanfoun, rocher avancé du Tassili, un très gros massif de dunes, la mission pénétrait, aux abords de Tebalbalet, dans la région montagneuse qu'elle ne devait plus quitter.

Le 5 février, M. Méry campait à Aïn-el-Hadjad, dont il fallut déblayer le puits comblé par les sables.

L'aspect du pays a complètement changé. Entre les montagnes du Tassili au sud et les dunes de sable au nord, se déroulent les vallées des Igharghaven où l'on rencontre une grande variété de plantes fourragères, qui offrent aux immenses troupeaux de chèvres et de moutons des Touaregs des riches pâturages. L'hazel, le tamarix, l'itel y atteignent la grosseur de nos arbres de haute futaie.

C'est dans ces vallées que la mission devait rencontrer les premiers campements azdjers. Aussi, à Aïn-el-Hadjad, l'émoi fut-il grand dans le personnel déjà considérablement réduit par suite de désertions nombreuses. Cinq indigènes seulement et M. François Guilloux, le seul Français qui eût accompagné M. Méry jusque-là, consentirent à le suivre jusqu'à Menkhough.

La petite caravane reçut partout un accueil cordial; les guerriers venaient au-devant d'elle avec des démonstrations significatives d'amitié; les bergers lui offraient du lait.

Le 15 février, M. Méry arriva au lac et, le même jour, à quelques heures d'intervalle, les chefs Azdjers, prévenus à temps, y arrivaient également.

Le lac Menkhough est aujourd'hui desséché. Une véritable forêt en couvre le fond et c'est par les racines, qui sont bien au-dessus du sol, qu'on peut juger de ce qu'a été son niveau.

Digitized by Google

Le 16 et le 17 février, M. Méry eut avec Guedassen, neveu et héritier présomptif de Mouley, l'amenokal actuel de la tribu noble des Oraghen (de beaucoup la plus importante de la confédération des Azdjers, plusieurs entrevues du plus haut intérêt.

Le grand chef touareg déclara que les « Français venant sur son territoire avec la paix seraient traités en amis, qu'ils passeraient en paix et en paix pourraient retourner ».

« Nous serons fidèles à la parole donnée à Ghadamès, ajouta-t-il; la parole d'un chef est un sceau qui ne s'efface jamais. Mais pas de soldats : ils viendraient deux, puis dix, puis cent, puis mille. Nous ne voulons pas être esclaves. »

Les mêmes assurances d'amitié furent données à l'explorateur, trois jours après, au confluent de l'Oued Samen et de l'Oued Tedjoudet, par le grand chef Mouley lui-même, qui arrivait également au rendez-vous.

« Tiens, dit-il en montrant l'Oued Samen, voilà la route du Soudan. Elle n'a pas de porte. Allez et venez en paix, tes frères et toi. »

M. Méry conclut de ces pourparlers que la route du Soudan central par le nord nous est virtuellement ouverte, si nous voulons la suivre, et il ajoute qu'il est urgent de profiter des excellentes dispositions des Azdjers, en allant franchement à eux. Leur concours et celui de leurs voisins du sud, les Kel-Oui, est pour nous décisif. Ces deux confédérations touaregs détiennent en effet entre leurs mains le seul courant commercial qui ait lieu, du sud au nord, entre le Soudan central et la Méditerranée. Il n'est pas douteux qu'en faisant des Azdjers nos auxiliaires, nos convoyeurs, nous ne puissions dès maintenant prendre part à ce mouvement d'échanges, et le développer au plus grand profit de notre industrie, le jour où nous aurons à notre disposition des moyens de transport plus pratiques.

Au retour, M. Méry a suivi jusqu'à Tebalbalet le même chemin qu'à l'aller, voulant prouver ainsi, en passant une seconde fois au milieu des populations touaregs, que son voyage n'avait pas été un raid hardi. Mais, au delà de Tebalbalet, au lieu de descendre le lit de l'Igharghar, qu'il avait déjà nettement déterminé, et où il se fût encore imposé une privation d'eau bien inutile, il a pris le chemin ordinaire des caravanes, situé plus à l'ouest, à travers les dunes de Taïba.

Tout l'itinéraire suivi a été levé à la boussole par l'explorateur; un certain nombre d'observations astronomiques ont été faites au théodolite par M. Guilloux. M. Méry sera ainsi en mesure de dresser une carte détaillée des régions parcourues et notamment de la zone encore bien peu connue des gassis de l'Igharghar.

En outre, de nombreuses observations météorologiques ont été faites pendant tout le cours du voyage. L'explorateur, enfin, rapporte de belles collections de fossiles, de reptiles, etc., et un herbier des plus curieux, où chaque plante est désignée en langage *temak*.

Digitized by Google

MISSION DE M. F. FOUREAU

M. Foureau, chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique et le gouvernement général de l'Algérie, rappelle ses voyages de 1890 et de 1892 dont les itinéraires figurent sur la carte murale faite pour cette communication; il indique qu'il a relevé cette année trois fractions de routes nouvelles s'élevant à un total de 850 kilomètres; la mission en ayant parcouru en totalité plus de 2,000.

Cet itinéraire, au cours duquel de nombreuses observations magnétiques et hypsométriques ont été faites, est appuyé sur cinquante-quatre observations astronomiques (latitudes et longitudes). M. Foureau fait remarquer que ses différents voyages lui ont fait traverser six fois du nord au sud l'étrange région des grandes dunes par six routes différentes, ce qui permet déjà d'avoir des idées exactes sur la configuration de cette région.

Sa caravane était composée de quarante Chambbas très sûrs et absolument dévoués. Le service de garde de nuit était assuré par six hommes se relayant de deux heures en deux heures, et, le jour, la marche était éclairée par une avant-garde et des flanqueurs. La première partie du voyage jusqu'à Aïn-Taïba en passant par El Alia, Negoussa, Hassi Mjeira, n'offre pas un intérêt majeur, puisqu'il en a été déjà parlé par le voyageur lui-même et par d'autres.

Le voyageur arrive à Aïn-Taïba et prend à partir de ce point une route nouvelle et intermédiaire entre ses anciens itinéraires de 1890 et de 1892, laissant dans l'est la vallée de l'Igharghar en reg plan et uni qu'il a suivie l'année précédente et dont il a indiqué le point précis de pénétration dans la région des dunes du côté sud.

La mission rencontre des stations préhistoriques et des points où existaient autrefois des sources calcaires qui ont laissé des vestiges remarquables, puis arrive bientôt dans la région des grands Gassis au brillant mirage.

M. Foureau, après avoir bu à Mouilah Mâttâllah, s'arrête à El Biodh où se voient de jeunes palmiers semés en 1880 par le colonel Flatters. Ce point important avait déjà été signalé l'an dernier par l'explorateur à M. le gouverneur général : M. Foureau pensait que la construction d'un poste en ce point serait d'une incontestable utilité.

Le voyageur donne des détails géologiques et botaniques fort intéressants sur la région de l'Erg qu'il vient de traverser en ce point.

Après avoir franchi la dépression de l'ouad Tarfa, couverte de vieux tamarix, la mission marche sur le plateau rocheux de Tinghert, coupé de ravins et profondément entaillé par la faille où a passé l'Igharghar et dont les bords à pic dominent le fond du lit de plus de 120 mètres. Une succession de plateaux superposés, dont il faut descendre les berges, amène bientôt le voyageur à Temassinin, petite oasis de deux cents palmiers arrosés par une source d'eau vive à très faible débit. On voit là le tombeau de Sidi Moussa bou Kobreïne des Touaregs. Là demeure un gardien des palmiers, El-Hadj-Embarck, qu'avait déjà vu M. Foureau l'an dernier; il lui donne quelques renseignements parmi lesquels la nouvelle que les Kebars des Azdjers se trouvent près de Ghadamès.

Digitized by Google

L'explorateur décide donc de se rendre vers cette dernière ville. Deux routes également en sol extrêmement dur de hamada se présentent devant lui ; il choisit celle qui passe par l'oudje de l'Erg et qui n'a jamais été parcourue par aucun Européen ; elle compte une douzaine de jours de marche dont dix sans eau. Le premier point situé sur cette route est Hassi Tabankort où l'explorateur avait auparavant rencontré un groupe de Touaregs Azdjers; plus loin la mission touche à Tin-yagguin, cuvette où se voyait autrefois un puits aujourd'hui couvert par le sable ; là restent de nombreux vestiges des temps préhistoriques et aussi des traces plus récentes de campements, des tombes de Touaregs, etc.

Toute la bordure de l'Erg, région très curieuse et jusqu'alors inexplorée, fournit aux chasseurs de la mission de très nombreuses antilopes qui constituent un gibier délicat. Le terrain est de la hamada rocheuse calcaire qui borde sans interruption le pied sud des dernières dunes de l'Erg. Cette hamada devient plus dure à mesure qu'on avance vers l'est. De même, la végétation sur les dunes est excessivement dense dans la seconde moitié de la route la plus rapprochée de Ghadamès.

La mission arrive et campe à Hassi Imoulay qu'elle avait fait reconnaître à l'avance par douze cavaliers d'avant-garde. De ce point, très voisin de Ghadamès — où la mission pour des raisons spéciales ne voulait pas entrer — M. Foureau envoie quatre de ses plus notables Chambbas à la recherche de certains Touaregs connus de lui. Les émissaires, porteurs de diverses lettres, entre autres une émanant des marabouts algériens de l'ordre des Tidjanis, restent absents cinq jours, mais remplissent parfaitement leur mission et ramènent des Touaregs. M. Foureau apprend alors que Abd-ul-Hâkem, sur lequel il comptait, vient de mourir; mais son fils aîné Ouan-Titi a répondu à son appel. Cette troupe arrive sous une pluie battante, ce qui est toujours considéré par les musulmans comme un très heureux présage.

Voici le résumé de ce que disent les Touaregs à M. Foureau :

« La masse de leur nation ne connaît point la convention de 1862, elle sait seulement que nous sommes des infidèles avec lesquels ils ne tiennent nullement à prendre contact; il faut laisser aux Kebars plus éclairés le temps et le soin de mettre les esprits au point et de leur persuader que leur intérêt est de se rapprocher des Français... Voilà deux fois, ajoutent-ils, que nous entendons parler de toi dans le Sahara; tu nous apportes la paix, tu nous amènes la pluie; c'est bien, nous avons confiance en toi, mais il faut faire passer notre conviction dans la pensée de tous; aussi nous ne pouvons actuellement te faire visiter tout notre pays, nous y risquerions notre tête et la tienne, et nous ne voulons pas qu'un Français soit tué chez nous.

« Nous te promettons formellement de plaider la cause française parmi les nôtres; nous n'hésiterions pas, pour te donner confiance, à aller, avec quelques autres notables, en Algérie avec toi, si nous pouvions en ce moment quitter nos campements. Nous te promettons toutefois que ce n'est que partie remise et que nous partirons prochainement en Mïad vers le Ouali d'Alger, où nous te dirons alors que tu peux venir chez nous en toute sécurité et avec qui tu voudras. Donne-nous à cet effet un « serih » (une lettre laissez-passer) qui nous accrédite auprès des chefs de ton pays.

Digitized by Google

Cette lettre a été remise par M. Foureau, et le général De La Roque, commandant la division de Constantine, qui s'intéresse vivement à la pénétration dans le sud, et dont chacun connaît la haute compétence, avisé de ce fait, a bien voulu donner des ordres en conséquence.

Le pouvoir, chez les Touaregs Azdjers, — bien qu'il n'y ait plus d'émir — est toujours aux mains de Mohamed-ben-Ikhenoukhen et de sa famille. Oufenaït, dont on avait parlé ces dernières années, n'est qu'un agitateur et non un puissant.

Les Touaregs ont été très frappés de notre marche en avant et de l'édification de bordjs avancés dans notre Sahara, bordjs destinés à assurer la sécurité et à faire la police du pays ; ceci joue un grand rôle dans leur attitude présente, ce qui prouve que la politique saharienne actuelle — œuvre de M. J. Cambon — est bien la meilleure à suivre et à continuer.

Le commerce est nul entre In-Salah et Ghadamès et peu important entre l'Aïr, la région du Tchad et la Méditerranée, au dire des Touaregs informateurs.

La traite des noirs, cette unique source de profits, est en voie de diminution ; le courant semble dévié, et les Touaregs, ayant peu de caravanes à convoyer, peu de droits de passage à percevoir, se livrent à des razias plus ou moins fructueuses, mais qui rentrent bien dans leurs habitudes pillardes et guerrières.

Après avoir séjourné trois jours au camp de M. Foureau, Ouan-Titi, enchanté des cadeaux reçus, s'éloigna vers Ghadamès, pendant que la mission, ayant rempli les desiderata du gouverneur général, reprenait sa marche vers le nord.

M. Foureau fait un détour pour aller recueillir les ossements de deux pères blancs des missions d'Afrique, les Pères Richard et Pouplard, assassinés en 1881 non loin de Ghadamès. La mission a rapporté et remis au supérieur des Pères blancs ce qu'elle a pu trouver de ces restes ainsi que quelques-uns des volumes qui gisaient sur le sable et que le climat sec du Sahara avait très peu détériorés.

Le voyageur rentre à nouveau dans la région des dunes qui, hautes de 200 ou 300 mètres d'abord, s'atténuent peu à peu jusqu'à leur limite nord où elles n'ont plus que 70 mètres. Sur ce parcours, très belle végétation et gibier très abondant. La mission y constate l'existence antérieure de lits de rivière paraissant se diriger vers l'ouest, et de lacs desséchés dont le sol est jonché de coquilles dont il a été rapporté des spécimens.

La caravane arrive ensuite à Hassi Touaïza, situé à six jours de marche au sud de Tougourt. Elle a parcouru depuis Ghadamès plus de 320 kilomètres en soixante-dix-huit heures de marche effective accomplies en huit jours et demi.

L'explorateur entre ensuite dans quelques détails très typiques sur la vie de campement, sur l'abreuvage aux puits; il raconte les jeux et les chansons des hommes de son escorte, etc.

En terminant, il cite un passage de son rapport spécial au gouverneur de l'Algérie et remis dès l'an dernier, rapport dans lequel il indiquait comme très utile la création de postes avancés à El-Biodh, à Temassinin et à Hassi

Digitized by Google

Messegguem. Il dit que la politique suivie semble lui donner raison, puisqu'on a créé trois postes à Mey, à Berreçof et à Inifel, et il espère qu'on continuera. C'est là, dit-il, une démonstration de notre force vis-à-vis des Touaregs et il estime que si les coups de fusil sont inutiles, cette démonstration de force est indispensable pour notre pénétration facile dans le Sahara et pour notre autorité et notre sécurité futures dans l'extrême sud. Il reporte sur M. Cambon l'honneur de ces créations.

M. Foureau ajoute quelques mots sur le rôle considérable que le gouverneur de l'Algérie est appelé à jouer dans notre empire musulman ; il le compare à un véritable ministre des affaires étrangères pour l'Afrique du Nord, disant : « C'est là un rôle difficile et pesant qui incombe à M. Cambon, mais nous sommes persuadé que nul mieux que lui n'est apte à le remplir. »

M. Foureau termine sa conférence en disant : « Le résultat principal de mon voyage, au point de vue politique, est d'être entré en relations avec les Touaregs, et d'avoir apporté de cette entrevue avec eux l'assurance de la venue prochaine chez nous comme ambassadeurs des plus notables des Azdjers... Quant à la vengeance que nous devons tirer du massacre de Flatters, j'ai l'espoir que bientôt les véritables chefs qui ont dirigé le coup de main auront payé de leur liberté ou de leur vie le sang de nos compatriotes morts pour la grandeur de la France au centre du Sahara. »

Digitized by Google

PREMIERE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

(SUITE)

Voici un autre genre de superstition : d'après eux les morts errent pendant la nuit et se nourrissent de *guarina*, fruit que nous ne connaissons pas en Europe et qui ressemble au coton. Ils aiment à se mêler aux vivants et à tromper les femmes. Ils empruntent la forme d'un homme et paraissent vouloir jouir des faveurs féminines, mais, au moment d'en venir au fait, ils s'évanouissent dans les airs. Si l'on suppose, quand on sent quelque chose d'étrange dans son lit, que c'est un mort qui est couché près de soi, il n'y a pour s'en assurer qu'à toucher son ventre. Les morts, en effet, peuvent, d'après eux, emprunter tous les membres humains, sauf le nombril. Si donc on reconnaît à l'absence de nombril qu'on a affaire à un revenant, il suffit de le toucher pour qu'il disparaisse aussitôt. Pendant la nuit, et très souvent en chemin et sur les voies publiques, des revenants se présentent ainsi aux vivants. Si le voyageur ne se laisse pas déconcerter, le fantôme s'évanouit. Si, au contraire, il se laisse épouvanter, telle est la terreur qu'ils lui inspirent que plusieurs insulaires, sous cette impression, perdent la tête et tout sang-froid[1]. Lorsque les Espagnols demandèrent aux insulaires qui les avait infestés de cette contagion de croyances absurdes, ils répondirent qu'ils les tenaient de leurs ancêtres, et qu'elles avaient été de temps immémorial conservées par des poésies que personne autre que les fils des caciques n'a le droit d'apprendre. C'est à la mémoire qu'ils se fient pour retenir ces poésies[2], car ils n'ont pas d'écriture. Aux jours de fêtes, les fils des caciques les chantent au peuple comme des cantiques sacrés. Ils n'ont qu'un seul instrument de musique. Il est en bois, concave, et sonore. On le frappe comme on frappe un tambour.

Les propagateurs de ces superstitions sont des augures nommés *bovites*. Ils servent encore de médecins au peuple ignorant. Ce sont des menteurs déterminés. Ce qui donne à ces augures un grand crédit sur le peuple, c'est

1. Les Slaves avaient également cette superstition. Voir RAMBAUD, *la Russie épique*.
2. Ces poésies indigènes se nommaient *arreytos*. On en a conservé quelques-unes : Voir le *Rabinal Achi*, traduit par BRASSEUR DE BOURBOURG à la suite de sa *Grammaire quichée*.

Digitized by Google

qu'ils lui ont persuadé que les zémès entrent en conversation avec eux et leur prédisent l'avenir. Si quelque malade recouvre la santé, les bovites lui persuadent qu'il le doit à l'intervention des zémès. Lorsqu'ils entreprennent la guérison d'un personnage, les bovites commencent par jeûner et se purger. Ils avalent une herbe enivrante, et, quand ils l'ont réduite en poussière et absorbée, ils entrent en fureur comme les ménades et disent que les zémès leur apprennent de nombreux secrets. Ils vont trouver le malade, après avoir mis dans leur bouche un os, ou une petite pierre, ou un morceau de viande. Ils font sortir tout le monde, excepté deux ou trois personnes désignées par le malade. L'opérateur commence par passer la main, avec des gestes incohérents, et à trois ou quatre reprises, sur la figure, les lèvres et les narines; il souffle sur le front, sur les tempes, sur le cou, et aspire la respiration du malade[1]. C'est pour cela qu'il prétend ensuite qu'il a cherché le mal jusque dans les veines de celui qui en souffre. Puis, frottant les épaules, les cuisses et les jambes, il écarte les mains et les pieds; si les mains sont resserrées, il les élargit de façon à ce qu'elles présentent la paume ouverte, les secoue vigoureusement, affirme qu'il a mis en fuite la maladie, et que le sujet sera bientôt hors de danger. Enfin le prenant par le dos, il sort de sa bouche, comme un escamoteur, le morceau de viande qu'il y avait introduit au préalable, et se met à crier : « Voilà ce que tu avais mangé au delà de ce qui était nécessaire ! Maintenant tu te porteras bien, puisque je t'ai enlevé ce que tu avais de trop dans le corps. » Si l'opérateur s'aperçoit que la maladie de son client s'aggrave, il s'en prend au zémès, irrité, prétend-il, de ce qu'on ne lui a pas construit de maison, de ce qu'on l'a traité avec moins de respect qu'il n'aurait fallu, de ce qu'on ne lui a pas consacré les produits d'un champ. Le malade vient-il à mourir, ses proches recourent à des incantations magiques pour qu'il déclare s'il a succombé à la force des choses ou par l'incurie de son médecin, qui n'aurait pas jeûné convenablement ou aurait donné un remède qui ne convenait pas à la maladie. Si le malade est mort par la faute de son médecin, on tire vengeance du médecin. Quant aux pierres et aux os que les bovites sont censés cacher dans leur bouche, les femmes, si elles parviennent à en saisir un fragment, l'enveloppent avec grand respect dans des chiffons et le conservent avec soin. Elles pensent que ces talismans ont une grande influence au moment des couches, et elles les honorent comme des zémès.

Les insulaires rendent hommage à de nombreux zémès, chacun au sien. Les uns en fabriquent de bois, parce que c'est au milieu des arbres et dans les ténèbres de la nuit qu'ils ont reçu l'avertissement des dieux. Les autres l'ont entendu au milieu des rochers, aussi se fabriquent-ils des zémès en marbre. D'autres ne sont qu'en racines, car ils se sont révélés au moment où les insulaires cultivaient leurs ages, ce genre de céréales dont j'ai parlé plu haut. Ne s'imaginent-ils pas que ces derniers zémès veillent à ce que leur pain d'age soit bien cuit? C'est ainsi que les anciens croyaient que les dryades, les hamadryades, les satyres, les pans et les néréides veillaient sur

1. Ce sont les pratiques du magnétisme. Il est curieux de les trouver aussi nettement indiquées, et dans le nouveau monde. Plusieurs peuplades indigènes, surtout dans l'Amérique méridionale, recourent encore à ces passes étranges. Voir COUDREAU, *la France équinoxiale*.

Digitized by Google

les fontaines, les forêts et les mers, et attribuèrent à chaque espèce, dans la nature, une divinité protectrice. Les insulaires d'Hispaniola pensent de même que les zémès qu'ils invoquent répondent à leurs souhaits. Lorsque les caciques veulent consulter les zémès sur l'issue de la guerre, sur la récolte, sur leur salut, ils entrent dans la maison consacrée aux zémès et absorbent par les narines du *cohobba*. C'est cette herbe enivrante qui jette aussi les bovites dans un état frénétique analogue. Aussitôt ils croient voir les toits de la maison se substituer aux planchers, et les hommes se promener la tête en bas. Telle est la violence de cette poudre de cohobba que lorsqu'on l'absorbe on perd toute connaissance. Dès que s'apaise l'action du stupéfiant, les bras s'abaissent, la tête se penche, les genoux fléchissent. Le cacique, après être resté quelque temps dans cette attitude, dresse la tête comme s'il cessait de dormir, et, levant les yeux au ciel, commence à balbutier quelques mots enfin. Ses principaux courtisans qui l'entouraient, car aucun homme du peuple n'est admis à ces mystères, élèvent la voix et le remercient de ce qu'il a si promptement abandonné les zémès pour retourner vers eux. Ils lui demandent ce qu'il a vu. Alors le cacique, ouvrant la bouche, affirme que pendant tout ce temps il a parlé avec le zémès; et, comme s'il était encore sous un délire prophétique, il leur annonce la victoire ou la défaite, s'il s'agit d'une guerre engagée, ou bien la farine en abondance, la peste ou la santé, en un mot tout ce qui lui vient à la bouche. Étonnez-vous après cela, très illustre prince, de ce souffle apollonien qui jadis transportait de fureur les sibylles. Vous pensiez que cette superstition antique avait fait son temps : vous voyez bien que non.

J'ai parlé de tout ce qui, en général, avait trait aux zémès; mais je crois ne pas devoir passer sous silence certaines particularités. Le cacique Guamaretus avait un zémès nommé Corochotos. Il l'avait attaché à l'endroit le plus élevé de sa maison, mais on raconte que Corochotos en descendait souvent, après avoir rompu ses liens, toutes les fois qu'il voulait ou se livrer à l'amour, ou manger, ou se cacher. Quelquefois il disparaissait pendant quelques jours, montrant ainsi sa colère d'avoir été négligé dans son culte et ses honneurs par le cacique Guamaretus. Un jour, dans la résidence royale de Guamaretus, naquirent des enfants avec deux couronnes. On pense que c'étaient les fils du zémès Corochotos. Guamaretus fut battu par les ennemis en bataille rangée, sa résidence et son palais furent détruits et incendiés, mais Corochotos brisa ses liens et sauta en dehors de la maison qui brûlait; on le trouva à un stade plus loin. Un autre zémès, nommé Épileguanita, était représenté sous la forme d'un quadrupède. Il était en bois. Souvent il quittait le lieu où on l'adorait pour se jeter dans les forêts. Toutes les fois qu'ils apprenaient sa fuite, ses adorateurs se rassemblaient, et, avec de pieuses snpplications, le cherchaient partout. Quand ils l'avaient retrouvé, ils le reportaient pieusement sur leurs épaules dans le sanctuaire qui lui était consacré. Lorsque les chrétiens débarquèrent à Hispaniola[1], Épileguanita s'enfuit et ne reparut plus; ce fut un funeste pronostic pour les malheurs de la patrie. Ce sont les vieillards qui ont rapporté ces traditions.

1. Comparer au récit de Martyr celui de CHARLEVOIX dans son *Histoire de Saint-Domingue*.

Digitized by Google

Les insulaires adoraient encore un zémès de marbre, avec les attributs du sexe féminin, assisté par deux zémès mâles, qui lui servaient de ministres. Un de ses coadjuteurs, sur l'invitation d'une femme, remplissait l'office d'un héraut vis-à-vis des autres zémès, qui viennent en aide aux femmes lorsqu'il s'agit d'exciter les vents, les pluies et les nuages. Quant à l'autre Zémès on prétend que, sur l'ordre du zémès féminin, il rassemblait les eaux qui tombent du haut des montagnes dans les vallées, et les lâchait, comme des torrents qui ravageaient les campagnes, toutes les fois que les insulaires n'avaient pas rendu à cette idole les honneurs qui lui étaient dus et qu'elle réclamait.

Voici, très illustre prince, un trait digne d'être conservé et par lequel je terminerai mon livre. Les insulaires d'Hispaniola étaient à l'arrivée des Espagnols fort affectés. Jadis deux caciques, et l'un d'eux était le père de ce Guarionex dont nous avons parlé plus haut, s'étaient quinze jours de suite abstenus de boire et de manger, afin de consulter les zémès sur l'avenir. Ce jeûne disposa les zémès en leur faveur. Ils leur répondirent que dans quelques années débarquerait à Hispaniola[1] une race d'hommes vêtus, qui bouleverserait les rites et les cérémonies des insulaires et massacrerait tous leurs enfants ou les priverait de la liberté. La jeune génération appliqua la prophétie aux Cannibales. Aussi, dès qu'on apprenait que les Cannibales avaient débarqué quelque part, on s'empressait de fuir et on n'essayait même pas de leur résister; mais, quand les Espagnols eurent mis le pied dans l'île, ce fut à eux que les insulaires rapportèrent la prophétie, et ils pensèrent que c'était bien la race annoncée. En quoi il ne se trompaient pas. Tous aujourd'hui sont soumis aux chrétiens, et ceux qui résistèrent ont été exterminés. Quant aux zémès il n'en reste que le souvenir, car on les a tous transportés en Espagne, pour nous apprendre la vanité de ces simulacres et les ruses des démons. Je vous en ai raconté plusieurs que vous connaissez maintenant, très illustre prince. Vous en saurez beaucoup d'autres plus tard, puisque c'est probablement demain que vous partez pour ramener à Naples votre grand'tante, que vous aviez accompagnée jusqu'ici conformément aux ordres de votre oncle le roi Frédéric. Vous avez le chapeau sur la tête : moi je suis fatigué. Donc, portez-vous bien et gardez bon souvenir de votre dévoué Pierre Martyr, puisque vous l'avez forcé, en vous servant du nom de votre oncle Frédéric, de faire ce choix parmi l'amas considérable de matériaux qui étaient à sa disposition.

(*A suivre.*)

1. Il est curieux de signaler la concordance de toutes les traditions américaines, qu'il s'agisse des Antilles, du Mexique et du Pérou, sur la venue prochaine d'étrangers qui devaient conquérir tous les pays où ils débarqueraient. C'est surtout au Mexique que ces prédictions furent faites avec un caractère de précision très étrange.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

MINISTÈRE DU COMMERCE
DE L'INDUSTRIE ET DES COLONIES
COMMISSARIAT GÉNÉRAL

A M. Ludovic Drapeyron, docteur ès lettres, agrégé de l'Université.

Paris, le 23 mai 1893.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que la Commission nommée par M. le ministre du commerce dans le but d'assurer la participation de la France aux congrès de l'Exposition universelle de Chicago (*World's Congresses*) a décidé de vous accréditer auprès des présidents de ces congrès.

J'informe directement de cette décision M. le président du *World's Congress auxiliary* en le priant d'en donner avis au président du *Congrès de géographie* où vous vous proposez d'assister.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le secrétaire, CH. GARIEL. — *Le président,* YVES GUYOT.

MUNICIPIO DI GENOVA

Illmo Sig. Dr Ludovico Drapeyron direttore della REVUE DE GÉOGRAPHIE. *Parigi.*

Addì, 16 maggio 1893.

Dall' Ambasciata italiana in cotesta illustre capitale mi fu trasmesso il fascicolo della *Revue de Géographie* (maggio 1893) in cui è inscrito il resoconto della Commemorazione Colombiana tenuta nella « Mairie du Panthéon » il 15 aprile u. s.

Doppiamente mi professo obligato alla S. V. Illma sia per le gentili espressioni usate a mio riguardo, come pel cortese presente fattomi tenere della relazione intorno all' omaggio prestato al gran Genovese da tanti illustri cultori delle scienze geografiche.

Con piena osservanza

Il sindaco
A. PODESTÀ.

Digitized by Google

EBEN NORTON HORSFORD

Eben Norton Horsford, qui vient de mourir, était né le 27 juillet 1818, à Moscou, comté de Livingston, État de New-York; il est mort à Cambridge, Massachusetts, le 1er janvier 1893. Elève de Liebig, à l'Université de Giessen, Allemagne, il fut nommé professeur de chimie à l'Université de Cambridge en 1847. Puis abandonnant le professorat, pour se livrer entièrement à la chimie industrielle (1861), il dirigea le grand établissement du *Rumford chemical works*, à Providence, Rhode-Island. Pendant les dix dernières années de sa vie, Horsford a fait de nombreuses recherches sur les découvertes et établissements des Scandinaves avant Christophe Colomb dans le nouveau monde. Ayant réalisé une grande fortune, il dépensait largement en publications très luxueuses et coûteuses, et en constructions de monuments et de statues pour célébrer les découvertes pré-colombiennes. Il a ainsi élevé une belle statue de bronze à Lief Ericksen, le premier Scandinave qui ait foulé le sol du nouveau monde, sur une des promenades de Boston; il a construit une tour à Watertown, près de Cambridge, à l'endroit où il pensait que les Scandivaves avaient bâti un fort pour défendre leur ville de Norumbega.

Ses publications sont surtout importantes : il a reproduit en facsimilé un grand nombre des cartes et portulans les plus anciens de toutes les côtes orientales de l'Amérique du Nord.

JULES MARCOU.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 5 *mai* 1893

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL DERRÉCAGAIX

Nous sommes heureux de reproduire les paroles que le président de la Commission centrale a prononcées sur la tombe du vénéré amiral Pâris, de l'Institut et du Bureau des longitudes, décédé le 8 avril dernier :

« Après les éminents services qui viennent d'être énumérés, il était difficile de passer sous silence ceux que l'amiral Pâris a rendus aux sciences géographiques. Aussi la Société de géographie, dont il était un des membres les plus distingués, a-t-elle tenu à exprimer devant cette tombe les sentiments de haute estime et de vénération qu'elle professait pour l'amiral Pâris.

« Les marques de sympathie qu'il n'avait cessé de lui témoigner depuis près de trente ans lui en faisaient du reste un devoir.

« L'une des plus touchantes lui a été donnée en 1888, lorsque la Société célébra le centenaire de la mort de Lapérouse. Elle eut alors la bonne fortune d'entendre l'amiral Pâris, âgé déjà de 83 ans, lui faire le récit des épisodes de la glorieuse campagne par laquelle, sous les ordres de Dumont-d'Urville, il commença sa belle carrière de marin. Avec quelle verdeur, quelle

Digitized by Google

netteté de pensée, quelle verve juvénile, l'amiral rappelait les souvenirs de sa première navigation !

« Son caractère, resté si jeune, semblait plus alerte encore, et devant l'évocation de ce lointain passé, les assistants eurent comme une vision de ce jeune officier de l'*Astrolabe*, plein de zèle et d'activité, toujours en éveil, toujours prêt à remplir les devoirs d'un service pénible et les missions les plus périlleuses. En l'écoutant, il semblait que ce célèbre voyage durait encore, et que l'ère des grandes circumnavigations était loin d'être close. Avec lui cependant s'éteint le dernier survivant de cette brillante épopée de près de trois quarts de siècle, pendant laquelle, presque sans interruption, nos navires ont sillonné les mers, découvrant des terres nouvelles, et recueillant une abondante moisson d'observations auxquelles la physique terrestre doit une large part de ses progrès.

« A ce titre encore, c'était un devoir pour la Société de géographie d'apporter ici le témoignage des profonds regrets que lui inspire la mort de l'amiral Pâris.

« Qu'il me soit donc permis, au nom des sciences géographiques, et, comme soldat, au nom du ministre de la guerre, de rendre un solennel hommage au vaillant marin qui sut allier si brillamment les qualités du savant à celles de l'officier, et dont la vie entière restera pour nous un modèle d'abnégation, de dévouement et d'honneur. »

Lecture est donnée également de la courte notice transmise par M. Ludovic Drapeyron sur Cassini de Thury au sujet du monument qui doit être érigé à l'auteur de la première grande carte de la France. Cette communication est accueillie avec une faveur marquée, comme le constate l'*Officiel* du 16 mai 1893 par la plume de M. Guillaume Depping, dans l'un de ces excellents comptes rendus consacrés par lui aux travaux de la Société de géographie.

Des recherches de M. Romanet du Caillaud, il résulte que les premiers navigateurs européens qui aient abordé en Chine sont : 1° en 1515, Rafaël Perestrello, lequel est probablement le neveu de Christophe Colomb; 2° en juillet 1517, Duarte Coelho; 3° en août 1517, Ferñao Peres d'Andrade, tous trois Portugais.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Séance du 23 mai 1893

PRÉSIDENCE DE M. MEURAND

Parmi les assistants, on remarque M. de Mas-Latrie, de l'Institut, Maistre, l'explorateur africain.

MM. Gauthiot et Dunan dépouillent une fort intéressante correspondance. Le premier lit des extraits de lettres de M. Massie, le regretté vice-consul français, qui avait si bien prévu la question siamoise et qui dès, le 27 juin 1889, écrivait à un de ses amis habitant Paris :

Digitized by Google

« J'ai récemment découvert qu'il existe une route menant en moins de vingt-quatre jours de notre point d'arrivée sur le Nam-Hon à Xiang-Hong, lieu de concentration de toutes les caravanes qui traversent la Birmanie. Par cette voie nous pouvons, par rapport au commerce de la Chine centrale, rendre nulle la voie birmane et monopoliser le marché de près de deux cents millions de consommateurs riches : les Chinois de la Chine centrale. Je voudrais que des études fussent ordonnées et qu'après vérification, on s'appliquât à faire reprendre au commerce chinois la vraie route vers la mer, celle qui est la plus facile et la plus courte. » Et le 16 janvier 1890, il revient à la charge : « Faites donc ressortir à Paris toute l'importance que devrait avoir pour le Tonkin et pour la France la voie qui relie Xiang-Hong au golfe du Tonkin par le Nam-Hon, c'est-à-dire le Yang-Tsé-Kiang à la mer orientale française. »

Le 15 décembre de la même année, M. Massie écrivait : « J'apprends que les Siamois se sont avancés dans l'ouest des provinces de Vinh et de Hatinh. Le fait est stupéfiant d'audace, s'il est vrai (*il ne l'était que trop*). » Il résumait ainsi le mot d'ordre venu de Bangkok : « Prenez et gardez le plus possible en évitant tout conflit armé. »

M. Gaston Deschamps, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École d'Athènes, a fait une très intéressante conférence, à la fois pittoresque et commerciale, sur le vilayet d'Aïdin, en Asie Mineure, l'un des plus beaux de l'empire ottoman, et dont la population est de près de deux millions d'habitants. L'orateur nous mène aux sommets poétiques du Sipyle et du Tmolus, aux bords non moins littérairement célèbres de l'Hermès et du Méandre. Il nous introduit ensuite dans la ville, si active, de Smyrne, où il nous montre notre part, qui peut s'accroître encore beaucoup, au profit de la mère patrie, dans cette activité.

La conférence de M. Georges Pouchet sur son « excursion » aux terres glacées de Jean Mayen et au Spitzberg, fait contraste avec celle de M. Gaston Deschamps, sauf en ce qui concerne l'intérêt du récit, le charme de la diction et de la pensée.

GROUPES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Le conseil de la Société de géographie commerciale a décidé la création d'une *Section de l'Indo-Chine*.

Dans la *Section de l'Afrique*, présidée par M. Leroy, M. Gaillardon a présenté à la section et fait adopter par elle un vœu dans la forme suivante : « Afin d'éveiller dans l'esprit des enfants l'idée d'un lien intime entre la France et l'Algérie, à toutes les cartes murales de la France destinées aux écoles communales primaires sera annexé une carte ou un carton figurant sur une même feuille avec leurs dimensions relatives et autant que possible dans leur situation respective exacte, la France, l'Algérie et la Tunisie. »

M. Chaper a attiré l'attention de la section sur ce fait qu'au témoignage très digne de foi de M. Treich-Laplène il existe à deux ou trois journées de Grand-Bassam des mines d'or. Ces mines, exploitées par les indigènes au moyen des

Digitized by Google

procédés les plus primitifs, sont des mines quartzeuses. Une constatation officielle en bâterait l'exploitation méthodique par des capitaux venus d'Europe. Les indigènes des environs de Grand-Bassam sont très doux et fourniraient la main-d'œuvre.

A la *Section d'Enseignement*, c'est M. Yves Guyot qui présidait, assisté de MM. Turquan, Anthoine, Max. Mabyre, secrétaire. M. Vannacque, vice-président de la Société de statistique de Paris, a développé quelques considérations sur la géographie postale de la France, c'est-à-dire sur la manière dont le territoire est desservi par les trois grandes divisions de la poste, service sédentaire, service ambulant, service maritime. L'orateur a montré, cartes, diagrammes et cartogrammes à l'appui, comment chacun de ces services coopère au fonctionnement postal qui consiste à recevoir dans des points aussi multipliés que possible du territoire, des objets de correspondance, à les acheminer avec rapidité sur les lieux de destination et à en faire la remise entre les mains des destinataires. Les établissements de poste sont actuellement au nombre de 7,312, savoir 6,775 recettes simples ou composées, 104 recettes composées de Paris, 188 facteurs boîtiers de l'État, 34 recettes municipales, 139 facteurs boîtiers municipaux et 72 bureaux auxiliaires.

Les bureaux ambulants sont divisés en huit lignes qui sont celles du Nord, de l'Est, de Lyon, de la Méditerranée, du Sud-Ouest, des Pyrénées, de l'Ouest et du Nord-Ouest; ces huit forment huit directions qui comprennent 90 bureaux ambulants dont le parcours quotidien dépasse 51,000 kilomètres, soit annuellement 18,615,000 kilomètres. Les services maritimes comprennent onze réseaux : ceux de la Méditerranée et de la mer Noire, de l'Indo-Chine, des côtes orientales d'Afrique, de l'Australie, du Brésil et de La Plata, soumissionnés par la Compagnie des Messageries maritimes; les réseaux des États-Unis, des Antilles et du Mexique, de l'Algérie et de la Tunisie, soumissionnés par la Compagnie générale transatlantique; la Corse desservie par la Compagnie Fraissinet; l'Angleterre par des compagnies anglaises; enfin les côtes occidentales d'Afrique par la Compagnie Fraissinet et par la Compagnie des Chargeurs réunis. Ces onze services réguliers exécutent un parcours annuel de 1,083,599 lieues marines. L'administration des postes françaises a fait réunir tous les éléments de statistique postale pour l'exposition de Chicago; M. Vannacque a été heureux d'en donner la primeur aux membres de la 4e section, dont une des spécialités est de s'occuper de statistique.

M. Noël Pardon, gouverneur des colonies, a parlé de l'act Torrens, et de son application; il s'est empressé, dès le début de sa conférence, de rendre un hommage public et mérité au président de la section, M. Yves Guyot, qui est le promoteur du Crédit immobilier par l'application du régime de l'act Torrens en Tunisie. Le système, résumé ici même précédemment, a été appliqué par l'Espagne aux îles Philippines, par la Belgique au Congo indépendant et par l'Italie à l'Érythrée.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ETHNOGRAPHIQUE

La lutte des langues danoise et allemande. — A la Société d'ethnographie, M. Hansen-Blangsted a résumé le rapport de l'inspecteur scolaire danois P. Lauridsen sur cette intéressante question. Au moyen âge, cette lutte, dans la partie sud du Jutland méridional (Slesvig), se produisit d'abord, non entre deux peuples et deux langues seulement, mais entre trois peuples, les Danois au nord, les Saxons ou Holsteinois au sud, les Vendes au sud-est, qui avaient chacun leur langue propre. Les Vendes, et avec eux la langue qu'ils parlaient, disparurent les premiers. La lutte se restreignit alors entre le danois et l'allemand. Elle continue aujourd'hui encore avec une vigueur remarquable de part et d'autre. La frontière méridionale de la langue danoise était en réalité la rivière *Trene* et le *Kurgraven*. Depuis longtemps cependant les Danois avaient fondé des colonies plus au sud, principalement dans la presqu'île de *Svansee*, située au sud-est de Hedeby, actuellement Slesvig. L'extension de cette colonisation peut être suivie dans la nomenclature des pays, des villes, des forêts, etc. Elle s'étendait jusqu'à Kiel et Rensborg. Les Saxons, occupés par les révoltes continuelles des Vendes, n'entrèrent définitivement en lutte avec les Danois que vers l'an 1200. A cette époque, leur langue n'arrivait pas jusqu'à l'Eider, tandis que la langue danoise, par les victoires de Valdemar Seir (le Glorieux), se parlait jusqu'à l'Elbe. Mais de 1200 à 1240, la lutte s'engagea et s'étendit jusque dans le Holstein septentrional : par ce fait même, elle commençait dans le Jutland méridional (Slesvig). Bien que le Danemark, depuis la mort de la reine Marguerite, la Sémiramis du nord, ait été, à de rares exceptions près, gouverné par des rois complètement allemands, et que leur but certain ait été de détruire la nationalité et la langue danoises au profit des Allemands, la lutte reste ouverte, et la rivière *Trene* est toujours la véritable séparation entre les deux peuples.

REVUES RUSSES

Zapiski (Suppléments) **de la Société Impériale russe de Géographie.**

S. Baltramaïtis. *Recueil de matériaux bibliographiques relatifs à la géographie, l'ethnographie et la statistique de la Lithuanie* (section d'ethnographie, t. XXI, fasc. 1). Saint-Pétersbourg, 1891. — Bibliographie très complète (4096 numéros), suivie de la liste des livres lithuaniens et vieux prussiens publiés de 1553 à 1891.

A.-J. Voeïkov. *Observations météorologiques pouvant servir à l'économie rurale faites en Russie en* 1888 *et* 1889 (section de géographie générale, t. XXII, fasc. 4). Saint-Pétersbourg, 1892. — Les observations ont été faites dans 52 stations en 1888; dans 49 en 1889. L'hiver de 1887-1888 s'est signalé par l'abondance des neiges; aussi les rivières ont-elles été richement alimen-

Digitized by Google

tées pendant l'été suivant, surtout dans les gouvernements des Terres Noires. En 1889, le printemps a été tardif et froid dans toute la Russie, puis sont venues en mai des chaleurs subites et excessives, auxquelles ont succédé à nouveau, vers la fin de mai, des froids accompagnés de gelées et même de neige en quelques endroits. Il gela ainsi jusque vers 49° de latitude, à des dates variant entre le 26 et le 29 mai (7 et 10 juin). Du reste, ces gelées tardives n'empêchèrent pas la récolte des céréales en 1889 d'être supérieure à celle de 1888.

A. Sokolov. *Observations sur les oscillations du pendule à réversion de Repsold* (section de géographie générale, t. XXIV, fasc. 4). Saint-Pétersbourg, 1892. — M. Sokolov a exécuté ses observations à Varsovie et à Bobrouisk en 1888; à Samara, Orenbourg et Moscou en 1890. Ces stations sont le long du grand réseau trigonométrique du parallèle de 52°. Les observations ont été contrôlées par d'autres faites à Poulkova avant le départ et après le retour, de sorte que les déterminations présentées par l'auteur en une série de tableaux ont surtout le caractère de déterminations relatives.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, IV.

Otto Krümmel. *Travaux russes sur l'océanographie du nord du Pacifique* (avec carte). — Le contre-amiral Makarov a dirigé, à bord de la corvette *Vitias*, une campagne d'instruction qui a duré de 1886 à 1889, et s'est passée en majeure partie dans les eaux de l'Asie orientale. Au cours de cette campagne on a fait, en 250 points environ, des observations de température, de salure et de poids spécifique des eaux, à des profondeurs de 25, 50, 100, 200 et 400 mètres. Après avoir comparé ses recherches à celles d'expéditions précédentes, réduit et corrigé ses propres résultats, l'amiral Makarov a fait aux cadets une conférence sur la répartition de la salure dans la moitié septentrionale du Pacifique. C'est de cette conférence, publiée par le ministère russe de la marine, que le professeur Krümmel nous donne un résumé.

Si l'on compare la salure du Pacifique à celle de l'Atlantique septentrional (Cf. la carte de Krümmel, dans les *Petermann's Mitteilungen*, 1890, carte 13), on constate un parallélisme constant dans la répartition de la salure à la surface des deux océans. La plus haute salure se trouve dans la région du courant équatorial; la plus faible, dans les hautes latitudes, et dans le domaine du contre-courant équatorial. Toutefois, si la ressemblance est manifeste, il est à remarquer que, dans le Pacifique, la salure est partout de 1 1/2 à 2 0/00 moindre que dans les parties correspondantes de l'Atlantique.

Digitized by Google

Mitthellungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien, 1893, II-IV.

KERNER VON MARILAUN. *Participation de l'Autriche à l'exploration de l'Amérique.* — Conférence faite le 12 octobre, lors de la fête du quatrième centenaire de la découverte. Liste des explorateurs autrichiens en Amérique, avec détails sommaires.

P.-F. KUPKA. *Inondations et irrigation dans la vallée du Nil.* — Peu de détails nouveaux. Bon résumé des travaux accomplis par les ingénieurs dans notre siècle.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, IV.

F.-C. SELOUS. *Vingt ans en Zambézie* (avec carte au 5,000,000e). — M. Selous est déjà connu des lecteurs des *Proceedings of the Royal Geographical Society* par son récit d'une expédition aventureuse chez les Machoukouloumboué et les Barotsé (numéro d'avril 1889). Toutes les revues consacrées à l'exploration de l'Afrique ont eu souvent à parler des innombrables courses faites dans le sud du continent par cet infatigable chasseur, qui n'a d'ailleurs jamais oublié quels services il pouvait rendre à la géographie. A part deux courts séjours en Angleterre, M. Selous, depuis 1871, n'a cessé de vivre en Afrique, chasseur d'éléphants au début, et finalement agent de la célèbre Compagnie sud-africaine.

Le 13 février dernier, l'explorateur exposait à la Société royale de géographie de Londres ses voyages dans la région du Zambèze, en particulier dans le Mashonaland, le Matabéléland et le Manica. L'expérience qu'il avait acquise dans ses courses multipliées a été maintes fois utile aux agents de la Compagnie sud-africaine, lors de la prise de possession des territoires enlevés au Portugal.

Au cours de ce rapide exposé, M. Selous signale quelques faits curieux : par exemple, la crue du Kouando et du Tchobé pendant la saison sèche (juin à septembre), alors que les eaux du Zambèze s'abaissent. Il y a là un phénomène jusqu'ici inexpliqué. Puis suit un abrégé de l'histoire de ces régions dans le courant de ce siècle, après une discussion des hypothèses de M. Bent sur les ruines de Zimbabyé.

E. WILKINSON. *Notes sur une portion du Kalahari.* — M. Wilkinson reproduit, en les développant, les conclusions qu'il formulait déjà l'an dernier dans les *Petermann's Mitteilungen* (Cf. *Revue de géographie*, juin 1892, p. 479).

Digitized by Google

TH. FISCHER. *La géographie et les conditions sociales de la péninsule ibérique.* — Résumé d'une conférence faite à la Société de géographie de Berlin, le 14 mars 1893.

La péninsule ibérique présente les contrastes les plus saisissants : des parties où il pleut autant qu'où que ce soit en Europe, avec des forêts, des populations buvant du cidre; d'autres aussi sèches que les régions les plus sèches du globe, avec la canne à sucre et le dattier. Le plateau contraste vivement avec sa bordure; celle-ci, sauf Valence et Murcie, a un climat maritime, tandis que l'intérieur a un climat continental; aussi l'érosion y a-t-elle été faible : on peut, dans la Manche par exemple, parcourir des centaines de milles sans s'élever ou s'abaisser de 150 pieds; les moulins à vent, devenus classiques depuis don Quichotte, remplacent la force motrice de l'eau qui manque. Les régions côtières ont une agriculture perfectionnée, avec irrigation artificielle, qui rappelle les procédés des cultivateurs chinois. Aussi est-ce là que réside la richesse de l'Espagne; toutes les grandes villes, sauf Madrid, s'y trouvent; 66 p. 100 de la population totale y vivent sur une étendue qui ne dépasse pas 45 p. 100 de la superficie du royaume.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Égypte.

Cairo. Sketches of its history and social life, par S. STANLEY POOLE. — Étude sérieuse du peuple égyptien. L'auteur, quelque peu francophobe, Dieu sait pourquoi, laisse percer son esprit antifrançais. A part cette prévention, c'est un ouvrage utile. *Fas est et ab hoste doceri.*

England in Egypt, par ALFRED MILNER. *With a map.* — Histoire de l'occupation anglaise et de ses résultats. Ouvrage à étudier pour les mêmes raisons.

Émigration et colonisation.

English colonisation and empire, par Alfred CALDECOTT. — Ouvrage qui, à l'aide de très belles cartes, fait voir l'expansion de l'empire britannique. Sachons apprendre de la race anglo-saxonne comment consolider, développer sagement les belles colonies françaises, point capital, d'où dépendent la grandeur, la prospérité de la France.

Emigration and immigration, par RICHARD MAYO SMITH, professor of Political Economy. Columbia college. — M. le professeur ne conseille pas aux Européens de s'implanter aux États-Unis, croyant que les *Yankees* en ont assez. Les Irlandais et les Canadiens français y sont pour quelque chose. A New-York la population pauvre étrangère était 44,455 p. 100 en 1885. L'auteur signale plusieurs abus dans les agences d'émigration, qui seraient à réprimer et à surveiller. On sait qu'en Angleterre, il y a un bureau d'émigration à Westminster et dans les bureaux de poste des affiches, donnant des

Digitized by Google

renseignements aux colons futurs. Les journaux aussi publient de temps en temps des renseignements dus, nous le présumons, aux agents consulaires. Ce mode pratique de publicité est des plus recommandables.

Espagne.

Spain of today : a description industrial and financial, par W. R. RAWSON. — Parmi les *Cosas de España*, rien de plus sérieux et en même temps de plus intéressant que cet ouvrage, tant pour les Espagnols qui ont à cœur l'avenir de leur beau pays que pour les étrangers qui veulent y coopérer, ou qui y sont déjà intéressés.

A Scamper through Spain and Tangier, par MARGARET THOMAS. — Voyage à vol d'oiseau de San Juan de Luz à Tanger avec illustrations et esquisses de mœurs.

Spanish Cities, par C. A. STODDARD. — Impressions des villes et du peuple par un Américain.

Ethnographie.

Races and Peoples, par S. DANIEL BRINTON. — L'auteur soutient que les peuples de l'Europe occidentale sont d'origine Arya, et que les Arya vinrent du nord de l'Afrique alors réunie à l'Europe. Encore un problème à discuter et des *moins faciles !*

Ethnologie.

Germanic Origins. A study in primitive culture, par FRANCIS B. GUMMERE. Étude détaillée des mœurs des Teutons. L'auteur soutient que la femme chez les Teutons était sacrée et prêtresse. En ceci, il est en opposition avec M. Laboulaye et sir H. Maine. M. Gummere aborde la question des nains, le cannibalisme, le totémisme, sans dogmatisme, et s'indigne contre ceux qui ont comparé les anciens Germains aux sauvages d'Afrique.

Extrême Orient.

Myamma : a Retrospect of Life and Travel in Lesser Burmah, par DEPUTY SERGEANT C. T. PASKE, late of the Bengal Army. Edited by F. G. Affalo. — Tableau de vie et de mœurs en Birmanie avant l'insurrection aux Indes. Réflexions sur les tendances actuelles du régime et sur les dangers qui les menacent. J. W. HAY.

LIVRES

ANDRÉ ERNEST-PICARD (1864-1892). Tours, imprimerie Deslis frères, 1893. — Ce livre, qui est un monument pieux, élevé à la mémoire d'un fils et d'un frère, n'a été tiré qu'à quarante exemplaires. On y retrouve les traits, graves et affables à la fois, de ce vaillant et noble jeune homme, qui ne saurait, au moral, être mieux dépeint qu'il ne l'a été par son plus proche parent et ami, M. Paul Ernest-Picard : « Une intelligence ouverte à toutes les idées générales, un esprit dégagé de tous les préjugés, un jugement toujours impartial, servis

Digitized by Google

par un style d'une lumineuse clarté. Joignez à ces dons si rares, qu'il possédait à un haut degré, une grande bonté, un cœur fidèle à l'amitié pour laquelle il avait un véritable culte. » Tous les écrits que renferme ce volume de 300 pages montrent combien ce jugement, quoique fraternel, est en même temps véridique! Ajoutons qu'ils appartiennent, en majeure partie, par leur objet même, à notre *Revue*, qui doit les signaler à l'attention de tous et spécialement des jeunes, de ceux qui, comme l'auteur lui-même, datent du dernier tiers de ce siècle. Ces articles que l'*Akbhar* d'Alger s'est honoré en les insérant[1] sont vraiment politiques et vraiment géographiques, je dois même dire politiques parce que géographiques. C'est parce que André Ernest-Picard avait pris pour base de ses études une information géographique constante qu'il en avait, dès la première ligne banni la polémique. Voilà pourquoi également son attention s'était portée incontinent sur les questions coloniales, qu'il les avait goûtées, comprises, élucidées même pour les autres. Nous trouvons *passim*, loués ou critiqués : *la Colonisation scientifique et les Colonies françaises*, par le Dr Bordier; *l'Expansion de la Grande-Bretagne*, par Seeley; *De la politique extérieure coloniale*, par Gabriel Charmes; *Lettres sur la politique coloniale*, par Yves Guyot; *les Colonies et la Question sociale en France*, par Ch. Lemire; *Lettres sur la Kabylie, la politique algérienne*, par Paul Bert; *les Possessions françaises de l'Afrique occidentale*, par Ch. Lebrun-Renaud; *le Bas-Niger*, par Edouard Viard; *Voyage de la* Vega *autour de l'Asie et de l'Europe*, par Nordenskiöld; *A travers l'Empire britannique*, par le baron de Hübner; *la Propriété musulmane; l'Arch et le Melk*[2].

Les études de M. André Ernest-Picard sont courtes : c'est qu'il ne « résume » pas d'une façon prolixe les ouvrages fondamentaux qu'il signale à l'attention du public; il en tire quelques idées simples et claires, émanées, si j'ose dire ainsi, de cette terre même qu'il s'agirait de mettre en œuvre et de gouverner non au hasard, mais suivant « les rapports qui naissent de la nature des choses ». Comme il le dit très finement quelque part, en toute question, il recherche les faits probants, non les faits encombrants. « L'art n'est pas de les collectionner, c'est de les interpréter. »

Nous sommes heureux de retrouver à la fin de ce volume les lignes que M. Georges Graux, député du Pas-de-Calais, dans le *Temps*, et M. Ernest Seligmann, dans le *Journal des Débats*, ont consacrées à la mémoire de notre ami commun. M. Graux a, preuves en mains, dit qu'André Ernest-Picard « se préparait par de fortes études aux luttes politiques », qu'il ne voulait commencer que lorsqu'il se sentirait bien armé. M. Seligmann va jusqu'au fond de cette « conscience », lorsqu'il écrit : « Elevé dans les traditions de haute simplicité et de désintéressement qui sont l'honneur de l'ancienne école républicaine, André Ernest-Picard ne s'annonçait pas seulement comme une intelligence politique, comme un écrivain d'un talent personnel et viril, mais comme une âme indépendante, comme un caractère. »

1. Dès 1885 : il n'avait alors que 21 ans.
2. Ce dernier article a paru dans la *Dépêche Tunisienne*, le 6 février 1892, quelques semaines après la mort d'André Ernest-Picard.

Digitized by Google

On ne pouvait mieux dire. Mais on comprend que ces considérations augmentent encore les regrets qu'a universellement excités la mort d'André Ernest-Picard. LUDOVIC DRAPEYRON.

DE VARIGNY. *Nouvelle Géographie moderne.* — Paris, Librairie illustrée, 5 vol. gr. in-4° avec nombreuses gravures et cartes. — La géographie d'Elisée Reclus est un véritable monument aussi bien par la valeur que par l'ampleur du travail et ce n'est pas cependant, à proprement parler, une géographie, ce ne sont que des considérations géographiques sur les différents pays du globe, mais traitées de main de maître.

A plusieurs reprises, il a semblé qu'à côté de cet énorme ouvrage qui a nécessité de si longues et si patientes études, il y avait place pour un travail moins considérable et qui donnerait la substance et la moelle d'un traité plus détaillé.

C'est ainsi que Fred. de Hellevald, en 1877-1878, consacrait deux volumes pleins de faits à La Terre et à ses peuples, ouvrage qui passait presque inaperçu en France et qui méritait cependant les honneurs de la traduction; c'est ainsi que presque à la même époque, 1877, Charles Vogel étudiait le « Monde terrestre au point actuel de la civilisation[1] », ouvrage qui avait la prétention, parfaitement justifiée d'ailleurs, d'être un précis de géographie comparée, descriptive, politique et commerciale et de remplacer les ouvrages similaires de Malte-Brun et de Balbi qui, malgré les transformations qu'on leur avait fait subir, ou peut-être même à cause de cela, n'étaient plus à la hauteur de la science ou manquaient d'unité dans la doctrine. L'ouvrage de Vogel était, il faut bien en convenir, assez lourd et indigeste et l'œil ne pouvait s'y reposer sur aucune gravure : carte, vue pittoresque, plan ou types. Malgré le mérite très réel de cet ouvrage, il ne semble pas qu'il ait eu tout le succès qu'il était en droit d'obtenir.

L'ouvrage qu'a récemment publié M. de Varigny n'affiche pas de si hautes prétentions : ce n'est pas un traité pédantesque aux allures savantes; l'auteur laisse volontiers et de parti pris, certaines parties de la science, qu'il a pratiquement étudiée, tout à fait de côté. Ce sont des vues générales qu'il nous fournit sur les diverses contrées du globe et il s'applique méthodiquement à l'étude de ce qui change le moins rapidement : la topographie et l'ethnographie, encore bien que nous assistions aujourd'hui à des mélanges et à des fusions de races qui permettront difficilement dans quelques centaines d'années de retrouver chez certaines populations le type primitif.

Pour l'homme du monde, pour celui qui ne veut pas faire d'une contrée une étude détaillée et approfondie, l'ouvrage de M. de Varigny est excellent parce qu'il repose sur une base solide, nous voulons dire des études sérieuses. C'est de la très bonne vulgarisation, où l'on rencontre parfois des aperçus originaux présentés dans une langue, claire, rapide, bien frappée, en un mot éminemment française. C'est que M. de Varigny, qui a beaucoup de lecture, a considérablement voyagé, et comme rien ne remplace la vue du pays et l'étude de sa topographie et de sa population sur le vif, il a, par cela seul, acquis dans

1. Paris, C. Reinwald, 1877-1884, 4 vol. in-8°.

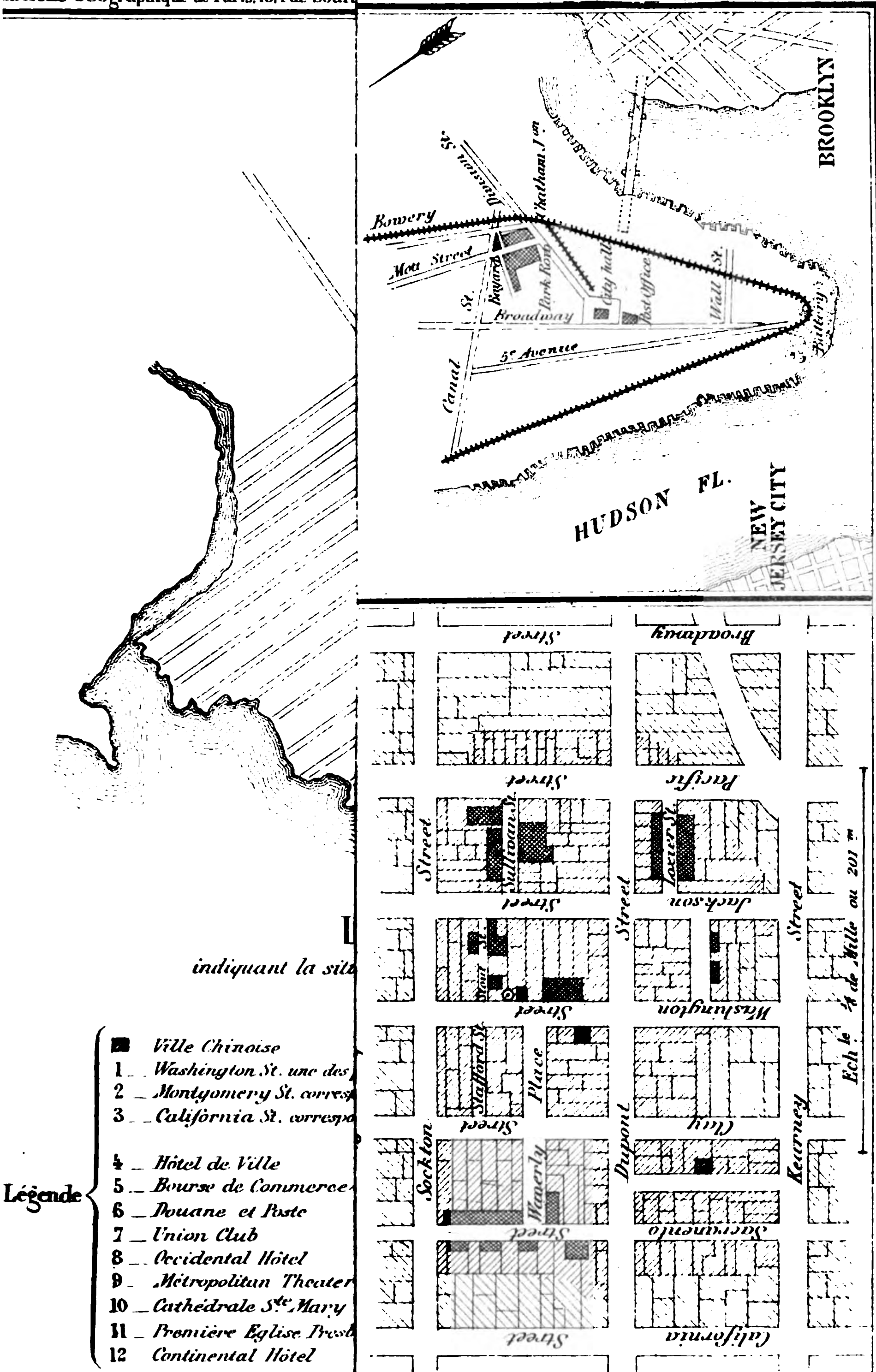
Digitized by Google

la peinture des pays exotiques une vivacité et une justesse d'expression toutes particulières. Peut-être trouvera-t-on que M. de Varigny donne sur les îles Havaï des détails un peu trop longs et hors de proportion avec ceux qu'il nous fournit sur tel autre archipel océanien. C'est que M. de Varigny y a vécu plusieurs années et qu'il a pu étudier en détail, grâce aux importantes fonctions qu'il y a exercées, cet intéressant archipel dont l'indépendance a récemment couru de si grands risques.

Le premier volume est consacré à l'Europe méridionale et occidentale, la Turquie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, la France et les Iles Britanniques y sont tour à tour étudiés. Il semble que le cadre soit bien étroit; il l'est en effet et l'auteur n'en a que plus de mérite à se débarrasser d'une quantité de détails parasites et touffus qui tentent à chaque instant d'escalader à la façon de plantes grimpantes et de noyer sous leurs épaisses et folles frondaisons les grandes lignes dans lesquelles il veut se maintenir. On sent, on comprend tout ce qui manque, mais c'est voulu; libre à vous de le chercher dans les ouvrages spéciaux.

Le second volume comprend le reste de l'Europe et les régions polaires; un troisième à l'Asie et les deux derniers sont consacrés, le premier aux deux Amériques, le second à l'Afrique et à l'Océanie. Les gravures et les plans de villes ne sont pas très nombreux, mais ils sont bien choisis et illustrent agréablement le texte; le seul côté faible c'est la carte dont le dessin n'est pas meilleur que la gravure. A part ces défauts qui n'incombent pas à M. de Varigny, cet ouvrage nous paraît de nature à combler un vide regrettable et nous sommes convaincu qu'il recevra de la masse du public pour lequel il a été écrit, tout l'accueil qu'il mérite. PIERRE BUFFIÈRE.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Notre éminent collaborateur et ami, M. Émile Levasseur, de l'Institut, président du Conseil d'administration de la *Revue de géographie*, s'est embarqué le 27 mai pour l'Amérique; après un assez long séjour à New-York et dans les autres grands centres manufacturiers du nord de l'Union, il se rendra à l'Exposition universelle de Chicago. Son voyage se prolongera cinq mois environ.

— M. Marcel Dubois, maître de conférences de géographie à la faculté des Lettres de Paris, vient d'être nommé, à la même faculté, professeur de géographie coloniale, chaire nouvellement créée et dotée par le ministère de la marine et des colonies.

— Le *Congrès archéologique de France*, sous la direction de la Société française d'archéologie, tiendra, cette année, sa soixantième session à Abbeville. Cette session s'ouvrira le mardi 27 juin, à onze heures et demie, dans la grande salle de l'Hôtel de ville, sous la présidence de M. le comte de Marsy. Outre les excursions locales, fort intéressantes, il en sera fait une en Angleterre, à la fin de la session ; à Douvres, Cantorbéry, Rochester, Maidstone, Battle-Abbey et Hastings.

— Dans sa séance du 19 mai, la Société de géographie a entendu et applaudi M. le vicomte de Brettes dont nous avons déjà mis en lumière les belles explorations dans la Colombie.

— M. L. Malavialle nous adresse de Montpellier : *les Cévennes et les Causses ; le Partage politique de l'Afrique en décembre* 1891 ; de Rennes, M. Léon Vignols nous envoie : *les Anciennes Compagnies de commerce et l'ouvrage de M. Bonassieux.*

— *De Goritz à Sofia*, par M. le capitaine de Pimodan, Paris, Honoré Champion, 1893, nous conduit avec agrément et profit en Istrie, en Dalmatie, au Montenegro, en Grèce, en Turquie et en Bulgarie. Les problèmes politiques y sont bien posés.

— *Ikanamavi* est l'île du nord de la Nouvelle-Zélande, que nous décrit M. D. Lièvre (le Havre, 1893).

— Nous recevons la première partie de *Kamerun und Sudan*, par M. Jæger (Berlin, Fr. Benge, 1893), que l'auteur appelle *Ein Mahnwort an das deutsche Volk*. Il est dédié aux regrettés explorateurs Gustave Nachtigal et Robert Flegel.

— A Rome vient de paraître sous les auspices du ministre de l'instruction publique : *Notizia delle più antiche carte geografiche chi si trovano in Italia riguardanti l'America*, par M. Vittore Bellio, que nous remercions vivement de l'envoi de ces précieuses cartes, qu'il a si bien commentées.

— D'Italie nous recevons : *Relazione del primo Congreso geografico italiano tenuto a Genova del settembre* 1892, par M. Salvatore Romano (Palerme, 1893) ; *La Sicilia nella geografia, prolusione al Corso di geografia nella R. universita di Messina*, par le professeur Filippo Poréna (Milan, 1893).

— D'Espagne, la *Emigracion á América, ponencia presentada al Congreso geográfico Hispano-Portugués-Americano, celebrado en Madrid en octubre*

Digitized by Google

de 1892, par D. Rafael Torres-Campos; *España en California y en el Noroeste de América*, conférence faite à l'Athénée de Madrid, le 17 mai 1892, par le même.

— M. le professeur Jules Marcou nous adresse de Cambridge (Massachusetts, Etats-Unis) : *Origin of name America, reprinted from Goldthwaites Geographical Magazine*, New-York, février 1893; et le tirage à part antérieur, extrait des Mémoires de la *Société d'Émulation du Doubs* (Besançon), *Sur les cartes géologiques à l'occasion du Mapoteca geologica americana* (1888).

— De Chicago nous recevons le premier numéro (janvier-février 1893) de *The Journal of Geology*, revue semi-mensuelle; du Caire : *Une école coloniale en France*, par M. Delcroix.

— Signalons rétrospectivement le *Rapport général sur le fonctionnement de l'Ecole coloniale* présenté à M. le sous-secrétaire d'État des colonies au nom du Conseil d'administration de l'Ecole, par M. Foncin, vice-président, extrait du *Journal officiel* (1892).

— La librairie Hachette vient de publier le tome quatrième de la *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, de feu M. Ernest Desjardins, de l'Institut; il est consacré aux sciences de la topographie comparée. Nous aurons à y revenir ultérieurement.

— M. Emile Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres et à l'École du service de santé militaire de Lyon, lauréat de l'Institut, vient de publier : *Manuel historique de politique étrangère*. Tome 1er, LES ORIGINES, librairie Belin frères, 1893.

— M. Adrien Planté, maire de la ville d'Orthez, ancien député des Basses-Pyrénées, a fait un intéressant rapport sur le *Congrès de Huelva* (Orthez, 1893).

— M. Foncin a dit dans son dernier rapport à l'*Alliance française* : « En terminant, permettez-moi d'exprimer un vœu, c'est que notre association, après avoir appelé l'attention du gouvernement sur la nécessité de propager le français dans les colonies, lui cède bientôt entièrement la place en ce domaine, afin de reporter toute l'énergie de son action dans les pays étrangers proprement dits, qui sont en vérité son naturel et seul département. Déjà la cause de l'enseignement des indigènes paraît gagnée en Algérie. Voici malheureusement qu'un horrible fléau, la famine, menace de supprimer avec leurs parents, les enfants eux-mêmes, écoliers d'aujourd'hui ou de demain. Bien que l'*Alliance française* ne puisse, sans violer ses statuts, secourir de telles souffrances, ses adhérents manqueraient individuellement à leur devoir de Français, à leur devoir d'hommes s'ils ne se laissaient attendrir. Les membres de votre conseil d'administration, sollicités par le Comité d'Orléansville, se sont empressés de lui envoyer, en leur nom personnel, un modeste secours de quelques centaines de francs. Apportez, vous aussi, mesdames, messieurs, votre offrande aux pauvres affamés du Chéliff. Nos bureaux la recevront avec reconnaissance, et se chargeront de la transmettre. Il s'agit de montrer aux indigènes algériens, non pas seulement que la France est généreuse, mais qu'ils font partie de la famille française. » Nous nous associons à cet appel.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TRENTE-DEUXIÈME

JANVIER-JUIN 1893

Livraison de Janvier.

Pages.

Le cardinal Lavigerie et l'Afrique, par M. L. Sevin-Desplaces..... 1
Le Manding de Niagassola (*fin*), par M. de l'Orza de Reichenberg..... 6
La population de Berlin en 1890, par M. P. Meuriot..... 14
Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova, par M. A. de Gérando.. 21
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud..... 32
Des progrès réalisés en France dans la mesure des altitudes et la détermination du niveau des mers, par M. Ch. Lallemand..... 43
Première décade du *de Orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera (*suite*), traduite par M. P. Gaffarel..... 56
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 64
Nouvelles géographiques..... 80

GRAVURES

Instruments servant aux opérations du nivellement.

Livraison de Février.

Evolution comparée des études géographiques en France et en Italie durant les quinze dernières années. Paroles prononcées à la section didactique du premier Congrès de géographie (19-24 septembre), par M. L. Drapeyron..... 81
Les colonies françaises et la géographie, par M. A. Thalamas..... 90
Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*), par M. A. de Gérando..... 99
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud..... 113
Des progrès réalisés en France dans la mesure des altitudes et la détermination du niveau des mers (*fin*), par M. Ch. Lallemand..... 120
Première décade du *de Orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera (*suite*), traduite par M. P. Gaffarel..... 131
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 137
Nouvelles géographiques..... 159

GRAVURES

Instruments servant aux opérations du nivellement (*suite*).

Livraison de Mars.

La récente expédition de l'*Hékla* au Groenland, par M. E. Hansen-Blangsted... 161
Le sultanat de Bouton (Malaisie), par M. le Dr comte H. Meyners d'Estrey..... 172
Les colonies françaises et la géographie (*fin*), par M. A. Thalamas..... 178
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud..... 190
Influence des chaînes de montagnes sur la distribution des races humaines, par M. le docteur Regnault..... 197
Première décade du *de Orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera (*suite*), traduite par M. P. Gaffarel..... 212
Le commandant Monteil à la Sorbonne, le 29 janvier 1893. Réception de MM. Monteil et Binger à l'Hôtel de ville, le 3 février 1893. Discours de MM. Poubelle, préfet de la Seine, et Sauton, président du Conseil municipal de Paris..... 216
Le « Generale Testo-Atlante » du professeur Archangelo Ghisleri..... 221
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 223
Nouvelles géographiques..... 239

CARTES

Carte de la côte orientale du Groenland entre le 65 et 79e lat. N. dressée et complétée par M. le commandant O. Irminger, de la marine danoise.

Digitized by Google

Livraison d'Avril.

Pages.
A propos de l'Exposition universelle de Chicago (1893). La colonisation française dans l'Amérique du Nord, d'après l'Exposition cartographique de la Bibliothèque nationale organisée par M. G. Marcel..... 241
Aperçu sur la végétation et l'agriculture de la région orientale de la Méditerranée, par M. P. Mouillefert..... 249
Océanographie. Sur le Plankton. La couleur des eaux et les courants, par M. A. Pettit..... 268
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud..... 282
Le commerce d'importation en France au milieu du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*suite*), par M. A. Chamberland..... 290
Première décade du *de Orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera (*suite*), traduite par M. P. Gaffarel..... 296
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 302
Nouvelles géographiques..... 318

GRAVURES

New-York vers 1640 et en 1769. La Nouvelle-Orléans en 1740. Pittsburg en 1796.
Neuf figures relatives au Plankton et aux appareils océanographiques.
Planche hors texte : Facsimilé des instructions rédigées par S. A. le prince de Monaco et M. Pouchet, du Muséum d'histoire naturelle.

Livraison de Mai.

Fête scientifique en l'honneur de Christophe Colomb à la mairie du Panthéon, le 15 avril 1893, jour du quatrième centenaire de sa réception solennelle par les rois Ferdinand et Isabelle, à son retour du nouveau monde. Conférence de M. Ludovic Drapeyron, président. Communication de M. le vicomte de Brettes. Allocutions de MM. Gonzalo Mallarino, Francisco Coello et le comte de Lucchesi-Palli, délégués de Colombie, d'Espagne et d'Italie..... 321
Une île déserte du Pacifique. L'île des Cocos (Amérique), par M. D. Lièvre.... 349
Un projet de colonisation en Asie antérieure, par M. le Dr comte H. Meyners d'Estrey..... 358
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud..... 363
Première décade du *de Orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera (*suite*), traduite par M. P. Gaffarel..... 379
Un monument à Cassini de Thury (1770-1784), auteur de la première carte topographique de France..... 383
L'*Alliance française* en 1893. Assemblée générale du 29 mars..... 386
Enseignement spécial aux voyageurs, organisé au Muséum d'histoire naturelle de Paris..... 389
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 391
Nouvelles géographiques..... 400

GRAVURES

L'île des Cocos. — Spécimen de la végétation.

Livraison de Juin.

Le raccordement de l'itinéraire de la Mission Maistre avec celui de Nachtigal... 401
Les colonies chinoises aux États-Unis, par M. G. N. Tricoche..... 406
Une île déserte du Pacifique. L'île des Cocos (Amérique) (*suite*), par M. D. Lièvre. 416
Chypre et ses principales productions en 1892, par M. P. Mouillefert..... 423
Le génie commercial ligure. Visite à l'Ecole commerciale de Gênes, par M. L. Drapeyron..... 431
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud..... 442
L'orthographe des noms africains, par M. L. Sevin Desplaces..... 450
Deux missions chez les Touaregs. MM. Méry et Foureau..... 457
Première décade du *de Orbe novo*, de Pierre Martyr d'Anghiera (*suite*), traduite par M. P. Gaffarel..... 464
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 468
Nouvelles géographiques..... 481

CARTES ET PLANS

Plans de San Francisco et de New-York (quartiers chinois). — Coupe de l'île de Chypre.

4626. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

Première livraison. — Juillet 1893

SOMMAIRE

L. DRAPEYRON : D'où venons-nous et où allons-nous au point de vue colonial ?
D. BELLET : La population de la Grande-Bretagne.
P. MOUILLEFERT : Chypre et ses principales productions en 1892.
D. LIÈVRE : Une île déserte du Pacifique. L'île des Cocos (Amérique) (*suite et fin*).
G. N. TRICOCHE : Les colonies chinoises aux États-Unis.
A. THALAMAS : Questions géographiques. Les lacunes dans notre connaissance du relief français.
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
Première décade du « de Orbe Novo » de Pierre Martyr d'Anghiera, traduite par M. P. Gaffarel (*suite et fin*).
Réception de MM. Maistre, Brunache, Clozel, de Béhagle, Bonnel de Mézières et Briquez, par la Société de géographie, le 9 juin 1893. Adieux à la vieille Sorbonne, sous la présidence de M. Daubrée, membre de l'Académie des sciences.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

FIGURES

Figures relatives au mouvement de la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et au relief topographique en général.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Nos lecteurs, dont l'abonnement vient d'expirer, qui n'auront fait parvenir aucun avis dans le courant de juillet, seront considérés comme continuant leur souscription et recevront une quittance qui leur sera présentée, soit par le porteur à Paris, soit par l'intermédiaire de la poste dans les départements. Les abonnés de l'étranger sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement en mandat-poste.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-deux volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de 400 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Digitized by Google

4711. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME XXXIII

Juillet — Décembre 1893

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

D'OÙ VENONS-NOUS

ET

OÙ ALLONS-NOUS AU POINT DE VUE COLONIAL ?

L'an passé n'a certainement pas tenu toutes ses promesses en ce qui concerne le développement et le « raccordement » de nos institutions géographiques, si importants, l'un et l'autre, pour la direction de la politique intérieure et extérieure, pour le commerce, pour la colonisation, pour la science en général, pour les sciences géographiques en particulier[1]. Mais on vient de voir le Muséum d'histoire naturelle, pris d'une légitime impatience en présence de ce désarroi persistant, se charger de l'éducation pratique des futurs explorateurs. Il y a là une innovation féconde, ou du moins une indication utile. On est fondé à espérer que, peut-être au Muséum même, peut-être à l'École coloniale, peut-être à la Sorbonne, un Institut géographique, tel que nous en avons dessiné le plan, dès 1884, finira par s'organiser d'une façon vraiment logique et systématique. La question est mûre, il ne faut pas la laisser sécher sur l'arbre qui l'a portée.

Les années 1892 et 1893, l'une entièrement, l'autre déjà à moitié écoulée, ne pouvaient d'ailleurs demeurer tout à fait stériles. Les grandes fêtes colombiennes d'Europe et d'Amérique auront puissamment contribué à l'élargissement de la pensée et de l'activité humaines. Si jamais, non telle ou telle contrée, mais la terre entière a sollicité l'attention et l'attente de tous, c'est bien en cette fin du plus scientifique des siècles. Il n'est pas étonnant que la *Revue de géographie* ait, durant ces derniers mois, subi et communiqué aux autres cette impression. Il n'y a pas jusqu'au choix et

1. On sait combien de fois, dans les trente-deux volumes que compte déjà la *Revue de géographie*, nous avons abordé ces problèmes vitaux.

Digitized by Google

à l'agencement des sujets abordés par elle qui ne trahissent ce fait. En dehors des honneurs « scientifiques », aussi nombreux que variés, que nous avons rendus à l'explorateur, qui, il y a quatre cents ans, a mis en mouvement des milliers d'explorateurs d'importance diverse, qui a fait glisser les uns sur les autres les individus, disons mieux, les atomes humains avec une mobilité et une rapidité auparavant inconnue, en dehors de ces honneurs scientifiques, disons-nous, nous nous sommes évertué à rendre, par les études insérées dans ce recueil, l'impression de cette rapidité et de cette mobilité. Pendant que nous parcourions la Méditerranée occidentale, notre collaborateur M. P. Mouillefert franchissait la Méditerranée orientale, et nous aboutissions, lui à Chypre, nous à Gibraltar. Tandis que, très modestement, la suite de notre voyage nous conduisait sur une plus grande masse d'eau, — l'Atlantique, — à Trafalgar, à Cadix et à Huelva, notre ancien élève, aujourd'hui notre collègue, M. Pettit, accompagnait en « excursion », à Jean Mayen et au Spitzberg, le savant naturaliste Pouchet, parcourant ainsi la partie septentrionale de l'Atlantique, par delà le Cercle polaire[1]. M. Émile Levasseur, notre éminent confrère en géographie, avec lequel nous conversions, il y a sept mois, à Gênes, la patrie de Colomb, est depuis trois semaines déjà aux États-Unis, qu'il visite pour la seconde fois. On nous sollicite de nous y rendre, mais nous y sommes déjà suffisamment, grâce à la collaboration d'observateurs sagaces, MM. Tricoche et Lièvre, dont nous publions les études, et, pour un passé presque séculaire, par les ouvrages de M. A. Bardoux et de M. le marquis de Sassenay, dont nous avons rendu compte.

Nous ne sommes pas absents non plus de l'Asie, de la Malaisie, de l'Afrique, grâce à d'autres témoins récents, MM. Meyners d'Estrey, de l'Orza de Reichenberg, Gullou, Clozel, Sevin-Desplaces. Dans notre dernière livraison, on a pu assister simultanément à une poussée vers le nord du noir continent, celle qu'a opérée la mission Maistre, et à une poussée vers le sud, qu'ont préparée, sans se mettre d'accord entre eux, MM. Foureau et Méry, par leurs intéressantes et sans doute fructueuses entrevues avec les Touaregs limitrophes de l'Algérie.

1. Grâce à M. Hansen Blansted, nous avons suivi MM. Irminger et Ryder au Groenland.

Digitized by Google

L'Europe non plus n'est pas négligée ici : de l'étude du mouvement de la population de Berlin, par M. Meuriot, nous passons à celle de la population de l'Angleterre, par M. Bellet.

Ce n'était pas assez d'opérer sur la surface entière du globe, il fallait remonter le cours des âges : c'est ce que nous avons fait, commercialement avec M. Chamberland et, au point de vue de la pure érudition, avec M. Bladé, correspondant de l'Institut. M. le Dr Régnault a, ici même, associé fortement l'étude de l'ethnographie à celle de la climatologie. C'est la plus précise et la plus « rare » des sciences géographiques, la géodosie, que M. Ch. Lallemand abordait magistralement ici ; c'est au « port » le plus sûr de la colonisation, avec et par le discernement géographique, que nous conduisait notre collègue M. Thalamas.

L'étude de M. Thalamas, si bien accueillie partout, nous a convié à un scrupuleux examen de conscience. Il y a longtemps que nous prêchons la colonisation aux Français. Dans cet ordre d'idées, les déclarations de principes ne manquent pas en nos trente-deux volumes. Mais quels remords ils devraient laisser à un géographe, à un « directeur » de géographes, si on ne rencontrait, dans la *Revue*, que des *exhortationes ad pugnam*, sans aucune prophylaxie ! Disons bien vite que nous devions être à l'abri d'un tel danger, par suite de la façon même dont nous sommes venus à la géographie, à la fondation et à la direction de ce recueil. C'est la recherche d'une *méthode* en politique, la recherche de la politique scientifique, qui nous a fait rencontrer la « Terre Promise ». La colonisation ne s'est imposée à nos préoccupations qu'après avoir débarqué. Coloniser pour coloniser, n'importe où et n'importe comment, n'a donc jamais été un article de notre programme.

Néanmoins une préoccupation légitime s'imposait à nous, celle de bien voir ce que nous avions dit et fait, ce qui avait été fait et dit en France et au dehors, pour « orienter » une question où il ne suffit pas de ne point errer lamentablement, où il faut aussi exceller, car, ici, il n'est vraiment pas de degré du médiocre au pire.

Voilà bien ce qui nous engageait, ces derniers jours, à poser à nos élèves de philosophie au lycée Charlemagne le sujet suivant :

« Retracer l'évolution coloniale de la France depuis 1830. On en montrera la corrélation avec la politique intérieure et extérieure, avec le développement de la science géographique et avec les nécessités économiques elles-mêmes. On terminera par un tableau

Digitized by Google

de nos colonies en 1893 et par un aperçu de leur organisation et des problèmes qu'elle soulève. »

Nous ne pouvons aujourd'hui songer à traiter nous-même une matière qui réclamerait trop de développement. Nous nous contentons de présenter aux lecteurs trois tableaux suggestifs sur lesquels nous donnerons quelques courtes explications.

Tableau I. — Sous le titre de « Directions », nous établissons, par ordre chronologique et par ordre géographique combinés, la marche de la colonisation française. Est-il besoin de faire remarquer que, dès le premier siècle qui suit la découverte de l'Amérique et l'établissement des relations maritimes directes avec l'Hindoustan, une orientation générale est prise? On s'y tient depuis Henri IV et Richelieu, et si, par hasard, la tradition est interrompue, on y revient. Il en va ainsi pour le *Sénégal*, pour *Madagascar*, pour le *Canada*, la *Guyane*, les *Antilles*, l'*Inde*, à laquelle, au XIXe siècle, a été en réalité substituée l'Indo-Chine. Notre siècle n'offre, comme véritablement nouvelles, que les « directions » suivantes : l'*Algérie-Tunisie*, sur la voie de laquelle nous plaçait l'acquisition de la Corse (dès 1769); le *Gabon*, sous Louis-Philippe, plus tard renforcé du Congo; sous le même prince, *Taïti*, plus tard renforcé de la Nouvelle-Calédonie.

Tableaux II et III. — Pour suivre l'évolution coloniale de la France, il faudrait remonter jusqu'aux découvertes de Colomb et de Gama. Mais nous devons nous borner, l'espace nous étant limité. Forcé de nous en tenir à un simple programme d'études, nous avons dressé deux autres tableaux synoptiques. Nous avons adopté un point de départ scientifique, l'apparition de l'ouvrage de Karl Ritter, si visiblement inspiré lui-même de l'ouvrage antérieur d'Alexandre de Humboldt, et la fondation de la Société de géographie de Paris.

Dans notre second tableau, nous avons résumé, par ordre chronologique, en deux colonnes, ce qui s'était fait, en France ou au dehors, théoriquement et pratiquement, notant même, dans le champ de la science pure, ce qui, d'une façon plus ou moins rapide, pouvait conduire à une expansion coloniale, non pas hasardeuse ou fantaisiste, mais calculée; c'est sur ces deux colonnes que nous nous sommes avancés jusqu'en 1871.

Digitized by Google

A partir de 1871, notre marche se complique et c'est sur cinq colonnes que nous nous déployons désormais (tableau III). Les fondations d'ordre scientifique (sociétés, congrès, bulletins, recueils, chaires, etc.) se multiplient; la *Revue de géographie* est fondée (1877), elle codifie leurs vœux et tâche de coordonner leurs efforts; des ouvrages fondamentaux, trop rares encore à notre gré, paraissent, résumant le passé, éclairant le présent, pressentant l'avenir. Ces sociétés, ces revues, ces livres guident le zèle des explorateurs. Des explorations, on passera bien vite aux entreprises pacifiques ou armées. Tel est le nouvel « engrenage colonial ».

Il semble, dans cette période, que les associations géographiques aient, comme stimulant de la colonisation, remplacé les anciennes grandes compagnies françaises de commerce. Mais, à la différence de ces compagnies, si elles sont riches de science, elles sont pauvres d'argent, et ne peuvent guère que *recommander* les explorateurs à la Commission des voyages siégeant au ministère de l'Instruction publique, et les entreprises coloniales au sous-secrétaire d'État des Colonies.

Dans la première colonne du tableau III, nous avons donc groupé les congrès, les sociétés, les revues, etc., en un mot les institutions d'ordre géographique. *Mens agitat molem*.

Dans la seconde colonne, on trouve nos propres études et celles de nos collaborateurs, les principales tout au moins, celles qui, comme un baromètre exact, montrent la « pression » de nos idées. C'est l'évolution de la *Revue de géographie* qui est ainsi prise sur le fait. La *Revue* n'a été fondée qu'en 1877, mais nos deux thèses sur l'*Empire Héraclius* et sur le *Rôle politique de la Bourgogne à l'époque mérovingienne* (1869) montraient que la géographie était déjà notre guide constant. Nos écrits ultérieurs dans l'*Électeur libre* (1870-1871), dans le *XIXe Siècle*, alors dirigé par M. About (1872-1878), dans la *Revue des Deux Mondes* (1872-1876), dans la *Revue bleue* (1873-1878) indiquent les étapes que nous avons franchies avant de créer pour notre méthode un organe spécial. La deuxième colonne indique donc notre marche scientifiquement progressive tant en histoire qu'en géographie et dans les applications variées de la géographie et de l'histoire.

La colonne n° 3 énumère les livres, qui, à notre avis, exposent le plus justement, le plus clairement et le plus abondamment les

Digitized by Google

questions capitales dont nos lecteurs ont été saisis par la *Revue* elle-même.

La quatrième colonne est celle des explorateurs. Ici nous avons dû être laconiques; nous n'avons mentionné que ceux dont le rôle a été ou éclatant ou utile, parfois utile et éclatant à la fois.

Enfin une cinquième colonne est réservée aux guerres, aux établissements d'ordre colonial.

Bien que le tableau chronologique de 1871 à 1893 ait exclusivement trait au « devenir colonial de la France », néanmoins nous y avons mentionné les institutions, les ouvrages, les explorations, les guerres et établissements étrangers qui intéressent manifestement ce devenir.

Comment de la théorie on passe à la pratique, comment l'enquête peut engendrer l'action : voilà le titre que nous aurions pu choisir pour notre troisième tableau synoptique.

Si la *Revue de géographie* n'a pas conduit à son gré les événements coloniaux, elle les a prévus, parfois préparés, toujours constatés, critiqués ou éclairés. Mais il y a encore mieux à faire.

Il faut désormais que l'action soit, autant que possible, précédée de l'étude et du choix, que suggère l'étude, comme l'a montré M. Thalamas. Qu'est la *Revue de géographie*, sinon l'enquête ? Elle est une enquête perpétuelle, mais elle ne saurait être l'enquête complète. Aussi ne méconnaît-elle, comme on le fait trop souvent « entre confrères », l'œuvre des autres revues qui sont pour elle des émules, mais non des rivales, encore moins des adversaires.

On ne saurait lui dénier cette supériorité sur d'autres : elle ne se croit pas supérieure ; elle ne se croit pas suffisante ; mais elle recherche, à défaut d'une insaisissable perfection, le perfectionnement indéfini.

La perfection, ici, consisterait à joindre à l'esprit scientifique, qui n'est le monopole de personne, mais qui devrait être le but commun de tous, la connaissance positive et approfondie des sciences dont le concours peut seul grandement promouvoir cette science de concentration, qui s'appelle la géographie.

Notre force peut-être a été de ne partir en guerre contre aucune des sciences géographiques, d'avoir non pas préféré celle-ci ou celle-là, mais de les avoir toutes hiérarchisées, d'avoir constaté, le premier, avant les topographes de profession, que la topographie donnait à la géographie physique un fondement inébranlable.

Digitized by Google

L'une des études insérées dans cette livraison même tendrait à prouver que nous n'avons pas fait fausse route.

Mais revenons à la colonisation.

La gradation à observer est celle-ci : 1° Connaître la terre; 2° l'occuper avec discernement en vue de la colonisation proprement dite, de l'exploitation agricole, industrielle ou commerciale, de la défense et du ravitaillement.

Le moment présent appelle notre attention sur les points suivants : 1° le Mékong et l'Indo-Chine; 2° le raccordement géographique de nos colonies africaines; 3° Obock et la mer Rouge; 4° la Guyane et le Contesté brésilien.

Parmi les questions que soulève la colonisation, il en est qui sont à l'ordre du jour; il en est d'autres qu'il faudrait y mettre. Nous les énumérerons ici :

1° Ministère spécial des colonies;

2° Relations de ce ministère avec celui de la marine et avec celui du commerce;

3° Administration coloniale; suivant le cas : 1° gouvernement direct de la métropole, avec régime plus ou moins constitutionnel; 2° protectorat de genres divers; 3° exploitation et administration par des compagnies de commerce;

4° Armée coloniale;

5° Ecole de géographie, destinée à être en même temps une école de voyages et une école coloniale;

6° Politique intérieure et politique extérieure en vue de la colonisation;

7° L'éducation nationale en vue de la colonisation.

Voilà un programme d'étude qui peut être élargi, mais qui ne saurait être impunément éludé.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

TABLEAU I. — LES DIRECTIONS.

DIRECTIONS	PREMIÈRES INDICATIONS.	PREMIÈRE OCCUPATION	PERTE OU ABANDON.	REPRISE	ACCROISSEMENTS	ÉTAT ACTUEL
Afrique.						
COMPTOIRS DE GUINÉE.	1364 (les Dieppois).	1383 (*La Mina*).	1413.	1842 (Assinie, Grand-Bassam).	1863, 1868, 1878, 1892.	La question du Dahomey à régler.
SÉNÉGAL.	1582 (les Rouennais).	1626, 1664.	1763.	1783, 1817.	Les rivières du Sud (1837). — Le Soudan français (1879-1893). — Le Fouta-Djallon (1881).	Répartition actuelle : Sénégal, Guinée, Soudan.
MADAGASCAR et ses dépendances.	1642 (Rigault).	1643 (Pronis).	1670.	1768, 1815.	1826, 1840, 1843, 1845, 1885, 1886.	Protectorat français. — Possession de Nossi-Bé, des Comores, de la baie Diego-Suarez.
ILES MASCAREIGNES : Bourbon (La Réunion).	1638 (Gobert).	1643 (Pronis).	1810-1814.	1649 (Flacourt), 1814.	»	A la France.
Ile de France (Maurice).	»	1715.	1810-1814.	»	»	A l'Angleterre.
ALGÉRIE.	1769 (La Corse occupée).	1830.	»	»	1830-1857.	Gouvernement général de l'Algérie.
TUNISIE.	»	1881.	»	»	»	Protectorat.
GABON.	1838 (Bouet-Wilhaumez).	1844.	»	»	»	Uni au Congo.
CONGO.	1859 (Du Chaillu). 1872 (Compiègne et Marche).	1880.	»	»	1885.	Sous un commissaire général de la République.
OBOCK, etc.	1859 (Lambert).	1862.	»	»	1881.	A la France.

Digitized by Google

TABLEAU I. — LES DIRECTIONS (*suite*).

DIRECTIONS	PREMIÈRES INDICATIONS	PREMIÈRE OCCUPATION	PERTE OU ABANDON	REPRISE	ACCROISSEMENTS	ÉTAT ACTUEL
Amérique.						
CANADA.	1523-1535 (Verazzani et Jacques Cartier).	1608.	Démembrement partiel, 1713. 1763.	»	»	A l'Angleterre. — Restent à la France : Saint-Pierre et Miquelon.
GUYANE.	1604 (La Ravardière).	1626.	1652, 1809.	1664, 1817.	»	A la France.
ANTILLES : La Guadeloupe et la Martinique.	1625 (Esnambuc).	1635 (Liénard de l'Olive).	1809, 1810.	1815.	»	A la France.
Haïti.	Les Flibustiers.	1664.	1794, 1804.	1802.	1795.	Les républiques d'Haïti et de Saint-Domingue.
LOUISIANE.	1682 (Cavelier de la Salle).	1684, 1699 (Crozat).	1712, 1763, 1803.	1717 (la Nouvelle-Orléans), 1801.	»	États-Unis (l'Alabama, la Louisiane).
Asie.						
INDE.	1503 (De Gonneville).	1668 (Caron).	1754, 1763, en majeure partie, 1793, 1804.	1815.	»	Les comptoirs de Chandernagor, Yanaon, Pondichéry, Karikal, Mahé.
COCHINCHINE.	1787 (Pigneau de Béhaine).	1862-1867.	»	»	»	Possession française. } Union indo-chinoise.
CAMBODGE.	»	1863.	»	»	»	Protectorat. } Union indo-chinoise.
TONKIN.	1868 (Dupuy).	1873-1874.	»	1883-1885.	»	Protectorat. } Union indo-chinoise.
ANNAM.	1787.	»	»	1885.	»	Protectorat. } Union indo-chinoise.
Océanie.						
Taïti.	»	1842 (Protector.).	»	»	1844, 1847, 1859.	Possession française (1879).
Nlle-Calédonie.	1827.	1853.	»	»	»	Possession française.

Digitized by Google

Tableau II. — De 1818 a 1870.

FAITS RELATIFS A LA FRANCE	FAITS RELATIFS AUX AUTRES ÉTATS
1818. Commencement de la grande carte française de l'état-major. Institution des professeurs d'histoire et de géographie.	*La Géographie générale* de Ritter.
1821. Fondation de la Société de géographie de Paris.	
1823. Société asiatique.	Première édition de l'*Atlas manuel* de Stieler (1817-1823).
1826. D'Orbigny au Brésil et au Pérou. Expédition de l'*Astrolabe* en Océanie.	
1827-1828. René Caillé à Tombouctou.	Société de géographie de Berlin.
1830. Occupation d'Alger. Fondation de la Société de géologie.	Société de géographie de Londres.
1831. Occupation d'Oran. *La Revue des Deux Mondes*. L'agrégation d'histoire et de géographie.	L'Atlas de Sticler.
1832.	*Grand Atlas* de Berghaus (1er fasc.).
1834. Première organisation des provinces françaises au nord de l'Afrique.	
1835-1848. M. d'Abbadie en Ethiopie.	
1837-1840. Expéditions maritimes de Dumont-d'Urville.	
1837. Occupation de Constantine.	
1839.	Société de géographie de Mexico.
1840. La carte géologique de la France. Occupation du Gabon, de Sainte-Marie de Madagascar, de Nossi-Bé et des Comores.	Livingstone se rend dans l'Afrique australe. Premier *Atlas historique* (la Grèce) de Kiepert (1840-1846).
1842. Les Français à Taïti.	
1843. Le programme colonial de Bugeaud « *Ense et aratro* », appliqué à l'Algérie.	
1844. Victoire de l'Isly sur le Maroc.	
1845.	Société de géographie de Saint-Pétersbourg. Premier voyage de Barth en Afrique.
1847. Reddition d'Abd el Kader.	Le *Cosmos* de Humboldt (1847-1851). Franklin se perd dans les régions polaires.
1850. Prise de Biskra et de Zaatcha.	Deuxième voyage de Barth en Afrique.
1851.	Société de géographie de la Haye.
1852.	Société de géographie de New-York.
1853. Occupation de la Nouvelle-Calédonie. Fondation de la Société de météorologie.	Expéditions de Mac-Clure et de Kane dans les régions arctiques.

Digitized by Google

TABLEAU II. — DE 1818 A 1870 (*suite*).

FAITS RELATIFS A LA FRANCE	FAITS RELATIFS AUX AUTRES ÉTATS.
1854-1865. Le général Faidherbe au Sénégal	
1854-1856.	Livingstone traverse l'Afrique.
1854. Société de météorologie.	
1855.	Le Portugais Silva Porto traverse l'Afrique. Les *Mittheilungen* de Petermann.
1856.	Société de géographie de Vienne.
1857. Soumission de la Kabylie.	
1858. Création d'un ministère de l'Algérie et des colonies.	Société de géographie de Genève.
1859. Société d'ethnographie.	
1860. Le Journal *le Tour du Monde* (Charton, Hachette). Expédition de Chine. Duveyrier chez les Touaregs.	*Voyage aux grands lacs de l'Afrique* de Burton. — Speke et Grant aux sources du Nil.
1861. *La Revue Maritime et coloniale.*	
1862. Expédition du Mexique. Expédition de Cochinchine (1862-1867). Chaire de géographie à l'École normale supérieure.	Voyage du *Faux Derviche* (Vambéry), au Turkestan (1862-1864).
1863. Mort du roi Radama II (Hovas), ami de la France, à Madagascar. L'*Année géographique* de M. Vivien de Saint-Martin (disparue en 1878).	Commencement de l'expédition de Schweinfurth dans le Soudan oriental.
1864. Les *Colonies françaises*, par Duval.	
1865. L'empereur Napoléon III en Algérie. Sa lettre au maréchal de Mac-Mahon.	*Geschichte der Erdkunde bis A. v. Humboldt und C. Ritter*, par O. Peschel.
1866-1868. L'expédition de Doudart de Lagrée, Garnier, Delaporte, etc., sur le Mekong et dans l'Yunnam.	*Le Geographisches Jahrbuch.*
1867. Mgr Lavigerie archevêque d'Alger. La *Terre*, d'Élisée Reclus.	Constitution du Dominion of Canada. Société de géographie de Rome [1].
1868. La *France nouvelle*, de Prévost-Paradol. Les projets de Petermann. Sherard Osborne et Gustave Lambert touchant la région polaire.	*Au cœur de l'Afrique*, de Schweinfurth.
1869. Inauguration du canal de Suez.	
1870. *De la colonisation chez les peuples modernes*, par M. Leroy-Beaulieu.	*Neue probleme der vergleichenden Erdkunde*, par O. Peschel.

1. Nous croyons utile de compléter ici la liste chronologique des sociétés géographiques établies dans des capitales : 1872, Buda-Pest ; 1873, Berne ; 1874, Stockholm ; 1875, Lisbonne, Bukharest, Le Caire ; 1876, Madrid, Copenhague ; 1877, Tokio ; 1878, Québec ; 1879, Buenos-Ayres ; 1881, San-Francisco ; 1883, Sydney, Rio-Janeiro ; 1888, Lima.

Digitized by Google

TABLEAU III. — DE 1871 A 1893.

INSTITUTIONS	ÉTUDES INSÉRÉES DANS LA *Revue de géographie*	LIVRES IMPORTANTS	EXPLORATIONS	GUERRES, TRAITÉS, ÉTABLISSEMENTS
1871. Congrès géogr. internat. d'Anvers.	De la méthode en politique (avec M. Seligmann).	*Promenades autour du Monde*, par de Hübner.	Nachtigal au lac Tchad. — Stanley à la recherche de Livingstone. — Prjévalski dans l'Asie centrale.	»
1872. Ecole des sciences politiques. — 1er Congrès pour l'avancement des sciences (annuel). — *L'Economiste français*.	Analyse politique de la France (avec M. Seligmann).	La *Seine*, par Belgrand. — « L'orographe » de M. Schrader.	M. Jean Dupuis remonte le fleuve Rouge.	»
1873. Société de géographie commerciale de Paris. — Société de géographie de Lyon. — Commission des voyages et missions scientifiques au ministère de l'instruction publique. — *La Nature*.	Les partis politiques dans l'ancienne France (R. B.). — L'œuvre des Français en Allemagne (*Id.*).	*Voyage d'exploration en Indo-Chine*, par Francis Garnier.	Mort de Livingstone dans l'Afrique australe et de Francis Garnier au Tonkin.	»
1874. Groupe géographique du Sud-Ouest (Bordeaux). —Club Alpin français.— Ecole française de Rome	Les juifs en Europe (R. B.).	*André Brue*, par Berlioux. *Völkerkunde*, par O. Peschel.	Expédition du *Challenger*, sous Nares.	Premier traité au sujet du Tonkin.
1875. Congrès géogr. internat. de Paris. — Société de géographie du Cher (Bourges). — Le journal *l'Explorateur* (auj. *Revue de France*).	Nouvelle méthode d'enseignement géographique. Demande d'une agrégation de géographie.	*La Nouvelle Géographie universelle, la Terre et les hommes*, par Elisée Reclus (1er vol.), achevée en 1893.	Cameron achève sa traversée de l'Afrique. — Stanley descend le Congo.	»

Digitized by Google

TABLEAU III. — DE 1871 A 1893 (*suite*).

INSTITUTIONS	ÉTUDES INSÉRÉES DANS LA *Revue de géographie*	LIVRES IMPORTANTS	EXPLORATIONS	GUERRES, TRAITÉS, ÉTABLISSEMENTS
1876. Société de topographie de France. — Société de géographie de Marseille. — Association internationale d'exploration et de civilisation de l'Afrique, présidée par le roi Léopold II. — *Revue géographique internationale.*	L'Europe politique, application de la géographie physique (R. B.).	*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* (1er vol.), par M. A. Grandidier. — *Formation des Etats de l'Europe centrale*, par M. Himly. — *Yellowstone national Park*, par Hayden.	Commencement de l'exploration française du Congo. — Projet de chemin de fer transsaharien, par M. Duponchel.	»
1877. La REVUE DE GÉOGRAPHIE. — Le *Journal des voyages*. — La Société des voyages autour du monde. — 1er Congrès des Américanistes à Luxembourg. — Société Indo-Chinoise (Paris).	Les sciences politiques et la géographie. — La Guyane (Gaffarel).	*L'Atlas* de Vivien de Saint-Martin (1er fascicule).	Serpa-Pinto traverse l'Afrique.	La reine Victoria proclamée impératrice des Indes.
1878. 3e Exposition universelle de Paris. — 1er Congrès français de géographie (annuel). — 1er Congrès international de géographie commerc. à Paris. — Société des géographes de Valenciennes et d'Oran. — Bureau central météorol., à Paris.	Le traité de Berlin (Dottain).	*Géographie militaire* (la France), par le colonel Niox. — Le dernier volume de *l'Année géographique*, par MM. Maunoir et Duveyrier. — Achèvement de la carte de l'état-major.	Soleillet à Ségou.	»

Digitized by Google

TABLEAU III. — DE 1871 A 1893 (*suite*).

INSTITUTIONS	ÉTUDES INSÉRÉES DANS LA *Revue de géographie*	LIVRES IMPORTANTS	EXPLORATIONS	GUERRES, TRAITÉS, ÉTABLISSEMENTS
1879. Société languedocienne de géographie (Montpellier). — Société normande de géographie (Rouen). — Société de géographie de l'Est (Nancy). — Société de géographie de Rochefort. — Congrès de géographie commerc., à Bruxelles. — Congrès pour le percement de l'isthme de Panama. — Ecole française du Caire	Etudes de M. Dosfossés sur la Tunisie et les Khroumirs, de M. Dupuis sur le Tonkin.	*Les Colonies françaises*, par M. Gaffarel. — *Nouveau Dictionnaire de géographie*, par M. Vivien de Saint-Martin (1er vol.).	Rohlfs à l'oasis de Kafra. — Expédition de Flatters dans le Sahara. — Expédition de Nordenskiöld dans l'océan Glacial arctique. — Jonction géodésique de l'Europe et de l'Afrique, par le colonel Perrier et le général Ibanez.	»
1880. Union géographique du Nord (Douai). — Société de géogr. de Lille. — Musée ethnographique du Trocadéro.	La géographie et la politique. — Tableau d'ensemble du Tonkin, avec carte (Dr Maget).	*Lecture de la carte de France : le Jura*, par M. Berlioux.	Expédition de la *Jeannette*. — Lenz à Tombouctou. — Mission Gallieni au Soudan.	Traité conclu par M. de Brazza, plaçant une partie du Congo sous notre protectorat.
1881. Institution d'un sous-secrétariat des colonies. — Congrès international de Venise. — 1er Congrès géogr. allemand. — Société de géographie de Dijon.	Etude de M. de Crozals sur Bizerte.	*Istruzioni scientifiche pei viaggiatori*, par Issel.	Commencement des explorations sous-marines du *Travailleur* et du *Talisman*. — Matteuci et Massari traversent l'Afrique dans sa plus grande largeur. — Massacre de la seconde expédition Flatters par les Touaregs. — Soleillet en Abyssinie.	Expédition de Tunisie (protectorat). M. Félix Faure, sous-secrétaire d'Etat, à diverses reprises (de nov. 1881 à février 1888).

Digitized by Google

TABLEAU III. — DE 1871 A 1893 (*suite*).

INSTITUTIONS	ÉTUDES INSÉRÉES DANS LA *Revue de géographie*	LIVRES IMPORTANTS	EXPLORATIONS	GUERRES, TRAITÉS, ÉTABLISSEMENTS
1882. Sociétés de géographie de Toulouse, de Nantes, de Lorient, de Bourg. — *La Revue d'ethnographie.*	L'Egypte, l'Islamisme et les Puissances. — La constitution de Carthage. — Légende territoriale de l'Algérie (Cherbonneau).	*Le Donaugebiet*, par Gœtz. — *Anthropogeographie*, par Ratzel. — *Etudes de géologie expérimentale*, par M. Daubrée.	Massacre de la mission Crevaux au Grand Chaco. — L'expédition de Greely au pôle nord. — Observation sur différents points du globe du passage de Vénus sur le Soleil.	L'insurrection d'Arabi-Pacha et des Anglais en Egypte. — Le mouvement mahdiste dans le Soudan oriental. — *La National* puis *Royal Niger Company.*
1883. *L'Alliance française.* — Institution du Conseil supérieur des colonies.	Les Français au Sénégal (Ancelle). — Les limites du Tonkin et de la Chine (Labarthe). — L'Empire colonial français et le centenaire de Colbert.	»	Brito Capello et Ivens traversent l'Afrique. — Le cataclysme du Krakatoa.	Expédition du Tonkin. — Courbet emporte Sontay.
1884. Union géogr. du Centre (Tours). — Sociétés de géogr. du Havre et Comité de Reims. — Sect. géogr. de Brest (Soc. Acad.). — Ecole de topographie au Ministère de la guerre.	Projet et plan d'une école nationale de géographie, par M. Drapeyron. — La Méditerranée asiatique (Labarthe).	*La Colonisation scientifique et les colonies françaises*, par M. le Dr Bordier. — *Atlas historique de la France*, par Longnon.	Les Allemands occupent Cameroun.	Courbet sur la rivière Min. Mgr Lavigerie, archevêque de Carthage et primat d'Afrique.
1885. Section de géogr. historique et descriptive dans le Comité des Sociétés savantes.	La Panique coloniale du 30 mars. — Professeurs d'histoire et professeurs de géographie. — L'Oasis de Figuig (Levinck). — Hérat et les territoires contestés (Paquier). — Que la géographie est une science grâce à la topographie.	*Atlas colonial*, par M. Maget. — *Les Habitants de Suriname*, par le prince R. Bonaparte. — *Chr. Colomb*, par M. Harrisse. — *L'Expansion de l'Angleterre* par Seeley (trad. franç.). — *Histoire du commerce*, par M. Pigeonneau (1er vol.). — *Antlitz der Erde*, par E. Suess.	Première campagne de l'*Hirondelle*, par S. A. le prince de Monaco.	Mort de Gordon-Pacha dans Kartoum. — Chute du ministère Ferry. — Mort de Courbet. — M. Bardoux soutient au Sénat le projet de M. Drapeyron. — Traités avec la Chine au sujet du Tonkin et avec Madagascar. — Création de l'Etat indépendant du Congo. — L'Angleterre annexe la Birmanie.

Digitized by Google

TABLEAU III. — DE 1871 A 1893 (*suite*).

INSTITUTIONS	ÉTUDES INSÉRÉES DANS LA *Revue de géographie*	LIVRES IMPORTANTS	EXPLORATIONS	GUERRES, TRAITÉS, ÉTABLISSEMENTS
1886. Sociétés de géographie de Toulon, de Saint-Nazaire-sur-Loire.	A quoi servent les colonies (Gide). — Le commerce du sel au Sahara et au Soudan (de Crozals). — Dessèchement des lacs dans l'Asie centrale (Venukoff). — Le climat des régions septentrionales du bassin de la Méditerranée (Vidal-Lablache).	*A travers l'Empire Britannique*, par M. de Hubner. — *L'Histoire du commerce dans le Levant au moyen âge*, par MM. Heyd et Furcy-Raynaud. — *Histoire générale de l'Europe par la géographie*, par Freeman (trad. fr.).	La mission Pavie en Indo-Chine (1886-1891).	M. de la Porte, sous-secrétaire d'Etat à plusieurs reprises, de 1886 à 1889. — M. Le Myre de Vilers, résident à Madagascar (1886-1889). — M. Paul Bert, gouverneur général de l'Indo-Chine, mort nov. 1886. — M. Etienne, sous-secrétaire d'Etat aux colonies (jusqu'en 1892).
1887.	Les deux Buache. Toponymie et topographie. — Nouvelle orientation de l'enseignement de la géographie physique.	»	Stanley dans les « Ténèbres de l'Afrique » (1887-1889). — MM. Bonvalot et Capus franchissent le Pamir. — Le Lt Caron descend le Niger jusqu'à Koriumé.	»
1888. Sociétés de géographie des Ardennes (Charleville), de Saint-Quentin. — Le journal *la Géographie*.	La question marocaine (La Martinière). — La baie de Diego Suarez (Nicolas). — Les îles Salomon (Mager).	*La Géologie en chemin de fer*, par M. de Lapparent.	Le Français Trivier traverse l'Afrique. — M. Binger dans le pays de Kong. — Nansen traverse le Groenland.	Mgr Lavigerie propage son œuvre en Europe.
1889. 4e Exposition universelle de Paris. — Fondation du *Colonial Institute* à Londres. — Ecole coloniale à Paris. — Congrès international géographique de Paris. — *Revue Universelle* (Ed. E. *Voyages et colonisation pratique*).	Les départements français (Patriæ Amans).	*La Civilisation et les grands fleuves historiques*, par Metchnikoff. — *Nations et Etats de l'Europe*, par M. Vidal-Lablache. — *Cartographie de l'Europe septentrionale au moyen âge*, par M. Hamy.	»	Première campagne du colonel Archinard au Soudan.

Digitized by Google

TABLEAU III. — DE 1871 A 1893 (*suite*).

INSTITUTIONS	ÉTUDES INSÉRÉES DANS LA *Revue de géographie*	LIVRES IMPORTANTS	EXPLORATIONS	GUERRES, TRAITÉS, ÉTABLISSEMENTS
1890. 1er Congrès colonial français à Paris. — Société africaine de France. — Comité de l'Afrique française. — Société de géogr. de l'Aisne (Laon). — L'Atelier géogr. de la Sorbonne.	Soyons géographes et agissons en géographes.	*Le Tonkin et la Mère Patrie*, par M. Jules Ferry. — *Les Géographes allemands de la Renaissance*, par M. Gallois.	Massacre de la mission Crampel. — M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans traversent le Thibet.	1re Expédition du Dahomey. — Traité anglo-allemand et anglo-français pour le partage de l'Afrique.
1891. Congrès internat. géogr de Berne. — *Les Annales de géographie*. — *Les Nouvelles géographiques*.	Le Mékong, grande voie commerciale de l'Indo-Chine (Delaporte). — La Lorraine, étude chorographique (Auerbach).	*Examen de la Géographie de Strabon*, par M. Dubois. — *Histoire de la question coloniale en France*, par M. L. Deschamps.	Mission Mizon. — Mission Dybowski.	Conférence de Bruxelles concernant la traite des noirs.
1892. 1er Congrès italien de géographie. — Les fêtes en l'honneur de Colomb en Italie et en Espagne. — Le journal *la Politique coloniale*. — Exposition cartographique à la Bibliothèque nationale, relative au nouveau monde, par M. G. Marcel.	La politique coloniale et nos difficultés présentes (Thirion).	*L'Inde*, de Strachey, traduction Harmand. — *Les Grandes Compagnies coloniales*, par M. Bonassieux. — *Du Niger au golfe de Guinée*, par M. Binger. — *Traité de géologie*, par M. de Lapparent.	Mission Monteil. — Mission Maistre-Clozel.	M. Jamais, sous-secrétaire d'Etat aux colonies. 2e Expédition au Dahomey, par le colonel Dodds.
1893. 1er Congrès de *l'Alliance française*. — Chaire de géographie coloniale à la Sorbonne. — L'Observatoire du Mont-Blanc, sous la direction de M. Capus.	La colonisation française et la géographie (Thalamas).	*La France et ses colonies*, par M. Emile Levasseur. — Les *Pyrénées*, par M. P. Camena d'Almeida. — Le *Sahara*, par M. Schirmer.	»	Rapport sur l'Algérie de M. Ferry au Sénat, et de M. Burdeau à la Chambre des députés. — M. Delcassé, sous-secrétaire d'Etat aux colonies. — Seconde expédition du colonel Archinard au Soudan.

Digitized by Google

LA

POPULATION DE LA GRANDE-BRETAGNE

Dans une récente discussion devant la Société d'économie politique de Paris, tout en traitant le sujet au point de vue purement douanier, les différents membres qui ont parlé de la « Liberté commerciale considérée comme moyen d'augmenter la population de la France », ont mis en lumière, une fois de plus, l'importance qu'a forcément pour un peuple le développement de sa population. MM. Joseph Garnier et Maurice Block, par un amusant sophisme, ont bien essayé de démontrer qu'il valait mieux avoir une population peu dense, mais riche, qu'une population très nombreuse et pauvre. Nous ne discutons pas cette théorie un peu fantaisiste, qui semble même pécher tant soit peu par la base, car il se peut que cette population nombreuse sache habilement arriver à s'enrichir; peut-être ces deux économistes ont-ils cherché, sans le vouloir, à se consoler de la mauvaise situation de la France au point de vue démographique, en créant de toutes pièces une théorie qui ne verrait que le beau côté de la situation.

Toujours est-il qu'ils sont bien peu nombreux les économistes qui partagent cette manière de voir, et presque tous, au contraire, considèrent que c'est une nécessité pour une nation que de voir le nombre de ses enfants augmenter constamment dans une forte proportion. Au point de vue militaire (et c'est le premier qu'il faut envisager dans nos sociétés soi-disant civilisées) l'abondance de la population est un facteur primordial de puissance, et on peut même dire d'existence : chaque enfant qui naît est un soldat qui se prépare ; et comme, en dépit de tous les congrès qui se tiennent en faveur de la paix, malgré toutes les espérances que l'on émet, nous sommes encore loin de l'état idéal d'union des peuples (s'il arrive jamais), la raison du plus fort est toujours la meilleure, et,

Digitized by Google

pour avoir droit à la vie, une nation doit être en mesure de faire respecter ce droit par un nombre respectable de baïonnettes. S'il est vrai que certaines nations aient l'heureuse chance de se maintenir encore à la tête des nations civilisées, en ce sens qu'on rend hommage à leur développement intellectuel, bien qu'elles commencent à se dépeupler pour ainsi dire au milieu des autres nations dont la population s'accroît sans cesse ; cette situation, tout exceptionnelle, ne semble pas pouvoir se maintenir contre la logique implacable et terre à terre des choses.

Si nous jetons un coup d'œil comparatif sur quelques grandes nations, et si nous nous reportons aux chiffres de 1811 (époque assez lointaine pour nous permettre une comparaison fructueuse), nous voyons la France avec une population de 29 millions d'habitants, tandis que l'Angleterre n'en comptait que 15 et l'Allemagne, 20. Aujourd'hui les chiffres sont tout autres, et indiquent des mouvements respectifs bien différents. La France a aujourd'hui une population de 38 millions d'âmes, celle de l'Angleterre est du même chiffre (ou du moins le total en approche bien comme nous le verrons) et celle de l'Allemagne est de 40 millions. Cette expansion, cette multiplication des habitants est une source directe de prospérité. Si, dans la discussion de la Société d'économie politique à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure, M. Thierry-Mieg a pu dire que le progrès de l'industrie amène tout naturellement un progrès parallèle dans le chiffre de la population, et s'il a donné pour exemple de cette affirmation le magnifique développement de l'industrie britannique et l'accroissement formidable du nombre des habitants du Royaume-Uni, on peut considérer les mêmes faits, pour envisager d'une autre manière les raisons de cause à effet, et pour tirer cette conséquence justement inverse que c'est l'accroissement de la population qui permet le développement de l'industrie[1].

Si la Grande-Bretagne joue aujourd'hui, dans le monde industriel et commercial, le rôle prépondérant qu'elle a su s'attribuer, c'est grâce à tous ceux de ses enfants qu'elle a pu transformer en industriels de toute sorte, en producteurs d'une façon plus générale, et qui fournissent des bras à toutes ses manufactures. On sait bien aussi de quelle ressource est pour un pays, à tous les points

1. La première théorie a, du reste, sa part de vérité.

Digitized by Google

de vue, un vaste domaine colonial, fournissant les matières premières, formant en même temps un marché privilégié. C'est grâce à sa natalité prodigieuse que l'Angleterre est devenue une des premières puissances coloniales, industrielles et commerciales. Cet exemple est trop caractéristique et trop instructif pour que nous n'y insistions pas, profitant du recensement qui vient récemment de se terminer en Angleterre, et dont les principaux résultats sont assez clairement établis pour nous mettre à même de montrer les règles constantes des mouvements de la population par delà le détroit. L'étude risque d'être d'autant plus curieuse que l'échéance de 1891 a été le moment de recensements généraux un peu dans tous les pays du globe, État-Unis, France ou autres, et que nos lecteurs pourront ainsi profiter des renseignements que nous leur fournirons sur la Grande-Bretagne pour établir des comparaisons utiles avec d'autres pays.

Jusqu'en 1750, la population du Royaume-Uni n'augmentait que de 1 million par cinquante années : c'était à peu près la même proportion qu'en France. A ce moment, la progression prend une allure beaucoup plus rapide, et nous dirons, considérant les choses comme nous le disions plus haut, que, comme conséquence, le commerce et l'industrie suivent une progression parallèle. De 1750 à 1800, la population augmente de 55 p. 100; de 90 p. 100 de 1800 à 1850, et enfin de 50 p. 100 de 1860 à 1880. Nous pourrons tout à l'heure donner des chiffres précis, et se rapportant à des périodes beaucoup plus courtes, pour suivre la progression dans tout le cours de ce siècle. Pour donner une indication caractéristique sur ce parallélisme, auquel nous faisions allusion à l'instant même, entre le progrès de la population et celui de l'industrie et du commerce, nous pouvons fournir quelques chiffres seulement. En 1860, l'Angleterre comptait 28,700,000 âmes; elle en compte aujourd'hui un peu moins de 38 millions, ce qui représente une augmentation proportionnelle de 33 p. 100. Voulez-vous voir l'expansion magnifique qui en est résultée pour le commerce du royaume? il n'atteignait au total, importations et exportations réunies, que 7,950 millions en 1860; en 1888, il dépassait 16,650 millions; notons du reste que l'augmentation est même proportionnellement beaucoup plus forte, car nous n'avons pas voulu parler de parallélisme absolu, mais d'influence considérable et directe de l'un des phénomènes sur l'autre.

Digitized by Google

Une étude de détail va nous faire comprendre encore mieux cette expansion magnifique de la natalité dans la Grande-Bretagne. Puisons nos renseignements dans des documents tout à fait officiels, c'est-à-dire aux divers rapports qui ont été publiés et présentés au Parlement sur le résultat du 10e recensement du Royaume-Uni, fait le 5 avril 1891.

Nous avons dit déjà qu'en 1811 la Grande-Bretagne possédait

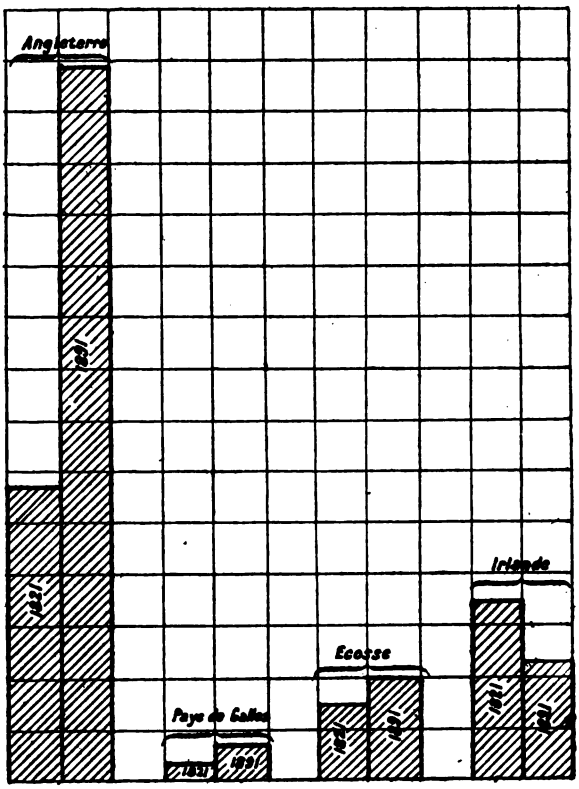


Fig. 1. — Mouvement de la population des diverses parties du Royaume-Uni.

15 millions d'âmes; dès 1821, ce chiffre devenait 20,893,584; puis 24,028,584 en 1831, 26,730,929 en 1841. En 1851, nous pouvons voir dès maintenant, pour le mettre plus clairement en lumière tout à l'heure en étudiant les coefficients successifs de cette progression, que le progrès est assez peu sensible, puisque le total de la population n'atteint que 27,390,629 ; de même encore en 1861, et toujours pour une même raison sur laquelle nous

Digitized by Google

insisterons plus longuement ; le chiffre de 1861 n'est que de 28,927,485, ce qui ne représente qu'une augmentation assez faible sur le chiffre précédent. En 1871, le mouvement reprend un peu plus d'intensité, puisque le recensement trouve 31,484,661 habibitants; en 1881, il en avait été recensé 34,884,848; et enfin, à l'époque présente, et d'après les chiffres les plus récents, la population de la Grande-Bretagne comprend 37,740,283 âmes.

La raison de cette progression, pour la dernière des périodes décennales que nous considérons, a été de 8.2 p. 100. De 1821 à 1831, l'accroissement avait été pour tout le royaume de 15 p. 100; pendant la période suivante, il s'était encore maintenu au chiffre fort honorable de 11.2 pour 100. De 1841 à 1851 il était tombé à 2.5 : nous avons déjà noté cette défaillance particulière, et nous la retrouvons, mais un peu moins intense, de 1851 à 1861, où la raison de la progression remonte à 5.6 p. 100. Enfin elle atteint 5.8 de 1861 à 1871, puis 10.8, et 8.2 dans la période qui a fini en avril 1891. Cette énumération, un peu sèche en elle-même, ne nous en fournit pas moins des indications précieuses. Si, par exemple, nous avons pu y constater que la population britannique s'y est puissamment accrue depuis cinquante ans, nous pouvons cependant noter aussi que son mouvement d'accroissement s'est sensiblement ralenti, et d'une façon très appréciable, car nous sommes loin de 15 p. 100 de la période décennale 1821-31 (bien entendu, nous faisons abstraction de la diminution aussi subite qu'anormale qui s'est manifestée de 1841 à 1861). Assurément, et toute diminuée qu'elle est, cette progression serait largement assez forte pour faire le bonheur de certains pays, tels que la France où la population reste sensiblement stationnaire ; mais il se manifeste clairement un ralentissement qui doit inquiéter la Grande-Bretagne, d'autant qu'il se produit assez uniformément dans les diverses parties du pays.

Dans leurs recensements, les Anglais divisent le royaume en 4 sections bien distinctes. L'une est l'Angleterre proprement dite ; l'autre est le pays de Galles, qui a son individualité et ses phénomènes économiques particuliers ; une troisième est l'Écosse, et enfin la dernière est l'Irlande. Dégageons d'abord la discussion des chiffres qui se rapportent à la verte Erin. De 1821 à 1831, la population y croissait suivant une proportion assez élevée même, 14.2 p. 100 ; mais à partir de 1831, il se produit un mouvement prodigieux d'é-

Digitized by Google

migration des Irlandais vers les États-Unis. Nous n'avons pas besoin de rappeler que ce fut une suite de la famine et surtout de la crise agricole et territoriale qui sévit sur ce pays, en même temps que de la lutte qu'elle soutient contre l'Angleterre. De 1831 à 1841, la population n'a plus augmenté que de 5.5 p. 100, et, à partir de ce moment, elle ne fait plus que décroître avec une rapidité terrible : la proportion atteint 19.8 p. 100 en 1851 (c'est d'ailleurs le maximum), pour retomber à 11.8 en 1861, à 6.7 pendant la période

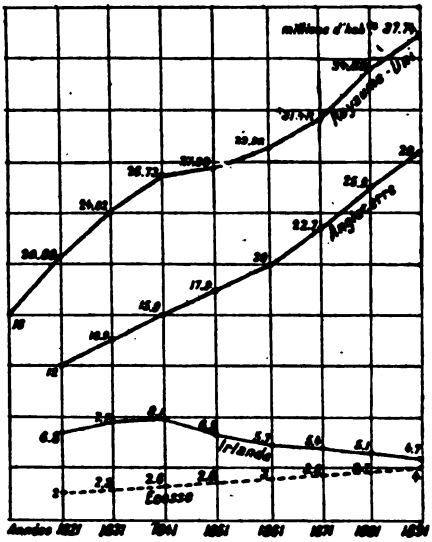


FIG. 2.

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DU ROYAUME-UNI ET DES PAYS QUI LE COMPOSENT.

décennale suivante, à 4.4 de 1871 à 1891. Aujourd'hui, que la crise continue toujours, de 1881 à 1891, la population irlandaise a diminué de 9.1 p. 100. La pauvre île comptait 8,196,597 âmes en 1841 ; elle n'en compte plus actuellement que 4,706,162 ; en 1831, elle formait encore un tiers de la population totale du Royaume-Uni ; elle n'en représente plus maintenant que 1/8.

Après avoir ainsi mis de côté les chiffres relatifs à l'Irlande, voyons quel est le mouvement réel de la population britannique, en faisant abstraction de la démographie irlandaise ; cette île présente un phénomène tout particulier et heureusement fort rare, en dehors des manifestations ordinaires de la natalité et de la

Digitized by Google

morbidité, qui sont des facteurs vraiment intéressants à étudier dans le développement d'une population. Or, si nous ne considérons que l'Angleterre proprement dite, le pays de Galles et l'Écosse, nous pourrons constater pour chacun de ces pays une diminution effective et très sensible dans l'accroissement décennal relatif de la population. Sans doute, pour l'Angleterre, par exemple, le nombre des habitants a passé de 11,281,883 en 1821 à 27,482,104 en 1891 ; mais ce même nombre, qui avait augmenté de 16 p. 100 pendant la période 1821-1831, n'augmentait plus que de 12.8 de 1841 à 1851 ; et si la progression est remontée sensiblement et jusqu'à 14.5 de 1871 à 1881, il faut néanmoins la voir retombée à 11.7 pour 100 pendant les dix dernières années qui finissent en 1891 ; nous sommes assez loin des 16 p. 100 de 1821 à 1831 ! Pour le pays de Galles, la raison de la progression s'est maintenue assez constante ; et cependant elle a aussi une tendance à la diminution, puisque, après avoir atteint 12.2 p. 100 en 1831, 13.1 en 1841, elle est retombée à 9.5 en 1871, et n'est remontée aujourd'hui qu'à 11.6. Enfin pour l'Écosse, c'est plus caractéristique : elle comptait 2,091,521 habitants en 1821, et 2,364,386 en 1831, ce qui représentait un accroissement de 13 p. 100; cet accroissement, après être passé à 10.8 en 1841, à 9.7 en 1871 (et même à 6 en 1861), n'est remonté à 11.2 en 1881 que pour retomber à 8 p. 100 en 1891, ce qui amène la population à 4,033,103.

D'ailleurs nous pouvons remarquer (tout en nous souvenant qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux phénomènes démographiques quand ils se manifestent pour une période très courte) que, depuis 1881, le coefficient d'augmentation de la population des diverses parties du Royaume-Uni a été très sensiblement moindre [1] que celui de la période décennale 1871-1881. Ne serait-ce point qu'en réalité, et malgré ses anciennes traditions de forte natalité, la race anglaise se laisse entraîner, elle aussi, par les mêmes influences qui ont fait baisser la natalité dans tant de pays étrangers.

DANIEL BELLET.

(*A suivre.*)

1. En Irlande cela se traduit par une *augmentation* du chiffre en lui-même, parce que ce signe est affecté du signe —.

Digitized by Google

CHYPRE

ET

SES PRINCIPALES PRODUCTIONS EN 1892

(SUITE)

III

Animaux domestiques. — Comme animaux domestiques, on trouve peu de chevaux; le mulet, qui fait la plupart des transports sur son dos, et qui est tout à fait remarquable par la sûreté de son pas dans les chemins les plus accidentés; les bœufs, petits et maigres sont employés aux travaux de la culture; les ânes, souvent très beaux, rendent les mêmes services; les chameaux sont nombreux, surtout dans la Messorée, et servent à transporter des marchandises; leur poil est utilisé à faire des étoffes grossières. Les troupeaux de moutons et de chèvres sont aussi nombreux; les premiers appartiennent à une race commune, à grosse queue plate, leur laine est grossière mais solide, et leur viande a une odeur de bouc très accentuée; les brebis donnent du lait, avec lequel on fait une sorte de fromage qui, sans être excellent, peut être, quand il est bien fait, consommé par les Européens. Les chèvres, surtout rencontrées dans la région moyenne de l'île, où elles sont un vrai fléau pour la flore arbustive, donnent, pour principal produit, du lait utilisé en nature ou transformé en fromage et des chevreaux qui servent à la nourriture des populations pauvres; les peaux, estimées, sont exportées en grandes quantités. On trouve aussi chez les Grecs, des porcs, des poules très hautes sur pattes, et des dindes très appréciées. En raison de la rareté de l'eau, les canards et les oies sont rares.

Digitized by Google

IV

Quant à la population, elle est d'environ deux tiers grecque et un tiers turque. Ces deux races vivent en bons termes, mais séparément, dans des villages distincts, que l'on reconnaît facilement aux plantations de palmiers et aux minarets, ou dans des quartiers spéciaux; les Turcs se reconnaissent à leur turban blanc ou vert, leur large ceinture et leurs femmes toujours voilées. Ils sont honnêtes mais fatalistes, indolents et d'une grande ignorance; ils s'occupent surtout d'agriculture. Les Grecs sont plus actifs mais également très ignorants, très routiniers, comme s'ils étaient restés au point où ils devaient en être il y a un millier d'années, en d'autres termes, comme si la race s'était cristallisée sous l'influence d'une longue domination abrutissante. Ils sont travailleurs, mais ne savent pas travailler intelligemment; ils s'occupent d'agriculture, surtout de viticulture et font aussi le commerce. Pour ce qui me concerne, je les ai toujours trouvés serviables, très doux et très hospitaliers.

Depuis la domination anglaise, des routes ont été construites, de nombreuses écoles s'ouvrent chaque année, des églises avec de beaux clochers s'élèvent, la prospérité du pays s'accroît, la confiance dans l'avenir grandit, l'agriculture se développe et améliore ses méthodes; tout annonce, en un mot, le commencement d'une ère nouvelle pour l'île, ce que démontrent, du reste, les chiffres ci-dessous, d'importation et d'exportation, extraits du rapport de M. Pérétie, consul de France à Larnaca[1]. La valeur des articles exportés en 1888-1889 s'est élevée à 6,038,259 francs, dont 728,260 francs en numéraire et 5,309,999 francs en marchandises, contre 6,324,872 francs d'importations, dont 446,495 francs en numéraire.

Les principaux produits d'exportation sont les suivants :

Fromages.....	116.650 kilogr.	121.174 francs.
Peaux.....	82.232 —	184.653 —
Laine.....	146.144 —	131.249 —
Soie.....	40.234 —	254.015 —
Caroubes.....	79.866 quintaux	1.452.304 —

1. *Bulletin consulaire français*, 1890, p. 316.

Digitized by Google

Blé	38.183	kilogr.	135.668	francs.
Orge	299.785	—	450.283	—
Avoine	21.939	—	31.688	—
Vesces	22.579	—	69.337	—
Coton[1]	121.908	—	130.214	—
Eponges	10.480	—	198.869	—
Sumac[2]	360.677	—	?	—
Tabac	1.892	—	7.650	—
Fruits autres que le raisin sec			150.464	—
Vin de commanderie	233.693	litres	79.411	—
Vin noir	4.883.621	—	834.133	—
Esprit	314.179	—	108 246	—
Vinaigre	467.214	—	26.714	—
Raisin sec	650.020	kilogr.	118.114	—

Parmi les bestiaux les mulets forment le principal article d'exportation pour le gouvernement égyptien.

Les principaux pays importateurs des produits de l'île sont : l'Égypte, la Turquie, la France et la Grande-Bretagne. La France demande surtout à Chypre des vins, du coton, des caroubes, du blé, de la laine, des raisins secs, des graines de sésame, des cocons de soie, du sumac et des peaux brutes ; le tout pour une valeur (en 1886) de 2,264,800 francs[3].

Les principales sources d'impôts sont les vins (271,538 francs en 1889); la douane (1,370,595 francs); les terres cultivées, les grains, les tabacs (300 à 400,000 francs) et les licences.

V

Viticulture. — La viticulture en Chypre est de toute antiquité; les plus anciens auteurs grecs en parlent et vantent la qualité de ses vins. La culture de la vigne se rencontre depuis le littoral jusqu'à 1600 mètres d'altitude, et pourrait probablement s'élever plus haut, si l'on choisissait des cépages appropriés, mais c'est dans la région moyenne entre 600 et 1200 mètres d'altitude, sur

1. Cette année, la récolte ayant manqué, le chiffre d'exportation de cet article a été bien moins fort que celui de 1887-1888, qui était de 259,659 kilogrammes.
2. En 1887-1888 la quantité exportée avait atteint le chiffre de 423,998 kilogrammes.
3. Dont :

Vin rouge ordinaire	554.750	francs.	Cocons de soie	45.625	francs.
Vin de commanderie	7.950	—	Sumac	15.625	—
Coton	499.150	—	Peaux brutes	14.825	—
Caroubes	411.175	—	Haricots	13.525	—
Blé	366.025	—	Avoine	11.000	—
Laine	148.250	—	Terre d'ombre	7.550	—
Raisins secs	81.450	—	Graine de lin	8.025	—
Sésame (graines)	16.700	—	Divers	23.175	—

Digitized by Google

les collines élevées de la formation calcaire avoisinant le système du Troödos et sur les premières pentes de ce dernier que l'on trouve les plus grandes plantations. Voici, d'ailleurs, d'après les états que le gouvernement de Chypre a bien voulu me remettre, l'importance de la viticulture cypriote en 1891 :

DISTRICTS.	NOMBRE de villages.	SUPERFICIE en hectares.	VINS EN HECTOLITRES.			EAU-DE-VIE en hectol.	RAISINS SECS.
			Commanderie.	Noir.	Rouge.		
Limassol.....	73	12.112,70	4.950,	135.444,	4.838,50	7.270,00	Moyenne des années 1887, 1888, 1889 : à 0 fr. 63 le kilogr.
Nicosie.....	68	3.781,17	1.047,17	27.211,47	»	1.562,37	
Larnaca.....	51	1.914,56	444,12	2.401,57	3.802,42	353,40	
Papho.....	106	1.398,08	»	2.039,50	3.033,00	275,05	
Famagouste..	67	424,45	»	3.682,00	»	262,00	935.197 kilogr.
Kyrenia.....	34	141,30	»	1 209,70	»	69,00	
Totaux....	399	19.772,26	6.441,29	172.136,24	11.734,52	9.791,82	

Soit une production totale en vin, de 190,312 hectolitres; portant la moyenne générale par hectare à environ 9 hect. 620, à un prix moyen de 6 francs; soit un chiffre de production pour toute la récolte de 1,165,872 francs pour les vins; de 489,591 francs pour l'eau-de-vie, et 561,164 francs pour les raisins secs, ce qui fait un total de 2,206,527 francs pour la branche viticole de l'île, faisant vivre environ 3,000 familles ou 20,000 individus; mais la récolte de 1891 est considérée comme dépassant la moyenne.

Création du vignoble. — Le sol appartient en principe à l'État, ou tout au moins les terrains incultes, et la propriété individuelle se crée par la mise en culture, pour faire de nouveau retour à l'État, après un certain temps d'abandon. Le terrain qui doit recevoir une plantation de vigne est assez rarement défoncé; on plante le plus souvent après un simple labour à la charrue ou après un défrichement à la main. Dans les situations escarpées on dispose préalablement le terrain en gradins, plus ou moins larges, retenus par des murs en pierres.

Malheureusement, beaucoup de propriétaires ne prennent pas cette disposition et leur sol, avec la vigne, est souvent entraîné dans les vallées par les pluies. On plante en lignes plus ou moins

Digitized by Google

régulières, à 1 m. 50 en moyenne en tous sens; l'opération se fait en février ou au commencement de mars, en enfonçant dans le sol de grandes boutures ayant de 30 à 40 centimètres au-dessus de terre. Le procédé suivi est mauvais : 1° en ce que le sol, n'étant pas défoncé, la vigne ne peut en prendre complètement possession et sa vigueur sera toujours inférieure; elle sera aussi davantage exposée à souffrir de la sécheresse et ses récoltes seront faibles; 2° en laissant à la bouture une aussi grande longueur hors de terre, la charpente du cep se trouvera formée à une trop grande hauteur au-dessus du sol; sa base sera trop grêle pour supporter la masse ligneuse et foliacée des premières années; le cep sera couché sur le sol et sa formation sera lente; d'ailleurs, cet inconvénient est si grand que le plus ordinairement on reconnaît la nécessité de rabattre la jeune vigne vers la deuxième année sur ses premières ramifications, ce qui retarde la mise à fruit d'environ autant.

Cépages. — Les cépages cultivés dans l'île ne sont pas très nombreux; on ne trouve guère que les suivants :

1° Le *Staphili-Mavro* ou simplement *Mavro*. Cépage vigoureux, à sarments gros, retombants et marqués sur les nœuds avant l'aoûtement d'un cercle rouge, faisant parfois tout le tour, tandis que tout le reste est vert et de couleur cannelle à l'état mûr; mérithalles courts. Les feuilles, moyennes, à cinq lobes, plus ou moins creusées en gouttière ou en cuiller, sinus de profondeur moyenne, arrondis au fond, peu ouverts, souvent même fermés; ces feuilles vert foncé en dessus, plus pâles et rugueuses en dessous, surtout sur les nervures; pétiole assez long, rouge, glabre. Grappe grosse, ramifiée, à grains plus ou moins serrés, gros, ovoïdes ou elliptiques, plus rarement globuleux, brun-rouge, pruinés, se détachant facilement du pédicelle; chair ferme, vert-grisâtre, sucrée et de bon goût; pédoncule fort. Si l'on voulait rapprocher le *Mavro* de l'un de nos cépages, ce serait avec l'Aramon qu'il aurait le plus de rapports, tout en ayant aussi des affinités avec le Barbarossa à feuilles découpées, figuré en Mas et Pulliat, III, p. 93.

Le *Mavro* est de beaucoup le plant le plus répandu de l'île; il fait le fond de tous les vignobles à vin rouge et noir et prospère dans les plaines avoisinant la mer, ainsi qu'aux altitudes les plus élevées; cependant, il semble demander les sols frais et profonds. Il arrive à maturité vers la fin de juillet à Larnaca, et dans le courant d'octobre à Prodromo, à 1600 mètres d'altitude.

Digitized by Google

2° Le *Pophtalmo* (œil de bœuf). Cépage moyennement vigoureux; sarments plutôt érigés; entre-nœud moyen. Feuilles quinquélobées, à sinus bien arrondis et lobes se recouvrant rarement, vert clair en dessus, grises, tomenteuses en dessous, même floconneuses. Grappe surmoyenne, ailée; grains moyens, ronds, serrés, très noirs à la maturité, très riches en matière colorante; chair gris-verdâtre, molle, bien sucrée; pepins grisâtres, ordinairement 1-2. Ce cépage a des rapports avec notre Morastel. Il est moins productif que le *Mavro*, mais il donne un vin plus coloré et plus corsé. Malheureusement il craint beaucoup l'oïdium et par cette raison, il disparaît peu à peu des vignobles; cependant, je l'ai vu très bien réussir et donner un très beau rendement chez M. le Dr Tsepis, à Larnaca, où l'oïdium est peu développé; il mûrit, comme le précédent, vers la fin de juillet ou au commencement d'août.

3° Le *Xynisteri*, plant vigoureux, à sarments érigés, blanc jaunâtre très pâle avant l'aoûtement, jaune clair après; entre-nœuds courts. Feuilles grandes ou moyennes, quinquélobées, à lobes bien découpés, parfois même sous-lobés; oreillettes ou lobes inférieurs se croisant le plus souvent; sinus bien ouverts; limbe vert clair en dessus, pubescent floconneux en dessous, presque glabre à l'état adulte; pétiole glabre, un peu moins long que les feuilles. Grappe simple (ou 2 petites ailes de 2-4 grains chacune), allongée, tronconique, lâche; grains ovoïdes ou ellipsoïdes, moyens, apiculés, pruinés, d'un vert jaune à la maturité, assez translucide pour permettre d'apercevoir les pépins à travers la peau; chair ferme, sans être croquante, saveur simple ou parfois un petit goût se rapprochant de celui des malvoisies; pépins assez gros avec sillon assez profond au sommet.

Le *Xynisteri* est le cépage blanc de grande culture le plus répandu de Chypre. On le trouve mélangé avec le *Mavro* dans presque toutes les vignobles; il devient dominant dans plusieurs communes et même exclusif sur de nombreux points situés à l'est du Troödos, comme aux environs de Lefkara. Il réussit d'une façon merveilleuse sur les terrains crayeux secs, où le *Mavro* souffre de la sécheresse; on l'emploie à fabriquer des vins de Commanderie, des vins blancs doux, rappelant les malvoisies de Madère, et des vins blancs secs. Enfin, le *Xynisteri* m'a paru bien mieux résister à l'oïdium que le *Mavro*. D'après nos renseignements particuliers, ce

Digitized by Google

cépage n'est pas le *Blanc de Zante*, comme on pourrait le croire.

4° Le *Muscat*, cépage érigé, de bonne vigueur; sarments de grosseur moyenne, brun rouge. Feuilles vert sombre en dessus, plus larges que hautes, cinq lobées, sinus pétiolaire, bien ouvert ainsi que les sinus latéraux; ces feuilles pubescentes aranéeuses, floconneuses en dessous; nervures principales un peu rougeâtres, ainsi que le pétiole. Grappe plutôt moyenne, à une ou deux ailes, allongée, cylindrique, serrée; grains petits (10 millimètres de diamètre), ronds, pruinés, verts ou vert jaunâtre sur le côté ensoleillé; saveur musquée sans excès, pépins 2, petits. Ce cépage a des rapports avec notre Muscat de Rivesaltes; il donne un vin de bonne qualité, rappelant assez le Muscat de Madère; ce plant est le plus souvent disséminé dans les vignobles, mais aux environs d'Omodhos et de Kilani des plantations pures ne sont pas rares; il mûrit à peu près vers la même époque que le *Mavro* et le *Xynisteri*.

On trouve encore dans les vignobles de Chypre, mais plus rarement, le *Phinikoto*, raisin noir en forme de datte; le *Marathophiko*, à gros grains rouges, s'écrasant facilement et très exposé à l'oïdium; l'*Aspro* ou *Rosaki aspro*, à gros grains oblongs, de couleur dorée, recherché pour la table; Le *Promara* ou *Lykopromon*, raisin blanc, à grains moyens, excellent pour la table, et le *Pouda*, aussi, à raisin blanc, mais diversement apprécié.

Comme raisin de treille je n'ai remarqué que les deux suivants:

1° Le *Veriko*, à feuilles quinquélobées, assez régulièrement dentées, sinus de la base bien ouvert, d'abord un peu pubescentes floconneuses en dessus, finalement à peu près glabres, coriaces; entrenœuds courts, brun jaunâtre. Grappe très longue, 25 à 40 centimètres, ramifiée, lâche; grains gros, ellipsoïdes, rouge purpurin, pruiné, rappelant un peu la prune sauvage; peau se *détachant facilement;* chair vert grisâtre pâle, ferme, grossière; zone des pépins séparée par une partie plus grise; grains petits, obcordés, gris clair; pédoncule et pédicelles lisses. En somme, très beau raisin, très décoratif, mais de qualité inférieure. Maturité au commencement d'août à Laracna et fin du même mois à Zoopyi (900 mètres d'altitude).

2° Le *Koforovo* (doigt de la jeune fille), cépage turc, à longues grappes lâchement ramifiées; grains longs d'environ 3 centimètres,

Digitized by Google

allongés comme un doigt, luisants, vert ambré; croquants. Très bon cépage, très productif se rapprochant tout à fait, s'il n'est pas identique, au cépage désigné en France sous le nom de *cornichon blanc*.

Forme donnée aux ceps, taille. — La forme donnée aux ceps est celle d'un petit têtard, comme on les observe dans les oseraies d'un certain âge; la tête est formée à environ 50 centimètres du sol et la taille suivie est celle dite en *tête de saule*, usitée en France dans le Gâtinais. et qui consiste à rogner tous les ans les sarments aussi près que possible de la tête.

Ce mode de taille est très simple et a le mérite de pouvoir être pratiqué par toute personne, mais il présente beaucoup d'inconvénients : d'abord celui d'être peu productif, et cela parce que, au moment de la taille, tous les bourgeons à fruit sont enlevés; les fleurs ne se produisant plus alors que sur des pousses gourmandes, toujours peu florifères, naissant sur la tête, et même souvent que sur des pousses de deuxième génération, les plus vigoureuses seulement donnent du raisin, les autres ne donnent que du bois. En un mot, la taille suivie fait consacrer l'énergie de la souche à produire des sarments stériles au lieu de sarments à fruits.

D'autre part, la taille en tête de saule amène rapidement l'épuisement du cep; il se produit sur son sommet des parties mortes, qui augmentent chaque année d'étendue, de sorte qu'après un temps plus ou moins long, toute la tête est altérée ou complètement desséchée et improductive. Dans cet état ces souches servent de refuges à de nombreux insectes, notamment au *Termite* ou *Fourmi blanche* qui, sans causer la mort du pied de vigne, la hâte sûrement. La partie supérieure de celui-ci étant morte on voit souvent la partie inférieure produire des pousses plus ou moins vigoureuses mais presque toujours stériles; ces souches vivent ainsi plus ou moins longtemps et se dessèchent successivement. Cependant, dans beaucoup de cas, on pourrait redonner à celles épuisées, une nouvelle vigueur en les rabattant sur un scion vigoureux sur lequel on reformerait la tête, et quand la plus grande partie ou toutes seraient arrivées à l'épuisement, il serait beaucoup plus avantageux de les arracher et de replanter le vignoble que de continuer à le cultiver et à supporter des frais en pure perte. Au lieu d'opérer ainsi on préfère abandonner la vigne,

Digitized by Google

la laisser se transformer en pacages, état dans lequel elle restera pendant vingt à trente ans, ce qui permettra en même temps à la terre de récupérer sa fécondité épuisée par quarante à cinquante ans de culture.

La taille en tête de saule ne se prête pas non plus à la taille à long bois, qu'il serait cependant très avantageux d'appliquer dans les sols riches de l'île, et cela, parce que ces longs bois devant être rabattus après la fructification, il n'existe souvent pas sur la souche d'autres sarments pour les remplacer. Néanmoins on pourrait encore pratiquer la taille à long bois avec le système suivi, si l'on avait soin d'enlever au début de la végétation les pousses trop grêles et stériles et de ne laisser que les plus belles, que l'on taillerait plus ou moins longuement. Mais, ce qu'il y aurait encore de mieux à faire, ce serait d'abandonner tout à fait la taille en tête de saule et d'adopter celle dite *à bras et à coursons*, suivie dans tout le midi de la France et en Algérie, sous un climat à peu près analogue, et qui a fait ses preuves de mérite depuis longtemps. Il est facile, avec ce dernier mode, de faire varier le nombre de bras et de coursons avec la richesse du sol.

Dans plusieurs villages, cependant, j'ai vu des exemples de taille longue superposée au système suivi, consistant simplement à laisser sur la tête de saule 2 ou 3 sarments taillés à 6 ou 8 yeux que l'on supprime ensuite au ras de tête à la taille suivante. Si l'on veut ensuite continuer la taille longue on laisse de nouveau 2 ou 3 sarments de l'année que l'on taille à long bois et ainsi de suite; si la souche n'est pas suffisamment vigoureuse, on rogne tout au niveau de la tête pour recommencer à laisser de longs bois quand sa vigueur le permettra. Ce procédé, que j'ai constaté dans les meilleurs vignobles de l'île, est certainement un progrès sur l'ancien, sans supprimer les inconvénients que nous lui avons reconnus.

P. Mouillefert,
Professeur à l'École nationale d'agriculture de Grignon.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

UNE ILE DÉSERTE DU PACIFIQUE

L'ILE DES COCOS

(AMÉRIQUE)

(SUITE ET FIN)

Je regrette que le temps ne m'ait pas permis d'aller vérifier l'existence du lac dont parle Wafer. Au point où je me suis arrêté, la rivière était encore large de 2 mètres environ et profonde de 10 à 20 centimètres, avec un courant assez rapide. J'étais donc encore loin de ses sources, à moins qu'il n'y eût, dans le voisinage, une nappe d'eau assez puissante pour l'alimenter. Il est à remarquer du reste que toutes les rivières de l'île sont beaucoup plus fortes que ne le laisserait supposer d'abord sa faible étendue. Cela tient, sans doute, à sa position : située à peu près au point de rencontre des eaux chaudes de l'équateur et des courants froids du sud, elle reçoit, pendant huit mois de l'année, des ondées abondantes qui grossissent ses rivières et en fertilisent les bords.

Le principal cours d'eau, comme longueur et comme débit, semble être celui qui se jette au milieu de la baie Wafer. Cette baie s'ouvre dans le sud-ouest de la première.

Au delà de la pointe Colnett, les falaises se continuent abruptes, inaccessibles, laissant tomber à leurs pieds deux masses rocheuses, un îlot encore innommé et l'île Cascara (la Coquille), puis brusquement, elles rentrent dans les terres qu'elles découpent d'une vaste échancrure. C'est la baie Wafer.

Plus étendue peut-être que la baie Chatam, elle n'offre cependant qu'un mouillage plus restreint, les fonds y étant moins réguliers. Largement ouverte à l'ouest, elle est à peine abritée par la pointe Eaton contre les vents du sud-ouest qui soufflent pendant les premiers mois de l'année. La houle qui vient, au moindre vent d'ouest, briser sur la grève, en rend souvent l'approche difficile.

Digitized by Google

Aussi n'y trouve-t-on pas, pour faire de l'eau, les mêmes commodités qu'à la baie Chatam. L'opération est même impossible à basse mer. Vancouver, qui l'a visitée, constate qu'elle n'était pas, à beaucoup près, aussi favorable que la baie du nord-est pour embarquer « les bonnes choses que l'île lui offrait ». Il atteignit le rivage à mi-jusant et débarqua sans trop de difficultés. Mais, le ressac ayant augmenté, il eut beaucoup de peine à se rembarquer. C'est là qu'il trouva, suspendue à un arbre, la note du capitaine Colnett.

La baie Wafer compense ses inconvénients au point de vue maritime par les ressources plus grandes qu'elle offrirait à la culture. Les pentes y sont généralement moins abruptes; le terrain plan, plus étendu que dans la baie Chatam, est fertilisé par trois rivières abondantes qui descendent en cascades sous les ombrages de la montagne. La plus grande, celle du milieu, n'a pas moins de 6 mètres de largeur; elle est alimentée par un bassin situé à un mille dans l'intérieur, celui où Wafer place la source de plusieurs des cours d'eau de l'île.

L'arbre qui a donné son nom au pays semble l'avoir aujourd'hui abandonné à sa solitude. Les cocotiers sont maintenant peu nombreux dans la baie Wafer où les flibustiers et, plus tard, Vancouver venaient faire une ample récolte de ses fruits. Les procédés barbares de Wafer et de ses compagnons, qui abattaient l'arbre pour avoir une noix, sont sans doute pour quelque chose dans cette disparition.

Au delà de la pointe Eaton, les falaises reprennent plus hautes et plus escarpées, entourant l'île de leur ceinture de basalte; à un demi-mille au large, surgit un rocher, le Boat rock, qui forme un excellent point de reconnaissance.

Le sommet le plus élevé de l'île (645 mètres) domine le rivage de ses falaises verdoyantes; ses versants du nord et de l'ouest descendent vers la mer en terrasses rocheuses, tandis que, vers l'est, ils s'abaissent en pentes douces couvertes de forêts inextricables. Il lance à la rencontre de la houle ses contreforts puissants : la pointe Swaine[1] et le Pain de Sucre, la pointe Nord, le cap Manby, le cap Lionel que prolonge un chapelet d'îlots et de rochers, les Canards

1. Du nom d'un des officiers de Vancouver, celui qui fut chargé par lui de semer des plantes potagères aux environs de la baie Chatam.

Digitized by Google

et les îles Wafer. La pointe la plus méridionale de l'île, qu'égayent les chutes joyeuses des ruisseaux, a reçu le nom de cap Dampier.

Au delà, entre l'île Meule et l'île Sud, deux rochers, s'ouvre une large baie; une rivière descendue d'un morne voisin (480 mètres) y forme une cascade grandiose; mais sa plage, où le flot déferle avec rage, est sans utilité. Plus loin, un rocher solitaire, le Tas de foin, se détache du rivage près de la pointe Sud qui est l'arête méridionale d'un gigantesque promontoire dont l'autre arête se trouve à la pointe Est.

Encore un cap Dampier et les deux îles Coniques nous annoncent l'entrée de la baie Chatam et la fin de notre voyage de circumnavigation.

La faune de l'île paraît peu variée. Tous les quadrupèdes ont été importés; les cochons et les chèvres par le capitaine Colnett, en 1793. Mais ces dernières ne semblent pas avoir multiplié, car on n'en voit plus aucune trace, tandis que, parfois, dans vos promenades, vous entendez un grognement bien connu qui vient troubler tout à coup le silence des vallées désertes et, à votre approche, s'enfonce et disparaît dans les broussailles. Les rats seuls sont peut-être indigènes : Vancouver en a vu de bruns et de blancs en grand nombre sur la plage. Je n'en ai rencontré aucun.

Il ne semble pas qu'il y ait de tortues terrestres, comme aux Galapagos. Quant aux tortues de mer, on en trouve en quantité dans les parages de l'île, mais rien n'indique qu'elles viennent au rivage.

Les plages et les bords des ruisseaux sont, comme dans la plupart des îles du Pacifique, troués par les crabes terrestres.

Dans la gent ailée, les oiseaux de mer sont les plus nombreux. Le navigateur retrouve là les fidèles compagnons de ses voyages entre les tropiques : fous, mouettes, hirondelles de mer, frégates. Les espèces terrestres sont plus rares. Vancouver en signale six seulement : un épervier, un merle, des canards, des sarcelles et deux échassiers. Je n'ai eu l'occasion de rencontrer que le premier.

On ne voit sous la forêt aucun insecte; il est vrai que les promenades dans le lit d'un torrent ne sont guère le moyen de les trouver. Les papillons aux brillantes couleurs, si communs sur le continent, ne paraissent pas exister ici ; en revanche, les fourmis abondent et les cruelles morsures qu'elles vous font, quand vous

Digitized by Google

venez à frôler le feuillage, remplacent avantageusement celles des moustiques.

Dans les rivières, partout où l'eau se repose en nappes profondes entre les rochers, on aperçoit des palémons et un poisson, de la grosseur du doigt, qui est loin, malheureusement, d'avoir la familiarité des oiseaux et s'enfuit avec agilité dans le courant à la première manifestation hostile. Çà et là, fixés aux cailloux, quelques mollusques fluviatiles. J'en ai ramassé deux : des Septaria et des Placostylus.

Les habitants des mers pullulent dans la rade : des marsouins, une raie énorme (la manta), des brêmes ; Vancouver signale en outre le grand snapper des Antilles, un boulereau, un scombre (le Yellow sail ou queue jaune). Les poissons de table sont nombreux et de bonne qualité. Tous les navigateurs ont été frappés de l'abondance des requins et de leur voracité. On les prend très aisément, grâce à leur gloutonnerie. Vancouver en a remarqué trois variétés : les tigrés, les bruns et les bleus qui, à l'occasion, se dévoraient très bien entre eux.

La flore paraît se rattacher à celle du continent. Les arbres sont ceux qu'on rencontre communément aux environs de Panama. Ils atteignent souvent des dimensions considérables et pourraient fournir à l'exploitation de beaux bois d'ébénisterie. La famille des palmiers a au moins deux représentants dans l'île, le cocotier et un palmiste au tronc grêle, tandis qu'aux Galapagos, à 360 milles dans le sud, on n'en trouve aucun. Les fougères arborescentes y ont 6 à 8 mètres, fait à noter, car aux Galapagos on ne rencontre que des fougères herbacées. Au bord des rivières, des touffes de lycopodes laissent aller leurs dentelures glauques au fil de l'eau ; sur les plages rampent des convolvulacées et des légumineuses ; sous la forêt poussent des cypéracées aux feuilles dures et coupantes ; des broméliacées, des orchidées parasites couvrent les troncs des arbres. Les graminées et les citrouilles qui croissent autour des ruines de la baie Chatam ont probablement été importées, comme les papayers, les citronniers et les piments qui les ombragent. Cependant, Dampier signale, sur les sommets de l'intérieur, la présence d'une graminée, le gramadal, qui ne peut être qu'indigène. Vancouver a trouvé dans un ruisseau une goyave verte.

Quant aux plantes potagères et aux pêchers semés par Colnett et

Digitized by Google

Vancouver, on n'en trouve plus trace : les graines ont été, sans doute, dévorées par les rats, ou la plante a été étouffée par la végétation avoisinante, à moins qu'elle n'ait pas pu se reproduire, ce qui arrive assez souvent dans les pays chauds.

L'île est d'origine volcanique, comme les Galapagos ; chacun des détails de son ossature en est une preuve. Le bassin profond, qui est à la source de la rivière Wafer, occupe peut être le fond d'un ancien cratère.

Sur les plages le sol est maigre, mélangé de sable, de coraux et de débris coquilliers; mais, dans l'intérieur, c'est un excellent terreau gras et noir, mêlé de cendres rouges.

Les falaises sont basaltiques ; le rivage est parsemé de blocs de conglomérat calcaire ; dans tout le cours moyen des rivières, à la descente du plateau, on trouve des amoncellements énormes de roches granitiques.

Les relâches des différents navigateurs qui ont visité l'île des Cocos ont été de trop courte durée pour qu'on ait des données sérieuses sur son climat. La température y paraît moins élevée que ne le ferait supposer tout d'abord sa latitude. Wafer vante la fraîcheur de l'air qu'on y respire ; Vancouver constate qu'il n'y a pas éprouvé cette chaleur étouffante qu'il avait sentie plus au nord. Il est probable que, comme les Galapagos, bien qu'à un moindre degré, elle subit l'action rafraîchissante des courants antarctiques qui viennent effleurer ces parages. Vancouver juge le climat tempéré et salubre. Il put, bien qu'affaibli depuis longtemps par la maladie, faire sans inconvénients des excursions dans l'île. Les hommes de son équipage furent exposés à de grandes pluies pendant leurs travaux à terre; personne cependant ne fut malade, comme il arrive souvent dans les autres îles entre les tropiques, à la suite de services du même genre. Seuls, les compagnons de Wafer furent indisposés pendant quatre ou cinq jours à la suite de leur descente dans l'île; mais, il nous explique lui-même qu'en bons Anglais, ils avaient trop bu à la santé du roi et de la reine. On ne peut donc accuser l'île que de leur avoir fourni trop libéralement les moyens de s'enivrer.

L'eau est saine ; tous les navigateurs s'accordent à le reconnaître et je vois dans ce fait une preuve incontestable de la salubrité du pays, car, dans la plupart des régions intertropicales, les rivières ne sont, le plus souvent, que de dangereux foyers d'infection. J'ai

Digitized by Google

pu, moi-même, me promener dans l'eau une journée entière sans en ressentir le moindre inconvénient, et c'est là une imprudence que j'aurais payée bien cher dans beaucoup d'autres contrées situées sous la même latitude.

On n'aurait donc pas, je pense, à lutter contre l'insalubrité, cet ennemi si difficile à soumettre, le jour où l'on viendrait s'établir sur ses plages désertes.

Rien ne s'oppose à un établissement dans l'île ; tout porte à croire, au contraire, qu'il offrirait une grande facilité et des avantages certains. La baie Chatam se prêterait parfaitement, sans travaux bien considérables, à l'installation d'un dépôt de charbon, et le sol fécond se chargerait lui-même d'en rembourser les frais.

Le territoire de l'île est de peu d'étendue, c'est vrai, puisqu'il ne mesure du nord au sud, de la pointe Colnett au cap Dampier, que 7 kilomètres 1/2 de longueur, sur 7 à peine de largeur, de l'est à l'ouest. Mais son exiguïté même serait une garantie contre les folles dépenses auxquelles on se laisse parfois entraîner dans des colonies plus grandes. La prodigalité de nos administrateurs se mettrait, sans doute, à la taille du pays qu'ils auraient à administrer.

Quelque ennemi des possessions lointaines, il y en a, pourrait prétendre que les pentes, trop abruptes, ne se prêteraient pas à un défrichement et que les premières pluies amèneraient rapidement la disparition des cendres terreuses qui composent le sol. Défrichement n'est pas dévastation : les cendres, *très compactes*, qui couvrent le squelette de l'île d'une couche puissante, de plusieurs mètres d'épaisseur, sauraient bien résister pendant quelques semaines, quelques mois, et attendre qu'une végétation plus utile et plus riche, caféier, cacaoyer, ait pris la place de la forêt détruite. Je doute qu'il y ait là des versants plus raides que ceux où les Canaques de la Nouvelle-Calédonie, par exemple, cultivent leurs taros.

Nous voyons dans la baie Chatam, au-dessous des ruines dont j'ai parlé, un contrefort très escarpé, déboisé sans doute par les colons qui tentèrent de s'y établir, l'herbe a remplacé les arbres sans que le terrain fût raviné et emporté par les pluies.

Toute l'île du reste est loin d'être aussi escarpée que ses bords : si les pentes, à l'intérieur, étaient aussi rapides qu'en beaucoup d'endroits sur le littoral, il est probable que l'eau des pluies s'écou-

Digitized by Google

lerait immédiatement vers la mer et qu'à la saison sèche les ruisseaux ne seraient plus que de minces filets se perdant dans leurs lits de rochers. Nous les voyons, au contraire, toujours très abondants, ce qui montre bien que l'eau se draine vers eux lentement et par des pentes insensibles.

Anson, en 1740, embrassant d'un coup d'œil l'île en vue de laquelle il passait, dit : « il y a un mondrain élevé, dans sa partie occidentale, qui s'abaisse et va se terminer à une pointe basse vers l'est. » Vancouver l'apercevant du large, le 20 janvier 1795, faisait la même observation : « l'extrémité sud-ouest nous paraissait s'élever brusquement de la mer en hautes falaises découpées et à pic et prendre ensuite une pente plus douce jusqu'à sa partie la plus haute qui était une colline d'une modique élévation, depuis laquelle le terrain s'abaisse d'une manière plus uniforme jusqu'à son extrémité nord. »

Pendant ma promenade dans l'intérieur, j'ai pu constater qu'à une certaine hauteur les rivières perdent leur cours rapide pour couler tranquillement entre de hautes berges de terre et que le sommet de l'île, formant une espèce de plateau mamelonné, arrosé par de nombreux cours d'eau, se prêterait admirablement à la culture.

Mais alors, puisque l'île est si riche, comment, depuis plus de trois siècles qu'elle est découverte, ne s'est-il trouvé personne pour venir réveiller ces richesses qui dorment sous la forêt?

Plusieurs causes me semblent y avoir contribué. Comment songerait-on à venir tenter la fortune sur cet îlot ignoré, perdu au milieu des mers, quand, sur le continent voisin, des territoires immenses, tout aussi riches, tout aussi fertiles, restent en friche faute de bras pour les cultiver? L'île des Cocos n'est aujourd'hui visitée que par de rares navires qui viennent, en passant, y prendre de l'eau et du bois, deux produits que la nature leur offre libéralement et sans compter. En dehors de ces occasions du hasard, l'île n'a aucune communication avec le reste du monde. Un colon, pour y réussir, aurait donc besoin de gros capitaux, non seulement pour pouvoir attendre pendant trois ou quatre années que la terre lui rende au centuple ce qu'il lui aurait confié, mais même pour assurer ses approvisionnements pendant ces années d'attente et, plus tard, pour expédier aux ports du continent les produits de ses plantations. Il devrait être à la fois cultivateur et

Digitized by Google

armateur. C'est là une double charge qu'il ne pourrait supporter qu'en donnant, du premier coup, toute leur extension à ses cultures. C'est pour cette raison, sans doute, qu'a échoué la tentative dont on voit les traces dans la baie Chatam.

Mais ce que l'initiative privée ne peut pas essayer, l'État peut et doit l'entreprendre, parce que l'État a les moyens d'attendre plus patiemment la rémunération de ses peines et surtout parce que ses actes ont un mobile supérieur à celui d'un gain immédiat.

On pourrait objecter que l'île des Cocos n'est pas facilement défendable. C'est une question qui reste à étudier ; mais combien l'Angleterre elle-même a-t-elle de possessions lointaines, y compris l'Inde, sa plus précieuse colonie, qui soient à l'abri d'un coup de main ?

Tenons-nous donc prêts, dès maintenant, pour le jour, lointain sans doute, où le canal de Panama sera percé et assurons-nous pour l'avenir des communications indépendantes entre nos colonies des Antilles et nos possessions d'Océanie. Nous ne possédons sur cette route que Clipperton, un rocher bien moins avantageux, à tous les points de vue, que l'île des Cocos. Rappelons-nous que l'Angleterre a occupé Aden en 1838 et Périm en 1855, bien des années avant que la mer Rouge fût unie à la Méditerranée. C'est un enseignement dont nous devons faire notre profit : il n'est jamais trop tôt pour agir, il est quelquefois trop tard.

D. LIÈVRE,
Aide-commissaire de la marine.

Digitized by Google

LES

COLONIES CHINOISES AUX ÉTATS-UNIS

(SUITE)

China-town à New-York. — Le quartier chinois s'étend dans la partie commerciale de la cité appelée *down town* (la ville basse) — par opposition au quartier aristocratique, *up town* (la ville haute)[1].

Il consiste, à proprement parler, de la portion de Mott Sheet comprise entre Park Row et Bayard Sheet (Plan III) ainsi que de quelques ruelles latérales, comme Pell et Doyer Streets. Disons-le tout de suite, ce sont ces ruelles qui offrent le plus d'attraits au touriste : là seulement on voit des vestiges de constructions indigènes, et l'on ne rencontre d'autres « blancs » que les femmes irlandaises ou allemandes des habitants chinois. — Devons-nous dire *femmes?* Il est triste que la pauvreté de la langue française oblige de décorer de ce nom les êtres abjects, ignobles, abrutis par la débauche et farcis d'opium qui vivent dans ces taudis[2].

On évalue la population de China-town à 7,000 âmes. Ce chiffre nous semble exagéré; mais un recensement de Chinois est chose absolument impraticable ; on ne peut procéder que par approximation. Voici, par exemple, un des moyens employés : on calcule le nombre d'êtres humains ordinaires qui tiendraient « en cantonnement serré » dans une maison ou un groupe de maisons donnés... et l'on multiplie par 2 !... On se rapprocherait peut-être plus de la vérité en retranchant de ces 7,000 Célestes, le nombre de ceux qui sont établis comme blanchisseurs dans les divers autres quartiers de New-York et de Brooklyn.

China-town est le quartier général, le lieu de réapprovisionne-

1. Soit dit en passant, ces appellations de *ville haute* et *basse ville* nous semblent plutôt motivées par la situation respective des quartiers par rapport à l'Hudson que par des différences de niveau.

2. Il est juste de remarquer que ces mariages sont vus d'un très mauvais œil par la majorité des immigrants.

Digitized by Google

ment de tous les Chinois de ces deux cités. C'est une véritable place de commerce qui comprend des maisons d'importation dont les propriétaires, suivant un dicton courant à New-York seraient « assez riches pour posséder un des palais de la 5e avenue ». Les transactions entre indigènes pour les denrées alimentaires, les vêtements, y sont très actives.

Fidèles à la ligne de conduite qu'ils ont adoptée sur le continent, les Chinois n'ont pas bâti, à proprement parler, à China-town. Toutes les maisons, sauf une[1], sont d'anciens magasins ou *tenements* américains. Dans Mott Street les immeubles qui renferment les *Joss-houses* sont les seuls qui présentent, par l'ornementation de leurs balcons, un cachet un peu original. Ce qui frappe les regards, c'est la profusion d'affiches ou d'enseignes chinoises placées sur les murs. Mais toutes ne sont pas des attributs purement commerciaux ou des réclames dans le genre de celles-ci, qui figurent à la porte des maximes de jeu : *La partie est en train* ou *Entrez et tentez le sort;* la multitude de petits papiers rouges à caractères noirs qui tapissent les portes ou entourent les fenêtres sont généralement des avertissements d'intérêt général : cours des denrées, positions vacantes, objets perdus ou volés, etc., etc.

C'est que la *boutique*, dans les colonies chinoises, n'a pas le sens restreint que nous sommes accoutumés à lui donner. Ce n'est pas seulement un endroit où l'on trafique sur certaines marchandises : mais bien un lieu de réunion, un bureau d'informations, une succursale de la poste aux lettres, que sais-je encore ? C'est là que le client vient retrouver ses amis, chercher son courrier, consulter son médecin qu'il est sûr de rencontrer là à un moment donné de la journée, et lire les journaux de San Francisco ou de Hong-Kong.

Rien n'est plus curieux que de voir, à l'heure des repas, de longues files de Chinois en chapeau à larges bords, sarrau de lustrine à manches flottantes, pantalon étriqué par le bas, s'acheminer avec cette démarche incertaine qu'ils doivent à leurs étranges chaussures, vers les sous-sols où sont les officines à friture.

En chroniqueur consciencieux, nous avons fait de louables efforts pour apprécier, comme il convient, le luncheon « sur le pouce » qu'on se procure dans ces odoriférants établissements. Mais

1. *Harper's weekly*, 1890, page 910.

Digitized by Google

si le poisson servi là n'est pas sensiblement différent de celui dont on se régale, le samedi soir, dans les quartiers pauvres de Londres, nous devons, à notre honte, avouer qu'il nous a été impossible de déguster certains beignets dont la surface frite eût arraché des éloges à Vatel lui-même, mais dont l'intérieur blanchâtre et granuleux exhalait une odeur de térébenthine un peu trop accentuée[1].

Il existe à China-town un restaurant au n° 18 de Mott Street, quelques misérables *opium dens* et maisons de jeu; mais il n'y a guère que les *joss-houses* qui offrent un réel intérêt pour le touriste.

Joss-houses. — On en compte trois, situées respectivement aux n°s 6, 16 et 18 de Mott Street. La première est une sorte de temple franc-maçonnique et la dernière une chapelle privée appartenant au clan des Lee. Ces églises consistent tout simplement en une large chambre, à l'un des étages supérieurs d'une maison ordinaire. Au fond, se trouve, placé sur un tremplin et soutenu par des colonnes d'ébène artistement travaillées, une sorte de dais sous lequel on aperçoit des figurines de bois d'un travail assez délicat, et agrémentées de feuilles d'or. Le tout éveille l'idée d'une mignonne scène de théâtre de marionnettes. Le fond est formé par une peinture représentant Gwan Gwing Shing Te, le seul dieu primitif de l'Empire du Milieu. A gauche est une personne d'aspect chétif : Lee Poo, son secrétaire. A droite, dans un attirail guerrier : Tu Chong, son garde du corps. Le devant de la scène, toujours comme au théâtre de la foire, est garni de plusieurs rangées de chandelles.

A quelque distance en avant est une table massive sur laquelle sont déposées les offrandes, urnes à parfum, les attributs du culte enfin, — et notamment les *brass-jars* dont nous disons un mot plus loin.

Ces églises ne sont pas, en règle générale, desservies par de véritables bonzes. Chacun est son propre officiant : c'est bien plus

1. Il paraît que cette substance, que nous avions prise tout d'abord pour de la cervelle de « jeune chien non sevré », n'était simplement que du foie de requin. Nous demandons pardon de cette hérésie à qui de droit, et notamment au bon cuisinier de Pell Street, qui ne se doute peut-être pas, d'ailleurs, de notre profonde ignorance. Mais quant à avouer que c'est un mets délicat !... Et cependant, entre nous, le Chinois n'est-il pas fondé à traiter de *barbare* nos gourmets que délecte un cuissot de chevreuil faisandé ou du roquefort... *automobile ?*

Digitized by Google

pratique et économique. Mais on peut s'adresser à des sortes de sacristains qui opèrent moyennant rétribution ; comme leurs profits dans ce genre de travail ne sont pas considérables, ils cumulent d'ordinaire leurs fonctions ecclésiastiques avec celles de conjureurs de sorts.

Administration. — China-town, qui le croirait, possède une administration municipale — en quelque sorte clandestine, car le maire, qui est élu chaque année, n'est pas reconnu par la loi. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de prendre des arrêtés qui, dans toute l'étendue de China-Town sont aveuglément respectés. Ses fonctions toutefois sont plutôt celles d'un arbitre que celles d'un administrateur.

En parcourant Mott Street on ne manque pas d'apercevoir, debout aux coins des rues, des êtres à l'air plus étrange encore que les autres, qui jettent de longs et ennuyés regards dans toutes les directions : ce sont les sbires de la municipalité à la recherche des contraventions aux décisions de M. le maire. Et la police chinoise n'est pas une force à dédaigner.

Le maire de China-Town, en sa qualité d'arbitre et de conseil, rend de grands services, paraît-il, à la classe pauvre des immigrants; ses arrêts sont presque toujours acceptés sans appel, quelque durs qu'ils soient; il en est de même des amendes qu'il inflige. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'un différend est porté par les Chinois devant une des cours de New-York[1].

Coutumes. — Nous parlions un peu plus haut des enseignes des maisons de commerce. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de s'arrêter un moment sur ce sujet. Les développements qui suivent s'appliquent d'ailleurs d'une manière générale à toutes les China-Towns du continent américain. Certains d'entre eux sont empruntés à une excellente étude publiée dans une revue de San Francisco par le savant Rev. A. W. Loomis[2].

Il ne faudrait pas croire que les enseignes qui ornent le dessus et les côtés d'une devanture représentent toujours le nom du négo-

1. C'est une erreur très répandue à New-York que le maire de China-Town peut infliger à ses administrés des châtiments corporels et même la peine de mort.
2. *Overland monthly*, vol. VI. — Il est regrettable que les articles du Rev. Loomis, qui sont du plus haut intérêt ethnologique, n'aient pas été traduits en français.

Digitized by Google

ciant. Ce sont beaucoup plus souvent des devises dont les unes ont un caractère général et les autres, au contraire, ne se rencontrent que dans une branche de commerce particulière.

Parmi les premières on peut citer celle-ci, qui est très répandue :

Kwong-On-Cheang. (Paix profonde et affluence de clients.)

Les secondes sont plus curieuses. Ainsi, sur la devanture d'une pharmacie on peut lire :

Ici est l'établissement où se trouvent les médecines reconnues de toute province et de tous pays.

Chez le restaurateur :

Établissement mandchou et chinois. Nourriture animale et végétale. Repas avec vin. Intermèdes et divertissements.

Chez le boucher :

Nous tenons des porcs entiers à rôtir.

Mais le Chinois ne se contente pas de ces vulgaires avertissements. Chaque boutique a en outre une enseigne particulière, qui est en quelque sorte son nom de baptême, et qui est mise en place, non plus sur les côtés, comme les réclames, mais au-dessus de la porte d'entrée, après avoir été bénie dans une cérémonie religieuse.

C'est ainsi que notre pharmacie est

La demeure du printemps éternel,

ou

Le Hall où l'on puise de nouvelles années ;

le restaurant :

Le Jardin de la vallée dorée,

ou encore :

Le balcon de la joie et des délices.

Enfin la boucherie est sous l'invocation de l'*Union fraternelle*, ce qui fait un singulier effet au-dessus de la réclame pour le *porc entier à faire rôtir*.

Les médecins n'échappent pas à la règle. Le Rev. Loomis cite entre autres un docteur Ma. V. Yuk qui faisait suivre son nom du boniment suivant :

Tâte le pouls et écrit des ordonnances pour maladies internes et externes.

Digitized by Google

Entrez-vous dans le magasin, vous n'en êtes pas quitte avec cette manie d'affichage. Des bandes de papier rouge sont collées partout sur les murs. Les unes portent des sortes de prières aux divinités pour attirer leur bienveillance sur le commerce du patron[1]; d'autres sont simplement destinées à rassurer les clients, en leur affirmant que les garçons de magasin sont d'une probité à toute épreuve[2].

Le commerçant chinois, à quelques rares exceptions près, est un homme de manières affables, sans obséquiosité aucune. Il y a en lui un fonds de politesse qui perce toujours sous l'homme d'affaires — c'est exactement le contraire de son confrère « blanc », chez qui trop souvent le négociant perce sous l'homme du monde...

Quand un marchand chinois en visite un autre, quelque important que soit le motif de leur entrevue, il commence par parler de choses générales; les deux hommes prennent ensuite le thé et se promènent dans les magasins, lisant les devises et en discutant ou commentant les termes. Ce n'est qu'après tous ces préliminaires qu'ils entrent sur le terrain des affaires.

(*A suivre.*) GEORGES NESTLER TRICOCHE.

1. Voici une des plus gracieuses de ces invocations :

« Que l'Orient et l'Occident secondent notre fortune ;
Que la richesse se présente à nos yeux comme une source bouillonnante ;
Que le profit entre chez nous comme un torrent impétueux ;
Et les clients comme une nuée bienfaisante ! »

2. On s'accorde en général à reconnaître que les commerçants chinois sont d'une honnêteté scrupuleuse. M. B. S. Gibbs, qui fut pendant vingt-huit années en rapports journaliers avec les négociants de San Francisco a déclaré, devant la Commission d'enquête de 1876 sur la colonisation chinoise, qu'en tant qu'hommes d'affaires, il considérait les marchands indigènes comme absolument à la hauteur des blancs. « En fait de gentlemen, ajoute-t-il, je n'ai jamais rencontré de négociants plus honorables, plus éclairés, corrects et sûrs dans leurs relations, que les Chinois établis à San Francisco » (*Memorial of the Six Companies*, 1877).

Digitized by Google

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES

LES LACUNES

DANS NOTRE

CONNAISSANCE DU RELIEF FRANÇAIS

I

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES ET RELIEF EN GÉNÉRAL

La géographie est de toutes les sciences celle qui offre le plus d'inconnues. Elle est la description méthodique de la terre, c'est-à-dire l'application à la terre de toutes les lois scientifiques. Mais nous ne connaissons de notre planète que la surface et encore par un procédé spécial, la carte, qui joue en géographie le rôle de l'expérimentation dans les sciences physiques. Or il n'y a de cartes vraiment scientifiques que celles qui dérivent de levés géométriques, c'est-à-dire d'opérations longues, difficiles et coûteuses, et aujourd'hui ces opérations n'ont même pas été faites pour le quart des continents, pour le seizième de la surface terrestre. Le relief des mers est connu d'une manière extrêmement peu certaine, et le reste des continents est connu par de simples itinéraires plus ou moins nombreux réunis par les cartographes. D'autre part les lois scientifiques sont extrêmement nombreuses et diverses, parfois mal déterminées (en sociologie ou anthropologie, par exemple) et par suite les sources de la géographie sont infiniment complexes et ne sont accessibles qu'aux gens qui possèdent une culture scientifique générale complète, ce qui est difficile et long à obtenir. Cartes et connaissances spéciales, voilà les deux nécessités de la science géographique. Aussi les travaux géographiques consistent-ils presque exclusivement en explorations en pays lointain, en histoires de la géographie, en descriptions locales plus pittoresques que scientifiques, en statistiques commerciales ou en exposés de travaux

Digitized by Google

humains à la surface du sol; on peut dire sans exagérer que les questions de science géographique sont rarement posées. Les maîtres les mieux intentionnés et les plus entreprenants n'ont guère que le sentiment de la manière dont peuvent se poser les problèmes géographiques [1]. Les géographes sont encore trop souvent comme des naturalistes qui feraient de la biologie sans classer en espèces, ordres et genres le règne animal : ils ne peuvent que décrire des individus, sans méthode fixe, mais suivant la fantaisie de chacun. M. Reclus dépeint éloquemment le monde; M. Vidal de la Blache décrit pittoresquement des régions, sans ordre logique entre les phénomènes; M. Dubois disserte sur les phénomènes généraux, sans localiser suffisamment. Les Allemands seuls ont ouvert la voie, mais leurs travaux méthodiques se réduisent, sauf de rares exceptions, à des manuels généraux comme ceux de Supan, de Guenther ou de la collection Ratzel. On peut donc affirmer que le travail le plus pressant en géographie, c'est de poser scientifiquement le plus possible de questions locales. C'est pourquoi cette Revue qui a, la première, parlé en France pour la géographie, et qui voit se réaliser aujourd'hui les meilleures idées émises par son directeur, a autorisé un jeune géographe, à poser, suivant les hasards de ses travaux, une série de questions, théoriques ou pratiques. Ce sont les résultats d'un apprentissage réfléchi que l'on communiquera aux lecteurs avec la plus grande brièveté possible. On serait très heureux de recevoir toutes les objections ou tous les compléments. Du reste deux récents articles de cette revue sur l'influence des chaînes de montagnes dans les migrations humaines et sur les colonies françaises peuvent montrer l'esprit que la *Revue de géographie* encourage chez ses collaborateurs.

On commencera par une question touchant la description méthodique et complète du relief. On sait que le relief est en géographie la notion fondamentale, que la géologie ne fait qu'expliquer et sans laquelle tous les autres phénomènes seraient incompréhensibles : toute géographie repose sur une bonne géométrie ; la base de toute géographie spéciale est une bonne topographie

1. M. Marcel Dubois, dans un récent banquet, disait: « Les géographes sont des nomades vagabondant sur les confins des sciences et prenant leur bien partout. » Il ajoutait que ces nomades deviendraient sédentaires, mais sans spécifier sur quel terrain ils planteraient leurs tentes.

Digitized by Google

spéciale, qui s'obtient en portant sur un relief exact et complet l'aire des divers phénomènes analysés. Ainsi la carte géologique de France consiste à porter les différentes couches, représentées par des teintes, sur la carte orographique. C'est précisément cette importance fondamentale du relief qui explique pourquoi la notion de localisation est le résultat principal de la culture géographique.

Quels sont donc, rationnellement, les procédés qui permettent de représenter le relief terrestre? Tous sont évidemment des procédés de réduction, soit en solide, soit en plan, et tous sont les résultats de l'application à la terre des lois géométriques. Mais il y a à distinguer deux séries distinctes d'opérations.

1° La construction d'une carte ou planimétrie; pour cela on se sert d'observations astronomiques et trigonométriques portées sur un plan au moyen de parallèles et méridiens dont la forme dépend du mode de projection employé. Le résultat de ces opérations consiste à donner la projection sur un plan de la *position* réciproque des divers points de la surface terrestre ou d'une portion de cette surface : c'est le canevas de toute carte, le cadre dans lequel viennent se ranger toutes les autres topographies spéciales, à commencer par le relief[1]. Mais les procédés employés ici sont connus et nous ne voulons pas les décrire de nouveau, puisqu'ils ne servent pas spécialement à rendre sensible le relief.

2° La représentation du relief ou orographie, c'est-à-dire les divers procédés employés pour figurer sur cette carte abstraite (ne donnant que la position respective des divers points), les saillies du sol, les inégalités de la surface. C'est la question que nous voudrions élucider. Nous laissons de côté les procédés de détermination du relief, de l'altitude, pour ne nous occuper que de la technique cartographique.

II

LE RELIEF TOPOGRAPHIQUE

Il y a en géographie deux sortes de relief : le relief immédiat ou topographique, et le relief général ou hypsométrique, employé dans les cartes qui représentent en petit une grande portion de la sur-

1. Le traité de Ptolémée, par exemple, les discussions des géomètres d'Alexandrie, ne portaient que sur ce point.

Digitized by Google

face terrestre. Commençons par le premier, et pour un cas simple. Soit à représenter le relief d'une toute petite partie de la planète, d'une commune, par exemple, ou d'une simple butte dont on a les positions planes ABCD en projection orthogonale, par exemple (fig. 1).

1° *Les modes de figuration du relief topographique.* — Il y a deux procédés pour cela : le premier consiste à faire une réduction solide de la butte ; c'est le procédé des cartes en relief, qui

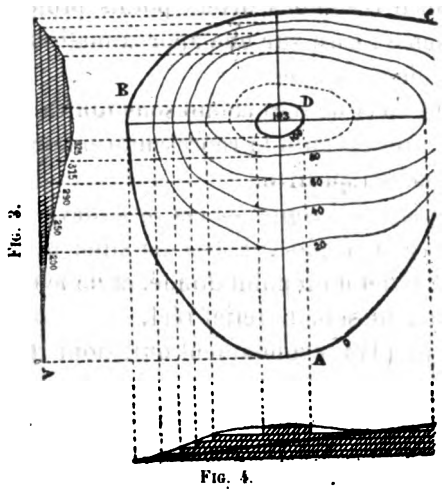


Fig. 4.

Fig. 1. A, B, C, D. Les traits forts représentent schématiquement la planimétrie. — Fig. 2. A, B, C, D. Courbes de niveau, avec cotes verticales en mètres. — Fig. 3, Coupe avec cotes horizontales en mètres. — Fig. 4, Approximation réelle du profil. A, est supposé au niveau de la mer.

oblige seulement à exagérer les dimensions verticales pour les rendre sensibles, aussi ce procédé n'est-il réellement scientifique que pour les cartes à très grande échelle, au 1/80,000e, par exemple. Les seules difficultés sont d'ordre matériel et portent surtout sur la matière employée, car un pantographe à lame d'acier opérant sur un mastic lentement solidifiable permettrait de reproduire directement la carte d'état-major en relief. L'inconvénient du procédé est d'être coûteux, volumineux et valable seulement pour les très grandes échelles. Ce relief réel dérive de la figuration plane.

Le second procédé est la figuration plane du relief. Tout relief étant un ensemble complexe de solides divers, c'est la géométrie descriptive qui fournit les moyens de représentation. Or la descriptive a trois moyens essentiels de représenter un solide ou un ensemble de solides : la projection sur un plan horizontal, la pro-

Digitized by Google

jection sur un plan vertical, la vue perspective. Pratiquement, dans les deux premiers cas, on suppose le point de vue à l'infini, les droites projetantes sont parallèles et la distance réelle des points projetés verticalement s'il s'agit d'une carte en plan horizontal (cartes ordinaires), horizontalement, s'il s'agit d'une carte en plan vertical (coupes ou profils), est indiquée en chiffres : on obtient ainsi une double forme de géométrie cotée (fig. 2 et 3). Dans le troisième cas le point de vue est donné, les lignes ont un point de fuite et la distance réelle des divers points projetés est indiquée par le dessin même : c'est sur une approximation de ce genre que repose le dessin des paysages.

Donc un relief local ne sera connu sous toutes ses formes accessibles que lorsqu'on en aura la représentation en relief, en carte, en profil et en vue perspective.

2° *Les applications pratiques de ces procédés.* — Appliquons ces réflexions à la cartographie. Est-il possible de connaître aussi complètement le relief d'un point donné, et de le représenter d'une manière sensible? laissons le relief réel.

Pour le relief en plan, évidemment oui, pour les deux premiers procédés. Le relief peut être représenté en plan horizontal par des courbes de niveau équidistantes et les pentes peuvent être rendues sensibles par des hachures. Il peut être représenté en plan vertical ou en élévation par des profils ou coupes caractéristiques, suivant les courbes de niveau et passant par les principales divisions du relief (profil en long et en travers). Tout cela n'est évidemment qu'une approximation, mais suffisante (fig. 4).

Au contraire, il est beaucoup plus difficile de se servir du procédé de vue perspective. D'abord ce procédé ne peut donner qu'une vue partielle des choses, et il est nécessaire *de choisir des points de vue caractéristiques.* On peut, du reste, les prendre soit d'un ballon (perspectives aériennes, encore très rares), soit d'un endroit choisi sur le sol (vues ou paysages). De plus, la trop grande complexité des formes empêche d'employer la perspective mathématique pure : on ne peut avoir recours qu'au dessin à main levée. D'autre part, une vue de ce genre doit donner l'aspect extérieur *réel* du pays, aspect dérivé et de la nature du sol, qui a déterminé la marche de l'érosion, et de la végétation, qui masque une partie des détails. Le seul procédé possible consiste donc à prendre une série de vues photographiques caractéristiques d'un relief.

Digitized by Google

C'est cette nécessité qui avait amené les auteurs de la carte géologique de France à joindre à leurs cartes des profils et des vues photographiques, tous purement géologiques, d'ailleurs.

3° *Les lacunes dans notre connaissance du relief francais.* — Pour le relief, nous n'avons que la carte en plan; les profils sont très rares, et souvent très imparfaits; les vues photographiques, caractéristiques surtout, manquent à peu près complètement.

Quant au relief solide de la France, il est à faire. Nous ne possédons guère que des cartes très générales en relief, comme celles de M. Levasseur, mais pas de cartes topographiques complètes. J'ai vu chez M. Cahun, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, un essai de relief de la carte au 1/80,000e fait au pantographe, et dont l'auteur vit, je crois, encore. Il existe aussi un relief des environs de Paris, fait par les ingénieurs de la ville, des reliefs des environs des places fortes, appartenant au ministère de la guerre, et c'est tout.

Donc, il y a dans notre connaissance pratique du relief topographique de la France deux grosses lacunes et une moindre.

1° L'absence de profils établis d'après la carte d'état-major, et pour chaque région de relief. 2° L'absence d'un relief solide complet de toute la France correspondant par exemple à la carte au 1/80,000e qui pourrait être vendu au public, 1 fr. 50 ou 2 francs la planche, et qui serait très utile aux écoles primaires, aux classes élémentaires des lycées, aux touristes. Pour combler ces deux lacunes, il faut d'abord faire appel aux géographes de bonne volonté, mais surtout à l'Etat. En effet, les divers services géographiques des ministères et en particulier ceux de la guerre et de l'intérieur seraient, plus que toute entreprise privée, capables de mener à bien, et d'une manière méthodique, cette œuvre. En tout cas, il est bon que les géographes de toute nature fassent un plus large usage du procédé des profils.

3° Surtout il n'existe pas de levé photographique de la France. Or, si l'on se rappelle combien les explorations de M. Martel et ses vues ont été goûtées, on peut comprendre que cette œuvre plus que toute autre serait populaire.

J'ajoute qu'elle est très facile et très utile. En effet, les paysages ne sont pas si variés qu'ils en ont l'air, et il suffirait, dans chaque région, d'un petit nombre de vues[1]. La difficulté consisterait à

1. Il nous serait facile en particulier d'indiquer ces vues pour la région de Saint Quentin.

Digitized by Google

choisir les vues. Mais ne peut-on pas compter, pour ce soin, sur les sociétés de géographie de province, toujours prêtes à servir la science et à mettre leurs connaissances du pays à la disposition d'une telle œuvre ? Ne serait-ce même pas un excellent moyen de créer des relations intimes entre elles par cette œuvre ? La Société de géographie de Paris centraliserait les opérations, et nous sommes sûr que M. Drapeyron, en particulier, ne refuserait pas de s'associer à cette entreprise. Puisque la mode est aux syndicats, pourquoi ne formerait-on pas le syndicat des géographes français ?

De plus, le levé ne coûterait pas cher. Il existe, en effet, partout en province des sociétés photographiques ou des amateurs qui ne demanderaient pas mieux que d'offrir leur concours ; ce serait même un excellent moyen de les rapprocher des sociétés de géographie et de commencer ainsi l'union des sociétés savantes de France.

Le levé serait de plus très utile. En effet, il compléterait notre connaissance du relief et de plus il permettrait d'arriver, par la comparaison des diverses formes de relief à une véritable classification scientifique des accidents du sol, et à une nomenclature par espèces des divers genres de relief. C'est un sujet sur lequel nous reviendrons. Enfin, ce levé donnerait à la France une connaissance que nul pays d'Europe ne possède encore. Ce serait une bien belle tâche que de réunir pour l'Exposition de 1900, sur un ou plusieurs grands tableaux, toutes les représentations partielles de la France, même pour quelques régions seulement. Si on joignait une carte en relief détaillée et une suite raisonnée de profils, la France aurait donné à l'étranger un exemple qu'il devrait suivre.

Que faut-il donc pour que l'on fasse ces travaux ? Il faut qu'un corps autorisé les propose, et c'est pourquoi j'espère que M. Drapeyron voudra bien en parler à la Société de géographie de Paris, toute désignée pour cela.

III

LES CARTES GÉNÉRALES DE RELIEF

Il ne nous reste plus qu'à signaler les lacunes des cartes générales de relief.

Digitized by Google

Il semble étrange, au premier abord, qu'avec des services aussi parfaits que ceux de la carte d'état-major et du ministère de l'intérieur on puisse trouver qu'il manque quelque chose aux cartes du relief français. Voyons cependant.

Ces cartes topographiques sont à une échelle beaucoup trop grande pour que leur ensemble soit maniable. De plus, il est impossible d'user du procédé des hachures pour des cartes générales : alors, en effet, les masses s'effacent et il devient presque impossible de discerner les altitudes réciproques des divers pays. Sur les meilleures cartes de l'atlas Schrader, il est impossible de percevoir les différences réelles d'altitude qui existent entre le plateau d'Orléans, par exemple, et le Quercy ou le Périgord. — On est donc obligé, en bonne logique, sur une carte ainsi réduite, de figurer non plus les accidents réels du sol mais les masses de hauteur analogue, séparées par des courbes de niveau caractéristiques et teintées différemment; toute bonne carte générale de relief est une abréviation hypsométrique. Mais pour établir scientifiquement une carte hypsométrique il faut relever sur les cartes topographiques une grande quantité de points et réunir en teintes uniformes les points d'altitude analogue. C'est ce long travail qu'a dirigé en Russie le général de Tillo et qui a abouti à une belle carte hypsométrique. En France, rien de tel. Les cartes hypsométriques sont faites par à peu près.

Eh bien, il y aurait un moyen facile de combler cette lacune. Qu'on emploie à ce travail une partie des jeunes élèves officiers de Fontainebleau, soit pendant leurs excursions topographiques, soit autrement; qu'on utilise pour ces tracés hypsométriques partiels les sous-officiers candidats aux écoles [1]. En tout cas, il y a encore là une lacune évidente à combler.

Telles sont les réflexions que suggère à l'auteur de cet article les essais d'étude du relief français qu'il a entrepris. Il livre naïvement ses réflexions au lecteur, persuadé qu'elles contiennent, à côté d'erreurs possibles, une part réelle de vérité. Il souhaite que les critiques lui permettent de corriger les unes et d'utiliser l'autre.

A. Thalamas,
Professeur au lycée de Saint-Quentin.

1. On sait qu'une circulaire ministérielle toute récente, prescrit à ces jeunes gens l'exécution des cartes que le général devra visiter avant de les proposer comme candidats.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Explorations polaires. — La côte d'Ivoire. — Sir Gerald Portal dans l'Ouganda. — Afrique orientale allemande. — Le Bechuanaland.

Le lieutenant Peary partira à la fin de ce mois pour le Groënland. Il arrivera à la fin de juillet sur la côte orientale du Groënland et établira un poste par 77° 45' lat. N. L'expédition, composée de 13 hommes, y séjournera deux ans.

Le lieutenant cherchera à gagner le pôle, en admettant même qu'il n'atteindrait pas ce but déjà tant de fois poursuivi en vain, son voyage aura toujours d'importants résultats pour la connaissance de la topographie, pour l'étude du magnétisme, etc.

Le Dr Nansen est parti aussi pour son expédition arctique le 20 juin. Le célèbre explorateur du Groënland a, comme le savent nos lecteurs, tiré de certains faits la conclusion qu'il existe des courants qui, partis des côtes de Sibérie, traverseraient les mers polaires pour aboutir au Groënland. Il a été notamment frappé de ce fait que les débris de la *Jeannette*, qui se perdit en 1881 dans les mers de Sibérie reparurent après quelques années à l'est du Groënland, après avoir passé au nord de la terre François-Joseph.

M. Nansen se propose de profiter de ce courant. De Christiania, il gagnera l'embouchure du fleuve sibérien la Léna; il en partira au mois d'août. Porté par le courant, il sera en quelques semaines au nord des îles Liakoff ou de la Nouvelle-Sibérie, et ira devant lui tant que la mer sera libre. Il hivernera là où il sera arrêté par les glaces. Il compte qu'au printemps le courant le portera plus au nord; et il espère arriver ainsi, après plusieurs hivernages, à la côte du Groënland, après avoir passé par le pôle.

C'est une hypothèse hardie, qui ne semble pas vraisemblable à tous les explorateurs des régions arctiques. Mais l'idée du Dr Nansen a une simplicité grandiose qui frappe vivement l'imagination. Quelle existence que celle de ces treize hommes se lançant dans les solitudes inconnues de l'océan Glacial!

Le navire de M. Nansen est en bois; il a une épaisseur qui lui

Digitized by Google

permettra de résister à la pression des glaces; il est long de 35 mètres; il va à la voile aussi bien qu'à la vapeur, il emporte des provisions pour sept ans! Espérons que longtemps avant la fin de cette période, ces intrépides marins seront de retour dans leurs foyers.

Le *Times* vient de publier le récit de l'expédition entreprise dans les mers antarctiques par quatre navires baleiniers qui ont quitté Dundee au mois de septembre dernier. Les médecins de ces navires ont fait durant ce voyage des observations scientifiques, surtout au point de vue météorologique.

Les navires ont d'abord relâché aux îles Falkland ou Malouines, remarquables par l'absence d'arbres; le sol est couvert par l'*empetrum rubrum*. Peu de plantes fleurissent. Les mousses et les lichens abondent.

Les insectes sont rares aux Falkland. Le fameux renard de cet archipel a presque disparu, comme l'avait prédit Darwin. Les pingouins et les albatros sont très nombreux encore.

L'archipel, dont Darwin avait montré les habitants sous un jour si défavorable, est aujourd'hui une paisible colonie. Les recettes y dépassent les dépenses depuis 1885.

L'expédition rencontra le premier *iceberg* le 16 décembre par 59°18′ lat. S., et 51°1′ long. O. Ce jour-là le ciel semblait couvert d'oiseaux, pétrels bleus, pigeons du Cap, etc. Le 23, on aperçut les îlots Danger, à l'extrémité de la terre Joinville. La mer était brun foncé : Ross avait, en 1842, attribué cette coloration à la présence de milliers d'infusoires.

La journée de Noël fut splendide : le ciel était d'un calme admirable; les couleurs les plus vives, pourpre, rose, bleu, vert, jaune y brillaient.

L'expédition a découvert quatre espèces de baleines, qui sont nombreuses dans ces parages où l'homme ne les a jamais chassées.

Un des médecins a pu débarquer sur la côte du golfe de l'*Erebus* et du *Terror*, et y recueillir quelques plantes et des roches.

L'expédition était de retour aux Malouines en mars.

II

Le lieutenant Braulot, chargé d'une mission dans la boucle du Niger, est arrivé le 1er avril à Ammoakoukrou, résidence du roi de

Digitized by Google

l'Indénie, Kouassi Dishié. « Ici, comme partout, écrit-il, j'ai à régler une foule de palabres. Il s'agit toujours de l'éternelle question des routes que les chefs ouvrent ou ferment au commerce, selon leur bon plaisir et leur intérêt du moment. Tout chef, en effet, est doublé d'un commerçant. Chacun tire la couverture à lui et cherche à monopoliser le trafic de l'intérieur au détriment de ses voisins. C'est ainsi que les Dioulas, malgré leur grand désir de s'approvisionner directement à nos comptoirs, ne dépassant pas Bettié ou Benié, Kouamié se constitue leur fournisseur unique et obligatoire. Les routes seront sûres dès qu'on les aura jalonnées par deux ou trois postes commandés par des blancs. Je connais si bien à ce sujet les idées du capitaine Binger que, partout, j'annonce l'établissement de postes français à Bettié et à Attakrou. Et partout les chefs protestent de leur ferme intention de nous obéir désormais fidèlement. »

Le capitaine Binger a fait, sous le patronage de la chambre de commerce, une conférence sur la côte d'Ivoire qu'il va gouverner.

Le climat est très sain, a-t-il dit; la chaleur est très supportable. Pendant toute l'année le thermomètre ne descend pas au-dessous de 21° et ne monte pas à l'ombre au-dessus de 31°.

La population s'est partout montrée extrêmement bienveillante pour les Européens. Tous les fleuves de la contrée sont navigables, tout au moins pour les pirogues des indigènes, dont chacune peut porter jusqu'à 2,000 kilogrammes de marchandises.

Pour l'importation, les étoffes françaises sont préférées à toutes les autres pour la qualité de leur teinture. L'eau-de-vie vient principalement de Marseille. Le riz est cependant expédié d'Anvers et non de Marseille; le savon, le sucre, les biscuits, le rhum arrivent de Marseille, les pagnes de Rouen. Les foulards, les chapeaux et même les chaussures sont des marchandises d'une vente assurée.

Dans le sel, il y aurait une source de sérieux profits; car à Kong une barre de sel coûte 80 francs et nous pourrions la fournir à 4 ou 5 francs rendue à trois étapes de la côte.

Pour l'exportation, le pays a fourni déjà une quantité considérable d'huile de palme et des bois de ses superbes forêts. Il y a également des bois de campêche, de l'ivoire, des peaux, de la cire, de la poudre d'or.

Les plantations de café d'Assinie de la maison Verdier ont donné de merveilleux résultats.

Digitized by Google

La barre est un obstacle des plus sérieux au développement des transactions commerciales. Cet inconvénient, si grave sur la côte d'Ivoire, dont il empêche d'exploiter les richesses agricoles, disparaîtraient si on établissait un appontement permettant en toute saison d'aborder la côte. Ce travail est présentement à l'étude.

Le mouvement commercial de la côte d'Ivoire a été tel que les recettes douanières ont donné à la colonie un budget qui la dispense de rien demander à la métropole.

III

Le gouverneur de Grand Bassam a annoncé au sous-secrétaire d'État des colonies la pacification du pays de Tiassalé. Le roi Eky et le chef militaire Comonobou sont en fuite avec leurs derniers partisans. Le second roi Fatouaka a fait sa soumission; il a été reconnu pour chef et installé à Tiassalé : l'administrateur Cobégnier, le capitaine Manet et 40 tirailleurs sont restés en cette ville. Le roi assurera pendant cinq mois la nourriture du poste.

Tiassalé, sur le Lahou, à 106 kilomètres de la côte, a une importance extrême pour la pénétration du commerce. Les maisons de commerce préparent l'installation de factoreries sur le fleuve.

IV

L'Allemagne et l'Angleterre ont conclu, le 14 avril dernier, une convention fixant d'une manière plus précise que celles du 7 mai 1885 et du 2 août 1886, les frontières du Cameroun et du protectorat des Rivières d'huile, dans la région voisine de la côte.

A la suite de cette délimitation, le gouvernement britannique a donné au protectorat des Rivières d'huile le titre de « protectorat des côtes du Niger ». Le major Macdonald va y retourner comme commissaire et consul général. Il emmène avec lui le capitaine Dundas, bien connu par son exploration du fleuve Tana et qui doit commander la petite flottille mise à la disposition du haut-commissaire.

V

Sir Gerald Portal, haut-commissaire britannique de l'Afrique orientale, a pris possession de l'Ouganda, dont la « Compagnie

Digitized by Google

impériale » ne voulait pas prolonger l'occupation au delà du 1er mars. « Sir Gerald, dit le *Times*, avait à s'occuper d'un corps important de soldats soudanais, très aptes à maintenir la *pax britannica*, à condition d'être tenus par une discipline sévère, mais qui, faute d'une telle discipline et d'un exercice convenable, étaient très propres à devenir un élément actif de démoralisation. Il a réglé cette question en enrôlant toutes ces troupes sous le drapeau britannique et en formant des plans, actuellement sans doute mis à exécution, pour les utiliser de la manière la plus convenable pour la protection du pays. Le capitaine Lugard a trouvé ses troupes avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves, au nombre de 8,000, formant une colonie désordonnée à Kavalli, sur le lac Albert. Il les détacha dans une chaîne de sept forts s'étendant du lac Albert vers le sud à travers le Torou et formant une solide défense à l'ouest de l'Ouganda.

« Sir Gerald Portal a fait évacuer deux des forts qui sont trop à l'ouest de la ligne formée par les cinq autres du nord au sud. Cette concentration lui permet de détacher une centaine de soldats à Kampala, afin de fortifier cette position qui se trouve près de la frontière orientale de l'Ouganda. Le major Owen et le capitaine Portal restent dans le Torou pour organiser les troupes et pour maintenir une surveillance effective sur la ligne des forts qui s'étendent sur une longueur de 100 milles. Le capitaine Macdonald a été nommé résident à Kampala. Il sera sans doute responsable de l'administration de l'Ouganda propre et de l'Ousoya. »

MM. Grant, Wilson et Reddie sont passés au service de l'État. Le major Eric Smith et le capitaine W.-H. Williams ramènent à la côte ceux des soldats de la Compagnie que la commission n'a pas enrôlés. Ils sont arrivés le 19 juin à Zanzibar.

Sir Gerald Portal est parti, au commencement d'avril, pour le Bouddou. Toute mesure politique prise par lui n'est que provisoire, devant être soumise à l'approbation du gouvernement.

Au commencement de février, le capitaine Williams a soumis les îles Ouvouma, sur le lac Victoria Nyanza, en face de la baie d'où sort le Nil Somerset.

Il est bien à désirer que les cartes dressées par les agents de la Compagnie britannique forment l'objet d'une publication qui aurait une grande importance géographique.

Digitized by Google

VI

Le lieutenant Langheld, représentant du comité antiesclavagiste dans la région du lac Victoria, est arrivé dans l'Irangi. Il en est parti le 16 avril pour l'Oumbougoué, pays situé au sud du lac Manjara. Là, il rejoindra l'itinéraire tracé l'an dernier par le Dr Baumann, de Pangani au golfe Speke.

Les marchands arabes ont dans l'Irangi une station importante (par 36° long. et 5° lat.). Avant Baumann, ce pays a été visité par Fischer et par Stuhlmann, lorsque celui-ci revenait de l'expédition qu'il avait entreprise avec Emin-Pacha. C'est sur les données de Stuhlmann que repose surtout la carte de cette région.

Au mois d'avril, Tipo-Tip a reçu de son parent Raschid ben Mohamed ben Saïd el Marjabi une lettre datée du 2 décembre qui confirmerait la mort d'Emin-Pacha. Le pacha aurait eu à livrer plusieurs combats à Saïd ben Abed el Khoudouri, fils d'un marchand arabe du pays de l'Itouri. Il aurait été tué dans l'un de ces combats, en novembre 1892, à Mlimani, à une journée des fleuves Itouri et Nyoro, à trente jours environ des Stanley-Falls.

VII

On sait qu'en 1889, la colonie du Cap, celle du Bechuanaland britannique et l'Etat libre d'Orange ont formé une union douanière. Le protectorat du Bechuanaland vient d'être admis dans cette union, à laquelle on voudrait rattacher le Transvaal et Natal. Le Volksraad de l'Etat libre d'Orange a autorisé le président Reitz à provoquer la réunion d'une conférence en vue d'une union douanière de l'Afrique australe.

L'administration postale du Cap, à partir du 1er juillet, assurera le service du Bechuanaland. Elle mettra la colonie en communication avec quinze stations de l'Afrique centrale britannique.

L. Delavaud.

Digitized by Google

PREMIERE DÉCADE DU « DE ORBE NOVO »

DE

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Traduite par Paul GAFFAREL

SUITE)

PREMIÈRE DÉCADE, CHAPITRE DIXIÈME.

A Inigo Lopez Mendoza, comte de Tendilla, vice-roi de Grenade.

Depuis les premiers jours de la découverte, et depuis que Colomb a commencé ses conquêtes sur la mer Océane, j'étais excité par des lettres que m'envoyaient de Rome mes amis et de hauts personnages à faire le récit complet de tout ce qui arriverait. Ils étaient en effet comme éperdus d'admiration[1] à la pensée des découvertes de ces terres et de ces peuples inconnus, qui vivaient sans vêtements, satisfaits de ce que leur fournissait la nature, et un âpre désir les possédait d'être au courant de tout. Ascanio, dont la volonté m'interdisait toute inaction et me forçait de mettre toujours la main à la plume, fut précipité de la haute position qu'il occupait lorsque les Français chassèrent de Milan son frère Ludovic. C'est à lui que j'avais dédié les deux premiers livres de cette décade, sans parler de plusieurs autres traités que j'avais extraits de mes mémoires encore inédits. La fortune me détourna d'écrire, au moment précis où elle priva de sa puissance Ascanio. Battu par la tempête, il cessa ses exhortations, et moi je ne fus plus enflammé par le désir d'étendre mes informations sur les découvertes. Mais en l'année 1500, lors du séjour de la cour à Grenade, Louis, cardinal d'Aragon, neveu du roi Frédéric, qui avait accompagné à Grenade la reine de Naples, sœur de notre roi Ferdinand, me fit parvenir des lettres à moi adressées par le roi Frédéric en personne. Il m'engageait à ramasser les documents nécessaires pour donner une suite aux deux premiers livres adressés à Ascanio. Lui et le cardinal reconnaissaient en effet qu'ils avaient eu à leur disposition les écrits que j'avais adressés au

1. Les contemporains sont en effet unanimes dans l'expression de leur surprise au sujet des découvertes. Martyr, dans sa correspondance, s'est fait à diverses reprises comme l'interprète de l'opinion courante. « Elevez vos esprits, savants vieillards, écrivait-il au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade (13 sept. 1493, let. 133), apprenez une découverte extraordinaire », et au cardinal Ascanio Sforza (let. 134) : « Ô l'admirable découverte ! Voici que, sous l'empire de mes souverains, ce qui depuis l'origine du monde était resté ignoré commence à se dévoiler, etc. »

Digitized by Google

cardinal Ascanio. J'étais alors malade, vous le savez; pourtant je n'ai pas reculé devant la charge, et j'ai pris la résolution d'écrire. Dans le grand amas de renseignements qui m'ont été fournis sur ma demande par les auteurs des découvertes, j'ai fait un choix des faits les plus dignes d'être conservés. A l'heure actuelle, puisque vous cherchez à vous procurer un exemplaire de mes œuvres complètes, pour le joindre aux nombreux volumes que vous possédez dans votre bibliothèque, j'ai pris la résolution d'ajouter à mes précédents écrits, mais en les résumant, le récit des principaux événements entre les années 1500 et 1510. Si Dieu me prête vie, je les exposerai quelque jour plus au long. J'avais, pour terminer une décade, composé sur les superstitions des insulaires un livre inachevé; je veux aujourd'hui vous adresser directement, en vous le dédiant, ce nouveau livre, qui sera intitulé le dixième et qui terminera mon travail, en reliant ainsi les derniers livres. Pour ne pas être forcé de retranscrire si souvent tout l'ouvrage, ou pour ne pas envoyer mon brouillon, je laisserai l'intitulé général de dixième livre; mais ne soyez pas étonné si vous trouvez, en lisant le neuvième, des promesses qui ne seront pas réalisées. Il ne faut pas s'acharner à tenir ses promesses[1]. Arrivons enfin à notre sujet.

Pendant ces dix années de nombreux[2] explorateurs ont parcouru des rivages variés. En général ils ont suivi les voies tracées par Colomb. C'est en effet le littoral du Paria qu'ils ont toujours longé, pensant qu'il correspondait au continent indien. Les uns à l'occident, les autres à l'orient, ils ont rencontré des terres nouvelles, riches en or et en aromates, car ils en ont presque tous rapporté des colliers et des parfums qu'ils avaient obtenus soit en donnant en échange nos marchandises, soit par la violence et la guerre. Il faut d'ailleurs reconnaître que sur quelques points, et bien qu'ils soient nus, les indigènes ont exterminé[3] des bandes entières d'Espagnols. Ces indigènes sont féroces. Ils ont pour armes des flèches empoisonnées et des épieux durcis au feu et très pointus. Animaux, reptiles, insectes, quadrupèdes même diffèrent des nôtres : leurs formes sont variées, étranges, innombrables. Ils ne sont pourtant pas dangereux, à l'exception des lions, des tigres et des crocodiles. Je parle ainsi pour les diverses régions de la terre du Paria, mais non pour les îles, où on ne rencontre pas même un seul animal dangereux. Tout ce qui respire dans les îles est d'une grande douceur, sauf pourtant certains hommes, dont nous avons déjà parlé, les Caraïbes ou Cannibales, qui sont très friands de chair humaine. Les oiseaux sont également d'espèces très variées. Dans beaucoup d'endroits, des chauves-souris aussi grosses que des tourterelles voltigeaient à l'entour des Espagnols, aux premières obscurités du crépuscule, et pleines de fureur les mordaient si cruellement qu'ils en devenaient enragés, et étaient obligés de leur céder la place, comme si c'eût été des harpies[4]. Une certaine nuit que l'un d'entre eux, descendu à terre, dormait sur le sable, un monstre

1. On aura remarqué l'extrême confusion et les explications embarrassées de Martyr, toutes les fois qu'il se croit obligé d'exposer son plan. Il ne se retrouve vraiment lui-même que lorsque *ad rem venit*.

2. Les principaux de ces explorateurs furent Nino, Pinzon, Lopez, Bastidas, Las Cazas, Hojeda, Vespucci, etc. Voir W. Irving, *les Compagnons de Colomb*.

3. Ainsi lors du voyage de Hojeda et Vespucci en 1499.

4. Ce sont les vampires, ou roussettes, dangereuses en effet sur toute la côte vénézuélienne.

Digitized by Google

sorti de la mer le saisit par le milieu du corps, l'enleva malgré la présence de ses compagnons et sauta dans la mer avec sa proie, sans que ce malheureux, qui poussait des cris, pût être secouru.

Prendre pied dans ce continent et y construire des citadelles est un dessein royal, et ils ne manque pas d'Espagnols qui ne reculeraient pas devant la difficulté de conquérir et de soumettre cette terre et supplient le roi de leur en accorder l'autorisation. Le trajet pourtant est bien long et les terres bien vastes. On prétend que soit le continent, soit les îles, le pays découvert est trois fois plus considérable que l'Europe, et on ne compte pas les régions découvertes au midi par les Portugais, et qui sont déjà fort grandes. Certes l'Espagne de nos jours a mérité de fortes louanges[1] pour avoir révélé à la génération actuelle de tels espaces aux antipodes jusqu'alors inconnus, et pour avoir ainsi fourni aux grands écrivains un ample sujet d'études. Je suis fier de leur avoir tracé la voie en recueillant ces détails, sans prétention, comme vous le voyez, non seulement parce que je ne peux habiller plus richement mon sujet, mais aussi parce que je n'ai jamais eu la pensée d'écrire comme un historien de profession. J'ai simplement cherché, par des lettres écrites au courant de la plume, à plaire à certaines personnes, dont il était difficile de décliner les invitations. Mais assez de digressions et revenons à Hispaniola.

Quand on est habitué à notre pain de blé, le pain que fabriquent les naturels n'est pas assez nourrissant; aussi les forces s'affaiblissaient. C'est pour cela que le roi a récemment rendu un décret pour qu'on semât du blé en divers endroits et en différentes saisons. Les semences ne donnaient en effet que des pailles semblables à des roseaux, avec des épis rares, mais bien fournis et gonflés. Il y a dans les pâturages la même cause de faiblesse; ne s'élevaient-ils pas jusqu'à la hauteur des moissons? Aussi le bétail engraisse-t-il d'une façon extraordinaire, mais les chairs perdent leur goût : elles n'ont plus de muscles; elles deviennent, si l'on veut, aqueuses. Le contraire a eu lieu pour les porcs. Ils sont devenus salubres et d'une agréable saveur. Cela tient sans doute à certains fruits insulaires qu'ils mangent avec avidité. Dans les marchés on n'achète plus que de la chair de porc. Ils se sont propagés très facilement, mais sont devenus sauvages dès qu'ils n'ont plus été dirigés par des porchers. Il n'est pas besoin d'acclimater à Hispaniola une autre espèce de quadrupède ou d'oiseau. D'ailleurs les petits de tous les animaux, à cause de l'abondance des herbages, deviennent à Hispaniola plus gros que ne l'étaient leurs pères. Ils ne se nourrissent pourtant que de gazon, et jamais d'orge ou de tout autre grain. En voilà assez sur Hispaniola : passons à l'île voisine.

Cuba, à cause de sa longueur, passa longtemps pour un continent, mais on a découvert que c'était une île. Ne vous étonnez pas si les insulaires, quand les Espagnols en opéraient la reconnaissance, assuraient qu'elle n'avait pas de

1. La nouvelle des découvertes de Colomb fut en effet accueillie avec enthousiasme dans l'Europe entière. Voir lettres d'*Hannibal Januarius* à son frère ambassadeur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le More (HARRISSE, *Colomb*, II, 527) et de MARTYR lui-même à *Jean Borromée* (14 mai 1493, lettre 130), à *Mendoza de Tendilla*, et à *l'archevêque de Grenade Talavera* (13 septembre 1493, lettre 133), au *cardinal Ascanio Sforza* (même date, lettre 134) et surtout à *Pomponio Leti* (lettre 152).

Digitized by Google

fin. Les Cubains en effet étaient de pauvres gens satisfaits de peu et ne s'écartant pas de leur territoire. Ils ne se souciaient pas de ce que faisaient leurs voisins. Y avait-il sous les cieux, oui ou non, quelque autre région que celle qu'ils foulaient aux pieds, ils ne le savaient certes pas. Cuba se prolonge d'orient en occident. Elle est beaucoup plus longue qu'Hispaniola, mais du nord au sud beaucoup moins large, contrairement à ce qu'on avait cru d'abord. Proportionnellement à sa longueur elle est très étroite. C'est une terre presque partout fertile et agréable.

Non loin d'Hispaniola, et du côté de l'est, est une île deux fois moins grande. Les Espagnols l'ont mise sous l'invocation de saint Jean. Elle est presque carrée. On y a trouvé de très riches mines d'or, mais comme on s'occupe maintenant des mines d'Hispaniola, on n'a pas encore envoyé d'ouvriers mineurs à Saint-Jean. On commence pourtant à y songer.

De toutes les productions d'Hispaniola on ne songe plus qu'à l'or, et c'est à la récolte de l'or que l'on consacre tous ses soins. Voici comment on procède[1]. A chaque Espagnol industrieux et jouissant de quelque crédit on assigne un ou plusieurs caciques, c'est-à-dire petit roi, accompagné de ses sujets. A certains moments de l'année déterminés par une convention, le cacique, escorté de ses sujets, se rend à la mine de l'Espagnol auquel il a été attribué. Là on leur[2] distribue des instruments pour le travail de l'extraction. On assigne un salaire au cacique et à ses hommes pour leurs aliments. Quand ils quittent la mine pour retourner aux travaux des champs, qu'il faut bien ne pas négliger, crainte de famine, ils rapportent qui un pourpoint, qui une chemise, celui-ci un manteau, celui-là un chapeau. Ces objets d'habillement leur plaisent beaucoup, et dès aujourd'hui ils ne sont plus nus. C'est ainsi que les insulaires se partagent entre les travaux des mines et ceux des champs. On dirait des esclaves. Ils supportent cette contrainte avec impatience, mais ils la supportent. On donne à ces mercenaires d'Hispaniola le nom d'*anaborios*. Le roi ne souffre[3] pas qu'on les traite en esclaves. C'est lui qui les donne ou qui les enlève à sa volonté. Au temps où ils sont appelés par leurs rois, les caciques, de même que les soldats et les goujats, sont convoqués par les recruteurs. Les insulaires, quand ils le peuvent, s'enfuient dans les bois et les montagnes, et, plutôt que de se soumettre à ces travaux, se contentent d'aliments sauvages qu'ils trouvent dans leurs cachettes. Ils sont dociles et ont tout à fait oublié leurs vieux rites, ils croient sans raisonner et répètent les mystères qu'on leur a enseignés. Les grands seigneurs espagnols élèvent chez eux les fils des caciques, qui apprennent facilement les éléments de l'instruction et de l'urbanité. Quand ils ont grandi, et surtout si leurs pères sont morts, on les renvoie à Hispaniola, où ils gouvernent leurs compatriotes. Comme ce sont des chrétiens dévoués, ils retiennent dans le devoir et les Espagnols et les insulaires, et,

1. Sur les mauvais traitements dont souffrirent les Indiens, l'ouvrage capital à consulter est celui de Las Casas

2. Ce sont les *repartimientos*, qui ont fait tant de mal à tous les Indiens. Ce système ne fut pas inventé par Colomb, comme on le lui a reproché à tort, mais par les bureaucrates de Séville.

3. La reine Isabelle avait pris les Indiens sous sa protection spéciale, mais, après sa mort, ils furent durement traités et périrent en grand nombre.

Digitized by Google

grâce à leurs douces exhortations, conduisent gaiement leurs sujets aux mines.

Quant aux mines d'or, on les trouve dans deux régions différentes. La première est à environ trente milles de la ville dominicaine; on la nomme Saint-Christophe. La seconde est à environ quatre-vingt-dix milles; on la nomme Cibaúa. C'est là qu'est le Port-Royal. Tous ces pays produisent de gros revenus, car on y ramasse l'or tantôt à fleur de sol, tantôt au milieu des rochers; ce sont des lingots ou des paillettes, quelquefois petits, mais la plupart du temps d'un poids considérable. Les lingots pèsent trois cents livres, parfois davantage. On en a trouvé un qui pesait trois cent dix livres. On le portait, vous l'avez entendu raconter, sans y avoir touché, au roi d'Espagne. Il était dans le navire sur lequel était monté le gouverneur Bobadilla pour retourner en Espagne. Ce navire était trop chargé d'hommes et d'or; il fut brisé et sombra avec tous ceux qui le montaient. Plus de mille témoins ont vu et touché le lingot. Quand je parle de livres, il ne s'agit pas précisément d'une livre, mais d'un poids égal à un ducat d'or et à quatre onces, ce que les Espagnols nomment un peso ou un castillan d'or. Tout ce que l'on trouve d'or dans les monts Cibaúa est transporté de Port-Royal à la place forte de la Conception. Des ateliers disposés à l'avance reçoivent l'or et le fondent en barres. On met de côté ce qui revient au roi, la cinquième partie, et chacun reçoit ce qui lui revient en proportion de son travail. Quant à l'or produit par les mines de Saint-Christophe, il est concentré dans les ateliers de Bonaventura. Chaque année la somme d'or fondu dans ces deux ateliers dépasse trois cent mille livres d'or. Si un Espagnol est convaincu de fraude pour avoir gardé par devers lui une certaine quantité d'or qu'il n'a pas déclarée aux surveillants royaux, on lui confisque tout ce qu'il possède d'or. De fréquents procès s'élèvent entre eux : si les magistrats insulaires ne suffisent pas pour les régler, la cause est portée en appel devant le conseil royal. Les décisions de ce tribunal sont souveraines dans tous les royaumes qui dépendent de la Castille.

De nos jours, les membres de ce tribunal sont de grands personnages, tous nobles, de sang illustre. Je voudrais les énumérer dans l'ordre où ils siègent quand ils jugent un procès. La première place est à Antonio Roias, archevêque de Grenade, votre parent. C'est un vrai Caton, qui ne saurait pardonner ni à lui-même ni aux siens s'ils avaient commis quelque délit. Grande austérité de vie. Culte de la littérature. Il est le premier du conseil, ou, comme on dit encore, le président. Les autres membres du conseil siègent par ordre de nomination, le plus anciennement nommé étant le premier. Tous sont docteurs, ou désignés, ou décorés de quelque insigne. Les désignés sont ceux que dans leur langue les Espagnols nomment les licenciés en droit. Tous sont nommés par le roi. Le doyen de l'assemblée est Pedro Oropesa. Vient après lui Ludovico Zapato. Au troisième rang est Fernandez Telles; au quatrième, Garcias Moxica; au cinquième, Laurent Caravajal; aux côtés de ce dernier s'assied Toribio Santiago, puis successivement Jean Lopez Palacios Rivas, et Ludovico Polanco. Le siège suivant est occupé par Francisco Vargas, qui est en même temps trésorier royal. Les deux dernières places sont tenues par deux prêtres, Sosa et Cabrero, docteurs en droit canon. Les conseillers ne se

Digitized by Google

prononcent jamais dans une cause criminelle, mais toutes les discussions et tous les procès civils sont de leur ressort. Revenons maintenant à ces terres nouvelles, dont nous nous sommes éloignés.

Ces terres sont très nombreuses, variées, fertiles. Ni Saturne, ni Hercule, ni aucun des héros de l'antiquité qui partirent à la découverte et à la conquête de terres nouvelles ne l'emporte sur nos contemporains les Espagnols. Voyez combien, grâce à eux, la postérité verra la religion chrétienne étendue au loin, combien, grâce à eux, on pourra voyager au loin à travers les hommes! Mon sentiment sur ces graves événements je ne peux d'aucune façon l'exprimer ni par la langue, ni par la plume. C'est pour cela que je termine mon livre sans conclusion, mais en me réservant de rechercher et de réunir les documents, pour les exposer ensuite avec détails dans mes lettres, quand j'en trouverai le loisir.

Ainsi je n'ignore pas que notre amiral[1] Colomb avec quatre vaisseaux, montés par cent soixante-dix hommes à lui fournis par les rois, a parcouru en l'année 1502 le pays situé en face de l'extrémité occidentale de Cuba, à une distance d'environ 130 lieues. Entre Cuba et le continent s'étend une île très riche en arbres fruitiers. Elle s'appelle Guanassa. Il se dirige ensuite vers l'orient en longeant le littoral. Il espérait, en manœuvrant ainsi, retrouver le rivage de Paria, mais son espoir fut déçu. On prétend que ces rivages occidentaux ont été également parcourus par Vincent Janez[2], dont j'ai déjà parlé; par Jean Dias Solis de Nebrissa, et par plusieurs autres. Je n'ai point à cet égard de renseignement bien précis. Que Dieu me prête vie, et vous pourrez quelque jour en savoir long à ce sujet. Maintenant portez-vous bien.

1. Pour le quatrième voyage de Colomb et pour son exploration de la côte américaine, on peut consulter la « Lettera rarissima » de Colomb, adressée par lui au roi et à la reine, de la Jamaïque, le 7 juillet 1503. Voir également ses lettres à Escobar et au père Gorricio, la relation de Diego Porras, le testament de Mendez, les dépositions de divers témoins lors du procès de 1513 (NAVARRETE, I, 314, 329, 332; II, 277, 296, 111, 555, 558), les derniers livres de Fernand Colomb.

2. Allusion au voyage entrepris très probablement en 1497 par Vincent Pinzon, Dias de Solis et Amerigo Vespucci. Cf. VESPUCCI, *Quatuor navigationes*. — GAFFAREL, *les Contemporains de Colomb*, p. 163-184.

Digitized by Google

RÉCEPTION DE M. MAISTRE ET DE SES COMPAGNONS

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ADIEUX DES GÉOGRAPHES A LA VIEILLE SORBONNE

(9 juin 1893)

Très brillante a été la réception de la mission de M. Maistre et de ses compagnons. Sa conférence a été applaudie par la plus brillante assistance.

Les descriptions ethnographiques de M. Maistre ont été particulièrement soignées. Rappelons ce qu'il nous dit des Mandjia, des Saras et des Gaberis :

« Les Mandjia, dont nous venions de traverser le pays du sud au nord, forment une tribu très nombreuse, mais divisée en un très grand nombre de fractions indépendantes les unes des autres. Bien qu'habitant dans le bassin du Tchad, c'est-à-dire rattachés géographiquement aux populations du Soudan, les Mandjia appartiennent à la même race que les tribus Togbos et Ndris du bassin de l'Oubangui, mais se distinguent de ces dernières par un plus fort développement physique et un caractère plus méfiant et plus belliqueux; j'ajoute que les Mandjia, comme leurs voisins du sud, sont anthropophages et livrés au fétichisme le plus grossier. Les habitations sont à peu de chose près les mêmes; ce sont de petites huttes en terre fort bien construites, recouvertes d'un toit conique en chaume, et entourées de greniers sur pilotis, destinés à renfermer les récoltes. Comme mobilier, quelques mauvais escabeaux, une sorte de claie servant de lit, des mortiers à grain, de grandes jarres contenant une boisson fermentée faite avec du miel, des marmites en terre, des nasses de pêche, des armes, enfin, près de l'entrée, une collection de fétiches. En général, les villages sont entourés de grands défrichements et de plantations qui dénotent chez les indigènes une certaine aptitude à l'agriculture et qui prouvent que le sol est loin d'être stérile. »

« Au point de vue physique, les Sara, déjà signalés par Nachtigal, forment une des plus belles races de l'Afrique centrale — ces hommes ont une taille moyenne de 1 m. 78 environ, et ils sont forts en proportion. — Comme unique vêtement les Sara portent une sorte de petit tablier en cuir qui sert surtout à les protéger de l'humidité quand ils veulent s'asseoir. Ce costume primitif est aussi celui des tribus Toummoki, Gaberi et Laka. Quant aux femmes, leur costume est aussi des plus élémentaires : les riches se parent d'une ceinture en cuir à laquelle sont suspendues une demi-douzaine de petites cordelettes ornées de verroteries, les autres sont absolument sans parure. Les armes des Sara, comme celles des tribus voisines sont des sagaies à fer étroit et barbelé, de grands couteaux de formes variées qu'ils lancent à distance avec une

Digitized by Google

grande adresse et des poignards travaillés avec soin qu'ils portent suspendus au bras gauche au-dessus du coude. »

« Les Gaberis sont grands et forts et portent le même costume que les Sara, c'est-à-dire le tablier de cuir dont j'ai déjà parlé; mais avec leurs figures couvertes de peinture rouge et blanche, leurs panaches de plumes d'autruche, quand ils sont montés sur leurs petits chevaux qu'ils dirigent avec une habileté surprenante, ils rappellent plutôt les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord que les nègres africains. Les femmes, la plupart très bien faites, sont fort gracieuses dans leur costume composé de perles blanches se détachant sur le beau noir de leur peau et coquettement arrangées de façon à dessiner leurs formes. »

Pour montrer à l'œuvre en un moment critique toute la mission Maistre, nous ferons cette citation qui se réfère à la traversée du pays des Mandjia :

« Nous continuons à avancer, oubliant la longue marche que nous venons de faire dans la matinée, quand tout d'un coup les Sénégalais qui marchent en avant se replient vivement vers nous en criant que les indigènes sont là et viennent de leur lancer une volée de flèches et de zagaies.

« Cependant, au milieu de grandes herbes de plus de 3 mètres de haut, il est impossible de rien voir. La situation est critique, car nous ne connaissons pas le nombre de nos ennemis qui d'un moment à l'autre peuvent nous envelopper; et puis il nous faut des vivres à tout prix. Quelques coups de fusil nous ouvrent la route; puis, laissant la caravane sous la direction de M. Brunache et de MM. Clozel et de Béhagle, je prends avec moi MM. Briquez et Bonnel de Mézières et avec une vingtaine de Sénégalais nous nous mettons à la poursuite des Mandjia que nous rencontrons à la nuit dans une plantation près de leur village. Nous essayons de parlementer, expliquant à ces sauvages que nous ne venons pas pour leur faire du mal, et qu'ils n'auront aucun sujet de se plaindre de nous; on leur montre des étoffes, des verroteries; tout est inutile, ils veulent la guerre. Après avoir exécuté devant nous une danse désordonnée, en faisant toutes sortes de grimaces et de contorsions pour nous montrer leur mépris, ils commencent à nous lancer des flèches; puis, voyant que les Sénégalais rangés en tirailleurs sont immobiles, et pensant que leurs fusils sont des armes inoffensives, ils se rapprochent et essayent de nous tourner; bientôt les flèches arrivent jusqu'à nous, il faut maintenant se défendre : quelques feux de salve, dirigés par M. Briquez, suffisent d'ailleurs et en moins de cinq minutes le combat est terminé; les Mandjia, laissant plusieurs morts, prennent la fuite en poussant des cris de rage et de terreur. Cependant la nuit est arrivée, il nous faut songer à rejoindre le camp que M. Brunache a fait solidement installer près d'un ruisseau.

« Le lendemain, toute la caravane bien groupée fait son entrée dans le village que nous trouvons abandonné mais dont les greniers sont heureusement pleins de mil et de provisions. Nous y restons tout une semaine pour donner à nos porteurs un repos bien gagné et pour essayer d'entrer en relations avec les indigènes; c'est en vain; bien que nous n'ayons fait que nous défendre, le bruit s'est répandu au loin que les blancs sont venus pour faire la guerre et partout maintenant nous allons trouver un pays abandonné.

Digitized by Google

« Nous reprenons donc la marche avec de grandes précautions, au milieu d'un pays boisé très favorable aux embuscades et couvert de nombreux villages.

« Quelques feux encore allumés, parfois les restes d'un repas inachevé et des objets oubliés çà et là nous montrent que les indigènes se sont enfuis à la hâte dès que notre approche a été signalée. Nous trouvons seulement un peu de mil dans les greniers, quelques courges et des racines de manioc dans les plantations; bien rarement une ou deux poules oubliées dans la précipitation de la fuite, tout juste ce qu'il faut pour empêcher notre personnel de mourir de faim.

« Le 31 juillet, un petit combat a lieu entre les Mandjia et un groupe de Sénégalais envoyé en reconnaissance pour parlementer; le lendemain, nouvelle escarmouche, puis attaque du camp en plein jour, ce qui dénote chez les indigènes une certaine audace. Reçus à coup de fusil, ils prennent la fuite; puis, poursuivis par un détachement de Sénégalais, ils sont surpris dans un village et laissent entre nos mains un prisonnier que je fais relâcher quelques jours après en le comblant de cadeaux et en lui tenant à peu près le discours suivant : « Quand tu es arrivé au camp, enchaîné et blessé, je t'ai dit que je ne te voulais pas de mal; maintenant je vais te laisser partir et pour te montrer que les blancs français sont meilleurs que les Mandjia, je vais encore te donner des étoffes, des perles, des cauris. Tu vas retourner chez les tiens et tu leur diras ce que tu as vu dans le camp et comment tu as été traité. Je te donne aussi un pavillon français, chaque fois que les Mandjia en verront un semblable entre les mains d'étrangers, ils n'ont pas besoin d'avoir peur : qu'ils portent aux blancs des vivres, qu'ils les accueillent bien et ils recevront des cadeaux. »

M. Daubrée, s'adressant à M. Maistre et à ses compagnons, s'est exprimé de la façon suivante :

« La réception qui vous est faite aujourd'hui présente une particularité digne de mention : elle est comme l'adieu à cette salle où la Société de géographie s'est tant de fois réunie pour entendre la relation des plus remarquables voyages. Ici, en effet, la Société a reçu, sans compter d'illustres explorateurs étrangers, le regretté Dr Crevaux, M. Thouar, M. Désiré Charnay, M. Chaffanjon, M. Coudreau, les explorateurs de l'Amérique du Sud; M. Bonvalot, avec MM. Capus et Pepin, puis avec le prince Henri d'Orléans, qui s'étaient distingués par des voyages au Pamir et au Thibet; ici également elle a fait accueil au capitaine Gallieni, à M. de Brazza, aux lieutenants de vaisseau Victor Giraud et Caron, au capitaine Binger, au docteur Catat avec MM. Maistre et Foucart, enfin à M. Dybowski.

« Cet amphithéâtre qui a vibré de tant de hautes paroles et de grands enseignements est à la veille de disparaître. Vous aurez été le dernier à y démontrer, par l'exposé de vos actions, ce que peut la volonté mise au service d'une cause noble entre toutes, celle de la science, celle de la patrie. Nous vous remercions, ainsi que vos dévoués compagnons de voyage d'avoir si courageusement servi cette cause, et le Comité de l'Afrique française de vous avoir mis à même de le faire. »

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

AYUNTAMIENTO
DE
BARCELONA

Obra en poder de esta Corporación municipal el ejemplar, que V. S. ha tenido la deferencia de remitir, del numero de la *Revista de Geografia* en que se relatan las solemnes fiestas en honor del gran navegante Cristobal Colon, que tuvieron lugar en la alcaldía del Pantéon el dia 15 del ultimo Abril, y commemorativas del recibimiento del descubridor de América por los Reyes Católicos en esta ciudad, estimando dicho ejemplar como una muestra del aprécio con que V. S. y esa sociedad de su digna presidencia tienen à nuestro pais, al que correspondemos, envíando le espresion de nuestro reconocimiento más complido.

Dios guè à V. S. m^s a^s.

Barcelona, 13 de Junio de 1893.

El alcade constitucional presidente,
MANUEL HERNIN.

Sn^r D. Ludovic Drapeyron, Director de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

Section de Provence

La section de Provence du Club Alpin français a inauguré, cette année, une série de conférences, qui ont toutes obtenu un brillant succès. C'est au milieu d'un sympathique auditoire qu'a parlé M. le docteur Maritan, étudiant les intéressantes questions de l'hygiène de la marche et de la régénération physique. M. Émile Camau n'a pas eu moins de succès en parlant des troupes françaises de montagne, sujet qui avait attiré au Club Alpin un nombre très considérable d'officiers de notre garnison.

Le 27 avril, la conférence mensuelle était faite par M. J. Delmas, professeur d'histoire au lycée, collaborateur de la *Revue de géographie*, qui a raconté certaines de ses excursions dans les Alpes dauphinoises.

Etabli, pendant les vacances dernières, dans les environs de Villard-de-Lans, M. Delmas a parcouru la vallée de la Bourne, la voie ferrée de Saint-Georges-de-Commelles à La Motte-les-Bains et à la Mure, et la belle route qui va de la Mure à Vizille en longeant les lacs de Laffiers.

Digitized by Google

Mais la plus belle excursion faite par M. Delmas est certainement l'ascension de la Grande Moucherolle (2,289 mètres d'altitude), ascencion des plus difficiles, dont le récit émouvant a été écouté avec un intérêt digne du talent de l'excellent conférencier.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, V.

CAPITAINE BOWER. *Un Voyage à travers le Tibet* (avec carte au 2,027,500e). — Le capitaine Bower, du 17e régiment de cavalerie du Bengale, faisait, le 20 février dernier, devant la Société de géographie de Londres, le récit de son voyage au Tibet, exécuté en 1891. L'itinéraire suivi passe au nord de la route de Naïn Sing (1874), coïncide au début avec celui de MM. Carey et Dalgleish, mais est entièrement nouveau pour le reste, si l'on songe qu'il n'a pas été parcouru depuis le voyage de P. Désidéri, de la Compagnie de Jésus (1715).

Parti du Kachmir, l'explorateur s'est trouvé aux prises avec les difficultés ordinaires d'un voyage au Tibet : difficulté de se mouvoir à des altitudes dépassant couramment celles du Mont-Blanc, fréquentes escalades de montagnes, rareté de l'eau et du combustible, méfiances des nomades. Il s'y joignit les inévitables pourparlers, lorsque l'expédition se trouva à proximité du territoire de Lhassa ; les autorités tibétaines ne reconnaissent pour ainsi dire pas la suzeraineté de la Chine, et un passeport chinois n'est d'aucune utilité ; de plus, elles redoutent l'extension à leurs dépens de la domination anglaise, et soupçonnent toute expédition d'être l'avant-garde d'une armée. Aussi, le capitaine Bower dut-il se rabattre sur le nord, et, poussant ensuite vers l'est, il atteignit la rivière Min où se termina le voyage.

Au cours de cet itinéraire, le capitaine Bower a noté la position d'un grand nombre de lacs, dont les dimensions semblent en voie de décroissance, constaté que la partie comprise entre 80° et 90° est de Greenwich est dépourvue d'écoulement, et reconnu l'exactitude générale des cartes chinoises qui représentent cette région.

E. A. FLOYER. *Routes nouvelles dans le désert oriental de l'Egypte.* — En 1891, le Khédive a envoyé dans le désert, à l'est du Nil, une expédition scientifique, qui a traversé l'espace compris entre le fleuve et la mer Rouge à quatre reprises, suivant chaque fois une route différente. Les relevés topographiques qu'on a pu exécuter embrassent une superficie de 23,000 milles carrés, que traverse une rangée montagneuse dont les plus hauts sommets abritent une population de bergers assez misérable. Le voyage a, du reste, un intérêt surtout géologique et archéologique : on y trouve notamment les traces nombreuses d'exploitations minières remontant à une très haute antiquité.

La structure générale du pays peut se résumer ainsi : un plateau de grès va en s'élevant lentement à partir du Nil jusqu'à une chaîne courant du nord-ouest au sud-est, variant en altitude entre 2,000 et 7,000 pieds ; cette chaîne

Digitized by Google

descend en pente assez rapide vers la mer. Les vallées, dans l'intérieur et au pied de cette chaîne contiennent de beaux acacias et nourrissent des troupeaux. L'eau est fournie par des réservoirs naturels qu'alimentent les pluies. Les plus remarquables et les plus accusées de ces montagnes sont celles qui dominent la ville de Bérénice. Elles s'élèvent jusqu'à 7,000 pieds, sont faites de porphyre et de granit compact, et présentent des traces d'une activité volcanique récente.

LIEUTENANT-COLONEL DALTON. *L'Orthographe des noms géographiques.* — Résumé d'un mémoire lu par le Dr Köppen au dernier Congrès des géographes allemands (Stuttgart, avril 1893).

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, V.

F. IMMANUEL. *Les chemins de fer russes en Asie, et leur importance pour la colonisation et le commerce* (avec carte). — Les travaux du chemin de fer transsibérien ont commencé en 1891, quand le grand-duc héritier de Russie revint de son voyage autour du monde par le pays de l'Oussouri. En 1893, ils sont entrés en pleine voie d'exécution; le chemin de fer, quand il sera complet, et relié sans solutions de continuité au réseau européen, aura près de 7,000 verstes (7,460 kilomètres). Or, le Transcontinental canadien n'a que 4,000 kilomètres; la ligne de New-York à San Francisco, 4,500.

Le Transsibérien commencera, à l'ouest, à Tchéliabinsk, qui sera reliée à Slatoust, le terminus actuel des chemins de fer de la Russie d'Europe de ce côté. Une première section (3,517 kilomètres) s'étendra jusqu'à Irkoutsk; dans ce total figurent quelques embranchements; la ligne desservira Omsk, Tomsk, Krasnoïarsk, avec embranchements sur Barnaoul, Biisk, Kouznetsk et les mines de l'Altaï; il y aura à jeter des ponts sur l'Irtych, l'Ob et l'Iénisséï. Jusqu'à Omsk, on redoute des difficultés de construction et d'exploitation, surtout le manque de bois et d'eau douce. A partir d'Omsk, les conditions seront meilleures; le sol est fertile, consistant surtout en terre noire, et c'est la partie la plus peuplée de la Sibérie, bien que la population totale n'excède pas 2 millions d'individus sur une superficie égale à celle de la France. En outre, les immigrants commencent à s'y rendre (188,000, de 1885 à 1891). C'est, d'après M. Immanuel, la seule partie du Transsibérien qui puisse être d'une exploitation à peu près rémunératrice. Et encore ne faudra-t-il pas trop compter sur les exportations de céréales, vu que le long parcours à faire pour arriver sur les marchés européens élèverait outre mesure le prix des grains; les revenus ne pourraient provenir que des mines de l'Altaï, et d'un développement industriel (cuirs, peaux, sucres, etc.).

Quant à la section Irkoutsk-Vladivostok, M. Immanuel n'hésite pas à déclarer qu'elle a peu de chances d'avenir. Les débuts des travaux sont, en effet, assez peu encourageants: on a pu encore atteindre, à partir du point initial,

Digitized by Google

le cours de l'Oussouri; il faut élever des remblais coûteux dans les parties marécageuses; près du lac Khanka, la voie s'est déjà affaissée sur plusieurs points; les travailleurs ne se trouvent que difficilement, et les exhalaisons malsaines des marais ont causé parmi eux une forte mortalité. De plus, les froids de l'hiver ont été très rigoureux (jusqu'à — 50°). On estime, en résumé, que le Transsibérien grèvera le budget russe de 21 millions de roubles par an.

Les perspectives d'avenir sont infiniment plus riantes pour les chemins de fer de l'Asie Centrale. Les plantations de coton donnent déjà de beaux résultats; mais il y a quelques ombres au tableau, témoin l'échec des cultures de l'oasis de Merv. Néanmoins, les résultats acquis dépassent les espérances, et font bien augurer du succès d'une ligne poussée jusque dans le Ferghana.

Mittheilungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien, 1893, V.

Dr Baumann. *A travers le pays des Massaï jusqu'à la source du Nil Kagera.* — Le Dr Oscar Baumann, à ses voyages répétés en Afrique, en a joint un nouveau. Envoyé par la Société allemande de l'Afrique Orientale, M. Baumann recruta une escorte de 200 hommes, et partit le 15 janv. 1892 de la côte, pour une expédition qui devait durer treize mois, et au cours de laquelle il a eu à livrer de nombreux combats. Le récit qu'il en fait n'est malheureusement pas accompagné d'une carte. On peut néanmoins se rendre compte de l'intérêt des résultats obtenus. L'explorateur a découvert plusieurs lacs salés, de forme allongée, blottis dans de longues failles dont les bords les dominent parfois d'un millier de mètres.

Le 5 septembre, l'expédition atteignait le Kagera, qui limite le pays d'Ouroundi, région montagneuse couverte d'herbages; elle franchit ensuite la rivière Akenyarou, prise jadis, sur la foi de renseignements, pour un lac, et, explorant le bord du Tanganyka, revint à Tabora.

Parmi les faits les plus curieux que signale M. Baumann, figure la mention d'une population, celle de l'Ouassi, qui parle une langue tout à fait distincte des langues bantou et des langues du haut Nil.

P. Camena d'Almeida.

LIVRES

Manuel de Géographie commerciale, par M. V. Deville, professeur au lycée Lakanal, 2 vol. in-8°. Lib. Berger-Levrault. — L'ouvrage que M. V. Deville vient de publier n'est pas un simple *Manuel*, comme le titre pourrait nous le faire croire. Ce titre est trop modeste, trop modeste aussi l'auteur. C'est en réalité une étude complète, on pourrait dire approfondie de la géographie agricole, industrielle et commerciale du globe, envisagée à un point de vue original. La méthode et l'exposition peuvent prêter à quelques critiques de détail; l'ensemble mérite tous les éloges, car il témoigne de connaissances

Digitized by Google

étendues, d'un grand sens géographique, et surtout d'une expérience remarquable dans l'art si difficile de bien enseigner.

Il y a loin de cet ouvrage, en 2 volumes in-8, si pleins de faits et de chiffres, tous contrôlés avec la plus scrupuleuse exactitude, à ces œuvres éphémères, qui, depuis tantôt dix ou douze ans, se multiplient dans le commerce, la plupart faits à la hâte, sans grand souci de la forme ou du fond. M. Deville a travaillé plus de cinq années à l'élaboration de son œuvre ; car c'est en 1888 que, pour la première fois, la *Société de géographie commerciale* mettait au concours un livre de géographie, qui pût servir tout à la fois à l'enseignement et au commerce, aux professeurs et aux négociants, aux voyageurs et aux colonisateurs eux-mêmes. M. Deville obtint le prix ; et le rapporteur de la commission chargée de l'étude et du classement des manuscrits, notre éminent et regretté collègue, M. H. Pigeonneau, disait de lui : « Sauf quelques omissions ou quelques erreurs inévitables dans une œuvre d'une pareille étendue, ce travail répond à tous les points du programme. Il puise ses renseignements aux sources les plus autorisées et les plus récentes; il prouve qu'il a beaucoup lu, et qu'il a lu avec méthode : son exposition est claire et bien ordonnée; son style d'une correction élégante : il a joint à son travail des diagrammes et des tableaux intéressants. » L'auteur ne s'est pas contenté de ce suffrage, donné en si bons termes. Depuis ce rapport, paru en 1891, il a remanié son ouvrage, pour le compléter et l'améliorer encore, le mettre au point. Tel qu'il se présente aujourd'hui devant le grand public, il fera bonne figure au milieu des meilleurs, que la science géographique ait produits dans ces dernières années.

La méthode et l'exposition, avons-nous dit plus haut, pourraient prêter à quelques critiques de détail. Nous y insistons. Tout en donnant à la géographie physique quelque place, M. V. Deville ne nous paraît pas avoir suffisamment compris son importance, pour expliquer les faits d'ordre économique dont il avait à nous entretenir. Au lieu d'en faire une étude à part, assez courte, d'ailleurs, placée au commencement du premier volume, pourquoi ne pas l'avoir intimement mêlée à l'ouvrage lui-même, au fur et à mesure qu'il abordait de nouvelles régions et de nouveaux États ? Il aurait placé la *cause* à côté de l'*effet;* de cette étude comparée aurait jailli une plus vive lumière pour éclairer la question. On aurait moins senti le poids des *chiffres* qui se succèdent avec une froide monotonie; et la *statistique*, un peu aride par elle-même, eût gagné à ce voisinage. La *statistique* devrait ne jamais vouloir régner en souveraine si absolue et si despotique, dans les œuvres d'enseignement et de vulgarisation. Nous n'ajouterons pas que des détails sobres et précis sur la nature du terrain, eussent été, eux aussi, les bienvenus ; car, seuls, ils nous donnent, mieux que la géographie physique elle-même, une explication raisonnée des richesses agricoles et minérales d'un pays. Ce serait sans doute trop demander, et pourtant !... Nous avouons que ces notions usuelles, indispensables aujourd'hui, nous auraient beaucoup plus intéressé, que le chapitre consacré aux armements militaires de l'Europe. Ceux-ci ont bien leur raison d'être, comme la guerre elle-même, et tout ce que nous pouvons dire à leur sujet ne servirait de rien. Laissons les choses suivre leur cours ; cette brûlante question se résoudra d'elle-même. En attendant, élevons nos âmes et fortifions nos bras, dans

Digitized by Google

la prévision des dangers futurs : la France y gagnera d'avoir des agriculteurs, des industriels et des commerçants plus sagaces et plus redoutables, d'autant meilleurs, qu'ils seront plus pénétrés de leurs devoirs de citoyens, et plus soucieux de sauvegarder le patrimoine commun.

Il est un autre péril que l'auteur eût dû mettre en plein jour, et que je lui reprocherais d'avoir laissé en partie dans l'ombre, d'autant que nous restons, avec lui, sur le terrain purement économique : c'est celui qui nous menace, dans un avenir plus ou moins éloigné, de la part des Etats-Unis, de la Chine et de la Russie, ces fourmilières d'hommes sans cesse grossissantes, auxquelles pourrait s'appliquer la belle et énergique expression d'un auteur ancien : *Officinæ gentium*. Gare à la vieille Europe, quand de ces trois points du globe surgiront des centaines de millions d'hommes ! Devant cette formidable invasion de travailleurs, inondant de leurs produit et de leurs richesses tous les marchés du monde, que deviendrons-nous, ou plutôt, que feront nos petits-enfants ? Dieu les garde !... et passons.

En dernier lieu, nous ne croyons pas que l'auteur ait suivi la bonne méthode dans l'énumération qu'il a faite des puissances européennes et étrangères, dans l'ordre qu'il a cru devoir adopter pour les faire défiler devant nous. Sans doute, nous comprenons l'idée maîtresse dont il s'est inspiré, et qui peut paraître originale : il voulait ramener tout son travail aux grandes voies commerciales du globe, qui avaient fait tout d'abord l'objet d'un chapitre intéressant et substantiel ; — partant de là, étudier les États, les villes, les ports, les productions et les échanges, à mesure qu'il les rencontrerait sur son chemin, — et nous mener ainsi d'un point donné de l'Europe, à un point éloigné de l'Asie ou des deux Amériques. Ce voyage, plusieurs fois répété, nous fait mieux connaître et apprécier les grandes voies de communication; mais il a le tort d'éparpiller nos connaissances, de brouiller les notions premières, que nous avons de la géographie politique, de nous promener tour à tour, et, sans ordre apparent, en Europe, en Asie, en Afrique et dans les deux Amériques. Il a le tort, encore plus grave encore à nos yeux, de morceler l'étude des colonies, au lieu d'en former un ensemble précis qui pourrait nous fixer sur la puissance coloniale des principaux États maritimes. Voilà bien encore un chapitre qui manque au *Manuel* de M. V. Deville, et qui devrait ramasser en quelques pages toutes les forces vives que notre continent a éparpillées un peu partout sur le globe, dans la seconde moitié de ce siècle. Il y a bien une conclusion où l'auteur semble toucher à cette question : mais elle ne nous satisfait pas. Sans lui demander ce que M. Levasseur a fait pour *la France et les colonies*, nous pouvons lui signaler cette lacune, avec l'espoir de la voir comblée dans la seconde édition de son œuvre.

Si nous nous sommes étendu un peu longuement sur ce qui nous a paru être le côté faible du *Manuel*, c'est pour mieux montrer tout l'intérêt que nous portons à l'auteur, toute la valeur que nous reconnaissons à son livre; c'est aussi pour faire mieux apprécier, par contraste, les nombreuses et solides qualités qui le distinguent, dans ses parties essentielles. Nous ne saurions trop louer les aperçus nouveaux que nous y trouvons, Il en est un surtout qui nous a frappé, et que nous nous reprocherions de ne pas signaler :

Digitized by Google

c'est la comparaison continue qu'il établit entre les productions agricoles minérales et industrielles de la France, et celles des États étrangers. Nous y voyons de suite quelle est la supériorité ou l'infériorité de notre pays, vis-à-vis des autres puissances ; nous apprenons aussitôt ce qui nous manque, ce que nous devons importer, et d'où nous importons, pour alimenter le travail national, etc. Nous reconnaissons là une des meilleures qualités du professeur, qui continue dans son livre le bon enseignement qu'il donne ailleurs, dans ses classes. J.-B. PAQUIER.

S. SOMMIER. *Un estate in Siberia fra Ostiacchi, Samoiedi, Siriéni, Tatari, Kirghisi e Baskiri*, Firenze, Ermanno Loescher, 1885. Nous n'avons pas, croyons-nous, à nous excuser de parler si tard d'un livre qui n'a rien perdu de son actualité, car c'est l'œuvre non d'un politicien, mais d'un naturaliste et d'un ethnographe. Ajoutons que nous avons connu l'auteur, l'un de nos savants compagnons de Gênes et d'Huelva, de l'*Alfonso XIII* et de l'*Antonio Lopez*, avant d'avoir lu son ouvrage, ce qui explique notre désir de réparer une omission involontaire. M. Sommier a nettement défini le but de son voyage (page 144) : « Mon principal objectif était l'étude de la flore et des indigènes. Suief s'est borné à recueillir des plantes dans les toundras sous la latitude d'Obdórsk. L'un des membres de l'expédition allemande que dirigeait le docteur Finch, M. le comte Waldburg-Zeil, en a aussi recueilli, mais sa collection est très incomplète et ne saurait donner une idée de la flore des bords de l'Obi inférieur. Il y avait ici une grande lacune à combler entre les flores de l'Oural et de l'Iénisséi, mieux connues celles-là. En ce qui touche les races indigènes, si l'on est moins dépourvu de renseignements, on ne possédait sur les Ostiaks presque aucune observation anthropologique, Castrén, Ahlqvist et les autres voyageurs cités plus haut ayant porté principalement leur attention sur la langue, les coutumes et la religion de ce peuple. La pauvreté des formes animales ou végétales, qui n'offre pas une compensation en rapport avec les fatigues du voyage, suffit à expliquer que l'Obi inférieur ait reçu la visite de si peu de naturalistes. » M. Sommier commence véritablement son exploration à Nijni-Novgorod ; naviguant de Kazan à Perm, sur le Volga et la Kama, il rencontre les restes des populations finnoises, qui occupaient autrefois une aire si considérable dans l'empire russe actuel ; il nous parle des « antiques Bulgares du Volga ». De Tiumén, il gagne Tobolsk, Samárova, Bériosof ; il rencontre le premier village ostiak : le voilà donc désormais au beau milieu de l'objet de ses études, à Obdórsk il s'y enfonce de plus en plus, et nous recommandons tout spécialement la lecture des chapitres IX et X, intitulés *Gita all'Urale*, *Gita all'Estuario dell'Ob e ritorno à Obdorsk*. Tombes et rites samoyèdes sont scrutés par M. Sommier avec un parfait discernement. Il a tout observé et peut, par exemple, nous fixer d'une manière positive sur la situation de la femme dans la famille ostiak. Son *regressus Siberiæ* se fait rapidement, mais il est plein d'entrain et d'intérêt. Il voyage en *tarantás ;* là encore il observe avec la plus forte attention et nous renseigne pleinement sur les Báskirs. Il atteint Orenbourg et Samara et revient à Moscou. Au point de vue géographique, nous signalerons, *passim*, la description courte, mais très nette des monts Ourals qu'il a traversés au nord

Digitized by Google

et au sud. Quant au fleuve Oural, il nous rappelle qu'il s'appelait Rhymnos dans l'antiquité et qu'il porta le nom de Iaik jusqu'en 1775, année où l'impératrice Catherine II le changea en celui d'Oural. Le motif de cet ukase fut la rebellion des « Cosaques de l'Iaik » qui avaient pris fait et cause pour le rebelle Pugatcheff, le « faux Pierre III ». On les dénomma dorénavant « Cosaques de l'Oural » et le fleuve lui-même fut « débaptisé ». L'œuvre magistrale de M. Sommier est éclairée, nous ne disons pas seulement illustrée, de 144 gravures. Il y a en outre trois cartes : d'abord une carte ethnographique d'une partie de l'empire russe. On y voit l'élément russe proprement dit, figuré en vert, se restreindre, dans la partie asiatique de l'empire, à une bande qui se projette de plus en plus vers le midi [1]. Le rouge et le rose qui figurent les éléments Tatare et Mongol couvrent de grands espaces, circonscrivant au nord, au centre et au sud l'élément russe. Les Finnois du Volga (couleur jaune) sont groupés, en tronçons, autour de Kazan. Une teinte pâle, qui règne presque exclusivement dans le nord-est, nous signale les Samoyèdes, et, fortement embrunie, entre l'Oural et l'Obi, les Ougriens. Les deux autres cartes sont celle de l'Obi, de son confluent avec l'Irtich jusqu'à son embouchure, et celle du cours inférieur et du commencement de l'estuaire de l'Obi.

LUDOVIC DRAPEYRON.

De Marseille à Moscou par le Caucase, notes de voyage, par M. FRANCIS DROUET. Rouen, imprimerie Espérance Cagniard, 1893. C'est en 1891, que M. Francis Drouet, de la Société normande de géographie, s'est rendu à Moscou, par une route un peu longue, mais singulièrement attrayante. Il a pu ainsi visiter Syra, Smyrne, Constantinople, Brousse, Odessa, Sébastopol, Kertch, Batoum, Tiflis, Bakou, Astrakan, Tzaritzin. Pour guide, il avait Élisée Reclus, je veux dire les volumes que l'auteur de la *Nouvelle Géographie universelle* a consacrés à l'Europe et à l'Asie. Il le cite souvent, après vérification; lorsqu'il ajoute à ce texte, si limpide, si coulant, c'est pour prendre lui-même la parole; alors il nous donne *de visu* d'intéressants détails complémentaires. Ainsi, à Constantinople, il nous raconte le Sélamlik, ou cérémonie religieuse à laquelle le sultan assiste officiellement chaque vendredi, entre midi et une heure. Il a vu cette cérémonie, il a vu le sultan. Il décrit fort bien Tiflis. « Tiflis, écrit-il, a bien l'aspect d'une grande cité pleine de vie, et, en fait, elle forme un véritable entrepôt entre le pays transcaspien, la Perse et la Russie. Toutes les tribus du Caucase y font parvenir leurs produits agricoles ou industriels. C'est un grand centre commercial. L'animation y règne en tout temps, même aux heures les plus chaudes de la journée, où, en ce moment, le thermomètre dépasse 40° C. Tiflis se divise en ville géorgienne, ville russe et colonie. On désigne, sous ce dernier mot, un faubourg où habitent particulièrement des Allemands fixés là depuis de longues années. La partie géorgienne est bien la plus curieuse et la plus intéressante... La Koura se divise en deux bras dans Tiflis pour se réunir ensuite. Les constructions s'élèvent des rives du fleuve aux premières pentes, et présentent ainsi une disposition en amphithéâtre propre à satisfaire l'œil de l'amateur de pittoresque. » A Bakou, il profite de l'ouvrage de M. Gulbenkian, *la Transcaucasie*

1. Cependant le cours de l'Obi et de ses affluents méridionaux est moucheté de vert.

Digitized by Google

et la péninsule d'Apchéron, pour nous faire mieux saisir le travail successif de l'industrie du naphte. Pour la description d'Astrakan, il a recours à M. Girard de Rialle. M. Drouet nous apprend que quatre grandes compagnies assurent le transport des voyageurs par le Volga, d'Astrakhan à Nijni-Novgorod : « La plus importante d'entre elles est la compagnie Caucase et Mercure. Les bateaux sont construits sur le modèle des grands navires américains qui naviguent sur le fleuve Saint-Laurent et les grands lacs... Le paquebot s'arrête à tous les villages pour effectuer le service de la poste, prendre et déposer des passagers. Le fleuve varie comme largeur; mais nous apercevons toujours distinctement les rives. Dans les steppes on voit, de temps à autre, de grands troupeaux. La Volga, dont le cours est de 3,715 kilomètres, porte toujours son courant sur la rive droite et la ronge peu à peu. La rive gauche, au contraire, se couvre d'alluvions et, insensiblement, le lit du fleuve se déplace. La rive droite est escarpée et les principales villes de la Volga y ont été construites pour éviter les inondations périodiques qui se produisent dans les steppes de la rive gauche... Les passagers m'intéressent beaucoup par leur physionomie et leurs costumes. Kirghiz, Tatars, Kalmouks, Turcomans, offrent un tableau bizarre. Les Kirghiz, notamment, ont de riches ceintures d'acier ou d'argent niellées d'or, d'un travail très artistique. La valeur de ces objets varie de 60 à 500 francs selon le travail, l'or et les pierres qui y sont serties. Ce n'est pas par économie que ces gens voyagent sur le pont : enfants de la steppe et habitués à camper, ils ne se trouveraient pas à leur aise dans le salon et manqueraient d'air. »

Tel est le livre de M. Francis Drouet : il vaut beaucoup par lui-même, il vaut aussi par les livres qu'il cite toujours avec un grand à-propos.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Le Maroc, étude commerciale et agricole, par M. GUSTAVE WOLFROM. Paris, Paul Dupont, 1893. — L'auteur, professeur à l'Association philotechnique, a été, comme lauréat de l'École des hautes études commerciales, délégué du ministère du commerce au Maroc. Il en a rapporté une brochure substantielle, où il considère tour à tour l'agriculture, les pêcheries, les exportations et les importations du Maroc, etc. Sa manière de voir est conforme à celle du docteur Felipe Ovilo y Canales, qui disait le 17 avril 1888 à l'Athénée de Madrid : « Tant dans le commerce d'importation que d'exportation, l'Angleterre tient le premier rang, la France vient ensuite ; il y a quelque dix ans que l'Espagne occupe le troisième rang. La concurrence allemande est ressentie par tous ceux qui négocient sur le marché du Maroc, mais surtout par l'Angleterre qui a reçu de très rudes coups... Beaucoup de draps, sucre et autres objets, qui auparavant étaient anglais ou français, ont cédé la place aux produits allemands, qui, s'ils sont de moins bonne qualité, sont cependant acceptables et bien meilleur marché. » M. Wolfrom nous donne des renseignements commerciaux sur les ports du Maroc, à savoir : Tétouan, Tanger, Larache, Rabat, Casablanca, Mazagan, Saffi, Mogador. C'est dans la baie de Tanger que séjourne habituellement le *Hassani*, vieux bâtiment vendu par l'Angleterre ou l'Espagne, le seul que possède le sultan et qui va de temps en temps à Cadix se débarrasser des algues et coquillages qui se déposent sur sa coque.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné à notre collaborateur, M. Léon Deschamps, professeur d'histoire au lycée du Mans, une médaille d'or pour son ouvrage : *Histoire de la question coloniale.* M. Léon Deschamps publiera bientôt une *Géographie des colonies* sur un plan tout à fait nouveau. L'ouvrage sera présenté au public par M. P. Foncin, qui en a écrit la préface.

— Notre collaborateur, M. Paul Meuriot, professeur d'histoire et de géographie au lycée d'Amiens, a obtenu une récompense de 1,000 francs dans le concours Bordin sur l'*Emigration et l'Immigration du XIXe siècle.*

— A la mi-juin, la Société de géographie et la Société des géographes ont terminé leur session de 1892-1893, l'une, par une conférence de M. Verneau sur les Pyrénées; l'autre, par une conférence de M. Maistre, relative à sa récente exploration.

— L'éditeur Félix Alcan vient de donner une cinquième édition des *Colonies françaises* de M. Paul Gaffarel, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Cette édition, comme les précédentes, a été mise au courant des progrès de l'œuvre colonisatrice de notre pays. Elle donne en particulier les détails les mieux circonstanciés sur les découvertes récentes et sur l'extension de notre influence dans l'Afrique centrale. Cette partie de l'œuvre de M. Gaffarel a été entièrement refondue. Inspiré par un profond amour de la patrie, ce livre n'a pas la sécheresse reprochée à la plupart des ouvrages de géographie; l'histoire de nos colonies, leur description pittoresque, l'étude de leurs produits, celle des ressources qu'elles peuvent offrir à l'industrie française, se présentent dans une succession de chapitres d'une lecture attrayante, ce qui ne nuit en rien à leur valeur scientifique. D'ailleurs la compétence de M. Paul Gaffarel, qui, depuis de longues années, s'est attaché à l'étude de la colonisation française, est bien connue, et son livre peut être considéré comme indispensable à tous ceux qui s'intéressent au développement de notre puissance extérieure.

— La direction générale de la statistique (Ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce) nous adresse de Rome : *Appunti di Statistica comparata dell' emigrazione dall' Europa e dell' immigrazione in America e in Australia; appendice al movimento dell' emigrazione italiana all' estero nell' anno* 1891. Roma, 1892.

— M. B. Auerbach, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, a publié une intéressante étude sur la *Distribution des Routes nationales,* dans la *Revue scientifique* du 27 mai.

— M. Alexandre Boutroue vient de publier : *l'Algérie et la Tunisie à tous les âges,* conférences faites dans la salle de la Société de géographie de Paris, les 2 et 27 décembre 1892, accompagnées de deux cartes, Paris, Ernest Leroux, 1893.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON

Page 432, ligne 16, lire : *non encore révélés;* page 436, note 1, ligne 8, lire : 389,263 *habitants, à savoir* 403 *par kilomètre carré;* page 438, ligne 3, lire : *économiques et juridiques;* page 439, ligne 35, lire : *Avio.*

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

4641.— L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

Deuxième livraison. — Août 1893

SOMMAIRE

E. LE COINTE : Le commerce et les voies de communication de la Perse.
P. MOUILLEFERT : Chypre et ses principales productions en 1892 (*suite*).
D. BELLET : La population de la Grande-Bretagne (*suite*).
G. N. TRICOCHE : Les colonies chinoises aux Etats-Unis (*suite*).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
Mme D'HARRASOWSKY, d'après Ferdinand Gregorovius : Corfou (Iles Ioniennes).
A. JODIN : Les Cornes et les Pointes. Le sommet, la lance, la foudre, Kronos.
Les Pyrénées : développement de la connaissance géographique de la chaîne, par M. P. Camena d'Almeida, docteur ès lettres.
Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne (5-8 avril 1893). Section géographique.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

FIGURES

Figures relatives au mouvement de la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et au relief topographique en général (*suite*).

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-deux volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de **400** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LE COMMERCE

ET LES

VOIES DE COMMUNICATION DE LA PERSE

Commercialement et industriellement parlant, la Perse est à peu près ruinée. La cause principale de cette décadence est le manque de routes et de voies de communication. Le traité de Turkmantchaï ne permet à aucun bateau de battre pavillon persan sur la Caspienne; la Russie est maîtresse absolue de cette mer et de son commerce, mais ce commerce, dont les ports persans d'Enzeli, de Meched-i-Sèr et de Guez sont les principaux entrepôts asiatiques, ne paraît pas dépasser en tout 12,000,000 de francs. Ces ports sont incommodes, inabordables par grosse mer et les quelques mauvais chemins qui y aboutissent en traversant les contrées marécageuses, boisées et fiévreuses du Ghilan et du Mazenderan sont dans un tel état qu'une caravane ne met pas moins de huit à dix jours pour aller de Rescht à Téhéran, pendant la bonne saison.

Enzeli est le port de Rescht : il est situé sur une plage basse et boisée, à l'entrée d'une lagune dite Mord-Ab (l'eau morte), fermée par une barre où la houle soulève un violent ressac : il y a peu de fond et des bateaux plats appelé kérédjis vont au-devant des navires, qui mouillent au large, exposés aux terribles coups de vent de la Caspienne. Enzeli est à un jour de Rescht. Rescht est bien placée entre la mer et la vallée du Sèfid-Roud (fleuve blanc) qui donne accès dans l'Irak-Adjemi. La province est très fertile. Ce n'est à la vérité qu'une immense forêt entrecoupée de rizières et où tous les arbres fruitiers viennent à l'état sauvage, mais le climat brûlant et fiévreux y est souvent mortel aux Européens. Rescht sert d'entrepôt au commerce maritime russo-persan : elle fournissait autrefois la meilleure soie de la Perse. Mais la maladie des vers à soie a presque annihilé l'industrie et le commerce sérici-

Digitized by Google

coles. En 1840 la production des magnaneries atteignait 1,200,000 livres; elle n'est aujourd'hui que de 24,000 livres; la vente des soies grèges est tombée de 700,000 livres sterling à 100,000 livres sterling. Seule, une voie ferrée sur Téhéran pourrait relever cette ville, à laquelle la construction du chemin de fer transcaspien et de la route Téhéran-Ispahan-Ahwaz semble avoir porté le coup de grâce. La concession de cette voie ferrée avait été obtenue jadis; on avait commencé les travaux. Tout a été abandonné[1]. A part la maison Ziegler, de Manchester, toutes les maisons de commerce européennes de Rescht sont russes : elles importent des métaux, des toiles, des draps, de la coutellerie, du thé, des samovars et exportent du coton, des fruits secs, de la soie, du caviar, etc.

Meched-i-Sèr, située à l'embouchure du Balboul, au nord-nord-est de Téhéran, sert de port à Barfrouch. C'est le port le plus rapproché de Téhéran; mais la route est impraticable en hiver. Elle escalade les chaînes majestueuses que domine le Demavend; elle est coupée de torrents que traversent de rares ponts en dos d'âne, que le verglas transforme en casse-cou; elle est tellement exposée aux avalanches que les paysans habitent des grottes creusées dans le roc; sur le versant nord enfin, elle n'est plus qu'un sentier étroit tracé dans la jungle à coups de hache. Quand à Meched-i-Sèr, la rade en est fermée par une barre où la mer déferle avec fureur; les navires mouillent au large. On y fait quelque échange de coton, de fruits et de samovars.

Ghez ou Guez-Bender est une rade ouverte servant de port à Asterabad, qui est à 40 kilomètres à l'est; là débarquaient, avant la construction de la voie ferrée de Mikhaïlowsk à Merv-Samarkand, les marchandises européennes à destination du Korassan et du Turkestan. Depuis 1885 le mouvement commercial y est presque nul.

Tels sont au nord les débouchés du commerce persan. Dans le sud, Mohammerah sert de débouché au Khouzistan et l'affreuse rade de Bouchir au Farsistan.

Bender-Bouchir est bâti sur un îlot relié à la terre ferme par un isthme couvert aux fortes marées de 2 à 3 pieds d'eau. La chaleur y est horrible en été, la ville manque d'eau potable qu'on doit aller chercher à 4 kilomètres au nord; l'outre revient ainsi à

1. On sait qu'actuellement la seule ligne ferrée de la Perse consiste en un tronçon de deux farsakhs environ reliant Téhéran à Chah-Ald-el-Azin.

Digitized by Google

10 sous. Pas un arbre, pas un bouquet de palmiers dans les environs; le fond du terrain est marécageux; sous la ville elle-même on trouve l'eau salée à 4 mètres de profondeur. C'est un séjour malsain aux Persans eux-mêmes, mortel aux Européens; seuls les Arabes peuvent y vivre sans grandes souffrances. Le pays environnant ne produit rien : c'est le désert. La ville n'a aucune industrie. Quant au port, c'est une rade fort sale; la barre a trop peu d'eau pour que les vapeurs puissent la passer : il faudrait draguer un canal de moins d'un demi-mille, faire un quai, et les navires pourraient alors accoster avec 30 pieds d'eau. Mais les Persans ont bien d'autres soucis ! Au reste, une seule ville pourrait alimenter Bouchir, Ispahan. Ispahan est loin malheureusement, à vingt-quatre jours de caravane, au delà de montagnes difficiles et mal famées, et elle n'est reliée à Bouchir que par des chemins peu praticables, surtout entre Chahpour et Chiraz. Chiraz elle-même n'est plus la florissante cité de Saadi. Elle a été presque détruite par les tremblements de terre de 1813, 1824, 1853, 1863; son sol est médiocrement fertile, et elle n'a plus guère pour elle que son air pur, ses beaux cyprès et ses ruines. La production d'essence de roses et celle des vignobles de raisin kholler qui faisaient son renom sont en décroissance. Bouchir fait un commerce de 25 à 30 millions de francs tout au plus; elle importe du sucre de Batavia, du riz de Bombay, des draps, du thé, et exporte en petite quantité des chevaux, de la soie, de la laine, du tabac tombeki, de l'opium, du vin de Chiraz. Son commerce se fait en majeure partie avec Bombay, qui est à sept jours de navigation à vapeur et à vingt ou cinquante jours, selon le temps, pour les boutres arabes. Ce commerce décline rapidement. Bouchir ne voit qu'une fois ou deux l'an un navire de Marseille ou de la Réunion, quelques navires anglais des Indes et quelques boutres arabes de Mascate.

Bender-Abbas, qui était jadis un port très commerçant, est presque ruiné aujourd'hui[1]. Situé sur une côte stérile et brûlante, deux routes seulement y aboutissent de Kerman et de Chiraz; sa position tout à fait excentrique lui a fait le sort de sa voisine Ormuz, jadis si florissante.

Mohammerah semble appelée à un meilleur avenir. C'est un port de création relativement récente, bien situé au fond du golfe

1. Commerce de 12 à 15,000,000 francs.

Digitized by Google

Persique, entre Perse et Turquie, à quelques kilomètres de Basrah, sur le large Chatt-el-Arab, qui lui amène les produits de la Mésopotamie, et au confluent du Karoum, par où lui viennent les produits de la Perse. Les Anglais font l'impossible pour faire dériver là le commerce persan : les Indes ne sauraient qu'en profiter et, du reste, un jour ou l'autre la nouvelle route des Indes sera la voie Alexandrette-Bagdad-Basrah. Mohammerah sera admirablement placée pour entraîner sur cette voie toutes les productions de la Perse. Depuis trois ans les Anglais ont obtenu du shah la concession d'une route d'Ispahan à Ahwaz, sur le Karoun. La construction de cette chaussée avance rapidement : de forts achats de chevaux et de fourgons ont été faits récemment au Caucase, et d'ici un an la route sera livrée à l'exploitation. Le premier résultat en sera de ranimer le commerce mourant d'Ispahan et de faire de cette ville ce qu'elle était autrefois, la plus grande place commerciale de la Perse, aux dépens de Tauris et de toutes les villes qui se trouvent dans le rayon de l'influence russe. Le Karoun est navigable depuis Ahwaz jusqu'au Chatt-el-Arab, et des services de vapeurs anglais fonctionnent déjà sur une longueur de plus de 100 kilomètres.

Il est vrai que les Russes font aux Anglais une rude concurrence avec leur chemin de fer transcaspien : la route d'Annenkoff côtoie la frontière persane du Khorassan, d'Askabad à Kalat-Nadir. Le Khorassan, marché de plus d'un million de consommateurs, est devenu du même coup tributaire des Russes. En 1885 on consommait encore à Meched des sucres français et des cotonnades anglaises. Ces deux articles ont été délaissés pour les produits russes similaires, de qualité inférieure, mais vendus à bas prix. Les Russes n'ont, en effet, que de minimes frais de transport avec leurs vapeurs caspiens et leur voie ferrée, tandis que les frais sont énormes de France ou d'Angleterre au Khorassan.

Dans l'Ouest persan, le pays, hanté par les tribus kourdes, est trop peu sûr pour que la route Téhéran-Hamadan-Kermanschah-Khané-Kin (frontière turque) puisse être la voie d'un grand trafic. Le voyage est long (Téhéran à Hamadan, huit jours; Hamadan à Kermanschah, quatre jours; Kermanschah à Khané-Kin, huit jours : total vingt jours, au minimum), extraordinairement difficile en la belle saison, presque impossible en hiver, dans un pays de hautes montagnes. La route, au reste, aboutit loin de la mer, à Bagdad. Il

Digitized by Google

est vrai que le Tigre est navigable toute l'année de Bagdad au golfe Persique et qu'il existe des services réguliers de steamers anglais de Bagdad à Basrah et de Basrah à Bombay. C'est même cette facilité de communications qui fait que le commerce est plus lucratif à Bagdad que dans toute ville de Perse et qu'il s'y trouve un plus grand nombre de maisons européennes. Mais la traversée du Kourdistan empêchera toujours le commerce persan de dériver sur Bagdad.

Le véritable avenir commercial de la Perse semble être au nord par la voie Tauris-Bayazid-Erzeroum-Trébizonde. C'est par là seulement que la Perse pourrait avoir son indépendance commerciale. Les Russes l'ont bien compris, et c'est dans la crainte de voir le marché persan envahi par les produits européens qu'ils ont, en 1885, interdit le transit par le Caucase, malgré les pertes énormes que cette interdiction a fait subir à Tiflis, Erivan et Nakhtchivan. La création d'une voie ferrée de Tauris à Trébizonde est le cauchemar des Russes. Ce serait pourtant là le seul moyen de se relever que possède la Perse. Mais on se heurte à l'incurable inertie persane, à l'imprévoyance des ministres, qui se sont engagés envers la Russie à ne donner aucune concession à des Européens avant cinq ans, enfin à l'avarice du shah, qui a pour 300 millions d'or et d'argent et 300 millions de pierreries en ses coffres, argent mort qui, placé en Europe, lui rapporterait le joli denier de 18 à 20 millions de francs, avec lesquels il pourrait régénérer son pays. Il n'y aurait pourtant aucune grande difficulté à surmonter pour relier Tauris à Trébizonde, sinon par une voie ferrée, du moins par une bonne route carrossable. De Tauris à Khoï, c'est la steppe, la plaine unie[1] : la route actuelle entre en montagne à Khoï, mais jusqu'à Avadjick (frontière turque) il y aurait peu à faire. Le travail serait plus dur d'Avadjik à Erzeroum, mais d'Erzeroum à Trébizonde, les Turcs, sous la direction d'ingénieurs français, ont déjà construit une bonne chaussée. Or, c'est l'état déplorable de cette route de Khoï à Erzeroum qui entrave tout le commerce persan du nord. Tout le commerce de l'Azerbaïdjan, la plus riche

1. Le trajet le plus direct serait Tauris, Dizé-Khalil, Tasoudj, Alma-Seraï, Khoï, Karaajneh, Kilifsa Kend, Avadjick (de Tauris à Avadjick-frontière = 37 farsakhs. Le farsakh = 6 kilomètres). La route actuelle est en plaine de Tauris à Alma-Seraï; là, elle franchit une chaîne élevée, large d'environ 1 farsakh 1/2 et reprend la plaine jusqu'à Khoï. De Khoï à la frontière, ce n'est qu'une succession de collines et de sierras incultes, la plupart du temps. La distance totale de Tauris à Trébizonde est de 150 farsakhs, dont 95 entre Erzeroum et Tauris.

Digitized by Google

province de Perse, du Kourdistan, la majeure partie du commerce de Téhéran et tout le commerce de l'Arménie turque se font par la voie Tauris-Trébizonde. Mais par suite des difficultés de communication, le va-et-vient des marchandises se fait lentement, et il est des moments où Trébizonde — une place qui fait pour 200 millions d'affaires — s'encombre de marchandises demandant 1,000 à 2,000 chameaux ou mulets pour leur transport en Perse : l'hiver vient, les marchandises s'avarient en magasin ou en route, et les commerçants de Tauris, découragés, ruinés peu à peu par des pertes successives, prennent leur caisse et quittent la Perse.

Un colis met parfois trois à quatre mois à venir de Trébizonde à Tauris ; les transports sont longs, surtout pendant les mois de printemps, où l'herbe croît dans les montagnes : les chameliers mettent leurs bêtes au pâturage pendant des semaines entières. Trébizonde à Téhéran, pour un trajet de 1,200 kilomètres environ, c'est-à-dire la traversée de la France en chemin de fer de Dunkerque à Marseille, les caravanes mettent de trois à cinq mois, selon la saison, et la charge d'un cheval (175 kilogr.) coûte environ 100 à 150 francs de transport[1]. Un commerçant expédie-t-il à Marseille un article persan ? Au moment du départ l'article se vend en bonnes conditions, mais quand il arrive, trois, quatre, cinq mois après, tout a changé : il y a perte, et souvent les frais de transport ne sont même pas couverts par la vente. Tout le mal vient de la lenteur de la douane turque, qui garde les colis de longues semaines, et de la lenteur désespérante des caravanes. Les navires des Messageries et de la compagnie Paquet, de Marseille, qui font le trajet entre la France et Trébizonde ne mettent guère plus de dix à douze jours de traversée. Avec une bonne route où circuleraient des fourgons, le voyage de Trébizonde pourrait s'effectuer en dix ou douze jours, en quinze jours au plus. Il serait à souhaiter que l'on comprît en France l'avantage qu'aurait une compagnie française à créer cette route si nécessaire. La France ne fait aujourd'hui que peu de commerce avec la Perse : la route créée, elle pourrait heureusement rivaliser avec la Russie et l'Angleterre. Les Russes, qui ont vu le danger, se sont empressés de se faire donner par le shah la concession d'une voie ferrée de

1. De Trébizonde à Tauris le prix de transport est de 70 à 100 kraus (le krau = 7 francs) le kantar (230 kilogr.), tandis qu'il n'est que de 30 kraus de Nijni-Novogorod à Tauris par Tiflis.

Digitized by Google

Téhéran à Djoulfa (frontière de l'Araxe) par Tauris. Ils ont la concession en poche, mais ne font rien, parce que cette route demanderait de fortes dépenses. Le manque de capitaux n'est pas si grand en France qu'on ne puisse profiter de l'occasion pour s'adjuger la majeure partie du commerce d'une région qui, par la fertilité de son sol, par la richesse de ses mines, est appelée à devenir un jour ou l'autre un des eldorados de l'Asie occidentale. La Turquie ne mettrait certes point obstacle à la création d'une route par Erzeroum. Tant au point de vue commercial qu'au point de vue militaire, cette route ne pourrait qu'être profitable à l'empire ottoman. J'ajouterai qu'elle détournerait vers Trébizonde tout le mouvement des voyageurs qui prennent actuellement la voie Djoulfa-Erivan-Tiflis[1]. Environ 15,000 voyageurs, persans et arméniens la plupart[2], prennent actuellement la voie d'Erzeroum : la route créée, les 2,000 voyageurs qui, en moyenne, passent par Tiflis, choisiraient la nouvelle route plus courte et plus commode, aboutissant directement au port d'embarquement.

Là est l'avenir de la Perse. Appauvrie aujourd'hui, la Perse n'a plus d'argent[3] : tout le numéraire a été drainé depuis trente ans par les commerçants européens qui ont fait les premières affaires avec l'Iran. Les tapis persans de Kerman, Sihné, Hamadan, Sultanabad, Farâhan, Bakhchayèh et du Korassan étaient jadis renommés et on y travaillait activement ; aujourd'hui les magasins européens en regorgent, la demande ne se fait plus, et avec elle a cessé la production. De même pour les armes blanches de Kerman, Yezd, Ispahan, Kermanschah, Kosbin et Chiraz. On exporte encore aux Indes de l'essence de rose, mais en quantité minime, et des chevaux pour la remonte de la cavalerie anglo-indienne.

Les besoins des peuples sont plus grands, plus pressants que jadis ; la Perse ne l'a pas compris : tout s'y fait aujourd'hui lentement, le commerce marche à dos d'ânes, de mulets et de chameaux comme au bon temps de Key-Kosrou et de Darab.

1. De Tauris à Djoulfa 22 farsakhs, de Djoulfa à Tiflis 650 verstes.
2. Il n'y a rien de sûr pour le passage des Européens : le nombre de ces voyageurs varie d'année en année dans des proportions telles que l'on ne peut donner une moyenne. Les 20,000 voyageurs viâ Tiflis sont en majorité des Persans et des Chaldéens qui vont travailler à Batoum, Rostoff, Taganrog ou Odessa et reviennent au bout d'un an : ce mouvement est à peu près régulier.
3. L'appauvrissement va sans cesse augmentant. Les importations sur la ligne Trébizonde-Tauris sont supérieures de 2 1/2 contre 1 aux exportations, et chaque année 15 millions de francs sortent du pays pour payer la différence des importations du nord.

Digitized by Google

Tant que ce pays s'en tiendra aux vieux chemins de caravanes, impraticables aux voitures, aux vieilles routes de l'antiquité, son commerce végétera misérablement. Il renaîtra le jour où une bonne route ou une voie ferrée reliera Tauris à Trébizonde et Ispahan à Mohammerah. La première profiterait à la France, la seconde profitera à l'Angleterre.

EDMOND LE COINTE.

Digitized by Google

CHYPRE

ET

SES PRINCIPALES PRODUCTIONS EN 1892

(SUITE)

Culture, fumure. — Les façons culturales de la vigne à Chypre sont bien tout ce qu'il y a de plus élémentaire. Sauf quelques rares exceptions, ces façons sont faites à la main et se réduisent à un labour d'hiver effectué au moyen d'une pioche triangulaire ou plate; le nombre des propriétaires qui donnent un deuxième labour est très limité. Quant aux binages et aux sarclages ils sont à peu près inconnus; d'ailleurs, grâce à la sécheresse du climat en été, il ne pousse que peu d'herbes dans les champs qui restent ainsi généralement propres. Avec ce système un homme peut arriver à soigner jusqu'à 10 hectares dans son année; mais le sol restant dur et imperméable à l'air, la végétation de la vigne s'en ressent beaucoup. Le fait de disséminer le travail du vigneron sur une grande surface mal cultivée et peu fertile est également une grande faute, car il y aurait bien plus d'intérêt pour ce dernier à concentrer son activité sur une étendue moindre, qui recevrait tous les soins voulus et qui produirait davantage avec des frais généraux plus faibles. Dans certains villages même, la vigne ne reçoit de façons culturales, faute de main-d'œuvre suffisante, que tous les deux ans. La pratique de fumer la vigne est à peine connue dans l'île. Si le propriétaire dispose d'une certaine quantité de fumier, il le réserve, soit pour le jardin, soit pour la culture des céréales; ce n'est guère que dans les villages presque exclusivement viticoles que les vignobles participent à la distribution du peu de matières fertilisantes disponibles.

La conséquence d'un système de culture aussi primitif est facile

Digitized by Google

à prévoir; le rendement en vin est très faible. Nous avons vu ci-dessus que la production moyenne d'une bonne année n'atteignait pas 10 hectolitres à l'hectare; dans les cas les plus favorables, elle ne dépasse pas 20 hectolitres et tombe souvent à 3 ou 4 et même moins, comme je l'ai vu dans des vignes âgées, épuisées par le système de taille et par la mauvaise culture, tandis qu'il serait très facile d'arriver à 100 ou 150 hectolitres. Voici d'ailleurs l'analyse faite au laboratoire de M. Dehérain à l'Ecole nationale de Grignon, de trois terres prises dans les vignes de trois villages où la culture est relativement bonne et bien dirigée.

Villages.	Azote par kil.	Calcaire par kil.	Acide phosphorique par kil.
Zoopiyi.....	1gr,15	2gr,14	1gr,37
Péra.....	1gr,57	3gr,34	18gr,15
Lefkara.....	traces	951gr,33	traces.

A Zoopiyi, situé sur les formations primitives du Troödos, ce qui frappe c'est la pauvreté du sol en calcaire ; les quantités d'azote et d'acide phosphorique sont aussi bien au-dessous de la moyenne qui est d'environ 2 grammes.

Péra, qui se trouve plus bas, sur des alluvions formées par des éboulements provenant du Troödos, présente aussi des quantités d'acide phosphorique au-dessous de la moyenne. Quant à Lefkara, situé sur les formations crayeuses blanches, on remarque une grande quantité de calcaire et l'extrême pauvreté en azote et en acide phosphorique, ce qui est d'ailleurs justifié par les faibles récoltes que j'ai constatées dans ce village. On peut dire que là, le sol est arrivé à un épuisement à peu près complet, résultat d'une longue culture sans fumier, et il semble que dans cette circonstance, la vigne ne doive sa végétation et sa maigre récolte qu'aux couches profondes du sous-sol pénétrées par ses racines.

Quant à la composition minéralogique du sol, elle ne paraît pas avoir une influence sensible sur la qualité du vin, car, à Zoopiyi, sur formation primitive, comme à Lefkara, sur la craie presque pure, on fait des vins de Commanderie de première qualité.

Vendange et vinification. — La vendange se fait en une seule fois, depuis le commencement d'août jusqu'au 15 octobre, suivant l'altitude des vignobles ; le raisin est ensuite traité selon sa destination finale. Quand on veut obtenir des *vins noirs*, ce qui est le cas le plus général, la vendange est mise dans de grandes jarres

Digitized by Google

en terre de 3 à 4 et même jusqu'à 6 hectolitres, après avoir été foulée aux pieds ou à la roue; on laisse ensuite fermenter pendant douze ou quinze jours, parfois jusqu'à un mois, après quoi on retire les rafles qui sont mises sous le pressoir.

Ce pressoir, tout à fait primitif, se compose : 1° d'un plancher établi à 50 ou 60 centimètres au-dessus du niveau du sol et fait avec des dalles en pierre, parfois même de terre battue et desséchée; 2° de deux solides montants, faits en chêne faux kermès; 3° d'une épaisse traverse, encastrée dans les deux montants et portant une vis en bois dur (chêne, olivier ou pistachier), surmontée d'une partie carrée munie d'un solide bras de levier, long de 4 à 5 mètres.

Quant au fonctionnement de l'appareil, il est facile à comprendre : le marc étant placé sur la piste, jusqu'à une hauteur de 50 à 70 centimètres, on le recouvre de madriers portant eux-mêmes une traverse épaisse, sur laquelle viendra s'appuyer l'extrémité de la vis; quatre à six hommes feront ensuite descendre cette vis au moyen du bras de levier; la pression s'exercera sur les madriers qui la transmettront au marc, et le vin s'écoulera du plancher dans des vases placés sur un des côtés et en contre-bas du plancher. Après avoir desserré l'appareil et remué le marc, on le pressera une seconde fois; ensuite il sera mis à macérer dans l'eau pour en retirer les dernières gouttes de vin et, par la distillation à l'alambic, l'eau-de-vie de marc. L'appareil distillatoire, qui appartient le plus souvent, comme en France, à un entrepreneur, est aussi on ne peut plus primitif.

Les vins noirs sont obtenus avec le *Mavro* et le *Pophtalmo*, mélangés souvent à un peu de *Xynisteri*. Quand on veut faire du vin rouge on se sert surtout du *Xynisteri*, mélangé à une petite quantité de *Mavro*, ou même parfois tout simplement avec ce dernier cépage, mais alors avec une fermentation plus courte.

Pour faire du vin de *Commanderie*[1], on vendange à pleine maturité, puis on fait dessécher le raisin pendant quinze à vingt jours sur les toits plats des maisons; après, on foule et on laisse fermenter dans les jarres pendant dix à douze jours; on presse le marc, et le vin de presse est ordinairement mélangé au vin de gouttes.

Le vin de *Commanderie* se fait indistinctement avec du *Mavro* ou avec du *Xynisteri;* mais celui fait avec ce dernier est plus clair

1. Vin tirant son nom des chevaliers du Temple qui avaient une commanderie à Colossi, près de Limassol, et qui possédaient l'entrepôt des vins sucrés de l'île.

Digitized by Google

et plus fin que celui obtenu avec le *Mavro*, qui est plus rouge et plus corsé.

On fait aussi, mais en petite quantité, des vins muscats avec le cépage du même nom, et des vins *blancs doux* avec le *Xynisteri*, enfin, des vins *noirs doux* avec le *Mavro*. Pour faire ces vins doux, on n'emploie que des raisins bien mûrs, très sucrés, et dont on ne laisse fermenter le moût qu'incomplètement en y ajoutant de l'eau-de-vie.

Quand la fermentation est finie et le marc retiré, on ferme les jarres, quels que soient les vins, avec un couvercle en bois et on mastique les joints avec du plâtre.

Les procédés de vinification suivis dans l'île sont, pour les vins ordinaires, tout à défectueux. D'abord, les manipulations du raisin ne sont pas faites avec propreté, et le foulage avec les pieds, tel qu'il est pratiqué, ne peut non plus compter parmi les opérations soignées; ensuite, les jarres en terre dont on se sert, étant poreuses, on est amené à les goudronner à l'intérieur pour qu'elles ne fuient pas, ce qui donne au vin un goût empyreumatique qui ne plaît pas à tout le monde. On compte qu'il faut de quarante à cinquante ans pour que le goût de goudron ne puisse plus être communiqué par ces vases au vin. D'un autre côté, la fermentation se faisant dans l'intérieur des maisons d'habitation, ou dans les pièces contiguës, toujours influencées par l'air ambiant, n'est jamais régulière, et il arrive que dans les basses altitudes, alors qu'il fait de 30 à 32° dans l'intérieur des maisons, elle ne tarde pas à devenir tumultueuse; la grande quantité d'acide carbonique qui se dégage dans la masse tue les *mycoderma vini*, la transformation du jus s'arrête; on a alors des vins à saveur sucrée, susceptibles de fermentations secondaires et, par conséquent, de se gâter facilement. Par contre, dans les grandes altitudes, au moment où la vendange se fait, la température ambiante étant déjà basse, la fermentation se fait lentement, le moût doit être laissé de longues semaines en contact avec le marc, et le vin, se chargeant de tanin, devient âpre et souvent acide; pour le conserver on est obligé de le plâtrer, ce qui augmente encore son âpreté. En somme, on ne peut trouver de bons vins ordinaires presque nulle part. Cependant, pour être juste, je dois dire que j'en ai rencontré d'excellents au village d'Arsos, qui étaient très foncés, beaucoup plus que nos meilleurs roussillons, d'un excellent goût et ne sentant pas

Digitized by Google

le goudron, parce qu'ils avaient été faits dans de vieilles jarres; ces vins, étendus de trois fois leur volume d'eau, étaient encore très vineux et leur prix n'était que de 5 à 6 francs l'hectolitre, chez le propriétaire. A Kilani, j'ai aussi rencontré des vins noirs de première qualité.

Si, dans tous les villages, on ne fait pas de meilleurs vins, on doit entièrement l'attribuer aux procédés défectueux de vinification, car il y a tout ce qu'il faut pour réussir : qualité des cépages, richesse du moût et climature. Il ne faudrait cependant pour obtenir de bons produits que des chais plus frais, à température plus égale et moins influencée par le milieu ambiant que les locaux actuels. Il faudrait aussi, au lieu de jarres goudronnées, des cuves comme dans le midi de la France ou l'Algérie, ou, tout au moins, des jarres vernies à l'intérieur que l'on ne serait pas obligé de goudronner; enfin il faudrait apporter plus de propreté dans la fabrication et plus de soin dans la conservation.

C'est ce qu'est venu démontrer une *Société vinicole* qui s'est constituée, il y a quelques années, dans l'île; elle s'est installée et outillée comme dans notre midi; elle achète aux propriétaires leurs raisins et réussit à faire d'excellents vins dont elle trouve le débouché en Angleterre à des prix rémunérateurs.

Le vin de *Commanderie* est aussi très rarement réussi, et cela par les mêmes raisons que nous venons d'indiquer. C'est ainsi qu'à Lefkara, l'un des centres les plus renommés de production de ce vin, à peine si, sur sept échantillons, j'ai pu en trouver un de bon. Les meilleurs vins de cette catégorie sont obtenus aux villages de Zoopiyi, Ora, Eptagonia, Lithrodonta, Lefkara et Péra [1]; ceux d'un an, dans les premiers crus, valent chez le propriétaire environ 20 francs l'hectolitre et ceux de 20 ans 500 francs. Les vins jeunes de Commanderie sont brun rouge plus ou moins foncé, doux, avec un petit arrière-goût de miel et d'amertume; mais, au fur et à mesure qu'ils vieillissent, ils s'éclaircissent, leur bouquet se développe et les différentes saveurs se fondent peu à peu, de manière à ce qu'ils deviennent des vins de liqueur homogènes dans toutes leurs parties, d'une grande finesse et d'un goût exquis, qualités qui les placent parmi les premiers vins de liqueur du monde. Ces vins

1. 47 villages produisent du vin de Commanderie, dont 12 dans le district de Nicosie, 27 dans celui de Limassol et 8 dans celui de Paphos.

Digitized by Google

doivent être conservés en fûts, que l'on ferme à peine, et ne jamais être séparés de leur lie [1].

Quant aux autres vins de liqueur de l'île, tels que *vins de muscat*, *vins roses doux* et *vins noirs doux* (genre porto), leur importance et leurs qualités sont très secondaires.

Le propriétaire cypriote n'étant généralement pas riche, les vins une fois fabriqués sont vendus le plus tôt possible; les principaux entrepôts sont Limassol et Larnaca. Les vins y arrivent à dos de mulet, dans des outres goudronnées, en peau de chèvre ou dans des barillets; un mulet porte de 100 à 125 litres. Le vin de Commanderie et les autres vins de liqueur sont généralement portés dans des *touries* en verre, appelées *dames-jeannes*.

Les raisins secs sont surtout préparés dans les villages de plaines, situés à une faible altitude où la vinification se fait trop difficilement, en raison de la température trop élevée; mais ils ne sont pas estimés sur le marché général; faits surtout avec le *Mavro*, ils ont la peau dure et ont de trop gros pépins. Aussi commence-t-on à introduire les cépages appelés *Raisins de Corinthe* et *Sultanieh*, cultivés en Grèce, spécialement pour l'obtention de ce produit.

Les eaux-de-vie de Chypre ont assez bon goût, mais elles n'ont que peu ou pas de bouquet.

P. Mouillefert,
Professeur à l'École nationale d'agriculture de Grignon.

(*A suivre.*)

1. D'après une analyse de deux vins faite au laboratoire de M. Lezé, professeur de technologie à l'école de Grignon, on a trouvé la composition suivante :

	Vin de 1890.	Vin de 1885.
Densité	1.045	1.055
Alcool	15.50	15.25
Extrait sec à 100°	17.88	20.27

Ces vins renfermaient aussi une grande quantité de sucre destiné à se transformer peu à peu en alcool.

Digitized by Google

LA

POPULATION DE LA GRANDE-BRETAGNE

(SUITE)

En dehors de ce point de vue spécial auquel nous avons jusqu'ici envisagé la question, il y aura sans doute intérêt à ce que nous complétions cette étude par quelques indications de détail sur le mouvement de la population de la Grande-Bretagne.

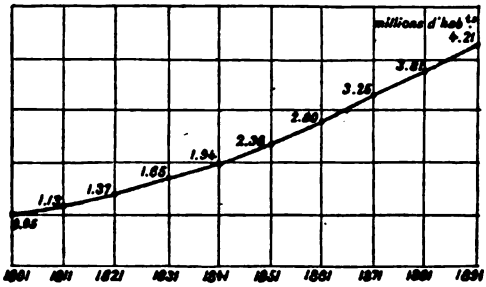
Actuellement l'Angleterre, à elle seule, contient les 72.8 p. 100 de la population totale du royaume, tandis que le pays de Galles en forme les 4 p. 100, l'Écosse les 10.7 et l'Irlande les 12.5. En 1825, la proportionnalité était à peu près la même pour l'Écosse et le pays de Galles (10 p. 100 pour la première, 3.4 pour l'autre); mais l'Irlande avait pour sa part 32.6 p. 100, et l'Angleterre seulement 54 p. 100.

Nous ne pouvons omettre de fournir quelques chiffres sur les grandes villes du royaume : la question est particulièrement intéressante, le mouvement des habitants vers les grands centres pouvant être constaté à peu près partout, et étant un sujet de lamentations pour la plupart des économistes, tandis que d'autres s'en félicitent, parce qu'ils y voient un développement assuré du commerce et de l'industrie. Nous les fournirons en étudiant d'un peu plus près la situation particulière à chaque portion du royaume. Cette étude de détail va peut-être nous entraîner à quelques répétitions, mais ces redites permettront de mieux saisir la synthèse comme l'analyse des phénomènes démographiques en Grande-Bretagne.

Au premier rang de l'Angleterre et même du royaume, voici Londres, l'immense cité, qui compte aujourd'hui 4,211,056 âmes, ce qui représente un accroissement de 395,512 ou 10.4 p. 100 depuis 1881 : il est assez bizarre de noter que cette proportion est un peu moindre que celle qu'on a pu noter pour l'Angleterre dans son

Digitized by Google

ensemble, c'est-à-dire que l'accroissement a été moins sensible dans la métropole que dans l'ensemble du pays. Jusqu'ici, c'est toujours le contraire qui s'était passé. Par une conséquence toute naturelle, la population de Londres représente aujourd'hui une portion de la population de l'Angleterre moins grande qu'en 1881, tandis que chaque décade, auparavant, on voyait la capitale absorber une partie de plus en plus grande de cette population. En 1801, par exemple, Londres comptait 958,863 habitants, ce qui représentait les 10.78 p. 100 du total de l'Angleterre et du pays de Galles réunis. Le nombre absolu des habitants de Londres montant successivement à 1,138,815 en 1811, 1,378,947 en 1821, 1,634,994 en 1831, 1,948,417 en 1841, la proportion monte elle



ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DE LONDRES.

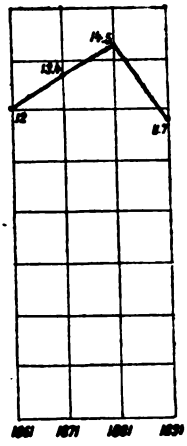
aussi à 11.20 p. 100, 11.49, 11.91, puis 12,24. La capitale contient une proportion constamment de plus en plus grande de la population totale de l'Angleterre : en 1851 elle en renferme 2,362,236 sur 17,927,609, ou 13.18 sur 100; en 1861, 2,803,989 sur 20,066,224 ou 13.97 p. 100; en 1871 la proportionnalité s'établit par 3,254,260 sur 22,712,266 ou 14.33; enfin en 1881 3,815,544 sur 25,974,439 ou 14.69 p. 100. Nous avons vu qu'aujourd'hui la proportion est retombée à 14.52 p. 100, ce qui indique un arrêt relatif dans le prodigieux accroissement de la cité londonnienne. Ce qui est encore caractéristique à ce point de vue, c'est que l'accroissement de cette population urbaine pendant la période 1881-1891 a été relativement plus faible que dans aucune des autres périodes décennales de ce siècle : c'est ainsi que l'augmentation, qui a été de 20 p. 100 de 1801 à 1811, qui dépassait même quelque peu ce taux de 1841 à 1851, est tombée à

Digitized by Google

10 p. 100 environ de 1881 à 1891. C'est un fait curieux à noter, au moment où toutes les grandes villes ne semblent prendre chaque jour qu'un plus vigoureux essor.

Après avoir traité de Londres seul, qui a le droit d'être étudié avant aucune partie du royaume, il est bon de passer à l'examen des mouvements de la population en Angleterre proprement dite et en Écosse, en réservant l'Irlande pour la fin.

Sur l'Angleterre, nous avons donné déjà les chiffres principaux montrant la loi de son accroissement depuis 1821, et nous avons



ACCROISSEMENT P. 100 DE LA POPULATION DE L'ANGLETERRE A LA FIN DES DIVERSES PÉRIODES DÉCENNALES.

montré le taux passant successivement à 16 p. 100, 14.6, 12.8, 12, 13.4, 14.5 et enfin 11.7 p. 100. Il ne s'agit ici que de la seule Angleterre proprement dite, c'est-à-dire que nous mettons de côté le pays de Galles : pour celui-ci la proportion d'accroissement atteignait 12.2 p. 100, pendant la décade 1821-1831 ; elle montait même à 13.1 dans la période suivante, pour retomber ensuite à 10.3, 10.5, 9.5, 11.8 et enfin 11.6 p. 100 de 1881 à 1891 [1], à peu près exactement le même taux que l'Angleterre proprement dite. En somme, et à un autre point de vue, cette dernière formait les 54 p. 100 de la population entière du Royaume-Uni en 1821 ; depuis lors sa prédominance n'a fait que s'affirmer, ce qui tient peut-être plus à la dépopulation de l'Irlande qu'à son accroissement propre :

1. De 718,353, le chiffre absolu de la population est monté à 1,518,914 en 1891.

Digitized by Google

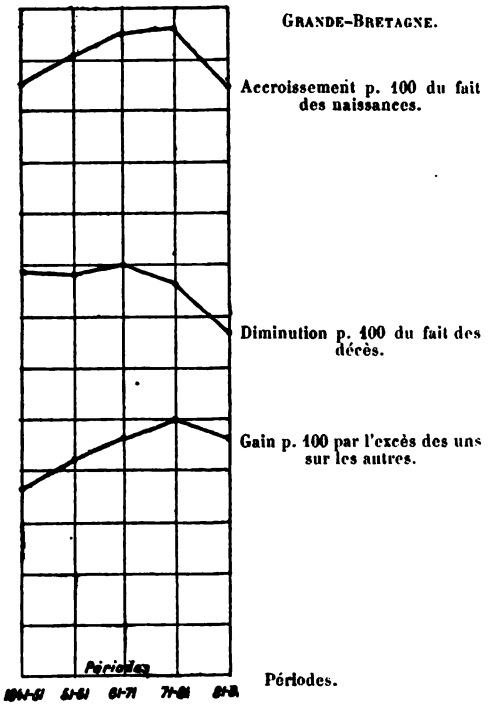
en 1831 elle en représentait les 54.5 p. 100, puis la proportion monte rapidement de dix en dix années à 56.1, 61.8, 65.5, 68.3, 70.6 et enfin l'Angleterre forme aujourd'hui les 72.8 p. 100 de la population de la Grande-Bretagne. Si nous remarquons en outre que le pays de Galles en formait les 3.4 p. 100 en 1821, et qu'après être resté assez longtemps à ce chiffre, il a monté à 3.7 en 1851, à 3.8 en 1861, à 3.9 en 1881, et qu'il forme aujourd'hui les 4 p. 100; nous voyons que l'ensemble, Angleterre et pays de Galles, représente les 76.8 p. 100, ou plus des 3/4 du total du royaume.

En prenant l'ensemble ainsi constitué, ce qu'on pourrait nommer *toute* l'Angleterre, nous voyons qu'il comprend en 1891, aujourd'hui si l'on veut, 29,001,018 âmes; on y compte 14,050,620 personnes du sexe masculin et 14,950,398 du sexe féminin. Cet excès de l'élément féminin sur l'élément masculin est assez sensible et assez remarquable dans tout l'ensemble du royaume; on peut même dire qu'il est constant depuis une bien longue période, puisque, dès le mois de mars 1801, un recensement général avait montré que, sur un total de 8,892,536 habitants, on comptait 4,254,135 hommes et 4,637,801 femmes; de même, en 1821, on pouvait opposer 6,149,917 femmes à 5,850,319 hommes; puis en 1841, 8,136,562 à 7,777,586; enfin, en 1871, 11,633,332 à 11,058,934. Nous nous contentons de ces quelques chiffres pour ne pas allonger notre énumération, tous les autres recensements ayant pu constater des excès proportionnels de la même nature. En réalité, aujourd'hui, l'élément féminin est de 1/15 prédominant en Angleterre sur l'élément masculin. La raison principale en est qu'on émigre beaucoup en Angleterre, et dans tout le royaume, pour mieux dire, et que ce sont surtout les hommes qui émigrent, sans esprit de retour le plus souvent.

Nous avons dit, en parlant des caractéristiques générales du mouvement démographique de la Grande-Bretagne, que l'augmentation de la population avait été moindre pendant la décade 1881-1891 que pendant la précédente, et nous avons fait remarquer que c'était vrai en particulier pour l'Angleterre. La cause pourrait en être, soit une diminution de la natalité et, par conséquent, de l'excès des naissances sur les décès, soit un accroissement du mouvement émigratoire : les deux causes ont agi. En effet, si la natalité avait conservé la même activité que dans la période décennale précédente, eu égard au chiffre de la population en 1881, elle

Digitized by Google

aurait fourni un appoint de 3,919,543 existences, tandis que l'appoint n'a été en réalité que de 3,630,761, ce qui présente une diminution de 288,782 sur des prévisions qui semblaient légitimes. Et, cependant, ce n'est pas que la mortalité ait augmenté, bien au contraire : en effet la mortalité n'a été que de 20.28 p. 100 de 1881 à 1891, tandis qu'elle atteignait 22.80 de 1871 à 1881 ; bien



plus, même, ce taux a été plus bas que jamais, puisqu'il était de 23.73 p. 100 de 1841 à 1851, puis de 23.58 et de 23.98 dans les deux décades suivantes. C'est bel et bien la natalité qui a diminué : l'augmentation pour 100 due aux naissances était de 34.64 p. 100 de 1841 à 1851 ; elle montait bientôt à 36.19, à 37.56 et enfin à 37.89 de 1871 à 1881 ; aujourd'hui, c'est-à-dire pour l'espace de temps de temps compris entre 1881 et 1891, elle est tombée à 34.26 p. 100, moins même qu'il y a cinquante ans.

Nous avons parlé d'un double facteur venant diminuer le taux d'accroissement de la population britannique : voici le second.

Digitized by Google

Étant donné le chiffre de la population en 1881, si l'émigration avait suivi le même mouvement que de 1871 à 1881, il n'en serait résulté qu'une perte de 189,614 personnes, tandis que la perte n'a pas été moindre de 604,182. Ce chiffre représente l'excès de l'émigration sur l'immigration : aussi le chiffre anormal que nous venons de mettre en lumière peut aussi bien provenir d'une augmentation de l'émigration que d'une diminution de l'immigration. Cependant les rapports anglais affirment que l'émigration a été tout particulièrement active pendant la décade qui vient de finir : en effet, dans l'intervalle du recensement de 1871 à celui de 1881, le nombre des personnes d'origine anglaise ou galloise qui ont quitté le royaume, peut être évalué, autant que le permettent les chiffres recueillis par le *Board of Trade*, à 996,038; au contraire ce nombre a pu atteindre 1,571,856 de 1881 à 1891. Pour aller plus loin, disons que, au recensement de 1861, l'on n'avait constaté qu'un excès de 122,111 unités de l'émigration sur l'immigration ; au recensement de 1871, il ne dépassait pas 78,968, enfin il était de 164,307 en 1881, et nous pouvons comparer ces divers totaux à celui de 604,182, que nous avons déjà fourni pour le recensement de 1891.

Sans pouvoir entrer ici dans le détail du mouvement démographique des diverses parties de l'Angleterre, nous pouvons dire cependant qu'en général l'accroissement de la population a été sensible tout particulièrement dans les comtés qui environnent Londres, et qui ont bénéficié de l'attraction qu'exerce la métropole : nous voulons dire l'Essex, le Middlesex, le Kent et le Surrey, mais principalement dans l'est et le sud de Londres, autrement dit dans les comtés de Surrey et d'Essex. On a pu constater les mêmes taux d'accroissement dans les comtés où l'extraction du charbon représente la principale industrie, comme dans le Glamorgan, le Monmouth, tous deux au sud de l'Angleterre et sur la rive droite de la Severn, et le Northumberland et le Durham, tout à fait à l'opposé, au nord. Les comtés manufacturiers montrent aussi un accroissement, mais sensiblement plus faible. Quant aux comtés ruraux, ils montrent les coefficients d'augmentation les plus faibles, souvent même ils présentent une décroissance : la dépopulation des campagnes se fait sentir en Angleterre comme en France, et... comme dans bien d'autres pays. On compte 14 comtés où l'on peut constater une décroissance, et, pour 10

Digitized by Google

d'entre eux, elle est d'autant plus importante qu'elle se manifestait même à l'époque du recensement de 1881 : ces comtés sont le Brecknock, le Pembroke, le Radnor, le Montgomery, le Cardigan, le Cornwall, le Huntingdon, le Rutland, le Hereford et le Shrop, qui sont pour la plupart situés dans le pays de Galles, et même, pour ce pays, 9 comtés sur 10 ont montré une décroissance; mais l'accroissement du district minier du Glamorgan a été suffisant pour compenser, et bien au delà, cette décroissance ; autrement dit, il s'est produit un déplacement de la population vers les centres houillers, car en elle-même elle a augmenté de 11.6 p. 100, comme nous l'avons dit déjà.

Avant d'en finir avec l'Angleterre proprement dite, nous donnerons quelques chiffres sur les îles qui en dépendent, mais auxquelles on réserve un petit recensement spécial, Man et les Normandes. En 1881, on avait pu constater que la population de l'île de Man avait diminué de 0.9 p. 100 dans la décade; cette fois, c'est bien différent, elle a augmenté de 3.8 p. 100. En 1881, elle comptait 53,558 habitants; aujourd'hui elle en possède 55,598. Cette transformation complète dans le sens du mouvement démographique n'est guère facile à expliquer, et cependant elle se reproduit pour Jersey. En effet, la population de cette dernière avait diminué de 7.4 p. 100 de 1871 à 1881; aujourd'hui, ou du moins dans la période décennale qui vient de finir, elle a augmenté de 4 p. 100, comptant 54,518 unités. Le changement est encore plus considérable pour l'île de Guernesey : de 1871 à 1881, le nombre de ses habitants avait décru de 6.4 p. 100; de 1881 à 1891, il a augmenté de 8.3 p. 100, ce qui l'a porté au total de 35,339, en y comprenant Herm et Jethon. En 1831, Man comptait 41,000 habitants, puis 52,287 en 1851 et 54,042 en 1871 ; les chiffres successifs étaient de 36,582, 57,020 et 56,627 pour Jersey, et enfin de 24,540, 29,806 et 30,685 pour Guernesey. Nous avons gardé pour la fin Alderney et Serk, où les mouvements de la population sont particulièrement curieux, offrant des dénivellations très fortes : c'est ainsi que la première, après avoir compté 1,045 âmes en 1831, puis 3,333 en 1851 et même 4,932 en 1861, n'en compte plus que 1,843 aujourd'hui ; pour l'autre, elle avait 543 habitants en 1831, elle a monté jusqu'au chiffre de 785 en 1841, puis est retombée actuellement à 572.

(*A suivre.*) DANIEL BELLET.

Digitized by Google

LES

COLONIES CHINOISES AUX ÉTATS-UNIS

(SUITE)

La superstition à China-Town. — La probité des Chinois a sa source en grande partie dans leurs sentiments religieux, qui sont très développés — trop développés même, car ils dégénèrent souvent en une superstitution ridicule. C'est là ce qui explique la multiplicité des officines de tireurs de sorts et d'astrologues dans les colonies mongoles. Un auteur a dit, en parlant des Chinois : « On ne leur a jamais appris à faire remonter les phénomènes naturels à leurs véritables causes. » C'est très exact; et c'est pourquoi ils sont toujours portés à attribuer ces phénomènes à des raisons mystérieuses, surnaturelles[1].

Les diseurs de bonne aventure, dans le quartier chinois de San Francisco, opèrent généralement en plein air. Leur matériel se compose d'une petite table sur laquelle sont rangés de minces morceaux de bois couverts de caractères cabalistiques, et, sur un plat, de petits rouleaux de papier rouge écrits de la même façon. Le formalisme des Célestes a trouvé le moyen de compliquer même une science aussi profondément creuse que celle de la divination. Ce n'est qu'après un long apprentissage que l'on est en état d'ouvrir boutique et de révéler au vulgaire, moyennant finance, les mystères des *Huit Diagrammes* et de leurs soixante-quatre combinaisons. La seule part du client dans l'opération consiste à prendre au hasard un rouleau de papier et un des morceaux de bois : au « professor » revient la tâche ardue de faire concorder les deux prophéties et d'en développer les termes. Ces consultations sont d'ailleurs à la portée de toutes les bourses : une simple informa-

1. Ainsi, pour la majorité d'entre eux, le tonnerre est la voix, l'éclair le messager du Dieu du Tonnerre; la pluie est l'eau que sa bouche lance sur le monde, etc., etc.

Digitized by Google

tion coûte 10 sous; la *Charte de la Destinée* complète revient à 5 francs; abrégée, à 2 fr. 50!...

Au-dessus des devins ordinaires sont les astrologues. Ces importants personnages ne travaillent pas en plein vent et considèrent leurs humbles confrères des places publiques comme de purs charlatans.

Mais il y a plus : le mysticisme naturel des Chinois se manifeste, sous un autre aspect, dans une de leurs pratiques religieuses les plus répandues. Dans les chapelles des quartiers chinois on voit, placées devant l'autel, deux demi-sphères, les *brass jars :* le côté plat de cet instrument est l'emblème du principe actif, *masculin* de la puissance représentée par la sphère; la surface convexe est celui du principe passif ou *féminin*.

Supposons maintenant qu'un bon négociant de China-town éprouve le besoin de se lancer dans une combinaison un peu aventureuse : il se rend à la chapelle, prie, fait son offrande et formule nettement dans sa tête la question qu'il désire poser au destin, puis il lance les demi-sphères par la chambre. Si elles s'arrêtent l'une sur son côté convexe, l'autre sur sa surface plate, le présage est favorable. Si au contraire elles se placent toutes deux dans la même position, la réponse est négative. Ce n'est là toutefois qu'une indication : l'épreuve doit être renouvelée deux fois encore; deux réponses favorables sur trois invocations constituent une *solution affirmative*. Mais — et c'est là où le fond enfantin du caractère Chinois apparaît — il semble que l'intéressé est surtout en quête d'une solution *positive*, et n'attache, en fait, à l'intervention du destin que l'importance que le villageois français, par exemple, attache à la légalisation de sa signature par M. le maire : car si la solution est *négative*, l'ensemble des opérations peut être recommencé encore deux fois.

Pour un monde, le Chinois vraiment digne de ce nom ne voudrait omettre ces formalités, à la veille d'entreprendre un voyage ou une combinaison commerciale importante. Il se verrait sans cela troublé sans merci par les *présages*, cette épée de Damoclès toujours suspendue au-dessus de la tête du pauvre Céleste[1].

1. Ces présages sont des plus singuliers parfois. C'est ainsi qu'une maison nouvellement bâtie peut jeter un sort sur les bâtiments plus anciens, au milieu desquels elle s'élève. Est-ce pour cela qu'il n'y a pas d'architectes à China-Town?...

Digitized by Google

Le rapatriement des os. — La même superstition se rencontre encore en matière de funérailles. C'est une calamité pour un Chinois de mourir sur la terre étrangère, car ses restes n'y peuvent reposer en paix; nous verrons que le *rapatriement des os* a été une des sources les plus fécondes de la richesse des Six Compagnies chinoises de San Francisco, et une de leurs occupations les plus absorbantes[1].

Il existe bien à San Francisco une sorte de cimetière chinois, divisé par des treillages entre les différentes *Tongs* ou corporations funéraires, comme le Ye on Tong, le Tung Sen Tong; mais les corps ne restent en terre qu'environ un an, pour donner à la chair le temps de se décomposer. Au bout de cette période, l'exhumation a lieu et les os, rassemblés et emballés par les agents des Compagnies avec la dextérité que donne une longue habitude, sont embarqués à destination de la Chine. Entre temps les familles viennent faire de pieux pèlerinages au champ de repos provisoire et ce n'est pas une des moindres curiosités de San Francisco que les cérémonies de ce genre : car nulle part peut-être on ne peut voir d'une façon aussi frappante les dernières créations de la civilisation en contact avec des pratiques vieilles de plusieurs milliers d'années. Ce sont en effet les camions des *Express Companies* pour la livraison des bagages à domicile qui transportent au cimetière les porcs entiers rôtis et couronnés de fleurs, les poissons ornés de guirlandes de papier doré, les dix sortes de viandes, les unes cuite, les autres crues, les pièces montées entourées de rubans, qui sont exposées, sur des autels de bois, devant les tombes...

La médecine à China-Town. — Tandis que nous sommes sur ce terrain, nous ferons remarquer qu'en dépit de leur entassement dans des garnis, au milieu de conditions hygiéniques déplorables, les immigrants chinois jouissent d'une robuste santé et ne fournissent qu'un contingent extrêmement faible aux statistiques des maladies épidémiques. Le typhus, la petite vérole, ces deux fléaux des *tenements* américains, sont presque inconnus à China-Town. A quoi faut-il attribuer cet état de choses en quelque sorte miraculeux ?

1. Le personnel de la Compagnie de Sam Yup, par exemple, en 1876, se composait d'un président, un comptable, un agent de la transportation des os avec un assistant, un cuisinier, deux domestiqnes.

Digitized by Google

Là-dessus les avis sont partagés. Un grand nombre d'hommes du métier en voient la cause dans les habitudes végétariennes des Chinois : mais il nous semble que la viande de porc, qui n'est pas la plus saine des nourritures animales, entre pour une trop grande part dans l'alimentation des immigrants pour que l'on puisse sérieusement soutenir cette théorie. L'immunité dont ils jouissent n'a-t-elle pas plutôt son explication dans leur frugalité et surtout dans leur peu de goût pour les liqueurs fortes? Enfin, le docteur Arthur B. Stout, qui a vécu des années dans Washington Street, au cœur même de China-Town, affirme que les Chinois sont, sur leur personne, d'une propreté scrupuleuse et se livrent à de continuelles ablutions.

En tout cas, ce n'est pas la science de leurs médecins qui peut avoir beaucoup d'influence sur la santé publique; car, si les remèdes sont très variés, ils sont pour la plupart inoffensifs. Les médecins chinois — tout au moins ceux établis dans les colonies — posssèdent des notions générales de chimie, mais, en matière chirurgicale leur ignorance est presque complète, sauf en ce qui concerne les fractures.

Leur côté fort, c'est la botanique. Empirisme et usage des simples, avec quelques règles d'hygiène plus ou moins correctes, voilà le résultat de leurs longues et pénibles études dans les 276 livres de médecine que l'étudiant a à apprendre. Il y a d'ailleurs d'énormes différences entre les docteurs chinois, car beaucoup d'entre eux ne sont que des médecins amateurs qui, sans avoir suivi aucun cours, ont acheté une ou deux douzaines de bouquins, les ont appris par cœur et vont de l'avant, se fiant au temps pour leur faire la main.

Certains tombent dans le charlatanisme le plus éhonté : entre eux et les devins des coins de rue, il n'y a plus que des différences imperceptibles.

On comprend, après cela, qu'au moment de consulter un docteur, le Chinois hésite à fixer son choix, et qu'il ait même parfois recours à la consultation du destin, par le moyen des *brass jars*, pour savoir à qui s'adresser. Les plus sceptiques se bornent à emprunter un livre de médecine, cherchent leur « cas » et le traitement approprié et se soignent eux-mêmes, au petit bonheur.

La foi des Chinois dans les médicaments dépasse toute imagination : l'étrangeté même de certains remèdes paraît être pour eux

Digitized by Google

une garantie de succès. Quelle maladie peut résister à des agents comme des cheveux hachés, du lait de femme, des ongles réduits en cendre, ou une décoction de moustaches? Si l'amélioration ne se manifeste pas de suite, on recommence, généralement en doublant la dose — ce qui fait que parfois le patient est guéri, mais meurt d'une indigestion de drogues...

Les docteurs chinois donnent la préférence, toutes choses égales d'ailleurs, aux remèdes les plus anciens par la date de leur découverte. Quand nous aurons ajouté qu'ils ne font aucune différence entre le sang veineux et le sang artériel, ne dissèquent jamais, ignorent l'anatomie la plus élémentaire et sont des adeptes de la théorie des douze pouls, on aura quelque raison de s'étonner qu'ils aient l'audace, à China-Town, de mettre leurs prix en rapport avec ceux des médecins américains[1].

Enfin certains barbiers de China-Town ont une clientèle de rhumatisants qu'ils traitent assez adroitement au moyen de pointes de feu.

Ce n'est que depuis peu de temps que les immigrants consultent sans trop de répugnance les médecins « blancs ».

Fêtes à China-Town. — Dans son pays le Chinois n'a rien qui corresponde au sabbat ou repos du dimanche. Mais en s'établissant en Amérique, il a trouvé la coutume bonne et l'a adoptée avec ardeur. A China-Town, le jour du Seigneur se passe à fumer, à lire ou à dormir, suivant les dispositions de chacun. Quelques-uns vont à l'école du dimanche chrétienne. Les marchands, eux, profitent de ce repos pour faire leurs comptes et mettre leurs écritures à hauteur. Mais, naturellement, ce n'est pas un jour férié, religieusement parlant. Les Chinois se rendent dans leurs temples quand le besoin s'en fait sentir; mais notamment le 1er et le 15 de chaque mois, ou aux fêtes des équinoxes. Dans le quartier chinois de San Francisco, c'est le solstice d'hiver qui paraît être le plus observé. Les rues fourmillent alors de Célestes en habits de gala, achetant de la volaille pour le festin traditionnel, ou se dirigeant vers les chapelles avec des chandelles, des parfums ou des ouvrages de papier

1. C'est un des principes fondamentaux de la physiologie chinoise qu'il existe trois pouls à chaque poignet ou cheville et que chacun d'eux présente deux « formes de développements ». C'est là le fond de la théorie des douze pouls. Ces pouls sont susceptibles de révéler vingt-sept cas pathologiques différents. Ils forment la base unique de diagnostic pour les docteurs de second ordre.

Digitized by Google

doré. Les théâtres et autres lieux de réjouissances publiques restent ouverts jour et nuit.

Mais la vraie fête populaire est le jour de l'an, qui varie entre le 21 janvier et le 19 février du calendrier grégorien[1]. La veille, chacun se couche de bonne heure pour être à même d'épier sur le balcon ou sur le toit les premières lueurs du jour et d'accueillir l'aurore de la nouvelle année par des décharges d'artillerie et des feux d'artifice.

Le but de ce vacarme est d'effrayer les mauvais esprits et de faire plaisir à la divinité : c'est un axiome courant à China-Town que plus on fait de bruit ce jour-là, plus on a de chances d'être heureux dans le courant de l'année qui s'ouvre[2].

A cette époque les devises et invocations qui figurent dans les magasins et dans les maisons d'habitation sont changées. De même qu'avant l'expiration de l'année les dieux inférieurs examinent la situation de chacun des mortels et font leur rapport à la divinité suprême, de même tous les comptes doivent être réglés entre négociants et clients, créanciers et débiteurs.

Les vieux habits eux-mêmes sont examinés avec soin : tous ceux qui ne sont pas susceptibles d'une remise à neuf sont jetés aux ordures ou brûlés.

C'est l'usage parmi les Chinois d'échanger à ce moment des visites ou des cartes. Beaucoup de « blancs » en profitent aussi pour se rendre à China-Town voir leurs connaissances mongoles ; ils sont toujours les bienvenus, et on leur offre généreusement des liqueurs et des cigares spécialement préparés pour les *étrangers*.

En Chine, le jour de l'an est une fête surtout religieuse, que nombre de Célestes passent en prières, réservant les cinq ou six jours suivants pour les réjouissances matérielles et temporelles. A San-Francisco, les exigences des transactions avec les « blancs » raccourcissent les congés : aussi le premier de l'année a-t-il perdu beaucoup de son caractère primitif. Le côté spirituel est de plus en plus négligé.

La première pleine lune de l'année donne lieu à une fête qui a

1. Le jour de l'an coïncide avec la nouvelle lune qui suit l'entrée du soleil dans la constellation du Verseau.
2. Il n'est pas rare de voir des familles de China-Town, à San Francisco, dépenser un millier de francs de feux d'artifices à cette occasion.

Digitized by Google

assez de cachet et qu'on appelle la *Fête des lanternes*. C'est une des plus pittoresques auxquelles on puisse assister à China-Town.

Particularités diverses. — Transformation du costume national. — Les Célestes ont, on le voit, conservé en Amérique une grande partie de leur originalité. C'est qu'ils ne sont point, au même degré que les Japonais, susceptibles d'assimilation avec la race caucasique. Toutefois leur gouvernement a fait, à différentes reprises, des tentatives pour recruter des corps d'étudiants et les envoyer aux États-Unis apprendre la construction des vaisseaux, les travaux des mines et l'art de la guerre. En 1871, notamment, une somme considérable fut affectée par le Céleste-Empire à l'entretien sur le continent de cent jeunes gens pour une période de quinze ans.

Ces étudiants furent placés sous la direction spéciale de Yung Wing, un Chinois d'une rare intelligence, gradué du collège d'Yale (Massachusett). Ils furent répartis entre diverses écoles des États de Massachusett et de Connecticut.

Leur mémoire paraît être supérieure à celle des Japonais ; en revanche leur esprit manque peut-être un peu de logique. Ils s'assimilent rapidement les langues étrangères, mais témoignent moins de goût que les Japonais pour les mathématiques. Ces derniers, presque aussitôt après avoir mis le pied sur le sol des États-Unis, quittent leurs costumes indigènes pour les modes américaines et s'habillent avec presque autant de goût que les « blancs ». Il n'en est pas de même avec le Chinois; celui-ci éprouve une répugnance invincible à se défaire de sa *queue :* ce qui l'effraye le plus, par exemple, dans une menace de prison, c'est la perspective d'avoir les cheveux coupés ras [1] !

Aussi cet appendice continue-t-il à orner la tête du Céleste lorsqu'il abandonne ses vêtements nationaux : seulement elle est, dans ce cas, roulée autour de la partie postérieure du crâne ; c'est pourquoi la majorité des Chinois vêtus à la moderne portent le chapeau en arrière, ce qui ne contribue pas peu à accentuer leur air un tantinet jeannot.

Le première chose que le Chinois laisse de côté, quant il est entraîné par le courant de la civilisation, c'est son pantalon à fond

1. La queue n'est pourtant pas d'origine purement chinoise : c'est le sceau imprimé à la nation par la conquête tartare. Durant l'insurrection des Taïpings, les rebelles répudiaient la queue comme un indice d'esclavage et portaient les cheveux flottants.

Digitized by Google

large; il se défait aussi assez facilement de son chapeau national à grands bords; mais il éprouve des difficultés presque insurmontables à endosser et à tolérer les jaquettes et les redingotes. Toute médaille, hélas! a son revers; et souvent, dans le silence du cabinet, « John Chinaman » soupire après le sarrau flottant de ses pères.

GEORGES NESTLER TRICOCHE.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Exploration arctique du lieutenant Peary. — Le comte de Dunmore au Pamir. — Une Anglaise au Tibet. — Cartographie du Togo. — Cartographie de la haute Birmanie. et des Etats chans. — Le commerce du thé au Tonkin. — M. Lefèvre-Pontalis à Ipang. — L'archipel Marshall.

I

Le lieutenant Robert Peary est arrivé le 13 juillet à Saint-Jean-de-Terre-Neuve et en est reparti le 14, pour la baie de Vowdon, située à 35 milles au nord du port de Mac-Cormick (77°44′ lat. N.).

Il emmène 6 chiens esquimaux, ramenés de son ancienne campagne et qui avaient été placés temporairement au Jardin zoologique de Philadelphie. Il fera escale à Godhaven ou à Upernavik pour y prendre d'autres chiens.

Il emmène aussi 8 ânes du Colorado et 20 pigeons voyageurs. Il a des provisions pour deux ans.

Son expédition comprend sa femme, le docteur Cook, 12 marins et le serviteur personnel de M. Peary, Matthew Hensen, homme de couleur.

Une maison sera construite à Vowdon; on en emporte les pièces démontées. Pendant l'automne des dépôts de provisions seront échelonnés sur la route. Pendant l'hivernage, l'expédition chassera les bœufs musqués, assez fréquents dans ces parages.

Le 1er mars 1894, M. Peary partira pour la baie de l'Indépendance (81°37′) avec 7 hommes. Une partie de ses hommes fera le levé de la côte comprise entre cette baie et le cap Bismarck (77°1′). Le chef de l'expédition se dirigera vers le nord, si la mer de glace permet l'usage des traîneaux. Il espère pouvoir atteindre au moins le 85e.

On sait que, dans sa précédente expédition, Peary, parti en juin 1891, a hiverné dans la baie Mac-Cormick dans l'hiver de 1891-1892.

De mars à juin 1892, il s'avança au nord du glacier de Humboldt. Il atteignit le 81e parallèle et vit la côte s'infléchir vers le sud-est. Suivant ce littoral pendant sept jours, il s'arrêta, le 4 juillet (anni-

Digitized by Google

versaire de l'indépendance des Etats-Unis) devant une baie d'eau libre à laquelle il donna le nom de baie de l'Indépendance. Il avait ainsi déterminé la côte nord-est de l'île.

Déjà, en 1886, il avait visité le Groënland. Partant du fjord Pakitsok, au nord de la baie Disko, il s'était avancé sur l'Inlandsis jusqu'à 160 kilomètres.

M. Angelo Heilprin vient de publier, sous le titre de : *The arctic problem*, un récit de l'expédition qu'il conduisit en 1892 à la recherche de M. Peary.

II

Le comte de Dunmore a fait, à la dernière séance de la Société de Géographie de Londres, le récit de son voyage au Pamir et dans l'Asie centrale.

Arrivé à Cachmire en avril 1892, il y forma une caravane de 16 hommes. A la fin de mai, il était à Leh, où le major Roche (du 3e dragons) le rejoignit. Ils y firent leurs préparatifs pour la traversée de la passe de Kardong : 32 *yaks* foulaient la neige pour tracer la route, 35 portaient les bagages, 3 servaient de monture aux explorateurs et à leur interprète. Du sommet, haut de près de 5,500 mètres, la vue s'étend sur un admirable panorama.

Lord Dunmore, par la difficile passe du Lechkya-la, atteignit la rivière Toutialak, qu'il franchit. Pendant treize jours, dans un désert de glace et de neige, il ne vit ni homme ni plante ; il arriva au glacier du Sassir, à 5,500 mètres, le traversa et parvint au grand plateau de Depsang, « le toit de l'Asie ». C'est l'itinéraire suivi par M. Dauvergne[1].

Par la passe, inconnue jusqu'ici, de Peyma, les voyageurs parvinrent sur un aride plateau, d'où ils aperçurent trois montagnes, dont l'une paraît la plus haute du monde ; une autre, le pic K^2 a 8,600 mètres. Ayant franchi la rivière Chipchak, ils passèrent le col de Karakoroum, qui a une terrible réputation (5,600 mètres). Ils y virent les squelettes d'un homme et de 41 chevaux.

Se dirigeant vers le nord-est, ils franchirent, le cinquième jour, la frontière du Turkestan chinois, traversèrent le défilé de Bochout,

1. Voir *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1er trimestre, 1892.

Digitized by Google

s'arrêtèrent deux jours dans un campement kirghiz à Kichik Ilak, puis, tournant à l'est, traversèrent les monts Chouchou et atteignirent la rivière Poski, près de Sandjou; dix jours après, ils entraient à Yarkand.

Ils purent accompagner les troupes chinoises envoyées au Pamir. Ils traversèrent le désert de Chaitan Kioum, passèrent le 22 août le Kara-Daouan (passe noire), longèrent le cours du Kiaz, puis de Toilobolong et arrivèrent à Tachkourgan, puis à Oujad-bai (ou Kourgan-i-Ghoujad-bai), au confluent des rivières Khoujerab et Mintéké, dans le Tagdoumbach-Pamir. Ils passèrent cinquante-cinq jours dans un camp permanent sur la rivière Kouktouroup.

En le quittant ils gagnèrent, par la passe Ouakiji, Bozaï Goumbaz, où les Russes ont, en 1891, arrêté le capitaine Younghusband. Dans cette région, leur itinéraire se confond avec celui de Grombtchevski.

Ayant visité les sources du Pandj et le lac Chackmak (ou Tchakmaktin) d'où sort l'Aksou, ils passèrent du petit Pamir au grand Pamir. A Sourmatach, ils constatèrent les traces du combat qui avait eu lieu récemment entre les Russes et les Afghans.

A Mourghabi, ils furent reçus par le colonel Yanov. Par la passe de Kokbeless, ils atteignirent les monts Akberdi et rentrèrent sur le territoire chinois, visitèrent le lac Bouloum-Koul et, ayant traversé les défilés du Gaz, où ils admirèrent des scènes d'une « chaotique magnificence », ils arrivèrent à Kachgar par la route qu'a suivie Grombtchevski.

A Kachgar, le comte de Dunmore se sépara de son compagnon. Par Soulok, Andijan-Kichik, la rivière Minyoul et Kanjougan, il gagna Kizil-oui, où il fut bien accueilli dans le camp des Kirghizes. Par la passe de Kansou et les sources du Kizil-sou, il arriva au fort chinois d'Ouloukchat, puis, franchissant la frontière, au fort russe d'Irkichtan.

En décembre, il franchit trois passes, le Kok-bel, l'Ek-Zek, le Borak. Le 25 décembre, il était au Terek Daouan. Il se rendit de là au fort russe de Goulcha, puis à Och, où son expédition pouvait être considérée comme terminée; il avait fait 2,000 milles en neuf mois.

Dans le Turkestan russe, il découvrit quelques inscriptions persanes.

Pour suivre cet itinéraire, les lecteurs français peuvent consulter

Digitized by Google

la carte de M. Dauvergne, publiée en 1892, dans le *Bulletin de la Société de Géographie;* celles de la *Géographie universelle* de Reclus, celles de l'*Année cartographique*, celles de l'itinéraire de MM. Bonvalot et Capus (1880-1882). L'*Année cartographique* a donné une réduction des cartes de Grombtchevski, du général Pevtsov et de Bogdanovich, avec l'indication des recueils russes où se trouvent ces cartes, auxquelles il faut se reporter pour avoir les détails des itinéraires.

La Société de Géographie de Londres a publié en 1890 la carte de Carey et Dalgleish (dans les *Supplementary Papers*, tome III), et en 1892-1893, dans les *Proceedings*, les cartes riches en renseignements nouveaux, des deux voyages du capitaine Younghusband. Celle qui accompagne, dans les *Proceedings* de février 1892, la relation de M. Littledale et celle que contient le *Statesman's Yearbook* de 1892, ont l'avantage d'être très claires.

III

Le *North China Herald* raconte le voyage accompli au Tibet, par miss Taylor, de la *China Inland mission*, qui vient de passer plusieurs mois dans ce pays mystérieux.

En 1887, elle avait essayé de pénétrer de l'Inde dans le Tibet, mais elle ne put en obtenir l'autorisation. Entrant en Chine en 1891, elle s'installa aux frontières du Tibet et y vécut un an. Le 28 septembre 1892, elle pénétra dans le district de Golok. Malgré les conseils que lui donnaient les Tibétains avec qui elle s'était liée pendant son séjour en Chine, elle se dirigea vers Lhassa. Le 31 décembre, elle entrait dans la province dont cette ville est le chef-lieu; mais elle fut arrêtée à Najouka, puis forcée de revenir sur ses pas. Le 22 janvier, elle sortait du district de Lhassa et le 1er avril elle arrivait à Ta-Chien-Tou, d'où elle gagna Choung-King.

Elle raconte que les Tibétains ont beaucoup d'estime pour les Anglais; ils auraient été très frappés du fait que, durant la guerre du Sikkim, les Anglais ne tuaient pas les prisonniers, mais les nourrissaient bien et les renvoyaient chez eux, avec quelque secours en argent.

Digitized by Google

IV

Les *Mittheilungen aus den deutschen Schutzgebieten* viennent de publier une esquisse (à 1/300,000e) des régions comprises entre Salaga, Kratje et Bismarkbourg, dressé par M. de Dankelmann d'après les travaux originaux de MM. von François, Kling et Wolf. Ce travail modifie quelque peu les documents déjà publiés.

M. de Dankelmann fixe à 8° 35′ 5″ latitude de Salaga, à 8° 12′ celle de Bismarkbourg, à 7° 47 1″ celle de Kete.

Il faut signaler surtout le cours du Basa qui a été tracé d'après les renseignements de Wolf, en désaccord avec ceux de von François. M. de Dankelmann appelle sur ce point l'attention des explorateurs.

D'après lui, le cours du Basa, dans sa partie méridionale, serait tracé inexactement sur la carte du *Kolonial Atlas* de Kiepert : cet éminent cartographe aurait eu le tort d'admettre que le fleuve traversé par Kling, en janvier 1890 dans son voyage de Yimami à Niamvo fût le Basa : ce serait l'Orityeda.

V

Le ministère des affaires étrangères et le sous-secrétariat d'Etat des colonies viennent de publier une carte particulièrement précieuse en ce moment, qui représente le dernier état de la science géographique dans l'Indo-Chine orientale et où ont été particulièrement utilisés les itinéraires de M. Pavie et de ses compagnons.

Il nous paraît intéressant d'indiquer, à cette occasion, les éléments cartographiques que nous avons pour l'étude des régions du haut Mékong, qui forment une des parties les plus nouvelles de cette carte, et de la haute Birmanie, et, d'une manière générale, pour l'examen des projets de chemins de fer de pénétration d'Indo-Chine en Chine.

Nous citerons notamment les cartes anglaises de la Birmanie et des contrées adjacentes publiées par le ministère de la guerre (*Intelligence branch*), l'une en 1885, à 1/1,013,760e, l'autre en 1890, à 1/2,027,520e. Les éditeurs W. et A. K. Johnston ont publié

Digitized by Google

aussi une carte de la Birmanie, en 1889, à 1/950,400e (3 feuilles) et une carte en 2 feuilles (1891). Le ministère de la guerre avait, en 1888, publié une carte de la haute Birmanie, en 3 feuilles, à 1/506,880e. Le service topographique de l'Inde a publié des cartes de la haute Birmanie à 1/1,000,000e, à 1/500,000e, et à 1/252,000e.

Ce sont aussi des documents officiels que les cartes de district de « Chieng-Maï », par le consul J. W. Archer, publiée par le *Foreing Office* en 1888, à 1/633,600e (*Parliamentary Papers*, C. 5368), la carte des régions délimitées en 1889-1890 par la commission anglo-siamoise à 1/253,000e (1891), et celle qui accompagne le rapport de M. Archer, que nous avons analysé ici même l'an dernier, sur son voyage de 1891 de Xieng-Maï à Luang-Prabang. M. Jackson a rendu compte (1888) des opérations du service topographique de l'Inde dans les Etats chans méridionaux.

Parmi les cartes dues à des voyageurs anglais, nous citerons celles de Colborne Baber, dans les *Supplementary Papers* de la Société de Géographie de Londres (1882), de Colquhoun, dans la même collection (1887), de Hosie (dans les *Proceedings* de la même société, 1885), de Holt Hallett (dans les *Proceedings*, 1886) à 1/875,000e, et le croquis joint à la relation de lord Lamington (*Proceedings*, 1892).

M. Mac Carthy, surintendant des travaux topographiques de Siam a donné aux *Proceedings*, en avril 1886, une carte générale du royaume de Siam, qui indique les prétentions politiques du gouvernement siamois.

Nous mentionnerons encore : *Traverse of the route from Tavoy to the Boungte pass into Siam*, par E. A. Kenyan, 1/9,600e, publié par le gouvernement des Indes (1887).

Le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* a publié, du voyageur allemand Carl Bock, une carte de Bangkok à Xieng-Sen (1883), dont le cadre s'étend jusqu'à Xieng-Maï et Raheng.

Comme documents français, nous noterons après les travaux de l'expédition du Mékong, les cartes du docteur Néis (*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1885) et de M. Gauthier (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, t. XI), et le croquis dû à M. Marcey, délégué du Syndicat du haut Laos, dans le *Bulletin* de la même Société (tome XIV).

Le document le plus clair et le plus important pour la connaissance des prétentions politiques des divers États est toujours la

Digitized by Google

Carte politique de l'Indo-Chine, dressée avec tant de soin par M. François Deloncle (à 1/1,800,000e, 1889).

Les lecteurs curieux d'étudier la question des États chans, trouveront aussi les renseignements les plus importants dans les livres du colonel Yule (*A narrative of the Mission to the court of Ava*, 1858), du Père San Germano (*A description of the Burmese empire*, publiée par M. W Tandy, 1833), du Révérend Mason (*Burmah*, publié à Rangoun en 1861), de Fytche (*Burmah post and present*), dans le *Burma Gazetteer*, dans plusieurs mémoires de M. A. P. Phayre (*On the primitive history of the Burmah race*, dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, 1864), de J.-F. Davis (*Geographical notice of the frontiere of the Burmese and Chinese empires*, dans les *Transactions de la Société asiatique*, 1829, t. II), du Révérend Masure (*Memorandum of the countries betwees Thibet, Yunnan and Burmah*, dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, 1861), les relations de M. Colquhoun (*Among the Shans*, Londres, 1885), de M. Carl Bock (*Im lande des weissen Elephanten*, 1886), de M. Holt Hallett (*A thousand miles on an Elephant in the Shan States*, 1890), de M. Scherriff (1890) et du consul Archer.

Au point de vue des communications entre le Tonkin et le haut Mékong, on peut consulter, outre les travaux de M. Pavie, un article du capitaine E. Kuntz dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort* (tome X, p. 3), et, dans le même recueil (tome X, p. 247), un article du capitaine F. Kuntz sur la haute rivière Noire.

Ce même *Bulletin* nous a donné un article d'ensemble, court, mais clair et substantiel du vicomte de Bizemont sur *les Voies de pénétration dans la Chine occidentale* (tome V, p. 249). Les documents capitaux sur ce sujet sont les livres du colonel Yule (*Cathay and the way thither*, 1866), les rapports de M. Gladen (1870), de M. Hosie (1884 et 1885) et de M. Bourne (1888), les livres de M. Colquhoun et la relation, déjà citée, de Colborne Baber. On peut consulter encore les livres de John Anderson (*To Yunnan via Bhamo*, 1871, et : *From Mandalay to Momein*, 1876), de C. Williams (*Trough Burma to western China*, 1868).

Digitized by Google

VI

Un des membres de la mission Pavie, M. Pierre Lefèvre-Pontalis, a publié dans le *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, une *Note sur l'exploitation et le commerce du thé au Tonkin*, accompagnée d'une carte de la région du thé. C'est le résultat d'une étude personnelle, dont nous croyons utile de signaler les conclusions.

C'est avec l'Extrême-Orient et non avec l'Europe, d'après l'auteur, que nos compatriotes d'Indo-Chine peuvent chercher à engager des affaires. Nous avons laissé monopoliser par les marchands chinois le commerce du riz qui ne cesse de se développer en Cochinchine depuis notre occupation. Nous n'avons même pas su nous mettre sur les rangs, laissant aux bateaux anglais et allemands le soin de charger des cargaisons de riz dans notre port de Saïgon.

Au point de vue du commerce du thé, la Chine pourrait facilement devenir notre tributaire. Dès à présent, elle se sert des voies fluviales du Tonkin pour faire parvenir dans nos ports une partie du thé récolté dans ses provinces méridionales. Notre colonie est peuplée de millions de buveurs de thé à qui la Chine fournit leur boisson favorite.

L'existence de l'arbuste à l'état naturel au Tonkin est, d'autre part, un indice suffisant que le terrain lui convient et que le Français du Tonkin aurait pour le moins autant de raisons que l'Anglais dans l'Inde et le Hollandais à Java, pour essayer d'en tirer parti dans des plantations. Le thé récolté sur les hauteurs voisines du delta, dont M. Lefèvre-Pontalis a recueilli des échantillons, ne donne lieu à aucune exploitation régulière mais pourrait être l'objet d'une culture intensive, ainsi que celui qu'on récolte à Luan-Chan, sur la rivière Noire. Mais les thés indigènes n'entrent que pour une faible part dans la consommation locale.

Les paquets de galettes de thé, soigneusement enveloppées dans des feuilles sèches de bananier, qui s'empilent dans les magasins d'Hanoï et des grandes villes arrivent du Yunnan par le fleuve Rouge. L'exportation qu'on en fait jusqu'en Amérique prouve qu'il peut faire l'objet d'un commerce étendu.

Ipang et Muong-Lè, dont les thés se rencontrent sur la place d'Hanoï, ne se trouvent pas dans le bassin du fleuve Rouge, mais

Digitized by Google

dans le voisinage de la rivière Noire et du Mékong. Pour atteindre le fleuve Rouge, où on les charge sur des jonques, les ballots de thé sont donc, au Yunnan, l'objet d'un premier transport et de manipulations, dont M. Lefèvre-Pontalis a pu se rendre compte.

Il quitta Hanoï le 2 janvier 1891, accompagné d'un chef thaï de la rivière Noire, Deo-van-Trí, homme d'une intelligence supérieure, qui a fait sa soumission en 1888 et qu'un sentiment de profonde reconnaissance tient étroitement uni à M. Pavie.

A Laï-Chan, en février 1891, fut organisée l'expédition qui conduisit M. Lefèvre-Pontalis vers Xieng-Houng et les Sipsong-Pounas. C'est en ce point, tête de ligne de la navigation des pirogues sur la rivière Noire que devaient se concentrer tous les thés de la région. Mais en quelques années, le défaut de sécurité et l'absence d'esprit commercial chez les chefs thaïs dépendant du Tonkin ont servi les intérêts chinois ; les caravanes qui sillonnaient le Yunnan et les pays chans allaient à Muong-Lê, mais ne poussaient plus jusqu'à Laï-Chan.

M. Pavie a parcouru sur le territoire chinois la route qui relie Muong-Lê à Manhao, sur le fleuve Rouge. Il a acquis la conviction que les caravanes, ayant tout avantage à prendre Laï-Chan comme tête de ligne, n'hésiteraient pas à le faire si on s'appliquait à les encourager. La rivière Noire n'étant guère navigable au-dessus de Laï-Chan, la route de terre passe par Muong-Nghe (Poufang) qui se trouve à cinq jours de Laï. C'est une situation de premier ordre, au point de rencontre des territoires chinois de Muong-Lê, lu de Muong-Hou, laotien de Ahine, et tonkinois de Laï-Chan. Placé dès à présent sous la surveillance d'un poste de miliciens, Muong-Nghe n'a besoin que de quelques bons chemins et de cases mises à la disposition des voyageurs pour devenir, comme autrefois, un centre fréquenté par les caravanes. C'est le point de passage inévitable des routes qui relient directement le Tonkin au pays Chans.

M. Lefèvre-Pontalis se rendit de Poufang à Xieng-Hung, à travers les cantons *Lus* qui font partie du pays des Sipsong-Paunas et bordent la frontière sud du Yunnan. Il eut l'occasion de croiser tous les chemins qui relient Ipang aux centres chinois. Chaque jour, il rencontrait des caravanes, grosses parfois de cent à deux cents mules, mi-chargées de sel ou de riz à l'aller, lourdes de thé au retour.

En revenant de Xieng-Hung, il visita Ipang et ses jardins de thé,

Digitized by Google

à sept jours de Muong-Nghe. Reliés par un grand nombre de chemins aux principaux centres du Yunnan, Pou-Eurl, Se-Mao, Yuen-Kiang, Talan, Man-Hao, etc., ils sont le rendez-vous d'immenses convois de muletiers. Ne pourrait-on faire dévier sur Muong-Nghe et Laï-Chan une partie de ce commerce lucratif ? Douze jours à dos de mules d'Ipang à Laï, cinq de Laï à Hanoï en pirogues, avec un grand centre commercial et des débouchés assurés au terme du voyage, n'y a-t-il pas de quoi tenter des négociants que la routine a, jusqu'à ce jour, dirigés sur le Yunnan ?

Le thé récolté à Ipang est de la qualité dite « thé impérial ». Chaque année, à l'époque des premières pluies, on fait pour l'empereur de Chine une récolte qui se compose exclusivement des pousses les plus tendres et les plus ténues. Tout, à Ipang, a l'aspect chinois; on s'y occupe exclusivement du commerce du thé. C'est le centre où se réunissent et se retrouvent les marchands chinois, où ils possèdent une installation, et d'où ils rayonnent au loin pour faire leurs commandes et leurs emplettes. La récolte est moins abondante d'ailleurs dans le canton d'Ipang que sur la rive droite dont les thés sont transportés à Ipang.

Le territoire de Deo-van-Tri n'est séparé des pauna d'Ipang que par celui de Muong-Hou, dont les chefs sont intimement liés avec lui et où le nom français est connu, respecté, apprécié. Dès à présent les intérêts de Muong-Hou sont associés aux nôtres. Les chefs indigènes sont les intermédiaires inévitables de l'Européen; par les moyens dont ils disposent, ce sont de précieux auxiliaires. Deo-van-Tri a pris des mesures pour attirer à Laï-Chan les caravanes d'Ipang et de Muong-Lê.

Le négociant qui voudrait entrer en relations directes avec le producteur s'exposerait à de singuliers mécomptes. A Muong-Nghe ou à Laï-Chan, il pourra se porter acquéreur des quantités qu'il voudra, au prix convenable. Mais, comme entre Laï-Chan, et Cho'-bo', les transports ne se font sur la rivière Noire qu'au moyen de pirogues et comme, pour ce service, il faut encore recourir à un intermédiaire indigène, le meilleur système paraît être de ne se porter acquéreur qu'à Cho'-bo' ou à Hanoï.

Digitized by Google

VII

Au cours de sa tournée dans l'archipel Marshall, le *Sperber* a relevé des erreurs sur la carte des îles Kaven (ou Calvert), Majouro (ou Arrowsmith) et Arno. Dans l'archipel Bismarck, il a corrigé la position des îles Visher, Gardner, San Francisco, Fead, Nissan.

Le croiseur le *Bussard* a, en mai et juin 1892, visité les archipels Bismarck et Salomon. Le *Kolonialblatt* a publié le compte rendu de ce voyage.

Les indigènes des îles Ermite sont de couleur plus claire que ceux de la Nouvelle-Guinée; ils n'ont pas une apparence très robuste. Ceux des îles de l'Amirauté sont, au contraire, très vigoureux : ce sont les seuls indigènes de cette région qui ne fument pas.

Des maisons australiennes ont installé des factoreries dans les groupes de Tasman et de Lord Howe (ou Ougtong-Djava). Un très bon accueil fut fait aux marins allemands dans l'archipel Tasman : les femmes exécutaient devant eux des danses nationales. Les indigènes sont de couleur très claire; ils ont les cheveux longs. Ils se tatouent et portent volontiers un bijou d'écaille dans le nez.

Comme l'écrit l'auteur d'un article consacré aux archipels Bismarck et Marshall dans la *Politique coloniale*, la substitution de noms allemands aux anciennes dénominations désignant ces îles a entraîné une certaine confusion dans leur géographie.

Les îles Marshall furent vues tout d'abord par l'Espagnol Toribio-Alonzo de Salazar : il découvrit Taongi qu'il nomma San Bartolome et à laquelle les cartographes ont plus tard donné le nom de Gaspar Rico, pilote de Villalobos dont l'expédition ne visita cependant pas l'île. En 1529, Alvaro de Saavedra découvrit Udjae, Taka et Outirik, dont il prit possession. En décembre 1542, Ruy Lopez de Villalobos découvrit Liadi ou Madjin, Kaven, le groupe de Vatje qu'il appela îles des Coraux et en janvier 1543 le groupe de Likieb, celui de Mamre et celui de Kouadjelin qu'il nomma îles des Jardins. En 1565, Miguel Lopez de Legazpi prit possession de Niadi; il donna au groupe des Ailouk les noms de ses navires San-Pedro et San-Pablo, au groupe de Likieb celui d'îles des Coraux et au groupe de Votho le nom d'îles des Sœurs.

L'exploration de l'archipel Marshall est due surtout aux Anglais

Digitized by Google

Gilbert et Marshall, qui, en 1788, le parcoururent tout entier, revenant de l'Australie où ils avaient conduit un convoi de *convicts*. Ils donnèrent à la plupart des îles des noms anglais, comme firent Edwards en 1791 et Butler en 1794, ainsi que les commissaires Bond en 1792, Dennat en 1797, Bishop en 1799.

L'archipel fut exploré en 1816 et 1817 par le marin russe Krusenstern, et en 1828 par son compatriote Lütke. En 1824, Duperrey, commandant la *Coquille*, après avoir exploré les Gilbert, reconnut Jaluit, puis se dirigea vers les Carolines orientales auxquelles il donna des noms français.

Kaven a reçu des navigateurs américains le nom de Calvert, lord Baltimore, fondateur du Maryland, et de Krusenstern le nom russe d'Arakcheiev. Namorik porte le nom de sir Francis Baring, directeur de la Compagnie des Indes; Votje celui du fameux lord Chatham; Mill celui de lord Mulgrave, secrétaire d'État des affaires étrangères; Ebon celui de la ville de Boston. Krusenstern a donné les noms de Romanzov, Elisabeth, Souvarov, Koutousov, Menchikov, Catherine, Tchitchagov aux îles Votje, Jaluit, Taka, Dutirik, Kouadjelin, Oudjae, Erikub.

Il a réservé son propre nom à Ailouk et celui de son navire le *Rurik* à un détroit du groupe Votje.

L. Delavaud.

Digitized by Google

CORFOU

(ILES IONIENNES)

Il est minuit. Le bateau *Heptanisos* nous a conduits de Corinthe à l'archipel Ionien et dans le canal de Corfou.

En face, les puissants rochers du littoral et les montagnes de l'île des Phéaciens émergent des flots. La mer se tait, on la dirait endormie sous le charme de la lune. Les côtes de Corfou, basses, ondulées et continuées par les îlots de Paxos et d'Antipaxos, reposent, pour parler comme Homère, sur les flots, ainsi que des « boucliers surgis des sombres profondeurs ».

J'ai doublé avec indifférence le cap *Leukimno*, bien qu'il me rappelât la sanglante bataille des Spartiates et des Corcyréens, qui avait commencé la guerre du Péloponèse.

Que Thucydide me pardonne si, au lieu des combats de trirèmes, mon imagination évoque le radeau d'Ulysse, poussé par les ondes vers Scheria.

Comment hésiter entre Homère et Thucydide, entre la poétique légende de pêcheurs et l'austère histoire?

Il vient un moment où le souffle du mythe l'emporte sur la vérité. Marathon, les Thermopyles de Léonidas, nous disent moins que la porte des lions d'Atrée à Mycènes. Le secret de toute force créatrice, art ou religion, se trouve dans l'apparente disproportion de ce que nous imaginons et de ce qui est réel. Le fait à peine accompli pénètre dans le domaine de l'imagination, qui s'en empare et l'idéalise. Les personnages d'Homère nous apparaissent réels et fixes comme l'histoire ; un cataclysme seul pourrait les anéantir. Dépouillez ces îles, ces côtes de la légende personnifiée par Ulysse et elles perdront leur prestige ; faites disparaître le roi d'Ithaque, Nausicaa et Alcinoüs, et l'on enlèvera à Corcyre un de ses attraits les plus poétiques.

Deux rochers se présentent à nous, éclairés par la lueur fantastique du phare, dressé au sommet de l'un d'eux.

Ce sont les fameux rochers jumeaux que les Byzantins avaient appelés *Coryphées*. Ils portent la forteresse qui n'a jamais arboré l'oriflamme du Prophète, car si les Turcs ont vaincu l'Acropole d'Athènes, les forts de Chypre, de Candie, de Rhodes, ainsi que d'autres forteresses de la côte, ils n'ont pas réussi à s'emparer de ce Gibraltar ionien, formé seulement de deux écueils.

Nous mouillons dans le port, un des plus admirables de l'univers, et silencieusement des bateliers nous transportent au quai de la ville, laquelle, au clair de la lune, paraît très élégante.

Il est une heure du matin, et la mer, la rive, les monts albanais, les palais

Digitized by Google

aux balcons vénitiens, les cyprès se dessinant sur le ciel, semblent appartenir à un monde mystique d'ombres et de rayons.

Nous montons, par des rues ensommeillées dans le silence de cette belle nuit lunaire, jusqu'à une grande place entourée d'arbres.

C'est la *Spianata* où se trouve notre hôtel.

Les choses vues pour la première fois pendant la nuit s'emparent de nous avec plus de force. L'imagination et la réalité, d'abord confondues, laissent errer notre esprit, jusqu'à ce que la clarté du jour dévoile la vérité et transforme dans un tableau réel les visions de la nuit.

Le matin, en sortant, je fus ébloui par l'aspect qui s'offrait à moi, et je compris que les anciens eussent désigné Corcyre comme l'*isola beata*.

Nous voyons là Corfou, surplombant la mer et s'étageant en d'innombrables ruelles. Des faubourgs considérables et des bois d'oliviers l'entourent.

Pendant que nous contemplons ce beau panorama, fermé à l'horizon par de hautes montagnes, le vent nous apporte de tièdes exhalaisons salines auxquelles se mêle le parfum des orangers.

La *Spianata*, ornée de pins et couverte d'un tapis de verdure (sur lequel les Anglais ont érigé un monument à lord Maitland), est bien la plus belle place dont une ville puisse se vanter.

Elle est bordée en partie par des édifices décorés de portiques, par le palais du Gouvernement, construction en marbre maltais, et par des hôtels. Du côté de la mer, qui lui fait face, des balustres en pierre lui servent de limite, laissant accès à un pont-levis qui conduit à la forteresse. Au delà du détroit se dressent, encore teintées de neige, les croupes majestueuses de l'Épire, et à ces montagnes semblent se joindre celles de Corfou, pour rehausser la grandeur du paysage.

Il n'y a pas à dire, Alcinoüs a régné sur une île importante ; mais Corfou est-elle réellement la Scheria des Phéaciens ?

Quelles que soient les convictions qu'on ait des faits de l'antiquité et des lieux qui leur ont servi de théâtre, il faut pourtant avouer que la nature de l'île ne répond pas complètement aux descriptions d'Homère.

Cependant, quand on cherche un cadre digne du plus grand poème des temps anciens, pourquoi le choix ne tomberait-il pas de préférence sur Corfou? Les Corcyréens en ont eu l'intuition; au ve siècle ils vénéraient Alcinoüs comme le héros de leur patrie.

Nous montons la forteresse qui est gracieusement enlacée de plantes grimpantes. C'est à peine si l'on distingue le lion de Saint-Marc sur l'écusson en pierre au-dessus du portail. Des mains barbares ont essayé de le détruire (probablement au temps de la première occupation sous Napoléon).

Le lion vénitien a laissé l'empreinte de ses griffes dans différentes parties du Levant. Je l'ai retrouvée, entre autres, à Nauplie, à proximité des lions antiques qui décorent la porte de Mycènes.

Aujourd'hui que le lion des lagunes a péri, des pygmées s'amusent à en rappeler ironiquement les orgueilleuses convoitises.

Pourtant la puissance éteinte de la cité merveilleuse, près de sombrer dans l'Adriatique, figurera dans l'histoire comme un de ses plus brillants phénomènes.

Digitized by Google

Quel eût été le sort de l'Italie si la reine des lagunes n'avait pas vaillamment opposé son bouclier léonien au croissant de l'Islam?

Les cours de la cidatelle sont vastes et agrémentées de massifs de lauriers et de pins. Des roses, des géraniums pendent du haut des rochers, dont les crevasses débordent de cactus.

Dans la première cour un temple dorique n'est qu'une ancienne église anglicane adaptée au service grec. Un temple au milieu d'une forteresse !... on se croirait dans l'antique Corcyre.

Ici rien ne rappelle la guerre ni ses œuvres destructives ; la forteresse n'est qu'un monument historique placé sous la surveillance de quelques pacifiques soldats.

Nous traversons plusieurs couloirs, et alors des gradins en pierre nous mènent au plus élevé des rochers jumeaux, qui est entouré de bastions et sillonné de petits sentiers bordés de cyprès.

Sur la vaste plate-forme se trouve un télégraphe optique et près, du phare, ombragée par un immense figuier, la maisonnette du gardien.

Ce dernier nous apporte une longue-vue, tandis que son enfant, blotti dans l'herbe, joue avec des roses qu'il a cueillies sur le rocher.

Je m'empare du télescope, télescope magique qui n'a pas son pareil, car, l'imagination aidant, on voit s'y refléter des siècles merveilleux.

Et maintenant délectons-nous du ravissant coup d'œil de Corfou, de son port, de ses vallées et de ses montagnes, semées de villages, à demi cachées par l'épaisseur des oliviers. De ce tableau le regard se porte vers les monts épirotes qui, par leur aspect sévère, forment un singulier contraste avec le paysage souriant de l'île. Ainsi que l'ai dit d'abord, les montagnes des deux côtes se rapprochent tellement les unes des autres que la solution de continuité formée par le canal échappe parfois à l'œil de l'observateur. Le profil du Pantocrator (la plus élevée des croupes corfiotes) a son pendant dans un sommet des Alpes thesprotiennes situées en face. C'est une ligne d'architrave d'où s'élancent en acrotères deux pointes de rochers.

Quel charme puissant nous attire vers ce barbare pays des Pélasgiens, dont l'histoire se perd dans les temps reculés de la poésie d'Homère et de la première civilisation des Hellènes ! C'est là que sont nées les légendes antéhistoriques, là que le nom de Grecs et l'histoire hellénique ont pris leur origine, et que se trouvait l'oracle de Dodone, le plus ancien lieu du culte grec.

Déjà, du temps d'Homère et de Thucydide, l'histoire de ce peuple pasteur et chasseur des montagnes illyriennes était enveloppée d'un voile mystérieux, et, à l'époque présente, ce pays montagneux est encore habité par des clans barbares aux mœurs patriarcales dont l'idiome est resté un secret pour la science.

L'Albanie a vu naître de fameux capitaines, tels que Pyrrhus, Skanderbeg et Ali-Pacha, capitaines qui, venus à des époques lointaines les unes des autres, se ressemblent pourtant entre eux ; ils ont tous le cachet particulier à leur patrie.

Ni la civilisation des Hellènes, ni la puissance des Romains n'ont pu dompter les Albanais. Au christianisme même, qui n'a pu les entamer, ils ont pour la plupart préféré la religion de Mahomet.

Digitized by Google

Dans le champ de la longue-vue, je distingue les habitations turques de là-bas, vrais nids d'aigle accrochés aux rocs.

Aucune animation sur la côte. Tout au plus une barque aux voiles rouges, comme en arborent les Grecs.

Tandis que nos pensées nous reportent vers un passé évanoui, le soleil décline derrière Corfou et de légers courants empourprés glissent sur la surface liquide. Les derniers rayons de Phébé saluent les crêtes neigeuses; elles se colorent d'une teinte rougeâtre qui, avant de disparaître, passe par un vert d'émeraude.

Comme les montagnes de la Grèce, celles de l'Illyrie ont, malgré leur imposante silhouette, des transitions de lignes qui en adoucissent les formes et leur donnent un aspect simple et grandiose

Cette loi d'esthétique peut s'appliquer à tout ce qui est Grec.

Du haut de mon observatoire, je pourrais rester dans la contemplation indéfinie du golfe roulant ses ondes; cependant, altéré d'impressions, je me disais que ce spectacle serait plus majestueux encore, si quelque action épique venait l'animer de son souffle. En effet, la nature n'est rien que la scène où se joue le drame de l'humanité.

Et alors mes souvenirs me transportèrent à Eleusis, où, rêvant un jour au bord du golfe de Salamine, je croyais avoir compris ce qu'avait dû éprouver Xerxès à la vue du combat maritime, engagé entre l'Europe et l'Asie. L'ambitieux monarque avait voulu voir sombrer l'Hellade et se donner ainsi un spectacle digne des dieux : grandiose caprice du monarque asiatique !

L'événement ne répondit pas à l'attente : l'Asie effondrée, le trône persan détruit, Xerxès dut prendre la fuite. Pourtant, il s'était cru un instant l'égal d'un dieu !

Tant au point de vue des souvenirs qu'à celui de la beauté du paysage, il est peu de lieux que la nature ait autant favorisés que l'Acropole d'Athènes, l'Acrocorinthe, le Monte-Mario à Rome et, dans un cadre plus restreint, San-Miniato à Florence.

Il en est de même des rochers de l'île phéacienne.

Du haut de leur sommet, tout en se laissant pénétrer par la beauté de la vue qu'ils présentent, on recompose en idée un grand passé disparu.

Le canal qui coule à nos pieds est l'ancienne route maritime entre l'Italie et la Grèce, entre l'Europe et l'Asie. Pendant bien des siècles, il a été sillonné par le mouvement des peuples, et l'on pourrait en déduire non seulement l'histoire de Corfou, mais encore une grande partie de l'histoire universelle.

Jetons un regard rétrospectif sur les événements dont le golfe a été témoin et arrêtons-nous d'abord aux temps mythologiques pour y voir défiler :

« Hercule avec Mélite qui donne naissance à Hyllus, roi d'Illyrie; — les Argonautes accompagnés de Jason, que la reine Arèté marie à Médée; — le radeau d'Ulysse; — Énée fuyant avec les Troyens et trouvant l'hospitalité au foyer d'Hector et d'Andromaque. »

Le mythe disparaît.

Vers 734 Corcyre est fondée par les Corinthiens. La ville ne tarde pas à prospérer grâce à son commerce avec l'Illyrie.

Une barque amène Thémistocle dans la baie. Les Corcyréens conduisent le fugitif jusqu'en Épire.

Digitized by Google

Thucydide nous décrit la flotte qui se rassemble dans le port de Corcyre, d'où 134 bâtiments font voile pour Syracuse.

La période grecque de l'île cesse en même temps que son autonomie.

Après avoir été la proie des Illyriens, Corfou conclut un traité avec les Romains (129), et, séparée de la Grèce pendant cinq siècles elle subit les vicissitudes du grand empire.

L'Illyrie et Corfou restent la clef du Levant. C'est par l'Épire que les armées romaines pénètrent dans la Macédoine, la Thessalie, et atteignent l'Hellespont.

Par le golfe dont nous retraçons l'historique ont passé les plus illustres Romains. Après Flamininus, Sylla, Pompée et César. Ce dernier traversa la mer dans une mince barque pour se rendre à Pharsale.

Pompée, après cette bataille de Pharsale si funeste à sa gloire, se réfugie à Corfou. Plus tard Antoine y aborde. C'est de là que le triumvir renvoie en Italie sa seconde femme « qu'il aime trop pour l'exposer aux péripéties de la guerre » ; mais, de l'autre côté de la mer, Antoine est attendu par Cléopâtre.

Tour à tour Brutus, Cassius et Cicéron ont séjourné dans l'île. Le grand orateur raconte dans une de ses lettres qu'il s'est délecté à Corfou de fruits savoureux.

Nous n'avons garde d'oublier que la mer Ionienne a été le théâtre d'un des derniers et des plus importants faits de l'histoire ancienne : de la bataille d'Actium (Byron aussi s'en est souvenu dans *Child-Harold*).

Les Romains aimaient cette île transfigurée par la poésie d'Homère. Ils n'y cherchèrent ni le culte des beaux-arts, ni celui du sophisme (ainsi qu'à Rhodes et à Athènes), ils n'y trouvèrent ni des villes opulentes, ni des rites divins ; mais c'était pour eux l'entrée de la Grèce ; à peu près comme les Propylées étaient celle de l'Acropole.

Les Césars protégeaient Corcyre, qui, en retour, leur élevait des statues et leur frappait des médailles, dont une nous montre la tête de Septime Sévère et, sur le revers, le bateau désemparé des Phéaciens.

On conserve encore l'inscription d'une statue érigée à Germanicus, qui, accompagné d'Agrippine, atterrit un jour à Corfou. Plus tard sa veuve revint seule, emmenant dans sa barque l'urne qui contenait les cendres du noble défunt.

Au nord de l'île, devant l'autel de Jupiter, Néron s'est livré à des ébats chorégraphiques.

Après la division de l'empire romain, Corfou échoit à Byzance et tombe bientôt dans la barbarie.

Les migrations des peuples jettent jusqu'aux rives ioniennes des hordes de Huns, de Slaves et de Teutons.

Les Vandales de Genséric paraissent. Avec leurs flottes Bélisaire et Narsès entrent dans la baie.

Au VIe siècle c'est Totila, le héros des Goths, qui inquiète les mers du Levant. Il y conduit trois cents vaisseaux, dévaste l'Épire et met Corfou au pillage. L'île, dès ce moment station de l'empire byzantin, entre dans sa deuxième période grecque, qui va durer huit cents ans.

L'ancienne lutte entre l'Asie et l'Europe se réveille avec les croisades.

Digitized by Google

Les Normands et les Francs, ainsi que les Républiques maritimes de Pise, de Gênes et de Venise prennent pour objectif la possession du Levant.

En mai 1081 le détroit vit pour la première fois les flottes de Robert Guiscard et de son fils Bohémond, ce qui donna lieu à des batailles sanglantes.

Les Grecs, aidés par les Vénitiens, parvinrent néanmoins à reconquérir Corfou, dont s'était déjà emparé Bohémond. Robert Guiscard mourut à Céphalonie en 1085, et, bien que les rois siciliens continuassent leurs attaques contre Corfou, l'île resta au pouvoir des Byzantins.

Nous arrivons à la quatrième croisade. En 1203 une immense flotte de croisés fait pendant trois semaines escale à Corfou.

L'antique Byzance s'écroule, l'empire latin s'établit à Constantinople. Des barons francs fondent de petits États sur le continent et dans les îles grecques.

Pour la première fois Corfou est soumise aux Vénitiens, cependant la République n'a pas encore la force de conserver l'île : Michel-Ange, despote grec, s'en empare et lègue à sa petite-fille Hélène les provinces de l'Épire et Corfou, ce joyau de la mer Ionienne. Hélène apporte son héritage en dot au roi Manfred qu'elle épouse à Trani. On connaît son triste sort, ainsi que celui de Manfred, le chevaleresque fils de l'empereur Frédéric II. Après la bataille de Bénévent qui coûta la vie au prince infortuné, sa veuve et ses quatre enfants tombèrent entre les mains de Charles d'Anjou et, malgré la vaillante défense de l'amiral de Manfred, les Angevins restèrent maîtres des provinces qui avaient constitué la dot de la princesse Hélène.

L'île est encore détachée du Levant grec. Elle reste à la maison d'Anjou jusqu'à l'époque où le peuple et les barons corfiotes, fatigués d'un gouvernement exposé à des troubles continuels, offrent Corfou à la République de Venise.

Le 28 mai 1386 on hissa sur la forteresse qui nous sert d'observatoire, la bannière du lion de Saint-Marc.

On dirait innombrables les flottes vénitiennes et ottomanes qui parcourent le golfe.

En 1571 la flotte chrétienne, sous son commandant Juan d'Autriche, sort du port de Corfou pour se diriger sur Lépante (tout près d'Actium !).

La bataille qui y fut livrée, malgré son issue glorieuse, malgré son retentissement énorme, resta quand même sans résultat pour les trois puissances victorieuses, car elles ne songèrent nullement à en tirer profit [1].

Un an après ce grand combat naval les Turcs avaient réparé leurs désastres et reparurent dans les mers du Levant.

Ils ne cessèrent d'inquiéter les Vénitiens en attaquant continuellement leurs possessions levantines et ce n'est qu'en 1718, où fut conclu le traité de Passarowitz, que se termina à tout jamais la lutte des belligérants.

Les sept îles, le littoral dalmate et une partie de l'Épire restent la propriété incontestée de la République jusqu'à ce que celle-ci laisse tomber de sa main défaillante le sceptre qu'elle avait tenu pendant quatre siècles.

Les îles Ioniennes sont prises par Bonaparte en 1797. Deux années plus tard

1. Voltaire écrit : « Il paraît qu'à la bataille de Lépante les Turcs sont restés vainqueurs. »

Digitized by Google

elles deviennent la conquête des Turcs et des Russes, mais la paix de Tilsit les rend à la France. En 1815 elles sont placées sous la protection des Anglais et dix vice-rois y ont exercé successivement une autorité bienfaisante dans sa vigueur, en attendant que le réveil des idées nationales eût forcé le gouvernement anglais à réunir les îles à la Grèce.

Depuis le 1er juin 1864, l'Acropole de Corfou porte l'oriflamme grec.

Nous descendons à la Spianata qui, vers le soir, est le lieu de réunion de la société levantine. Indigènes et étrangers se promènent dans les avenues, de nombreuses petites tables sont dressées sur le gazon pour y prendre le café. Autour du temple de lord Maitland jouent des enfants et broutent des agneaux. Des cavaliers passent, montés sur de petits chevaux turcs. Des popes à la chevelure abondante et habillés de noir, des officiers grecs, des marins de tous pays, des Turcs, des Albanais, combinent un ensemble bigarré. Les Anglais, jadis maîtres de Corfou, n'y paraissent plus qu'en touristes casqués de feutres. La musique militaire se fait entendre. Tout respire le bien-être, sans excitation ni bousculade, et l'on jouit avec une indolence phéacienne des brises de la mer.

A la tombée de la nuit la Spianata est abandonnée. Des lucioles brillent dans les buissons et du sommet des pins se fait entendre le cri plaintif du hibou, ce qui me fait songer aux heures nocturnes passées jadis à l'Acropole d'Athènes.

Les Pâques grecques ajoutent au mouvement de Corfou. Le soir chaque rue est transformée en un bazar oriental. Les boutiques éclairées par des lampes de laiton, étalent des objets plus ou moins attrayants : sucreries turques, miel de fenouil, fritures à l'huile, caviar jaune, olives noires, œufs de Pâques teints en rouge et enveloppés de pâte ayant la forme d'un poulet. Sur les tables des piles d'oranges, des pains de maïs, ainsi que des cierges de toutes couleurs.

Plus loin, des buvettes décorées de minuscules drapeaux indiquant la provenance des vins, des cafés primitifs, des officines de barbiers et de petites pièces où travaillent des ouvriers me rappellent l'aspect si animé, non, si grouillant du bazar d'Athènes.

Passons aux églises où le monde afflue; cependant je n'ai presque rien à dire de ces saints édifices, tant ils sont sobres et de mauvais goût.

A l'église placée sous le vocable de Saint-Spiridion, j'ai pris part au service du Jeudi Saint. Malheureusement les chantres grecs ont, par leur organe nasillard, défiguré les vieux cantiques.

Le soir du Vendredi Saint une procession parcourt la ville à la lueur de torches. Même spectacle le lendemain matin. Les fonctionnaires, la garnison et l'archevêque, escorté de son clergé, y assistent. Les prêtres, couverts de superbes vêtements sacerdotaux sont, pour la plupart, de stature imposante. Parmi eux on distingue de jeunes hommes aux cheveux flottants et dont les têtes rappellent celle de saint Jean l'Évangéliste.

Une bannière à l'effigie de Saint-Spiridion est suivie par des porteurs de croix, de lanternes dorées, de colonnes jaunes, d'où jaillissent des flammes parfumées, et d'un petit sarcophage couvert de velours. De plus on voit passer une sorte de palanquin doré, dans lequel se trouve le corps de saint Spiri-

Digitized by Google

dion. Ecrin bizarre pour renfermer une momie dont le visage noirâtre se balance sur un cou tordu (cette relique est la propriété de la famille Vulgaris).

La procession se mouvant au milieu du peuple en habits de fête est d'un aspect d'autant plus saisissant que la mer et les montagnes lui servent de fond.

A la monotomie des chœurs se joint le bêlement des agneaux. Ces animaux, attachés aux arbres ou aux portes des maisons, sont arrivés à leur dernière heure, ce dont ils semblent avoir le pressentiment. Hélas, auprès d'eux se tiennent de jeunes garçons armés de couteaux; ils n'attendent que le premier coup de cloche, qui doit être le signal de la tuerie générale.

Nous nous rendons à la cathédrale pour l'audition du *Gloria*, cérémonie peu édifiante, à laquelle manque la dignité du culte romain.

Le chant une fois entonné, est comme le prélude d'un tapage infernal qui succède au silence du Carême. On dirait le *Gloria in excelsis*, l'étincelle électrique qui met tout en mouvement.

Des coups de fusil éclatent de tous côtés et des poteries sont lancées par les fenêtres (en souvenir de Judas et de la lapidation des Juifs, autrefois attaqués dans l'île).

Une foule compacte inonde les rues : vieillards, jeunes gens, enfants, tous sont pourvus d'armes à feu qui détonent continuellement.

A cet instant les préposés à la garde des agnelets se précipitent sur leurs victimes. Les coutelas disparaissent dans la nuque des pauvres bêtes et un cri strident s'élève dans les airs.

C'est alors que les sacrificateurs enlèvent la toison des agneaux, dans le sang desquels les doigts se sont teints, pour tracer des croix sur les portes des habitations.

L'usage cruel de ce massacre n'a pas été conservé par l'Église latine, tandis que ce vestige du paganisme subsiste encore dans le rite grec. Le sacrifice des bêtes est le trait le plus hideux des temps antiques. Des dieux de l'Hellade suinte le sang.

Je me hâte de fuir ce spectacle et c'est avec délice que je me retrempe dans l'atmosphère pure de la campagne, sous le couvert de ses oliviers, d'une quiétude si reposante.

Les environs offrent bien plus d'attraits que la ville elle-même. Malgré sa situation au milieu d'un paysage unique, elle n'y prend tout au plus que l'importance d'un détail.

Sir Howard Douglas fit autrefois sauter quelques bastions vénitiens pour construire la *Via Marina*, le long de la mer. Elle nous conduit d'abord à Castrati, faubourg qui confine à des vergers et à des potagers dont la végétation luxuriante est une joie des yeux.

Les maisons, petites, de couleur bizarre, et à un seul étage, disparaissent en partie sous les cyprès, les palmiers, les lauriers et les cactus. Fréquemment on trouve encastrés dans les murs des fragments antiques.

Dans ces lieux paisibles broutent des agneaux et les femmes s'occupent au bord des citernes, tandis que les hommes bêchent la terre comme Laërte au temps d'Homère.

Digitized by Google

Il y a aussi des maisons sans fenêtres. Quand, par les portes toujours ouvertes, on glisse un coup d'œil volontaire ou non, dans l'intérieur des habitations, on y aperçoit ordinairement des chambres proprement tenues. Au-dessus du lit recouvert d'étoffe blanche se trouve la *Panagia*, humble autel éclairé par une petite lampe qu'on a soin d'entretenir.

A Anemilo (*molino veneto*), des palmiers élancés entourent la plus ancienne église de Corfou. Jason et Sosipater lui servent de patrons (curieux souvenir des Argonautes).

Plus loin, nous remarquons la vieille basilique de la *Panagia Paléopoli*, dont nous nous approchons en foulant un sol couvert d'artichauts et d'acanthes. Le portail de l'édifice est envahi par des ronces et des plantes grimpantes. Dans la nef de l'église, qui sent l'abandon, tournoient des hirondelles et gisent des pierres tombales. Il existe encore des familles auxquelles revient le droit d'être inhumées dans cette solitude.

La construction de la basilique offre un singulier mélange de trois époques. Ainsi, pour édifier cette église, on a employé les débris d'un temple païen; l'architrave au-dessus du portail est couvert d'une inscription byzantine, et il est surmonté par le lion de Saint-Marc.

Le prénom de *Paléopoli* est important aux yeux des historiens. Il prouve que l'église s'élève sur le terrain de l'ancienne Corcyre, actuellement ensevelie sous des jardins.

Combien peu il reste des vestiges de ces temps reculés, un érudit français l'a démontré [1].

En face de la basilique sont les jardins modernes d'Alcinoüs, c'est-à-dire le grand parc, et la *Villa reale :* Mon repos.

Comme maison de campagne elle est des plus simples; par sa situation exceptionnelle on la dirait presque sans rivale.

La langue de terre où s'étend le parc est couverte de villas et de jardins, actuellement en pleine efflorescence.

De la terrasse du jardin royal un chemin descend vers la mer. Nous en suivons les zigzags, bordés de massifs de rosiers et de géraniums, dont les fleurs se détachent sur un fond de genêts, de joncs, de caroubes, de pistachiers et de chênes verts. Au pied de la terrasse de hauts cyprès formant avenue, laissent entrevoir la nappe azurée de la mer, de laquelle sort un cap escarpé qui porte à son sommet un bouquet d'arbres.

On sait que sur une des hauteurs de cette langue de terre s'élevait l'Acropole de Corcyre. A l'heure actuelle, une pelouse entourée d'oliviers gigantesques la remplace et des jeunes garçons s'y exercent à la paume.

A l'Assomption, le peuple se livre sur cette plaine verdoyante à la joie un peu retenue de la danse de la *Sagra*.

Nous gravissons le chemin qui mène à la chapelle de l'Assomption; en l'honneur du Vendredi Saint des femmes fleurissent de myrtes ce petit asile de la prière.

A nos pieds, dans le cadre des collines boisées, repose le lac de *Kalichio-*

1. *Recherches archéologiques sur les îles ioniennes*, par M. Othon Riemann (8e livraison de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

Digitized by Google

pulo, dont les rives se perdent dans les roseaux. Au-dessus de nous se dressent les sommets de deux montagnes : l'une est couronnée par une chapelle (*Hagia Kyriaki*), à peine visible sous son massif de cyprès, tandis que l'autre porte à son flanc le village de *Santi Deka* (les dix Saints).

Pour se rendre au lac, on s'enfonce dans un sentier paré de toutes les richesses d'une floraison méridionale. Arrosé par de fraîches sources cet Eden respire une paix indicible.

Des enfants, le sourire aux lèvres, nous offrent des fleurs et nous invitent à entrer dans les jardins pour y cueillir le lotus. Sur le bleu du ciel les frondaisons des oliviers se dessinent, pendant qu'à leur ombre paissent des brebis, qui font doucement résonner les clochettes pendues à leur cou. Le lac brille à travers le treillage fleuri des jardins: son charme nous attire, mais il faut monter encore pour jouir de l'ensemble d'un panorama féerique. Quel spectacle en effet !

Au-dessous, le golfe est plongé dans le silence du rêve. Deux îles émergent des flots qui s'évanouissent au large; à l'horizon s'estompent les montagnes de l'Épire.

Ce golfe, c'est le miroir de Diane. Endymion somnole dans les buissons de myrte, et la nuit — quand le reflet de la lune vacille sur les ondes — des nymphes viennent s'y plonger discrètement.

L'endroit où nous sommes s'appelle : *Canon* ou *one gun battery*.

D'après FERDINAND GREGOROVIUS,
Résumé et adapté par
MME D'HARRASOWSKY.

(*A suivre*).

Digitized by Google

LES CORNES ET LES POINTES

LE SOMMET, LA LANCE, LA FOUDRE, KRONOS

La comparaison que l'homme établit de bonne heure entre le monde extérieur et son propre organisme, les idées générales qui résultent de cette comparaison, les racines qui servent à exprimer ces idées, ont été étudiées depuis longtemps; mais cette étude peut être poursuivie, car ce n'est pas seulement à lui-même que l'homme ramène le monde extérieur, c'est encore aux objets qui lui sont familiers, et qui, par cela même qu'ils sont assujettis ou façonnés à son usage, sont comme un prolongement extérieur de son être.

Parmi ces objets, l'un de ceux qui lui ont été les plus familiers à une époque reculée, c'est le bœuf, domestique ou sauvage, et son organe caractéristique : la corne.

A l'époque pastorale, le bœuf est sa principale richesse; à l'époque agricole, il est le compagnon de ses travaux, son métayer, comme disaient les anciens Romains (Pline, VIII, 46); le bœuf est divinisé avec Apis, la vache avec Isis et Io.

Le bœuf sauvage, au contraire, est un ennemi dangereux, mais une conquête glorieuse (Cés., G. G., VI, 18). S'il disparaît de bonne heure des régions plus sèches et plus escarpées du versant méditerranéen, il se maintient presque jusqu'à nos jours dans les vastes et fraîches forêts du nord. César l'appelle *ūrus*, et fait ainsi passer en latin l'adjectif allemand *auer* : l'*aurochs* est le bœuf sauvage.

Domestique ou sauvage, le bœuf porte en avant les deux pointes menaçantes de ses cornes, et s'en sert pour percer son ennemi; tandis que les petits troupeaux, moutons et chèvres, les portent recourbées en arrière, et frappent de préférence avec leur front. Leur corne est plutôt un ornement, celle du bœuf, une arme offensive redoutable.

Aussi est-ce à la corne du bœuf qu'on ramène les principales pointes : les pointes rocheuses des montagnes, les pointes de lances, et la pointe de feu, le trait envoyé par les dieux, la foudre.

Les mots qui expriment ces idées dérivent pour la plupart d'une source commune, la racine *Kar*, *Ker*, *Kar*, qu'on retrouve sous deux formes allongées : 1° *Karan*, *Karn*, *Kran*, *Kern*, *Korn*; 2° *Kerat*, *Quirit*, *Card*, et les variantes de ces deux formes.

La première, *Karan*, etc., donne au latin *Cornu*, corne, et parfois sommet :

Digitized by Google

cornua Parnassi (Stace, *Théb.*, V, 532), à l'allemand *horn*, corne (en Suisse, sommet); elle donne encore au latin *Quirinus*, qui, d'après Festus et Macrobe, signifie le lancier. *Quirinus* est un surnom commun aux dieux et aux rois guerriers, à Mars au repos, suivant Servius, à Janus, suivant Suétone, à Romulus et à Remus; enfin elle donne au grec κεραυνός, la foudre. On retrouve cette racine même dans les langues sémitiques.

L'arabe a *qāren*, l'hébreu *qéren* qui signifient corne, le mot hébreu signifie de plus saillie pointue (Ezéchiel, 43,15), enfin la foudre. Un mot d'Habaquq est tout à fait caractéristique à cet égard. Le prophète décrit la venue triomphale du Seigneur, d'Éloha (III, 4) : « Son visage, dit-il, est radieux comme la lumière du jour, ses mains portent des cornes, *qarnim* »; *cornua in manibus ejus*, dit la Vulgate. Ces cornes ont fait le désespoir de bien des commentateurs. Cependant le verset devient très intelligible si on explique *qarnim*, cornes, par des traits, des pointes de feu, la foudre, κεραυνός que les Grecs mettaient également dans la main de Zeus.

La seconde forme, *Kerat*, signifie corne en grec. En latin, *quirit* est le porteur de la lance ou de la pique que les anciens Sabins appelaient *Quiris* : « hasta quiris priscis est dicta Sabinis » (Ov., *Fastes*, II, 477); *cardo* est le gond, le pivot autour duquel tourne la porte; *carduus*, le chardon hérissé de pointes.

Sous l'une ou l'autre forme, *Caran* ou *Kerat*, qu'elle soit allongée par l'addition d'un *n* ou d'un *t*, la racine qui signifie surtout la corne donne des noms aux pointes, grandes ou petites, immobiles ou rapides et meurtrières. Elle sert de plus à nommer le dieu qui fut armé de la foudre avant Jupiter dont il est le père ou le prédécesseur, Kronos, dont le nom semble un affaiblissement de κεραυνός; enfin les sources, les forêts et, ce qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire, les pays voisins d'anciennes constructions mégalithiques, théâtres des cultes primitifs de la Terre ou des Euménides, ses filles, bien antérieures à Zeus, et par conséquent aux Aryens.

Maître de la foudre, Kronos est également le dieu des sommets pointus. Quelques années avant l'ère chrétienne, Diodore dit que, de son temps, les sommets élevés des montagnes de Sicile sont encore appelés Κρονία, et consacrés à Kronos. Le dieu oriental assimilé à Kronos par les anciens, Moloq, qui, comme lui, dévore les enfants, est représenté avec une tête de bœuf, et honoré sur les sommets sous le nom de Melqom, qui n'est qu'un pluriel de Moloq et présente ainsi une grande analogie avec Κρονία.

Ce dieu est le maître du monde[1]. A Κρόνος se rattache κραίνω, commander, faire obtenir; κοίρανος, souverain, est à κεραυνός ce que οὐρανός est au sanscrit *varouna*. Enfin ce dieu souverain est celui dont l'empire ne passe pas comme celui des hommes; il est l'Éternel ou au moins le Durable, le Temps, χρόνος, et quand Jupiter l'aura dépossédé et qu'il ne sera plus que le dieu des races déchues, son nom deviendra le synonyme de décrépitude et d'affaiblissement sénile : κρονόληρος, vieux radoteur.

1. Ce sens de Kronos, le second en date, celui de roi, est aussi celui de Moloq dont la forme est à peu près identique à celle de Malek, Melq, suivant l'orthographe, mots hébreux et arabes signifiant roi. La Corne, *Qéren*, est prise en hébreu comme synonyme de puissance.

Digitized by Google

A Kronos les Grecs donnent comme femme Rhéa, celle qui coule : c'est la source, Κυρήνη, κρήνη. Ces deux mots ne sont, comme κεραυνός et κρονός, que deux formes différentes du même nom. Dans les dialectes éolien et dorien, plus voisins du latin, ce nom s'écrit κράνα, κρανη; nous arrivons à l'antique déesse latine dont parle Ovide : « *Grane*, qui naquit au milieu des marais de l'Hélerne » (*Fastes*, VI) et qui plus tard, sous le nom de *Carna*, épousa Janus, équivalent de Zen, première forme de Zeus ou Jupiter. Cette nymphe des eaux devint alors une personnification de la population primitive du Latium, soumise à son vainqueur comme l'épouse à l'époux : ainsi la Thébaine Hermione épouse le Phénicien Cadmus; ainsi Maïa, Électre, Antiope et tant d'autres sont les épouses de Jupiter, l'Aryen.

Κρήνη dérive de Κρόνος, comme la source descend des flancs de la montagne sur laquelle elle s'appuie[1]. Il y a association, mariage, entre le sommet et la source. Comment expliquer autrement la parenté du celtique *Dun*, hauteur, avec les noms de fleuves qui, de la Russie à la France, sont formés du même monosyllabe, le *Don*, le *Danube*, le *Dun* (Seine-Inférieure), la *Dogne* (Puy-de-Dôme)? Le même rapport se trouve entre le nom du mont *Dore* en Auvergne, du mont *D'Or* près de Lyon, du *Monte d'Oro* en Corse, et des innombrables rivières ayant des noms analogues. Le Dore d'Auvergne, les Doria, Durance, Douro, etc., qui sont généralement des torrents, entre le Djerdjura (Jurjura) et les nombreux oued Djer d'Algérie?

Pour revenir à *Carna*, cette divinité possède un attribut curieux : c'est la déesse des gonds : « *dea cardinis* hæc est ». Elle a reçu ce don de Janus son époux, dit Ovide. Son nom ferait plutôt croire que c'est elle qui le lui a apporté en dot. Janus est également le dieu des gonds. Cette invention si simple en apparence, qui faisait pivoter une porte autour d'une pointe, du gond, *cardo*, avait paru si merveilleuse aux anciens qu'ils en faisaient honneur aux dieux : une porte était une fermeture bien plus maniable que les grosses pierres qu'on roulait à l'entrée des habitations primitives.

Des noms géographiques nombreux se rattachent à celui du dieu Kronos, ou mieux à notre racine Karn, et ses variantes. Ce sont les noms de différents pays d'Europe, rocheux, boisés, ou voisins de constructions mégalithiques, ou enfin sanctuaires vénérés de divinités archaïques.

Outre les *Kronia* de Sicile dont nous avons parlé, nous trouvons en Grèce la ville de Corinthe, située sur un sommet escarpé, et dont le sol est tout en reliefs, ou mieux, en sourcils, et en creux, dit Strabon : Κόρινθος ἅπασα ὀφρυῶτε καὶ κοιλαίνεται. A ce sommet on arrivait par un bois de cyprès nommé Κρανεῖον (Pausanias, II, 2). A quelques lieues au nord, Mégare est assise au pied de collines appelées les *Cornes*, κέρατα, non loin de cette haute montagne de Géranée, qui doit son nom à notre racine, et non aux Grues (γέρανοι) qui préfèrent les marais plantureux de l'Asie à ses sommets escarpés. C'est en effet sur les cimes pointues (ἄκρα) de cette montagne que Mégarus, fils de Jupiter, vint, à l'époque du déluge de Deucalion, chercher un refuge contre l'envahissement des eaux.

1. La transition est fournie par le mot κρονός, eau jaillissante, source, fontaine (Chassang, *Dict. gr.-fr.*).

Digitized by Google

Pausanias parle aussi de Cérynée, ville située entre l'Arcadie et l'Achaïe, sur une montagne qui porte le même nom, ainsi que le fleuve qui en sort : on y honore particulièrement les Euménides (III, 13). Il cite également un bois sacré situé dans la chaîne du Taygète, au nord de Sparte, près de l'autel où Tyndare exigea des prétendants à la main d'Hélène le serment de s'unir pour défendre ou venger celui d'entre eux qui serait choisi comme époux. Tout auprès sont sept colonnes de forme primitive (κατὰ τρόπον, οἶμαι, ἀρχαῖον), sans doute des menhirs. Le bois sacré qui s'étend auprès de l'autel et des sept colonnes s'appelle Κράνειος (Paus., III, 20).

Près d'Olympie est une colline qui domine la ville et le cours de l'Alphée. Pindare l'appelle le sommet pointu, l'aigrette de Saturne : ὁ Κρόνου λόφος.

Les Athéniens, si anciens suivant Platon (*Timée*), portent le nom de Κρανάοι au temps du déluge de Deucalion, avant de prendre successivement ceux de Cécropides puis d'Athéniens (Hérodote, VII, 44). Aristophane donne à l'Acropole le nom de Κρανάα.

De la ville des Atlantes *Cerné*, de l'île de *Cerné* dans l'océan Indien, nous ne connaissons guère que le nom; mais nous trouvons en Italie d'autres noms intéressants à étudier.

La Corse, l'une des provinces de Kronos, suivant Diodore, et non la moins montagneuse, est appelée par les Grecs Κυρνος. Ce nom lui appartient si bien que des Corses iront en Sardaigne, au milieu de populations vêtues de peaux, fonder *Cornus*, aujourd'hui Corneto, et *Carnalis* qui deviendra *Caralis*, puis Cagliari (Pausanias, X, 17).

Dans le Latium, près de Tusculum, était le bois sacré, *lucus*, de *Corne*, sanctuaire antique et vénéré, selon Pline, et consacré à Diane par le roi Latinus.

A Rome même, le quartier des Carènes où demeurait Cicéron, les *lautæ Carinæ* de Virgile, est loin du Tibre et de ses navires : il renferme des maisons de forme bizarre que Servius, pour expliquer ce nom, compare à des carènes de navire. Mais au milieu de ces maisons est un temple de la déesse Tellus, en grec Γαῖα, Gæa, la mère de Kronos, la femme d'Ouranos, en latin Cœlus. Or le quartier des Carènes est adossé au mont *Cœlius*, qui semble signifier consacré à Cœlus. Il y a là dans ce rapprochement du temple de l'antique déesse et de la colline voisine consacrée au dieu son époux, un souvenir archaïque qui nous permet de rattacher le nom des *Carinæ* à notre racine.

Enfin au nord-est de l'Italie, entre les Alpes et la Pannonie, s'étend le peuple des Carni, qui ont recouvert la Carniole, la Carinthie, les Alpes Carniques, et peut-être la Styrie. D'où vient leur nom ? Des forêts de chênes dont le pays est encore aujourd'hui couvert, et qui donnent lieu à un commerce si important de bois entre Marseille et Trieste ? Est-il tout simplement apparenté au mot *horn*, corne, qui, non loin de là, en Suisse, termine tant de noms de montagnes ? L'une et l'autre hypothèse sont admissibles.

Loin de la Grèce, de l'Italie, des Alpes, en France même, de nombreuses localités portent des noms apparentés à notre racine.

En Auvergne, au-dessus de Saint-Nectaire-les-Bains (Puy-de-Dôme), s'élève le mont Cornador, qui portait un dolmen, aujourd'hui détruit à la suite d'un nivellement du sol. A quelques kilomètres de là, Cornols nous présente au moins les ruines d'un dolmen récemment jeté à terre, et tout autour de nom-

Digitized by Google

breuses éminences dont les sommets sont hérissés de pointes basaltiques.

En Bretagne de tels noms sont fréquents. Il faut laisser de côté ceux qui commencent par Ker, préfixe aujourd'hui sans importance, comme les autres préfixes bretons Plou et Tré, ou les suffixes normands, ville, tot, fleur, bec. Nous ne retiendrons que les noms commençant par Kern, Karn, Korn et leurs variantes.

Tout le monde connaît au moins de nom les alignements de Carnac et même leurs voisins de Plou-*karn*-el (Morbihan). On connaît moins la Tablette de Cournon, dolmen situé à 16 kil. de Redon (Ille-et-Vilaine), le dolmen et le tumulus de Créhen (Côtes-du-Nord), les menhirs et les restes du camp dit de César, près de Lincarnoet (arr. de Guingamp), et, près de là, Carnoet avec ses bois, ses rochers, ses menhirs. Enfin la plus grande peut-être des rares forêts de l'Armorique, celle de Carnoet, près de Quimperlé, dans un pays où abondent les monuments préhistoriques.

N'est-on pas amené naturellement à rapprocher ce nom de celui des Carnutes, de ce peuple gaulois dont la forêt s'étendait de Chartres à la Loire et renfermait le centre religieux peut-être le plus important de la Gaule, celui où avait lieu l'élection du chef des druides (Cés., V, 1)?

Enfin au nord de Paris, entre Beaumont-sur-Oise et Luzarches, est la belle forêt de Carnelles où l'on trouve le plateau dominant de Carnelles, qui s'élève à 209 mètres, et d'où la vue s'étend dans toutes les directions, et le dolmen si connu sous le nom de Pierre Turquoise.

Au Sud, plus loin que Dampierre (Seine-et-Oise), le bourg de Cernay-la-Ville est adossé à la pointe d'un plateau abrupt qui refoule vers le Nord les petits affluents de l'Yvette. Cette pointe a la forme d'un éperon, ses flancs sont hérissés, semblent même formés d'un énorme amoncellement de blocs de grès.

Ainsi, à une époque reculée, l'homme a emprunté à la corne du bœuf le nom qui lui a servi dans la suite à nommer toutes les pointes, rocs, sommets aigus, lances, flèches, la foudre même et le Dieu suprême dont elle est l'attribut par excellence, puis la source et la forêt où l'homme établit ses sanctuaires primitifs, enfin les pays où s'élèvent ces monuments d'une antique architecture qui sont, avec des armes, des outils et quelques noms géographiques, les seuls témoins de cette civilisation disparue depuis tant de siècles.

AL. JODIN.

Digitized by Google

LES PYRÉNÉES

DÉVELOPPEMENT

DE LA CONNAISSANCE GÉOGRAPHIQUE DE LA CHAINE

Par M. P. CAMENA D'ALMEIDA[1]

Ce n'est pas dans la *Revue de géographie* qu'il est nécessaire de faire l'éloge de notre collaborateur et ami, M. P. Camena d'Almeida, qui, grâce à sa connaissance approfondie de l'anglais, de l'allemand, du russe, tient mensuellement, depuis six ans, nos lecteurs au courant des travaux publiés dans les recueils étrangers les plus renommés. Ses études à l'École normale supérieure, où il a eu pour maître M. Vidal de Lablache, et dans les universités d'Allemagne, son propre enseignement à la Faculté des lettres de Caen, l'avaient préparé, non moins que son séjour dans la région pyrénéenne, à aborder, le premier, en Sorbonne, dans une thèse de *doctorat ès lettres*, ces sciences récemment acclimatées à la *faculté des lettres*, la géologie, la topographie, voire la géodésie. C'était pour lui un honneur et quelque peu aussi un danger.

Je gage que plus d'un lettré lui aura, du fond du cœur, pardonné ces sciences duriuscules, en faveur de la netteté du plan, de la pensée et du style.

On lui a bien fait, nous a-t-on dit, des reproches assez vifs sur l'hydrographie et l'orographie ; mais ils n'ont porté, en somme, que sur une ou deux phrases, mal interprétées à cause de leur concision extrême.

Négligeons la soutenance elle-même, à laquelle nous avons eu le regret de ne pouvoir assister, et considérons de nos propres yeux le livre de notre collègue.

Nous trouvons d'abord une remarquable introduction, qui nous fait toucher du doigt les raisons qui pendant près de seize siècles se sont opposées à la connaissance véritable des Pyrénées. Leur situation et leur structure même les condamnaient à une « obscurité prolongée ». Aussi bien rendons-nous compte, à la suite de M. Camena, de ce qu'est *connaître une chaîne de montagnes*.

« Connaître une chaîne de montagnes, c'est être à même d'en déterminer l'orientation, les dimensions, la structure géologique et le relief; c'est pouvoir en distinguer les fractures, les lignes de dislocation; c'est y suivre la direction des vallées, en étudiant les routes qu'elles peuvent ouvrir dans la chaîne, suivant son axe ou entre ses versants opposés; c'est être capable de définir

1. Armand Colin et Cie, éditeurs, 1893.

Digitized by Google

d'une façon précise l'altitude des sommets, celle des passages, d'évaluer au besoin le volume total de la chaîne et l' « effet » que produirait sa dispersion uniforme sur une contrée ou sur un continent entier. »

D'un tel programme, les anciens, Strabon et Ptolémée, pour ne parler que des plus autorisés, n'avaient pas la moindre idée.

M. Camena d'Almeida nous fait assister à l'évolution de la légende géographique des Pyrénées, aussi intéressante et aussi étrange à coup sûr que n'importe quelle légende historique. Le nom de *Pyrénées*, appliqué à une ville près de laquelle l'Ister aurait pris sa source, apparaît pour la première fois dans Hérodote. Suivant Diodore de Sicile, il serait dû à l'embrasement de grands bois aux épais fourrés. « Sur la surface du sol ainsi enflammé, l'argent ruissela à flots, et la fusion des substances naturelles d'où se tire ce métal produisit de nombreux ruisseaux d'argent pur. »

Strabon oriente mal, très mal, les Pyrénées, du sud au nord (II, 5,27; IV, 5,1); en effet, il les rattache aux Cévennes, qui, aux yeux de beaucoup de géographes, se reliaient elles-mêmes aux Alpes.

Les anciens, et tout spécialement les Romains méconnaissaient la montagne. « Ils ne nous ont laissé, dit Humboldt, aucune description des neiges éternelles, des glaciers. » Les éviter, les tourner, les couper de routes, dans leurs parties les plus accessibles, telle a été leur diplomatie, si je puis ainsi parler, envers les « jougs », *juga montium*, qui leur avaient militairement joué plus d'un mauvais tour.

« Les routes des Pyrénées, dit l'auteur, furent et restèrent surtout des routes stratégiques, et le commerce de l'Espagne avec les pays voisins se borna au commerce maritime. »

Au moyen âge, cette chaîne ne pouvait guère être envisagée d'ensemble : le versant méridional en était dévolu aux musulmans, le versant septentrional aux chrétiens. Ceux-ci se rendaient bien pédestrement en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais, par crainte des Basques, c'est le col de Pertus qu'ils fréquentaient presque exclusivement.

Au XIIIe siècle, on ignore encore les montagnes, faute de pratique, mais on commence à philosopher sur elles, et on fait parfois d'heureuses trouvailles; témoin Albert le Grand, qui, observant que les plus hautes montagnes se trouvaient surtout au bord de la mer, émet la théorie suivante (*Prop. elem.*, V, p. 303).

« Montes nascuntur ex terræ motu ubi superficies terræ solida est et compacta et scindi non potest : tunc enim ventus fortiter multiplicatus et agitatus elevat locum illum in sublime et facit montes (*les dunes?*) : et quia terræ motus frequenter habet naturam juxta mare et juxta aquas claudentes aliquos poros terræ, ne evaporet vapor terreus in visceribus terræ clausus, ideo juxta mare et juxta aquas frequentissime nascuntur altissimi montes. »

Léonard de Vinci n'était pas moins bien inspiré quand il disait que « c'est dans les eaux qu'ont pris naissance les fossiles aujourd'hui enfouis dans les montagnes ».

A la fin du XVIe siècle ont lieu les premières ascensions méthodiques dans les Pyrénées. L'historien de Thou nous retrace celle que M. de Candale accomplit en 1582 au pic du Midi d'Ossau.

Digitized by Google

Les travaux de Thevet, d'Oihenart, de Pierre de Marca, ne sont pas sans intérêt en ce qui concerne les Pyrénées, bien que rien n'y fasse entrevoir une direction scientifique. Mais on peut dire qu'une ère nouvelle s'annonce avec la carte militaire de Roussel (1720), fort supérieure à celle de Robert Jaillot, de trente années antérieure.

M. Camena d'Almeida a trouvé à la bibliothèque de Rouen un mémoire inédit du maréchal de Noailles, « manuscrit de 343 pages, d'une écriture fine et serrée », où ont été consignées les observations par lui faites durant trois années de voyage aux Pyrénées (vers 1719).

Nous ne saurions mieux faire ici que de citer textuellement notre savant collègue :

« L'œuvre du maréchal de Noailles, dit-il, est surtout militaire, et écrite pour un objet pratique. Le titre détaillé du mémoire en fait foi. L'auteur s'est préoccupé de donner « la légende de tous les cols, passages et ports qui vont de France en Espagne, traversant les Pirennées à compter depuis la mer Méditerrannée près de Colioure jusqu'au royaume d'Aragon, les endroits d'où ils partent, où ils vont aboutir, le temps qu'il faut d'un lieu à un autre d'un pas réglé, les passages qu'on pourroit détruire, et les troupes qu'il faudroit pour garder cette frontière. »

« Tout ce qui a trait à la défense est soigneusement examiné. Le maréchal de Noailles a remarqué que, aux abords du Pertus, il y a de « grandes pelouses » où l'infanterie pourrait facilement camper, que l'eau, le bois et le fourrage s'y trouvent en abondance, et il fait à ce sujet des réflexions dont les campagnes ultérieures, lors de la Révolution, ont prouvé la vérité...

« Ces détails ne sont pas les seuls que l'on trouve dans ce mémoire. Il en est d'autres, dont la géographie proprement dite aurait pu faire son profit, qui auraient épargné beaucoup de recherches inutiles, si l'œuvre patiente et minutieuse du maréchal n'était pas restée inédite. Nous y rencontrons une comparaison pleine de vérité entre les Alpes et les Pyrénées: ces dernières « sont, en beaucoup d'endroits, plus difficiles à traverser que ne le sont les Alpes, à l'exception de la partie du Roussillon, par où les armées ont souvent et commodément passé ».

« M. de Noailles sait que « le Canigou est la plus haute montagne du Roussillon », mais il se garde bien de croire, comme d'autres l'ont fait encore longtemps après lui, que ce sommet est le plus haut des Pyrénées. Tout au contraire, il ajoute : « Les montagnes de Caraussa, autrement appelées Saint-Pierre, au-dessus du Mont Louis, frontières de la Catalogne, du Conflent et de la Cerdagne française, ces montagnes sont plus hautes que celles du Canigou. » Quant au plus haut sommet de la chaîne, le maréchal avec infiniment de bonheur, déclare qu'il faut le chercher dans la « montagne Maladet ». « *Je la crois la plus haute des Pirennées*, écrit-il, parce qu'il y a beaucoup plus de neiges qu'il n'y en a sur toutes les autres. Il est même croyable qu'il y en a depuis le déluge puisque en bien des endroits il y en a plus de cent pieds de hauteur qui se sont constituées en glace d'une couleur bleue, brillante comme le cristal. »

M. Camena d'Almeida nous semble autorisé à conclure que le Mémoire du maréchal de Noailles « est la seule œuvre du XVIIIe siècle qui, avant les tra-

Digitized by Google

vaux de d'Arcet et de Ramond, ait décrit minutieusement les Pyrénées; l'oubli où elle tomba fit que les explorateurs qui venaient à la suite eurent à tâtonner là où elle eût pu leur épargner les incertitudes des premiers pas. »

Concurremment, le sens de la nature s'éveillait en France. En 1741, La Martinière exhumait certain manuscrit du président Corberon[1] que nous avons appelé « le manifeste un peu attardé de la grande et de la vraie géographie, de la géographie physique ».

De son côté « Guettard[2] (1715-1786) creusait le sol et donnait l'exemple de ces reconnaissances géologiques qui nous révèlent le présent comme le passé de notre planète ».

Enfin Cassini de Thury (1714-1784) dressait la première carte topographique de la France.

Tous trois eurent pour contemporain Buffon qui adopta les erreurs de Philippe Buache (les bassins fluviaux), mais qui « fit partager à son siècle l'admiration que lui-même éprouvait pour les beautés de la nature ».

C'est le savant Génevois Horace-Benedict de Saussure (1740-1799) qui dota l'orographie de son « Discours de la méthode ». Cette méthode peut être ainsi résumée :

1° Considérer d'abord si une montagne est isolée ou si elle fait partie d'un assemblage de montagnes liées entre elles sous la forme de groupes ou de chaînes;

2° Si c'est un groupe, déterminer la forme et les dimensions de ce groupe, et la manière dont ses parties sont liées entre elles;

3° Si c'est une chaîne, déterminer sa direction, sa largeur, son étendue, si elle est simple ou composée et, dans ce dernier cas, nature et disposition des chaînes partielles qui entrent dans sa composition;

4° Nature ou espèce de pierre dont chaque montagne est composée; si elle est homogène, c'est-à-dire de la même nature dans toutes les parties de son étendue; si elle ne l'est pas, déterminer les dimensions de ces différentes parties;

5° Si elle renferme des mines. soit en filons, soit en couches. Nature de ces mines;

6° Observer la hauteur à laquelle les neiges demeurent perpétuelles, et la hauteur à laquelle cessent de croître les arbres, les arbrisseaux et les plantes à fleurs distinctes;

7° Observer avec soin l'état d'accroissement ou de décroissement des glaciers, déterminé en particulier par ce qu'on appelle *moraines*, etc.

Pressons ce programme, et nous dirons qu'il est d'abord topographique, puis géologique, enfin climatologique. Tel est l'ordre qu'a voulu Saussure, que nous voulons nous-même, et qu'il faut, sous peine de dérailler, rigoureusement maintenir dans toutes les études de géographie physique.

C'est cette « hiérarchie » même que nous avons observée dans un travail qui sera publié prochainement.

1. M. P. Camena d'Almeida ne le mentionne pas. Nous renvoyons à nos « Deux Buache », 1887.
2. *Id. Ibid.* M. Camena d'Almeida a également omis Guettard.

Digitized by Google

Ramond (1755-1827) fut le Saussure des Pyrénées :

« L'œuvre de Ramond est multiple, dit M. Camena; il démontra expérimentalement que les formations géologiques les plus anciennes ne constituent pas toujours les sommets des montagnes; il classa, aussi bien qu'on pouvait alors le faire, les terrains des Pyrénées, détermina leur disposition en chaînons parallèles successifs qui forment chacun à leur tour une section de la ligne de faîte, étudia la formation des vallées, le régime des neiges et des glaciers, apportant à cette tâche immense une activité infatigable, une science consommée, un enthousiasme qui finit par se communiquer[1]. »

A l'auteur des *Voyages au mont Perdu* et des *Observations faites dans les Pyrénées*, il faut joindre l'*Essai* sur *la Constitution géognostique des Pyrénées* (1823), de Charpentier.

De la géologie on peut dire que souvent, sinon toujours, elle explique la topographie. Un grand géologue n'a-t-il pas fait cette remarque fort juste que « chaque variété de terrain produit une forme spéciale de sommets »? La plupart des montagnes granitiques, jusqu'à une certaine élévation, ont des formes arrondies, des pentes douces, et un sommet plus ou moins aplati; si elles s'élèvent davantage, comme le pic du Midi d'Ossau, les pentes deviennent plus raides, et le sommet plus aigu. »

Est-il étonnant dès lors que M. P. Camena d'Almeida ait consacré à la géologie une si notable partie de sa thèse? Il a, tant en général que pour le cas particulier des Pyrénées, discuté la théorie neptunienne de Buffon, la théorie des soulèvements d'Elie de Beaumont[2], l'auteur, avec Dufrénoy de la *Carte géologique de France*, la théorie des affaissements et des failles de Constant Prevot[3], de Lory et de Magnan, celle-ci complétée plutôt que contredite par la théorie des plissements de M. Suess.

Nous pouvons dire hardiment que bien rares en France sont aujourd'hui les géographes qui aient une connaissance aussi large de la science géologique contemporaine, et que c'est là pour M. Camena une force, une supériorité incontestables.

Lorsqu'il en vient à l'orographie proprement dite, c'est aux topographes émérites qu'il tend la main, à MM. Coello, de Saint-Saud, Wallon, Lequeutre, Schrader, à M. Schrader surtout, le disciple du colonel Goulier, qui, associé pour la géologie à M. de Margerie, est arrivé, dans cette question des Pyrénées, à la pleine lumière.

Mais nous ne saurions insister. M. Schrader a lui-même, dans la *Revue de Géographie* (janvier 1886, p. 8-14), décrit son instrument de notation « l'orographe » et comparé avec une grande précision le versant français et le versant espagnol des Pyrénées. « En France, nous avons la topographie secondaire, a-t-il dit; en Espagne, la topographie primaire. »

Dans le dernier numéro des *Nouvelles géographiques*, M. Schrader annonce qu'il étudiera le livre de M. d'Almeida. Ce sera là sûrement un important complément, ou, pour mieux dire, une reprise de la récente soutenance en Sorbonne. Peut-être y reviendrons-nous nous aussi.

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. M. Camena a consacré à Ramond une quarantaine de pages vraiment magistrales.
2. Présentée par lui à l'Académie des sciences, dans la séance du 22 juin 1829.
3. Séance de l'Académie des sciences, du 30 septembre 1850.

Digitized by Google

CONGRÈS

DES

SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

(5-8 AVRIL 1893)

Section géographique

Le bureau est ainsi composé : M. Alexandre Bertrand, président de la session; MM. le colonel de la Noë, Himly, Maunoir, présidents des séances; Bladé, correspondant de l'Institut à Agen, et Lièvre, président de la Société archéologique de la Charente, assesseurs; Hamy, secrétaire.

M. *A. Bertrand*, en ouvrant les travaux de la session, rend hommage à la mémoire du président de la section de géographie, M. l'amiral Jurien de la Gravière, qui n'a pas encore été remplacé, et souhaite la bienvenue aux membres des sociétés qui se sont rendus à l'appel du Comité.

M. *Ludovic Drapeyron* fait connaître le projet formé par la Société de topographie de France d'élever un monument à Cassini de Thury, l'auteur de la grande carte de France, et sollicite le concours des sociétés de géographie en faveur de cette œuvre scientifique et patriotique.

MM. Bertrand, Himly et Hamy, de l'Institut, applaudissent à ce dessein.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

M. *Auguste Chauvigné*, secrétaire général adjoint de la Société de géographie de Tours, continue par un mémoire sur la *Géographie historique et descriptive de la Champagne tourangelle*, la série de ses travaux sur ces différents pays compris dans l'ancienne province de Touraine. La Champagne est située au centre même de la province et forme une vaste plaine comprise entre le Cher, l'Indre, l'Indrois et l'Oliyet; les limites données par les documents anciens sont complètement d'accord avec la configuration du sol. Les principales localités sont : Sablaines, au milieu du plateau, le Liège, Lunillé, Céré, Mareuil, Faverolles, Chenonceaux, Bléré, Véretz, Chambray, Vallères, Azay-le-Rideau, Montbazon, Cormery et Raignac, célèbres par leurs châteaux et par les souvenirs d'un passé très important. Des voies romaines, dont le tracé est maintenant fixé avec certitude, ont sillonné la région ainsi que quelques routes dont le détail précis est donné dans la carte qui accompagne

Digitized by Google

le mémoire. Le sol est d'une fertilité remarquable; il produit en abondance toutes les céréales. M. Chauvigné donne des aperçus intéressants sur la nature des habitants, leur langage et leurs coutumes, dont quelques-unes offrent des particularités curieuses.

M. *Bladé*, correspondant de l'Institut, donne lecture d'un mémoire sur les traces de l'embouchure de la Garonne. Il montre par des textes de l'antiquité et du haut moyen âge que le fleuve a toujours porté le même nom depuis sa source jusqu'à son embouchure. La prétendue réunion du Gar et de l'Onne, qui constitueraient la Garonne, comme cours d'eau et comme nom, n'est qu'une imagination récente. Il n'existe, en effet, aucun torrent appelé le Gar. Celui que certains auteurs appellent l'Onne porte dans les anciennes cartes les noms du Neste de Larbouste de Gô. Il ne tombe pas d'ailleurs dans la Garonne, mais bien dans la Pique, affluent de ce fleuve. Les Thermes des Onésiens de Strabon ne sont donc pas représentés par Bagnères-de-Luchon. M. Bladé prouve aussi que l'appellation de Gironde, appliquée au cours inférieur de la Garonne, à partir du Bec-d'Ambez, est d'origine relativement récente; un document de géographie officielle de 1294 suffirait seul à prouver que le nom de *Mare Gironda* s'appliquait à une portion assez importante de la Garonne, en amont même de Bordeaux.

M. de la Noë expose, à la suite de la communication de M. Bladé, les principes qui devraient être suivis dans le choix du nom des bassins. Scientifiquement le cours d'eau qui donne son nom à un bassin est celui dont le profil développé laisse au-dessous de lui les profils développés de tous les autres cours d'eau projetés sur le même plan. A ce compte le bassin de la Garonne devrait être appelé bassin du Lot. C'est l'Allier qui remplit les mêmes conditions dans le bassin dit de la Loire.

M. *Grellet-Balguerie*, de la Société archéologique de Bordeaux, présente à la section un travail dans lequel il s'efforce de mettre en lumière quelques-unes des modifications anciennement subies par l'embouchure de la Gironde, et notamment les transformations de l'île de Cordon, devenue l'îlot rocheux de Cordouan, qui porte le phare du même nom.

M. *Émile Belloc* communique le résultat de ses nouvelles recherches sur les lacs des Pyrénées. Il en a visité un grand nombre l'année dernière et en a sondé quelques-uns, entre autres celui de Cailliaonas (Hautes-Pyrénées). Ce lac, situé à 2,105 mètres d'altitude, est d'autant plus curieux à étudier que sa profondeur (105 mètres) est considérable relativement à sa superficie, ce qui amène M. Émile Belloc à conclure que la profondeur des lacs de montagnes, ouverts dans la roche dure en place, est en raison de la hauteur et de la verticalité des pentes qui circonscrivent leur périmètre. L'auteur passe en revue les différentes causes qui ont concouru à la formation et au comblement des lacs pyrénéens et conclut « que la force vive des anciens glaciers loin d'avoir approfondi ou protégé les cuvettes lacustres, a été au contraire un instrument actif de comblement toutes les fois que les courants de glace se sont heurtés à des affleurements abrupts de roches dures en place ».

M. de la Noë insiste sur le rôle des glaces dans les fonctions des petits lacs de montagne. Les glaces accumulées dans une vallée déjà creusée, rencontrant un de ces seuils de granit que M. Belloc a décrits, exercent sur la roche

Digitized by Google

où elles se trouvent enserrées leur force d'expansion. Cette action détermine, en arrière du seuil, la formation d'une contrepente et, dans les dépressions qui se forment ainsi, les eaux viennent s'accumuler. Les moraines, une fois les glaciers retirés, peuvent remplir le même rôle que ces seuils. Il peut quelquefois se produire des cuvettes sous l'influence de quelque affaissement. Enfin, dans quelques cas plus rares et plus exceptionnels, une inondation peut produire sur le cours d'une rivière un barrage qui oblige les eaux à s'épancher, comme cela a eu lieu au lac de Grandlieu, par exemple.

M. Belloc a cité, au cours de sa communication, un petit lac à double déversoir, qui envoyait ses eaux à la fois sur le versant français et sur le versant espagnol.

MM. Marcel et de la Noë citent d'autres exemples d'étangs à doubles émissaires, entre la Loire et le Rhône, et sur le plateau de Langres, dans cette région mal déterminée appelée *les Faucilles*.

M. Martel, de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère, décrit quatre grottes ou abîmes de la région des Causses, où il a retrouvé des restes de l'homme et de son industrie, remontant aux âges les plus variés; ces cavités présentent cette particularité d'être actuellement tout à fait inaccessibles sans échelles : 1° grotte de Monna ou de Riou Ferrand, ouverte à 15 mètres sous le sommet d'une falaise du Larzac (vallée de la Dourbie, Aveyron); 2° grotte de Fadarelles, découverte par M. l'abbé Salanet, sous la fameuse grotte des Baumes-Chaudes (Lozère); 3° grotte source du Bourdoulaou (le Bourdon, près Millau, Aveyron), découverte par MM. Bergnonié et Guibert, en juin 1892. C'est de là que M. Martel a retiré trois crânes entiers et sept squelettes humains, toute une famille qui a dû être noyée par une inondation souterraine, avec un grand fragment de poterie. MM. Emile Rivière et Manouvrier les considèrent comme préhistoriques, se rapportant au type de la caverne de l'Homme-Mort (Lozère); 4° l'abîme de la Crouzate (Lot).

M. Thoulet, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, après avoir donné la description des perfectionnements apportés par lui dans le mécanisme des appareils à immersion qu'il emploie dans ses expériences d'océanographie, fait connaître l'ensemble des phénomènes particuliers, marées, courants, érosions, formations de dunes, etc., qu'il a récemment étudiés, dans le bassin d'Arcachon, et tire de ces études quelques coutumes importantes relatives à l'ostréiculture, entravée par l'accumulation des vases. On pourait draguer les vases et les faire servir à l'amélioration des terrains sableux qui s'étendent sur tout le pourtour du bassin.

M. Ludovic Drapeyron, secrétaire général de la Société de topographie de France, fait sur la méthode topographique et la méthode géologique en géographie, une communication que la *Revue* donnera *in extenso*.

M. Grellet Balguerie, de la Société archéologique de Bordeaux, adresse une nouvelle note intitulée *De l'état ancien et actuel du littoral océanique du Médoc*.

M. Garrigou voudrait utiliser, pour l'embouchure du canal des Deux-Mers, la fosse du cap Breton et suivre un tracé par Auch et Toulouse dans une zone de terrains imperméables où il n'y aurait à craindre aucune espèce d'infiltration. Le seul inconvénient que présenterait ce projet serait d'élever le bief d'environ 100 mètres.

Digitized by Google

M. C. Violet, secrétaire adjoint de la Société historique et archéologique des Vans (Ardèche), a envoyé de nouveaux documents recueillis par lui dans le canton de ce nom. La note est accompagnée d'une collection de photographies intéressantes.

M. Jodin, de la Société de Topographie de France, poursuit ses études de topographie et de toponymie; on trouvera sa communication dans la *Revue*.

M. le capitaine Colette, de la Société de Topographie de France, a envoyé à M. le ministre une lettre sur les rapports de la géographie et de l'histoire, dont il est donné lecture par M. Ludovic Drapeyron.

ETHNOGRAPHIE ET ARCHÉOLOGIE

De la géographie physique, nous passons à l'ethnographie par une transition ménagée.

M. Lennier, de la Société géologique de Normandie, fait l'histoire d'une petite île du littoral breton, encore figurée sur la carte du *Neptune français* de 1753, et aujourd'hui complètement disparue, l'île de Vic, entre Cherbourg et le roc de Barfleur; et, à ce propos, il expose des observations générales sur les phénomènes qui se sont succédé le long des côtes normandes : première érosion ayant isolé certains points de la côte, comme l'île de Vic; formation, à l'abri de cordons littoraux, de dépôts tourbeux tels que ceux qu'on trouve entre les roches, débris actuels de l'île de Vic et contenant des troncs de fort gros arbres debout ou renversés dans une même direction de l'est à l'ouest; enfin érosion nouvelle détruisant définitivement les portions du littoral isolées d'abord, et faisant reculer la côte en enlevant une partie de la tourbe et des arbres de la plage.

M. Hamy demande si les tourbes de l'île de Vic et celles en général que M. Lennier a rencontrées sur la plage normande ne contiennent pas des objets qui seraient de nature à en déterminer l'ancienneté. M. Betencourt a ramassé deux haches au milieu des arbres renversés sur la plage de la Pointe aux Oies, au nord de Wimereux (Pas-de-Calais).

M. Lennier cite quelques observations recueillies, notamment au Havre, et qui donneraient à penser que ces tourbes peuvent descendre jusqu'à l'âge de bronze et, après avoir rappelé les découvertes faites à diverses reprises dans les tourbes de la Seine, de la Somme, de l'Orne, de vieilles pirogues taillées d'un seul morceau, montre la première *rame* qu'on ait jamais rencontrée et qui vient des environs de Deauville. Cette rame offre les analogies les plus frappantes et les plus inattendues avec certains instruments du même ordre rapportés d'Océanie.

A ce propos, M. Bouquet de la Grye résume les conclusions de ses études sur les érosions et sur les envasements du littoral du golfe de Gascogne.

M. Lièvre fait connaître, de son côté, les résultats de ses recherches sur les souterrains de Saint-Palais dont une partie a été emportée par la mer. Il décrit rapidement les types de fortifications dont ces souterrains forment ailleurs le refuge central et cherche à établir que la construction en appartient

Digitized by Google

à l'époque troublée et mal connue qui s'étend de la chute de l'empire romain à la constitution de la féodalité.

M. de la Noë estime que ces restes de constructions, dont une motte d'origine normande est le centre, ne peuvent remonter plus haut que le xe siècle. Le phénomène de destruction des souterrains de Saint-Palais, signalé par M. Lièvre, n'en est que plus intéressant.

M. Buhaut de Kersers essaye d'établir une distinction entre la motte vraie, d'origine normande, et certaines éminences artificielles, très communes au Berry, par exemple, et ombiliquées vers le centre. Ces dernières pourraient être plus anciennes que l'époque à laquelle M. de la Noë les fait remonter.

M. Lièvre cite l'exemple du château des évêques d'Angoulême qui n'était avant le onzième siècle qu'un souterrain au-dessus duquel on établit alors une fortification.

M. *Lennier* donne lecture d'une note dans laquelle il décrit les voyages des Marocains du Rif, qui vont sur des espèces de pinasses, porter chaque année à Oran des meules de pierres toutes semblables à celles des Romains, des paillassons d'alfa et des instruments de ménage en bois d'olivier sculpté, louches, cuillers, etc. Il présente au congrès une paire de ces meules qui sont jugées au premier abord tout à fait analogues à celles de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Egypte, etc., dont elles ne diffèrent, en effet, que par l'emploi d'un axe en fer qui a remplacé l'axe en bois usité autrefois.

M. Lièvre rappelle à ce propos l'histoire de la mouture rustique accaparée dans nos provinces par les seigneurs ou par les abbayes, et qui n'est plus en usage que d'une façon clandestine, au moment de la Révolution. Il cite l'exemple d'une famille de paysans du Limousin ayant conservé, il y a peu d'années encore, l'usage de moudre le sarrazin avec une meule gallo-romaine.

M. Garrigou, de l'Association pyrénéenne, rappelle les fouilles exécutées par lui, il y a de longues années, dans la grotte de Lombrives, d'où il a pu extraire des squelettes remontant au premier âge du fer. Ce cimetière préhistorique était à 40 mètres au-dessus de la vallée, et 15 à 18 mètres de la falaise étaient tout à fait à pic et sans anfractuosités pour faciliter l'ascension.

M. Hamy rapproche ces stations et ces sépultures de celles des anciens « cliffdwellers » du San Juan (Eldorado) et des cliffdwellers actuels de la sierra Madre. Ces derniers s'élèvent d'abord le long de la falaise, à l'aide de bâtons entaillés, sortes d'échelles volantes, longues de 15 à 20 pieds. Ces bâtons une fois enlevés, il n'est plus possible d'atteindre les échancrures taillées plus haut dans la roche et dans lesquelles les agiles sauvages montent à l'aide des pieds, suspendus par les mains à une corde qui pend d'en haut. M Green a ainsi trouvé dans les *cliffs-villages* de véritables échelles, toutes pareilles aux nôtres.

M. de la Noë communique, au nom de M. *Girardot*, professeur au lycée de Lons-le-Saulnier, des renseignements sommaires sur la grotte d'Orlay (Jura), station de l'époque de la Madeleine, où l'on a trouvé des silex, des percuteurs et des objets gravés sur lesquels l'auteur annonce de nouveaux renseignements.

Digitized by Google

VOYAGES ET EXPLORATIONS

M. *Froidevaux*, professeur au lycée de Vendôme, donne lecture de trois lettres du botaniste Adanson (1727-1806) datées des 15 juin, 7 et 16 juillet 1763, d'où il ressort qu'en cette année-là, au moment où Choiseul songeait le plus à la colonisation de la Guyane, il aurait fait proposer au célèbre botaniste voyageur d'y faire un voyage et d'étudier sur place les établissements français et les productions du pays. Adanson accepta cette mission; il se mit immédiatement à l'œuvre. Pour rendre son voyage « aussi utile qu'il est possible par Goré, par Kaïene et par toutes les autres colonies françaises », il fit un projet de voyage en quatre parties et le soumit à Choiseul. La première partie devait avoir trait au voyage lui-même et précisait probablement ce que le botaniste voyageur se proposait de faire en Guyane, la seconde partie déterminait les avantages que ce voyage pouvait présenter pour l'étude des colonies françaises; il était question dans les deux dernières parties des instructions qu'Adanson demandait à Choiseul de donner pour lui faciliter son voyage, et de la dépense nécessitée par la mission. Cette mission ne fut malheureusement pas exécutée. Une des lettres porte bien ces mots : « S'arranger avec M. Adanson sur ce qu'il propose d'avantageux. » Mais Adanson ne partit pas. Il faut le regretter, car il est permis de conclure de son voyage au Sénégal à l'intérêt qu'aurait présenté son voyage à Cayenne, et la Guyane y a perdu l'introduction de plantes et d'animaux du Sénégal qu'Adanson voulait y amener pour développer la colonie à laquelle Choiseul se proposait alors, on le sait, de donner un grand essor.

M. Himly fait observer, à propos de cette communication, que les tentatives de Choiseul marquent dans notre histoire coloniale un véritable progrès. C'est la première fois que l'administration s'occupe d'une exploitation raisonnée d'une colonie, des produits qu'elle renferme, de ceux qu'elle pourrait fournir. Il insiste également sur ce fait, signalé par M. Froidevaux, que les Anglais avaient voulu engager à leur service Adanson qui, mieux que personne, connaissait le Sénégal, dont le traité de Paris venait de leur attribuer la possession momentanée.

M. G. Marcel rapproche des tentatives à la Guyane celles que Poivre faisait, dans le même temps, à l'Ile de France, et signale à M. Froidevaux les recherches entreprises sur Adanson par M. le capitaine Olivier, bien connu par d'autres travaux sur l'Afrique, et notamment sur Madagascar.

M. *G. Marcel* présente ensuite un choix de cartes photographiques empruntées à l'exposition spéciale organisée l'année dernière à la Bibliothèque nationale à l'occasion du centenaire de la découverte de l'Amérique. Ce recueil, qui va prochainement paraître, contient entre autres des reproductions fidèles du portulan de 1502, du cabinet de M. Hamy; de celui de Canerio, du dépôt de la marine; du globe vert et du globe doré de la Bibliothèque nationale, et une série considérable de cartes et de plans relatifs aux territoires découverts et colonisés dans l'Amérique du Nord par les Français.

M. *Vauclin*, correspondant du ministère à Bernay, adresse deux mémoires.

Digitized by Google

L'un est une histoire de l'*Emigration des Français en Russie de* 1764 *à* 1772; l'autre, qui comprend la liste d'un certain nombre d'industriels et d'artisans français établis dans ce pays vers le même temps. Il communique aussi une courte note relative à la famille Labelle, dont descendait le dernier ministre de l'agriculture à Québec, Mgr Labelle, et qui a émigré au Canada en 1615, de la paroisse de Notre-Dame des Places, entre Thibeuille et Lisieux.

M. *Castonnet des Fosses*, de la Société de Géographie commerciale, résume la vie et les voyages de Jean Thévenot en Orient; il fait ressortir les qualités de sa relation et émet le vœu que les textes de nos grands voyageurs français du XVIIe siècle soient prochainement réédités.

MM. Maunoir, Himly, Boutroue adhèrent à ce vœu.

M. *Boutroue*, de la Société de géographie, a récemment traduit une étude de M. le député portugais, J.-P. de Oliveira Martins, sur les *Explorations des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique*, et a donné, à cette occasion, une carte des découvertes portugaises en Afrique, qu'il présente et commente. Après avoir résumé l'état des connaissances des anciens sur le littoral africain, il rappelle les revendications de priorité des Italiens, des Catalans, des Français, et suit l'enchaînement des découvertes portugaises. en particulier de 1482 à 1496.

A ce sujet, M. Hamy insiste sur le rôle des Arabes dans l'histoire des découvertes, la précision de leurs cartes marines, qui ont servi de prototype aux cartes latines et plus tard guidèrent dans les mers d'Orient les escadres d'Albuquerque, enfin l'extension de leurs navigations qui les conduisirent, à des dates fort anciennes, à la rencontre des Chinois jusqu'au delà de Sumatra, et s'étendaient vers le sud, de Mogadoxo aux Comores, à Madagascar, et jusqu'à Sofala. Il résume ensuite la grande querelle de d'Avezac et de Santarem sur la priorité des découvertes accomplies en Guinée par les Français et par les Portugais et montre que tout ce qu'on a trouvé témoigne en faveur de la sagacité de d'Avezac. Il exprime le regret qu'aucun des voyageurs français, sollicités par lui, n'ait fait à Saint-Georges de la Mine les recherches archéologiques qui seules pouvaient apporter aujourd'hui quelques éléments nouveaux de discussion.

M. Himly conclut la discussion en faisant remarquer qu'autant il serait erroné d'attribuer au Portugal la découverte exclusive de la côte occidentale de l'Afrique au delà du cap Bojador, autant il serait injuste de vouloir diminuer leurs efforts admirables pour découvrir et coloniser tous les rivages qui s'étendent de la Guinée à Mélande.

M. *Adviellе* a retrouvé le journal de bord du vaisseau de la Compagnie des Indes, la *Princesse de Savoie*, allant de Lorient à Surate, du 4 avril au 16 octobre 1698. Il a pris soin de relever toutes les particularités consignées dans ce journal par le capitaine Desmont; il en est quelques-unes qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la navigation dans les mers occidentales il y a deux siècles.

M. *Maxime Mabyre*, secrétaire-adjoint de la Société de Géographie commerciale, présente au congrès l'Album des services maritimes postaux français et étrangers, lignes télégraphiques et câbles sous-marins, colis postaux, réseaux téléphoniques, qu'il vient de publier en collaboration avec M. Jaccottey,

Digitized by Google

professeur à l'Ecole supérieure des postes et des télégraphes, sous la direction de M. Emile Levasseur, membre de l'Institut. Cet ouvrage présente, au moyen de cartes et de tableaux, l'ensemble des communications postales, télégraphiques et téléphoniques internationales; les chemins de fer internationaux; la navigation maritime régulière avec ses itinéraires, ses tracés, ses escales; les câbles sous-marins; les lignes et les taxes télégraphiques; les réseaux téléphoniques; les colis postaux avec leurs conditions d'expédition, leurs tarifs; le ressort de l'union postale et celui de l'union télégraphique.

M. Mabyre expose à cette occasion les avantages que l'enseignement professionnel aussi bien que l'industrie et le commerce auront à trouver réunis, sous une forme claire et condensée, des renseignements aussi complets sur les voies de communication offertes à la transmission de la pensée, au mouvement des voyageurs et des produits. Les auteurs ont eu la pensée de vulgariser des notions utiles à tous, puisées aux documents officiels, qui sont à leur disposition.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE TUNIS.

Tunis, juillet 1893.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous annoncer la formation d'une société de géographie à Tunis. D'après l'article 1er des statuts de la société, son champ d'études n'est pas limité; il s'étend sur tout ce qui est de nature, *en Tunisie*, à intéresser la science, l'industrie et le commerce : géographie, histoire, archéologie, anthropologie, sciences naturelles, marine, colonisation, etc.

La société publiera un bulletin trimestriel qui, outre des mémoires originaux ayant trait à la région, contiendra une biographie et l'analyse des ouvrages et travaux écrits sur la Tunisie. Cette partie du bulletin sera d'un grand secours pour les auteurs désireux de se livrer à des recherches sur notre pays.

Pour faciliter son œuvre, notre bureau vient vous prier, monsieur, de vouloir bien lui faire parvenir un exemplaire avec dédicace de vos publications sur la Tunisie.

Nous vous adressons nos remercîments anticipés, et nous vous prions de diriger tout envoi à M. Servonnet, lieutenant de vaisseau, attaché naval à la Résidence générale de France.

Veuillez agréer, monsieur, les assurances de ma considération la plus distinguée.

Le vice-président,
BERTHOLON.

A Monsieur L. Drapeyron, directeur de la Revue de Géographie.

Nous recommandons cet appel à tous nos collaborateurs.

UN CENTENAIRE

Le 13 août prochain un des chefs-lieux de canton du département des Vosges, Senones, célébrera le centenaire de la réunion de la principauté de Salm-Salm à la France.

La petite ville manufacturière de Senones était en effet la capitale de la

Digitized by Google

principauté de Salm. Senones doit son nom à saint Gondelbert, archevêque de Sens, qui, au VIIe siècle, quitta son diocèse pour venir fonder un monastère dans les Vosges. Il lui donna le nom de « Senonia » en souvenir de sa ville archiépiscopale.

Pour conserver le souvenir de la réunion de la principauté de Salm-Salm à la première République française, la municipalité de Senones vient de faire ériger un monument commémoratif. Le bas-relief en bronze de ce monument, œuvre d'un artiste vosgien, M. Descelles, représente le coq gaulois, fièrement campé sur ses ergots, une patte sur la sphère terrestre à l'endroit où est gravée la configuration de la France. Au-dessous, cette légende : « Malgré une cruelle blessure, je chante encore. »

Une partie de la principauté de Salm-Salm, faisant partie du canton de Schirmeck a, en effet, été annexée à l'Allemagne.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

La quatrième section a tenu sa séance mensuelle, le 23 mai, sous la présidence de M. Yves Guyot, assisté de M. Nogues, ancien officier de marine; de M. Peyre, licencié en droit, professeur agrégé d'histoire, de géographie et de littérature au collège Stanislas, et de M. Max. Mabyre, secrétaire.

La section, après une allocution, a entendu avec le plus vif intérêt le compte rendu, fait par M. Henri de La Valette, ingénieur des mines, d'une récente mission industrielle remplie en pleine Sibérie, dans les monts Altaï, aux mines de Zyrianowsk, pour le compte du gouvernement du tsar.

Le conférencier était allé installer l'électricité, comme force motrice, d'après les procédés de M. Marcel Deprez, dont il est le préparateur au Conservatoire des arts et métiers, pour l'exploitation de mines d'or et d'argent.

Zyrianowsk est une localité de 5,000 habitants au pied de l'Altaï, dans une région privée de houille, à la base de montagnes élevées de 1,500 mètres environ dont quelques-unes, couvertes d'une végétation superbe, de mélèzes, de bouleaux, etc., atteignent 3,000 mètres.

Les Kirghizes, les Kalmouks (de religion musulmane) peuplent ce pays où l'Obi et l'Irtych prennent leurs sources. Ces races indigènes sont loin d'être belles, comme on en peut juger par les projections des photographies que le conférencier fait passer sous les yeux du public. La face est large, le nez écrasé, la peau huileuse; mais ce sont de bonnes natures.

La misère est grande en ces régions où les pauvres habitants ne se nourrissent que de poisson et de pain de seigle en quantité limitée, car les cultures sont difficiles. Le printemps ne commence qu'à la fin de mai; la chaleur est très forte d'août à septembre. La moisson s'effectue vers la fin d'août, et la fenaison, qui a plus d'importance, se fait vers la fin de septembre : les meules se conservent sous la neige, car il n'y a pas d'autres hangars.

Le bétail qui se donne pour l'impôt au gouvernement est la principale res-

Digitized by Google

source des habitants; les Kirghizes élèvent des bœufs de petite taille, des chameaux et des moutons dont l'arrière-train graisseux devient énorme. Les Kalmouks élèvent plutôt des chevaux, excellentes bêtes, semblables aux chevaux du Turkestan, pouvant faire jusqu'à cent kilomètres par jour.

Les « yourtes » (demeures des habitants) sont constituées par des peaux de chameau sur des carcasses de joncs. Là vivent en commun, dans l'état de saleté le plus repoussant, hommes, femmes, enfants, animaux.

C'est cependant au milieu de ces populations orientales que se sont établis les Russes avec leurs ingénieurs, leurs administrateurs, leurs cosaques, leurs condamnés. C'est chose merveilleuse que cette mise en valeur d'un sol ingrat et de populations inférieures par nos amis de l'Orient.

Le gouvernement encourage l'immigration des moujicks russes en ces régions; mais le capital est presque nul. Pendant le trajet, ces immigrants ne vivent que de gros pain noir et d'une boisson faite de l'eau rapportée de la chaufferie du bateau à vapeur qui les porte et quelques pincées de thé. S'il en meurt beaucoup, il en arrive de plus en plus dans les cités sibériennes.

Le Transsibérien, qui se construit avec rapidité, va de Samara à Zlatousk et à Tchéliabinsk; il gagnera Tomsk, Krasnoïarsk, Irkoutsk. La région de l'Altaï ne doit pas précisément être traversée par ce chemin de fer; mais l'Irtych est coupé par lui à Omsk; de là, par bateau à vapeur, Zyrianowsk et la région de l'Altaï seront reliées directement à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à l'Europe.

M. Nogues qui, vers la fin de la séance, a remplacé M. Yves Guyot au fauteuil présidentiel, a remercié vivement M. Henri de La Valette d'avoir fait connaître à la Société, par sa parole et ses belles projections, les résultats heureux d'une si hardie entreprise.

La Société applaudit vivement le conférencier qui est un de ces Français, trop rares, qui vont au dehors montrer la puissance du génie, de la science et de l'énergie français.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, VI.

Dr Alfred Hettner. *Les Andes de la Colombie occidentale.* — Les Andes de la Colombie occidentale sont la continuation immédiate des Andes de l'Équateur et du Pérou septentrional, bien que les volcans y occupent une place bien moindre et que l'altitude des montagnes s'abaisse vers le nord, en même temps que leur caractère se modifie. La Cordillère occidentale de l'Équateur se prolonge par la Cordillère occidentale de la Colombie; la Cordillère orientale de l'Équateur, par la Cordillère centrale de la Colombie, car, dans ce dernier pays, le nom de Cordillère orientale désigne la Cordillère de Bogota. Entre la Cordillère occidentale et la Cordillère centrale, se trouve un

Digitized by Google

sillon allongé qu'occupent les deux grandes vallées longitudinales du Rio Patia et du Rio Cauca. Au nord de 4° 50′ de latitude, ce sillon s'efface, la Cordillère centrale s'abaisse et se fond avec la Cordillère occidentale, pour former la région montagneuse d'Antioquia, qui vers 8° s'abaisse sur la plaine du nord. Dans sa partie méridionale, la Cordillère occidentale plonge jusqu'à la côte; plus au nord, entre elle et la mer s'insère la Cordillère de Choco, isolée des autres chaînes par les vallées du San Juan et de l'Atrato. Vers l'est, la Cordillère centrale s'abaisse sur la plaine de l'Amazone, dans la partie sud de la Colombie; plus au nord, elle descend vers la vallée et la plaine du Magdalena, au delà de laquelle se dresse la Cordillère de Bogota.

Tels sont les traits généraux du relief des Andes colombiennes. On remarquera que M. Hettner en sépare les monts de Santa Marta, séparés déjà par une vaste dépression; de plus, il considère la Cordillère de Bogota et celle de Mérida plutôt comme des montagnes indépendantes, voisines des Andes, que comme une portion de ces dernières.

Suit la description de ces diverses chaînes, dans laquelle M. Hettner, qui a longuement parcouru le pays, apporte bien des détails nouveaux. La *Cordillère de Choco*, encore peu connue, en raison des difficultés d'accès et de son épaisse végétation forestière, a une altitude moyenne de 800 à 1,000 mètres, s'abaissant parfois à 500 et 300 mètres, et semble être de formation plus récente que la Cordillère occidentale.

La *Cordillère occidentale* est une des chaînes les plus rectilignes et les plus continues que l'on connaisse: du golfe de Guayaquil au golfe de Darien, elle mesure 1,200 kilomètres. Pourvue de puissants volcans dans l'Équateur, elle en renferme encore quelques-uns en Colombie (*Chiles*, 4,780 mètres; *Combal*, 4,790 mètres; *Azufral*). A 70 kilomètres au nord-nord-est de l'Azufral se trouve la brèche que franchit le Rio Patia, par 500 mètres d'altitude seulement; mais ensuite, il est rare que la crête s'abaisse au-dessous de 2,000 mètres.

La *Cordillère centrale* est parallèle à la précédente, à une distance de 70 à 80 kilomètres; plus haute qu'elle jusque vers 5° 1/2 de latitude, elle devient ensuite plus basse, et sa ligne de faîte devient moins accusée. Cette altitude exceptionnelle de la partie méridionale est due à la présence de volcans, dont le plus haut est le *Tolima* (5,600 mètres) et le plus septentrional, le *Ruiz*.

Les *monts d'Antioquia*, par lesquels se prolonge et s'abaisse définitivement la Cordillère centrale, sont encore mal connus; ils ne paraissent atteindre nulle part 3,000 mètres.

M. Hettner insiste en terminant sur la différence qu'il y a entre les Andes de la Colombie et la Cordillère de Bogota. On sait, du reste, qu'il a consacré à cette dernière une monographie spéciale (*Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsheft* n° 104, 1892).

T. G. Bonney. *Les glaciers produisent-ils des excavations?* — Curieux article, dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que les glaciers n'ont nullement pu à eux seuls creuser des cavités telles que celles que remplissent les lacs d'origine dite glaciaire. Les glaciers n'ont agi qu'indirectement, en fournissant l'eau, agent d'érosion. Quant à eux-mêmes, ils ont exercé plutôt une œuvre d'abrasion.

Digitized by Google

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, V.

CLEMENTS MARKHAM. *Pythéas découvreur de la Grande-Bretagne.* — M. Markham s'efforce d'apprécier l'œuvre et les services de Pythéas, dans lequel il voit un des principaux et des plus méritants parmi les explorateurs de l'antiquité. Malheureusement ses ouvrages sont perdus. L'un s'intitulait : *De l'Océan ;* l'autre, *Périple.* Nous ne connaissons guère Pythéas que par ses adversaires, tels que Polybe, qui lui est postérieur de deux siècles, et Strabon. Et encore la majeure partie des attaques de Polybe contre Pythéas figurait-elle dans les livres de son Histoire générale que nous ne possédons plus. Toutefois, même au milieu de ses invectives, Strabon ne peut s'empêcher de reconnaître à Pythéas des qualités d'astronome et de mathématicien.

Il y a plus : M. Markham croit pouvoir affirmer que les voyages de Pythéas à Thulé et vers l'embouchure de l'Elbe sont parfaitement authentiques, et qu'à lui revient le mérite d'avoir découvert la Grande-Bretagne ; il aurait, en outre, par l'évaluation de la durée des jours, déterminé des positions en latitude assez exactes (nous savons qu'il connaissait celle de Marseille), ce qui est d'autant plus à signaler que ses détracteurs firent subir à la carte d'Europe occidentale de graves déformations.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

LIVRES

Journal du congrès de Munster, par FRANÇOIS OGIER, aumônier du comte d'Avaux (1643-1647), publié par Auguste Boppe. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1893. Les érudits et les curieux voyageaient au XVIe et au XVIIe siècle bien plus souvent qu'on ne le croit généralement. Ils allaient de ville en ville, à petites journées, munis de lettres de recommandation pour les savants avec qui ils avaient, parfois, entretenu auparavant une correspondance, partout bien accueillis, partout avides de se faire montrer les monuments, les chartes, les livres rares, entamant avec leurs confrères de doctes conversations sur les problèmes de l'érudition, échangeant leurs ouvrages contre ceux des savants étrangers, ou, s'ils étaient théologiens, entretenant avec les ministres des autres sectes des controverses assez aigre-douces.

Nous devons aux voyages entrepris par des savants allemands, français ou italiens de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècle un certain nombre de relations intéressantes, dont quelques-unes peuvent être considérées comme un guide de l'amateur de curiosités à cette époque. Dans une page curieuse de son *Voyage à Munster*, Claude Joly en a indiqué l'utilité et caractérisé la nature. Ces journaux contiennent peu de détails pittoresques ; de loin en loin seulement une exclamation ou une courte phrase montrent que l'auteur a été frappé de la beauté ou de la grâce de tel paysage ; on sait que le pitto-

Digitized by Google

resque n'est entré dans la littérature qu'à la fin du XVIIIe siècle, et nos lecteurs connaissent certainement les observations si fines et si intéressantes faites à ce sujet par Arvède Barine dans « Bernardin de Saint-Pierre ».

Le récit du voyage de Paris à Munster fait en 1643 par l'aumônier du comte d'Avaux, qui fait partie du *Journal du congrès de Munster* publié par M. Boppe, nous montre comment voyageait un « curieux » vers le milieu du XVIIe siècle. Car, François Ogier, quoiqu'il fût attaché à une mission diplomatique, était essentiellement un « curieux ». En France, en Hollande, en Allemagne, il fréquente les gens de lettres et les érudits, plus heureux de converser savamment avec eux *De circis* ou *De militiâ Romanorum*, de voir un des premiers monuments de l'imprimerie ou un autographe de Luther, qu'il ne l'eût été de contempler un grand spectacle de la nature. Il voit cependant la nature, mais il la voit à travers Virgile ou Plutarque : l'intérêt qu'il y prend se traduit par une citation latine ou grecque que tel ou tel paysage lui a rappelé.

Le tableau qu'il fait des fondrières de la Westphalie est, par exception, très pittoresque. *Facit indignatio versum.* Non seulement son manuscrit faillit se perdre dans la boue des marais dont il porte encore la trace, mais Ogier eut fort à se plaindre du climat. Les méchantes langues ont prétendu que, se conformant aux coutumes du pays de sa résidence momentanée, il avait trop fêté les vins du Rhin; mais il se défendit vivement contre cette accusation.

Nous aimons à retrouver dans sa relation, d'un ton familier, de précieux détails de mœurs. Ce journal, suivant l'expression de M. Boppe, « apporte au milieu d'innombrables volumes publiés sur les traités de Westphalie une note personnelle qui faisait défaut jusqu'ici ».

M. Boppe, qui connaît si bien l'histoire de cette époque, a annoté avec le plus grand soin le *Journal* d'Ogier. Ceux-là seuls qui ont entrepris un travail analogue savent quelles difficultés présentent l'annotation d'un tel texte, l'identification des personnages cités, l'explication d'allusions parfois obscures à des incidents oubliés. M. Boppe, servi par un patient esprit de recherche, une curiosité toujours en éveil, a eu à cet égard de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'à ceux qui les méritent.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire de la diplomatie chercheront dans ce volume la trace des impressions produites sur les congrès par les nouvelles que les plénipotentiaires recevaient du théâtre de la guerre; ils y verront, rapportés par un témoin qui servait de secrétaire au chef de l'ambassade française, les incidents qui marquèrent les relations des divers plénipotentiaires. Mais nous aimerons surtout à y trouver des renseignements, plus nouveaux encore, sur les érudits et les hommes de lettres de cette époque. Nous verrons vivre aussi devant nous, dans leur vie de tous les jours, avec leurs préoccupations habituelles et avec leurs passions, des hommes qui, lorsqu'on se contente de lire des livres d'histoire ou même leurs dépêches officielles, ne sont guère pour nous que des abstractions analogues aux personnages du théâtre classique. L'index, soigneusement fait, qui termine l'ouvrage, donne une idée de la variété des informations que contient ce livre, d'une lecture si attachante.

Notons, en passant, les curieux détails donnés par le journal sur les *béguinages*, sur les mœurs des chanoines de Munster, sur les processions, sur le

Digitized by Google

théâtre des Jésuites à Munster, sur la situation des catholiques de Hollande, etc.

Dans l'introduction, M. Boppe fait revivre la figure si curieuse d'Ogier, érudit et lettré, prédicateur habile, capable de rédiger une brochure politique aussi bien qu'un sonnet, et, malgré son caractère ecclésiastique, composant un ballet au sortir d'une conversation avec Saumaise, avec Descartes, avec la savante Mlle de Schurman, avec la princesse de Bohême, ou d'une controverse avec Colvius.

L. DELAVAUD.

La France et l'Angleterre en Asie, par PHILIPPE LEHAULT, membre de la Société de Géographie, explorateur en Asie. Tome Ier : *Indo-Chine. Les derniers jours de la dynastie des rois d'Ava*, Paris et Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1892, XXXII-XVII-772 pages. — Voici un livre d'actualité. On sait, en effet, qu'il surgit à cette heure une question du haut Laos : il s'agit de délimiter dans la vallée supérieure du Mékong les sphères d'influence — selon le terme aujourd'hui adopté — des deux grandes puissances établies en Indo-Chine. La conquête du Tonkin d'une part, celle de la Birmanie de l'autre, ont soulevé de nouveaux problèmes territoriaux et, du même coup, économiques. M. Ph. Lehault, qui sans doute a vu de près les choses et les hommes de l'Indo-Chine, puisqu'il se qualifie explorateur, se donne pour thèse de démontrer que les droits de la France s'étendent jusqu'à la ligne de partage entre Mékong et Salouen, et cette thèse, il la conforte d'arguments historiques, ethnographiques et autres, dans un volume de 770 pages fort drues. Encore est-ce le premier tome de son œuvre, et ce tome doit se borner, si nous en croyons le sous-titre, à raconter « les derniers jours de la dynastie des rois d'Ava ».

Or, ce sous-titre, où l'on pressent l'horreur d'un drame exotique, est cependant trop modeste. Le livre contient bien d'autres choses encore. Pour en signaler d'abord l'esprit, il suffira de dire qu'il est dédié à Jules Ferry, le restaurateur de la politique coloniale. C'est un appel à une action énergique contre l'Angleterre, dont l'auteur prophétise la ruine, si la France et la Russie se concertent pour étreindre la domination britannique en Asie.

Afin de dévoiler toute la félonie de la politique anglaise, M. Lehault narre tout au long les phases diplomatiques d'abord, puis militaires, de l'entreprise contre la Birmanie. M. Chailley Bert avait raconté déjà pour le public français cet épisode, avec plus de sobriété, moins d'extraits des *Livres Bleus*, et moins de passion (*la Colonisation de l'Indo-Chine*, Paris, A. Colin, 1892, p. 154 et suiv.). On dirait que M. Ph. Lehault a été mêlé à cette crise; son témoignage en serait suspect. Quoi qu'il en soit, ce qui se dégage — péniblement — de l'exposé, pour ne pas dire du plaidoyer de M. Lehault, c'est que le gouvernement français garda une attitude correcte et neutre en cette affaire, et n'insista que sur la nécessité de créer entre les deux empires un « mur mitoyen » ou un État tampon. Pour expliquer cette réserve de notre gouvernement, qu'en secret il déplore, M. Ph. Lehault ne songe-t-il pas à la coïncidence de l'expédition de Birmanie et de celle de Madagascar? C'est une conjecture qui se recommande à son expérience de diplomate.

Nous chagrinerons peut-être l'auteur en lui avouant que pour trouver la solution du litige pendant entre la France et l'Angleterre, l'analyse et le com-

Digitized by Google

mentaire subtil des *Livres Bleus* et autres documents plus ou moins officiels paraissent peu efficaces. Aussi passons-nous condamnation sur ces négociations où M. Lehault se complaît en homme du métier. Nous attachons plus de prix à son chapitre sur les Shans du haut Laos, morceau de résistance de son livre, qui témoigne de recherches minutieuses et savantes. Nous regrettons qu'il se soit lancé après cela dans un développement sur la France et la Russie en Asie qui n'apprendra rien à personne. Citons encore, pour mémoire seulement, les appendices, les fragments historiques et les cartes qui relèvent de la géographie de l'avenir.

M. Lehault est trop plein de son sujet ; et c'est le trop plein de son sujet qu'il déverse sur le lecteur. Celui-ci, déjà mis en défiance par la redondance de la matière, est inquiété aussi par une langue bizarre, par une pensée toujours en ébullition. L'auteur semble avoir écrit son livre de premier jet, dans un état d'exaspération, qui lui a interdit sans doute de relire ses épreuves et de corriger les erreurs et fautes matérielles dont chaque page fourmille. On s'étonnera que la maison Berger-Levrault, si soucieuse du bien faire, ait pris sous son patronage un volume d'une exécution si négligée[1].

B. A.

La Vie militaire au Tonkin, par le capitaine LECOMTE, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire. Illustrations par M. Dauphin, pharmacien-major à la légion de la garde républicaine. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1893. — Le capitaine Lecomte n'a songé sans doute, en publiant ce volume, qu'à raconter des souvenirs personnels. Il a, sans préméditation (ce dont on doit le féliciter), écrit l'épopée de la conquête du Tonkin. Ce mot d'épopée est bien ambitieux : s'il convient aux Mémoires de Marbot, peut-être cependant n'est-il pas déplacé ici. Car, pour ne s'être pas déroulée sur des champs de bataille historiques, cette guerre du Tonkin, contre un ennemi dont on ne soupçonnait ni la valeur ni la tactique, contre un climat plus perfide encore, n'apparaît pas moins glorieuse. On fait chez nous trop bon marché de ces efforts qui se déploient hors de la portée de nos yeux et de nos préoccupations immédiates, hors d'un cadre pour ainsi dire classique. M. le capitaine Lecomte a donc bien mérité, non seulement de ses camarades du corps expéditionnaire, auxquels il nous permet de rendre plus pleinement justice, mais de tous ceux qu'intéresse malgré tout ce Tonkin si méconnu et si peu connu jusqu'ici.

Le récit débute par l'embarquement à Toulon (en janvier 1884) avec la solennité coutumière du départ, que l'auteur décrit avec émotion. Il a d'ailleurs l'émotion communicative : lisez cette scène de la *Marseillaise*, jouée dans un « beuglant » à Port-Saïd par un orchestre de dames viennoises et chantée en chœur par les officier descendus à terre : vous sentirez passer sur vous « le

1. Relevons quelques fautes au hasard de la lecture : p. VII (Avant-propos) *Tocquerille* pour Franqueville; *vaince* pour vaincre ; p. XIII, *billigerants;* p. XVIII, *Rouille* pour Rouillé ; p. XXVII, phrase de goût douteux : « Le champagne qu'on vous versera de Suez à Simla, à Bahmo, à Singapoor, à Hong-Kong, à Shang-haï et sur toute votre route aura partout un arrière goût de.... » ; p. XXVIII, *Valivostok* pour Vladivostok; Préface, p. III, *M. Duc* pour Tu-Duc ; p. XIV, *gentlemans;* p. 117, *agrimonie;* p. 299, *Godchen* pour Godeheu; p. 333, *chenals;* p. 419, *Gargnier*, etc., etc.

Digitized by Google

souffle de la patrie » comme le sentirent les acteurs de cette scène, en dépit de la banalité du décor. Ce ne sont pas les motifs émouvants qui manquent au narrateur : chaque fait d'armes fait vibrer sa plume; c'est après chaque affaire quelque mort douloureuse à enregistrer; c'est le défilé des troupes devant la place où tombèrent les héros de Bac Lé dont M. Lecomte a, dans un volume à part, célébré la mémoire [1]. Mais, d'autre part, il est jeune et Français, c'est dire qu'il a bonne provision de gaieté, et il note autour de lui toutes les manifestations de cette vertu nationale : ainsi le mot du troupier qui dissipe la tristesse de la lugubre entrée à Haïphong; ainsi les fantaisies d'affichage de nos soldats au Kep, qui, en quelques coups de pinceau, transforment cette bourgade en une cité civilisée; ou encore le plaisant dédain avec lequel les turcos traitent les Tonkinois de sauvages.

M. Lecomte n'excelle pas seulement à narrer les batailles que l'on suit sur des croquis. Il dépeint aussi la vie de garnison; c'est là que le conquérant prend un contact plus familier et plus journalier avec l'indigène et peut l'étudier. M. Lecomte juge le Tonkinois en toute indulgence, mais il ne l'a pas étudié très intimement : il est vrai qu'il ne l'a connu qu'au début de l'occupation, pendant la période la plus agitée et la moins propice à des observations de cette nature.

Plus que le Tonkinois, le Chinois attire la curiosité de l'auteur. Et avec raison, car le Chinois est l'ennemi. M. Lecomte rapporte de précieux détails sur son organisation militaire, renseignements puisés dans ses rapports avec les prisonniers qu'il était chargé d'interroger, ou avec les mandarins. Il est loin de déprécier notre adversaire, dont il reconnaît la bravoure en maints épisodes (le corps à corps de Kep, p. 64; les Chinois chantant sous la fusillade jusqu'à la mort dans un fortin de la route de Tuyen-Quan p. 231). Ajoutons que la bravoure des Chinois était servie par un armement convenable, fourni en partie par la générosité allemande (p. 154).

Après la lecture de ce livre, on ressent quelque fierté de notre armée et l'on gagne quelque confiance en l'avenir de notre colonie. Qui sait? peut-être se réalisera un jour la fantaisie d'un soldat artiste, une vue de Kep fin de siècle : « une locomotive traînant des wagons de voyageurs est entrée dans une gare monumentale »... On se contentera même d'une gare modeste.

La narration, très vivante et colorée, est rehaussée par des illustrations qui sont des merveilles de finesse et de vérité; ces tableautins dessinés par M. Dauphin, prématurément enlevé, sont reproduits avec un art où la maison Berger-Levrault s'est incontestablement surpassée. B. A.

1. *Le Guet-apens de Bac Lé*. Paris, Berger-Levrault, 1890.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Au moment où paraît cette livraison s'ouvrent : 1° à Tours, le congrès national des sociétés de géographie de France; 2° à Besançon, le congrès de l'association pour l'avancement des sciences, qui, parmi ses dix-sept sections, en compte une de géographie.

— Parmi les mémoires qui doivent être lus à Besançon figure : *Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire de la Suisse*, par M. L. Drapeyron, directeur de la *Revue de Géographie*.

— Vient de paraître le *Compte rendu du congrès national des sociétés françaises de géographie, tenu en* 1891 à *Rochefort-sur-Mer* (Rochefort, 1893).

— M. H. Sevin-Desplaces, archiviste bibliothécaire des musées nationaux, délégué du ministre de l'instruction publique vient d'insérer dans le *Bulletin de Géographie historique et descriptive* (n° 1, 1893) un très judicieux *Rapport sur le congrès national des sociétés de géographie tenu à Lille du 1er au 7 août* 1892 (tirage à part, Ernest Leroux).

— Nous avons reçu le *Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie*, tome VII (1892-1893). Parmi les travaux qui s'y rencontrent, nous signalerons l'*Etude économique sur la République de Nicaragua* (Amérique centrale), par M. Désiré Pector (avec 5 cartes et 4 tableaux hors texte).

— M. Louis Desgrand, président et fondateur de la Société de Géographie de Lyon, est décédé à Oullins dans sa quatre-vingt-cinquième année.

— M. le colonel Niox, le géographe bien connu, vient d'être nommé général de brigade; il séjourne actuellement à Laval.

— M. le professeur Filippo Porena nous adresse : *Primo contributo di cartografia romana*, extrait de la *Rivista geografica italiana*.

— M. Léon Rousset vient de donner, dans la collection des *Guides-Joanne*, la deuxième partie, en deux volumes, de ses *États du Danube et des Balkans*. Le tome 1er comprend : Haute Hongrie, Sanse hongroise et région des Tatras, Galicie, Bukovine, Roumamie; le tome II; Serbie-Bulgarie et Roumélie orientale (Hachette, 1893).

— *Plus loin que l'Oubanghi; les Pères Blancs en Afrique*, par Ariste Excoffon (Jouvet et Cie, 1893), est un ouvrage illustré de vingt et une gravures hors texte, couronné au concours international antiesclavagiste africain.

— Signalons les *Nitiobriges* et les *Tolosates et les Bituriges Vivisci*, savantes dissertations de M. Jean-François Bladé, correspondant de l'Institut, à Agen.

— M. Alfred Guy, ingénieur des Manufactures, traite *Des Famines périodiques en Algérie et du moyen d'y porter remède*, Augustin Challamel, avril 1893.

— Après une assez longue interruption, le *Bulletin de la Société de Géographie de Québec* a repris sa publication. Nous venons de recevoir le n° 1 du volume II. Il s'étend aux années 1889, 1890, 1891 et 1892. Il comprend un rapport de M. Le Vasseur sur les travaux de la Société, le compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de Paris en 1889 et de celui

Digitized by Google

de Berne en 1891, des notes sur les Mines de la Province de Québec, sur le Trafic des Lacs, sur les Rivières à saumon et à truite, sur le grand glacier Muir (Alaska), le tout en français, sauf une *Letter on British Colombia.*

— Le *Bulletin of the geographical Club of Philadelphia*, dont nous recevons le 1er numéro (janvier 1893), contient une étude « Mountain Exploration », par Edwin Swift Balch (avec gravures).

— La librairie Ernest Leroux inaugure sa collection des *Races berbères* par un livre intitulé la *Kabylie du Jurjura*, dont l'auteur est M. Jules Lionel; ce livre contient une préface de M. Émile Masqueray, directeur de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger.

— M. Pio Galli nous adresse de Florence : « Il sistema alpino e l'Italia settentrionale » carte oro-hydrographique « démonstrative », à l'usage des écoles (en 4 feuilles), dédiée au commandeur Ferdinand Martini, ministre de l'Instruction publique.

— Signalons, pour y revenir ultérieurement, deux importantes publications récentes : *Chez les Indiens, quatre années dans la Guyane française* (1887-1891), par Henri Coudreau (Hachette); et *la Route du Tchad. Du Loango au Chari*, par Jean Dybowski (Firmin Didot).

— Nous recevons la *Natural Science* (Voll. II, n°15, London and New-York), revue mensuelle. Nous y trouvons des études telles que : *Climate and Floral regions in Africa*, par G.-F. Scott Elliot; *The Moas of New-Zealand*, par H. O. Forbes.

— *Anciens échouages de cétacés du* IXe *au* XVII *siècle*, par M. G. Pouchet, tel est l'objet d'une note extraite des *Mémoires de la Société de Biologie* (séance du 13 avril 1893); *Conférence d'anatomie* (Enseignement spécial des voyages, par le même, extrait de la *Revue scientifique*).

— M. Lambert (de Saint-Bris) vient de faire paraître à Barcelone (librairie de Francisco Puig y Alfonso) *Viajès de Vespucio y Caboto, America, nombre de origen indigena, el celebre y màs antiguo conocido mapa de América de Juan de la Cosa, del museo naval en Madrid*, etc., etc. (en espagnol et en anglais, 1892).

ERRATA DES PRÉCÉDENTES LIVRAISONS

(Mai, p. 324, et juillet, p. 71).

Lisez : *Manuel Henrich, alcalde de Barcelone.*

(Mai, p. 331, ligne 29).

Lisez : *Dans une lecture récente à l'Université de Pavie, M. Bellio.*

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

4661.— L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

Troisième livraison. — Septembre 1893

SOMMAIRE

P. GAULT : La vallée du Zérafchane.
P. MOUILLEFERT : Chypre et ses principales productions (*suite et fin*).
A. DE GÉRANDO : Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*).
D. BELLET : La population de la Grande-Bretagne (*suite et fin*).
G. N. TRICOCHE : Les colonies chinoises aux Etats-Unis (*suite et fin*).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique. La question siamoise : le Mékong et la Méditerranée asiatique.
Mme D'HARRASOWSKY, d'après Ferdinand Gregorovius : Corfou (îles ioniennes) (*suite et fin*).
A. CHAMBERLAND : Le commerce d'importation en France, au milieu du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*suite*).
La géographie à l'Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Besançon (août 1893).
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES

Carte du bassin du Zérafchane, d'après les cartes russes, par M. P. Gault.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-deux volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de 400 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LA VALLÉE DU ZÉRAFCHANE[1]

Le Zérafchane est un affluent de l'Amou-Daria, mais il ne parvient point jusqu'au fleuve. Conduite en de nombreux canaux pour irriguer les champs, son eau fertilise les riches contrées au milieu desquelles s'élèvent Samarcande et Bokhara. Il se termine à 60 kilomètres à l'ouest de Bokhara dans un lac marécageux garni de roseaux.

La vallée du Zérafchane comprend deux parties bien distinctes : 1° la supérieure, jusqu'à Pendjikent, territoire montueux, au sol pauvre et n'ayant qu'une population clairsemée. Sa longueur, de l'est à l'ouest, du glacier Kok-sou à Pendjikent est de 245 kilomètres ; 2° l'inférieure (de Pendjikent, en aval de Bokhara) est la vallée fertile où les oasis nourrissent une population dense.

Haute vallée — Le Zérafchane sort des glaciers du Kok-sou (latitude 49° 32'5, longitude 71° 13 de Greenwich). Il a, jusqu'à Pendjikent, une vallée étroite à travers un pays montueux. Cette vallée est limitée au nord par les monts du Turkestan, au sud par ceux de Hissar. Les premiers, parallèles au fleuve, qu'ils côtoient, ne lui envoient que de minuscules torrents. Il n'en est point de même des monts de Hissar s'éloignant du fleuve à la hauteur de Madroucket et décrivant un arc de cercle se rapprochant du lit du Zérafchane à Pendjikent. Dans le secteur ainsi formé, se trouvent quelques cours d'eau dont les principaux sont : le Fan-Daria formé par la réunion du Yagnaob-Daria et de l'Iskander-Daria; le Kschtout-Daria, le Maghian-Daria, etc.

Cette haute vallée du Zérafchane est un pays de monts aux pentes abruptes. La neige couvre les crêtes pendant plusieurs mois de l'année, et les indigènes ont installé leurs champs cultivés dans les

1. La monographie de la vallée du Zérafchane que nous donnons ici est l'œuvre d'un voyageur dont le nom n'est point inconnu au public. M. P. Gault a publié dans la *Revue des Deux Mondes* (août-septembre 1892), le récit de son « Voyage au Kharezm », où il décrit Khiva, les oasis, et le cours inférieur de l'Amou-Daria. Nos lecteurs trouveront ici un certain nombre de détails inédits et recueillis sur place.

Digitized by Google

étroits thalwegs des vallées. Le long du Zérafchane, ils ont profité des étroites surfaces sur lesquelles l'eau peut être conduite au moyen de canaux pour y établir leurs champs cultivés, lambeaux d'oasis réduits souvent à une étroite bande de verdure. En ces endroits, les villages se sont formés auprès des champs cultivés. Quant aux affluents, leurs lits profonds, encaissés entre des rives abruptes empêchent les indigènes de se servir de leur eau pour irriguer les champs. Ils doivent avoir recours à l'eau des sources souvent insuffisantes, vu leur faible débit.

Cette immense région est habitée par des populations sédentaires de race tadjik. Ce sont des Aryens. Ils parlent une langue voisine de celle de Perse. Ce sont de pauvres agriculteurs, trop pauvres pour avoir des troupeaux qui paisseraient l'été les pacages des monts, car les hivers sont longs et rigoureux et l'on ne pourrait nourrir pendant la mauvaise saison un bétail nombreux à une telle altitude. Le village le plus élevé de la vallée du Zérafchane est celui de Madrouchket situé à une altitude de 7,000 pieds (2,130 mètres).

Il y a dans la haute vallée du Zérafchane 6,000 demeures ce qui ferait une population de 30,000 âmes : comptant, comme il est coutume en Asie, 5 âmes par demeure.

Voici quelques renseignements qui donneront une idée de la pauvreté de ce pays[2].

Dans le canton de Falgar on compte 1 cheval par 5 maisons, 1 vache ou bœuf de travail par 3 1/2 maisons, 1 âne par 3 maisons.

Dans le canton d'Iskander[1] on compte 1 cheval par village de 14 à 30 maisons. La neige couvre le sol pendant cinq mois et chaque demeure est comme isolée des autres.

Quant à la nourriture, en prenant le chiffre de rendement total des céréales, on trouve : dans le canton de Matcha, chaque individu ne peut avoir deux pains par jour que pendant six à sept mois, et dans le canton d'Iskander que pendant quatre à cinq mois.

Tout homme valide, à partir de 16 ans, quitte le village dès que

1. Ce canton d'Iskander, comprenant la vallée du Yagnaob, est le plus pauvre de cette pauvre région. Il se trouve à une altitude supérieure à celle des autres cantons. La population qui l'habite se différencie des Tadjik de la contrée par une langue aux formes différant légèrement. C'est une langue iranienne de même que la tadjik, mais avec une prononciation plus gutturale.

2. Notes manuscrites P. V. Apriélev.

Digitized by Google

la neige le permet et va vers Oura-tubé, Kokan ou Hissar pour trouver du travail. Peu labourent la terre. La plupart se louent comme pasteurs; 1/10 de ces émigrants mendie. Ceux qui travaillent gagnent par été 16 à 20 roubles. Ceux qui mendient 7 à 8 roubles. Ils emportent dans la montagne leur gain en nature et font plusieurs voyages pour le transporter à dos d'homme.

Falgar est renommé pour ses fruits. Les fruits de Falgar se vendent plus cher que ceux des autres localités. Un homme riche de Falgar peut avoir 15 arbres fruitiers. Les femmes, l'été, sèchent les fruits. Il n'y a pas de raisins. On récolte surtout des pommes, poires, abricots. La vente se fait en général à Pendjikent, bazar ayant pour les habitants des monts plus d'importance que celui d'Oura-tubé ; car, pour parvenir à ce dernier endroit, il faut couper trois chaînes de montagnes par des cols fermés par la neige jusqu'en mars.

Quant à l'industrie de ces montagnards, ils font avec les poils des chèvres des étoffes très fines, mais ils n'en tissent que pour leurs usages et n'en vendent pas.

Avec les baies du mûrier, ils font une farine dont ils se nourrissent l'hiver.

Dans la vallée du Yagnaob, on ne trouve point de mûriers. Le blé ne mûrit pas. Ils sèment un peu d'orge qui donne un faible rendement. On ne trouve aucun arbre fruitier, aucun jardin, par suite de la froide température. Rarement on rencontre quelques saules et peupliers qui ne vivent que grâce à des soins nombreux. On les garantit du froid en couvrant leurs racines de fumier pendant l'hiver. On trouve, surtout dans les environs des villages, des buissons de groseilliers sauvages. Les indigènes recueillent ces baies, les sèchent et les vendent à Samarcande; leur pauvreté est telle que, en avril, ils vont dans les monts chercher des aulx sauvages qu'ils mangent. Matcha a plus de terres que Falgar; mais, par suite de la grande altitude de Matcha, il y a compensation, car les gelées de printemps retardent la végétation. Le canton d'Iskander a encore plus de terres que Matcha ; mais les conditions climatériques sont pires. Ces monts sont parcourus pendant la belle saison par des nomades qui y font paître leurs troupeaux. Ils s'avancent dans le massif montueux jusqu'aux vallées du Yagnaob-Daria, de l'Iskander-Daria et redescendent vers les vallées sises à de moins hautes altitudes où ils hivernent. Ils ont leurs campements d'hiver, les uns

Digitized by Google

dans la vallée du Kachka-Daria, d'autres dans la steppe d'Oura-tubé et Djizak, d'autres dans les steppes arides et montueuses bordant le haut Amou-Daria.

Ces nomades sont des Uzbeg de tribus diverses.

Ces monts aux pentes abruptes ont des cols rares et d'un difficile accès.

Les monts du Turkestan, limitant au nord la vallée, ne possèdent, jusqu'à Pendjikent, qu'un col important à noter et qui établit une communication facile pendant la belle saison entre Abourdane et Oura-tubé.

Aucun col n'est fréquenté de ceux qui pourraient conduire de la haute vallée vers Khodjent. Les indigènes connaissent des pistes, mais celles-ci ne sont pas fréquentées.

Les pistes traversant les monts du Hissar et faisant communiquer les hautes vallées des affluents du Zérafchane (Yagnaob, Iskander, etc.) avec les étroites vallées du Sourkhane et du Kafirnigane, affluent du haut Amou-Daria, sont peu fréquentées; ces monts aux pentes abruptes, aux vallons encaissés, n'ont d'ailleurs que des passages difficiles et peu praticables.

Ce ne sont que des pistes praticables pour les bêtes de somme et si étroites en certaines parties qu'il faut décharger les animaux, car ces derniers, chargés de ballots, ne pourraient passer. C'est que, en ces endroits, le sentier, établi à mi-hauteur du mont à la pente abrupte, est si étroit que l'on craint que les animaux ne soient précipités dans le vide, éloignés qu'ils sont de la paroi du rocher par les bagages qu'ils portent. Parfois même, la piste a été établie au moyen de morceaux de bois fichés dans le roc et couverts de branchage. Tout cela est à moitié pourri et on ne s'y aventure qu'avec circonspection.

La piste la plus fréquentée est celle conduisant de Samarcande à Hissar. Par Pendjikent et Kochtout, elle atteint à Sari-tal la vallée de l'Iskander-Daria. Par le col difficile de Moura, elle parvient alors sur la haute vallée du Sourkhane qu'elle suit jusqu'au bourg de Karatag à 30 verstes de Hissar. On compte onze jours de marche. Cette route difficile est impraticable l'hiver.

Les cols de la vallée de Yagnaob, fermés par les neiges pendant plusieurs mois, ne se trouvant point sur la voie de communication entre des cités populeuses, n'ont aucune importance économique. Quelques pasteurs les traversent l'été avec leurs troupeaux.

Digitized by Google

Il en est de même des passages à travers les glaciers du Kok-sou d'où sort le Zérafchane. Quelques nomades conduisant leurs troupeaux des monts du Kokan aux pâturages du Karatéguin les traversent seuls.

Partie inférieure de la vallée (*Pendjikent, Samarcande, Bokhara*). — C'est la contrée riche et fertile, nourrissant une nombreuse population.

Décrivons d'abord le fleuve lui-même.

A Pendjikent, le Zérafchane coule en un large lit encombré de bancs de galets. C'est un gros torrent des monts à l'eau écumeuse et claire. Son cours est sinueux; il n'est que flottable. A la hauteur de Samarcande, à Tchupan-ata[1], le fleuve se divise en deux bras formant une île; au nord l'Ak-Daria, le plus important, ayant une longueur de 150 verstes; au sud, le Kara-Daria d'une longueur de 100 verstes. Le plus grand écartement de ces deux bras est de 13 verstes. Ils se réunissent près de Khatirchi. En aval de ce point, le Zérafchane, n'ayant plus désormais qu'un seul lit, coule entre des rives argileuses. Ce n'est plus un torrent, comme à Pendjikent, mais un fleuve au courant calme. Il n'est point utilisé par la batellerie. Quelques radeaux grossiers, sortes de minuscules trains de bois le descendent parfois.

En aval de Bokhara, il se termine, épuisé d'avoir alimenté tant de canaux, dans le lac de Karakoul, marécageux et couvert de roseaux. L'eau ne parvient jusqu'au lac qu'au mois d'août, époque des hautes eaux et pendant les mois d'hiver, quand les champs ne sont pas irrigués.

Au-dessous de Pendjikent, le Zérafchane ne reçoit point d'affluents. L'eau peu abondante de ces derniers étant entièrement utilisée en irrigations.

Tel est le fleuve. Décrivons maintenant son bassin. A Pendjikent, la vallée, resserrée jusqu'alors, s'élargit. Les monts du Turkestan s'éloignent au nord tandis que, au sud, les monts du Hissar projettent un rameau peu élevé (monts du Chakriciab) qui, à Djami,

1. Tchupan-ata, tombe d'un saint du même nom, patron des pasteurs et de la cité de Samarcande.

D'après une tradition, quand les missionnaires arabes vinrent pour convertir le pays à l'islamisme, ils se réunirent sur cette colline et égorgèrent un mouton. Ils convinrent que, d'après la partie du mouton qu'ils auraient, ils décideraient leur voyage. L'un, plongeant la main, tira la tête du mouton. Il dit : « Samarcande est la tête et La Mecque est le cœur de l'Islam. » Il eut Samarcande. Les autres, d'après la tradition, se dispersèrent. En cet endroit, on trouve les restes de l'observatoire d'Oulong-beg. Les ruines d'un ancien pont dit Shadman malik se voient tout auprès.

Digitized by Google

s'abaissera en collines donnant à la steppe un relief montueux dont les ramifications se rapprocheront du fleuve à partir de Khatirtchi. Vers ce même point, les ramifications des monts du Turkestan se rapprochent aussi du Zérafchane, qui n'aura plus dès lors qu'un étroit thalweg.

De Pendjikent à Khatirtchi, la vallée du Zérafchane a la forme d'une amande ayant du sud-est au nord-ouest (sens de sa plus grande longueur) une distance de 150 kilomètres, et dans l'autre sens d'une distance maximum d'une cinquantaine de kilomètres.

Dans cette partie de la vallée en forme d'amande sont les riches oasis de Pendjikent, Samarcande, Katta-Kourgane.

A Khatirtchi, les collines enserrent le lit du fleuve, réduisent la vallée à un étroit chenal, sur une longueur de 90 kilomètres, de Khatirtchi à Bostan.

A Bostan, à 47 kilomètres en amont de Bokhara, les collines s'affaissent dans la steppe et l'on y peut, par suite, conduire par des canaux l'eau du fleuve. C'est en cet endroit que les riches oasis entourant la ville de Bokhara se sont installées[1].

En aval de Bokhara, le Zérafchane, épuisé d'avoir alimenté de si nombreux canaux, n'est plus qu'un mince filet d'eau, arrosant les exiguës oasis de Karakoul. Il va se perdre dans un lac marécageux.

Quant aux voies de communication entre la vallée du Zérafchane et celles qui l'entourent au nord et au sud, nous n'avons à nous en occuper ici que pour la partie située entre Pendjikent et Katta-Kourgane. En aval de cette ville, les collines enserrant le lit du fleuve sont peu élevées, leurs flancs sont rarement abrupts et l'on voit partout des traces de charrettes indigènes (arba). Ces hauteurs s'abaissent pour disparaître dans la grande steppe inculte au sol plat qui borde l'Amou-Daria.

Les monts du Chakri-ciab entre Pendjikent et Djami (où ils s'affaissent dans la steppe) sont coupés par la route de Samarcande à Kitab, qui traverse les monts entre les villages de Kara-tioubé (dans la vallée du Zérafchane) et Ourousch Kicklak (vallée du Kachka-Daria). Cette route est carrossable par suite des travaux d'art récemment accomplis. C'est le seul col fréquenté.

Les monts du Turkestan qui s'étendent au nord-ouest vers

1. Une petite colonie russe a été créée à 13 kilomètres de la ville de Bokhara, auprès de la station de chemin de fer. Quelques maisons et quelques boutiques ont été installées en cet endroit.

Digitized by Google

Nourata ont des pentes abruptes. Parmi les défilés, le seul intéressant à noter est la route carrossable de Samarcande à Djizak à travers le col dit : portes de Tamerlan. Les autres cols qui traversent ces monts sont nombreux; ce ne sont que des pistes (entre Oura-tubé, Zaamine, et les villages épandus sur le versant nord des monts du Turkestan et les villages de la vallée du Zérafchane d'autre part) que les nomades fréquentent avec leurs troupeaux.

L'eau du Zérafchane est entièrement employée pour les irrigations. C'est que la sécheresse du climat d'Asie ne permet point à toutes les céréales[1] de parvenir à maturité sans irrigations artificielles.

Le système d'irrigation de la vallée du Zérafchane est basé sur des canaux prenant l'eau du fleuve. Les Asiatiques profitent de la pente naturelle du sol pour conduire l'eau jusqu'aux champs à irriguer par des fossés à ciel ouvert dits « harik ». Il est des harik ayant une longueur de plus de 100 kilomètres. Leur lit est sinueux et il s'en détache un grand nombre de canaux secondaires se ramifiant à l'infini dans les champs. Aussi faut-il une constante surveillance, un travail d'entretien incessant pour ouvrir ou fermer les bouches de ces canaux, empêcher les inondations. C'est l'office d'une administration spéciale.

Les premiers grands canaux se séparent du fleuve au-dessous de Pendjikent. Ce sont : Tiouya-Tartar et Bouloungour sur la droite à 12 verstes de Pendjikent, Kazan et Dargam[2] sur la gauche à 17 verstes de ce village. Nous n'entreprendrons pas ici de noter successivement les noms de chacun de ces canaux dont quelques-uns ont une minime importance.

De Dopoul à Tchupan-Ata, on compte 12 canaux sur la rive gauche, 13 sur la rive droite.

Dans l'île formée par les deux bras du fleuve on compte un total de 29 canaux (11 de la droite, 18 de la gauche).

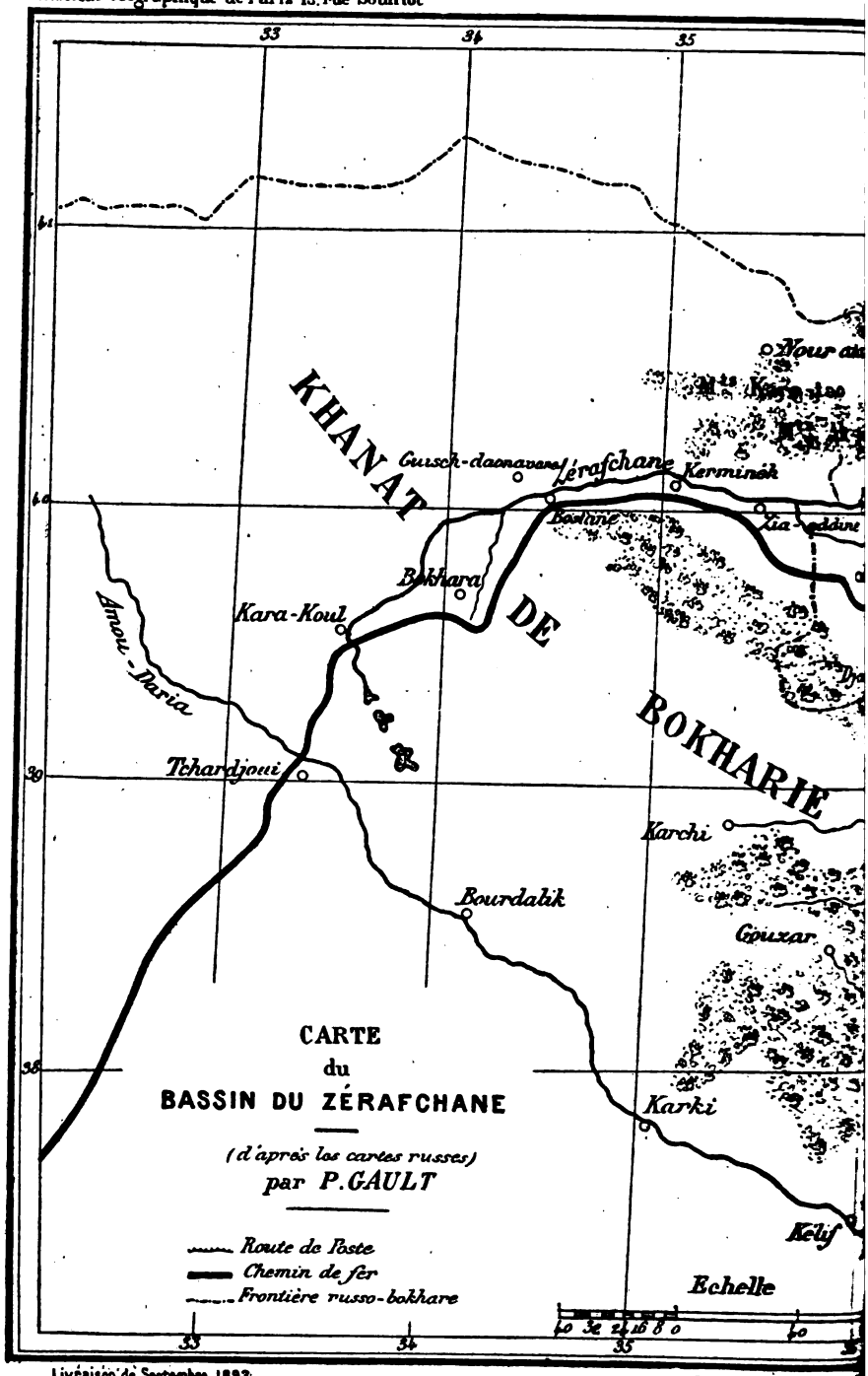
De la rive droite de l'Ak-Daria partent 13 canaux.

1. Les indigènes cultivent sans irrigation artificielle quelques parties du sol sises au pied des monts ou dans les parties naturellement humides. Au printemps ils jettent la semence sur le sol, donnent un coup de charrue, et s'en remettent aux conditions atmosphériques du soin de faire parvenir ces graines à maturité. Ils cultivent ainsi le blé de printemps, l'orge, un peu de lin. Ces terres dites bogara ou lialemi donnent de bons rendements lorsque le printemps est humide. Si les pluies de printemps sont rares, le cultivateur retrouve à peine sa semence.

2. Jadis, l'harik Tiouya-Tartar envoyait un embranchement à Djizak et irriguait une parcelle de la steppe. Le Dargam envoyait jadis un canal dans la steppe de Karchi; ce canal aurait existé au temps de Timour. Ces deux ramifications hors de la vallée du Zérafchane n'existent plus aujourd'hui et l'on n'a point songé à les rétablir par suite de la quantité trop peu abondante d'eau dans le fleuve.

Digitized by Google

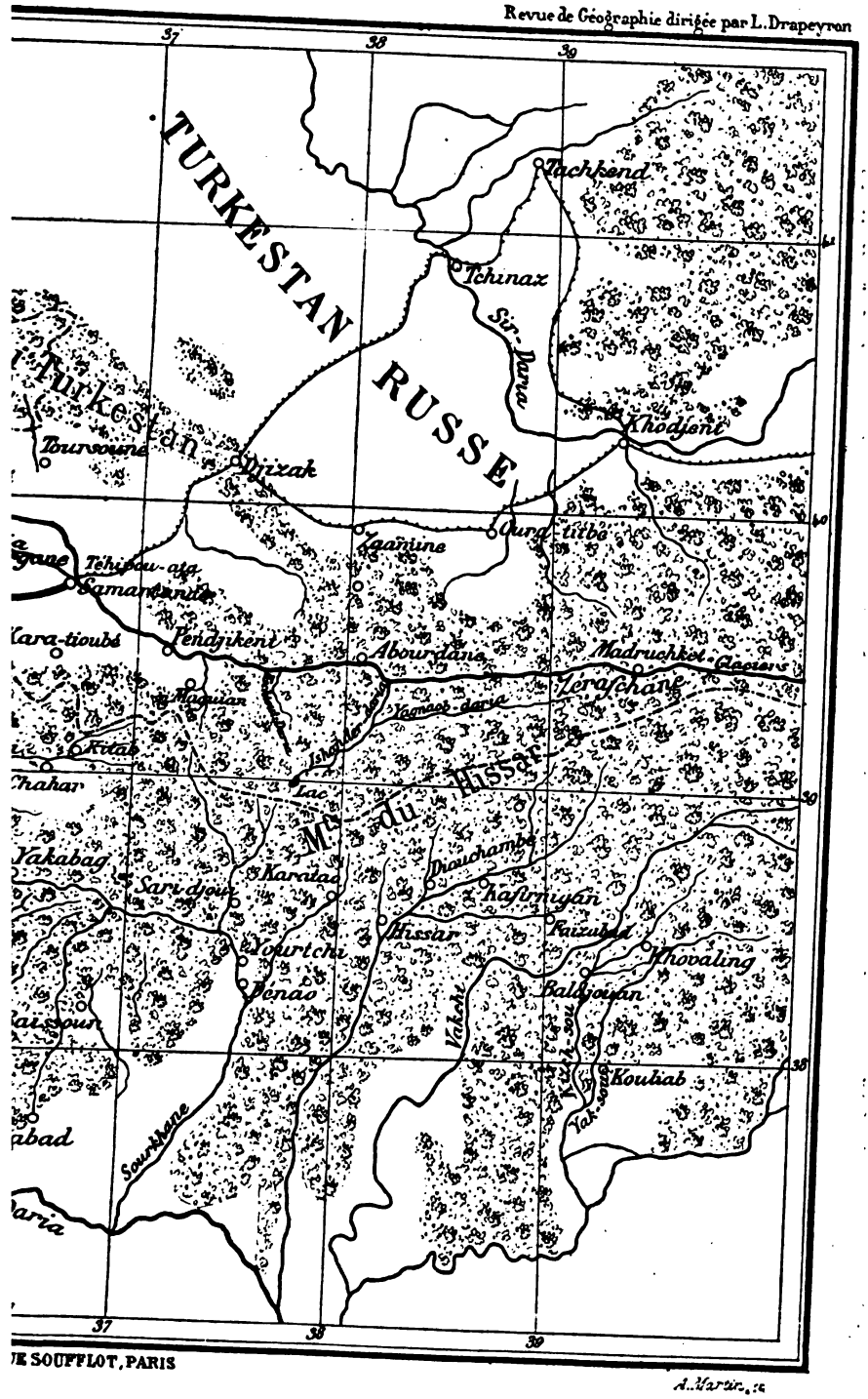
Institut Géographique de Paris 15, rue Soufflot



Livraison de Septembre 1893

LIBRAIRIE CH.

Digitized by Google



IE SOUFFLOT, PARIS

A. Varin, sc.

De la rive gauche du Kara-Daria, 12 canaux.

Ce qui, avec les 4 cités plus haut, forme un total de 83, en territoire russe, divisant la vallée en 83 oasis.

A Katirtchi, territoire bokhare, on compte 5 harik ; à Kermineh 9 harik ; à Bokhara 9 harik principaux.

La quantité d'eau du Zérafchane est donc fort importante à étudier. Le niveau de ce fleuve est soumis à des variations annuelles dépendant de la fonte des neiges et des glaciers.

La fonte des neiges commence dès la fin de mars, celle des glaciers dure de mai à la fin d'août.

C'est donc l'été que le volume du fleuve est le plus considérable. L'étiage du Zérafchane a été observé à l'emplacement nommé Dopoul, au village de Soudjine à l'endroit où le Maguiane-Daria afflue au Zérafchane.

En douze mois, la quantité d'eau coulant dans le Zérafchane est de 803,049,984 saghènes cubiques, chiffre qu'il faut diviser en deux parts :

L'une coulant pendant la saison des irrigations du 1er mars au 1er octobre 717,747,264 sagh.³.

L'autre pendant les mois d'hiver 85,302,720 sagh.³.

Le maximum d'eau a lieu fin juin et le minimum en décembre.

Au premier abord, il semble que l'on ait ici une énorme quantité d'eau pour irriguer un petit espace. En fait, il n'en est rien. Aux mois de mars, avril, mai, toute l'eau est employée dans la première partie du système de canaux, c'est-à-dire jusqu'à Tchupanata, point où le fleuve se divise en deux bras. Et les terres inférieures n'ont presque que les eaux provenant de la fonte des neiges dans les collines limitant le bassin, collines peu élevées où la fonte commence en mars et est terminée dans la première moitié de mai. Ces minuscules ruisseaux donnent toutefois pendant un court espace de temps (trois à cinq jours) une telle quantité d'eau qu'elle ne peut être utilisée toute entière pour les irrigations, ce qui appert des observations faites à Bokhara.

La superficie irriguée par le Zérafchane en territoire russe est de 2,782 verstes carrées.

La valeur de terre irriguée est estimée à 62,280,648 roubles, son revenu brut serait de 37,636,197 roubles[1].

1. Jijemski, vallée de Zérafchane. 1 verste = 1,067 kil. ; 1 verste carrée = 1,170 kil. carr. ; 1 rouble = 4 fr., au cours actuel = 2 fr. 60.

Digitized by Google

En territoire bokhare nous trouvons :

Beg de Khatirtchi.....	1,250 koches	(8 koches valent 1 verste carrée).
Beg de Ziaeddine.....	2,970	—
Beg de Kermineh.....	2,170	—
Beg de Bokhara.....	5,770	—
Beg de Kara-Koul.....	1,509	—

De toute la surface irriguée en territoire russe :

Calculant la dépense d'eau aux diverses périodes de l'année, on trouve[1] :

		Verstes²	Nombre d'irrigations		Dépense d'eau sagh.³
En riz.....	0,13	327,21	90 jours sous l'eau		213,864,456
Riz en culture dérobée.....	0,3	755,1	90	—	213,864,456
Céréales d'hiver.....	0,4	1,006,8	3	—	43,493,760
Jardin potager, luzerne, riz...	0,12	302,04	8	—	34,795,008
Sorgho.....	0,29	729,93	6	—	63,065,952
Coton.....	0,06	151,02	4	—	8,698,752
Divers.....	0,11	276,87	2	—	7,973,856

Minimum en mars.

Maximum en juin.

De même que dans les contrées de Tackkend et de Ferghanah, la terre irriguée par le Zérafchane est divisée à l'extrême.

La valeur du sol varie par déciatine[2] de 500 roubles près de Samarcande à 9 roubles pour les terrains secs et ayant peu d'eau; 12 p. 100 des cultivateurs ne possèdent pas de terre. Le pays produit du blé à peine pour sa suffisance. Aussi, outre les terres irriguées, on cultive les terres bogara. Dans les districts de Samarcande et de Katta-Kourgane, une surface de 80,587 déciatines fut cultivée en 1888. Enfin les indigènes font produire à leurs jardins des fruits tels que melon, vigne, etc. (En 1888, il y avait 6,650 déciatines plantées en vigne).

L'entretien du système d'irrigation exige des soins incessants. C'est ainsi que, pour les 22 cantons du district de Samarcande irrigués par le Zérafchane, l'entretien du système de canaux a exigé en l'année 1890 un total de 113,757 jours de travail. En comptant les frais pour l'entretien des digues, le payement des fonctionnaires surveillant les canaux, on trouve pour le val du Zérafchane un coût d'entretien annuel de 20 roubles 27 kopeks par verste carrée de terre irriguée.

1. Chiffres officiels.
2. 1 déciatine = 1 hect. 09.

Digitized by Google

Une large bande de culture enserrée entre des collines dénudées, tel est l'aspect de la vallée du Zérafchane.

Des hauteurs la limitant, celle-ci apparaît comme une longue traînée de verdure. C'est une succession de champs, parsemés çà et là de bouquets d'arbres, divisés en damier par des canaux et des fossés. Ces bouquets d'arbres marquent l'emplacement des villages et, comme ces derniers, établis dans le voisinage des harik, le long d'une route, ils ont en général une forme allongée. La steppe jaune et aride les borde comme d'un ourlet.

Nous avons indiqué plus haut, en parlant de l'irrigation, quelles étaient les principales cultures de ces oasis. Notons quelques particularités quant à leur dispersion dans la vallée.

On cultive surtout le riz dans l'île, au centre de la vallée; le coton, au nord, dans cette zone s'étendant en arc de cercle le long du fleuve ; au sud, du côté du Chakri-ciab, on trouve diverses plantes occupant également le sol. (En 1888, il y eut dans la province de Samarcande 8,461 déciatines ensemencées en coton.)

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des oasis, mais il est toute une population vivant dans les monts arides et dénudés entourant la vallée. Ce sont des demi-nomades qui, profitant de quelque source pour irriguer un champ exigu, envoient paître, dans la steppe qui les entoure, les troupeaux de moutons et de chèvres. Ils n'ont point de demeures en pisé comme les habitants sédentaires des oasis, mais des tentes rondes (kibitka) de nomades d'Asie. Quelques-uns même ont creusé des puits autour desquels ils vivent (dans les environs de Djami, à l'ouest de ce point et au nord de Katta-Kourgane) ; ces populations demi-nomades sont assez pauvres. Elles n'ont aucune industrie et doivent forcément avoir recours aux sédentaires pour les objets dont elles ont besoin.

Quant aux diverses productions industrielles de cette région, il faut spécialement mentionner la soie. On ne trouve point de magnanerie importante, mais beaucoup de demeures possèdent quelques paniers où ils élèvent les vers, se contentant de jeter dessus des branches de mûrier[1]. C'est ainsi que dans 17 volost du district de Samarcande, 972 demeures produisirent 652 pouds de cocons.

1. Voici quelques détails sur les espèces de mûrier les plus communes en cette région :

Khassak, mûrier sauvage poussant dans le pays servant pour la greffe d'autres

Digitized by Google

Dans le district de Djizak, 50 demeures ayant 2 founts de graines produisirent 40 pouds de cocons. Dans le district de Katta-Kourgane, 1,620 maisons eurent 90 founts de graines, produisirent 950 pouds de cocons. Dans le district de Khodjent : 6,137 demeures produisirent 5,000 pouds.

1 poud de cocons vaut 9 à 13 roubles.

1 poud de soie vaut 100 à 200 roubles.

En 1887 fut exporté de la soie grège pour 2,165,600 roubles.

En 1888 — — 722,878 —

Cette énorme différence provient des progrès de la maladie du ver.

Sur le bazar de Samarcande, furent pesés, en 1890, 13,732 pouds de cocons au prix de 12 à 15 roubles le poud (valeur 185,382 roubles).

Parmi les principaux produits de chaque volost (canton) on peut citer :

Volost d'Iskander : excellente poterie d'argile faite l'été par les femmes mais intransportable faute de chemins.

Volost de Dagbit : tisserands de mousseline.

Volost de Kabout : selles indigènes pour cavaliers, mais sans couleurs. On les peint à Samarcande dans le quartier de Zinguara.

Volost des Karakalpak. On y prépare les tiges de bois pour les tentes.

Volost de Matcha : étoffes de drap.

Volost de Makhalinsk : étoffe de coton ; teinture de fils.

Volost d'Ourgout : étoffes dites Alatcha.

Volost d'Osmat-Katartal et de Kodja-Moukour : feutres de faible qualité.

Volost de Falgar : drap de poil de chèvre.

Volost de Khalvaï : selles de bât.

Les objets de soie qui forment l'une des branches principales du commerce de Samarcande, mouchoirs de soie, tissus légers, etc., se fabriquent tous dans les environs mêmes de la ville (volost de Khodja-Akrar).

espèces de mûrier. Écorce un peu ridée. Baies noires, à grosses graines, peu usitées pour nourriture.

Mûrier de Balkh, écorce unie à teinte claire. Baies blanches estimées. Le plus estimé dans Zérafchane, se vend presque seul au marché.

Marvaritakh, peu cultivé, espèce délicate. Baies blanches difficiles à distinguer du mûrier de Balkh.

Khorazmine, peu cultivé. Rare sur les marchés.

Digitized by Google

La population de la partie russe de la vallée du Zérafchane comprenant la haute vallée et la partie inférieure jusqu'à Khatirtchi est de 407,595 âmes (1890) se divisant en :

Uzbeg	303,677
Turkmènes	18,315
Arabes	14,850
Tadjik	63,608
Kirghiz	1,370
Iraniens	5,460
Juifs	300
Indous	15

Les principales villes sont :

Samarcande	34,016
Katta-Kourgane	15,300
Pendjikent	2,500

Pour la partie inférieure qui se trouve en territoire bokhare, il n'y a que des évaluations approximatives. Nous l'évaluons à 350,000 ou 400,000 âmes, comprenant surtout des Uzbeg, puis des Iraniens, des Kirghiz, des Juifs, etc. La population de Bokhara est évaluée à 175,000 âmes.

On trouve une moyenne de 10.7 habitants par verste carrée.

La partie inférieure du bassin du Zérafchane, depuis les oasis de Bokhara jusqu'à l'Amou-daria, est une steppe aride et sablonneuse.

Le chemin de fer transcaspien la coupe au milieu des sables mobiles de Farab (Farab est la station du chemin de fer transcaspien sur la rive droite de l'Amou-daria).

En fait, on peut dire que, au delà des dernières oasis bokhariotes (Kara-Koul), le bassin du Zérafchane se confond avec celui de l'Amou-daria.

Cette steppe du bassin inférieur du Zérafchane se rejoint au sud à celle de Karchi; au nord, à celle du Kizil-Koum.

Des nomades la parcourent, abreuvant leurs animaux aux rares puits des steppes.

Au dire des indigènes, l'eau de cette partie de la steppe de Karchi, voisine de l'Amou-daria et du Zérafchane, est salée (puits des environs de Boudarlik).

Quant à la steppe au nord du Zérafchane, elle présente les caractères du désert du Kizil-Koum.

P. Gault.

Digitized by Google

CHYPRE

ET

SES PRINCIPALES PRODUCTIONS EN 1892

(SUITE ET FIN)

Situation du viticulteur cypriote. — La culture de la vigne en Chypre étant tout *à fait extensive*, elle est peu productive et la situation du viticulteur n'est guère brillante. En effet, si nous admettons qu'un homme aidé de sa famille, composée en général d'une femme et de 6 enfants à différents âges, peut arriver à cultiver 10 hectares de vigne produisant en moyenne 9 hectolitres à 5 francs, son travail ne lui rapportera donc qu'une somme brute de 450 francs. De cette somme, il faudra déduire les impôts qui sont : 1° de 4 francs pour 1000 de la valeur du sol, estimé en moyenne 500 francs l'hectare pour les terres en plein rapport, ci 2 francs; 2° le montant de la dîme, égal à 1/12e de la valeur du produit, soit 450/12 = 37 fr. 50 ou 42 fr. 50 pour le tout, ce qui réduit la recette du cultivateur à 407 fr. 50, avec laquelle il devra nourrir sa famille et son mulet et faire face à diverses petites charges. C'est dire que sa vie sera misérable et qu'il n'aura guère l'espoir d'arriver à la fortune ou même à une modeste aisance. Aussi les familles riches à Chypre ne se rencontrent-elles que parmi les commerçants et non chez les agriculteurs.

Maladies affectant les vignes de Chypre. — La maladie de beaucoup, la plus nuisible, est l'*Oïdium*, produite, comme on le sait, par un champignon parasite appelé *Erysiphe Tuckeri*. Cette maladie est très ancienne dans l'île. M. Gaudry[1] la constatait dès 1853, dans plusieurs centres viticoles, notamment aux environs de Paphos, à Chrysoroghiatissa, à Saint-Panteleimone, vers le ver-

1. Recherches scientifiques en Orient.

Digitized by Google

sant sud de la chaîne des Cérines, au couvent de Machera, à Evrikou, Prodromo, au monastère de Kikkou, sur le Troödos, et à Omodhos. M. Gaudry pense que l'année 1853 doit être considérée comme la première de l'invasion. De mon côté, j'ai rencontré cette maladie dans la plupart des vignobles, à partir de 400 à 500 mètres d'altitude jusqu'au sommet le plus élevé du Troödos, à la résidence d'été du gouverneur, à 1,770 mètres d'élévation. Suivant ce qui est connu, c'est particulièrement dans les vallées, dans les gorges ou le long des cours d'eau, c'est-à-dire dans les vignobles les plus luxuriants, que ce parasite fait le plus de dégâts; j'ai vu, dans certains cas, la presque totalité de la récolte détruite. Mais, fait très remarquable, dans les vignobles des basses régions, au-dessous de 400 mètres d'altitude, je n'ai pas rencontré de ceps atteints, même à Larnaca, dans le beau vignoble du Dr Tsepis, situé à quelques kilomètres de la mer. On en trouve seulement sur les treilles et les berceaux ombragés. Le manque d'oïdium dans les vignobles bas s'explique aisément par la grande chaleur qu'il y fait du mois de mai au mois d'août et qui atteint souvent au soleil, nous l'avons vu, plus de 50°, température à laquelle l'oïdium est détruit, quelles que soient les autres conditions favorables à son développement. C'est pour cette raison qu'à Ora, de 900 à 1,000 mètres d'altitude, puis à Delikipo, Korno, Mosphiloti, Alambra, Lymbia, Louroujina et Péra, situés de 400 à 500 mètres d'altitude et sur les calcaires marneux secs, je n'ai pas non plus rencontré cette maladie.

Les bons effets du soufrage pour combattre l'oïdium sont généralement connus des viticulteurs cypriotes, mais très peu, en raison du faible revenu des vignes, pratiquent l'opération. Cependant le propriétaire travaillant lui-même, n'ayant pas de main-d'œuvre à payer, le traitement ne coûterait que le prix du soufre.

L'*Anthracnose.* — Cette maladie est commune dans les vignobles de Chypre et y cause parfois des dégâts notables, pouvant aller jusqu'à 1/5e de la récolte. M. Gaudry, dans sa remarquable étude, n'en fait pas mention, mais on ne saurait en conclure que son introduction est récente. C'est surtout l'*Anthracnose ponctué* que l'on remarque et il atteint une gravité que l'on rencontre rarement en France. Les ponctuations, distinctes tout à fait au début, confluent de très bonne heure, forment sur les sarments des plaques plus ou moins étendues ou même les entourent complètement.

Digitized by Google

Ces plaques, d'un noir brillant, se recouvrent parfois d'une efflorescence blanche, terne et épaisse, due à la mortification de l'épiderme et de la cuticule. Dans ces conditions, les feuilles jaunissent, les sarments cessent de croître et se dessèchent en nombre plus ou moins grand; la dessiccation commencée par le sarment gagne peu à peu la longueur de la pousse souvent jusqu'à sa naissance. Les pétioles prennent aussi la même teinte noir brillant et tombent. Les pédoncules et les pédicelles sont aussi marqués de ces mêmes plaques et, quand elles sont nombreuses et très étendues, la grappe entière se dessèche et tombe, ou bien, si cet état extrême ne survient pas, les grains restent petits et peu sucrés. Sur les grains, l'*Anthracnose* se montre sous forme de taches noires ou brun pourpre livide, concaves, plus ou moins grandes, qui amènent leur dessiccation et leur chute. Tous les grains d'une même grappe peuvent être attaqués ou seulement dans une proportion plus ou moins forte. Quand la maladie a plusieurs années, tous les sarments, et même la souche, se dessèchent en juillet ou en août et les ceps attaqués meurent à la troisième ou à la quatrième année, souvent même dès la deuxième; la maladie procède de proche en proche de manière à former des taches dans le vignoble. Comme en France, c'est surtout au printemps dans les vignes de vallées à sol argilo-calcaire ou marneux frais que l'*Anthracnose* se montre; il est rare dans ceux légers secs et se ressuyant bien.

Le *Pourridié.* — Cette affection est assez fréquente dans les vignobles plantés en terrains forts, argilo-calcaires ou marneux humides, ou bien encore dans ceux à sous-sol imperméable; elle peut amener les souches à un grand état d'affaiblissement et causer beaucoup de dégâts.

Le *Septosporium Fuckelli.* —Ce parasite, signalé dans plusieurs régions de l'Europe, est commun dans les vignobles de la Turquie d'Asie, notamment à Smyrne; je l'ai aussi trouvé très répandu dans les centres viticoles de Chypre, à Ambrosios, à Vouni et à Kilani. La maladie est caractérisée par de petites taches gris noir, de 4 à 5 millimètres de diamètre, apparaissant sur la face inférieure des feuilles. Quand ces taches, formées par les conceptacles et les thèques dressés du champignon parasite, sont nombreuses, l'organe attaqué souffre visiblement; il jaunit et tombe prématurément, ce qui entraîne la mauvaise maturation des raisins et l'aoûtement incomplet des sarments.

Digitized by Google

La *Cuscute*. — Plusieurs espèces de Cuscute peuvent, à l'occasion, attaquer la vigne; en France on a *quelques* fois signalé les dégâts du *Cuscuta monogyna*, qui vit aussi sur la luzerne. A Chypre le *C. palestina*[1] est assez fréquent dans les vignobles; les Cypriotes le désignent sous le nom de *Lykoste*. Il forme des taches où les ceps meurent peu à peu. C'est ainsi qu'à Vouni, j'ai pu voir une surface d'environ 600 mètres carrés où les souches avaient été successivement détruites. Cette tache remontait, paraît-il, à près de cinquante ans. Pour combattre ce parasite, les Cypriotes se contentent de couper au ras de tête les sarments envahis, ce qui est tout à fait insuffisant, car il subsiste toujours quelques fragments du parasite qui le reproduisent. Toutes les autres plantes à la portée de cette *Cuscute* peuvent aussi devenir sa proie; c'est ainsi que je l'ai vue sur le *Pistacia terebinthus*, le *Convolvulus arvensis* et *l'Hypericum empetrifolium*.

Parmi les parasites animaux, les plus nuisibles sont: 1° la *Cochylis* qui, dans certains centres viticoles, enlève jusqu'aux trois quarts de la récolte; 2° la *Zygène de la vigne* (*Zygæna ampelophaga* Bayle) dont les chenilles dévorent, au printemps, les jeunes pousses florifères; 3° la *Cécydomie de la vigne* (*Cecydomia œnophila*), qui cause peu de dégâts.

Les autres maladies, connues malheureusement des viticulteurs européens, telles que : Phylloxera, Altise, Pyrale, Mildiou, Black Rot n'existent pas à Chypre, du moins j'ai eu la satisfaction de ne pas les rencontrer; aussi les mesures les plus sévères sont-elles prises par le Gouvernement pour protéger le plus possible l'île contre l'introduction de ces fléaux. Ajoutons que les gelées, la coulure et la grêle sont aussi à peu près inconnues des viticulteurs cypriotes.

Avenir de la viticulture en Chypre. — Par sa position, son territoire accidenté, son inclinaison générale allant depuis 0 mètre, ou le bord de la mer, jusqu'à plus de 2,000 mètres d'altitude, Chypre offre les conditions climatériques les plus favorables et les plus variées pour la culture de la vigne. On peut y faire les vins

1. Tige grosse, rougeâtre ou rose carminé, parfois vert rose, très pâle. Suçoirs nombreux, larges, frangés; entre-nœuds assez espacés, 10-12 centimètres; feuilles ou écailles rosées, sessiles, ovales obtuses, portant à leur aisselle 1-3 axes floraux. Epis lâches, à groupes de 1-3 fleurs, chaque groupe ayant à sa base une écaille; calice 5 divisions imbriquées, ovales obtuses, finement frangées; pétales 5, roses, lilacés, ovales, scarieux sur les bords; étamines 5, à anthères sessiles, pourpres; capsules à 2-3 graines, lisses et plus ou moins anguleux.

Digitized by Google

les plus chauds et les plus frais; les cépages cultivés sont excellents, la population grecque est laborieuse et cependant la culture est misérable, les produits de mauvaise qualité et la population pauvre. A quoi cela tient-il? Évidemment à un ensemble de causes qu'il serait trop long d'énumérer, mais, parmi lesquelles, on peut placer au premier rang l'ignorance du paysan cypriote qui, confiné dans une routine millénaire, est réfractaire à toute idée de progrès, aux nouveaux procédés de culture et de vinification, toutes raisons qui font que les produits sont trop peu abondants pour être rémunérateurs et de bonne qualité. Dans l'état actuel des choses, il n'y a guère à espérer de changement important dans un avenir prochain, et, dans tous les cas, il importe de distinguer ce qui peut être fait par le viticulteur avec ses moyens actuels et ce qui pourrait être fait par des moyens plus puissants. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'y a pas à compter sur une adoption immédiate d'une culture intensive et sur un changement des procédés actuels de vinification; il faudrait au viticulteur cypriote, lors même qu'il le voudrait, des capitaux disponibles qu'il n'a pas. Mais il peut toujours, étant bien guidé par un enseignement populaire éclairé, s'appuyant sur les faits démonstratifs, améliorer peu à peu sa culture et sa manière de faire le vin.

En ce qui concerne une révolution plus profonde, elle ne peut guère être faite que par le Gouvernement ou par des sociétés, munies des capitaux nécessaires, qui donneraient l'exemple des meilleurs procédés culturaux et qui s'outilleraient pour la vinification conformément aux données scientifiques les plus modernes. Ces sociétés pourraient aussi, comme le fait déjà celle qui s'est constituée, acheter aux viticulteurs leurs raisins pour les traiter rationnellement, et s'occuper avec autorité de trouver des débouchés sur le marché général du monde, ce que ne peut faire le petit propriétaire.

C'est là, nous en sommes convaincu, que se trouve la régénération et l'avenir de la viticulture cypriote.

VI

Culture du caroubier. — Cet arbre croît spontanément dans l'île, nous l'avons vu jusqu'à une altitude de 800 à 900 mètres.

Digitized by Google

Comme c'est une plante dioïque, on le greffe en individus femelles dès l'âge de 5 à 6 ans, on ne laisse guère qu'un pied mâle par 10 à 15 pieds femelles.

Les soins culturaux consistent en un piochage deux fois par an, en septembre-octobre et en mars, ayant pour but d'ameublir le sol et de détruire la végétation adventive nuisible. Quand les plantations sont espacées on cultive le plus souvent entre les arbres des céréales dont ils profitent de la culture; souvent aussi le caroubier ne reçoit aucun soin. Trois ans après le greffage, le caroubier donne de 3 à 4 kilogr. de fruits, à 6 ans, 30 à 40 kilogr., et, arrivé à son complet développement, 350 à 450 kilogr.; mais sa fructification n'est pas constante, ordinairement après une année d'abondance succède une année à faible production. Sa fertilité est assez soutenue jusqu'à 50 à 60 ans, après il dépérit plus ou moins rapidement.

La production de l'île dépasse souvent 40,000,000 de kilogr. de caroubes, dont plus de la moitié dans le district de Limassol; ces fruits constituent, nous l'avons vu, un des plus importants articles d'exportation de l'île. L'Angleterre, la France, la Russie et l'Égypte, sont les principaux débouchés de ce produit où il est employé à la nourriture du bétail. En France, on a aussi essayé d'en tirer de l'alcool, mais les résultats n'ont pas été très encourageants. En Russie, dans le nord de l'Autriche et en Roumanie, les caroubes sont mangées par les hommes du peuple, comme friandise et prises avec le thé.

Comme ennemi, le caroubier a particulièrement à souffrir des attaques d'une sorte de loir ou de rat qui ronge l'écorce des jeunes branches, amène rapidement leur dessiccation et souvent même celle de l'arbre en entier. Cependant ce rongeur habitant le plus ordinairement l'intérieur creux des vieux caroubiers, il ne serait pas impossible de le détruire.

Culture du coton. — La culture du coton est très ancienne à Chypre; dès le XIVe siècle, l'île en faisait un commerce considérable avec les Vénitiens. Cette plante est surtout cultivée dans la plaine de la Messorée, de Paphos et de Morphou. Le climat chaud et sec de cette partie de l'île convient admirablement à cette culture; mais il faut, d'autre part, de riches terrains susceptibles d'être irrigués.

A Dali et à Evrikou, où cette culture a une grande importance, on sème dans le courant d'avril 4-5 graines en poquets, comme

Digitized by Google

pour les haricots, espacés de 30 à 40 centimètres; après la levée, on ne garde que le plus beau pied de chaque poquet; la floraison a lieu en juillet et la récolte en octobre. Pendant le cours de la végétation on donne six irrigations. Le produit atteint à Evrikou en moyenne, 3,000 kilogr. de coques par hectare, estimées l'année dernière à 25 francs les 100 kilogr., soit 750 francs de produit brut par hectare, laissant un beau bénéfice net. Malheureusement un insecte se développe assez souvent dans le fruit et diminue beaucoup la récolte. Le coton de Chypre se fait remarquer par sa finesse et sa blancheur, surtout celui récolté au pied du massif du Troödos.

Les oliviers et les mûriers, qui sont très communs dans l'île, restent le plus souvent sans cultures spéciales; il en est de même de la plupart des arbres fruitiers, sauf le figuier dont la culture devient parfois dominante dans certains villages.

En résumé, Chypre, depuis la correcte administration anglaise, semble entrer dans une nouvelle ère de prospérité. Grâce à la tolérance, à la liberté dont les Cypriotes jouissent actuellement, de nombreuses écoles s'ouvrent chaque jour et l'instruction des masses va se répandre. Puisse le pays continuer à être administré par des hommes aussi érudits et aussi habiles que sir Walter Sendall, gouverneur actuel, auquel je suis heureux d'exprimer ici mes plus vifs remerciements pour sa gracieuse hospitalité et pour la manière dont il a facilité ma tâche dans l'île.

P. Mouillefert,
Professeur à l'École nationale d'agriculture de Grignon.

Digitized by Google

LE

DÉFILÉ DU BAS-DANUBE

DEPUIS BÁZIÁS JUSQU'A ORSOVA

(SUITE)

X

NEUVIÈME SECTION (V. CARTE 16)

Du rapide de Jucz à la passe de Kazán. Longueur approximative : 14 kilom. 100, et non pas un mille autrichien (7 kilom. 585), comme le ferait croire M. Boleszny[1].

Au rapide de Jucz, le défilé du Bas-Danube tourne brusquement. Orienté dans le sens du sud-sud-est presque à partir de Drenkova (V. t. XXVII, p. 421), il se dirige maintenant au nord-est, en ligne droite ou peu s'en faut, jusqu'à l'extrémité de la section[2]. En effet, de ce dernier point, l'œil embrasse la section entière jusqu'au Glavica, qui se dresse au bout comme une borne (V. t. XXXII, p. 100, l. 33). C'est seulement aux approches de Jucz que le paysage se modifie (pour ceux qui remontent le courant) par l'apparition brusque du bassin de Milanovac, derrière le Glavica[3]. Si l'on contemple la section d'ici (de son extrémité inférieure), l'impression est la même : le Danube prend l'aspect d'un lac triangulaire, la pointe tournée en avant[4]. A cette pointe extrême les montagnes lui couperaient la route[5], n'était une brèche[6] en forme de V, aux parois régulières et raides[7], dans l'entrebaîllement de laquelle[8] éclate[9] la blancheur[10] d'une falaise[11] à pic[12] située un peu en arrière. Tout le long de la

[1] Boleszny, p. 45. — [2] Ibid. — Carte au 1/75000. — [3] Notes personnelles. — [4] Lancelot, p. 80. — [5] Id., p. 81, gravure. — Carte au 1/75000. — [6] Lancelot, p. 80. — Boleszny, p. 45. — [7] Lancelot, p. 80. — [8] Ibid. — Boleszny, p. 45. — [9] Ibid. — [10] Lancelot, p. 80. — [11] Ibid. — Boleszny, p. 45. — [12] Lancelot, p. 80.

Digitized by Google

section, les pentes sont unies, régulières[1], et plus fortement inclinées qu'en amont[2], surtout sur la rive gauche[3]. Elles sont couvertes (en partie seulement sur la rive gauche[4]) de bois sombres, que de temps en temps perce une crête de rocher[5]. Elles n'arrivent pas toujours jusqu'au Danube[6] : sur la rive droite, il n'existe, il est vrai, que deux deltas; mais sur la rive gauche, entre les montagnes et le fleuve, court la plupart du temps une plage horizontale[7] couverte de broussailles[8]. D'après M. Lancelot, les broussailles seraient remplacées sur l'autre bord par des « rochers semés au hasard comme s'ils avaient été secoués des sommets[9] ». Nous n'avons pas remarqué ce détail.

RIVE GAUCHE

Les pentes de la rive gauche forment une succession de faces pyramidales[10] auxquelles aboutissent autant de chaînons perpendiculaires à la vallée du Danube[11] et qui, très rapprochés les uns des autres, ne laissent place entre eux qu'à des vallées pour la plupart sans importance[12]. M. Boleszny nous semble bien exagérer en qualifiant ces dernières de « zahllose[13] » (sans nombre). Des pentes triangulaires qui terminent les chaînons, ainsi que nous venons de le dire, surgissent, vers le bas, quelques rochers isolés, de forme arrondie[14], de couleur sombre[15]; ils consistent en serpentine[16]. Aux endroits ravinés la même roche se rencontre, blanche ou verdâtre, mais ici effritée[17] par l'action de l'eau[18]. Tout l'ensemble des pentes, d'ailleurs, est formé de serpentine[19] : suivant M. Koch, jusqu'à l'extrémité de la section (l'entrée de la passe de Kazán[20]) ; suivant Hunfalvy et M. Boleszny, seulement jusqu'au village de Plavisevicza[21], situé à 5900 toises (11 kilom. 189..) du rapide de Jucz[22], à 1300 toises (2 kilom. 465...) de la passe de Kazán[23] (à une demi-heure en amont, dit Vásárhelyi[24]; pour un piéton, s'entend, et non pour le bateau à vapeur, comme le croit M. Nagy[25]). A partir de Plavisevicza, selon M. Boleszny, la roche constitutive des pentes

[1] Lancelot, p. 80. — [2] Nagy, p. 243. — [3] Carte au 1/75000. — [4] Notes personnelles. — [5] Lancelot, p. 80. — [6] Nagy, p. 243. — [7] Carte au 1/75000. — [8] Lancelot, p. 80. — [9] Ibid. — [10] Koch, p. 13. — Boleszny, p. 45. — [11] Carte au 1/75000. — [12] Boleszny, p. 45. — [13] Ibid. — [14] Koch, p. 31. — Boleszny, p. 45. — [15] Koch, p. 31. — [16] Ibid. — Boleszny, p. 45. — [17] Ibid. — Koch, p. 31. — [18] Boleszny, p. 45. — [19] Hunfalvy, II, p. 225. — Koch, p. 31. — Boleszny, p. 45. — [20] Koch, p. 31. — [21] Hunfalvy, II, p. 225. — Boleszny, p. 45. — [22] Ibid. — [23] Id., p. 56. — [24] Vásárhelyi, p. 15. — Donau, p. 15. — [25] Nagy, p. 243.

Digitized by Google

serait du trapp stratifié (Flötztrapp; — le texte porte Flösztrász, sans doute par erreur[1]. — Dans ce passage, M. Boleszny aura voulu concilier les données de M. Koch avec l'opinion, du reste erronée, de Vásárhelyi, pour qui, depuis Trikule jusqu'à la passe de Kazán, le défilé avait pour bordure uniquement du trapp stratifié[2]). — D'après la carte géologique de l'Institut de Vienne, c'est le gneiss qui remplace la serpentine au delà de Plavisevicza, et même, la limite commune des deux formations se trouve un peu en amont (à 1200 mètres) de ce village. La serpentine, de là, s'étend en amont jusqu'à la limite supérieure de la section, et va même plus loin, comme on a vu, jusqu'aux approches de Trikule[3] (V. t. XXXII, p. 28, l. 33).

Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'entre Trikule et la passe de Kazán la serpentine règne exclusivement, ou peu s'en faut, et couvre un vaste espace dans la direction du nord à partir des bords du Danube[4]. Elle occupe, à proprement parler, une faille du gneiss, faille énorme produite par son éruption même[5], et qui s'étend jusqu'aux environs de Mehádia; mais de ce côté, la faille s'est remplie de roches éruptives autres que la serpentine (porphyre, mélaphyre, etc.)[6].

La serpentine que nous étudions est du gabbro transformé[7]. Elle contient de la magnésite et du chromate de fer (Chromeisenerz[8]) qu'on exploite pour le commerce[9]. La magnésite, spécialement, s'expédie à Budapest, et paraît excellente pour la fabrication de l'eau de seltz[10].

Les premières pentes en aval du rapide de Jucz sont raides, et passablement boisées, mais non sans laisser voir, par places, des rochers qui affleurent[11]. Elles dominent le Danube d'environ 275 mètres (altitude : 321 m.), et forment le versant oriental du Cioca Maslat[12], dont il a été déjà question (V. t. XXXII, p. 27, ll. 13-18). D'autres pentes boisées leur succèdent jusqu'à environ 4 kilomètres de la vallée du Jucz, et, bientôt après, d'autres pentes coupées de vallées, assez raides, toujours, mais arides, celles-ci, se dénudant progressivement d'amont en aval jusqu'à devenir absolument nues; au second plan seulement on entrevoit une riche végétation forestière dans le fond

[1] Boleszny, p. 43. — [2] Vásárhelyi, p. 14. — [3] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [4] Boleszny, p. 45. — [5] Koch, p. 31. — Boleszny, p. 45. — [6] Ibid. — [7] Koch, p. 31. — [8] Id., p. 32. — Boleszny, p. 45. — [9] Ibid. — [10] Koch, p. 32. — Boleszny, p. 45. — [11] Notes personnelles. — [12] Carte au 1/75000.

Digitized by Google

des vallées. Le sol nu est de couleur grise ou roussâtre. Ici aussi, par endroits, des rochers affleurent, alternant avec les taches jaunes des ravins. Ces pentes sont d'une grande monotonie[1].

A leur pied, sur un petit[2] delta[3] où débouche la plus grande des vallées de l'intérieur[4], un village, le village roumain[5] de Tiszovicza[6] ou Tiszovica[7] (pr. Tiçovitsa) se groupe autour de son église, petite et blanche[8], et d'un édifice plus important qu'on remarque tout de suite du bateau[9]. C'est une fabrique de chromate de potasse[10], fondée par deux associés, l'un Anglais, l'autre du pays[11]. Les environs de Tiszovicza sont, en effet, avec ceux d'Eibenthal (à 4 kilom. au nord-ouest) les deux points où la serpentine de ces régions (V. p. 183, ll. 23-30) contient le plus de fer chromé[12]. Au dire de M. Boleszny, la concession minière d'où s'alimente la fabrique fournit cette matière avec une abondance dont les monts Ourals et les entours de Baltimore offrent seuls d'autres exemples[13]. Cette même concession minière fournit aussi du charbon de terre[14], au grand profit de la fabrication, qui, néanmoins, chômait en 1885[15]. Les produits s'expédient par eau jusqu'à Sziszek, sur la Save[16].

M. Boleszny donne de nombreux détails (auxquels nous renvoyons le lecteur[17]) sur une autre concession de mine[18] qui s'allonge jusqu'à une distance considérable au nord de Tiszovicza, entre ce village et celui d'Ogradina, à l'est d'Eibenthal, et parallèlement au Danube[19]. Ici encore, l'objet de l'exploitation est du chromate de fer[20], minerai dont la découverte en ces lieux date d'une trentaine d'années[21]; on l'y a rencontré depuis[22] sur une foule de points, et mis à découvert sur beaucoup d'entre eux[23] (sur 57 points dès 1874[24]). La serpentine qui le contient est disposée par strates, et de couleur claire. Il s'y présente sous forme de nids, en coulées (Streichen) d'une épaisseur qui varie entre 2 pieds (0 m. 63..) et 6 toises (11 m. 37..). La longueur de ces coulées ne dépasse guère 100 toises (0 kilom. 189..). Orientées du sud au nord, elles montent en ce sens suivant un plan généralement très incliné. Rien que les gîtes mis à découvert jusqu'à présent suffiraient pendant des années à la consommation de toute l'Europe[25].

[1] Notes personnelles. — [2] Carte au 1/75000. — [3] Ibid. — Nagy, p. 243. — [4] Carte au 1/75000. — [5] Nagy, p. 243. — [6] Ibid. — Boleszny, p. 46. — [7] Carte au 1/75000. — [8] Nagy, p. 243. — [9] Boleszny, p. 46. — [10] Ibid. — Notes personnelles. — [11] Boleszny, p. 46. — [12] Koch, p. 32. — Boleszny, p. 46. — [13] Ibid. — Id., p. 47. — [14] Id., p. 48. — [15] Notes personnelles. — [16] Ibid. — [17] Boleszny, pp. 47-50. — [18] Id., pp. 47 et 49. — [19] Boleszny, p. 47. — [20] Ibid. — Id., p. 49. — [21] Id., p. 47. — [22] Id., p. 48. — [23] Id., p. 49. — [24] Id., p. 48. — [25] Boleszny, p. 49.

Digitized by Google

Sur sept points, en particulier, le chromate de fer est d'une abondance et aussi d'une richesse extrêmes. Il renferme — tel est son degré de pureté — 38 à 52 p. 100 d'oxyde de chrome, d'après des analyses faites entre autres à l'École des Mines de Paris. A ce point de vue de la pureté, il égale les meilleurs minerais de son espèce, ceux de Norvège, celui de Baltimore[1]. Il égale ce dernier, s'il ne le surpasse, même à n'examiner que ses échantillons de moindre valeur; c'est du moins ce qu'assure M. Diffenbach, qui a longtemps dirigé à Baltimore une exploitation de fer chromé[2]. Diverses expositions internationales (celles de 1862, de 1867, de 1873, etc.) ont également rendu justice aux produits de la concession[3]. Ils s'expédient par le Danube, auquel aboutit un réseau de chemins créé en vue de l'exploitation (il en existait déjà 2670 toises =5 kilom. 063.. en 1874[4]). Ces chemins permettent aussi au gouvernement d'utiliser les forêts voisines, jusque-là sans valeur[5].

A 1100 mètres environ en aval de l'église de Tiszovicza[6], au delà d'une vallée[7] qui débouche dans celle du Danube et qu'arrose la Recica[8], les pentes recommencent un peu à se boiser jusqu'à une seconde vallée[9] où coule le Liubotina[10] (Ljibutina[11], chez M. Boleszny), et s'ouvrant à 1 kilom. et demi de la première[12]. Très clairsemés d'abord sur un vilain sol roussâtre et coupé de ravins rocheux comme celui des pentes antérieures, les arbres finissent par dominer, non sans mélange encore d'espaces arides et rocheux. Une route va montant le long de ces pentes, à l'encontre du courant; en y regardant mieux, on découvre que c'est un chemin de fer[13]. Son point de départ est le delta même du Liubotina[14]. Arrivé à la vallée du Recica, il tourne, et pénètre dans cette vallée[15], pour aboutir non loin d'Eibenthal[16] aux houillères[17] bien connues[18] de Uj-bánya[19] (M. Nagy les place à tort près de Tiszovicza; Uj-bánya, colonie de mineurs[20], est à une altitude d'environ 1500 pieds[21] =474 m. et q. ch.). Il n'y a pas bien longtemps[22], elles étaient exploitées par une compagnie anglaise[23], et leurs produits descendaient jusqu'au Danube par le chemin de fer que nous avons décrit, pour

[1] Boleszny, p. 48. — [2] Id., p. 49. — [3] Id., p. 50. — [4] Id., p. 49. — [5] Boleszny, p. 50. — [6] Carte au 1/75000. — [7] Notes personnelles. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Notes personnelles. — [10] Carte au 1/75000. — [11] Boleszny, p. 48. — [12] Carte au 1/75000. — [13] Notes personnelles. — [14] Carte au 1/75000. — [15] Carte au 1/75000. — [16] Ibid. — Boleszny, p. 47. — [17] Ibid. — Nagy, p. 243. — [18] Ibid. — [19] Carte au 1/75000. — Notes personnelles. — [20] Ibid. — Boleszny, p. 47. — [21] Ibid. — [22] Ibid. — Nagy, p. 243. — [23] Boleszny, p. 47. — Nagy, p. 243. — Notes personnelles.

Digitized by Google

être, de là, expédiés par eau. En 1885, le travail chômait, faute d'argent[1].

Les bois des pentes que nous venons de décrire se continuent en épais tapis dans l'intérieur de la vallée suivante (celle du Liubotina, v. p. 186, l. 19)[2]. En passant devant cette vallée, on y distingue, sans quitter le bateau, des ateliers. Ils appartiennent à cette exploitation minière que nous avons mentionnée page 185 (l. 20). Le travail qui s'y fait a pour but de donner plus de pureté et de prix au chromate de fer de qualité inférieure[3].

Après la vallée du Liubotina vient une pente en forme de fronton[4], ayant environ 1100 mètres de base, et 360 mètres de hauteur au-dessus du Danube (altitude : 405 mètres[5]). Elle est richement boisée, d'un bel aspect. Une vallée s'ouvre ensuite, dont le penchant septentrional, dépouillé de ses bois, étonne par son absolue nudité[6]. Vers le Danube, cette surface aride tranche brusquement avec la verdure bien fournie d'une pente nouvelle, en face de pyramide, qui tourne à angle droit pour s'aligner au bord du fleuve à la suite de la précédente (V. l. 10), mais de l'autre côté de la vallée[7], sur une longueur de 800 mètres environ[8]. Le reste des pentes, jusqu'à l'extrémité de la section, présente une végétation forestière assez compacte, non sans interruptions, pourtant, et moins luxuriante que celle de la rive opposée[9]. Elles sont de gneiss, on se le rappelle (V. p. 184, ll. 6-9), d'après la carte de l'Institut de Vienne[10]. Leur base mesure en tout 4 kilomètres[11]. A moitié route, avant même, à l'issue d'une vallée[12], — la première un peu considérable depuis le rapide de Jucz, s'il faut en croire M. Boleszny[13]; mais il se trompe : la vallée qui débouche à Tiszovicza a plus d'importance[14] — devant cette brèche[15], disons-nous, des montagnes bordières, se groupe un village[16], Plavisevicza[17], Plavischevicza[18], Plavischevitza[19], Plavisevica[20], (pr. Plavichevitsa). Dans son voisinage immédiat[21], les pentes, formées de schiste (peut-être[22]), sont dénudées dans le bas, crevassées de ravins, et montrent à nu un sol d'un blanc jaunâtre[23]. On a pu le voir, du

[1] Notes personnelles. — [2] Ibid. — [3] Boleszny, p. 48. — [4] Notes personnelles. — [5] Carte au 1/75000. — [6] Notes personnelles. — [7] Ibid. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Notes personnelles. — [10] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [11] Carte au 1/75000. — [12] Ibid. — [13] Boleszny, p. 45. — [14] Carte au 1/75000. — [15] Nagy, p. 243. — [16] Carte au 1/75000. — [17] Hunfalvy, III, p. 206. — [18] Vásárhelyi, p. 14. — [19] Boleszny, p. 43. — [20] Carte au 1/75000. — Nagy, p. 243. — [21] Notes personnelles. — [22] Vásárhelyi, p. 14. — Boleszny, p. 43. — [23] Notes personnelles.

Digitized by Google

reste : les environs de tous les villages ont ce même air dévasté. Ici, l'homme ne sait encore qu'enlaidir la nature.

On peut loger passablement à Plavisevicza, chez le chasseur Hoffmann .

Sur une pente rapide, à l'extrémité même de la section (entrée de la passe de Kazán) nicherait, d'après M. Nagy, une jolie villa[2].

RIVE DROITE

Les pentes qui suivent immédiatement la vallée du Porečka se creusent de larges plis verticaux qu'emplit une superbe végétation forestière[3]. Tout l'ensemble d'ailleurs est plus richement boisé que la rive d'en face[4]. C'est ici le versant nord-ouest du Golubinačka[5].

Puis viennent d'autres pentes en triangle, couvertes de bois non moins touffus, mais semés de clairières[6]. Elles appartiennent au Košište[7]. Puis les arbres se rapetissent, les forêts deviennent des taillis[8], signe certain de l'approche d'un village. En effet, au pied de ces pentes nouvelles, sur un delta[9] qui fait saillie dans le fleuve, on distingue un petit village insignifiant[10], Golubinje[11], où se trouvent pourtant, paraît-il, des vestiges de constructions romaines[12]. Le bassin de Milanovac, en amont du Glavica (V. p. 182), commence en réalité à Golubinje[13]. Plus loin, et jusqu'à la hauteur de Plavisevicza, la végétation redevient luxuriante ; de nouveau, les forêts alternent avec les clairières[14]. Vis-à-vis du Recica[15], une première pente[16], en face de pyramide[17], frappe par sa beauté ; puis vient, jusqu'à la hauteur de Plavisevicza, un ensemble d'autres pentes plus doucement inclinées et de l'aspect le plus pittoresque avec leurs bois, leurs champs et leurs pâturages. Ici encore (nous l'avons déjà dit p. 187, l. 22) les arbres sont plus beaux sur la rive droite que sur la rive gauche ; les pentes, moins rapides (V. p. 183, l. 2), se développent plus largement[18].

En face de Plavisevicza[19], les pentes changent brusquement de forme, et gardent cette forme nouvelle peu s'en faut jusqu'à la fin de la section[20], sur une longueur d'environ 2200 mètres[21]. Confon-

[1] Notes personnelles. — [2] Nagy, p. 243. — [3] Notes personnelles. — [4] Ibid. — [5] Carte au 1/75000. — [6] Notes personnelles. — [7] Carte au 1/75000. — [8] Notes personnelles. — [9] Notes personnelles. — [10] Nagy, p. 243. — [11] Ibid. — Carte au 1/75000. — [12] Nagy, p. 243. — [13] Donau, p. 15. — [14] Notes personnelles. — [15] Ibid. — Carte au 1/75000. — [16] Notes personnelles. — [17] Carte au 1/75000. — [18] Notes personnelles. — [19] Notes personnelles. — Carte au 1/75000. — [20] Notes personnelles. — [21] Carte au 1/75000.

Digitized by Google

dues en une seule masse qui fait légèrement saillie vers la rive opposée[1], elles descendent au fleuve non suivant un plan incliné, comme les précédentes, mais suivant un plan courbe, bombé, en segment de cylindre. Cette longue croupe[2] rocheuse[3] est généralement calcaire[4] et plus ou moins couverte de végétation : d'un mélange de rocs et de buissons, d'abord, vers le bas, tandis qu'en haut s'épanouissent de belles futaies entre de verdoyants pâturages. Peu à peu les surfaces rocheuses gagnent du terrain, et finissent par l'emporter, plongeant droit dans le fleuve en pans verticaux rayés en bas de bleu et de jaune, et entaillés sur une ligne horizontale, à quelques mètres au-dessus de l'eau. Cette entaille, et les rangées de trous, horizontales aussi, qui la suppléent par endroits, sont les vestiges de l'ancienne voie romaine[5] (V. t. XXVI, p. 116).

DANUBE

Au sortir du rapide de Jucz, il se resserre un peu encore[6], puis s'élargit[7] de nouveau, et continue à couler ainsi, entre des rives sensiblement parallèles[8] (et non pas convergentes, comme l'indique à tort la Notice sur le Danube[9]). Elles ne se rapprochent qu'à partir d'une île boisée située à la hauteur de Plavisevicza[10]; non que le fleuve soit ici comprimé entre des falaises (cette expression de M. Boleszny[11] n'est pas exacte) : du côté serbe seulement se dresse la croupe rocheuse que nous avons décrite page 188 (l. 30); mais à la saillie qu'elle forme correspond une saillie parallèle de la berge opposée[12].

De l'une à l'autre extrémité de la section, la largeur du Danube est en moyenne de 400 toises[13] (0 kilom. 758..). Sa profondeur est partout suffisante[14]; de 20 pieds (6 m. 32..) en moyenne[15]. Elle est de 25 pieds (7 m. 90..) à la hauteur de Plavisevicza[16]. De Plavisevicza en amont jusqu'à Milanovac, dans la section précédente, Hunfalvy donne pour profondeur maximum au chenal 29 pieds (9 m. 16..) contre 5 pieds 9 pouces (1 m. 81..) de profondeur minimum[17]. Il excepte sans doute le rapide de Jucz, où, d'après ses propres indications, c'est la profondeur maximum qui mesure

[1] Ibid. — Boleszny, p. 56. — [2] Notes personnelles. — [3] Ibid. — Boleszny, p. 56. — [4] Ibid. — [5] Notes personnelles. — [6] Carte au 1/75000. — [7] Nagy, p. 242. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Donau, p. 15. — [10] Carte au 1/75000. — Boleszny, p. 56. — [11] Ibid. — [12] Carte au 1/75000. — [13] Vásárhelyi, p. 14. — Szabó, p. 86. — Hunfalvy, II, p. 216. — [14] Vásárhelyi, p. 15. — [15] Id., p. 14. — [16] Hunfalvy, III, p. 206. — [17] Ibid.

Digitized by Google

5 pieds 9 pouces, et la profondeur minimum n'atteint pas 4 pieds[1] (V. t. XXXII, p. 108). Le plus souvent, la profondeur du chenal varie entre 12 et 16 pieds (3 m. 79.. et 5 m. 05..)[2].

La pente des eaux, jusqu'à Plavisevicza (depuis le rapide de Jucz, bien entendu), sur une longueur égale (on l'a vu p. 183) à 5900 toises (11 kilom. 189..), est de 5 pieds 10 lignes[3] (1 m. 60..), ce qui donne 12 lignes 3.. pour 100 toises, et non 3 pouces 3 lignes, comme on lit dans M. Boleszny[4] (pente relative correspondante : 0,000143). Outre l'erreur, typographique sans doute, que nous venons de relever, il y a dans le livre de M. Boleszny une faute d'impression qui ne permet pas de rien comprendre à la donnée de l'auteur sur la pente des eaux en aval de Plavisevicza jusqu'à la passe de Kazán[5].

Somme toute, le Danube coule fort tranquillement dans la section que nous étudions; rien n'y gêne la navigation, sauf la nécessité, pour les bâtiments qu'on hale, de se maintenir, en certains endroits, loin de la rive[6].

Un dernier fait, avant de passer à la section suivante.

Hunfalvy estime qu'en amont de Plavisevicza jusqu'à la section antérieure, plus loin même, jusqu'à Szvinicza, l'altitude des sommets qui bordent le défilé varie de 487 pieds (153 m. et q. ch.) à 1497 pieds (473 m. et q. ch.) sur la rive hongroise, et de 629 pieds (198 m. et q. ch.) à 1889 pieds (597 m. et q. ch.) sur la rive serbe[7].

(*A suivre.*) A. DE GÉRANDO.

[1] Hunfalvy, III, p. 206. — [2] Ibid. — [3] Boleszny, p. 43. — [4] Ibid. — [5] Ibid. — [6] Vásárhelyi, p. 15. — [7] Hunfalvy, II, p. 217.

Digitized by Google

LA

POPULATION DE LA GRANDE-BRETAGNE

(SUITE ET FIN)

Nous allons donner rapidement quelques renseignements de détail sur l'Écosse et ses îles. La population totale du pays est actuellement de 4,033,103 personnes, et nous avons pu voir déjà quelles augmentations successives elle a subies : elle a passé de 2,091,521 âmes en 1821 à 2,620,184 en 1841, 3,062,294 en 1861 et 3,735,573 en 1881. Nous pouvons ajouter du reste que, si l'Écosse ne présente pas des taux d'accroissement aussi élevés que l'Angleterre, elle a continué, depuis 1821, de représenter à peu près toujours la même portion de la population totale du royaume : elle en formait les 10 p. 100 en 1821, puis seulement les 9.8 p. 100 en 1841, les 10.6 en 1861 et, depuis 1871, elle en représente toujours les 10.7 p. 100.

Parmi les 4,033,103 habitants de l'Écosse, on compte 1,951,461 hommes et 2,081,642 femmes ; le sexe féminin est en excès, comme en Angleterre, mais à un degré moindre ; toutefois cet excès a une tendance à diminuer. En effet, depuis 1881, il s'est produit une augmentation de 297,530 personnes sur toute la population écossaise, et l'accroissement pour le sexe masculin a été de 151,986, tandis qu'il n'a été que de 145,544 pour le sexe féminin ; au point de vue du pourcentage, la différence a même été plus forte, le taux d'augmentation du sexe mâle ayant été de 8.45 p. 100, tandis qu'il ne dépassait pas 7.52 pour le sexe féminin. Cela tient sans aucun doute à ce que l'émigration a diminué en Écosse.

Ici, de même qu'en Angleterre, nous pouvons suivre le mouvement de dépopulation des campagnes au profit des centres urbains plus ou moins importants : cet examen nous sera d'autant plus facile qu'on divise d'ordinaire l'Écosse, dans les recensements, en 5 espèces de districts : d'abord les districts des villes princi-

Digitized by Google

pales, puis ceux des grandes villes ordinaires, ceux des petites villes, enfin les districts ruraux de la grande terre, si l'on peut dire, et les districts ruraux des îles. Pour plus de simplicité, nous réunirons en un seul groupe tout les districts ruraux. Les villes principales à elles seules possèdent plus du tiers de la population de l'Écosse, exactement 1,589,874 habitants; comme le chiffre analogue n'était que de 1,411,536 en 1881, ces villes se sont accrues de 12.63 p. 100 en dix années avec le même chiffre pour les femmes que pour les hommes. Les grandes villes ordinaires ont vu leur population passer de 388,797 à 468,533, ce qui représente un accroissement de 20.51 p. 100; ici nous constatons que le nombre des hommes a plus augmenté que celui des femmes. Dans les petites villes, le total des habitants a passé de 790,796 à 840,288; ce qui correspond à un taux d'accroissement plus faible de 6.26 p. 100 seulement. Enfin, là est le point vraiment intéressant, la population des districts ruraux était de 1,144,444 en 1881; elle est tombée à 1,134,408, ce qui représente une décroissance de 1.98 p. 100. Cette dépopulation relative s'est fait sentir surtout dans les districts ruraux insulaires où les hommes ont plus diminué que les femmes, tandis que dans les districts ruraux de la grande terre, la décroissance n'a porté exclusivement que sur le sexe féminin, le sexe masculin présentant même une certaine augmentation.

Avant d'en finir avec l'cÉosse, nous devons donner quelques chiffres sur les grandes villes du pays. Nous citerons en premier lieu Glasgow, la grande cité industrielle et commerçante, qui possède 565,714 habitants, en excès de 10.62 p. 100 sur le précédent recensement; on peut aussi y ajouter ses faubourgs, qui abritent 227,014 âmes, au lieu de 174,573 seulement en 1881. Tout compris, Glascow, centre et faubourg, a augmenté de 30.04 p. 100 depuis dix ans : c'est là un chiffre qui en dit long sur le développement de l'industrie et du commerce de l'Écosse. Quant à Edinburgh, pour être plus modeste, son taux d'accroissement n'en est pas moins très sensible, puisqu'il atteint 11.46 p. 100, portant le nombre de ses habitants de 234,402 en 1881 à 261,261 en 1891. Parmi les autres grandes villes, nous pouvons encore citer Dundee, comptant 155,640 âmes, en augmentation de 9.26 p. 100 sur le chiffre de 1881; puis Perth avec 30,768, 3.37 de plus qu'au dernier recensement, Kilmarnock avec 27,959 ou 8.10 p. 100 de

Digitized by Google

plus. Nous insisterons particulièrement sur Leith où la population s'est accrue de 14.55 p. 100 (ce qui la met à 69,696), puis sur Aberdeen et sur Paisley, où l'on a vu la population s'accroître respectivement de 16.02 et 19.39 p. 100, le chiffre des habitants atteignant 121,905 et 66,427. Une seule ville d'Écosse, Greenock a vu le chiffre de sa population diminuer sensiblement de 66,816 à 63,498 (ou 4.97 p. 100).

Lorsque nous exposions en commençant la situation démographique générale du Royaume-Uni, nous avons insisté quelque peu sur l'Irlande, pour expliquer quel rôle elle joue dans la diminution de la moyenne d'accroissement de la population britannique. Mais il est bon de rappeler que ce pauvre pays, qui, en 1821, représentait les 32.6 p. 100 de la population du royaume, n'en formait plus que les 30.7 p. 100 en 1841, les 24 p. 100 en 1851, 20.1 en 1861, 17.2 en 1871, 14.8 en 1881; enfin qu'aujourd'hui il ne constitue plus, de par le chiffre de ses habitants, que les 12.5 p. 100; il est passé du 1/3 au 1/8. En somme, depuis 1841, époque où commencent la crise, la misère et l'émigration, la population irlandaise a diminué de plus de 40 p. 100; si elle avait continué de croître comme de 1821 à 1831, elle compterait aujourd'hui bien près de 18,000,000 d'habitants, tandis qu'elle n'en compte que 4,706,162.

Ici, comme partout dans la Grande-Bretagne, l'élément féminin est en excès: la population se répartit en effet en 2,317,076 hommes et 2,389,086 femmes. Nous avons dit déjà que la diminution a été de 9.1 p. 100 depuis le recensement de 1881, elle a enlevé 468,674 personnes, mais elle n'affecte point également les deux sexes : pour le sexe masculin elle est en réalité seulement de 8.5 p. 100, tandis qu'elle atteint 9.6 pour l'autre sexe.

Il est tristement curieux de considérer le mouvement de la population dans les 4 provinces de l'île. Nous pouvons commencer par le Leinster, province de la capitale. En 1841, à l'époque où le pays ne se dépeuplait pas encore, elle comptait 1,982,169 habitants; mais, dès 1851, elle en avait perdu plus de 300,000, n'en ayant plus que 1,682,320; ce chiffre tombe à 1,457,635 en 1861, 1,339,451 en 1871, 1,278,989 en 1881, et enfin aujourd'hui ce n'est plus que 1,195,718. De 1871 à 1881, elle n'avait diminué que de 4.5 p. 100; de 1881 à 1891, la décroissance atteint 6.5 p. 100. La province d'Ulster, dans le nord, avait à peu près subi les

Digitized by Google

mêmes dépressions successives, puisque de 1841 à 1851, elle avait passé de 2,389,263 habitants à 2,013,879; la dépopulation continue ensuite, mais beaucoup plus lentement : 1,914,236 en 1861, 1,833,228 en 1871. 1,743,075 en 1881; enfin 1,617,877 en 1891. Le taux de décroissance de 1881 à 1891 a été plus élevé que celui qui s'était fait sentir de 1871 à 1881 : 7.2 p. 100 au lieu de 4.9, elle est d'ailleurs plus mal partagée même à ce point de vue que la province de Leinster. Le Connaught a été encore bien plus éprouvé, et depuis le commencement de la crise irlandaise. En effet, comptant 1,420,705 habitants en 1841, il en perdait tout à coup près de 410,000 dans la décade suivante; puis il tombait à 913,135 en 1861, 846,213 en 1871. De 1871 à 1881, la diminution était excessivement faible, ne dépassant pas 2.9 p. 100, ce qui ramenait la population à 821,657; mais la dernière décade a vu ce chiffre baisser de 98,084 unités, ce qui correspond à une proportion énorme de 11.9 p. 100.

Il nous reste à examiner la province de Munster : elle a été plus décimée encore que toutes les autres, et encore le mot *décimée* est bien trop faible. En 1841, elle possédait 2,404,460 habitants : brusquement, en 1851, elle n'en possède plus que 1,865,600. Pendant la décade suivante, cela continue sur le même pied, et le chiffre tombe à 1,513,558; puis, en 1871, ce n'est plus que 1,393,485. De 1871 à 1881, il y eut cependant un arrêt, la raison de la décroissance n'étant plus que de 4.5 p. 100; mais, pendant la dernière période décennale, la population a perdu 162,121 habitants, ce qui la ramène à 1,168,994 et représente un *pourcentage* de 12.2. Ce qui fait que le Leinster a diminué moins que toutes les autres provinces, c'est qu'il contient des centres urbains qui ont attiré l'immigration de l'intérieur et même de l'extérieur.

De tous les comtés de l'Irlande, il n'en est que 2 où la population ait augmenté : l'un est celui de Dublin, où la progression a été de 2.4 p. 100, l'autre Autrim, qui a bénéficié d'une augmentation de 1.4 p. 100. L'un et l'autre doivent cette situation privilégiée à ce qu'ils contiennent des centres urbains, Dublin et Belfast, qui, comme nous le verrons, se sont très sensiblement accrus. Pour tous les autres comtés irlandais, il y a eu décroissance de population; pour certains, comme celui de Down, au nord-est, elle a été assez faible, n'atteignant que 1.9 p. 100; elle s'est élevée à 7.7 p. 100 dans le Kildare, à 8.1 dans le Londonderry;

Digitized by Google

comme proportion fort considérable, nous pourrons citer 13.9 p. 100 dans le Longford, 14.5 dans le Tipperary, et même 1.2 dans le Monaghan.

Nous avons laissé entendre tout à l'heure que certains centres urbains avaient vu leur population s'accroître au milieu de la dépopulation générale. En effet, voici d'abord Dublin au premier rang, non point que ce soit le rang qui lui appartienne de par son accroissement ou le chiffre absolu de sa population, mais en vertu de son titre de capitale : elle comptait 249,602 âmes en 1881 ; le nombre en est de 254,709 en 1891, ce qui représente une augmentation de 2 p. 100. Mais, pour Belfast, les chiffres sont bien autrement remarquables : cette ville, qui n'était que la seconde de l'Irlande en 1881, en est aujourd'hui la première. En 1881, elle n'était peuplée que de 208,122 habitants : en dix années, ce nombre s'est augmenté de 47,774 unités, ou de 23 p. 100; si bien que Belfast compte aujourd'hui un millier d'âmes environ de plus que Dublin. Parmi les autres villes irlandaises de plus de 10,000 âmes, on ne compte que 3 centres où la population se soit accrue : c'est d'abord Londonderry, avec 32,893 habitants en progression de 12.8 p. 100 sur le chiffre de 1881 ; puis Dundalk, qui a augmenté de 10.9 p. 100 et atteint 13,207 âmes; enfin la petite ville de Lurgau, où le progrès a été de 6.4 p. 100, portant le nombre des habitants à 11,447. En dehors de ces villes, toutes les autres ont considérablement diminué; les unes, de 3.4 p. 100 seulement, comme Waterford ; de 3.9, comme Limerick ; d'autres, de plus de 5 p. 100, comme Wesford. Pour quelques-unes, le taux de décroissance atteint et dépasse 6 p. 100, notamment pour Shigo, Lisburn, Cork, cette dernière est pourtant un grand centre urbain, et, malgré tout, la dépopulation a ramené le chiffre de ses habitants de 80,124 à 75,070. Enfin il en est quelques-unes où la décroissance a été bien autrement rapide : à Kilkenny, elle atteint 10.4 p. 100; à Newry, 10.8 p. 100; 11.1 à Gaway, et enfin 17.5 à Armagh, pauvre petite ville de 10,070 habitants en 1881, qui en a perdu 8,303 dans l'espace de dix années.

Nous avons insisté beaucoup sans doute sur la situation démographique de l'Irlande : c'est qu'elle forme une plaie toujours saignante à la prospérité de la Grande-Bretagne. L'île *sœur* se dépeuple; de toutes parts ses campagnes sont abandonnées, et les habitants qui restent ne semblent pas près d'oublier leur ressen-

Digitized by Google

timent contre la domination anglaise. On sait, du reste, que la question politique se complique là d'une question religieuse: les Anglais avaient espéré que l'émigration continue les débarrasserait de l'élément catholique, qui forme l'élément opposant; or, il n'en est rien, puisque, sur l'ensemble de la population on en compte encore les 75.4 p. 100 en catholiques romains. La lutte dure toujours aussi ardente, et c'est la ruine du pays.

Malgré tout, il faut reconnaître, à la fin d'une étude sur la population britannique, que la nationalité de la Grande-Bretagne s'affirme de plus en plus par la population qui s'accroît sans cesse, et dont l'expansion magnifique suffit à peupler et à coloniser d'immenses territoires. Il y aurait une comparaison édifiante à faire avec la France, qui avait déjà en 1860 35.9 millions d'habitants, et qui aujourd'hui (après un démembrement, il est vrai) n'en compte encore que 38.2 millions. Puissent les lignes que nous venons d'écrire contribuer, pour leur part, à éveiller l'attention de tous sur ce mal de la dépopulation qui attaque si profondément la France.

DANIEL BELLET.

Digitized by Google

LES

COLONIES CHINOISES AUX ÉTATS-UNIS

(*Suite et fin*)

Le christianisme à China-Town. — La religion chrétienne aura évidemment, avec le temps, une influence considérable sur le changement de costumes des immigrants et fera perdre à la queue le prestige mystérieux qu'elle possède aux yeux des Célestes. Déjà l'on aperçoit chez les immigrants une tendance à réagir et le « club des Sans-Queue » (*Queneless*), à New-York, compte aujourd'hui parmi ses membres l'élite de la colonie.

On ne paraît pas avoir, quant à présent, une statistique complète des Chinois chrétiens habitant les États-Unis. Les conversions sont en somme lentes et ce serait une erreur de croire que les nombreux élèves des écoles du dimanche de San Francisco, Sacramento ou New-York sont baptisés. On a été jusqu'à nier l'efficacité des efforts des missionnaires aux États-Unis, en se basant sur ce fait que de 1849 à 1876, sur les centaines de milliers de Chinois qui avaient débarqué en Amérique, seulement 271 avaient reçu le baptême. Il est malaisé de dégager la vérité en cette matière, au milieu des attaques passionnées dont l'immigration chinoise a été l'objet, et en raison des dispositions peu communicatives des Célestes. Les articles et ouvrages publiés sur ces questions ne concordent d'ailleurs pas entre eux et se donnent réciproquement les démentis les plus catégoriques. Voici les quelques renseignements que nous avons pu recueillir de source à peu près certaine.

La première société qui entreprit d'enseigner l'Évangile aux Chinois des États-Unis paraît avoir été le *Presbyterian board of Foreign Missions* qui, en 1853, organisa, dans ce but, une église spéciale composée de pasteurs ayant tous été en Chine, en contact avec les indigènes. Le premier *ancien* (*elder*) de cette église fut un Chinois, le révérend Lai Sam. On commença par ouvrir des écoles du soir,

Digitized by Google

où l'anglais d'abord, puis la religion chrétienne furent enseignés, gratuitement, aux immigrants de bonne volonté. Bientôt l'institution prospéra et publia un journal spécial anglo-chinois, *l'Oriental*, dont le succès fut considérable ; 20,000 exemplaires furent distribués, la première année, en manière de propagande, et dès l'année suivante, les Six Compagnies de San Francisco, se cotisèrent pour faire les frais de la partie du journal lithographiée en caractères chinois.

En 1859 le révérend A. W. Loomis, dont nous avons eu l'occasion de citer les travaux, fut placé à la tête des écoles de San Francisco et, à peu près à la même époque, le revérend J. L. Shuck, un baptiste, fut appelé à diriger celles de Sacramento. Ces deux hommes de bien, aussi zélés, généreux et désintéressés l'un que l'autre, sont en réalité les deux apôtres de la foi chrétienne à China-Town, et dès lors on voit des conversions s'opérer tout le long des côtes du Pacifique, à San Leandro, Los Angeles, San Jose, Marysville. En 1877, à Oakland, sept Chinois figurent parmi les membres de la première église baptiste.

L'école à China-Town. — Aujourd'hui, il y a des écoles spéciales dans toutes les villes de l'ouest et de l'est qui renferment des colonies chinoises. Celles de New-York, par leur excellente organisation et leur nombre eu égard au chiffre relativement restreint de la population mongole, méritent une mention spéciale. Les plus importantes parmi elles sont celles de Mott Street, de l'église des étrangers, et d'University Place.

En général, le but de ces institutions est double : 1° *l'enseignement de l'anglais* a lieu surtout dans les classes du soir de la semaine ; il n'attire pas seulement les jeunes gens, mais souvent des immigrants très âgés qui aspirent à une situation quelconque. La lecture, l'écriture, la dictée, et les quatre règles forment le bagage que les Chinois sont appelés à s'assimiler — et s'assimilent en fait avec une rapidité surprenante — dans ces écoles ; 2° *les classes religieuses* ont d'ordinaire lieu le dimanche. Parfois les deux enseignements sont simultanés.

L'école de la mission presbytérienne de New-York (University Place) est dirigée par le révérend Hua-Kin auquel nous devons d'avoir pu étudier dans ces détails cette question peu connue en général en Europe.

Digitized by Google

A l'idée d'école on est tenté d'associer celle d'une vaste chambre aux murs blanchis à la chaux, sur lesquels se détachent de place en place, arides et rébarbatifs, des tableaux représentant des alphabets de tailles variées, ou des instruments, non moins variés, de oids et de mesures; une chambre meublée de bancs sans dossiers et de pupitres en bois mal poli, alignés en face d'une chaire du haut de laquelle un professeur solennel et guindé répand les bienfaits de l'instruction, mélangés d'une certaine proportion de pensums, le tout dans un demi-jour filtrant à travers des fenêtres grillées.

Telle n'est pas l'apparence de l'école presbytérienne. Dans un rez-de-chaussée qu'inonde à profusion de ses rayons le beau soleil de New-York, est une grande salle ornée de *souvenirs* de la mère-patrie, de guirlandes de verdure et de devises en caractères chinois, qui s'étendent en longues bandes du plafond au plancher (elles se lisent, on le sait, de haut en bas). Un papier de couleur gaie tapisse les murs et des tentures décorent le fond de la chambre. Pas de magister en chaire, mais une profusion de gracieuses institutrices, toutes volontaires; chacune est assise avec son élève spécial à une petite table recouverte d'un tapis propret. Et c'est un spectacle étrange que celui de ces jolies têtes, ces délicats profils d'Américaines, à côté des faces aplaties, massives des Mongols aux yeux en amandes et au cou de taureau. Il est juste toutefois de faire remarquer qu'à part quelques êtres à l'aspect vraiment bestial, l'expression générale des physionomies est attentive, douce et souriante pendant toute la durée de la leçon [1].

Le Chinois est d'une nature extrêmement galante, et apprécie tout particulièrement les beautés *blanches :* aussi la présence des jeunes filles comme institutrices est-elle à peu près indispensable au succès de l'œuvre. Il y a plus : dans certaine école il y a eu récemment une *grève* d'élèves, parce qu'on avait voulu empêcher ceux-ci de s'asseoir en tête à tête, à des tables séparées, avec leurs aimables professeurs.

Les instructeurs, mâles ou femelles, de ces écoles appartiennent en général à la meilleure classe de la société; et, le croirait-on, parfois des cœurs s'échangent entre Chinois et Américaines sous le toit hospitalier des missions...

1. En 1893 (mars), le nombre total des élèves inscrits à l'école de la mission presbytérienne était de 224, avec une présence moyenne de 43 chaque dimanche.

Digitized by Google

L'*entraînement* des élèves est progressif par excellence, et l'on se garde bien de les faire rompre trop tôt avec leur langage et leurs habitudes. Les cantiques se chantent en chinois; c'est aussi en chinois qu'on prêche dans la plupart des services qui leur sont affectés. C'est seulement quand ils sont absolument familiarisés avec la langue anglaise qu'on les admet à la « Bible Class » où les saintes Écritures leur sont expliquées et commentées.

Les Six Compagnies. — Au cours de cette étude nous avons, à différentes reprises, fait allusion aux *Six Compagnies chinoises de San Francisco.* Ces institutions, sur lesquelles nous allons maintenant jeter un rapide coup d'œil, sont intimement liées à cette question économique si importante pour les États-Unis, si intéressante pour tout le monde : le « Chinese Problem ».

C'est une croyance largement répandue — soigneusement entretenue par les anti-Chinois — que ces Compagnies possèdent, à titre d'esclaves, les journaliers, terrassiers, gagne-petit de toutes sortes qui forment la majorité des immigrants chinois. On les accuse aussi de s'être arrogé sur les colons des attributions juridiques, illégales et clandestines. Cet argument est un de ceux qui ont eu le plus de succès dans la campagne qui a précédé les récentes mesures d'exclusion prises contre les Chinois. Et cependant rien n'est plus inexact. Les Compagnies ne sont même pas des établissements de commerce, mais bien des institutions de secours mutuels. Ce n'est pas d'ailleurs qu'à San Francisco qu'il existe des organisations de ce genre ; il s'en forme partout où les Chinois émigrent, et même en Chine dans les provinces où les travailleurs se transportent de districts éloignés.

Les Chinois qui émigrent — ou se déplacent — arrivent dans leur nouvelle résidence dans des conditions précaires. Ce sont pour la plupart de pauvres cultivateurs qui ont de lourdes dettes sur les bras, ou qui manquent d'argent pour agrandir leur héritage, ou pour faire donner de l'instruction à leurs enfants; beaucoup, pour subvenir aux frais du voyage, vendent leurs outils, leur bétail, leur fonds de commerce; certains sont aidés par des cotisations de leurs proches ou empruntent à un taux écrasant.

Pendant les longues années où l'immigration des ouvriers chinois a été tolérée, les Six Compagnies ont fait plus que de rendre des services considérables à leurs nationaux, elles ont fait vérita-

Digitized by Google

blement œuvre philanthropique. Correspondant chacune à un des districts d'où les immigrants sont originaires, elles envoyaient leurs agents à bord de tous les vaisseaux arrivant de Chine, afin d'enrôler les nouveaux venus dans telle ou telle organisation, suivant leur lieu de naissance. L'immigrant n'avait à s'occuper de rien. Le mécanisme de ces sociétés est d'ailleurs très simple : sauf dans la « Yeung Wo, » l'admission est gratuite. La compagnie se charge de fournir un gîte temporaire et de trouver de l'ouvrage à ses membres. Quand ceux-ci sont placés, ils sont tenus de verser dans la caisse sociale une cotisation : ainsi, suivant les statuts de la « Sam Yup », pendant la première année, la Compagnie fournit à l'ouvrier un logement et des repas gratuits pour toute période de ces douze mois où il a été obligé de chômer; au bout d'un an, il verse la valeur d'une année de gages à titre d'indemnité, et les années suivantes de 60 à 80 dollars s'il possède une boutique; de 5 à 8 dollars, s'il est simple employé ou manœuvre. La Compagnie prend soin des malades gratuitement; en outre elle se charge de recouvrer les créances de ses membres, leur fournit des arbitres dans les cas délicats, rapatrie ceux d'entre eux qui tombent dans l'indigence, et enfin opère, moyennant une faible rétribution (10 dollars, ou 50 francs) le transport en Chine des *os des décédés*. Quelque étrange que cela puisse paraître, ce sont ces dernières attributions qui procurent aux compagnies le plus clair de leurs bénéfices : certains auteurs affirment même qu'elles ne pourraient subsister sans ce singulier commerce.

Le fonds social est alimenté d'autre part par les cotisations volontaires et très généreuses des gros négociants, et la gestion financière est l'objet d'une surveillance sévère des conseils d'administration. En France ou en Italie, une société de ce genre posséderait de vastes bureaux répartis en plusieurs divisions, avec chefs, sous-chefs et toute une hiérarchie d'employés inférieurs. La compagnie chinoise, avec ses attributions multiples, les démarches qu'il lui faut faire auprès des autorités locales et des cours de justice, avec les malades à soigner, les ouvriers de passage à loger et à nourrir, le service religieux à assurer dans l'établissement même, n'emploie qu'un directeur, un trésorier, un secrétaire, deux agents, un ou deux domestiques et un cuisinier. Seulement tous ces gens-là travaillent.

Digitized by Google

Quelques mots sur le « Chinese problem. » — Un exposé, si écourté qu'il soit, de l'état actuel de la colonisation chinoise aux États-Unis serait incomplet sans une allusion au « Chinese Problem » que les législateurs américains ont cru résoudre d'un trait de plume tout en se créant un tremplin électoral.

Ce qui a créé, en deux mots, cet état économique, unique dans l'histoire, c'est l'invasion, dans une contrée où la main-d'œuvre était très élevée, les ouvriers exigeants, dépensiers et paresseux, de travailleurs infatigables, d'une sobriété extraordinaire, pleins de bonne volonté et se contentant d'un salaire dérisoire.

On a accusé les Chinois d'avoir violé un des principes fondamentaux du droit américain, en s'engageant par des « contrats serviles », en se vendant à des compagnies d'exploiteurs.

On les a accusés d'avoir chassé les « blancs » des manufactures de cigares, des blanchisseries, des ateliers de confection de vêtements, d'avoir, sur la côte du Pacifique, accaparé le travail des champs et jusqu'aux ouvrages féminins, la cuisine, le ménage, la broderie, la couture, et cela parce que leur genre de vie leur permet de se contenter de gages qui ne suffisaient pas aux « blancs ».

On les a accusés de venir chercher fortune aux États-Unis pour retourner ensuite dépenser dans leur pays l'or qu'ils ont gagné en Amérique.

On les a accusés enfin de faire de China-town un foyer de corruption dangereux pour la population blanche et de pratiquer des coutumes contraires aux lois et à la Constitution de l'Union.

Cette dernière partie du réquisitoire dirigé contre le pauvre « John Chinaman » est la seule fondée. Aussi la commission d'enquête parlementaire qui en 1876 fut instituée dans le but bien évident de conclure dans le sens de la prohibition, saisit-elle avec une ardeur toute particulière cet aspect de la question si commode a développer et si frappant pour les masses. La description des mauvais lieux de China-town, la peinture des traitements barbares infligés par leurs maîtres et bourreaux aux malheureuses prostituées importées de Chine, soulevèrent des torrents d'indignation depuis la Porte d'Or jusqu'aux rives de New-England. On ne réfléchit pas alors qu'on n'avait peut-être pas le droit d'être très difficile dans cette vertueuse ville de San Francisco qui, selon un voyageur bien connu, a été pendant de si longues années « mi-tripot, mi-maison de tolérance » ; on ne se rappela pas non plus que

Digitized by Google

l'importation des courtisanes chinoises avait depuis quelque temps été rendue impossible par des règlements locaux. On ne pense pas à tout ! Personne n'éleva la voix pour faire observer qu'une meilleure organisation de la police suffirait pour faire disparaître les sociétés secrètes et respecter les lois nationales.

En ce qui concerne le drainage de la richesse publique à l'étranger : comme l'a fait remarquer M. Yan Phou Lee, dans la *North American Review* (1889), cette accusation est peu compatible avec le principal grief formulé contre les Célestes, à savoir : le travail à un taux dérisoire, entraînant un abaissement de salaires inquiétant sur les côtes du Pacifique.

Reste l'accusation *économique*, la plus spécieuse de toutes. Mais il est permis de se demander qui a le droit de se plaindre de la diminution progressive des salaires dans une contrée où la cherté de la vie était devenue telle qu'on ne connaissait guère plus de monnaie inférieure au dollar.

Sont-ce les consommateurs ou les patrons ?

Sûrement non. Sont-ce les ouvriers blancs ?

Mais d'abord ils ne sont pas Américains : ils sont Suédois, Italiens, Allemands, et surtout Irlandais. La lutte entre le Chinois et le blanc n'est pas la lutte de l'immigrant contre l'indigène : c'est celle des immigrants entre eux. A qui la faute si le Chinois l'emporte ? Au « blanc » lui-même qui déclare hautement en Californie qu'il a émigré non pour travailler, mais pour faire fortune !

Il y a plus : des centaines de témoignages sont là pour prouver que, malgré leur désir d'employer leurs compatriotes, nombre de négociants, de manufacturiers, d'ingénieurs ont été forcés d'avoir recours aux Chinois, les autres ouvriers refusant catégoriquement de faire le travail ou étant trop peu nombreux pour l'entreprendre. Cela a eu lieu notamment lors de la construction du Grand Central Pacific, et du dessèchement des marais de Californie. M. Brooks a évalué à près de 300 millions de dollars l'augmentation de richesses que la main-d'œuvre chinoise a procurée à la Californie, uniquement dans ces deux genres de travaux. Et ces richesses sont aux mains des « blancs », car elles consistent surtout en propriétés foncières rurales ; et les Chinois n'en possèdent pas ou presque pas.

L'œuvre du Chinois a été plus complète encore, car, par son exemple, il a enseigné l'économie et la prévoyance aux populations insouciantes du Pacifique. Pour ne citer qu'un fait : c'est en

Digitized by Google

le voyant vivre et se constituer un capital par le produit des arbres isolés dont on laissait les fruits pourrir dans les prairies, que les indigènes ont compris le parti qu'ils pourraient tirer de cette richesse méconnue.

Aujourd'hui que les bienfaits de l'immigration chinoise sont acquis, et que les résultats matériels sont en lieu sûr; aujourd'hui que les ouvriers blancs ont appris à travailler et à réduire leurs prétentions, « John Chinaman » est rejeté ni plus ni moins qu'un instrument devenu inutile. La porte est forcée : le levier est mis au rancart. Il faut faire place aux Allemands, aux Irlandais qui viennent grossir l'armée des électeurs et récompenser de leurs suffrages les hommes généreux qui leur ont préparé et nettoyé le terrain.

Pour cela, on a commencé par frapper le Chinois de taxes arbitraires, comme celle de 1852 sur les mineurs, celle de 1855 sur les immigrants, la capitation de $ 2,50, les patentes de blanchisseurs. Puis on en est venu aux mesures prohibitives : les efforts pour faire accepter à la Chine, en 1880, une modification au traité libéral de 1868, dans le but de laisser au cabinet de Washington la latitude de prendre telle mesure qu'il jugerait convenable pour restreindre ou arrêter l'immigration des ouvriers chinois. Le 6 mai 1882, sans attendre la réponse du gouvernement du Céleste Empire, le Congrès suspendait l'immigration pour dix ans. Les négociations traînant en longueur un nouveau bill, du 1er octobre 1888, prohiba le retour en Amérique des ouvriers chinois qui, sur la foi des « passes » qui leur avaient été délivrées par les autorités de l'Union, s'étaient rendus temporairement en Chine.

Enfin en mai 1892 un dernier acte du Congrès a prorogé pour dix ans les mesures prohibitives antérieures.

Le bill de 1892 a été sévèrement jugé par la nation. Il a soulevé les protestations énergiques du clergé et des citoyens désintéressés. Le *New-York Times* du 8 mai 1892 le qualifie : « un acte de couardise parlementaire, une des actions les plus humiliantes dont un gouvernement civilisé se soit rendu coupable dans les temps modernes. »

La législation prohibitive aura peu d'influence sur le commerce des États-Unis. Son principal effet sera de diriger l'immigration chinoise sur un autre point, sur le Canada ou peut-être, comme la tendance paraît s'en manifester, sur les colonies de l'Afrique centrale.

GEORGE NESTLER TRICOCHE.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Les affaires de Siam, le Mékong et la Méditerranée asiatique. — Expédition du capitaine Marchand. — M. Paroisse dans les Rivières du Sud. — Cartographie africaine. — Géographie des instruments de musique. — Les relations de voyages pittoresques; la littérature française classique et la nature : le voyage de La Fontaine en Limousin.

I

Il est peu de recueils qui aient publié autant d'études sur l'Indo-Chine que la *Revue de Géographie*. Qu'il nous suffise de rappeler celles de MM. Jean Dupuis, Dr Maget, Deloncle, Labarthe, Lanier, Alexis Faure. Il y a juste deux ans, M. Delaporte, qui fit partie, avec Francis Garnier, de la mission Doudart de Lagrée, posait ici même, d'une manière pressante, une question dont la solution était réservée à la présente année : *La grande voie commerciale de l'Indo-Chine, le Mékong.*

Les empiètements des Siamois sur la rive gauche du Mékong se poursuivaient depuis plus d'un quart de siècle[1]. Il a fallu l'attaque de Khône, la captivité du capitaine Thoreux, le meurtre d'un de nos agents, M. Grosgurin, enfin l'incident de Paknam pour nous dicter une politique plus ferme. Le 20 juillet dernier, le gouvernement français transmettait télégraphiquement un ultimatum que M. Pavie, notre consul général de Bangkok, signifia au roi de Siam.

Chulalonkorn Ier, de la dynastie de Piatak, est né le 20 septembre 1853; il règne depuis le 1er octobre 1868. En vertu de la loi constitutionnelle du 8 mai 1874, il partage le pouvoir législatif avec un Conseil de ministres (guerre et marine, affaires étrangères, justice, agriculture, finances, et maison du roi). Dans le Conseil d'État siègent, outre les six ministres et six princes de la famille royale, dix à vingt membres nommés par le souverain. La population, répartie entre quarante et une provinces qu'administrent

1. Au dépens de l'empire d'Annam et surtout du royaume du Cambodge. Rappelons ici que le Cambodge a perdu ainsi successivement, au profit du Siam, les provinces de Mélouprey, dans la vallée du Mékong, de Compong-Thom et de Pursal, l'une, au nord, l'autre, au sud du Grand-Lac; de Battambang et d'Angkor.

Digitized by Google

des gouverneurs, ne semble pas excéder 6 millions d'habitants, dont 2 millions de Siamois (Thai), 2 millions de Laotiens (Shans), 1 million de Malais et 1 million de Chinois. Parmi les États Shans ou Laotiens dont Chulalonkorn revendiquait la suzeraineté était celui de Luang-Prabang.

Le gouvernement français, dans son ultimatum, exigeait, entre autres choses :

1° La reconnaissance formelle par le roi de Siam des droits de l'empire d'Annam et du royaume du Cambodge sur la rive gauche du Mékong et de ses îles ;

2° L'évacuation des postes siamois établis sur la rive gauche du Mékong, dans un délai qui ne pouvait excéder un mois.

Le gouvernement siamois était tenu d'accéder à nos propositions dans un délai de quarante-huit heures, sous peine de voir le littoral soumis à un blocus rigoureux.

Au lieu d'une acceptation pure et simple, *sans phrases*, le roi Chulalonkorn, dans sa réponse, consentait « que dans la délimitation des frontières contre le Siam et le Cambodge, tout le territoire sur la rive gauche du Mékong, situé au sud d'une ligne tracée du poste militaire siamois le plus au nord récemment occupé par les troupes franco-annamites jusqu'à un point situé à la même latitude, soit 18° latitude nord vers la rive gauche du Mékong, fût considéré comme un territoire annamite ou cambodgien, le fleuve, au-dessus de ce point devenant la ligne de séparation pour les États voisins jusqu'à son entrée sur le territoire du Cambodge; l'usage des îles, pour les besoins de la navigation, serait commune aux trois États limitrophes ». C'était là une « satisfaction » bien insuffisante. Nous revendiquions, en fait, la rive gauche du Mékong jusqu'à la source de ce fleuve, c'est-à-dire jusqu'au 23°; on ne nous l'accordait qu'à partir du 18°! Luang-Prabang nous échappait.

On comprend que le ministère français se soit alors résolu à exécuter ses menaces, à déclarer le blocus maritime, après avoir décidé le rappel de notre consul, M. Pavie.

Cette fois, le gouvernement siamois a immédiatement capitulé, et M. Jules Develle, notre ministre des affaires étrangères, a télégraphié à Bangkok que « la France se contenterait, comme garantie indispensable de l'exécution pratique des clauses de l'ultimatum, d'occuper la rivière et le port de Chantaboum (dans le golfe de Siam, non loin de la frontière cambodgienne) jusqu'à la complète

Digitized by Google

et pacifique occupation des postes établis par les Siamois sur la rive gauche du Mékong ».

D'autre part, en vue de prévenir tout conflit dans la région du Grand-Lac et du Mékong, le gouvernement siamois s'engageait à n'entretenir désormais aucune force militaire à Battambang et à Sem-Reap, ainsi que dans les localités situées dans un rayon de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong à partir des frontières du Cambodge. Il y maintiendra seulement le personnel de police nécessaire pour assurer l'ordre. En outre, il s'abstiendra d'entretenir ou de faire circuler des navires et embarcations armées dans les eaux du Grand-Lac et celles du Mékong. Le gouvernement français se réserve d'établir des consulats à M'Van[1] et à Khovat[2].

L'amiral français Humann, qui, de sa personne, se tenait à l'île de Ko-Si-Chang, près de l'embouchure du Ménam, a levé le blocus et M. Pavie est rentré à Bangkok.

M. Le Myre de Vilers, envoyé en mission en Indo-Chine, aplanira certainement, grâce à son tact et à sa haute expérience, toutes les difficultés qui pourraient surgir. Il a déjà eu une audience du roi de Siam.

Reste la question anglo-française, la constitution d'une zone neutre entre notre frontière et la frontière britannique. La demande exprimée au nom de son gouvernement par lord Dufferin a obtenu l'agrément du gouvernement français.

Avons-nous besoin de dire ici comment Français et Anglais, qui se trouvaient, au siècle dernier, « confrontés » en Inde, le sont maintenant en Indo-Chine? Ce sont les Anglais qui se sont mis en marche les premiers. N'avaient-ils pas déjà demandé l'empire birman avant notre apparition dans la plus orientale des péninsules de l'Asie intertropicale? En 1826 et en 1852, ils occupèrent Arakan, Pégou, Martaban, Tenasserim. Postérieurement à notre installation en basse Cochinchine et au Tonkin, ils ont mis fin à l'existence de cet état. Voilà pourquoi il faut maintenant constituer une zone neutre.

Ce n'est pas seulement du côté de la terre ferme, c'est du côté de la mer que pourrait surtout surgir un jour un conflit. Dans cette dernière direction, il n'est pas possible d'établir, suivant l'expression consacrée, un « tampon ».

1. Etats Shans siamois.
2. Entre Ayoathia et Bassac.

Digitized by Google

Nous nous étonnons qu'à l'occasion du conflit siamois récent, géographes et politiques n'aient pas jeté un coup d'œil sur cette mer de Chine, que nous avons nous-même appelée il y a quelques années « la Méditerranée asiatique »[1] et qui baigne à la fois Siam et la Cochinchine.

Sur cette Méditerranée asiatique, c'est nous qui possédons le plus grand développement de littoral; mais c'est Albion qui en a la clef, pour ainsi dire. Le Gibraltar de cette mer, c'est Singapour, la *Ville du Lion*, fondée en 1819 par Sir Thomas Stamford Raffles.

On peut s'étonner à bon droit que le Siam, surtout depuis l'acquisition par les Anglais (1826) du territoire de Malacca, sur lequel ce royaume avait exercé une influence séculaire, n'ait pas préféré notre amitié à celle de l'Angleterre. Il est incontestable que pendant longtemps il n'avait tenu qu'à nous de le gagner définitivement à notre cause. Notre consul M. de Montigny ne fut-il pas reçu avec faveur? Ne conclut-il pas le traité de 1856 qui nous accordait le droit de faire remonter nos navires de guerre dans le Ménam, jusqu'au mouillage de Paknam? C'est l'établissement de notre protectorat sur l'ancien royaume des Khmers, sur le Cambodge de Norodôm, démembré par les Siamois, qui a rejeté Siam du côté des Anglais.

Il n'est pas téméraire d'espérer que Siam comprendra enfin ses grands intérêts « maritimes » et qu'il ne nous gardera pas trop longtemps rancune.

Nous dirons brièvement pourquoi. Bangkok, la *Ville des Jardins*, la plus grande des cités de l'Indo-Chine, est précisément la reine de la Méditerranée asiatique, « débouché commode, on l'a fort bien dit, de la Chine, des Philippines, de toute l'Asie orientale comme de la Malaisie. » C'est là qu'est concentrée la vitalité commerciale de l'ancienne Chersonèse d'or.

Siam semble être appelé à maintenir, non sans profit pour lui-même, l'équilibre de la Méditerranée asiatique. Or ce n'est pas en penchant du côté du Royaume-Uni qu'il maintiendra cet équilibre.

Tout en veillant au Mékong, c'est-à-dire à nos relations com-

1. Voir dans la *Revue de Géographie*, livraisons d'octobre et de novembre 1884, la « Méditerranée asiatique », par M. Ch. Labarthe.

Digitized by Google

merciales directes avec la Chine, ne perdons pas de vue la grande mer intérieure.

Ayons enfin une politique « géographique ». Ce sera la bonne.

LUDOVIC DRAPEYRON.

II

Le capitaine Marchand accomplit actuellement en Afrique une mission d'exploration qui lui a été confiée par le sous-secrétaire d'État des colonies. Il s'est ouvert par la force la route de l'intérieur en établissant l'autorité française sur le pays de Tiassalé « qui résumait en lui seul, par l'influence acquise sur toute la région, la résistance de la race noire à la pénétration européenne ».

Il a dû arriver à Sakala dans les premiers jours d'août.

Le sous-secrétaire d'État avait confié une autre mission en Afrique à un explorateur bien connu, M. Georges Paroisse, qui l'a accomplie avec succès (voir page 227).

L'administration des colonies publiera prochainement une nouvelle édition d'une grande carte, en quatre feuilles, de la boucle du Niger, dressée par le capitaine Binger. Les derniers résultats des missions Monteil, Ménard, Braulot, Marchand, Quiquerez et Arago ont été utilisés pour ce travail.

Les *Mittheilungen aus den Deutschen Schutzgebieten* publient, à l'échelle de 1/300,000e, cinq feuilles d'une carte des territoires du sud-ouest africain, dressée par le capitaine von François en vue de compléter et de rectifier la carte qu'il a publiée dans le tome V de ce recueil.

Les *Mittheilungen* de M. Dankelmann publient aussi une relation du voyage accompli en 1891-1892 dans l'*hinterland* de Togo par le capitaine Kling. Le journal de cet explorateur est accompagné d'une carte en trois feuilles à l'échelle de 1/300,000e. Cette carte comprend tout le pays compris entre Kintampo, Bismarckbourg et Pessi au sud, le 2° long. E. Gr. à l'est, 9° 20′ lat. au nord, le 2e long. O. Gr. à l'ouest, ainsi que la partie du Chautjo située au nord de 9°20′ et le pays de Sougou (jusqu'au 10°10′).

Le constructeur de cette carte a utilisé, outre les travaux du capitaine Kling, ceux des docteurs Wolf et Büttner dans le Borgou.

Digitized by Google

III

Nous signalions ici même en 1888 l'intérêt que présente une étude de la distribution géographique des instruments de musique au point de vue de la connaissance des mouvements des peuples à la surface du globe. « Quel qu'il soit, simple ou compliqué, qu'il se batte ou se secoue, qu'on le pince, qu'on le racle ou qu'on y souffle d'une manière quelconque, l'engin musical, dit le docteur Hamy, est une des choses usuelles qui se modifient le moins dans l'espace ou le temps... La *valiho* malgache, identique aux bambous à musique de l'Inde transgangétique et des îles de la Sonde, reporte notre pensée vers ces navigations indouésiennes qui ont donné à Madagascar une grande partie de ses habitants, tandis que le *bobre*, trouvé sur certains rivages de la même île, prouve l'influence locale exercée par les Zanzibarites, possesseurs de cet instrument. »

Nous croyons intéressant d'appeler l'attention sur une étude consacrée à l'étude des instruments de musique recueillis au cours du voyage du major Macdonald dans les territoires du Niger. C'est un chapitre, écrit par le capitaine Day, du livre : *Up the Niger*, publié par le capitaine Mockler Ferrymann.

Les indigènes de ces régions ont un goût très prononcé pour la musique. Leurs instruments sont l'*ubo*, boîte en bois, de laquelle partent des cordes attachées à l'extrémité d'une sorte de manche partant du dos de la boîte ; c'est un instrument répandu dans toute l'Afrique; le *para*, qu'on connaît aussi dans tout le continent, est une sorte de harpe; on en trouve figurés dans des sculptures assyriennes et égyptiennes, et aussi sur les sculptures bouddhistes d'Amravati ; il est formé d'une boîte et d'un bras réunis en un angle obtus ; le joueur le suspend à son cou et joue avec les deux mains. Le son ressemble à celui du *rabôle* arabe; l'*akpale*, sorte de cor en ivoire ou en corne, comme les anciens oliphants; la *lera*, espèce de flûte à 4, 5 ou 6 trous; le *furi*, en bois, long de six pouces dont on joue avec trois doigts; le *to*, en forme d'arc, dont les deux extrémités sont unies par une corde, et rappelant la harpe usitée chez le Cafres; l'*agogo*, instrument en fer en forme de cloche qu'on frappe d'une barre de métal; l'*igedegbo*, qui rappelle de loin l'har-

Digitized by Google

monica; le *tambour* en bois. Les gardes de l'émir de Nupe sonnent d'une trompette longue de six pieds.

On distingue la musique de danse, la musique sacrée et la musique de récréation. La danse est accompagnée chez les Arabes d'un solo; le refrain seul est chanté en chœur. On se sert du tambour dans les cérémonies religieuses.

La musique passe, chez les indigènes, pour être d'institution divine. Elle leur aurait été enseignée par les esprits de la forêt.

Le capitaine Ferrymann a noté un certain nombre d'airs.

IV

C'est actuellement la période de l'année chère aux touristes.

« Il n'est pas aujourd'hui, dit M. Gaston Deschamps à ce propos, il n'est pas de voyageur consciencieux qui ne s'impose, comme un pensum obligatoire, une certaine quantité de sensations pittoresques. »

Le fin critique du *Temps* a vu le moment particulièrement opportun pour examiner un problème très intéressant pour le géographe, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. A quelle époque la relation de voyage pittoresque est-elle devenue un genre littéraire en France ?

« Chapelle et Bachaumont, allant prendre les eaux à Encausse, remarquèrent surtout les bons repas qu'on leur servit et les ridicules de province qui réveillèrent à Bordeaux et à Narbonne leur verve bourgeoise. Racine, qui partit de Paris pour Uzès, n'avait, chaque jour, d'autre souci que de prendre le galop devant les autres pour aller retenir un lit à l'auberge. Arrivé chez son oncle, il se demande s'il n'est pas au pays des Hurons et des Topinambous; il emplit ses lettres de détails sur la sottise des villageois; il voudrait que le pays eût un peu plus de délicatesse et que les rochers y fussent moins fréquents. » Cent ans après, Le Franc de Pompignan, racontant à une dame de Toulouse le voyage qu'il fit au pays des Félibres, recommençait en prose et en vers, à peu près les mêmes plaisanteries.

« La Provence, insultée dans les *Mémoires* de Mlle de Montpensier, méconnue par Mme de Sévigné, a été célébrée pour la première fois en 1786 dans *les Soirées provençales* de Laurent Béranger,

Digitized by Google

honnête professeur qui mourut inspecteur d'académie à Lyon et qui a laissé divers écrits recommandables, *le Fablier de la jeunesse*, *la Morale en actions*, *le Mentor vertueux*... Mais chacun sait que ce sont les Anglais qui ont découvert et colonisé notre Midi.

« Quant à l'alpinisme il n'existait pas encore en 1761. L'abbé de Voisenon, retenu à Cauterets cette année-là par le mauvais état de sa santé, écrivait à un de ses amis : « Ce pays-ci ressemble à l'enfer, excepté pourtant qu'on y meurt de froid. C'est un enfer à la glace. » En 1787, une baigneuse de Barèges disait au savant Dusaulx, en montrant les pics étincelants de la Maladetta et du Marboré : « Que pensez-vous de ces horreurs. » Dusaulx répliquait : « Des horreurs! quand il s'agit d'un des sanctuaires les plus vénérés de la nature ! » Dusaulx avait lu *le Vicaire savoyard*. Mais il ne faut pas que la gloire de Rousseau nous fasse oublier un apôtre plus modeste et non moins ému : Ramond, que l'on pourrait surnommer l'homme de la montagne, Ramond, l'inventeur des Pyrénées, qui débuta en publiant dans le *Journal des Dames*, au mois d'octobre 1777, les mélancoliques *Aventures du jeune d'Olbau* et qui finit ascensionniste intrépide, géologue militant, paysagiste déchaîné. »

Avant Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, un seul de nos grands écrivains classiques avait, croyons-nous, goûté les beautés de la nature et les avait su décrire.

« Il me semble bien que c'est La Fontaine qui a inventé chez nous le voyage poétique, humoristique et sentimental. Il a inauguré dans notre pays, sans y faire attention, une manière de voyager nouvelle, tout à fait ignorée de ses contemporains. Il aimait à regarder le spectacle des choses et ses yeux étaient ingénument éblouis par la beauté. Sa vie fut un nonchalant voyage parmi les arbres, les prés fleuris, les eaux courantes, les hommes et les bêtes. »

La librairie Delagrave vient de rééditer dans la collection des Voyages des poètes français, la *Relation du voyage de La Fontaine de Paris au Limousin*, écrite avec un aimable enjouement. Les descriptions de paysages se mêlent à celles des monuments, aux récits des incidents du voyage, parfois piquants et toujours racontés avec une pittoresque simplicité.

Les contemporains de La Fontaine ne savaient pas voir la nature. S'ils expriment parfois de l'admiration pour tel beau paysage, soyez assurés qu'ils ne l'ont pas profondément sentie : le plus sou-

Digitized by Google

vent, comme il arrive à ce chapelain du comte d'Avaux dont M. Boppe a publié récemment le Journal, c'est aux poètes latins qu'ils empruntent la traduction d'une impression qui n'a pas laissé chez eux de traces profondes, et d'ailleurs leur goût ne les porte que vers les spectacles riants tels que ceux qu'offrent l'Ile-de-France et la Touraine.

Nous avons indiqué un jour dans cette *Revue* l'influence que les relations des missionnaires ont eue avant Rousseau, pour éveiller en France le goût des beautés de la nature. Ç'a été un événement considérable et fécond en conséquences de tout genre que l'introduction des Alpes, des Pyrénées et des paysages exotiques dans notre littérature où la description pittoresque a pris depuis lors une place si considérable.

L. Delavaud.

Digitized by Google

CORFOU

(ILES IONIENNES)

(*suite et fin*)

De la mer surgissent deux rochers presque à fleur d'eau. Sur l'un d'eux de forme bizarre, on a construit un cloître de religieuses, ressemblant plutôt à un joujou qu'à un couvent. Sur l'autre écueil, offrant le profil d'un bateau, on a élevé une chapelle au *Pantocrator*. Des cyprès protègent l'édifice.

L'îlot qui porte le couvent de religieuses est relié à la terre par une jetée étroite. De dimension lilliputienne, cette retraite suffirait à un couple d'alcyons; seule maintenant une nonne l'habite.

Le Vendredi Saint elle s'occupait à orner le portail de la chapelle ; déjà les vieux tableaux byzantins étaient garnis de laurier fraîchement cueilli.

La religieuse, au seuil de la vieillesse, n'avait pas l'air ascétique d'une sainte byzantine; au contraire. Sur son visage grec aux lignes pures on lisait la sérénité intérieure.

Quel charme émane de ce lieu où la gardienne tresse en silence des couronnes de myrtes, tandis que les vagues caressent les bords de son île.

La maisonnette adossée à la chapelle se compose de deux pièces au rez-de-chaussée et une au premier. Un banc auprès de la porte invite au repos. Dans une espèce de jardin, mesurant deux ou trois mètres carrés, une pierre tombale est surmontée d'une croix autour de laquelle s'enroule un pampre. Deux giroflées, des buissons de roses et de romarins entourent la tombe, servant de sépulture à la sœur Théodatis, décédée en 1863.

C'est à son côté que bientôt on déposera celle qui lui a succédé : la sœur Athanasie.

Je n'ai jamais rencontré de cimetière plus exigu et cependant cet étroit espace suffirait même à la sépulture d'une Sémiramis.

Notre religieuse jouit encore de l'automne de la vie. Peut-être, lorsque en hiver les tempêtes envoient l'écume des vagues jusqu'à l'humble chapelle, la sœur s'enferme-t-elle dans sa cellule.

Mais les nuits et les jours orageux sont rares dans ce pays fortuné et la solitaire doit être, je le crois, sous la protection de Leucothée.

Athanasie n'est pas aussi délaissée qu'on le supposerait; pendant que nous étions avec elle, des jeunes filles vinrent lui rendre visite.

Oh! le chuchotement de femmes ! J'imagine qu'elles parlaient d'amour, ainsi que de la félicité et des souffrances qu'il comporte.

Qui sait? Les belles vierges corfiotes viennent peut-être se confesser au

Digitized by Google

pied de cet autel isolé et trouvent conseil et appui près de la vieille sœur, en apparence si détachée du monde.

Nous hélons un batelier de l'île d'en face, il détache une embarcation et aborde.

C'est un moine à la barbe peu soignée, aux yeux de faucon enfoncés sous d'abondants sourcils.

L'écueil, nommé Pantocrator, qu'habitent deux moines, a une hauteur de 20 mètres et une circonférence de 200 mètres.

Des jardins en terrasse, plantés de nopals, de rosiers, de lauriers, conduisent à la plate-forme, où s'élève une chapelle à coupole.

Le plus jeune des frères, bel homme à l'air recueilli, s'occupait à préparer les cierges pascals.

La lévite, la barrette et les cheveux noirs des moines grecs, les distinguent avantageusement de leurs confrères latins. Que de fois j'ai rencontré parmi eux des hommes de stature athlétique et de dignité imposante.

On nous gratifia à peine d'un regard; nous pûmes circuler librement.

Les inscriptions grecques et les latines, gravées sur les murs de l'église, me firent supposer des dates anciennes. tandis qu'elles ne sont que des souvenirs de notre époque et nous racontent les visites de George Ier, de la reine Olga, des grands-ducs Alexandre et Constantin, de l'archiduc Rodolphe et de l'impératrice Élisabeth; cette princesse, qui à Corfou avait habité la *Villa reale*, passait parfois des heures entières sur le récif du Pantocrator.

C'est là qu'on devrait interner pour qu'ils écrivent leurs mémoires, les hommes d'État en retraite. Les brises de la mer les rendraient peut-être plus conciliants.

Il a été donné différents noms à cette île, qu'on appelle aussi l'écueil des moines ou des souris, ou encore le bateau pétrifié des Phéaciens (en raison de la légende de Neptune).

De l'île nous nous rendons au village de Gasturi[1], si réputé par la beauté de ses sites et par celle de ses femmes. Elles sont en effet d'une beauté rare. Le fuseau en main, elles descendaient et montaient les ruelles caillouteuses, et nous pûmes admirer à loisir leur costume bleu ou noir, que relève un corsage brodé d'or. Leurs cheveux, tressés en natte, sont entrelacés d'un ruban rouge et roulés en turban autour de la tête, qu'enveloppe un grand voile blanc.

Pour voir la merveille de Gasturi, un platane immense, nous descendons le long du ravin sur le bord duquel s'échelonne le village, dont les maisons blanches et proprettes ont pour la plupart des vérandas en bois d'olivier.

Nous pénétrons dans un labyrinthe de jardins paradisiaques où chante Philomèle et nous avons tout à coup la vision d'une scène vraiment classique.

A l'ombre d'arbres géants se tenait un groupe de femmes en habits de fête. Les unes puisaient de l'eau, d'autres jasaient entre elles, ayant leurs amphores dans l'herbe, puis, posant les vases remplis sur la tête, elles allaient et venaient. Ces formes sculpturales, revêtues de costumes riches en couleurs que tamisait la demi-obscurité du feuillage, composaient un ensemble à tenter le pinceau du Titien ou celui de Rubens.

1. L'impératrice d'Autriche y a fait construire depuis un superbe château nommé *Achilleon*.

Digitized by Google

Restait à admirer le platane. Cet arbre, vieux de mille ans peut-être, s'élance vers le ciel comme un dôme et en laissant retomber ses branches, répand antour de lui une ombre mystique. En remontant, nous passons devant l'école de Gasturi, vieille maison sur laquelle le temps a imprimé sa patine. Elle est recouverte d'un toit gothique, comme si le gothique allemand était l'accessoire obligé des choses scolaires.

Des femmes, de jeunes garçons, nous conduisent à Benizze, par un chemin qui, parmi des oliviers, des myrtes, des pittosporums, des pistachiers et des arbousiers, dévale en serpentant vers la côte.

Le printemps a généreusement diapré les versants des collines; de pourpres orchidées, de jaunes marguerites, des glaïeuls, des cistes et des liserons de toutes nuances font du gazon un tapis aux couleurs éclatantes.

Des troupeaux de moutons disséminés parmi les oliviers complètent l'idylle du paysage, qui fait songer à Longus et à Théocrite.

Nous sommes à la plage vis-à-vis de la baie où, en 1571, s'était assemblée la flotte de Juan d'Autriche.

Benizze, réputée pour ses jardins d'orangers, est un petit coin de délicieuse solitude.

Rien, sauf quelques bateaux amarrés au quai et plusieurs hommes accroupis sur les escaliers de leurs demeures. Ils regardeut silencieusement vers le large.

Nous demandons l'aubergiste du lieu, qui descend de sa taverne et place une table dans son jardin.

Sous les orangers, nous arrosons un excellent pain d'un vin doux, couleur de sang, et nous savourons des oranges. L'hôtelier nous en a cueilli une branche à laquelle pendaient six fruits, serrés les uns contre les autres.

Près de Saint-Roch, faubourg de Corfou, il est un couvent dont l'intérieur richement décoré se fait surtout remarquer par la crypte qu'il renferme. Une plaque de marbre gris désigne la tombe où est gravé le mot : *Capo d'Istria*. Ce titre suffit à l'immortalité d'un homme sur lequel l'histoire n'a pas encore dit son dernier mot.

Il y a presque de l'ironie de passer du tombeau de l'illustre patriote grec au cimetière juif, qui est tout près de là, sur une colline au-dessus du fort Abraham. Les enfants d'Israël reposent donc dans le giron du Patriarche et ne sauraient être plus favorisés. Sous des cyprès, de hautes graminées sont parsemées de blanches pierres tombales. On dirait que les descendants e Moïse aiment à être enterrés sous des herbes à longs épis, car à Rome leur nécropole en est aussi couverte. — Le faubourg Mandoucchio est surtout habité par des pêcheurs. C'est ici que les Albanais, fuyant devant Ali-Pacha, ont trouvé l'hospitalité. Beaucoup d'entre eux y sont restés et on les reconnaît non seulement à leur costume, mais encore à leur type. Le plus pauvre des Épirotes a l'allure d'un héros sous la peau de brebis dont il est revêtu. Sa tête est coiffée d'un fez rouge, ses jambes sont couvertes de guêtres et ses pieds de souliers pointus. A son côté et en vraie bête de somme marche sa femme; la tête chargée d'un sac ou d'un fagot, elle continue son chemin en tournant son fuseau. Toutes les Albanaises ont des jupes brodées. J'ai même vu une petite mendiante épirote dont la robe avait été rapiécée par sa mère

Digitized by Google

avec des filets rouges formant une gracieuse broderie. Souvent j'ai rencontré des Albanaises de beauté remarquable et parées de costumes magnifiques. Des boules d'argent, des médailles sortaient de leurs corsets, de riches colliers ornaient leurs bustes, de lourds pendants d'or étaient attachés à leurs oreilles, leurs souliers étaient brodés d'or et leurs têtes couvertes d'un large voile jaune. A la Spianata on les voyait se promener en groupes; elles me rappelaient les femmes des chœurs antiques.

Sur un pont de construction vénitienne nous passons le Potamó, fleuve dont l'abondance des eaux est surprenante, étant donné le caractère orographique de l'île.

Le village auquel il donne son nom domine la vallée qui, en 1716, a servi de campement aux Turcs. Au point où le fleuve se jette dans la mer nous faisons revivre le souvenir d'Ulysse, car c'est là — après la tempête déchaînée par Neptune — qu'un courant a porté le roi d'Ithaque. C'est là encore qu'il s'assoupit dans un buisson d'oléacées, et lorsque brusquement réveillé par de jeunes filles jouant à la paume, nous le voyons se redresser comme un lion devant Nausicaa.

Rien à Corfou ne m'a donné tant d'émotion que l'aspect du lieu, témoin de l'épisode le plus poétique de l'*Odyssée* : Ulysse, le frère d'armes des guerriers achéens, le favori de Minerve, le conquérant d'Ilion, maintenant naufragé est là devant nous, dépouillé de sa grandeur presque divine. Cependant des femmes ravissantes l'entourent, et son âme à laquelle rien n'a pu porter atteinte va se rencontrer avec celle de Nausicaa.

Voilà le moment où tombe le courroux des dieux et où la fatalité cesse de s'appesantir sur le destin de notre héros.

La noble simplicité de cette scène exprime à son plus haut degré la naïveté des auteurs antiques; pourtant on voit poindre déjà dans Nausicaa des sentiments presque modernes.

Trois caractères féminins de l'antiquité marquent cette transition psychologique : Nausicaa, Iphigénie et Antigone.

Le paysage de Potamó répond au tableau donné par Homère : fleuve coulant entre des prés vers la mer, collines boisées, horizon de montagnes. Rien de lyrique dans ces sites; tout y est grandiose : on dirait d'un poème épique de la nature. — Une belle chaussée nous mène à Paléocastrizza.

Le réseau de routes carrossables est le plus beau monument que les Anglais se soient érigés à Corfou. Ils sont en cela les vrais imitateurs des Romains. Malheureusement le gouvernement grec, néglige les chemins au point de vue de l'entretien.

Nous passons devant une maison de campagne appartenant à la famille de Capo d'Istria, et nous longeons en partie le golfe de Govino, où gisent près du rivage les ruines de l'arsenal vénitien.

Sur les versants du mont Salvatore s'accrochent des villages que nous laissons derrière nous pour entrer dans le domaine des oliviers. Ce sont de vraies forêts. A l'exception de quelques arbres sur lesquels on a gravé des chiffres, rien n'indique la séparation des différentes propriétés.

Combien nombreux ont dû être les possesseurs successifs de ces oliviers vénérables ! Quelques-uns pourraient à plus juste titre que mainte dynastie,

Digitized by Google

fêter leur jubilé. N'ont-ils pas vu briller et défiler au soleil les lances des Byzantins et des Normands?

A Corfou seulement j'ai connu toute la vigueur de cet arbre. Il arrive à une hauteur de 20 mètres. Le tronc, toujours fendu, prend les formes les plus bizarres. Parfois on dirait un Laocoon, un polype immense, un dragon couvert d'écailles, gris et poreux comme une éponge. Parfois aussi les branches s'entrelacent et forment des voûtes, qui semblent être des vitraux et des portails byzantins ou gothiques.

L'olivier et le cyprès sont les rois végétaux de l'île. Souvent je remarquais dans des endroits sans culture, des familles de cyprès : c'était comme de petits sauvageons se serrant contre leur reine et mère. Rien de plus gracieux que ces petits arbrisseaux; il n'est pas étonnant que dans les parages corfiotes la légende des Dryades existe encore.

Après une heure de course à travers une contrée stérile, nous côtoyons un petit lac d'eau douce.

Peu de travailleurs dans les champs, peu de ces paysans assis en amazone sur le dos de leurs ânes, groupe qu'on rencontre fréquemment dans les environs de la ville de Corfou.

Nous contournons des ravins que la légende, peut-être, peuple de chacals. Ces animaux ne doivent sortir de leur tanière que pendant la nuit.

Suspendus aux pentes d'une montagne grisâtre, réapparaissent de blancs villages. La peur inspirée par les pirates a fait choisir aux Corfiotes les hauteurs pour y construire des habitations.

A nos pieds s'étend la mer, au rivage découpé de criques, de minuscules plages blondes, des écueils rougeâtres frangés d'écume.

Quelques petits caps et des récifs s'avancent dans le golfe, au-dessus duquel volent incessamment des mouettes. Leur cri jette la seule note discordante dans le recueillement d'une solitude presque sépulcrale.

Au pied de montagnes rocailleuses dont les cimes portent des ruines de vieux forts, notre voiture s'arrête : nous sommes arrivés.

A travers un dédale de lentisques, d'euphorbes, de sauges, de myrtes et d'érycinées, nous montons presque à pic jusqu'au monastère de Paléocastrizza, supporté par des rochers taillés en terrasse.

Des moines, assis à l'entrée du couvent, nous laissent franchir la porte de l'enceinte avec l'indifférence des Orientaux.

L'église est d'un aspect nu; on y voit des rangées d'énormes cierges pascals.

Dans le voisinage les cellules des frères sont dispersées sur les terrasses plantées d'arbres fruitiers.

Aucun des sites rencontrés dans l'île ne nous avait paru aussi sauvage, aussi délaissé que celui de Paléocastrizza. C'est là que Shelley aurait pu rêver son *Alastor*.

Le solennel de ces lieux réagissait-il sur les habitants du monastère? Toujours est-il qu'ils nous semblèrent mornes et sérieux comme des trappistes, et j'en étais à m'étonner qu'ils ne fissent pas taire le rossignol, qui chantait langoureusement dans un buisson de myrtes.

Le convent est du petit nombre de ceux que les Anglais n'ont pas supprimés.

Digitized by Google

Pas loin d'ici, sur le cap Saint-Ange, se voient les ruines d'un fort. De quelle époque? je l'ignore, cependant elles me reportent à la période de la féodalité latine, détruite par les Ottomans. Dans l'Hellade il n'y a plus de noblesse, sauf aux îles Ioniennes. Les Angevins partagèrent Corfou en quatorze baronnies et les Vénitiens y trouvèrent d'anciennes familles titrées, telles que les Goth, les Aleman, mais cette noblesse dut s'effacer devant les Cornaro, les Barbaro, les Malipieri et autres.

Au XVIIe siècle, l'île fut divisée en quatorze fiefs.

Bien que la domination de l'aristocratie vénitienne pesât sur les Corfiotes, elle les a pourtant préservés du terrible sort infligé par les Turcs aux pays helléniques. Le gouvernement vénitien était sage et modéré et ce n'est qu'à son déclin qu'il laissa dégénérer toutes les institutions, voire même celle de la justice.

Les idées révolutionnaires de 1789 n'ont pas manqué de pénétrer dans l'île : la charrue de Triptolème y a creusé des sillons fertiles. Le système des baronnies fut renversé et l'on accorda au paysan le droit de propriété.

Au retour de Paléocastrizza nous visitons le village de Potamó, magnifiquement situé sur une hauteur considérable et presque enseveli sous des arbres.

Les maisons de Potamó sont pour la plupart ornées d'arcades que supportent des piliers blancs. L'œil est charmé par la propreté qui règne dans l'endroit et qui s'explique par le métier des habitants; ils sont presque tous horticulteurs et s'abstiennent de l'élevage du porc. L'ennui du dimanche pascal planait sur le joli village. A l'abri des oliviers la population enfantine s'amusait à la paume, tandis qu'au café les hommes se tenaient immobiles.

J'y vis entrer un vieillard qui, sans proférer un mot, s'empara d'une chaise. Tout bas je m'informai auprès de l'aubergiste si je pouvais offrir quelque rafraîchissement à l'étranger qui me semblait pauvre, et à mon ordre, on lui servit du café. Alors ce descendant des Hellènes se leva pour me remercier avec une attitude vraiment princière.

Le Midi et le Levant sont favorisés; leurs habitants, fussent-ils dans une position des plus humbles, possèdent toujours une noblesse de tenue innée. Les peuples du Nord, moins bien partagés, n'obtiennent qu'à grand'peine les mêmes résultats, à force de réflexion et de bonne volonté. Homère est, en effet, le poète des Grecs par excellence; il les dépeint avec toutes leurs qualités, grâce, dignité et noblesse.

Au retour de notre excursion nous rencontrons des paysans qui chassent devant eux des ânes chargés de pain. Ces hommes sont coiffés soit d'un fez, soit d'un chapeau de paille, et portent un pantalon bleu et bouffant qui est ornementé d'une ceinture rouge nouée autour de la taille. Ils ont tous l'air propre et civilisé. Un d'eux monté à cheval porte en croupe une femme voilée qui semble turque. De jeunes filles, habillées de bleu, la figure encadrée de gros fichus jaunes qui leur cachent la bouche, se trouvent aussi sur notre chemin. Elles baissent modestement les yeux à l'aspect des étrangers.

Le 5 mai des coups de canon nous réveillent. On les tire en l'honneur de saint George, patron du roi de Grèce.

C'est le jour de notre départ de l'île, et nous voulons encore lui faire nos adieux en visitant le paysage d'Oros dans le Nord.

Digitized by Google

En route, mes vieux amis les oliviers que j'ai tant exaltés me saluent pour la dernière fois : jamais je ne vous oublierai, ô cimes sacrées !

Arrivé au sommet du Pantaleimon nous eûmes la surprise de l'aspect d'une grande partie de l'île qui jusqu'à ce moment ne s'était pas encore révélée à notre curiosité.

J'eus la même sensation que jadis en Corse, quand, du haut d'un col, je vis se dessiner sur la mer la silhouette de la Sardaigne.

Pendant notre promenade, des enfants s'étaient attachés à nos pas pour nous demander l'aumône, et une troupe de bergères voilées de bleu vint ajouter son charme au groupe fantastique qui s'était formé autour de nous.

Avec un vif regret nous quittâmes ce coin de l'île, car tout ce qui s'était encore présenté de nouveau à nos yeux augmentait le désir de prolonger notre séjour.

Que se cachait-il de rêves, d'idylles, dans ces villages nichés sous des bouquets d'arbres à mi-hauteur des monts ?

Mais le vapeur qui doit nous emporter à Brindisi s'approche du port. Et en effet pourquoi tarder ? La vie n'est rien qu'une pérégrination, rien qu'un chapelet dont les rêveries forment les grains...

Nous sommes à bord du *Delfino*, il gagne le large entre Scala et Casiope et nous voyons l'île enchanteresse s'enfoncer lentement dans la mer.

D'après FERDINAND GREGOROVIUS,
Résumé et adapté par
MME D'HARRASOWSKY.

Digitized by Google

LE

COMMERCE D'IMPORTATION EN FRANCE

AU MILIEU DU XVIe SIÈCLE

D'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale

(SUITE)

[AVIGNON ET CONTÉ DE VENISSE [1]]

Cy dessus j'ay declairé par le menu les denrées et marchandises chargées en Espaigne; cy après sera faict mention de celles qui sont chargées en la ville d'Avignon et conté de Venisse, amenées en France, scavoir est : draps d'or, argent et soye de diverses façons cy dessoubz declairées : toilles d'or et argent fins, toilles d'or et argent faulx; velours de toutes couleurs en grand nombre, satins petitz de toutes sortes et couleurs, damas moyens de toutes sortes et couleurs, taffetas de toutes couleurs, rubans, passemens, trasses [2], canetilles [3] et aultres tissures d'or et soye seullement et de fillozelle; soyes tainctes de toutes couleurs servans à tapisserie, soyes torces, fillozelle taincte, soyes de capiton tainctes.

Lesquelles marchandises sont superflues et dommageables, mais non tant que les aultres draps de soye et choses dessusdictes, à cause que l'argent qui en est tiré n'est porté en si loingtain pays, comme sont les aultres lieux estranges cy dessus nommez. Et, ainsi qu'il a esté dict des aultres manufactures desdictz draps de soye, icelles d'Avignon portent dommaige à celles qu'on faict à Tours, Lyon, Paris et aultres villes nommées cy devant, tant pour la retardation de la vente que aultrement, pource que ladicte manufacture de France en est diminuée de beaucoup.

Et sont lesdictes tissures venans dudict Avignon estimées monter, tous les ans, trois cens mil livres.

Aultres marchandises ou denrées amenées desdictz pays.

Laines grosses, laines blanches et tainctes ; amendes, quelque peu; figues, quelque peu; raisins, semblablement; pynons, quelque peu ; huilles d'olif, petitement, et aultres huilles, non en quantité.

1. Comtat Venaissin.
2. Tresses.
3. Fils roulés sur une longue aiguille de fer au moyen d'un rouet.

Digitized by Google

Qui, pour les causes susdictes, sont aussi superflues et inutilles. Et toutes ensemble peuvent monter, par an, dix mil livres.

Lesquelles choses, venans dudict Avignon, sont distribuées en Languedoc, Provence, Daulphiné, Lyon, Paris, et de ville en ville transportées par tout ledict royaume : chose qui porte grand dommaige au Roy en son droict d'entrée desdictz draps et tissures de soye à Lyon : car ce qui est amené en Languedoc dudict Avignon, mesmes en Provence et Daulphiné, ne paie riens dudict droict : ce qui ne pourroit avenir, si ledict droict estoit levé aux entrées des pays de l'obeissance du Roy, sans soy arrester à Lyon seullement; et, à faulte de ce, plusieurs desdictz draps, venans d'Ytalie et Espaigne, ne payent ledict droict, pource que, passans lesdictz draps par Languedoc, et saichans les marchans conducteurs que les habitans des pays en ont affaire, ilz vendent et deschargent en chemin, ès villes qui les employent et mectent en usaige, et, par ce moyen leur marchandise est plustost depeschée et à moindres fraiz de voicture, et ne payent riens dudict droict d'entrée ; et, comme a esté dict, lesdictz marchans ne vendent casse[1] desdictz draps ainsi par les champs qu'ilz n'y usurpent sur le Roy plus de cent livres dudict droict : qui est cause qu'ilz taschent, tant qu'ilz peuvent, les faire entrer oudict royaume par voyes indirectes, et en iceluy les descendre, vendre et distribuer sans payer ledict droict. Et n'y a aultre moyen pour ce empescher que de faire lever ledict droict plustost aux entrées des pays, terres et seigneuries de l'obeissance du Roy, nostre sire, que aux aultres lieux au dedans d'icelluy, comme sera plus à plain remonstré, en parlant de la politique des royaumes, pays et provinces estranges et de celuy de France[2].

[YTALIES, LEVANT ET BARBARIE]

J'ay plus longuement parlé que ne pensoys des choses susdictes, et me semble estre temps de reciter ce qui reste pour le regard des marchandises estranges amenées des Ytalies, Levant et Barbarie, desquelles cy après sera faict mention; ainsi qu'il a esté des aultres royaumes et pays.

Draps d'or et d'argent enrichiz de fleur sur fleur, qui sont du plus hault pris que l'on face; draps d'or et d'argent non enrichiz; toilles d'or figurées[3], toilles d'or plaines[4], toilles d'argent figurées, toilles d'argent plaines; draps de soye tainctz en cramoisi rouge, incarnat et viollet, draps de soye de toutes sortes et couleurs, camelotz d'or et soye, camelotz d'argent et soye de toutes couleurs, camelotz de soye de toutes couleurs; soyes creues de plusieurs pays de Levant et Ytalie en grande quantité; soyes tainctes en cramoisi et graine d'escarlate; soyes tainctes en toutes couleurs, soyes retorces et perlées; or et argent traict, or et argent filé; cottes et devant de cottes, canetillées d'or et argent avec bagues et sans bagues, canetille d'or, canetille de soye, passe-

1. Quantité prise pour unité dans les tarifs douaniers.
2. Rappelons que cette partie du travail de l'auteur a échappé à nos recherches.
3. Ornées de personnages, de sujets.
4. Sans personnages.

Digitized by Google

mens[1] tissus d'or et argent, rubans d'or et argent, passemens de soye de toutes couleurs, trasses de soye de toutes couleurs, boutons d'or, argent et soye, colletz d'or, argent et soye, colletz à jour et point luysant d'or, argent et soye, colletz à jour et poinct luysant de soye seullement, colletz à jour et point luysant de fil blanc fins, et aultres colletz d'or, argent et soye seulle de diverses couleurs; coiffes d'or et argent, coiffes de soye de toutes couleurs, franges d'or et argent, franges de soye de toutes couleurs, fillozelle de soye de toutes couleurs; ouvraiges et tissures de fillozelle, ouvraiges exquis de lingerie de toutes espèces et façons, de hault pris; — harnoys à armer gens de cheval et de pied, scavoir : corselletz, allecretz[2], cuirasses et haultes pièces, hauberts, brigandines, heaulmes et morillons, sallades à la bourgongnogne, sallades simples, bien dorez et aornez, et servans pour armer tant les corps que testes, fort bien faictz, neaulmoins[3] de hault et excessif pris; mais s'ilz sont bons ou maulvais, s'en fault rapporter à ceulx qui les acheptent et mectent en oeuvre; — gros boucliers ou rondelles, targes ou pavoys, qui sont fort riches, magnifiques et bien chers; harnoys de chevaulx d'armes et à la légère, comme aussi bardes d'acier et de cuyr cuict et camparassons faictz en ouvraige et fort bien garniz, et les aucuns bordez d'or, argent et soye et orfaverie; — plumatz pour les gens de chevaulx et de pied; chausses et pourpoinctz en ouvraiges exquis d'or, argent et soye et broderie et picquerie; — dardz, pour les cappitaines de pied, fort bien faictz, javelynes, aussi fort bien faictes; pertuisannes et aultres bastons de long boys, aussi bien faictz, dorez et ouvrez; garnitures d'espées, dagues et poignardz richement aornées d'or en ouvraiges et gravées; garnitures de harquebouzes et pistolletz en ouvraiges exquis; espées garnies, non garnies et gravées, dagues et poignardz aussi gravez et non gravez; aultres plumatz fort riches et plus exquis, pour les princes et grandz seigneurs, pour le faict de la guerre; espées et masses d'armes, et aultres choses servans au faict de guerre, comme esgueillettes à armer fort belles, et mil autres petites choses exquises, qui sont de grandz coustz et de peu de prouffict; — et aussi masques de diverses sortes, habillemens, aornemens et acoustremens pour faire mommeries, tant pour les princes et grandz seigneurs que personnes privées; et plusieurs aultres belles besongnes, attractives pour faire despence et attirer deniers des jeunes gens, qui ne sont que toutes bifferies de grandz coustz et peu de prouffict.

De toutes lesquelles choses dessusdictes, partie en est amenée de Turquie et aultres pays de Levant, regrattées et revendues esdictz pays des Ytalies, et icelles transportées en France. Et, reservé quelzques armures, sont choses superflues et grandément dommageables, car, comme dict est, sont de hault pris et peu de prouffict. Et l'argent qui en provient, la plus grande partie est transportée comptant, car les marchans conducteurs d'icelles transportent bien peu de marchandises de la manufacture de France, et mesmes les Genevoys[4],

1. Tissus plats et unis, peu larges : sorte de rubans.
2. Corselet léger des piquiers, qui n'était pas à l'épreuve des armes à feu.
3. Synonyme de *neantmoins*.
4. Génois.

Digitized by Google

lesquelz, pour quatre milions et cinq cens mil livres qu'ilz reçoivent de leurs draps de soye audict royaume, les marchandises qu'ilz chargent et enlèvent d'iceluy ne scauroient monter trois cens mil livres, et transportent tout le reste de ladicte somme en argent comptant, quelzques deffences qui soient au contraire.

Et les aultres draps de soye venans des Ytalies, comme Venise, Florence, Lucques, Millan, Boullongne et aultres villes d'Ytalie, se montent bien quatre milions de livres. De quoy les marchans conducteurs d'iceulx draps ne chargent, audict royaume, marchandise qui monte plus hault d'un milion de livres, et le demourant emportent comptant, ou par lettres de change, et ceulx qui, nonobstant les deffences, peuvent trouver moyen de transporter ledict argent contant, en font plus leur prouffict; car, comme l'on dict, ilz difforment, esdictz pays d'Ytalie, les escuz de France et en forgent les escuz[1] que l'on appelle les escuz d'Ytalie : chose qui redonde grandement à l'interest et dommaige du royaume[2]. Et, comme dict est, au second volume, de la manufacture de draps de soye, elle est à présent si grande et augmente tous les jours que les habitans dudict royaume se pourroient facillement passer des aultres manufactures estrangères desdictz draps, actendu mesmes que ce ne sont choses necessaires pour habiller, vestir et aorner les personnes, ains superflues, inutilles et dommageables.

Et quant ausdictes armures, comme aussi a esté dict, en est faict beaucoup audict royaume et d'aussi bonnes et belles que les estrangères dessusdictes. Et neaulmoins, oultre le dommaige qu'elles font du transport dudict or et argent, empeschent la vente de celles de France, qui diminue grandement la manufacture desdictes armures, et, comme il a esté dict, l'on se passeroit bien d'icelles estrangères, et aussi facillement l'on se passeroit des aultres susdictes ouvraiges, qui ne sont que bifferies, et, montent tous les ans, plus d'ung milion de livres.

Et, par ainsi, tout ce qui est contenu en ce present article venant d'Ytalie et de Levant se monte, tous les ans, environ douze milions et cinq cens mil livres. Et sont les choses dessusdictes, venans par la mer, descendues à Marseille, et de là amenées à Lyon et partout le royaume, et celles venans par terre, audict Lyon, que, pareillement, après les distribuent partout ledict royaume : faisant en tout ladicte somme de douze milions et cinq cens mil livres.

1. Du même poids que notre écu, ils n'étaient qu'à 22 carats de titre : leur valeur légale était de 44 sols, mais ils couraient pour 46 (Bibl. nat., ms. fr. 14104, f° 5 à 8); cependant, quelques espèces, plus faibles encore que les autres, ne couraient que pour 44 sols (*ibid.* f° 16 et 17).

2. On lit dans l'*Histoire du commerce de la France* de M. Pigeonneau (t. II, p. 104) : « Le développement de nos manufactures...., les droits élevés.... avaient peu à peu réduit les importations italiennes.... La France n'eut donc plus à se préoccuper de ces exportations de numéraire qui, au xve siècle, avaient soulevé tant de plaintes et excité tant d'inquiétudes; mais si les Italiens cessèrent d'attirer notre argent chez eux, ils s'en dédommagèrent en venant le manipuler chez nous ». Comme on l'a vu, ce n'est pas l'avis de notre auteur.

Digitized by Google

Aultres marchandises chargées esdictz pays pour ledict royaume.

Espiceries et drogueries de toutes sortes, saffran de la Pouille et Calabre, saffran dehort ou jardin.

Et lesquelles espiceries viennent de Levant et se chargent en Alexandrie, et la plus grand partie aborde à Venise, où elles sont regrattées. Aultres parties viennent dudict lieu de Levant, et les faict l'on descendre à Marseille, qui ne sont pas tant regrattées que celles venans dudict Venise, et dudict lieu amenées par terre en France. Et, pour les raisons dessusdictes, les habitans dudict royaume s'en peuvent passer; neaulmoins comprins lesdictz saffrans, peuvent lesdictes choses monter, tous les ans, bien quatre cens mil livres ou plus.

Aultres denrées et marchandises qui sont chargées esdictz pays et amenées audict royaume :

Esmerauldes, dyamens, rubys; perles et aultres bagues et pierreries, en plus grand quantité que tous les aultres pays dessusdictz; chappelletz de grenatz, de lapis azur, d'agattes et d'aultres pierreries, ymages desdictes pierreries taillées de toutes sortes, muscz, ambre gris, civettes et autres senteurs et perfuns, gans perfumez de hault pris et valleur, crespes de Boullongne, Levant et aultres lieux d'Ytalie, tappis de Turquie, baragans[1] de soye, baragans de layne, toilles tainctes en façon de baragant, pavemans ou linge à essuier mains richement ouvrez, couvrechefz richement ouvrez, coiffes aussi riches, mouchoers bien richement ouvrez et mancherons pareillement, plusieurs bources à hommes et femmes, de soye, d'or, argent et cuir et plusieurs aultres espèces de menu ouvraige fort riche et de hault pris; chappeaulx de soye à long poil, chappeaulx de paille fins, exquisement ouvrez, plumes d'autruches et aultres sortes, en grande quantité; draps d'escarlatte de Venise et de Florence, serges drappées de Florence et d'ailleurs, estametz fins de Venise, Millan, Florence et aultres villes des Italies.

Et sont lesdictes denrées et marchandises, pour les mesmes raisons jà dictes, du tout inutilles et fort dommageables; car on y emploie grande somme de deniers, qui ne proufficte de rien, pource que certainement ce ne sont que choses superflues el bifferies. Desquelles, tous les ans, en est amené, par commune estimation, pour plus de cinq cens mil livres.

(*A suivre.*) A. CHAMBERLAND.

1. Camelot d'un grain assez gros.

Digitized by Google

LA

GÉOGRAPHIE A L'ASSOCIATION FRANÇAISE

POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

Congrès de Besançon (Août 1893)

Bien que n'ayant pu suivre avec toute l'assiduité que j'aurais voulu y apporter les séances du congrès et particulièrement celles de sa quatorzième section (géographie), je vais signaler aux lecteurs de la *Revue* les communications qui ont paru le plus vivement intéresser les membres du congrès.

L'ordre du jour de la section de géographie était particulièrement chargé; elle a tenu régulièrement deux séances quotidiennes, et l'on doit les plus vifs remerciements au président, M. Gauthiot, et aux deux secrétaires, MM. le baron Hulot et le Dr Paturet, qui n'ont pas cessé un seul instant de payer de leur personne.

Je noterai tout d'abord :

LUDOVIC DRAPEYRON. — *Calcul chronologique et géographique de l'histoire de Suisse.*

De ce travail, qui, ainsi que celui de M. Castonnet des Fosses, *la Syrie et l'influence française*, paraîtra *in extenso* dans les comptes rendus du congrès, nous extrairons seulement les premières lignes, où M. Drapeyron rend hommage à deux savants bisontins très regrettés.

« Nous regrettons de n'avoir pu nous rendre à Besançon, où nous avons passé les six premières années de notre carrière universitaire (1862-1868). Nous n'y aurions pas retrouvé, hélas ! l'un de nos maîtres les plus sûrs, M. Auguste Castan, qui nous fit bénéficier, au sortir de l'École normale supérieure, de la méthode qu'il devait à l'École des Chartes, où il avait suivi l'enseignement de Jules Quicherat, ni l'un de nos plus anciens et plus brillants élèves, M. le conseiller Édouard Besson, tous deux tour à tour secrétaires décennaux de la vaillante Société d'Émulation du Doubs, sous les auspices de laquelle nous entreprîmes nos travaux sur la Bourgogne mérovingienne. Ils sont morts récemment l'un et l'autre, à peu de mois d'intervalle (juin 1892, janvier 1893). Il me semble que leur disparition m'a fait passer brusquement de l'âge mûr à la vieillesse. — Mais nous aurions revu nombre d'amis survivants, d'excellents disciples, qui pleurent comme nous ces deux hommes de

Digitized by Google

talent et de cœur. Nous aurions revu pour la seconde fois[1] depuis notre départ, la métropole des Séquanes. — Nous aurons du moins la satisfaction de communiquer au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, sous les auspices de l'infatigable Franc-Comtois M. Charles Gauthiot, un travail qui touche de près la Franche-Comté, puisqu'il s'agit de l'Helvétie celtique et romaine, de la Suisse du moyen âge et des temps modernes.

« Nous venons de vous dire l'une des raisons qui nous ont fait choisir ce sujet. Nous devons ajouter qu'étant professeur au lycée de Besançon nous fîmes, en 1864, par petites étapes, un long et beau voyage en Suisse (nous lui consacrâmes toutes nos vacances scolaires), nous arrêtant successivement à Neuchâtel, à Bienne et à l'Ile Saint-Pierre, à Morat, à Soleure, à Lucerne, au Rigi, à Fluelen, à Brienz, à Interlaken, à la Scheinigeplatte, à Berne, à Fribourg, à Lausanne, à Vevey, à Chillon, à Genève[2]. En écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux le récit, resté inédit, de notre voyage. Notre thème actuel de dissertation géographique et historique nous paraît, en relisant ces pages, plus attrayant. »

M. le baron Hulot a lu un travail très documenté sur l'histoire du Dahomey, qui sera, je l'espère, aussi imprimé dans les procès-verbaux du Congrès.

M. le président a donné lecture d'un travail que lui avait envoyé M. Martel, l'explorateur des Causses; titre :

La spelæologie, son organisation, son programme, ses méthodes, sa nouveauté.

L'assemblée, vivement intéressée par la nouveauté et l'importance du sujet, a, sur la proposition de M. le président de la Société de Géographie de Lyon, émis un vœu en faveur des études auxquelles se livre M. Martel.

M. A. Boutroue avait adressé une communication sur *l'État des connaissances de l'Afrique avant le* XV*e siècle.*

M. G. Paroisse a exposé son récent voyage de Konakry au Fouta-Djalon. Parti de Konakry, la capitale de notre colonie de la Guinée française, M. Paroisse a exploré d'abord le Koukouré, son principal affluent, le Badi et la Dubreka. Tous ces cours d'eau font partie du groupe connu sous le nom de Rivières du Sud.

Mais si les estuaires et la partie inférieure de ces rivières sont connus et fréquentés depuis longtemps, il n'en est pas de même du cours supérieur, et je crois que l'exploration de la Koukouré et du Badi par M. Paroisse abonde en renseignements inédits et précieux.

En explorant cette région, M. Paroisse a visité pacifiquement nombre de petits États soussous dont l'esprit turbulent est un obstacle pour le commerce entre le Fouta-Djalon et la côte. Les exigences des Soussous ont pour résultat de détourner vers Sierra-Leone une partie du commerce de l'intérieur ou d'im-

1. Une première fois, en 1881, en revenant du Congrès international géographique de Venise.

2. De Genève nous fîmes une excursion en France, à Ferney, « pour y saluer Voltaire », quatre-vingt six ans après sa mort.

Digitized by Google

poser à ce commerce l'intermédiaire obligé et onéreux de ces mêmes Sous-sous.

Comme remède à cette situation M. Paroisse indique la création d'une route entre Konakry et Timbo, la capitale du Fouta-Djalon. Cette œuvre utile a déjà été commencée par M. le gouverneur Ballay.

L'importance de cette route est d'autant plus grande, que M. Paroisse a su indiquer avec plus de précision ce que valait le commerce du Fouta-Djalon. M. Paroisse indique aussi en excellents termes que la route de Konakry à Timbo ne doit être que le premier tronçon de la route de la mer au Niger et doit devenir ainsi le principal débouché de notre Soudan occidental.

M. Paroisse démontre également par sa belle exploration que les cours d'eau ne peuvent être utilisés pour la pénétration dans l'intérieur, qu'il importe par conséquent de pousser et d'achever activement la route commencée et presque achevée jusqu'au Badi.

J'arrive aux trois communications qui ont attiré le public le plus nombreux dans la salle de la section de Géographie. Ce sont, par ordre chronologique, celle de M. Clozel sur le voyage de la mission Maistre du Congo au Niger, celle de M. Édouard Blanc sur le Transsaharien et le Transcaspien, et celle de M. A. Rambaud, le savant professeur, président d'honneur de la section, sur les écoles indigènes en Algérie.

L'historique de la mission Maistre est trop connu des lecteurs de la *Revue de Géographie* pour que je suive M. Clozel dans le récit qu'il en a fait, mais il a développé certaines questions nouvelles qui méritent d'être signalées.

Ainsi M. Clozel insiste beaucoup sur la nécessité pour la France d'avoir une politique musulmane nettement définie et sur la facilité des relations qu'on peut entretenir avec les musulmans du Soudan Central.

D'après M. Clozel, mais il donne momentanément cette opinion comme une hypothèse que des études plus approfondies confirmeront sans doute, la mission Maistre a rencontré deux races et deux langues seulement dans toute la région inconnue qui s'étend de l'Oubangui à l'Adamaoua : 1° race et langue Ndrie de l'Oubangui jusqu'au Gribingui et au pays des Saras; 2° race et langue Baghirmienne comprenant les Saras, les Toummocks, les Gabéris, les Somraïs, la population autochtone du Baghirmi, et les Lagas installés au sud du Tonbouri jusqu'à la frontière orientale de l'Adamaoua.

Pour compléter au point de vue politique le voyage de la mission Maistre, il reste à visiter la partie septentrionale du Baghirmi, Karnack-Logoué, et la rive sud du Tchad. La route est ouverte par le succès de M. Maistre et de ses compagnons.

M. Deloncle, délégué du sous-secrétaire d'État des colonies, a souhaité en quelques mots bonne chance à M. Clozel pour la prochaine mission qui lui sera confiée en Afrique.

M. Édouard Blanc a exposé avec une grande netteté les progrès des Russes en Asie; il l'a fait en homme qui connaît *de visu* les pays explorés et les travaux accomplis. A signaler au point de vue technique l'opinion de M. Blanc qui préfère pour les chemins de fer à travers les déserts sablonneux la voie large à la voie étroite; à noter également le développement commercial et

Digitized by Google

agricole qui a suivi la construction du chemin de fer transcaspien. De sorte que le gouvernement russe a fait une bonne affaire là où il croyait simplement accomplir un sacrifice d'argent dans un but stratégique. C'est d'un heureux augure pour le Transsaharien dont le point terminus, le Soudan, parait autrement fertile que les plateaux de l'Asie centrale.

M. Blanc est l'auteur d'une seconde communication sur le Congrès géographique de Moscou. J'espère que ces deux intéressants travaux seront imprimés *in extenso* et pourront être lus avec l'attention qu'ils méritent. Mais l'on ne pourra malheureusement pas reproduire la centaine de superbes photographies que M. E. Blanc a fait passer sous les yeux des assistants.

J'ajoute que M. Blanc a été élu président de la section de Géographie pour le prochain congrès de l'Association.

M. Rambaud nous a fait l'historique de l'enseignement des indigènes en Algérie. C'est une œuvre à laquelle il a pris une large part lorsqu'il remplissait d'importantes fonctions au ministère de l'Instruction publique, et dont il a pu apprécier les résultats au cours d'un récent voyage en Algérie. Comme M. Blanc, M. Rambaud a pu mettre sous nos yeux d'intéressants documents photographiques.

Il s'est étendu particulièrement sur les écoles indigènes fondées dans le Sahara, qu'il est, je crois, le seul à avoir visitées parmi les hauts fonctionnaires de l'Université.

Pour donner une idée de l'importance des résultats obtenus je ne citerai que ce chiffre : le nombre des écoliers a augmenté de 10,000 depuis 1884, et M. Rambaud espère voir tripler le chiffre actuel d'ici trois ou quatre ans.

J'aurais dans les autres sections plus d'une communication intéressante à signaler notamment dans les sections de géologie et d'économie politique, mais le temps m'a manqué pour assister aux séances de ces sections et je n'en puis donc parler comme il faudrait; leurs principaux travaux seront du reste publiés.

Un Congressiste.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

L'INDLANDSISEN DU GROENLAND

Le commandant *Irminger*, secrétaire général de la Société royale de Géographie de Copenhague, vient d'annoncer, dans la Revue de ladite Société, une nouvelle scientifique qui a un intérêt assez grand pour être communiquée immédiatement.

Le lieutenant de la marine danoise, *M. Garde*, chef d'une exploration scientifique dans le Groenland méridional, vient de terminer une exploration de l'*Indlandsisen* (glace intérieure) du Groenland, en prenant comme point de départ le glacier de *Sermitsialik*, par 61° de latitude N.

M. Garde a terminé cette exploration en *treize jours*, pendant lesquels il a parcouru la distance de 300 kilomètres environ. Ce voyage s'est effectué principalement pendant la nuit, les glaces se prêtant mieux à ces excursions la nuit que le jour, durant lequel on se repose. *M. Garde* a atteint une altitude de 7,000 pieds. Les glaciers groenlandais qui avoisinent la côte paraissent plus difficiles à traverser que ceux de l'intérieur. *M. Garde* était accompagné de M. le comte *C. Moltke*, et de *Johan Petersen*, interprète.

Nous félicitons vivement le lieutenant *M. Garde*, dont le nom n'est point inconnu de nos lecteurs.

On sait, en effet, qu'il était commandant en second de la fameuse expédition du capitaine Holm (1883-1884), dans laquelle on a exploré en bateaux de peaux une partie de la côte orientale du Groenland.

Nous espérons que les explorateurs danois ne se laisseront pas devancer par des explorateurs d'autres nations, pour la partie septentrionale, et pour la partie nord-est, qui reste encore à reconnaître, du Groenland. L'exploration de ce pays semble avoir été jusqu'à ce jour une œuvre presque exclusivement danoise, qu'il appartient par suite aux Danois d'achever.

HANSEN-BLANGSTED.

L'INAUGURATION DU CANAL DE CORINTHE

L'inauguration du canal de Corinthe a eu lieu le 6 août, à onze heures du matin. Tout d'abord, un *Te Deum* en présence de la famille royale, des ministres, du corps diplomatique et des invités. Puis le roi a prononcé un grand discours dans lequel il a fait l'historique de l'entreprise. C'est le ministre Zaïmis qui conçut l'idée, c'est le général Türr qui l'exécuta. « Cette œuvre,

Digitized by Google

a ajouté le roi, est due entièrement aux capitaux français, dont le concours n'a jamais fait défaut aux grandes œuvres de la civilisation et du progrès. »

M. Syngros, président du conseil d'administration, a répondu en exprimant la reconnaissance de la compagnie hellénique envers les capitalistes français et le général Türr, qui voit aujourd'hui son œuvre couronnée de succès.

Le président a ensuite présenté à la reine, sur un plateau, les ciseaux d'or avec lesquels la reine a coupé les rubans de soie blanche qui reliaient les deux rives du canal.

La famille royale a pris place à bord de la *Sphactérie*, qui s'est engagée la première dans le canal, au milieu des bravos répétés et des acclamations frénétiques de la foule massée de chaque côté du canal.

Venaient ensuite, dans l'ordre suivant, la flottille de torpilleurs, commandée par le prince George, un navire de guerre russe et quatre navires anglais, les steamers portant les ministres et le corps diplomatique, suivis des bateaux des autres invités.

Le passage s'est effectué sans aucun incident, de même que le retour.

Les deux rives du canal étaient pavoisées de drapeaux des différentes nationalités.

Rappelons que les travaux avaient commencé au mois de mai 1882. Le canal de Corinthe a une étendue de 6 kilomètres et demi ; sa largeur est de 22 mètres, sa profondeur de 8. Comme le fait remarquer la *Geografia per tutti*, cette nouvelle voie abrège de 340 kilomètres environ le trajet de l'Adriatique au Pirée.

LES PÊCHERIES DE LA MER DE BEHRING

Voici le résumé de la sentence du tribunal d'arbitrage, siégeant au ministère des affaires étrangères :

La Grande-Bretagne n'a jamais reconnu ni concédé à la Russie aucun droit de juridiction exclusive sur les pêcheries de phoques de la mer de Behring.

Cette mer est considérée comme comprise dans l'expression « océan Pacifique », telle qu'elle a été employée par le traité de 1825 entre la Grande-Bretagne et la Russie.

La Russie n'a possédé ni exercé, après le traité de 1825, aucun droit exclusif de juridiction dans la mer de Behring ni sur les pêcheries de phoques de cette mer au delà de la limite ordinaire des eaux territoriales (trois milles).

Enfin, les États-Unis n'ont aucun droit de protection ou de propriété sur les phoques à fourrure qui fréquentent les îles des États-Unis dans la mer de Behring, quand ces phoques se trouvent en dehors de la limite ordinaire de trois milles.

Le sénateur Morgan, arbitre américain, a refusé son assentiment à presque toutes ces décisions par lesquelles les États-Unis sont déboutés par le tribunal sur les points de droit.

Mais la majorité des arbitres (quatre contre trois) accorde une compensation aux États-Unis en recommandant comme nécessaires des règlements en

Digitized by Google

vertu desquels la pêche des phoques sera interdite en tout temps, aux sujets des deux pays, dans une zone de 60 milles géographiques, autour des îles Pribyloff, y compris les eaux territoriales.

Cette pêche sera également interdite du 1er mai au 31 juillet, au nord du 35e degré de latitude nord et à l'est du 180e degré longitude de Greenwich, jusqu'à sa rencontre avec la limite maritime décrite par l'article premier du traité de 1877 entre les États-Unis et la Russie et ensuite à l'est de cette ligne jusqu'au détroit de Behring.

Les navires à voiles, seuls, pourront pratiquer la pêche des phoques et devront être munis d'une licence spéciale et porter un pavillon distinctif.

Les patrons des navires devront tenir à bord un registre portant la date et le lieu de chaque opération de phoques et le nombre et le sexe des animaux capturés, données qui seront fournies aux gouvernements à la fin de chaque saison de pêche.

L'emploi des filets, des armes à feu et des explosifs sera interdit dans la pêche des phoques.

Les Indiens des côtes américaines et canadiennes resteront indépendants de ces règlements en tant qu'ils pratiqueront la pêche pour leur propre usage.

Ces règlements pourront être examinés et modifiés tous les cinq ans et abolis en tout ou partie, d'un commun accord des deux gouvernements.

L'ORGANISATION DU DAHOMEY

Le *Journal officiel* du Bénin, en date du 1er juillet, publie un certain nombre d'arrêtés relatifs à l'organisation territoriale du pays par suite du démembrement de l'ancien royaume de Dahomey et de l'annexion du territoire de Whydah.

La région maritime est divisée en quatre circonscriptions : le cercle de Grand-Popo, celui de Whydah, celui de Cotonou et celui de Porto-Novo.

L'intérieur comprend, en dehors du royaume de Porto-Novo, trois provinces dahoméennes : la province d'Abomey, celle d'Allada et celle de l'Ouémé.

Voici maintenant la limite de chacune de ces régions :

Le cercle de *Grand-Popo* comprend la partie occidentale de la côte, depuis la frontière allemande du Togoland jusqu'à la rivière Ahémé. Au nord, il comprend le protectorat des Ouatchis.

Le cercle de *Whydah* va de la rivière Ahémé à l'ouest jusqu'à Avrekété. Dans l'intérieur, il est limité par les territoires relevant des cantons dahoméens de la province d'Allada, c'est-à-dire que sa profondeur est d'environ 15 kilomètres.

Le cercle de Cotonou s'étend depuis Avrekété à l'ouest, jusqu'au canal de Cotonou à l'est. Dans le nord, il est limité par la province d'Allada et par le lac Denham.

Le cercle de Porto-Novo est compris entre le canal de Cotonou, à l'ouest,

Digitized by Google

et la frontière anglaise de Lagos à l'ouest. Au nord, il a pour limites celles du royaume de Porto-Novo.

Le royaume de Porto-Novo, auquel on a restitué quelques-unes de ses anciennes provinces conquises autrefois par le Dahomey, a pour frontières : au sud, la lagune de Porto-Novo, à l'ouest, la rivière Sô, rivière parallèle à l'Ouémé et qui débouche dans le lac Denham, au nord, le marigot de Badao et à l'est, la frontière anglaise.

Quant aux trois provinces constituant la région du haut Dahomey, en voici la délimitation :

Province d'Abomey. — Au nord, le pays des Mahis; à l'ouest, la rivière Kouffo (parallèle à l'Ouémé, passant à l'ouest d'Abomey et bornant à l'est le pays des Ouatchis); au sud, le Lama ou marais de Cô, à l'est l'Ouémé. Cette province comprend les cantons suivants : Abomey, Agony, Poguessa, Zetto, Cana, Agrimé, Zobodomé, Houansouko, Ahivégui et Cotoho.

Province d'Allada. — Cette province, située entre la province d'Abomey et le cercle de Whydah, est bornée au nord par le Lama, au sud par une ligne passant au sud de Dékamé et de Tory, à l'ouest par les rivières Ahémé et Kouffo, à l'est par la rivière de Sô. Elle comprend les cantons d'Agomey, Coffo, Dékamé, Tory, Allada, Heuvi, Ouesomé, Azoué, Kodyo, Golo, Dodyo et Awanozoum.

Enfin la province de l'Ouémé est limitée au nord par le pays de Ketou, à l'est par la frontière anglaise, au sud par le marigot de Badao et le royaume de Porto-Novo, à l'ouest par la rivière Sô. On y trouve les cantons de Zounou, de Dassou, de Ouéré et de Dogba-Atchonsa.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, VII.

Dr L. Brackebusch. *Le sol de la partie nord-ouest de la République Argentine, considéré au point de vue de la végétation* (avec deux cartes au 1/3,000,000e). — Le Dr Brackebusch a déjà rendu de grands services à la géographie de la République Argentine; nous avons déjà mentionné sa grande carte à l'échelle du millionième; citons encore un travail récemment publié par la Société de Géographie de Berlin sur les passages des Andes. L'auteur se proposait de faire une vaste monographie de la République Argentine, mais les finances publiques étant en mauvais état, il a dû renoncer à ce projet, et se borner à donner à des revues spéciales les principaux résultats de ses recherches.

Au point de vue hydrographique, il distingue : 1° la région sans écoulement des plateaux de la Puna et d'Atacama; 2° le système du Parana; 3° un bassin central sans écoulement; 4° le système du Colorado. Puis il décrit successivement les volcans, les dunes des plateaux, les régions stériles des hautes montagnes, les hauteurs à demi stériles de Mendoza et de San Juan, les dunes.

Digitized by Google

de l'intérieur, les salines et les salitrales, les pâturages de montagnes, les forêts des régions humides et celles des régions sèches, les pampas. Il insiste enfin sur la culture du sol, dans ses rapports avec le climat.

On est frappé de quelques-uns des chiffres donnés par le Dr Brackebusch. C'est à peine si 1 p. 100 de la superficie est cultivé. Le blé occupe un espace inférieur à la surface du Mecklembourg-Schwerin, dans un pays cinq fois grand comme l'Allemagne. La superficie occupée par le maïs est à peine celle du grand-duché de Hesse. Viennent ensuite la luzerne, les plantes oléagineuses, et, bien en arrière, la vigne et le tabac.

Dr Mitzopoulos. *Le tremblement de terre de Zante en* 1893 (avec carte au 1/300,000e). — L'auteur débute par une liste des principaux tremblements de terre survenus à Zante. Comme on peut le voir, ce fléau a souvent désolé l'île. Déjà, le dernier tremblement s'est annoncé en 1892 par des secousses plus ou moins fortes. C'est le 31 janvier 1893 qu'a eu lieu la grande catastrophe, à 5 heures 45 du matin. Sur 4,500 maisons en ville, 1,000 ont été totalement détruites, 2,000 très fortement endommagées, 1,200 ont besoin de réparations, 300 seulement sont restées intactes. A 6 heures 50, à 3 heures de l'après-midi et à 6 heures 30 du soir, survinrent de nouvelles secousses, continuées encore les jours suivants. Le calme semblait renaître, lorsque, le 17 avril, un nouveau tremblement renversa à peu près tout ce qui était resté debout; 100 maisons à peine subsistèrent, la perte totale dépassa 13 millions. Tous les détails de la catastrophe semblent confirmer l'hypothèse déjà émise par l'auteur, celle de l'existence de plusieurs centres indépendants de tremblements de terre en Grèce.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, VII.

Une grande partie du numéro est consacrée, suivant l'usage adopté par la Société de Géographie de Londres, à une revue rapide des explorations de l'année et des travaux de la Société, ainsi que des publications de l'Amirauté anglaise.

Viennent ensuite les rapports de MM. Mackinder, Buchanan et Oldham, sur leur enseignement à Oxford, Cambridge et Manchester. L'enseignement supérieur de la géographie est, comme l'on sait, de date récente, en Angleterre; mais il paraît être très en faveur dans les universités, ainsi que dans les villes où les professeurs vont faire une série de leçons.

Comte Pfeil. *L'Afrique du sud-ouest.* — Le comte Pfeil est déjà connu par ses voyages dans les possessions allemandes, notamment dans l'Afrique orientale. En 1892, c'est l'Afrique du sud-ouest qu'il a prise pour champ d'exploration. Son voyage, commencé à Port-Nolloth, a fini à Walfish-bay. Malgré bien des privations, le comte Pfeil ne porte pas un jugement trop défavorable sur le

Digitized by Google

pays qu'il a traversé : la partie méridionale se prêterait très bien à l'élevage si l'eau y était moins rare ; la partie nord-est renferme des pâturages splendides ; seule, la portion nord-ouest est un désert qu'on ne saurait exploiter. Mais partout le climat est vivifiant, salubre et agréable.

Dr H. SCHLICHTER. *L'histoire et les ruines de Zimbabyé.* — Continuation de l'éternelle discussion sur l'âge des ruines de Zimbabyé. M. Schlichter se range à l'hypothèse de l'origine arabe de ces constructions et les déclare antérieures d'au moins six siècles à l'islamisme.

E. DELMAR-MORGAN. *L'expédition Pievtsov et les travaux de M. Bogdanovitch* (avec carte au 1/3,800,000e). — Il s'agit ici de l'expédition entreprise en 1889, après la mort de Prjévalskiy qui devait en prendre le commandement. Nos lecteurs connaissent déjà par des publications et des comptes rendus antérieurs les résultats de ce voyage, auxquels le présent article n'ajoute rien.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

LIVRES

JEAN DYBOWSKI. *La route du Tchad.* 1 vol. grand in-8° illustré, Didot, éditeur. — C'est le récit de son voyage au nord de l'Oubangui que M. D. nous donne aujourd'hui sous ce titre. De nombreuses conférences, des articles do journaux et de revues nous l'avaient déjà fait connaître plus ou moins sommairement; le volume de 380 pages que vient de publier la maison Didot va nous permettre d'apprécier à leur juste valeur les résultats obtenus par l'explorateur.

L'œuvre géographique de la mission Dybowski peut se réduire à l'exploration des trois rivières Mpoko, Ombéla et Kemo, affluents septentrionaux de l'Oubangui. Ces explorations sont l'œuvre de MM. Nebout, Brunache et Briquez, les trois principaux compagnons de l'explorateur.

L'itinéraire de la pointe de près de 300 kilomètres que M. D. a poussée vers El-Kouti est aussi une chose nouvelle. La route avait déjà été suivie par Crampel, mais le massacre du hardi voyageur, la maladie et la mort de M. Lauzières chargé dans sa mission des levés et des observations astronomiques, n'avaient pas permis de recueillir des documents aussi précis et aussi complets que ceux rapportés par la seconde mission.

M. D. regarde la rivière Bangoula, qu'il a traversée par environ 7° 25' de latitude nord, comme le cours supérieur du Châri. L'hypothèse me paraît très vraisemblable et je suis tout disposé, jusqu'à preuve du contraire, à la tenir pour vraie.

La Bangoula est très probablement ou un affluent important ou le cours supérieur du Gribiugui que la mission Maistre a traversé par 7° 40' de latitude nord et par 16°15' de longitude est. Or, nous savons, pour avoir suivi le Gribiugui pendant plus de 100 kilomètres qu'il forme le Châri par sa jonction avec le Bamiugui.

M. D. avait à faire une lumière aussi complète que possible sur le désastre

Digitized by Google

de la mission Crampel, ce qui explique la route qu'il a suivie, beaucoup trop orientale pour le conduire au Tchad, et ce qui justifie les exécutions de musulmans qu'il a cru devoir faire.

Je dois ajouter qu'il me paraît avoir sur les effets de l'Islam en Afrique une opinion générale que je suis loin de partager ; mais c'est une question dont l'examen approfondi dépasserait les bornes que comporte cette notice.

Quelques négligences de style déparent le beau livre de M. D. « *Je me suis muni* de lanternes et *je pus* visiter le fond de ces cavernes » (p. 46). « Il me dit qu'il ferait tout son possible pour que diligence *fut faite avec les* « *réparations indispensables* (?) pour remettre en état le troisième bateau... » (p. 106). Ces phrases et d'autres encore me paraissent d'un français médiocre. Mais on ne saurait se montrer sévère vis-à-vis d'un homme d'action comme M. D.

J'avais hâte d'en finir avec ces légères critiques pour arriver à la partie la plus remarquable de l'ouvrage. Je veux parler des pages nombreuses que M. D. consacre à l'histoire naturelle et particulièrement à la botanique ainsi qu'à l'agriculture des pays qu'il a visités. Il est absolument maître de cette partie de son sujet, je n'ai malheureusement pas les connaissances spéciales nécessaires pour faire valoir comme il conviendrait cette partie si intéressante et si considérable du livre de M. D.

Avec ce volume, la maison Didot inaugure, je crois, une nouvelle collection de voyages. Papier, impression et gravures sont dignes du glorieux et antique renom des éditeurs. J'ajouterai que le prix de 10 fr. est inférieur à celui qu'atteignent généralement les autres publications du même genre dans ce format grand in-8° si favorable à l'illustration.

Une carte fort intéressante et à une échelle suffisamment développée termine l'ouvrage. Mais pourquoi M. D. place-t-il le poste de la Kémo au-dessus du 6° degré de latitude nord alors que M. Brunache, chargé des observations astronomiques dans sa mission, le met, je crois, par 5° 30′ seulement.

F. J. Clozel.

Manuel pratique des cultures tropicales et des plantations des pays chauds, par M. Sagot, complété et mis à jour par M. E. Raoul, Challamel, éditeur, Paris, 1893. Tous ceux qui s'occupent des questions coloniales se plaignaient depuis bien longtemps qu'il n'existât, pour les cultures et les entreprises agricoles dans les pays chauds, ni guide, ni manuel, ni traité d'aucune sorte.

Pour les cultures européennes, ces ouvrages abondent, mais pour la zone intertropicale aucune publication n'était venue combler cette lacune. C'est que pour une publication semblable les obstacles étaient nombreux. Dans les pays chauds, les cultures d'une extrême diversité varient d'un continent à l'autre et diffèrent même fréquemment suivant les contrées. Pour produire un livre réellement utile, il fallait un spécialiste ayant pu étudier les pays les plus divers et ayant séjourné dans toutes les régions de la zone intertropicale. Réunir de telles conditions a été longtemps impossible par suite de la longueur des trajets; dans ces dernières années seulement, la facilité des communications a permis la réalisation de ce programme.

Digitized by Google

La librairie *Challamel* met enfin en vente un *Manuel des cultures tropicales et des plantations des pays chauds*. Cette œuvre avait été entreprise par l'éminent botaniste *Paul Sagot* qui y travailla pendant vingt-quatre ans et y condensa le résultat de son expérience agricole acquise dans l'Amérique du Sud. Ce regretté savant mourut en 1888, sans avoir pu terminer ce travail qui lui eût ouvert certainement les portes de l'Institut où il méritait d'entrer à tant de titres.

Un agronome qui avait eu la bonne fortune d'habiter pendant de longues années toutes les colonies françaises, anglaises, hollandaises, et d'y créer des jardins botaniques, put reprendre l'œuvre de celui dont il fut le disciple et l'ami; nous avons nommé *M. E. Raoul* qui assuma la lourde tâche de terminer cette œuvre et de la publier.

L'ouvrage de *MM. Sagot et Raoul* est rempli de renseignements nouveaux et précieux : on y trouve la description de plantes utiles inconnues jusqu'à ce jour, le mode de culture et l'énumération de tous les fruits si exquis des tropiques. Nous signalons tout particulièrement au lecteur le chapitre consacré à la canne à sucre et aux maladies de la canne, et toute la partie du volume qui traite des races d'animaux, de ferme et de labour, spéciales aux pays chauds.

On est surpris de la somme immense de connaissances spéciales et d'érudition générale entassée dans cet ouvrage. *P. Sagot et E. Raoul* y ont en effet accumulé toute l'expérience acquise dans les cultures auxquelles ils se sont livrés, et de plus ce dernier a gardé pour ce volume la description des plantes industrielles nouvelles qu'il a découvertes au cours de la mission autour du monde qui lui fut confiée en 1885 par les départements de la Marine, des Colonies et de l'Instruction publique.

Trois index rendent les recherches des plus faciles; l'un d'eux, celui des noms indigènes, contient la nomenclature de près de quatre mille plantes.

L'ouvrage débute par une préface magistrale de *M. Maxime Cornu*, professeur-administrateur au Muséum, qui y donne son opinion sur la valeur de l'œuvre entreprise.

La première exposition des produits de l'industrie française en l'an VI (1798) (d'après les documents), par Guillaume Depping; Paris, Alphonse Picard, 1893. — Les expositions de l'industrie, partielles ou générales, nationales ou universelles, ont pris une telle importance dans le siècle qui s'achève, elles intéressent à un si haut degré la science géographique, qu'il ne faut pas s'étonner qu'un esprit curieux et élevé, un géographe comme notre savant confrère et ami M. Guillaume Depping, en recherche minutieusement l'origine. A la suite de l'Exposition nationale de 1844, on vit un vieillard de 88 ans, le marquis Mazade d'Avèze, en revendiquer l'idée première qu'il aurait, étant commissaire du gouvernement près des manufactures de l'État (Sèvres, Gobelins, Savonnerie), suggérée au ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, plus tard l'un des cinq directeurs et président du Sénat impérial. Celui-ci, qui était passé maître dans l'art d'organiser les fêtes nationales, qui avait ménagé aux « dépouilles opimes de l'Italie », c'est-à-dire aux œuvres d'art conquises par Bonaparte, une réception splendide, une marche triom-

Digitized by Google

phale à travers la capitale, véritable exposition mouvante de l'art au temps de la Renaissance, et qui d'ailleurs était en quête de « quelque chose de nouveau », d' « un spectacle nouveau et propre à étonner » dans un ordre tout pacifique, François de Neufchâteau, dis-je, conseillé ou non par Mazade d'Avèze, annonça dans le *Moniteur universel* n° du 18 fructidor an VI (4 septembre 1798) une *Exposition des produits de l'industrie française*. Comment ce « quelque chose de nouveau » fut mené à bon terme, c'est ce qui a été narré par Claude-Anthelme Costaz, dans son *Histoire de l'administration en France* (3e édition, Paris, 1842-1843, 3 vol. in-8°). Or, Claude-Anthelme Costaz, d'abord chef de bureau au ministère de l'intérieur, puis chef de la division des arts et manufactures, au ministère du commerce, créé en 1812, était le frère de l'ingénieur, baron Louis Costaz, auquel est due pour une bonne part la fondation du Conservatoire des Arts et Métiers, et qui accompagna, en qualité de savant, l'expédition d'Égypte. Louis Costaz, membre de l'Académie des sciences, promoteur de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale, devait être le rapporteur général des quatre expositions qui suivirent, à savoir celles de 1801, de 1802, de 1806 et de 1819. Avec les deux Costaz, comme avec Mazade et avec leur chef à tous, François de Neufchâteau, nous remontons bien à l'origine même des expositions nationales de l'industrie, principe elles-mêmes des expositions universelles, dont la première eut lieu à Londres en 1850.

C'est au champ de Mars qu'eut lieu l'Exposition de 1798. On n'eut que peu de semaines pour l'organiser, puisqu'elle s'ouvrit le 21 septembre, lors des fêtes commémoratives de l'établissement de la République. S'il n'y eut que peu d'exposants, peu de produits exhibés, l'idée maîtresse qui avait présidé à ce « spectacle nouveau » fut fort bien dégagée par le Ministre :

« C'est pour procurer aux artistes le spectacle nouveau de toutes les industries réunies ; c'est pour établir entre tous une émulation bienfaisante, pour apprendre à tous les citoyens que la prospérité nationale est inséparable de celles des arts et des manufactures, que le gouvernement a approuvé cette réunion touchante, etc. »

Ajoutons que François de Neufchâteau aurait voulu et même avait fait décider que ces expositions seraient *annuelles*. Il s'agissait d'une lutte, celle-ci sans trêve, contre l'Angleterre, d'une lutte industrielle : « Français régénérés, s'était-il écrié, vous avez à la fois des modèles à surpasser et des rivaux à vaincre. »

Que l'on lise dans son entier l'opuscule de M. Depping, dont l'Académie des sciences morales et politiques a eu les prémices.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

La géographie tend, dans nos facultés des lettres, à s'affranchir de l'histoire à laquelle on l'avait liée d'une façon étroite. A Lille, la chaire d'histoire et de géographie des temps modernes vient d'être transformée en chaire de géographie (M. Cons, professeur); par contre la chaire d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge prend le titre de chaire d'histoire. On est sûr désormais que la géographie physique sera enseignée, sans que la géographie historique soit d'ailleurs sacrifiée.

— La ville de Montbéliard vient de célébrer le centenaire de la réunion du comté de Montbéliard à la France. Resté jusqu'en 1792 fief du prince de Wurtemberg, le comté de Montbéliard avait, malgré son peu d'étendue, joué au moyen âge et durant la période réformiste du XVIe siècle un rôle qui ne fut pas sans éclat. C'est le conventionnel Bernard de Saintes qui, en 1793, rattacha solennellement le comté au territoire de la République française et présida au serment civique. Mais le gouvernement français ne donna sa sanction officielle qu'en 1796, sous le Directoire.

— Enregistrons les morts récentes et regrettées de M. Charles Varat, le dernier explorateur de la Corée; de M. le duc d'Uzès, si prématurément enlevé en Afrique, à la suite de son exploration au Congo; de M. le capitaine Brosselard-Faidherbe, qui fut le compagnon de Flatters dans sa première expédition, et qui avait été chargé, il y a deux ans, de reconnaître la vallée de la Mellacorée.

— Voici comment s'est exprimé M. Delcassé dans un récent discours : « L'Algérie fait pour 500 millions d'affaires; la France y participe pour 400 millions. La Tunisie fait pour 73 millions d'affaires, dont 52 avec la France. Pour les autres colonies, leur chiffre d'affaires a doublé en dix ans; de 260 millions en 1882, il a atteint 458 millions en 1892. Le budget des colonies comporte 80 millions; il faut en retrancher 13 qui représentent les dépenses de la transportation et de la relégation. Défalquons encore 30 millions que payent ces colonies sous forme de droits de douanes, à l'entrée de leurs produits. En somme notre dépense nette pour les colonies s'élève à 37 millions. Rapprochez cette dépense du chiffre d'affaires que nous faisons avec nos colonies et vous verrez qu'elle n'est point onéreuse. »

— Les Anglais ont projeté l'établissement d'un télégraphe africain qui de proche en proche joindra le Cap à l'Égypte. On travaille à rattacher Port-Salisbury (Machonaland) à Tété sur le Zambéze. C'est une section de 640 kilomètres qui va d'ores et déjà être entreprise aux deux points extrêmes. On emploiera des poteaux de fer et à des intervalles de 80 kilomètres environ seront établies des stations.

— Les *Nouvelles géographiques* (5 août 1893) consacrent une intéressante étude aux *Français en Canada et en Louisiane*, due à M. Onésime Reclus; la *Revue française* (1er août) traite du *Desséchement du Zuiderzée* (avec cartes).

Digitized by Google

— *L'Alliance française* a consacré un bulletin spécial aux séances du Congrès tenu par elle en mai dernier; elle annonce la fondation d'un petit journal spécial : *L'Alliance française illustrée.*

— Le *Repubblica dell' Equatore* (Florence, 1892) est une monographie politique, statistique et économique rédigée par les soins du consul de l'Équateur à Gênes et accompagnée d'un plan topographique dû à l'Institut cartographique italien. C'est, comme le dit le titre lui-même, un « ricordo delle feste Colombiane ».

— *Cristoforo Colombo Genovese*, tel est le titre d'une brochure qui est adressée de Malte (1892), par M. A. Mizzi, ancien membre du Conseil du gouvernement de Malte, chargé des missions spéciales en Afrique par S.S. Léon XIII.

— Aux documents que M. S. Sommier nous avait adressés précédemment viennent se joindre du même auteur : *Siriéni, Ostiacchi e Samoiedi dell' ob* (1877); *Due communicazioni fatte alla Società d'antropologia sui Lapponi e sui Finlandesi settentrionali* (1886); *Prima ascenzione invernale al Capo Nord e ritorno attraverso la Lapponia e la Finlandia* (avec une carte dans le texte et trois phototypies, 1886).

— M. Salvatore Romano nous adresse de Palerme : *Dei Sicoli e sulla comunanza della loro origine coi Liguri, cogl' Iberi e con altri abitanti primitivi del Mediterraneo comprooata dall' antropologia* (1893).

— M. Candelier vient de publier chez Firmin Didot : *Rio-Hacha et les Indiens goagires.*

— M. Louis Guibert vient de publier un curieux opuscule : *Collections et collectionneurs limousins. La collection Taillefer.* Il s'agit des collections d'émaux limousins.

— M. Bladé vient de faire paraître, dans le *Bulletin de Géographie historique et descriptive* (n° 3, 1892), son remarquable *Essai sur l'histoire de la transhumance dans les Pyrénées françaises*, lu au congrès des sociétés savantes et que nous avons déjà signalé (tirage à part).

— Vient de paraître le premier fascicule de la traduction du *Manuel de Géographie botanique* du Dr Oscar Drude, professeur de botanique à l'École polytechnique et directeur du Jardin Royal Botanique de Dresde. Cette traduction est due à M. Georges Poirault, travail revu et augmenté par l'auteur avec 4 cartes en couleurs et 3 figures dans le texte. Paris, librairie des sciences naturelles (Paul Klincksieck, éditeur, 1893).

— Dans son *Coup d'œil sur l'histoire de la ville et du port de Cette*, M. le professeur L. Malavialle, dit (page 23) : « En 1666, il n'y avait rien que quelques cabanes éparses sur la montagne ou à la base, les ruines du fort de Montmorencette et l'ermitage de Saint-Clair... En 1685, Basville y établit une administration municipale, composée de deux consuls. La Révolution affranchit Cette de l'autorité épiscopale, ainsi que des entraves commerciales. Elle devint une commune formant canton, avec un maire et des adjoints. »

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

4673. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

Quatrième livraison. — Octobre 1893

SOMMAIRE

L. DRAPEYRON : L'œuvre de la section didactique du Congrès géographique de Gênes. La méthode topographique et la méthode géologique en géographie, à propos des Alpes et des Apennins.
E. LE COINTE : Les Kourdes.
A. DE GÉRANDO : Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique.
A. CHAMBERLAND : Le commerce d'importation en France, au milieu du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*suite et fin*).
Les travaux de M. A. Chuquet sur les guerres de la Révolution, à propos du centenaire du siège de Mayence (avril-juillet 1793). L'armée du Rhin (1792-1793). « Un rêve géographique. »
Les vœux du Congrès national des sociétés de géographie (Tours, 1893). L'agrégation de géographie.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Itinéraires de M. Coudreau. — Les Tumuc-Humac, vus des monts Tayaouaou. — Saut du Maritowe.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-deux volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de **400** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

L'ŒUVRE DE LA SECTION DIDACTIQUE DU CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE GÊNES

(1892)

LA MÉTHODE TOPOGRAPHIQUE ET LA MÉTHODE GÉOLOGIQUE

EN GÉOGRAPHIE

A PROPOS DES ALPES ET DES APENNINS[1]

De légitimes éloges ont déjà été, à l'étranger, décernés au congrès italien de géographie. Le glorieux nom de Christophe Colomb qui planait sur ces assises leur a certainement porté bonheur. Nulle part on n'avait vu un plus bel élan scientifique. Mais empressons-nous d'ajouter que le congrès était admirablement entouré, intelligemment organisé. L'exposition italo-américaine, si suggestive, l'exposition cartographique, si intéressante rétrospectivement et actuellement[2], mériteraient une longue étude. L'installation du congrès dans les salles de l'Université, au centre de Gênes « la Superbe », presque en face du Palais royal, ne lui laissait, au point de vue honorifique, rien à désirer. Le nombre restreint de ces salles invitait à ne pas multiplier, comme il arrive trop souvent, d'une façon exagérée, les sections. Il y en a eu tout au juste trois : 1° *section scientifique;* 2° *section économique;* 3° *section didactique*[3]. Des séances plénières, tenues le matin, et où étaient traitées avec ampleur des questions d'un intérêt général, ramenaient à l'unité « les géographies ». Un *Diario* (journal) portait à la connaissance de tous les discussions et les résolutions dont la solution définitive était réservée à la dernière assemblée générale.

1. Communication faite au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, section de géographie (avril 1893).
2. Voir le *Catalogo generale della prima mostra geografica italiana.*
3. Cf. *Il 1° congresso e la 1ª mostra geografica italiana*, par G. Marinelli, extrait de l'*Almanacco geografico*, 1893, publié par la revue *Geografia per tutti*, que dirige le professeur Ghisleri. M. Marinelli regrette l'absence d'une *section historique.*

Digitized by Google

Rome et Gênes s'étaient coalisées pour fournir au Congrès un personnel actif, toujours sur la brèche, et veillant au bon aménagement des divers services.

De Rome étaient venus : MM. *Dalla Vedova*, *Vinciguerra*, celui-ci originaire de Gênes, auxquels nous avons déjà rendu un hommage bien mérité; M. *Felice Barelli*, qui appartient à la direction générale de la statistique; *Alessandro Bertacchi*, professeur à l'Institut technique.

Gênes avait donné directement : MM. le professeur *Silvio Belotti*, le l'Institut technique; le Dr *Alberto Manaira*[1], *Guido Cavallieri*, *Agostino* et *Nicolo Gennaro*, de l'Ecole supérieure de commerce; le Dr *Giulio Fasella*, de l'Ecole supérieure navale; *Paolo Pizzetti*, de l'Université; *Giovanni de Paoli*, du Municipe; *Ippolito Bertoletto* et *Cisello*, professeurs de comptabilité; *Enrico Teccone*, etc.

Où la prévoyance du comité d'organisation s'est montrée de la façon la plus incontestable, c'est dans la préparation, faite de longue main, et confiée à des hommes compétents, de rapports développés suffisamment, jamais à l'excès, qui devaient servir d'aliment et de guide aux controverses scientifiques. Qu'on nous permette de rappeler ici les principaux :

PREMIÈRE SECTION

Sui primi abitanti del Mediterraneo, par G. Sergi. — Esplorazioni talassografiche, par A. Dohrn. — Sulle osservazioni mareografiche in Italia et spezialmente su quelle fatte ad Ischia, par G. Grablovitz. — Del rilievo foto-topografico, par P. Paganini. — Progressi fatti dall' astronomia geografica nelle determinazione delle latitudini e nelle misure di archi terrestri, par F. Guarducci. — Progressi fatti negli ultimi tempi dalla cartografia nei vari stati d'Europa e più spezialmente in Italia, par A. Botto. — Intorno alla costruzione di una carta dimostrativa dell' Etiopia alla scala di 1 : 1,000,000, par E. de Chaurand. — Sulla carta sismica e magnetica d'Italia, par P. Tacchini. — Sulla convenienza di promuovere l'esplorazione delle caverne d'Italia sotto l'aspetto della topografia, della idrografia sotterranea e della zoologia, par A. Issel. — Studio preliminare per una stazione scientifica italiana nelle regioni antartiche, par G. Roncagli. — Sulla publicazione di una bibliografia cartografica italiana, par G. Marinelli. — Della toponomastica italiana, par B. Bianchi, etc., etc.

1. Nous avons vu particulièrement à l'œuvre M. le docteur Manaira, secrétaire effectif de la 3e section.

Digitized by Google

DEUXIÈME SECTION

Le missioni nei rapporti coll' espansione coloniale, par G. B. Volpe-Landi. — Del valore intrinseco delle opere missionarie nelle colonie, par A. Scalabrini. — Del patronato degli emigranti in Italia e all' estero, par E. Rossi. — Delle migrazioni all' interno, par P. Sitta. — Provvedimenti da attuarsi per promuovere la pesca e la coltivazione delle perle nelle isole Dahlac, par A. Issel. — Sulla convenienza dell' istituzione di banche coloniali, par P. Corte. — L'emigrazione italiana in America nei suoi rapporti coll' economia nazionale, par R. Magliano. — Quali sono i rapporti d'ordine economico da potersi stabilire fra il Brasile, l'Uruguay e l'Argentina in ordine all' emigrazione, par G. Carreri. — Sui possibili commerci ed altre forme di rapporti da potersi stabilire utilmente fra l'Italia e la Colombia, par G. Vedovelli, etc., etc.

TROISIÈME SECTION

Delle vicende e degli ordinamenti dell' insegnamento geografico nelle scuole primarie, dalla costituzione del regno e proposte dei mezzi per migliorarlo, par F. Porena. — L'insegnamento della geografia nelle nostre scuole secondarie, par C. Bertacchi. — Del migliore avviamento degli studi geografici nelle scuole normali, par E. Canevello. — Sull' insegnamento della geografia nelle Università in relazione spezialmente al fine professionale di esso, par G. Dalla Vedova. — Sui libri di testo per l'insegnamento della geografia e sulla necessità che dalle autorità scolastiche sia impedito l'uso dei meno adatti, par G. Pennesi. — Sui criteri da seguirsi per la ripartizione dei sistemi montuosi nella geografia in generale e nella geografia didattica in particolare, par G. Marinelli. — Sulla linea di divisione, da adottarsi nell' insegnamento, tra le Alpi e gli Apennini, par le même, etc., etc.

Parmi les exposés magistraux auxquels il nous a été donné d'assister ou dont l'écho venait jusqu'à nous, nous pouvons citer dans la section scientifique ceux du prince de Monaco et de M. Tacchini; dans la section économique, ceux de MM. Levasseur, de Semenov et Bodio; dans la section didactique, ceux de M. Marinelli, Morchio et Porro, etc.

Pour montrer la part contributive de l'étranger à la solidité comme à l'éclat du congrès, nous ferons ici un emprunt au rapport de M. Emile Levasseur au ministre de l'instruction publique, rapport que nous avons sous les yeux :

« Comme j'étais inscrit pour une communication sur l'expansion de la race européenne hors d'Europe depuis la découverte de l'Amérique, laquelle se rattachait à la question de l'émigration,

Digitized by Google

c'est à la seconde section que j'ai dû principalement m'attacher. La question de l'émigration a une très grande importance en Italie où le nombre des émigrants qui quittent temporairement leur pays s'élève à plus de cent mille (118,111 en 1891) et le nombre de ceux qui le quittent définitivement, ou du moins sans pensée de retour prochain approche de 200,000; on comprend qu'elle intéresse les Italiens et même qu'elle les passionne. Sur les cinq séances qu'a tenues la seconde section, quatre ont été consacrées à cette question. Les rapports de M. E. Rossi sur le patronage des émigrants italiens à l'étranger, de M. Sitta sur le plan d'une statistique de l'émigration à l'intérieur des Etats, de M. le marquis Volpe-Landi sur les missions dans leurs rapports avec l'expansion coloniale, de M. Scalabrini sur les liens légaux et moraux qui relient les émigrants à la mère patrie, de M. le consul Corte sur l'utilité d'une banque coloniale, de M. le consul Magliano sur l'émigration italienne en Amérique dans ses rapports avec l'économie nationale, et sur l'étude spéciale de la géographie de l'Amérique en Italie, avaient préparé les débats.

« Au nombre des orateurs qui ont pris la parole a été M. Bodio, directeur général de la statistique du royaume d'Italie, qui a fait un exposé magistral du développement et de l'état de l'émigration italienne et de la condition des immigrants italiens à l'étranger. L'expansion de la race européenne avait été inscrite à la fin de l'ordre du jour comme présentant une vue d'ensemble qui pouvait résumer certaines parties du débat. En réalité, le point de vue était différent; je m'appliquai non à chercher, comme l'avaient fait avec le sentiment des besoins présents, la plupart des orateurs italiens, les meilleurs moyens de protéger les émigrants, mais d'exposer les résultats généraux de l'émigration. J'avais traité ce sujet dans un des chapitres du troisième volume de *la Population française;* je n'avais qu'à en extraire les traits principaux. De la découverte de Christophe Colomb au commencement du XIXe siècle, trois cents ans se sont écoulés pendant lesquels l'Amérique a été conquise, explorée et colonisée, et plusieurs nations riveraines de l'Océan, l'Espagne, le Portugal, la Hollande, l'Angleterre, la France, ont eu une brillante histoire coloniale; la race européenne s'est propagée non seulement dans cette partie du monde, mais quelque peu aussi en Afrique, en Asie et en Océanie. Les recherches que j'ai faites m'ont permis de dire qu'en l'an 1800 elle

Digitized by Google

comptait environ 9 millions 1/2 de représentants hors d'Europe, c'est-à-dire qu'il y avait dans les quatre autres parties du monde approximativement 9 millions 1/2 d'Européens ou de descendants d'Européens, de sang pur ou de sang mélangé. La même recherche appliquée à l'année 1890 et portant sur des données statistiques plus nombreuses et plus exactes m'a donné 91 millions 1/2 d'Européens habitant hors d'Europe. C'est là un des faits les plus considérables du XIXe siècle. En quatre-vingt-dix-ans, la race européenne a décuplé hors d'Europe ; dans le même temps elle doublait en Europe (175 millions d'habitants en 1800, 360 millions en 1890). A quelles causes faut-il attribuer ce développement? D'abord à la forte natalité des Européens dans les pays neufs où l'espace s'ouvrait largement devant eux. Ensuite à l'excès de population de l'Europe qui a fourni matière à l'émigration; aux chemins de fer et à la navigation à vapeur qui ont facilité le transport; à la difficulté de vivre dans le pays natal et, d'autre part, à la perspective pour les émigrants d'un meilleur avenir et particulièrement à l'espérance de devenir propriétaire foncier dans les pays d'immigration; à l'attraction qu'ont exercée les pays d'immigration par les faveurs qu'ils ont faites aux immigrants et surtout par la gratuité du transport.

« Ce grand mouvement de translation qui continuera probablement encore pendant de longues années malgré certains obstacles, doit être considéré, toute balance faite, comme un bien pour les pays d'émigration. « On peut dire que dans le temps présent, l'émigration est nécessaire à l'Europe et qu'elle est une des conditions de l'équilibre de sa population [1] ».

« Elle est un bien pour les émigrants ; car, malgré les déceptions auxquelles ils sont exposés et les misères qu'endurent beaucoup d'entre eux, la masse a prospéré, puisqu'elle a créé et qu'elle possède la richesse des pays qu'ils ont peuplés. Elle est un bien pour le pays d'immigration, puisqu'elle lui fournit les bras dont il avait besoin pour mettre en valeur ses richesses naturelles.

« Les régions tempérées et même une partie des régions intertropicales de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, l'Australasie, le sud de l'Afrique invitaient en quelque sorte l'Européen à s'unir à elles, par des affinités de climat et par l'attrait

1. *La Population française*, t. III, p. 384.

Digitized by Google

des richesses naturelles à mettre en valeur. L'Européen est venu ; il a offert à son tour à ces terres vierges, comme présent de noce, son blé et ses animaux domestiques, cheval, bœuf, mouton, porc, qui y étaient inconnus. L'union a été féconde, car les États-Unis regorgent de blé qu'ils envoient pour nourrir l'Europe ; l'Australasie, la Plata, le Cap possèdent plus de moutons que l'Europe entière et, sans l'importation de leur laine, les manufacturiers européens seraient réduits à fermer la moitié de leurs fabriques. Ces pays fournissent à l'Europe des vivres et des matières premières ; l'Europe leur vend des produits manufacturés. L'échange est profitable aux deux parties et les courants commerciaux ont augmenté d'intensité. Il en est résulté un changement considérable dans la circulation et dans la production de la richesse, dont nous sommes loin encore d'avoir vu l'évolution complète ; c'est un des plus grands faits économiques de notre siècle.

« Les groupes de race européenne qui se forment ainsi sur divers points du globe sont intéressants, non seulement au point de vue particulier du commerce, mais au point de vue général de la civilisation. Ce sont autant de foyers nouveaux d'activité intellectuelle. On y envisage la nature, la vie, la société à des points de vue qui ne sont pas absolument les mêmes que ceux où les Européens sont placés ; la pensée humaine s'y empreint d'une certaine originalité et les colons peuvent rendre à la civilisation, par leurs travaux intellectuels, quelque chose de ce qu'ils tiennent d'elle. Sans doute, ces sociétés naissantes sont et seront peut-être longtemps encore préoccupées surtout de leurs intérêts matériels. Elles cultivent cependant les lettres et surtout les siences ; l'Amérique du Nord a déjà prouvé qu'elle peut apporter une large contribution à leur progrès [1].

« Aussi la deuxième section, malgré l'opinion de quelques pessimistes, s'est-elle gardée de blâmer en principe l'immigration. Elle a pensé, et nous partageons cette opinion, que l'émigration doit être libre quand la personne qui émigre n'est retenue par aucune obligation légale dans son pays, mais que l'émigrant doit être, autant que possible, mis en garde contre les promesses fallacieuses de certains agents d'émigration, qu'il doit être protégé, autant que possible aussi et dans son pays natal, lorsqu'il part et même dans le

1. *La Population française*, t. III, p. 393 et 394.

Digitized by Google

pays d'émigration lorsqu'il arrive et que cette protection peut être utilement donnée par l'État et par les associations particulières.

« M. Warrer, délégué de la Suisse, a montré ce que pouvait dans l'accomplissement de cette mission un homme de cœur dévoué à l'œuvre dont il s'est chargé.

« La section a ajouté, dans le vœu qu'elle a voté, qu'il était désirable d'assurer à l'émigrant l'acquisition de la terre dans le pays d'immigration.

« Avant ce vote, M. de Semenov, président de la section impériale de géographie de Russie, a fait un intéressant exposé des progrès de la colonisation russe à l'orient de l'Europe. Au moyen âge, le Tanaïs (Don) était la limite que les géographes assignaient d'ordinaire à l'Europe; ils avaient raison, car à l'Orient il n'y avait plus que des hordes asiatiques. Ce sont les Russes qui les ont refoulées, qui ont labouré le sol et aujourd'hui les trente millions d'habitants qui peuplent le pays entre ce fleuve et la Caspienne doivent être considérés, aussi bien que les colons d'Amérique, comme un résultat de l'expansion de la race européenne dans les temps modernes. »

Les vœux de chaque section, très bien codifiés par chaque secrétaire-rapporteur, sont venus au grand jour de l'*aula magna*, dans la séance générale de clôture.

Nous en donnons ici le tableau synoptique :

I. — L'heure universelle (Tacchini). — Explorations thalassographiques (Magnaghi). — Recherches maréographiques (Grablowitz, Tacchi). — Observations astronomiques (Roncagli). — Cartographie italienne historique (Marinelli). — Sphères cosmographiques (Fiorini). — Topographie et hydrographie des cavernes italiennes (Issel). — Dictionnaire des postes (Ricchieri).

II. — Émigration (Scalabrini et Bodio). — Les missions de l'Institut Christophe Colomb de Plaisance (Volpe-Landi). — L'État de Congo (Massari). — La colonie d'Érythrée (Cerrutti). — Les banques coloniales au dehors (Corte). — L'Italie et la Colombie (Vedovelli).

III. — L'enseignement de la géographie dans les écoles primaires (Porena). — L'enseignement de la géographie dans les universités (dalla Vedova). — L'enseignement de la géographie dans l'enseignement secondaire (Bertacchi).

M. Boselli, ancien ministre de l'Instruction publique, a fait sur

Digitized by Google

le concours établi entre les exposants de l'exposition cartographique un de ces rapports courts et lumineux qui peuvent servir de modèle à l'étranger, non moins qu'en Italie.

Ne pouvant assister régulièrement qu'aux séances d'une seule section, nous avions choisi la section didactique, où nous espérions voir traiter — notre attente n'a pas été trompée — non seulement les questions de métier, qui intéressent surtout les professeurs, mais celles relatives au concept même de la géographie, qui au fond seraient plutôt dans les attributions de la section scientifique[1].

Ce concept, il faut le proclamer, est apparu très élevé dans le cénacle des professeurs italiens. Les rapports de MM. Bertacchi et Canevello ont donné la note, pour ainsi dire. Aussi leur ferons-nous quelques emprunts.

La Geografia... ha uno scopo altamente educativo. Ha per iscopo lo sviluppo delle forze intellettuali e morali, mediante l'osservazione diretta convenientemente regolata.

L'illustre Herbart osservava fin dal tempo suo : « la Geografia deve congiungere tutti gli altri studî, e conservarli congiunti. Senza di essa tutto vacilla. »

L'insegnamento della Geografia prepara e consolida tutti gli altri.

La condizione più propria ed efficace per dar forma concreta all' amore del proprio paese, poichè è impossibile amare una patria che non si conosce.

Se la Storia, che è l'anima della Patria, non prende corpo nella geografia, noi avremo cattivi insegnanti e pessimi educatori.

Les vues pratiques ne manquent pas :

La rappresentazione dello spazio, considerato nella superficie terrestre, e dei fenomeni fisici, biologici e sociali, la cui distribuzione, per mezzo di apposite convenzioni, può essere significata in quello spazio, forma lo scopo complesso, ma bene determinato, di questa scienza. La sapienza geografica è tutta condensata nelle buone carte.

La Geografia fisica considera lo stato presente della superficie terrestre in relazione collo sviluppo degli organismi vegetali ed animali, ed anche nei suoi rapporti coll' uomo, intrecciandosi così alle scienze storiche e sociali.

Signalons aussi des aperçus ingénieux, tels que celui-ci :

La Geografia politica sta alla Geografia storica, come, in un altro campo più vasto e più propriamente scientifico, la Geografia fisica sta alla Geologia.

1. Cf. *Concetti e limiti della geografia*, par G. Marinelli, extrait de la *Rivista geografica italiana*, n° 1, Roma, dr M. Pasanisi, éditeur, 1893.

Digitized by Google

Pour l'enseignement, la méthode topographique a remporté, sans combat, une victoire décisive. M. Canevello renvoie d'ailleurs à l'*Emile* de Rousseau, où ont été posées les maîtresses assises de cette méthode :

« Ses deux premiers points, dit Jean-Jacques en parlant de son jeune élève, seront la ville où il demeure et la maison de campagne de son père ; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil et la manière de s'orienter... Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela. »

Une part calculée est faite à la géologie élémentaire et populaire.

Dando agli allievi, al principio del corso, alcune nozioni di geologia, chiare, elementari, pratiche, il professore si contenti di enumerare le diverse specie di roccie e di terreni, di notare sommariamente le grandi epoche geologiche.

M. Porena, dans son lumineux rapport, s'exprime ainsi :

I punti della nuova metodologia circa l'insegnamento elementare possono ridursi a quattro : metodo oggettivo, o intuitivo, che si dice ancora insegnamento per immagini ; *metodo naturale o topografico*, per cui l'insegnamento procede dal più semplice al più complesso, e partendo dall'aula della scuola si allarga successivamente ali luoghi più vicini e poi sempre a più ampia cerchia, per cui da taluno si disse anche metodo ciclico ; geografia locale, ossia studio del proprio paese (l'*Heimatkunde* dei tedeschi) ; lettura e disegno delle carte.

Le même professeur a d'ailleurs fort bien relaté les objections faites à une méthode topographique trop formaliste :

Si riconobbe la opportunità di arrestare la *geografia locale* a un certo limite, oltre il quale si debba intraprendere la geografia generale... La topografia e la geografia locale si vide che era preferibile circonscriverla nell' ambiente più facilmente accessibile agli alunni, pec quale potessero combinarsi, *o suggerirsi delle escursioni*.

Les exercices topographiques, voilà le grand mot prononcé par M. Porena. M. Canevello les réclame à cor et à cri pour les élèves-maîtres des écoles normales primaires :

Che alle lezioni dell' aula si alterni una serie di escursioni graduate, secundo un programma didattico, compilato in comune al principio dell' anno scolastico dagli insegnanti delle materie accennate.

Or il s'agit précisément de lier en faisceau, par les leçons comme

Digitized by Google

par les excursions, la géométrie, le dessin, la physique, la géologie, la botanique, l'arpentage et la mercéologie.

Le dessin, lui aussi, a été, au point de vue géographique, l'objet d'un excellent rapport de M. Spinetta, professeur-adjoint à l'École supérieure de commerce.

M. Bertacchi a signalé les efforts de MM. Rodriguez et Dalla Vedova, dès 1881, pour obtenir, en vue de l'enseignement supérieur, une *École de Géographie*, ou, pour nous exprimer dans leur propre langue, une *Scuola speziale di magistero* per gli insegnanti di geografia come instituto affatto independente.

M. Canevello, plus heureux dans un ordre moins élevé, a obtenu du Congrès, à l'école normale primaire, le raccordement de toutes les sciences qui peuvent prêter leur concours à la géographie et former de dignes professeurs de géographie.

Il a obtenu la création, dans les mêmes écoles, d'un musée géographique :

Un museo geografico, in cui sieno ordinati i rilievi dei luoghi visitati, e le migliori relazioni fatte dagli alunni, nonchè le collezioni geologiche, botaniche, industriali e merceologiche, che sieno state il frutto della escursione e valgano a dar più completa le fisionomia del luogo studiato.

Il a constaté et fait approuver l'usage de bonnes anthologies géographiques et de bonnes revues de géographie[1], tandis que M. le professeur Pennesi faisait la guerre aux livres classiques trop arriérés[2].

Comme résolutions visant l'enseignement moyen et dont le promoteur a été M. Bertacchi, nous rappellerons les suivantes :

1° Que l'enseignement de la géographie soit confié dans toutes les écoles secondaires à des professeurs qui enseignent la géographie exclusivement;

2° Que dans les établissements où ce sera jugé possible, soit constitué un cours facultatif, à la fois théorique et pratique, de cartographie ;

3° Que l'enseignement de la géographie soit donné dans des salles spéciales, à l'aide d'un matériel scientifique approprié.

1. Nous omettons ici plusieurs résolutions importantes, mais relatives à l'Italie exclusivement, dont nous avons d'ailleurs déjà parlé dans notre *Evolution comparée des études géographiques en France et en Italie*. Au point de vue général, mentionnons le rapport de M. le professeur Gambino sur l'*Orthographe des noms géographiques dans l'enseignement*.

2. *Sui libri di testo per l'insegnamento della geografia e sulla necessità che dalle autorità scolastiche sia impedito l'uso dei meno adatti.*

Digitized by Google

C'est pour appuyer la première de ces propositions que M. Dalla Vedova a rédigé son excellent mémoire *Sull'insegnamento della geografia nelle università in relazione specialmente al fine professionale di esso*. Donner aux universités des professeurs et des élèves de géographie serait le moyen le plus pratique et le plus élevé de procurer des maîtres compétents à l'enseignement secondaire.

Ainsi toutes les propositions que nous avons nous-même faites en France, au nom de la Société de Topographie et de la *Revue de Géographie*, ont été sanctionnées, nous présent, mais sans intervention de notre part, en vertu sans doute de ce que Leibnitz appelait une « harmonie préétablie ».

Non moins intéressantes, mais plus nouvelles, ont été les discussions concernant l'emploi de la méthode géologique et de la méthode topographique dans l'enseignement de la géographie.

Deux remarques préalables devront être faites ici.

1° D'une part, la controverse instituée n'avait nullement pour but d'opposer la géologie à la topographie ou la topographie à la géologie. Il s'agissait seulement de l'usage qu'il convenait d'en faire dans l'*enseignement* de la géographie.

2° D'autre part, bien que l'*enseignement* fût spécialement visé, il n'est pas entré dans la pensée des orateurs de préparer, à l'usage de l'enseignement, des « recettes » qu'une science scrupuleuse pourrait ne pas approuver. Ils ont seulement entendu laisser les géologues libres de dresser, comme le comportent ou le réclament leurs études, avec une nomenclature appropriée, des cartes géologiques appelées à fraterniser, *conjurare amice*, mais non à se confondre avec les cartes topographiques.

Il est un double fait bien certain : c'est que les géographes ont été, par le développement même de la science, conduits à traiter géologiquement de la géographie, et que les géologues, par suite de l'extension incessante de leur champ d'activité, ont été, de leur côté, amenés à traiter géographiquement de la géologie[1]. Qu'il nous suffise de citer les ouvrages de géographie militaire de M. le colonel Niox qui remontent à une quinzaine d'années, et la *troisième édition*, entièrement refondue, du *Traité de géologie* de M. l'ingé-

1. Voir *Geographic methods in geologic investigation*, par M. W. M. Davis (*National Geogr. Magazine*, 1888). Cf. *L'Evolution des formes géographiques*, d'après M. Davis, par M. Emm. de Margerie, *Nouvelles géographiques* (janv. 1892).

Digitized by Google

nieur A. de Lapparent, parue cette année, sans oublier son remarquable essai antérieur, *la Géologie en chemin de fer*.

Le *Traité de géologie*, tel qu'il est maintenant, forme, dans sa première partie « les phénomèmes actuels », un véritable traité de géographie physique, dont useront largement les professeurs de géographie.

La citation suivante montre l'usage que l'auteur fait de la géographie dans « l'exposé de la méthode de la géologie » :

« L'étude des agents dynamiques du présent doit être précédée de celle des *formes* actuelles du globe, à la condition d'employer ce mot de *formes* dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire d'y comprendre tout ce qui, parmi les éléments généraux de notre planète, paraîtra susceptible d'une définition rigoureuse. De ce nombre sont la position de notre terre dans l'espace, les données relatives à la distribution des trois éléments, solide, liquide et gazeux, enfin le relief des continents et du fond des océans. »

Ne convient-il pas aux géographes de rendre aux géologues bon procédé pour bon procédé, de faire une profession de foi géologique en réponse à cette profession de foi géographique?

Oui, sans aucun doute. Mais il ne s'agit pas ici d'un simple échange de politesse. Il est incontestable que la géologie doit être le premier des auxiliaires de la géographie, à laquelle elle fait connaître le *substratum* terrestre. En outre, les applications géographiques ou quasi géographiques de la géologie sont des plus variées. L'écrivain déjà cité dit fort bien :

« Ce n'est pas trop exiger de ceux qui, dans une mesure quelconque, ont affaire au globe terrestre, d'attendre d'eux de fréquents appels aux spécialistes à qui la structure de ce globe est familière. »

Et il nous fait observer « qu'entre les mains d'un tacticien instruit, une carte géologique viendra fort à propos compléter les indications de la topographie ».

« L'ethnographie est appelée chaque jour à reconnaître dans quelle large mesure le type, le caractère et les mœurs des populations sont influencés par la nature et par la disposition générale du sol. »

Enfin l'agriculture forme entre le géologue et le géographe un lien indissoluble. « L'expérience acquise a démontré que la meilleure carte agronomique était encore une carte géologique à grande

Digitized by Google

échelle, tant la concordance est parfaite entre la nature du sous-sol et les divisions stratigraphiques qu'on y peut établir. »

Tant qu'on reste dans le domaine des généralités, il semble qu'il y a presque équivalence de ces deux termes : *géographie physique* et *géologie*.

Mais il suffirait de poursuivre la lecture du *Traité de géologie* de M. de Lapparent pour se convaincre que, si la géologie a fourni à la géographie physique la matière première, elle ne lui a pas fourni la main-d'œuvre.

La géographie physique s'attache à nous montrer et à nous expliquer les linéaments actuels du globe terrestre.

Or que l'on consulte l'œuvre si importante, si nouvelle en son genre au moment où elle parut (1886), de M. le colonel de La Noé (avec la collaboration de M. Emm. de Margerie), *les Formes du terrain* (Imprimerie nationale), on y voit formulée et démontrée une proposition telle que celle-ci :

« La principale cause du modelé des continents est entièrement liée aux lois qui régissent l'écoulement des eaux. »

Or la répartition de leurs eaux est en rapport étroit avec le climat et avec le degré de perméabilité du sol.

Si la seconde de ces causes est bien géologique, la première est avant tout météorologique.

Et la météorologie ne nous rend pas compte seulement de l'action, d'ordre si multiple, de l'eau, mais de celle de l'air, du vent, dans des circonstances géologiques déterminées.

Reste l'action du feu intérieur, que la géologie peut réclamer presque exclusivement pour elle, mais qui, à notre époque, a un champ si restreint, une force si limitée.

Telle est la diversité, parfois la complexité des causes du relief.

Nous résumerons ainsi nos vues personnelles, d'accord avec les savants cités plus haut, auxquels, pour rester en France, nous nous contenterons d'adjoindre M. Daubrée, l'illustre auteur des *Études expérimentales sur l'origine des cassures terrestres et sur leur coordination réciproque au point de vue des accidents du relief du sol* (Club alpin, 1882) :

La géologie et la géographie sont appelées à s'entr'aider sans confondre toutefois leurs drapeaux.

La méthode géologique a donné à la géographie une pénétration et une précision qu'elle ignorait auparavant; la méthode

Digitized by Google

géographique, de son côté, a donné à la géologie un intérêt et une portée jusque-là méconnus du public.

Le globe terrestre primitif n'offrait pas les traits du globe terrestre actuel. L'harmonie que nous constatons aujourd'hui dans ces linéaments n'existait guère au moment où la portion superficielle de la masse incandescente, tumultueusement soulevée comme les vagues de la mer, commença à prendre consistance. Il n'y avait encore ni vastes bassins, ni vallées étendues se prolongeant jusqu'à eux. La terre n'offrait point encore de types architecturaux bien caractérisés.

Il y a eu primitivement, c'est incontestable, partie liée entre la géologie et la topographie, celle-ci dérivant sans conteste de celle-là. La force des poussées intérieures, la nature même des matières accumulées, ont décidé, lors du premier refroidissement à la surface, de la forme elle-même.

Nous le répétons : la géologie a fourni la matière première; mais elle n'a pas fourni la main-d'œuvre. Sur le globe terrestre primitif s'est opéré un lent travail sculptural qui se poursuit sous nos yeux.

Il est vrai que la main-d'œuvre n'a pas façonné uniformément des matières différentes. Mais cette main-d'œuvre a dû varier elle-même souvent d'après des circonstances extra-géologiques.

Parfois la main-d'œuvre a manqué et on peut constater la diversité d'aspect des lieux façonnés et des lieux non façonnés, malgré une similitude géologique parfois complète.

Pour expliquer ce qu'on a nommé « le travail des siècles » à la surface de la terre, les savants ont dû appeler à leur secours « la physique du globe », c'est-à-dire, outre le feu interne qui est en relation étroite avec la géologie, la Météorologie, qui nous livre le secret des actions multiples qu'exercent l'eau et l'air sur l'écorce de notre planète.

On peut dire en général que l'eau burine le sol et que l'air, plus ou moins chaud, plus ou moins agité, le remue ou le désagrège.

Par l'air et par l'eau, bien plus que par le feu, s'accomplit l'œuvre incessante de démolition et de reconstruction de l'habitat humain.

Or la diversité de ces actions est due à ce qu'on appelle, d'une façon synthétique, le climat. Le climat lui-même résulte des principales causes actuelles suivantes :

1° La latitude.

Digitized by Google

2° L'altitude[1].

3° La proximité ou l'éloignement de la mer.

Telle est notre doctrine; mais telle est aussi celle des géographes italiens dont M. Marinelli a été l'interprête si autorisé dans son mémoire : *Sui criteri da seguirsi per la ripartizione dei sistemi montuosi nella Geografia in generale e nella Geografia didattica in particolare.*

La question, il l'a fort bien vu, est des plus complexes; elle dépasse la géologie, sans l'exclure toutefois. Même au point de vue purement géologique, le problème à résoudre n'est pas simple; de là les contradictions dont les géologues nous donnent parfois le spectacle.

La morfologia attuale terrestre s'informa indubbiamente sul suo passato, è la conseguenza delle vicende geologiche attraversate; per cui ogni paese reca nelle sue linee attuali l'imprenta della sua storia geologica. Ma le forze che concorsero a foggiarlo furono molteplici e diverse per importanza e per natura e operarono diversamente, con azione o concomitante, o alternata, o in disaccordo, o in opposizione; e gli effetti non corrispondono sempre in apparenza all' importanza della causa operante.

Mais voici venir les nombreux facteurs extra-géologiques :

Ad esempio, le condizioni di nevosità o l'abbondanza dei ghiacciai o il rivestimento vegetale sono un annesso e connesso delle condizioni orografiche e ipsometriche; e del pari le condizioni meteorologiche sono un fattore efficacissimo di erosione e quindi doppiamente concorrono a imprimere uno speciale carattere, a foggiare piuttosto in un modo che in un altro la fisionomia della regione. Ma con le une e con le altre concorrono altre cause, talvolta più di esse potenti, talvolta anche dirette nello stesso, tal altra in senso inverso; conçorrono altri elementi, e di tutti, non di uno nè di due soli deve tener conto il geografo *e specialmente di quelli che più e meglio e più stabilmente parlano alla mente e agli occhi e sono suscettibili di grafica e di plastica rappresentazione.*

Il est une autre considération, fort bien mise en relief par M. Marinelli, qui doit empêcher d'enchaîner la géographie à la

1. La topographie a, au point de vue météorologique, une valeur propre que ne méconnaissent pas des géologues de la valeur de M. de Lapparent :

1° « Les obstacles placés en travers d'un courant humide en expriment mécaniquement la vapeur d'eau;

2° « La forme particulière du relief détermine sur certains points ces chutes d'eau exceptionnelles, capables de donner lieu à des effets de transport d'une grande puissance. »

Digitized by Google

géologie, et de s'en tenir dans cette question « plastique » à des critères d'ordre exclusivement géologique.

Ma il geografo non può accettarli senz' altro e alla cieca; si perchè egli ne possiede di proprî e si perchè non dev'essere suo finé servire all'obiettivo di una o di un' altra disciplina scientifica, bensì provvedere possibilmente alle esigenze, anzitutto della propria, poscia a quelle del maggior numero di scienze e a quelle della cultura generale.

Que le géologue et le géographe, après s'être utilement fréquentés, reprennent leur pleine liberté. La raison supérieure en est donnée par M. Marinelli :

Per cui, quanto può parere essenziale al geologo, può non parer tale al geografo, o, per lo meno può non parer tale allo studioso, per cui il geografo lavora.

Par exemple, ce serait engager la géographie dans une voie dangereuse que de dénommer *Alpes dolomitiques* une section de la grande chaîne des Alpes. Cette appellation, qui n'échappe peut-être pas à la critique, même en géologie, est trop spécialement, trop techniquement géologique. D'autres, comme *Alpes calcaires*, *Alpes granitiques* sont beaucoup plus facilement admissibles, comme appartenant à une géologie moins spéciale. En fait, c'est l'antiquité elle-même qui, devançant les géologues, a dénommé les *Alpes Grées*.

Bien nombreuses ont été jusqu'ici, bien nombreuses resteront les causes qui ont fait attribuer tels ou tels noms à telles ou telles chaînes ou sections de chaînes de montagnes :

La position par rapport à l'ensemble. — Les Alpes centrales.
La hauteur. — Les Alpes pennines. Les Apennins.
La nature du terrain. — Les Alpes Grées.
La couleur. — Montagnes noires (Tchernagora).
Les habitants. — Alpes Carniques. Alpes Lépontiennes.
La condition des habitants. — Le Despoto-Dagh.
Les hommes illustres. — Alpes Juliennes. Alpes Cottiennes.

Non seulement il n'y a pas lieu de modifier ces noms consacrés par les siècles, mais rien n'empêche d'user, à l'occasion, de la même diversité d'appellations.

La géographie étant une description, doit préférer les noms qui font image, une image exacte, vraiment objective. La part de la

Digitized by Google

géologie, dans ces dénominations, pour rester latente, n'en est pas moins au fond très appréciable.

M. Marinelli dit, en effet, excellemment :

Elementi morfologici, *determinati sempre dalla storia geologica della regione*, come quelli che sono una conseguenza della forza di sollevamento primordiale, modificata dalle spinte laterali o parallele, dalle oscillazioni successive, come pure dal lavoro di degradazione e di erosione... Elementi morfologici finalmente che, mentre per sè stessi costituiscono le linee fondamentali dell' architettura locale, influiscono essenzialmente a determinarne il regime meteorologico e quindi la estenzione e l'entità del rivestimento di nevi, di ghiacci e di vegetatione, — in una parola *foggiano la fisionomia esteriore dell' assieme delle parti.*

Ainsi la géologie doit se contenter de *suggérer*, dans tel ou tel cas donné, les appellations géographiques; elle exercerait une tyrannie insupportable si elle prétendait les *imposer* partout et toujours [1].

L'hydrographie, d'après M. Marinelli, aurait plus de droit à se montrer le visage découvert que la géologie en cette question toponymique. Il reconnaît qu'en maintes circonstances elle est en contradiction avec la géologie.

Giova convenire che il sistema idrografico non è sempre in corrispondenza nè colla costituziona geologica e nemmeno colla morfologia del sistema montuoso. Molti dei fiumi di montagna, approfitando talvolta delle fratture accadute largo le linee normali all' asse di sollevamento, transono direttamente delle catene montuose, tagliandole in due parti, del resto uniformi ed eguali sia petrograficamente come stratigraficamente, etc.

Mais il conclut :

Io credo di poter benissimo riconoscere che la rete idrografica attuale, di regola, non corrisponde alla costitutione geologica di un sistema montuoso; ma *di regola, essa invece corresponde alla sua plastica attuale, alla sua attuale morfologia.*

La *morphologie actuelle*, voilà le grand critérium, et lorsqu'il

1. Le géographe ne doit ignorer aucune de ces causes, mais son but étant essentiellement « descriptif », il n'en tiendra compte, dans la nomenclature géographique (géographie physique), qu'en tant que l'aspect de la terre s'en trouve modifié. C'est ainsi que les teintes, la couleur, des nuances superficielles sont un excellent élément géographique de différenciation et de notation; les neiges perpétuelles, les glaciers, la végétation, avec ses nuances si variées; le feu intérieur, lorsqu'il se manifeste au dehors.

Digitized by Google

s'agit d'établir des divisions orographiques, et lorsqu'il s'agit de les dénommer.

È evidente ch' essi (criteri) debbono essere di preferenza tratti dalla morfologia orizzontale e verticale dal sistema montuoso o, come anche può dirsi, dalla plastica del terreno. Gli elementi fondamentali di tale morfologia sono l'*allineamento* e la *distribuzione generale* delle catene che costituiscono il rilievo montuoso, e la sua *altitudine sul livello marino.*

M. Marinelli institue une longue dissertation sur les dépressions de plus grande profondeur et sur les dépressions de plus grande largeur. Il se prononce nettement en thèse générale pour les premières, dans les cas où il s'agit d'établir dans une chaîne de montagnes des subdivisions bien motivées.

Questo (il geografo), lo ripeto, anzitutto deve tener conto della plastica *attuale* esteriore e in essa nessuno puo discernere comme le *linee di maggior depressione* sieno linee di massima importanza.

Le linee di *maggior depressione*... presentano la massima simplicita, chiarezza, precìsione e stabilità desiderabili.

Récapitulons :

Direction de la chaîne principale et des chaînes secondaires.
Altitude.
Longueur.
Epaisseur.
Les formes [1].
La ligne de faîte.
Les lignes hydrographiques.
Les plus profondes dépressions.
La plus grande largeur.
Aspect général (Physionomie).

Di tutti elementi, non di uno nè di due soli deve tener conto il geografo e specialmente di quelli che più e meglio e più stabilmente parlano alla mente e agli occhi e sono suscettibili di grafi ca e di plastica rappresentazione.

Les conclusions pratiques de M. Marinelli sont les suivantes :

Nella geografia in genere e nella geografia didattica in ispecie, gli elementi di differenziazione dei varî gruppi o delle varie regioni, in cui si può

1. Arista, stella, poligono aperto, etc.

Digitized by Google

dividere un sistema o una regione montuosa debbono in *prima linea* essere attinti alla *plastica orografica attuale*, e cioè essere dedotti : *a*) dalle inflessioni o dislocazioni dell' asse o degli assi e quindi dalle diversità di direzione o di orientazione delle varie parti del sistema; *b*) dalle loro diversità ipsometriche ed orometriche. *In seconda linea* possono ben intervenire a completare tali elementi o a rappresentarli quando essi manchino, le diversità provenienti *a*) dalla esistenza di altri accidenti geografichi (laghi, paludi, cascate, corsi d'acqua, ecc ; *b*) dalla fisionomia esteriore dei luoghi) ; *c*) dalla costituzione geologica e geognostica ; *d*) dal regime meteorologico ; *e*) dal rivestimento di nevi e di ghiacci ; *f*) dal rivestimento vegetale o dall' assenza o dal predominio di altre specie ; *g*) da fatti antropogeografici (residenza di genti). Credo da escludersi la spettanza politica e amministrativa, elemento per sè troppo contingente e precario.

La méthode que M. Marinelli a indiquée d'une façon si circonstanciée, le même géographe l'applique dans un autre mémoire qui a été également discuté au Congrès de Gênes :

Sulla linea di divisione, da adottarsi nell' insegnamento, tra le Alpi e gli Apennini.

Cette question a passionné les géographes italiens, surtout depuis qu'une tribune leur a été ouverte dans la revue populaire *la Geografia per tutti*. Parmi ceux qui y ont vaillamment gagné leurs éperons, nous citerons MM. Minutilli, major Porro, capitaine Roggero, Porena et Franchi, précédés de quinze années par leur compatriote Canepa (1878). Ils ont soumis à un contrôle minutieux l'œuvre antérieure des géographes allemands Wæber (1874), Neumann, Czech, Hardt, Sonklar (1882-1883), Meurer (1888), Diener (1891).

Pour suivre cette discussion avec fruit, nous avons eu recours aux feuilles suivantes de la carte d'Italie au 1/100,000e, de l'Institut topographique militaire.

		Numéro des feuilles.	Années.
F. 78	Argentara	II	(1880)
91	Tenda	III	(1879)
91	Boves	IV	(1879)
91	Frabosa Soprana	I	(1879)
91	Ormea	II	(1879)
92	Garessio	IV	(1879)
92	Finalborgo	I	(1879)
81	Cairo Montenotte	II	(1879)
82	Voltaggio	I	(1878)
84	Varese Ligure	III	(1877)

Sept points de départ différents ont été proposés. Ce sont de l'ouest à l'est et du nord au sud :

Digitized by Google

1° La cime de l'Enchastraye, ou les cols de Lausanier et de Puriac, situés dans le voisinage, l'un au nord l'autre au sud, à l'origine des Alpes de Provence ; 2° le col de Tende [1], bien connu de tous ; 3° la chaîne du mont Bertrand, entre les monts Cassino (Marguareis) et Saccarello, aux sources du Tanaro; 4° le Monte dello Schiavo, entre Mondovi et Albenga, ou pour mieux dire le col de Garessio ou de San Bernardo, sur la route carrossable entre Garessio et Albenga ; 5° le col de Cadibone [2] ou Bocchetta d'Altare, entre Ceva et Savone ; 6° le col de Giovi [3] ; 7° le mont Gottero.

L'Enchastraye ou pointe des Trois Evêques [4] (2,955 mètres d'altitude), qui forme aujourd'hui la limite des départements des Basses-Alpes, des Alpes-Maritimes et de l'Italie, a pour elle l'autorité de Pareto dans la *Descrizione di Genova e del Genovesato* (1846). Le Gottero [5], à l'autre extrémité de la ligne que nous avons à parcourir, a été proposé tout récemment par un savant éminent, M. Issel, professeur à l'université de Gênes, dans sa *Liguria geologica e preistorica.*

En principe, tout sommet de montagne doit être exclu, car, comme a dit M. Marinelli, « la montagne elle-même, qui représente une unité géographique », ne saurait être attribuée moitié à un système moitié à un autre. Le Gottero, que M. Marinelli ne discute pas autrement, a le grand tort sans doute à ses yeux, comme aux nôtres, d'être englobé visiblement dans l'Apennin, ainsi que le démontrera la suite de cet exposé.

Mais l'Enchastraye est bien, elle, en pleines Alpes, et il ne servirait à rien, pour se mettre en règle, de se rejeter sur les cols de Lausanier ou de Puriac. La géographie et la géologie sont unanimes contre eux; car il suffit, d'une part, de noter les altitudes de nombreux sommets entre l'Enchastraye et le col de Tende (contentons-nous de nommer l'Argentière, 3,297 mètres, le Clapier 3,046), et d'autre part de constater que ce sont les terrains sédimentaires, depuis le carbonifère jusqu'à l'éocène, qui s'étendent vers

1. A reçu son nom de *Tenda*, commune (Cuneo, Piémont) comprenant 6 villages et quelques habitations éparses. Superficie 19,341 hectares. Population 1,882 habitants.
2. *Cadibone* est une fraction de la commune de Quigliano, Ligurie, province de Gênes, arrondissement de Savone.
3. *Giovi*, fraction de la commune de Mignarego, Ligurie, province de Gênes (Voir Amato Amati, *Dizionario corografico dell' Italia*, Milan, Vallardi).
4. Voir la carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e, feuille 78 (2), Argentara.
5. Carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e, feuille 84 (3), Varese Ligure.

Digitized by Google

la mer entre Oneglia et Savone, pour rejeter toute la théorie de M. Pareto. La simple et douce inflexion de la ligne de partage des eaux de la chaîne ne doit pas nous faire hésiter, car « dans la grande courbure que celle-ci forme, ces inflexions sont incessantes et se remarquent à chacun des nœuds de quelque importance auxquels elle donne naissance ».

Le col de Tende[1] a été adopté par de Roon, dans ses *Grundzüge der Erde Völker und Staatenkunde*, comme limite entre les Apennins et les Alpes ; mais il n'est pas plus recevable que l'Enchastraye. Ce col a 1,873 mètres d'altitude ; par delà apparaissent les puissants groupes de Marguareis et de Mongioje (2,649 et 2,631 mètres), et nous ne nous attarderons pas à citer ici d'autres sommets analogues. Ce sont bien les Alpes qui poursuivent leur développement. Il n'y a d'ailleurs à signaler aucune déviation de la ligne de partage des eaux, et vraiment la vallée de la Roya est une cluse trop étroite, malgré l'inflexion d'une partie des alignements montagneux, pour qu'on admette la division proposée. La géologie elle-même s'y opposerait.

La chaîne dont le mont Bertrand (2,482 mètres)[2] occupe le beau milieu, de la Testa Ciaudon et de la cime de Marguareis (2,649) au mont Saccarello (2,200) ; elle se maintient à une telle hauteur (le col des Seigneurs a lui-même 2,000 mètres, et c'est le point le plus bas) qu'elle marque, comme le dit le judicieux observateur, un relèvement, non une dépression ; elle sert de liaison à ce qui précède et à ce qui suit des Alpes-Maritimes. Ces trois sections consécutives ont d'ailleurs le même caractère géologique.

C'est Saluzzo dans *Le Alpi che cingono l'Italia* (Turin, 1845) qui semble avoir adopté ce nom : *Monte dello Schiavo*[4], et qui a fixé ce point comme la limite des deux chaînes. Il avait été frappé du grand nombre de rivières qui en découlent, ce qui n'autorise en rien sa théorie. Quant à son assertion que la formation granitique cesse presque complètement au Monte dello Schiavo, elle est erro-

1. Voir carte d'Italie, de l'Institut topographique militaire, feuille 91 (3), Tenda.
2. Carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e, feuille 91 (3), Tenda. Voir G. Marinelli : *Da Cuneo a Ventimiglia attraverso il col di Tenda*, extrait de l'*In alto*, bulletin de la Société alpine du Frioul, Udina, 1893.
3. Carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e ; feuilles 91 (1), Fabrosa-Soprana ; 91 (2), Ormeo ; (3), Tenda ; 92 (4), Garessio.
4. Carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e, feuille 92 (4), Garessio.

Digitized by Google

née; il est facile de reconnaître, la carte géologique en main, que le gneiss et les schistes cristallins s'étendent beaucoup au levant, çà et là même jusqu'au nord de Gênes. Ajoutez que le point le plus bas de la ligne de faîte, correspondant au sommet de la route de Garessio à Zuccarello, n'est pas inférieur à 965 ou 912 mètres, quand plus à l'est on trouve un grand nombre de cols beaucoup moins élevés, tels que celui de Cadibone (495), la passe del Giovo (522), la passe del Turchino (594), la Bocchetta (772), la passe de Giovi, enfin (472). Inutile de s'arrêter à une variante, le col de Nava (937 mètres), d'Albenga au Tanaro.

On le voit, il ne reste plus en présence que deux candidatures : le col de Cadibona ou Bocchetta d'Altare (ou de Carcare), qu'emprunte la route provinciale de Savone à Ceva, et le Passo di Giovi, au nord de Gênes, sur la route qui joint cette capitale à Serravalle Scrivia.

Strabon (IV, c. 6, 1) semble avoir indiqué le col de Cadibone comme séparation entre l'Apennin et les Alpes[1]. En tout cas, Napoléon Bonaparte, « esprit merveilleux, dit M. Marinelli, tant pour lire les lignes morphologiques fondamentales d'un pays que pour savoir les utiliser », Napoléon Bonaparte, dis-je, n'a pas hésité; il a vu et désigné clairement le col de Cadibone comme le point le plus bas des Alpes et de l'Apennin. « Depuis le premier col, celui de Cadibone, dit-il, les Apennins vont toujours en s'élevant, par un mouvement inverse à celui des Alpes, jusqu'au centre de l'Italie. »

Ce n'est pas qu'il n'y ait lieu à controverse. M. Émile Levasseur dans *les Alpes et les grandes ascensions*, a pu écrire (p. 146) :

« La nature n'a pas marqué de séparation nette entre les Alpes et les Apennins. Le chemin de fer de Savone à Mondovi, que nous avons pris pour centre des deux systèmes, en est la preuve : *il n'a trouvé aucune dépression continue du sol pour tracer la voie.* Les ingénieurs ont dû lui frayer un passage à force de travaux d'art en passant sur le flanc des montagnes, dont la voie franchit les vallées par des viaducs et les contreforts par des tunnels; ils l'ont fait passer de vallée en vallée en perforant les crêtes. De Savone à Ceva la distance est de 76 kilomètres et le nombre des tunnels est de vingt-huit; le terrain est donc très accidenté, quoique les sommets n'aient qu'une *médiocre hauteur.* »

1. Carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e, feuille 92 (1), Finalburgo, et feuille 81 (2), Cairo Montenotte.

Digitized by Google

N'est-ce pas dans cette « médiocre hauteur » des accidents topographiques, si variés d'ailleurs, qu'est le sérieux « privilège du col de Cadibone ? » Peut-être M. Marinelli n'a-t-il pas assez insisté sur ce point. Ce qu'il montre très bien, c'est que la chaîne de partage des eaux forme à la « selle » de Cadibone un coude assez significatif. Un tel coude ne se constate pas pour le Giovi[1].

Mais le Giovi, dira-t-on, n'est haut que de 472 mètres, tandis que Cadibone est à 495 mètres. Toutefois cette dernière altitude est controversée, car les cotes 450 et même 436 ont été également accréditées.

M. Marinelli n'accorde pas à cette controverse plus d'importance qu'elle n'en possède en réalité. Il se range à l'avis du capitaine Roggero : il faut, toutes choses égales, ou à peu près égales d'ailleurs, donner la préférence à la dépression la plus large et la plus étendue. Le col de Cadibone « est le point le plus bas d'une dépression générale de 900 mètres, large de 30 kilomètres et plus (entre le mont Alto 955 mètres, et le mont Beigna 1,287). Au col de Giovi, la dépression générale 900 mètres n'a plus que 10 kilomètres de largeur (entre le mont Lecco, 1,072 mètres, et le mont Maggio, 979). Bien plus : si du col de Cadibone, pris pour centre, on décrit un cercle de 32 kilomètres de diamètre, la circonférence touche le mont Settepanni (1,391 mètres) au sud-ouest et le mont Beigna (1,287) au nord-est, tous les deux sur la ligne de partage.

Dans tout l'espace qu'occupe cette circonférence deux sommets seulement excèdent 1,000 mètres, le Plan de' Corsi et le mont Ronco di Maglio (1,028-1,038), tous les deux dans le voisinage du Settepanni. Et sur le versant maritime, le point le plus élevé va seulement à 700 mètres, sur le versant du Pô seulement à 800 mètres. Tandis que si du col de Giovi on décrit un cercle de 32 kilomètres également, on englobe plus de dix sommets dépassant 1,000 mètres, dont quatre sur la ligne de soulèvement dont fait partie le col. Au sud et au nord de ce col même, il y a beaucoup de hauteurs allant au delà de 900 et de 1,000 mètres.

Comme le dit M. Marinelli : d'un côté nous avons une croupe ample et étendue, de l'autre, une sorte d'entaille étroite, flanquée d'importantes hauteurs.

On peut, il est vrai, faire valoir certains arguments en faveur du

1. Carte d'Italie de l'Institut topographique militaire, au 1/100,000e, feuille 82 (1), Voltaggio.

Digitized by Google

Passo di Giovi. Rappelons, par exemple, que de Coni à Savone la distance rectiligne est de 50 kilomètres, pendant que, entre Serravalle Scrivia, où commence la plaine de Marengo, et Gênes, il n'y a, en ligne droite, que 32 kilomètres d'intervalle. En outre, c'est sous le méridien du Giovi que se dessine franchement la péninsule italique ou apennine. Si on suppose un exhaussement de 200 mètres des eaux de la mer Tyrrhénienne et de la mer Adriatique, tout le réseau inférieur et moyen du Pô, jusqu'à Turin, à l'exception des monts Euganei, des Berici et de la tour de Solférino, serait submergé. La mer baignerait les flancs de l'Apennin septentrional suivant une ligne qui de Rimini se développerait parallèlement à l'antique voie Émilienne, au sud de celle-ci, en donnant naissance à autant de golfes ou baies qu'il y a de vallées débouchant du nord. Le plus important correspondrait à celle de de la Scrivia. Un isthme, large de 20 kilomètres, haut de 272 mètres au maximum, séparerait en ce point les eaux de la mer Tyrrhénienne de celles de l'Adriatique, faible liaison persistante entre le continent et la péninsule. Mais, même dans cette hypothèse, l'isthme de Cadibone, large d'à peine 30 kilomètres, l'emporterait en ténuité et en longueur, avec un rehaussement de 400 mètres ! Suppositions un peu gratuites dans l'espèce : car il faudrait alors mettre sur les rangs la ligne Serravalle-Genova qui, dans l'état actuel, ne dépasse pas 32 kilomètres; que dis-je ? la ligne Ovada-Voltri, qui atteint à peine à 24 kilomètres.

Si on fait appel à la géologie, dans le cas en litige, on se trouve fort embarrassé. Sans doute les Alpes et les Apennins sont nés de poussées orogéniques diverses, comme suffirait à le démontrer la direction opposée des principales chaînes qui les constituent. Mais, dit très bien M. Marinelli, dans les dernières périodes géologiques, elles ont eu à supporter une série d'actions communes, qui les ont simultanément soulevées ou déprimées. D'où cette conséquence que les couches supérieures les plus récentes se sont confondues et apparaissent identiques. De là les hésitations, et aussi les divergences, si accusées, de géologues consommés, de Pareto à Issel, en passant par Saluzzo, Neumann, Stefani, Franchi et Suess, qui, s'appuyant sur la géologie ou sur la géognésie, ont émis des avis si opposés, on vient de le voir.

Des topographes, MM. Roggero et Porena, et un géologue, M. Franchi, pour ne parler que des savants italiens, semblent avoir

Digitized by Google

résolu ce problème par l'observation suivante : c'est près de Cadibone qu'est une sorte de région neutre, où l'on ne saurait dire si a prévalu la poussée S.-O. — N.-E., ou la poussée N.-E. — S.-O., origine de l'Apennin d'une part, des Alpes Maritimes de l'autre.

N'y a-t-il pas là un indice certain, une *démonstration*, ou plutôt une *monstration* pour quiconque sait regarder?

Aussi adhérons-nous — sans nous arrêter plus longtemps aux raisonnements topographiques, un peu ténus, qu'a institués vers la fin M. Marinelli, — aussi, adhérons-nous sans restriction aux paroles de M. le capitaine Roggero [1] :

« Celui qui a l'habitude de confronter la carte avec le terrain comprend, mieux que n'importe quel peintre, les paysages typiques des diverses régions montagneuses. Du point culminant de l'Apennin septentrional, portant ses regards du col de Cadibone à celui de Giovi, il dira sûrement : les altitudes, la nature du sol, la disposition des couches de terrain, les eaux, la faune, la flore, l'air, la lumière, tout réuni me confirme que ce ne sont plus là les Alpes [2]. »

Ainsi, c'est l'œil qui, en dernière analyse, est et doit rester le grand nomenclateur géographique :

Arbiter est oculus quando loca voce notantur.

L'œil lui-même est à l'occasion fortifié par la topographie scientifique qui décrit tout « *in numero et in mensura* ».

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. *La linea di divisione fra le Alpi et gli Apennini*, dans la *Geografia per tutti*, n° du 16 avril 1892.

2. Chi ha l'abitudine di confrontare sempre le carte col terreno, arriva facilmente a scoprire l'armonia delle parti che costituiscono un tutto geografico. Egli, meglio di qualunque pittore, può comprendere i paesaggi tipici delle varie regioni montuose, e della vetta più alta dei monti, tra il colle di Cadibona e i Giovi, girando lo sguardo, la disposizione degli strati, le acque, la fauna, la flora, l'*aria*, *la luce*, tutto insomma mi conferma che non sono nelle Alpi.

Digitized by Google

LES KOURDES

Aux confins de l'Asie turque et de la Perse s'étend une vaste région montagneuse, inclinée du nord-ouest au sud-est du lac de Van au Chatt-el-Arab et de l'Elwend à l'Euphrate, aride et nue en maints endroits, fraîche et verdoyante en d'autres, Suisse et Sahara, tour à tour brûlée par un soleil de feu et glacée par des vents sibériens. C'est le Kourdistan.

Le Kourdistan se divise en Kourdistan turc, ayant Diarbekr, Van, Mouch, Kerkouk et Souleïmanié pour villes principales, et en Kourdistan persan.

Celui-ci forme 5 provinces : Kermanschah, Hamadan, Sihnè, Bouroudjird et Bidjar-Guerrous. Du côté turc le Kourdistan persan est séparé des vilayets de Van et de Mossoul par le Pouchti-Kouh, longue chaîne de montagnes parallèle au Tigre et à la Kerkha, par l'Anarieh-Kouh, sa continuation vers le nord ; par le Chirwan-Roud ou Diyalah-Sou, et par le massif montagneux de l'Auroman-Kouh, de l'Azmir-Kouh et du Tchihil-Kouh, qui s'étend sur les districts de Serdachi, de Banna et de Souleïmanié. Le district kourde de Serdachi ou Sèrdècht est disputé par les Turcs aux Persans : c'est une position stratégique de premier ordre qui mettrait aux mains des Turcs une route directe sur Ourmi et Tèbriz.

Du côté persan le pays kourde est une région de hautes montagnes coupées de vallées sauvages et fertiles surtout vers Kermanschah, rappelant souvent les sites suisses et savoyards. La faune y est d'une grande richesse : outardes, perdrix grises, perdrix d'Égypte, canards, bécasses, ramiers, cailles, alouettes, lièvres, sangliers, loups, renards, moufflons et ours y pullulent. Les rivières sont poissonneuses : on y trouve des truites d'une grosseur merveilleuse. C'est un pays de toute richesse en marbres variés, en argile fine et tendre, en cuivre, en étain, en fer, en mercure, en sel gemme ; mais rien n'est exploité. Le climat kourde est très froid en hiver en raison de l'élévation et de l'exposition aux bises glaciales

Digitized by Google

du nord : les neiges tombent abondamment, bouchent les cols, cachent les routes, ensevelissent souvent les caravanes dans d'épouvantables tourbillons. En été, le soleil est brûlant.

Le peuple montagnard qui habite ces régions descend des Καρδουχοι de Xénophon, des Κυρτιοι de Strabon, des *Cordueni* ou *Gordyœi* de Pline. Eux s'appellent *Kourd*, mot dont le pluriel arabe est *Askrad*. L'origine des Kourdes est fort incertaine. On a voulu voir en eux les descendants des Parthes mêlés aux Médo-Perses. Mais il est à remarquer que les Parthes, iraniens, mais scythes, ont de tout temps été cantonnés dans la région qui comprend aujourd'hui le Khorassan et le Mazenderan oriental, que ce ne fut qu'une de leurs tribus, les *Ashkahs* ou *Ashkanyans* d'où sont sortis les Arsacides, qui commanda en Perse, que les autres tribus ne paraissent pas avoir jamais quitté leurs montagnes du nord-est et ont dû être absorbées dès une haute antiquité par des peuplades de race mongole. Zoroastre, qui appelle le pays parthe *Fradadafshou*, Elien, Etienne de Byzance, Diodore, Denys d'Halicarnasse, Pomponius Mela placent aussi le pays parthe au nord du Grand Désert Salé, vaste étendue infranchissable et coupant nettement l'Iran en deux parties qui ont toujours eu peu de rapports entre elles. Enfin, les mœurs parthes telles qu'elles nous sont connues par les récits des Grecs et des Romains ne ressemblent en rien aux mœurs des Carduques décrites par Xénophon.

Selon certains historiens, les Kourdes auraient une origine chamo-sémitique : ils descendraient d'esclaves fugitifs de Ninive et de Babylone, appartenant par conséquent à toutes les races diverses soumises par les Assyriens ; leur nombre aurait été grossi des déserteurs de nations scythiques, car les invasions mongoles et tatares ont touché ces montagnes ; ils ne formeraient donc pas une race homogène et ce qui affirmerait encore le décousu de l'agglomération des Kourdes, vrais Cosaques de l'Iran, ce serait qu'au contraire des Parthes, des Afghans, des Turcs et des Perses, ils n'ont jamais pu se réunir, se resserrer en un seul peuple et n'ont jamais cherché à établir leur domination sur leurs voisins. Ils n'ont fourni que des individualités brillantes telles que Saladin et Nadir-Chah.

Cette théorie pèche par plus d'un point. Il est essentiellement faux de prétendre que les Kourdes soient un peuple sans homogénéité et sans langue caractéristique. Il y a une nation kourde, un

Digitized by Google

peuple kourde qui ne tient aucun compte de la frontière qui le coupe en deux tronçons et le fait Turc à l'ouest, Persan à l'est. Il est facile de s'en rendre compte en étudiant les diverses guerres auxquelles ont été mêlés les Kourdes. Une fraternité étroite règne entre l'homme de Sihnè et celui de Souleïmaniè et ce qui se passe à l'est du Pouchti-Kouh a son contre-coup immédiat à l'ouest. Il n'y a pas plus de différence entre le Kourde persan et le Kourde turc qu'entre le Berbère du sud algérien et celui du sud marocain. Comme le Berbère le Kourde est nomade; il passe, sans se soucier des questions de nationalité, de Turquie en Perse et de Perse en Turquie, selon ses besoins ou l'humeur du jour. En août 1891 un chef kourde persan enleva à Tèbriz une jeune fille arménienne, protégée anglaise. Sur les réclamations de l'Angleterre, la Perse envoya quelques troupes contre le ravisseur. Plus de 600 Kourdes accoururent de Turquie à Saoudj-Bourlak se grouper autour du chef kourde persan : le consul ottoman fut souffleté et injurié... et la jeune fille resta musulmane. Le Kourde n'est ni Persan ni Turc, il est Kourde, et si quelque tribu kourde est menacée, le Kourdistan tout entier est prêt à se soulever pour la défendre. Il y a donc une nation kourde qui a conscience de son individualité; de plus, il y a une langue kourde très caractéristique, présentant au nord et au sud, à l'est et à l'ouest du pays des caractères communs; le complément direct se conjugue, non le verbe, les déclinaisons manquent, la prononciation est dure et gutturale. Cette langue n'a fait que subir l'influence des langues supérieures, ses voisines : elle s'est mélangée de mots turcs dans le nord et de mots arabes et persans dans le sud; il y a même telle ville du Kourdistan turc, comme Seerd, où l'on ne parle que l'arabe. C'est ce qui a pu faire croire à l'existence de dialectes complètement dissemblables; le fond de la langue est partout le même. Le type kourde lui-même ne varie pas : il est identique dans toutes les parties du Kourdestan. C'est le type de l'Aryen primitif, de grande stature, aux traits nobles et accentués, cheveux noirs, grands yeux noirs légèrement bridés parfois, nez grand, mince et recourbé, lèvres fines, visage osseux.

Les Kourdes sont au nombre respectable de 3,000,000 dont environ 1,700,000 sur le territoire persan. Au temps de la conquête arabe, ils semblent avoir été beaucoup plus nombreux en Perse; ils est probable qu'ils ont été refoulés peu à peu vers l'ouest dans

Digitized by Google

les montagnes. Ils formaient, selon l'arabe Yakout, au XIIIe siècle, plus de 100 tribus et étaient répandus dans tout le Fars; les géographes arabes Iln-el-Fakih, Beschari, Yakout, Isthakhri ont écrit que la population kourde disséminée dans le Fars comptait 500,000 tentes. Ces Kourdes campaient, été comme hiver, auprès des pâturages, à la façon des Arabes nomades; les localités qu'ils habitaient prenaient le nom de *Remm* (au pluriel *Remoum*); les environs de Chiraz en comptaient plusieurs. Ils ont disparu, mais les Kourdes ne sont pourtant pas exclusivement cantonnés aujourd'hui dans le pays auquel ils ont donné leur nom : on en trouve de nomades en Transcaucasie, le long de l'Araxe; ils ont aussi débordé sur l'Azerbaïdjan et l'on en rencontre dans le Sahend et dans le Kara-Dagh. Mais il ne faudrait pas les confondre avec des nomades d'aspect analogue tels que les Chah-Sèvend ou *Tentes Noires*, les Illiâts et les *Sousmaniè:* ces derniers, de race inconnue, rappellent nos Bohémiens et sont très méprisés dans tout l'Orient qu'ils fournissent de danseuses et de musiciens ambulants.

Le Kourde est très intelligent, plus intelligent que le Turc et le Persan et plus facile à civiliser. Fixé, il devient agriculteur laborieux et habile. Mais sa réputation de bravoure est fort usurpée : le Kourde est plutôt lâche, il tue par derrière, c'est un bon assassin. Le proverbe kourde lui-même dit : « Quel est le fils de chien qui ne détalerait pas quand les balles lui sifflent aux oreilles? » Le Kourde a ses vendettas comme le Corse : il s'embusque dans la forêt d'arbres d'un mètre de haut boursouflés de noix de galle, et vous tire adroitement dans le dos. Ces braves se battent à la façon des héros d'Homère : ils s'invectivent à distance, se distribuent d'épouvantables injures, dénigrent et vantent réciproquement leurs poignards, puis s'en vont tranquillement chacun de leur côté jusqu'à ce que l'occasion se présente de s'envoyer une balle en toute sécurité. Les Kourdes passent leur temps à s'entredévorer de tribu à tribu et aucune aptitude générale à leur race ne les porte à se hausser au rang de nation conquérante; lorsque leurs incursions prennent un certain caractère de gravité, c'est qu'ils sont poussés et payés par une des nations dont ils font théoriquement partie. La Perse et la Turquie excellent à jouer du Kourde, et par l'intermédiaire de ces belliqueuses tribus, se trouvent en lutte presque continuelle; elles ont aussi recours aux Kourdes pour se débarrasser de temps à autre des Arméniens, quand ceux-ci

Digitized by Google

deviennent gênants. Ce sont les exécuteurs des hautes œuvres du Chah et du Sultan. La terrible révolte kourde qui mit, en 1880, en péril l'Azerbaïdjan avait été suscitée par la Turquie : Ourmi, Binab, Saoudj-Boulak furent assiégées, Tèbriz était menacée, 14,000 Russes étaient déjà concentrés à Djoulfa sur l'Araxe. La mort du cheihk Obéid-Ollah, traîtreusement assassiné dans une entrevue par le général persan Emir-Nezam, dispersa les Kourdes qui sont prêts à recommencer leurs exploits le jour où un ordre venu de Constantinople les lancera en avant. Les Kourdes sont pourtant faciles à effrayer quand ils sentent qu'ils ont affaire à plus forts qu'eux, et les gouverneurs persans, qu'ils haïssent du fond du cœur, ne les contiennent que par la terreur en brûlant par ci par là leurs villages bien vite relevés, et à grands renforts d'exécutions et de supplices.

Les Kourdes sont grands pillards et brigands finis, mais brigands d'une excessive prudence. Ils dévalisent souvent les caravanes, mais alors ils se mettent 2,000 cavaliers contre 100 âniers ou chameliers et si quelques hommes résolus leur tiennent tête ils prennent le large au grand galop, dans les rochers, dans les fondrières, sur leurs petits chevaux musculeux, admirables de légèreté et de sûreté de pied. Ils ont, en général, une peur salutaire des « Frenghi » ou Européens qu'ils savent supérieurement armés, mais leur passion pour le vol peut très bien les enhardir à s'attaquer à eux; ils convoitent tout ce qui brille; pour une chaîne de montre, pour un bouton de cuivre, pour un clou, ils sont prêts à frapper du kandjar. Leurs luttes fratricides ont ruiné leur pays. Au fur et à mesure que les armes à feu se perfectionnent, les distances augmentent entre villages ennemis. Au temps des armes primitives, alors que les Kourdes se contentaient de leurs boucliers ronds en peau d'éléphant ou de rhinocéros et de leurs longues lances de bambou, un simple ruisseau séparait les villages; mais de siècle en siècle les villages reculent, s'éloignent prudemment l'un de l'autre, laissant entre eux les traces de leurs vergers abandonnés et ruinés. Aujourd'hui les Kourdes ont pour armes de bons martinys (ils en ont pris 10,000 pendant la guerre turco-russe), un arsenal de pistolets à la ceinture et un ou deux poignards à lame courbe appelés kandjars. Aussi la destruction marche de plus belle. Seule la fécondité de la race lui permet de subsister en dépit des égorgements perpétuels auxquels elle se livre. Les enfants pullulent

Digitized by Google

chez certaines tribus : un village du district de Sihnè est peuplé par les familles des fils et petits-fils d'un seul homme ; cette grande famille habite 150 maisons. Mais que l'ennemi survienne un jour, les maisons flamberont, avec elles les arbres et les moissons, et il restera cinq ou six hommes. D'autres tribus, par contre, usées par les guerres, ont un ou deux enfants au plus par famille : elles sont destinées à disparaître sous peu. Telles sont les Maingours et les Mâmechs. Citons parmi les principales tribus les Balbas ou Bilbos du Lahidshan, dans la région des sources du petit Zab, les Herki, les Padjikis (Ourmi), les Chek-Kâhs, les plus pillards de tous (Selmas), les Hamavands (entre Kerkouk et Souleïmaniè), qui, malgré leur petit nombre (400 cavaliers), sont fort redoutés.

Le costume kourde ne manque pas d'un certain pittoresque. Le Kourde aime les couleurs brillantes, les rayures ; toujours à cheval, toujours en campagne, il n'a pas les vêtements amples, les longues robes et les lourds manteaux des Persans. Un pantalon à la houssarde, des souliers pointus à pointe très recourbée, une jaquette en poil de chameau, serrée, sans manches et ouverte par devant, un gilet de couleur voyante, une énorme ceinture garnie d'un arsenal de poignards et de pistolets, un bonnet conique autour duquel s'enroule en turban un foulard de soie, composent son accoutrement. Les femmes kourdes sont parfois fort belles et grandes, en général. Au contraire des Persanes et des Turques, elles ne sont pas voilées. Elles portent, à l'intérieur, une jupe courte et une veste voyante qui laisse le ventre nu, une petite calotte rouge ou bleue entourée d'un turban noir d'où pendent des coquillages, de la verroterie, aux poignets des anneaux et sur la poitrine des amulettes et un petit miroir. Elles fument le kâlian, l'opium, le haschich, ce qui, avec les rudes travaux des champs et de la maison, leur apporte une vieillesse précoce. Elles se marient vers 9 ou 10 ans. Une femme ordinaire coûte 30 tomans (environ 225 fr.) ; les mieux reviennent à 2 ou 300 tomans (1,500 à 2,650 fr.). Se marier, au Kourdistan, est, en effet, acheter une femme. Un mariage kourde n'est pas sans être curieux : le jour des noces les hommes et les femmes, parents des époux, se livrent séparément à d'échevelées danses en rond accompagnées de cris épouvantables, de chants et de coups de fusil. On chante « ce qui doit se passer ». Les Kourdes logent dans de petites huttes rondes

Digitized by Google

percées d'un trou au sommet; le foyer est au milieu de la hutte; là-dedans s'entassent chiens, moutons, hommes, femmes et enfants. Semblable promiscuité n'est pas faite pour relever le niveau moral de ces demi-sauvages.

Tel est le Kourde. Le Kourde est musulman sunnite de nom, mais il se rit de sa religion. Mahomet n'ayant jamais pillé ni assassiné, n'est pour lui qu'une femmelette dont il faut laisser le culte au Persan de la plaine. Cela n'empêche pas de traiter d' « impur » et de « fils de chien » l'Arménien son voisin et de lui faire une guerre sans merci au nom de Mahomet. Cent mille Kourdes environ sont nestoriens, de nom, mais leur religion, que ce soit le mahométisme ou le christianisme, est mêlée d'un paganisme grossier, où les fées, les djinns, les péris jouent un grand rôle. Malgré tous ses vices, le Kourde est hospitalier, mais il comprend l'hospitalité à sa façon : il est difficile d'être reçu chez lui, mais une fois accepté comme hôte on est chose sacrée... tant que l'on est sous la tente où il vous héberge. Un Kourde sera aux petits soins pour son ennemi si cet ennemi devient son hôte, mais il lui enverra une balle dans le dos dès qu'il aura franchi le seuil de sa porte. Intelligente, indisciplinée, pillarde et d'une bravoure très modérée, telle est cette population originale, encore bien mal connue, et qui descend peut-être de la population primitive de l'Iran refoulée dans les montagnes par l'invasion des Iraniens auxquels ils se mêlèrent plus ou moins ainsi que plus tard aux Arabes, aux Mongols et aux Turcs.

EDMOND LE COINTE.

Digitized by Google

LE

DÉFILÉ DU BAS-DANUBE

DEPUIS BÁZIÁS JUSQU'A ORSOVA

(SUITE)

XI

DIXIÈME SECTION (V. CARTE 17)

Passe de Kazán.

L'ouverture en V, par où s'échappe le Danube, à l'extrémité de la section précédente (V. t. XXXIII, p. 182, l. 21), constitue — le lecteur le sait déjà — l'entrée de la passe (pass[1], engpass[2]) de Kazán[3], qu'on peut aussi définir un étroit (stromenge[4], szorulat[5], szoros[6]), un defilé[7] dans le défilé (qui se réduit ici à son minimum de largeur[8]). M. Boleszny l'appelle un « Kesselthal[9] ». Son nom s'écrit encore Kazan[10], Kasan[11], Cazan[12]. Le Danube en occupe tout le fond[13], sauf à de rares endroits[14]. Les pentes qui le bordent sont hautes[15], raides[16], souvent presque perpendiculaires[17], en partie[18] rocheuses[19], et forment alors des falaises[20] escarpées[21], toutes droites[22], qui la plupart du temps plongent à pic[23] dans l'eau[24]. Ces falaises, au relief pittoresque, sont rayées d'assises diverse-

[1] Boleszny, p. 22. — Heksch, p. 664. — Donau, p. 13. — [2] Boleszny, p. 54. — [3] Vásárhelyi, p. 14. — Szabó, p. 86. — Hunfalvy, II, p. 216. — Koch, p. 33. — Boleszny (Sz), p. 20. — Nagy, p. 243. — [4] Vásárhelyi, p. 14. — Boleszny, p. 50. — Carte au 1/75000. — [5] Hunfalvy, III, p. 204. — [6] Boleszny (Sz), p. 18. — Nagy, p. 242. — [7] Lancelot, p. 80. — [8] Hunfalvy, II, p. 216. — [9] Boleszny, p. 54. — [10] Thouvenel, p. 140. — Sazerac, p. 27. — Boleszny, p. 50. — Boleszny (Sz), p. 18. — Heksch, p. 664. — Donau, p. 13. — [11] Carte au 1/75000. — [12] Lancelot, p. 80. — [13] Vásárhelyi, pp. 15 et 16. — Boleszny, pp. 45 et 54. — Donau, p. 13. — Nagy, p. 244. — [14] Carte au 1/75000. — Szabó, p. 86. — [15] Boleszny, p. 22. — Boleszny (Sz), p. 20. — [16] Vásárhelyi, p. 15. — Boleszny, p. 45. — [17] Boleszny (Sz), p. 20. — [18] Boleszny, p. 54. — [19] Vásárhelyi, p. 15. — Boleszny, p. 22. — [20] Vásárhelyi, p. 16. — Boleszny, pp. 45 et 54. — [21] Vásárhelyi, p. 16. — Boleszny, p. 54. — [22] Nagy, p. 244. — [23] Ibid. — [24] Ibid. — Vásárhelyi, p. 16.

Digitized by Google

ment colorées, et de leurs fentes s'échappent, en courbes gracieuses, de longues guirlandes de lierre[1]. Ailleurs (partout où le roc manque), une riche végétation forestière (hêtres, noyers ou chênes) tapisse les flancs de la vallée[2]. L'effet d'ensemble est fort beau, et la passe de Kazán a déjà provoqué plus d'un éloge enthousiaste. On la déclare à l'envi un site superbe[3] — admirable[4] — magnifique[5] — le plus beau du Danube[6] — le plus pittoresque du défilé[7] — du Bas-Danube[8] — du Danube entier[9] — un site plein de grandeur[10] — le plus grandiose du Danube[11] — et (sous ce rapport) presque sans rival[12]. Quant au spectateur, il est « surpris[13] » « ravi[14] », « exalté », « hors de lui », « saisi d'admiration », « de respect[15] »; « son cœur se serre », « son âme tombe en stupeur[16] ».

Le calme est absolu, dans la passe de Kazán; mais, à l'approche du steamer, les aigles qui, en grand nombre, nichent, par familles, dans le creux des rochers, s'élancent et planent, effarouchés, dans les airs[17]. — C'est le matin, au printemps, qu'il fait bon de venir ici, avant l'heure où le soleil aspire le parfum des fleurs.

La flore de la passe est très riche[18].

Presque partout, la route Széchenyi, munie d'un parapet, rase le bord de l'eau, dont elle dépasse à peine le niveau[19]. Presque partout aussi[20] elle est creusée dans le roc[21], qui parfois s'avance au-dessus en forme de plafond[22]. Nous avons déjà dit (V. tome XXVI, pp. 114 et 115) que sa construction a exigé de grands travaux dans la passe de Kazán. L'ancienne route, mauvaise et peu sûre[23], faisait un détour considérable[24] à travers quatre montagnes[25] et autant de vallées[26]. Parallèlement à la route Széchenyi, mais sur la rive opposée, au pied[27] des falaises[28] du versant serbe[29], on remarque les traces[30] importantes[31] d'un autre chemin[32] qui paraît avoir été également taillé[33] dans le roc[34]. C'était la voie romaine[35], inutile de le dire. Dans la passe de Kazán, cette voie présentait le même aspect qu'elle

[1] Boleszny, p. 54. — [2] Boleszny, p. 54. — [3] Ibid. — [4] Hunfalvy, t. III, p. 204. — [5] Thouvenel, p. 142. — [6] Nagy, p. 243. — [7] Szabó, p. 86. — Hunfalvy, t. II, p. 216. — [8] Boleszny, p. 50. — [9] Donau, p. 13. — [10] Thouvenel, p. 142. — [11] Donau, p. 13. — [12] Boleszny, p. 54. — [13] Szabó, p. 86. — Hunfalvy, t. II, p. 216. — [14] Vásárhelyi, p. 15. — [15] Boleszny, p. 54. — [16] Nagy, p. 243. — [17] Boleszny, p. 54. — [18] Ibid. — [19] Heksch, p. 665. — [20] Notes personnelles. — [21] Szabó, p. 86. — [22] Boleszny, p. 54. — [23] Vásárhelyi, p. 16. — [24] Szabó, p. 86. — [25] Vásárhelyi, p. 16. — Szabó, p. 86. — [26] Ibid. — [27] Lancelot, p. 82. — Nagy, p. 244. — [28] Thouvenel, p. 140. — [29] Ibid. — Lancelot, p. 81. — Boleszny, p. 54. — Nagy, p. 244. — [30] Thouvenel, p. 140. — Boleszny, p. 54. — Nagy, p. 244. — [31] Ibid. — [32] Thouvenel, p. 140. — Lancelot, p. 81. — Boleszny, p. 54. — Nagy, p. 244. — [33] Thouvenel, p. 140. — Lancelot, p. 81. — [34] Thouvenel, p. 140. — [35] Sazerac, p. 27. — Boleszny, p. 54.

Digitized by Google

avait en général dans tout le défilé et que nous avons indiqué plus haut (V. t. XXVI, p. 117). D'après M. Nagy, du moins, elle était creusée dans le roc sur une largeur de 4 à 5 pieds[1] (d'une toise, dit M. Boleszny[2]), et, sur une largeur à peu près égale, surplombait le fleuve au moyen d'un plancher[3] complémentaire[4]. Les poutres qui formaient cette espèce de balcon, disposées bout à bout le long de la falaise, reposaient sur d'autres poutres transversales longues à peu près d'une toise, fichées dans le roc à l'aide de trous quadrangulaires, et maintenues en outre par des arcs-boutants qui à leur tour s'appuyaient par leur extrémité inférieure à des entailles pratiquées également dans le rocher, une toise plus bas. La distance verticale entre le fleuve et la route n'était que de quelques pieds[5]. Les entailles où s'appuyaient les arcs-boutants, et les trous supérieurs destinés aux poutres transversales seraient encore visibles çà et là[6]. Il est certain que sur plusieurs points de la passe le pied des falaises de droite est marqué de grands[7] trous[8] carrés[9] régulièrement espacés sur une ligne horizontale d'une assez grande longueur[10]. Le défilé du Bas-Danube en a déjà offert des exemples (V. t. XXVII, p. 428). D'après une hypothèse reproduite par M. Lancelot, les trous de la passe de Kazán n'auraient pas eu tout à fait la destination que leur prête M. Nagy; ils n'auraient servi qu'à installer un plancher provisoire, indispensable pour commencer les travaux de la route (de simples barques n'auraient pas offert de points d'appui suffisamment solides, à cause du courant)[11]. Dans ce système, la voie romaine, une fois achevée et débarrassée de ses échafaudages, devait se présenter sous la forme d'une corniche encaissée tout entière dans le roc, — avec son sol soigneusement nivelé, — entre la fière courbure d'une paroi intérieure montant en surplomb au-dessus d'elle, et les bornes d'achoppement ménagées au sommet de son talus extérieur, lequel tombait à pic, non moins régulier, poli avec art, et, par intervalles, flanqué d'escaliers pour permettre de descendre jusqu'au fleuve[12]. D'autres pensent au contraire que la route formait balcon dans toute sa largeur, protégée par un toit comme certains ponts de nos jours, et supportée par d'énormes poutres horizontales, au maintien desquelles auraient servi, dans ce cas, les trous visibles encore, en partie, le long des falaises[13].

[1] Nagy, p. 244. — [2] Boleszny, p. 22. — [3] Nagy, p. 245. — [4] Id., p. 244. — [5] Nagy, p. 245. — [6] Id. p. 244. — [7] Sazerac, p. 27. — [8] Ibid. — Lancelot, p. 81. — [9] Nagy, p. 245. — [10] Lancelot, p. 81. — [11] Lancelot, p. 81. — [12] Lancelot, p. 82. — [13] Sazerac, p. 27.

Digitized by Google

De quelque manière qu'ait été construit ce tronçon de la voie établie, comme on a vu (t. XXVI, p. 116), d'un bout à l'autre du défilé — la question est encore à éclaircir, — on sait du moins qu'il a été construit sous Trajan[1] (d'où son nom de route Trajane, Traján út[2]) en vue de la première campagne de Dacie[3]. Des communications directes étaient nécessaires, par eau et par terre, entre les divers camps romains postés le long du Danube[4], et la passe de Kazán obligeait à un trop grand détour[5]. Trajan fit donc prolonger à travers cette passe la route de Tibère, qui s'arrêtait en amont[6] (M. Nagy nous semble faire un contresens en attribuant à Tibère les premiers travaux de la route dans la passe de Kazán[7]). Les ouvriers furent des soldats romains[8]. Ici aussi, comme dans le reste du défilé, la principale préoccupation a été d'obtenir un chemin de halage[9]. M. Nagy croit pourtant que le nouveau chemin fut employé surtout à des mouvements de troupes pédestres[10]. Quand s'ouvrit la guerre, en 101, il était déjà terminé[11]. L'année 101[12] ne saurait donc être la date de sa construction, qui a dû prendre, évidemment, un temps considérable.

Cette voie romaine en ruine, et, sur l'autre rive, la belle route Széchenyi, ajoutent singulièment à l'effet produit sur le voyageur par les beautés naturelles de la passe. Il se mêle ici au charme de la nature le sentiment de la grandeur de l'homme, capable de telles œuvres, et la poésie de glorieux souvenirs historiques[13]. Ces souvenirs d'ailleurs ne se rapportent pas uniquement à l'époque romaine. Au point de vue stratégique, la passe de Kazán est la partie la plus importante du défilé du Bas-Danube, et des combats y ont eu lieu (entre Turcs et Impériaux) dont nous rencontrerons plus d'un vestige.

Les extrêmes d'altitude, pour les principaux sommets qui bordent la passe de Kazán, sont fixés à 500 et 600 mètres[14] par les uns, à 1500 et plus de 2000 pieds[15] (474 et plus de 632 mètres) par les autres. Hunfalvy les évalue, pour les sommets serbes seulement, à 928 et 2345 pieds (293 et 741 mètres. Hauteurs correspondantes au-dessus du Danube : 793 pieds = 250 mètres et 2210 pieds = 698 mètres)[16]. D'après la carte au 1/75000, le point

[1] Lancelot, p. 81. — Szabó, p. 86. — Boleszny, p. 22. — Nagy, p. 244. — [2] Szabó, p. 86. — Nagy, p. 244. — [3] Ibid. — [4] Boleszny, p. 55. — [5] Nagy, p. 244. — [6] Boleszny, p. 55. — [7] Nagy, p. 244. — [8] Lancelot, p. 81. — Thouvenel, p. 140. — [9] Lancelot, p. 81. — [10] Nagy, p. 245. — [11] Boleszny, p. 55. — [12] Nagy, p. 244. — [13] Thouvenel, p. 142. — [14] Donau, p. 13. — [15] Nagy, p. 244. — [16] Hunfalvy, t. II, p. 217.

Digitized by Google

culminant de la rive serbe atteint 768 mètres[1]. Cette rive domine l'autre, et cela même en dehors de la passe jusqu'à Plavisevicza[2].

La longueur de la passe a été estimée à 4500 toises[3] = 8533 m. et 4800 toises[3] = 9103 mètres. Sa vraie longueur paraît être d'environ 8800 mètres[5] (le bateau met une demi-heure à la franchir[6]). Hunfalvy ne lui accorde que 3300 toises (6258 mètres et q. ch.[7]). Il la fait commencer d'ailleurs tantôt (conformément à la réalité) en aval de Plavisevicza[8], tantôt, par une étrange erreur, au rapide de Jucz[9].

Presque partout, avons-nous dit, le Danube occupe toute la largeur de la passe. Or, celle du Danube ne dépasse pas, en moyenne, 100 toises[10] (186 mètres), et se réduit même à 85 toises[11] (161 mètres; — la *Notice sur le Danube* dit 165 mètres[12]) sur un point (mais non sur plusieurs[13]; encore moins se réduit-elle, sur plusieurs points, à 80 toises = 151 mètres, comme le prétend M. Boleszny[14]). La passe de Kazán est donc relativement étroite; elle marque même la partie la plus étroite du cours du Danube dans l'intérieur du défilé[15] (cette dernière restriction est à suppléer chez M. Nagy, qui l'a omise sans doute par inadvertance[16]).

(*A suivre.*) A. DE GÉRANDO.

[1] Carte au 1/75000. — [2] Hunfalvy, t. II, p. 217. — [3] Vásárhelyi, p. 15. — Szabó, p. 86. — [4] Boleszny, p. 56. — [5] Carte au 1/75000. — [6] Heksch, p. 664. — [7] Hunfalvy, t. III, p. 204. — [8] Id., t. II, p. 216. — [9] Id., t. III, p. 204. — [10] Vásárhelyi, p. 15. — Szabó, p. 86. — Hunfalvy, t. II, p. 216. — Boleszny, p. 54. — Nagy, p. 243. — [11] Vásárhelyi, p. 15. — Szabó, p. 86. — Hunfalvy, II, p. 216. — [12] Donau, p. 13. — [13] Hunfalvy, t. III, p. 204. — [14] Boleszny, p. 54. — [15] Id., p. 45. — [16] Nagy, p. 243.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Le Dr Hess dans l'*hinterland* de Porto-Novo. — Explorations dans l'Afrique orientale. Traités de délimitation récents. — Les Yorubas. — L'Adrar. — Un recueil des traités relatifs au partage de l'Afrique.

I

Le Dr Hess a entrepris, au mois de juin dernier, un voyage dans l'*hinterland* de Porto-Novo. Il se proposait d'explorer les montagnes situées au nord du Dahomey; les circonstances le forcèrent d'obliquer vers l'ouest et de passer par Abbeokouta.

Un télégramme a annoncé récemment qu'il avait été attaqué par les indigènes d'Okriska, le 2 août, et blessé par des flèches; mais son rétablissement est certain, et il pourra prochainement reprendre sa route.

M. Gregory, naturaliste anglais, est arrivé à Mombaze le 19 août; il revient d'une expédition au lac Baringo; il a exploré le haut cours du Tana et a fait l'ascension du mont Kenia jusqu'à une altitude de 17,000 pieds.

M. de Behr publie dans les *Mittheilungen aus den deutschen Schutzgebieten* une étude sur les tribus habitant entre le Roufidji et la Rouvoma, qu'il a eu occasion d'étudier au cours de son expédition de 1892.

La *Société d'études du Congo français* a envoyé récemment trois missions dans la région du Niari-Quillou pour examiner les conditions d'établissement d'une voie de communication entre Loango et Brazzaville. Ces missions placées sous la haute direction de M. A. Le Chatelier, assisté de M. Gobert, sont au nombre de trois : la première, qui étudiera la voie, se compose de MM. les capitaines Cornil et Goudard, le lieutenant Boidot, le Dr Alveruhe, et Michel Dolisie, chef de station au Congo français. MM. Regnault, ingénieur des mines, et Vadon, chef de poste, ont reçu une mission d'études géologiques; M. Lecomte, docteur ès sciences, et le capitaine Lamy, une mission d'études botaniques.

Digitized by Google

Le lieutenant Braulot, chargé d'une mission d'exploration dans l'*hinterland* de la côte d'Ivoire, est arrivé le 17 juin à Ouadaroma, dans le Djimini, à 60 kilomètres au sud de Kong.

Le commandant Decœur vient de quitter Grand-Popo pour remonter la rivière Mono, qui a été explorée il y a quatre ans par un des collaborateurs de la *Revue*, M. A. L. d'Albéca.

II

Un certain nombre d'accords internationaux relatifs à la délimitation des possessions européennes en Afrique ont été conclus depuis quelques mois.

Par la convention du 25 juillet, l'Angleterre et l'Allemagne ont délimité leurs possessions de l'Afrique orientale. On se souvient que l'article 1er du traité du 1er juillet 1890, complétant l'accord de novembre 1886, déterminait la frontière septentrionale de la sphère d'influence allemande. A la suite de cet accord, le sultan de Zanzibar a, avec l'assentiment du gouvernement français, cédé à l'Allemagne et à l'Angleterre celles de ses possessions continentales qui étaient situées dans la sphère d'influence de chacune de ces puissances, et qu'il avait affermées déjà pour 50 ans, partie à la compagnie allemande de l'Afrique orientale (28 avril 1888), partie à la compagnie britannique (24 mai 1887). L'article 6 stipulait d'ailleurs que toutes les lignes de démarcation seraient sujettes à être rectifiées ou précisées en raison des circonstances locales.

En conséquence, M. Smith, consul d'Angleterre et le Dr Peters, commissaire impérial, ont étudié sur le terrain la délimitation des régions comprises entre la mer et les pays du Kilimandjaro. Le résultat de leurs travaux a été soumis aux deux gouvernements; puis les négociations ont été entamées à Berlin, entre le baron de Marschall, secrétaire d'État, et le Dr Peters, d'une part; sir Edward Malet, ambassadeur d'Angleterre, et M. Smith, d'autre part.

Par un protocole du 8 juillet, MM. Smith et Peters étaient convenus d'adopter comme base des négociations les cartes construites d'après les observations de triangulation de M. Smith et d'après les levés effectués dans les environs de Ouanga par le lieutenant Fromm, de la marine impériale allemande.

La convention du 25 juillet précise, dans le voisinage de la côte,

Digitized by Google

les détails de la délimitation. L'accord de 1886 indiquait seulement « l'embouchure de la rivière Ouanga ou Oumba », et celui de 1890 « la rive nord de l'embouchure ».

Le nouveau traité fait connaître aussi le point où la ligne de démarcation doit atteindre le lac Jipe. Il définit enfin ce qu'il fait entendre par « passer au milieu des districts de Taveta et de Chagga » et « contourne la base septentrionale de la chaîne du Kilimandjaro », expressions employées dans les arrangements de 1886 et 1890.

Voici la traduction de l'arrangement, tel qu'il a été publié dans le *Kolonialblatt :*

« Sur la côte, la ligne partira du Ras Jimho et courra de là en ligne droite jusqu'au point où le parallèle de 3°40'40" coupe la rive occidentale du lac Jipe. Sur la côte, la frontière doit subir la modification suivante : elle courra à partir de l'océan Indien le long de la rive septentrionale de la crique Jimbo, de manière que la grève soit dans la sphère d'influence anglaise, jusqu'à la bouche orientale du Ngoboué Ndogo. Elle se confondra avec la rive orientale de la crique Ngoboué jusqu'à son extrémité, et courra jusqu'au point où la ligne droite indiquée plus haut du Ras Jimbo au lac Jipe rencontre la colline où se trouve le village de Jusini (art. 1er).

« A partir du point du lac Jipe indiqué dans l'article 1er, la ligne frontière suivra la rive orientale du lac, et fera le tour du côté nord, en traversant la rivière Roufou (appellation sous laquelle on comprend aussi les marais de ce nom) jusqu'à un point situé à un mille anglais à l'est de la route allemande, allant de la station de Marangou à la côte. De là, elle courra jusqu'au sommet de la colline Challa, comme l'indique la carte ci-annexée[1]. La frontière coupera ensuite le lac Challa en deux parties égales. A partir de la rive septentrionale du lac Challa, elle doit courir parallèlement à la route tracée sur la carte ci-annexée et à une distance d'un mille anglais à l'ouest de cette route jusqu'à la latitude du camp d'Ouseri. Elle sera menée ensuite parallèlement à la route qui est indiquée sur la carte comme conduisant à Laitokitok (et à une distance d'un kilomètre au sud-ouest) jusqu'au point où elle coupe le Ngare Longei (Rongei) (art. 2). »

1. Cette carte n'a pas été publiée.

Digitized by Google

III

Le territoire compris entre la Tana et le sultanat de Vitou n'était placé par l'accord de 1886 dans la sphère d'influence ni de l'Allemagne ni de l'Angleterre, mais ce même acte en reconnaissait la souveraineté au sultan de Zanzibar, qui l'afferma à la Compagnie britannique en même temps que la partie de la côte comprise entre l'Oumba et la Tana, et les îles de Lamou, Manda et Patta.

Les frontières du sultanat de Vitou, fixées par l'accord de 1886, ont été précisées par le protocole du 18 janvier 1887 (publié dans un livre bleu et dans le *Koloniales Jahrbuch* de M. Meinecke).

D'ailleurs le sultanat de Vitou a été, comme celui de Zanzibar, placé par le traité de 1890 dans la sphère d'influence anglaise.

A la suite du meurtre de plusieurs colons, une expédition fut dirigée contre le sultan par l'amiral Freemontle; le consul général sir Charles Euan Smith conclut la paix le 24 janvier 1891 avec les notables du pays.

Le 18 mars 1891, un traité (publié dans le livre bleu, *Africa*, n° 4 [1892]), a été conclu entre M. Ernest Berkeley, vice-consul de S. M. B. à Zanzibar, M. George S. Mackenzie, directeur de l'*Imperial British East Africa Company*, et les notables de Vitou (Tumo-Amori-bin-sultan-Achmed et Avatullo-bin-Hero-Somali). En voici les principaux articles :

« Les notables de Vitou..., déclarent, en leur nom et au nom du peuple de Vitou, acceptent pleinement, librement et loyalement, et reconnaissent que le territoire de Vitou est désormais sous le contrôle et sous l'administration de l'*Imperial British East Africa Company*. Ils s'engagent fidèlement et loyalement à servir l'administration de la Compagnie, à l'aider et à lui obéir (art. 1er).

« Le drapeau de la Compagnie, et non un autre, sera reconnu dans toute l'étendue du territoire de Vitou (art. 2).

« La Compagnie s'engage fidèlement à observer toutes les conditions de la paix conclue entre le peuple de Vitou et sir Charles Euan Smith, agent et consul général de S. M. B., les 23 et 24 janvier 1891 (art. 3).

« Le vice-consul Berkeley, au nom du gouvernement de S. M., déclare que la province de Vitou est formellement remise à l'administration de la Compagnie, aux termes de l'arrangement intervenu

Digitized by Google

le 5 mars 1891[1] entre sir Ch. Euan Smith, agent et consul général de S. M. B., et M. G.-S. Mackenzie, directeur de la Compagnie (art. 5). »

La Compagnie n'a pas cru devoir prolonger l'occupation du pays de Vitou. Elle l'a déclaré au gouvernement britannique; elle renonce à toute prétention sur la région comprise entre Kipini et la rivière Juba, excepté au port de Kismayou et aux îles de Lamou, Manda et Patta (lettres de la Compagnie au Foreing Office, 4 juillet 1893, et de lord Rosebery au consul général à Zanzibar, 7 juillet). Le consul général d'Angleterre à Zanzibar en assume l'administration, en qualité de haut commissaire dans l'Afrique orientale, depuis le 1er août dernier. Il l'a déclaré dans une proclamation en date du 26 juillet, et a hissé « le drapeau du protectorat » à Vitou le 31; le drapeau du protectorat de Vitou est rouge avec un petit « Union Jack » au centre.

Il faut remarquer que la Compagnie maintient un droit sur la bande littorale large de 10 milles, que le sultan de Zanzibar lui a affermée, entre la Tana et Kipini; elle n'a d'ailleurs créé aucune organisation administrative dans ce territoire. Elle conserve également l'administration des îles de Manda, Lamou et Patta, et du territoire de Kismayou, dont la souveraineté nominale appartient au sultan de Zanzibar.

Le territoire compris entre la limite septentrionale du pays de Vitou (telle qu'elle avait été définie en 1886) et le territoire de Kismayou, appartient à des tribus somalis, qui se sont placées en 1889 sous le protectorat de l'Allemagne. Celle-ci a renoncé en 1890 à ses prétentions en faveur de l'Angleterre. Cette région a suivi depuis lors le sort de Vitou : le 1er août dernier, la Compagnie a cessé d'en assurer l'administration; elle fait désormais parti du « protectorat de Vitou ».

IV

Au nord du Juba commence, d'après le traité de 1891, dont nous avons, autrefois, donné le texte ici même, la sphère d'influence italienne.

1. Le texte de cet arrangement a été publié dans le livre bleu, *Africa*, n° 9, de 1893, pièce n° 5.

Digitized by Google

L'Allemagne n'ayant pas fait valoir les traités conclus en 1886 et 1888 par la Compagnie de l'Afrique orientale, l'Italie a acquis le protectorat de toute la côte en 1888, 1889 et 1890, excepté les ports dont la souveraineté avait été reconnue au sultan de Zanzibar en 1886 et qu'il afferma à la Compagnie britannique. Celle-ci a renoncé, à la suite du protocole anglo-italien du 24 mars 1891 au bénéfice de cette concession en faveur de l'Italie. Les négociations engagées entre l'Italie et le sultan de Zanzibar viennent de se terminer.

Les arrangements conclus le 12 août 1892 et le 15 mai 1893 avec le sultan ont affermé à l'Italie l'administration des ports de la côte des Benadir pour trois ans à partir du 16 juillet dernier. Avec l'autorisation du sultan, le gouvernement italien a concédé l'administration de ce territoire à la maison Filonardi qui payera au sultan une redevance annuelle de 160,000 roupies.

V

La délimitation des possessions du Portugal et de l'État du Congo dans le Lounda a été opérée récemment, en exécution du traité du 25 mai 1891 qui partageait entre les deux États le pays du Mouata-Yamvo.

L'État du Congo a, d'autre part, étendu sa souveraineté sur le Katanga, à la suite des expéditions de Stairs et de Delcommune. MM. Dhanis et Chaltin ont affermi l'autorité du gouvernement dans la région de Nyangoué et la vallée du Lomami par leurs succès sur les traitants arabes.

VI

L'Angleterre et l'Allemagne ont conclu le 14 avril dernier au sujet de leurs possessions du golfe de Guinée un traité complétant ceux du 7 mai 1885, du 2 août 1886 et du 1er juillet 1890. Ce traité est ainsi conçu : « Par l'extrémité du *Rio del Rey* visée dans l'article 4 de l'accord du 1er juillet 1890, il faut entendre le point de jonction des bras désignés sur la carte de l'amirauté allemande de 1890 sous les noms d'Ourlisian et d'Ikankan, à la pointe N.-O. de l'île située à l'ouest d'Ozon. La rive droite du *Rio de Rey* formera la limite depuis ce point jusqu'à son embouchure près de

Digitized by Google

West-Houk. L'administration coloniale allemande s'engage à ne laisser installer aucun établissement commercial sur la rive droite. L'administration anglaise prend le même engagement en ce qui concerne la presqu'île Bakassey. »

La *Gazette de Londres* (officielle) a annoncé que le « protectorat des Rivières d'huile » porterait désormais le nom de « protectorat de la côte du Niger ».

VII

Le gouverneur de la colonie anglaise de Lagos a conclu cette année plusieurs traités avec les tribus voisines de cette colonie.

Une campagne heureuse a imposé le protectorat britannique aux Jebus; en conséquence le territoire placé sous le protectorat a pour limites, d'après une proclamation du 4 novembre 1892 : au sud, la lagune de Lagos; à l'ouest, le méridien passant par Bayekou (3°35'5" long. E. Gr.) jusqu'à sa rencontre avec le parallèle passant par Itoiki sur l'Ibou (6°44'55"); au nord ce parallèle jusqu'à sa rencontre avec l'Ochoun; à l'est enfin, le cours de ce fleuve.

Le 15 août, M. Denton, gouverneur intérimaire à Lagos, a conclu avec les Ibadan un traité confirmant celui que M. Carter avait signé le 3 février. Les Ibadan s'engagent à recevoir un résident britannique accompagné d'une force de police et à concéder le terrain nécessaire à la construction d'un chemin de fer le jour où le gouverneur de Lagos lui en fera la demande.

M. Carter avait conclu un autre traité en février, avec les Ilorin. Il avait fait confirmer par les Ibadan et les Ilorin la promesse qu'ils ont faite à sir Claude Macdonald en 1889 et violée presque aussitôt (malgré les engagements contenus dans une lettre adressée le 5 octobre 1889 à la reine Victoria par Alihou, roi des Ilorin), de ne plus faire la guerre les uns contre les autres :

Jebus, Ibadan et Ilorin appartiennent, comme les Egbas, à la grande tribu des Yorubas qui occupe tout le territoire compris entre la colonie de Lagos, le Dahomey, le Borgou et le Nupe. D'après des traditions recueillies par le sultan Bello de Sokoto et qui sont dénuées de valeur scientifique, ils seraient originaires de l'Arabie.

Digitized by Google

Ce sont des tribus belliqueuses continuellement en guerre les unes contre les autres.

Les Ilorin ont, depuis le commencement de ce siècle, un roi de race foulah et payent tribut au sultan de Noupe. Leur souverain descend d'Alimi, parent du grand sultan Haoussa Dan Todio, fondateur de l'empire de Sokoto.

Saraji, ville frontière, est en partie sous la dépendance de Noupe, en partie sous celle des Ilorin. Elle a 50,000 habitants à l'époque des marchés.

La ville d'Ilorin, d'après Barth, aurait 70,000 habitants. La population en est beaucoup moins considérable, d'après sir C. Macdonald. Les maisons sont d'infectes constructions, dans des rues pleines d'ordures.

Le capitaine Mockler-Ferryman a visité en 1889 le camp d'Ofa, au sud-est d'Ilorin. Ce camp, qui menaçait les Ibadan, a été abandonné par les Ilorin en 1893 à la demande de M. Carter.

Le gouverneur de Lagos s'est rendu aussi à Abbeokouta. Les chefs des Egbas ont conclu avec lui le 18 janvier dernier, un traité de paix et d'amitié; ils ont promis de ne pas « fermer les routes », et de favoriser, au contraire, le développement des relations commerciales avec Lagos. Ils se sont engagés à protéger les missionnaires, à abolir les sacrifices humains, à bien recevoir les sujets anglais, et à ne faire aucune cession de territoire à une puissance étrangère. Par contre l'Angleterre a reconnu leur indépendance.

VIII

La délimitation des possessions françaises de Guinée a fait l'objet de plusieurs conventions. Un accord, à la suite des travaux exécutés sur le terrain en avril et mai 1893, par une commission technique, a précisé la frontière entre le Togo et les territoires français de la côte des Esclaves depuis la mer jusqu'au point où le méridien de l'île Bayol coupe la rivière Mono. La situation des principales localités a été déterminée.

On se souvient que l'arrangement du 10 août 1889 avait prévu la délimitation des possessions françaises et anglaises de la côte occidentale. D'autre part, l'accord du 5 août 1890 avait prescrit une délimitation des sphères d'influence respective dans la boucle

Digitized by Google

du Niger. L'arrangement du 26 juin 1891 a posé plusieurs règles en vue des opérations qui avaient été confiées aux commissaires techniques. Cet arrangement a été publié dans leur livre bleu (*Africa*, n° 7, C. 6701) : il indique, sur la carte du capitaine Binger, une ligne de démarcation qui reconnaît à la France le protectorat du Bontoukou.

Trois commissions de délimitation ont été formées, la première pour les frontières de la Gambie, la seconde pour la frontière des Rivières du Sud et de Sierra-Leone, la troisième pour les frontières des possessions de la côte d'Or. La première a fonctionné du 25 novembre 1890 au 4 juin 1891, le capitaine Pineau et M. Aubry-Lecomte y représentaient la France; ils ont signé un protocole qui n'a pas été publié.

Les commissaires chargés de la délimitation de Sierra-Leone et des Rivières du Sud, M. Lamadon et le capitaine Kenny, ont fait sur place une carte nouvelle dont les données ne concordent plus avec celles qui ont servi à élaborer la convention de 1889. La troisième commission de délimitation se composait du capitaine Lang, pour l'Angleterre, et du capitaine Binger, accompagné du docteur Crozat, du lieutenant Braulot et de M. Marcel Monnier, pour la France. Sa tâche se heurta à des difficultés d'interprétation des arrangements de 1889 et 1891, notamment en ce qui concerne les limites des territoires dénommés dans la convention de 1891.

L'accord de 1889 disait : « A partir de Nougoua, le tracé de la frontière sera établi en tenant compte des traités respectifs conclus par les deux gouvernements avec les indigènes. Ce tracé sera prolongé jusqu'au 9e degré de latitude nord. » En 1891, il avait été convenu que la France aurait le Sanivi et l'Indénié, l'Angleterre le Broussa, l'Aouin et Sahué. Plus au nord, la ligne frontière devait passer à 10 kil. à l'est de la route d'Annibilekrou à Bondoukou dans la sphère d'action de la France.

A la suite des travaux cartographiques exécutés par MM. Lang et Binger, des négociations s'engagèrent à Paris. Le 13 juillet 1893, une convention nouvelle a été signée par MM. Phipps, chargé d'affaires d'Angleterre, Crowe, attaché commercial à l'ambassade britannique; Hanotaux, ministre plénipotentiaire, directeur au ministère des affaires étrangères, et Haussmann, chef de la 1re division du sous-secrétariat des colonies.

Cette convention laisse à la France le village de Nougoua; la

Digitized by Google

frontière, après avoir (conformément à l'accord de 1889), suivi la lagune et le fleuve Tanoé, quitte ce fleuve à 5 milles en amont de Nougoua. Elle se dirige vers le nord, par le sommet de la colline de Terra-Terrako et atteint la rivière Boi ou Bogne, affluent de droite du Tanoé, à 2 milles au sud-est du village de Bamianko qui reste à la France. A partir de ce village, c'est le thalweg de la rivière Boi, dont le cours est orienté de l'ouest à l'est qui sert de frontière jusqu'au village d'Edoubi ou Dibi.

Au delà, la limite doit passer à 16 kilomètres à l'est du village de Iaou, situé sur la rivière Bva qui se déverse dans la lagune d'Elby et à 1 kilomètre au sud du village d'Abourouferrassi, qui appartient à la France.

Au nord de ce village, la frontière doit passer à 10 kilomètres à l'est de la route conduisant d'Annibilekrou à Bondoukou, puis à 10 kilomètres à l'est de la route qui va de Bondoukou à la Volta noire en passant par Sorobungo, Tumbi, Takhari et Bandagadi. Elle atteint la Volta entre Bandagadi et Kirhindi et suit le fleuve dans la direction du nord jusqu'au 9e parallèle.

IX

Le gouvernement français a ratifié le traité conclu le 20 octobre 1891, avec l'Adrar par M. Léon Fabert, pour trente années, et dont le texte a été publié par la *Politique coloniale* :

« La France et l'Adrar s'engagent réciproquement à vivre sur le pied de la plus sincère amitié et à favoriser le plus possible le développement du commerce entre les deux pays.

« La France déclare qu'elle n'interviendra jamais dans les affaires intérieures de l'Adrar. Elle fera de son mieux pour le protéger contre ses ennemis du dehors.

« Le roi de l'Adrar s'engage à ne faire un traité semblable avec aucune autre puissance étrangère et se contente de l'amicale protection qui lui offre le gouvernement français.

« Pour encourager le gouvernement de l'Adrar à envoyer des caravanes à faire du commerce avec Saint-Louis, le gouverneur du Sénégal payera chaque année au roi de l'Adrar une coutume de 400 pièces de guinée. »

Digitized by Google

X

Le sous-secrétaire d'Etat des colonies vient de confier à M. J.-L. Deloncle, chef du bureau politique, le soin de préparer un recueil des traités réglant la situation territoriale de l'Afrique. Le *Bulletin officiel des colonies* explique en ces termes, qu'il est tenu de reproduire l'objet et la portée de ce travail :

« A l'administration des colonies comme au département des affaires étrangères, les questions africaines ont, depuis quelques années, pris un développement considérable. L'activité que déploient en Afrique la plupart des nations européennes pour y prendre possession des territoires inoccupés, les luttes d'influence et l'antagonisme d'intérêts qui en résultent, conduisent fréquemment à des négociations laborieuses, à des conflits péniblement résolus. Dans les rapports internationaux, ces événements ont acquis une importance telle, qu'ils paraissent aujourd'hui, comme l'a dit un ministre anglais, absorber l'attention des chancelleries européennes.

« Pour suivre une politique aussi fertile en incidents, il est indispensable de se reporter constamment au texte des traités dont prétendent s'autoriser les revendications de chaque puissance. Aujourd'hui que la plus grande partie du continent africain se trouve divisée entre plusieurs Etats d'Europe, que les sphères d'influence de chacun tendent de plus en plus à se délimiter, ces conventions sont devenues très nombreuses, Elles n'en sont pas moins demeurées éparses, sans même avoir reçu toujours une publicité suffisante.

« Or, si quelques-unes d'entre elles sont assez connues, ont été reproduites assez souvent pour qu'il soit facile de s'en procurer le texte, le plus grand nombre est loin d'avoir la même notoriété. Il s'agit d'ordinaire de traités conclus avec des chefs indigènes ou de conventions particulières sur lesquelles se sont mis d'accord, à la suite d'un incident de frontière par exemple, les représentants de deux puissances dont les possessions en Afrique sont limitrophes. Des arrangements de ce genre, lorsqu'ils n'ont plus d'intérêt immédiat, sont promptement oubliés, et le texte, la date même, en sont parfois difficiles à retrouver, le jour où il est utile de s'y reporter.

Digitized by Google

« A cet égard, il est absolument indispensable de réunir en un même corps les différentes conventions qui ont ainsi déterminé ou modifié la situation territoriale des diverses contrées de l'Afrique. Ce travail présenterait un intérêt de premier ordre, non seulement pour les fonctionnaires de l'administration coloniale, mais encore pour les personnes qui, dans le Parlement et même dans le public, se tiennent au courant des questions africaines. Il comprendrait, outre le texte de chaque traité, tous les documents ou renseignements de nature à en préciser le sens et la portée au point de vue politique et géographique. »

Cette œuvre importante ne peut manquer d'être conduite à bonne fin par le fonctionnaire si distingué qui en a été chargé. Elle sera d'une utilité considérable pour tous ceux qui s'intéressent aux affaires coloniales.

L. Delavaud.

Digitized by Google

LE

COMMERCE D'IMPORTATION EN FRANCE

AU MILIEU DU XVIe SIÈCLE

D'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale

(SUITE ET FIN)

Plus sont chargez esdictz pays et amenez, comme dessus :

Bonnetz d'escarlatte et aultres coulleurs de Millan; bonnetz de Mantoue de toutes coulleurs, bonnetz de vellours, bonnetz à oreilles de velloux, ceinctures de velloux et aultres de hault pris, tersavel de soye à faire pourpoint, samyl[1] tainct en cramoisi et aultre coulleur, samy noir, ostades et serges de Chippre de soye de toutes coulleurs; vaisselle de porcelaine, vaisselle de marbre et albastre, vaisselle d'esmail, albastre en roche non ouvré, cassidoine en roche non ouvré, porphire en roche non ouvré, et aultres pierres dures et exquises, servans à aorner et decorer les maisons; cordouan et marroquin de Turquie et aultres pays de Levant, vèrres, coupes, bassins, esguières et aultres ouvraiges, cristalins de Venise et d'ailleurs, en semblable vaisselle.

Lesquelles choses, encores qu'elles soyent superflues, et les aucunes plus pompeuses que prouffictables et du tout inutilles, si estce qu'elles sont convenables et appartiennent aux princes qui ont moyen d'en user, et non à gens de bas estat, desquelz n'y a celuy ayant biens qui ne les achepte et face mectre en oeuvre, en manière que l'on estime y estre tous les ans employé plus de deux cents mil livres : chose qui me semble estre presque impossible à croire.

Aussi y sont chargez esdictz pays et amenez comme dessus :

Loupz serviers de Levant des plus riches, martres subelines desdictz pays, mesmes de la Pouille, Calabre, et aultres lieux des Ytalies en grande quantité; peaulx de Rommaine et Naples, et aultres à fourrer, fines et de hault pris.

Aultres marchandises :

Fustaines de Millan et Piedmont, ris de Levant et des Ytalies, miel de Le-

1. Riche étoffe, tramée de lames d'or et d'argent.

Digitized by Google

vant, galles de Levant et d'ailleurs pour tainctures; acier de Piedmont et d'ailleurs, alluns de Civita Vechia ou Cité vieille, graines et pouldre d'escarlatte de Levant : bien peu; azur d'oultre mer, et aultres coulleurs servans à taincture, malvoisie de Candie, raysins de Damas, raisins de Corinthe.

Chevaulx et oyseaulx de proye desdictz pays :

Chevaulx du royaume de Naples, Turquie, Barbarie, Sardègne et Corsique, servant au faict de la guerre, faulcons, sacres et gerfaulx, faulcons pellegrins, faulxcons gentilz, faulxcons villains, faulxcons lasniers et aultres espèces desdictz faulxcons, qui sont amenez de divers pays de Levant, de la Chiltie [1], de l'isle de Rodes et de Barbarye, de la Pouille et de la Calabre.

De toutes lesquelles choses, aucunes sont duisibles, et mesmes lesdictz chevaulx, à la guerre, pource qu'ilz sont bons par excellence audict exercice. Les aultres choses sont superflues, et neaulmoins l'on juge icelles monter, tous les ans, environ de deux cens cinquante mil livres.

Et, pource qu'il vous semblera fort estrange, comme puis naguères m'a esté declairé, que le nombre des biens, manufactures et ouvraiges venans des pays dessusnommez et amenez audict royaume, se puissent monter tous les ans 36 ou trente sept milions de livres, j'ay bien voulu, avant que de le mectre par escript, en conferer et scavoir l'oppinion de ceulx qui sont congnoissans. Et moymesme en ay veu la plus grand partie d'iceulx amener et descharger en plusieurs villes et portz dudict royaume, comme à Rouen, Dieppe, Havre de grace, Bretaigne, La Rochelle, Bordeaulx, Bayonne et aultres portz de la Guyenne; Tholoze, Narbonne, Marseille, Lyon, Dijon, Troyes en Champaigne, Reims, Chaalons, Amyens, et desdictz lieux et villes amenées en la ville de Paris et par toute la France, pendant le temps que j'ay eu commission du Roy pour veoir et visiter toutes les limittes et frontières dudict royaume de France.

Et encores que la somme dessusdicte soit grande et merveilleuse, d'aultant qu'est ledict royaume grand et peuplé aultant ou plus que nul autre dont l'on puisse avoir congnoissance, et les estatz si grandz et si sumptueux qu'il ne s'en fault esmerveiller, mais croire ladicte somme estre encores plus grande que n'a esté dict. De laquelle somme la moictié ou plus est amenée en or et argent monnoyé et non monnoyé; et le reste, comme avez peu entendre, sont toutes denrées et marchandises desquelles, ou, au moins, de la plus grande partie, les habitans dudict royaume se peuvent facillement et commodement passer, pour les raisons sur ce alleguées, mesmes que ce sont presque toutes bifferies et choses superflues, inutilles, dommageables et pernicieuses, à cause du transport que l'on faict hors icelluy royaume de deniers que les marchans conducteurs reçoivent comptant d'icelles bifferies [2].

Et pour ce que, aux aultres volumes cy après, sera faict mention de la forme que les saiges ont trouvé plus facille à tenir pour obvier à telles et semblables superfluitez, je laisseray en parler plus avant et en mectant fin à ce present volume, suivray cy après l'ordre de mondict discours.

1. Cilicie.
2. Il faudrait, dit-il ailleurs (f° 69, 70, 70 v°), les obliger à « convertir leur dict or

Digitized by Google

APPENDICE I

Tableau de nos importations au milieu du XVIe siècle [1]

	ALLEMAGNE	PAYS-BAS ET ANVERS	ILES BRITANNIQUES	PORTUGAL	ESPAGNE	ITALIE ET LEVANT
Chevaux	.....	50.000	30 à 40.000	»	50.000	»
Denrées alimentaires.						
Vins	»	»	»	*20 à 30.000	»	»
Fruits	»	»	»	40 à 50.000	»	»
Confitures	»	»	»	*50.000	»	»
Confitures et vins	»	»	»	»	*20 à 25.000	»
Salaisons et conserves de fruits	»	*100.000	*20 à 30.000	»	»	»
Fromages	»	*10 à 12.000	»	»	»	»
Huiles d'olive	»	»	»	40.000	»	»
Denrées alimentaires et matières premières.						
Épiceries et drogueries	»	*400.000	»	*300.000	»	»
Notamment coton	»		»	»	»	
Sucre	»		»	»	? 50.000	400.000 compris le safran.
Sucre, miel et cire	»		»	? 250.000	»	
Matières premières.						
Soies	»	»	»	»	2.000.000	.....
Cuirs, suifs et graisses	.....	50.000	150.000 charbon compris.	»	»	»
Safran	»	»	»	»	3 à 400.000	.....
Alun	»	»	»	120.000	100.000	»
Goudrons et couleurs	»	60.000	»	»	»	»
Matières premières et objets manufacturés.						
Métaux (cuivre, étain, plomb, fer)	»	»	»	»	»	»
Quincaillerie	5 à 6.000.000	5 à 600.000	»	»	»	»
Or et argent monnayé ou non	»	»	2 à 3.000.000	800.000	3.000.000	»
Armures et harnais	»	»	»	»	*2 à 4.000	*1.000.000
Pierreries	»	*600.000	»	*3 à 400.000	.....	*500.000
Lingerie fine	»	*50.000	»	»	.....	Compris lingerie et tapisseries
Soies, draps d'or, soieries, etc	»	»	»	»	»	*3.000.000
Draps de soie	»	*200.000	»	»	»	*8.500.000
Laines et lainages	»	*550.000	*200.000	»	.....	»
Toiles	»	*300.000	»	»	»	»
Fourrures	*1.000.000	*250.000	*15 à 20.000	»	»	*250.000
Tapisseries	»	*600.000	»	»	»	.....
Divers.						
Bonneterie, cristaux, etc	»	»	»	»	»	*200.000
Soieries, lainages, pierreries	»	»	»	»	*200.000	»
Etoffes, chevaux, cuirs	2 à 300.000	»	»	»	»	»
Laines, fruits, huiles	»	»	»	»	»	»
Somme minima	6.200.000 à	3.620.000 à	2.415.000 à	1.880.000 à	5.723.000 à	13.850.000
— maxima	7.300.000	3.732.000	3.440.000	1.990.000	5.839.000	13.850.000

Total maximum : 36.461.000 livres, dont 14 à 15 millions de marchandises de luxe « bifferies ».

1. L'* indique les importations désapprouvées par l'auteur.
Le ? indique les importations peu approuvées par l'auteur.
Les ..... indiquent que les marchandises proviennent d'un pays sans que le montant en soit déterm

Digitized by Google

APPENDICE II.

Extraits du quatrième « volume » relatifs aux paiements internationaux.

(f° 75) Du temps que (les changes royaulx) furent mis sus, cent escuz baillez en France pour estre payez à Rome ne coustoient que 2, 3, ou 4 escuz le plus, pour 100; et, de nostre temps, j'ay veu que ilz ne coustoient que 4 escuz, mais c'estoit le plus hault pris, aux gens d'esglise et gentilzhommes qui avoient affaire audict Rome et ailleurs, tant à cause des benefices que aultrement. Et fault noter que, dudict temps, 100 ducatz de chambre valloient à Rome bien près de 104 escuz solleil. Et ceulx qui estoient praticiens et qui scavoient ce que c'estoit du faict desdictz changes, bien souvent, en baillant leur argent en France pour en avoir semblable somme contant à Rome, Naple, Venise, Florence et aultres villes d'Ytalie, Espaigne, Allemaigne, Angleterre et Flandres, ilz gaignoient quelque chose, en le baillant : car ceulx qui entendent lesdictz changes et qui ont l'argent contant et le baillent, pour raison, doibvent tousjours gaigner, proufficter et ne perdre. Toutesfois, au moyen de certaine constitution que ont faict les officiers dudict Rome, depuis certain temps, sur les expedicions des benefices, les 100 ducatz de chambre vallent à present 108 escuz soleil et dadvantaige. Car tout a esté remué et changé depuis vingt ans en ça, et non seullement pour le faict desdictz benefices, mais pour toutes formes et manières de changer argent d'un pays en aultre...

(f° 79 v°) Le pris desdictz changes se gouverne selon la valleur du marc d'or de change qui est pratiqué audict Lyon..., laquelle valleur... est de 65 escuz..., et ne change jamais ledict pris... et se paye, les deux tiers en or, et l'aultre tiers en monnoye. Et pour ce que ledict nombre est une chose stable et prefixe, tous les marchans des aultres villes du monde, où l'on faict traffique desdictz changes se rangent, reiglent et arrestent audict pris de 65 escuz de marc, que l'on appelle ung marc d'or. Et soulloit estre vendu et achepté en aultres espèces d'or ou monnoyes, comme ducatz de chambre, ducatz larges, gros estarlins, maravilis (*lisez :* maravedis), selon les villes et pays où l'on faict lesdictz changes ou achaptz, et plus cher ou à meilleur marché du nombre d'or et monnoyes dessusdictes, ainsi que l'habondance ou necessité de l'argent estoit esdictz lieux où lesdictz changes se faisoient..., mais, depuis naguères, lesdictes espèces d'or et monnoyes, en plusieurs desdictz lieux, ont esté remuées et changées en aultre sorte qu'elles n'estoient de cours et valleur; et le tout despend de ceulx qui ont l'or et l'argent en leurs mains[1] ou des princes qui haulsent et abaissent le pris desdictz or et argent à leur volonté.

et argent en marchandizes du creu du pays.... Mais le meilleur moyen et le plus seur est de ne laisser entrer ne converser, esdictz royaume et pays, telz traffiqueurs et vendeurs de bifferies. Et si ce que dessus estoit faict audict royaume de France, les habitans d'iceluy auroient dedans leurs pays, tous les ans, de douze à quinze milions de livres de plus que ilz n'ont ».

1. Des associations de banquiers réunissaient toute la monnaie disponible d'un pays, en recueillant même de petites sommes dans les moindres localités. Ils transportaient cet argent dans les pays où il était le plus cher, par suite de nécessités

Digitized by Google

(f° 81 v°) Le marc d'or de change vaut 63 escuz solleil et 25 solz 9 deniers seullement...

(f° 84 v°) Le pris qui court à present de Lyon à Romme est de 60 et ung huictiesme ducatz de chambre, et le pris de Venise est de 69 et demy ducatz petitz, qui vallent 6 livres 4 solz de leur monnoye; le pris de Gennes est de 66 solz 6 deniers pour escu de marc, aussi de leur monnoye; le pris de Lucques est de 63 escuz pour marc, de la monnoye qui y court; pour Angleterre, assavoir la ville de Londres, le pris est de 63 estrelins et ung tiers pour escu de marc.

Et quant au pris des aultres villes et pays, pour autant que [depuis les guerres] ne se faict aucun desdictz changes pour ledict Lyon, il n'est besoing d'en faire aucune mention pour le present, mais dire seullement que, si lesdictz marchans et bancquiers de Lyon ou d'aultres lieux ont voulloir d'envoyer argent esdictz pays et villes subjectes ou aliées et confederees dudict Empereur, il fault qu'ilz trouvent moyen de l'envoyer comptant et non par lettres de changes, à cause des deffences sur ce faictes, jaçoyt que l'argent comptant soit pareillement à present deffendu comme lesdictz changes. Et les payemens desdictz pays entre lesdictz marchans de Lyon et aultres pays et villes dessusdictes, la plus grand partie, sont faictz en papier; c'est à dire : « Vous me debvez d'un costé, et je vous doibz de l'aultre : rabattons; et ung tel vous doibt et je luy [doibz], et vous me debvez : rabatons, et compensons l'un à l'aultre »; et guères d'argent comptant ne court ausdictz payemens.

A. Chamberland,
Professeur au lycée de Chartres.

commerciales ou politiques, par exemple dans ceux où le prince avait besoin d'emprunter pour faire la guerre. C'est ainsi que les banquiers de Charles-Quint accaparaient l'argent français qui servait à nous combattre (f° 76 v°).

Digitized by Google

LES TRAVAUX DE M. A. CHUQUET

SUR LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

A PROPOS DU CENTENAIRE DU SIÈGE DE MAYENCE

(Avril-Juillet 1793)

L'ARMÉE DU RHIN (1792-1793) — UN « RÊVE GÉOGRAPHIQUE »[1]

Au nom de Mayence reste attaché le souvenir de la première apparition et de la première domination de la France révolutionnaire et conquérante en Allemagne (1792-1793). Perdu au bout de quelques mois, mais ultérieurement réoccupé, Mayence, siège primatial de la Germanie depuis saint Boniface, chef-lieu, dans la seconde partie du moyen âge, de la Ligue du Rhin, illustrée par l'invention de l'imprimerie, devait être assez longtemps le centre d'un département français, celui du Mont-Tonnerre.

Fait à noter : l'invasion française en Allemagne précède d'un mois environ (fin septembre 1792) l'invasion française en Belgique. La victoire de Dumouriez à Jemappes (6 novembre) est de deux semaines postérieure à l'entrée de Custine à Mayence (22 octobre).

Les expéditions des deux généraux républicains forment un intéressant synchronisme. Il semble que la France va d'un bond atteindre ses frontières naturelles, à l'est, comme au nord, ces frontières que n'avait pu lui donner Louis XIV, assisté de Condé et de Turenne.

Nous avons déjà parlé, à la suite de M. Chuquet, du « grand dessein » de Dumouriez[2].

Ce serait faire trop d'honneur à Custine que d'user pour lui de la même expression : celui-ci, au fond, n'eut pas de « dessein » du tout. Il conçut peu et mal, s'agita plutôt qu'il n'agit véritablement, fit une ou deux grandes enjambées, marcha en avant, puis en arrière, puis de nouveau en avant, et définitivement en arrière. S'il n'essuya pas d'échec analogue à Nerwinden, il n'avait pas remporté de victoire comparable à Jemappes.

M. Chuquet a bien caractérisé le général Adam-Philippe de Custine de Sarreck, né le 4 février 1740, l'un des combattants de la guerre de Sept ans, grand admirateur de la discipline et de la tactique prussiennes, commandant du régiment d'infanterie de Saintonge en Amérique, notamment au siège d'Yorktown, mestre de camp, inspecteur divisionnaire des troupes à cheval,

1. L'*Expédition de Custine; Mayence* (1792-1793); *Wissembourg* (1793).
2. Livraison de décembre 1892.

Digitized by Google

député de la noblesse de Metz, sa patrie, aux États-généraux, lieutenant-général (6 octobre 1791) et envoyé, sur sa demande, en Alsace, où il fut d'abord subordonné au duc de Biron.

« Sa moustache épaisse, énorme, qui l'avait fait surnommer le *général Moustache*, sa mine martiale, ses airs de franchise, ses façons brusques et familières, le rendirent bientôt populaire dans l'armée. Il parlait d'abondance, facilement, rapidement, sur un ton assuré, d'une voix forte et sonore. »

Mais quelle était sa valeur professionnelle?

« Il était médiocre général. Non seulement il n'avait vu que des affaires de poste exécutées par de faibles détachements et ne possédait pas l'expérience nécessaire au chef d'armée qui combine et entreprend de vastes opérations. Non seulement il n'avait pas le coup d'œil ni l'instinct de la grande stratégie, quoiqu'il prétendît « avoir l'habitude de juger des terrains et assez de goût naturel pour voir de près ». Mais il manquait de sang-froid et, selon le mot de Biron, sa tête s'échauffait dans l'exécution. Il avait gardé l'emportement de la jeunesse, et le danger où le jetait son irréflexion achevait de lui ravir sa liberté d'esprit. »

Dès le chapitre premier de l'*Expédition de Custine*[1], M. Chuquet nous fait connaître, au point de vue géographique et politique, cette partie de l'Allemagne où allaient combattre les Français, l'Allemagne rhénane, dite aussi la rue des Prêtres, *Pfaffenstrasse*, parce qu'on y rencontrait les trois électeurs ecclésiastiques du Saint-Empire romain germanique, archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, auxquels on doit joindre l'évêque de Spire.

L'électeur de Mayence possédait : 1° la vidamie de Mayence, celle des dehors (Kastel, Kostheim et Weisenau), celle du Rheingau, celle d'Aschaffenbourg, et dix-huit bailliages (Höchst, Kronberg, Olm, Lahnstein, Steinheim, Dieburg, le Freigericht, Haussen, Klingenberg, Miltenberg, Amorbach, Bischofsheim, Krautheim, Starkenburg, Gernsheim, Neu-Bamberg, Amœneburg, Fritzlar); 2° la ville d'Erfurt et son territoire; 3° l'Eichsfeld. Il était en outre évêque de Worms et, à ce titre, administrait les quatre bailliages de Stein, Horchheim, Dirmstein, Neu-Leiningen, Dürkheim, Liebenau.

L'électeur de Trèves avait : 1° le haut Électorat (Trèves); le prieuré de Saint-Paul; les bailliages de Pfalzel, Saint-Maximin, Saarburg, Grimburg, Saint-Wendel, Schmiedburg; 2° le bas Électorat (seize bailliages, parmi lesquels Ehrenbreitstein avec Coblenz, Boppard, Oberwesel, Montabaur, Limbourg).

L'électeur de Cologne possédait : 1° le haut Électorat (Bonn, Königswinrter, Andernach); 2° le bas Électorat (Neuss, Kempen); 2° le comté de Recklingshausen.

L'évêque de Spire était possessionné sur la rive droite du Rhin (Bruchsal, Philippsbourg, Gerspach, etc.), et sur la rive gauche (Kirweiler, Deidesheim, Marientraut).

Quels étaient les titulaires, au moment de la Révolution qui devait en amener la suppression? Frédéric-Charles d'Erthal, archevêque de Mayence,

1. Ce livre renferme les chapitres suivants : *l'Armée du Rhin; Spire; Mayence; la Wetterawie; Trèves; Francfort; Hochheim; Bingen.*

Digitized by Google

archichancelier de l'Empire, le chef de toute la hiérarchie ecclésiastique de l'Allemagne, était ennemi déclaré de l'ordre nouveau; il avait encouragé le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, à résister aux décrets de l'Assemblée. Il accueillit le comte d'Artois, Condé, les émigrés, avec autant de faveur que l'archevêque de Trèves, Clément Wenceslas, de Saxe, le propre oncle maternel du roi de France, qui les avait en quelque sorte concentrés à Coblenz. L'archevêque de Cologne, Maximilien-François de Lorraine Habbsbourg, fils de Marie-Thérèse, oncle de l'empereur François II, était, sinon de par sa parenté, du moins de par la géographie, moins engagé dans le conflit. Il en devait être autrement, toujours de par la géographie, de l'évêque de Spire, le comte Auguste de Limbourg Styrum, qui pensait et agissait comme l'archevêque de Mayence, son métropolitain et son voisin.

La question eût été simple, si, dans la rue des Prêtres, on n'eût eu affaire qu'à des prêtres. Mais, outre des villes impériales, véritables républiques, Worms, Spire, Cologne, on ne pouvait faire campagne dans cette contrée sans toucher au comte palatin du Rhin, le grand personnage laïque des bords du Rhin, interposé au milieu des électeurs ecclésiastiques, et lui-même doublement électeur, puisqu'il régnait non seulement sur le Palatinat — que nous appelons maintenant Bavière rhénane — mais sur le duché de Bavière lui-même.

Le Palatinat « le paradis terrestre de l'Allemagne » englobait trois villes capitales : Mannheim, Heidelberg, Frankenthal, et dix-neuf grands bailliages : 1° dans le cercle du Bas-Rhin, Heidelberg, Ladenbourg, Bretten, Mosbach, Boxberg, Lindenfels, Umstadt, Utzberg, Gemersheim, Neustadst, Alzey, Oppenheim, Bacharach; 2° dans le cercle du Haut-Rhin, Kreuznach, Simmern, Stromberg, Kaiserslautern, Veldenz et Lauterecken.

L'Electeur palatin, duc de Bavière, Charles-Théodore, était résolu à garder la neutralité, à ne pas faire la guerre à la France, malgré les sollicitations de l'empereur. Le duc de Deux-Ponts, son héritier, possesseur des grands bailliages de Deux-Ponts, de Bergszabern, de Lichtenberg, de Meisenheim, ne pensait pas autrement.

Un prince, au contraire, implorait l'Autriche contre la France, c'était Louis X, landgrave de Hesse-Cassel, auquel le régime nouveau avait enlevé en Alsace le comté de Hanau-Lichtenberg (Bouxwiller, Pfaffenhoffen, Brumatt, Wörth, etc.).

M. Chuquet a résumé le dessein initial de Laclos, le mentor du maréchal Luckner : « L'armée de Biron et de Custine... pourrait se jeter sur les Autrichiens qui se trouvaient à Gemersheim; elle les culbuterait, se saisirait de Philippsbourg, où elle laisserait des forces suffisantes et remettrait en état les anciennes fortifications, puis se porterait directement sur Trèves, descendrait la Moselle jusqu'à Coblenz, en brûlant les magasins et les établissements militaires, remonterait sur la rive droite de la Moselle par Mayence, attaquerait le fort de Kehl sur ses derrières, et de là marcherait droit sur la Franconie pour y tout désarmer et ne reculer que devant les forces autrichiennes de Brisgau.»

Biron et Custine estimaient « qu'il valait mieux, au lieu d'engager cette grosse partie, se diriger aussitôt vers la Sarre, sur Trèves, sur Thionville, couper les communications de l'armée prussienne, détruire ses moyens de subsistance et la forcer à rebrousser chemin. »

Digitized by Google

Tout cela se réduisit d'abord à une expédition sur Spire, qui n'est qu'à six lieues de Landau, et qui, mal gardé, offrait une prise facile. Bref, Custine emporta Spire, puis poussa sur Philippsbourg et sur Worms. Mais sur l'annonce, bien prématurée, de l'arrivée des Prussiens, il battit en retraite, après avoir prélevé de grosses contributions sur Spire et sur Worms, et on le revit bientôt à Landau. L'héroïque Custine avait eu peur; l'Electeur de Mayence eut bien plus peur encore; à la nouvelle que Spire était pris d'assaut, il s'enfuit à Wurzbourg, « ne voulant pas exposer au feu l'oint du Seigneur ». Suivant un mot de Catherine II, « le landgrave de Hesse-Darmstadt mourait de peur, lui et sa troupe, à Giessen et ne songeait pas à protéger Mayence. » La chute de Spire avait coïncidé avec la défaite des Prussiens en Champagne : qu'on ne l'oublie pas, si on veut en calculer les effets psychologiques. Force fut bien à Custine de reprendre courage au spectacle de la frayeur qu'il avait inspirée à son insu. D'ailleurs il était sollicité par des « patriotes allemands » d'accourir à Mayence, qui lui tendait les bras.

La seconde *expédition de Custine* fut couronnée d'un prompt succès et M. Chuquet a pu écrire :

« Ainsi tombait, presque instantanément, après une insignifiante canonnade, et, selon le mot de Custine, par un hasard heureux, la cité qu'on nommait le boulevard de l'Allemagne. Quatre mois auparavant, elle était pleine de fêtes. L'empereur y faisait son entrée au son des cloches et au bruit du canon, entre des haies de soldats, sous une pluie de fleurs que les enfants jetaient sur son passage. Les personnages les plus considérables de l'empire et de l'émigration française, cinquante princes et une centaine de comtes et de marquis s'y donnaient rendez-vous; Vienne, Berlin, Versailles se rencontraient dans Mayence; durant trois jours ce n'était qu'un enchaînement de concerts et de spectacles, de bals et de festins. Le soir, la ville s'illuminait, des gerbes de feu s'élevaient de toutes parts, et les jardins de la Favorite, les yachts du Rhin, le pont de bateaux, les clochers de Kostel, de Kostheim, de Hochheim étincelaient de lumières. On lisait dans les rues des devises en l'honneur de François II et des allusions à la conquête de la France. Les émigrés assuraient hautement qu'ils seraient bientôt à Paris, et le marquis d'Autichamp, passant sous les fenêtres d'une dame qui lui souhaitait bonne chance, répondait le mot célèbre : « Ce n'est qu'une promenade! »... Tout ce monde brillant et superbe avait pris la fuite. Les couleurs tricolores flottaient sur le palais où le duc de Brunswick avait pesé les termes du manifeste qui menaçait Paris d'une submersion totale. La Révolution entrait victorieuse dans la ville où les alliés avaient conspiré sa ruine. »

A un mois d'intervalle, Mayence, comme offensive, faisait le pendant à Valmy dans le genre défensif.

Mais Custine, porté en quelque sorte par la fortune, se montrerait-il digne de celle-ci? Aurait-il une stratégie, une tactique à lui, en un mot ferait-il ce que la carte lui indiquait nettement? Occuper la contrée entre Rhin et Moselle, voilà à quoi il aurait dû borner ses désirs.

Bien loin de là, il se perdit, dès le début, dans de fausses conceptions; il prit le titre pompeux « de général commandant en chef les armées de la République française sur le haut et le bas Rhin, au *centre de l'Empire* et en

Digitized by Google

Allemagne ». Il ne songeait qu'à « promener la liberté » et à faire acclamer « les nouveaux Francs ». C'en était donc fait chez lui du « général ».

Sans doute il pouvait être flatteur pour lui et pour ses compatriotes de visiter le Rœmer et la galerie des portraits impériaux; mais, en réalité, il faisait fausse route.

M. Chuquet le dit avec beaucoup de raison :

« N'était-ce pas une grande faute d'aller à Francfort? Au lieu de rançonner la Wetteravie, Custine aurait dû descendre le Rhin. Rien ne lui était plus aisé que de *couler* rapidement sur Coblenz et sur Trèves. Coblenz tremblait... »

Suivant Dumouriez, auquel on ne saurait nier le sens topographique, il avait eu raison de prendre Spire, Worms, Mayence et les bords du Rhin, où Prussiens, Autrichiens, émigrés, avait établi leurs magasins; mais aller à Francfort, s'enfoncer dans la Wetteravie, pousser une pointe sur Marbourg, sans se saisir de Coblenz et s'assurer du cours du Rhin, c'était agir contre toutes les règles de la prudence, c'était faire une guerre *aventurière* et ruineuse; c'était rattacher à l'Autriche « pour leur propre intérêt, pour leur propre sûreté, pour leur propre vengeance » les princes allemands qu'on devait ménager. « Nous ne savons plus, disait le vainqueur de Jemappes, ni où nous irons, ni comment nous en reviendrons. »

Employant mal à propos une partie de son armée à une œuvre que l'on peut qualifier d' « excentrique », il ne restait plus à Custine assez de monde pour pourvoir au nécessaire.

« Il préférait laisser cette tâche à Kellermann. Ce dernier suivait alors les Prussiens dans leur retraite sur Verdun et Longwy. Custine le pria d'*adosser* l'armée du Centre (qu'on allait nommer armée de la Moselle) à l'armée des Vosges, de descendre la Moselle par Thionville et de pousser jusqu'à Coblenz. Se porter sur la Sarre, la passer à Consarbruck ou à Sarrebourg dans le Sarregau, arriver à Trèves avant les ennemis, s'emparer d'Ehrenbreitstein, « la clef de la basse Allemagne », ainsi que de la petite forteresse hessoise de Rheinfels, telle devait être, suivant Custine, la besogne, d'ailleurs facile, de Kellermann. Quant à lui, une fois qu'il aurait assuré la tête du pont de Mayence, reçu les renforts qu'il attendait d'Alsace et recouvré les troupes qu'il avait prêtées à Kellermann dans les derniers jours du mois d'août, il comptait balayer la rive droite du Rhin et menacer l'Autriche antérieure (Brisgau, Souabe autrichienne, Vorarlberg). Il forçait ainsi les Impériaux d'évacuer la Belgique pour venir au secours du Brisgau. »

La marche sur Trèves dont Kellermann ne voulut pas se charger, et que son successeur Beurnonville, subordonné à Custine, dut exécuter, était encore une fâcheuse conception.

« Beurnonville jugeait sévèrement le plan de Custine; « c'était, disait-il, un *rêve géographique*. » Eh quoi! Custine s'imaginait qu'un instant suffirait pour nettoyer les gorges de la Sarre, prendre Trèves et se porter sur Marbach! Mais il ne connaissait pas les localités! Il n'avait vu que la carte, et de son doigt il traçait la route sans calculer les accidents et les difficultés! Beurnonville, lui, avait vu le pays de ses deux yeux; il avait consulté tout le monde, cultivateurs, chasseurs, maires, officiers municipaux, les meilleurs patriotes,

Digitized by Google

les vieux militaires retirés et les plus expérimentés; il savait qu'on devait franchir des défilés, longer des bois garnis de troupes et de canons, et finalement se heurter aux abords de Trèves à des positions hérissées d'artillerie. »

Dans ses rangs, Beurnonville avait Élie, le « vainqueur de la Bastille », le futur général Élie, qui, depuis 1789, avait le grade de capitaine.

« Beurnonville arriva le 4 décembre 1792 à Ruwer, à deux lieues de Trèves, après avoir refoulé derrière lui les avant-postes autrichiens. Hohenlohe-Kirchberg s'était établi sur le Grünenberg ou Montagne Verte, au confluent de la Moselle et du Ruwerbach. Beurnonville engagea contre lui, dans la journée du 6 décembre, une vive canonnade; mais le *bal*, comme il disait, ne tourna pas selon ses désirs; il jugea le terrain imprenable et, se détournant de cette Montagne Verte qu'il qualifiait d' « abominable », il se rabattit sur Pellingen : maître des hauteurs de Pellingen, il occuperait aisément Consarbruck et la Chartreuse, ce qui rendrait Trèves indivis entre Autrichiens et Français. Mais Pellingen, comme la Montagne Verte, lui sembla très fort : « Ces positions retranchées, s'écriait-il, sont superbes et valent des citadelles. » Néanmoins, il résolut de pousser tant qu'il pourrait, et le 12 décembre il attaquait ce « morne affreux » de Pellingen. Il dut reculer. »

Dès que les Prussiens sous le roi Frédéric-Guillaume et sous Brunswick se trouvèrent remis des fatigues de leur campagne de France, nous dûmes évacuer Francfort et regagner le Rhin, dont nous n'aurions pas dû nous écarter. La défaite de Bingen en avant de Mayence (mars 1793), que lui infligea Hohenlohe-Ingefilgen, le futur vaincu d'Iéna, obligea Custine à regagner Landau, abandonnant Mayence à ses propres forces.

M. Chuquet a consacré tout un livre à *Mayence*[1]. Il se divise en deux parties: dans la première, on assiste à l'œuvre des « patriotes » et de la Convention rhénane, à la proclamation de l'indépendance du pays entre Bingen et Landau et finalement à l'incorporation, par décret de la Convention nationale, de Mayence à la République française. Dans la seconde, on a l'héroïque défense organisée par le général en chef d'Oyré, qui avait conduit le siège d'Yorktown, assisté, on sait avec quelle fougue, quelle énergie, de Meusnier, de Dubayet, de Kléber, du conventionnel Merlin de Thionville.

Que fit-on pour secourir les Français dans Mayence?

Custine était devenu général en chef de l'armée du Nord. Il avait été remplacé à la tête de l'armée du Rhin par Alexandre, vicomte de Beauharnais, « instruit, mais peu guerrier; il n'avait pas le coup d'œil, l'instinct du champ de bataille ». Il était saisi à la gorge par une situation vraiment tragique :

« Mayence était le mot de ralliement; *Mayence ou la mort!* criaient les troupes; conventionnels, journalistes, officiers de l'état-major, soldats ne s'entretenaient que de Mayence et des moyens qu'il faudrait mettre en œuvre

1. Voici la série des chapitres qui composent *Mayence : Le Club; l'Administration générale; les Elections; la Convention rhénane; d'Oyré; Négociations; la Sortie de Mosbach; Kléber et Marigny; Kostheim et les Iles; la Surprise de Marienborn; Meusnier et Dubayet; le Bombardement; la Capitulation.*

Digitized by Google

pour délivrer la ville assiégée; les armées de la Moselle et du Rhin ne seraient-elles jamais que les armées de l'arme au bras? »

M. Chuquet a raconté l'effort que Beauharnais d'une part, Houchard, de l'autre, firent pour joindre à temps Mayence. « Nous allons, s'écriait le premier, revoir cette ville célèbre d'où nos frères nous tendent les bras. » Mais l'armée de la Moselle[1], comme celle du Rhin, était peu aguerrie, peu manœuvrière, et par conséquent très lente dans ses mouvements.

L'occupation de Pirmasens, décidée le 27 juin, avait pour but d'assurer les communications entre les deux corps.

Les engagements du 19 et du 22 juillet ne furent guère heureux. Or, la capitulation de Mayence fut signée le 23. On arrivait trop tard; que dis-je? on n'arrivait pas.

« D'Oyré pouvait retarder d'une semaine la capitulation. Mais croit-on qu'il aurait été secouru? Croit-on que les armées du Rhin et de la Moselle auraient pu refouler les Austro-Prussiens? Croit-on que Beauharnais et Houchard auraient battu les troupes que commandaient Brunswick et Wurmser? Ne furent-ils pas repoussés l'un à Niederhochstadt et l'autre à Leimen? »

Cette première invasion de l'Allemagne par les Français se termina par une invasion de la France par les Allemands. C'est ce que nous expose un nouveau livre, le dernier paru, de M. Chuquet : *Wissembourg*[2].

Voici comment il nous décrit les fameuses lignes de Wissembourg :

« Ces lignes fameuses ont aujourd'hui disparu presque entièrement. Le fer de la charrue les a nivelées, et les sapins couvrent et cachent sous leur verdure les redoutes qui subsistent encore. Ébauchées en 1705 par le margrave Louis de Bade, renversées la même année par les Français, reconstruites aussitôt et considérablement accrues sur l'ordre de Villars par l'ingénieur Regemorte, franchies aisément pendant la guerre de succession d'Autriche par les pandours de Nadasty, négligées plus tard, elles avaient été rétablies tant bien que mal et sans beaucoup de discernement par Custine et les généraux de l'armée du Rhin. Wissembourg et Lauterbourg, sur la rive droite de la Lauter, formaient, comme autrefois, les deux extrémités de la ligne. Wissembourg n'était, selon le mot de Van Helden, qu'un simple contour, dominé de tous côtés. Mais, si l'on n'avait pas relevé les épaulements qui couronnaient la montagne du Pigeonnier, les hauteurs du Geisberg, en arrière de Wissembourg, étaient garnies de troupes, et l'on avait retranché le village d'Altenstadt et réparé le petit fortin dit de Saint-Remy. A l'autre bout, Lauterbourg, protégé par un marais, entouré d'une muraille et d'un fossé, n'avait plus sa force principale qui consistait dans l'inondation : une crue d'eau extraordinaire avait récemment emporté ses digues faites d'un sable mobile. Toutefois, on avait mis en état de défense, aux environs de la ville, quelques

1. Dans cette armée, sous Houchard, était le capitaine Elie, rappelé plus haut par nous. Houchard quitta Sarrebruck le 16 juillet; une semaine plus tard, par Waldmohr, Jägersberg, Kiebelberg, il poussait ses avant-postes à Kusel. Dans la retraite, il fit brûler le château du Carlsberg, celui de Hombourg et regagna la Sarre.

2. Dont les chapitres ont pour titres : *Rulzheim; Arlon; Mayence ou la mort; les Représentants; le Ketterich; Bergzabern; la Levée en masse; les Passages du Rhin; Bundenthal; Pirmasens; Hornbach; Wissembourg; Haguenau.*

Digitized by Google

parties des lignes, et une redoute s'élevait au moulin de Bienwald. La position principale française dite de Wissembourg ou de la Lauter avait donc une longueur considérable, et les détachements chargés de la garder étaient trop éloignés les uns des autres. Elle offrait en outre un grave inconvénient: en face d'elle et tout près des retranchements, sur la rive gauche, s'étendait la forêt de Bienwald. Les Autrichiens occupaient la plus grande moitié de cette forêt qui se liait à celle du Germersheim. Il fallait les observer, les tenir en respect, et, pour mieux découvrir les revers de Bienwald, on avait dû poster une grosse avant-garde au village de Steinfeld. Mais cette avant-garde s'était retranchée à son tour; on l'avait nécessairement renforcée, et la position française, appuyant sa droite à Kapsweyer, son centre au château de Haftel et sa gauche à Oberotterbach, s'allongeait démesurément sur l'autre bord de la Lauter. Au lieu de se placer comme il était naturel, derrière la rivière, l'armée du Rhin presque entière se trouvait en avant des lignes de Wissembourg et avait un défilé à dos. »

C'est un Alsacien au service de l'Autriche, le feld-maréchal Wurmser, qui emporta les lignes de Wissembourg.

L'ambition de l'Autriche de nous enlever l'Alsace devint bientôt manifeste.

« Lorsque Condé désira réunir sous ses drapeaux quelques milliers d'Alsaciens fidèles, Wurmser s'emporta : la cour de Vienne ne souffrirait sous aucun prétexte que le prince grossit sa petite armée. Les émigrés comprirent que l'Autriche voulait s'approprier l'Alsace. Leur colère s'accrut lorsqu'ils virent dresser sur les routes du bas-Rhin des poteaux où figurait, au lieu de fleurs de lis, l'aigle autrichienne. Les habitants partageaient leur indignation. Wurmser venait donc en conquérant et non en libérateur! Plusieurs, outrés, exaspérés s'enrôlèrent dans les troupes républicaines. Comme l'a dit Lavallette, on était Français en Alsace et l'on détestait encore plus les Autrichiens que les révolutionnaires. »

Un livre ultérieur nous montrera comment les projets de l'Autriche échouèrent. Hoche n'est pas loin.

On ne laissera pas d'être frappé de la tragique destinée des deux chefs de l'armée du Rhin, immolés sur l'échafaud révolutionnaire (août 1793, juillet 1794).

Comment en quelques mois les vainqueurs de Valmy étaient-ils devenus les vaincus de Mayence, les vainqueurs de Jemappes les vaincus de Nerwinden?

Ils n'avaient pas su opérer sur leur échiquier. Nous avons vu les erreurs puériles de Custine auquel non seulement la stratégie, mais la géographie la plus élémentaire semblait inconnue. Il est évident que la vue du « pré carré », entre Rhin et Moselle, n'a rien dit à son esprit.

Il y a les fautes particulières des trois armées prises séparément (Nord, Moselle, Rhin), mais il y a aussi les fautes communes.

La grande faute commune c'est de n'avoir pas su et même de n'avoir pas voulu combiner les opérations. Seul Dumouriez avait prévenu à temps le ministre de la guerre :

« Custine, disait-il, aurait dû s'emparer de Coblenz; il ne l'avait pas fait, mais il pouvait encore repasser le Rhin, après avoir jeté dans Mayence une garnison suffisante, se joindre à Beurnonville, prendre Trèves, et peut-être

Digitized by Google

assiéger les Prussiens dans Coblenz. Pour lui, Dumouriez, il marcherait sur Cologne. »

« Pache, ajoute M. Chuquet, répondit que Dumouriez devait pousser jusqu'au Rhin. Le général obéit : son avant-garde entra dans Aix-la-Chapelle et coiffa d'un bonnet rouge la statue de Charlemagne; lui-même allait se porter sur Dusseldorf et Valence sur Cologne. Mais, au même instant, il apprenait que Custine était « très compromis » et que Beurnonville avait échoué devant Trèves. »

Ne peut-on pas dire que ce jour-là se décidèrent le sort de Custine et celui de Dumouriez lui-même ?

En 1794, après la victoire de Fleurus, on apprendra enfin à lier, la carte en main, les opérations militaires entre Meuse et Rhin.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

LES VŒUX

DU

CONGRÈS NATIONAL DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

(Tours 1893)

L'AGRÉGATION DE GÉOGRAPHIE

Le Congrès demande la création d'une agrégation spéciale de Géographie avec connaissances générales de l'histoire.

Un vœu sera transmis à toutes les sociétés géographiques, pour les engager à traiter à fond la géographie de leur département.

Le Congrès émet le vœu que les ministères auxquels se rattachent les diverses branches de la cartographie veuillent bien décider la création d'une nouvelle carte de la France à une très grande échelle.

Le Congrès se renfermant exclusivement dans le domaine des considérations géographiques et des intérêts coloniaux de la France, objets de ses travaux, estime que la frontière occidentale de l'Indo-Chine française, en l'état actuel de la situation, doit être au moins le Mékong à partir de sa sortie du Yun-Nan jusqu'au Cambodge.

Que le ministère des affaires étrangères, en vue de soutenir les intérêts français en Syrie, veuille bien continuer la subvention de 1,000 francs qu'il accorde annuellement à l'Eglise grecque unie de Saint-Julien-le-Pauvre, à Paris.

Que la création d'un bureau de renseignements officiels sur l'émigration aux colonies françaises, auprès de chaque préfecture, soit mise à l'étude.

Que les sociétés de géographie considèrent comme une opportunité, un devoir même, de vulgariser l'étude des sciences géographiques dans le grand public, en vue de l'éclairer sur les résultats à obtenir par les grandes entreprises ayant pour base des considérations géographiques.

Que la lumière soit faite sur l'entreprise du canal des Deux-Mers, afin que le grand public, qui en est saisi, soit éclairé sur le rôle qu'il devra tenir quand l'une des sociétés fera appel à sa souscription.

Que les pouvoirs publics compétents veuillent bien se préoccuper de faire résoudre la question de l'établissement d'une voie ferrée transpyrénéenne, traversant le massif central des Pyrénées, qui est depuis si longtemps l'objet de l'attente des deux nations voisines.

Le Congrès reconnaît que l'équilibre établi par la nature entre le volume

Digitized by Google

des chutes d'eaux pluviales et la capacité des collecteurs naturels n'existe plus suffisamment pour atténuer les conséquences de la sécheresse, d'une part, et, d'autre part, éviter les inondations ou en atténuer les effets.

En conséquence, et considérant qu'il y a dans cet état de choses de grands intérêts compromis, que la richesse publique est atteinte, émet le vœu :

« 1° Que des mesures soient prises pour éviter à tout prix le comblement du lit des cours d'eau, de quelques dimensions qu'ils soient, et surtout des torrents ;

« 2° Que les réservoirs naturels, grands ou petits, soient conservés et qu'on en rétablisse partout où cela sera possible. »

Il adresse ce vœu aux pouvoirs publics et engage les sociétés de géographie à vulgariser par tous leurs moyens, dans leur région respective d'influence, l'intérêt majeur qui s'attache à sa réalisation.

Les délégués officiels ont maintenu les vœux suivants, émis par de précédents Congrès :

« 1° Que les sociétés de géographie maintiennent, le plus possible, dans leurs publications, l'orthographe nationale des noms des pays s'écrivant en caractères latins, sauf, lorsque l'usage a consacré certaines orthographes françaises, à indiquer entre parenthèses l'orthographe nationale;

« 2° Qu'à l'exemple de la Société de Géographie de l'Est, elles prennent telles dispositions qu'il leur convient avec leurs imprimeurs pour que ceux-ci complètent leur matériel typographique par les caractères souvent accentués ou diacritisés qui leur manquent. »

Deuxième vœu :

« Le Congrès renouvelle le vœu adopté par le Congrès de Lille, réclamant création de compagnies de colonisation, tel qu'il est inscrit au compte rendu du XIII° congrès national de géographie. »

Troisième vœu :

« Que les pouvoirs publics mettent largement à la disposition des Sociétés de géographie tous les documents relatifs à l'émigration ». (Congrès de Lille.)

Qu'on nous permette, à propos du vœu que nous avons inscrit au premier rang, de citer textuellement les paroles suivantes, extraites du *Plan de réformes de l'enseignement géographique*, par M. Drapeyron, paru dans la *Revue de Géographie* (t. VI, p. 5, janvier 1880) :

« Dès le 24 juillet 1875, comme le prouve notre lettre à M. Eugène Yung, directeur de la *Revue politique*, nous réclamions l'établissement d'une agrégation de géographie, destinée à pourvoir de professeurs spéciaux de géographie les lycées. Voici comment, selon nous, devrait être organisée cette agrégation. L'examen écrit consisterait : 1° en une composition de géographie physique; en une composition de géographie politique et économique; 3° *en une application de la géographie à l'étude de l'histoire;* 4° en une épreuve topographique et cartographique.

« L'examen oral comporterait : 1° une leçon de géographie physique, politique ou économique; 2° des thèses indiquées au moins un mois à l'avance; 3° le commentaire de géographes latins, grecs, allemands ou anglais désignés

Digitized by Google

également à l'avance; 4° une promenade géologique, topographique et *historique;* 5° la lecture de la carte de l'état-major.

« Le jury d'agrégation devrait se composer: 1° d'un professeur de géographie; 2° d'un *professeur d'histoire et de géographie;* 3° d'un professeur de topographie; 4° d'un professeur de géologie; 5° d'un graveur-dessinateur-cartographe. »

Ainsi, non seulement M. Drapeyron a réclamé, il y a dix-huit ans révolus, une agrégation spéciale de géographie, mais il a voulu, il y aura bientôt quatorze ans, comme le veut en 1893 le Congrès national des sociétés françaises de géographie, qu'une part fût faite à l'histoire dans cette agrégation.

Résumons en quelques lignes les phases par lesquelles a passé depuis l'origine cette question « brûlante » de l'agrégation de géographie.

Dans la quinzaine même où elle avait été proposée par M. Drapeyron, elle fut adoptée par le premier Congrès géographique international de Paris (août 1875) et, trois ans après, par le premier Congrès national de géographie, siégeant également à Paris.

Le second Congrès géographique international de Paris (août 1889), qui voulait des « professeurs spéciaux de géographie », n'eut pas assez de logique ou de résolution ou de temps pour réclamer une agrégation de géographie, qui les lui aurait donnés.

Le Congrès national de géographie siégeant à Lille (le 13e) prépara, d'une façon remarquable, la voie à une étude raisonnée des réformes pratiques que réclamait l'enseignement géographique.

Enfin, le 14e Congrès, celui de Tours, a bien vu qu'il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'avait proposé M. Drapeyron.

Il faut ajouter que le directeur de la *Revue de Géographie*, n'ayant pas assisté à ces dernières œuvres scientifiques, n'a pas eu à livrer une de ces « batailles », qu'il n'a engagées que lorsqu'elles lui ont paru nécessaires.

Dorénavant, il laisse faire le *temps*, c'est-à-dire l'expérience.

Il ne se passe guère d'années où l'expérience ne lui donne raison sur un point ou sur un autre.

Il se réjouit de voir que l'un des articles les plus importants de son programme scolaire, le plus important peut-être[1], ait triomphé à Tours, dans cette ville qui, il y a trois siècles, étant capitale provisoire de la France, vit préparer et publier le *Premier Atlas national de la France*.

1. Nous renvoyons à deux études de M. Drapeyron : *Professeurs d'histoire et professeurs de géographie* (*Revue de Géographie*, t. XVII, livraison de décembre 1885), *Examen du vœu des Congrès nationaux de géographie concernant l'institution d'une agrégation spéciale de géographie* (*Id.*, t. XVIII, livraison de mai 1886).

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

A monsieur Ludovic Drapeyron.

Brighton, le 19 septembre 1893.

Je tiens à vous donner le plus tôt possible ma cotisation d'ouvrages à Tunis, et à vous exprimer en même temps ma plus vive sympathie pour l'expansion française en Afrique.

Je tiens aussi à manifester ma vive satisfaction pour les progrès de la colonisation française dans l'Extrême-Orient, et notamment au Siam, où la France a autant de droit à s'implanter que nos bons voisins Anglais. La France s'est montrée ferme; c'est ce qu'il faut quand on traite avec les Orientaux.

Veuillez agréer, Monsieur et collègue, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

J. W. Hay.

La lettre de M. Hay est accompagnée d'une liste d'environ soixante-dix ouvrages divers qu'il destine à la Société de Géographie de Tunis, dont nous avons publié l'appel dans notre livraison d'août.

CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE TOURS

Nous avons enregistré plus haut les résultats de ce congrès, présidé par M. le prince d'Aremberg. Nous nous contenterons de signaler ici les communications qui nous ont paru le plus digne d'intérêt.

M. de Varigny, ancien ministre des îles Havaï, a traité avec une compétence remarquable de l'émigration chinoise et de la colonisation.

M. Alexandre Boutrouc a fait une conférence très applaudie sur ce sujet qu'il connaît si bien : *l'Algérie et la Tunisie à travers les âges.*

M. Barbier, de Nancy, a poursuivi ses études de lexicographie géographique.

Ce qui nous a frappé particulièrement et que nous recommandons à l'attention des congrès ultérieurs, c'est la part notable faite à la géographie locale dans ces assises.

Ainsi, M. Auguste Chauvigné, un vaillant entre les vaillants, a communiqué un savant travail sur les voies fluviales d'Indre-et-Loire, et principalement sur la Loire et les déplacements successifs de son lit.

Digitized by Google

M. l'abbé Bossebœuf, a rappelé, au moyen de projections, les principaux monuments élevés en Touraine par les Romains.

M. Ducret a traité de « Rabelais géographe ». Il a établi que cet écrivain était bien au fait des travaux géographiques de son temps. Il a, de plus, cherché à identifier les contrées visitées par Pantagruel à son retour du pays d'Utopie en Europe par les régions boréales.

Ajoutons que M. Georges Chevrel, secrétaire du Congrès, avait organisé une excursion en bateau aux châteaux de la Loire et à Chinon.

L'OBSERVATOIRE DU MONT-BLANC

Nous reproduisons la lettre suivante, adressée à M. Bischoffsheim, député.

Chamonix, 12 septembre, 10 h. matin
(de l'Observatoire du sommet du Mont-Blanc).

Cher confrère,

L'Observatoire est en place. Le gros œuvre est terminé. Il ne reste plus rien à faire que les aménagements intérieurs. C'est un succès auquel tout le monde ne croyait pas et qui est dû à l'entrain de nos courageux travailleurs, dont plusieurs sont restés plus de vingt jours sans descendre, et aussi au temps extraordinairement favorable d'août.

Les treuils adoptés pour l'usage sur la neige que je leur avais mis entre les mains ont parfaitement fonctionné et grandement contribué au succès et soulagé les travailleurs.

Je m'en suis beaucoup servi pour mon ascension. C'était chose curieuse, extraordinaire de voir nos matériaux, mis en mouvement par ces engins, gravir les pentes glacées de la cime de ce chantier d'un genre nouveau que la science seule pouvait vouloir et réaliser.

J'espère qu'on pourra utiliser l'Observatoire pour certaines observations cet automne. Nous n'avons eu aucun accident de quelque gravité à déplorer, ce dont je suis bien heureux. Je remercie encore mes collaborateurs, parmi lesquels vous comptez grandement.

Des détails par lettre suivent pour l'Académie et les collègues de notre Société.

JANSSEN, de l'Institut.

LES ÉTRANGERS EN FRANCE

Le recensement de 1891 accuse la présence en France de 1,130,211 étrangers, c'est-à-dire 3 p. 100 de la population entière du pays. Dans ce total, les Belges sont 465,860; les Italiens, 286,042[1]; les Suisses, 83,117; les Espagnols

1. Voir aux *Nouvelles*, la rectification de ce chiffre pour 1892.

Digitized by Google

et les Portugais, 80,000 ; les Hollandais et les Luxembourgeois, 40,000; les Américains du Nord, 7,000; les Américains du Sud, 4,800; les Scandinaves, 2,800; les Grecs, 2,035; les Roumains, Serbes et Bulgares, 1,677; les Turcs, 1,851 ; les Africains, 813, les Asiatiques, 343. L'étranger a en France son aristocratie et sa démocratie. Ainsi, on compte, dans ses rangs, 24,198 rentiers; 15,618 voués aux professions libérales; 131,347 patrons dans le commerce, 26,899 dans l'agriculture; 26,220 dans l'industrie. Les employés étrangers sont 39,379. Les ouvriers étrangers forment un effectif de 339,283, dont 262,391 du sexe masculin et 76,892 du sexe féminin. Les domestiques étrangers sont au nombre de 51,785 dont 38,314 femmes et 13,371 hommes.

L'OR ET L'ARGENT

D'après les recherches du directeur de la Monnaie des États-Unis, le stock de l'or actuellement accumulé dans le monde entier représente une valeur d'environ 18 milliards de francs; le stock de l'argent excède un peu 20 milliards de francs. C'est la France qui occupe le premier rang dans la répartition de ce stock; elle possède 4 milliards d'or et 3 milliards et demi d'argent. Viennent ensuite : les États-Unis, or, 3 milliards; argent, 3 milliards; la Grande-Bretagne, or, 2 milliards 750 millions; argent, 500 millions ; la Russie, or, 1 milliard 250 millions; argent, 300 millions. En ce qui concerne le papier monnaie non convertible en espèces, l'Amérique du Sud vient en première ligne, pour une somme de 3 milliards; viennent ensuite la Russie, 2 milliards et demi; les États-Unis, 2 milliards environ.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, VIII.

George Curzon. *Voyages dans l'Indo-Chine française.* — M. Curzon, déjà connu par ses explorations en Perse, a voyagé dans l'Indo-Chine française. Il nous donne une série d'impressions, sans prétendre apporter de renseignements géographiques nouveaux.

Il y a cependant quelques détails à noter. M. Curzon nous fait comprendre quelles difficultés causent au voyageur et au cartographe dans l'Annam l'incertitude et la multiplicité des noms de lieux. Les villes sont souvent composées de plusieurs villages, et les villages de plusieurs hameaux. Or, il arrive qu'une localité porte indifféremment le nom d'un hameau, ou celui du village dont elle fait partie, ou celui du marché le plus proche, ou enfin celui du *tram*, terme annamite qui désigne une station postale. Aussi les cartes sont-elles fréquemment incorrectes et ne donnent-elles pas toujours l'aide qu'on en attend.

Digitized by Google

J.-W. Pringle. *Le tracé du chemin de fer jusqu'au lac Victoria-Nyanza* (avec carte au 1/1,000,000e). — L'expédition dont le capitaine Pringle a fait partie, commandée par le capitaine Macdonald, avait pour but de relever le tracé du futur chemin de fer de la compagnie britannique de l'Afrique Orientale, entre Mombas et le lac Victoria. Le capitaine nous décrit en détail son itinéraire, qui, dans quelques parties, est nouveau. Il s'attache surtout à nous dépeindre les populations du pays traversé et constate avec satisfaction que toutes, même les redoutés Massaï, ont fait bon accueil à l'expédition. Ces descriptions sont intéressantes en ce qu'elles nous font voir quels changements économiques sont survenus dans le pays depuis les voyages de M. Thomson et du comte Teleki.

Les Vouakamba sont actifs et industrieux, très accessibles à l'Européen, et bons agriculteurs ; ils vont vendre leurs chèvres et leur bétail jusqu'à la côte. Les Vouakikouyou sont alliés aux Vouatamba, mais paraissent avoir moins de qualités. Au delà, au sud du lac Baringo, on trouve des Massaï ; ce peuple a été très éprouvé par les épizooties qui ont ravagé ses troupeaux; sa situation actuelle est assez précaire; le Massaï, qui ne mangeait que du bœuf ou du mouton, en est venu à ne pas dédaigner une carcasse abandonnée de zèbre ou d'antilope; le manque de nourriture les oblige même assez souvent à vendre leurs enfants à des caravanes de Souahili, ou à se louer comme porteurs. Toutefois, même dans l'état actuel, les Massaï sont un objet de terreur pour leurs voisins, les Vouandorobbo, qui vivent dispersés dans les forêts, et ne se nourrissent que du produit ou du hasard de la chasse. De tous ces peuples, les moins hospitaliers sont ceux du Sotik, du Lumboua et du Bourgani, qui sont redoutés de leurs voisins, au même titre que les Massaï, auxquels ils ressemblent par leurs traits et par leur langage. Du reste, l'expédition ne se heurta chez eux à aucunes difficultés.

Th. Bent. *L'ancienne route de commerce à travers l'Éthiopie* (avec carte). — L'infatigable M. Bent poursuit ses études de géographie historique le long de la mer Rouge. Il essaye de retrouver la position de la ville de Koloé, que Ptolémée et le Périple de la mer Erythrée mentionnent à trois jours d'Adulis, et croit pouvoir fixer son emplacement sur le plateau de Kohaïto, où l'on trouve encore des ruines assez étendues. De même, Veha représente pour lui l'ancienne Ava.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, VIII.

Dr R. Hansen. *Modifications des côtes sud-ouest du Schleswig* (avec carte au 1/275,000e). — La carte permet de suivre les modifications subies par le littoral, de 1240 à 1892. M. Hansen cherche à établir les dates et les ravages des principales catastrophes. Les plus terribles ont été celles des XIIIe

Digitized by Google

et XIVe siècles. C'est surtout à partir du XVIIe siècle que l'homme se mit à la lutte contre la mer; mais plus d'une fois, les digues furent rompues : ainsi, à Nordstrand, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1634, 6,408 personnes furent noyées. De nos jours, heureurement, les digues sont plus résistantes, et de semblables événements sont moins à redouter.

F. IMMANUEL. *Tchitral, Iassin et Kunjout* (avec carte au 1/2,500,000e). — Les régions montagneuses qui s'étendent au sud de l'Hindou-Kouch oriental et du Karakoroum sont parmi les pays les moins connus du globe. Ce n'est que depuis 1892 que le gouvernement anglais a dû s'occuper de l'étude et de la réorganisation de ces pays, en présence de la marche des Russes dans le Pamir.

Ces pays sont les pays de Tchitral, Iassin et Kunjout; les cartes les désignent à tort sous le nom de Kafiristan, bien que les Kafirs n'en possèdent que l'extrémité sud-ouest, et que le reste soit peuplé par une grande variété de populations distinctes d'origine, de langue et de mœurs. Les points les plus importants sont Gilgit, Iassin et Tchitral, surveillant les débouchés du Pamir, et permettant de dominer la contrée. Aussi l'Angleterre a-t-elle eu la précaution de s'y établir. Depuis l'automne de 1891, il y a une garnison anglaise à Gilgit, qui communique avec le réseau des chemins de fer de l'Inde par une route militaire et une ligne télégraphique. Pour assurer cette route et contenir les populations belliqueuses des deux rives de l'Indus, l'on a établi une série de forts.

Néanmoins, l'influence anglaise ne semble pas encore s'être imposée : en mars dernier, le fort de Chilas a été attaqué par plusieurs milliers de montagnards bien armés. De plus, l'émir de l'Afghanistan a vu de mauvais œil la prise de possession du pays de Gilgit, et de là viennent en grande partie les résistances que rencontre l'Angleterre. Aussi y a-t-il des Anglais, et des plus autorisés, comme M. Biddulph, qui réclament une action énergique contre l'Afghanistan, au besoin même son démembrement entre l'Angleterre et la Russie, convaincus que ce serait encore le meilleur moyen de servir les intérêts de l'empire britannique, et, par surcroît, ceux de la civilisation.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

LIVRES

HENRI COUDREAU. *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française* (1887-1891). Ouvrage contenant 98 figures et 1 carte. Paris, librairie Hachette, 1893. — Le livre de M. Coudreau est dédié à M. Charles Maunoir et à M. Charles Gauthiot, dont il a donné les noms à deux montagnes de la chaîne des Tumuc-Humac, restées innomées, dit-il, « quoique bien en vue comme dans les Canigou » (p. 487). C'est qu'il a été encouragé dans toutes ses entreprises par ces deux vaillants secrétaires généraux de nos sociétés parisiennes de géographie.

M. E. T. Hamy, de l'Institut, dans une intéressante préface, a tracé de main de maître le portrait moral de M. Coudreau et résumé son œuvre.

Digitized by Google

« Henri Coudreau, nous dit-il, est l'un des plus populaires entre les explorateurs contemporains. Toutes nos sociétés de géographie le connaissent et l'apprécient et chaque fois que son nom est inscrit au programme de l'une

ITINÉRAIRES DE M. COUDREAU.

d'elles, on est sûr de faire salle comble. C'est que ce causeur au geste animé, à l'œil qui brille, à la bouche un peu moqueuse, dit ses histoires d'outre-mer avec une verve rare, et qu'il excelle à combiner l'anecdote pittoresque aux récits scientifiques. Ses livres sont comme ses discours, pleins de renseigne-

Digitized by Google

ments intéressants et utiles, d'épisodes spirituellement détaillés, de vues originales et bien personnelles. Henri Coudreau est né le 6 mai 1859, à Sonnac (Charente-Inférieure). Comme il est fort brun et fort vif, il s'amuse parfois à croire — tel Richepin se disant Touranien, — qu'il se pourrait bien qu'il ait dans les veines quelques gouttes du sang de l'un des vaincus de Poitiers. Nous persistons à le croire de pure race de Gaule ; il a bien plus de parenté avec Caillié et Champlain, ou même avec Pierre Loti, ses compatriotes charentais, qu'avec le moins sémite des guerriers d'Abdérame ; et il a l'esprit trop net et trop probe, même dans ses plus étranges fantaisies philosophiques et artis-

LES TUMUC-HUMAC, VUS DU MONT TAYAOUAOU.

tiques, pour que nous l'acceptions facilement comme fils de Sarrasin. Tout enfant, Henri Coudreau voulait être marin ; sa famille, peu romanesque, s'efforça d'en faire un notaire. Dégoûté bien vite des inventaires et des contrats, et de plus en plus porté vers les choses lointaines par un esprit curieux et agité, il entra à l'École de Cluny, avec la pensée secrète d'atteindre, par le professorat, aux missions scientifiques qui l'attiraient. C'est la terre d'Afrique qui le séduit tout d'abord, et pendant ses trois années de Cluny, il lui donne tous ses loisirs. Une chaire d'histoire et de géographie lui est offerte à l'École professionnelle de Reims ; c'est l'année du Congrès de l'Association française, et le jeune professeur fait des communications sur Ouargla et le Sahara et tente, heureusement sans succès, de se faire admettre parmi les membres de la seconde expédition du colonel Flatters. On le nomme au lycée de Clermont-Ferrand, sous couleur de compensation ; il est bientôt fatigué de la monotonie

Digitized by Google

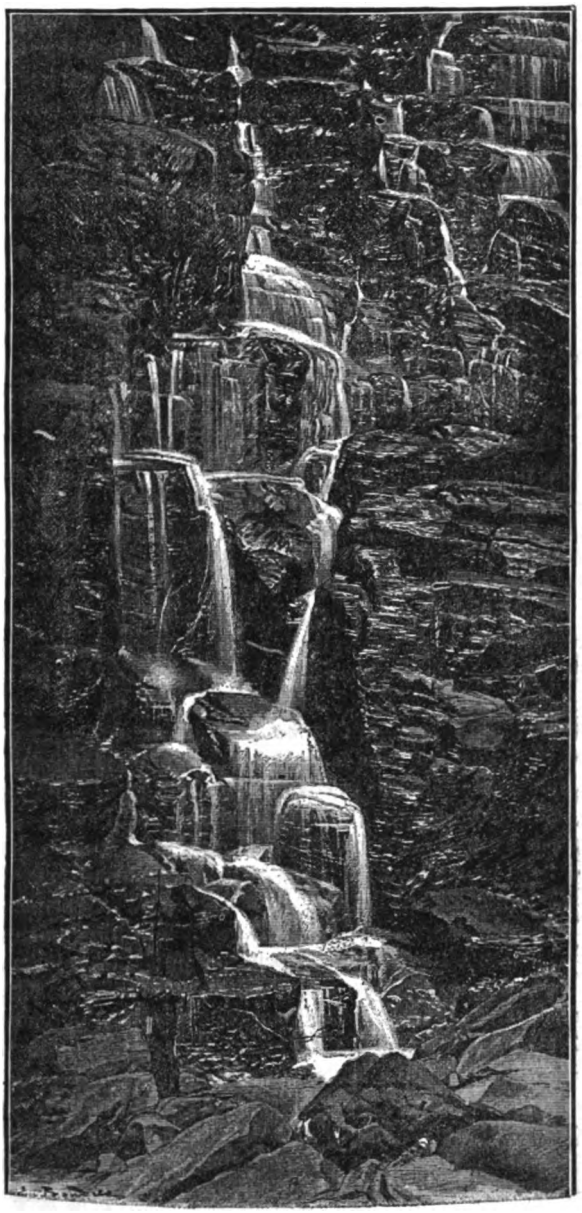
d'une existence trop bien réglée, demande les colonies et part pour Cayenne (1881). La Guyane devient dès lors son champ d'exploration et depuis douze années, il est resté fidèle à cette *France équinoxiale*, qu'il a explorée en tous sens avec un courage et une persévérance admirables. Une première mission, obtenue du sous-secrétaire d'État des colonies, le conduit de 1883 à 1885, à travers les Territoires Contestés (Counani, Mapa, Araguary), à l'Amazone, au Rio Negro, au Rio Branco et aux montagnes de la Lune. Le ministère de l'instruction publique aidé de quelques ressources fournies par l'administration des colonies, l'envoie de 1887 à 1889 au Maroni, à l'Oyapok et au Tumac-Humac. Enfin, sous les auspices des mêmes administrations, il visite de 1889 à 1891 les hauts affluents de l'Oyapok et du Yari, et toute la Guyane centrale: Inini, Camopi, Approuague, etc. »

Ce sont ces deux derniers voyages qu'il livre aujourd'hui au public. Rappelons qu'en 1887, il avait déjà donné un ouvrage non moins étendu : *la France équinoxiale* (2 vol. avec atlas). Tout récemment (1892), il dressait, au 625,000e, une *Carte de la Guyane française jusqu'à l'Équateur*.

Dans le premier des voyages qu'il nous retrace maintenant (1887-1889), il a eu pour compagnon Apatou, l'Apatou de Crevaux, que nous avons vu à la Société de Géographie et qui nous était apparu comme son *fidus Achates*. M. Coudreau s'est livré à une étude approfondie et implacable de ce nègre, plus intéressé que fidèle, plus rusé qu'intelligent. On pourra, ici, saisir sur le vif la manière de notre auteur, car il y a un auteur original, souvent pénétrant, dans cet explorateur, qui excelle à reconnaître les coins et les recoins de l'âme des Bonis, des Emerillons et des Roucouyennes, non moins que ceux de leurs forêts.

« Apatou, écrit-il (p. 4), est un homme de 50 ans, grisonnant, presque chauve, et d'une ossature massive. Il porte une moustache assez forte. Ses dents sont très blanches, ses yeux un peu jaunes, le regard est trouble par instants. L'expression est tantôt doucereuse et tantôt dure ; ce qui surnage en lui, c'est une expression de bonhomie pateline. Il a l'abord modeste, presque timide : il se revêt, pour se présenter, d'un faux air d'humilité. Il est coiffé d'un panama, chaussé de pantoufles à semelles de caoutchouc, et vêtu d'un pantalon en toile bleue et d'une chemise-veston en toile fine, blanche, à brandebourgs, avec de petits boutons de cuivre. C'est élégant pour un costume de voyage. Apatou est coquet. Je découvre même à l'instant qu'il sent, assez peu discrètement, l'horrible opopanax. Ce gaillard-là joue au jeune homme. « Je suis ici, me dit-il, le serviteur de la Société de Géographie. Partons, mes Bonis, mes Youcâs, mes Saramacas vont vous conduire à Cottica, où le grand-man des Bonis vous fournira des canots et des hommes pour passer chez les Roucouyennes. Il nous faudra passer par les prix de la rivière qui ne sont pas doux, mais moi je serai peu exigeant. » Ceci dit en créole de Cayenne véritablement mauvais. Il y a longtemps qu'il m'attendait, ajoute-t-il. Quand M. Le Cardinal vint chez lui en mars dernier passer un traité avec Anato, grand-man des Bonis, le gouverneur lui annonça ma prochaine arrivée. Au chapitre de l'argent, je vois un homme interessé, mais qui fait des manières. Il ne tient qu'à la gloire. Il abandonne de grands intérêts, car il gagne 10,000 francs par an chez lui. Mais il veut « agrandir sa réputation ». Aussi ne me prendra-t-il que 200 francs par

Digitized by Google



SAUT DU MARITOWE.

Digitized by Google

mois. Toutefois, comme on ne sait qui meurt, qui vit, il ne serait pas fâché que je lui signe un engagement. Il veut avoir un « papier ». « Le *pampila*, voyez-vous, ça vaut mieux que tout. » Apatou est un homme de précaution. Le lendemain de mon arrivée chez lui, sous le pauvre prétexte d'aller chercher son rasoir qu'il avait oublié chez un de ses amis, il s'en va soumettre mon papier à ses conseillers ordinaires. De retour, il ne me montre point de rasoir, mais seulement un visage radieux : il sait maintenant que je ne l'ai pas trompé. Voilà une confiance qui m'honore. »

Le *Grand Français*, voilà comme on appelle là-bas Apatou, non sans ironie.

« Cependant Apatou, continue M. Coudreau, Apatou, dans son village, pour qui ne veut pas le passer au crible, pour qui sait se contenter d'un coup d'œil superficiel, Apatou est réellement intéressant et fait assez grand effet. L'ancien compagnon de Crevaux est maintenant capitaine des Bonis du bas Maroni. Les Bonis d'Apatou sont au nombre de 150 environ, ce qui représente le quart de la peuplade. Apatou a été promu à ce grade de capitaine des Bonis du bas Maroni par le gouverneur de la Guyane française. Le gouvernement colonial ne reconnaît pas les quatre autres capitaines des Bonis, mais seulement leur chef suprême, le grand-man Anato. Apatou est donc, officiellement, le second personnage de sa tribu. C'est fort honorable, mais c'est d'ailleurs tout ce qu'il mérite. Pourquoi faut-il que sa colossale vanité vienne à chaque instant nous indisposer contre lui? Il ne parle qu'avec le plus parfait dédain de son titre de capitaine qu'il estime fort au-dessous de ses mérites. Un homme comme Apatou était fait pour commander à tous les Bonis, à toutes les tribus nègres du Maroni, que sais-je encore? à toute la Guyane, et si on lui avait appris à lire, il eût été un grand homme « dans tous les pays de la terre ».

Monsieur Apatou (cet appellatif de *monsieur* lui agrée beaucoup plus que celui de capitaine) s'est fixé dans le bas Maroni, sur un excellent point stratégique, d'où il surveille barbares et civilisés. Son village, dénommé *ad libitum* Hermina, Apatou, Saint-Bernard, comptait en 1887, après cinq ans d'installation, vingt cases habitées et environ 80 habitants. « Il est, d'après M. Coudreau, propre, bien tenu, au milieu d'un grand abatis (défrichement ou plantation), qui se voit de loin et s'étend le long du fleuve sur plus d'un kilomètre de longueur. Le style des cases est le style général du Maroni des noirs réfugiés; de très petites maisonnettes basses couvertes en feuilles de palmier, quelquefois ouvertes aux deux extrémités, quelquefois fermées par deux petites portes de moins d'un mètre et demi de hauteur dans une cloison où parfois des grecques sont dessinées à jour avec plus ou moins d'art. Le mobilier ne se compose guère que des ustensiles de cuisine : quelques marmites, une vaisselle sommaire; qu'on ajoute à cela des hamacs et leurs moustiquaires, quelques fusils, et l'inventaire est terminé. Seule la maison d'Apatou est une construction créole, tout en bois, avec un plancher sur terre, une véranda donnant sur la rivière. Elle contient trois petites pièces : une salle à manger au centre et une chambre à coucher de chaque côté. Elle est couverte en *bardeaux*, ces tuiles plates en bois, qui flambent si bien (ainsi qu'ont pu le constater les Cayennais dans la nuit du 10 août 1888); elle possède, sous cou-

Digitized by Google

leur de mobilier, un petit bric à brac à l'européenne. Apatou va faire agrandir sa maison, il lui donnera un étage, l'entourera d'une véranda sur les quatre côtés, et la clôturera d'une palissade renfermant une grande cour. Seul dans son village Apatou ne laisse jamais le costume européen et vit comme les noirs créoles, ayant chaises, fauteuils, table et couvert. Encore tout cela n'est-il guère que pour la représentation. L'ordinaire d'Apatou est celui du commun des Bonis : du riz et du poisson qu'il mange dans un bol avec ses doigts, couché dans son hamac. Mais qu'il lui arrive des blancs, il fera laver la table, il exhibera la nappe, le vin et le couvert, et il affirmera avec modestie que, depuis son retour de France, il prend tous les matins son chocolat et ne saurait manger autrement que les Parisiens. »

En remontant le Maroni, M. Coudreau parvient à Cottica, la capitale du grand-man Ãnato, roi des Bonis, notre protégé.

« Anato est un nègre de 55 ans, avec un petit air rusé, tempéré par une certaine bonhomie. Il est plus modeste et plus fin qu'Apatou. Il a un grand respect pour « les hommes du gouvernement » et les reçoit de son mieux. Or le confort d'Anato, sous la latitude de Cottica, n'est pas à dédaigner. Anato a du vin, de la bière, des conserves, de bon rhum, quelques douceurs. Pendant les quelques jours que je devais passer chez lui, la cordialité de sa réception ne s'est pas démentie un seul instant. Anato est maigre, élancé et porte élégamment un costume européen de bon goût. Il paraît qu'il est polygame, comme beaucoup de Bonis. Toutefois je n'ai jamais vu chez lui qu'une seule femme et toujours la même, une cousine d'Apatou, souriante personne avec laquelle il paraît faire très bon ménage. »

Nous nous sommes attardé à citer ces curieuses pages de M. Coudreau, qui ont une véritable valeur ethnographique, voire psychologique. Non moins que ces extraits, les gravures ci-jointes inviteront nos lecteurs à voir de près le livre lui-même. Elles représentent, en effet, les itinéraires du persévérant explorateur, ces Tumuc-Humac dont il a été le révélateur, ces *sauts* de rivières qui l'ont si souvent entravé dans sa marche, et où il a pensé si souvent se briser.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Afrique

The Partition of Africa, par J. Scott Keltie. Histoire des colons tant musulmans qu'Européens, continuée jusqu'à nos jours.

Amérique du Nord

The Mediteranean shore of America, par C. P. Remondino. Panégyrique passionné de la Californie, pays vinicole exposé à des tremblements de terre, mais doué d'un beau climat.

The Land of the Almighty Dollar, par Panmure Gordon. Esquisses humoristiques des mœurs des financiers américains.

Digitized by Google

Main-travelled Roads. Mississippi valley stories, par HAMLIN GARLAND. Esquisses de la vie ouvrière à l'intérieur de la grande république.

Amérique du Sud

Travels and adventures of an Orchid hunter, par ALBERT MILLICAN. Études botaniques dans les Andes septentrionales en Colombie.

Angleterre

Hampshire, par T. W. SHORE. Description tant historique que topographique du comté. L'auteur retrace les péripéties de l'invasion et de la colonisation saxonnes, dont il indique les sites, ainsi que les gisements houillers à exploiter qui attendront longtemps, espérons-le, dans les intérêts de ceux qui cherchent dans ces parages un abri contre les brouillards et la fumée des villes industrielles.

A Trip to England, par GOLDWIN SMITH. Impressions d'un Américain.

The Craven and North West of Yorkshire Highlands, par H. SPEIGHT. Guide archéologico-topographique.

Essex. Highways Byways and waterways illustrated by C. R. B. Barrett. Guide du comté, un des plus plats et marécageux de l'Angleterre.

Nooks and corners of Herefordshire, par H. T. TIMMINS. Guide des différents points dignes d'intérêt avec de bonnes illustrations.

Sussex and Sussex, Ways, par REV. J. COKER EGERTON. Description animée des beautés du comté, ses routes, ses mœurs.

The Steam Navy of England Past, Present and Future, par H. WILLIAMS, chief inspector. Ouvrage tant technique que vulgarisateur, à l'adresse du peuple anglais : étude des plus importantes.

Anthropologie

Pour l'exposition colombienne à Chicago on a organisé un comité d'anthropologie ethnologico-archéologique, dont le professeur Putnam est le président. L'ethnographie a été adjointe au congrès de littérature, avec M. Gomme au conseil.

Man and the glacial period, par G. FRED. WRIGHT D. D. L'auteur nie la cause astronomique et surtout celle de l'exhaussement des continents.

Asie Mineure

The Land of Ararat, par ALEXANDER F. MAC DONALD. Description du pays, du peuple, *élogieux pour les Turcs*, haineux pour les Russes, opinions étonnantes et regrettables chez un *Écossais*, issu d'une *race libérale !* Sans oublier le triste rôle joué par les Arméniens contre les Grecs, nous ne pouvons soutenir la tyrannie turque même chez les anciens ennemis de la race hellénique dont l'avenir est assuré.

Digitized by Google

Australie.

Fifty Years in the making of Australian History, par SIR H. PARKES. Historique de l'origine de la colonie et de son développement politique, industriel et commercial, avec appréciation sur les crises financières et les luttes ouvrières : ouvrage d'actualité brûlante.

Bornéo

Its geology and mineral ressources, par le Dr THÉODORE POSEWITCH, translated by F. H. HATCH. Ouvrage descriptif et pratique avec cartes et plans, utile à consulter, en vue de son exploitation par les Hollandais et les Anglais, rivaux commerciaux.

Canada

Barren Ground of Northern Canada, par W. PIKE. Récits de chasse, avec une carte passable, et des aperçus sur la disparition des races indigènes.

Canadian Guide Bock, par CHARLES S. D. ROBERTS. Statistique avec bonnes cartes.

Cartographie

Sketch Map of the Protected Malay State of Perak, compiled by J. S. LEFROY, chief surveyor. Carte à l'échelle de quatre milles anglais au pouce.

Indexed atlas of the World, Rand Mc Nally and Co. Cette publication encyclopédique comprend de grandes cartes de tous les pays, l'assiette de leurs impôts, les productions brutes et outillées, les industries, la population, les routes ferrées et ordinaires, avec index alphabétique, une feuille pour chaque État de l'Amérique. Les données sont basées sur le cens de 1890 et la publication se fait à Chicago.

J. W. HAY.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

On sait que l'Espagne était, au point de vue militaire, divisée en douze capitaineries générales. Un décret royal récent a substitué à cette organisation sept commandements régionaux : 1° Madrid; 2° Séville; 3° Valence; 4° Barcelone; 5° Saragosse; 6° Burgos; 7° Léon.

— La récente création du port militaire de Libau (Courlande), qui ne gèle pas l'hiver, est un fait qui intéresse le développement maritime de la Russie dans la mer Baltique.

— Ont été reçus à l'agrégation d'histoire et géographie (1893) MM. Benoit, Pingaud, Busson, Blanchet, Hamand, Moret, Métin, Laurent, Paquet, Pagnoux, Thomas, Le Téo, Godard, Le Parquier.

— Par décret du 6 juillet 1893, rendu après avis du Conseil d'État, il vient d'être créé un service d'inspection générale de l'instruction publique aux colonies. Sont chargés de ce service, deux agrégés, l'un des lettres, l'autre des sciences. MM. Wahl et Walewski, professeurs du lycée Condorcet, viennent d'être investis de ces fonctions.

— Notre collègue M. J. Corcelle, agrégé, professeur d'histoire et de géographie au lycée d'Annecy, publie dans le *Bulletin de la Société de Géographie de l'Ain* (mars et avril 1893), une intéressante revue des questions africaines (*Dans l'Adamaoua, vers le Tchad, le Sahara français*).

— M. Paul Privat-Deschanel, fils de l'ancien et regretté proviseur du lycée de Vanves (Michelet), chargé d'une mission de la Société de Géographie commerciale, vient d'adresser à cette société une *Note sommaire sur la nécessité d'étudier à nouveau les moyens de pénétration dans le Gourara, le Touât et le Tidikelt.*

— Du ministère italien d'agriculture, industrie et commerce (M. Bodio, directeur général de la statistique) nous vient : *Annuario statistico italiano* (Rome, 1893). Au 31 décembre 1892, l'Italie avait une population de 30,535,848 habitants (106 hab. 55 par kilomètre carré). L'émigration s'est élevée en 1892 à 223,667 individus. Les colonies italiennes les plus considérables sont au Brésil (554,000), à la Plata (452,000), en France (296,000), aux États-Unis (286,000), dans l'Uruguay (100,000), en Autriche (46,000), en Suisse (42,000), en Tunisie (30,000), en Égypte (29,000), dans la Grande-Bretagne (19,000), en Algérie (15,000), en Allemagne (15,000) et dans la Turquie d'Europe (13,000). Les plus grands accroissements à signaler sont pour le Brésil (où il n'y avait que 82,000 Italiens en 1881), pour la Plata (254,000 en 1881), pour les États-Unis (170,000 en 1881), pour l'Uruguay (40,000 en 1881), pour la Tunisie (11,000 en 1881) et pour l'Égypte (16,000 en 1881). D'autre part il faut noter une diminution de 19,000 italiens en Algérie dans ces douze dernières années.

— De Christiania, nous recevons *Card over Dr Fridtjof Nansen's Polar expedition* (1893-189?), par le professeur H. Mohn.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

4688. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

Cinquième livraison. — Novembre 1893

SOMMAIRE

G. N. TRICOCHE : Notes sur Chicago.
H. MEYNERS D'ESTREY (Le Dr comte) : Au Surinam. Voyage de M. W. L. Loth.
A. DE GÉRANDO : Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*).
L. DRAPEYRON : Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire de Russie (862-1893).
L. DELAVAUD : Le Mouvement géographique. La question du Maroc et l'affaire de Melilla.
Les travaux d'ordre géographique et militaire du colonel de la Barre Duparcq.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES

Croquis de l'Exposition de Chicago indiquant l'emplacement et l'étendue des sections françaises.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-deux volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de 400 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

NOTES SUR CHICAGO

La *Revue de géographie* a publié antérieurement une intéressante description de Chicago, empruntée à l'ouvrage d'Élisée Reclus. Nous nous proposons aujourd'hui d'approfondir certains points de cette étude, qui méritent une attention particulière.

I. — *La construction à Chicago.*

Cela devient presque une banalité de dire que les Chicagoens visent avant tout à « faire grand ». Tout le monde connaît, au moins par les gravures qu'ont données les journaux illustrés, l'*Auditorium*, hôtel-théâtre où près de 20,000 spectateurs, voyageurs, employés peuvent trouver place simultanément; le *Monadnock*, aux briques rouges, aux murs de six pieds d'épaisseur, s'élevant sans aucun ornement extérieur, comme un monolithe, vers le ciel; l'*Unity building* où se trouvent plus de six cents magasins, banques et bureaux divers; et enfin l'orgueil de Chicago, le *Masonic Temple*, avec ses vingt étages que desservent seize ascenseurs.

A première vue, les hauts édifices qui se comptent par dizaines dans la « Reine de l'Ouest » présentent une grande analogie de construction. En fait ils diffèrent profondément, suivant qu'ils appartiennent à l'ancienne ou à la nouvelle école. Il y a une quinzaine d'années, on ne connaissait à Chicago d'autres matériaux de bâtisse que les briques pleines et l'acier, ou l'acier et la *terracotta*. C'était là ce qu'on appelait la *concrete method :* elle avait l'inconvénient d'alourdir extrêmement les édifices et de nécessiter, par suite, pour résister à la poussée, une épaisseur de parois d'autant plus considérable que l'on s'élevait plus haut. Cela ne faisait pas le compte des architectes chicagoens.

Digitized by Google

Le premier perfectionnement fut l'adoption, pour remplacer les briques, de tuiles creuses d'argile, réfractaires, qui avaient le triple avantage d'être légères, peu coûteuses et indestructibles par le feu. Le problème du développement en hauteur était dès lors aux trois quarts résolu : il le fut entièrement du jour où l'on songea à appliquer aux maisons les procédés de construction des ponts métalliques, et à remplacer les fondations, jadis d'un seul bloc, par des piles indépendantes les unes des autres. Chaque pile ne supportant que sa part du poids total, on n'a plus à craindre ces ruptures d'équilibre — si dangereuses pour le bâtiment tout entier — que peut causer un seul point faible dans les fondations ininterrompues de maçonnerie. Sur ces bases on dresse autant de carcasses d'acier superposées qu'il doit y avoir d'étages dans l'édifice : chacune d'elles forme un tout et n'a d'autres liens avec ses voisines du dessus ou du dessous que des boulons d'assemblage.

Le *squelette* métallique du bâtiment est ainsi complété jusqu'au toit, avant que la maçonnerie proprement dite soit commencée. Celle-ci consiste simplement à remplir de tuiles creuses, à l'épreuve du feu, les vides existant, dans chaque carcasse d'étage, entre les montants ou les traverses, pour constituer les planchers et les cloisons. De ce que les étages sont indépendants, il résulte naturellement que la maçonnerie peut tout aussi bien débuter par le haut du squelette que par le bas.

C'est ainsi que les architectes de Chicago semblent avoir réalisé en partie cette fiction des contes de fées : la construction des maisons en commençant par le toit !

Le développement de Chicago — depuis le grand incendie de 1871 — tient du prodige ; il a émerveillé ceux-là mêmes qui pouvaient suivre ses progrès jour par jour. Qu'on en juge. Le feu, qui débuta dans la soirée du 8 octobre 1871 pour ne s'éteindre que dans la nuit du 9 au 10, à 6 kilomètres de son point de départ, couvrit de débris un espace de trois milles carrés, réduisit en cendre 17,450 édifices ou maisons particulières et détruisit jusqu'aux archives municipales, jusqu'aux valeurs déposées dans les banques. 98,500 personnes se trouvèrent du jour au lendemain sur le pavé, sans un abri, presque sans vêtements ; et parmi elles des familles qui, millionnaires le samedi, durent être, le mardi suivant, nourries par les *rations* du gouvernement.

Toute autre cité que Chicago eût été à jamais anéantie par ce

Digitized by Google

désastre, car le commerce et l'industrie semblaient ruinés, le crédit mort, la vie municipale éteinte. Mais la « Reine de l'Ouest » ne pouvait pas périr; elle possédait un talisman précieux, talisman plus puissant que la richesse, car il la crée, plus puissant que le crédit lui-même, car il le fait renaître de ses cendres : un esprit d'entreprise indomptable au service d'une volonté de fer.

L'œuvre de reconstruction fut entreprise au printemps de 1872, aussitôt que les gelées persistantes ne furent plus à craindre.

Considérée dans son ensemble sept mois plus tard, elle présentait ce résultat final prodigieux que le nombre d'édifices rebâtis durant ce laps de temps coïncidait exactement avec le nombre d'heures de travail qui s'étaient écoulées depuis le jour où avait été donné le premier coup de pioche. C'était comme si *une* construction était sortie de terre, complète, *chaque soixantième minute* de ces deux cents journées d'ouvrier. Cela nous dispensera de tout autre commentaire[1].

II. — *La vie à Chicago.*

Il est démontré aujourd'hui par la statistique que la majorité de cette population de Chicago, qu'on se plait à prendre pour type de la population américaine, se compose d'éléments *nés à l'étranger*.

On se fait difficilement en Europe à cette idée que l'Américain n'est pas nécessairement un descendant de John Bull croisé de Hollandais et mâtiné de Peau Rouge. Et cependant, surtout dans l'ouest, et particulièrement à Chicago, l'élément « yankee de naissance » disparaît presque, noyé dans la foule des Allemands, Suédois ou Irlandais. Tous les ans l'émigration draine dans tous les pays, au profit des États-Unis, les éléments les plus hardis, les plus aventureux de ces contrées; quelque peu casse-cou, mais toujours intelligents et entreprenants, ces *fortes têtes* du vieux

1. Les faits suivants peuvent donner une idée du ressort et de la fertilité d'invention des esprits après le désastre de 1871.

Le surlendemain de l'incendie, *cinq* des principaux journaux de la cité apparaissaient de nouveau et des centaines de marchands annonçaient la façon dont leurs affaires allaient être reprises.

Les commerçants du district anéanti qui rouvrirent boutique les premiers furent deux amis, auxquels il ne restait plus en tout que 25 francs. Pour la moitié de cette somme ils achetèrent à un incendié une commode et six verres, trouvèrent un tonneau et un baquet, se procurèrent à crédit du cidre et quelques fruits et s'établirent bravement au milieu des ruines. Avant la fin de la journée, en vendant des rafraîchissements aux travailleurs, ils avaient réalisé 125 francs.

Digitized by Google

monde viennent apporter au nouveau les ressources d'une imagination constamment en éveil et stimulée par la résolution bien arrêtée de faire fortune[1]. Loin de s'atténuer, ces dispositions, lorsque les émigrants mettent le pied sur le sol de l'Amérique, s'exaltent à la vue des efforts déjà faits et de l'immensité du champ d'action qui reste ouvert à toutes les aptitudes.

C'est cette réunion d'activités si diverses, de spécialités si variées, cette résultante de toutes les ambitions parfois dévergondées, et de toutes les conceptions, souvent bizarres, écloses dans les cerveaux de ces émigrants de deux ou trois continents, qui donnent à l'Amérique son exubérante vitalité et perpétue l'œuvre commencée par les Hudson, les Miles-Standish, les Penn, les La Salle. — Par ce mot *émigrant* il faut entendre non seulement les manœuvres qui traversent l'Atlantique comme passagers d'entrepont, mais l'ensemble des *nouveaux venus*, à quelque classe qu'ils appartiennent — et bon nombre font partie des plus hautes couches sociales d'Allemagne ou du Royaume-Uni. Cette diversité d'origine des citoyens américains fait tomber à plat un des arguments favoris des partisans, en Europe, du *statu quo* en matière d'éducation et d'administration. Que si vous leur citez les résultats obtenus aux États-Unis, ils vous répondent que cela n'a rien d'étonnant, étant donnée la différence des races. C'est là un préjugé qu'on ne saurait trop combattre. Venez en Amérique, et vous verrez à la tête des compagnies de chemins de fer, des mines, des forges, des principales maisons de commerce un nombre minime de ces fils des premiers colons qui forment, dit-on, une race à part, modifiée par le climat, trempée par des luttes de toutes sortes, — mais vous y trouverez une immense majorité d'étrangers de naissance, ou de descendants immédiats de colons nés à l'étranger. Cela saute aux yeux dans l'Ouest; c'est la règle générale dans cette ville de Chicago, qui est le type de l'entreprise industrielle, de l'ingéniosité en fait de réclames, de l'audace en matière de journalisme — le type enfin de ce qu'on considère avec ébahissement, des rivages de la vieille Europe, comme la *jeune Amérique*.

Mais les États-Unis font plus que drainer ces éléments de pros-

1. Nous sommes heureux de nous trouver, sur ce point, absolument d'accord avec le Dr comte Meyners d'Estrey (L'Emigration contemporaine, *Revue de géographie*, juillet 1892).

Digitized by Google

périté que le vieux-monde ne sait retenir chez lui : ils possèdent le secret de les utiliser. Ce secret est bien simple : il consiste à employer les forces vives de ces mêmes éléments dans leur maximum de puissance; en d'autres termes à faire de l'initiative, de la fertilité ou de la hardiesse des idées, plutôt que de l'âge et d'une longue pratique, les conditions *sine qua non* d'une promotion à des fonctions importantes et chargées de responsabilité.

Il est fréquent ici de voir des jeunes gens de 25 à 30 ans diriger des établissements financiers ou industriels de la plus grande envergure.

Les Chicagoens sont, on doit le reconnaître, très fiers de leur œuvre; et ils en ont proclamé les mérites si haut... qu'ils se sont attiré une réputation de vantards, de « Gascons » actuellement bien établie. Et cependant l'habitant de Chicago est précisément en train de devenir modeste : « C'est, dit M. Chas-Dudley Warner[1], parce qu'il est dans la position d'un aigle qui aurait pondu un œuf de vautour ». Rien n'est plus vrai. Peu après l'incendie de 1871, le gouverneur Bross, le plus optimiste des fils de la « Ville du Vent », osa déclarer que, selon lui, en 1900 Chicago atteindrait « son million » d'habitants. Cette affirmation fit rire alors. Or nous sommes en 1893 et la cité compte déjà plus d'un million deux cent mille âmes!

La société de Chicago a été l'objet de critiques très vives. Les sévères jugements qu'on a portés sur elle sont dus en grande partie au caractère de la presse locale, qui ne produit guère que des feuilles à sensation, faisant un bruit énorme autour des scandales inévitables dans une vaste cité — scandales qui, d'ailleurs, ne sont pas plus fréquents parmi la population de Chicago que parmi celles de New-York, Paris ou Londres[2].

En ce qui concerne l'étranger — les contrées de « l'autre côté de l'eau », — cette mauvaise opinion n'a rien de bien étonnant, car le Yankee y est en général peu connu. En France, en Allemagne, en Italie, la nation américaine est jugée, d'après un petit nombre d'échantillons excentriques, comme une nation de mœurs impos-

1. *Studies in the South and West.*
2. Le chiffre élevé des divorces prononcés par les cours de Chicago provient de ce fait que les tribunaux y restent ouverts au public tout le long de l'année et ont pour clients nombre de *forains*, accourant de tous les coins de l'Ouest pour tâcher de dérober leurs affaires de famille aux commérages locaux, insupportables dans les petites villes du Far West, où tout le monde se connaît.

Digitized by Google

sibles. En Angleterre, où l'on envisage les choses sous un autre point de vue, la première question, quand un Américain est en jeu, est celle-ci : « Est-il bien riche? » et s'il s'agit d'une Américaine : « Est-elle bien commune? »; inutile de dire que là comme ailleurs on s'est taillé des types généraux sur le patron de quelques personnalités bizarres, frappantes. Les Américains qui n'ont rien de saillant et qu'on coudoie par centaines sur le boulevard ou dans Piccadilly..., ceux-là ne comptent pas, bien entendu. Il n'est pas plus exact de considérer, par exemple, toutes les jeunes filles yankees comme sifflant dans les escaliers d'hôtel ou agaçant les chiens sur la place publique, qu'il ne serait raisonnable, aux États-Unis, de déclarer tous les Italiens des assassins ou tous les Français des aventuriers.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'un préjugé de ce genre existe, dans les états du *Far East*, à l'égard de la société de Chicago. Il a pu avoir quelque fond de vérité dans les débuts, alors que la facilité avec laquelle les Chicagoens s'enrichissaient les entraînait à faire peu de cas de tout ce qui n'est pas négociable. Mais de bonne heure ils ont eu l'ambition de « faire grand » en matière d'art et de littérature comme en matière de constructions et d'entreprises industrielles. Ils semblent avoir cru d'abord que ce n'était là aussi qu'une affaire de dollars à dépenser; bientôt ils s'aperçurent que la tâche n'était pas aisée et que l'argent ne saurait procurer le prestige qui s'attache à des centres intellectuels comme Dresde ou Boston. Il faut leur savoir gré d'avoir compris que le succès, dans cette voie, ne pouvait être assuré que par une lutte sans trêve contre deux éléments qui, si l'on n'y prend garde, deviennent tyranniques dans toute société : la richesse et la beauté. Ni la puissance de l'or chez l'homme, ni celle de la beauté chez la femme ne sont suffisantes aujourd'hui pour donner accès dans les salons du *high life* de Chicago.

En matière d'art, de littérature, à Chicago, comme dans tout l'ouest, ce sont les femmes qui tiennent la tête du mouvement; c'est donc à elles que revient la tâche difficile de diriger dans le bon chemin cette jeune société, composée d'éléments si hétérogènes. Quoique née d'hier, l'*école* de Chicago a déjà une réelle individualité : ses tendances, par suite de l'esprit de *réaction* auquel elle doit son origine, la rapproche du « conservatisme » bostonien, mais avec moins de dispositions à la critique.

Digitized by Google

III. — *L'Exposition de Chicago.*

On a essayé, il y a quelque temps, de rechercher à qui était due l'idée de célébrer par une Exposition universelle le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. La question ne présentait pas, il faut le reconnaître, un intérêt puissant. Toutefois nous devons à cette discussion de journalistes à court de chroniques d'apprendre que la susdite idée semble être éclose à la fois dans plusieurs milliers de cervelles. On avait déjà d'ailleurs un précédent dans la matière; ce fameux *Centennial* organisé à Philadelphie en 1876 en commémoration de la Déclaration d'indépendance.

Le *Centennial*, qui fit moins de bruit dans le monde que n'est appelée à en faire la « World's Fair » de 1893, a néanmoins laissé de fort agréables souvenirs à ceux qui l'ont visité[1], — souvenirs que sa superbe rivale ne saurait effacer. La différence des deux expositions procède de la différence même de leurs emplacements. Il eût été tout aussi impossible de « faire grand » à Philadelphie, dans cette charmante promenade de Fairmont, véritable jardin d'agrément avec ses allées ombragées, ses collines et ses ruisseaux, qu'il eût été difficile de produire des effets gracieux à Chicago, dans cette lagune de Jackson Park, à peine émergée des flots du Michigan. Mais, à notre sens, il convient de rendre tout d'abord cette justice aux organisateurs de la « World's Fair » qu'ils ont su se garer d'un écueil redoutable où leur œuvre eût sombré : ils ne sont pas tombés dans les excentricités architecturales auxquelles on pouvait un peu s'attendre, d'après les tendances de la population de Chicago. Plusieurs critiques ont été très frappés de ce fait qu'en 1889, à Paris, la cité des beaux-arts et du bon goût par excellence, on ait pu voir figurer des Tour Eiffel et des Fontaines Edison, et qu'à Chicago, « la ville des monte-charges et des abattoirs », il soit donné d'admirer des merveilles de style classique. On ne saurait nier qu'il n'existe pas une note discordante dans l'ensemble des constructions principales de l'Exposition de 1893 : les palais des *Beaux-Arts*, de l'*Agriculture* — classique pur; — le palais de l'*Électricité*, — corinthien; — le palais de la *Femme* — renais-

1. Le Centennial de Philadelphie eut 9,910.966 visiteurs; l'Exposition universelle de Paris, en 1878, en eut 16,032,725; celle de 1889, 28,149,253.

Digitized by Google

sance italienne; — celui de l'*Administration* — une perle de renaissance française; — le *Machinery hall*, le palais de la *Pêche* — renaissance de Séville et espagnol *romanesque*. — D'un style plus indépendant, le palais des *Arts libéraux*, ceux des *Mines*, de l'*Horticulture* et le *Transportation building* produisent un grand effet par leurs dimensions et la simplicité de leurs lignes.

On ne saurait rester insensible devant la majesté du coup d'œil dont on jouit, par exemple, du balcon du « palais de la Femme ». Mais on est plus impressionné encore dans le quadrilatère formé par le Machinery hall, la Gare, les Mines, l'Électricité, et au nord-est, par le bassin central qui se prolonge entre les Arts libéraux et l'Agriculture (voir le croquis). Là est en quelque sorte la place d'armes de cette « Blanche Cité » : au centre s'élève le dôme doré de l'Administration; une légère colonnade, à l'extrémité du bassin, ferme la place de ce côté et laisse entrevoir les eaux bleues du lac Michigan se confondant à l'horizon avec le ciel. L'ensemble est féerique; rien, dans les temps modernes, ne l'a égalé en grandeur. Pour trouver des effets architecturaux de cette correction, de cette élégance et de cette ampleur, il faudrait remonter sans doute aux jours de la prospérité d'Athènes ou de Babylone.

« Là est l'Exposition » a dit un critique. Nous pourrions peut-être ajouter : là est *toute* l'Exposition. Mais c'est assez pour en faire un monument dans l'histoire de l'art.

Entendons-nous toutefois. Loin de nous la pensée de faire fi de ce que la « World's Fair » renferme de curieux et d'intéressant sous d'autres rapports. Le point de vue auquel nous nous plaçons est le suivant. Chaque exposition, à notre humble avis, doit constituer une étape en avant dans la voie de ces magnifiques manifestations du génie de l'homme; elle doit marquer d'une façon ou d'une autre, mais d'une manière éclatante, un progrès réel sur les expositions antérieures. L'Exposition de Paris, en 1855, a été caractérisée par le palais de l'Industrie; celle de Londres en 1862, par le *Cristal Palace;* celle de Paris en 1878, par le Trocadéro; trois monuments mémorables dont chacun a fait époque. Dans l'intervalle, l'Exposition de Vienne, en 1873, s'était distinguée par son étendue et le nombre énorme de ses exposants. Paris, derechef, en 1889, a continué la marche en avant par son immense champ d'attractions diverses qui fit monter le total des entrées au chiffre sans précédent de vingt-huit millions. Chicago tient aujourd'hui la

Digitized by Google

tête par son splendide déploiement d'édifices classiques, cette « Blanche Cité » qui vous laisse une impression inoubliable.

Il nous est impossible d'entrer dans le détail des groupes et sections qui composent l'Exposition. Aussi bien cela ferait-il double emploi avec les comptes rendus que chacun a déjà lus dans les journaux. Il est préférable, croyons-nous, de nous en tenir à notre rôle de chroniqueur en voyage, faisant part au lecteur de ce qui paraît être la résultante des appréciations générales formulées sur la « World's Fair » par les Américains.

Tout d'abord, ce que l'on entend répéter sur tous les tons par les Français et les touristes du midi de l'Europe — accoutumés à la gaieté bruyante des boulevards, du Corso ou de l'Alameda, — c'est que le silence, la tranquillité qui règne à Jackson Park, alors même que les entrées atteignent 150,000, leur portent sur les nerfs. Pour nous, l'effet majestueux et un peu sévère que produit l'ensemble des constructions s'accorde bien avec l'allure paisible des visiteurs; c'est un véritable bienfait, quoi qu'on dise, que les curiosités diverses — tavernes, théâtres, villages exotiques — aient été reléguées dans cette sorte d'annexe qu'on nomme *Midway Plaisance* (les plaisirs de mi-route]. L'Exposition y perd peut-être en gaieté, mais elle y gagne infiniment en dignité.

D'ailleurs les entrées s'élevassent-elles au nombre colossal atteint à Paris en 1889, l'animation, à Jackson Park, paraîtrait bien plus faible qu'au Champ-de-Mars, car la « World's Fair » couvre plus de quatre cents hectares.

Une critique fondée est celle qui a trait à la disproportion, dans certains édifices, entre l'intérieur et l'extérieur. On a tant dépensé pour celui-ci et pour les jardins qu'il a été nécessaire de se limiter en ce qui concerne l'aménagement intérieur et les petits détails. C'est ainsi que les galeries sont trop souvent d'un accès difficile par suite du manque d'ascenseurs; c'est ainsi aussi que l'on souffre du manque de jalousies pour les fenêtres supérieures — inconvénient très sensible dans un pays où le thermomètre s'oublie au point de rester entre 38° et 40° C., à l'ombre, pendant un temps invraisemblable... De même, l'extrémité sud de Jackson Park est encombrée de tous les détritus de l'Exposition. « C'est comme si, disait l'autre jour un reporter américain, un propriétaire se construisait une habitation princière et laissait sa cour de derrière semée de vieilles boîtes de conserves défoncées! »

Digitized by Google

Enfin, exposants, concessionnaires, expéditeurs s'accordent à déplorer le peu d'autorité, de responsabilité laissé au directeur général Davis. Tout est reporté au conseil d'administration, qui en prend à son aise et est seul investi du pouvoir exécutif : pas une pierre ne peut être remuée, pas une consigne mise en vigueur sans son ordre.

Parmi les bâtiments secondaires deux laissent à désirer. Celui de l'Illinois, d'abord, beaucoup trop vaste pour ce qu'il contient; il est prétentieux et gâte la vue du palais des Beaux-Arts. De son côté, le palais du Gouvernement est une construction massive, sans goût, poncive...; en un mot, il ne fait pas honneur aux architectes officiels. Ces défauts sont d'ailleurs reconnus par les critiques américains eux-mêmes et notamment par Mme Van Rensselaer, dont l'impartialité et la compétence ne sauraient êtres mises en doute.

La France — c'est un fait incontestable et à peu près incontesté — est à la tête des nations étrangères à l'Exposition, non pas dans le détail de chacun de ses différents « exhibits », mais par suite de la valeur de leur ensemble. La place considérable qu'on lui a accordée au palais des Beaux-Arts (moitié de la nef, moitié du transept et pavillon de l'est, presque un tiers de la place totale; voir le croquis) montre le cas que font les Américains de ses peintres et de ses sculpteurs. Il est généralement reconnu aujourd'hui que la France est la seule nation qui possède une école de sculpture vraiment nationale et originale[1]. La peinture française ne semble pas jouir de la même faveur auprès des visiteurs. Les Américains sont fiers, et à juste titre, du prodigieux développement acquis par leur jeune et vigoureuse école, et cela explique un peu leur réserve à l'égard des concurrents étrangers.

Au « Transportation building », la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest s'est conciliée les bonnes grâces du public. Sa réputation est d'ailleurs bien établie aux États-Unis.

Aux *Mines*, la palme, pour les nations étrangères, appartient à l'Allemagne. La France se fait remarquer par ses creusets et ses collections de minéraux.

1. Les critiques ne sont pas tendres pour les autres pays de l'Europe. L'Angleterre ne compte pas en cette matière, disent-ils... « Quant à l'Allemagne, parmi ses cent dix-huit spécimens de sculpture, pas un ne s'élève au-dessus de la médiocrité. Des quatre-vingt-neuf spécimens italiens, les seules œuvres de Paolo Troubetskoy témoignent d'un talent supérieur à celui du journalier qui décore les tombes de cimetières de village... »

Digitized by Google

Elle expose au palais de l'Électricité les derniers perfectionnements apportés à l'éclairage des phares. Le journal la *Tribune*, de New-York, qui a étudié avec un soin tout particulier les sections françaises, déclare qu'en matière d'innovations du domaine de l'électricité, la France est à la tête du mouvement [1].

Au « Machinery hall » l'industrie française est représentée par d'excellents modèles de machines employées dans les raffineries, les manufactures de tabac, les ateliers de gravure sur verre, etc. Il semble que les maisons françaises eussent pu faire mieux, toutefois. Lutter avec l'Angleterre n'était peut-être pas aisé; mais il n'aurait pas fallu se laisser distancer, ici aussi, par l'Allemagne !

Non loin du palais des Machines se trouve l'exposition de la Boulangerie française. On y voit les derniers perfectionnements apportés à l'art de faire les mélanges, de pétrir, enfourner, etc., *à la mécanique*.

L'exposition spéciale du ministère de l'instruction publique dans le bâtiment de l'*Anthropologie* est fort remarquée.

Aux *Forêts*, la France se tient vaillamment au rang qu'elle a atteint en 1889.

Son exposition au *Palais de l'Agriculture* est une merveille. Elle a été une « surprise » pour tous, selon l'expression des critiques américains et anglais eux-mêmes. Le pavillon occupe plus de sept mille pieds carrés; ses parois sont tapissées d'échantillons et de graines et de gerbes minuscules du plus charmant effet. Les visiteurs sont spécialement attirés par les reproductions en cire — une série de chefs-d'œuvre — des légumes nationaux.

On ne saurait être surpris de la faveur que recontrent auprès de la partie féminine du public les costumes, accessoires de toilette et ameublements de la section française du palais des Manufactures et Arts libéraux. La collection, pourtant très belle, des porcelaines de Sèvres et de Limoges est négligée pour les robes et les manteaux, et surtout pour les gants [2]. L'exposition des gants,

1. Soit dit en passant, combien de fois la France s'est-elle trouvée dans ces conditions, sans retirer aucun avantage pratique et sérieux de ses découvertes? Il se produit maintenant pour l'électricité exactement ce qui a eu lieu pour l'application du gaz à l'éclairage des rues.

2. On sait que la France est « la terre des gants » pour les Américaines. Ces articles sont hors de prix aux États-Unis et à tort ou à raison les élégantes dédaignent absolument sur ce point les productions de leur pays. Le plus beau cadeau qu'on puisse rapporter d'Europe à une des « belles de la 5e avenue », c'est une boîte de gants parisiens.

Digitized by Google

déclarée par les journaux *superlative in its degree of excellence* (c'est tout dire), l'emporte même sur celle des dentelles [1].

Les gens du métier, sinon le gros public, sont émerveillés par l'ordre et la clarté de l'exposition scolaire française, qui se trouve à l'étage supérieur du palais. Tout le monde reconnaît les immenses progrès réalisés par la France en topographie, et les connaisseurs s'arrêtent longuement devant les cartes si variées du ministère de la guerre; celles des Alpes, des Pyrénées, de la Tunisie semblent particulièrement appréciées.

Nous avons fini avec notre brève analyse des sections françaises. En terminant, disons que les organisateurs de la World's Fair paraissent à la fois étonnés et heureux du succès de la France à Chicago. *Étonnés*, parce qu'après le peu d'intérêt que leur *vieille alliée* de 1783 avait prise à la célébration du Centennial de Philadelphie, ils ne s'attendaient pas de sa part à une adhésion si franche et si complète; *heureux*, car la présence des produits français apporte un appoint considérable aux attractions de l'Exposition.

Cependant nous insistons sur un des côtés faibles que nous avons signalés plus haut : la France, au Palais des machines, aurait pu se distinguer autrement que par l'élégance et le coquet arrangement de sa section. Elle aurait pu, elle aurait dû faire mieux. Il y a moins loin de France que d'Allemagne en Amérique, et les maisons d'Elbing et de Magdebourg, elles, ne se laissèrent pas arrêter par des questions de distance ou de maladroite économie.

Un enseignement se dégage, pour la France spécialement, de l'Exposition de Chicago : c'est que l'industrie allemande a fait depuis vingt ans des progrès énormes; secondée par l'esprit d'initiative et les instincts colonisateurs de la race, elle se développe avec une rapidité qui mérite d'attirer très sérieusement l'attention des manufacturiers français.

En dehors des expositions diverses dont nous venons de parler, il faut mentionner comme honorés des faveurs spéciales des étrangers le magnifique « exhibit » des fruits de Californie et les spécimens des gros arbres dont les côtes du Pacifique ont

1. Bien que nous nous soyons fait un devoir d'éviter autant que possible de prononcer aucun nom, il nous est impossible de ne pas mentionner le désappointement des visiteuses lorsqu'elles constatent l'absence des produits de Worth et de Manby, les tailleurs pour dames.

Digitized by Google

seules le secret ! L'école indienne, les collections d'uniformes, d'objets de campement de l'armée régulière, les voitures militaires, les mail coachs (*stages*) utilisés dans les territoires de l'ouest offrent d'autre part un intérêt puissant aux voyageurs qui ne peuvent séjourner assez longtemps aux États-Unis pour étudier sur place la vie américaine.

Le couvent de la Rabida, situé dans un site charmant au bord du lac, renferme d'importantes « relics » — c'est le terme consacré — du voyage de Colomb. On dit que la ressemblance avec le vieux monastère est parfaite. Nous ne pouvons contrôler cette assertion, n'ayant pas eu, comme notre éminent directeur et ami, M. Ludovic Drapeyron, l'occasion de visiter l'original.

Enfin, signalons parmi les attractions... mécaniques, les trottoirs mouvants qui circulent le long de la jetée avec une vitesse variant de trois à six milles à l'heure (5,160 personnes peuvent y prendre place à la fois) et la *Ferris Wheel* (la Roue Ferris). C'est une machine composée de deux gigantesques roues de bicycle de 264 pieds de diamètre, placées verticalement, et entre lesquelles sont suspendus trente-six wagons de la contenance totale de 2160 passagers. L'ensemble tourne sur une axe monstre mis en mouvement par une force de deux mille chevaux-vapeur; le *voyage* dure vingt minutes. Cette disgracieuse invention est heureusement exilée parmi les curiosités de Midway Plaisance.

Il nous est impossible de clore cette petite étude sans essayer, dans l'humble mesure de nos moyens, de faire rendre aux organisateurs de la World's Fair la justice qui leur est due.

Autant nous trouvons ridicules les déclarations des organes bruyants de cette école d'admiration mutuelle qui a tant de disciples dans la partie peu éclairée de la population américaine, autant les critiques acerbes de certains journaux français nous paraissent mesquines, inspirées par une jalousie dont on ne voit pas la cause, par ce détestable esprit de dénigrement qui, chez les reporters de bas étage, remplace le talent et le jugement.

Les difficultés que les ingénieurs et les architectes de l'Exposition ont eues à vaincre sont innombrables — le site actuel de la World's Fair n'était, il y a deux ans, qu'un marais fangeux; — et cependant elles sont peu de chose comparées aux efforts qu'il a fallu faire pour lutter contre le mauvais vouloir des cités rivales,

Digitized by Google

pour triompher des hésitations, des craintes des exposants étrangers, troublés par l'énormité de la distance, les chances d'insuccès, les bruits de complots anarchistes et l'éternelle question d'argent. Il est peu probable que l'on sache jamais ce que les comités d'organisation ont eu à dépenser d'énergie, de fertilité d'invention, de souplesse pour mener leur œuvre à bonne fin. Le péril est passé, la bataille gagnée; le temps d'épreuves sera vite oublié : *all s' well that ends well!*

GEORGE NESTLER TRICOCHE.

Digitized by Google

AU SURINAM

VOYAGE DE M. W. L. LOTH

On se rappelle le différend franco-hollandais à propos du territoire situé à la Guyane entre les rivières Lawa et Tapanahoni et les criques de Toso et de Sara, différend dans lequel le Tzar de Russie, ayant été nommé arbitre d'un commun accord, a tranché la question en faveur de la Hollande.

Le gouverneur de la Guyane hollandaise a depuis chargé M. W. L. Loth de reconnaître cette contrée, et nous extrayons les détails qui suivent du rapport qu'il vient de publier de son voyage.

La superficie de ce territoire est de 1,360,000 hectares.

M. Loth partit le 15 janvier 1892 pour la Marowyne à bord du vapeur *Nederland*, accompagné de MM. Copyn et Labadie, 16 ouvriers et 4 agents de police, ces derniers pour éloigner les chercheurs d'or au besoin.

Il avait l'intention de visiter les nègres bonnis établis sur la rive gauche de la Lawa, d'inspecter l'établissement des concessionnaires, de tailler un chemin dans la forêt du village Cottica vers l'ouest du Tapanahoni, de descendre cette rivière jusqu'à l'île Drietabbetje, où est établi le grand chef des Aucans, de remonter ensuite la crique Toso (qui forme un affluent du Tapanahoni), de se diriger vers la crique Sara, afin de reconnaître aussi cette contrée, en vue de l'établissement d'une route, de descendre enfin cette dernière crique, et de retourner à Paramaribo par le fleuve Surinam.

On comptait quatre mois pour faire ce trajet. Une partie des vivres fut expédiée par le schooner *Nickirec* quelques jours avant le départ, à Albina sur la Marowyne.

Le 16 janvier, l'expédition arrivait le matin à Albina, où elle rencontrait M. E. Leblond, de Cayenne, un des concessionnaires,

Digitized by Google

qui avait reçu 60,984 hectares de terres à défricher et qui voulait faire établir les limites de son terrain.

Après avoir loué des nègres, l'expédition se remit en route sur sept corjales (espèce d'embarcation). Le voyage vers la haute Marowyne et ses affluents ne peut se faire, à cause de ses nombreuses chutes d'eaux, sans l'aide des nègres, qui depuis leur enfance ont l'habitude de descendre la rivière, connaissent parfaitement ses profondeurs et la route à prendre à travers les nombreux groupes d'îles dont elle est parsemée.

Si les nègres étaient autrefois inquiets et méfiants, à cause des fréquentes expéditions qui furent faites depuis 1876 dans l'intérieur pour découvrir les gisements aurifères, aujourd'hui ils sont complètement rassurés et se mettent volontiers à la disposition des voyageurs pour les conduire aux concessions qu'ils ont obtenues. Aussi lorsqu'il fut connu que l'on trouvait beaucoup d'or sur la Lawa et qu'un courant de chercheurs d'or se dirigea vers ces contrées, il y eut même des nègres du haut Surinam qui vinrent dans la Marowyne s'offrir pour faire les transports et faire ainsi concurrence aux Aucans qui habitent le Tapanahoni et aux Bonnis ou nègres d'Aroucou établis sur la Lawa. Les Aucans se considèrent comme la tribu dominante sur la Marowyne. Ils sont depuis 1760 reconnus comme sujets libres, alors que les Bonnis ne sont affranchis de l'esclavage que depuis 1856.

Les Bonnis descendent des bandes qui se sont sauvées des plantations sous les chefs Bonno et Koromantyn Kodjo et se sont établies sur le Bonni ou Gonini, ainsi que dans les îles entre les cataractes Abounasoungou, Pinabiesoungou et Lensidédé, connue aujourd'hui sous le nom de Kromantie Kondré.

Les Aucans réussirent en 1790 à s'emparer desdits chefs bonnis et les décapitèrent. Depuis cette époque les Bonnis sont soumis aux Aucans, et quoiqu'ils aient été affranchis en 1856, ils se méfient encore de leurs anciens oppresseurs, de sorte que la plupart s'établissent sur la rive droite ou rive française de la Lawa et se considèrent comme sujets français. Ils parlent même assez bien la langue française.

Le 20 janvier l'expédition arriva chez Apatou, le nègre bonni bien connu par la relation du voyage du docteur Crevaux et qui est établi un peu au-dessous du rapide Armina, sur la rive française de la Marowyne.

Digitized by Google

Cet homme, par les rapports qu'il a eus avec le docteur Crevaux et ses voyages à Paris, est fort au-dessus des nègres de sa tribu. Il habite une maison de bois bien bâtie et peinte, reçut M. Loth très poliment et lui offrit une chambre meublée assez confortablement. M. Loth ne put pas le décider à l'accompagner dans son voyage. Il recommanda à cet effet un certain Aponsi que l'expédition trouverait à Cottica.

Le lendemain ils passèrent successivement les cataractes de Pedroesoungou, Apoma, Grankoumaranjam, Gonsoutou, Mopé, Dakabé, Ketré, Manbari, Mankaba, Siengatetéi et Poulougondou. Le 25 janvier ils débarquèrent au port militaire situé au confluent de la Lawa et du Tapanahoni.

En cet endroit M. Loth rencontra le secrétaire du chef des Aucans, qui lui fit part que ledit chef, Oseisie, viendrait le soir le voir en personne pour s'entendre avec lui en quoi il pourrait lui être utile.

Parmi les nègres du convoi de l'expédition il s'en trouvait quelques-uns que M. Loth avait rencontrés en 1878 à Tempatie. Il s'informa auprès d'eux de l'enfant qui avait été baptisé à cette époque en sa présence. On lui répondit que les parents de cet enfant demeuraient aujourd'hui à Maulobbi, village situé sur la rive gauche du Tapanahoni.

Etant allés annoncer l'arrivée de M. Loth à Maulobbi, ils revinrent avec cet enfant, une fillette de 14 ans, qui lui offrit de la part de ses parents quelques présents : une poule et des fruits.

Bientôt il reçut la visite de quelques habitants du village de Poulougoudou, qui lui témoignèrent leur étonnement en apprenant qu'il avait osé traverser la forêt entre la Lawa et le Tapanahoni, où l'on risque non seulement de rencontrer des fauves et des serpents, mais où les Indiens Ogacoulé tirent sur les étrangers. Ils l'invitèrent à venir visiter leur village, ce qu'il fit le lendemain en compagnie d'un certain Montou, capitaine d'un village aucan.

A son arrivée ce Montou fut très mal reçu par Morimo, un des plus âgés de Poulougondou, de sorte que M. Loth se décida à revenir immédiatement et à faire connaître à Morimo, par le secrétaire de Oseisie, son mécontentement de cette réception.

Il paraît que l'on se préparait à Poulougondou à faire un accueil splendide à M. Loth, et que ledit Morimo, ayant bu un coup de trop avant la fête, avait insulté Montori, croyant que celui-ci n'avait pas

Digitized by Google

annoncé l'arrivée de M. Loth en temps utile. Bref, dans l'après-midi, Morimo, craignant une punition sévère, venait faire ses excuses.

En fait de punition, il paraît que la plus grande est que le délinquant soit condamné à rester sans rien faire pendant des mois et même des années. Il est obligé à rester dans son village, et il lui est défendu de chasser, de travailler la terre, en un mot de rien faire, mais de vivre de charité et de ce que les autres veulent bien lui donner.

Le soir, la population de Poulougondou, femmes, filles et garçons, vint témoigner ses regrets à M. Loth de ce qui s'était passé et exécuta des danses à la lueur des torches, où un bossu, à la grande joie des autres, surtout des femmes et des filles, faisait des pas et des sauts très amusants.

Le capitaine Gongo arrivait le 27, avec la nouvelle que le chef Oseisie avait été empêché de venir le jour de l'arrivée de M. Loth, mais qu'il viendrait sans faute dans la journée.

Mais M. Loth refusa de l'attendre plus longtemps, craignant de manquer de vivres. Ce n'est que vers 10 heures qu'il réussit, avec le capitaine Gongo, à décider les nègres à partir, parce qu'ils craignaient qu'Oseisie leur reprochât de ne pas l'avoir attendu.

Le 28 l'expédition venait de passer les cataractes de Koffykanissa et Pikiendagohlode et campait dans un îlot au pied des chutes d'Abounasougou, sur la Lawa, lorsque Morimo vint la trouver le soir vers 8 heures avec une lettre du grand chef Oseisie, dans laquelle celui-ci exprima ses regrets de ne pas avoir rencontré M. Loth et lui fit des offres de service.

Morimo demanda une réponse écrite, afin qu'il pût fournir la preuve qu'il avait rattrapé l'expédition. M. Loth lui donna la réponse demandée et il repartit dans la nuit.

Poursuivant le voyage le lendemain, ils atteignirent le village de Cottica, sur la rive gauche de la Lawa, à 5 heures après midi et s'installèrent dans la maison de l'ancien chef Anato, mort il y a quelque temps. C'était un bâtiment en bois assez grand et divisé en quatre appartements avec véranda devant et derrière et bien peinte.

Oseisie, le successeur de l'ancien chef Anato, les reçut très poliment, et de la conversation qu'ils eurent avec lui et d'autres chefs de la tribu ils virent que ces naturels se considèrent comme sujets français et hollandais.

Digitized by Google

Ils prétendaient qu'on ne pouvait pénétrer de la Lawa au Tapanahoni, sans rencontrer les Oyacoulé, Indiens sauvages ayant des flèches empoisonnées. M. Loth ne put en décider un seul à faire le voyage avec l'expédition.

Cependant le 1er février il commença par faire tailler le tracé dans la forêt, sous la surveillance de MM. Copyn et Labadie, et le lendemain il se dirigea vers les *placers* (champs d'or), accompagné de quatre agents de police et d'un ouvrier.

Après une visite au poste d'Assysie, situé dans une île près de la rive française, où se trouve un village bonni, il passa la nuit à Courmatibo, autre village bonni situé sur la rive française, et atteignit le 3 février l'endroit nommé *Degrad* (*tout le monde* ou *Contesté*), où se trouvait autrefois le camps des maraudeurs qui venaient là pour dévaliser les chercheurs d'or. Mais depuis qu'il y existe des postes franco-hollandais établis sur plusieurs points, ils ont quitté cet endroit.

Environ 500 mètres plus au nord, il y avait des huttes pour la direction de l'entreprise Le Blond et un dépôt de vivres. Quelques concessionnaires de bonne foi travaillaient encore sur le terrain concédé à Le Blond. La plupart attendaient le résultat des délimitations de l'arpenteur.

M. Loth rentra à Cottica et apprit en passant par Assysie que l'arpenteur était arrivé et avait commencé son travail par la concession Le Blond.

Le 10 février M. Loth se mit en route en suivant le tracé qu'on avait taillé, en compagnie de deux Bonnis qui portaient ses bagages. A 2,000 milles de distance les uns des autres il fit établir des camps afin de pouvoir se loger pendant la nuit. La dyssenterie et les fièvres commencèrent à faire des ravages parmi son monde. Les pluies continuelles firent déborder les rivières et enlevèrent les ponts établis à la hâte pour transporter les vivres.

Jusqu'à 6 kilomètres de Coltica le terrain est assez plat, mais plus loin les accidents deviennent nombreux et les pentes assez raides et glissantes surtout après les fortes pluies.

Au mois de mars de forts orages brisèrent et déracinèrent les arbres. Le 17 de ce mois l'expédition arriva à un large cours d'eau dont l'embouchure est marquée sur la carte de la colonie à environ 18 kilomètres au sud de l'île Staelmans. Ce cours d'eau ayant 45 mètres de large, il fallait construire un radeau pour le

Digitized by Google

traverser. Plusieurs tentatives avaient déjà échoué dans ce but, lorsque le 20 mars ils virent deux Aucans descendre le Gonini dans un corjal.

Ces Aucans, croyant qu'ils avaient affaire à des indiens Oyacoulé, se disposèrent à rebrousser chemin, mais en réfléchissant, ils saisirent leurs fusils et s'approchèrent tout doucement. Reconnaissant leur erreur, ils étaient aussi contents d'avoir échappé à un grand danger que l'expédition d'avoir rencontré en quelque sorte des sauveurs.

Ils dirent à M. Loth qu'il se trouvait devant le bras oriental du Gonini et qu'il aurait probablement aussi à traverser le bras occidental pour atteindre la forêt qui s'étend jusqu'au Tapanahoni. Ils offrirent leurs services à l'expédition pour traverser les deux bras du Gonini avec leur embarcation.

La première traversée se fit le 21 mars, et 1400 mètres plus loin l'expédition se trouva sur les bords du Gonini même, qui a en cet endroit 88 mètres de large.

Descendant le courant avec les Aucans, M. Loth a relevé les sinuosités du bras oriental, qui compte trois cataractes qui rendent la navigation très dangereuse, et il a également pu fixer le point où le bras occidental se jette dans la rivière principale.

Le Gonini est d'un grand intérêt pour ceux qui veulent s'établir dans ces contrées. Il partage le delta en deux parties presque égales et quoique depuis l'embouchure jusqu'au point où il se bifurque en deux bras, il y ait, au dire des Aucans, huit chutes d'eau, le voyage peut se faire en quatre jours et demi.

Le 25 mars, ils traversèrent le Gonini et M. Loth donna au bras oriental le nom de rivière *Emma*, au bras occidental celui de rivière *Wilhelmina* et aux trois cataractes de la première rivière, près du confluent, le nom de *Chutes de Nassau*.

Les pentes des collines que l'on rencontra ensuite étaient moins raides, mais les ruisseaux que l'on eut à traverser étant considérablement grossis par les pluies, firent perdre beaucoup de temps. On avait aussi beaucoup de peine à traverser les forêts remplies de lianes et d'une végétation touffue inextricable.

Ils avancèrent en moyenne de 800 mètres par jour.

La distance de Cottica vers l'embouchure de la Sara au Tapanahoni est de 64 kilomètres. Le Tapanahoni coule vers l'est et se dirige ensuite vers le nord.

Digitized by Google

Le 14 avril, vers midi, l'expédition se trouva sur les rives du Tapanahoni, en face de l'île Anouma. Le lendemain à 2 heures ils reçurent la visite de quelques Aucans, qui leur dirent que Oseisie, le grand chef des Aucans, avait fait part de leur arrivée à tous les habitants du Tapanahoni et donné des ordres pour qu'on les reçoive bien et qu'on leur rende tous les services possibles. Ils offrirent en outre des embarcations et des vivres pour que l'expédition pût se rendre à Drietabbetje.

Le 17 avril l'expédition repartit vers 9 heures et demie du matin, traversa l'embouchure de l'Oppegou, appelé Jai par les Aucans, qui, venant du sud-ouest, se jette dans le Tapanahoni. Ce large cours d'eau qui contient également plusieurs chutes, est remonté par les Aucans, lorsqu'ils veulent rendre visite aux nègres des forêts du haut Surinam.

Après quatre jours de navigation, ils quittèrent les embarcations pour continuer par terre et arrivèrent, après une courte journée de marche, au Pikien-Rio, branche orientale du haut Surinam.

A 3 heures et demie de l'après-midi, ils arrivèrent au village aucan Sannetje, où ils furent reçus de la façon la plus courtoise, dans une grande hutte tapissée d'étoffes de toutes les couleurs, que l'on avait préparée pour les loger.

Le lendemain ils repartirent pour Drietabbetje où ils furent également bien reçus par le grand chef Oseisie.

Presque tous les habitants de Drietabbetje et des environs étaient souffrants de l'influenza. Cette maladie, inconnue jusqu'à présent, les inquiétait beaucoup, d'autant qu'elle avait déjà emporté quelques-uns d'eux.

M. Loth fut assailli par des gens qui lui demandèrent des médicaments. Il n'avait à leur offrir que de la quinine et de l'ammoniaque. Selon leur habitude ils avaient, au début de l'épidémie, gardé un cadavre pendant douze jours avant de l'enterrer. Afin de leur faire perdre cette coutume, M. Loth leur disait que c'était là la cause de l'épidémie et que s'ils ne voulaient point périr tous, il leur fallait abandonner cette détestable habitude.

Pendant les jours entre la mort et l'enterrement, ils tirent de temps en temps des coups de fusil en promenant le cadavre dans le village et en rendant en quelque sorte une espèce de jugement des morts.

Les Aucans s'imaginent qu'en respirant les gaz délétères ils res-

Digitized by Google

pirent en même temps les bonnes qualités du défunt. Si le décédé est un homme qui avait une mauvaise réputation, il est déposé immédiatement dans un endroit écarté de la forêt sans être enterré.

Leurs moyens de guérir consistent principalement en bains chauds et froids aromatisés avec certaines plantes. Ils portent aussi des amulettes contre les mauvais esprits et pour rappeler l'*akra*. Ils s'imaginent que tout être vivant a en soi un second être invisible qui le quitte lorsqu'il est malade et qu'il s'agit de rappeler, sinon la mort ne tarde pas à venir.

M. Loth avait l'occasion de voir un homme préparer une amulette de ce genre pour sa femme. Il l'attacha ensuite à la tête de la malade et lui fit faire le tour de la hutte afin de permettre à l'*akra* de rentrer en elle.

Malgré leurs idées superstitieuses, ces indigènes croient cependant à un Être supérieur qu'ils supposent habiter l'intérieur de la terre.

M. Loth eut l'occasion de s'en apercevoir en écoutant la prière du grand chef pour faire cesser l'épidémie qui régnait sur son peuple.

Il invoqua tous ses ancêtres qui étaient depuis leur mort plus près du tout-puissant et que par conséquent il priait d'intervenir auprès de lui. Il versait du rhum par terre afin de bien les disposer en sa faveur.

A la fin de cette longue prière tous les assistants, hommes, femmes et enfants tombèrent à genoux tête baissée et mains jointes.

Le 19, M. Copyn fut pris de la fièvre, de sorte que M. Loth se décida à continuer au plus vite son voyage par le Toso vers le Sara; mais ce ne fut que le 23 avril qu'il put réaliser son projet. Il partit en trois corjales manœuvrées chacune par deux nègres; dont deux servirent de guides. Ils connaissaient le chemin conduisant aux concessions abandonnées par la Compagnie de Lourdes.

Le 24 avril ils remontèrent le Toso jusqu'à l'endroit où commence le sentier à travers la forêt. Ils campèrent sur la rive droite.

M. Copyn était toujours malade et les deux guides aucans avaient également des attaques sérieuses de fièvre. Ils donnèrent leurs instructions à deux autres nègres qui n'étaient jamais venus dans ces parages et repartirent ensuite pour leur village.

La route à suivre était en grande partie obstruée par les broussailles. Elle est traversée en plusieurs points par des sentiers taillés

Digitized by Google

à diverses époques par des chasseurs ou des chercheurs d'or. L'expédition n'avança que lentement, les guides ayant beaucoup de peine à reconnaître le chemin. De plus, quelques ouvriers ainsi que M. Labadie furent atteints de l'influenza.

Enfin le 7 mai on arriva à l'ancienne exploitation de la Société de Lourdes qui était complètement abandonnée.

En cet endroit, les guides s'en retournèrent et le 8 mai, à 7 heures du matin, l'expédition se remit en route dans la direction de l'ouest vers le Sara où elle arriva vers midi et où deux barques furent mises à sa disposition par M. van Wilgen, directeur de l'exploitation van Hemert et Cie.

Le 17 mai M. Loth visita cette exploitation, la seule dans la colonie où les terres aurifères sont lavées à la machine.

De grands bassins entourés de digues reçoivent une quantité d'eau suffisante pour faire marcher les machines, les pompes et les outils de l'entreprise.

La terre est amenée à l'usine par des chemins de fer Decauville. La machine à laver les terres a été fabriquée sur place par le directeur.

Avec les deux barques on avait mis à la disposition de l'expédition cinq ouvriers chargés depuis des années du transport des marchandises par les cataractes du Sara.

Le 13 mai à 9 heures du matin ils quittèrent l'exploitation, le 14 mai ils traversèrent les cataractes dont le Gégé, avec la crue des eaux, était à peine reconnaissable.

Après avoir passé la nuit à Boschland, ils partirent le 15 à 8 heures du matin pour Paramaribo où ils arrivent le 16 à 3 heures du matin.

Le résultat de cette reconnaissance se résume en ceci :

Entre la Lawa et le Gonini, le pays est très accidenté et l'on y trouve beaucoup d'or.

Entre le Gonini et le Tapanahoni on rencontre des ruisseaux qui coulent presque tous du sud au nord. Les montagnes ont des pentes douces et ne contiennent que du quartz et du fer.

Le Gonini et les rivières Emma et Wilhelmina sont d'excellentes voies fluviales pour pénétrer dans l'intérieur du pays, entre la Lawa et le Tapanahoni.

Si l'on débarrasse le Toso des arbres qui y sont tombés, il sera navigable pendant la mousson pluvieuse jusqu'à 10 kilomètres au

Digitized by Google

sud de l'ancienne exploitation de la Société de Lourdes. Le terrain qui longe ce cours d'eau est généralement plat, avec quelques collines et quelques marais.

La Sara est navigable pendant la saison des pluies jusqu'à une journée au-dessus du point où débarqua M. Loth.

Les chercheurs d'or qui veulent explorer le Tapanahoni pourraient établir un chemin le long du Sara et du Toso; mais M. Loth pense que le transport par eau via Albina est le plus avantageux.

Dr Cte Meyners d'Estrey.

Digitized by Google

LE

DÉFILÉ DU BAS-DANUBE

DEPUIS BÁZIÁS JUSQU'A ORSOVA

(SUITE)

RIVE GAUCHE

Au point où commence la passe de Kazán, les pentes de la rive gauche se rapprochent brusquement des pentes opposées[1], qu'elles rejoindraient sans l'étroite ouverture qui sert d'entrée à la passe (V. p. 273). Cette saillie des pentes de la rive gauche barre la vallée du Danube sur une longueur de 500 mètres environ[2]. Elle est boisée du côté de Plavisevicza[3], comme les pentes qui la précèdent (V. p. 187, ll. 19-21). Dans l'intérieur de la passe, elle tombe à pic, et forme une falaise[4] (de 3600 mètres de base[5]), face orientale du Tamantises[6] ou Grand Csukár (pr. Tchoukâr. Variantes : Csukárberg[7], Sukar mare[8], Sukaru mare[9], Schukuru[10], Sukuru[11]). Les parois rocheuses foisonnent ici[12], fortement inclinées[13], et même, en quelques endroits, perpendiculaires ou surplombantes[14]. Des assises à inclinaisons variées les rayent jusqu'en haut[15] de lignes tantôt droites tantôt courbes, et par endroits font saillie dans le vide comme des pierres d'attente : preuve de la façon capricieuse dont a dû s'opérer leur rupture[16]. Cette longue muraille tourmentée[17] commence par être du roc nu dans toute sa hauteur[18]; l'entrée même de la passe[19] se trouve ainsi bordée par une énorme[20] paroi rocheuse[21], dont le Danube baigne la base[22], et qui est formée d'un

[1] Hunfalvy, II, p. 216. — Boleszny, p. 50. — Nagy, p. 243. — Carte au 1/75000. — [2] Ibid. — [3] Notes personnelles. — [4] Hunfalvy, II, p. 217. — [5] Carte au 1/75000. — [6] Hunfalvy, II, pp. 215 et 217. — [7] Boleszny, p. 50. — [8] Donau, p. 13. — [9] Carte au 1/75000. — [10] Boleszny, carte. — [11] Id., p. 83. — [12] Szabó, p. 86. — [13] Ibid. — [14] Id., pp. 86 et 87. — [15] Id., p. 86. — Boleszny, p. 57. — [16] Szabó, p. 86. — [17] Hunfalvy, II, p. 217. — [18] Boleszny, p. 50. — Nagy, p. 243. — Heksch, p. 664. — [19] Boleszny, p. 50. — [20] Nagy, p. 243. — Heksch, p. 664. — [21] Nagy, p. 243. — Heksch, p. 664. — Boleszny, p. 50. — [22] Ibid.

Digitized by Google

calcaire très propre à fournir de la chaux[1]. Au pied[2] de cette paroi, la route Széchenyi[3], qui l'entaille[4] en forme de terrasse, serpente sur un soubassement de roc à pic[5], où l'on peut voir encore l'hydromètre qu'y fit graver Széchenyi lors de ses travaux (V. p. 274). Les tournants successifs de la route offrent de beaux coups d'œil sur la section antérieure du défilé[7].

Bientôt on atteint une grotte[8], celle des grottes de la passe (à notre avis; — la carte au 1/75000 la met plus bas) qui a nom Gaura Turkului[9] (ou Turkuluj[10], Turkuli[11]) en souvenir, évidemment, de quelque épisode des guerres turques (Gaura Turkuluj veut dire Grotte des Turcs, en roumain). Au delà, en suivant la route, on longe des fourrés que dominent d'énormes pans de roc : d'abord, une paroi unie, se dressant, verticale, dans le ciel; puis, séparé de celle-ci par une bande de verdure courant de haut en bas, un pic triangulaire à surface bossuée, qui se développe, à mesure qu'on avance, en un gigantesque mur lisse, un peu convexe, où surplombe, dans le haut, une voûte menaçante, reste probable d'un bloc écroulé[12]. On arrive ainsi à un petit delta[13]; un ruisselet le coupe en deux, traversé par un pont où passe la route[14]. Cette eau sort d'une grotte voisine, qui s'ouvre au pied de la falaise couverte de buissons au-dessus de la grotte, — plus haut, rocheuse et nue, comme on le voit du bateau[15]. Cette grotte nouvelle est à 1200 pas environ de l'entrée de la passe[16]; elle a une autre ouverture sur le revers opposé du mont Csukár[17], qu'elle traverse ainsi de part en part[18], comme un tunnel naturel[19]. Son ouverture postérieure donne accès dans une vallée qui s'ouvre à l'ouest de Dubova[20], entre ce village, le mont Csukár et le mont Goletz[21]; c'est la vallée de Punyikova[22]. La partie de cette vallée où aboutit la grotte est une sorte de petite plaine, l'alpe (mező[23], rét[24]) ou plateau de Punyikova[25] (M. Szabó et Hunfalvy d'après lui l'appellent aussi plateau[26] ou vallée de Dubova[27], noms qui s'appliquent bien mieux, qu'eux-mêmes appliquent, en d'autres passages[28], à une région voisine, le cirque de Dubova, dont il sera bientôt question. — Les

[1] Vásárhelyi, p. 15. — [2] Nagy, p. 243. — [3] Ibid. — Heksch, p. 664. — [4] Ibid. — [5] Notes personnelles. — [6] Boleszny, p. 50. — [7] Notes personnelles. — [8] Ibid. — [9] Szabó, planche IV. — [10] Hunfalvy, II, p. 217. — [11] Carte au 1/75000. — [12] Notes personnelles. — [13] Ibid. — [14] Carte au 1/75000. — [15] Notes personnelles. — [16] Boleszny, p. 50. — [17] Szabó, p. 59. — [18] Bolezny, p. 50. — [19] Szabó, p. 87. — [20] Ibid. — [21] Boleszny, p. 51. — [22] Szabó, p. 87. — Hunfalvy, II, 218. — [23] Szabó, p. 87. — Hunfalvy, II, p. 218. — [24] Szabó, p. 87. — [25] Ibid. — [26] Szabó, p. 59. — Hunfalvy, II, p. 218. — [27] Szabó, p. 87. — [28] *Ibid.* — Hunfalvy, II, p. 218.

Digitized by Google

mots « plateau de Dubova » ont été inscrits par erreur sur notre carte). L'endroit est joli; quelques pierres tombales désignent les sépultures des soldats turcs ou chrétiens qui périrent ici[1], pour la possession de la passe, dans la guerre de 1788. L'entrée de la grotte du côté de cette plaine est à un niveau bien plus élevé que l'autre[2]. Le tunnel que forme la grotte est donc fortement incliné[3]. Son sol est une succession de terrasses rocheuses[4] couvertes[5] de blocs énormes[6], calcaires (la grotte chemine tout le temps dans du calcaire[7]). D'autres fragments plus petits appartiennent à des formations diverses, chromite, serpentine, gneiss, micaschiste, grès rouge, et proviennent du dehors, de la région qui s'étend derrière le mont Csukár[8]. On évaluait autrefois la longueur de la grotte à 400 toises = 0 kilom. 758.. environ[9] (d'après M. Boleszny, le chiffre réel ne dépasse pas 235 toises = 445 m. 67..[10]). Sa hauteur, qu'on croyait d'abord de 38 à 42 pieds seulement[11] (12 m. 01..-13 m. 27..) est de 15 toises = 28 m. 44.. à ses deux extrémités, et dans l'intérieur atteint par endroits 25 toises = 47 m. 41..[12]. L'orifice inférieur a 10 toises de large (18 m. 96..), l'autre 5 (9 m. 48..)[12].

Il règne dans la grotte une nuit profonde[14]. Du côté du Danube, la lumière n'y pénètre que jusqu'à une distance d'à peu près 25 toises (47 m. 41..). Au delà, un brusque tournant intercep te le jour, et il faut des torches[15].

Il fait très froid dans la grotte; c'est par là surtout qu'elle est connue. Elle abrite d'innombrables chauves-souris[16].

Un ruisseau la parcourt dans toute sa longueur[17] (celui-là même qui en sort pour se jeter dans le Danube. V. p. 346) : c'est le Punyikova[18]. Il prend sa source sur les flancs du mont Goletz[19] (altitude : 800 m.[20]; 2556 pieds = 807 m. 9 d'après M. Boleszny[21]; 808 m. d'après la carte au 1/300000, éditée, comme celle au 1/75000, par l'Institut géographique de Vienne). Il suit la vallée de Punyikova (V. p. 346), dont il fait tourner les moulins, et arrive ainsi au plateau du même nom (V. p. 346). Là, en temps ordinaire, il s'arrête, bu par le sable ou grès sans consistance

[1] Boleszny, p. 51. — [2] Szabó, p. 59. — [3] Ibid. — [4] Id., p. 87. — [5] Id., p. 59. — [6] Ibid. — Hunfalvy, II, p. 218. — [7] Szabó, p. 59. — [8] Ibid. — Hunfalvy, II, p. 218. — [9] Szabó, p. 60. — Hunfalvy, II, p. 218. — [10] Boleszny, p. 50. — [11] Szabó, p. 60. — Hunfalvy, II, p. 218. — [12] Boleszny, p. 50. — [13] Ibid. — [14] Ibid. — [15] Szabó, p. 60. — Hunfalvy, II, p. 218. — [16] Boleszny, p. 50. — [17] Boleszny, p. 50. — [18] Id., p. 51. — Szabó, p. 59. — [19] Boleszny, p. 50. — [20] Carte au 1/75000. — [21] Boleszny, p. 50.

Digitized by Google

qui compose la couche superficielle du plateau. Mais, quand il a plu, ou dans la saison des crues, le plateau ne pouvant l'absorber complètement, une partie de son eau continue à couler jusqu'à l'ouverture de la grotte, et s'y engouffre. C'est ainsi que se forme le ruisseau souterrain que nous avons vu s'échapper de l'extrémité inférieure de la grotte pour se jeter à quelques pas de là dans le Danube (V. p. 346, ll. 18-20). Il dépose sur le sol de la grotte, tout en bondissant de terrasse en terrasse (V. p. 347, 2-7), divers débris de bois et de pierre amenés du dehors, d'assez loin même (nous avons déjà signalé ces débris étrangers parmi les puissants blocs calcaires formés sur place. V. p. 347, ll. 7-9)[1]. De proche en proche, ils sont entraînés jusque dans le Danube[2] (en partie, du moins, dit Hunfalvy[3]). Le ruisseau dépose aussi dans le Danube du sable[4] (sans compter, corrige encore Hunfalvy, ce qu'il en laisse dans la grotte[5]). Les pluies le grossissent souvent au point de rendre le passage à travers la grotte absolument impossible[6]. Ce passage offre d'ailleurs de grandes difficultés[7] même en temps de sécheresse : il y a des creux pleins d'eau, où il faut se mettre à la nage; ailleurs, des blocs de rocher barrent la route[8]. La traversée totale ne prend pas moins d'une heure[9]. Plusieurs touristes déjà l'ont exécutée[10].

Voici comment M. Szabó explique l'origine de la grotte.

A un certain moment géologique, l'ensemble des couches calcaires qu'elle parcourt et qui alors n'offraient aucune solution de continuité, éprouva une poussée de bas en haut à la suite de laquelle celles de ces couches qui forment les parois latérales de la grotte, et qui étaient relativement faibles, se rompirent, et s'émiettèrent en une multitude de fragments de diverses grandeurs, suivant la ligne occupée par la grotte actuelle, tandis que la couche plus épaisse qui s'étendait au-dessus d'elles demeurait intacte. La fissure intérieure, allant d'un versant à l'autre de la montagne, fut envahie par le ruisseau qui porte aujourd'hui le nom de Punyikova, et, grâce à son inclinaison qui donnait beaucoup de force au courant, déblayée, évidée, transformée en grotte, avec, pour toit, cette couche plus épaisse qui était demeurée intacte. Mais l'eau n'entraîna ainsi au dehors que les fragments de moindre volume; les blocs les plus lourds restèrent à la place où on les voit

[1] Szabó, p. 87. — Hunfalvy, II, p. 218. — [2] Szabó, p. 87. — [3] Hunfalvy, II, p. 218. — [4] Szabó, p. 87. — [5] Hunfalvy, II, p. 218. — [6] Boleszny, p. 51. — [7] Szabó, p. 87. — [8] Boleszny, p. 51. — [9] Ibid. — [10] Szabó, p. 87.

Digitized by Google

encore (V. p. 347). Ces blocs portent d'ailleurs les traces d'une action dissolvante due évidemment à de l'eau chargée d'acide carbonique. En outre, M. Szabó a observé sur les parois mêmes de la grotte, aussi loin qu'il a pu les examiner, des excavations, qu'il explique également par l'action de l'eau. Tout prouve qu'à une certaine époque, la grotte (du moins son extrémité inférieure, du côté du Danube) était jusqu'en haut remplie d'eau douce[1]. Et ce fait confirme encore la théorie suivant laquelle le défilé du Bas-Danube aurait contenu, dans le temps, une masse liquide d'un niveau bien supérieur au niveau actuel du Danube[2] (V. t. XXVI, p. 11, l. 32-p. 12, l. 7). L'eau qui remplissait la grotte est cause qu'il ne s'y est pas formé de stalactites ; du moins, dans le voisinage du Danube, elles manquent complètement (peut-être en trouverait-on vers l'autre extrémité de la grotte, au-dessus du point, où, dans ce cas, l'eau se serait arrêtée). Des commencements d'incrustations se remarquent déjà, pourtant, aux endroits que le torrent actuel ne peut atteindre[3].

La grotte a été baptisée d'après ce torrent, qui le traverse, avons-nous dit, de part en part : Grotte de Punyikova (punyikovai barlang[4], punyikovaer Höhle[5], Punicova Höhle[6]). C'est un lieu d'excursion pour les habitants d'Orsova. On vient y boire, en l'honneur de Széchenyi, dont le souvenir s'attache particulièrement à ces lieux. En 1835, lors des travaux de la route dans la passe de Kazán (V. p. 274, ll. 24-25), il a séjourné quelque temps, avec son entourage, aux abords de la grotte, dans des baraques improvisées ; les creux de rochers servaient de caves. On avait même de la musique, la bande tzigane de Kolozsvár ayant été mandée pour la circonstance[7].

Au delà de la grotte, nouveau talus couvert d'arbres, le long de la route, et toujours, au-dessus, des falaises : d'abord, un grand mur lisse, avec une saillie en pointe, au bout, puis une autre paroi plus tachetée de broussailles, abrupte, presque verticale ; entre les deux, un immense cône d'éboulis, à peu près à l'endroit où le delta du Punyikova prend fin (en aval)[8]. Non loin de là (à 100 pas de la grotte) on distingue les traces d'une redoute[9], souvenir des combats qui eurent lieu dans la passe de Kazán durant les deux guerres austro-turques de 1692 et de 1788.

[1] Szabó, p. 59. — [2] Id., p. 58. — [3] Id., p. 59. — [4] Ibid. — Hunfalvy, II, p. 217. — [5] Boleszny, p. 50. — [6] Carte au 1/75000. — [7] Boleszny (Sz), p. 20. — [8] Notes personnelles. — [9] Boleszny, p. 51.

Digitized by Google

Après les falaises que nous avons décrites, la végétation gagne du terrain; on peut la voir du bateau monter en nappe oblique jusqu'au sommet de la pente[1]. Bientôt, nouvelle grotte, encore, à 600 pas (240 toises = 455 m.) de la précédente, environ[2]. On l'appelle grotte de Veterani[3], depuis la guerre de 1692 (V. p. 349), où elle a servi de position centrale[4] à un détachement envoyé par le feld-maréchal Veterani, général en chef des Impériaux[5], pour tenir dans la passe de Kazán[6]. Elle s'ouvre au pied d'une falaise énorme, teintée par bandes verticales en bleu, en jaune, et rayée jusqu'à mi-hauteur de longues corniches très minces, parallèles, diversement saillantes, çà et là soulignées d'ombre, et qui se superposent en biais, ou plutôt en arc de cercle, comme on peut le voir du bateau[7]. A partir de la grotte, la falaise se continue, en descendant, jusqu'au Danube, par un talus couvert de végétation[8]. La grotte de Veterani est donc située à une certaine hauteur au-dessus du fleuve[9],— à 80-90 pieds (25 m. 52..-28 m. 44..) environ[10], suivant d'autres à 20 mètres[11], à 10 toises[12] (18 m. 96..) seulement,— dans tous les cas plus haut que la grotte de Punyikova[13]. Elle ne donne issue à aucun cours d'eau, ni ne traverse la montagne de part en part comme cette dernière; elle est plus petite, plus accessible, et mieux connue, quoique on ne l'ait pas encore complètement explorée[14]. Elle s'ouvre par une espèce de fente[15], qu'il faut chercher pour l'apercevoir[16], et jusqu'à une profondeur de 4 toises (7 m. 58..) sa hauteur ne dépasse pas 4 pieds et demi (1 m. 42..) sur une largeur de 2 toises[17] (3 m. 79..); mais au delà, ses proportions deviennent imposantes[18] (hauteur : 50 à 60 pieds[19] [15 m. 80.. à 18 m. 96..], 60 pieds[20], 10 toises[21] [18 m. 96..], 19 mètres[22]; largeur : 12 toises[23] [22 m. 75..], 70 pieds[24] [22 m. 12], 22 mètres[25]; profondeur : 15 à 20 toises[26] [28 m. 44..-37 m. 92..], environ 26 toises[27] [49 m. 30..; mais peut-être faut-il lire 20 toises, 0 pour 6], 100 pieds[28] [31 m. 60], 30 mètres[29]). Outre ce que la grotte reçoit de jour par son entrée, un peu de lumière y pénètre

[1] Notes personnelles. — [2] Boleszny, carte. — Carte au 1/75000. — [3] Boleszny, p. 90. — Donau, p. 13. — [4] Boleszny, pp. 80 et suiv. *passim*. — [5] Donau, p. 13. — [6] Id., p. 14. — [7] Notes personnelles. — [8] Nagy, p. 245. — [9] Szabó, p. 87. — [10] Ibid. — Hunfalvy, II, p. 218. — [11] Donau, p. 13. — [12] Nagy, p. 245. — [13] Szabó, p. 59. — [14] Szabó, p. 87. — [15] Hunfalvy, II, p. 218. — [16] Sazerac, p. 29. — [17] Boleszny, p. 80. — [18] Sazerac, p. 29. — [19] Szabó, p. 59. — Hunfalvy, II, p. 218. — [20] Nagy, p. 245. — [21] Boleszny, p. 80. — [22] Donau, p. 13. — [23] Boleszny, p. 80. — [24] Nagy, p. 245. — [25] Donau, p. 13. — [26] Szabó, p. 59. — Hunfalvy, II, p. 219. — [27] Boleszny, p. 80. — [28] Nagy, p. 245. — [29] Donau, p. 13.

Digitized by Google

encore d'une ouverture[1], sorte de fenêtre naturelle[2] située 7 toises (13 m. 37..) plus haut, vers la droite[3] (et point du tout sur le revers de la montagne — am Rücken des Berges — comme l'indique la *Notice sur le Danube*[4]). C'est un trou ovale[5], d'environ une toise (1 m. 89..) de diamètre[6].

Il fait froid et humide dans la grotte[7]. Comme dans celle de de Punyikova, du calcaire s'y est déposé le long des parois[8], sur une épaisseur de quelques lignes[9], mais seulement par places[10], à de certains endroits qui s'y prêtaient, comme sous le trou ovale dont nous avons parlé; ici, par exception, la croûte calcaire a même atteint, sur une petite étendue, plusieurs pouces d'épaisseur[11], grâce à l'eau saturée de calcaire[12] qui s'infiltre par cette ouverture[13]. Du reste, ni stalactites, ni débris d'animaux[14], pas plus que dans la grotte de Punyikova, et par la même raison: la grotte était, à une certaine époque, remplie d'eau douce; des traces évidentes le prouvent, entre autres l'état fruste, arrondi, des arêtes par lesquelles se touchent les différentes assises du roc calcaire où s'est formée la grotte. L'eau chargée d'acide carbonique produit cet effet sur le calcaire[15].

La grotte de Veterani s'est produite de la même façon que celle de Punyikova, par la disparition graduelle des fragments de roc qui en occupaient l'emplacement après que les couches calcaires qui la contiennent, soulevées par une poussée verticale du sol, se fussent fracturées sur une certaine étendue. Et c'est probablement la même poussée qui a donné naissance aux deux grottes. S'exerçant sur un point intermédiaire où, en effet, les couches se sont maintenues horizontales, elle a redressé d'amont en aval celles où se trouve la grotte de Punyikova, et d'aval en amont celles où se trouve la grotte de Veterani. Il est vraisemblable, comme on le croit dans le pays, qu'il y a communication entre les deux grottes, à travers les couches horizontales qui les séparent[16]. Du moins, a-t-on constaté dans la grotte de Veterani l'existence d'une poche latérale[17].

Au dehors, à l'entrée, on remarque un détail pittoresque : une petite cabane à demi cachée dans les taillis[18]. On remarque aussi

[1] Donau, p. 13. — Boleszny, p. 80. — [2] Szabó, p. 59. — Hunfalvy, II, p. 218. — [3] Boleszny, p. 80. — [4] Donau, p. 13. — [5] Ibid. — [6] Boleszny, p. 80. — [7] Donau, p. 13. — [8] Szabó, p. 59. — Hunfalvy, II, p. 218. — [9] Szabó, p. 59. — [10] Hunfalvy, II, p. 218. — [11] Szabó, p. 59. — [12] Ibid. — [13] Hunfalvy, II, p. 218. — [14] Ibid. — Szabó, p. 59. — [15] Ibid. — [16] Szabó, p. 59. — [17] Boleszny, p. 80. — [18] Nagy, p. 245.

Digitized by Google

des débris de murs[1], restes d'anciennes fortifications[2] datant, toujours, des deux campagnes de 1692 et de 1788.

Lors de la première[3], une troupe de quatre cents Impériaux[4] vint s'établir un beau matin dans la grotte[5] avec cinq canons, et sous les ordres d'un capitaine. Elle était envoyée, comme on a vu (p. 350, ll. 6-7), par le général Veterani[6], avec mission d'occuper, aux alentours, la rive gauche du Danube, pour fermer le fleuve aux Turcs — sa largeur étant relativement faible dans la passe de Kazán[7] — au cas où l'ennemi prétendrait se ravitailler par eau en hommes, vivres ou munitions[8]. Le capitaine, un Français, de nom, du moins, — il s'appelait Dominique du Saix, baron d'Arnau[9], — se jugeant suffisamment protégé de dos par les escarpements de la montagne[10], ne songea qu'à se bien retrancher[11] sur le terrain en pente qui court, en long ruban, des deux côtés de la grotte, entre le Danube et le pied des falaises[12]. Deux de ses redoutes sont encore visibles, l'une à 600 pas (240 toises) environ, l'autre à 1750 pas (646 toises) en aval de la grotte[13]. Nous avons signalé les débris d'une troisième, en amont, vers la grotte de Punyikova (V. p. 349, ll. 34-36). Cette redoute, et la grotte elle-même, furent reliées à la grotte de Veterani — on ne l'appelait encore que de son nom primitif de Piscabara[14] — par un chemin couvert servant de communication entre ces divers points. D'autres ouvrages de défense furent élevés à l'entrée même des deux grottes[15]. — Tout était prêt, quand les Turcs parurent pour chasser les Impériaux de leurs positions. Ils firent plusieurs attaques qui échouèrent devant l'énergie de la résistance. Cependant des Albanais, munis de crocs en fer, ayant réussi à escalader les falaises[16], des éclats de roc commencèrent à pleuvoir sur les assiégés, et bientôt les redoutes ne furent plus tenables. Il fallut se replier dans la grotte, en abandonnant les ouvrages extérieurs, dont les Turcs s'emparèrent[17]. Ceux-ci, postés maintenant sur l'autre bord, en face de la grotte, ouvrirent sur elle un feu violent[18], et se préparèrent à l'assaut final[19]. Mais la garnison, décimée d'ailleurs par les blessures[20] et les maladies, était à bout de vivres et de munitions : elle capitula[21].

[1] Hunfalvy, II, p. 218. — [2] Boleszny, p. 51. — [3] Donau, p. 13. — [4] Id., p. 14. — Boleszny, p. 81. — [5] Id., p. 82. — [6] Donau, p. 14. — [7] Id., p. 13. — [8] Boleszny, p. 82. — [9] Id., p. 81. — [10] Donau, p. 14. — [11] Boleszny, p. 82. — Donau, p. 14. — [12] Ibid. — Boleszny, p. 85. — [13] Id., p. 51. — [14] Boleszny, p. 80. — Donau, p. 13. — [15] Boleszny, p. 85. — [16] Donau, p. 14. — [17] Ibid. — Boleszny, p. 87. — [18] Donau p. 14. — [19] Bolesny, p. 87. — [20] Id., p. 88. — [21] Donau, p. 14.

Digitized by Google

Les conditions furent qu'elle serait conduite saine et sauve au poste de troupes impériales le plus voisin[1]. La défense avait duré quarante-cinq jours[2], la capitulation étant du 5 juin[3], et la première attaque des Turcs venus par eau d'Orsova ayant eu lieu le 20 avril[4]. La grotte était occupée militairement depuis le mois de mars[5] (d'avril, selon la *Notice sur le Danube*[6]).

Durant la campagne de 1788[7], les anciennes redoutes de 1692 furent remises en état[8], et la grotte de Veterani reçut de nouveau une petite garnison de troupes impériales[9], que les Turcs, de nouveau, attaquèrent. Le revers du Csukár[10] (ce plateau[11] dont il a été déjà question, V. p. 346, ll. 28-30) étant tombé auparavant entre leurs mains à la suite d'un combat meurtrier[12] (c'est ce combat que rappellent les pierres tombales dont nous avons parlé p. 347, l. 2), la pluie de pierres lancées du haut des falaises accompagna cette fois dès le début le feu des batteries ennemies[13]; mais les assiégés, mieux abrités qu'en 1692[14], tinrent bon dans leurs positions[15] jusqu'au vingtième jour du siège[16]. Alors eut lieu un assaut général[17], pendant lequel, sans cesser de se battre, ils durent se concentrer dans la grotte[18]. Une capitulation honorable leur fut proposée le jour même. Ils ne pouvaient la refuser, vu l'épuisement total de leurs ressources[19], et ce second siège finit à peu près comme le premier.

Dans le voisinage des trois grottes que nous venons de signaler (grotte de Veterani, grotte de Punyikova, et Gaura Turkuluj), le Tamantises, ou Grand Csukár, forme du côté du Danube une muraille particulièrement abrupte[20]. Elle porte un nom spécial : Magura[21].

En aval de la grotte de Veterani, l'ensemble de la pente reste encore quelque temps le même qu'en amont. C'est une falaise continue, avec, dans le bas, un mince ourlet de végétation qui parfois s'élargit et jaillit alors en fusées jusqu'en haut par certaines déchirures obliques et rectilignes du roc[22]. Cette partie de la pente — où trois détails surtout frappent le voyageur qui suit la route à pied : 1° un talus d'éboulement énorme, rougeâtre, et tout entouré de

[1] Boleszny, p. 89. — [2] Id., p. 90. — Donau, p. 14. — [3] Ibid. — [4] Boleszny, p. 83. — [5] Id., p. 82. — [6] Donau, p. 14. — [7] Ibid. — [8] Boleszny, p. 98. — [9] Id., pp. 98, 100. — Donau, p. 15. — [10] Ibid. — [11] Boleszny, p. 99. — [12] Donau, p. 15. — [13] Boleszny, p. 100. — [14] Ibid. — [15] Boleszny, p. 100. — Donau, p. 15. — [16] Boleszny, p. 101. — [17] Id., p. 100. — [18] Id., p. 101. — [19] Id., pp. 101-102. — Donau, p. 15. — [20] Hunfalvy, II, p. 217. — [21] Ibid. — [22] Notes personnelles.

Digitized by Google

fantastiques pans de rocs; 2° un rocher en pointe, énorme aussi, se dressant dans le vide entre deux autres talus d'éboulements; 3° une paroi verticale imitant par ses fentes les assises disjointes d'un vieux mur en ruine — cette partie de la pente, disons-nous, dure jusqu'à un endroit où la falaise vient plonger tout à coup dans le fleuve. Ici, sur l'immense muraille, entre des sillons verticaux remplis de végétation, se détache en relief une succession de superbes arêtes que la route, serpentine de nouveau, comme à l'entrée de la passe, contourne presque au ras du fleuve, dans l'épaisseur du roc en surplomb, par places, au-dessus d'elle, et par places, complété, du côté du Danube, par des murs de soutènement à bases de rochers. C'est l'extrémité nord de la pente par laquelle le Grand Csukár borde la vallée du Danube[1]. Les pentes qui suivent reculent brusquement[2] pour former un hémicycle[3] qui commence par la pente nord du Grand Csukár[4], presque aussi raide[5] que sa pente orientale (celle qui borde le Danube). A l'angle où se réunissent ces deux pentes du Grand Csukár: l'extrémité que nous venons de décrire — de l'une (la pente orientale) et les premiers escarpements de l'autre (la pente du nord) se confondent en une puissante masse rocheuse[7] : borne gigantesque, imposante pyramide, qui se présente ainsi, quand on remonte le courant: au centre, en face (côte nord), riche nappe de végétation pointant jusqu'au sommet; à gauche (vers l'est), réseau de lignes nues, violemment saccadées (la falaise terminale, ll. 6-13, en raccourci); à droite (côté ouest) pente rocheuse un peu moins en perspective, où descendent tout droit de longues entailles parallèles; plus loin, le versant nord du Grand Csukár se continue sous la forme d'une belle croupe boisée qui va s'abaissant vers la partie centrale de l'hémicycle, la moins haute, la plus nue, avec ses crevasses d'un jaune rougeâtre[8].

Le fond de l'hémicycle est en partie occupé par le Danube qui fait ici comme une baie[9]; le reste est une terrasse peu élevée[10]. Sur cette terrasse, à la base des pentes[11] de l'ouest[12], un petit village se groupe autour d'assez jolis clochers. Ses habitants sont roumains[13].

[1] Notes personnelles. — [2] Carte au 1/75000. — Boleszny, p. 51. — [3] Szabó, p. 87. — Hunfalvy, II, p. 217. — Boleszny, p. 52. — Nagy, p. 245. — [4] Carte au 1/75000. — [5] Szabó, p. 68. — [6] Boleszny, p. 51. — [7] Ibid. — [8] Notes personnelles. — [9] Boleszny, p. 51. — [10] Szabó, p. 87. — [11] Boleszny, p. 51. — [12] Carte au 1/75000. — [13] Nagy, p. 245.

Digitized by Google

Il s'appelle Dubova[1], et donne son nom à l'hémicycle de montagnes qui l'entoure (cirque de Dubova[2]).

A son extrémité nord (comme on l'a vu pour son extrémité sud) cet hémicycle se dresse en parois escarpées[3], qui se continuent par d'autres, de même nature, dans la direction du nord, le long du Danube[4]. Ces dernières, chaos de masses rocheuses, présentent les formes les plus fantastiques[5]. Elles durent ainsi jusqu'à l'extrémité de la passe (3 kilom. et demi environ[6]), et constituent la pente orientale d'une sorte de plateau légèrement bombé (on s'en rend bien compte du bateau, en venant d'aval) et couvert de grands bois[7]. Semblable au Grand Csukár, il porte le même nom, seulement avec l'épithète de Petit (Sukaru Miku[8]). Les pentes abruptes par lesquelles se termine au nord le cirque de Dubova ne sont autres que les pentes méridionales du Petit Csukár. L'angle qu'elles forment avec les pentes orientales de la même montagne (celles qui regardent le Danube) reproduit avec une symétrie frappante l'angle nord-est du Grand Csukár (V. p. 354, ll. 16-21). Seulement, la borne angulaire du Petit Csukár est plus pauvre en végétation; le roc s'y éparpille, de la base au faîte, en une multitude de clochetons naturels. Du côté du Danube, elle est nettement limitée jusqu'à la route par un talus d'éboulement, et fait un peu saillie par rapport aux pentes qui suivent[9].

Celles-ci, avec leurs grands rochers en pointe mêlés de végétation, s'entr'ouvrent, au bout de quelque temps, et donnent accès dans une vallée, au fond de laquelle, semblable à une tour en ruine, se dresse un beau roc isolé[10]. La vallée porte le nom de Mrakonya ainsi que le torrent[11] qui la parcourt, et que la route enjambe par un pont. Un petit delta s'est formé à son embouchure[12]. En remontant la vallée, on arrive à de grandes forêts appartenant à l'État, mais exploitées temporairement par une compagnie[13]. On exploite aussi dans la vallée de Mrakonya des mines donnant principalement du plomb et du cuivre[14]. Toute cette activité industrielle a pour signe un petit chemin de fer qui débouche de la vallée sur le delta[15]. En aval, les pentes du Petit Csukár deviennent très boisées, mais toujours avec mélange de roc nu affectant la forme de petites

[1] Boleszny, p. 51. — [2] Hunfalvy, II, p. 218. — Szabó, p. 87. — [3] Szabó, p. 68. — [4] Carte au 1/75000. — Hunfalvy, II, p. 217. — [5] Id., p. 216. — [6] Carte au 1/75000. — [7] Notes personnelles. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Notes personnelles. — [10] Ibid. — [11] Boleszny, p. 52, — [12] Notes personnelles. — [13] Boleszny, p. 52. — [14] Boleszny, pp. 52 et 53. — [15] Notes personnelles. — Carte au 1/75000.

Digitized by Google

aiguilles, d'abord, puis de deux grandes parois, la première toute bosselée, la seconde vaste et massive[1].

A partir d'un petit vallon, la montagne s'affaisse brusquement[2], et environ 100 mètres plus loin[3], les pentes du défilé, fuyant soudain en arrière, donnent naissance à un angle droit[4] où s'arrête la passe de Kazán. Au delà, le défilé[5] et le fleuve[6] s'élargissent de nouveau.

Cette extrémité basse du Petit Csukár, cette espèce de cap qui le termine, offre un sol rougeâtre et pierreux, couvert de bois et de cultures. Sa base est une petite falaise continue qui plonge dans le Danube, et dont le pied porte çà et là des murs de soutènement où s'appuie la route, taillée dans le roc vif. Le roc parfois surplombe la route, sur la face nord du cap (au delà du tournant, en dehors, déjà, de la passe). Gris de ton, il la domine ici d'environ trois hauteurs d'homme[7].

(*A suivre.*) A. DE GERANDO.

[1] Notes personnelles. — [2] Ibid. — [3] Carte au 1/75000. — [4] Boleszny, p. 58. — Carte au 1/75000. — [5] Nagy, p. 247. — [6] Hunfalvy, II, p. 216. — Notes personnelles. — [7] Notes personnelles.

Digitized by Google

CALCUL CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

DES

PÉRIODES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE

(862-1893[1])

Avant 862, c'est-à-dire avant les Varègues et leur chef Rurik, il ne peut être question de la Russie ni des Russes.

Certes, les Slaves, auxquels les Russes se réfèrent, avaient déjà joué un certain rôle dans l'histoire générale de l'Europe barbare. Peut-être faut-il les assimiler à ces Sarmates (parmi lesquels figuraient les *Roxolans*[2]), dont il est si souvent question dans les auteurs contemporains de l'Empire romain.

On connaît la chanson militaire du milieu du IIIe siècle, où apparaît, pour la première fois le nom des Francs, associé à celui des Sarmates :

> Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus,
> Mille, mille, mille Persas petimus.

Ce n'est que quatre cents ans plus tard que les Slaves, demeurés si longtemps les souffre-douleur des Germains, et encore plus des

1. Sur la demande de plusieurs de nos lecteurs, nous reproduisons ici cette communication que nous avons faite, l'année dernière, au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, dans les comptes rendus duquel elle a été insérée. Nous n'y faisons que peu de modifications. Voici comment s'exprime le compte rendu du congrès de Besançon (1893) au sujet de récents travaux analogues à celui-ci : « On n'a qu'à confronter les ouvrages consacrés, tant en France qu'à l'étranger, à la « formation territoriale » des divers Etats modernes, et les essais de M. Drapeyron sur le *Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire* de ces mêmes Etats, pour constater entre ces essais et ces ouvrages une profonde différence. Dans les ouvrages en question, qui sont surtout des travaux d'érudition, la géographie physique constitue la préface d'un récit où les dates surabondent. Dans les essais de M. Drapeyron, cette même géographie physique est l'accompagnement obligatoire et constant de l'évolution historique. » Cf. dans la *Revue de Géographie* même, l'étude antérieure de M. Drapeyron : *La formation de la nationalité russe* (livraison de juin 1890).

2. Telle est pour nous l'étymologie du mot « Russe ». Mais rappelons que les uns y retrouvent la tribu scandinave *Rous*, les autres le *Russ*, bras septentrional du Niémen.

Digitized by Google

Mongols, d'où l'acception usuelle du mot *Esclaves*, conduits à coups de fouet par Attila jusque sous les murs d'Orléans, repoussés avec lui, pour leur plus grand bien, à la journée des Champs catalauniques, formèrent un État, le premier État slave que l'on connaisse, celui des Wendes, dans les Alpes carniques, qui eut pour roi, par voie d'élection, le Franc Samo et dont notre Dagobert ne put triompher par suite de la débandade préméditée de ses troupes austrasiennes. Presque au même moment, l'empereur byzantin Héraclius appelait sur la rive droite ou méridionale du Danube, avec mission de la défendre contre les Mongols, deux peuples slaves, aussitôt convertis au christianisme : les Serbes et les Croates. Ils avaient été depuis longtemps précédés dans le diocèse d'Illyrie par les Slovaques, leurs congénères.

Après eux, les Bulgares, population finnoise venue du Volga, comme le témoigne leur nom, franchirent à leur tour, mais en ennemis, le Danube. Convertis et civilisés, après de longues luttes, ils sont aujourd'hui, pour la langue, assimilés aux Slaves. Serbes, Bulgares, et surtout Slovaques, divisés moins par leurs dialectes que par leurs aspirations, constituent la grande majorité des habitants de la Macédoine actuelle. La puissance des Serbes et des Bulgares a été parfois grande au moyen âge; les premiers, parmi les Slaves, ils eurent, à l'instar de Byzance, des tsars (Césars) ou empereurs. Il y eut un instant où presque toute la péninsule des Balkans, y compris la Grèce, put être considérée comme slavisée. C'est actuellement dans l'eyalet de Salonique, dans cette Macédoine que nous venons de nommer, que peut être tracée la courbe limitative de l'élément ethnographique slave.

Les invasions germaniques avaient eu pour conséquence de permettre aux Slaves de s'étendre à l'est jusqu'à l'Elbe et jusqu'à la March. C'est sur les bords de la March que se fixèrent les Moraves. convertis sous l'action de Constantinople et de l'Athos, par les soins de saint Cyrille et de saint Méthode. Dans la Bohême, demeure tour à tour des Celtes Boiens et des Germains Marcomans, prépondérèrent les Tchèques; aux abords de la Bohême, les Lusaciens et les Silésiens, autres populations slaves, englobées ultérieurement dans les biens de la couronne de saint Wenceslas, mais qui ont fini par être germanisées, de même que les Obotrites du Mecklembourg, les Wiltses de la Poméranie et les Prussiens eux-mêmes. Plus à l'orient, les Leckhes furent la souche des Polonais; ils

Digitized by Google

apparaissent à la lumière historique peu d'années avant les Russes.

On remarquera que, parmi tous ces peuples slaves, méthodiquement énumérés, les uns durent leur conversion à Rome et à ses papes, les autres à Constantinople et à ses autocrates. De là, l'antithèse caractéristique, religieuse et politique des Russes et des Polonais.

Qu'est-ce donc que les Russes? L'excédent des Slaves désignés nominativement plus haut, restés, si j'ose dire, sans emploi et inorganisés, aux avant-postes de l'Europe chrétienne. Ils embrassaient, du sud au nord, une bande très longue et très étroite, enroulée autour du 30e degré de longitude est. On était loin alors, on le voit, de cette immense Russie d'Europe actuelle, qui se prolonge par delà le 55e degré.

Ce sont ces Slaves, restés presque à l'état sauvage, qui se trouvèrent à la disposition des Varègues ou conquérants Northmans, apparentés aux rois de mer qui allaient se fixer dans notre Normandie, et aspirant eux-mêmes à devenir les rois des grands fleuves de l'Europe orientale. Leur but immédiat était de faire, à travers le vaste continent, si accessible à leurs barques grâce aux cours d'eau interposés, une percée jusqu'à Constantinople, *Tsarigrad*. Cette percée, ils l'accomplirent méthodiquement. En 862, ils étaient à Novogorod-la-Grande sur le Volkoff (versant de la mer Baltique); en 879, ils étaient à Kiew sur le Dnieper (versant de la mer Noire). La cité de Constantin ne tarda pas à subir leurs attaques répétées, depuis l'an 907; mais leur princesse Olga y vint bientôt recevoir le baptême.

De Rurik à la mort de saint Wladimir, le premier « grand prince » chrétien de Russie (862-1015), il s'est écoulé un siècle et demi. C'est avec Iaroslav le Grand, venu immédiatement après, que, sous l'hégémonie de Kiew, sa cité sainte, la Russie primitive se pourvut d'une législation; elle entra dans le concert dynastique chrétien, se rattachant ainsi à l'empire grec, au saint empire romain germanique, et même à la France, l'aîné des royaumes chrétiens[1]. Dans le moine Nestor, auteur d'une célèbre chronique, elle eut son Grégoire de Tours. Cette période kiévienne, *toute byzantine*, se prolongea elle-même cent cinquante ans. Elle se termina par la ruine de Kiew (1169).

1. Anne, l'une des filles d'Iaroslav, épousa notre roi Henri Ier et fut mère de Philippe Ier.

Digitized by Google

Cette disparition ou plutôt cette déchéance politique de Kiew amena le fractionnement de l'État russe en petites principautés, circonstance très favorable aux invasions mongoles sous Gengis-Khan et ses fils. Les Mongols opérèrent au midi un mouvement tournant dont le but évident était l'occupation des fameuses terres noires, *tchernozième*. Il en résulta un effet imprévu, qui décida des grandes destinées de la Russie, du moins en ce qui concerne son développement dans l'espace; les *petits* Russes, déjà nombreux, mais très tassés, durent, limités qu'ils étaient du côté de l'Occident et par conséquent de l'Europe, se projeter vers l'orient et par conséquent vers l'Asie, englobant, après Wladimir, Nijni-Novogorod, Kazan, Perm, et prenant, comme on le voit, en écharpe, la Russie actuelle. Coupés de la mer Noire, c'est-à-dire du sud, les *grands* Russes, postérité quelque peu mêlée des *petits* Russes, gagnaient aussi, par étapes successives, la mer Blanche, c'est-à-dire le Nord.

Après une nouvelle période d'un peu moins d'un siècle et demi (1169-1303), Moscou, située par 35° de longitude est, apparut comme le *réduit* à la fois de l'expansion ethnographique et de la défense nationale; aussi fut-elle élevée à la dignité de capitale. Elle compta parmi ses héros nationaux, après Alexandre Newski, contemporain de saint Louis, Dmitri Donskoï, contemporain de notre Charles V le Sage. Toujours menacés et même opprimés par la Horde d'or, les Russes virent se prolonger, durant une autre période d'un siècle et demi, cette situation, pleine à la fois de périls et de promesses (1303-1462).

A cette dernière date apparaît Ivan III le Grand, le « rassembleur de la terre russe », contemporain de Louis XI. Il secoua la servitude mongole. Au XVIe siècle, la Russie chrétienne atteint Arkhangel sur la mer Blanche; elle déborde sur l'Asie par la Sibérie. Ivan IV le Terrible prend le titre de tsar (1547); il réunit des états généraux. Le servage fixa au sol les paysans (Christianinn) restés jusqu'alors nomades comme les Mongols (1598). Quand, après une longue anarchie, les Romanoff remplacèrent la maison de Rurik, dont ils descendaient en ligne féminine, c'est une autre période de cent cinquante ans qui prit fin. Le Volga était désormais le grand fleuve russe.

De 1613 à 1762, date de l'avènement des Holstein-Gottorp, actuellement régnants comme issus des Romanoff, il s'est écoulé un laps de temps égal, cent cinquante ans. Le point culminant de

Digitized by Google

cette époque est marqué par l'action prodigieusement énergique et féconde de Pierre le Grand. On assiste aux efforts de la Russie pour atteindre successivement toutes les mers par lesquelles cette région confine à l'Europe et à l'Asie. Au milieu de sa fameuse lutte contre la Suède, Pierre s'installa audacieusement à Saint-Pétersbourg et à Kronstadt, en face de Stockholm; c'est la question de la Baltique qu'il tranchait héroïquement, malgré sa défaite de Narva. Il fut moins heureux en ce qui concerne la mer Noire, ayant dû, en dépit de sa victoire de Pultava, — après la déconvenue du Pruth, abandonner Azow aux Ottomans, ces héritiers des Mongols dans la Russie méridionale. Mais l'occupation de Derbent lui assura avec la domination de la Caspienne une prise sur la Perse. Parmi tout cela, et sous l'action de Pierre le Grand, nous constatons la germanisation militaire, administrative et même dynastique de la Russie. Fixés à Saint-Pétersbourg, loin des grands et des petits Russes, les tsars se germanisèrent en effet, avant de s'européaniser d'une façon plus large. Mais, par Moscou, leur seconde capitale, où ils furent toujours couronnés et qu'ils visitèrent sans cesse, ils gardaient le contact de la sainte Russie.

A la période ultérieure, la période en cours, qui ne compte encore que 131 ans révolus (1762-1893), était réservée la participation de la Russie à la politique et à la vie européenne. Tout d'abord elle a conclu, avec deux puissances européennes, la Prusse et l'Autriche, les partages de la Pologne, sous l'impératrice Catherine II; ce même règne a réalisé le desideratum de Pierre le Grand, rangé sous le sceptre russe tout le versant septentrional de la mer Noire, fondé le grand arsenal maritime de Sébastopol. La Russie a pris virtuellement part à la première coalition contre la France, effectivement à la seconde, pénétré jusqu'en Italie avec Souvaroff, atteint Andrinople sous Nicolas Ier et les faubourgs de Constantinople sous Alexandre II. Vaincue par la France à Austerlitz et à Friedland, alliée à cette même puissance à Tilsitt et à Erfurth, envahie par Napoléon jusqu'à Moscou, il lui a été donné d'atteindre à son tour Paris. L'une des six grandes puissances européennes, mais la première de toutes sur le continent, si l'on considère son étendue, sa population, le nombre de soldats dont elle dispose, les circonstances ont fait d'elle, au lieu d'un épouvantail comme naguère, le contrepoids de cette énorme domination germanique édifiée sur les défaites successives du Danemark, de l'Autriche et

Digitized by Google

de la France. Puissance à la fois européenne et asiatique, c'est en Europe qu'est concentrée la masse de sa population, mais c'est du côté de l'Asie que se poursuivent son extension territoriale et son œuvre civilisatrice.

Sept périodes de cent cinquante ans chacune environ : voilà, peut-on dire, les grandes articulations de l'histoire de Russie, depuis ses origines jusqu'à ce jour. La correspondance du temps et de l'espace, au cours de ces périodes, apparaît nettement dans le tableau synoptique qui suit :

862-1019. — *De Rurik à Iaroslav.* Percée du nord au sud, faite suivant le 30° long E., par les Northmans Varègues, associés aux Russes.

1019-1169. — *D'Iaroslav à la ruine de Kiew.* La *Petite Russie* se convertit et se police; elle se concentre autour de Kiew. Elle devient l'État « slave orthodoxe grec », opposé à « l'État slave catholique romain », la Pologne.

1169-1303. — *De la ruine de Kiew à Moscou capitale.* La Russie envahie par les Mongols se restreint au sud et à l'ouest; elle se développe au centre et au nord, tendant vers l'Oural et vers la mer Blanche. *La Grande Russie se prépare.*

1303-1462. — *De Moscou capitale à l'avènement d'Ivan III.* De leur observatoire et de leur forteresse centrale, Moscou, les grands princes luttent, avec des alternatives diverses, mais avec constance, contre la Horde d'Or.

1462-1613. — *D'Ivan III aux Romanoff.* Grande expansion territoriale dans le sens indiqué plus haut. La Russie harmonieusement distribuée sur le Volga en tient solidement les grands affluents.

1613-1762. — *Les Romanoff.* Marche vers les quatre mers européennes et asiatiques. Pierre le Grand.

1762-1893. — *Les Holstein-Gottorp.* Hégémonie slave et orthodoxe de la Russie. Double aspect, européen et asiatique, de sa puissance et de son action.

On sera certainement frappé de l'*isochronisme* presque constant des grandes « pulsations » de l'histoire russe.

Faut-il attribuer cet isochronisme à une loi de l'évolution historique, loi régissant l'histoire de toutes les nations, parce qu'elle résulte de la répartition naturelle et nécessaire entre des générations successives de questions inéluctables, d'une importance et

Digitized by Google

d'une complexité à peu près égales, questions qui s'engendrent et s'entretiennent les unes les autres ?

Faut-il, dans le cas particulier de la Russie, l'imputer à l'homogénéité topographique[1], sans analogue, peut-être, de cette immense région, presque indéfiniment extensible, dont M. le général Tillo a fixé nettement les traits dans une carte à bon droit très remarquée?

Ces deux explications, qui ne s'excluent pas, mais qui se corroborent mutuellement, doivent être, suivant nous, admises.

LUDOVIC BRAPEYRON.

1. C'est à cette homogénéité topographique, non moins qu'à la tradition historique, qu'on doit cette institution culminante de la Russie: le grand prince, devenu ensuite le tzar. On peut dire que cette plaine, vaste et uniforme, est « monarchiste ».

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

La question du Maroc et l'affaire de Melîla : les Guela'aya. — Voyages du capitaine Marchand et de M. Lionel Dècle. — Le Nyassaland. — Télégraphe transcontinental africain. — Le partage de l'Afrique. — Nouveaux traités.

I

Quand, il y a un an, à bord de l'*Alfonso XIII*, nous nous engagions dans le détroit de Gibraltar, en vue de Ceuta, nous ne pouvions manquer de songer à cette question marocaine, soulevée dès la fin du xve siècle, et qui ne semble pas devoir être tranchée de longtemps. Elle vient pourtant de se réveiller, cette question, soudainement! On demande de tous les côtés aux géographes des informations positives, sinon sur le Maroc tout entier, du moins sur le littoral et sur la région immédiatement voisine du littoral, sur le Gâret « sol couvert de pierres noires », et sur le Rif « pays cultivé et fertile, faisant suite à un désert et limitrophe d'un fleuve et d'une mer ».

Nous avons résumé en temps et lieu (tome XX, pages 473-474) une intéressante communication que le regretté Henry Duveyrier fit à la Société de Géographie, précisément sur ce sujet (séance du 20 mai 1887). La Société de Géographie l'a enfin publiée, ces jours-ci, même *in extenso*, sous ce titre : *De Telemsân à Melîla en* 1886 (2e trimestre 1893, tome XXIV, pp. 185-222). Elle est accompagnée d'une carte « Itinéraire de Telemsân à Melîla. 31 mai-10 juin 1886 », échelle du 1/360,000^e. Nous renvoyons au texte, sauf pour quelques extraits dont nos lecteurs nous sauront gré.

Tout d'abord écoutons M. Duveyrier au sujet de Melîla, dont on parle beaucoup depuis quelques semaines :

« Melîla, la Melilla de ses maîtres actuels, les Espagnols, est aujourd'hui toute espagnole. Rien dans l'aspect extérieur des constructions ne permet au passant de deviner que Melîla fut d'abord une ville musulmane. Mais elle a été détruite en 1489, puis recon-

Digitized by Google

struite par les musulmans, et enfin conquise par les Espagnols en 1496. On est ici en pleine Espagne. Les belles rues de Melîla sont une copie agrandie des ruelles de Malaga. C'est encore plus triste et beaucoup moins animé; voilà toute la différence. Les fortifications sont inexpugnables tant qu'on n'aura à s'y défendre que contre les Guela'aya. D'après nos informateurs marocains, la place posséderait un moyen de défense et d'attaque qui mérite d'être mentionné, ne serait-ce qu'à titre de curiosité archéologique. Ce sont de longs souterrains partant de la ville et allant dans différentes directions jusqu'au delà de la limite du territoire espagnol. Un de ces chemins couverts se prolongerait par N. 15° E. (azimut magnétique) jusqu'à un petit cap à 10 kilomètres de Melîla... Jadis l'Ouâd Farkhâna, le rio del Oro ou rivière de l'Or, passait sous les murs de la ville, où il formait, avant de se jeter dans la mer, un marais à émanations malsaines. Dans les temps récents, les Espagnols ont détourné, plus au sud, le cours de l'Ouâd Farkhâna et ils ont construit une digue en terre le long du rivage de la Méditerranée, sur toute la partie que couvrait autrefois le marais. Grâce à ces travaux intelligents, le marais a disparu, et le climat du présidio aurait notablement gagné en salubrité depuis quelques années. Mais aussi, l'ancien lit comblé de la rivière, sur lequel j'avais dû planter ma tente, est encore pour longtemps chargée de germes mortifères. En 1884 les autorités militaires ont également jugé à propos de construire, autour de Melîla, une ligne de blockhaus qui ne figure pas encore sur les plans et cartes, même sur le plan de Melîla au 1/5,000e par le lieutenant du génie don Julio Cervera Baviera. Ces blockhaus sont, de l'est à l'ouest, le castillo de San Lorenzo, le castillo del Camel et le castillo del Cabrit. Enfin, en 1885, au moment où l'on parlait de projets allemands sur la côte nord du Maroc, on a réparé les fortifications de Melîla, procédé à la construction d'un second mur d'enceinte du côté est, tout au moins, et ajouté à l'artillerie de la place quatre énormes canons Krupp. Les murailles de la ville étaient, alors déjà, garnies de vingt canons de gros calibre et les batteries extérieures de plus de cinquante pièces d'artillerie. La place est la résidence du gouverneur général des presidios. Des habitants, au nombre de 600, forment la population civile libre, composée d'Espagnols. »

Avec une incontestable clairvoyance, M. Duveyrier s'exprimait ainsi dès 1887 :

Digitized by Google

« De ce que quelques Guela'aya sont gagnés à l'Espagne, il ne faudrait pas conclure que toute la tribu l'est. Au contraire, les Guela'aya en général se considèrent comme sur le pied de guerre avec elle. Autour du territoire espagnol de l'ancienne Melîla sont de nombreux villages guela'aya. Parmi ceux-ci, le plus important et qui mérite presque le nom de ville, est Tâlemtiloukt. Il n'est marqué sur aucune carte, pas même sur les cartes espagnoles. On me l'a désigné comme la Melîla musulmane. »

Sachons au juste ce que sont ces Guela'aya qui pourraient bien avoir joué, mais d'une façon plus tragique, le rôle des Khroumirs lors de l'occupation de la Tunisie.

« Les Guela'aya forment une très grande tribu ou plutôt une confédération de tribus berbères, et dont le nom collectif, « Guela'aya », c'est-à-dire « gens des forteresses », n'appartient même pas à la langue nationale. Ce groupe contient cinq tribus, qui sont, de l'est à l'ouest en passant par le nord : les Mezoûdja, les Beni Boû Ifroûr, les Beni Sîdân, les Beni Tchîker et les Beni Bou-Gâfer. Je ne puis préciser la force et la position des territoires que de trois de ces tribus : les Mezoûdja, qui comptent 1,400 fusils, habitent au sud-est; les Beni Tchîker, qui peuvent armer 3,600 hommes, vivent dans le haut massif, à la base du promontoire qui finit au Râs Wôrek; les Beni Bou-Gâfer, que les autres Guela'aya, pourtant assez farouches, disent être « durs de cœur », vivent sur la côte ouest du promontoire. On voit que, pour le milieu dans lequel ils vivent, les Guela'aya représentent une force assez redoutable; et je l'évalue à quelque chose comme 6,200 fusils. D'autre part, aussi, leur armement donne matière à surprise. Les Guela'aya possèdent des canons de batterie, c'est-à-dire sans affûts de campagne ni caissons roulants; ils les doivent à leurs actes de piraterie. Très habiles forgerons et armuriers, ils s'entendent à forger les boulets, comme à mouler les balles et à fabriquer la poudre; ils savent aussi réparer et fabriquer les armes à feu portatives. Ce qui m'a causé un véritable étonnement, c'est d'avoir vu les Guela'aya armés de fusils à aiguille. Ces fusils, de fabrication très grossière, espagnole, anglaise ou allemande, et dont le canon porte pour marque deux poinçons à couronnes royales fermées, sont apportés par des contrebandiers. Le chien, comme dans les carabines de salon, fait suite au canon. Les cartouches, en cuivre, ont une forme assez bizarre que j'ai

Digitized by Google

dessinée. Elles se vendent à Melîla. On m'a assuré que la balle portait très loin. »

Comme on va le voir, à des considérations historiques, M. Duveyrier fait succéder un intéressant « crayon » de ces peuplades :

« Le grand promontoire du Râs Wôrek, la base et peut-être la partie la plus considérable du territoire des Guela'aya, a eu son histoire au commencement des temps modernes. Tout près de la côte ouest existait alors la place forte maritime de Ghasâsa, qui prit bientôt le nom peu différent de Khasâsa. Elle avait été fondée sans doute par la tribu berbère des Khasâsa, qui appartient au groupe des Nefrawâ. Le port, à 4 kilomètres de la ville, était fréquenté par les marchands vénitiens qui acheminaient de là leurs produits sur la ville de Fâs. Mais, après l'expulsion des musulmans d'Espagne, l'emporium de Khasâsa se transforma en nid de pirates. Dès les dernières années du xve siècle, cette circonstance y attira la flotte des fervents souverains espagnols Ferdinand et Isabelle, qui détruisit le Khasâsa musulman en 1496, et on bâtit sur ses ruines une ville chrétienne dont l'existence ne fut pas longue, car, dès 1534, les Marocains s'en emparèrent et la réduisirent en cendres. Depuis lors elle n'aurait pas été rebâtie. Des autres villes du pays des Guela'aya, l'histoire nous a conservé le nom de Tezzôta, ville construite sur une montagne. Détruite au commencement du xive siècle par une armée marocaine, Tezzôta reflorit après la prise de Khasâsa par les Espagnols. Comme de Tezzôta, il ne reste, de la ville de Meggio, que le souvenir ; elle était bâtie sur une haute montagne où l'on exploitait les mines de fer. S'ils ne sont plus aujourd'hui que par exception les redoutés pirates d'autrefois, les Guela'aya n'en possèdent pas moins toujours des espèces de chalands à rames et à voiles, appelés qâreb (en espagnol *carabo*), sur lesquels ils font des voyages le long de la côte, parfois jusqu'en Algérie. Au point de vue gouvernemental, ils sont administrés par des qâïd, à côté desquels sont placés des oûmena (pluriel de *amin*, intendant, syndic) dont les fonctions, d'un ordre différent, paraîtraient limités à la gérance des intérêts particuliers du sultan et à l'expédition des affaires extérieures de la tribu. Les Guela'aya sont religieux, quand ils le sont, à la manière des anciens brigands des Abruzzes; la morale et le qorân ont peu à voir dans leur religion à eux; ils fabriquent et boivent du vin; ils s'enivrent avec la fumée du chanvre; ils tuent

Digitized by Google

leurs semblables presque sans cause, et avec moins de répugnance que nous ne tuons un lapin. L'observance des préceptes de la loi les préoccupe si peu que les paysans que je rencontrais sur la route, et qui me prenaient peut-être pour un parent ou tout au moins pour un familier du chérif, venaient me baiser les genoux tandis que je fumais en plein ramadan. Les rares individus qui éprouvent le besoin de mettre leurs péchés sous la protection d'un saint, s'affilient aux confréries des Sidi'Abd El Qâder El-Ghîlani, Moûleï Tayyeb, Sidi Hammou Oû Môusa et Sidi Ahmed El-Tedjîni. »

Par cette monographie des Guela'aya, on augurera combien compliquée est la question du Maroc, si l'on songe au grand nombre de tribus similaires, éminemment anarchiques, qui le composent.

Mais ne perdons pas de vue aujourd'hui le littoral et concluons avec M. Duveyrier :

« La lutte entre la civilisation et la barbarie dure aujourd'hui encore sur la Méditerranée, dans un pays qui est en vue des paquebots d'une ligne française. »

LUDOVIC DRAPEYRON.

II

Le capitaine Marchand parti de Grand-Bassam le 10 août, a remonté le Lahou ou Bandanuna jusqu'à Tiassalé. Il a été bien reçu dans la capitale du Baoulé. Malheureusement son compagnon, le capitaine Manet, qui était installé déjà à Tiassalé, s'est noyé, en descendant le fleuve pour aller à sa rencontre; son corps a été retrouvé et inhumé à Tiassalé. Le capitaine Marchand a continué sa route vers le nord, avec 40 miliciens.

Un administrateur, M. Pobéguin, a été installé à Tiassalé, un autre administrateur, M. Foulle, à Bettié.

Le lieutenant Braulot, qui se dirige vers le Gourounsi et le Mossi, a traversé l'Anno et le Djinini. Il est arrivé dans le courant de juin à Ouandurama. Il en est parti pour Bonna dans la seconde quinzaine de juillet. Il a été très bien accueilli par les chefs indigènes qui lui ont fourni les porteurs nécessaires.

Digitized by Google

III

Un autre Français, M. Lionel Dècle, chargé d'une mission par le Ministère de l'instruction publique, accomplit en ce moment un long voyage, commencé il y a plus de deux ans, dans l'Afrique australe. Du Cap, il s'est rendu, par chemin de fer, à Vrybourg, capitale du Bechuanaland britannique; il a exploré ensuite le Bechuanaland protégé; en août 1891, il était à Palapye, chez Khama; à travers le désert de Kalahari, il a atteint, au delà du Zambèze, le pays du Barotsé; le 12 décembre 1891, il visitait les chutes Victoria. De retour à Palapye au commencement de 1892, après avoir beaucoup souffert de la famine et des pluies torrentielles, il explora pendant plusieurs mois le pays des Matébélés; il visita notamment, à Gouboulouvayo, le fameux roi Lobengoula (mars). Il a passé trois mois au Machonaland et a vu les ruines mystérieuses de Zymbabie, près du Fort-Victoria. De Fort-Salisbury, il a été aux grottes célèbres de Sinoïa. Il était à Zumbo au mois d'octobre 1892, et s'est rendu ensuite à Tete, Senna, Blantyre (centre des missions anglaises), à Zomba (résidence des commissaires anglais du Nyassaland), et à Mpimbi (sur le Chiré). Là, il s'est embarqué, le 28 mars, sur le *Domira*, vapeur de la Compagnie des Lacs, petit vapeur à hélice de 60 tonneaux; le 5 avril, il était à Fort-Johnston, près Mponda, à 5 kilomètres de l'extrémité méridionale du lac Nyassa. Après avoir touché à Livingstonia, station de missionnaires aujourd'hui abandonnée, à Kota-Kota, résidence du chef arabe Jumbé; à Bandawé, station de missionnaires écossais; dans la baie superbe de Lewarni; à Deep-bay, où l'administration anglaise va établir un poste, et qui est l'un des points principaux où les caravanes d'esclaves sont embarquées pour la rive orientale du Nyassa; il arriva le 23 à Karonga, d'où il comptait se rendre, par la route Stevenson, à la pointe méridionale du Tanganyika. Il ira en bateau à Ujiji; il est muni de lettres de recommandation pour le chef Rumaliza (Mohammed-ben-Halfan). D'Ujiji, il se dirigera sans doute vers Urambo, d'où il essayera d'atteindre Msalala, à l'extrémité méridionale du lac Victoria-Nyanza.

« Le lac Nyassa est superbe, écrit le voyageur : il mérite bien le nom de lac des Tempêtes qui lui a été donné; car le moindre vent

Digitized by Google

y soulève des lames énormes. Une de ses particularités, ce sont les nuées de petits insectes qui apparaissent au loin comme une épaisse fumée. Les prix de passage sur les bateaux de la Compagnie des Lacs sont exorbitants : 750 francs par Européen, 75 francs par indigène, plus 125 francs par tonne de bagages... M. Johnston, commissaire pour l'Afrique centrale anglaise, a su accomplir de véritables prodiges. De nombreuses et excellentes stations ont été créées, des routes ont été construites, une force militaire de Sikks et de Swahilis a été organisée, et il existe un service postal régulier jusqu'au lac Tanganyika, d'où une lettre peut être envoyée en Europe pour 0 fr. 25. Un service de colis postaux existe même jusque-là.

« La résidence de M. Johnston à Zomba est située dans un endroit idéal; au pied d'une haute montagne, d'où descend en une série de cascades un petit torrent, se dresse une superbe habitation de briques à un étage, flanquée de deux tourelles et recouverte de plantes grimpantes. Devant la maison s'étend une terrasse où sont plantés des massifs de fleurs admirablement entretenus. De cette terrasse, la vue embrasse le pays jusqu'aux monts Milanji qui dressent leurs flancs abruptes à près de 60 kilomètres de distance.

« Malgré ses labeurs, M. Johnston trouve moyen de s'occuper de science. Il a auprès de lui un habile naturaliste, M. Whyst, qui a déjà formé des collections considérables de toutes les branches d'histoire naturelle de la région; il ne faut pas que j'oublie de faire mention de la quantité d'animaux divers qui sont apprivoisés à Zomba, où ils forment une véritable ménagerie. »

On sait quelle vaste région les traités anglo-portugais et anglo-allemands placent dans la sphère d'influence britannique, au nord du Zambèze. Le gouvernement anglais a nommé commissaire dans cette région M. Johnston, qui est en même temps consul général dans les possessions portugaises de l'Afrique orientale. M. Johnston administre, au nom de la Couronne, directement « le protectorat du Nyassaland ». Le reste de la sphère d'influence, à l'ouest du Nyassaland, jusqu'aux lacs Bangouelo et Moero et jusqu'au coude formé par le haut Zambèze, constitue l'*Afrique centrale britannique*, qui fait partie des régions où la Compagnie de l'Afrique australe jouit des droits souverains concédés par sa charte. La Compagnie a conclu avec un grand nombre de chefs de ce pays, notamment les Barotsés, des traités par lesquels ils se placent sous

Digitized by Google

le protectorat britannique; elle n'a d'ailleurs introduit aucune organisation administrative, mais la Couronne a autorisé M. Johnston à représenter dans l'Afrique centrale britannique la Compagnie qui lui verse un important subside. Cette même Compagnie vient d'acquérir, dans le Nyassaland, les droits de la Compagnie des Lacs.

IV

Deux expéditions viennent d'arriver, l'une à Beira, l'autre à Chinde, chargées de commencer chacune l'une des extrémités de la ligne télégraphique qui unira Fort-Salisbury, capitale du Machonaland, à Fort-Johnston, près de Mponda.

On sait que, du mois de novembre 1889 au 16 février 1892, la Compagnie britannique de l'Afrique méridionale a construit une ligne télégraphique de Mafeking à Fort-Salisbury, avec 10 stations intermédiaires (Ramoutsa, Gaberones, Machoudi, Palla, Palapye et Macloutsie, dans le Protectorat; Touli, Manetsi, Victoria et Charter, dans le Machonaland). Cette ligne donne déjà des bénéfices. Elle a coûté 2,320,000 fr.

Une Compagnie spéciale a été fondée, au mois de décembre 1892, au capital de 400,000 livres sterling pour porter le fil jusqu'à l'Ouganda. C'est la première section de la ligne dont les travaux vont être entrepris; la reconnaissance des terrains a déjà été faite. La ligne passera par Tete, Ishikwawa (sur le Chiré, en aval de Katunga), Blantyre, Zomba (résidence du haut commissaire britannique), pour atteindre l'extrémité méridionale du lac Nyassa.

V

Nous croyons devoir compléter aujourd'hui les renseignements que nous avons donnés dans le dernier *Mouvement géographique* sur les modifications qu'a subies la géographie politique de l'Afrique au cours des années 1892 et 1893.

Au Soudan, le colonel Archinard a fait la conquête du Macina.

Après avoir montré le pavillon sur le Bani, il visita, le 7 avril, San, grand centre commercial, dont l'Almamy a conclu un traité de protectorat avec le commandant Monteil en 1891. De là il se

Digitized by Google

rendit à Djenné, ville de 10,000 habitants, visitée jadis par Caillié. Toutes les maisons y sont en terre à un ou deux étages. La ville qu'Ahmadou venait de faire occuper, fut prise par nos troupes après deux jours de siège (12 avril). Un cercle a été organisé, dont Djenné est la capitale.

La colonne, se portant au nord, arriva le 17 à Mopti, et le 28 devant Bandiagara, qu'Ahmadou fit évacuer après un court combat. Le colonel entra dans la capitale et proclama roi Aguibou, frère d'Ahmadou, qui reconnaît le protectorat de la France. Aguibou a cédé à son fils le royaume de Dinguiray dont il était jusque-là investi. Des garnisons françaises ont été installées à Bandiagara et à Djenné.

VI

La délimitation des possessions anglaises et portugaises dans l'Afrique orientale a été faite, en principe, par les traités du 20 août 1890 et du 11 juin 1891.

Des négociations ont eu lieu en 1891 et en 1892 en vue de la préciser. Elles ont abouti à un traité nouveau : ce n'est d'ailleurs qu'un *modus vivendi*, mais qui pourrait se prolonger.

« Tant qu'on n'aura pas procédé à la délimitation effective, toutes les lignes naturelles spécifiées au paragraphe 1er de l'article 1er du traité anglo-portugais du 11 juin 1891, devront être considérées, à toutes fins utiles, comme étant les limites entre les sphères d'influence anglaise et portugaise dans toutes les localités où il ne pourrait pas y avoir de doute sur la coïncidence de ces lignes avec la ligne indiquée au numéro susmentionné.

« Les lignes naturelles de démarcation auxquelles il est fait allusion ci-dessus sont les suivantes : la rive orientale du lac Chuita ; la rive orientale du lac Chilwa ou Shirwa ; l'affluent le plus oriental du fleuve Ruo ; le fleuve Ruo, au-dessous du confluent de son affluent le plus oriental jusqu'à sa jonction sur le Chiré ; le fleuve Chiré entre le point de jonction sur le Ruo et un point immédiatement au-dessous de Chinonga ; la ligne de partage des eaux entre le lac Nyassa et le fleuve Zambèze, au sud du 14e degré de latitude sud ; le fleuve Aroangwa ou Loangoa au sud du 15e degré de latitude sud jusqu'à sa jonction avec le Zambèze (art. 1er).

Digitized by Google

« Tant qu'on n'aura pas déterminé exactement le point où le parallèle 13°30′ de lat. sud rencontre la rive orientale du lac Nyassa, les localités de Palmiba et Makanjira, ainsi que la rive du fleuve, au sud de ces localités, doivent être considérées comme étant situées à l'intérieur de la sphère d'influence anglaise; pareillement, la rive orientale du lac au nord du fleuve Lamagi, et jusqu'au point où elle est coupée par la ligne droite au paragraphe 1er de l'article 1er du traité du 11 juin 1891 doit être considérée comme située dans la sphère d'influence anglaise (art. 2).

« Jusqu'à ce que l'on soit arrivé à un accord définitif, le poste érigé par M. Johnston pour servir de signe de frontière sur la droite du fleuve Chiré sera considéré provisoirement comme étant le point immédiatement au-dessous de Chiniga mentionné dans l'article 1er du traité anglo-portugais, et une ligne tracée par les autorités portugaises, partant de ce point et se dirigeant en ligne droite vers l'occident jusqu'à la ligne de partage des eaux entre le Chiré et le Zambèze, devra aussi être considérée provisoirement comme la ligne frontière entre les sphères d'influence britannique et portugaise (art. 3).

« Il demeurera établi que les îles de Chisamulu et Sukomo ou Di-Komo et toutes les autres îles du lac Nyassa situées plus au sud se trouvent dans la sphère d'influence britannique (art. 3).

« Tant qu'on n'aura pas délimité la ligne de frontière aux termes de l'article 4 du traité du 11 juin 1891, la ligne formée par le cours du Zambèze depuis les cataractes de Katavia jusqu'à son confluent avec la rivière Cabompo sera considérée comme la ligne frontière provisoire entre les sphères respectives d'influence dans cette région, et les stipulations de l'article 8 du traité ci-dessus mentionné s'appliqueront aux territoires traversés par cette ligne jusqu'au jour où l'on y aura substitué la ligne de frontière définitive (art. 14).

« Tant qu'on n'aura pas procédé à la délimitation partout où la direction réelle de la ligne frontière décrite au paragraphe 2 de l'article 1er du traité anglo-portugais paraîtrait douteuse, ni le gouvernement de la Grande-Bretagne ni celui du Portugal ne pourront faire des acquisitions de territoire, conclure des traités ni accepter des droits souverains dans des territoires qui, une fois la délimitation effectuée, pourraient éventuellement être compris dans la sphère d'influence de l'autre puissance, et ni l'une ni l'autre

Digitized by Google

puissance ne devront reconnaître ni agir de façon à faire croire que l'autre reconnaîtra aucuns droits, de quelque nature qu'ils soient, que les sujets de l'une d'elles pourraient prétendre avoir acquis sur les territoires en question postérieurement à la date du 11 juin 1891, soit au moyen de traités avec les indigènes, soit de toute manière (art. 6).

« Aussitôt qu'on aura effectué la démarcation de la ligne frontière ou d'une section quelconque de cette ligne, devront cesser, dans les territoires qui, en vertu de ladite démarcation, seront placés sous la souveraineté, le protectorat ou l'influence de l'une des puissances, tous actes de juridiction ou de souveraineté par les fonctionnaires ou d'occupation par les forces militaires ou de police de l'autre puissance ou de ses commissaires. En outre, toutes les concessions que cette dernière aurait faites à des particuliers et tous les droits de propriété, d'usufruit ou d'exploitation que les sujets de la même puissance prétendraient avoir acquis sur lesdits territoires postérieurement à la date du 11 juin 1891 prendront fin *ipso facto* (art. 7).

« Les actes d'occupation ou de juridiction effectués par les fonctionnaires ou les concessionnaires de l'une des deux puissances, postérieurement à la date du 11 juin 1891, ni les concessions ou droits de propriété de n'importe quelle nature que les sujets ou dépendants de la même puissance prétendraient avoir acquis après la date ci-dessus mentionnée sur des territoires qui, la démarcation effectuée, seraient reconnus comme étant situés dans la sphère d'influence de l'autre puissance, ne pourront, en aucun cas, servir de base à une demande de rectification de frontières, en vertu des dispositions de l'article 7 du traité anglo-portugais (art. 8). »

Par l'article 9, les deux puissances s'interdisent toute mesure coercitive en cas de litiges résultant d'incertitudes sur la délimitation.

L'article 10 refuse à cet accord tout caractère définitif. L'article 11 fixe au 1er juillet 1896 le terme du *modus vivendi*. « Après cette date, chacun des deux gouvernements pourra le dénoncer en prévenant trois mois d'avance l'autre gouvernement de sa résolution, et alors les travaux de délimitation devront commencer avant que les trois mois soient révolus. »

Digitized by Google

VII

Les gouvernements anglais et portugais ont, d'autre part, conclu un accord réglant les détails de l'application d'une des dispositions de l'article 11 du traité du 11 juin 1891, ainsi conçu : « Il y aura liberté de passage pour les sujets et les marchandises des deux puissances sur le Zambèze, ainsi qu'à travers les districts qui avoisinent la rive gauche de ce fleuve au-dessus de l'embouchure de Chiré et ceux qui avoisinent la rive droite du Zambèze au-dessus de l'embouchure de la rivière Louenha ou Rouenga, sans qu'il y ait d'empêchement de quelque sorte que ce soit, ni de droit de transit à payer. » Les marchandises de toute origine destinées aux possessions britanniques pourront transiter dans ce district sans payer aucun droit de transit. Les étrangers pourront faire à l'embouchure du Zambèze des constructions pour emmagasiner les marchandises en transit. Comme on le sait, dans les autres districts de l'Afrique orientale portugaise, les droits de transit sur les marchandises destinées aux possessions britanniques ne doivent pas dépasser 3 p. 100 *ad valorem*.

Le gouvernement portugais va accorder bientôt à la compagnie royale de navigation l'autorisation de faire escale à Mozambique.

La Compagnie a pris l'engagement d'établir un service supplémentaire entre Mozambique et Lourenço-Marques.

VIII

Sous le titre de : *Do Nyassa a Pemba, os territorios da companhia do Nyassa, o futuro porto commercial da regiao dos lagos*, le lieutenant de vaisseau Joao d'Azevedo-Coutinho, ancien gouverneur du district de Chiré, vient de publier une étude géographique et économique sur les pays de la rive orientale du Nyassa.

Le territoire de la compagnie du Nyassa, autrefois appelé district du cap Delgado, a pour limites au nord la Rovouma, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec la Mesindjé, le parallèle jusqu'au Nyassa; au sud, le rio Lurio; à l'ouest, le lac Nyassa; à l'est, l'océan Indien. C'est plus de trois fois l'étendue de l'Angleterre et du pays de Galles réunis.

Digitized by Google

Pemba doit, d'après M. Coutinho, monopoliser le commerce des pays du Nyassa et du Tanganyika. Il faudra réunir ce port au Nyassa par un chemin de fer qui, traversant le Medo et le haut Lomoué, le pays de Tola et Ujonga, aboutirait à Kotakota.

Les territoires compris entre le lac et la Lougenda, la région du Lomoué, le nord du Medo seraient particulièrement fertiles. C'est un jardin, a dit M. Johnson. Les rives de la Rovouma sont, au contraire, incultes et ont été dévastées par les traitants arabes et les pillards indigènes.

Les productions actuelles des territoires du Nyassa sont l'ébène, la gomme copal, l'arachide, l'orseille, le coco, le caoutchouc, la cire, le sorgho, le coton, le ricin, le piment, l'anis, la canne à sucre, le tabac, le café, la muscade, le citron, l'ananas, la goyave, le cacao, la vanille, le thé.

Le coton, le café, le tabac, le caoutchouc, le cocotier paraissent surtout devoir donner de beaux résultats.

On a signalé des mines de houille, de fer, de cuivre. Les premières, si elles étaient exploitées, favoriseraient singulièrement le développement de l'industrie.

Les éléphants vivent encore en troupes. Les races d'animaux domestiques sont nombreuses.

Sur les côtes on trouve des huîtres, des éponges. Les indigènes pêchent quelques perles près de la baie de Tungue.

Au nord de Moambique, à Conducia, un négociant français, M. Armourous, exploite des salines.

Jusqu'à présent le commerce d'exportation consiste en graines oléagineuses, caoutchouc, copal, orseille, ivoire, très peu de café et de cire, un peu d'écailles de tortue ; le trafic des graines oléagineuses se developpe d'année en année. Celui de l'ivoire est aux mains des négociants indigènes.

Les tribus indigènes sont les Makuas, entre les caps Delgado et Angoche (comprenant : les Makondes, au sud de la Rovouma, les Mavias, au nord-est ; les Medos, les Lomes, entre la côte et les sources du Lougenda) ; les Ajauas, entre le Nyassa et le Lougenda (comprenant les Mazanigas, au sud, et les Machin ; les premiers ayant pour *regulo* Mataka à Muembe ; les seconds, Metarika, qui réside au pied du mont Tola) ; les Maganjas, le long du Lougenda jusqu'au confluent du Luambala (ainsi qu'entre Zambèze et Chiré) : les Mafiti, Maguanguaras, Mesitos ou Munhaes, tribu zoulou, au

Digitized by Google

nord-est du Nyassa, surtout sur la rive sptentrionale de la Rovouma.

La fondation de postes portugais a rendu plus rares les invasions des Mafitis et des Maguanguaras.

IX

Le traité conclu par l'Angleterre avec la République sud-africaine, le 2 août 1890, n'avait fixé que pour trois ans la situation du Souaziland, où était installé une sorte de *condominium*.

Des négociations ont été ouvertes, il y a plusieurs mois, en vue de régler définitivement la situation de ce pays ; il était question de l'abandonner à la République sud-africaine. Un arrangement provisoire vient d'être conclu entre les deux États afin de leur laisser tout le temps nécessaire aux négociations ; il a été décidé que le traité de 1890 resterait en vigueur jusqu'au 30 juin 1894.

X

Un baleinier américain, le *Newport*, vient d'atteindre la plus haute latitude où un navire soit encore parvenu, 84° latitude N. Peut-être est-il prudent de n'accepter encore que sous bénéfice d'inventaire cette nouvelle : une erreur de latitude peut avoir été commise. On a remarqué, néanmoins, que l'année a été exceptionnelle : la mer était libre de glaces comme on ne l'a pas encore vue.

Le *Newport* est parti de l'île Herschel, dans l'archipel boréal américain, par 70° latitude N. et 138° longitude O. et il a pris la route du détroit de Behring; mais on ne connaît pas son itinéraire exact : a-t-il été droit au nord ou a-t-il incliné vers l'ouest?

Le *Times* rappelle, à cette occasion, quelles sont les plus hautes latitudes atteintes jusqu'ici. En 1607, Henry Hudson arrive près du Spitzberg, à 81° 30′ N. En 1806, Scoresby parvint au même degré dans les mêmes parages ; dans l'intervalle, on ne peut citer que Chelsakov (1765) et Phipps (1773) comme ayant atteint 80° 30′ ; car on ne peut prouver l'authenticité de l'expédition du Portugais Melguer ou Melgueiro qui aurait, par le détroit de Behring, atteint 84°. En 1827, Parry, arriva en traîneaux sur la glace, à 82° 40′.

Digitized by Google

Par la route du détroit de Smith, Kane et Hayes ont atteint 82° 27′; Hall, sur le *Polaris*, 82° 16′, en 1871 ; le commandant Markham, en 1876, en traîneaux, sur la « glace paléocrystique, 83° 20′; Lockwood, dans la malheureuse expédition Greeley, dépasse ce point : 83° 23′.

On peut remarquer qu'il y a en ce moment comme un renouveau pour les expéditions polaires : Nansen et Peary sont en route vers le nord. Il paraît qu'un Norwégien, nommé Ekrol, serait parti du cap Mohu (côté oriental du Spitzberg) en vue de monter au nord le plus possible.

Dans ces dernières années, la contribution la plus importante à la géographie des régions polaires consiste dans la publication des observations des missions scientifiques de 1882-1883 : des Allemands dans le détroit de Cumberland, la Géorgie du Sud et le Labrador ; des Autrichiens à Jan-Mayen ; des Suédois au Spitzberg ; des Russes à la Nouvelle-Zemble ; des Américains à Point-Barrow et à la baie de Lady-Franklin ; des Russes à l'embouchure de la Léna ; des Anglais à Fort-Roe ; des Danois dans le Groenland occidental et des Français au cap Horn.

Nous avons rendu compte ici même des voyages des docteurs Kükenthal et Walther, et de M. Charles Rabot au Spitzberg, et de MM. Pouchet et Rabot à Jan-Mayen. En 1887, M. Johannesen a cru retrouver la légendaire terre de Gillis. En 1890, MM. Gustave Nordenskiöld et A. Klinkowström ont exploré le Spitzberg au point de vue géologique.

M. Stockton, à bord du navire américain *Thétis*, a, en 1889, pour la première fois depuis l'expédition de Franklin, exploré la région comprise entre Point-Barrow et le delta de Mackenzie. M. Boas a exploré la terre de Baffin. Mais c'est surtout vers le Groënland que s'étaient portés, depuis 1887, les efforts des explorateurs : rappelons seulement les noms de Rink, Ryder, Nordenskiöld, Holm, Garde Peary, Charles Rabot, Drygalski, Nansen.

L. Delavaud.

Digitized by Google

LES

TRAVAUX D'ORDRE GÉOGRAPHIQUE ET MILITAIRE

du colonel de La Barre Duparcq

Successivement professeur, directeur d'études, historien et géographe, M. le colonel de La Barre Duparcq, mort récemment (le 16 septembre dernier), à Maisons-Laffitte, est digne par l'étendue, comme par la variété de ses travaux, d'une biographie détaillée, qui ne saurait, il est vrai, trouver sa place dans cette revue. Nous négligerons ici l'historien proprement dit, aux communications duquel l'Académie des sciences morales et politiques fit, durant quarante années, le meilleur accueil. Rappelons sommairement qu'il a retracé avec persévérance l'époque de nos guerres de religion et qu'à des dates diverses ont paru de lui : un *Henri II*, un *François II*, un *Charles IX*, un *Henri III* et un *Henri IV*[1].

Ici, c'est le géographe et l'historien militaire « géographisant », que nous voudrions mettre en lumière.

Né à Saint-Cloud, M. de La Barre Duparcq entra à l'École polytechnique dès l'âge de 17 ans, en 1836. Il fut ensuite élève de l'École d'application de Metz. Il resta dans le corps du génie jusqu'en 1849, où il trouva sa voie définitive.

Il fut nommé le 29 août de cette année, à la suite d'un brillant concours, professeur « d'administration, d'art et d'histoire militaires » à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Il avait alors tout juste 30 ans.

Les nombreux opuscules, aujourd'hui difficiles à trouver, que nous tenons de M. Léon de La Barre, son fils, nous permettent de dire quel fut son enseignement à Saint-Cyr.

Qu'il fût capable de généraliser, de saisir la « philosophie » de son « métier », c'est ce qu'attestent : *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire* et *Rapports entre la Richesse et la Puissance militaire des Etats*.

Nous aimons aussi à constater qu'il ne négligeait jamais ce qui se publiait à l'étranger ; il s'empressait de le faire connaître à nos futurs officiers. Dès 1851, il donnait *Principes de la grande guerre*, par l'archiduc Charles d'Autriche ; dès 1857, *Opinions et maximes de Frédéric le Grand*. Si nous ignorions la Prusse, ce n'était certes pas sa faute, car il publiait à ce

1. Comme étude à part, mentionnons l'*Art militaire pendant les guerres de religion* (1861).

Digitized by Google

moment même *Études historiques et militaires de la Prusse* (2 vol.) que le baron de Reinhardt traduisit en allemand. Il savait la plupart des langues de l'Europe, et il composait *Remarques sur les relations des langues militaires française, allemande et espagnole*. Il rendait un service incontestable — peu remarqué, par malheur — en commentant, dès le début du second empire (1853), l'œuvre du général Clausewitz, cet élève posthume et allemand de Napoléon, le maître du comte de Moltke.

En 1848, avant son entrée à Saint-Cyr comme professeur, il avait composé un de ses meilleurs travaux : *Le plus grand homme de guerre*, dissertation historique, où il étudie Alexandre le Grand, Hannibal, César, Charlemagne, Gengis Khan, Tamerlan, Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric II et Napoléon. Il conclut en faveur de César. Citons ces quelques lignes fort suggestives :

« César était plus téméraire que Napoléon, témoin sa pointe à Alexandrie après la victoire de Pharsale et sa campagne en Afrique contre Scipion. Mais il avait plus de ressources dans le génie et surtout plus de patience. Placé dans un coin de terre, avec quelques milliers d'hommes, il s'y fortifiait, attendait des renforts, et augmentait successivement le rayon de son influence par de petits combats, gagnait du terrain et finissait par vaincre. Pour quiconque a étudié le caractère de César, cette patience est admirable ! Napoléon était moins capable de plier sa rapidité de conceptions à une semblable attente, quoiqu'il ait fait preuve d'une grande habileté défensive dans la campagne de France. »

Le grand chef carthaginois est l'objet d'une étude spéciale, *Hannibal en Italie*, d'où nous détachons cette page :

« Ainsi, soit quand il jette une dernière fois son génie militaire dans la balance comme à Zama, soit quand il s'occupe du gouvernement de Carthage et des améliorations dont ce gouvernement est susceptible, soit même dans la résignation de sa dernière heure, Hannibal reste digne de ses précédentes années. Mais c'est en Italie surtout qu'il sut se montrer grand. Il y apporte, avons-nous vu, la guerre par un coup de génie, par l'une de ces invasions unique dans l'histoire, et, à peine reposé du passage inouï des Alpes, remporte des victoires ; installé dans l'Italie proprement dite, il conserve sa supériorité en dépit du système de temporisation adopté par Fabius, par Paul-Émile, qui fait subir aux Romains leur plus cruelle défaite dans les champs de Cannes ; il s'empare de Capoue et tient ses adversaires en échec pendant treize années encore, malgré la décroissance de ses forces. Et durant ces treize ans, il réunit, il fond dans un même esprit, il fait concourir au même but les soldats de divers pays, Africains, Espagnols, Ligures, Gaulois, Carthaginois, Italiens, Grecs, dont se compose son armée. Quel est le chef militaire qui a fait autant avec de si faibles ressources, et qui a tiré d'une invasion une telle durée et un tel parti ? »

Ses considérations sur *François Ier et ses actions de guerre* (1871), ses *Réflexions sur les talents militaires de Louis XIV* intéresseront particulièrement nos lecteurs[1] :

« Au point de vue guerrier, François Ier avait ses recoins de prudence, et

1. Voir aussi *Richelieu ingénieur* (1869).

Digitized by Google

était loin de toujours vouloir combattre; ce n'est donc plus un seigneur féodal, comme on l'a maintes fois répété, ce n'en est certainement pas un après Pavie. Cependant, malgré ceux qui l'entraînèrent, l'abandonnèrent ou le trahirent, il est sûr qu'il a commis des fautes, au moins deux. L'une, cause première, réside dans la guerre d'Italie antérieure à sa captivité, guerre en deux actes, dont le premier fut heureux, guerre entreprise après le demi-succès de Charles VIII et l'insuccès de Louis XII dans ce pays; l'autre consiste dans la charge intempestive à Pavie, manœuvre qui le priva de l'action de son artillerie, alors que déjà l'on employait si bien cette arme terrible, et dont il se reconnut plus tard coupable. La première appartient plutôt à l'ordre politique; la seconde ne sort pas du domaine militaire. Ainsi finalement c'est un oubli, presque un dédain des règles de l'art et de la guerre qui acheva, sinon causa, la défaite de Pavie. »

« Louis XIV possédait des talents militaires, savoir : l'exactitude, la régularité, l'égalité d'humeur, l'amour des détails, la science ou plutôt l'expérience, l'habitude de préparer la guerre et de dicter les plans de campagne, un courage froid et calme, de la fermeté, une certaine prudence qui lui faisait préférer l'intérêt de l'Etat à celui de sa réputation, le désir de rendre justice, l'art d'encourager et de récompenser; il lui manquait, sous le rapport militaire, la décision, l'inspiration, l'audace, l'art de les communiquer aux troupes, et aussi la simplicité de l'entourage[1]. »

Esprit éminemment calme et judicieux, merveilleusement apte à saisir l'ensemble des choses, il était tout désigné pour les fonctions de directeur des études. Ce titre lui fut conféré moins de quatre mois après sa promotion au grade de commandant (avril 1861). Qu'il nous suffise de rappeler qu'il avait eu à Saint-Cyr pour collègues et qu'il continua d'avoir pour collaborateurs civils et militaires des hommes de la valeur de MM. Théophile Lavallée et Dussieux, des capitaines Bureau et Peigné. Les deux premiers y enseignaient l'histoire, le troisième la géographie, le quatrième la topographie.

Le 5 août 1869, il était nommé lieutenant-colonel, mais il conservait ses fonctions à Saint-Cyr. Pendant le siège de Paris, outre un emploi à la Direction du génie, il commanda une « petite école militaire » établie à l'Ecole polytechnique et dite : *Externat de Saint-Cyr*. Le grade de colonel lui fut conféré le 24 janvier 1871, et il reprit, immédiatement après la paix, ses fonctions de directeur des études à Saint-Cyr. C'est à cette époque que se réfère *le Soldat français comparé aux soldats étrangers*.

Lorsque M. Jules Simon — c'était en novembre 1872 — institua près du ministère de l'instruction publique une commission de géographie, le colonel de La Barre Duparcq, sur la désignation du général de Cissey, ministre de la guerre, y siégea à côté de MM. Guigniaut, d'Avezac, Levasseur, Deloche, Himly, Jagerschmidt, l'amiral Coupvent des Bois, Grenet, de Wattewille, le commandant Mieulet. Une telle désignation se justifiait par les réformes qu'il avait, dès avant la guerre, fait introduire à l'Ecole spéciale militaire.

1. L'auteur a très bien dit : « Le principal défaut de Louis XIV comme chef d'armée consista à conduire, pour ainsi dire en triomphe, sa cour après lui au milieu de ses expéditions guerrières; de la sorte il mélangea les mœurs de la cour avec les habitudes militaires. »

Digitized by Google

En 1864, il avait proposé de remettre le cours de topographie à la seconde année, afin qu'il trouvât les élèves mieux préparés à le suivre grâce à leurs travaux antérieurs à l'École. Ses vues ayant été adoptées, le cours de géographie fut placé en première année. Des croquis à grande échelle furent exécutés sur toile noire et en couleur blanche par les professeurs adjoints du cours; ces croquis servirent à l'amphithéâtre aux explications orales et purent être facilement copiés par les élèves. Autre innovation, on fit exécuter aux élèves cavaliers des levés topographiques, à cheval, sans quitter la selle.

Devant la Commission ministérielle, il lut un rapport sur les atlas et sur les cartes murales; il y examine les atlas de l'Allemagne, des États-Unis, de l'Angleterre, de la Suède, et y accorde sans hésiter la préférence aux premiers.

Il émit les vœux qui suivent :

Multiplier les cartes physiques;

Garnir ces cartes de profils;

Donner la carte spéciale des bassins fluviaux les plus importants;

Faire ressortir, au moyen de croquis, les grandeurs relatives des lacs, des îles, etc.;

Tracer les voies de communication : routes, canaux, chemins de fer exactement et avec des signes différents; s'attacher à la configuration exacte des frontières, marquer les places fortes, etc., etc.

Il quitta Saint-Cyr, après un séjour de près d'un quart de siècle, et fut nommé directeur du génie à Brest.

Son dévouement à la science géographique allait toujours croissant : il venait d'entrer à la Société de Géographie de Paris (1873). Il prit part au Congrès international des sciences géographiques, et y approuva toutes les propositions relatives à la réforme de l'enseignement (1875). Il fit aussi partie de la Société de Topographie de France, nouvellement créée, et devint l'un des lecteurs les plus assidus de la *Revue de Géographie*.

Dans les congrès géographiques, tant en France qu'à l'étranger, nous pûmes apprécier les qualités éminentes du colonel de La Barre Duparcq, dont l'éloge nous avait été fait maintes fois, avant que nous eussions l'honneur de le connaître personnellement, par M. Amédée Thierry, l'éminent historien, et par M. J. Armingaud, notre camarade de l'École normale, qui avait enseigné l'histoire à Saint-Cyr sous sa direction. Son aménité, sa bienveillance foncière lui méritaient d'ailleurs l'affection de tous.

Ce dont nous ne louerons pas moins M. le colonel de La Barre Duparcq, c'est d'avoir entrepris dans la dernière partie de sa carrière des travaux tels que ceux-ci, tous géographiques :

L'Afrique depuis quatre siècles, dépeinte au moyen de huit croquis successifs avec un texte descriptif;

De la configuration géographique successivement donnée à la mer Caspienne;

Rabelais et le Pôle nord.

Dans ce dernier essai, notre confrère montre que « le chemin indiqué par Rabelais, c'est bien celui qui, côtoyant la Nouvelle-Zemble au nord, et passant près de la terre François-Joseph, au travers de l'océan Glacial arctique, on

Digitized by Google

plus exactement la mer du Spitzberg, aboutit finalement au détroit de Behring, et suit presque une ligne droite de la Laponie à ce détroit ».

Dans *M. Thiers géographe, esquisses de vieilles guerres* (1885), le colonel fait une adhésion formelle à la géographie, qui est surtout une science. Il dit très catégoriquement :

« Il faut posséder des cartes, s'habituer à les lire, à les comprendre : je ne parle pas seulement ici de la petite méthode vulgaire de lire les cartes qui se débite à l'usage des commençants; j'entends la patiente étude des cartes grandioses déployées sur de vastes tables ou même par terre. »

Vigilant patriote, on voit qu'il cédait de plus en plus aux préoccupations qui lui avaient inspiré en 1873 ses pages sur *les Pertes territoriales de la France au XIXe siècle*.

L'étranger lui avait rendu pleine justice. Ce vulgarisateur patriote, qui ne dédaignait pas de traduire, a été à son tour traduit en plusieurs langues; l'Espagne l'avait admis dans son Académie royale d'histoire, l'Italie dans un très grand nombre de ses corps savants. Commandeur de la Légion d'honneur, il l'était aussi de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

32e RÉUNION ANNUELLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

ENVOI DU PROGRAMME

Paris, le 17 juin 1893.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint le programme des questions rédigé par le Comité des travaux historiques et scientifiques à l'occasion du 32e congrès des sociétés savantes, qui s'ouvrira à la Sorbonne le mardi 27 mars 1894.

Répondant aux vœux de mes prédécesseurs et du Comité, plusieurs sociétés ont pris l'initiative de proposer des sujets d'ordre général dont il a été tenu compte le plus possible. J'ai constaté avec plaisir ces preuves de leur bonne volonté, et j'espère que leur collaboration deviendra plus active encore dans l'avenir.

Vous remarquerez au programme de la section des sciences un certain nombre de questions relatives à la photographie. En les y introduisant, le Comité a voulu développer l'innovation tentée au dernier congrès où, pour la première fois, ont été admises les sociétés qui s'occupent spécialement de cette branche de la science. La photographie, dont les progrès depuis quelques années sont si considérables, est devenue, en effet, un moyen d'investigation qui s'impose désormais pour toutes les recherches d'observation et d'expérience.

En vous adressant, dès maintenant, le document ci-inclus, j'ai voulu, monsieur le Président, donner aux délégués tout le loisir de préparer les travaux destinés à la réunion de l'année prochaine.

Leur participation pourra, comme par le passé, consister soit en lectures, soit en communications verbales. En ce qui concerne les mémoires à lire en séance, tous ceux intéressant l'histoire et la philologie, l'archéologie et la géographie devront m'être transmis intégralement. Les manuscrits seront rédigés en vue d'une impression possible, très lisiblement transcrits, accompagnés des photographies, planches, cartes ou dessins nécessaires à leur intelligence, afin que le Comité puisse décider au besoin leur insertion dans l'un de ses Bulletins. Mais l'application stricte d'une telle mesure pourrait être parfois difficile en ce qui concerne les sciences et les sciences économiques et sociales. Dans ces deux sections, il y aurait peut-être inconvénient, en certains cas, à arrêter d'avance la forme d'un mémoire : jusqu'au dernier moment,

Digitized by Google

des expériences de laboratoire, des publications statistiques risquent de modifier les conclusions de l'auteur ou d'appeler des développements nouveaux. Lorsque cette situation particulière se produira, je me contenterai, à défaut du manuscrit, d'une analyse détaillée de la question traitée. L'auteur aurait, après le congrès, à terminer son travail que le Comité examinerait ensuite au point de vue de la publication.

Les communications verbales de tous ordres devront également m'être annoncées au moyen d'une analyse très étendue. Quelques correspondants se sont bornés jusqu'à présent à déclarer leur intention de répondre à telle ou telle question du programme. Je serai obligé, à l'avenir, de considérer cet avis comme tout à fait insuffisant.

Il me paraît indispensable, enfin, qu'en envoyant leur étude complète ou résumée, les délégués désignent des jours et heures où ils pourront se tenir à la disposition des sections compétentes. Ils me permettront ainsi d'établir un ordre du jour où rien ne sera modifié sans de graves motifs et préviendront les incidents regrettables qui se produisent chaque année, lorsque des personnes inscrites ne répondent pas à l'appel de leur nom. Le Comité donne aux sociétés savantes assez de gages de sa sollicitude pour qu'à leur tour les délégués contribuent, par leur assiduité, à l'intérêt des discussions et à l'éclat des séances.

Vous apprécierez, j'en suis certain, Monsieur le Président, l'importance et le but d'une mesure qui tend uniquement à donner à la réunion annuelle des sociétés savantes le caractère d'un véritable congrès scientifique. Je vous serai donc reconnaissant de vouloir bien insister auprès des membres de votre société, afin que leurs manuscrits ou leurs analyses, REVÊTUS DE VOTRE VISA, me soient transmis, dans les formes précitées, *avant le* 30 *janvier* 1894, sous le timbre du 1er bureau de la direction du secrétariat et de la comptabilité.

En raison du large délai accordé aux savants qui désireront prendre part au congrès, cette date est absolue et ne saurait, sous aucun prétexte, être dépassée.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique,
des Beaux-Arts et des Cultes,

Signé : POINCARÉ.

Pour copie conforme :

Le Directeur du Secrétariat et de la Comptabilité,

CHARMES.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements, des communes ou des particuliers. Étudier spécialement les anciennes cartes marines d'origine française.

Digitized by Google

2° Inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées; cartes de diocèses, de provinces, plans de villes, etc.

3° Déterminer les limites d'une ou de plusieurs anciennes provinces françaises en 1789.

4° Biographies des anciens voyageurs et géographes français. — Missions scientifiques françaises à l'étranger antérieures à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires*.

5° De l'habitat actuel en France, c'est-à-dire du mode de répartition dans chaque contrée des habitations formant les bourgs, villages et hameaux. — Dispositions particulières des locaux d'habitation, fermes, granges, etc. Origine et raison d'être de ces dispositions. — Altitude maximum des centres habités, depuis les temps historiques.

6° Recherches sur les marées de la côte de France par comparaison avec celles de Brest aujourd'hui complètement étudiées.

Recherches sur les courants littoraux, leur force et leur direction pendant les périodes de calme et de coup de vent.

Tracer sur une carte le cheminement des épaves.

7° De l'habitat en France dans les temps préhistoriques. Cartes montrant la distribution géographique des dépôts alluviaux, cavernes, abris sous roches, etc., ayant renfermé des restes de l'époque quaternaire. Cartes des stations, ateliers, monuments funéraires, etc., de l'âge de la pierre polie, de l'âge du bronze ou de l'âge du fer.

8° Limites de différents pays (Brie, Beauce, Morvan, Sologne, etc.), d'après les coutumes locales, le langage et l'opinion traditionnelle des habitants. — Indiquer les causes de ces divisions (nature du sol, ligne de partage des eaux, etc.).

9° Compléter la nomenclature des noms de lieux, en relevant les noms donnés par les habitants d'une contrée aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes.

10° Étudier les modifications anciennes et actuelles du littoral de la France (érosions, ensablements, dunes, tourbières, forêts submergées, etc.).

11° Chercher les preuves du mouvement du sol, à l'intérieur du continent, depuis l'époque historique; traditions locales ou observations directes.

12° Signaler les changements survenus dans la topographie d'une contrée de France depuis une époque relativement récente ou ne remontant pas au delà de la période historique, tels que déplacements des cours d'eau, brusques ou lents; apports ou creusements dus aux cours d'eau; modifications des versants, recul des crêtes, abaissements des sommets sous l'influence des agents atmosphériques; changements dans le régime des sources, etc.

13° Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat.

14° Discuter les documents relatifs à la distribution géographique des populations de couleur qui vivent dans les colonies, les protectorats et les zones d'influence française.

15° Rechercher les traces des plus anciennes populations dans les différentes régions de la France.

Digitized by Google

A Monsieur Ludovic Drapeyron

Directeur de la *Revue de Géographie*

Paris, le 24 juillet 1893.

Monsieur, l'ambassadeur de la République à Madrid vient de m'adresser une médaille commémorative du 9e Congrès des Américanistes qui lui a été remise par M. Justo Zaragoza, secrétaire général dudit Congrès, et qui vous est destinée[1].

J'ai l'honneur de vous transmettre cette médaille.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma considération distinguée.

Pour le Ministre des Affaires étrangères et par autorisation,

Le Ministre plénipotentiaire, chef de service du Protocole,

D'ORMESSON.

M. LUCIEN GOIN

La Société de la *Revue de Géographie* vient de faire une perte des plus regrettables en la personne de M. Lucien Goin, décédé le 5 août dernier, à Saint-André, près de Marseille. Ami et parent de notre dévoué collègue et collaborateur, M. J. Delmas, il fut, comme lui, un de nos membres fondateurs. Ses fonctions — il appartenait à l'administration des postes et télégraphes — en avaient fait de bonne heure un partisan chaleureux des études géographiques, auxquelles il s'attacha, plus ardemment encore, par patriotisme. Avec M. Delmas, il sut rallier à notre œuvre tout un groupe de Marseillais, parmi lesquels nous voyons un sénateur et un député des Bouches-du-Rhône. D'ailleurs toute entreprise généreuse était assurée de son concours. Il a fondé dans son pays natal, à Quinson (Basses-Alpes) un comité de l'Association de l'enseignement. Cet homme éclairé, cet homme de bien, est vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Nous exprimons ici à sa veuve et à ses enfants nos plus sympathiques condoléances.

LUDOVIC DRAPEYRON.

LES VOLCANS D'ISLANDE A VENDRE

Notre siècle, si fertile déjà en surprise de toutes sortes, n'a pas encore épuisé, sous ce rapport, sa fécondité.

1. Cette médaille, que nous avons reçue à notre retour à Paris (octobre), représente d'un côté Christophe Colomb montrant du doigt le nouveau monde à ses compagnons, de l'autre, la réception du grand navigateur par Isabelle et Ferdinand, à Barcelone. On se rappelle que nous avons célébré nous mêmes le 4e centenaire précis de ce dernier événement, le 15 avril 1893.

Digitized by Google

Une nouvelle géographique publiée dans le *Berlingske Tidende* (Journal officiel de Copenhague, à la date du 1er août 1893) présente un intérêt tout particulier.

Islande. — Le Parlement islandais, *Althinget*, s'est réuni le 1er juillet dernier à *Reykjavik*.

On a proposé d'*acquérir, au nom du gouvernement islandais, les deux volcans d'eau,* « *Strakkur* » et « *Geysir* », qui sont des propriétés privées.

On estime la somme de 3,000 couronnes, soit 4,170 francs, comme nécessaire pour l'acquisition de ces deux volcans, d'une célébrité universelle.

Puisque nous avons maintenant une base d'estimation, il serait intéressant de savoir quelle est la valeur des autres volcans de la terre.

E. HANSEN-BLANGSTED.

LIVRES

Mathématiques et mathematiciens, Pensées et curiosités, recueillies par A. REBIÈRE, 2e édition, revue et augmentée, Paris, librairie Nony, 1893. — Du *Bulletin de la Société de Topographie de France* (juin 1893) nous extrayons le compté rendu suivant :

M. Rebière, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis, examinateur d'entrée à Saint-Cyr, a fait une œuvre instructive et agréable. *Miscuit utile dulci.* La première partie de son livre est d'un ordre très élevé. Là sont codifiées, pour ainsi dire, les pensées profondes des grands mathématiciens. Descartes, Pascal, Newton, Laplace, Monge, Arago, etc., y sont cités fréquemment. On ne saurait trop méditer ces pages. En dehors des mathématiciens, il est de grands esprits qui ont, chemin faisant, dit leur mot, heureux et vrai, sur les mathématiques. Quelques-uns, voyant les abus qu'on pouvait faire de la plus précise des sciences, disons mieux, de la science des sciences, en ont médit parfois. Pour ma part, l'avouerai-je ? j'ai une plus haute idée de ceux qui la louent que de ceux qui la déprécient. La géographie et l'histoire, dont nous avons charge, n'acquièrent une exactitude suffisante, la première que par la topographie, la seconde que par la chronologie, c'est-à-dire, en définitive, par le calcul mathématique. Nous avons entrepris une série d'études sous ce titre : *Calcul géographique et chronologique des périodes de l'histoire des principaux peuples.* A mesure que nous avançons dans notre œuvre, nous acquérons davantage la conviction que l'espace et le temps sont deux grands maîtres, dont les enseignements sont au suprême degré mathématiques. Les problèmes de psychologie générale, de politique parlementaire, sont, plus ou moins, du ressort du calcul des probabilités, comme l'a si bien expliqué Laplace :

« La probabilité des décisions d'une assemblée dépend de la pluralité des voix, des lumières et de l'impartialité des membres qui la composent. Tant de passions et d'intérêts particuliers y mêlent si souvent leur influence, qu'il est impossible de soumettre au calcul cette probabilité. Si, par exemple, l'assemblée est très peu éclairée sur l'objet soumis à sa décision, si cet objet exige des

Digitized by Google

considérations délicates, ou si la vérité sur ce point est contraire à des préjugés reçus, en sorte qu'il y ait plus d'un à parier contre un que chaque votant s'en écartera, *alors la décision de la majorité sera probablement mauvaise, et la crainte à cet égard sera d'autant plus fondée, que l'assemblée sera plus nombreuse.* Il importe donc à la chose publique, que les assemblées n'aient à se prononcer que sur des sujets à la portée du plus grand nombre : il lui importe que l'instruction soit généralement répandue, et que de bons ouvrages fondés sur la raison et l'expérience éclairent ceux qui sont appelés à décider du sort de leurs semblables ou à les gouverner, et les prémunissent d'avance contre les faux aperçus et les préventions de l'ignorance. Les savants ont de fréquentes occasions de remarquer que les premiers aperçus trompent souvent, et que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. »

Lo même Laplace a posé la règle générale suivante, qui, bien pratiquée, serait, à notre avis, infaillible :

« Appliquons aux sciences politiques et morales la méthode fondée sur l'*observation* et sur le *calcul*, méthode qui nous a si bien servi dans les sciences naturelles.»

La seconde partie du livre de M. Rebière (Variétés et anecdotes) est moins sévère. Qu'on en juge par les titres même des chapitres : *Mœurs, opinions, distractions des savants; Professeurs et étudiants; Enfants et ignorants; Philosophie*; *Méthode; Histoire; Langues et Littérature; Résultats; Fantaisie.* Ici les mathématiques ont presque toujours tort. Exemples : « Quelques-uns affirment encore, dit en souriant le diplomate, que le plus court chemin est la ligne droite, N'en croyez rien, mon jeune ami. » — « Deux et deux font quatre, assure l'un ; l'autre réplique avec énergie que deux et deux ne font que trois; l'homme du juste milieu conclut que deux et deux font trois et demi. » — « Je venais de lire dans la *Revue scientifique* un article de mécanique sur l'art de descendre d'omnibus. J'essayai cette fois de descendre par principes, et... je me foulai le pied. »

La troisième partie, intitulée : *Paradoxes et singularités*, est nécessairement plus fantaisiste encore. M. Rebière, à la suite de la définition, extraite d'un dictionnaire : « Le nord et le sud ont les points les plus diamétralement opposés à l'horizon », cite ce vers, qui date du premier Empire :

Et du pôle glacé jusqu'au pôle brûlant.

Ce passage suffirait pour montrer combien parfois les lettrés tournent le dos aux mathématiques.

Parmi ceux qui calculent rapidement, les uns doivent cette faculté à la vue, les autres à l'ouïe. « De nos jours, dit M. Rebière, c'est Inaudy, qu'on promène comme une curiosité; il a été présenté à l'Académie des sciences. Comme son prédécesseur, Henri Mondeux, lequel n'a pu s'élever au-dessus des calculs numériques, Inaudy n'est pas un visuel, c'est un auditif : il a pu retenir *d'un seul coup* jusqu'à 42 chiffres. La capacité de sa mémoire est le secret de sa force. »

Mais écoutez ceci : « Dans leur enfance, Gauss et Ampère ont calculé très

Digitized by Google

vite, mais cette faculté s'est ralentie chez eux dès qu'ils se sont livrés à la recherche mathématique. »

Tous voudront lire le livre de M. Rebière : les uns pour admirer les mathématiques, les autres pour en douter un peu. Les topographes en masse se rangeront certainement dans la première des deux catégories.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Extraits des auteurs grecs, concernant la géographie et l'histoire des Gaules, texte et traduction nouvelle, publiés par la Société de l'histoire de France, par M. E. COUGNY; Paris, 1878-1892, 6 volumes (le sixième par M. HENRI LEBÈGUE). Librairie Renouard, H. Laurens, successeur. — Dans notre livraison de mai 1879 (tome IV, pp. 387-391), il a été rendu compte d'une façon circonstanciée du but et du plan de cet ouvrage, appelé à rendre de grands services aux géographes non moins qu'aux historiens. Nous invitons nos lecteurs à revoir ces pages et surtout à se servir, toutes les fois que l'occasion s'en offrira à eux, de ces textes, si patiemment rassemblés et si utilement traduits. Le docte, l'aimable M. Edmond Cougny, inspecteur de l'Académie de Paris, est mort en 1886, après avoir publié le cinquième tome de cette précieuse collection. La Société de l'Histoire de France n'a pas voulu la laisser incomplète. Elle s'est adressée à un érudit d'une grande valeur, qui était notre élève au moment où M. Cougny préparait ses premiers matériaux, et qui est aujourd'hui maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études, M. Henri Lebègue. Notre savant confrère a mis en tête du tome VI, une préface, d'où nous extrayons ces lignes :

« En résumé, dans le présent volume, nous avons conservé le texte et la traduction préparés par M. Cougny, sauf les modifications jugées nécessaires par M. Croiset et nous. La traduction qu'on lit aux pages 67-85, 137, 161-169, 171-177 et 219-223, est notre œuvre personnelle. Le reste du volume, notices, bibliographies, tables, etc., est également de nous. Il nous reste à remercier les personnes qui se sont intéressées à la publication de ce dernier volume et qui nous ont aidé de leurs précieux conseils. Nous ne saurions oublier les bons services de notre ami M. Psichari, qui a mis en ordre les notes de M. Cougny, a vérifié les passages d'où étaient tirés les *Extraits* et a déposé le manuscrit à vue de l'impression. M. Croiset a revu toutes les épreuves du texte et de la traduction. Nous avons tiré grand profit de ses lumières et de sa connaissance approfondie du grec; qu'il reçoive ici l'expression de notre reconnaissance et de la gratitude de la Société. M. Lanier, qui a voué un culte pieux à la mémoire de son beau-père, M. Cougny, mérite aussi nos remerciements pour l'empressement qu'il a mis à faciliter notre tâche : avec une louable générosité, il nous a communiqué une foule de travaux qui nous permettront, nous l'espérons du moins, de tracer une bibliographie complète des travaux de M. Cougny; on trouvera dans la seule énumération de ces ouvrages, le témoignage fidèle de cette curiosité infatigable qui s'est appliquée à l'antiquité, au moyen âge et à l'histoire politique et littéraire du XVIe siècle. M. d'Asis-Gaillissaus, professeur au lycée de Nevers, s'est empressé de nous faire connaître une série de publications d'histoire locale, où M. Cougny s'était exercé non sans succès. Nous le remercions bien vivement de la bonne grâce avec

Digitized by Google

laquelle il a répondu à nos demandes. M. Omont nous a fourni d'utiles renseignements sur les projets de réimpression des *Rerum Gallicarum et Franciscarum scriptores* antérieurs à la publication de M. Cougny. Nous sommes heureux d'avoir, après tant d'autres, à reconnaître son inépuisable bienveillance à l'égard de ceux qui font appel à ses connaissances si variées et si sûres. »

La table des auteurs, disposée d'après l'ordre des volumes, la table détaillée des extraits contenus dans les six tomes, le tableau chronologique des principaux événements concernant l'histoire des Gaules, la table générale des matières, due à M. Lebègue, étaient le complément indispensable de l'œuvre de M. Cougny, qui, grâce à lui, sera pratiquée allégrement par un grand nombre de travailleurs.

LUDOVIC DRAPEYRON.

La Géographie en images, par E. HANSEN-BLANGSTED, H. Lebrun fils, éditeur, 1893. — Le savant archiviste de la Société d'Ethnographie de Paris vient de commencer la publication d'une série de tableaux géographiques. A notre connaissance, c'est la première fois qu'un géographe entreprend d'élucider ainsi chaque terme géographique. En une dizaine d'années, M. Hansen-Blangsted a collectionné patiemment *plus de soixante mille termes géographiques* empruntés à tous les points comme à toutes les langues du globe. Il a l'intention de publier ces termes sous forme de *Dictionnaire illustré*.

Avant de procéder à cette grande œuvre, M. Hansen-Blangsted a voulu tâter le terrain, pour ainsi dire, et il a eu l'idée de la présenter partiellement sous forme de cahiers scolaires.

Le public accueille avec une faveur marquée ce travail. A peine, en effet, la première feuille de cette publication avait-elle paru, que l'éditeur recevait des commandes pour plus de trois millions d'exemplaires de cette feuille. C'est dire que le succès de la publication tout entière est dès maintenant assuré, et qu'il dépasse même tout ce que l'on aurait pu prévoir.

Parmi les explications tout à fait originales, signalons les mots : ISTHMES, COTES, DÉTROITS, qui sont traités d'une façon très ingénieuse.

Citons *in extenso* l'article consacré au mot FIORD, qui est excellent de tout point.

FIORD

Un golfe long et étroit, qui s'avance profondément dans une côte, est appelé par les Scandinaves et les Anglo-Saxons un *fiord*.

Les fiords se trouvent presque exclusivement sur le littoral des pays froids. Ces formations curieuses, creusées dans les côtes par la mer et les glaces, se rencontrent rarement au-dessous du 44e degré de latitude nord, dans l'hémisphère septentrional. On les trouve, dans l'hémisphère austral, à l'île de Chiloé, sur la côte du Chili, baignée par le Grand Océan. C'est dans la zone où règne une température moyenne de 10 degrés centigrades qu'on les rencontre plus spécialement. On remarque aussi qu'elles n'existent que dans les contrées où les pluies sont de toutes les saisons, et qu'elles y sont d'autant plus développées que les pluies sont plus abondantes.

Digitized by Google

La forme des fiords se modifie naturellement selon la composition du sol où ils sont creusés. Dans le granit, les fiords sont plus réguliers, moins déchiquetés, et permettent une navigation plus facile. Les pentes des montagnes sont stériles, inégales et d'une couleur grise ou blanchâtre. Mais lorsque le sol contient beaucoup de grès ou de schiste, la côte est découpée en une multitude de fiords embarrassés d'îles, d'îlots et d'écueils. Les pentes des montagnes qui les entourent sont, dans ce cas, presque toujours couvertes d'une végétation de couleur sombre. Disons encore que les formations de fiords sont en général plus développées sur les côtes occidentales des pays que sur leurs côtes orientales.

Les fiords se rencontrent principalement en Norvège, en Danemark, en Islande, en Ecosse, au Groënland, et sur les côtes occidentales des deux Amériques. Ils n'ont pas toujours, nous l'avons dit, le même aspect.

Le Danemark est la seule contrée où les fiords se soient creusés dans les côtes d'un pays plat. Partout ailleurs ils se trouvent dans des contrées fortement montagneuses. C'est également en Danemark qu'on trouve exceptionnellement la formation des fiords creusés exclusivement dans la côte orientale (de la presqu'île de Jutland) tandis que la côte occidentale en est totalement dépourvue. Dans le Groënland, pays montagneux, on trouve la formation des fiords, aussi bien du côté de l'est que du côté de l'ouest, mais elle est beaucoup plus développée du côté occidental.

Les côtes de la Norvège sont peut-être les plus déchiquetées qui existent. Vues de la mer, elles présentent un aspect souvent effrayant, avec leur inextricable labyrinthe de fiords, de presqu'îles, d'îles, d'îlots, d'écueils de toutes sortes. Il sera impossible avant longtemps de donner le chiffre exact de leur développement. A vol d'oiseau, ces côtes, en longeant l'océan Arctique, l'Atlantique et la mer du Nord, comportent une étendue de 1,900 kilomètres, tandis que la voie navigable entre la pleine mer et la terre ferme est environ de 25,000 kilomètres. On comprendra mieux la valeur de ces chiffres en sachant que l'évaluation ordinaire de l'ensemble des côtes continentales est de 252,000 kilomètres, que la circonférence de la terre, sous l'équateur, est de 40,000 kilomètres seulement, et que les côtes du continent africain ne présentent pas un développement de plus de 26,200 kilomètres.

Le fiord est appelé *firth*, en Ecosse, *fleurs* ou *fleurs* en France, sur la côte de la Normandie, etc.

Notre gravure représente le *fiord de Sœndmœre*, en Norvège.

E. HANSEN-BLANGSTED.

Cette publication n'est pas destinée seulement à la France, elle vise tous les pays de langue française. Aussi de nombreuses commandes sont-elles venues à l'éditeur, de la Belgique, de la Suisse, et, ce qu'il est permis de signaler avec une bien légitime satisfaction, des écoles de la France en Orient.

D'ailleurs M. Hansen-Blangsted ne considère cette œuvre *ad usum scholarum* que comme un travail d'ordre secondaire. Il va donner tous ses soins à son grand travail sur l'*Histoire des transformations du globe*, qui marche rapidement vers son entier achèvement.

Il y a dix ans qu'a paru la première carte montrant l'aspect de l'Europe

Digitized by Google

septentrionale 12,000 ans avant notre époque. Quinze cartes sont tracées, indépendamment de la grande carte universelle, présentant l'aspect futur de notre globe dans 12,000 années, laquelle est dès maintenant achevée.

Rien de plus instructif que de suivre les transformations successives de la Méditerranée et de la mer du Nord.

Quant à la grande carte universelle, il est non moins intéressant d'observer la disparition d'anciennes contrées et la formation de nouvelles, le desséchement d'anciens détroits et la formation de détroits nouveaux, ainsi que celle de deltas cachés aujourd'hui au fond de la mer.

Nous espérons que M. Hansen-Blangsted surmontera les obstacles inséparables de semblables recherches et de semblables publications.

L. D.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mittellungen, 1893, IX.

H. von Wissmann. *La côte nord-est du lac Nyassa.* — L'expédition allemande anti-esclavagiste nous apporte quelques détails nouveaux sur la région du lac Nyassa. Le major von Wissmann décrit la partie nord-est du lac, à partir du cap Kayser ; la navigation le long de cette côte est assez facile ; on n'y rencontre pas de bancs de sable. Les populations riveraines, les Vouakissi et les Vouampoto, sont assez accueillantes ; le bois et les vivres sont faciles à acheter. La faune du rivage est riche, mais celle du lac est pauvre en individus et en espèces.

Dr Bumiller. *Les monts Livingstone.* — Les monts Livingstone, qui courent sur la rive orientale du lac Nyassa, consistent en trois chaînes parallèles. Du lac, on aperçoit seulement la plus occidentale de ces chaînes, coupée de vallées profondes, de gorges pittoresques, avec une ligne de faîte très accidentée. Quant aux autres, elles ont des contours plus arrondis, et affectent l'aspect de hauts plateaux ondulés, herbeux, presque sans arbres, d'une altitude de 2,500 à 3,000 mètres. C'est dans les ramifications qui se détachent vers le nord qu'on trouve les plus hauts sommets, tels que le Doumoué (3,000 mètres) qui sert de ligne de partage des eaux entre le Nyassa et l'océan Indien, et renferme les sources du Roufidji. Mais le point le plus élevé est dans les monts Beja (3,600 mètres).

A mesure que l'on s'élève sur les monts Livingstone, on constate l'analogie de leur flore avec celle de l'Europe. Ces montagnes sont formées de gneiss et de schistes, mais ne sont nullement volcaniques, comme on l'a souvent prétendu.

La carte qui accompagne le rapport du Dr Bumiller apporte quelques rectifications à la nomenclature usitée.

Digitized by Google

Mittheilungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien, 1893, VII.

NICOLAS ANDROUSSOV. *Quelques résultats des recherches océanographiques dans la mer Noire.* — On se rappelle que l'expédition du *Tchernomorets* avait découvert dans les fonds de la mer Noire la présence de grandes quantités d'hydrogène sulfuré. L'année suivante (1891), on se livra à une étude plus approfondie de ce phénomène, et l'on constata que l'hydrogène sulfuré commence à apparaître à partir de 125 brasses de profondeur. En même temps, on étudia la vase des fonds de la mer, et on la trouva dépourvue d'êtres vivants; en revanche, on y rencontra les restes de coquillages d'eau saumâtre, d'une époque relativement récente. On en conclut que ces coquillages indiquaient que la mer Noire avait été, il y a peu de temps encore, un grand lac saumâtre. A cette époque, elle ressemblait à ce qu'est de nos jours la Caspienne, et était déjà une mer profonde. La densité étant à peu près égale dans toutes ses profondeurs, il s'y faisait une circulation verticale, qui y permettait partout la vie organique.

Ces conditions se modifièrent totalement lorsque la mer Noire se trouva en communication avec la mer Egée, à l'époque quaternaire. L'eau fortement salée de la Méditerranée pénétra dans la mer Noire, et il s'établit, par les Dardanelles et le Bosphore, l'échange de courants que nous connaissons. Par un courant sous-marin arrivèrent dans la mer Noire des eaux salées qui anéantirent l'homogénéité de son poids spécifique; les eaux de fond devinrent ainsi sensiblement plus denses que les eaux de surface, et la circulation verticale se trouva limitée aux couches superficielles, c'est-à-dire à une tranche d'une centaine de brasses; le calme règna au delà. La conséquence fut l'absence de ventilation dans les profondeurs, où n'arrivèrent plus, comme autrefois, les gaz atmosphériques; les conditions biologiques se trouvaient ainsi modifiées au plus grand détriment des espèces de la mer Noire: les unes périrent, d'autres se réfugièrent aux embouchures des rivières, où elles trouvaient des conditions de vie assez voisines de celles du passé. De la décomposition de celles qui périrent proviennent les grandes quantités d'hydrogène sulfuré de la mer Noire. Le plankton très abondant de cette mer (diatomées, péridinides, noctiluques, copépodes, etc.) fournit enfin, par la mort de ses individus, de nouvelles quantités de ce gaz, ainsi que l'atteste l'analyse des échantillons de vase.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, IX.

GEORGE CURZON. *Voyages dans l'Indo-Chine française* (avec carte au 4,000,000e). — M. Curzon achève de décrire, sans prétentions scientifiques,

Digitized by Google

quelques parties de l'Indo-Chine française, telles que la route de Tourane à Hué, la ville et les abords de Hué, et la route de Saïgon à Pnompenh et aux ruines d'Angkor.

Fr. Jeppe. *Les gisements d'or de Zoutpansberg dans la République sud-africaine* (avec carte au 600,000e). — Le district de Zoutpansberg, avec une superficie de 25,000 milles carrés, occupe la partie septentrionale de la République sud-africaine ; les concessions minières exploitées comprennent à elles seules 3,564 milles carrés. L'or y fut découvert en 1854, mais la découverte fut tenue secrète pendant quelque temps, car le gouvernement redoutait que cet événement eût pour unique conséquence l'arrivée d'aventuriers de toute sorte. L'exploitation ne fut autorisée qu'en 1871, par le président Burgers. Après quelques vicissitudes, elle s'est montrée lucrative, et le district de Zoutpansberg est déjà le plus peuplé du Transvaal (59 p. 100 de la population totale). La population occupée au travail des mines trouve facilement à acheter sa nourriture auprès des indigènes, Basoutos et Magouambas.

Joseph-A. Moloney. *L'Expédition du capitaine Stairs au Katanga.* — L'expédition Stairs, à destination du Katanga, et à laquelle M. Moloney appartenait en qualité de médecin, parvint à Bagamoyo le 27 juin 1891. Avec une escorte de 336 porteurs, elle en partit pour traverser Mpouapoua, Tabora, l'Ougounda et l'Ougalla, et arriver le 9 octobre à Karéma sur le Tanganyka. A partir de là, on abordait des régions moins connues.

On traversa les montagnes qui bordent la rive occidentale du lac. Près du village de Kaomba, on trouve des gisements de fer qu'exploitent les indigènes pour faire des haches et des épieux. Ensuite vinrent des forêts rappelant celles de l'Arouimi, puis des plateaux herbeux, puis le Loualaba, large et profond par endroits, mais ailleurs encombré de rochers. Des informations recueillies auprès des indigènes, il résulte que le Loualaba forme une foule de rapides et deux cataractes.

L'expédition gravit ensuite les monts Ouroua, et se trouva dans une région sillonnée *d'éponges*, pour franchir ensuite la ligne de partage entre les deux Loualaba. Le 14 décembre, on était à Bunkeia, la capitale de Msiri, après avoir mis seulement cinq mois et dix jours depuis Bagamoyo. Msiri fut tué dans une querelle, et son territoire, très réduit du reste, soumis au protectorat belge.

A partir de ce moment, l'expédition, dans son retour à la côte, eut à souffrir cruellement de la fièvre et de la faim; la caravane fut réduite à 200 hommes. Le retour se fit par le Tanganyka, la route Stevenson, le Nyassa et le Chiré, mais fut attristé, au moment de l'arrivée, par la mort du capitaine Stairs.

P. Camena d'Almeida.

Scottish Geographical Magazine, 1892. — N°s 7 à 12.

Dr Henry Schlichter. *Les tribus de pygmées de l'Afrique.* — Le Dr Henry Schlichter, avec toute la compétence qui lui appartient, continue son étude des tribus de pygmées de l'Afrique. Le grand intérêt qu'offre cette partie du

Digitized by Google

travail, c'est qu'elle est accompagnée d'une carte très bien gravée, comme toutes celles que publie le *Scott. Geogr. Mag.* et donnant la localisation des tribus d'indigènes nains dans le centre et dans le sud de l'Afrique. Il en indique sur la côte du Gabon, dans les premières chaînes montagneuses entre Loango et Libreville ; puis ceux qui sont les plus connus et qui vivent à l'ouest de Ouadelaï. D'autres sont répartis en haut d'un affluent de gauche du Congo, près d'Équateurville, d'autres enfin assez près de la côte orientale d'Afrique, sur le lac Rudolf. Nous en apercevons encore à l'ouest du Tanganyika, puis à l'est de la province de Mossamedes. Nous finirons en citant ceux qui sont disséminés au sud du lac Ngami, dans le désert du Kalahari et dans le Bechouanaland.

PROFESSEUR JAMES GEIKIE. ***Recherches récentes sur le climat et la géographie quaternaires.*** — M. James Geikie est certainement un des géologues les plus distingués de notre époque, et ce qui fait le charme de sa science, c'est la clarté de son exposition ; récemment nous avons eu un plaisir extrême à lire dans la ***Revue scientifique*** une conférence faite par lui sur l'Histoire de de la Terre, et nous avons été fort aise en retrouvant quelque chose de lui dans le *Scott. Geogr. Magazine.* L'intérêt de l'étude qu'il aborde n'a pas besoin d'être démontré, car il est impossible de séparer la géologie de la géographie, la première n'étant qu'une des formes ou une des manifestations de la seconde, et la seconde ne pouvant être étudiée avec fruit sans le secours de cette première. C'est qu'en effet le climat et les conditions météorologiques actuelles de l'Europe ne peuvent être que le résultat des changements qui se sont produits pendant les périodes géologiques ; c'est pourquoi le géographe est forcé de connaître la période qui a immédiatement précédé la nôtre. Cette étude si intéressante est accompagnée d'une excellente carte, montrant les surfaces de l'Europe du nord couvertes par les glaces durant l'époque glaciaire maxima, et par le grand glacier Baltique et les glaciers locaux de la Grande-Bretagne à une époque plus récente.

PROFESSEUR JAMES BRYCE. ***Les migrations des races considérées au point de vue historique.*** — M. James Bryce, tout en abordant ce qui peut passer comme le domaine propre de l'anthropologie, se défend énergiquement d'empiéter sur un domaine autre que celui de la géographie, et il revient sur ce principe si souvent mis en lumière ici que toutes les sciences qui touchent à la nature extérieure se rencontrent sur le domaine commun de la géographie. A ce titre l'anthropologie vient apporter de précieuses contributions aux problèmes géographiques. — Le sujet traité dans cet article, qui n'est que la reproduction d'un discours d'ouverture d'une section de la Société de Géographie écossaise, était fort bien choisi. Comme le dit M. Bryce, « les mouvements des différentes races et familles humaines à la surface de la terre sont déterminés principalement par les conditions physiques que présentent la surface et l'atmosphère de notre globe. » Et l'on ne peut s'exagérer leur importance, quand on songe qu'ils deviennent un des grands facteurs de l'histoire, créant les nations, édifiant les États, déterminant les routes commerciales, transformant les régions où ils se produisent. Ne pouvant entrer dans

Digitized by Google

le détail de l'intéressant article de M. Bryce, nous citerons seulement la division qu'il adopte pour ces migrations des races. Elles peuvent se présenter sous trois formes différentes que l'auteur dénomme « Transférence », « Dispersion » et « Perméation ». Par *Transférence* il entend ce qui se produit quand l'ensemble d'une race ou d'un peuple quitte en corps son *habitat* pour se transporter dans une autre région. Il y a « Dispersion » quand la race, tout en gouvernant ses anciens territoires, envoie de ses représentants s'emparer de terres voisines habitées ou non, comme l'on fait par exemple les Northmans. Enfin la troisième forme, « Perméation » ou « assimilation », n'est pas à proprement parler une forme de migration, car elle peut se produire quand il n'y a qu'un nombre infime d'individus qui changent d'*habitat* : c'est plutôt le cas d'une nation agissant par influence sur une autre en lui faisant partager sa langue, sa religion. Nous ne pouvons insister davantage sur l'excellente étude de M. Bryce, où il n'a garde d'oublier les migrations et l'immigration chinoise, ni la migration forcée connue sous le nom de *traite des nègres*.

Professeur James Geikie. *Le développement du littoral maritime.* — Nous nous permettons de mettre à cette communication qui n'a point de titre, un intitulé de notre façon : c'est le discours que l'illustre géologue a prononcé à la section des sciences géographiques de l'Association britannique, dans la session tenue à Édimbourg en 1892. C'est une bonne fortune véritable que de pouvoir lire une étude aussi développée de M. Geikie et sur un sujet aussi intéressant. Il a voulu traiter du développement géographique des littoraux, et le moment est bien choisi aujourd'hui que les recherches, les sondages sont venus jeter un peu de lumière dans les profondeurs des océans. M. Geikie veut examiner comment on peut se rendre compte de la répartition respective des eaux et des terres à la surface de notre globe, il veut chercher si les transformations dans cette répartition sont dues aux mouvements de la croûte terrestre ou à ceux l'hydrosphère, pourquoi les côtes sont extrêmement régulières dans tel pays, tandis que dans tel autre elles auront des indentations considérables. On sait tout le progrès qu'a fait l'océanographie dans notre siècle, et notamment depuis quelques années, grâce notamment à des savants comme M. Thoulet.

On considérait encore, il y a un siècle les anciens rivages comme indiquant le niveau qu'avait la mer autrefois, et Celsius attribuait le retrait de la mer à une évaporation considérable. Playfair cependant croyait aux mouvements du sol ; mais ses opinions ne furent que tenues en piètre estime jusqu'au moment où Von Buch fit son voyage et ses recherches sur les côtes de Suède (1808). On sait qu'actuellement ces mouvements alternatifs sont pleinement reconnus et soigneusement étudiés.

M. Geikie, dans son remarquable mémoire, développe toutes ces considérations et bien d'autres, et on le suit avec un intérêt toujours croissant. D'ailleurs son étude est accompagnée d'une excellente carte comme en sait publier le *Scott. Magazine*.

Madame Bishop. *Un voyage à travers le Thibet inférieur.* — Il s'agit d'un

Digitized by Google

voyage exécuté en 1889 par l'auteur dans le pays des Bhots ou Thibétains bouddhistes, appelé improprement Thibet inférieur; c'est une des régions habitées les plus élevées du globe. Les frontières en sont indiquées au nord par la chaîne du Karakoroum, au sud par les districts thibétains anglais de Spiti et de Lahoul, à l'est par le Thibet chinois, à l'ouest par le petit Thibet. C'est d'ailleurs une région dont les cartes sont parfaitement levées aujourd'hui. Le récit de madame Bishop est coloré et ne manque point d'intérêt.

Prince Albert de Monaco. *Observations météorologiques dans l'océan Atlantique.* — On sait avec quelle intelligence le prince de Monaco sait largement dépenser son temps et sa richesse à l'étude de la science, et notamment aux recherches hydrographiques. Il a fait à l'Association britannique en 1892 une double communication fort intéressante que reproduit le *Scott. Mag.* L'une rend compte des indications précieuses fournies par les flotteurs spéciaux qu'il a fait lancer dans l'océan. Dans l'autre il a exposé tout un plan d'établissement d'observatoires météorologiques dans l'Atlantique. Rendant hommage aux efforts des Maury, des Leverrier, des Fitzroy, du bureau météorologique des États-Unis, de la « Pilot Chart », et de tous les observatoires du monde, il insiste sur la nécessité de connaître plus intimement le régime du centre de l'immense nappe d'eau de l'Atlantique en créant des observatoires spéciaux aux Bermudes, aux Açores, aux Canaries, aux îles du cap Vert et il développe habilement ce projet.

Théodore Bent. *Les tribus du Mashonaland et leur origine.* — Plus que jamais les Anglais ont le droit de s'intéresser aux peuplades sud-africaines, et l'on comprend qu'ils trouvent bon de connaître un peu les tribus qu'ils viennent récemment absorber dans le Mashonaland. Les habitants de cette contrée sont, d'après M. Bent, une race de Cafres vaincue et chassée par les Zoulous. Ils vivent aujourd'hui dans les rochers des montagnes, fuyant à l'approche de l'ennemi, mais ils ont eu des jours meilleurs. Ils ont été certainement doués d'une certaine civilisation, et la preuve en est dans leur habileté à fondre le fer, à sculpter, à fabriquer des instruments de musique. L'auteur a demeuré pendant sept mois au milieu de ces tribus et pu les étudier à fond.

Robert M.-W. Swan. *Quelques détails sur les temples ruinés du Mashonaland.* — Encore une étude qui porte sur le Mashonaland : celle-ci est faite à peu près exclusivement au point de vue architectural. Il s'agit principalement du grand temple de Zimbabwe. Il semble au premier abord que les constructeurs aient simplement tracé une ellipse sur le sol, puis qu'ils aient construit les murs autour de cette ligne. Mais quand on examine de plus près la manière dont en est bâtie la maçonnerie, on s'aperçoit que la forme du temple a été par avance soigneusement dessinée et méditée. On voit aussi que le mur extérieur et les murs intérieurs affectent la forme d'une série de courbes régulières; ce sont des arcs de cercles dont les rayons ont une relation particulière avec le diamètre du temple entier. En somme, les renseignements et les plans curieux que fournit M. Swan prouvent ce que nous disions tout à l'heure, que ces contrées ont joui jadis d'une civilisation assez avancée.

Digitized by Google

DANIEL J. RANKIN. *Explorations dans le bassin du Loangona-Zambèze.* — On sait quels changements radicaux se sont produits depuis quelque temps dans la géographie supposée de cette *terra incognita;* ce qu'on supposait être un lieu solitaire et sauvage est devenu une route commerciale des plus suivies, et des villes y naissent et s'y développent. M. Rankin insiste sur l'avenir de cette région, et il raconte son voyage d'exploration en 1890 et en 1891 dans le bassin du Zambèze. Sa narration est accompagnée d'ailleurs d'une carte de la contrée comprise entre le Shiré et le Zambèze.

C. W. CAMPBELL. *Un voyage récent dans la Corée septentrionale.* — Il y a encore dix années, la Corée était à peine connue; mais aujourd'hui maint explorateur y a porté ses pas et cette région commence à être pénétrée entièrement. Les Coréens ont en effet résisté assez longtemps à cette pénétration, l'expérience leur avait appris à considérer tous les étrangers comme des ennemis jusqu'en 1874, on ne savait guère que ce que racontaient les Japonais et les Chinois; à ce moment parut l'*Histoire de l'Église de Corée* de M. Dallet, dont l'introduction était pleine de renseignements dus aux missionnaires vivant secrètement en Corée depuis 1836. Mais, depuis 1883 et 1884, des traités signés par le gouvernement coréen avec les différents États occidentaux ont mis fin à cet état de choses, et ont permis un nombre considérable d'explorations. L'auteur de cette note a été détaché à Toul en 1887 comme membre du service consulaire en Chine, et c'est le résultat des observations faites pendant son séjour qu'il publie.

ROBERT MICHELL. *L'ancien Imaus ou Bam-I-Duma et le chemin de Serica.* — Très savante étude de ce grand plateau situé entre 72°40′ et 75°20′ E. de Greenwich et 37° et 39°40′ N. de latitude : il divise l'Asie intérieure en Turkestan oriental et Turkestan occidental. Il embrasse une superficie de 37,000 milles carrés et les Chinois le considèrent comme une continuation des monts Kouen-Loun. On suppose que dans les temps anciens il séparait les Aryens des Touraniens. M. Michell se livre à de savantes considérations qu'il appuie sur une carte de l'Orient d'après Ptolémée.

CAPITAINE F.-D. LUGARD. *Les caractéristiques d'un voyage en Afrique.* — Après les événements dont le centre de l'Afrique a été le théâtre ces temps derniers, le nom du capitaine Lugard est une attraction; mais dans le discours qu'il a prononcé devant la Société de Géographie écossaise, il s'est gardé d'aborder de front les questions brûlantes, et il s'est contenté d'expliquer surtout quelles sont les difficultés que l'on rencontre dans un voyage en Afrique, ou plutôt, comme il a dit, dans l'*Afrique orientale britannique*, comprenant dans ce terme toute l'Afrique orientale que la Grande-Bretagne veut faire sienne. Il insiste notamment sur cette idée fausse d'un continent absolument plongé dans la sauvagerie, où l'on ne trouve que bêtes féroces, déserts et marécages.

Le récit de M. Lugard n'est pas seulement intéressant pour le gros public, dont il rectifie les idées, mais il est aussi d'un grand intérêt, car il fournit des renseignements précieux pour la formation d'une colonne d'expédition en Afrique.

DANIEL BELLET.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

En ce qui concerne le Congrès des sociétés savantes en 1894, nous recommandons instamment à nos lecteurs les instructions ministérielles qu'ils trouveront page 384.

— Le 29 octobre a eu lieu au Palais de l'Industrie la séance d'inauguration de l'exposition que la Société de Topographie de France a organisée (Exposition du Progrès). Le président, M. le général Tricoche, a prononcé une allocution. Puis on a visité la salle où sont exposés les travaux des cours publics des écoles, des professeurs, des membres de la Société, notamment les trente-deux volumes parus de la *Revue de Géographie*, et celle consacrée à la cartographie rétrospective et au projet de monument à Cassini de Thury. M. Triboulet a fait une communication sur les applications de la photographie à la topographie. M. le capitaine Perrin a traité de la construction des reliefs. Suivront les exposés de M. E. Prévot sur les instruments (5 novembre); de M. E. Rahir sur la cartographie rétrospective, etc.

— Le 17 octobre, la Société de Géographie commerciale a entendu *De Konakry au Fouta-Djallon*, par M. G. Paroisse, et *Notre domaine indo-chinois* (1890-1893), par M. Ch. Lemire. La même société a célébré le 28 octobre par un banquet la vingtième année de sa fondation.

— La Société de Géographie de Paris et celle de Bruxelles viennent de publier, dans leurs bulletins respectifs, l'*Exposition géographique de Moscou en* 1892, par M. Édouard Blanc.

— Le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* 4e trimestre 1893) vient de donner la traduction *in extenso* de la curieuse étude de M. Clément R. Markham sur Pythéas, étude parue récemment dans *The geographical Journal*. Cette traduction est due à M. Henri Barré, bibliothécaire-adjoint de la ville de Marseille.

— Vient de paraître le compte rendu du treizième congrès national des Sociétés de Géographie (1er 7 août 1892), par les soins de la Société de Géographie de Lille.

— De l'Institut cartographique italien, nous recevons un excellent *Atlante scolastico per la geografia fisica e politica*, par M. Giuseppe Pennesi (1894), 1er fascicule.

— M. J. Delmas vient de publier dans l'*Annuaire* et le *Bulletin du club alpin français*, sa récente excursion : *Autour du Villard-de-Lans* (*Fragment du Journal d'un touriste*).

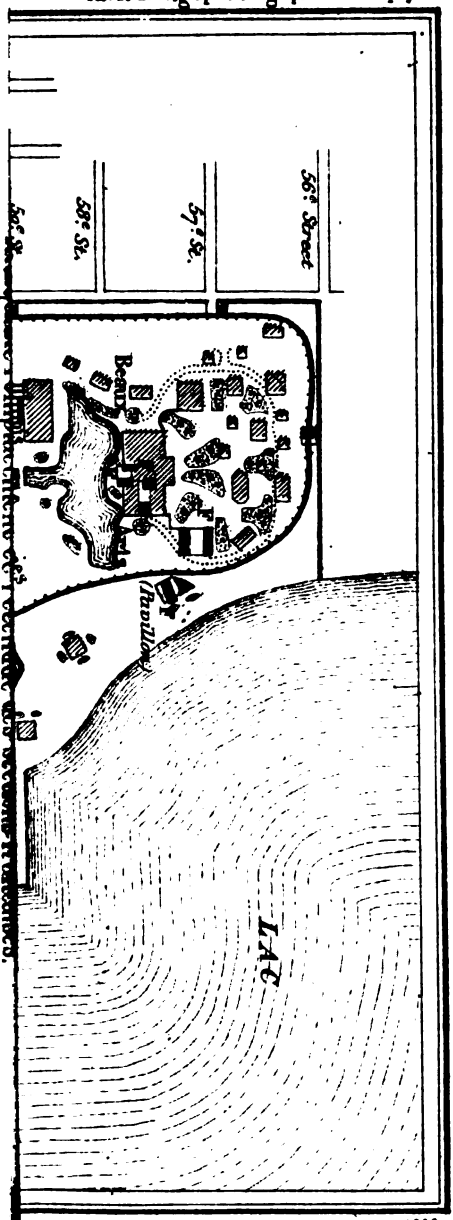
— M. J.-F. Bladé vient de publier dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* une étude sur la *Géographie historique de l'Aquitaine autonome* (tirage à part); le même auteur donne dans la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale* un travail remarqué sur les *Convenæ* et les *Consoranni* (tirage à part).

— Le gouvernement russe vient de créer à l'extrémité orientale de la Sibérie la province d'Anadyr. Elle s'étend entre 62e et 70e de latitude nord et 134e et 160e de longitude est. Elle est composée de 200,000 habitants, la plupart indigènes.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

4697. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

Sixième livraison. — Décembre 1893

SOMMAIRE

D. BELLET : Les Établissements de Malte.
M. MALOTET : La Flandre française.
A. DE GERANDO : Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*).
L. DRAPEYRON : Le Mouvement géographique. Le centenaire de d'Entrecasteaux.
A. THALAMAS : La thèse de M. Schirmer sur le Sahara.
Comment doit être administrée l'Algérie, d'après un livre récent.
Voyage en Orient de S. A. I. le Césarévitch. Grèce-Égypte-Inde (1890-1891), par le prince Oukhtomsky.
Distribution des récompenses de la Société de Topographie de France, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 19 novembre 1893, sous la présidence de M. P. Foncin, inspecteur général de l'Université.
Correspondance et comptes rendus critiques des sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

S. A. I. le Césarévitch et sa suite. — La frégate le *Souvenir de l'Azov*. — Plan de Bombay.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1893)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison de 1877. « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. Aussi variée que toute autre Revue, elle évitera jusqu'à l'apparence du décousu. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » Il y a quelque temps, un ancien ministre de l'Instruction publique, M. A. Bardoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, a retracé à la Sorbonne l'œuvre de la *Revue de Géographie* en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les trente-trois volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit.

Le prix de la collection complète est de **412** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. **L. Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LES ÉTABLISSEMENTS DE MALTE

L'île de Malte, dont le développement commercial a été si extraordinaire depuis la prise de possession par l'Angleterre, passe actuellement par une crise sérieuse; les ports étrangers lui font une redoutable concurrence, et le moment semble opportun d'étudier cette brillante possession britannique, qui fait du reste incontestablement partie du monde italien.

Aussi bien une description de Malte, une étude même assez courte à ce sujet, peut être intéressante, étant donné le peu de renseignements que contiennent les géographies françaises : ceux que fournit Reclus remontent à 1875; ceux que présente M. Avalle dans son ouvrage sur les colonies anglaises sont très succincts. Nous tâcherons d'en réunir un ensemble aussi complet que possible.

LE SOL ET LE CLIMAT.

Le groupe de Malte, situé par 35° 53 de lat. N. et 12° 11 de long. E., constitue vraiment un archipel, comme on peut s'en convaincre par un simple coup d'œil sur les plans et cartes émanant de l'amirauté et de l'artillerie anglaises [1]. — On y peut compter au moins quatre îles : les deux principales sont d'abord Malte proprement dit, puis Gozo ou Gozzo, dans le nord-ouest de la première; dans le détroit qui sépare ces deux îles, on en trouve deux petites, Comino, et sa voisine très proche, et toute petite, comme l'indique son nom formé en diminutif Cominetto; on compte tout autour de ce petit archipel une multitude de rochers, et notamment, dans le sud-sud-ouest de Malte, celui de Filfla ou Filfola. Le grand axe du groupe s'étend du nord-ouest au sud-est, et il est long, détroit compris, de 29 milles (anglais de 1,609 mètres). Malte

1. L'Angleterre, en dehors de l'amirauté, possède un service spécial de cartographie dépendant de l'artillerie, et dénommé *Ordnance Survey*.

Digitized by Google

a 17.5 milles sur 8.33 (28 kilomètres sur 12.5), ce qui lui donne une surface de 95 milles carrés. Les dimensions de Gozo sont 9 milles de long, 4 milles 1/2 de large; la surface atteint environ 20 milles carrés; enfin, pour Comino, la superficie n'est que de 1 mille carré (1.2 mille sur 1 mille). En somme, c'est une superficie d'environ 370 kilomètres carrés que détient l'Angleterre.

Les différentes îles du groupe de Malte constituent les points supérieurs du large massif sous-marin qui s'étend à peu de profondeur, comme nous allons le voir tout à l'heure, entre l'Italie et l'Afrique. Aussi les détroits qui sectionnent le haut de ce plateau et qui séparent les diverses îles sont d'une faible profondeur; le passage entre Malte et Gozzo u'est que de 3 milles. — Au reste, au point de vue géologique, l'allure générale de ces îles est assez mouvementée : les points les plus élevés des deux principales îles sont à 758 et à 743 pieds au-dessus du niveau de la mer; à Malte même les falaises de l'ouest et du sud s'élèvent jusqu'à 300 et 400 pieds, mais pour s'effondrer souvent dans la mer, minées qu'elles sont par la lame; Malte diminue ainsi peu à peu; dans le nord, il est vrai, le sol s'incline jusqu'au niveau de l'eau pour former des plages, ou même d'excellents ports de commerce. Sur les plages, il se fonde des villes de bains. A La Valette et dans la baie Saint-Paul, qui sont pourtant sur la côte nord, on trouve de hautes falaises. Toutes les collines ou petites montagnes de l'intérieur ont la forme générale de troncs de cônes.

Nous avons parlé de diminution constante de ces terres, et c'est ce qui prouve bien que jadis les terres dont Malte, Gozo, Comino, etc., sont aujourd'hui les restes, avaient une étendue beaucoup plus considérable, et faisaient même partie, dans les époques primitives, des terres continentales. La géologie nous le dit de toute manière. D'abord, parmi les fossiles les plus récents de ses roches calcaires, on a trouvé des éléphants et d'autres animaux des régions continentales. Les îles Maltaises sont à peine à 60 milles et justement au-dessous de la Sicile; de ce côté, les couches d'eau n'ont qu'une faible épaisseur, et la mer semble bien avoir enlevé peu à peu un ancien isthme de jonction. Du reste, cet isthme, on peut le retrouver sous l'eau s'étendant d'Italie en Afrique : il y a une série de bancs qui réunissent les deux continents et divisent la Méditerranée en deux bassins hydrographiques profonds. A l'est et à l'ouest de cet isthme, on trouve des profon-

Digitized by Google

deurs dépassant 2,000 brasses; à moins d'une centaine de kilomètres dans l'est se creusent les abîmes les plus profonds de la Méditerranée, atteignant jusqu'à 4 kilomètres. Sur ce banc dont nous parlons, et où sont implantés les îles Maltaises, la profondeur d'eau moyenne n'excède pas 50 brasses. Une seconde trace de l'isthme de jonction italo-africain se trouve précisément dans les différentes îles que l'on voit dans cette partie du bassin méditerranéen, et qui sont Lampion et Lampedusa, près du rivage africain, puis Limosa, un peu plus au nord, enfin dans le nord-ouest Pautellaria, toujours sur les mêmes bancs, précisément entre la Sicile et la Tunisie. C'est aussi assez près et dans le nord-ouest du groupe des îles Maltaises qu'est située la fameuse île volcanique Graham : elle avait constitué une île véritable pendant quelques semaines après son apparition, et aussitôt, avec leur empressement habituel à se saisir de tout ce qui n'a pas encore de possesseur, les Anglais en avaient pris possession; mais elle a presque complètement disparu aujourd'hui, et elle est réduite aux dimensions d'un écueil.

Une élévation du sol de 50 brasses réunirait Malte avec la Sicile et l'Italie; un même mouvement d'un peu plus de 200 brasses unirait l'Europe et l'Afrique [1], comme d'ailleurs cela se produirait aussi au détroit de Gibraltar entre l'Espagne et le Maroc. On le voit, cette partie de la Méditerranée forme un véritable bassin fermé par deux seuils. On peut considérer qu'il s'agit d'une mer fermée; aussi l'évaporation y excède beaucoup la précipitation, et la densité de l'eau dans toute cette région est de 1,030, chiffre beaucoup plus élevé que dans l'Atlantique et dans les mers ouvertes en général.

Comme une autre conséquence naturelle de cette disposition, la température de l'eau de surface, dans ce bassin, atteint parfois plus de 32° C; la température moyenne de 200 premières brasses à Pautellaria a été trouvée de 19° par les sondages du navire de guerre anglais, *Shearwater*. La température de l'eau du fond, dans le bassin ouest de la Méditerranée, est d'environ 12°, tandis que dans le bassin est elle dépasse 13°; mais ces températures sont toutes les deux de près de 7° plus élevées que celle de l'Atlantique, aux profondeurs correspondantes. Cette grande masse d'eau tiède

1. Malte n'est qu'à 286 kilomètres de l'Afrique.

Digitized by Google

qui réside dans les profondeurs de la Méditerranée exerce une grande influence sur le climat des côtes et surtout sur celui des petites îles comme Malte.

Ce climat est particulièrement doux et agréable. En effet, la moyenne de la température à Malte pendant le mois de janvier est de 12 1/2°; la moyenne des trois mois d'hiver, décembre, janvier et février, est de 13 1/3°. D'après Fischer, la chute de pluie pour les mêmes mois est de 17.5 pouces (le pouce est de 2.5 centimètres), et alors les tempêtes sont fréquentes, mais on ne voit point de neige. Pendant la saison fraîche, le thermomètre ne descend que rarement au-dessous de 10°, et ne monte pas au-dessus de 21 à 22°. Mais en été la chaleur est pour ainsi dire tropicale, il ne pleut presque plus et la chaleur varie entre 24 et 32°. Pendant trois années successives, de 1467 à 1470, il paraît qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau, et les îles ont grandement souffert de la sécheresse; en 1852, il en tomba seulement 8.27 pouces, et en 1866, 10.49 pouces. La moyenne des pluies pour l'année est de 24.23 pouces; la moyenne de la température oscillant autour de 19°.

Tout n'est pas charmant du reste dans le climat de ces îles. Le vent du nord y règne souvent, et parfois en tempête; en février 1889 il fut si froid qu'il fallait, pour sortir, se vêtir de lourds vêtements, de manteaux de fourrure; quelquefois même le vent est accompagné de chutes de grêle tellement abondantes que la terre reste complètement blanche pendant une heure ou deux. — Souvent aussi souffle le sirocco, ce vent si fatigant du désert africain, et il est ici tout chargé de vapeur d'eau après sa traversée du bras de mer; quand il règne, les pavés des rues sont mouillés; tout est humide.

Pour donner une idée complète du climat, des circonstances atmosphériques qui sont l'apanage de Malte, et pour nous préparer à en comprendre ainsi les cultures et l'apparence, nous dirons que le sol y est très souvent agité par des tremblements de terre; ces mouvements coïncident avec ceux qui se produisent dans l'archipel. On trouve, assez nombreuses, des preuves de ces mouvements du sol par suite des tremblements de terre, et aussi de l'action de la mer. Ainsi, dans la baie Forun et Rieh, on voit d'anciennes ornières de charrettes venir se terminer brusquement sur le bord de la falaise, de larges portions du sol s'étant effondrées;

Digitized by Google

en d'autres points, à Marsa Scirocco notamment, on retrouve, sous l'eau, des ornières de charrettes, des amoncellements de roches qui sont bien évidemment le fait de l'homme : on se trouve en des points submergés.

Pour en finir au point de vue spécial qui nous occupe en ce moment, nous dirons que, par suite de la constitution du sol et du régime des vents, on ne trouve dans l'île ni rivières ni marais; les roches sont poreuses, et l'eau est bien vite absorbée; mais elle est rendue parfois sous forme de sources prenant naissance à la jonction des couches supérieures de marne et du calcaire inférieur. D'ailleurs, pendant la saison des pluies, la chute d'eau abondante crée des torrents qui parcourent les vallées.

L'ASPECT DU PAYS.

Le fait est que, par suite de toutes ces conditions assez défavorables, l'aspect général de l'île est assez déshérité, ce qui est dû en partie à l'absence d'arbres et au nombre très grand de murs de roches entourant les champs cultivés. Ces hautes murailles donnent un air d'uniformité et de tristesse; rien n'est ennuyeux comme d'apercevoir les rayons du soleil se reflétant sur les parois blanches ou rouges des rochers. M. Reclus s'exprime ainsi : « En dehors de la ville, Malte n'offre qu'un triste séjour. Les campagnes sont parsemées de rochers gris; les plantes des champs sont recouvertes de poussière fine; les villages, avec murs éclatants de blancheur sous le soleil, et contrastant avec les ombres noires, ressemblent à des carrières. On ne voit point d'arbres, si ce n'est les orangers des jardins...; mais ces vergers sont de rares oasis. Nulle part il ne coule d'eau permanente. Le sol semble brûlé, et l'on s'étonne qu'il produise de si belles moissons de céréales et de fourrages, et ces prairies de trèfle *sulla* qui croît presque toujours à hauteur d'homme. »

Telle est l'impression pour quiconque aborde l'île et ne la voit que rapidement. Byron, dans ses voyages continuels à travers le monde à la recherche de ses illusions perdues, a visité Malte de cette façon sommaire, et il la traite de la pire façon, sous une forme ironique qui lui est habituelle, dans sa pièce intitulée : « Adieu à Malte », prenant tout à partie, même la capitale La Valette :

Digitized by Google

« Adieu, ô vous, délices de La Valette! Adieu, sirocco, soleil, chaleur! Adieu, roi, palais où je suis si rarement entré! Adieu, ô vous, maisons où je me suis aventuré! Adieu, abominables rues en escaliers! (Comme il est sûr de pester et de jurer, le voyageur qui vous escalade!) Je ne t'offenserai pas de paroles injurieuses, et je n'aurai pas l'impolitesse de t'envoyer au diable. Mais je te regarde une dernière fois par le hublot de ma cabine, et je me demande dans quel but pareil pays a été créé. »

Mauvaise humeur de poète qui a été trompé dans son attente, qui avait été gâté par les paysages déjà vus, et surtout qui a jugé trop vite cette pauvre île de Malte. Il n'a pas été seul du reste à prononcer un jugement si sévère.

Nous en trouvons la première expression en 1530, sous la plume des représentants de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. A cette époque, l'empereur Charles V d'Allemagne donna la souveraineté des îles maltaises au grand maître des chevaliers de Saint-Jean; et une commission avait été envoyée par L'Isle-Adam pour faire un rapport sur la nouvelle possession. Ce rapport était très défavorable.

« Malte, avec ses soixante milles environ de tour, n'est qu'un rocher aride, couvert de sable en bien des endroits; en certains autres on y trouve une légère couche de terre apportée du continent voisin ou de la Sicile. Elle n'a ni rivière, ni ruisseau, ni source; pas même d'eau douce dans la plus grande partie, sauf l'eau de pluie conservée dans des bassins, dans des citernes; il y a quelques puits, mais contenant de l'eau noirâtre. Il s'y produit un peu de blé, mais point assez pour nourrir la population. Cela constituerait un séjour particulièrement désagréable, surtout pendant l'hiver. La chaleur y est violente, presque intolérable, et pas une forêt, un bouquet d'arbres; à peine un peu de verdure pour se reposer les yeux. Ce qu'on appelle la capitale n'est qu'une ville entourée de mauvaises murailles, au milieu de l'île et à une distance considérable de la mer. — A vrai dire la pierre, la roche du pays n'est pas dure, c'est du *tufo*, mou, facile à tailler. La population parle un dialecte d'Arabe ou de More; elle est remarquable par sa frugalité. Quant au reste, les forts peuvent être améliorés; ce qu'on nomme les *casali* sont de misérables villages ou des huttes horribles, convenant plutôt à des pêcheurs ou à des pirates qu'aux chevaliers hospitaliers si célèbres. Quant à Gozo, si elle est

Digitized by Google

très petite, du moins elle semble fertile et agréable quand on la compare à Malte. »

Pour celui qui a fait ce rapport, on ne peut s'installer à Malte. Seddale, dans son ouvrage intitulé : *Malte, son passé et son présent*, exprime peu d'admiration pour la colonie de la Grande-Bretagne ; en rappelant le rapport que nous avons cité plus haut, il dit : « Cette description des îles de Malte et de leurs habitants est encore juste aujourd'hui presque à tous les points de vue. » Le fait est que presque tous les étrangers, tout en reconnaissant l'intérêt historique de ce petit archipel, se plaignent du peu d'attractions que présente Malte en dehors des murs de La Valette. — « Valetta ou Cité La Valette, qui contient, avec ses faubourgs, environ la moitié de la population de l'île, a gardé son originalité pittoresque. Ses hautes maisons blanches, ornées de balcons en saillie et de cages vitrées pleines de fleurs, s'élèvent en amphithéâtre sur la pente de la colline ; des escaliers à larges dalles (ceux dont se plaint tant Byron) en gravissent le versant de palier en palier. De toutes les rues on voit la mer bleue, les grands navires immobiles et le fourmillement des barques. »

Et cependant il y a autre chose à voir, il y a autre chose d'intéressant que les gondoles de La Valette. Si le touriste en juge aussi mal, c'est qu'il juge trop vite, qu'il ne s'arrête qu'entre le passage de deux vapeurs et qu'il ne pénètre pas dans l'intérieur du pays.

D'ailleurs cette appréciation des îles n'est point partagée par les natifs de Malte. Pour eux, au contraire, il n'y a rien de plus beau que Malte, rien de plus fertile, pas de paradis qui lui soit comparable ; le Maltais est patriote et trouve des accents enthousiastes pour célébrer le lieu de sa naissance ; pour lui Malte c'est la *Fior del mondo*, la Fleur du monde ; il est attaché à son sol comme l'Irlandais à la verte Erin qui ne le nourrit qu'à peine. Et si, comme nous le verrons, le Maltais émigre avec une étonnante facilité, forcé qu'il y est par l'étroitesse de son sol natal et l'accroissement continu de la population, c'est toujours avec esprit de retour, quand il a fait fortune ou quand il ne trouve pas sa vie à l'étranger, mais surtout quand il a fait fortune, doué qu'il est pour réussir presque toujours.

Et, en somme, c'est le Maltais qui a raison... en exagérant un peu son enthousiasme. Si l'on part en excursion dans l'intérieur, si l'on escalade toutes les collines, si l'on descend dans tous les

Digitized by Google

ravins, qu'on prenne une embarcation pour se promener au pied des magnifiques falaises, qu'on jouisse enfin du climat splendide qui règne à Malte et à Gozo pendant la plus grande partie de l'année, on se trouve bientôt amené à partager l'enthousiasme des Maltais d'origine. Sans parler de l'intérêt particulier que présente Malte pour l'économiste, pour le géologue, pour l'historien, pour le naturaliste et pour bien d'autres, le touriste lui-même pourrait y trouver grand plaisir au spectacle des beautés naturelles que possède ce groupe d'îles. Loin d'être des rocs dénudés, elles peuvent compter parmi les terres les plus fertiles du globe, aussi bien que les plus populeuses. D'ailleurs, l'Angleterre ne se serait pas attribué cette colonie si elle n'avait pas cru à son avenir.

Vus des plus hautes collines de Malte ou de Gozo, les champs apparaissent verdoyants, fertiles, surtout au printemps, parce que, ainsi, les murs de pierre qui entourent chaque champ ne peuvent plus arrêter le regard. « Pendant la saison des fleurs, on en contemple avec admiration les nappes de verdure et d'incarnat ondulant en vagues sous la pression de la brise. »

Au reste, en hiver, du moins pendant la saison fraîche, il se produit une immigration assez considérable de familles anglaises qui apprécient l'île et son climat à sa valeur, et viennent en jouir. « C'est au mois de février que Malte est dans toute la beauté de son printemps et resplendit de verdure. » De petits chemins de fer sont établis pour mettre en communication La Valette avec Citta Vecchia dans l'intérieur et les criques du littoral, ainsi qu'avec le petit port qui fait face à Gozo; déjà des villages de bains et de plaisance se forment un peu partout.

LE ROLE ET L'HISTOIRE DE MALTE.

En réalité, ce qui fait la grande valeur de Malte, c'est sa situation; elle est comme un poste militaire naturel (et c'est ce que l'Angleterre avait surtout apprécié) au centre de la Méditerranée, à mi-chemin entre l'Europe et l'Afrique, entre les Colonnes d'Hercule, aujourd'hui Gibraltar, et le fond de la Méditerranée, c'est-à-dire les côtes de l'Asie Mineure. Ses forts naturels ont été de tout temps très appréciés, et, si la Grande-Bretagne en a fait une station navale des plus importantes, une des forteresses les plus sérieuses

Digitized by Google

de l'empire anglais, on peut dire que tous les peuples maritimes du bassin de la Méditerranée avaient donné l'exemple, en s'en emparant tour à tour. Le seul port de La Valette, sans parler des ports secondaires, suffit au transit commercial le plus important en même temps qu'aux besoins d'un puissant arsenal maritime; ce port est double; chaque subdivision se partage elle-même en un grand nombre de ramifications; des flottes entières peuvent s'y abriter.

Aussi peut-on trouver à Malte la trace de toutes les populations qui y sont passées successivement. Sans remonter à l'Hypérie d'Homère, qui était précisément Malte, et où vivaient les Phéaciens, une race de géants, sans parler de l'assimilation entre Gozo et l'île Ogygienne (on montre encore à Gozo les grottes de Calypso), il est certain du moins qu'on a découvert, dans les dépôts quaternaires, d'énormes ossements et des dents de mammifères, et qu'il existe encore des monuments mégalithiques.

Les premiers habitants dont on trouve les traces authentiques, dont le passage soit certain, sont les Phéniciens; on croit qu'ils y ont fondé leurs premiers établissements quinze cents ans avant Jésus-Christ. Malte se nomma *Ogygie* et forma un royaume indépendant. La *Gigantea* ou *Trou du Géant* de Gozo, la *Hagiarkim* et la *Mnaidra* de Malte sont sans aucun doute des restes de leurs temples. On trouve aussi de la poterie, des vases de verre, des inscriptions, des tombeaux en pierre brute, d'autres monuments de pierre, qui assurément remontent à cette époque. Il paraîtrait que Didon s'y réfugia. Rien d'étonnant à ce que les Phéniciens aient précédé les Anglais, et qu'ils aient compris l'importance de cette position maritime: c'étaient les premiers navigateurs de leur époque. Le langage maltais, qui n'est pourtant qu'une langue non écrite, sans littérature ni alphabet, tout en étant un dialecte arabe, renferme un grand nombre de mots pris, dans les relations commerciales, aux autres langues des peuples de la Méditerranée, et beaucoup de ces mots ont de l'analogie avec le chaldéen, l'hébreu et le phénicien.

Environ huit cent ans plus tard, une colonie grecque, probablement venue de Syracuse, vint former des établissements au centre et sur les hauts plateaux de l'île, vivant en paix avec les Phéniciens, qui, eux, habitaient les rivages. Malte devint *Melité*, et eut un gouvernement aristocratique. Toute l'île est semée de richesses

Digitized by Google

de toutes sortes, sarcophages de terre cuite, restes de civilisation égyptienne introduits par les Phéniciens, antiquités grecques, carthaginoises et romaines ; la civilisation de l'île même était intense, puisqu'il y avait de si nombreuses relations avec l'extérieur. M. Carnana a fait des recherches suivies à ce sujet ; il a découvert en 1888 des restes de bâtiments grecs. Tout ce qu'on trouve vient même fournir d'utiles renseignements sur l'état florissant de l'agriculture à cette époque ; il existait à cette époque de grandes plantations d'oliviers, qui ont donné leur nom à maint village. Diodore de Sicile parle du petit archipel, désignant Malte sous le nom de Mélite et Gozo sous celui de Gaulos. « Les habitants en sont riches, dit-il, d'autant qu'ils exercent plusieurs commerces ; ils ont notamment des fabriques de vêtements remarquables pour leur finesse et leur souplesse. Leurs maisons sont grandes et ornées de bas-reliefs en stuc. »

La série des occupations continue. Malte paraît avoir été occupée par les Carthaginois au moment où Carthage était à son apogée, au commencement de la première guerre punique, en 264. Plusieurs fois, de par leur situation même, ces îles passèrent successivement sous la domination des Carthaginois et des Romains ; enfin elles tombèrent entre les mains des Romains pendant la seconde guerre punique, en 218. D'ailleurs, sous cette nouvelle domination, elles ont conservé leur prospérité jusqu'au commencement de l'ère chrétienne.

Nous passerons vite sur les souvenirs de la conversion des Maltais au christianisme ; il paraît que saint Paul fit naufrage dans l'île [1], et ce serait même de là que viendrait le nom de la Baie Saint-Paul, dont nous avons parlé plus haut. On trouve sur les rochers des monogrammes, des inscriptions qui feraient remonter l'introduction du christianisme jusqu'au IIe siècle ; un grand nombre de tombeaux creusés sous terre appartiennent à la première époque du christianisme.

Lors du partage de l'empire romain, les îles Maltaises firent partie de l'empire d'Orient, par suite de leurs relations commer-

1. Le Bon Vosgien, dans son *Dictionnaire de Géographie*, dit naïvement : « A Malte, il n'y a point de bêtes venimeuses : ce qu'on attribue communément à la bénédiction de saint Paul. Il n'est cependant pas certain que saint Paul ait été mordu d'une vipère dans cette isle, il est plus probable que ce fut dans une autre isle de Malte, aujourd'hui Meleda, proche Raguse, où il y a des vipères très venimeuses, au lieu qu'il n'y en a jamais dans l'île de Malte dont il s'agit, ni dans les autres îles voisines. »

Digitized by Google

ciales, et il paraîtrait que Vandales et Goths envahirent ces territoires au commencement du VIe siècle. Il semblerait ensuite qu'une garnison byzantine eût occupé l'île en 870 après Jésus-Christ, année pendant laquelle l'archipel passa entre les mains des Arabes, qui le gardèrent deux cent vingt ans. La construction du château Saint-Ange à Valette est attribuée aux Arabes ; il existe encore. La population « s'est fortement arabisée, comme dit Reclus, pendant la domination des Sarrasins ; sa langue même est un arabe fort corrompu dont le vocabulaire a très largement emprunté à tous les idiomes et à tous les patois des bords de la Méditerranée, mais principalement à l'italien ». Mais, tout en adoptant la langue, qui facilitait leurs relations commerciales avec les peuplades arabisantes des bords de la Méditerranée, les Maltais avaient gardé leur religion (comme ils l'ont gardée et la gardent sous la domination anglaise), et ils accueillirent avec empressement les chevaliers normands qui vinrent chasser les Arabes en 1090. — En 1194, Malte passa entre les mains des empereurs d'Allemagne ; pendant cette période l'agriculture fut complètement négligée. Puis elle fit partie des possessions des rois de Sicile de la maison d'Anjou, en 1266 ; enfin, en 1282, les rois d'Aragon en prirent possession, et la gardèrent pendant deux cent quarante-huit ans. C'est en 1530 que Malte et Gozo devinrent la résidence, et pendant deux cent soixante-huit ans, des célèbres chevaliers de Malte ou plutôt de Rhodes, Charles-Quint leur cédait l'archipel sous la domination espagnole. En 1798, ils rendirent [1] Malte à Bonaparte, qui resta six jours dans l'île, et en partit en y laissant une garnison française. Celle-ci fut obligée de se rendre aux Anglais, après un blocus de vingt mois. L'Angleterre ne s'en était emparée qu'au nom du roi des Deux-Siciles ; elle se garda bien de s'en dessaisir. Par le traité d'Amiens, en 1802, la Grande-Bretagne avait consenti à rendre Malte à l'ordre de Saint-Jean, mais elle ne tint point son engagement. Elle continua son occupation jusqu'en 1814 : cette occupation fut ratifiée par les puissances européennes lors du congrès de 1814 ; il y eut cession de l'archipel

1. Sous les Grands maîtres, Malte, qui constituait auparavant une vraie république, perdit toutes ses franchises, et les habitants laissèrent volontiers Bonaparte chasser les chevaliers... pour s'insurger d'ailleurs bientôt contre notre domination, et aider le commodore anglais Ball dans le blocus de la citadelle. Nous ne pouvons insister davantage sur les détails un peu spéciaux de ces sièges successifs qui ont d'ailleurs été maintes fois décrits. Nous rappellerons pourtant l'intrépidité de Vaubois et de la garnison française pendant le blocus qui finit le 5 septembre 1800.

Digitized by Google

au domaine de la couronne d'Angleterre. Depuis près de quatre-vingts ans, les Anglais sont installés dans l'île, et ont continué de fortifier la ville principale, travail commencé il y a trois siècles déjà; on aperçoit de tous côtés des fortifications, des murs, des bastions, des tours; toute la langue de terre même sur laquelle est construite La Valette n'est qu'une sorte de bastion. Le fort Tigne est à gauche, à l'entrée de la Marsa Musceit, puis le fort Emanuel, en entrant plus profondément dans ce golfe. A droite et à la pointe d'entrée du Grand-Port, voici le fort Ricasoli, le fort Saint-Ange et les lignes de Colonera pour garantir le sud de la citadelle ou de la ville.

(*A suivre.*) DANIEL BELLET.

Digitized by Google

LA FLANDRE FRANÇAISE

I. — Le pays.

La géologie nous apprend qu'à une époque très reculée un bras de mer qui avait à peu près la largeur de la Manche occupait le pays compris entre Douai et Valenciennes au nord, Guise et Saint-Quentin au sud. Sur la côte, une chaîne de collines isolait de la mer une grande plaine qui s'élevait en pente douce vers le nord. Après une longue série de siècles le spectacle a changé : la mer franchit les collines qui bordent le littoral, elle envahit la partie la plus basse de la plaine et s'avance jusqu'à Hazebrouck.

Un temps très long s'écoule pendant lequel la mer se rétrécit, surtout vers le sud; puis elle se retire, laissant derrière elle des marais bourbeux où naissent des plantes à croissance rapide qui s'y enchevêtrent, y meurent, se tassent, s'accumulent et finissent par former ce que nous appelons la houille. Mais sous l'influence des agents atmosphériques ces marais ne tardent pas à se dessécher; le sol se durcit, et ce qui est aujourd'hui la Flandre fait partie d'un continent qui s'étend depuis Londres jusqu'en Pologne.

Plus tard la mer reprendra sa lutte contre l'élément terrestre; elle envahira tout le territoire qui forme aujourd'hui le département du Nord, puis reculera vers Dunkerque et déposera dans cette région cette épaisse couche d'argile qui lui donnera ses gras pâturages et ses sables qui forment aujourd'hui les hauteurs appelées mont Cassel, mont des Cats et mont Noir.

Enfin à l'époque où le sol de la France est presque entièrement constitué, la mer quitte la Flandre, qui devient alors une plaine unie et sablonneuse. Des phénomènes surviennent dans la suite qui changent la nature et l'aspect du sol. Des fleuves, des rivières infiniment plus larges qu'aujourd'hui ravinent profondément la plaine, et la masse des eaux creuse les vallées au fond desquelles coulent aujourd'hui nos rivières.

Par le travail de ces eaux le pays prend la forme que nous lui voyons maintenant, en même temps qu'il se couvre d'une épaisse

Digitized by Google

couche de limon qui fera plus tard sa richesse agricole. Telle était la Flandre d'autrefois.

Aujourd'hui la Flandre peut être considérée comme une plaine qui s'étend depuis la rive gauche de l'Escaut jusqu'à la mer du Nord. Cette plaine n'est que la continuation de ces grandes étendues plates appelées Pays-Bas. En effet, à l'exception des terres baignées par la mer, aucun accident du sol ne défend cette région, aucune frontière naturelle ne la protège; ni larges fleuves, ni hautes montagnes ne forment autour de la contrée des limites pour les peuples. Aussi, comme dans la Belgique et la Hollande, le sol ne s'élève-t-il guère au-dessus du niveau de la mer. En général la plaine va en augmentant de hauteur au fur et à mesure que l'on s'avance vers le sud. D'abord la partie qui s'étend depuis la côte jusqu'à Bergues est au-dessous du niveau de la mer; c'est la région des Pays-Bas, le pays de Dunkerque; puis apparaît la partie comprise entre Bergues et Lille, qui n'offre qu'une hauteur moyenne de 22 mètres et sur laquelle apparaissent quelques buttes auxquelles on a donné les noms de mont Cassel, mont des Cats et mont Noir, mont des Récollets. La hauteur de ces buttes varie de 131 à 175 mètres. Comme elle sont isolées, comme elles n'ont ni voisines ni rivales, elles paraissent de véritables montagnes.

Enfin la partie comprise entre Lille et la vallée de l'Escaut offre l'aspect d'un plateau d'une altitude moyenne de 40 mètres; on y rencontre une colline de 107 mètres de hauteur, le mont du Pevelé. Toutes ces hauteurs n'apparaissent que comme de véritables îlots et n'empêchent pas la Flandre de pouvoir être regardée dans son ensemble comme un pays plat.

Il semble que, par suite de son caractère de plaine, la Flandre soit un pays pauvre en eau. On sait en effet que la quantité de pluie que reçoit un pays croît avec l'altitude. Mais il faut tenir compte ici d'autres influences qui viennent suppléer à l'insuffisance du relief, et en particulier des vents dominants d'ouest qui amènent ordinairement les pluies. Toutefois il faut remarquer que les vents du sud-ouest, après avoir traversé la Manche, perdent sur les collines du Boulonnais et de l'Artois une partie de leur humidité et viennent ensuite condenser leurs vapeurs sur les plateaux et les collines de l'est. Voilà pourquoi la région de Dunkerque, située un peu à gauche du courant aérien principal, protégée par la médiocrité de son relief, reçoit si peu d'eau pluviale. En revanche la

Digitized by Google

hauteur annuelle de la chute d'eau augmente à mesure que l'on s'avance vers l'est et le sud. Ainsi, tandis que Douai et Lille, abrités par les hauteurs d'où sortent la Scarpe et la Deule, reçoivent annuellement 572 millimètres d'eau pluviale, Dunkerque n'en reçoit que 310, et plus on s'avance vers le sud de la Flandre, plus les pluies deviennent abondantes.

Il résulte de ces observations atmosphériques que les plus grands cours d'eau de la Flandre doivent venir non pas de l'ouest, mais du sud-est, pays plus éloigné de la mer et plus arrosé. Personne n'ignore en effet que le plus grand cours d'eau de la Flandre, l'Escaut, prend sa source hors de cette province, dans le plateau de Saint-Quentin. De l'Escaut à la base du mont Cassel, toutes les eaux appartiennent au même bassin fluvial. Les vallées de l'Escaut et de ses affluents, la Scarpe, la Deule et la Lys, n'en sont que des sections qui se réunissent encore deux à deux avant d'aboutir à la cuvette commune. Le plus souvent les eaux ne savent pas par où prendre leur écoulement, et forment comme en Hollande de nombreux bras. La pente y est donc faible, et par suite les rivières ont un cours lent, tranquille et favorable à la navigation.

L'Escaut sort d'une colline qui n'a pas 100 mètres. C'est un fleuve de plaine basse, recueillant les pluies d'une région plate et assez arrosée. En entrant en Flandre il traverse un vaste marécage, une plaine inondée et des prairies humides où il décrit une grande courbe. Il semble une masse immobile, un bloc d'eau qui glisse à plat. L'Escaut n'a pour ainsi dire pas de vallée; il se traîne à la surface du sol, il dort à travers la Flandre, emportant des eaux rendues grises par les détritus des usines, et on a pu l'appeler l'égout de la grande région industrielle du nord. A sa sortie de France, il n'est plus qu'à 16 mètres au-dessus du niveau de la mer et porte ensuite lentement les pluies de la Flandre française vers le port belge d'Anvers.

La Scarpe, un de ses affluents, offre à peu près les mêmes caractères. Elle s'étend en Flandre depuis le fort de la Scarpe jusqu'à son confluent avec l'Escaut. A la sortie de Douai, elle pénètre dans des terres basses, marécageuses, mouvantes, n'encaissant pas fortement son lit. La rivière, dont le cours est très sinueux et dont les eaux sont très abondantes pendant les trois quarts de l'année, grossit à la moindre pluie; il y a un demi-siècle à peine, ses eaux s'élevaient souvent de plusieurs pieds, débordant et se répandant

Digitized by Google

dans la campagne. D'autre part, depuis le fort de la Scarpe jusque près d'Hamon le lit de la rivière est sur plusieurs points à 1 et 2 mètres au-dessus du niveau des terres riveraines[1].

La vallée comprend des terres meubles où l'eau des pluies s'infiltre facilement et va former des marécages dans les parties les plus basses; naguère encore les inondations y étaient fréquentes pendant l'hiver, au printemps et quelquefois même en été. Ces inondations ont deux causes principales : la faible profondeur du lit de la rivière, d'où résulte une capacité d'écoulement insuffisante lorsque se produisent les crues, et la nature des terrains meubles et friables par excellence formant de vastes réservoirs où s'accumulent les eaux des pluies persistantes. C'est pour remédier au premier inconvénient que la Scarpe a été approfondie et que ses rives ont été fortement endiguées dans les arrondissements de Douai et de Valenciennes. Les travaux d'assainissement par le desséchement des vallées ont obvié au second inconvénient. Ils ont eu pour objet la construction d'un double système de canaux latéraux de dérivation destinés à recevoir les eaux de débordement et celles de l'intérieur des terres pour les porter au point le plus bas possible de la rivière.

Comme la Scarpe, qu'elle continue, la Deule canalisée surplombe une partie des campagnes de Lille et forme de nombreux bras. Comme ces deux rivières, la Lys, autre affluent de l'Escaut, franchit souvent ses rives; cependant la vallée au milieu de laquelle elle serpente n'est pas comme celles de la Scarpe, de la Deule ou de l'Escaut lui-même un fond plat de cuvette au sein duquel la rivière est à peine reconnaissable; son lit n'est pas profond, mais sa vallée est mieux formée.

Quoi qu'il en soit, tous ces cours d'eau, qui sont de charmants ruisseaux à leur sortie des collines de l'Artois, perdent cet aspect dans la Flandre, qui les utilise pour ses différentes industries.

L'Yser n'a en France qu'un cours de 30 kilomètres, dans la direction générale de la pente flamande et de ses cours d'eau. De nombreux affluents lui apportent un volume d'eau trop maigre pour qu'il devienne un véritable fleuve. L'hiver pourtant, à la fonte des neiges, l'été, à la suite d'une grande pluie d'orage, il inonde les prairies de sa vallée inférieure, et les troubles qu'il porte ont pour

1. E. Dubois, Union géographique du Nord (*Bulletin* de janvier-février 1890).

Digitized by Google

leur part contribué à la formation des terres basses qu'il parcourt avant de rejoindre la mer.

Mais le fleuve qui a le plus contribué à cet effet est sans contredit l'Aa. C'est un des fleuves travailleurs de la France. Ce cours d'eau, qui s'étend au pied de la colline de Watten et dont la vallée va rejoindre la dépression du bas Yser, a comblé d'alluvions le littoral de Watten.

De même que le caractère de plaine propre à la Flandre explique le caractère de l'hydrographie du pays, de même il nous explique, non moins que la géologie et la météorologie, la nature de ses côtes.

Comme la plaine des Pays-Bas dont elle n'est que la continuation, elle a des rivages presque rectilignes, sans baies ni caps bien dessinés. Le littoral est plat et bas et comme le lit presque à fleur d'eau de la mer; il n'est que la prolongation en pente douce de la plaine. La terre et l'eau se suivent plutôt qu'elles ne se heurtent et leurs domaines semblent se confondre; la mer est presque une mare et le littoral un banc de sable un peu plus haut que les autres. Rien ne distingue ces rivages des rivages belges, si plats, si monotones. Mêmes dunes grises ou jaunâtres, mêmes terres basses et marécageuses. Ces dunes nées de sables soulevés et poussés par les vents du sud-ouest forment des bourrelets parallèles d'une hauteur de 15 à 20 mètres. Le vent abat souvent leur crête et les pousse vers l'intérieur des terres, et alors malheur aux villages qui se sont témérairement abrités derrière ces sables mouvants! C'est ainsi que disparut en 1777 le village de Zuydcoote : dix-sept rues furent ensevelies sous les sables, et la tour de l'église, dont une partie émerge encore, est là pour témoigner de l'étendue de ce désastre. Aussi a-t-on dû, pour prévenir de tels dangers, fixer les dunes par des plantations d'oyats, sortes de joncs maritimes qui retiennent le sable. Derrière ces dunes s'étendent les *moeres*, autrefois réservoirs putrides, sources de pestes et d'épidémies meurtrières, aujourd'hui terres fécondes constamment asséchées par mille canaux et fossés et livrées à la culture.

Quoi qu'il en soit, les côtes sont en général peu abordables, peu hospitalières, et elles ont vu de nombreux naufrages. Tout était à créer au milieu de ces dunes où tout n'était qu'obstacle. La mer se montrait particulièrement hostile en cet endroit, où les courants, les vents, tout concourait à accroître sans cesse l'amoncellement des sables.

Digitized by Google

Ce n'est qu'à force d'art que l'homme a pu triompher de ces obstacles et s'y ouvrir des refuges. Les ports ont dû s'établir aux bouches de petits fleuves côtiers. « Ils ont coûté très cher, à cause des travaux nécessaires pour chasser de leurs bassins les sables apportés par les eaux et des longues jetées qu'il a fallu faire à travers les bancs de sable côtiers jusqu'à l'endroit où la mer devient plus profonde[1] ». Le plus considérable est celui de Dunkerque (l'église des dunes).

En revanche la mer qui baigne ces rivages inhospitaliers leur offre des ressources qui feront plus tard leur richesse. Il est, en effet, peu de mers plus poissonneuses que la mer du Nord.

Par suite du voisinage de la mer, la Flandre n'est pas, comme pourrait le faire croire au premier abord sa situation au nord de la France, une région soumise à des froids rigoureux. Il y fait même souvent plus chaud que sur les plateaux du centre de la France. Lille ne connaît pas les très grands froids; il est des années où l'hiver s'y passe en pluies et en ternes et vilains jours. Le printemps y lutte à fortunes diverses contre l'hiver humide et froid, contre l'été sec et brûlant. L'été peut se montrer fort chaud, presque torride; l'automne est beau. Ce qui caractérise le climat c'est l'humidité qui se manifeste par la pluie et le brouillard. Il y tombe en effet plus de pluie que de neige. A Lille, où l'influence marine est à peu près seule, Meurcin a compté de 1861 à 1863 une moyenne de deux cent cinquante-six jours de brouillard par an; dans la même période la moyenne des jours de pluie fut de deux cent dix[2]. « A Lille le climat est extrêmement mobile; on dirait que c'est le point où les influences continentales se rencontrent pour produire de rudes gelées en hiver, de forts coups de soleil en été, avec les influences maritimes dont l'expression est le brouillard ou cette pluie fine, odieuse, qui mouille sans donner d'eau, ou parfois une large et courte averse. Le résultat de la lutte est un ciel maussade et bas, avare de soleil, montrant surtout les inconvénients des deux climats francs entre lesquels il est situé, et ne permettant de compter sur les avantages d'aucun des deux[3]. »

En résumé, absence de toute individualité et de frontières naturelles, liaison étroite avec les Pays-Bas, sol plat et en général bien

1. M. Dubois, *Géographie de la France.*
2. *Etudes météorologiques sur Lille.*
3. *Dictionnaire des sciences médicales* (article FRANCE : géographie physique).

Digitized by Google

arrosé, côtes plates, bordées de dunes, climat humide, tels sont les traits caractéristiques de la Flandre française.

Cependant on peut distinguer dans ce pays deux régions différentes : la Flandre flamingante ou maritime, et la Flandre wallonne. La première s'étend entre la Lys et la mer du Nord; c'est un pays de bas-fonds, ce sont les Pays-Bas par excellence. La Flandre wallonne est la contrée comprise entre la Lys et l'Escaut. Par suite de son caractère de plaine, elle offre beaucoup d'analogie avec la Flandre flamingante. Toutefois celle-ci a une grâce et une fraîcheur que l'on chercherait vainement sur les bords de la Scarpe ou de l'Escaut.

Outre ces deux grandes divisions, la Flandre contient quelques petits pays bien connus du paysan et qu'il est assez difficile de caractériser. Tels sont, autour de Lille, le Terrain, qui comprend Roubaix, Tourcoing, Comines, le Barœul avec Marcq pour capitale; le ou la Pevelé, qui avait pour centre Orchies; le Melantois ou pays de Lille et la Weppes, dont les villes principales sont Quesnoy-sur-Deule et Armentières; autour de Douai et comprenant cette ville l'Escrebieu, et enfin l'Ostrevant autour de Bouchain.

On a beaucoup parlé de la monotonie de la plaine flamande. « La campagne, dit Joanne[1], n'a d'autre élément de variété que la prédominance de telle ou telle culture, de telle ou telle espèce d'arbres autour des fermes et sur la berge des chemins et des canaux. »

C'est précisément dans cette variété de cultures, dans les nuances diverses dont elles jaspent le sol, dans l'harmonie des tons dont les pare en été une lumière douce et fondue qu'il faut chercher la grâce et l'agrément de cette nature. « Quoiqu'elle manque de sites propres à inspirer le paysagiste, dit F. Wey, elle n'est point monotone comme la Beauce, ni triste comme la Bresse. La propriété étant très divisée, les champs sont assez petits, et la végétation drue, bien avivée par les brouillards, a beaucoup d'éclat sous des cieux d'un gris de perle doux et pâle; ces cultures qui étincellent de mille couleurs tranchées donnent à la plaine un aspect lumineux et guilleret. Il semble qu'on assiste à une fête burlesque de la nature, et on traverse sans nulle mélancolie ces terres vêtues, comme Arlequin, d'un habit fait de pièces jaunes, bleues, rouges, vertes, grises et mordorées. Des curtils, des cottages bas et pro-

1. *Petite géographie du département du Nord*, p. 3.

Digitized by Google

prets sont assis dans l'herbe, et, dans le lointain, de longs serpents rouge-tuile qui s'élancent des vallées estompent les nuages de la sombre fumée qu'ils projettent, noirs gonfanons des milices industrielles qu'alimente cette province[1]. »

Souvent aussi les grands arbres qui bordent les routes et les canaux, les bosquets, les parcs, les bois, les forêts mêmes ponctuent la plaine et varient son aspect[2]. Au nord de Condé se trouve le bois de l'Ermitage, un des coins les plus charmants de la Flandre. « De la belle route de Condé à Bon-Secours, ombragée de hêtres magnifiques, se détachent des allées verdoyantes bordées de beaux arbres. C'est dans l'été un lieu de promenade où l'on vient de Valenciennes, de Douai, de Tournai, de Lille, chercher l'ombre, la fraîcheur, le calme et la senteur des bois. »

Mais la contrée la plus pittoresque est la Flandre maritime. Morcelée, fragmentée par des haies vives, ombragée parfois d'arbres élevés, mêlée de parcelles cultivées, elle repose la vue par son tapis de verdure et reporte l'esprit bien loin des champs monotones et des noires fourmilières de la Flandre wallonne.

La vallée de la Lys, du côté d'Armentières, présente de riants et frais paysages où dominent les prairies, et le mont Cassel offre au touriste l'un des plus beaux panoramas que l'on puisse contempler. La vue dont on jouit du haut de cette butte est justement vantée. Rarement observatoire fut mieux placé pour dominer toute la campagne environnante. « A mesure qu'on gravit la colline, dit Francis Wey, on voit l'horizon s'agrandir avec rapidité, et à chaque pas qu'on fait, l'œil fait une lieue. Peu à peu les bois, les forêts, les clochers, les tourelles, éparpillés dans la plaine, sortent de terre ; les plans du paysage se dessinent, les couleurs s'estompent, de grandes lignes s'établissent, et on plane enfin sur trente-deux villes. Çà et là le sol est émaillé de petits bouquets blanchâtres qui fleurissent dans les prairies; ce sont les villages de la Flandre : on en compte jusqu'à cent. Au nord et à l'est, ces ondes terrestres que l'on voit flotter parmi les brouillards se confondent dans l'infini des cieux, et on ne peut apprécier les limites de cette perspective immense.

« Rien n'est austère et calme comme ces campagnes d'un vert sombre, entrecoupées de marais où se mire le ciel, et qui se char-

1. *Les Français peints par eux-mêmes.*
2. Cons., *Le Nord pittoresque.*

Digitized by Google

gent, en s'éloignant, des nuances les plus multipliées. Plus la distance s'accroît, plus les tons s'assombrissent; le vert brunit après quelques milles, les plaques d'ombre projetées par les nuages et qui se promènent en tous lieux s'immobilisent peu à peu, s'atténuent, s'effacent et sont enfin couvertes d'un glacis violet, dont la plaine est enveloppée comme d'une vapeur d'iode. Plus loin, cette pourpre s'irise, l'air floconne tout azuré, les lignes multipliées font fuir le terrain, qui se revêt du sombre bleu de l'indigo.

« Puis, si l'on cherche à suivre la ligne occidentale, on voit toute forme disparaître parmi les brumes et la fumée dont l'atmosphère est appesantie. Le soleil miroite sur ces éléments indécis, l'horizon semble se perdre en des lieux où la terre à demi liquide s'agite et flotte dans le chaos, et l'on s'aperçoit que tout a pris une vie, un mouvement; les champs lointains se balancent, sont roulés comme les vagues de la mer et, comme la mer au lever du jour, ils sont à demi voilés par des gazes d'un rose pâle. Les hameaux épars ont l'air de voiles au vent, la terre paraît s'être dissoute.

« Mais, au fond de ces masses indécises, une muraille de turquoises d'un azur tendre s'interpose entre la terre et le firmament sur lequel le bloc lumineux trace une ligne ferme comme le fil d'une lame d'acier; cette teinte, si solide, si crue, c'est l'océan. C'est la mer du Nord, qui sert de ceinture à ce continent qui flotte et se répand comme l'onde.

« Parfois l'eau change de parure et devient émeraude; alors la terre blémit, le ciel est noir et piqué de certaines pointes claires qui trésissent sur cette mer verte comme pré, ainsi que des fleurettes blanches. Ces fleurs sont les côtes d'Angleterre; elles s'élèvent à quinze lieues de Cassel. De cette hauteur, les plateaux de Picardie ont l'air d'une chaîne de montagnes, et pourtant ce ne sont que certains endroits où la plaine fait le gros dos; mais depuis le mont Cassel chaque chose prend de l'étendue et de la majesté. Vers l'orient, la vue se prolonge jusqu'aux croupes de Bonaves, aux environs de Cambrai, sur des groupes de châteaux, de bourgades, de campaniles et de fabriques dont les fumées ne montent pas jusqu'au niveau de la montagne[1]. »

(*A suivre.*)

MALOTET,
Professeur d'histoire et de géographie
au lycée de Laon.

1. *Les Français peints par eux-mêmes.*

Digitized by Google

LE

DÉFILÉ DU BAS-DANUBE

DEPUIS BÁZIÁS JUSQU'A ORSOVA

(SUITE)

RIVE DROITE

A l'entrée de la passe, un peu avant même[1], la rive droite change brusquement de caractère. Les pentes s'adoucissent et, de bombées, (V. p. 189, ll. 1-4), deviennent concaves; on dirait la moitié d'une coupe. Une végétation touffue tapisse l'intérieur de ce creux immense; au-dessus se dresse une falaise ainsi qu'un diadème[2]; vues d'amont, ses parois de roc se plissent en lignes verticales du plus beau jet[3]. C'est ici, et jusqu'en bas, la face occidentale[4] du mont Sterbecz[5] ou Sterbetz[6] — pr. Chterbetss — ou Styierbecz[7] ou Strbac[8], dit aussi, en ajoutant l'épithète de Grand, Nagy (pr. Nadye)-Sterbecz[9], Sterbeczu al Mare[10], Stirbetiu Mare[11], le plus haut de tous les sommets entre lesquels serpente le défilé du Bas-Danube[12]. On évalue son altitude à 768 mètres[13], à 2200[14], 2516 pieds[15] (698 m. et q. ch., 795 m. et q. ch.), à 2345 pieds = 741 m. et q. ch. (avec une hauteur de 2210 pieds = 698 mètres et q. ch. au-dessus du fleuve)[16]. Il dépasse de beaucoup les falaises de la rive opposée. L'ensemble qu'il forme avec elles est d'une beauté dont n'approche aucune partie antérieure du défilé[17]. La végétation qui l'escalade à moitié, avons-nous dit (V. ll. 4-5), comme une vague gigantesque, laisse néanmoins percer çà et là quelques pointes de roc, de plus en plus rares, d'ailleurs, à mesure qu'on avance d'amont en aval. Le roc apparaît aussi, par endroits, au bord même

[1] Notes personnelles. — Carte au 1/75000. — [2] Notes personnelles. — [3] Boleszny, p. 45. — Notes personnelles. — [4] Carte au 1/75000. — [5] Szabó, p. 86. — [6] Boleszny, p. 45. — [7] Szabó, p. 86. — [8] Id., p. 67. — [9] Hunfalvy, II, p. 217. — [10] Szabó, planche IV. — [11] Carte au 1/75000. — [12] Szabó, p. 67. — [13] Carte au 1/75000. — [14] Szabó, p. 86. — [15] Boleszny, p. 45. — [16] Hunfalvy, II, p. 217. — [17] Heksch, p. 663.

Digitized by Google

du Danube, sous forme de falaises minuscules plongeant à pic dans l'eau. Puis la pente concave (V. p. 422, ll. 2-4) se transforme en d'autres, accidentées de ravins, et d'une végétation moins intacte. En haut, court d'abord une frise de rocher inégalement large, que la végétation, arrivant parfois jusqu'à la crête, divise même en plusieurs tronçons, mais qui, à son extrémité d'aval, descend bien au quart de la pente totale. On dirait la corniche d'un plateau écroulé par devant. Des ondulations boisées font suite à cette frise, toujours au-dessus des mêmes pentes, complètement dépourvues, là, de rochers, tandis que leur partie antérieure (celle que couronne la frise) montre çà et là, au premier plan, du roc nu[1].

Viennent maintenant, sur une longueur de 3 kilomètres et demi environ, des pentes plus raides, talus abrupt d'une sorte de plateau qui s'élève en face du cirque de Dubova, mais commençant plus tôt, et le dépassant aussi à l'autre bout[2]. La crête du plateau a nom, sur un point, Gyálu-Fáguluj[3], Gyalu-Fagului[4] (pr. Dialou Fagoulouï), sur un autre, en aval du premier, Biger[5]. M. Szabó n'en fait qu'un massif, semble-t-il, avec le Sterbecz[6]. Les escarpements dont il borde le Danube sont en majeure partie des murs de roc qu'on peut grouper en trois falaises principales, séparées entre elles par des espaces mieux fournis de végétation. La première commence par une sorte de pyramide tronquée baignant dans l'eau même du Danube, et toute en roc, avec un peu de végétation, çà et là, des parties lisses, et d'autres fendillées, ou découpées en pointes. Le reste de la falaise est, dans le bas, ourlé d'un large ruban de végétation, ne laissant de place, le long du Danube, qu'à de rares petites plages semées de débris, qu'à d'humbles surfaces rocheuses tombant droit, en forme de soubassement. Au-dessus, la falaise peut se diviser en trois parties. C'est d'abord une immense muraille que limitent, à droite et à gauche, deux couloirs obliques et rectilignes, pleins de fourrés, qui descendent à la rencontre l'un de l'autre. Au centre, où la muraille plonge le plus bas, elle forme les 5/6 environ de la falaise totale, en hauteur. Quelques arbres hérissent sa crête. Lisse et nue au premier coup d'œil, elle est néanmoins coupée de fentes; il s'en détache aussi, en grand nombre, des lames de roc minces, pointues, dressées à plat contre

[1] Notes personnelles. — [2] Carte au 1/75000. — [3] Hunfalvy, II, p. 217. — [4] Szabó, planche IV. — [5] Hunfalvy, II, p. 217. — [6] Szabó, pp. 67, 68.

Digitized by Google

la paroi du fond. Presque pas de végétation, moins encore que sur la pyramide (V. p. 423, l. 23). Le ton général est blanc. C'est cette muraille qu'on aperçoit, dès le rapide de Jucz, à travers la coupure des montagnes du nord (V. p. 182, ll. 13-15). Elle est fendue verticalement, sur la gauche, aux deux tiers de sa largeur, par une crevasse étroite, noire et profonde, devant laquelle se dresse, en forme de flamme, une pointe de roc isolée. La partie de la muraille située à gauche de cette fente est plus boursouflée que le reste[1].

Entre le couloir qui la limite en aval, et un autre, situé un peu plus loin et parallèle au premier, d'énormes parois de roc, à surface lisse, à fentes verticales, s'alignent obliquement, encadrées de végétation, et, par le second couloir, confinent à la dernière partie de la falaise : surface triangulaire toute en roc dont la base est rayée verticalement de bleu et de jaune. Au delà, jusqu'à la falaise du centre (V. p. 423, l. 21), les pentes sont revêtues de végétation; le roc ne s'y montre qu'isolément, sous forme de petites masses grisâtres; sur la crête seulement, vers la droite, il se développe en bande continue, peu large : excroissance de la falaise méridionale (p. 423. l, 22-p. 424, l. 14). Deux détails de la pente : à droite, une pyramide de roc et de broussailles mêlés; à gauche, trois ou quatre pyramides de roc massives, légèrement voilées de broussailles, au-dessus d'un ravin qui s'ouvre en éventail. A ce ravin succède immédiatement la falaise centrale[2].

C'est une simple arête de rocher, tombant au Danube en s'élargissant de plus en plus, et toute hérissée de pointes. Elle occupe en face de Dubova le point le plus saillant du talus que nous décrivons (V. p. 423, ll. 13-16) et semble, d'aval, un promontoire. La pente qui suit, jusqu'à la falaise du nord, est de nouveau plus couverte de végétation que de roc; le roc n'y descend nulle part jusqu'au bord de l'eau. Elle se compose proprement de cinq pentes distinctes, séparées les unes des autres par des sillons, traces de torrents temporaires. La première de ces pentes, contiguë à la falaise du centre, est encore très rocheuse, surtout dans le voisinage de la falaise; la seconde, creusée en ravin, disparaît tout entière sous un riche tapis de verdure. Les deux sont dominées par une puissante frise de rochers qui se détache de la falaise centrale; un des blocs qui la composent fait un peu, au-dessus de la seconde pente, l'effet des tables de la loi au fronton des synagogues. Sur la

[1] Notes personnelles. — [2] Ibid.

Digitized by Google

troisième pente, dont la crête va s'abaissant de droite à gauche, hérissée de petites dents de rocher, le roc, de nouveau, abonde, dessinant, sur la droite, une arête encadrée de végétation, se dressant çà et là en pointes isolées, tandis qu'à gauche d'un double sillon creusé par les torrents, et qui descend en ligne droite au Danube, d'autres pointes, près du fleuve, se groupent en pyramide. La quatrième pente monte en forme de trapèze. Boisée jusqu'aux rochers blanchâtres, assez grands, de sa crête, elle se couvre en été d'un riche tapis de feuillage tantôt clair, tantôt sombre, du plus bel effet. La cinquième pente se compose en partie d'un grand rocher à pans droits surmonté de buissons. C'est la surface rocheuse la plus considérable entre la falaise du centre (p. 424, ll. 23-27) et la falaise du nord (V. p. 423, l. 21). Dans le bas, se dressent quelques pointes de roc isolées [1].

La falaise du nord, qui suit immédiatement, a pour ainsi dire deux étages, en retraite l'un sur l'autre, et reliés entre eux par une sorte de corniche inclinée, couverte de végétation (tandis que, au-dessus ainsi qu'au-dessous, le roc nu domine). L'étage supérieur de la falaise peut se diviser à son tour, de droite à gauche, en trois parties. La première est une surface brisée, à grands pans et à grandes lignes, descendant, comme un écu, en pointe, et forçant la corniche qui longe sa base (V. l. 17) à s'infléchir un peu (en V). La végétation s'y mêle au roc, et forme à sa gauche une bande irrégulière qui sépare cette première paroi de la seconde, également brisée et tachetée de buissons, mais plus petite, descendant moins bas, plus bosselée, plus menue dans ses détails, renflée au milieu de sa crête, et teintée çà et là de bleu et de jaune. La troisième paroi est complètement lisse et nue, à l'encontre des précédentes. Elle descend moins bas encore, au quart environ de la hauteur totale de la falaise. Des arbres se dressent sur sa crête, qu'on sent être le bord d'un plateau. Même netteté, en bas, dans le dessin de la corniche qui sépare les deux étages de la falaise (V. ll. 15-16) [2].

Sous la paroi précédente, celle du milieu, s'ouvrent trois grottes, d'où descend perpendiculairement au Danube un double sillon rectiligne plein de débris dus évidemment au passage de torrents temporaires. Des deux parties qui composent d'après cela l'étage

[1] Notes personnelles. — [2] Ibid.

Digitized by Google

inférieur de la falaise, la première n'offre encore, comme les pentes d'amont, que des fragments de roc perdus dans la végétation et séparés du Danube par une bande de terrain meuble. La seconde est en entier du roc nu, et plonge dans le fleuve par une espèce de soubassement à pic, rayé jusqu'à l'eau de stries transversales, parallèles, peu apparentes d'abord, et rectilignes, puis nettes, sinueuses, serrées, du plus curieux effet. La paroi est en outre entaillée horizontalement, un peu au-dessus du niveau de l'eau, dans presque toute sa longueur; où l'entaille manque, on voit s'aligner des trous : ce sont là, on l'a deviné, des traces de la voie romaine (V. p. 274, l. 27, p. 275, l. 36)[1].

A la falaise du nord succède une pente plus douce, hémicyclaire, et boisée, comme il en existe une déjà à l'entrée de la passe (V. p. 422, ll. 2-5). La falaise du nord s'y relie par une face latérale qui s'élargit de bas en haut à mesure que la pente contiguë s'éloigne de la perpendiculaire, et dont la crête va en montant de la face antérieure de la falaise à la crête de l'hémicycle, située plus haut, et bien plus en arrière. Celle-ci forme, dans sa première moitié, le contour supérieur, à peu près horizontal bien qu'accidenté, d'une corniche rocheuse très inégalement large. D'abord sans importance[2], au point coté 623 sur la carte[3] elle envahit le tiers environ de la pente totale (en hauteur), puis s'amincit de nouveau, occupe ensuite le cinquième à peu près de la pente, et disparaît enfin, d'un saut brusque, dans la végétation où se noie le reste de la crête. Les pentes de l'hémicycle que couronne la corniche sont tachetées çà et là de roc nu. Pente et corniche rappellent en plus petit le versant occidental du Grand Sterbecz (V. p. 422). Elles-mêmes forment le versant occidental d'une montagne dont le nom exprime bien cette symétrie : c'est le Petit Sterbecz (Sterbetiu micu). La cote 623 que nous avons mentionnée (l. 21) donne en mètres l'altitude de son point culminant[4]. Le reste de l'hémicycle confine au ciel par une ligne plus basse, qui s'incline de droite à gauche[5] (cela se voit bien du pont du Makronya. V. p. 355, l. 28), et qu'estompent des bois, sans un rocher. Pas de rochers non plus sur les pentes d'au-dessous[6].

Vient ensuite une longue côte analogue à celle qui précède l'hé-

[1] Notes personnelles. — [2] Ibid. — [3] Carte au 1/75000. — [4] Ibid. — [5] Ibid. — Notes personnelles. — [6] Ibid.

Digitized by Google

micycle du sud, à l'entrée de la passe (V. p. 188, l. 29-p. 189, l. 4). De même que l'autre, elle contraste avec les pentes en creux adjacentes, et, sous sa crête horizontale, fait ventre [1]. Au quart environ de sa longueur, qui mesure environ 2 kilomètres, elle tourne au nord par un coude brusque [2]. A la moitié de sa longueur, elle sort de la passe [3], qui finit là par le recul subit de la rive gauche (V. p. 356, ll. 4-7). Toute sa première moitié, et même un peu plus, est abrupte [4] et rocheuse [5] jusqu'à mi-hauteur, semble-t-il. Le reste est boisé. La partie rocheuse se compose jusqu'aux approches du tournant (V. l. 4) d'une dizaine d'arêtes verticales séparées par de la végétation. Au tournant, s'étale une falaise distincte, qui pointe le plus haut dans les bois à l'angle même du coude. Presque entièrement nue, de petites plages de débris la séparent de l'eau, ailleurs elle y plonge à pic, par pans lisses, coupés d'une entaille horizontale qui indique comme toujours l'ancienne route romaine. A l'angle du tournant se dresse devant la falaise un bloc détaché en manière de borne. L'entaille de la route se distingue très bien, à sa base [6]. Quelques falaises succèdent encore à celle-ci jusqu'à la dernière, que précède un ravin boisé [7], et qui se trouve déjà en dehors de la passe [8]. D'énormes [9] masses rocheuses superposées les unes aux autres forment ici comme une haute et vaste muraille [10] à surface lisse [11] et nue [12], tachetée seulement çà et là de buissons et de touffes d'arbres. Au pied de la falaise court une étroite bande horizontale taillée dans le roc, qui par endroits s'avance au-dessus en demi-voûte [13]. C'est l'ancienne voie romaine [14], où passe, encore aujourd'hui, un chemin [15]. Au niveau de cette espèce de socle [16] se creuse une niche dont le fond [17] porte une inscription [18]. Quoique on l'aperçoive de loin [19], cette inscription est difficile à déchiffrer [20] : une partie en a été détruite [21], le reste disparaît presque sous une épaisse couche de suie [22]. Ces dégradations sont le fait des pêcheurs [23] et des bergers [24] serbes qui depuis des siècles vien-

[1] Notes personnelles. — [2] Carte au 1/75000. — [3] Ibid. — [4] Notes personnelles. — [5] Ibid. — Carte au 1/75000. — [6] Notes personnelles. — [7] Ibid. — [8] Carte au 1/75000. — [9] Notes personnelles. — [10] Sazerac, p. 27. — [11] Nagy, p. 246. — [12] Hunfalvy, II, p. 218. — [13] Sazerac, p. 27. — [14] Lancelot, p. 82. — [15] Sazerac, p. 27. — [16] Ibid. — Lancelot, p. 82. — [17] Ibid. — Nagy, p. 246. — [18] Thouvenel, p. 140. — Sazerac, p. 27. — Lancelot, p. 82. — Boleszny, p. 55. — Nagy, p. 246. — [19] Boleszny, p. 55. — [20] Thouvenel, p. 140. — Lancelot, p. 82. — Nagy, p. 246. — [21] Ibid. — [22] Ibid. — Lancelot, p. 82. — Boleszny, p. 55. — [23] Thouvenel, p. 140. — Lancelot, p. 82. — [24] Boleszny, p. 55. — Nagy, p. 246.

Digitized by Google

nent camper en cet endroit[1], commode pour abriter leurs feux[2]. Voici ce qu'on peut lire de l'inscription. Elle est en latin.

IMP . CAESAR . DIVI . NERVAE . F.
NERVA TRAJANUS . AUG . GERM .
PONTIF . MAXIMUS . TRIB . POT . IIII .
PATER PATRIAE COS . IIII .
MONTIS . . . L . . . II . AN . . . BUS .
SUP . . . AT . . . E . . .[3]

Quelques savants rétablissent les lettres qui manquent de la manière suivante[4] :

MONTIS . ET . FLUVII . ANFRACTIBUS .
SUPERATIS . VIAM . PATEFECIT .

Suivant les uns, l'inscription aurait pour sujet l'établissement de la voie[5] qui passait devant, et dont nous avons signalé les débris tout le long du défilé ; elle daterait du mois de janvier 101[6]. Suivant d'autres, elle n'aurait été érigée que deux ans plus tard, en mémoire de la première campagne de Trajan en Dacie[7]. Une double moulure l'entoure d'un cadre rectangulaire, avec des carrés en saillie, aux coins[8]. Des têtes de clous figurés dans ces carrés[9] donnent à l'ensemble l'apparence d'une tablette rapportée[10], de grandes proportions[11]. M. Lancelot se demande même si cette apparence n'est pas conforme à la réalité[12]; à quoi on peut répondre avec certitude par la négative : les lettres sont directement gravées dans le roc[13]. Des formes se distinguent autour de la tablette, des génies ailés, qui ont l'air de la maintenir[14], des dauphins, se déroulant de chaque côté, la tête en bas[15]. Le plafond de la niche est divisé en sept caissons, dont six ornés de rosaces[16]; le septième porte une aigle[17] aux ailes ouvertes[18], une aigle victorieuse[19], l'aigle romaine[20]. Pour M. Lancelot, l'aigle et les génies sont la même figure, difficile à déterminer soit dans un sens soit dans l'autre ; et il place les dauphins à côté (non aux côtés du cadre)[21].

[1] Lancelot. p. 82. — [2] Thouvenel, p. 140. — Lancelot, p. 82. — Boleszny, p. 55. — Nagy, p. 246. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Boleszny, p. 55. — Donauverein, p. IV. — [6] Ibid. — [7] Nagy, p. 246. — [8] Ibid. — [9] Ibid. — [10] Ibid. — Donauverein, p. IV. — [11] Ibid. — [12] Lancelot, p. 82. — [13] Thouvenel, p. 140. — Boleszny, p. 55. — [14] Ibid. — Nagy, p. 246. — [15] Ibid. — [16] Ibid. — [17] Ibid. — Thouvenel, p. 140. — Lancelot, p. 82. — [18] Nagy, p. 246. — [19] Thouvenel, p. 140. — [20] Lancelot, p. 82. — [21] Ibid.

Digitized by Google

Le monument en question a été souvent décrit[1] : c'est la fameuse[2] Table de Trajan[3]. Il est singulier qu'on ne tente rien pour le conserver; récemment encore, si M. Lancelot ne s'abuse, il aurait eu à souffrir d'un éboulement de rochers[4]. On peut s'étonner aussi qu'aucun archéologue de nos jours ne s'avise d'en faire une étude complète et définitive, non plus que de la route romaine, dont il est un détail.

Vers l'issue inférieure de la passe, les pentes de la rive droite font face — on s'en rend bien compte — au Petit Csukár (à partir de la 3e et dernière falaise [V. p. 425, l. 15] du talus central [V. p. 423, ll. 13-22])[5]. Prises dans leur ensemble, elles en reproduisent les traits distinctifs[6] (que nous avons signalés à la page 355, ll. 4-12). Elles forment avec lui la partie la plus étroite de la passe[7], celle où la passe atteint son minimum de largeur (au tournant, V. p. 427, ll. 3-5. C'est là que le Danube se réduit, d'un versant à l'autre, à 85 toises = 161 m. et q. ch., Voyez p. 277, ll. 12-13). La passe est également fort étroite dans sa partie supérieure[8]. On dirait deux couloirs, réunis, au milieu, par un espace plus large (l'hémicycle de Dubova)[9]. D'autres détails témoignent encore d'une remarquable symétrie dans la structure de la passe. Sur la rive gauche, le Grand Csukár et le Petit Csukár, les ruisseaux du Punyikova et du Mrakonya se font pendant. Même corrélation, sur la rive droite, entre le Grand et le Petit Sterbecz, entre les deux hémicycles du nord et du sud (V. p. 188, l. 29-p. 189, l. 4, et p. 426, l. 36-p. 427, l. 3), entre les deux côtes à surface bombée aux deux bouts de la passe (V. p. 426, ll. 12-14, et p. 422, ll. 2-5). D'une rive à l'autre, la symétrie se complète par des oppositions également rythmiques. Aux deux murailles du Grand et du Petit Csukár séparées par l'hémicycle de Dubova, répondent sur la rive droite deux hémicycles (V. p. 422, ll. 2-5, et p. 426, ll. 12-14) séparés par une muraille (le talus central, V. p. 423, ll. 13-22)[10].

Les parois de la passe consistent généralement en calcaire[11]. Ce calcaire ne tapisse le versant de gauche que sur une faible profondeur[12]; sur la rive droite, au contraire, il pénètre fort avant dans

[1] Lancelot, p. 82. — [2] Ibid. — Hunfalvy, II, p. 218. — [3] Lancelot, p. 82. — Hunfalvy, II, p. 218. — Boleszny, p. 55. — Nagy, p. 246. — [4] Lancelot, p. 82. — [5] Carte au 1/75000. — [6] Hunfalvy, II, p. 217. — [7] Nagy, p. 245. — Carte au 1/75000. — [8] Ibid. — [9] Ibid. — Hunfalvy, II, p. 217. — [10] Carte au 1/75000. — [11] Vásárhelyi, p. 15. — Szabó, pp. 67 et 86. — Boleszny, pp. 57 et 56. — Carte géol. de l'Institut de Vienne. — Koch, carte. — [12] Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — Szabó, p. 86.

Digitized by Google

les terres[1], jusqu'à Majdan Pek[2]. Il est identique sur les deux rives[3], compact, d'un gris bleuâtre[4]. Il date de l'ère secondaire[5] (Vásárhelyi le croyait plus ancien[6]). On l'a rangé jusqu'à nouvel ordre dans la série crétacée[7] (voire dans le groupe crétacé[8]), opinion reproduite et adoptée par M. Boleszny[9], bien qu'ailleurs il reporte le calcaire du Kazán dans la série jurassique[10]. Des formations jurassiques s'y montrent, d'ailleurs, à l'état isolé, comme le constatent les explorations les plus récentes[11]. C'est, croit-on, le même calcaire que celui de la gorge d'Alibég[12] (V. t. XXVI, p. 333. — Il s'agit ici de la gorge d'Alibég, et non du seuil de Sztenka, comme le croyait M. Boleszny[13], par suite d'une fausse interprétation. Le seuil de Sztenka n'est pas formé de calcaire. V. t. XXVI, p. 427, ll. 25-29).

Le calcaire de la rive gauche, auquel appartiennent encore les deux extrémités de l'hémicycle central[14], présente ici une large brèche[15] produite par la disparition violente des couches intermédiaires[16]. Le reste de l'hémicycle offre la composition géologique suivante. Les pentes du milieu sont formées de schistes cristallins[17], ou plutôt de gneiss[18] recouvert dans le bas de gravier à congéries (kongéria kavics)[19]. Le fond plat de l'hémicycle est une couche d'alluvion[20] ou de dépôts quaternaires (encore un débris du lit primitif, quand le défilé était un détroit maritime, V. t. XXVI, p. 12), avec du grès par-dessous[21]. Ce grès remonte au jour sur les pentes nord et sud de l'hémicycle, entre le calcaire de ses deux extrémités et la région centrale. Il se lie vers le sud au grès de même nature qui forme le plateau de Punyikova (V. p. 347, l. 34-p. 348, l. 1)[22]. Les uns le rattachent au système liasique[23], notamment à l'étage du lias inférieur[24], d'autres au système carbonifère[25] (un îlot de formations appartenant à ce système est placé par Hunfalvy, entre Plavisevicza, Dubova et Ogradina[26]).

Nous avons vu que les deux bords de la passe sont formés du même calcaire. D'autres circonstances contribuent à leur donner une grande similitude[27]. Une concordance générale se remarque entre

[1] Szabó, p. 86. — [2] Boleszny, p. 57. — [3] Szabó, pp. 67 et 86. — [4] Id., p. 86. — Boleszny, p. 57. — [5] Hunfalvy, II, p. 224. — [6] Vásárhelyi, p. 15. — [7] Szabó, pp. 67 et 86. — [8] Koch, p. 33. — [9] Boleszny, pp. 57 et 58. — [10] Id., pp. 54 et 56. — [11] Koch, p. 33. — [12] Ibid. — [13] Boleszny, p. 57. — [14] Szabó, p. 68. — [15] Id., pp. 67 et 86. — [16] Id., p. 68. — [17] Szabó, p. 87. — [18] Carte géol. de l'Institut de Vienne. — Koch, carte. — [19] Ibid. — [20] Ibid. — Carte géol. de l'Inst. de Vienne. — [21] Szabó, p. 87. — [22] Ibid. — [23] Carte géol. de l'Institut de Vienne. — [24] Koch, carte. — [25] Szabó, p. 87. — [26] Hunfalvy, II, p. 224. — [27] Szabó, p. 67. — Nagy, p. 244.

Digitized by Google

leurs sinuosités respectives[1], et parmi les assises qui composent telle ou telle de leurs falaises, plus d'une se continue, sans doute possible, vis-à-vis, de l'autre côté de l'abîme[2], comme si une même masse avait été fendue en deux par quelque main de géant[3]. De plus, les montagnes que traverse la passe ont leur axe perpendiculaire à cette passe, tandis qu'en amont et en aval, la direction des montagnes est parallèle au défilé[4], Tout prouve qu'à une certaine époque un seul massif continu occupait l'endroit où s'ouvre aujourd'hui la passe[5]; les portions d'amont et d'aval du défilé formaient alors deux vallées distinctes sans communication entre elles[6]. Puis le massif s'est ouvert brusquement[7], par suite de quelque cataclysme[8], et la communication s'est trouvée établie. Nous avons affaire, ici encore, à une de ces brèches dont il a été parlé (t. XXVI, p. 11)[9]. C'est une brèche de même nature qui donne accès dans l'hémicycle de Dubova, en trouant la masse calcaire qui borde la passe partout ailleurs. La portion de ce mur qui manque s'est abîmée verticalement, et sert aujourd'hui de fond au Danube; on en a pour témoignages les pans verticaux et les assises violemment brisées des deux falaises calcaires qui se dressent des deux côtés, à l'entrée de l'hémicycle[10] (V. p. 354, ll. 16-20, et p. 355, ll. 3-4 et 12-17). Les érosions du Danube ont achevé de donner à la passe de Kazán sa forme actuelle[11].

(*A suivre.*) A. DE GERANDO.

[1] Szabó, p. 67. — Nagy, p. 244. — [2] Szabó, p. 67. — [3] Nagy, p. 244. — [4] Communication verbale de M. Wallant. — [5] Gm., p. 325. — [6] Communication verbale de M. Wallant. — [7] Id. — [8] Gm., p. 325. — [9] Szabó, pp. 67 et 68. — [10] Id., p. 68. — [11] Gm., p. 325.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Le centenaire de d'Entrecasteaux. — Conférence de M. Lourdelet sur l'Exposition universelle de Chicago. — Exploration du docteur Nansen dans les mers polaires. — Les Esquimaux. — Disparition de l'expédition Björling dans le détroit de Davis. — Le Dr Gregory dans l'Afrique orientale. — Traité de délimitation anglo-allemand. — Traité entre l'Angleterre et la République sud-africaine au sujet du Souaziland. — Les chemins de fer de l'Afrique australe.

I

La Société de Géographie a eu l'excellente idée de consacrer tout une séance au centenaire de la mort du navigateur d'Entrecasteaux. Cette séance a eu lieu le 17 novembre. Elle a été présidée par M. Cheysson, inspecteur général des ponts et chaussées, vice-président de la Société; les ministres s'étaient fait représenter, ainsi que les principales associations géographiques. La salle était ornée d'un faisceau de drapeaux tricolores et de pavillons de notre marine sous la première République avec les trois couleurs au coin supérieur, près de la hampe.

Le soin et l'honneur de cette commémoration avaient été dévolus à M. le baron Hulot, déjà connu pour avoir retracé la carrière de Dumont d'Urville, et qui, à cette occasion, avait fait une nouvelle et ample moisson de documents au ministère des affaires étrangères et au sous-secrétariat des colonies.

Bruni d'Entrecasteaux (ce dernier nom est celui d'une localité du Var, près de Brignoles) était né à Aix en 1737[1]. Il était fils d'un conseiller au parlement de cette ville. Entré de bonne heure dans la marine royale, il fut associé, dès 1764, sur l'*Hirondelle*, aux travaux hydrographiques de Chabert; il combattit dans l'Inde, sous le bailli de Suffren, son parent, durant la guerre de l'Indépendance américaine. En 1786, il est nommé chef de division et commandant de la station des Indes. Sur la frégate la *Résolution*, il se rend à contre-mousson de l'Inde en Chine. Puis il devient gouverneur des îles de France et de Bourbon. On n'avait reçu

1. Et non en 1739 ou en 1740, comme il est marqué dans les dictionnaires historiques.

Digitized by Google

aucune nouvelle de La Pérouse depuis le 7 février 1788. L'Assemblée nationale constituante et le roi Louis XVI sont d'accord pour envoyer à sa recherche d'Entrecasteaux, promu contre-amiral, et le capitaine Huon de Kermadec, son lieutenant, montés, l'un sur la *Recherche*, l'autre sur l'*Espérance*. Ces deux flûtes étaient dans un pitoyable état : mauvaise condition pour secourir, s'il en était temps encore, l'*Astrolabe* en détresse. Ce n'est que le 17 janvier 1792 qu'on toucha au cap de Bonne-Espérance. Le 28 mars, on atteint l'île d'Amsterdam, et l'on franchit bientôt le détroit d'Entrecasteaux. On cingle vers le nord. Une marche plus à l'est eût dès lors amené les Français des îles Nuon à Vanikoro; peut-être La Pérouse et ses compagnons existaient-ils encore. Mais on décrivit une courbe à l'occident, et on accomplit une sorte de périple de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande. Ayant franchi la baie de l'Espérance (1er janvier 1793) et la baie de la Recherche (20 janvier), on touche à la pointe septentrionale de la Nouvelle-Irlande (11 mars), aux îles des Amis (avril), à l'archipel de Santa-Cruz. Fatalité! on venait de dépasser, sans s'y arrêter, l'île de Vanikoro, dénommée par d'Entrecasteaux « île de la Recherche »! Sans doute, il eût été désormais trop tard pour y retrouver vivants les naufragés. C'est un peu au delà de l'île de l'Amirauté que le mal dont il souffrait depuis quelque temps emporta d'Entrecasteaux (20 juillet 1793).

Un document découvert par M. le baron Hulot nous apprend que Louis XVI avait eu la pensée de le faire vice-amiral.

Disons sommairement que l'expédition, dont le commandement fut dévolu à d'Auribeau, arriva devant Sourabaya (île de Java) le 19 octobre. L'un des officiers, de Trobriand, qui avait pu se mettre en rapport avec le gouverneur hollandais, apprit la proclamation de la République et l'exécution de Louis XVI. La France était en guerre avec les Pays-Bas. Ordre fut enjoint à nos compatriotes de gagner directement le cap de Bonne-Espérance. Mais ils se divisèrent eux-mêmes en deux camps, l'un favorable, l'autre hostile au nouvel ordre de choses. D'Auribeau arbora le drapeau blanc; les récalcitrants furent arrêtés, d'accord avec les Hollandais, et dispersés dans des forts. Le successeur d'Entrecasteaux étant mort (21 août 1794), c'est de Rossel qui, deux ans après, assuma la patriotique mission de rapporter en France les documents, qui tombèrent aux mains des Anglais, avides de les mettre à profit. Quant aux

Digitized by Google

collections elles furent, longtemps après, restituées non sans peine.

C'est de Rossel, mort contre-amiral en 1829, un des principaux fondateurs de la Société de Géographie, qui a rédigé la partie technique du voyage.

Une longue recherche malheureuse, une mort lamentable et prématurée, une capture scientifique, douloureux contre-coup de la Révolution française, presque aux antipodes de la France : tel est le résumé de l'expédition d'Entrecasteaux, qui, avec plus de chance, mais non plus de courage, aurait pu sauver La Pérouse et qui fut elle-même presque perdue. Nous serions incomplets si nous ne disions que les noms de Beautemps-Beaupré, de Raoul, etc., compagnons d'Entrecasteaux sont honorablement portés aujourd'hui encore.

Après M. le baron Hulot, M. Henri Cordier, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, membre de la commission centrale, a retracé, avec beaucoup de pénétration, le rôle, non plus d'explorateur, mais de diplomate, joué par d'Entrecasteaux à Macao et à Canton lors de son premier voyage dans le Pacifique. C'était en 1787. Il lutta avec avantage contre les Chinois, les Portugais et les Anglais.

M. le président a rappelé que, par décision du ministre de la marine, le nom d'Entrecasteaux serait donné à un de nos cuirassés actuellement en construction.

II

Jusqu'à ces derniers jours, il avait été de mode en France de répéter que la « Foire du monde » à Chicago était un complet insuccès, que l'exposition en elle-même était médiocre et que le nombre des visiteurs était dérisoire. Cette « note » avait été donnée par les correspondants de journaux, venus et repartis trop tôt, alors que les plâtras encombraient les plus beaux édifices et qu'une pluie diluvienne rendait les chemins impraticables. A notre connaissance, c'est notre correspondant, M. Georges Nestler Tricoche, qui le premier, en novembre, presque au moment de la clôture a, ici même, réagi vigoureusement contre une telle appréciation. Il a fort bien saisi et rendu « l'économie » artistique et commerciale de la grande exhibition colombienne.

Digitized by Google

Mais voici que les Français les plus désireux et les plus capables d'observer et d'analyser des spectacles aussi complexes, aussi « composites », reviennent en ce moment même d'Amérique. Ils tiennent le même langage que notre collaborateur.

M. Lourdelet a fait devant la Société de Géographie commerciale, dont il était le délégué, une conférence[1] pleine d'attraits, tant à cause de l'abondance et de la sûreté de ses informations, de la verve avec laquelle il a résumé le volumineux rapport qu'il vient d'imprimer, que des projections à la lumière oxhydrique qui nous plaçaient dans ce milieu, si différent de notre Europe, où il a séjourné près de trois mois.

La raison des choses qui, de loin, nous surprend, voilà ce qu'il a cherché à saisir sur place. Pourquoi, par exemple, des maisons de treize étages, et plus, dans tel quartier de Chicago? A cause de la nécessité, répond-il, dans une ville qui embrasse une énorme superficie, de grouper sur ce même point une grande variété de professions, et cela pour la commodité des clients. Mais quels bons ascenseurs ont ces maisons! Ceux de Paris, on le sait, sont d'une lenteur désespérante. On y monte moins haut, mais aussi moins vite.

Il est sûr que les Chicagoens ont voulu faire grand. Ils ont souvent fait énorme, ce qui n'est pas la même chose. Mais la tour Eiffel de Paris, la grande roue de Chicago, n'est-ce pas également de l'énorme, plutôt que du grand, et surtout que du beau? L'une et l'autre, pourtant, aident à étendre notre horizon et ne sauraient être critiquées à la légère, sans enquête *de commodo et incommodo*.

Sous le rapport du bon goût, les produits manufacturés américains sont facilement vaincus par les produits similaires français. Cela était vrai en 1889, cela est encore vrai en 1893.

Ce que M. Lourdelet signale surtout, avec un patriotisme alarmé, c'est le développement, en Californie, notamment, de cultures dont nous semblions avoir le fructueux privilège. L'exportation de nos pruneaux dits d'Agen s'élevait naguère à une somme de trente millions de francs. L'Amérique se met à en produire de grandes quantités. C'est là pour notre commerce un point noir.

Il en est de même de la vigne et par conséquent des vins. Les

1. A cette conférence, qui a eu lieu le 21 novembre, assistaient aux côtés de M. Meurand, président, M. Ramon Goenaga, ancien gouverneur de Magdalena, dont l'explorateur de Brettes a eu tant à se louer, et qui vient d'être nommé ministre à La Haye; M. Froger, auquel notre colonie de Diego Suarez doit tant, etc.

Digitized by Google

États-Unis ont maintenant un centre viticole, qui est dénommé Reims; un autre a reçu le nom de Nouveau Médoc!

Nous prenons ici sur le fait la contrefaçon dans laquelle l'Américain est passé maître : contrefaçon industrielle, avec quelle désinvolture il fait main basse sur nos marques de fabrique; contrefaçon géographique: on vient de le voir, Reims n'est plus en France, il a émigré en Amérique. Soyez sûr, en tout cas, que bientôt le Reims américain ne produira pas moins de champagne que le Reims de France!

Que deviendra notre exportation, étant donnée cette double contrefaçon : géographique et industrielle?

Avec un bon sens parfait, M. Lourdelet fait le juste départ de ce qu'il fallait admirer franchement et de ce qu'il fallait critiquer sans scrupule dans la Foire colombienne. Admirable, par exemple, le *Palais de la Femme*, bien que quelques travers féminins s'y laissent entrevoir[1]. Mais bien peu digne d'imitation, d'importation, cette exhibition de bébés, à laquelle contribuent les visiteurs venus avec leur progéniture et désireux de s'en débarrasser deux ou trois heures dans cette *nursery*, comme ils se débarrassent de leurs parapluies au vestiaire.

L'hospitalité de Chicago n'a rien à voir avec celle dont s'est honoré Paris au cours de toutes ses expositions universelles. Il faut l'imputer à ce fait que les États-Unis s'étaient désintéressés, pour ainsi dire, de l'exhibition de Chicago. Chicago n'ayant pas songé à faire aux étrangers les honneurs de Chicago, personne n'y a songé à sa place.

Là encore le caractère positif des Chicagoens s'est montré à nu; l'avantage de le connaître à fond valait certes mieux qu'une représentation de gala qui eût égaré sur leur compte les psychologues.

LUDOVIC DRAPEYRON.

III

Le *Times* a reçu plusieurs lettres du Dr Nansen, les dernières que cet explorateur ait écrites avant d'être bloqué dans les glaces. En voici le résumé :

1. Travers féminins, et néanmoins américains, comme lorsque, par exemple, il s'agit d'imposer une tempérance tracassière en ce qui concerne les liqueurs fermentées.

Digitized by Google

Le 21 juillet, le *Fram* avait quitté Vardo. Le voyageur n'était pas sans mélancolie : « Le soleil apparaissait à travers le brouillard, et, souriant dans l'aimable lumière du matin, la Norvège se trouvait derrière nous. Je regardai longtemps le dernier reflet de notre patrie, disparaissant peu à peu à l'horizon. Personne ne sait combien de temps s'écoulera avant que nous voyions de nouveau cette terre se lever à l'horizon, ni quelles espérances nous aurons satisfaites, ni quelles espérances auront été désappointées. L'avenir tient toujours pour nous en réserve bien des choses que nous n'attendons pas; il peut être heureux que nous ne le connaissions pas. »

Le navire navigua quatre jours au milieu du brouillard sur la mer de Barentz; le 25 au matin, les voyageurs revirent le ciel bleu et le soleil. Ils aperçurent ce jour-là à l'horizon, à l'est, la partie de la Nouvelle-Zemble, appelée la « Terre des Oies ». Le brouillard les empêcha d'y aborder. Deux jours de brouillard encore. Le 27, ils virent les premières glaces, qui, malgré les qualités du navire, rendirent la navigation difficile au milieu du brouillard.

Le 29 juillet au soir, on jetait l'ancre dans le détroit Yugorski, près de la petite ville de Chalarowa où vivent quelques familles de Samoyèdes. Quelques marchands russes y viennent l'été vendre de l'eau-de-vie et autres marchandises et acheter des peaux et de l'huile. Le détroit de Yugorski, comme on sait, sépare Waigatz du continent.

C'est là que Nansen trouva les chiens qu'il avait fait acheter aux Ostiaks riverains de la Soswa : ce sont eux qui possèdent la meilleure race de chiens de la Sibérie, jolies têtes blanches, noires ou grises, au nez pointu, aux oreilles droites, dociles, mais ne pouvant supporter la vue de chiens étrangers.

Le Dr Nansen espérait atteindre les îles de la Nouvelle-Sibérie avant la fin du mois d'août. La mer de Kara n'était pas encombrée par les glaces. Le navire a dû se tenir le plus près possible de terre. L'exploration comptait aborder près de l'embouchure de la rivière Olenek et prendre en ce point vingt-six chiens achetés aux Toungouses par le baron Toll, le voyageur bien connu. Un Russe, M. Nicolas Alexandrovitch Kelche, a fait établir deux dépôts de provisions sur l'île Kotelny, la plus occidentale des îles de la Nouvelle-Sibérie.

Après avoir dépassé l'embouchure de l'Olenek, Nansen a dû

Digitized by Google

suivre la côte occidentale des îles de la Nouvelle-Sibérie autant que possible. C'est par là qu'il hiverne maintenant.

IV

On vient de publier une traduction anglaise, sous le titre de *la Vie chez les Eskimos*, d'un livre de cet explorateur. C'est un intéressant volume, qui résume à la fois les observations de ses prédécesseurs et les résultats de sa propre expérience. Mais ce n'est pas seulement une description de mœurs plus ou moins curieuse que trouve le lecteur dans ce livre. Nansen a voulu faire aussi un plaidoyer en faveur de la vie sauvage : en voulant civiliser les Eskimos, dit-il, on prépare l'extinction, d'après lui, d'une race qui, actuellement, se contente encore des arts, des coutumes et de la morale de l'âge de pierre. Ils sont heureux dans leur condition actuelle, qui est un exemple typique de l'adaptation d'un organisme au milieu environnant. Leur idéal moral n'est pas élevé, mais il est adapté à leur genre de vie; l'introduction d'idées étrangères, que les Eskimos ne peuvent assimiler, ne peut les améliorer réellement. La race s'éteindra si les Européens ne se retirent pas; les indigènes laissés à eux-mêmes reprendront leurs anciennes habitudes de vie et la race pourrait subsister. « C'est pour moi, dit Nansen, un devoir sacré de protester contre le système qu'on a suivi. »

V

Un navire anglais a trouvé sur l'île Carey (détroit de Davis), dans un ravin, deux documents provenant d'une expédition qui disparut l'an dernier, celle du naturaliste suédois Björling.

Cet explorateur avait quitté Godhavn le 2 août 1892; il atteignit le 13 le détroit de Melville. Entraîné vers l'ouest par un ouragan, il prit quelques provisions dans le dépôt fait par Nares en 1876 sur l'île Carey; le 17, son navire échoua sur la côte méridionale de l'île. Ce désastre le força à hiverner dans cette région. Après avoir essayé de gagner le Toulke Fjord, il revint à l'île Carey; en octobre, il partit pour joindre à 50 milles de là, les Esquimaux de Clarence Head, au cap Faraday (terre Ellesmere). Dans le cas où il

Digitized by Google

n'aurait pu les rencontrer, la famine était certaine : l'expédition n'avait de provisions que pour deux mois.

Le dernier document est daté du 12 octobre 1892. Aucune nouvelle plus récente de l'expédition, qui a sans doute succombé. M. Björling avait cinq compagnons.

VI

Un explorateur anglais le Dr J. W. Gregory a visité une grande partie de l'Afrique orientale britannique. Il a d'abord reconnu les rives de la rivière Tana jusqu'à Ngatana.

Revenu à Mombaze, il a suivi pendant 450 milles la route de l'Ouganda. Il a exploré ensuite le bassin du lac Baringo, puis a fait l'ascension du district de Kikouyou jusqu'à 17,000 pieds : il était encore à 300 mètres du sommet. Une corniche de neige inaccessible à un homme seul a arrêté son ascension. Il a exploré les vastes glaciers qui entourent le cratère de l'ancien volcan.

VII

L'Angleterre et l'Allemagne viennent de conclure un nouveau traité de délimitation relatif à la détermination de leurs sphères d'influence dans l'Afrique occidentale.

On sait qu'à la suite de pourparlers qui eurent lieu à Londres en 1885 et auxquels prit part le comte Herbert de Bismarck, un accord fixa, par un échange de lettres datées du 29 avril et du 7 mai, les limites des sphères d'influence de l'Angleterre et de l'Allemagne dans le golfe de Guinée. La frontière adoptée fut « la rive droite du Rio del Rey, ayant son embouchure entre 8° 42′ et 8° 46′ longitude est de Greenwich ; vers l'intérieur, une ligne suivant la rive droite du Rio del Rey depuis cette embouchure jusqu'à sa source ; de là, se dirigeant droit vers la rive gauche de la rivière du Vieux-Calabar ou *Cross River*, et se terminant, après avoir coupé cette rivière, à un point situé vers 9° 8′ de longitude est de Greenwich, marqué par le mot *Rapids* sur la carte anglaise de l'Amirauté. »

La ligne de démarcation fut prolongée, sur la demande du gouvernement allemand, en 1886. Les lettres qui constatèrent l'accord furent échangées le 27 juillet et le 2 août 1886.

Digitized by Google

« La ligne se continuera diagonalement vers la rivière Bénoué, pour y aboutir sur la rive droite, à l'est et tout près d'Yola, à un point qu'un examen ultérieur ferait reconnaître comme se prêtant pratiquement à la détermination d'une frontière. »

Les explorations de la côte ayant démontré que le Rio del Rey n'était pas un fleuve mais un simple estuaire, ainsi qu'il a été exposé en son temps dans le *Mouvement géographique*, le traité du 1er juillet 1890 modifia le point de départ de la ligne de démarcation. Celle-ci a été, dans la convention du 14 août 1893, déterminée dans ses détails.

Voici le texte de la convention qui prolonge cette ligne jusqu'au lac Tchad. L'accès des deux colonies à la rive méridionale de ce lac était prévu par le traité de 1890.

Art. 1er. — L'arrangement de 1886 ayant stipulé que le point où la frontière atteindra la rivière Bénoué, sera fixe à un point voisin et à l'est de Yola, il résulte d'un examen destiné à fixer pratiquement la démarcation de la frontière, que ce point doit être fixé comme il suit : la ligne frontière tirée à partir du point de la rive droite du Vieux-Calabar, ou Cross River, situé environ par 9° 8' longitude est de Greenwich, marqué *Rapids*, sur la carte anglaise de l'Amirauté, et auquel se réfère l'arrangement de 1885, suivra une ligne droite qui se dirige vers le point central actuel de la ville de Yola. De ce point central, une ligne droite est tirée vers un point situé sur la rive gauche de la Bénoué, à environ 5 kilomètres de l'embouchure principale de la rivière Faro. De ce dernier point et au sud de la Bénoué, une circonférence sera tracée, dont le centre sera le centre actuel de la ville de Yola, et le rayon la ligne précédemment mentionnée, et elle sera continuée jusqu'au point d'intersection avec la ligne droite tracée à partir du Vieux-Calabar. Sur ce point, la frontière s'éloigne de la ligne droite et suit la périphérie du cercle jusqu'au point où cette périphérie atteint la Bénoué. Ce point sur la Bénoué sera considéré comme le point à l'est, et dans le voisinage immédiat de la ville de Yola, qui a été prévu par la convention de 1886.

Art. 2. — La frontière déterminée dans le précédent article doit être considérée vers le nord de la façon suivante : du point situé sur la rive gauche de la Bénoué et fixé dans le susdit article, une ligne sera tirée qui, traversant le fleuve, se dirigera en droite ligne sur le point d'intersection du 13e degré de longitude orientale (Greenwich) et du 10e de latitude nord. De ce point, la frontière sera continuée en droite ligne vers un point de la rive sud du lac Tchad, situé à trente-cinq minutes à l'est du méridien du centre de la ville de Kouka, correspondant à la distance entre le méridien de Kouka et le 14e degré de longitude est de Greenwich, telle qu'elle est marquée sur l'atlas colonial allemand (1892). Au cas où des levés ultérieurs montreraient que la fixation de ce point attribue à la sphère d'influence anglaise une plus petite portion de la rive sud du lac Tchad que la carte ne le marque, un nouveau

Digitized by Google

point terminus devra être fixé le plus tôt possible par un accord commun, qui compense la perte en question et qui soit d'accord, autant que possible, avec les indications de l'arrangement actuel. En attendant, le point situé sur la rive méridionale du lac Tchad, qui se trouve situé à 0° 35″ à l'est du méridien qui passe par le centre de la ville de Kouka servirà de point *terminus*.

Art. 3. — Toutes les lignes de démarcation tracées dans cette convention ainsi que dans les arrangements antérieurs, pourront être rectifiées par un accord entre les deux puissances.

Art. 4. — Les terrains situés à l'ouest de la ligne de démarcation fixée par la présente convention, tomberont dans la sphère d'intérêts anglaise; ceux situés à l'est, dans la sphère d'intérêts allemande.

Il est cependant convenu que l'influence allemande, en ce qui concerne ses relations avec la Grande-Bretagne, ne s'étendra pas au delà des bassins de la rivière Chari, et que les pays du Darfour, du Kordofan et du Bahr-el-Gazal, tels qu'ils sont délimités dans la carte publiée par Justus Perthes en octobre 1891, seront exclus de la sphère d'influence de l'Allemagne, même au cas où il serait découvert que des affluents du Chari sont situés à l'intérieur des pays sus-mentionnés.

Art. 5. — Les deux puissances contractantes prennent, à l'égard des sphères d'influence étendues par la convention actuelle, un engagement semblable à celui qu'elles avaient pris dans l'arrangement précédent.

Elles conviennent de s'abstenir mutuellement de tout empiétement sur leurs sphères d'influence réciproques, chacune d'elles renonce à faire des acquisitions dans la sphère d'influence de l'autre, d'y conclure des traités, d'y accepter des droits de souveraineté ou de protectorat, d'y gêner ou d'empêcher l'influence de l'autre puissance.

Art. 6. — La Grande-Bretagne reconnaît qu'elle est obligée d'appliquer, en ce qui concerne la partie du cours du Niger et de ses affluents situés dans les pays placés sous sa souveraineté ou son protectorat, les dispositions des articles 26, 27, 28, 29, 30 et 33, de l'acte de Berlin, du 26 février 1885, relatives à la liberté de navigation. L'Allemagne de son côté, en exécution de l'article 32, se reconnaît liée par ces dispositions en ce qui concerne la partie du réseau qui sera sous son contrôle,

Le *Times* fait suivre ce texte des réflexions suivantes :

Cet arrangement règle d'une façon satisfaisante pour les parties contractantes une question qui avait attiré depuis près de huit ans l'attention des deux puissances et qui avait maintes fois donné lieu à des difficultés. A Cameroun, le Dr Nachtigal a assuré à l'Allemagne une colonie pleine de promesses et qui a déjà donné quelques résultats satisfaisants. Les revenus ont triplé durant ces trois dernières années et elle peut être dès maintenant considérée comme une possession qui se suffit à elle-même. Les Allemands estiment que son hinterland a également de l'avenir; mais jusqu'ici leurs ressources n'ont pas été suffisantes pour lui donner un rapide développement et, de plus, ils avaient à veiller sur les progrès faits à côté d'eux

Digitized by Google

par la Compagnie royale du Niger, à l'ouest, et par le Congo français, au sud-est.

Les coloniaux chauvins en Allemagne ne seront sans doute pas entièrement satisfaits de cet arrangement. Yola, la capitale de l'Adamaoua, et un territoire compris à l'est dans un certain rayon à l'entour, ont été définitivement reconnus comme appartenant à la sphère d'influence anglaise. D'autre part, l'Allemagne obtient une position dominante sur la haute Bénoué et le confluent de la rivière Faro, et son territoire comportant l'importante place de commerce de Karoua. La plus considérable acquisition que fait l'Allemagne est cependant la rive sud du lac Tchad, qui est reconnue comme étant dans sa sphère d'intérêts jusqu'au 14e degré de longitude est, et comprend l'embouchure de l'importante rivière du Chari.

Politiquement, peut-être, le résultat de la plus grande importance est que l'arrangement amical auquel elle est arrivée avec l'Angleterre laisse l'Allemagne libre de donner toute son attention aux questions qui sont depuis longtemps pendantes entre elle et la France en ce qui concerne le hinterland de Cameroun et du Congo français.

Dans l'arrangement franco-allemand du 24 décembre 1885, la frontière n'a été marquée entre les deux colonies que jusqu'au quinzième degré de longitude est. La France, selon l'interprétation allemande du texte du traité, devrait renoncer à toute action politique au nord de cette ligne, mais dernièrement les Français ont montré une certaine disposition à combattre cette interprétation, avec, assurément, l'intention de comprendre dans leur sphère d'activité une certaine portion de la rive sud du lac Tchad. Il y a pourtant des raisons de croire que le gouvernement allemand est décidé à maintenir les droits qu'il estime lui avoir été concédés par la convention de 1885, tout en étant absolument disposé à négocier amicalement sur ces bases une ligne de démarcation des deux sphères d'influence au delà du 15e degré.

En ce qui concerne l'Angleterre, l'heureuse issue de ces longues et difficiles négociations, qui ont été menées, de côté et d'autre, par M. Gosselin et le Dr Kayser, chef de l'Office colonial allemand, dans un égal esprit de conciliation, peut être considérée comme un nouveau fruit des rapports si amicaux qu'a fait naître la convention de 1890 dans le traitement de toutes les questions coloniales entre l'Allemagne et l'Angleterre.

De son côté, la *Gazette de Cologne* publie une étude sur les pays qui ont été l'objet de cette délimitation ; ce journal ajoute les réflexions suivantes qui ne peuvent que nous intéresser :

« Notre sphère d'influence n'a pas été élargie et nous devons nous tenir pour satisfaits qu'on nous ait formellement reconnu la possession de la partie de l'Adamaoua qui n'échoit pas à l'Angleterre.

« Nous ne devons pas pourtant nous faire illusion sur ce point, car cette reconnaissance de notre influence n'a qu'une valeur platonique.

« La Royal Niger Company est maîtresse de la Bénoué, et, avec une énergie sans scrupules, elle a su écarter tout autre compétiteur. Les traitements hor-

Digitized by Google

teux dont le marchand allemand Hœnigsberg a été victime sont restés sans satisfaction suffisante. La compagnie s'est débarrassée lestement du lieutenant français Mizon, et la manière dont elle s'y est prise montre qu'elle n'a pas l'intention de se laisser influencer par son gouvernement. Sans doute, nous nous voyons assurer, par ce traité, l'accès du lac Tchad que la compagnie aurait bien voulu nous interdire. Il s'agit maintenant, pour l'Allemagne, d'y déployer le plus vite possible une activité politique ou commerciale, car, sans cela, et malgré tous les moyens de droit, nous nous verrions bientôt éliminés par la force brutale des faits.

« Si nous pouvons espérer que nos rapports avec l'Angleterre, dans ces contrées, sont aussi définitivement réglés, il n'en est malheureusement pas de même avec la France, qui, depuis le Congo français, menace notre colonie et élève des prétentions que, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises, nous ne pouvons absolument pas admettre. Les frontières de la colonie allemande, du côté des possessions françaises, sont fixées par l'arrangement du 24 décembre 1885. En vertu de cet arrangement, la France ne peut exercer aucune action politique au nord de la ligne frontière fixée alors au 15e degré de longitude (Greenwich).

« C'est un fait absolument acquis. Au delà du 15e degré rien ne s'oppose à un arrangement et l'Allemagne ne pourrait qu'être heureuse d'en conclure un avec la France, à condition que celle-ci respectât d'une manière expresse les droits qu'elle a déjà reconnus à l'Allemagne. »

La convention anglo-allemande devra, en effet, être complétée par une convention franco-allemande fixant l'accès des colonies de Cameroun et du Congo français à la rive méridionale du lac Tchad.

En ce qui concerne les limites orientales de notre point d'influence, il y a lieu de désirer un accord entre la France, l'État du Congo et l'Angleterre. Celle-ci, comme on le voit, est maîtresse de l'Ouganda et a établi des postes à l'ouest de ce pays, jusqu'au lac Albert-Edouard.

Ce n'est pas la première fois que le gouvernement britannique affiche des prétentions sur les pays dépendant du bassin du Nil (Darfour, Kordofan, Bahr el Ghazal). Il les avait déjà proclamés dans le traité du 1er juillet 1890 et dans celui qui a été conclu en 1891 avec l'Italie. Il est à peine besoin de dire que ce sont de pures prétentions. Ce sont ces revendications sans base que l'Angleterre a voulu faire valoir lorsqu'elle a protesté contre l'entreprise du major Van Kerckhoven auquel elle a voulu interdire de prendre possession de la province Équatoriale au nom de l'État indépendant.

Digitized by Google

VIII

La question du Souaziland, depuis si longtemps pendante entre l'Angleterre et la République sud-africaine vient enfin d'être tranchée. Le contrôle commun excercé sur ce pays sera remplacé incessamment par le protectorat du Transvaal. Voici le texte du traité du 8 novembre dernier.

Article premier. — La convention de 1890 entre S. M. la reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et la République sud-africaine, à l'exception des articles 10 et 24, cesse d'être en vigueur.

Art. 2. — Le gouvernemeut de S. M. accepte, nonobstant toute disposition contraire contenue dans les articles 2 et 12 de la convention de Londres de 1884 ou dans la convention de 1890, que le gouvernement de la République sud-africaine entre en négociations avec la reine régente des Souazis et son conseil, en vue d'obtenir une convention ou une proclamation organique conférant audit gouvernement des droits et des pouvoirs de juridiction au Souaziland, ainsi que la protection et l'administration de ce pays, sans que celui-ci soit néanmoins incorporé dans le territoire de la République. Cette convention ou cette proclamation organique ne serait reconnue valable par le gouvernement de S. M. que s'il est établi : 1° que la reine et son conseil en comprennent la nature, les termes, les articles et les conditions ; 2° que les dispositions aient été prises pour que les Souazis conservent la direction de leurs affaires intérieures conformément à leurs lois et coutumes. Celles-ci seront maintenues (compris les lois et coutumes relatives aux successions), en tant que ces lois et coutumes ne sont pas contraires aux coutumes civilisées ou aux lois qui seraient faites dans le Souaziland à la suite de ladite convention ou proclamation; 3° que les Souazis conservent l'usage des terres actuellement en leur possession, ainsi que de tous les droits de culture qu'ils ont actuellement qualité pour revendiquer.

Art. 3. — Dans le cas où le gouvernement de S. M. approuverait une telle convention ou proclamation, la République sud-africaine serait liée par les articles suivants.

Art. 4. — Tous les sujets britanniques résidant dans le Souaziland ou ayant dans le Souaziland droit de propriété ou de location, privilège, concession, ou bien un titre ou un intérêt à réclamer de tels droits, jouira de ses droits et privilèges de toute nature aussi bien que les citoyens de la République, mais il devra obéir au gouvernement et se conformer aux lois établies pour le Souaziland.

Art. 5. — Chaque blanc de sexe masculin qui sera reconnu *bonâ fide* comme ayant sa résidence au Souaziland le 20 avril 1893 (même s'il en était temporairement absent) aura droit à tous les privilèges politiques des citoyens de la République sud-africaine, pourvu toutefois qu'il ait demandé par écrit, à un fonctionnaire que le gouvernement de la République nommera à Brenersdorp,

Digitized by Google

l'inscription de son nom sur la liste des personnes autorisées à exercer ces droits, et qu'il ait fait la preuve suffisante, par une vraie et solennelle déclaration, de sa résidence *bonâ fide* au Souaziland au jour susdit; cette déclaration devra être faite dans les six mois qui suivront la notification publique de la nomination du fonctionnaire susdit; ce fonctionnaire devra inscrire le nom sur la liste, qui comprendra les noms des citoyens de la République admis aux privilèges politiques, ainsi qu'il est dit en tête de cet article.

Les fils blancs, des personnes admises à ces privilèges, s'ils étaient nommés à la date susindiquée, auront droit aux mêmes privilèges politiques qu'ils auraient eus si leur père avait été citoyen de cette République comme y étant né, et s'ils y étaient nés eux-mêmes, ils pourront revendiquer ces droits au gouvernement de la République en les demandant par écrit dans les douze mois qui suivront leur majorité.

Toute personne admise aux droits de citoyen aura droit, tant qu'elle résidera dans le Souaziland, à prendre part aux élections avec les citoyens résidant dans un des districts du territoire de la République voisine du Souaziland; ce district sera désigné par le gouvernement de la République sud-africaine. Dans le cas où une de ces personnes viendrait habiter le territoire de la République, elle devrait être autorisée à y voter.

Art. 6. — L'égalité des droits sera maintenue dans les cours de justice entre la langue anglaise et la langue hollandaise. Cette disposition demeurera en vigueur tant que le gouvernement de la République administrera le Souaziland sous les conditions prévues par la convention ou la proclamation organique susmentionnée.

Art. 7. — Les droits de douane ne seront pas plus élevés sur aucun des articles importés au Souaziland que les droits les plus élevés établis soit dans le tarif de l'Union douanière sud-africaine, soit dans celui de la République sud-africaine.

Aucun particulier ou aucune compagnie ne pourra avoir de droits exclusifs ou des privilèges, en ce qui concerne le payement ou l'exemption des droits de douanes.

Art. 8. — Le gouvernement de la République s'engage à interdire la vente ou les dons de liqueurs dangereuses aux indigènes dans le Souaziland.

Art. 9. — Le gouvernement de la République ne pourra pas construire de chemins de fer dans les territoires situés à l'est du Souaziland à moins que le gouvernement de S. M. n'y consente.

Art. 10. — Les articles 10 et 24 de la convention de 1890 sont maintenus ainsi qu'il suit:

Le gouvernement de la République s'interdit d'étendre son territoire, de conclure des traités avec les indigènes voisins de sa frontière au nord ou au nord-ouest. Il s'engage à favoriser de son influence dans ses territoires l'établissement de l'ordre et l'installation d'un gouvernement par les soins de la *British South Africa Company* dans les limites et dans les conditions qu'indique la Charte de ladite Société.

Le gouvernement de S. M. consent à une modification du territoire de la République à l'Est; le « petit État libre » serait ainsi annexé à la République sud-africaine.

Digitized by Google

Art. 11. — Le gouvernement de S. M. se réserve le droit d'adresser des observations diplomatiques relatives aux indigènes ou aux sujets britanniques, dans le cas où les dispositions insérées dans la convention ou dans la proclamation organique, en conformité des dispositions de l'article 2 ci-dessus, ne seraient pas fidèlement observées.

IX

Bien qu'aucune clause de cet accord ne parle du chemin de fer qui doit unir le Natal aux placers du Transvaal, on sait que le prix de l'abandon du Souaziland à la République sud-africaine est le prolongement de la ligne actuellement existante. Quelques détails seuls restent à régler.

M. C. Delavaud vient de publier sur cette question si importante des chemins de fer de l'Afrique australe, dans la *Revue universelle* dirigée par notre excellent confrère le baron Hulot, un article que nous croyons devoir résumer.

Le premier chemin de fer de la colonie du Cap, de Capetown à Wellington, fut construit de 1859 à 1863. D'autres lignes secondaires furent ensuite établies.

La découverte des mines de diamants du Griqualand occidental, qui attirèrent des milliers de chercheurs, et le développement des ressources agricoles du pays, démontrèrent la nécessité de communications rapides et faciles.

Trois lignes furent entreprises : de Capetown à Kimberley; de Port-Elisabeth à Colesberg; d'East-London à Aliwal. Le point terminé de chacune d'elles était atteint en 1885; elles furent, en outre, reliées entre elles par deux embranchements : Stormberg-Middelburg, et Middelburg-De-Aar.

De Capetown à Kimberley, le trajet dure trente-deux à trente-huit heures; vingt-huit heures de Port-Elisabeth à Kimberley.

En 1873, la colonie du Cap avait 63 milles de voies ferrées; en 1880, elle en avait 882; 1,599 en 1886, 1,745 en 1890 (sans compter les lignes appartenant à des compagnies privées). Ces lignes, qui ont coûté à établir 19,321,755 liv. sterl., ont donné en 1892 des recettes de 2,248,980 liv. sterl.; les dépenses ont été de 1,370,904 : il y a donc un revenu net assez considérable; elles ont transporté, en 1892, 4,771,635 voyageurs et 637,072 tonnes de marchandises.

Digitized by Google

La colonie de Natal a, de son côté, consacré 2,775,000 liv. sterl. à la construction de ses chemins de fer : de 1876 à 1880, elle fit établir la ligne de Durban à Pietermaritzburg (72 milles), prolongée en 1886, jusqu'à Ladysmith (118 milles); deux embranchements desservent les plantations de la côte.

A mesure que les lignes destinées à emporter les productions agricoles, pastorales et minérales des colonies britanniques s'approchaient des frontières des républiques boërs, l'idée de les conduire sur le territoire de ces États et d'aller y chercher de nouveaux marchés, prenait corps. Mais les deux républiques se défiaient des commerçants et des immigrants anglais, dont l'invasion pacifique présageait la ruine de leur indépendance. Pendant plusieurs années, elles fermèrent résolument leurs frontières, même lorsque le développement de leur population, les progrès de leur production, la découverte enfin de mines d'or, leur eurent donné de nouveaux besoins et les eurent forcées de chercher des débouchés vers la mer.

Dès 1883, la République sud-africaine s'était entendue avec le Portugal pour la construction d'un chemin de fer qui, reliant la baie Delagoa aux frontières du Transvaal, eût fait de Lourenzo-Marquez le port de cet Etat. Une compagnie siégeant à Amsterdam et formée par des capitalistes hollandais aidés de quelques allemands, devait construire la ligne de Pretoria à la frontière, tandis que l'autre section, de Lourenzo-Marquez à la frontière serait construite par une société portugaise.

A la suite de difficultés, cette société qui avait fait ouvrir provisoirement la ligne jusqu'à 80 kil. 5, fut déclarée déchue le 25 juin 1889. Les questions soulevées par le décret de déchéance ont été soumises à l'arbitrage du tribunal fédéral de Berne, qui n'a pas encore prononcé son jugement.

Le gouvernement portugais a fait terminer la ligne jusqu'à Komatipoort et en continue l'exploitation en régie.

La compagnie néerlandaise a, le 20 juin dernier, inauguré jusqu'à Nelspruit (120 kilom.) la première section de la ligne de Komatipoort à Pretoria, qui sera prochainement terminée. Elle dessert déjà les riches districts de Barterton et de Zoutpausberg.

La ligne de Lourenzo-Marquez n'a en tout que 400 kilomètres; celle de Capetown à Pretoria en a 1,450, celle de Port-Elisabeth en a 100, celle de Durban en aura plus de 600.

Digitized by Google

De ces trois dernières, deux sont terminées aujourd'hui.

En 1889, le gouvernement de l'Etat d'Orange autorisa le prolongement de la ligne qui, du Cap ou Port-Elisabeth, conduit à Colesberg jusqu'à Bloemfountein. Les travaux furent terminés en 1891.

Avec l'autorisation de la République sud-africaine, qui a suivi la conclusion du traité du 30 août 1890 établissant le contrôle commun sur le Souaziland, cette ligne fut prolongée jusqu'à Johannesburg, centre du district minier, puis jusqu'à Pretoria, qui a été atteint le 1er janvier 1893.

Une ligne de pénétration partant de Port-Alfred et traversant le Pondoland a été également projetée par la colonie du Cap.

La colonie de Natal a, de son côté, prolongé sa ligne jusqu'à la frontière du Transvaal, à Charlestown ; un rameau qui va de Biggarsberg à Dundee doit être continué jusqu'à Wakkerstrons. De Charlestown, la ligne sera prolongée, sous peu, jusqu'à Pretoria.

Natal a dirigé jusqu'à Harrismith un embranchement de la ligne de Ladysmith qu'elle voudrait conduire jusqu'à Bloemfountein. L'Orange, pour lui en accorder l'autorisation, voudrait lui imposer un tracé de nature à desservir certaines régions agricoles.

La colonie du Cap a aussi prolongé dans le Bechuanaland la ligne de Kimberley.

Par suite d'un arrangement avec la compagnie de l'Afrique méridionale, la section de Kimberley à Vrybourg a été construite du 2 novembre 1889 au 3 décembre 1890 (126 milles); le gouvernement l'a achetée en 1891. Des embranchements seront sans doute conduits sur Bloemfountein et sur Johannesburg. Le trajet de Capetown à Vrybourg se fait en trente-neuf à quarante-cinq heures, dans d'excellents wagons-lits; en voiture, on va ensuite en vingt-quatre heures jusqu'à Mafeking.

La compagnie de l'Afrique méridionale s'est engagée à continuer la ligne jusqu'à Mafeking et a fait commencer les travaux en 1893. En janvier dernier, elle a obtenu du gouvernement la concession de la ligne de Mafeking à Palapye; elle constituera, en vue de la construction de cette ligne, une compagnie spéciale et recevra du gouvernement une subvention de 20,000 liv. sterl. pendant dix ans, ainsi que 6,000 milles de terrains dans le Bechuanaland britannique.

La ligne partie de Capetown serait ainsi conduite jusqu'à provi-

Digitized by Google

mité des mines d'or du Machonaland; une route unit Vrybourg à Port-Salisbury.

Mais à peine le Cap voyait-il s'ouvrir ces perspectives d'un nouveau développement commercial qu'il était menacé d'une concurrence nouvelle. Du Machonaland à Capetown, le trajet est considérable; une route bien plus courte s'ouvre vers l'est, pour conduire à la mer les produits du Machonaland : par le traité du 8 mai 1891, l'Angleterre a obtenu du Portugal le droit d'établir un chemin de fer qui, par la vallée de la Pongoué, atteindrait Port-Beira en territoire portugais. Un accord entre la compagnie de l'Afrique australe et la compagnie (portugaise) de Mozambique permit de commencer presque aussitôt les travaux de cette ligne. Une section de 75 milles jusqu'à Chesnoyo, a été ouverte le 8 octobre dernier; de là, une route conduit à Fort-Salisbury. L'achèvement de cette section réduit de 40 à 10 liv. sterl. par tonne le prix des transports.

X

Les lecteurs de la *Revue* connaissent la magnifique carte « du Haut-Niger au golfe de Guinée », dressée par le capitaine Binger. Le service géographique des colonies, que dirige M. J.-L. Deloncle, vient de publier une nouvelle édition de ce remarquable travail.

La nouvelle édition donne le résultat des explorations accomplies de 1887 à 1893 : de MM. Binger, Braulot et Marcel Monnier en 1892, d'Assinie à Kong; du commandant Monteil, de Ségou à Doré; du docteur Crozat dans le Mossi; du capitaine Ménard dans l'hinterland de la côte d'Ivoire, du capitaine Marchand dans les États de Tieba; de MM. Quiquerez, de Segonzac, Arago, Armand et de Tavernost, Pobeguin, Barral, sur la côte d'Ivoire. La marche de la colonne expéditionnaire du colonel Humbert dans les États de Samory en 1892 y a été tracée. Enfin elle est la première à donner la délimitation franco-anglaise du 12 juillet 1893, et la délimitation établie entre les possessions françaises et la République de Libéria.

L. D.

Digitized by Google

LA

THÈSE DE M. SCHIRMER SUR LE SAHARA

C'est une thèse qui représente cinq ans de travail et qui a valu à son auteur, outre le titre de docteur à l'unanimité, une chaire à la Faculté des lettres de Lyon. On voit que l'œuvre mérite attention. Ce livre, en effet, marque une date importante pour la géographie française : c'est la première description régionale méthodique et complète qui ait paru en notre langue. On ne songe pas ici à donner une analyse détaillée de ce travail, mais à montrer comment cette étude particulière a une portée très générale.

I

On sait que la géographie est, jusqu'à nos jours, dérivée de deux sources presque uniquement : d'abord l'antiquité grecque a fourni, outre des procédés exacts de cartographie, de géométrie, une masse énorme de récits mythiques mêlés d'hypothèses métaphysico-morales qui encombrent aujourd'hui encore l'esprit de nombreux géographes; ensuite la philosophie du siècle dernier a ajouté à ces notions traditionnelles une série de théories superficielles de mécanique terrestre générale et surtout l'habitude anthropomorphique de tout considérer par rapport à l'être humain, d'accorder à l'activité humaine une importance anormale et une puissance indéfinie, enfin d'envisager les hommes mêmes à un point de vue polémique, c'est-à-dire en les jugeant d'après les lois dites naturelles, lois *à priori* qui n'étaient qu'une métaphysique libérale. — Les livres de Ritter et ceux de Reclus (surtout les premiers volumes) symbolisent assez bien cet état d'âme, grâce auquel la géographie n'était qu'une description littéraire tendancieuse plaquée sur de la cartographie. La confusion encore trop fréquente de la nomenclature avec la géographie, la persistance de la notion mythique des continents, les essais de localisation actuelle des légendes d'Homère, d'Hérodote, de Diodore[2]; l'explication des déserts par l'alizé du nord-est, ou du climat de toute l'Asie par la même mousson due à un plateau central, la prédominance des souvenirs historiques au détriment de l'étude biologique de l'espèce humaine, l'exclusion

1. Henri Schirmer, *le Sahara;* thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, Paris, Hachette, 1893.
2. Les savants grecs, eux, y avaient déjà renoncé; voir les fragments d'Eratosthène et les discussions de Strabon, l. I, ch. I et II.

Digitized by Google

la géographie sociale au profit de la géographie administrative, les comparaisons purement littéraires entre la quantité de côtes ou la pureté de l'air d'un pays avec le caractère de ses habitants, l'étude presque exclusive de l'homme blanc et de ses œuvres, l'explication des différences de civilisation par la notion de race, les désirs de conquête des déserts par la culture, etc., tout cela n'est que le résultat de cet ancien régime géographique, caractérisé comme l'ancien régime politique par le respect de la tradition et la croyance à des lois *à priori*. — On sait que la géographie est devenue science du jour où les savants, et surtout les savants allemands, l'ont conçue comme l'application à la terre de toutes les lois positives. Mais on a naturellement commencé par appliquer à l'ensemble de la terre les principales lois scientifiques. De là sont nés des manuels généraux (Supan, Richthofen, Guenther, collection Ratzel) et des atlas méthodiques (Sydow-Wagner, Berghaus) dont M. Marcel Dubois a vulgarisé chez nous les procédés et les résultats.

C'est aujourd'hui seulement que l'on commence à appliquer méthodiquement les sciences à une région donnée, c'est-à-dire à étudier les formes, les complications et les variations que prennent, suivant le milieu physique, les divers phénomènes étudiés abstraitement dans le laboratoire ou les archives. Il existait déjà des travaux de ce genre, par exemple l'Autriche-Hongrie de Supan. Le livre de M. Schirmer est le premier en France qui soit non plus de l'histoire de la géographie ou de la littérature géographique ou statistique, mais de la science. Il a d'ailleurs une originalité plus grande encore. Jusqu'ici on n'a fait de descriptions scientifiques que pour des pays civilisés où les statistiques sont nombreuses et sûres; M. Schirmer s'est attaqué à un désert et il n'a eu pour statistiques que des renseignements épars dans les voyageurs ou les historiens. A ce point de vue, son livre prolonge la route déjà ouverte par les Allemands.

Il suffit maintenant de citer quelques exemples pour indiquer le procédé employé, et la manière nouvelle dont se posent ainsi les questions.

P. 62. Explication de la sécheresse du Sahara. « En été la vapeur d'eau ne manque pas jusqu'au centre du Sahara : on a trouvé au milieu du désert libyque une tension psychrométrique de 8 à 11 millimètres, autant qu'en octobre à Paris. Mais la question est de savoir si la vapeur en suspens est plus ou moins près de saturer l'air. » Cet air, étant brûlant, se dilate et ces 11 millimètres de vapeur deviennent incapables de se condenser. — P. 142. Rôle des pluies dans l'érosion. « L'eau de pluie du désert est souvent très riche en acide carbonique : elle dissout le calcaire, le sel, le gypse; en certains endroits on dirait qu'il est tombé non de l'eau, mais des acides. » Cette étude géographique amène même à découvrir des formes nouvelles de lois scientifiques connues. Ainsi, p. 116-117, l'évaporation, dans des conditions de rapidité anormale, fait naître à la surface des mares une croûte solide de sel, plus lourd pourtant que l'eau. — Le chapitre qui a trait à la flore du désert, le chapitre XVII, l'homme dans ses rapports avec le climat, sont particulièrement curieux à ce point de vue et tout à fait neufs.

Une autre conséquence de cette position nouvelle des questions est de donner au livre de M. Schirmer l'attrait d'une polémique; il n'est pas de chapitre où ne soient détruits un ou plusieurs préjugés traditionnels sur le

Digitized by Google

Sahara : les passages consacrés aux causes du désert et au peu d'importance du commerce saharien sont à lire en entier[1].

II

Voilà une des causes essentielles de l'intérêt du livre; la seconde cause, c'est qu'il est très agréable à lire. — D'abord ce livre est composé comme une dissertation littéraire. M. Schirmer semble avoir eu en vue un but surtout pratique. « Dégager les rapports de l'homme avec la terre, tel est, à notre sens, l'objet de la géographie[2]. » Il a considéré le désert comme un fait dont il fallait d'abord indiquer les causes, principales ou secondaires (ch. I à VI) avec leurs variations historiques (ch. VII) pour pouvoir en comprendre les conséquences physiques (ch. VIII à X) et surtout biologiques (ch. XI) et humaines (ch. XII à XIX). Ce plan a l'avantage de concentrer l'attention; nous en verrons les inconvénients. — De plus le livre est bien écrit, d'une langue ferme et précise, encore embarrassée parfois de certains adjectifs descriptifs, mais atteignant souvent, par la seule force de la pensée, un réel éclat. Ainsi, entre autres passages, le début du chapitre VIII. « Les montagnes sont comme des squelettes dont le soleil a mangé la chair. » — P. 30. « La cause du Sahara ne serait autre que celle qui, de Madère aux îles du Cap Vert, met une bande de ciel bleu au-dessus de l'Atlantique. » Enfin le livre est illustré; c'est, je crois, la première thèse qui ait paru ainsi ornée à la Sorbonne. Les dessins, coupes du terrain, cartes, reproductions de photographies, ne sont du reste que des preuves par l'image du fait annoncé. Un des meilleurs est page 165. « Un gour du désert libyque », avec le sable fin au pied de la falaise, les petits cailloux plus loin et au premier plan les gros blocs qui ont roulé plus avant.

III

Tel est le livre. Reste à indiquer les critiques possibles.

Je n'ai relevé que deux références inexactes, toutes deux renvoyant au livre de Lapparent. L'altitude moyenne de l'Europe est page 60 et non 64, la dépression de la mer saharienne est page 1112 et non 1279. Ce sont, du reste, de simples coquilles.

Une critique plus importante peut être tirée de la nature même des sources usitées pour la théorie climatérique exposée. Les observations sont trop disséminées à l'intérieur, les stations météorologiques trop rares et récentes à l'extérieur pour qu'une telle théorie puisse être autre chose qu'une hypothèse.

1. A propos des raisonnements très lucides de M. Schirmer sur ce dernier point, un ami de l'ingénieur Rolland, M. Fock, a fait paraître dans la *Revue générale des sciences* (oct. 1893) un article assez confus où, n'osant contester les faits économiques affirmés dans le livre de M. Schirmer, ni nier que le commerce du Sahara soit soumis aux volontés des Touareg, il fait des Azdjer des amis de la France en vertu du traité de 1862 et de l'organisation même de l'Etat (?) touareg. De telles réfutations sont une confirmation.

2. Préface, p. I.

Digitized by Google

probable. La preuve c'est que la dernière observation de M. Foureau, citée en appendice, ne concorde pas avec la théorie.

On pourrait également trouver que sur certains points l'application des sciences a été insuffisante. Ainsi les races sont examinées seulement au point de vue du teint; la mesure de quelques crânes aurait été utile. De même la géométrie zoologique est trop brève. Surtout la géographie mathématique, la géographie du Sahara est considérée comme connue et manque totalement. Enfin la géographie géologique et l'orographie sont réellement trop écourtées. M. Schirmer se borne à donner les principaux types de relief avec la nomenclature de quelques exemples, et à indiquer les lois générales de l'érosion avec référence à quelques points du désert.

Nous touchons là au principal défaut, au seul important de ce livre, à notre sens. C'est la conception même que se fait M. Schirmer du but à atteindre. Pour lui la géographie physique n'est qu'un préliminaire, au fond; il veut surtout arriver à l'homme qui occupe près de moitié de l'ouvrage. Or je ne crois pas vrai qu'un phénomène géographique ne soit intéressant que s'il a une action sur l'homme, que s'il montre « l'influence de la *nature* sur les sociétés humaines ». Je ne crois pas non plus que la géographie puisse être traitée « tantôt comme une section des lettres, tantôt comme un chaînon des sciences ». Ce sont là des restes littéraires et anthropomorphiques dont M. Schirmer s'est déjà, j'en suis sûr, débarrassé. En tout cas c'est à eux qu'il doit son seul défaut réel : une compréhension encore anthropomorphique du sujet, une composition un peu abstraite des matières.

Avoir fait un livre qui ouvre une voie nouvelle et qui n'a qu'un défaut, dû peut-être à un désir un peu exagéré de clarté dans l'exposition, c'est avoir fait une œuvre utile; et les géographes en remercieront tous M. Schirmer.

A. Thalamas.

Digitized by Google

COMMENT DOIT ÊTRE ADMINISTRÉE L'ALGÉRIE

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT[1]

Il existe deux écoles d'hommes d'État algériens. L'une ne voit dans l'Algérie que le prolongement ultra-méditerranéen de la France : aussi a-t-elle toujours à la bouche le grand mot d' « assimilation ». Cette expression d'ailleurs ne marque pas une tendance générale à fondre ensemble progressivement des éléments hétérogènes; elle implique l'unification impérative, immédiate, instantanée. A son avis, de vigoureux décrets suffiraient à cette tâche. Aussi veut-elle gouverner de Paris l'Algérie entière. Les « rattachements » ont été le dernier mot de cette méthode anti-géographique et anti-ethnographique. L'autre école tient compte des distances, de la configuration du sol, du climat, des races et de leurs aptitudes, nées des conditions mêmes de la vie sur un sol déterminé. C'est à cette dernière, et nous ne saurions trop l'en féliciter, qu'appartient M. Vignon. Il nous semble avoir, dans son livre Ier, étudié à fond les « données du problème algérien » : chapitre Ier, *la Conquête;* chapitre II, *la Terre et ses habitants;* chapitre III, *la Religion musulmane.* Il est encore mieux lesté pour son livre II, « la Colonisation française » : chapitre Ier, *Difficultés que rencontre la colonisation;* chapitre II, *la Colonisation;* chapitre III, *le Régime des terres;* chapitre IV, *le Peuplement;* chapitre V, *Aspect général du pays; les villages; les colons;* chapitre VI, *les Cultures; les Richesses de la colonie;* chapitre VII, *le Régime des douanes et le mouvement commercial;* chapitre VIII, *les Travaux publics;* chapitres IX, *les Institutions de crédit;* chapitre X, *le Budget de la colonie.* Tout ce second livre est excellent et le cède à peine au troisième livre, « la Question indigène », qui est le plus développé, le plus fouillé, avec ses deux grands chapitres comportant chacun plusieurs subdivisions; I. *Politique suivie à l'égard des indigènes; la société indigène après soixante ans d'occupation.* II. *Politique à suivre à l'égard des indigènes.* Les *Conclusions* résument l'enseignement du savant professeur de l'École coloniale de Paris.

Nous croyons être utile à la cause de la « politique coloniale par la géographie » — la seule politique coloniale qui ait des yeux et des oreilles — en faisant méthodiquement quelques extraits de ce volume dont la lecture ne saurait être trop recommandée.

Non seulement l'Algérie, prise en bloc, ne ressemble pas à la France, mais les différentes régions qui la composent offrent de grands contrastes. Elle est *sui ipsius dissimilis.* On n'y rencontre pas les transitions ménagées que caractérisent notre patrie.

1. *La France en Algérie,* par Louis Vignon, avec six cartes en noir dans le texte. Paris, librairie Hachette, 1893.

Digitized by Google

« La superficie totale de l'Algérie est d'environ 480 mille kilomètres carrés. Le Tell, sur ce chiffre, en prend 136 mille seulement; les hauts plateaux, 88 mille; le désert, 255 mille, plus de la moitié. Le littoral, en grande partie montueux, se développe en face des côtes d'Espagne et de France sur une étendue de 1,100 kilomètres.

« L'Algérie est un pays à régions bien tranchées. Dans le Tell nous avons rencontré la vigne, les céréales, l'olivier, l'oranger; sur les hauts plateaux, les céréales, l'alfa, les troupeaux; dans le Sahara, nous trouvons, avec quelques arbres fruitiers, quelques céréales et les troupeaux qui y séjournent l'hiver, un arbre qui est l'unique richesse des *ksour* et des oasis, la vie de leurs habitants : le palmier dattier. Les Sahariens achètent avec ses fruits le blé nécessaire à leur nourriture. Les ksour du Sud-Oranais sont riches en palmiers; Ghardaya, dans le Mzab, est une des palmeraies les plus considérables de notre colonie; El Ouad, capitale du Souf algérien, a une importance égale à celle de Ghardaya; mais c'est le sud de la province de Constantine qui est par excellence le pays du palmier dattier. La région du Ziban, dont la capitale est Biskra, la plaine de l'Oued-Rir, qui s'étend des bords du chott Melrir jusqu'à Tougourt, enfin la région de Ouargla, parcourue par des eaux souterraines, vivifiées de distance en distance par des puits artésiens, ont en trente-cinq ans quintuplé, peut-être sextuplé de richesse. »

L'Algérie différant profondément de la France au point de vue de la nature, doit différer au point de vue de l'homme. C'est ce qu'ont absolument méconnu les partisans de la « francisation des Kabyles ».

« Franciser » les Kabyles et, par suite, « franciser » les Arabes, ce sont là de profondes et dangereuses illusions. Les Kabyles ne sont point aptes à tenir le rôle qu'on veut leur confier. S'il convient de maintenir les distinctions très nettement relevées entre Arabes et Kabyles, si le Kabyle a sur l'Arabe une supériorité marquée, il y a, contrairement à l'opinion que nous combattons, fort peu de traits communs entre le Kabyle et le paysan français, tandis qu'il y a des différences très profondes. »

Que peut être l'Algérie aux mains des Français, étant données la nature algérienne et la race française ?

« La terre d'Alger, marquée, en tant que colonie de peuplement, « d'un vice originel », l'occupation du sol, — est *une colonie mixte de peuplement et d'exploitation*. C'est une colonie de peuplement, parce que la région du Tell, salubre, fertile, insuffisamment peuplée, insuffisamment cultivée par les indigènes, peut recevoir plusieurs millions de cultivateurs européens; — c'est une colonie d'exploitation, d'abord parce que dans l'ensemble du pays les indigènes sont les auxiliaires indispensables des Européens, ensuite parce que dans la majeure partie des hauts plateaux et dans le Sahara entier les conditions climatériques ne permettront jamais l'établissement d'une nombreuse population française; là un petit nombre de colons constitue toujours l' « élément directeur » ou « exploitant » des tribus africaines. »

Nous recommandons les pages où (*passim*) M. Vignon montre les conditions différentes de la colonisation en Australie, dans l'Inde, et en Algérie. Il y a là un sens des nuances géographiques et ethnographiques que nous avons rarement rencontré à ce degré dans les œuvres analogues.

Digitized by Google

M. Vignon a étudié la colonisation française en Algérie, colonisation officielle, colonisation libre et colonisation militaire, colonisation directe et colonisation concessionnaire, colonisation urbaine et colonisation agricole.

« Les tableaux statistiques témoignent que, depuis 1830, la population française, comme d'ailleurs la population européenne, n'a cessé de croître dans l'ancienne régence d'Alger, En 1833 on y comptait 3,178 Français et 4 334 étrangers européens ; en 1891, on vient d'y recenser 260,362 Français et 219,920 étrangers européens » Mais M. Vignon, commentant et analysant ces chiffres, dit fort bien :

« A côté des « colons officiels » et des « colons libres » qui peuplent l'Algérie sont de nombreux fonctionnaires de tout ordre, payés sur le budget de l'État des départements et des communes : — administrateurs, magistrats, membres de l'enseignement, agents de service des travaux publics, des forêts, des finances, des postes, des télégraphes, etc. Ils représentent, avec leurs familles, un groupe de plus de 51,473 personnes. Après les fonctionnaires, il convient de compter les employés des chemins de fer. Les compagnies, en effet, ne cessent de faire appel chaque année à la garantie d'intérêts de l'État pour des sommes considérables, sans l'appoint desquelles elles ne pourraient vivre, il faut considérer leurs agents non comme des colons, mais comme de véritables fonctionnaires ; c'est un second groupe de 10,052 personnes. 51,000 fonctionnaires et 10,000 employés-fonctionnaires donnent 61,000 individus non colons, entretenus directement ou indirectement sur la terre d'Afrique par les contribuables. Que reste-t-il, après un pareil calcul, de la « supériorité numérique » de 40,000 unités accusée par le recensement de 1891 ? Encore ne disons-nous rien ici du clergé, des congrégations, des pensionnés et retraités de l'État, qui représentent environ 20,000 personnes. Nous ne demandons pas non plus combien un corps d'occupation de 50,000 hommes fait vivre d'hôteliers, de cafetiers, de « marchands de goutte » sur un personnel de 37,586 personnes[1] Cesserons-nous d' « éplucher » les chiffres ? Admettons-nous sans discuter que l'élément français a la supériorité sur l'élément étranger ? Alors nous devrons reconnaître — et c'est là un dernier trait à noter — que cette majorité n'est pas également répartie dans les trois provinces. Dans celle d'Oran, les étrangers sont plus nombreux que les Français : 110,000 contre 79,000. Les Espagnols l'emportent sur nos compatriotes. — Enfin il convient de remarquer que si les vrais colons français ne sont pas en réalité plus nombreux que les colons étrangers, ils sont de beaucoup les plus riches. L'argent qui est dans la colonie est de l'argent français, apporté par des Français... Les Français d'Algérie se croisent avec les étrangers. Les mariages mixtes, qui sont peu fréquents et presque exceptionnels dans un pays européen, sont au contraire un fait courant et normal dans la colonie. De 1881 à 1891, on a relevé, à côté de 16,338 mariages entre Français et Françaises, 4,050 mariages entre Français et étrangères, et 1,494 entre étrangers et Françaises. Ces mariages mixtes ne sont point à regretter, bien au contraire : en s'alliant avec les Espagnols, les Ita-

1. Déduction faite, bien entendu, de l'armée d'occupation, de la légion étrangère et de la population dite en « bloc » (collèges, prisons, etc.), qui représente environ de 63 à 68,000 personnes.

Digitized by Google

liens, les Maltais, la race française, si elle perd de sa pureté, accroît sa force de résistance au climat ».

Nous attirons également l'attention sur le passage qui suit :

« Au 1er janvier 1892, le « territoire civil » comprenait : 1° 251 communes de plein exercice, d'une superficie totale de 2,370,358 hectares, peuplées de 284,595 Français, 199,283 étrangers, 759,935 indigènes sujets français et 13,648 Marocains et Tunisiens; 2° 73 communes mixtes, d'une superficie totale de 10,484,695 hectares, peuplées de 27,302 Français, 14,648 étrangers, 2,321,297 indigènes sujets français et 2,887 Marocains et Tunisiens. A la même date, le « territoire de commandement » comprenait : 17 communes mixtes et indigènes, d'une superficie totale de 35,028,491 hectares (non compris la superficie des terrains de parcours des tribus du sud de l'Algérie), peuplées de 3,234 Français, 1,862 étrangers, 481,455 indigènes sujets français, 841 Marocains et Tunisiens. »

Parmi les améliorations à introduire, M. Vignon signale celles concernant la justice et l'administration.

« Il est temps que le ministère de la justice exige de tous les magistrats d'Algérie la connaissance de la langue arabe ou de la langue berbère. Elle est indispensable aux juges de première instance, aux conseillers, aux membres du parquet; ils doivent parler couramment la langue vulgaire, pouvoir s'entretenir et pouvoir lire les pièces sans le secours d'aucun interprète ni traducteur. Un simple licencié en droit ne saurait faire un bon magistrat algérien : il convient donc de recruter une magistrature spéciale pour notre colonie. Les candidats auront à satisfaire à des examens témoignant de leur connaissance des mœurs, des coutumes, du droit et surtout de la langue. »

« Ce que nous avons dit à propos de la magistrature algérienne, nous devons, hélas ! le répéter à propos des administrateurs. Jamais la France, depuis qu'elle est en Algérie, ne s'est souciée d'organiser un corps de fonctionnaires algériens. Dire que ces administrateurs ont été pris au hasard, ce serait trop, mais il est certain que leur recrutement n'est pas enfermé dans des règles assez précises, que l'on n'exige pas suffisamment des candidats. Il faut, en Algérie, des hommes de premier ordre, et, pour les avoir, deux choses sont nécessaires. Il convient d'abord d'instituer une école, non à Alger, mais à Paris, où des cours spéciaux seront faits pour apprendre aux futurs fonctionnaires tout ce qu'ils doivent savoir et surtout la langue arabe et la langue berbère. Une école coloniale existe à Paris, qui forme des fonctionnaires pour toutes nos colonies, l'Algérie exceptée. Il serait possible d'y créer dès demain une « section algérienne » ; il suffirait que le gouvernement le voulût. »

Fait à noter : sur 199 administrateurs et adjoints, 16 seulement touchent la prime allouée aux fonctionnaires pour le brevet ou le certificat de langue arabe ou kabyle.

A méditer la constatation suivante :

« En soixante et un ans, de 1830 à 1891, il a été dépensé en Algérie, pour tous les services civils et militaires, une somme de 5,347,678,562 francs. Les dépenses du ministère de la guerre entrant dans ce total pour 3,567,562,377 francs, il en résulte que l'administration, la colonisation, les travaux publics, l'ensemble des services civils en un mot, a coûté 1,780,115,185 francs. Pendant la même pé-

Digitized by Google

riode les recettes ordinaires ou extraordinaires du Trésor en Algérie, se sont élevées à 1,398,281,443 francs. »

Que l'on compare le peu que nous a coûté l'établissement de notre protectorat en Tunisie. M. Vignon observe avec à propos :

« En Algérie, les événements, la force des choses, c'est-à-dire la précipitation avec laquelle nous avons fait embarquer les Turcs, les difficultés et les lenteurs de la conquête, les insurrections, les vices certains du gouvernement des grands chefs, auquel on a dû renoncer, font qu'il ne peut y avoir malheureusement aucun intermédiaire entre les indigènes et nous. »

La colonisation française et européenne d'une part, la question indigène de l'autre, voilà les problèmes à étudier et à résoudre.

Elles ne peuvent être étudiées et résolues que sur place, c'est-à-dire en Algérie.

Il ne faut ni ministre de l'Algérie, qui, résidant à Paris, verrait les choses de loin, et qui d'ailleurs, appelé au pouvoir et renversé par les jeux de la politique, brillerait neuf fois sur dix par son incompétence; ni, comme dans l'état actuel, rattachement des services administratifs de l'Algérie aux divers ministères de la métropole, qui est le pire de tous les systèmes, comme on l'a vu au début.

« A Alger, écrit M. Vignon, il faut un gouverneur ayant de larges pouvoirs, avec une responsabilité propre, et non un préfet de première classe sans véritables attributions, sans responsabilité réelle... Le gouverneur aura le gouvernement et la haute administration; ce sont les termes du décret de 1860: il ne faut pas hésiter à les reprendre. Les préfets et les sous-préfets des départements algériens seront nommés par le Président de la République sur la proposition du ministre de l'intérieur, mais après avis préalable du gouverneur. Les généraux de division, administrateurs des territoires militaires, ne pourront, eux aussi, être nommés qu'après l'avis préalable du gouverneur; comme les préfets, ils seront sous ses ordres. Il résultera de ces dispositions essentielles qu'il n'y aura plus en Algérie qu'un seul pouvoir et non trois ou quatre comme aujourd'hui. » Ce point n'est pas le seul.

Avant de clore ce compte rendu, nous extrayons, *passim*, du livre analysé ici quelques faits capitaux, trop souvent méconnus :

« Les Musulmans ne cessent pas de croire et de pratiquer, dans un temps où chez nous les croyances disparaissent. »

« Point de kalife, point de cheik ul-islam en Algérie, dont le chef religieux est, par conséquent, extérieur, hors de notre atteinte. »

« Les Kabyles ne sont pas moins musulmans que les Arabes. »

« Il faut dans les écoles françaises de l'Algérie enseigner aux jeunes indigènes la géographie de l'Algérie plutôt que celle de la France. »

« Le colon ne vient pas encore à l'indigène; il n'existe encore entre les deux aucune idée commune, aucune sympathie, aucune bienveillance. »

« Chez les Arabes, l'individu n'existe pas, mais seulement une personne morale, le village, la ferka, la tribu. »

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

VOYAGE EN ORIENT

DE SON ALTESSE IMPÉRIALE LE CÉSARÉVITCH

GRÈCE — ÉGYPTE — INDE (1890-1891)

PAR

Le Prince E.-E. OUKHTOMSKY [1]

Les ouvrages français sur la Russie — j'entends les plus récents et les plus autorisés — sont actuellement dans toutes les mains françaises. Qu'il nous suffise de citer l'*Histoire de la Russie*, par M. A. Rambaud, *l'Empire des Tsars*, de M. Anatole Leroy-Beaulieu, les *Études slaves* de M. Louis Leger.

Mais on a voulu s'éclairer d'une manière positive sur les forces actuelles, de terre et de mer, de la Russie.

C'est la *Revue de Géographie* qui, la première parmi les recueils français, a, dès le mois de mai 1891, renseigné avec précision ses lecteurs sur la *Répartition des troupes russes en temps de paix*. L'article de M. P. Camena d'Almeida sur ce sujet est antérieur de trois mois à la visite de Cronstadt.

Dès que les fêtes de Toulon et de Paris ont été annoncées, M. Alfred Rambaud publiait, dans la *Revue Bleue* (n° du 7 octobre 1893), une forte étude sur l'*Armée du Tsar Alexandre III en* 1893. Puis il entreprenait une série d'articles sur *les Fastes de la flotte russe* (n°s des 21, 28 octobre, 11 novembre). *les Russes à Paris; la Visite de Pierre le Grand en* 1717, du même écrivain (n° du 14 octobre), ont complété cette intéressante série.

En même temps, achevait de s'imprimer, le 13 octobre 1893, jour de l'arrivée de l'amiral Avellan à Toulon, la traduction du *Voyage de S. A. I. le Césarévitch en Orient* (1890-1891), ouvrage de l'un de ses nobles compagnons, le prince Oukhtomsky. Le traducteur est M. Louis Leger, professeur de langues d'origine slave au Collège de France. M. A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, y a joint une très remarquable préface. Ai-je besoin de dire que l'entreprise comme l'exécution de ce volume font grand honneur à la librairie Charles Delagrave?

C'est un voyage lointain, c'est un voyage maritime que le Césarévitch a fait. Il a navigué successivement dans la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien, l'océan Pacifique. Après avoir visité l'Égypte, l'Inde, la Chine et le Japon, il devait accomplir sur terre un voyage non moins important, non moins nouveau pour un futur tsar, la traversée en traîneau de la Sibérie.

Tenons-nous-en à la partie maritime. Aussi bien, l'ouvrage du prince Oukhtomsky ne nous conduit pas, pour le moment, au delà de l'Hindoustan.

Il ne peut s'agir ici, on le comprendra facilement, d'analyser chapitre par chapitre ce magnifique volume, enrichi de gravures, toutes de provenance

1. Librairie Charles Delagrave, 1893.

Digitized by Google

S. A. LE CÉSARÉVITCH ET SA SUITE

1 Le prince Kotchoubey 2 Le prince Bariatinsky 3 Le prince Oukhtomsky 4 Le Césarévitch. 5 Le prince Obolensky 6 Le capitaine Volkov.

Digitized by Google

LA FRÉGATE « SOUVENIR-DE-L'AZOV ».

Digitized by Google

russe. Tâche superflue, d'ailleurs, puisque, au plus tard lors des étrennes de janvier 1894, auxquelles nous touchons, il sera entre toutes les mains.

C'est sur le Césarévitch lui-même et sur ses vaisseaux que nous concentrons notre attention.

« Les frégates *le Souvenir-de-l'Azov* et *Vladimir-Monomaque* et la canonnière *Zaporojets* constituent la division de l'amiral Basarguine. »

Disons tout de suite que *le Souvenir-de-l'Azov* (*Pamiat-Azowa*) est ce vaisseau qui, visité par le Tsar en rade de Copenhague, a fait partie de l'escadre russe venue récemment à Toulon. C'est à son bord que Son Altesse le grand-duc héritier devait résider avec son frère le grand-duc Georges de Russie et son cousin le prince Georges de Grèce. Il était alors commandé par M. N. Lomen; il avait pour commandant en second M. O.-A. Enqvist.

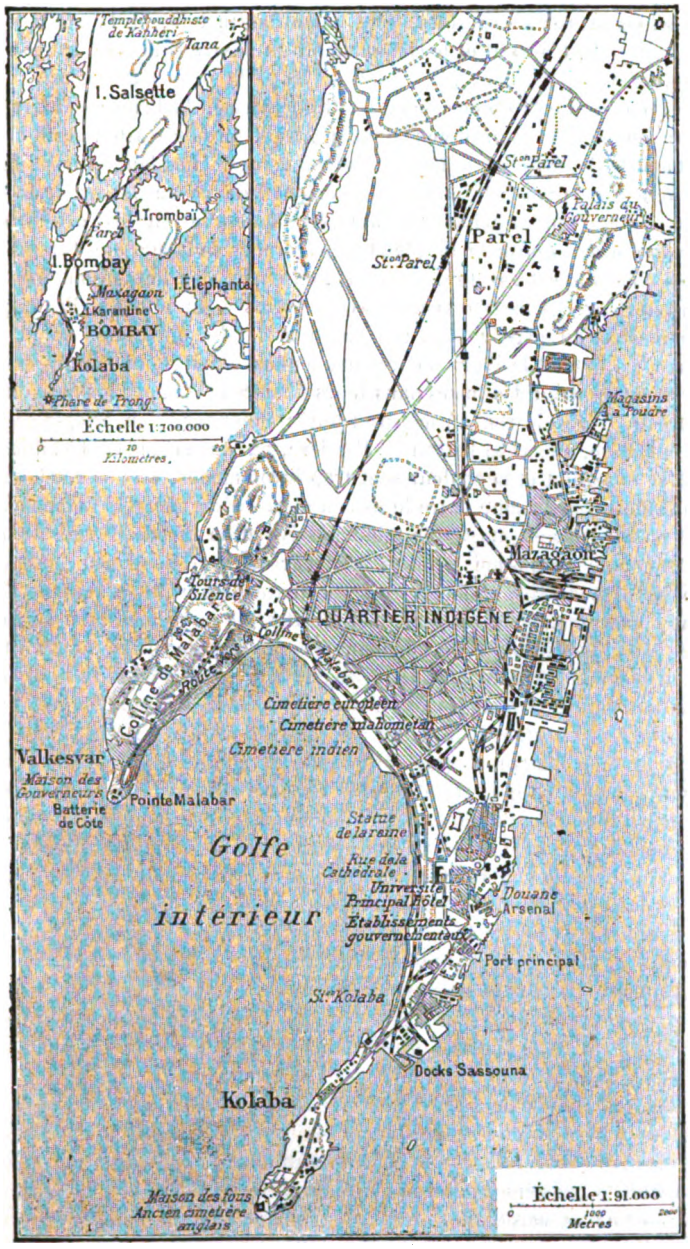
Laissons la parole au prince Oukhtomsky :

« De tous les navires de la flotte russe, le nôtre est celui qui rappelle les plus glorieux souvenirs. Dès que nous avons mis les pieds sur le pont de notre majestueuse frégate, nous avons dû nous intéresser à son histoire. Nous nous sommes pénétrés des sentiments qui inspiraient nos marins, justement fiers de voir flotter sur leur vaisseau le pavillon de Saint-Georges acquis au prix du sang de leurs aînés. Ce qui nous frappe tout d'abord, dans la salle à manger de Son Altesse, c'est un tableau représentant la bataille de Navarin, où le douzième équipage de la marine impériale se couvrit de gloire. Le 26 mai 1827 fut lancé à Arkhangelsk le navire *Azov;* l'année suivante il fit partie de l'escadre de l'amiral adjudant-général Sieniavine, qui arbora sur lui son pavillon; il sortit du port de Cronstadt le 21 mai 1827... L'escadre, sous le commandement du contre-amiral L.-P. Heyden, se rendit dans la Méditerranée. L'amiral avait arboré son pavillon à bord de l'*Azov*... A Navarin, l'artillerie de l'*Azov* fit des merveilles. Il fit couler à fond deux grandes frégates et une corvette, obligea un vaisseau de quatre-vingts canons à échouer, et le fit sauter, et enfin, ce qui lui fait le plus d'honneur, il détruisit la frégate qui portait le pavillon du commandant en chef de la flotte turque. Parmi les vaisseaux russes, c'est l'*Azov* qui souffrit le plus du feu de l'ennemi. Il eut le plus grand nombre de tués et de blessés, et fut particulièrement atteint dans sa mâture et dans son gréement. Ses mâts furent tellement dégradés qu'ils étaient à peine en état de porter les voiles. Il avait reçu cent cinquante-trois boulets, dont sept au-dessous de la ligne de flottaison.

« L'*Azov* fut mis hors de service peu de temps après Navarin, et ses successeurs, en souvenir de ses brillants exploits, furent appelés le *Souvenir-de-l'Azov*. Deux navires de ce nom furent lancés en 1831 et 1848 à Arkhangelsk. Tous deux portèrent le pavillon de Saint-Georges. Enfin, le 23 janvier 1886, l'empereur ordonna de donner ce nom fameux à une frégate à demi cuirassée (du type du navire de guerre *Cécile*) qui était en construction à Pétersbourg, et de l'inscrire sur le contrôle de la flotte Baltique. Ce sixième *Azov* (celui de Navarin était le troisième, précédé qu'il avait été de deux homonymes, sous Anne Ivanovna et sous Catherine II). Ce sixième *Azov* fut lancé en présence de Leurs Majestés, le 20 mai 1888. »

C'est à Trieste que le Césarévitch s'embarqua. Les deux navires de l'escorte prirent place en arrière, l'un à droite, l'autre à gauche du *Souvenir-de-l'Azov*. Voici comment se passaient les journées :

Digitized by Google



PLAN DE BOMBAY.

Digitized by Google

« Son Altesse le Césarévitch réunit au thé, dans la salle à manger particulière, les personnes de sa suite. Elle passe habituellement la matinée dans leur compagnie. L'amiral et le commandant du navire sont à sa droite et à sa gauche. En face d'Elle, à l'autre bout, est assis le prince Bariatinsky. D'excellents portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, du Prince héritier et de Son Altesse le grand amiral Monseigneur Alexis Alexandrovitch et un tableau de la bataille de Navarin, ornent la salle à manger. Pendant le repas la musique joue sur le pont; le punka, doucement balancé au-dessus de la table, répand une agréable fraicheur. Le bien-être qu'éprouvent les convives leur fait encore mieux apprécier le splendide panorama de la mer, les teintes changeantes dont elle est revêtue. La nuit, l'obscurité des flots prend un caractère mystérieux. La frégate semble avoir des ailes. Et nous qu'elle emporte, nous jouissons du plaisir de la conversation, tandis qu'au-dessous de nous, au carré, on entend les voix sonores des jeunes officiers, et que les matelots dorment du sommeil des justes dans leurs hamacs bercés par les flots du lointain Océan. Après le thé du matin et après déjeuner, Son Altesse se retire dans sa cabine, ou sur le balcon de l'arrière, où des sièges confortables sont installés. Si le vent et la chaleur sont trop incommodes, Elle se rend dans la petite biblothèque établie entre le balcon et la salle à manger. Cette pièce est meublée de divans étroits, d'une table massive et de rayons chargés de livres. Son Altesse le grand-duc Georges Alexandrovitch et le prince Georges de Grèce font leur service d'officier avec les lieutenants et les enseignes. Ils occupent près du carré des cabines assez étroites. Le carré communique par une échelle avec la bibliothèque. Pendant les heures de loisir, Leurs Altesses montent par cette échelle chez le Césarévitch. C'est d'ailleurs le seul moyen de communication commode que nous ayons entre les deux étages. Un peu avant le dîner, on apporte à goûter à l'auguste voyageur la soupe des matelots. Le premier maître d'équipage assiste à la dégustation. Son Altesse invite tour à tour à dîner à sa table trois officiers du bord. Le prince Georges et le prince royal de Grèce dînent et déjeunent généralement au carré des officiers et ne s'asseoient à la table du grand-duc héritier que lorsque revient leur tour d'invitation. Depuis une heure jusqu'au moment où l'on amène le pavillon nous passons notre temps à lire, à écrire, à causer. Les jours s'écoulent avec une fiévreuse rapidité. Nous voudrions les prolonger pour nous reposer et nous préparer à l'étude de l'Inde. Son Altesse le Césarévitch passe généralement les soirées au carré des officiers; les entretiens joyeux d'une jeunesse enthousiaste s'y prolongent souvent fort avant dans la nuit. »

Les chapitres, tous pleins d'intérêt, tous illustrés de gravures, s'enchaînent de la façon suivante :

De Gatchina à Trieste. — de Trieste à Patras. — *Olympie*. — Athènes. — En Égypte. — Le Caire et ses environs. — La haute Égypte. — *Thèbes*. — Memphis et ses cataractes. — Suez et la mer Rouge. — Aden. — *Bombay et Elephanta*. — Au pays du Nizam. — Ellora. — Ahmedabad. — Djodpour et Ajmir. — Jaypour et Alwar. — Delhi. — *Du Pendjab au Gange*.

Nous extriarons un passage concernant Bombay :

« Bombay est aujourd'hui la première ville commerciale de l'Inde. Son mouvement d'affaires annuel est d'environ deux milliards. Pendant longtemps cette ville a été relativement peu importante; ce que les anciens princes du

Digitized by Google

pays appréciaient surtout, c'était son heureuse situation au bord de la mer et l'abondance de ses palmiers. Au XIVe siècle, un moine français, Odoric, l'un des émules de Marco-Polo, s'efforça de prêcher le christianisme dans cette contrée. Cette religion y avait pénétré dans le XIIe siècle de notre ère. Dans la première moitié du XVIe siècle, les Portugais commencèrent à s'établir sur le littoral. Ils élevèrent des chapelles sur les hauteurs et tracèrent des chemins pour les pèlerins. A défaut de verre, ils mettaient aux fenêtres des fragments de coquillages transparents. L'endroit où s'élève aujourd'hui la ville s'appelait en portugais *Ilha da boa vida*. Son nom actuel est d'origine mahratte et vient d'un temple de la déesse Mumbay (du sanskrit Mahima, la grande mère, l'épouse de Siva). Les indigènes prononcent Mambé ou Bambé. Cette dénomination n'a rien de commun avec le portugais Boa-Bahia (le bon port). Au XVIIe siècle, les Anglais s'efforcent de s'emparer de Bombay. Catherine de Portugal l'apporte en dot au roi Charles II. A ce moment la ville comptait environ 10,000 habitants. C'étaient des pêcheurs ou des aventuriers. Peu de temps après le choléra en enleva la plus grande partie. Les Mahrattes occupent l'île de Kolaba et pendant près d'un siècle menacent l'entrée du port. Les Hollandais le convoitent également. La flottille du Grand Mogol, commandée par un navire abyssin, s'en empare pour quelques mois ; la factorerie européenne est sauvée à grand'peine. La situation des Portugais empire de jour en jour ; en 1662, leur vice-roi en personne cède la ville à l'Angleterre, représentée par le comte de Marlborough. Cette expédition coûta fort cher à la Grande-Bretagne ; les quatre cinquièmes des équipages succombèrent à la rigueur du climat. Mais l'occupation de Bombay était très onéreuse ; le gouvernement céda la ville à la Compagnie des Indes... La compagnie anglaise suivit une politique fort habile vis-à-vis des indigènes. Les Portugais fanatiques n'avaient songé qu'à propager le christianisme parmi eux. Les Anglais firent preuve d'une grande tolérance ; ils laissèrent à leurs sujets la plus large autonomie et se gardèrent de les accabler d'impôts. Bombay devint bientôt le centre administratif des possessions anglaises ; elle fit une terrible concurrence au commerce du Grand Mogol et même au roi de Siam. Cependant la Compagnie des Indes, dont le siège était à Londres, s'occupait peu de fortifier la ville ou d'y payer des mercenaires. Si la ville s'est développée, si elle est devenue l'une des plus importantes cités du monde britannique, elle le doit au patriotisme, à l'énergie d'un certain nombre de chercheurs de fortune et d'aventuriers. A la fin du XVIIe siècle le gouverneur le plus remarquable fut un huguenot réfugié, Augier. Malgré son puritanisme il traita les indigènes avec une grande humanité et montra plus de respect pour la liberté de conscience qu'on ne le faisait alors en Angleterre. Rappelons à ce propos que la Russie moscovite, en Orient, avait sagement adopté le principe de ne point toucher à la religion des indigènes. Elle compte, comme on sait, parmi ses sujets des Mongols bouddhistes dont les dogmes sont originaires de l'Inde. »

Une large compréhension des hommes et des choses : voilà ce qui caractérise éminemment le livre du prince Oukhtomsky, qui ne parle pas seulement en son nom, mais au nom du Césarévitch et de tous ses compagnons de voyage.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

DE LA

SOCIÉTÉ DE TOPOGRAPHIE DE FRANCE

DANS LE GRAND AMPHITHÉATRE DE LA SORBONNE

Le 19 novembre 1893

A côté de M. Foncin, inspecteur général de l'Instruction publique, qui présidait comme délégué spécial de M. Poincaré, ministre de l'Instruction publique, avaient pris place MM. le général Tricoche, président de la Société, Ludovic Drapeyron, secrétaire général, Tisserand, de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire, Levasseur, de l'Académie des sciences morales et politiques, le général Vénukoff, ancien secrétaire général de la Société impériale russe de Géographie de Saint-Pétersbourg, Anthoine, délégué du président du Conseil, ministre de l'Intérieur, Deloncle, délégué du sous-secrétaire d'État des colonies, des délégués des ministres de la Guerre, de la Marine et du Commerce, de MM. Muzet, vice-président du Conseil municipal de Paris, Chovet, sénateur de l'Oise, maire de Compiègne, Fortin, maire de Clermont-en-Beauvaisis, Mlle Kleinhans, etc. L'École polytechnique et l'École de Saint-Cyr avaient envoyé de nombreuses et brillantes délégations.

S'étaient excusés par lettre : MM. de Vuillefroy-Cassini, maire de Thury, le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des arts et métiers, Mannoir, secrétaire général de la Société de Géographie, Pouillet, bibliothécaire de la ville de Clermont-en-Beauvaisis.

La musique du 131e régiment d'infanterie, sous la direction de son chef, M. Schwartz, prêtait à cette solennité un concours qui a été vivement et unanimement apprécié.

M. Foncin, au nom du ministre de l'Instruction publique, a ouvert la séance en exprimant en termes aussi chaleureux qu'éloquents ses cordiales sympathies pour le Président, le Secrétaire général, le Conseil et la Société tout entière.

M. le général Tricoche lui a souhaité en ces termes la bienvenue :

« Je ne puis me dispenser de répondre aux paroles bienveillantes de notre éminent président et de l'en remercier en lui disant tout le prix que j'attache à des éloges venus d'une telle source. A mon tour, je me félicite que le ministre, retenu par de graves devoirs, ait fait choix pour le représenter à cette solennité et la présider à sa place d'une personnalité aussi considérable, d'une

Digitized by Google

si grande autorité scientifique, d'un homme qui a rendu de si éminents services à l'enseignement et dont le nom est universellement connu et respecté. Nous remercions très vivement M. le ministre. »

Il a ensuite passé au compte des travaux de l'année.

« L'année 1893, a-t-il dit, comptera parmi les mieux remplies pour la Société de Topographie de France.

« Je dois tout d'abord citer son exposition au palais de l'Industrie, si bien organisée par nos collègues MM. Guyot, Perrin et Rahir, encore ouverte au public, et où les progrès récemment accomplis par notre association se manifestent d'une façon si évidente. Les travaux de nos collaborateurs, de nos professeurs et de leurs élèves y sont à la fois nombreux et dignes de tous éloges.

« M. le général Vénukoff, notre grand lauréat de l'année 1884, ancien secrétaire général de la Société impériale de Géographie de Saint-Pétersbourg, qui est pour nous un ami et un bienfaiteur, car il enrichit sans cesse notre bibliothèque des œuvres les plus recherchées de la cartographie russe, disait, le jour de l'inauguration, qu'il ne manquait plus à la Société de Topographie de France, parvenue à sa dix-huitième année d'existence, que d'être reconnue d'utilité publique.

« Si la modicité de la cotisation annuelle de ses membres et l'emploi intégral de son budget au profit de ses œuvres scolaires ne lui ont pas permis encore de réunir les dix mille francs d'avoir effectif nécessaires à cette reconnaissance, il est bon que de généreux donateurs sachent quel honneur ils peuvent procurer immédiatement à une association toute patriotique.

« Le bon vouloir du gouvernement, certes, ne nous fait pas défaut ! Je n'en veux pour preuve que les lettres, si encourageantes, que nous ont adressées récemment MM. les ministres de l'Instruction publique et de l'Agriculture en nous accordant des subventions.

« Le Conseil municipal de Paris, notre appui le plus constant, sait aussi apprécier notre dévouement à la jeunesse parisienne.

« Notre Société se devait, comme association scientifique, de célébrer, à Paris même, le centenaire du retour de Christophe Colomb. A cette fête, qui a eu lieu le 15 avril dernier, à la mairie du Panthéon, sous la présidence de M. Drapeyron, notre secrétaire général, ont assisté les délégués officiels de l'Italie, de l'Espagne et de la Colombie. MM. Coello, président de la Société de Géographie de Madrid, le ministre Mallarino, le consul comte Lucchesi-Palli, étaient présents, ainsi que l'explorateur français de la Colombie, M. le vicomte de Brettes.

« La conférence, les paroles de ces dignes raprésentants des nations néolatines, ont eu à l'étranger un écho très flatteur pour notre association. Les municipalités de Gênes et de Barcelone nous ont adressé des lettres de remerciements qui ont été déposées dans nos archives.

« A l'Exposition universelle de Chicago, dans ce nouveau monde fêté par nous, le *Bulletin de la Société de Topographie*, figurait dans la section française, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Nous avons été représentés par M. Georges Tricoche, dont les impressions de voyage viennent de paraître dans la *Revue de Géographie*.

« Au Congrès annuel des sociétés savantes, tenu à la Sorbonne, M. Drapey-

Digitized by Google

ron a communiqué une étude fort développée sur la méthode géologique et la méthode topographique en géographie; M. le capitaine Colette a présenté des vues aussi justes qu'élevées sur l'interprétation géographique de l'histoire.

« Le Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences a entendu de M. Drapeyron : *Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire de Suisse;* de M. Henri Dupont un travail des plus complets sur la Loire.

« Ces deux communications avaient été élaborées dans la section de géographie appliquée à l'étude de l'histoire, présidée par notre secrétaire général, laquelle renouvelle l'histoire par la géographie, et dont les historiens érudits, s'ils ne veulent pas se noyer dans les détails, les historiens philosophes, s'ils ne veulent pas se jouer d'une façon fantaisiste du temps et de l'espace, suivront assidûment les travaux.

« Ai-je besoin de rappeler qu'à côté de nos sections techniques, parmi lesquelles figure celle de géographie militaire, nous possédons aussi une section de géographie agricole, industrielle et commerciale, une section de colonisation?

« Elles ne font double emploi avec les sections similaires d'aucune autre société de géographie.

« En effet, la topographie y est et doit y être, d'une façon vigilante, maintenue au premier plan.

« Rappelons qu'à notre exemple l'École coloniale a été dotée d'une chaire de topographie en vue de la colonisation.

« L'activité de M. Gustave Perès, président de notre section coloniale, est digne des plus grands éloges.

« C'est au sein de cette section que s'est fait entendre, avec sa haute compétence, M. Guillot, le savant professeur du lycée Charlemagne, et qu'a eu lieu un brillant débat provoqué par un explorateur d'un grand mérite, notre collègue, M. Claine. Il nous a dit nos vérités, heureusement tempérées par M. Perès ; mais à côté du mal, il a indiqué le remède : il voudrait une plus grande initiative coloniale du fait de la nation elle-même.

« Il voudrait que notre empire colonial recréé, qui est la plus récente de nos gloires, fût le plus promptement possible mis en valeur au profit de la mère patrie.

« La section de géographie industrielle, agricole et commerciale, présidée par M. Salès, toujours sur la brèche, nous indiquera les plus sûrs moyens. C'est elle qui nous a valu une précieuse adhésion ministérielle, déjà signalée plus haut.

« La section de géologie et botanique, présidée par MM. Chauré et Dupont, a donné deux grandes séances dans la salle des fêtes de la mairie du Luxembourg. On y a mis à profit, pour des projections à la lumière oxhydrique, l'appareil dont la Société a été dotée par MM. Triboulet, l'un de nos vice-présidents, et Gillon, notre collègue.

« M. Hibon y a traité du pétrole, M. Claine des produits des îles de Cuba et de Porto-Rico, qu'il venait de visiter.

« C'est parce que nos sections redoublent sans cesse de zèle, que les divers congrès auxquels on nous convie ne nous prennent jamais au dépourvu.

Digitized by Google

« Les professeurs de la Société ont dirigé dans les environs de Paris des excursions encore plus nombreuses et plus fructueuses que précédemment. A deux d'entre elles ont assisté, sous la conduite de leur éminent professeur M. Bongier, les élèves de la classe préparatoire à Saint-Cyr du collège Rollin.

« Je suis l'interprète du conseil de la Société tout entier, en adressant nos plus vifs remerciements à MM. Triboulet, Golliet, Prévot, Perrin, Poinot, Rahir, etc.

« En province et en Algérie l'effort est également considérable. Je citerai, dans l'enseignement secondaire : les lycées de Brest, Caen, Dijon et Alger.

« Mais c'est surtout dans l'enseignement primaire que nos efforts sont couronnés de succès.

« Les instituteurs viennent à nous en grand nombre, nous signalons ce fait comme un des plus réconfortants. Les regards du maître d'école se portent de plus en plus sur cette portion du sol national où il sème le bon grain intellectuel. Il veut le connaître et le faire connaître à ses élèves.

« Je ne veux pas terminer cet exposé de nos travaux et de nos succès sans adresser nos vifs remerciements à la presse parisienne et départementale pour le concours dévoué qu'elle ne cesse de nous apporter.

« Enfin la Société exprime sa profonde gratitude aux pouvoirs publics, et en particulier au président vénéré de la République française, pour la haute protection dont ils daignent honorer ses efforts. »

M. Ludovic Drapeyron donne connaissance de son étude sur la *Vie et les travaux géographiques de Cassini de Thury* (1714-1784), auteur de la *première grande carte topographique de France*.

Ce travail, qui sera ultérieurement publié, a été suivi d'une longue ovation à l'adresse non seulement de l'orateur, mais de cet incomparable travailleur, Cassini de Thury, si digne d'être choisi pour modèle par les géographes et par les topographes.

M. le général Vénukoff a montré combien a été fructueux l'exemple de Cassini pour la Russie. Sa courte allocution a été fort applaudie. Ajoutons que M. le général Vénukoff est le premier qui, vers 1852, ait donné la traduction russe de la *Marseillaise*, traduction qui a été publiée seulement quinze ans plus tard.

M. Muzet, vice-président du conseil municipal de Paris, organisateur et directeur de l'Exposition du Progrès au palais de l'Industrie, annonce que la Société de Topographie de France a été proposée par le jury spécial que préside M. le colonel Laussedat pour la plus haute récompense, c'est-à-dire pour un grand prix.

Cette nouvelle est accueillie par des applaudissements répétés.

La distribution des récompenses a commencé par la remise de la grande médaille d'honneur à M. Émile Levasseur, de l'Institut. A cette occasion, M. le général Tricoche s'est exprimé de la façon suivante :

« C'est à un des maîtres de la science française, c'est à un de nos illustres membres d'honneur, qui présidait, il y a deux ans, au nom du ministre de l'Instruction publique, une de nos réunions solennelles de la Sorbonne, c'est à M. Émile Levasseur, de l'Institut, professeur au Collège de France, que notre grande médaille d'honneur a été décernée à l'unanimité des suffrages.

Digitized by Google

« Il y a deux ans, c'est lui qui, en notre nom, proclamait M. Élisée Reclus; j'ai l'honneur et la joie de le proclamer aujourd'hui au même titre.

« L'œuvre géographique de M. Levasseur est considérable; elle n'a d'égale que son œuvre économique.

« L'Institut géographique s'honore justement de ses publications, récemment parues, telles que son grand *Atlas de géographie physique et politique, les Alpes et les grandes ascensions; la grande Encyclopédie* de ses travaux sur l'Europe, sur le Brésil; *la Revue de Géographie* de nombreuses études magistrales parues dans ses colonnes.

« Il y a trente ans déjà que M. Émile Levasseur a commencé ses belles publications géographiques. De la géographie économique il a été, par une transition naturelle, conduit à la géographie physique. La topographie a eu promptement ses sympathies, car il en a constaté aussitôt toute la portée scientifique en géographie, l'absolue nécessité pour la défense de la patrie. Ses nombreux livres classiques, si répandus, sont depuis longtemps accompagnés de spécimens de la carte d'état-major.

« M. Levasseur est pour nous tous un maître et un ami. Son nom est devenu synonyme de travail acharné, de travail fécond.

« Nous avons le bonheur de le saluer à son retour d'Amérique, où il vient de poursuivre une enquête dont profiteront à un égal degré l'économie politique et la géographie. »

M. l'inspecteur général Foncin, en remettant la grande médaille de l'association à M. Levasseur, lui a dit que c'était pour lui un singulier honneur d'avoir à couronner un tel maître, son maître, a-t-il ajouté, car il a eu ses exemples sous les yeux, étudié ses ouvrages alors qu'il était encore élève lui-même.

« L'honneur d'avoir pu contribuer à former un tel élève, a répliqué M. Levasseur, est le plus précieux que j'aie pu ambitionner. »

Le prix offert par M. le Président de la République, et qui consiste en un superbe buste de Hoche, sorti de la fabrique nationale de Sèvres, est décerné à M. Maistre pour son expédition en Afrique, comme récompense.

Une médaille hors classe est attribuée à M. le capitaine Deleuze pour ses travaux topographiques en Annam et au Tonkin. — M. le capitaine Delcroix, du service géographique, reçoit la médaille de vermeil offerte par le conseil général de la Seine.

Le prix du ministre de l'Instruction publique est décerné *ex æquo* à MM. Tintelin, des Chasseurs topographes, et Signac, du cours de M. Perrin. — MM. de l'Orza de Reichemberg, lieutenant d'infanterie de marine, Martet, du Creusot, Henri Dupont, professeur, reçoivent des diplômes d'honneur.

De nombreux prix offerts par les ministres de l'Agriculture, des Travaux publics, le préfet de la Seine, par les principaux éditeurs de Paris, ainsi que les médailles et diplômes de la Société, sont ensuite distribués aux professeurs et élèves des cours pour leurs travaux pendant l'année qui vient de s'écouler.

Sont à citer, comme ayant obtenu un grand nombre de nominations, les élèves des écoles normales de Saint-Cloud, de la Roche-sur-Yon, de l'École primaire supérieure de Tours, des écoles de la ville de Compiègne, du cours du Creusot, du cours de M. Perrin, à Paris, des Chasseurs topographes, de l'École militaire d'infanterie à Saint-Maixent, etc.

Digitized by Google

La séance se termine par une conférence de M. Maistre. Nous avons déjà fait connaître les péripéties et les résultats, si importants, de cette expédition, coordinatrice de tant d'autres, fort bien résumée dans ces termes par le président de la Société :

Désormais une ligne ininterrompue d'itinéraires sillonne l'Afrique depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Telle a été cette belle séance, qui avait attiré près de quatre mille personnes et que la presse a été unanime à glorifier.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

(1894)

Sujets de thèses

1. Eratosthène de Cyrène.
2. Etude critique de la méthode et des œuvres géographiques d'Arrien.
3. Etudier les prolégomènes de Ptolémée au point de vue de la méthode géographique et de l'histoire des découvertes.
4. Les descriptions et les idées géographiques d'Ammien Marcellin.
5. Le voyage de Vasco de Gama.
6. La découverte de la côte occidentale de l'Amérique du Nord.
7. Etudier les idées géographiques de Pallas.
8. Etudier et apprécier l'ouvrage d'Alexandre de Humboldt sur l'Asie centrale.
9. Déterminer l'état actuel des connaissances sur le bassin du Congo.
10. Apprécier les résultats des explorations contemporaines dans le bassin supérieur du Nil (jusqu'à Khartoum). Déterminer les lacunes que présentent encore les connaissances géographiques sur cette région.
11. Progrès de la colonisation anglaise dans l'Afrique australe.
12. Déterminer l'état actuel de nos connaissances sur la géographie physique de Madagascar.
13. Les populations naines de l'Afrique.
14. L'Inde anglaise ; populations, exploitation du sol, organisation politique, importance commerciale.
15. Etat actuel de nos connaissances sur l'Himalaya.
16. Etudier, d'après les relations contemporaines des voyageurs et des missionnaires, l'hydrographie du Tibet oriental.
17. Le Yunnan et les routes qui y mènent.
18. Les explorations dans l'intérieur de l'Australie, leurs résultats géographiques.
19. Géographie physique de la Nouvelle-Zélande ; modifications apportées à la flore et à la faune depuis l'arrivée des Européens.
20. Etude des colonies hollandaises de l'archipel de la Sonde.
21. Etat actuel de nos connaissances géographiques sur le système montagneux des Andes.
22. Etat actuel de nos connaissances sur le régime glaciaire actuel dans les hautes régions boréales, d'après les récents travaux.

Digitized by Google

23. Géographie physique de la mer Noire.
24. Etudier le relief du sol de la Russie d'Europe.
25. Etudier l'orographie de la péninsule ibérique et les rapports des populations avec le sol.
26. Les travaux de correction et d'amélioration des grands fleuves de l'Europe pendant la période contemporaine.
27. Etudier les modifications des embouchures du Pô et des côtes voisines, depuis Ravenne jusqu'à Aquilée.
28. Etat de nos connaissances sur le relief sous-marin et le régime des fonds de l'océan Atlantique.
29. Le Rhône et ses affluents.
30. Etude géographique des Alpes françaises, d'après les récents travaux des géologues.
31. Le Jura français, étude physique.
32. La Vendée, étude physique.
33. La campagne de Caen et le bocage normand.
34. Le Velay et le Vivarais.

L'EXPOSITION D'ART MUSULMAN AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

L'exposition, qui réunit chaque automne au Palais de l'Industrie les produits les plus hétérogènes de l'industrie française, comprend cette année plusieurs salles qui, à des titres divers, intéressent les géographes.

C'est d'abord la très belle exposition de la Société de Topographie, dont le dernier numéro de la *Revue* annonçait l'inauguration; puis un fouillis d'objets exotiques, rapportés par diverses missions lointaines, et remis sous les yeux du public dans la grande salle nord-ouest du Palais; enfin « l'exposition d'art musulman ».

Les organisateurs de cette dernière exposition, d'après la notice que M. Georges Marye a mise en tête du catalogue, avaient un double but : d'une part, réunir et présenter méthodiquement au public pour son instruction des « spécimens des industries disparues », et secondement, permettre « l'examen de la possibilité d'amener une renaissance des arts, dont les deux grandes provinces musulmanes soumises à la domination de la France doivent bénéficier ».

L'exposition pouvait ainsi satisfaire une curiosité toute artistique et désintéressée du public, et lui enseigner, par une leçon de choses, en quoi sont semblables et en quoi sont différents l'ameublement et le vêtement, par suite les mœurs des peuples groupés artificiellement en communauté musulmane. Malgré la pesanteur de son joug, l'Islam n'a pas fait du Tadjik ancien de Samarkand et du Berbère de Tlemcen deux hommes identiques : il leur a donné les mêmes attitudes, mais il n'a point détruit leur nature primitive; il n'a point empêché qu'ils ne fussent soumis à des influences différentes; et c'est tout cela que doivent raconter les objets dont ils se sont servis et dont ils se sont parés, eux, leur famille et leur habitation. Il serait intéressant par

Digitized by Google

exemple, de comprendre ce qu'il y a de persan dans l'art de l'Égypte musulmane, ce qu'il y a d'islamique, ce qu'il y a de spontané, de dérivé de l'art copte[1].

L'exposition pouvait encore, et c'était la seconde partie du programme de ses organisateurs, être toute pratique et enseigner au public quels sont à l'heure actuelle les produits manufacturés originaux de l'Algérie et de la Tunisie. Elle lui eût montré notamment les tapis et les cuirs de Constantine à côté des poteries et des bijoux kabyles, les broderies de Tunis auprès des tentures de Tlemcen. C'est ce qu'elle n'a point fait, bien que cela fût, semble-t-il, le premier désir des organisateurs[2].

Quant à la leçon d'histoire que l'on voulait donner au public, on lui a offert à sa place un déballage d'objets disparates, où il a dû renoncer à rien comprendre. Des raisons d'ordre pécuniaire empêchent sans doute de faire aux organisateurs de l'exposition un grief d'y avoir introduit la réclame envahissante d'un magasin de nouveautés, qui a exhibé, avec le prix, quelques belles pièces parmi beaucoup d'insignifiantes. Mais était-il nécessaire de n'apporter aucune méthode au classement des objets exposés? Voici une inscription maghrébine perdue parmi des tapis persans dans une salle où, d'ailleurs, des arrangements savants interceptent la moitié du jour. Les faïences de la Perse et du Maghreb sont éparses dans toutes les salles de l'exposition, et s'y rencontrent, tout effarées, avec des objets de cuivre, des instruments de musique, des armes d'origines très diverses. Dans la dernière salle, où des industriels français exposent des vases quelconques sous ce titre : « Influence de l'Orient sur l'art du potier français », on est tout surpris de retourner en Afrique devant les objets sénégalais et dahoméens qui proviennent de la mission de M. René Basset en 1885, et que l'on a oublié d'étiqueter pour les mettre d'accord avec les numéros du catalogue.

On est donc aussi loin que possible d'un classement par pays d'origine ou par nature d'objets. Le classement par collections particulières, qu'a suivi le catalogue et qui est peu logique et sans intérêt pour le public, eût été excusable pour des raisons de commodité; c'eût été en outre, dans une certaine mesure, un classement méthodique, chaque collectionneur ayant fait d'ordinaire des envois de provenance unique ou facilement séparables en deux ou trois séries. Il n'a même pas été conservé dans l'arrangement des objets exposés. — Le catalogue n'a point racheté par une méthode rigoureuse et d'abondantes explications le désordre de l'exposition. Il est d'une discrétion et d'une réserve vraiment admirables.

Il faut savoir un grand gré aux collectionneurs qui ont consenti à se séparer pour quelque temps d'objets précieux qui leur sont chers, et aux organisateurs de l'exposition d'avoir montré que, s'ils l'eussent voulu, le public eût tiré un grand profit de ces sacrifices. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

1. M. Gayet s'est prononcé, d'une façon un peu absolue peut-être, pour la prédominance de l'influence copte, dans deux travaux intéressants : *l'Art arabe*, Quantin, 1893, et *Gazette des Beaux-Arts*, 1892 : *la Sculpture copte*.

2. Outre la préface du catalogue de l'exposition, M. Georges Marye a publié en effet, dans la *Nouvelle Revue* du 1er juillet 1893, un article sur le même sujet : *l'Éducation artistique des indigènes en Algérie*.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 3 *novembre* 1893

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL DERRÉCAGAIX

M. le Dr Hamy présente la liste chronologique des travaux de M. de Quatrefages de Bréau, dressée par M. G. Malloizel, avec préface par le Dr Deniker.

En offrant le dernier fascicule de la 3e édition de son *Traité de géologie*, M. de Lapparent montre les lumières que la géographie peut emprunter à la géologie. Il cite quelques exemples à propos des périodes glaciaires :

« Partout où la dernière invasion glaciaire s'est fait sentir, le terrain présente un aspect particulier. Les lacs et les cavités sans écoulement y abondent, et la topographie offre une indécision absolue. Cela tient à ce qu'un régime hydrographique n'a pas encore eu le temps de s'établir sur un terrain fraîchement abandonné. Le sol est formé par un enchevêtrement de moraines, déposées lors des oscillations des grands lobes glaciaires, et interférant les unes avec les autres, chacune d'elles se plaçant plus ou moins en travers des ravinements qui avaient commencé à naître dans les moraines antérieurement déposées. De là cette topographie capricieuse et la multitude des cavités sans écoulement. Il n'en est pas de même dans les pays sur lesquels la première nappe glaciaire s'est seule étendue. Le temps écoulé depuis lors a été suffisant pour atténuer les inégalités du terrain, et permettre l'établissement d'un régime hydrographique bien défini. C'est ainsi qu'en Russie, à l'est de la Finlande, les caractères topographiques, d'accord avec les conclusions des géologues, suffisent pour attester que le sol n'a été couvert de glaces que lors de la plus ancienne invasion. »

M. Vossion, consul de France à Philadelphie, écrit à la Société au sujet d'une intéressante communication faite au Congrès géographique de l'Exposition universelle sur « les origines et les progrès des explorations afr-caines » par M. le colonel Chaillé-Long Bey, « né en Amérique, mais issu d'une vieille famille huguenote émigrée à la révocation de l'Édit de Nantes ».

M. le marquis de Croizier résume une lettre que lui a adressée M. Pierre Rossoni, de Tripoli, au sujet de la Cyrénaïque. Le pays est actuellement en proie à la famine. Les Arabes de l'intérieur se sont réfugiés à Benghazi, résidence de Mutessarif. Le correspondant déplore le triste état de l'agriculture, le manque de communications de Benghazi avec l'Europe et même avec Tripoli. « Est-ce dans un pareil oubli, s'écrie-t-il, et dans un pareil abandon qu'on devrait laisser un semblable pays si riche et si fertile, où la végétation est si belle et si abondante que les anciens y plaçaient le fameux jardin des Hespérides, ce pays qui a renfermé la non moins fameuse Pentapole et cette Cyrène, émule et rivale de Carthage ? »

M. Grandidier, de l'Institut, donne des détails précis sur la mission et la mort violente de M. Muller à Madagascar.

M. E. de Poncins envoie un croquis de son voyage aux Pamirs et au Kandjout.

Digitized by Google

M. Dutreuil de Rhins écrit le 30 juin qu'il était à Kéria en convalescence. Pour éviter à sa caravane les trop fortes chaleurs, il l'avait expédiée à Tchercher; elle s'y trouvait bien, d'après une lettre de M. Grenard.

M. le capitaine Cupet, lauréat de la Société de Topographie de France (1892), fait une remarquable conférence sur le *Royaume de Siam et les territoires de la rive gauche du Mékong.*

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1893, X.

Dr Arthur Wichmann. *Les lacs intérieurs de Célèbes* (avec carte). — Le Dr Wichmann cherche à établir une relation entre l'existence de lacs intérieurs à Célèbes et le parcours des failles volcaniques dans l'archipel malais. Les dislocations ont formé des cavités où l'eau s'est accumulée. L'auteur passe ensuite à la description de quelques-unes de ces nappes d'eau douce.

Il commence par le *lac de Tondano*, d'une longueur maxima de 12 kilomètres et demi, d'une largeur maxima de 5 un quart, d'une surface de 46 kilomètres carrés, d'une altitude de 692 mètres. Ce bassin est limité à l'ouest exclusivement par des volcans, et se déverse vers le nord. Le lac est du reste en voie de disparition, et l'on peut prévoir le jour où l'agriculture s'emparera de son emplacement.

Dr W. Bodenbender. *La pampa à l'est de la sierra de Cordoba* (avec carte, celle de Brackebusch, juillet 1893). — L'on est aujourd'hui d'accord pour attribuer, avec Burmeister, la formation des pampas à l'action de l'eau, du vent et de la végétation. Or, c'est le long des vallées d'érosion que l'on peut le mieux se faire une idée des relations qui existent entre la formation appelée *pampa*, et les formations géologiques antérieures. Aussi M. Bodenbender a-t-il exploré les rivières situées entre la sierra de Cordoba et le Parana; l'on peut en effet rencontrer sur leurs bords des coupes qui éclairent l'histoire de ces diverses formations.

Voici quelles en auraient été les principales phases. Les terrains que recouvre aujourd'hui la formation uniforme et monotone de la pampa étaient loin d'avoir le relief peu tourmenté de cette dernière; c'était plutôt une plaine ondulée, avec des dos de pays orientés du sud au nord et de l'est à l'ouest, enfermant des dépressions sans écoulement, dont la plus grande occupait l'emplacement de la *Mar Chiquita* actuelle. Mais les forages, encore peu nombreux du reste, n'ont pas atteint jusqu'ici la surface de ces terrains masqués par les dépôts pampéens. On ne peut qu'affirmer que l'épaisseur de la formation pampéenne doit être très variable.

Cette formation consiste en dépôts d'eaux tranquilles; or, le profil des vallées actuelles est assez mouvementé; il faut donc admettre qu'il y avait alors une bien moins grande différence d'altitude entre la plaine et la sierra de Cordoba. L'auteur croit que des contractions ultérieures ont exhaussé la sierra et amené le contraste d'altitudes que nous observons aujourd'hui.

Digitized by Google

D'où proviennent les matériaux de la pampa? M. Bodenbender voit en eux des produits de l'époque glaciaire; transportés sous forme de löss dans les dépressions, ils y ont subi l'action de l'eau et de la végétation, et se sont transformés en argile ou en löss argileux. Puis vint l'exhaussement de la sierra de Cordoba, d'où des roches désagrégées furent entraînées par les eaux. Enfin, le vent transporta les particules d'argile et de sable, déposées dans l'eau, puis mises à sec, et les vallées actuelles achevèrent de se former.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1893, X.

CYRUS C. ADAMS. *L'œuvre arctique du lieutenant Peary* (avec carte). — On connaît l'expédition que fit en 1891-1892, dans le nord du Groenland, M. Peary, ingénieur civil, lieutenant de la marine américaine. Parti le 2 juillet dernier pour un nouveau voyage, il n'a pas eu le temps d'achever sa relation. Nous sommes donc très heureux d'avoir sur cette première expédition les renseignements que nous communique M. Adams.

L'expédition Peary a presque entièrement démontré un fait déjà fortement soupçonné, c'est que le Groenland est une île. A partir de 78° de latitude, la côte occidentale et la côte orientale vont se rapprochant l'une de l'autre, et la jonction s'établit vers 82°, par le détroit de Nordenskjöld et la baie de l'Indépendance. C'est cette dernière baie que M. Peary a atteinte, en partant de la baie de Mac-Cormick, par un voyage en traîneaux sur la glace intérieure du Groenland. L'autre rive du détroit de jonction est occupée par des terres libres de glace.

M. Peary s'est livré en outre à des observations anthropologiques et ethnographiques sur les Eskimos de la côte, entre le cap York et Petarawik, un peu au nord de la baie de Mac-Cormik. Il a pu observer 243 individus, qui forment sans doute toute la population; leur dialecte diffère de celui des Eskimos du sud-ouest et des Eskimos d'Amérique. Ils sont, les hommes surtout, de taille moyenne, actifs, industrieux, et le nombre des naissances paraît surpasser celui des décès, bien que, en 1892, ils aient été visités par l'influenza.

ERNEST FAVENC. *L'influence de la position géographique sur le développement des indigènes australiens.* — On est trop porté à considérer les indigènes australiens comme formant une même famille et dotés d'un même état très rudimentaire de civilisation. En réalité, les choses sont moins simples, et l'influence du milieu géographique dans lequel vivent ces peuplades a été très sensible. Il serait étonnant que, dans un pays aussi vaste et à l'aspect aussi varié que l'Australie, la race fût restée tout entière au même degré de développement.

Les naturels les plus civilisés sont ceux qui habitent les pays aux ressources les plus abondantes, Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, Queensland, le territoire nord de l'Australie méridionale. Ils possèdent des armes d'un travail

Digitized by Google

très soigné; les paniers tressés par les femmes ne manquent pas de goût; ils savent tendre des pièges à kangourous, ont un certain nombre de cérémonies et de rites particuliers. Ceux du nord du Queensland font des canots très solides. Mais ils n'ont pas d'habitations permanentes, ne vivent que de la chasse et de la pêche, et ignorent l'élevage.

A un degré inférieur sont les indigènes qui vivent le long des rivières tributaires du lac Eyre. Les armes sont moins variées et moins parfaites, mais l'insuffisance des ressources a amené un certain nombre d'usages qui tendent à restreindre l'accroissement de la population.

Quant aux indigènes de l'intérieur, c'est parmi eux qu'on trouve le genre de vie le plus précaire et la civilisation la moins avancée. — Le seul lien commun, on peut le dire, entre les tribus australiennes, c'est l'usage de cette arme originale qu'on appelle le boumerang.

***. *L'expédition de M. Gregory au mont Kénia.* — M. Gregory rectifie quelques données de MM. Teleki et von Höhnel. Les monts Aberdare ne se composent pas d'une double chaîne séparée par la vallée de l'Ourouri, mais d'une série de masses volcaniques voisines du rebord de l'escarpement de Leikipia. Quant à l'Ourouri, distingué jusqu'ici du Nyiri, c'est la même rivière. La topographie de cette contrée est ainsi quelque peu modifiée par les données de M. Gregory. Il en est de même de la description du Kénia donnée par l'expédition autrichienne.

Henry Seebohm. *Le bassin polaire arctique* (avec six cartons). — Excellent résumé de nos connaissances sur la géographie physique des régions arctiques, sur les précipitations atmosphériques et les cours d'eau des hautes latitudes en particulier, lu au dernier Congrès de l'Association britannique.

P. Camena d'Almeida.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Chine.

China and her neighbours, par R. S. Gundry.— L'auteur constate les progrès des Russes ainsi que ceux des Français dans l'Extrême-Orient et croit apercevoir un danger pour les possessions anglaises et le commerce anglais. A entendre quelques auteurs anglais, on croirait qu'ils s'imaginent que le monde n'a été fait que pour eux. Les Anglais ont un grand empire, dont une partie a été acquise honorablement par voie de colonisation, *qu'ils entendent admirablement*, mais dont l'autre l'a été par des procédés plus ou moins discutables. Ce n'est donc pas à eux de s'ériger en moralistes austères à l'égard d'autres puissances. *Fas est et ab hoste doceri.* A ce titre, nous conseillons vivement la lecture de l'ouvrage.

Digitized by Google

Colonisation.

Outlines of British colonisation, par le Rév. W. P. GREVILLE. — Ouvrage des plus intéressants que doit étudier tout Français qui désire l'expansion de sa race et qui s'attache à pénétrer les causes du succès des Anglais.

The Settler's Encyclopædia, par FRANK B. TOZER. — Guide pour l'étudiant agronome, avec chiffres à l'appui.

Corse.

Studies in Corsica sylvan and social, par J. W. BARRY. — Esquisses de mœurs, description du pays et études botaniques. M. Barry croit voir dans le paysage une ressemblance avec l'Écosse, mais une Écosse du midi. Les Corses se nourrissent de peu et s'adonnent à l'élevage du bétail. Cette île, qui a donné un grand chef à la France et un des plus grands généraux au monde, qui ne succomba que devant une coalition gigantesque et mercenaire, soudoyée par la haine implacable des Anglais, produit des enfants de la même trempe, avides du travail intellectuel et arrivant à de très belles positions en France.

Écosse

The Rivers of the East coast of Great Britain. — Dans cet ouvrage intéressant le lecteur trouvera une description détaillée du Dee, du Tay, du Forth et du Tweed, rivières écossaises dont le cours témoigne de l'histoire mouvementée de la nation écossaise, de ses coutumes féodales, dont les anciens châteaux sont les restes, de ses guerres à mort entre familles, de ses défiances à l'égard de l'Angleterre, dont le Tweed surtout a été le sanglant théâtre. C'est le Tweed qui a été illustré par Walter Scott. Enfin, on arrive aux temps plus pacifiques, mais non pas moins glorieux pour l'Écosse, où elle s'adonne entièrement au commerce.

Égypte.

The Fayum and lake Moeris, par le major R.-F. BROWN. — Cet ouvrage, archéologique et géographique à la fois, accompagné de trois cartes, critique les descriptions des anciens géographes et accuse les auteurs grecs de négligence. Il serait intéressant d'étudier les sources entachées, soit pour les rétablir dans leur intégrité, soit pour constater la vérité de l'accusation. L'auteur est-il bien sûr d'avoir compris ceux qu'il attaque?

Handbook for travellers to Egypt, 2de partie, par BAEDEKER. — La haute Égypte, la Nubie, jusqu'à la seconde cascade, avec onze cartes et vingt-six plans. Guide scientifique, artistique et utile, à bas prix.

Notes for the Nile, par M. D. RAWNSLEY. — Récit de voyage avec appréciations sur l'ancienne littérature du pays et conseils aux voyageurs.

Digitized by Google

Europe.

Travels in various parts of Europe, par GILBERTA HARRISON. — Voyages anecdotiques, plutôt amusants qu'instructifs, pendant les années 1888-1891.

The Map of Europe by treaty : showing the political and territorial changes which have taken place since the general peace of 1814, par Sir EDWARD HERTSLET. Vol. IV, 1875-91. — Statistique cartographico-politique des plus intéressantes, surtout à l'égard de la Turquie et de l'Égypte. Ce qui manque, ce sont les renseignements sur l'Asie et l'Afrique ; lacune à combler. Étude sérieuse pour les géographes politiques et pratiques.

France.

Country of the Vosges, par WOLFF. — Description historico-géographico-topographique de cette contrée pittoresque. L'auteur constate que l'Alsace a perdu matériellement par son annexion à l'Allemagne.

Wanderings by Southern Waters, par EDWARD HARRISON BARKER. — Voyage descriptif dans l'Aquitaine orientale, agrémenté de souvenirs historiques et de traits de mœurs. Le pays visité est celui des vallées de la Dordogne, du Tarn et du Lot. Les *causses*, déjà si célèbres, y ont une mention honorable. M. Barker est un Anglais qui désire étudier le pays, les mœurs, et évite les routes parcourues par les touristes : il a aussi soin de laisser de l'autre côté de la Manche le froid égoïsme hautain de sa nation : son livre plaira à tous les lecteurs.

Grèce.

Kolokotrones, the Klepht, par M. EDMUNDS, with preface by M. J. GENNADIUS. — Biographie de ce chef hellénique, auquel l'Hellade entière doit en grande partie sa résurrection et sa renaissance. M. Gennadius, ambassadeur de Grèce à Londres, a bien voulu écrire la préface. Ceux qui s'intéressent à cette lutte de la civilisation et la religion chrétienne avec l'Islam et aux actes d'héroïsme des Grecs pendant ces épisodes quasi-épiques liront cet ouvrage avec plaisir. Saluons l'ombre auguste de Kolokotrones avec respect et une vénération patriotique.

The customs and lore of modern Greece, par RESNELL RODD. — Scènes de mœurs tirées de la vie des paysans hellènes.

Greece under king George, par R. A. H. BICKFORD-SMITH. — Description tant financière que sociale du pays, avec bonnes cartes. N'oublions pas que l'Hellène est foncièrement démocrate, et que l'éducation admirable qu'il a est *gratuite*. L'avenir d'un tel pays, qui compte tant de fils patriotes, ne saurait être que beau et triomphant vis-à-vis de la décadence et de la barbarie turques, malgré les assertions mensongères de la presse anglo-juive et des tories réactionnaires.

J. W. HAY.

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Europe.

Le commerce de Gênes. — D'après un document anglais, la valeur totale des importations à Gênes en 1891 a été de 17,400,000 *lires*, au lieu de 18,950,000 en 1890 et de 20,270,000 en 1889; quant au total des exportations, il s'est élevé à 4,430,000 *lires*, au lieu de 3,700,000 en 1890 et de 4,660,000 en 1889. — Le vin expédié de ce port est presque entièrement envoyé dans l'Amérique du Sud; on a envoyé 1,910,000 bouteilles, pour l'ensemble de l'exportation à l'étranger, tandis que le chiffre avait été de 2,506,000 en 1890 et de 2,501,000 en 1889. Quant à l'exportation des vins en cercles, elle a été de 3,571,000 gallons (le gallon égalant 4 lit. 54) en 1891, contre 2,195,000 en 1890.

Une nouvelle voie ferrée en Angleterre. — Nous avons ici-même donné jadis des détails sur le fameux canal maritime de Manchester, qui va faire de cette ville un port de mer. Mais, bien entendu, il faut faciliter aux marchandises l'arrivée dans cette ville pour leur embarquement : c'est pourquoi le Parlement vient d'autoriser et l'on verra bientôt construire un chemin de fer qui traversera toute l'Angleterre de l'est à l'ouest. Cette nouvelle voie se nommera le « Lancashire, Derbyshire and East coast Railway »; elle ira du pont de Sutton on Sea, sur la mer du Nord, à Warrington, sur le canal maritime de Manchester. Elle sera alimentée par les bassins houillers du Nottingham et du Derbyshire, dont elle transportera les houilles sur le canal, où elles auront un débit facile.

Afrique.

Le commerce de Tanger. — Le mouvement commercial s'est élevé en 1890 à Tanger à 17,139,000 francs pour l'ensemble des importations et des exportations réunies, ce qui représente une certaine augmentation sur les années précédentes. L'Angleterre est, comme toujours, au premier rang; elle fournit les bougies, les cotonnades, le café, les métaux : en somme pour 7,262,000 francs, dont 2,273,000 pour l'exportation. Il est heureux de pouvoir noter un progrès du commerce français : le chiffre de nos affaires est de 3,796,000 francs à l'importation et de 649,000 à l'exportation. L'Espagne, malgré son voisinage, vient seulement au troisième rang et encore n'est-ce que grâce à l'importation qu'elle fait, pour 1,359,000 francs de bœufs; de poulets, d'œufs, elle introduit seulement pour 286,000 francs de poteries, de vins, de briques, etc. Le commerce allemand est au quatrième rang, avec 1 million de francs à peu près; puis vient la Belgique, et enfin l'Italie, qui ne figure qu'avec un chiffre d'affaires de 260,000 francs. DANIEL BELLET.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Un décret vient de transformer au Soudan français les fonctions de commandant supérieur militaire en celles de gouverneur civil. M. Grodet a remplacé M. le colonel Archinard.

— M. Ch. Schefer, membre de l'Institut, est nommé président de la section de géographie historique et descriptive du comité des travaux historiques et scientifiques au ministère de l'Instruction publique. MM. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, et le général Derrécagaix, directeur du service géographique de l'armée, sont nommés vice-présidents de cette section.

— Le Ministère du commerce et de l'industrie (*Office du travail, statistique générale de la France*) nous adresse : *Dénombrement des étrangers en France; résultats statistiques du dénombrement de* 1891, Paris, Imprimerie nationale. Le texte de ce volume comprend de nombreuses cartes.

— Le Ministère de l'Agriculture (cabinet du ministre, service des informations) nous adresse son bulletin « informations et renseignements », où on rencontre beaucoup de nouvelles agricoles intéressant la géographie.

— *Autour du Tonkin :* tel est le titre d'un nouveau livre du prince Henri-Ph. d'Orléans, avec illustrations et cartes d'après les photographies et documents de l'auteur, chez Calmann Lévy, éditeur (1894), sur lequel nous aurons à revenir.

— Le libraire Téqui vient de faire paraître de M. Émile Petitot, ancien missionnaire arctique, lauréat des sociétés de géographie de Londres et de Paris, membre de la Société de Géographie de Marseille et de plusieurs autres sociétés savantes, actuellement curé de Mareuil-lès-Meaux (Seine-et-Marne) : *Exploration de la région du grand lac des Ours.* On sait que M. Petitot a déjà donné ou publié : *Quinze Ans sous le cercle polaire arctique* (Dentu, 1889), et *Chez les grands Esquimaux* (Plon et Nourrit, 1887). Son nouveau livre condense le récit de huit voyages et d'autant de séjours, de trois à six mois chacun, qu'il a faits au grand lac des Ours, entre les années 1866 et 1879. L'ouvrage est accompagné d'une carte des explorations de l'abbé Émile Petitot dans cette région, carte dont la minute se trouve à la Société de Géographie de Paris. « J'ai parcouru en tous sens, nous dit le vaillant et véridique explorateur, les baies Smith et Keith, la portion médiane de la baie Dease et l'extrémité occidentale de celle de Mac-Vicar. Quant à l'est du grand lac des Ours, je n'ai pu le visiter; mais comme la carte de Kendall laisse également en blanc cette partie orientale du grand bassin arctique, j'ai rempli ce vide au moyen du tracé que m'en fournirent, pour le compléter, les Indiens nés sur les lieux et qui y chassent chaque été. Les Dénè sont très ferrés sur la géographie de leur pays. »

— M. E. Grand, archiviste de la ville de Montpellier, chargé d'un cours de paléographie à la Faculté des lettres de cette ville, ancien élève de l'École des chartes, a commencé dans la *Revue des langues romanes* la publication d'une très forte et très intéressante étude sur l'*Image du Monde* de Gautier de Metz, le premier poème encyclopédique écrit en français et daté (1245). Nous reviendrons sur ce travail en ce qui touche la géographie proprement dite.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TRENTE-TROISIÈME

JUILLET — DÉCEMBRE 1893

Livraison de Juillet.

Pages.

D'où venons-nous et où allons-nous au point de vue colonial? par M. L. Drapeyron 1
La population de la Grande-Bretagne, par M. D. Bellet 18
Chypre et ses principales productions en 1892, par M. P. Mouillefert 25
Une île déserte dans le Pacifique. L'île des Cocos (Amérique) (*fin*), par M. D. Lièvre. 34
Les colonies chinoises aux Etats-Unis, par M. G. N. Tricoche 42
Questions géographiques. Les lacunes dans notre connaissance du relief français, par M. A. Thalamas 48
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud 56
Première décade du *de Orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera (*fin*), traduite par M. P. Gaffarel 62
Réception de MM. Maistre, Brunache, Clozel, de Béhagle, Bonnel de Mézières, par la Société de géographie à la vieille Sorbonne 68
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 71
Nouvelles géographiques 80

FIGURES

Figures relatives au mouvement de la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et au relief topographique en général.

Livraison d'Août.

Le commerce et les voies de communication en Perse, par M. E. Le Cointe 81
Chypre et ses principales productions en 1892 (*suite*), par M. P. Mouillefert 89
La population de la Grande-Bretagne (*suite*), par M. D. Bellet 95
Les colonies chinoises aux Etats-Unis, par M. G. N. Tricoche 102
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud 110
Corfou (Iles Ioniennes), d'après Ferdinand Gregorovius, par Mme d'Harrassowsky. 122
Les cornes et les pointes. Le sommet, la lance, la foudre, Kronos, par M. A. Jodin. 132
Les *Pyrénées; développement de la connaissance géographique de la chaine*, par M. P. Camena d'Almeida, docteur ès lettres 137
Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne (5-8 avril 1893). Section géographique. 142
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 150
Nouvelles géographiques 159

FIGURES

Figures relatives au mouvement de la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande (*suite*).

Livraison de Septembre.

La vallée du Zérafchane, par M. P. Gault 161
Chypre et ses principales productions (*fin*), par M. P. Mouillefert 175
Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*), par M. A. de Gerando 182
La population de la Grande-Bretagne (*fin*), par M. D. Bellet 191
Les colonies chinoises aux Etats-Unis (*fin*), par M. G. N. Tricoche 197
Le mouvement géographique. La question siamoise : le Mekong et la Méditerranée asiatique (*suite*), par M. L. Delavaud 205
Corfou (Iles Ioniennes), d'après Ferdinand Gregorovius (*fin*), par Mme d'Harrassowsky 214
Le commerce d'importation en France au milieu du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*suite*), par M. A. Chamberland 221
La géographie de l'Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Besançon (août 1893), ... 226
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 230
Nouvelles géographiques 239

CARTES

Carte du bassin du Zérafchane, d'après les cartes russes, par M. P. Gault.

Digitized by Google

Livraison d'Octobre.

Pages.

L'œuvre de la section didactique du congrès géographique de Gênes. La méthode topographique et la méthode géologique en géographie, à propos des Alpes et des Apennins, par M. L. Drapeyron 241
Les Kourdes, par M. E. Le Cointe 265
Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*), par M. A. de Gerando 273
Le mouvement géographique, par M. L. Delavaud 278
Le commerce d'importation en France, au milieu du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (*fin*), par M. A. Chamberland 290
Les travaux de M. A. Chuquet sur les guerres de la Révolution, à propos du centenaire du siège de Mayence (avril-juillet 1793). L'armée du Rhin (1792-1793). Un « rêve géographique » 295
Les vœux du Congrès national des sociétés de géographie (Tours, 1893). L'agrégation de géographie 304
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 307
Nouvelles géographiques 320

GRAVURES

Itinéraires de M. Coudreau. — Les Tumuc-Humac, vues des monts Tayaouaou. — Saut du Maritowe.

Livraison de Novembre.

Notes sur Chicago, par M. G. N. Tricoche 321
Au Surinam. Voyage de M. W. L. Loth, par M. le Dr comte Meyners d'Estrey 335
Le défilé du Bas-Danube depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*), par M. A. de Gerando 345
Calcul chronologique et géographique des périodes de l'histoire de Russie (862-1893), par M. L. Drapeyron 357
Le mouvement géographique. La question du Maroc et l'affaire de Mélila, par M. L. Delavaud 364
Les travaux d'ordre géographique et militaire du colonel de la Barre Duparcq 379
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 381
Nouvelles géographiques 400

CARTES

Croquis de l'Exposition de Chicago indiquant l'emplacement et l'étendue des sections françaises.

Livraison de Décembre.

Les Établissements de Malte, par M. D. Bellet 401
La Flandre française, par M. Malotet 413
Le défilé du Bas-Danube, depuis Báziás jusqu'à Orsova (*suite*), par M. A. de Gerando 428
Le mouvement géographique. Le centenaire de d'Entrecasteaux, par M. L. Drapeyron 438
La thèse de M. Schirmer sur le Sahara, par M. A. Thalamas 450
Comment doit-être administrée l'Algérie, d'après un ouvrage récent 454
Le voyage de S. A. I. le Césaréwitch en Orient 464
Distribution des récompenses de la Société de topographie de France à la Sorbonne, le 19 novembre 1893 470
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 475
Nouvelles géographiques 488

GRAVURES

S. A. I. le Césaréwitch et sa suite. — La frégate *le Souvenir de l'Azov*. — Plan de Bombay.

4711. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

En TOURAINE, aux Châteaux des BORDS DE LA LOIRE

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRANDE

1er ITINÉRAIRE : 1re classe, 86 fr. — 2e classe, 63 fr. (Durée : 30 jours)

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à *Tours, Loches*, et retour à *Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande*, et retour à *Paris*, viâ *Blois* ou *Vendôme*, ou par *Angers*, viâ *Chartres*, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre *Nantes* et *Saint-Nazaire* peut être effectué sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire. La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de 10 jours, moyennant payement, pour chaque période, d'un supplément de 10 p. 100 du prix du Billet.

2e ITINÉRAIRE : 1re classe, 54 fr. — 2e classe, 41 fr. (Durée : 15 jours)

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à *Tours, Loches*, et retour à *Tours, Langeais*, et retour à *Paris*, viâ *Blois* ou *Vendôme*.

En outre, il est délivré dans toutes les gares du réseau d'Orléans, des billets d'aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial C. V. n° 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et *vice versâ*.

Ces billets sont délivrés toute l'année, à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz) et aux Bureaux succursales de la Compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

VOYAGES dans les PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le *Centre de la France et les stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du golfe de Gascogne.*

1er ITINÉRAIRE. — *Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.*

2e ITINÉRAIRE. — *Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris.*

3e ITINÉRAIRE. — *Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris.*

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS

Prix des billets : 1re classe 163 fr. 50. — 2e classe 122 fr. 50

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant payement, pour chaque période, d'un supplément de 10 p. 100 du prix du billet. Il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller* et *Retour* de 1re et 2e classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — **Ces billets doivent être demandés au moins 3 jours à l'avance.**

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

De FRANCE en ALGÉRIE et en TUNISIE

(OU VICE-VERSA)

AVEC ITINÉRAIRE TRACÉ AU GRÉ DU VOYAGEUR

Il est délivré, pendant toute l'année, dans les gares des réseaux *P.-L.-M. métropolitain, P.-L.-M. Algérien, Est-Algérien, Bône-Guelma, Ouest-Algérien* et *Franco-Algérien*, des billets de 1re, 2e et 3e classe pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes de ces réseaux et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie Générale Transatlantique. Ils peuvent comprendre, soit des parcours français et maritimes, soit des parcours français, maritimes et algériens ou tunisiens ; les parcours sur le réseau P.-L.-M. doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, dans leur itinéraire non seulement des lignes (ferrées ou maritimes) formant circuit qui ne sont ainsi parcourues qu'une fois, mais encore des lignes à parcourir deux fois au plus, une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens.

Validité : 90 jours, avec faculté de prolongation de 3 fois 30 jours, moyennant payement d'un supplément de 10 p. 100 chaque fois. *Arrêts facultatifs.*

Pour plus amples détails consulter le Livret-Guide officiel P.-L.-M. mis en vente au prix de 0fr dans les principales gares du réseau P.-L.-M.

Digitized by Google

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

Ouvrage complet en 19 Volumes

ÉLISÉE RECLUS

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

TOME XIX : **L'AMÉRIQUE DU SUD**

L'AMAZONIE ET LA PLATA

GUYANES, BRÉSIL, PARAGUAY, URUGUAY, RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Un magnifique volume in-8° jésus

Contenant 4 cartes en couleurs, 170 cartes insérées dans le texte et 70 gravures sur bois

Broché, **30** francs. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** francs.

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**

GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL

Nouvelle édition, revue et corrigée

contenant 6 cartes en couleurs, 178 cartes dans le texte et 85 vues et types gravés sur bois. 30 fr.

TOME II : **LA FRANCE**

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 218 cartes dans le texte et 87 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**

SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, EMPIRE D'ALLEMAGNE

contenant 10 cartes en couleurs, 220 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IV : **L'EUROPE SEPTENTRIONALE**

NORD-OUEST : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES

contenant 7 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte et 84 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**

contenant 9 cartes en couleurs, 200 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**

CAUCASE, TURKESTAN ET SIBÉRIE

contenant 8 cartes en couleurs, 182 cartes dans le texte et 89 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**

EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON

contenant 7 cartes en couleurs, 162 cartes dans le texte, et 90 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**

contenant 7 cartes en couleurs, 204 cartes dans le texte et 84 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**

AFGHANISTAN, BELOUTCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE, ARABIE

contenant 5 cartes en couleurs, 166 cartes dans le texte et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

1re *partie :* BASSIN DU NIL SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE

contenant 3 cartes en couleurs, 111 cartes dans le texte et 57 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

2e *partie :* TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE MAROC ET SAHARA

contenant 4 cartes en couleurs, 160 cartes dans le texte et 80 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**

ARCHIPELS ATLANTIQUES SÉNÉGAMBIE ET SOUDAN OCCIDENTAL

contenant une carte d'ensemble, 3 cartes en couleurs 120 cartes et 65 grav. et types gravés sur bois, 25 fr.

TOME XIII : **L'AFRIQUE MÉRIDIONALE**

ILES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA, CAP, ZAMBÈZE, ZANZIBAR, COTE DE SOMAL

contenant 5 cartes en couleurs, 190 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'OCÉANIE

TOME XIV : **OCÉAN ET TERRES OCÉANIQUES**

ILES DE L'OCÉAN INDIEN, INSULINDE, PHILIPPINES, MICRONÉSIE, NOUVELLE-GUINÉE MÉLANÉSIE, NOUVELLE-CALÉDONIE, AUSTRALIE, POLYNÉSIE

Contenant 4 cartes en couleurs, 203 cartes dans le texte et 83 vues ou types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE

TOME XV : **AMÉRIQUE BORÉALE**

GROENLAND, ARCHIPEL POLAIRE, ALASKA, PUISSANCE DU CANADA, TERRE-NEUVE

contenant 4 cartes en couleurs, 163 cartes dans le texte et 56 vues ou types gravés sur bois, 20 fr.

TOME XVI : **LES ÉTATS-UNIS**

contenant 4 carte d'ensemble 4 grande carte des États-Unis, 4 cartes en couleurs, 196 cartes dans le texte et 67 vues ou types gravés sur bois, 25 fr.

TOME XVII : **INDES OCCIDENTALES**

MEXIQUE, ISTHMES AMÉRICAINS, ANTILLES

contenant 4 cartes en couleurs, 191 cartes dans le texte et 74 vues ou types gravés sur bois, 30 fr.

TOME XVIII : **LES RÉGIONS ANDINES**

TRINIDAD, VENEZUELA, COLOMBIE, ÉQUADOR, PÉROU BOLIVIE, CHILI

contenant 4 cartes en couleurs, 157 cartes dans le texte et 66 vues ou types gravés sur bois, 25 fr.

La reliure avec fers spéciaux, tranches dorées, se paye en sus 7 fr. par volume

4741. — Les Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 11 1922

Digitized by Google

Digitized by Google